



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

HUITIÈME ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS
PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS ET D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME SIXIÈME.

LILLE,
CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE N° 55,
1832.

Imprimerie de Outhenin-Chalandre.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN CHALANDRE FILS.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 2000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME SIXIÈME.

LILLE,

CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N° 55.

1832.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppresion et de la tyrannie d'Abimélech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimélech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS. *Voyez* VILLARS (l'abbé de Montfaucon DE).

GABATO (Sébastien), surnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il était natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de suivre une route différente de celle que Christophe Colomb tenait pour aller en Amérique. Colomb faisait toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivait en Amérique par le sud-ouest. Gabato au contraire crut qu'on arriverait plutôt, et avec moins de peine, si l'on faisait voile toujours vers le nord-ouest; et il ne se trompa point. Henri VII lui donna en 1496 trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne est exagérée, comme le sont la plupart de ses rapports : c'est au reste à peu près la grandeur de Goliath.

GABIENNI, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ 20 ans, sous l'empire de Vespasien. C'était, selon saint Jérôme, un torrent d'éloquence. Ce père renvoie au recueil des *Discours* de Gabinien, ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du stile. Ces discours n'existent plus aujourd'hui.

GABINIUS (Aulus), consul romain 58 ans avant J. C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie et de Judée par les intrigues de Clodius, réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan, dans la dignité de grand-pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolémée Aulètes lui ayant offert mille talens, pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité était l'âme de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archélaüs, ennemi de Ptolémée, payait chèrement ces retardemens. Archélaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion et banni. Cicéron, qui avait voulu le faire condamner pendant son absence, le défendit alors : et harangua vivement pour lui à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant Jésus-Christ.

* GABIOT (Jean-Louis) auteur dramatique, né à Salins (Franche-Comté) en 1759, mort à Paris le 12 septembre 1811, vint dans cette ville à l'âge de 18 ans, entra comme instituteur dans une maison d'éducation, et travailla ensuite pour le

théâtre. Il est auteur de plusieurs petites *pièces*, qui furent jouées à *l'Ambigu-comique*, et eurent presque toutes du succès. Les principales sont : *Esope aux boulevards*, pièce épisodique en un acte et en vers, Paris 1784, in-8, cité avec éloge dans l'*Année littéraire*; *Le goûter*, ou *un bienfait n'est jamais perdu*, proverbe; *Les deux neveux*, comédie en deux actes; *Le baron de Trenck*, fait historique en un acte et en vers, 1788, in-8, etc. On a encore de lui une *traduction* du poème des *Jardins* du Père Rapin, Paris, 1782 et 1803, in-8, préférable à celle de Gazon-Dourxigné; le stile en est cependant un peu enflé, et les images du poète latin n'y sont pas toujours rendues fidèlement. Sur les derniers tems de sa vie, Gabiot redevint instituteur.— Gabiot (Jean) jésuite, de la même famille, né et mort dans le 17e siècle, fut recteur du collége de Besançon, et a composé *Mariæ pro acceptis a Deo in sacra et illibata conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8.

* GABLER (Jean-Philippe), fameux théologien, naquit le 4 juin 1753 à Francfort sur le Mein, d'un père qui était secrétaire du consistoire. Après avoir suivi pendant quelques temps les leçons de Griesbach à Iéna, il fut nommé lui-même professeur de théologie, d'abord au Gymnase de Dortmund, ensuite à celui d'Altfort, et enfin à Iéna à la place de son ancien maître Griesbach. Le duc de Saxe-Weymar lui donna le titre de conseiller ecclésiastique. Il est mort le 17 février 1826, après avoir publié les ouvrages suivans qui sont estimés : 1° *Essai sur le nouveau Testament*, Altfort, 1788; 2° *Introduction historique et critique au nouveau Testament* ci-dessus, 1789; 3° *Histoire primitive d'Eichhorn*, ouvrage remarquable par l'*introduction* et les *notes* dont il l'a enrichi; 4° *Nouvel Essai sur l'histoire de la création de Moïse*, Altfort, 1795. Il a travaillé aussi au *Journal de théologie*, 1796-1811.

GABOR. *Voyez* BETLEM-GABOR.

GABRIEL-SÉÈVRE, né à Monembasie, autrefois Epidaure, ville du Péloponèse ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette église, où il y avait très peu de grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers ouvrages de *théologie*, publiés en 1671, in-4, par Richard Simon, en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des grecs unis à l'Eglise de Rome, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat grec admettait la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le voit clairement dans son *Traité des sacremens*; et l'on convient aujourd'hui, même parmi les protestans, que c'est la doctrine générale et uniforme de l'Eglise grecque. Ses autres écrits renfermés dans ce recueil sont une *Défense* du culte que les grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes ou des légumes cuits, etc.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né à Edden, petite ville du Mont-Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de Le Jay. C'est lui qui fournit les Bibles syriaque et arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avait copiées sur des manuscrits, et y avait ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris, en 1648, âgé de 72 ans, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Les savans de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connaissance de ces idiomes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de Le Jay. Ce président, s'étant brouillé avec lui, appela Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel Sionite traduisit encore la géographie arabe, intitulée *Geographia Nubiensis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edrissi, 1619, in-4, et publia une *Grammaire arabe*. Il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, maronite. Il donna avec Victoire Scialac, de Grenoble, les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL (Jacques), parent et élève du célèbre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisi* et le *Pont-Royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet du *grand égoût de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du présidial*, et de la *Tour de l'horloge*, de Rennes; de la *Maison de ville*, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats*, de Dijon. Il était né à Paris, en 1661, et y mourut en 1742.

GABRIELI, nom d'une famille illustre d'Italie, originaire de Gubbio dans la marche d'Ancône, dont une des branches vint s'établir en Toscane vers le 14e siècle.— Gabrieli (N.), prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêlait de sortilége. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouèrent qu'ils tenaient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offraient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On les accusa encore d'autres crimes non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrieli perdit tous ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du 17e siècle.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis I, de Bourbon comte de Montpensier, épousa en 1485 Louis de La Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au château de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a d'elle: 1° *L'Instruction des jeunes pucelles*. 2° *Le temple du Saint-Esprit*. 3° *Le voyage du pénitent*. 4° *Les contemplations de l'âme dévote, sur les mystères de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ*, et d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Cette princesse avait autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voyez* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGY. *Voyez* FAÏEL.

* GABRIELLI (Jules), évêque de Sinigaglia, naquit à Rome le 20 juillet 1748. Pie VII le créa cardinal le 23 février 1805, et évêque de Sinigaglia le 11 janvier 1808. Il exerça les fonctions de pro-secrétaire d'état du saint-Siége dès le 6 mars 1808, en remplacement du cardinal Doria qui avait été exilé par le gouvernement français. Sa conduite fut remarquable par la fermeté qu'il montra dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les généraux de Buonaparte: ainsi le 30 mars, 24 jours après sa nomination, il donna à tous les fonctionnaires de l'état ecclésiastique, l'ordre formel de se retirer, si l'on voulait les forcer d'obéir à une autre autorité qu'à celle du saint-Siége. Son zèle pour les intérêts du souverain pontife indisposa contre lui M. Lefaivre, envoyé de France: le 17 juin suivant, ses papiers furent saisis; lui-même fut arrêté et exilé à Sinigaglia, puis à Milan, enfin en France. Il avait adressé un manifeste aux ministres étrangers et une circulaire aux cardinaux, et dans ces deux pièces il avait protesté contre son arrestation et déclaré qu'il ne cédait qu'à la force. En 1814 il revint à Rome avec Pie VII, devint secrétaire du Bref, puis préfet de la congrégation du concile, et enfin probataire. En 1816 il donna sa démission de son siége épiscopal. Il est mort à Albano le 26 septembre 1822. On remarque plusieurs pièces de sa correspondance diplomatiques dans l'ouvrage intitulé: *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8.

GABRINI (Nicolas), dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais vain et intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui; le poète présenta au pontife un beau poème latin, et Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci d'un génie bien plus exalté que Pétrarque, fit du parlement qui se tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambassade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puissance pontificale. Ce fils

audacieux d'un meûnier, et pour qui la charge de notaire avait autrefois été une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple et s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, et déclara que l'empire et l'élection de l'empereur appartenaient à ce peuple roi, citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendaient avoir droit à l'empire, ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différens seigneurs, et prit des mesures si efficaces pour la traquillité publique, qu'on pouvait aller partout en pleine sûreté, la nuit aussi bien que le jour. Bientôt il se rendit universellement odieux par son insolence, son avarice et sa cruauté. Il fut chassé de Rome, erra quelque temps fugitif, et tomba au pouvoir du pape, qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira, et le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pièces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même sort, le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustice, aux exactions et aux violences de tout genre. « Tous ces désor» dres, dit un historien, et tant d'autres » qui affligèrent la capitale du monde » chrétien, furent l'effet de la résolution » funeste qui transporta la résidence » papale à Avignon. Comme si les maux » qui en résultèrent pour l'Eglise n'é» taient pas suffisans pour punir cette » imprudence, et pour avertir les papes » de retourner dans leur siége, il fallut » que Rome fût en proie aux factions et » à la plus désolante anarchie. » L'*Histoire de Gabrini* a été écrite en italien par Thomas Fortihocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, curieuse et bien écrite, par le père du Cerceau, jésuite, avec des additions et des notes du père Brumoi, de la même société. Cette Histoire a été imprimée à Paris, en 1733, in-12, sous le titre de *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en* 1347.

* GABRINI (Thomas-Marie), général de l'ordre des clercs mineurs réguliers, naquit en 1736 à Rome : il prétendait descendre de Nicolas Gabrini plus connu sous le nom de *Rienzi* (voyez l'article précédent). Quoiqu'il en soit de cette parenté, Gabrini était entré dans l'ordre des clercs-mineurs ; il professa pendant quelque temps avec succès à Pesaro, et revint ensuite à Rome où il remplit une chaire de philosophie. Il fut ensuite chargé d'une cure qu'il gouverna pendant 27 ans. Ses talens et ses vertus l'élevèrent à la dignité de général de son ordre. C'était un philologue très savant et l'un des meilleurs hellénistes de son temps. Il a publié un grand nombre de *dissertations* sur l'histoire du tribun Rienzi. On a en outre de lui plusieurs *mémoires* ou *lettres* imprimés soit séparément ou dans des recueils de diverses académies, un ouvrage de dévotion intitulé la *semaine sanctifiée*, ouvrage très répandu, et sa *dissertation sur la* 20e *proposition du* 1er *livre d'Euclide*, Pesaro, 1752, in-8. Il a laissé des *manuscrits sur l'antiquité sacrée*, entr'autres, une *dissertation* curieuse sur la *population des antipodes avant le déluge*. Le Père Gabrini est mort à Rome le 16 novembre 1807.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étaient attaqués de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions, presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les âmes, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

GABY (Jean-Baptiste), cordelier

observantin et missionnaire, naquit vers 1640. Il était supérieur dans le couvent de Loches, et en 1686 il fit un voyage au Sénégal, où il opéra plusieurs conversions. Il publia à son retour en France une *Relation de la Nigritie*, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal, etc., Paris, 1680, in-12. L'auteur fait dériver ce fleuve du lac de Bornou, et non du Nil, comme le prétendaient plusieurs géographes. Mais de nouvelles découvertes ont prouvé que ces deux fleuves ont leur source dans la même chaine de montagnes. Quoique la relation du Père Gaby soit très concise, on y trouve des détails intéressans sur la religion, les mœurs et les usages des nègres. Il est mort vers 1710.

GACON (François, fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord Père de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avait de la facilité; on dit même que Regnard l'employait, lorsqu'il était pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui fut funeste : il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satirique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. Ses principaux écrits sont : 1° *Le poète sans fard*, ou *Discours satirique sur toutes sortes de sujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire, dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. 2° Une *traduction d'Anacréon* en vers français, in-12. Gacon commenta le poète grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attacha moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimait pas. 3° *L'Anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la vie et des ouvrages de Rousseau, en vers et en prose, par M. F. Gacon.* C'est un gros vol. in-12, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau se vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant. 4° *L'Homère vengé*, in-12, contre La Motte. 5° *Les fables de La Motte, traduites en vers français au café du Parnasse*, in-8. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. 6° Plusieurs *Brevets de la calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 3 vol. in-12. 5° Plus de 200 *inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers.... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont sur Oise, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son stile est lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717 ; mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur.

GAD, 7e fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J. C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Ses enfans sortirent d'Egypte, au nombre de 45,650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devait s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par l'ordre de Dieu, à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que par vanité et malgré sa défense, il avait fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour apaiser sa colère.

GADDI ou GADDO (Ange), peintre florentin, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Rome et à Florence. Il n'avait point d'égal de son temps pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier. Il faisait peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, et les employait ensuite avec beaucoup de patience et d'art pour représenter différens sujets.

GADDI (Taddeo), fils du précédent,

élève du Giotto, bon peintre, bon architecte, mourut en 1352, âgé de 50 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencée par le Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachait surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi. On remarquait aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADROIS (Claude), parisien, mourut en 1678, à la fleur de son âge, car à peine avait-il 36 ans. Il était ami du docteur Arnauld. Basin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna deux ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. Gadrois, en visitant les soldats et les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie : les plus connus sont un petit *Traité sur l'influence des astres*, in-12, et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que Gadrois était passionné pour la philosophie de Descartes; et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur, plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman péniblement imaginé et denué de vraisemblance.

* GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écrivain allemand, né le 29 janvier 1719 dans l'île de Rugen, fut d'abord employé dans des fonctions subalternes de magistrature; appelé ensuite par Catherine II, il fit partie de la commission législative instituée par cette princesse à Moscou, dans l'intention de réformer les lois de la Russie. De retour en Suède, il devint, peu de temps après, membre du consistoire et chef de la justice de la ville de Dorpat, où il mourut le 8 juillet 1788. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits et imprimés : parmi ces derniers on remarque : 1° *Mémoire sur les historiens de la Livonie*, Riga, 1772, in-8; 2° *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1773, in-8; 3° *Bibliothèque livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8; 4° *Essais sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie*, 9 livraisons in-8, Riga, 1779 à 1785; 5° *Annales livoniennes depuis* 1030 *jusqu'en* 1761, 8 vol. in-8, Riga, 1780-83. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

*GAERTNER (Joseph), un des plus célèbres botanistes allemands, du siècle dernier, naquit à Calw, dans le duché de Wurtemberg, le 12 mars 1732. Il étudia d'abord pour l'état ecclésiatique, puis pour le barreau, et enfin pour la médecine. Il suivit pendant deux ans les cours de Haller à l'université de Goettingue, et il fut reçu docteur en 1753. Jaloux de connaître les hommes les plus distingués et les plus fameux établissemens scientifiques de l'Europe, il parcourut successivement l'Italie et la France. Pendant ses courses, il s'occupa de la physique expérimentale pour laquelle il construisit plusieurs instrumens, comme un télescope, un microscope. Nommé à son retour, professeur d'anatomie à Tubingen, il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où il accepta la chaire de botanique et la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle; mais le climat ne convenant point à sa santé, il quitta la Russie à la fin de l'été de 1770, pour se fixer dans la ville où il avait pris naissance; peu de temps avant son départ, il fit avec le comte Orloff un voyage dans l'Ukraine d'où il rapporta beaucoup de plantes étrangères. Dès lors il s'occupa uniquement de son beau *travail carpologique* qu'il avait commencé sur les bords de la Newa; plusieurs renseignemens qui lui manquaient encore pour compléter son ouvrage, l'engagèrent à visiter l'Angleterre et la Hollande. Il remplit le but de son voyage : mais le travail trop assidu auquel il s'était livré, lui causa une maladie grave : pendant 20 mois il s'environna de médecins et de remèdes; mais le mal empirait tous les jours. Enfin il se décida à laisser agir la nature, recouvra la vue et la santé, et acheva en 2 ans les derniers manuscrits de son 1er volume. Il composa aussi le second auquel il mettait

la dernière main, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1791. On lui doit : 1° *De fructibus et seminibus plantarum*, Stutgard, 1788, et Lubingen, 1791, 2 vol. in-4, ouvrage très estimé. 2° *Carpologia, seu descriptiones et icones fructuum et seminum plantarum*, Leipsick, 1805-7, 3 parties en un vol. in-4. Cet ouvrage se joint souvent au précédent, et alors il en forme le tome 3. Il a été jugé par l'académie des Sciences de Paris, un des ouvrages les plus utiles qui aient paru depuis plusieurs années. 3° Un *Mémoire sur les mollusques*, inséré dans les *Transactions philosophiques*. M. Deleuze a publié dans le premier volume des *Annales du musée d'histoire naturelle*, une *notice sur la vie et les écrits de* Gaertner. Un docteur allemand Jean-Chrétien-Daniel Schæber consacra à Gaertner un genre de plantes de la famille de *malpighiacées*, sous le nom de *gaertnera*.

GAETAN (Saint), né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçait cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs-réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV; Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation était principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts, et surtout d'assister les malades et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, était de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaétan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avait donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs-réguliers, appelés *Théatins*, parce que Caraffe, leur premier supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaétan fut supérieur après lui, et mourut saintement à Naples, en 1547, dans la 67ᵉ année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches. « Mon » Sauveur est mort sur la croix, répondit-» il, laissez-moi du moins mourir sur la » cendre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X, en 1671; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul à Naples. *Voyez* sa *Vie*, par le Père de Tracy, 1774, in-12. On a plusieurs *lettres* de saint Gaétan, huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustin de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'*Histoire du monastère de ces religieuses*, en 1764, in-4. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du saint, par le père Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4. Le feu divin dont Gaétan était enflammé, se manifeste dans ses lettres. L'abbé de Barral, vicaire de Saint-Méry, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janséniste du même nom), a donné aussi une édition de ces lettres en 1785, Paris, 1 vol. in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que parmi ces lettres il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Carraccioli, ce fameux compositeur des *lettres de Ganganelli*; l'éditeur aurait dû se tenir en garde contre une telle surprise. *Voyez* le *Journal hist. et litt.*, 15 juillet 1786, p. 413.

* GAÉTANI (Cézaire, comte de la Jorre), naquit à Syracuse en 1718, d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues savantes, et se livra particulièrement à des recherches profondes sur les antiquités de sa ville natale; c'est dans ce but qu'il fit faire à ses frais des fouilles qui eurent les plus heureux résultats; il découvrit en effet des restes de l'ancien théâtre, de l'arsenal, des bains, des caves, des aqueducs creusés dans la pierre vive, des vases, de petites statues de terre cuite, des médailles, etc. Gaétani s'occupait aussi

de physique; il expliqua par la théorie de la réflexion et de la réfraction de la lumière, des phénomènes singuliers qui ont lieu de temps en temps auprès du lac de Naftia. Gaétani n'était étranger ni à la philosophie, ni à la morale, ni à la littérature; c'était un véritable ami des sciences et des lettres, et il cultivait les unes et les autres avec succès. Il mourut à Syracuse dans le mois d'août 1808, après voir publié les ouvrages suivans : *Dissertation historique sur les antiquités de Syracuse* en italien, 1748, in-4; 2° *Opticarum quæstionum dissertationes*, 1754, in-4; 3° une traduction, en vers italiens, des *Odes d'Anacréon*, des *Idylles* et des *Epigrammes de Théocrite*, de *Moschus* et de *Bion*; 4° des *Dialogues*, des *Eglogues*, et autres poésies lyriques et musicales, qui se font remarquer par l'élégance de la diction et par le charme de la simplicité, et plusieurs *Mémoires* et *Observations* sur des objets d'antiquité insérés dans la collection intitulée *di Opuscoli di autori siciliani*, imprimée à Palerme.

GAFFAREL (Jacques), né à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocèse de Sisteron, en 1681, à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins, et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Ecriture dont se servent les cabalistes. On a de lui : 1° *Curiosités inouïes*, etc., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaélis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12 : cette édition est la plus estimée, l'auteur y montre l'abus des talismans; mais malade lui-même, en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. 2° *Abdita cabalæ mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4. 3° *Index codicum cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, in-8. 4° *Quæstio pacifica, num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les protestans à la religion catholique; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait ce traité, où il y a quelques vues singulières et beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seraient dans la bonne foi, et qui réfléchiraient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne église des chrétiens. 5° *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, voûtes, cavernes et spélonques de la terre.* Il n'y a jamais eu que le prospectus de cet ouvrage qui ait vu le jour; et il est devenu rare. L'auteur en aurait fait un monument de folie et de savoir. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosait en grottes. Gaffarel possédait presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition, mais il aurait pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE (Thomas), irlandais, jacobin en Espagne, fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia et se réfugia en Angleterre. Il publia en 1651, en anglais, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en français. Cette version, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avait eu à Londres. Gage était le premier étranger qui eût parlé avec quelque étendue, d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affection de l'auteur à débiter de petits

contes sur les moines, ses anciens confrères; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques; la haine qu'il fait paraître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs, les inutilités dans le stile et dans les faits, tout cela a indisposé les amis de la vérité et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version française est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet.

GAGES (Jean-Bonaventure de), comte de Dumont, né le 27 décembre 1682 à Mons en Hainaut, embrassa le parti des armes, s'attacha à la cause de Philippe V, et entra dans le régiment des gardes wallones. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent un avancement rapide; et il servit en qualité de lieutenant-général dans l'expédition de l'île de Minorque, en 1740, sous les ordres du comte de Glimes. Vers la fin de septembre 1742, ayant pris le commandement de l'armée espagnole, forte de 18, 000 hommes, il s'avança vers la Lombardie; et à la journée de Campo-Santo, il enleva aux Autrichiens, quoique bien supérieurs en nombre, 4 pièces de canons, plusieurs drapeaux et étendards, 180 chariots de blé, et fit 400 prisonniers. Cette campagne de 1743, et celle de 1744, lui firent le plus grand honneur. Quoique harcelé par des forces supérieures, il sut se maintenir dans ses positions, et lorsqu'il eut reçu des renforts, prenant à son tour l'offensive, il s'empara de Nocera, Lodi, Alexandrie, etc., et força le prince de Lichtenstein, commandant de l'armée autrichienne, à se replier derrière la Secchia, après s'être emparé de Milan le 19 décembre 1745. L'infant don Philippe, qui avait pris le commandement en chef de l'armée, ayant repassé le Pô, de Gages perdit le fruit de la victoire. Mais il ne montra jamais autant d'habileté que dans la savante retraite qu'il exécuta après la perte de la bataille de Campo-Freddo, et surtout à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où il repoussa le marquis de Botta avec perte de 6, 000 hommes. Il avait reçu de Philippe V le collier de la Toison-d'Or. Après la mort de ce prince en 1746, le comte de Gages remit le commandement de l'armée au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où le roi Ferdinand lui conféra les commanderies de Vittoria et de Pozuelo, la première, de l'ordre de Saint-Jacques, la seconde, de celui de Calatrava. En 1748, on lui offrit encore le commandement des armées espagnoles en Italie, mais son grand âge et ses infirmités le forcèrent à refuser. Nommé alors gouverneur et capitaine général de la Navarre, il s'occupa du bien de la province, et fit tracer les belles routes qui la traversent. Le comte de Gages mourut à Pampelune le 31 janvier 1753. Le roi Charles III lui fit élever en 1768, dans l'église des capucins de cette ville, un superbe monument pour lequel il composa lui-même une épitaphe.

GAGLIARDI (Paul), né à Brescia en 1695, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. Il s'appliqua avec ardeur à la recherche de tout ce qui pouvait servir à l'histoire de sa patrie. Son érudition le rendit célèbre dans toute l'Italie. Plusieurs savans le citent avec éloge, et Fontanini désirait qu'il donnât une édition des *Memorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, le croyant plus propre que personne à le faire avec succès. Paul Gagliardi mourut à Brescia en 1742. Il a laissé: 1° *Oratio pro adventu J.-F. Barbadici ad episcopatum Brixianæ Ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12; 2° *Parere intorno all'antico stato de' cenomani ed ai loro confini*, Padoue, 1724, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Memorie istorico-critiche intorno all'antico stato de' cenomani*, de Sambuco, Brescia, 1750, in-fol. 3° Les *OEuvres* de saint Philastre et de saint Gaudence, évêques de Brescia, au 4e siècle, Brescia, 1738, in-4. Il a placé à la tête de l'édition la *Vie* des deux saints évêques, et une *Réfutation*, faite avec autant de force que de sagacité, de la critique trop sévère que Dupin avait faite de leurs écrits. 4° *Sancti Gaudentii sermones*, *cum opusculis Ramperti et Adelmanni*, *Brixiæ episcoporum*, avec des notes, Padoue, 1710, in-4; 5° des *Notes* remplies d'érudition sur la liste des évêques de Brescia, publiée dans l'*Italia*

sacra d'Ughelli. Ces notes ont été insérées à la suite de la liste dans la deuxième édition de l'ouvrage.

GAGNIER (Jean), parisien, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs ; afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études Cambridge et à Oxford. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, et y mourut vers l'an 1732. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse et éclairée. Les plus connus sont : 1° *Vie de Mahomet*, traduite en latin d'Abulféda, avec l'original, Oxford, 1723, in-4 ; traduite en français et augmentée de différens traits historiques tirés des auteurs arabes, 1730, 2 vol. in-12. On y voit une partie des impertinences que ce prophète conquérant donnait pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très propre à réfuter l'apologie que de prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur. 2° Une *traduction latine* de la *Géographie d'Abulféda*, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol. ; et avec les petits géographes, 1712, in-8. 3° Une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4, avec des notes très savantes. 4° *Vindiciæ Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol. 5° *L'église romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, la Haie, 1706. in-8.

GAGUIN (Robert), 20e ministre général de l'ordre de la rédemption des captifs, né à Calonne sur les confins de l'Artois et de la Flandre, d'une famille assez obscure, se fit religieux, et entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, et y prit le bonnet de docteur, Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connaissance des hommes et une prudence consommée lui acquirent une estime universelle. Il passait pour l'homme de son siècle qui écrivait le mieux en latin ; jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes que épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. « Voilà, dit-il, comme la cour récompense ! » Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme sincère et reconnaissant. Il n'abandonnait pas ses amis dans la disgrâce. Il paraît, par ses lettres, qu'il était un malade un peu inquiet, et qu'il redoutait beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : 1° Une *Histoire de France* en latin, *depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, in-fol., Lyon, 1524, traduite en mauvais français en 1514, par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avait été témoin. 2° *Chroniques de l'archevêque Turpin*, traduites en français, par ordre de Charles VIII, 1527, en gothique, in-4, ou Lyon, 1583, in-8. 3° Des *épîtres* curieuses, des *harangues* et des *poésies* en latin, 1498, in-4. 4° Une *Histoire romaine*, en 3 vol. in-folio, en gothique, recherchée par les bibliomanes, etc. 5° Un *poème* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497 : il y a des épisodes et des expressions peu convenables ; mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de notre langue, qui, comme l'on sait, est en raison directe de la corruption des mœurs.

GAI. *Voyez* Gay (Jean).

GAICHIÈS (Jean), prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansénius, fut obligé par son évêque

Languet, de se démettre de sa théologale, et vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, en 1731, à 83 ans. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *œuvres* en 1739, in-12. On y trouve 10 *discours académiques*, aussi élégans que judicieux; et des *Maximes sur le ministère de la chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du stile.

GAIGNEY ou GANAY (Jean de), *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université et premier aumônier du roi François I. On a de lui de savans *Commentaires sur le nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du Père de La Haie, 5 vol. in-fol.

* GAIL (Jean-Baptiste), professeur de littérature grecque au collége de France, conservateur des manuscrits grecs et latins à la bibliothèque royale, membre de l'Institut, de l'académie de Goettingue et d'un grand nombre de sociétés savantes, l'un des hellénistes les plus connus et les plus laborieux de ce siècle, est né le 30 juin 1755 à Paris, de parens sans fortune, qui cependant soignèrent son éducation. De bonne heure il se voua à l'instruction, fut d'abord répétiteur au collége d'Harcourt où, selon l'usage du temps, il portait le petit collet, ce qui le fit appeler *l'abbé Gail*, quoiqu'il ne prît jamais les ordres ecclésiastiques. Déjà, il s'était fait connaître par son enseignement et par la publication de plusieurs opuscules, lorsque la proscription de Vauvilliers le fit nommer professeur de grec au collége de France en 1792; mais en acceptant cette place, il déclara qu'il ne la recevait que comme un dépôt et qu'il était prêt à la rendre au savant exilé. Gail remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort: il fixait l'attention de ses auditeurs par l'habileté et la finesse de ses interprétations, en même temps qu'il les charmait par je ne sais quelle bonhomie patriarcale qu'il avait dans ses discours comme dans ses manières. Indépendamment de ce cours, il en faisait encore un gratuit et entièrement élémentaire. L'on peut dire qu'il contribua beaucoup à faire revivre l'étude du grec que l'on avait abandonnée pendant nos orages politiques, et qu'au moment où l'ordre commençait à renaître et les écoles à se rouvrir, peu de personnes étaient disposées à reprendre. On le voyait encourager les efforts de ses jeunes élèves, leur prodiguer ses conseils, et leur distribuer en dons les livres élémentaires qu'il faisait imprimer pour leur instruction. Ce n'était point en effet aux seuls travaux de l'enseignement que se bornait Gail: laborieux, ardent, infatigable, il répandit un grand nombre d'éditions de petits ouvrages grecs qu'il accompagnait de *notes*, utiles aux élèves, et auxquelles il cherchait à donner une correction parfaite. Des publications plus importantes contribuèrent à sa gloire: chargé par le gouvernement de donner une édition de *Xénophon*, il fit paraître ce grand ouvrage avec une traduction française en 10 vol. in-4: il publia à ses propres frais son Thucydide en 6 vol. in-4, collationné sur 13 manuscrits dont les variantes enrichissent cette édition. Ses traductions d'Anacréon et de Théocrite, ses textes de Théocrite et d'Hérodote, ses travaux sur la géographie de cet historien, ses éditions de Musée, de Lucien, des fabulistes, son *Philologue*, dont il a publié successivement 22 volumes, forment une masse de travaux à laquelle on ne croyait pas que l'existence d'un homme eût pu suffire. Gail eut une réputation européenne comme professeur, comme éditeur, et comme traducteur, en général comme érudit. Il fit pour les jeunes gens une *grammaire grecque* qui en précéda sans doute de meilleures, mais qui eut le mérite de valoir mieux que celles qu'on avait faites avant la sienne (nous ne parlons pas de celle de Port-Royal, qui n'est pas à la portée des commençans), et d'avoir préparé celles qui ont été composées depuis. Il fut l'ami de presque tous les savans; quelques-uns lui ont reproché sa susceptibilité; mais où sont les hommes sans défauts? Avant de mourir il eut le bon-

beur de voir les premiers succès de son fils qui fut couronné par l'Institut, et qui vient d'être nommé professeur d'histoire à la faculté des lettres de Toulouse. Après avoir parcouru une carrière si bien remplie par tant de bons ouvrages et tant de bonnes actions, Gail mourut à Paris le 5 avril 1829 : il était membre de la légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Wladimir. On a de lui 1° *Grammaire grecque*, 9e édition, Paris, Delalain, 1818, in-8. La première édition de cette grammaire fut publiée en 1799. — *Supplément à la grammaire grecque*, ou *Idiotismes de la langue grecque suivis d'observations adressées à M. Hermann*, Paris, Delalain, 1812, in-8. M. Gail relève dans ce supplément les contre-sens, les solécismes et les barbarismes qui fourmillaient dans un ouvrage qui avait paru antérieurement sous le même titre. 2° *Abrégé de la grammaire grecque*, Paris, le même, 1813, in-12, réimprimé en 1814, 1820, 1822. 3° *Introduction au cours grec*, ou *nouveau Choix de fables d'Esope*, divisées en quatre parties, accompagnées de notes grammaticales, où souvent l'on compare entre elles les langues grecque, française et latine, et suivies 1° d'un *Recueil de mots français dérivés du grec et des fables d'Esope, imitées par Phèdre et La Fontaine ;* 2° d'un *Index des notes les plus utiles*, 3e édition, Paris, Delalain, 1812, 1822, in-12. 4° *Cours de langue grecque, ou Extraits de différens auteurs, avec traduction interlinéaire en latin et en français*. Paris, 1797, 2 vol. in-8, 5° *Dissertation contenant les observations : 1° sur le duel des Grecs ; 2° sur les seconds aoristes et les seconds futurs*, etc. Paris, Delalain, 1814, in-12. Cette dissertation a été imprimée aussi in-8, à 120 exemplaires : à la suite de ces derniers exemplaires l'auteur a joint un autre de ses écrits intitulé : *J. B. Gail à M. Bast*. 6° *Essai sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, 1808, in-8. 7° *Essai sur les prépositions grecques* ou *Nouveau supplément à la Grammaire grecque*, Paris, Gail neveu, 1821, 1828, in-8. Ce volume fait aussi partie du deuxième volume de la *Géographie d'Hérodote :* il a été reproduit dans le *Philologue*, dont il forme le huitième volume. 8° *Recherches sur Apollon et sur divers points de grammaire*, Paris, Delalain, 1814, in-8 de 32 pages. 9° *OEuvres complètes de Xénophon*, traduites en français, 1814. 10° *Traité de la chasse de Xénophon* traduit en français, 1801. 11° *Réclamations contre la décision du jury, et observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'empereur et roi propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion de la* Chasse de Xénophon, *du* Thucydide grec, latin français, *et des* Observations littéraires sur Théocrite et Virgile, Paris, 1810, in-4. 12° *Réponse à la critique de sa traduction du* Traité de la chasse de Xénophon, par E. Clavier, Paris, 1801, in-18. 13° *Repos et délassemens de J.-B. Gail, après cinquante années de travaux*, opuscule accompagné de *fac-simile*, Paris, Delalain, Wurtz ; Buffart ; Gail neveu, 1827, in-8. Cet opuscule, qui contient plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, est adressé aux habitans de Bourg en Bresse, et aux instituteurs de l'université de France ; il est écrit avec modération, quoique sous l'influence d'un mécontentement bien excusable après la perte d'un procès. 14° *République de Sparte et d'Athènes*, trad. de Xénophon, 1795. (*Voy.* Xénophon.) 15° *Observations historiques et critiques sur le Traité de la Chasse de Xénophon*, Paris, 1809, in-8. 16° *Histoire grecque de Thucydide*, trad. du grec, 1814. 17° *Géograqhie d'Hérodote prise dans les textes de l'auteur et appuyée sur un examen grammatical et critique, avec Atlas contenant la géographie des trois grands historiens de l'antiquité et les plans des batailles qu'ils ont décrites, et avec trois index*, Paris, imp. royale, chez Truttel et Wurtz, 1823, 2 vol. in-8. et Atlas, in-4. 18° *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. du grec, 1792. 19° *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. du grec, 1795. 20° *Notes sur Isocrate et Démonique*, dans lesquelles on a de fréquentes occasions de remar-

quer le danger des corrections arbitraires, Paris, le même, 1813, in-12. 21° *Anthologie poétique grecque*, ou *Extraits de différens auteurs avec la traduction interlinéaire latine, française avec des notes grammaticales et critiques*; première partie de l'Anthologie poétique et cinquième du cours grec; 9e vol. de la collection, in-8, Paris, Delalain, an 9 (1801). 22° *Observations sur Théocrite, et Virgile*, Paris, Ch. Gail, neveu, in-12. 23° *Odes d'Anacréon*, trad. du grec, 1794. 24° *Philoctète, tragédie de Sophocle*, trad. du grec, 1813. 25° *Examen du Philoctète* de La Harpe, *rapproché du texte de Sophocle*, Paris, Delalain, 1813, in-8. 26° *Recherches sur les Pharaons de l'Egypte, les temples grecs, et le monument d'Osymandyas, décrit par Diodore, avec examen des opinions de divers savans, pour servir de suite à la* Description de l'Egypte, Paris, Gail neveu, 1823, in-8 avec planches, reproduit dans le 14e vol. du *Philologue*. 27° *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire ancienne avant l'ère vulgaire, suivi d'un tableau synoptique, etc. et d'un excursus où l'on donne, d'après Hérodote, Thucydide et Xénophon, la division de l'année et l'explication de diverses locutions chronologiques*, Paris, Gail neveu. 1822, in-8. 28° *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire depuis l'ère vulgaire*. Paris, le même, 1822, in-8. Ces deux volumes ont encore été reproduits dans le *Philologue* : le premier en forme le t. 13, et le second le commencement du tom. 6. 29° *Promenade des Tuileries ou Notice historique et critique des monumens du jardin des Tuileries dans laquelle sont relevées les erreurs commises dans les précédentes descriptions, suivie d'une notice sur le Louvre et autres monumens*. Nouvelle édition, avec estampes et spécimen des écritures de Henri IV et de S. A. R. Mgr. le duc de Berri. Paris, Gail neveu, 1821, in-8. La première édition parut en 1798 sous le titre de *Promenade savante des Tuileries*. La dernière édition fait aussi partie du *Philologue*, et se trouve dans le 9e volume. 30° *Le Philologue, ou Recherches historiques, militaires, géographiques, grammaticales, lexicologiques et philologiques, d'après Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Strabon*, etc., *pour servir à l'étude de l'histoire ancienne*. Paris, Ch. Gail, 1814-1828, 22 vol. in-8, dont un d'*Atlas* de 107 planches in-4. Parmi les ouvrages dont Gail a été l'éditeur, les uns sont destinés à l'Europe savante et ont fondé sa réputation : les autres ont été faits dans l'unique but d'être utiles, et pour être mis à la portée des élèves; nous n'avons pu en donner la liste complète. Ces nombreuses publications forment 34 volumes. Indépendamment de ces ouvrages, Gail a fourni des *articles* au *Mercure*, des *mémoires* aux 5e et 6e vol. du *Recueil de l'académie des Inscriptions*, des *notices* aux *Annales des faits et des sciences militaires*.

*GAIL (Sophie née GARRE), épouse de l'helléniste, *voyez* l'article précédent, naquit à Melun en 1776, d'un père qui fut habile chirurgien et auquel ses services avaient mérité le cordon de Saint-Michel. De bonne heure, Sophie montra d'heureuses dispositions pour les arts et surtout pour la musique : elle cultiva avec passion son talent naissant, et dès 1790 elle publia dans des *journaux de musique*, différens morceaux qui furent accueillis avec faveur. Ses productions, faites dans un âge où d'ordinaire l'on conçoit à peine celle des autres, étaient surtout des *romances* pleines de grâce : l'étonnement des amateurs eût été plus grand encore, s'ils eussent su qu'ils étaient le fruit d'un enfant de 12 ans. Ce fut en 1794 qu'elle épousa M. Gail qui était professeur au collége de France et jouissait d'une réputation justement méritée. Ce mariage ne fut point heureux, et, comme le dit un biographe, les arts et les sciences s'effarouchèrent réciproquement, et au bout de quelques années d'une union où l'un trouvait trop de distraction, et l'autre trop peu d'agrément, ils se séparèrent volontairement. Eloigné de son épouse, Gail acheva son *Thucydide*, et dans l'éloignement où elle était de son mari, madame Gail perfectionna son talent,

voyagea dans le midi de la France, visita l'Espagne et rapporta à Paris une foule d'*airs* et de *motifs* qu'elle avait puisés dans les chansons nationales de la Catalogne et de l'Andalousie. Ce n'est qu'au retour de son voyage qu'elle songea à travailler pour le théâtre. Elle s'était déjà essayée, il est vrai, dans le genre dramatique ; un opéra qu'elle avait composé, et qui mérita les suffrages de Mahul, avait été joué dans quelques sociétés ; mais elle n'avait point osé hasarder son talent devant le public. Elle débuta par un chef-d'œuvre : peu d'*opéras* ont été entendus avec autant d'enthousiasme que les *Deux Jaloux* qu'elle donna en 1813. Les paroles, tirées d'une comédie en cinq actes de Dufresni, ont été arrangées en un acte par M. Vial. Quelque temps après, madame Gail fit représenter un autre *opéra* intitulé : *Mlle de Launay à la Bastille* : c'est une intrigue assez triste qui est tirée des *Mémoires de Mme de Staël* qui en est l'héroïne. Elle eut peu de succès, mais la musique ne diminua en rien la haute idée que l'on avait de madame Gail. *Angela*, la *Méprise*, la *Sérénade* augmentèrent encore sa réputation, quand bien même le poëme des deux premières pièces ne fut point goûté par le public : la *Sérénade* et les *Deux Jaloux* sont ses chefs-d'œuvre. Madame Gail a aussi publié trois *Recueils de nocturnes*, et un grand nombre de *romances* qui sont connues de tous les amateurs, et qui peuvent servir de modèles. Elle s'occupait d'ouvrages plus étendus que ceux qu'elle avait publiés jusque là, lorsqu'une maladie aiguë de poitrine est venue l'enlever aux arts le 24 juillet 1817. Elle n'est pas moins célèbre par son esprit et son amabilité que par ses talens ; elle exécutait avec perfection, et les *airs* qu'elle improvisait n'étaient pas moins originaux et moins mélodieux que ceux qu'elle travaillait à loisir. Peu de temps avant de mourir, elle eut la satisfaction de voir son fils couronné par l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Depuis sa mort on a publié deux nouveaux *Recueils de nocturnes* et un autre *Recueil de romances*.

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Trèves, Jean de Leyen. Maximilien II et Rodolphe II l'honorèrent de plusieurs commissions importantes. Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne* : au savoir, il joignait un grand zèle pour la conservation de la foi de ses pères. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : 1° *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam 1663, in-4. C'est la meilleure édition ; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, et Charles Othon Tyllius. 2° *Decisiones Cameræ imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, 3 vol. in-fol. 3° *Novum opus consiliorum*, Francfort, 1666, in-fol. 4° Une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processuum Cameræ imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in-fol.

GAILLARD DE LONJUMEAU (Jean), né à Aix le 22 mai 1634 d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand *dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et surtout dans la bibliothèque du vatican. Moréri dédia à son Mécène la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques ; l'évêque d'Apt les méritait par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus.

GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça avec beaucoup de succès le ministère de la prédication, et fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que quatre *oraisons funèbres* imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le père Gaillard avait rassemblé ses *sermons* quelque temps avant sa mort ;

mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Fanchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine aux gardes.

* GAILLARD (Gabriel-Henri), littérateur et historien français né à Ostel en Picardie le 26 mars 1726, étudia en droit, et fut reçu avocat; mais il quitta bientôt le barreau pour se livrer exclusivement aux lettres. L'académie des Inscriptions l'admit au nombre de ses membres en 1760, et l'académie française, en 1771. En 1796 il fit partie de l'Institut dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Sur la fin de ses jours il se retira à Saint-Firmin, près Chantilly, où il mourut le 13 février 1806. On a de lui: 1° une *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1745, ouvrage devenu classique qui a obtenu un grand nombre d'éditions, quoique ce soit une production assez médiocre. 2° *Poétique française à l'usage des dames*, Paris, 1749. 3° *Parallèle des quatre* Electres (tragédies), ibid. 1750; *Mélanges littéraires en prose et en vers*, Paris, 1756, in-12. 4° *Histoire de Marie de Bourgogne*, sans nom d'auteur, Paris, 1757 in-12. 5° *Histoire de François I*, 8 vol. in-12, Paris, 1769, et 1819, 4 vol. in-8. C'est un de ses bons ouvrages; mais on regrette qu'il ait suivi le système adopté par Voltaire, qui consiste à traiter séparément chaque partie de l'histoire; système vicieux, en ce qu'il détruit l'ensemble et rompt la chaîne des événemens. Cette manière d'écrire l'histoire est plus facile; mais ce n'est pas celle des maîtres de l'art. Elle a été vivement critiquée. Néanmoins l'auteur a continué de l'adopter dans l'ouvrage suivant: 6° *Histoire de Charlemagne*, Paris, 1782, 4 vol. in-12, et 1819, 2 vol. in-8; livre mal digéré, confus, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. On lui reproche encore, d'y avoir inséré deux *considérations* assez diffuses, *sur la première et la seconde races*, qui font presque oublier le principal sujet. 7° *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-77, 7 vol. in-12, et Paris, 1818, 6 vol. in-8; le plan en est défectueux, la marche trop lente; ses digressions sont éternelles: les citations quelquefois agréables, mais souvent déplacées. *C'est cependant son meilleur ouvrage*. On y trouve des détails intéressans sur tout ce qui concerne les deux nations. 8° *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 8 vol. in-12. L'introduction qui précède cet ouvrage est généralement estimée; mais cette histoire contient à peu près les mêmes défauts que la précédente; elle a cependant un avantage sur elle, c'est d'être plus neuve pour des lecteurs français. Nous n'avions dans notre langue aucun livre où l'on pût étudier avec quelque agrément l'*Histoire de l'Espagne*. Quoique philosophe, l'auteur est assez impartial, et s'il s'élève longuement et fréquemment contre l'abus que les papes et les évêques ont pu faire de leur autorité et de leur influence, on doit présumer qu'il aime à se répéter; car en plusieurs occasions il se montre juste à leur égard. Le stile de Gaillard, dans ces différentes histoires, surtout dans cette dernière, manque de force et de rapidité; les phrases sont longues et symétriques; cependant on y trouve ordinairement de la netteté et de l'élégance, qualités rares aujourd'hui, et qui leur ont obtenu quelques succès. 9° Des *Observations sur l'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier*, 1806, 4 vol in-12. Ces observations, que l'auteur n'avait probablement faites que pour lui, ne présentent presque que des remarques grammaticales: celles qui roulent sur des points d'histoire sont souvent peu justes. 10° Divers *éloges* et *discours oratoires, poèmes, odes, épîtres, discours en vers, etc.*, qui ont remporté des prix à l'académie française et dans d'autres académies, recueillis en grande partie après sa mort, sous le titre de *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et historiques*, Paris, 1806, 4 vol. in-8. 11° Plusieurs *mémoires* d'érudition insérés dans le *recueil de l'académie des Inscriptions et belles lettres*. 12° Presque tous les articles d'*histoire*

qui se trouvent dans l'Encyclopédie méthodique. Il a travaillé au *Journal des savans* depuis 1752 jusqu'en 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercure de France* depuis 1780 jusqu'en 1789.

GAILLARD. *Voyez* FRÉGOSE (Baptiste).

GAINAS, goth, devenu général romain par sa valeur, et surtout par la faiblesse de l'empire, qui n'avait alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui voulait s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gaïnas appela les Barbares dans l'empire, et ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étaient plus ces fiers et puissans monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisaient venir au pied de leur trône, des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avait un peu de courage, les faisait trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche et faible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurèrent; mais le goth n'ayant pu obtenir de saint Jean-Chrysostôme une église pour les ariens, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube où il fut tué par Uldin, roi des Huns l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

* GAIN-MONTAIGNAC (François de), né au château de Montaignac en Limousin le 6 janvier 1744, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, et devint d'abord aumônier du roi et grand-vicaire de Reims. Puis évêque de Tarbes (le 20 octobre 1782), lorsque la révolution éclata, il fut du nombre des prélats qui s'opposèrent avec le plus de constance aux innovations. Remplacé dans son diocèse pour avoir refusé le serment, il chercha vainement à ramener celui qui devait le remplacer à des idées orthodoxes, continua toutefois d'exercer son ministère jusqu'à l'époque de la terreur. Il se retira dans la vallée d'Aran en Espagne, à une journée de Tarbes, et laissa en partant une *ordonnance* et des *instructions sur le schisme*. Il se rendit ensuite au monastère des bénédictins de Notre Dame de Mont-Serrat en Catalogne, où il resta 3 ans, et d'où il ne cessa de correspondre avec la partie fidèle de son clergé et de son troupeau qu'il soutenait par ses sages conseils. Il passa delà en Italie, en Portugal, et chaque fois qu'il changeait de résidence il avait soin d'en prévenir son clergé, afin de maintenir les communications nécessaires avec son diocèse. Lorsque Pie VII demanda la démission aux évêques de France, il donna la sienne et la motiva; mais la manière dont le concordat fut exécuté l'affligea beaucoup, et il signa les réclamations, qui furent envoyées au pape en 1803. Il mourut à Londres, en 1806. Dans ses nombreux *écrits* il montra beaucoup de zèle pour les intérêts du roi; et en même temps beaucoup d'opposition à des concessions que des évêques et des ecclésiastiques restés en France crurent devoir accorder, et qui sans doute leur parurent nécessaires dans la situation des affaires de l'Eglise.

* GAINSBOROUGH (Thomas), peintre anglais, naquit en 1727 à Sudbury dans le comté de Suffolk, de parens sans fortune : il ne dut sa première éducation et le développement de son talent qu'à sa seule nature. Dès l'âge de 10 ans il crayonnait tous les objets qui frappaient sa vue. A 13, il se rendit à Londres, guidé par le seul désir d'aider plus tard sa famille et de travailler à l'étude de la peinture : il reçut des leçons du peintre Gravelot, et travailla ensuite seul : il réussit. Il excellait dans le portrait et dans le paysage. Cet artiste mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses paysages se font remarquer par la simplicité des sujets, par le naturel avec lequel sont rendus les sites et les objets qu'il y a rassemblés, par la vigueur du coloris et la juste distribution de la lumière. On cite surtout son *petit berger ; la fille qui garde les cochons ; le combat des petits garçons et des chiens ; le bûcheron sur-*

pris par l'orage. Ce dernier tableau passe pour son chef-d'œuvre. Les amateurs disent que sa manière rappele celle des Wateau, des Winans et des Téniers. Parmi ses portraits, on distingue ceux de presque tous les membres de toute la famille royale d'Angleterre, du musicien Abel et de Lekain le comédien. Il saisissait avec une grande facilité la ressemblance la plus parfaite; cependant il échoua contre la physionomie mobile de Garrick et celle du comédien Foote. « Ces hommes-là, » disait-il, ont la figure de tout le monde, » excepté la leur. »

GAIOT (Marc-Antoine), natif d'Annonay, diocèse de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes*, savoir : le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foès, et une traduction hébraïque, faite par des rabbins.

GAIOT DE PITAVAL. *Voy*. GAYOT.

GAITTE (Charles), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia en 1678 in-4, un *traité* théologique en latin *sur l'usure*, qui parut sévère aux casuistes relâchés. Il est intitulé : *De usura et fœnore*.

GAJADO. *Voyez* CAJADO (Henri).

GAL ou GALL (Saint), *Gallus*, natif d'Irlande et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. « Les coura» geux missionnaires (dit le protestant, » auteur du *Dict. géog., hist. et polit.* » *de la Suisse*), chez des usurpateurs » barbares, chez des peuples abrutis par » de longues désolations et par l'escla» vage, firent succéder à des supersti» tions absurdes, souvent atroces, des » dogmes de bienfaisance et d'humilité, » les craintes et les consolations d'une » vie à venir. » On a de saint Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec Saint GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol, dans le 16e siècle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédait l'art de régner. Ses sujets pouvaient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondait à la rue. Dès qu'il entendait le son de la cloche, il descendait, ou il faisait monter celui qui avait des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se serait fait chrétien, si la puralité des femmes ne l'avait retenu dans le mahométisme.

* GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743 à Campo-Basso dans l'ancien *Samnium*, étudia la jurisprudence à l'université de Naples; mais il négligea bientôt la carrière du barreau, et en 1771 il publia l'*éloge de Genovesi* dont il était l'élève; ce qui le mit aux prises avec le Père Mamachi contre lequel il écrivit une diatribe virulente. A cette occasion il éprouva quelques désagrémens dont il fut dédommagé par les suffrages des savans. Il renonça entièrement alors au barreau, fonda une imprimerie, et donna une nouvelle édition des *Œuvres de Machiavel*; elle fut supprimée avant d'avoir paru. Il publia bientôt une *description détaillée du comté de Molise*, 1780, 2 vol. in-8 : Le gouvernement de Naples le chargea de faire un travail semblable ou une *statistique générale de ce royaume*. Au milieu de ses descriptions du pays, Galanti plaça des considérations étrangères à son sujet; il fit connaître des abus vrais ou faux, et en demanda la réforme : on l'engagea à ne point continuer l'ouvrage, et, pour le dédommager de ses peines, on lui accorda une place dans la magistrature. A l'époque de l'organisation de la république napolitaine, Galanti fut nommé représentant; nous ignorons quelle conduite il tint dans l'assemblée législative; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il fut exposé à de grands dangers, lorsque le gouvernement royal fut rétabli : il vécut caché et proscrit jusqu'au retour des armées françaises. Il venait d'être nommé bibliothécaire du conseil d'état avec le rang de conseiller, lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ou-

vrages sont 1° *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8. 2° *Descrizione del contado di Molise :* ces deux ouvrages ont déjà été cités dans cet article. 3° *Elogio storico di Macchiavelli*, Naples, 1779, in-8. 4° *Saggio sulla storia di primi abitatori d'Italia*, ibid., 1783. in-8. 5° *Osservazioni intorno a romanzi*, etc. ibid., 1781, in-12. 6° *Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid., 1788, in-12. 7° *Della descrizione storica, geografica dell' Italie*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8 : ouvrage incomplet ; 8° *Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad. en français, en allemand et en anglais ; 9° *Napoli e suo contorno*, ibid., 1791, in-8. 10° *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

GALANUS (Clément), né à Sorrento, dans le royaume de Naples, théatin, missionnaire en Arménie pendant 12 ans, publia à son retour à Rome, de 1650 à 1661, deux gros volumes in-fol. en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliations de l'église arménienne avec l'église romaine, sur les témoignages des Pères et des docteurs arméniens.* L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la religion avec les Occidentaux ; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la foi de leurs » pères, et que les latins sont des dia» lecticiens qui, ayant l'esprit subtil, » peuvent prouver, comme des vérités, » les plus grandes faussetés du monde. » Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance et l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'église grecque d'avec la latine. Du reste, la méthode de Galanus est excellente : l'histoire de la religion suffit pour faire connaître la véritable, pour montrer la nouveauté et l'inconséquence des sectes. (L'ouvrage de Galanus a été réimprimé à Cologne en 1688, sous ce titre : *historia armenica ecclesiastica et politica*. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue. Galanus a laissé une grammaire arménienne qui a pour titre : *Grammaticæ et logicæ linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulari armeno-latino dictionum scolasticarum*, 1645 in-4.)

GALAS (Matthieu), général des armées impériales, né à Maëstricht où il fit son cours d'humanités en 1589, fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le célèbre Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des services importans à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636 ; mais il fut repoussé à Saint-Jean-de-Lône, obligé d'en lever le siége et de retourner en Allemagne. Il réussit mieux contre les Suédois ; cependant son armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après on lui rendit le commandement des troupes ; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. Son père était né à Trente : ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Matthieu Galas dans cette ville. On peut consulter le Père Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris ædes.*

GALATÉE ou GALATÉO (Antoine), né à Galatina, village d'Italie qui lui donna son nom, s'appelait originairement *Ferrari.* Il s'illustra dans le 15ᵉ siècle, comme philosophe, médecin, poète et géographe. Nous avons de lui 1° Une excellente *Description de la Japigi*, 1624. in-4. 2° Une autre de *Gallipoli.* 3° Des vers latins et italiens. 4° *L'Eloge de la goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. 5° *Successi dell armata Turchesca della citta d'Otrante dell' anno* 1480, in-4, 1612. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. 5° *Vite de let-*

terati Salentini. Il mourut en 1517, âgé de 73 ans.

GALATIN (Pierre), juif italien, se convertit et se fit franciscain. Il devint ensuite docteur en théologie et pénitencier apostolique. Il était savant dans les langues, et se fit un nom par son traité *De Arcanis catholicæ veritatis*, contre les juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles et curieuses. La meilleure est celle de Francfort 1612, in-folio. Galatin vivait encore en 1532. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avait profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, né à Aix, d'une famille noble, en 1588, ami du célèbre Pieresc, avait beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude ; mais sa vertu faisait impression sur l'esprit même des Barbares. Il était si parfaitement connu de tous les maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, en 1644, dans un monastère de carmes-déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marchetti, prêtre de Marseille, ou celle composée par Gaspard Augeri qui a pour titre le *Solitaire provençal du mont Liban*, Aix, 1671, in-12. — Il y a eu encore de la même famille, François et Pierre GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1658, à 52 ans, cultivait la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'était mis d'abord au service de Lascaris, grand maître de Malte, puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la bannière de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens, et mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2,000 livres. Il avait traduit *les petits Prophètes*, et mis en vers français quelques livres de la *Thébaïde* de Stace... Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisait joliment des vers provençaux, et était lié avec Furetière, La Fontaine, Boileau et Mlle Scudéri. Il a laissé une *Explication*, in-fol., *des arcs de triomphe* dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berri.

GALBA (Servius Sulpitius), empereur romain, de la famille des Sulpice, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, près de Terracine, le 24 décembre, la 5e année avant l'ère commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Dans le temps qu'il était en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordaient point ; Galba ordonna que l'animal serait conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire, qu'ensuite on lui ôterait son bandeau, et qu'il appartiendrait à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendrait de lui-même. Au milieu de ses emplois, il se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçaient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnut. Néron fut forcé de se donner la mort, l'an 68 de J. C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelaient *ses pédagogues*. Le premier favori était T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola

une coupe d'or. Claude qui en fut informé le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. Le deuxième favori était Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendait insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche et paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième était Marcianus Icélus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendait pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour à tour avec des vices différens, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent, mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage : il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *légionnaires*, que Néron leur avait accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avait promis de grandes sommes aux prétoriens; il les refusa dès qu'il y fut monté. « Un empereur, leur dit-il fièrement, doit choisir ses soldats, et non » les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes; elles proclamèrent Othon et assassinèrent Galba, l'an 69 de J. C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome : *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri* (Tac. Hist., l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas, mais ses vertus devinrent des défauts, lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avait 73 ans lorsqu'il fut tué.

* GALDI (Matteo ou Matthieu), né en 1766 à Coperchia près de Salerne dans le royaume de Naples, fit d'abord de bonnes études de jurisprudence, et embrassa la carrière du barreau. Il allait se livrer à la plaidoirie, lorsque les principes révolutionnaires qu'il avait adoptés le forcèrent à s'expatrier. Il vint chercher une asile en France : changeant alors entièrement de carrière, il s'enrôla dans l'armée qu'on organisait, pour franchir les Alpes, fut attaché à l'état-major et arriva bientôt avec les troupes françaises à Milan. Dès qu'il fut dans cette ville, il échangea son grade de capitaine contre une place de professeur : doué du talent de l'improvisation, il prit une part très active aux affaires d'Italie, soit en haranguant le peuple, soit en distribuant ses écrits politiques. Il fut nommé ministre plénipotentiaire de la république cisalpine, et envoyé en cette qualité dans la Hollande, resta 10 ans à Bruxelles et ne revint dans sa patrie qu'en 1809. Murat le nomma d'abord préfet, puis directeur de l'instruction publique du royaume de Naples. A la chute de Murat, Galdi se retira; et nous ne pouvons dire ce qu'il fit jusqu'en 1820, époque où il fut élu député à l'assemblée qui fut tenue alors par les constitutionnels. Elu président du parlement napolitain, il reçut en cette qualité le serment du roi Ferdinand. L'année suivante, 3 octobre 1821, Galdi est mort, laissant la réputation d'un homme de mérite, mais d'un partisan des idées démagogiques que la France a répandues en Italie. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont : 1° *Considérations sur la féodalité*; 2° *Nécessité d'établir une république en Italie*, 1796; 3° *Observations sur la république helvétique*, 1797; 4° *Vicissitudes du théâtre italien*; 5° *Discours sur les rapports politiques et économiques de l'Italie avec la France et l'Europe*, 1797; 6° une *Statistique de la Hollande*; 7° *Pensées sur l'instruction publique*, Naples, 1819.

GALDIN (Saint), né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de

mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, et qu'il l'attaqua avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion après un siége de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitans eurent à peine la vie sauve. *Voyez* Frédéric (Barberousse). Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du saint-Siége. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assidûment la parole de Dieu; soulageait les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenait même leurs besoins; rétablit la discipline qui avait beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, et s'occupa surtout à détruire les erreurs des Cathares, espèce de manichéens qui avaient profité des troubles occasionés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et est nommé le 18 avril dans le Martyrologe romain. *Voyez* ses deux *vies*, l'une et l'autre authentiques, avec les notes du Père Henschénius, avril, tom. 2, p. 593.

GALE (Thomas), né à Scruton, dans le duché d'York en 1606, fut successivement directeur de l'école de St.-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'York en 1697. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont: 1° *Historiæ poeticæ antiqui scriptores*, Paris, 1675, in-8, Oxford, 1676, in-8. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un discours préliminaire non moins savant. 2° *Jamblicus de mysteriis Egyptiorum, etc.*, Oxford, in-fol. 1678, en grec et en latin, avec des éclaircissemens qui renferment un fonds d'érudition immense. 3° *Historiæ Britannicæ, Saxoniæ et Anglo-Danicæ scriptores quindecim*, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-folio, avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample. 4° *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8, d'un mérite égal aux précédens. 5° *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge 1671, in-8, ou Amsterdam, 1688. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comptait alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4, avec des notes; mais c'est son fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en anglais la science des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8, et donné des explications de médailles et d'inscriptions dans différens recueils.—Un autre de ses fils, Samuel Gale, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Histoire de la cathédrale d'York*, in-folio.

GALÉANO (Joseph), savant médecin de Palerme, pratiqua son art avec beaucoup de succès, et en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avait exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendait à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont: *Methodo di conservar la sanita, è di curare ogni morbo col solo uso dell' aqua vita*, en 1622, in-4; *Il cafe con piu diligenza esaminato*, 1674, in-4. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hippocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*, en 1650, 1663 et 1701, et sa *Politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil des petites pièces* des écrivains

les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de sa patrie dont il était l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux. Il était consulté de toutes les parties de l'Europe.

GALÉAS. *Voyez* VISCONTI.

GALEN (Matthieu), né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui : 1° *Commentarium de christiano et catholico sacerdotio*, Dillingen, 1563, in-4. 2° *De originibus monasticis*. 3° *De missæ sacrificio*. 4° *De sæculi nostri choreis*, et d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une sage morale.

GALEN (Jean VAN-) capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né d'une bonne famille, mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides que, dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1652 il bloqua, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, six vaisseaux anglais, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel Van Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie*. Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les états lui firent ériger un monument superbe, qu'on voit dans l'église neuve d'Amsterdam.

GALEN (Christophe-Bernard), d'une des plus anciennes familles de Westphalie, porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664 il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandois, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenait. Uni avec les Français, il enleva aux Etats plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemark, contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avait la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, à 74 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés; Jean Van-Alpen, chanoine de Cologne et de Munster, l'a réfutée dans son traité : *De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis Monasteriensis, etc.*, Coesfeld, 1694, in-8.

GALENUS. *Voyez* GALIEN.

GALEOTI (Nicolas), jésuite italien, mort en 1748, est célèbre par les *Vies des généraux de sa compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin et italien, imprimées à Rome en 1748. Ses savantes Notes sur le *Musæum Odescalcum*, Rome 1751, 2 tom. in-fol., sont un ouvrage posthume.

GALEOTTI-MARTIO, *Galeotus Martius*, natif de Narni, fut secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon en 1476, selon les uns; et suivant d'autres en 1494. La *Biographie universelle* le fait naître vers 1440; ce qui est impossible; puisqu'il fut le maître de Sixte IV qui naquit près de 30 ans avant cette époque. Quoiqu'il en soit, Walter-Scott met en scène ce personnage dans son Quentin-Durward. On a de lui : 1° un *Recueil des bons mots de Mathias Corvin*, dans la Collection des Historiens

de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol. 2° Un traité *De homine interiore, et de corpore ejus*, Bâle, 1518, in-4, qui fit beaucoup de bruit à cause de quelques sentimens peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter. 3° *De doctrinâ promiscuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8. C'est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie. C'est surtout dans le livre intitulé : *De incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentimens hétérodoxes. Il y réduisait la religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites, qui pensèrent lui coûter cher; car dans ces temps on ne répandait pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique. — Il y a eu un autre GALEOTTI (Barthélemi), qui donna, dans le 16e siècle, une *Histoire des hommes illustres de Bologne*, sa patrie, Ferrare, 1590, in-4.

GALERE-ARMENTAIRE, empereur romain. *Voyez* MAXIMIEN, *Galerius Valer. Maximianus*.

* GALFRID, ou GEOFFROI DE WINESALF, célèbre poète latin, né en Angleterre, vers 1170. Après avoir visité plusieurs villes de la France, dont il était originaire, il suivit, en 1190, le roi Richard à la Terre-Sainte. A son retour en Europe, il passa à Rome, où le pape Innocent IV lui fit un bon accueil. D'après l'avis du Père Fattorini et de Tiraboschi, Galfrid enseigna les belles-lettres à Bologne, ce qui ferait croire qu'il se fixa en Italie. L'époque de sa mort est incertaine, et on ne peut guère la fixer que vers l'an 1250. Il a laissé : 1° *Poetica nova, sive Carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*, publiée par Deyser dans son *Historia poematum medii ævi*, Halle, 1721, réimprimée séparément à Helmstadt, 1724, in-8. Il dédia cet ouvrage, d'un rare mérite pour le temps, à Innocent IV. On en conserve un manuscrit dans la Bibliothèque vaticane. 2° *Historia seu itinerarium Richardi Anglorum regis in Terram-Sanctam ab anno* 1177 *ad* 1190, insérée dans les *Script. hist. angl.* de T. Gale. 3° *De plantatione arborum et conservatione fructuum*, etc., dont une copie est conservée dans la bibliothèque de Cambridge. On attribue à Galfrid une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ*. Dom Mabillon, la considérant comme une apologie de l'Eglise romaine, l'a insérée dans le tome 4 de ses *Analecta*. Francowitz, au contraire, qui était protestant, n'avait vu en elle qu'une satire de cette même Eglise, et l'avait placée d'avance dans son recueil *De corrupto Ecclesiæ satu*, Bâle, 1557. Nous aimons mieux nous fier aux lumières du savant Mabillon.

* GALCACUS, chef des Calédoniens, resista long-temps avec courage aux Romains commandés par Agricola. Il succomba dans une grande bataille avec presque tous ses soldats. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adressa à ses troupes avant le combat. *Vie d'Agricola*.

GALIANI (Ferdinand) naquit le 2 décembre 1728 à Chiéti, où son père remplissait la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand-chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talens ne tardèrent pas à se montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnaie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples en 1753. Nommé en 1759 secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris et s'y lia avec tous les beaux-esprits, surtout avec les encyclopédistes, le seigneur de Ferney et Mme d'Epinay. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à l'âge de 58 ans. On a de lui, outre le *Traité sur la monnaie* dont nous avons parlé, plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*; une *Oraison*

funèbre de Benoît XIV; un *Dialogue sur les femmes*; un *Traité sur les géans*, à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé *Magrat*; des *notes sur Horace*, qui ont paru dans la *Gazette littéraire de l'Europe*: et à la suite des *œuvres d'Horace*, traduites par MM. Campenon et Desprès, Paris, 1821, 2 vol. in-8; divers *Mémoires sur le commerce des grains, sur la disette qui affligea la France en* 1763 *et* 1764, *etc.*, où les économistes ne sont pas ménagés; un opéra intitulé le *Socrate imaginaire*, *etc.* « On trouve dans tout cela, dit l'abbé » de Saint-Léger, un écrivain facile et » plaisant, chez qui les grâces n'offus- » quent pas le jugement. La vérité ne » permet pourtant pas de dissimuler que » plusieurs traits caustiques épars dans » les dialogues, et plus encore les sar- » casmes qui coulaient à flots de la bouche » de Galiani dans les sociétés, lui firent » des ennemis à Paris, où il avait beau- » coup perdu de l'estime publique, quand » il en partit en mai 1769, pour retourner » à Naples et rentrer dans le conseil du » commerce; néanmoins il entretint tou- » jours un commerce épistolaire avec » *Diderot*, *d'Alembert*, *Voltaire*, les » abbés *Batteux*, *Arnauld*, *Barthélemi*, » et nos autres savans, dont il a conservé » les lettres, qui forment neuf bons » volumes. » M. Diodati a publié sa *vie*, Naples 1788, in-8. L'historien ne dissimule pas les fautes et les vices de son héros: il lui applique ces paroles de Cornelius Népos sur Thémistocle: *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus.* Espèce de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace:

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitia caruisse......

On a publié sa *Correspondance avec Mme d'Epinay et autres en* 1818, 2 vol. in-8. *Voyez* Epinay. C'est un livre curieux et nécessaire à consulter pour connaître l'histoire de l'école philosophique du 19e siècle. — Il avait un frère nommé le marquis Galiani, dont il existe une *traduction de Vitruve*, *avec des commentaires*, Naples 1758, in-folio.

GALIEN, *Claudius Galenus*, (suivant les règles, il faudrait dire Galène), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J. C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles lettres, les mathématiques, la philosophie, mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, et la meilleure école de médecine que l'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et surtout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurèle. Cet empereur avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J. C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il était d'ailleurs d'un tempérament très délicat. Sa maxime (et ce doit être celle de quiconque aime sa santé) était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractère répondaient à son habileté, et ajoutaient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des chrétiens. Il les confondait avec les juifs, qu'il accusait de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Il reconnaissait les causes finales, et s'élevait au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avait expliqué l'anatomie du corps humain: « J'ai, dit-il, offert à l'Eternel un » sacrifice plus agréable que le sang des » boucs et des taureaux. » Leçons utiles

pour ces demi-médecins qui, pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble, et l'auteur lui-même (*voyez* Eloy). Une partie des écrits de ce médecin, périt dans l'incendie qui consuma le temple de la paix à Rome, où ils avaient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés, traduits et commentés un grand nombre de fois surtout dans le 16e siècle, d'abord à Bâle, en 1538, 6 vol. qu'on relie en 4. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 vol. en grec et en latin, et elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachait pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés : semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages et impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses *qualités cardinales*, et autres chimères. (Il est le premier qui ait fait des dissections sur le corps humain; ce qui était en contravention avec les lois romaines qui défendaient de toucher aux cadavres : il disséquait plus souvent des animaux. Il s'est beaucoup occupé des muscles dont il a tracé la figure, la position, la direction. Il a composé un *Traité sur la saignée*. On l'appelle quelquefois *l'Hippocrate de Pergame.*)

GALIFET ou Galifect (Joseph), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage *de Cultu sacro-sancti cordis Jesus*, Rome, 1726, in-4, dédié au pape. Il en a publié lui-même une traduction française sous ce titre : *Excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ*. Ce livre traite amplement de la charité immense de Jésus-Christ pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, et des sentimens que ce souvenir doit faire naître dans l'âme des fidèles reconnaissans; ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur* (*voyez* Marguerite-Marie alacoque). Mais comme l'esprit de l'homme toujours inquiet et *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le Père Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la Sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum cordis Mariæ a cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité, qui semblait confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvait entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la Sainte Vierge, et d'un autre côté trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré cœur de Jésus*, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extention. On peut voir là-dessus le *Journal hist. et littér.*, 15 juillet 1791, p. 428; 15 septembre, p 110. On a encore reproché au Père Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses, où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célèbre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage, sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, et sans prendre l'idée d'une es-

pèce d'égalité qui heurte les fondemens de la foi. « On est étrangement embarrassé, a dit quelqu'un à cette occasion, » quand, après la lecture de ces sortes » de livres, on vient à rencontrer cette » maxime fondamentale du christianisme, si clairement et si magnifique» ment énoncée par le prince des apô» tres : *Non est in alio aliquo salus, ne» que enim aliud nomen est sub cœlo » datum hominibus in quo oporteat nos » salvos fieri.* » (Act. IV.) *Voy.* MURATORI.

GALIGAI (Eléonore,) fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle était venue en France avec Marie de Médicis, dont elle était sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Concini fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et surtout celui de la magie; mais tout son sortilége, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandaient comment elle avait ensorcelé la reine, était *le pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les âmes faibles.* Cette réponse ne la sauva point : elle perdit la tête en place de Grève, l'an 1617, comme sorcière. On ajouta à l'accusation de la magie, celle de judaïsme (*voyez* CONCINI). La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari, dans l'Histoire des Favoris, par Du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée *La magicienne étrangère*, en 4 actes et en vers, Rouen, 1617, in-8 : satire atroce et grossière. La Galigaï avait eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14 mille écus de rente, que son père, heureusement pour lui, avait placés dans cette ville. Le frère de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, et alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, fils naturel de Vincent Galilei, noble florentin (*voy.* son article), naquit à Pise en 1564. Après avoir étudié d'abord la musique et le dessin pour lesquels il montra peu de goût, il suivit des cours de médecine pendant quelque temps à Venise; mais pressentant sa vocation, il profita de son séjour dans cette ville pour s'y livrer entièrement à l'étude des mathématiques. A 24 ans il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. C'est à cette époque qu'il inventa le *thermomètre*, la *pendule*, et la *balance hydrostatique* qui n'étaient que le prélude de ses découvertes plus importantes encore. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et son premier mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise, il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Métius avait dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Le télescope de Galilée fut créé en 1609. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les *astres de Médicis*, la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, etc. Il aurait été à souhaiter pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, jésuite allemand, à qui on doit la découverte des taches du soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paraissait d'ailleurs compromettre le témoignage des livres saints (*voyez* SCHEINER). Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avait fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, selon

elle, à l'Ecriture. Galilée, dont on estimait les talens en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été » ni puni, ni même obligé à se rétracter; » mais qu'on avait seulement exigé de lui » qu'il abandonnât ce sentiment, et qu'il » ne le soutînt plus à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et surtout de ne plus contourner l'Ecriture sainte pour établir son système (car il allait jusqu'à prétendre qu'il était tiré de la Genèse, et voulait en faire un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément, que par un décret de l'an 1620, on lui avait permis d'enseigner son système comme une hypothèse astronomique. Mais la vanité dont un mérite réel ne garantit pas toujours les savans, lui ayant fait publier en 1632 des *dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses; il se défendit mal, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de 7 cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon et abjura son grand attachement à une hypothèse plausible, qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *E pur si move* (cependant elle remue). Il est cependant certain que cette assertion n'avait point, au moins alors, ce degré d'évidence et de démonstration qui nécessite le consentement et subjugue l'esprit d'une manière invincible (*voyez* COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avait pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette et bien conséquente, puisqu'il en dérivait, comme une vérité évidente et incontestable, le flux et le reflux de la mer, qui, au jugement de tous les savans, n'y a pas le moindre rapport (1).

Les cardinaux inquisiteurs le renvoyèrent en Toscane, où il vécut comme il voulait dans la campagne qu'il avait dans le territoire d'Arcetri. M. Mallet du Pan, quoique protestant, a publié en 1784 une dissertation, où il réfute les injures banales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occasion contre l'inquisition, et prouve que tous les torts étaient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affaiblir cette démonstration (*voyez* le *Journ. hist. et littér.*, 15 mai 1785, p. 112). Galilée lui-même a supérieurement réfuté tous ces contes. « Le pape (dit-il dans une lettre qu'il » écrivait au père Recceneri, son disciple) » me croyait digne de son estime.... Je » fus logé dans le délicieux palais de la » Trinité-du-Mont... Quand j'arrivai au » Saint-Office, deux jacobins m'intimè- » rent très honnêtement de faire mon » apologie.... J'ai été obligé de rétracter » mon opinion en bon catholique. » — « Pour me punir, continue-t-il, on m'a » défendu les *Dialogues*, et congédié » après cinq mois de séjour à Rome... » Aujourd'hui je suis à ma campagne » d'Arcetri, où je respire un air pur au- » près de ma chère patrie. » La vieillesse de Galilée fut affligée par une disgrâce plus réelle : il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642, à 78 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet astronome était d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivait presque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ses observations astronomiques; et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine. Il est bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur, de l'invention des systèmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer

(1) On trouvera toute cette matière amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique et physique, dans les *Observations philosophiques sur les systèmes*, troisième édition, Liége, 1788, page 95, n° 112 et suiv.

tout aussi bien que les spéculateurs de Rome et d'Athènes. Le goût de Galilée n'était rien moins que pur. Ses jugemens en fait de littérature ne prouvent pas la solidité de son esprit. Il était à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'Arioste, et donnait hautement la préférence aux bizarreries et aux caprices de ce poète bouffon, sur les beautés nobles et régulières du Tasse. Les *ouvrages* de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4. Il y en a quelques-uns en latin, et plusieurs en italien. Cette édition est ornée d'une *vie* curieuse et intéressante de l'auteur. Ses principaux ouvrages sont *Dialoghi delle scienze nuove; Sidereus nuncius*, Florence, 1610; *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e guista si ponderano le cose contenute* etc. Rome, 1623 in-4; *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaïco e Copernicano*, Florence, 1632, in-4; *Epistolæ tres de conciliatione sacræ scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primum cura M. Nevræi prodeunt*, Lyon, 1649 in-4; un *Traité de fortification et d'architecture*, etc. La plus complète des éditions de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8. Il existe un *Eloge de Galilée* en italien par le Père Frisi; Livourne, 1775, traduit en français par Floncel. Les pièces originales de son *procès* en latin et en italien, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent transférées en 1810 à Paris par ordre de Buonaparte. M. A. A. Barbier, chargé de les examiner, en traduisit et en fit traduire une partie qui se trouve dans sa bibliothèque. Ces originaux ont été rendus en 1814 sur la demande de Pie VII.

GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avait inventé le *pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils qui en fit l'essai à Venise en 1649; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par Huygens.

GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et surtout dans la musique, fit instruire son fils, quoique illégitime, comme s'il eût été son enfant propre. Il lui inspira son goût pour les mathématiques; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connaissances. Les plus estimés sont cinq *dialogues* en italien *sur la musique*, Florence, 1581, et 1602, in-folio. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlin, et y traite de la musique ancienne et moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe; de retour de l'Angleterre, où il s'était arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appelé à Rome par Clément XI. La façade de Saint-Jean de Latran, la chapelle Corsini de cette église, et la façade de Saint-Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendait très bien la décoration et le choix des ornemens, qui quelquefois font disparaître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

* GALIMARD (N...), jésuite français du 17e siècle, n'est connu que par les ouvrages qu'il a publiés sous le voile de l'anonyme : ce sont, *Philosophie des princes*, 1690, in-12; 2° *Histoire réduite à ses principes*, 1671, deux vol. in-12. Il a donné une seconde édition de l'*Art d'élever un prince*, par le P. M. Ant. de Foix, 1688, un vol. in-8.

* GALIN (Pierre), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1821, s'adonna d'abord à l'étude des sciences exactes, fut professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, et devint ensuite instituteur des sourds-muets de l'école de cette ville. C'était pour lui un besoin que de tout soumettre à l'analyse,

et ce fut dans le but de perfectionner les théories musicales qu'il abandonna son enseignement des mathématiques et ses essais sur l'éducation des sourds-muets. En conséquence il se proposa de substituer le raisonnement aux routines qui ont toujours présidé aux leçons élémentaires de musique. Bientôt il se fit connaître par l'invention de la méthode du *Méloplaste*. Le méloplaste est un tableau marqué de lignes sans notes; sur lequel le professeur promène une baguette, et qui a quelque ressemblance avec l'*indicateur vocal* que M. Wilhem a imaginé ensuite, d'après un ancien ouvrage de Sébaste Hayden où ce mode est employé. Outre les nombreuses applications qu'il faisait dans ses leçons particulières, de cette méthode dont il vérifiait tous les jours la bonté, par les succès de ses élèves, il a développé son système avec une clarté peu commune dans un ouvrage qui a pour titre : *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818 in-8. M. Francœur a rendu un compte très avantageux de cette découverte dans une *notice sur différens procédés mis en usage depuis quelques années dans la musique*, insérée dans le tome 12, page 20 de la *Revue encyclopédique*. La mort prématurée de Galin ne lui a pas permis d'achever le travail plus étendu qu'il se proposait de donner sous ce titre : *Traité élémentaire de musique*. Un de ses élèves, M. Geslin, a publié une *Exposition de la gamme*, *échelle élémentaire de la musique*, Paris, 1823, in-8; c'est le complément nécessaire de l'ouvrage de son maître.

GALINDON. *Voyez* PRUCENCE LE JEUNE.

* GALINDO (Béatrix), connue sous le nom de *la Latina*, naquit à Salamanque en 1475. Dès l'âge de neuf ans, elle montra un goût décidé pour l'étude, ce qui engagea un de ses oncles, ecclésiastique instruit, à seconder ces heureuses dispositions. Il lui enseigna la langue latine, dans laquelle elle fit de si grands progrès, qu'en peu de temps elle expliqua avec une facilité étonnante les passages les plus obscurs des auteurs classiques. Elle étudia la philosophie avec le même succès. Isabelle de Castille l'appela à sa cour, la nomma sa demoiselle d'honneur, et la maria en 1495 à don François Ramirez, secrétaire de Ferdinand V. Restée veuve à trente ans, sans enfans, et possédant des biens immenses, elle fonda un hôpital qui existe encore à Madrid, et qui porte toujours le nom d'hôpital de *la Latina*. Elle fonda aussi plusieurs maisons religieuses consacrées à l'éducation des demoiselles sans fortune, et se voua elle-même à la direction d'une de ces maisons. Elle fut toujours un modèle de vertu et de piété, et mourut à Madrid le 25 novembre 1535. Cette savante espagnole avait composé plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits : c'étaient des *commentaires sur Aristote*, des *notes sur les anciens* et des *poésies latines*.

GALIOTE. *Voyez* GOURDON.

GALISSONNIERE (Roland-Michel Barrin, marquis de La), lieutenant général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au service en 1710, comme garde de la marine, et, après diverses promotions, fut nommé gouverneur général du Canada en 1745. Il remplit cette place comme s'il eût toujours été occupé de cet état ; et le succès que les armes françaises eurent dans cette partie du monde furent le fruit de l'ordre qu'il y avait établi. Il repassa en France en 1749, et fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connait la célèbre expédition de Minorque, si glorieuse pour M. de la Galissionnière, mais qui acheva de ruiner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Nemours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talens supérieurs de son état, à des connaissances très variées, cet illustre marin joignait un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'était sévère qu'envers lui-même.

GALITZIN (Basile) surnommé le Grand, seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, né en 1633 d'une famille qui tirait son origine d'un Kan ou prince tartare, se

distingua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin, et dès le règne d'Alexis Michaëlowitz il développa ses talens et sa capacité dans des travaux utiles. Nommé ministre en 1680 par Fœdor successeur d'Alexis, il gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan et Pierre, et sous la régence de Sophie leur sœur. Il apaisa la révolte des Strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, fut vice-roi de Casan d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, l'exposa à l'animadversion des Russes. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et ils engagèrent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages (*). Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchait; on n'était pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûlait encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partît de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet, où on lui annonçait, que *s'il ne réussissait pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil serait sa demeure*. Le succès fut le même qu'auparavant; le czar Pierre ne lui ôta pas cependant la vie; mais on confisqua tous ses biens, et on le relégua en Sibérie. Cet exil, quelque temps après, fut changé en un plus doux : il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscou. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avait préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue avec raison une grande partie des changemens qui se sont faits en Moscovie.

(*) Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tartares eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cet immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis.

GALITZIN (Michel 1er Michaëlowitz, prince de), né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre le Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier welt-maréchal en 1725; et, après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine.

* GALIZLIN (DÉMÉTRIUS ou Dimitri III, prince de), parent des précédens, naquit en 1735. Nommé ambassadeur en France en 1765, il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité dans les lettres, et notamment avec Voltaire, avec lequel il entretint une correspondance suivie pendant plusieurs années. Cet écrivain loue ses belles qualités et surtout son esprit de *tolérance*. Il paraît en effet que le prince de Galitzin suivit toujours, dans ses opinions, la doctrine des philosophes. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande, il acquit le manuscrit du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles* d'Helvétius, et le publia à la suite des *OEuvres de ce métaphysicien philosophe*, dont il donna une belle édition. Lorsque la révolution éclata, il se retira en Allemagne, et se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la minéralogie, qu'il avait toujours aimée avec passion et sur lesquelles il fit quelques ouvrages peu importans. Il mourut à Brunswick le 17 mars 1803. Il fit don de son riche cabinet de minéralogie à la société d'Iéna, dont il avait

été nommé président. Il était aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Berlin, de Bruxeles, etc. Il a laissé quelques ouvrages : 1° *Description physique de la Tauride* (la Crimée) *relativement aux trois règnes de la nature*, traduite du russe en français, la Haie, 1788, in-8. 2° *Traité de minéralogie*, ou *Description abrégée et méthodique de minéraux*, Maëstricht, 1792, in-4, 2ᵉ édition augmentée, Helmstadt, 1796, in-4. 3° *L'esprit des économistes*, ou *Les économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8. Cette justification est très faible, comme on se l'imagine bien. L'auteur n'a pas su ou n'a pas voulu remonter aux véritables causes. 4° Un *Essai sur le 4ᵉ livre de Végèce*, inséré dans le *Journal des savans*, et plusieurs *mémoires* dans les recueils des sociétés savantes. 5° Des *notes et observations sur l'histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio.

* GALL (Jean-Joseph), auteur d'un système physiologique très connu, naquit en 1758 à Tiesenbrunn dans le Wurtemberg. Il étudia successivement à Bade, à Brucksal, puis à Strasbourg où il suivit les cours de médecine du professeur Hermann, continua son éducation médicale à Vienne en Autriche, et fut reçu docteur en 1785. Il publia de bonne heure les premiers élémens de sa doctrine, dans un ouvrage intitulé : *Recherches philosophiques et médicales sur la nature et l'art dans les états de santé et de maladie*, Vienne, 1791, 2 vol. in-12. Tout en exerçant sa profession dans cette dernière ville, il s'occupa surtout de l'anatomie du cerveau : il ne l'étudia pas seulement en médecin, mais encore en idéologue et en métaphysicien : il se persuada que les qualités intellectuelles et morales dépendent de la conformation de la tête. En conséquence il divisa le cerveau en un certain nombre de parties à chacune desquelles il assigna des fonctions qui lui sont propres. Les régions dans lesquelles s'exécutent ces fonctions sont plus ou moins développées suivant que tel ou tel système qui leur appartient, prédomine dans l'individu ; mais le développement de ces parties produit nécessairement une saillie sur la boîte osseuse dans laquelle ils sont renfermés, et cette saillie, ou, comme le dit Gall, cette *protubérance* indique, suivant la place qu'elle occupe, le système d'organes prédominans chez l'individu où on l'observe, ou bien, pour parler d'une autre façon, annonce les passions, les goûts prédominans des hommes ; ainsi il y a une *bosse* par laquelle on peut reconnaître un poète, une autre qui caractérise le musicien, etc. L'autorité ne lui permit pas de développer à Vienne ses idées nouvelles sur les fonctions du cerveau. Alors il se détermina à visiter le Nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et il exposa son système devant plusieurs souverains et devant des auditoires nombreux : en 1807 il vint se fixer à Paris où il s'empressa de faire connaître dans un cours public ses opinions qui faisaient déjà du bruit dans le monde. Non-seulement il rendit compte de son système dans des leçons à l'Athénée, mais il publia des ouvrages dans le même but. Quelques-uns de ses élèves ont fait aussi imprimer des *analyses* de son enseignement. Les principales sont 1° *Analyse d'un cours du docteur Gall*, par M. Adelon, Paris, 1808 in-8 ; 2° *Introduction aux cours de physiologie du cerveau ou discours prononcé à la séance d'ouverture du cours public de M. Gall*, ibid. 1808, in-8. 3° *Mémoires concernant les recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier*, ibid, 1809 in-4. 4° *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, ibid. 1810, in-8. Un pareil système ne pouvait manquer d'avoir des contradicteurs : la doctrine de Gall a été attaquée de toutes les manières. Nous ne nions point l'influence du physique sur le moral, nous reconnaissons que le bon état du cerveau est une condition de l'exercice facile de nos facultés ; mais Gall est allé bien plus loin : il a placé dans la tête un siége à toutes les facultés : il a donné une doc-

trine qui conduit directement au fatalisme, et, comme l'a dit un de ses panégyristes, *il a matérialisé l'âme.* L'auteur de ce système recula toutefois, ou du moins sembla reculer devant de pareilles conséquences; et ce fut à cette occasion qu'il publia l'ouvrage qui a pour titre *Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit, ou du matérialisme.* Parmi les ouvrages qui ont été faits contre son système, on doit citer la *Craniade* ou *Spurzheim éclairci :* poème en deux chants, en Anglais, Londres, 1817, in-8. On doit ne pas oublier les articles ingénieux et amusans du *Journal des Débats*, rédigés par le spirituel Hoffman; un article curieux de l'*Edimbourg Review* en 1815; deux articles du rédacteur de l'*Ami de la religion et du roi*, insérés dans les *Mélanges de philosophie*, tom. 4, p. 241 et 495. Le docteur Gall est mort dans sa campagne de Montrouge, le 22 août 1828. Il avait ordonné, à l'exemple de Manuel, de Talma, de Chaussier, de porter son corps *directement* au cimetière, et cette dernière volonté de Gall a été *religieusement* ou *irréligieusement* observée; des discours dans lesquels on a prôné son système et insulté les jésuites, ont été prononcés sur sa tombe. Sa veuve, madame *Marie-Anne Barbet* a fait insérer dans la *Quotidienne* du 14 septembre 1828 une *lettre* où elle réclame contre ceux qui osent associer le nom du docteur Gall aux patrons de l'incrédulité : pour preuve des idées religieuses de son époux, elle cite un chapitre sur l'existence de Dieu, qui se trouve dans les écrits du docteur Gall; elle déclare qu'il a fait enterrer sa première femme et sa belle-mère avec les honneurs de l'Eglise, et que c'est par le ministère d'un prêtre catholique qu'il a contracté son second mariage : que si le docteur Gall a défendu de présenter son corps à l'église, ce ne fut point par un dédaigneux mépris ni par une vaine fanfaronade d'impiété, comme on s'est plu à le répandre; mais la cour de Rome ayant mis son livre à l'*index*, il prit ce parti par un saint respect pour la religion, et dans la seule crainte que son cercueil ne renouvelât les tristes scènes dont il avait déploré le scandale. Malgré la faiblesse d'une pareille justification, madame Gall a cru avoir été au dela de ce que demandait la mémoire de son mari; elle rétracta sa lettre à la *Quotidienne* par une lettre de désaveu inséré peu de temps après dans le *Courrier français*. Le docteur Gall a joui d'une réputation européenne : son système a été adopté par l'école philosophique; il a été rejeté par tous ceux qui craignent l'envahissement progressif de l'impiété, ou des doctrines qui *directement* ou *indirectement* peuvent y conduire; mais nous dirons que les études anatomiques de Gall ne sont point sans intérêt ni sans utilité; nous ajoutons même qu'il a fait faire un pas à la science.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien et de Justine, fut mariée l'an 386 à Théodose, et fut mère de Galla Placidia (dont on parlera au mot Placidie) et de Gratien, mort jeune. Philostorge dit qu'elle était arienne; il est vrai que sa mère l'avait fait élever dans les principes de l'arianisme; mais il y a lieu de croire que l'épouse de Théodose et la mère de Placidie était bonne catholique. M. Fléchier dit que l'empereur Théodose « l'avait retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avait engagée dans son enfance, et lui avait fait part non-seulement de son trône, mais encore de sa piété. » Elle mourut en couches à Constantinophe, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec Galla, femme de Jules Constance qui était frère de Constantin le Grand, et mère de Gallus, frère de Julien l'apostat.

GALLA-PLACIDIA. *Voyez* Placidie.

* GALLAIS (Jean-Pierre), ancien bénédictin de Saint-Maur, et professeur de philosophie dans son ordre, né à Doué en Anjou (Maine et Loire) le 18 janvier 1756. Dès l'origine de nos troubles, il annonça les malheurs qui en seraient la suite dans plusieurs *opuscules* qu'il publia en 1789, 90 et 91, sous les titres d'*Histoire persane*, de *Dictionnaire inutile*, de *Démocrite voyageur*, *etc.* En 1792 il entreprit la rédaction du *journal général*, et l'on ne peut que louer le courage avec lequel il s'éleva

contre les abus qu'avait amenés la désorganisation de l'ancienne monarchie. Trois jours avant le jugement de Louis XVI, il eut le courage de publier un mémoire, sous le titre d'*Appel à la postérité*, où il protestait contre le droit que les conventionnels s'arrogeaient de citer à leur barre ce monarque infortuné. Le libraire Webel qui distribuait cette brochure au Palais-Royal, fut pris et périt sur l'échafaud. M. Gallais fut arrêté le 17 septembre 1793, et envoyé à la Force, où il demeura sept mois. Après la mort de Robespierre, il coopéra à la rédaction de *la Quotidienne*, du *Censeur des Journaux*, et fut proscrit après le 18 fructidor an 5. Les presses de Gallais furent brisées ce jour-là, sa maison fut pillée, et il n'échappa lui-même à la déportation qu'en vivant caché pendant deux ans. Rendu à la liberté par le décret qui amnistiait les déportés, il fut chargé pendant 10 ans de la rédaction du *Journal de Paris*, et devint, en 1800, professeur d'éloquence et de philosophie à l'académie de législation, où il se fit remarquer par ses leçons de morale chrétienne. Sa vie privée fut cependant peu édifiante. Oubliant son premier état, il avait eu la faiblesse de se marier, et l'auteur d'une *notice sur sa vie*, le nomme comme ayant été, en 1806, *membre de la société épicurienne, séant au Rocher de Cancale*. On a de lui une suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, 2 vol. in-8. ou 3 vol. in-12; des *Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie*, 2 vol. in-8; des *Mœurs et caractères du 19e siècle*, 2 vol. in-8, etc.; mais les ouvrages qui ont le plus contribué à le faire connaître, sont l'*Histoire de la révolution du 18 fructidor*, 2 vol. in-8, où il ne craignit point de faire cette profession de foi politique : « Qu'il n'y a point » de salut pour la France sans monar- » chie, et point de monarchie sans les » Bourbons; » l'*Histoire du 18 brumaire et de Buonaparte*, 3 part. in-8, que le public éclairé distingua de la foule des brochures que chacune des époques de notre révolution a vu naître; et l'*Histoire de la révolution du 20 mars 1815*, qui fut son dernier ouvrage, et mérita un égal succès. Gallais est mort à Paris le 28 octobre 1820 dans la 63e année de son âge. Gallais fut en butte aux sarcasmes des philosophes : Chénier a dit de lui :

> Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
> Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Gallais était le correspondant littéraire de l'empereur d'Autriche.

GALLAND ou GALAND (Pierre), *Galandius*, principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, était d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnèbe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, etc., et fut estimé de François I. Il mourut en 1559. On a de lui divers *ouvrages* en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND (Auguste), procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, était très versé dans la connaissance des droits du roi, et dans celle de l'histoire de France. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse et recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : 1° *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre*, 1648, in-fol. 2° Plusieurs *Traités sur les enseignes et étendards de France*; sur *la chape de saint Martin*; sur l'*Office du grand-sénéchal*; sur l'*Oriflamme*, etc. 3° *Discours au roi sur la naissance et accroissement de la ville de La Rochelle*, 1628, in-8. 4° Un *Traité contre le franc-aleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND (Antoine), né à Rollo dans la Picardie en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur d'arabe au collége royal, et une à l'académie des Inscriptions et belles lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, il dessina des monumens, il en enleva même; il obtint des attestations sur la croyance de l'église grecque, touchant l'eucharistie, très favorables à celle de l'église latine.

Ces voyages le perfectionnèrent dans la connaissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont : 1° *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe. 2° *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12; 3° *Recueil des maximes et des bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12. 4° *Les Mille et une nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquans, les autres insipides; mais présentant en général de bonnes moralités, en 12 vol. in-12, réimprimé en 6. Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, » faites-nous un de ces beaux contes » que vous savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisait très grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il était M. Galland auteur des *Mille et une nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : « M. Galland, si vous ne dormez pas, » faites-nous un de ces beaux contes » que vous savez. » 5° La *Préface* de la Bibliothèque orientale de Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant. 6° Plusieurs *Traités et dissertations sur des médailles antiques*. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il était simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme dans ses ouvrages. Il ne se proposait dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornemens. Il aimait l'étude avec passion; s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. *Voyez* son éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze.

* GALLANDI (André), prêtre oratorien du 18e siècle, a laissé deux ouvrages qui ont sauvé son nom de l'oubli : ce sont 1° *Bibliotheca veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, 14 vol. in-4, collection très importante : 2° *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1790, 2 vol. in-4.

* GALLARD (Germain), docteur de Sorbonne, grand-vicaire et chanoine de Senlis, né en 1744, à Artenay près d'Orléans, fit ses études à Paris avec distinction. Il fut nommé en 1772 directeur spirituel de l'école royale militaire de Paris. Il joignoit à l'esprit et aux connaissances de son état une aménité de caractère qui le faisait rechercher. Son mérite le fit choisir, par l'assemblée du clergé de 1782, pour donner une édition complète des *OEuvres de Fénélon* in-4; mais les fonctions qu'il avait à remplir et la faiblesse de sa santé l'empêchèrent de terminer seul cette entreprise. On fut obligé de lui adjoindre le Père Querbeuf, homme laborieux qui acheva l'édition en 9 vol. in-4, et composa la vie de cet illustre archevêque. Pendant la terreur, l'abbé Gallard fut obligé de se cacher; mais, lorsque des temps moins orageux lui permirent de se montrer, il entreprit de donner une édition des *Sermons de Beauvais* évêque de Senez, qui avait été son ami, qu'il publia en 1807, en 4 vol. in-12, et où il ne fit pas entrer deux *discours* prononcés dans les *assemblées du clergé*, et deux autres *sur la cène*. Il devait joindre à cette édition un *éloge de l'auteur*, mais sa mauvaise santé, et peut-être un peu de négligence, l'empêchèrent de terminer ce travail; il n'en a publié qu'un *fragment* qui fait regretter que cette œuvre soit restée incomplète. En 1809 il fut appelé à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie : il refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'université. L'abbé Gallard mourut à Paris le 11 mai 1812.

GALLE (Servais), *Servatius Gallæus*, hollandais, né à Ziricnée, vers l'an 1630, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité* latin *sur les oracles des Sybilles*, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1689; le 1er contient les *oracles* avec un commentaire. Le second contient des dissertations sur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur existence contre Socin : il soutient qu'elles ont été

inspirées par le démon; il nie qu'elles aient été vierges, et prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant embarras, dit un » critique, où s'est trouvé ce bon pro- » testant! Reconnaissant l'existence des » Sybilles et leur inspiration, mais crai- » gnant quelques fâcheuses conséquences » contre sa secte, il aime mieux les faire » inspirer par le démon, et leur enlever » leur virginité, que de fournir quelque » preuve en faveur des vierges qui, par- » mi les catholiques, ont paru avoir quel- » que connaissance de l'avenir. » On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isæus avait faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Felix*, qui n'a pas vu le jour, et qui apparemment ne valait pas mieux que la précédente.

* GALLET ou GALET (N...), ecclésiastique français attaché à Fénélon qu'il a presque toujours suivi, a publié 1° la Vie de ce prélat sous ce titre : *Recueil des principales vertus de Fénélon*, Nancy, 1725, in-12, très rare; 2° une *Dissertation dogmatique et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la pratique du Rosaire*, 1724, in-12. On lui attribue : *Lettre d'un anonyme à feu M. de Beausobre sur M. de Fénélon*, insérée dans la *Bibliothèque germanique*, tome 46, p. 60.

* GALLET (Jacques), ancien supérieur du séminaire de Saint-Louis à Paris, naquit à Lamballe (Bretagne) vers le milieu du 17e siècle. Il mourut en 1726 à Compans dans le diocèse de Meaux, où il était curé. Il se livra à de profondes recherches sur l'histoire de la Bretagne. Il a composé une dissertation historique *sur l'origine des Bretons* dont l'abbé Des Fontaines à fait les tom. 5 et 6 de son *Hist. des ducs de Bretagne* qui parurent en 1737; elle a été réimprimée à la fin du 1er vol. de l'*Histoire de Bretagne* de dom Morice, qui l'a beaucoup amélioré tant par ses propres corrections que par la restitution du texte d'après le manuscrit original que possédait le cardinal de Rohan.

* GALLETI (Pierre-Louis), savant antiquaire italien et évêque de Cyrène, né en 1724 à Rome, fit ses premières études dans sa ville natale, puis il entra chez les bénédictins de Florence, et fut nommé bibliothécaire-archiviste de son couvent. Il avait dirigé ses travaux vers l'antiquité, et l'histoire politique, littéraire et ecclésiastique de plusieurs villes et maisons religieuses. Les manuscrits de la bibliothèque de Florence lui furent très utiles. En les parcourant il trouva une charte sur l'origine primitive de l'ordre des hiéronymites : ce qui occasiona une discussion assez vive entre lui et le Père Nerini, abbé général de cet ordre, discussion dans laquelle, au jugement des connaisseurs, il remporta l'avantage. En 1756 il publia une dissertation tendant à déterminer la position exacte de l'ancienne Rome : il prétend qu'elle était dans le lieu qu'on appele *civitacula*. On lui doit aussi des *notices* intéressantes sur les actes de saint Gétulien et de ses compagnons; des *mémoires* sur les antiquités ecclésiastiques; une collection des *inscriptions du moyen âge* qui se trouvent encore dans plusieurs contrées d'Italie, publiée à Rome de 1757 à 1766; la publication de plusieurs *lettres inédites de saint Basile le Grand* et *du vénérable Bède*, et de trois *discours de Th. Ph. Inghirami de Volterre*. Son mérite lui obtint l'amitié des plus illustres prélats; le pape Pie VI lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Galleti mourut subitement d'apoplexie le 15 décembre 1790. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Ragionamento dell' origine e de primi tempi dell' abadia Fiorentina*, Rome, 1773, in-4. 2° *Capena municipio de' Romani*, Rome, 1756. 3° *Gabbio antica citta di Sabina scoperta ove era torri, ovvero le grotte di toro*, Rome, 1757, in-4, fig. 4° *Inscriptiones venetæ infimi ævi, Romæ extantes*, Rome, 1757-1766, 5 vol. in-4. Il publia successivement les inscriptions de Bologne, 1 volume in-4; de Rome, 3 volumes in-4;

de la Marche d'Ancône et du Piémont.

GALLI. *Voyez* BIBIENA.

GALLICAN (Saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'apostat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé a Flave Josèphe, pour l'exhorter à se rendre.

* GALLICCIOLI (L'abbé Jean-Baptiste), savant professeur d'hébreu et de grec, né à Venise en 1733. Il savait indépendamment des langues orientales, le syriaque, le chaldéen, le latin, le français, l'anglais; et son plus grand plaisir était de communiquer son savoir à ses disciples. Il leur avait inspiré une telle confiance et en même temps une si grande ardeur pour l'étude, qu'ils le suivaient jusque dans les rues de Venise, pour profiter de ses conversations. Ajoutons pour dire toutes ses vertus, qu'il était d'une excessive charité pour les pauvres, et qu'à sa science se joignit une extrême modestie. Quoiqu'il possédât une fortune assez considérable, on le trouva, à sa mort arrivée en 1806, dépourvu de tout, et l'on découvrit qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. On lui doit : 1° *Dizionario latino italiano della sacra Biblia*. 2° *Dissertazione dell' antica lezione degli ebrei e dell' origine de' punti*. 3° *Pensieri sulle settimane di Daniele*, écrit rempli d'érudition, dont toutes les universités italiennes lui firent des remercimens. 4° *Memorie venete antiche profane ed ecclesiastiche*, 8 vol. 5° La grande table des 32 vol. in-fol. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, d'Ugolini. 6° Traductions italiennes de l'*Ecclésiaste* et des différentes *Défenses de la religion chrétienne*, écrites par Tatien, Athénagore, etc. On regrette qu'il n'ait pas publié avant sa mort un ouvrage important, qui lui avait coûté 20 ans de travail, intitulé: *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. Il a donné aussi une édition des *œuvres de saint Grégoire le Grand*.

GALLICZIN. *Voyez* GALITZIN.

GALLIEN, *Publius Licinius Gallienus*, fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son père, l'an 253 de J. C., lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avait signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; mais la volupté amollit son âme, dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissait sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivait tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains, ou crapuleusement assis à table, ne respirant que pour le plaisir, et n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons formaient son cortége ordinaire, et des femmes prostituées l'accompagnaient tous les jours lorsqu'il allait au bain. Il était devenu insensible à tout ce qui ne regardait pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'était révolté contre lui : « En bien ! répondit-il, ne saurions-» nous pas vivre sans le lin d'Egypte ? » Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent : « Qu'importe ? Est-ce que l'état ne peut » subsister sans les longues casaques et » sans les draps d'Arras ? » Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avait faits en Asie un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scytes; il ne dit que ces mots : « Il fau-» dra nous passer de salpêtre. » La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume et Ingenuus se firent proclamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenans. « Epousez, écrivit-il à l'un d'eux, ma » querelle et vengez-la comme si c'était » la vôtre. » Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions bar-

bares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête, la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plairirs, n'avait de vivacité que celle que lui donnait sa colère; dès qu'elle était apaisée, il retombait dans son indolence. Son père avait été fait prisonnier par les Perses; au lieu d'aller le délivrer, il confia le soin de le venger à Odénat. Ce général fit ce que l'empereur aurait dû faire: il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odénat ayant été tué, Zénobie sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, dace d'origine, berger d'extraction, prenait dans le même temps le titre d'empereur, et se rendait maître de Milan. Gallien alla mettre le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avait résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, et on l'assassina l'an 268 de J. C., avec son fils Valérien qu'il avait associé à l'empire. Il avait alors 50 ans. Ce prince cruel et brutal fut à quelques égards plus modéré et plus juste que les empereurs les plus vantés. Les chrétiens, dont les Trajan et les Marc-Aurèle firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les jugea mieux; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendit les cimetières où ils s'assemblaient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique et une vaine ostentation de vertu sont souvent plus à craindre que des vices reconnus et avoués!

* GALLIMARD (Jean-Edme), instituteur et professeur de mathématiques, mort à Paris en 1771, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'il a composés pour la jeunesse: les principaux sont 1° l'*Arithmétique démonstrative; l'Algèbre*, ou *l'arithmétique littérale démontrée*, en deux tables, chacune d'une feuille d'impression, 1740, in-8; 2° *Géométrie élémentaire d'Euclide* avec des *supplémens*, 1736, 1749, in-12; 3° *Science du calcul numérique*, 1750, in-12; 4° les *Sections coniques et autres courbes traitées profondément*, 1752, in-8; 5° *Méthode théorique et pratique d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie, mise à la portée de tout le monde*, 1753, in-16; 6° *Théorie des sons applicable à la musique*, 1754, in-8 d'une feuille; 7° *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfans*, 1757, in-12; 8° le *Pont aux ânes méthodique*, ou *Nouveau Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8.

GALLION (Junius), sénateur romain, fut d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, auraient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui sur-le-champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisait, et il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avait faites auprès de ce tyran.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, précepteur de Néron. Etant proconsul d'Achaïe, les juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mêlait point » de leurs disputes de religion, et qu'ils » eussent à vider leur différend entre » eux » (*Act.* 18). Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardait ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu que, s'il n'était pas chrétien, il avait quelque penchant au christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-mê-

me; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'était pas chrétien.

* GALLISONNIÈRE (Le comte Barrin de la), lieutenant-général des armées du roi, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, était issu d'une ancienne famille de Bretagne, illustrée dans la marine. Arrière-petit-neveu du marquis de la Gallissonnière, chef d'escadre, qui contribua si puissamment à la prise de Mahon par la victoire navale qu'il remporta sur la flotte anglaise, commandée par l'amiral Byng, et auquel Louis XV regretta vivement de n'avoir pas envoyé le bâton de maréchal de France, le jeune comte marcha noblement sur ses traces, servit d'abord dans la marine et passa en Amérique. De retour en France, il entra dans la cavalerie, devint bientôt colonel dans la légion de Flandres, et lorsqu'il fut nommé maréchal de camp, il commanda en Dauphiné sous les ordres du duc de Clermont-Tonnerre. Elu membre des états-généraux par la noblesse d'Anjou et du pays Saumurois qu'il avait présidée, il vit bientôt que ce n'était pas en France qu'il devait défendre le trône; il fit partie de l'armée des princes dans laquelle il se signala en plusieurs circonstances, rentra en France vers 1801, fut nommé en 1809 membre du corps législatif, et siégea jusqu'en 1815. Louis XVIII, pour récompenser sa fidélité et ses longs services, l'éleva au grade de lieutenant-général. Le comte de la Gallissonnière mourut le 2 mars 1828 à l'âge de 86 ans, après avoir reçu les consolations de la religion. Comme militaire, il s'était fait remarquer par son courage; comme législateur, il se distingua par la droiture et la pureté de ses principes : dans plusieurs occasions il prononça des discours remarquables par une logique forte et par une éloquence puisée dans la franchise et la loyauté de son caractère.

GALLO (Alonzo), auteur espagnol, à qui nous devons un traité fort recherché et très rare, surtout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre : *Declaracion del valor del oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivait dans le 17ᵉ siècle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste). *Voyez* GELLI.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut élève de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux même des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connaissances qu'on acquiert par la pratique. On voit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste, entre autres, la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité; le *Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; l'*Institution des enfans trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine*, et la *Guérison du possédé*, à Saint-Martin des Champs; *saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères; et dans la sacristie, la *Translation des reliques de saint Augustin* : c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admète*... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension. François le Moine fut son disciple. Il mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin des Cores, secrétaire de l'académie des Sciences, professeur en grec au collége royal, et inspecteur du même collége, naquit à Paris en 1632, et y mourut d'hydropisie en 1707. Il travailla après Sallo, le père du Journal des savans, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique : il savait combien elle offensait, lors même qu'elle est modérée et juste. Les auteurs furent contens, mais le public le fut moins : on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, et qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût et des sciences. « La bonne » critique, dit un auteur moderne, a

» disparu avec le vrai savoir. Elle a cessé » d'être sévère, parce qu'elle a senti sa » faiblesse et son impuissance; elle a » craint ses propres jugemens, parce » qu'elle n'a pas su les fonder assez en » raison et en droit pour les faire respec- » ter. De là tous ces périodistes louan- » geurs qui ne savent qu'admirer et s'é- » panouir, lors même qu'ils analysent la » pauvreté et la sottise. C'est l'ignorance » qui compose avec l'ignorance, qui loue » pour être louée à son tour, comme ces » faux prophètes dont il est dit dans l'E- » criture : *Beatificant et beatificantur.* » Observation du reste qui ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois, et qui ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, et qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé longtemps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses journaux, et quelques petits écrits qui ne formeraient pas un volume.

* GALLOIS (Jean-Antoine GAUVIN), membre associé de l'Institut (section d'économie politique), fut partisan de la révolution et ami de Cabanis. Envoyé en 1791 avec Gensonné dans la Vendée en qualité de commissaire pour examiner de quelle nature étaient les troubles de cette province, il fit le 9 octobre suivant un rapport sur l'état religieux du département de l'Ouest dans lequel il remarqua une opposition très vive à la constitution civile du clergé et aux prêtres qui l'avaient adoptée. On sait quels flots de sang firent couler les arrêts barbares prononcés contre les Vendéens, et avec quel acharnement ces peuples se battirent contre les républicains qui purent se flatter de les avoir vaincus quelquefois, mais jamais de les avoir soumis. En 1798, il fut chargé de traiter de l'échange des prisonniers français en Angleterre : mais cette mission ne fut pas heureuse ; il lui fut même défendu de séjourner à Londres. De retour en France, il fit partie du Tribunat dont il fut président en 1802, et secrétaire en 1804. C'est en cette qualité qu'il signa le procès-verbal de la séance dans laquelle M. Jard-Panvilliers demanda que Buonaparte devînt empereur et que la dignité impériale fût héréditaire dans sa famille. Après la dissolution du Tribunat, il devint membre du Corps législatif, adhéra à la déchéance de Buonaparte, fit partie de la chambre des députés de la première restauration, parla en faveur de la liberté de la presse, rentra dans la plus profonde obscurité pendant les cent jours, et y resta jusqu'à sa mort arrivée le 7 juillet 1828. On lui doit une traduction française de l'ouvrage de Filangiéri sur la *science de la législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GALLONIUS ou GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1605, publia en italien : 1° une *Histoire des vierges*, 1591, in-4. 2° Les *Vies de quelques martyrs*, 1597, in-4. 3° La *Vie de saint Philippe de Néri*, in-8. 4° De *Monachatu sancti Gregorii*, Rome, 1604, in-4. Il y prétend, avec Baronius, que saint Grégoire n'a pas été bénédictin, mais de l'ordre de saint Equice, dont saint Grégoire fait mention dans ses livres de morale. 5° Il mit au jour en 1591, in-4, avec les figures de Tempesta, un *traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin, *sur les différens supplices* dont les païens se servaient pour faire souffrir les martyrs de la primitive église. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, et réimprimé en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourmens des martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourraient être suspects aux esprits forts, mais aussi ce qu'on lit dans les autres anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne : « Il est difficile de concilier » avec les lois romaines tous ces tour- » mens recherchés, toutes ces mutila- » tions, ces langues arrachées, ces mem-

» bres coupés et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des romains idolâtres les inventait, et les juges les laissaient faire, et souvent les ordonnaient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même argument, » dit un savant moderne, prouverait la » fausseté de toutes les atrocités exercées » par les Adrets, les Halberstad, les » La Marck, les Sonoi, etc.; car où » sont les lois qui, chez les protestans, » ordonnent de tels supplices envers les » catholiques? Et pour rester dans l'his- « toire romaine, par quelles lois de la » jurisprudence criminelle, les chrétiens, » sous Néron furent-ils enduits de poix et » transformés en flambeaux. » Le livre *De cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius.

GALLOWAI. *Voyez* Ruvigni.

GALLUCCI (Ange), *Angelo Galluccio*, né à Macérata l'an 1593, entra dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le collége romain, avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De bello belgico* du Père Famien Strada, son confrère, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4. Sa latinité est pure et élégante, mais son stile est plus affecté et moins coulant que celui de Strada.

GALLUCCI, ou plutôt Galluzzi (Tarquin), *Gallutius*, jésuite italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Vindicationes virgilianæ*, Rome, 1621, in-4. 2° *Commentarii tres de tragediâ, de comœdiâ et de elegiâ*, Paris, 1631 et 1645, 2 vol. in-fol. Il était passionné pour Virgile, autant que Mme Dacier l'était pour Homère. Il a tâché de venger le poète latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. — Il y a eu encore de ce nom, Jean-Paul Gallucci, savant astronome italien, du 16e siècle, dont les principaux ouvrages sont : 1° Un traité : *Degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4. 2° *Speculum uranicum*, in-fol. 3° *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol. 4° *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.

GALLUS (Cornélius), de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poète, était chevalier romain. Il aima Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célèbra dans ses vers, mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10e églogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte. Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'en voya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J. C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poète. Gallus avait travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses poésies. Les fragmens que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle et Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8, et in-12, avec une élégante traduction française par M. le marquis de Pezai.

GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains, après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses *plaidoyers*. Gallus mourut frénétique.

GALLUS (Caïus Vibius Trébonianus), proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce qu'il fit mourir, était d'une bonne famille romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avaient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portait qu'ils payeraient aux Goths un tribut annuel. Domitien avait cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-temps à porter la peine de ses infâmes actions ; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains ne se con-

tentant pas du traité avantageux qu'ils avaient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoraient pas les progrès des Goths, entrèrent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie ; et poussant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeurait à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'était encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collègue, il fit battre des pièces de monnaie avec cette inscription : *Virtus Augustorum.* Cependant le peuple paraissait si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'apaiser, en adoptant un jeune fils de Dèce ; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrètement. Gallus ajouta à tous ses crimes, la persécution des chrétiens ; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253. Son fils Volusien, qu'il avait décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS (Flavius-Claudius-Constantius), fils de Jules Constance et frère de l'empereur Julien, fut créé César en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avait passé sa jeunesse avec Julien dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très attaché au christianisme ; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche, où il faisait sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étaient révoltés, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent : pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter ; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avait que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. *Voyez* CONSTANTINE.

GALLUZZI. *Voyez* GALLUCCI.

* GALUZZI (Riguccio), historien italien, né à Volterra vers l'an 1743, est connu par son *Histoire du grand duché de Toscane sous les Médicis*, publiée en italien à Florence, 1781, 5 vol. in-4 et 9 vol in-8., et réimprimée plusieurs fois. Cet ouvrage lui avait été commandé par le grand-duc Léopold qui l'avait engagé secrètement à déprécier cette famille puissante pour relever adroitement la nouvelle dynastie. Lorsque cette histoire parut, elle excita les nombreuses réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout de Rome, sur le compte desquelles l'auteur s'était exprimé d'une manière souvent inconvenante et injuste; soutenu et protégé par le grand-duc, Galuzzi ne fut point inquiété et mourut tranquillement en 1805.

GALOPIN (George), né à Mons en Hainaut, vers l'an 1600, bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de saint Vanne, que l'on introduisit dans ce monastère, et nuisit par là à sa réputation. Il paraît néanmoins, par toute la suite de sa conduite, que c'était un homme droit et vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendait quelque nouveauté. Il se retira à Douai, où il fut fait professeur de philosophie au collége du roi, et y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions avec des notes des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avaient pas encore vu le jour, entre

autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg; de l'*Aurora* de Pierre Riga; la *Vie de saint Véron*, par Albert, abbé de Gemblours, et une *Généalogie des comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastère de Saint-Guillain.

*GALSUINTE, ou GALSUINDE, nommée par quelques-uns *Galsonte* et *Gelesuinte*, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur aînée de Brunehaut, naquit vers l'an 540. Elle se maria en 566, à Chilpéric roi de Soissons et fils de Clotaire; mais ce roi, épris de la fameuse Frédégonde, qui lui avait déjà fait répudier Audovère, sa première femme, se lassa bientôt des grâces et des vertus de sa nouvelle épouse. Cette princesse, justement indignée contre sa rivale, et ne pouvant en détacher le roi, lui demanda la grâce de retourner en Espagne, offrant de lui laisser la riche dot qu'elle avait apportée. Chilpéric parvint à l'apaiser; mais quelque jours après on trouva cette malheureuse princesse morte dans son lit. Grégoire de Tours assure que ce fut le roi qui la fit étrangler, ayant été conduit à ce crime par les instigations de Frédégonde, qu'il plaça sur le trône après la mort de Galsuinte. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea contre Frédégonde dans la lutte sanglante où elle succomba victime du fils de sa rivale. *Voyez* Clotaire II.

* GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre d'Italie, auteur de la fameuse découverte connue sous le nom de *galvanisme*, illustre professeur d'anatomie, né à Bologne le 9 septembre 1737, montra dès l'enfance un grand zèle pour la religion catholique et témoigna même le dessein de se renfermer dans un cloître. On le détourna de ce projet, et l'on parvint à lui faire embrasser la carrière de la médecine. Mais il la négligea pour étudier l'anatomie qu'il regardait comme la seule branche réelle et positive de cette science. Il soutint en 1762 sa thèse sur les *Os*, et fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Bologne: son enseignement fut très remarquable. En même temps il exerça avec beaucoup d'habileté la chirurgie et l'art des accouchemens; les travaux auxquels il se livra jusqu'en 1790 furent nombreux et importans: ils sont insérés dans les *Mémoires de l'institut des sciences de Bologne*. Mais il dut sa plus grande célébrité à sa découverte du *galvanisme* (1790), qui ne fut cependant que l'effet du hasard, comme presque toutes les découvertes. On préparait des bouillons de grenouilles pour Mme Galvani, dont la santé était affaiblie; un des aides de ce médecin ayant approché sans y songer la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes d'une grenouille écorchée, qui se trouvait placée près d'une machine électrique en mouvement, tous les muscles furent aussitôt agités d'une vive commotion. Mme Galvani, s'en étant aperçue, en avertit son mari, qui s'attacha dès lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences multipliées lui en offrirent la certitude. Plusieurs savans, qui ont cherché à perfectionner la découverte de Galvani, en ont obtenu des effets nouveaux et curieux; mais quelques-uns, en adoptant ses procédés et en multipliant ses expériences, leur attribuèrent d'autres principes. Galvani défendit son système dans plusieurs *mémoires* dédiés à Spallanzani. On a publié beaucoup d'écrits sur le galvanisme. Les principaux sont l'*Histoire du galvanisme*, par Pierre Suc, Paris, 1803, 4 vol. in-8, et le *Manuel du galvanisme*, par Joseph Izarn, Paris 1804, in-8. Galvani était doux, modeste, extrêmement aimant, simple dans ses goûts et dans ses mœurs. Il parlait avec facilité, mais sans éloquence, et il était modéré dans la discussion. Il observait rigoureusement les préceptes de la religion, à laquelle il était sincèrement attaché. Lorsque la république cisalpine exigea de tous les employés un serment, il préféra perdre sa place et les émolumens qui y étaient attachés et qui faisaient toute sa fortune, plutôt que de trahir sa conscience. Il se retira alors chez un de ses frères, où il succomba le 4 décembre 1798 à une ma-

ladie de langueur qui le minait depuis la perte de son épouse (1790). Quelques jours avant sa mort, le gouvernement cisalpin avait décrété qu'il serait rétabli dans sa chaire, sans être tenu de prêter le serment qu'on avait exigé. Le docteur Alibert a fait son *Eloge historique*, où il a résumé avec un rare talent le système de ce célèbre médecin : il sert *d'introduction au 4e volume de la société médicale d'émulation*. Ses principaux écrits sont : 1° *De renibus atque urcteribus volatilium*. Cette description anatomique de quelques organes des oiseaux est remarquable par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il rendit compte des observations que lui avait permis de faire ses dissections nombreuses. 2° *De volatilium aure*. Cet ouvrage n'était qu'une ébauche d'un grand travail qu'avait entrepris l'auteur sur l'organe de l'ouïe : on accusa Scarpa de lui avoir enlevé ces découvertes à mesure qu'il les faisait connaître à ses élèves. 3° *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dernier opuscule a été inséré dans le tome 7 des *Mémoires de l'Institut*, et est imprimé séparément, quoiqu'il ne contienne que 55 pages; il a immortalisé son nom. C'est là que se trouve la grande découverte qui a rendu ce médecin si célèbre, et qui a donné en physique des résultats si intéressans.

GALVANO, Galvao ou Galvam (Antoine), fils naturel d'Edouard Galvano, naquit dans les Indes, et fut fait gouverneur des îles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70, 000 crusades : aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'était guère au dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas la reconnaissance qu'il devait attendre du roi Jean III, dont il avait augmenté les revenus de 500,000 crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avait écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima, en 1555, à Lisbonne, un *Traité des divers chemins*, par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe, et *des découvertes* faites jusqu'en 1550.

* GALVEZ (Don Bernard) officier général espagnol, vice-roi du Mexique, né à Malaga en 1756, dut sa fortune à son oncle, don Joseph Galvez, ministre d'état, qui, n'ayant pas d'enfans mâles, l'appela à Madrid en 1775, et le fit entrer dans le corps des gardes wallones. Il quitta bientôt le service d'Espagne avec l'agrément de son souverain, pour venir en France dans un régiment cantabre. Depuis trois ans il était dans les troupes françaises lorsqu'il rentra dans son corps avec le grade de lieutenant, et partit pour l'expédition d'Alger (1759), où il se distingua en plusieurs occasions. Peu après son retour, il fut nommé successivement colonel, et maréchal de camp, ayant à peine 24 ans ; mais son oncle, voulant rendre sa carrière plus rapide encore, le nomma, sous-gouverneur de la Louisiane : Galvez partit pour cette colonie, où il épousa la fille d'un riche négociant français, et remplaça bientôt le gouverneur qui fut appelé à d'autres fonctions. Il se distingua dans cette place autant par sa modération que par la sagesse de ses vues. Il améliora la colonie par toutes sortes de moyens, donna de nouveaux développemens à l'agriculture et au commerce, bâtit de nouvelles habitations, répandit la civilisation et mérita les éloges de sa cour et la reconnaissance des colons. La guerre d'Amérique ayant éclaté (1780), il fut chargé d'une expédition contre les Florides, et, quoiqu'on ne lui eût donné aucun moyen de la faire réussir, il créa lui-même les ressources dont il avait besoin, forma une armée de 14,000 hommes, attaqua les anglais et s'empara de Pensacola, malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Après la paix de 1783,

il obtint le titre de comte, et fut nommé vice-roi du Mexique. Il s'attacha à corriger les abus qui s'étaient introduits dans différentes branches d'administration, et se déclara protecteur des colons et des propriétaires des mines : aussi jamais le Mexique ne fut plus riche et plus heureux que sous son gouvernement : il devint l'idole des Mexicains ; mais cette prédilection exclusive déplut à la cour. Une autre circonstance l'aurait perdu infailliblement : il venait de faire bâtir à peu de distance de Mexico une maison de plaisance entourée de fossés et extrêmement fortifiée ; on supposa qu'il visait à détacher ce pays de la mère-patrie, pour s'en faire proclamer roi. Le cabinet espagnol allait le rappeler, lorsque par suite d'un violent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut en août 1794, regretté généralement de tous les Mexicains.

GAMA (Vasco de), célèbre navigateur portugais, né à Sines, ville maritime de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé *par la découverte du passage aux Indes orientales, par le cap de Bonne-Espérance*. Le roi dom Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnaître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde ; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite et de reconnaissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère, et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie ; titre que ses descendans conservent. Il partit le 10 février 1502, et après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le premier septembre 1503. Enfin le roi Jean III, l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois ; mais à peine avait-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venaient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la *relation* de son premier voyage dans les Indes ; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du *dom*, pour lui et pour sa postérité, et créé grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante Histoire des Indes du Père Maffée. Le Camoëns a chanté dans la *Lusiade* (Os Lusiadas) la découverte du cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama avait appelé le cap des Tourmentes.

GAMA (Antoine de), né à Lisbonne, en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état et grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés sont : 1° *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, in-fol. 2° *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*. Ce savant magistrat tirait son plus grand lustre de son érudition, de sa probité et de sa religion, et il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine*, droit qui paraîtrait barbare, si un long usage ne l'avait consacré. Ce n'est proprement qu'un factum ; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

* GAMA (Ant. de Léon), astronome et géographe, naquit au Mexique en 1726. Il publia différens *Mémoires* sur les satellites de Jupiter, sur l'almanach et la chronologie des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne ; mémoires qui, suivant l'opinion du savant Humboldt, « annoncent une grande » justesse dans les idées, et de la préci- » sion dans les observations. » Gama concourut avec d'autres astronomes à déterminer la longitude du Mexique ; travail dans lequel les observateurs eux-mêmes

avouent qu'ils restèrent incertains de près d'un quart de degré pour avoir calculé sur des tables anciennes. Gama donna au public le résultat de ces opérations dans une brochure en espagnol, intitulée : *Description orthographique de l'éclipse de soleil du 24 juin* 1778, dédiée à don Joachim Velasquez de Léon, Mexico, 1778, in-4. Ce savant astronome naquit pauvre, vécut dans la misère, malgré les recommandations du célèbre navigateur Malaspina, qui tâcha en vain d'intéresser la cour d'Espagne en sa faveur.

GAMACHE (Joachim ROUAULT de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien-public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamache fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant 5 ans ; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel était son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamache mourut en 1478.

GAMACHE (Philippe de), abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer (*voyez* ce mot). Sans l'appeler un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires), on peut dire que Gamache était un bon scolastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES (Etienne-Simon), né à Meulan, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de La Bretonnerie, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des Sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : 1° Une *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4. 2° *Système du cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12. 3° *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8. 4° *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agrémens du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelait le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84e année.

GAMALIEL, docteur de la loi, et à ce que l'on croit, disciple secret de Jésus-Christ, maître de saint Paul, fut très favorable aux apôtres dans une assemblée que les juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans ; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Etienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Etienne. « Quel » témoignage, s'écrie un orateur chré» tien, en faveur des honneurs que nous » rendons aux dépouilles mortelles des

» serviteurs de Dieu ! Les saints eux-mê» mes nous en montrent les dépôts, et » d'autres saints accourent pour les honorer, et le Dieu de tous les saints fait » éclater au milieu de tout cela les mer» veilles de sa puissance ; et les hommes, » qui attestent tout cela comme témoins » oculaires, sont des saints eux-mêmes, » et de grands docteurs, des génies fer» mes et profonds; et cela dans le temps » où, de l'aveu des novateurs, l'Eglise » était encore chaste et pure. Que faut» il donc à l'erreur pour la confondre, » si de telles raisons et de tels faits ne la » confondent pas. » *Voyez* GERVAIS et PROTAIS (saints).

GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, née à Prato-Alino près de Brescia en 1485, mariée à un seigneur italien, fut veuve de bonne heure, et ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie et pour la littérature. (Elle savait le latin et le grec, et était très versée dans la connaissance des principaux ouvrages anciens et modernes, sacrés et profanes.) Elle mourut à Corrégio en 1550. Ses *poésies* ont été imprimées plusieurs fois, et en dernier lieu à Brescia en 1759, in-8.

GAMBARA (Laurent), poète latin, de Bresse en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit : 1° Un *traité* latin *sur la poésie*, in-4, Rome, 1586. L'auteur voudrait que les poètes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du paganisme. La poésie perdrait, peut-être, quelques agrémens; mais elle serait plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidaient ces factices divinités. *Voyez* RAPIN (René). 2° Un poème en 4 chants, intitulé *Columbus*, où *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Grandvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Mme du Bocage a fait un *poème* sur le même sujet en vers français. Les *poésies* de Gambara sont en général lâches et faibles. On en a plusieurs éditions : les meilleures sont celles de Rome en 1581 et 1586, in-4. On estime ses églogues, intitulées *Venatoriæ*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Bresse, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III. Les services qu'il leur rendit lui procurèrent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François GAMBARA, son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART (Adrien), pieux et zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de saint Vincent de Paule. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne On a de lui des prônes sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 vol. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

* GAMBIER (Thomas-Louis-François), chanoine de la cathédrale de Coutances et grand pénitencier, naquit à Granville, le 14 mai 1762 d'un capitaine au long cours, qui jouissait de quelque considération dans son état. Après avoir fait des études brillantes et rapides, le jeune Gambier, tout en se livrant à ses méditations théologiques, fut chargé de la surveillance des élèves du collége. Ordonné prêtre en 1786, il dirigea une communauté de religieuses à Carentan. La révolution vint l'arracher à ses occupations paisibles : toutefois il ne sortit point de France, se cacha ou erra déguisé dans les campagnes, et fut souvent exposé aux dangers les plus imminens. Son zèle ne se ralentissait point au milieu de ses périls; il continuait d'exercer son ministère avec un courage que la religion seule sait inspirer. Lorsque l'orage révolutionnaire se fut un peu apaisé, Gambier vint à Granville et ensuite à Coutances. A Granville, il remplit depuis 1801 pendant 6 ans les modestes fonctions de catéchiste. En 1807,

il devint professeur de rhétorique au collége de Coutances, et s'acquitta de cette fonction avec un zèle et un talent qui ne contribuèrent pas peu à la prospérité de cet établissement. En 1817, il devint curé de Saint-Nicolas dans la même ville, puis chanoine de la cathédrale. Il mourut le 7 septembre 1829, après avoir fourni une carrière illustrée par toutes les vertus et tous les genres de dévouement. On peut consulter, si l'on veut, plus de détails sur cet ecclésiastique à jamais estimable, la *notice historique* que lui a consacrée M. l'abbé Daniel proviseur du collége royal de Caen, qui fut son élève et son ami.

* GAMELIN (Jacques), peintre, né à Carcassonne le 5 octobre 1739, fut reçu professeur à l'académie de Saint-Luc de Rome, et devint directeur de l'académie de Montpellier en 1776. Il était professeur à l'école centrale de l'Aude lorsqu'il mourut, dans sa ville natale, le 12 octobre 1803. On estime ses tableaux moins pour le dessin et le coloris que pour la chaleur; et la fougue d'imagination, pour la hardiesse de la touche. On lui doit un nouveau *Recueil d'ostéologie et de myologie*, dessiné d'après nature, imprimé et gravé à Toulouse en 1779, grand in-folio. M. Mahul lui a consacré une *notice* dans sa brochure : *Notice sur quelques artistes négligés dans tous les Dictionnaires historiques*, Paris, 1818, in-8.

GANAY (Jean de). *Voyez* GAIGNY.

GAND. *Voyez* HENRI de GAND.

* GANDOLPHY (Pierre), prêtre catholique, né en Angleterre vers 1760, se fit connaître par des *sermons* sur l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, dont la publication eut quelque éclat, et qui furent censurés par l'évêque catholique de Londres. Gandolphy en appela de cette décision à la cour de Rome où il se défendit avec force. Ses autres ouvrages sont 1° *Défense de la foi ancienne* ou *cinq Sermons sur les preuves de la religion chrétienne*, 1811, in-8; 2° *Liturgie* ou *Exposition complète de la foi de l'église catholique*, 1812, in-8; 3° *deux Lettres au docteur H. Marsh*, 1811 et 1813, in-8; 4° *Exposé complet de la religion chrétienne en une série de sermons*, 1813, in-8; 5° *Sermons sur le texte* : Rendre à César, etc., 1813, in-4.

GANGANELLI. *Voyez* CLÉMENT XIV.

* GANGES (Anne Elisabeth de Rossan), marquise de, dame célèbre par ses malheurs, naquit à Avignon en 1636, épousa à l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, vint à la cour où elle fut surnommée la *belle provençale*, et perdit bientôt son mari. Ayant contracté une nouvelle union avec le jeune marquis de Ganges, elle revint avec lui à Avignon. Son mari avait deux frères qui conçurent pour elle la passion la plus criminelle : d'abord ils cherchèrent chacun séparément à séduire cette femme vertueuse; leurs efforts ayant été inutiles, ils jurèrent sa perte et se réunirent pour la consommer. Après de nouvelles tentatives aussi infructueuses que les précédentes, après avoir employé même la violence à laquelle elle eut la force de résister, ces hommes coupables cherchèrent à l'empoisonner : n'ayant point réussi dans cette lâche entreprise, ils se présentèrent devant elle un jour que son mari était absent, et lui dirent en lui présentant un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue : *il faut mourir, choisissez* : elle se décide à prendre le breuvage, mais elle parvient à le répandre, sans l'avoir bu : alors elle se précipite par une fenêtre élevée de 22 pieds; poursuivie par ses assassins, elle est percée de sept coups d'épée. Elle mourut seulement 19 jours après ce dernier attentat. Les meurtriers de madame de Ganges avaient pris la fuite. Plusieurs personnes furent compromises dans cette affaire et notamment le mari même de la marquise dont l'absence parut extraordinaire. Le parlement informa contre les coupables et par arrêt rendu le 20 août 1667, il condamna les deux frères qui étaient contumaces à être rompus, et le marquis à perdre ses biens, à être dégradé de sa noblesse et banni à perpétuité. On trouve dans les *causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, dont les détails ne sont que faiblement retracés dans la 2e *Héroïde de Gilbert*. Elle a également fourni à MM. Boirie et Léopold le sujet d'un *mélodrame* en 3 actes sous

ce titre : *La marquise de Ganges*, ou *Les trois frères*, Paris, 1815, in-8. M. de Fortia d'Urban a publié l'*histoire de la marquise de Ganges*, 1810, in-12.

GANIBASIUS (Jean). *Voyez* GONNELLI.

* GANTEAUME (Honoré, comte), vice-amiral et pair de France, naquit à la Ciotat en 1755, d'un capitaine de vaisseau marchand, prit de bonne heure du service dans la marine, et dès l'âge de 22 ans, il jouissait déjà de la réputation d'un bon marin. A l'époque de la guerre d'Amérique, il passa sur les vaisseaux de l'état. Les heureuses dispositions qu'il manifesta pour la carrière militaire le mirent dans le cas de franchir en peu de temps les grades inférieurs, et il était officier auxiliaire pendant cette expédition : il se fit remarquer au combat de la Grenade, au siége de Savanah et à la prise de Trinquemale. A la paix il continua de servir sur les bâtimens de guerre, et obtint en 1786 le grade de sous-lieutenant de vaisseau dans le corps royal de la marine. En 1791 et 1792, il fut chargé du commandement d'un vaisseau de la compagnie des Indes avec lequel il pénétra par la mer Rouge jusqu'à Suez : il fut nommé lieutenant. Peu de temps après il fut fait prisonnier par les Anglais, recouvra sa liberté et devint capitaine (1794). L'année suivante il fut chargé d'une division qui croisa dans l'Archipel où elle alla débloquer l'escadre française retenue dans le port de Smyrne. Il revint à Toulon avec la conserve anglaise la *Némésis* qui avait été capturée par les frégates la *Sensible* et la *Sardine*. En juin 1797, Ganteaume eut le commandement d'une nouvelle escadre destinée à observer les mouvemens de l'ennemi, à protéger la navigation sur les côtes et à former l'avant-garde de l'armée navale alors en rade : malgré les croisières nombreuses avec lesquelles il eut plusieurs engagemens, il parvint à favoriser l'entrée des munitions nécessaires pour cette flotte de l'Océan. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Egypte comme chef d'état-major de l'escadre, commandée par l'amiral Brueys : on lui a reproché d'avoir conseillé d'attendre l'ennemi à Aboukir, faute immense qui amena la perte presque totale de notre flotte. S'il en était ainsi, nous ne pourrions concevoir la haute estime que Buonaparte avait pour ce marin qui, dans le combat d'Aboukir, se battit avec la plus grande intrépidité, fut blessé assez grièvement, et eut le bonheur d'échapper au désastre du vaisseau l'*Orient* qui sauta en l'air au milieu de l'action. Le Directoire le nomma contre-amiral ; après avoir suivi l'armée de terre, et s'être acquitté de quelques expéditions sur les côtes de Syrie et d'Egypte, il reçut l'ordre secret d'armer les trois vaisseaux, la *Carrière*, la *Revanche* et l'*Indépendante*, avec lesquels le général Buonaparte revint en France. Dans le mois de novembre 1799, les consuls le nommèrent membre d'une commission chargée des travaux relatifs à la marine ; il passa ensuite au conseil d'état, et fut président de la section de la marine avec le titre de commandant d'une division de la flotte de Brest. En 1802 cette division se mit en mer, et s'empara d'une frégate anglaise de 74 canons : mais elle ne put, comme Ganteaume en avait reçu l'ordre, porter du secours au général Menou qui était encore en Egypte. Buonaparte ne le disgracia pas, probablement à cause de la reconnaissance qu'il lui devait pour l'avoir ramené heureusement et à propos en France. Après avoir dirigé l'expédition de Saint-Domingue, il revint et fut nommé préfet maritime de Toulon avec le grade de vice-amiral et la décoration de grand cordon de la légion d'honneur. En 1803 il fut chargé, à la place de Truguet qui avait refusé son vote pour l'élévation de Buonaparte au trône impérial, du commandement de la plus belle de nos flottes (1803) : son inaction, qui dura deux ans, nuisit à sa réputation et excita les railleries des officiers et même des matelots. Enfin en 1808 il se rendit à Toulon d'où il partit avec le contre-amiral Lallemand pour aller ravitailler Corfou bloqué par les Anglais. C'est dans cette expédition qu'il déploya le plus de talent : après avoir trompé la vigilance des ennemis, il parvint à faire entrer à Corfou ses convois le 23 février, et était déjà de re-

tour à Toulon le 10 avril : ce fut sa dernière affaire ; elle lui valut le grade d'inspecteur-général des côtes de l'Océan. En 1813, Ganteaume fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la huitième division militaire (Toulon), pour y prendre des mesures de sûreté publique. En 1814, il adhéra à toutes les mesures prises pour le renversement de la famille de Buonaparte, reçut la croix de Saint-Louis, n'accepta aucune fonction pendant les Cent-jours, et contribua à faire rentrer Toulon sous le gouvernement royal. Elevé à la pairie (17 août 1815), nommé commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, il fut inspecteur général des classes des marins. Ce brave officier est mort dans sa terre d'Aubagne près de Toulon le 28 novembre 1818.

GANTES ou GANTERI (Jean de), d'une maison ancienne, originaire du Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageaient la Provence au nombre de plus de 12 mille hommes. Les états du pays, tenus à Aix en 1374, nommèrent Jean de Siméonis, généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *brave*, et la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389. — Il y eut un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur était de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GANZ. *Voyez* DAVID GANZ.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elisabeth, veuve du roi Louis I, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si l'on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands ; selon d'autres, ces reproches sont peu fondés, et le mécontentement des grands ne vint que de ce qu'ils se voyaient éloignés des affaires. Ils prirent les armes et donnèrent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elisabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnaître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elisabeth. Il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière (d'autres disent qu'elle mourut prisonnière au château de Novigrad). Il ne restait que Marie, fille d'Elisabeth; il l'enferma dans une prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND (Claude), parisien, mort dans sa patrie en 1561, était un très célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de François I, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excellait pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui donna le goût des beaux caractères romains. Ses caractères se sont extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravé, et par les frappes qui en ont été faites.

GARASSE (François), jésuite d'Angoulême, prit l'habit de la société en 1601, à 15 ans. Né avec du feu, de l'imagination, mais sans goût et sans jugement, il

se mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il se signala surtout contre le poète Théophile et l'avocat Pasquier. On doit à sa plume infatigable 1° *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, in-8. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés, est entassé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuser l'auteur à un certain point, c'est que les écrits de Pasquier n'étaient pas plus exempts d'expressions basses et ridicules, moins encore de colère et d'emportement. C'est une espèce de représailles, mais qu'un homme de bon goût et d'une âme élevée ne se serait pas permise. Les fils de Pasquier entreprirent de venger leur père. Le jésuite avait adressé son premier ouvrage : » A feu Etienne Pasquier, partout » où il sera. » Les fils de l'avocat-général, dont le stile ne s'éloignait pas de celui de Garasse, lui adressèrent la réponse : « En » quelque lieu qu'il fût. » 2° *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4 : ouvrage contre les déistes, rempli de turlupinades et de raisons, qui auraient eu plus d'effet si elles avaient été seules. 3° *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais. 4° *Somme de théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le stile le plus familier et le plus bouffon. 5° *Le banquet des sept-sages, dressé au logis de M. Louis Servin*. Ce livre, publié sous le nom d'*Espinceil*, à Paris 1617, in-8, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *poésies latines*, in-4 : ce sont des *élégies* sur la mort de Henri IV, et un *poème* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631, à 46 ans. Ce jésuite, si amer dans ses livres, était doux dans la société; sa colère n'est que dans sa plume : ses actions et sa conduite portaient l'empreinte de la charité. Dans des temps plus modernes, le stile de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célèbre. Son livre de *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives, où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui et Garasse, que celui-ci se bornait à dire que ses adversaires étaient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par béquarre*, des *sots à la plus haute gamme;* et que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'*ânes* et de *sots*, mais de *crocans*, de *cuistres*, de *marauds*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomites*, de *scélérats*, d'*auteurs mourant de honte et de faim*. De plus, Garasse ne se passionnait que contre ceux qu'il croyait être les ennemis de Dieu, de la morale et de la justice : l'émule de Garasse faisait des injures un usage tout inverse. Chaque siècle a donc sa nuance. Si Garasse était un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur?

* GARAT (Pierre-Jean), célèbre musicien, naquit à Ustaritz dans les Basses-Pyrénées, vers l'an 1760, d'un avocat au parlement qui fut député aux états généraux de 1789. Il était neveu du comte Garat, qui fut aussi député aux états-généraux, ministre de la justice à l'époque où Louis XVI fut condamné à mort, et dont la réputation littéraire nous paraît préférable à celle qu'il acquit dans les affaires publiques. Le jeune Garat prit le goût de la musique dès le berceau, et dès l'âge le plus tendre il répétait les airs que lui chantait sa nourrice : on assure que Garat chanta avant de parler, et que ses premiers accens furent modulés; sa mère avait aussi une voix remarquable. Cependant on ne cultiva point d'aussi heureuses dispositions : l'éducation de Garat fut celle des enfans de son âge. Mais, tandis qu'il faisait ses études de latin à Bordeaux, il se rappelait les chants de sa nourrice : il profitait des leçons que l'on donnait à d'autres dont les familles étaient plus riches; il étudiait et exécutait en secret les morceaux de musique qu'il pouvait se procurer. Mais sa santé dépérissait; il n'était point assez fort pour faire le double tra-

vail que lui imposaient ses devoirs et sa passion. Sa famille, informée de son état de souffrance, le retira du pensionnat où il était, et lui interdit pour quelque temps toute espèce de chant, de déclamation et même le son des instrumens ; mais il fallut céder : on le laissa enfin s'occuper de son art. Il prit dès lors des leçons du célèbre François Beck qui était alors à Bordeaux. En 1782, il vint à Paris, chez son oncle, et bientôt il fut reçu dans toutes les sociétés : il était alors âgé d'environ 20 ans. C'est à ceux qui l'ont entendu de redire l'enthousiasme qu'inspira aux artistes et aux amateurs la voix ravissante d'un jeune homme qui savait à peine lire la musique, et qui chantait l'opéra d'*Orphée* avec autant de facilité qu'un autre aurait chanté une ariette. Garat parut dans plusieurs concerts avec mesdames Saint-Huberti et Todi, fameuses cantatrices ; et le succès qu'il obtint décida la reine Marie-Antoinette à prendre des leçons de Garat ; et le comte d'Artois, pour le fixer à la cour, lui donna le titre de secrétaire de son cabinet avec une pension de 6000 fr. sur l'administration de la loterie. Dès lors il fit partie de tous les concerts de la reine, et plusieurs fois même il eut l'honneur de chanter des *duos* avec elle. Garat resta fidèle à ses augustes protecteurs. Tout le monde connaît sa romance : *Vous qui portez un cœur sensible*, qu'il fit pour sa bienfaitrice, après les journées des 5 et 6 octobre, et qui occasiona plus tard sa longue détention à Rouen. Il a chanté aussi sa captivité dans une touchante complainte : *Vous qui savez ce qu'on endure*. Privé de sa pension, se trouvant sans patrimoine, obéré par des dettes qu'il avait contractées en prison, il se vit forcé de tirer parti de son talent, et dès l'année 1795, il se fit entendre dans les concerts de Feydeau, et de la rue de Cléry. Tout Paris accourut pour l'entendre : on admirait l'art avec lequel il passait des sons graves de la basse-taille aux sons aigus de la haute-contre; avec quelle facilité il chantait un air de Gluck ou de Cimarosa ; avec quel bonheur il savait rendre tous les sentimens tendres ou toutes les passions fortes : on lui donna le surnom de *Protée musical*. Il parcourut ensuite la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, et partout il obtint les succès les plus grands. A son retour (1796) il fut attaché au Conservatoire de musique comme professeur de chant et de perfectionnement. A l'époque du procès de Moreau, il fit la musique de Lemercier intitulée *Bélisaire*, et tout le monde en admira le ton solennel : mais Buonaparte y trouva quelques allusions dont s'irrita sa susceptibilité; il vit aussi dans les *Romances d'Henri IV et de Bayard* des passages qui le mécontentèrent : Garat fut privé de sa pension pendant 14 mois; mais il l'a recouvra à la rentrée des Bourbons. Il fut chargé par le gouvernement royal de parcourir les provinces méridionales de France, pour y chercher des sujets propres à remplir les différens emplois du chant, et donner quelque lustre à l'école française. Garat a terminé sa carrière à Paris, le 10 mars 1823 au milieu des élèves qu'il avait formés, Dérivis, Nourrit, Ponchard, mesdames Branchu et Boulanger. Il fut inhumé auprès de Grétry, Méhul et Delille. Le caractère particulier de la voix de Garat était la flexibilité : c'était une espèce de *ténor*, d'une pureté et d'une égalité dont les exemples sont fort rares. Doué d'un talent singulier d'imitation, il chantait quelquefois tout un *opéra*, en contrefaisant la voix des acteurs, chacun dans son rôle, avec tant de vérité que ceux qui les entendaient tous les jours éprouvaient l'illusion la plus complète. On a accusé Garat de ne savoir point lire la musique ; Piccini devant lequel on faisait cette accusation contre lui, répondit : *c'est la musique même*. En 1793, à l'époque de la terreur, il fit voir ce que peut la musique sur les tigres révolutionnaires : arrêté parce qu'il n'avait pas sa carte de sûreté, il dit en vain son nom que ces brigands ne connaissaient pas; ils le retinrent comme *suspect*. Garat, que la gaîté n'abandonna jamais, commence par fredonner quelques airs, puis il fit entendre les accens les plus harmonieux ; les sbires qui l'environnent sont d'abord étonnés ; ravis d'une musique aussi mélodieuse, ils

oublient leur férocité habituelle et reconduisent dans sa maison le nouvel *Orphée*. M. Bignan a publié *Hommage aux mânes du célèbre Garat* : chœur à quatre voix avec accompagnement de piano.

* GARAYE (Claude-Toussaint Marot de la), gentilhomme breton, naquit à Rennes le 28 octobre 1675. Après avoir terminé ses études avec succès, il consacra ses travaux et sa fortune au soulagement des malheureux auxquels il dévoua sa longue carrière. Non content d'avoir établi des écoles pour les enfans, des hospices pour les malades, des ressources pour les prisonniers des fondations pieuses de tout genre, soit à Rennes, soit même à Paris, il étudia la médecine, la chimie, et chercha à propager les lumières qui devaient leur assurer des secours mieux dirigés et plus efficaces. C'est dans cette vue qu'il publia 1° *Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme, pour servir à MM. les curés et autres*, Paris 1736, in-18, plusieurs fois réimprimé. 2° *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure*, Paris, 1745, et 1775, in-12. L'anaylse végétale lui doit quelques progrès : ce fut lui qui apprit aux pharmaciens à préparer l'extrait sec de quinquina, lequel porta long-temps le nom de *sel essentiel* de La Garaye. Cet homme respectable mourut dans son château, près de Dinant, le 2 juillet 1755, regretté de tous les pauvres dont les larmes sont le plus bel éloge. Sa vertueuse épouse partageait tous ses soins. Le vénérable abbé Caron a publié leur vie sous ce titre : *Les époux charitables* ou *Vie du comte et de la comtesse de La Garaye*, Rennes, 1782, in-8.

* GARBIERI, peintre d'histoire, né à Bologne, mourut en 1654. Elève de Louis Garrache, il était d'une génie sombre, et cherchait toujours à peindre des sujets tristes ; tels que des morts, des pestes, des carnages : cependant sa manière fière et terrible n'était point privée de grâces quand les sujets le demandaient.

* GARBO (Raphaël de), peintre d'histoire, né à Florence en 1476, mort en 1534. Son tableau de la *Résurrection* passe pour un chef-d'œuvre.

GARCEZ (Julien), dominicain aragonais, né en 1460, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le père de son peuple. Il s'intéressa surtout au sort des Indiens, et écrivit à ce sujet un *traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a traduit, et l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexique. Garcez mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIA, ou Garcias II, roi de Navarre, naquit à Tudéla en 958 ; il succéda à son père, Sanche II, en 994. Il fut appelé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait d'impatience martiale lorsqu'on l'armait pour aller aux combats. Il remporta plusieurs victoires sur les Maures ; et lié avec don Bermudo, roi de Léon, et avec le comte de Castille, il gagna en 998 la fameuse bataille de Calacanazor, où le terrible Almanzor, vaincu pour la seconde fois, laissa sur le champ de bataille 50,000 des siens. Garcia fit de nombreuses fondations, protégea le clergé, et mourut en 1001, trois ans après la défaite d'Almanzor.

GARCIA Ier, ou Garcias Fernandez, compte de Castille, naquit à Burgos en 938. Il succéda à son père Fernand Gonzalès en 970. Plein de justice et de générosité, il signala son avénement au pouvoir en pardonnant aux comtes de Vela, qui s'étaient toujours montrés ennemis de la maison de Castille, et s'étaient rendus coupables de plusieurs rébellions. Il gagna trois victoires consécutives sur Ordouan, roi de Cordoue, et défit complètement, en 984, dans les plaines d'Osman, le terrible Almanzor, et fut ainsi le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alarcon. Ce prince généreux eut la douleur de voir son fils Sanche révolté contre lui, par les perfides insinuations des comtes de Vela, à qui il avait pardonné. Sanche, vaincu par son père, en obtint un pardon généreux. Gar-

cia fut de nouveau obligé de marcher contre Almanzor, qui s'était jeté sur les terres de Castille avec des forces considérables. Dans le combat qu'il lui livra, s'étant laissé entraîner trop loin par sa valeur, il fut fait prisonnier, et mourut de ses blessures peu de jours après. Ses sujets pleurèrent sa mort, et les Maures admirèrent son courage et sa fermeté.

*GARCIA II, comte de Castille, petit-fils du précédent, succéda à son père, don Sanche, lorsqu'il avait à peine atteint sa 14e année. L'implacable famille des Vela excita de nouveaux troubles peu après son avénement. Le roi de Navarre, oncle de don Sanche, parvint à les apaiser. Les comtes de Vela semblèrent alors entièrement dévoués aux intérêts de leur jeune maître; mais, par la plus noire perfidie, l'ayant attiré chez eux, ils le poignardèrent, et firent prisonniers tous les gens de sa suite. Le roi de Navarre vengea son neveu, et ravagea les terres des comtes de Vela, qu'il fit mettre à mort. Garcia fut assassiné le 15 juin 1032; il avait alors 24 ans.

* GARCIA DE MASCARENHAS (Blaise), poète portugais, naquit le 3 février 1596 à Avaro dans la province de Beyra. Ayant tué son adversaire dans un duel, il fut condamné à la déportation; mais il parvint à s'échapper au moment où on allait le faire partir, et il se réfugia à Madrid. Ses parens ayant obtenu sa grâce, il revint en Portugal, d'où il partit pour le Brésil en 1614 avec le grade de sous-lieutenant. Il se signala contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Mais ayant appris la révolution qui arrachait le Portugal à la domination de l'Espagne, il repassa à Lisbonne en 1640, et assista au couronnement du duc de Bragance proclamé sous le nom de Jean IV. Il leva en l'honneur de ce prince une compagnie de jeunes gentilshommes dont il fut élu capitaine. On le nomma ensuite gouverneur d'Alfajates, et il défendit cette place avec le plus grand courage contre les attaques réitérées des Espagnols. Accusé d'avoir trempé dans un complot contre l'état, il fut traîné en prison. Il parvint à prouver son innocence, et le roi, en lui rendant ses bonnes grâces, lui rendit aussi le gouvernement d'Alfajates, et le nomma chevalier de l'ordre d'Avis. Dans les dernières années de sa vie il se retira dans sa terre natale pour se livrer entièrement à la poésie. Il mourut le 8 avril 1656. Les recueils poétiques portugais renferment plusieurs de ses compositions. Mais ce qui a le plus contribué à établir sa réputation de poète, c'est son *Viriato*, poème en 20 chants, qui a mérité les éloges de plusieurs littérateurs distingués, et notamment du Père *de los Reyes*. Le plan de ce poème est sagement conçu; le stile est plein de chaleur, et la versification ordinairement harmonieuse. On trouve cependant qu'il manque quelquefois de régularité et d'ensemble. Malgré ces défauts, les véritables beautés dont il abonde ont placé Garcia après le Camoëns, à côté des meilleurs poètes épiques portugais. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après sa mort.

* GARCIA-SUELTO (Thomas), membre du conseil de santé d'Espagne et de l'académie royale de Madrid, naquit en cette ville en 1778. De bonne heure il se livra à l'étude des lettres, et par les connaissances étendues qu'il acquit en peu de temps dans les langues latine et grecque, il parvint à se faire une réputation d'érudit, à l'époque où d'ordinaire l'on n'est pas encore dans le cas de juger les chefs-d'œuvre de l'antiquité; outre plusieurs *poésies* de différens genres qu'il publia dès l'année 1800, il fit paraître peu de temps après une pièce de vers héroïques en langues latine, espagnole, française, italienne et allemande, ayant pour titre *Conseils d'un père à ses enfans*. Il fit aussi d'autres compositions littéraires, et notamment quelques *poèmes dramatiques*. Le goût et le discernement dont il fit preuve dans ses diverses compositions, le firent distinguer du gouvernement espagnol qui le nomma membre des diverses commissions créées, soit pour l'examen des *œuvres destinées au théâtre*, soit pour celles qui concernaient *l'instruction publique*. En même temps qu'il s'adonnait ainsi à la littérature et à la poésie, il suivait avec zèle la carrière mé-

dicale qu'il avait embrassée. Il s'était rendu à l'université d'Alcala, et, pendant qu'il apprenait la science d'Hippocrate, il rédigeait un *journal périodique*, qui paraissait sous ce titre *Seminario erudito de sciencias, artes y bellas letras de la Ciudad de Alcala*. Il vint ensuite à Madrid, et, pendant deux ans, il suivit les cours de l'école royale de clinique et de perfectionnement, sous le célèbre professeur Severo Lopez. Les progrès qu'il fit dans la médecine et la connaissance qu'il avait acquise de presque toutes les langues de l'Europe, le firent nommer médecin des étrangers à l'hôpital civil et militaire de Madrid. Garcia fit preuve du zèle le plus actif, surtout à l'égard des blessés français qu'il soigna avec un intérêt au-dessus de tout éloge. Cette belle conduite lui valut bientôt le titre de médecin ordinaire de l'armée française. En 1810, il traduisit en espagnol le savant *Traité de Humboldt sur le galvanisme* avec des *notes* curieuses qui le firent connaître comme physicien. Il accompagna l'armée française dans sa retraite, vint à Paris, fut accueilli par les savans et fit bientôt partie de plusieurs sociétés médicales. Garcia mourut dans cette ville le 10 septembre 1816. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, il en a laissé plusieurs autres parmi lesquels on distingue 1° sa tragédie de *Viriarte*; 2° des *traductions* du *Cid* de Corneille; 3° des *Recherches physiques sur la vie et la mort de Bichat*, 1804; 4° des 3 premiers vol. de l'*Anatomie médicale* de Portal, 1805. 5° un *Eloge historique du docteur Severo Lopez etc.* Il a aussi fourni plusieurs articles à la *Bibliothèque médicale*, ou *Journal universel des sciences médicales* où il inséra en 1816 un *Mémoire contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano Chacon*; une *notice sur la médecine des Arabes*. M. le docteur Hurtado a publié une *notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia-Suelto*, Paris, 1816 in-8; elle a été insérée par M. Leroux dans *son journal de médecine*, mois d'octobre de la même année. Enfin Garcia a été le principal rédacteur d'un journal universel de sciences, arts et belles-lettres.

GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du 13e siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. —Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du 17e siècle, dont on a un *Traité des bénéfices*, estimé, 1618, in folio.

GARCIAS LASO DE LA VEGA (et par abréviation *Garcilaso*), poète espagnol, le réformateur de la poésie espagnole, naquit en 1503 à Tolède d'une famille noble alliée à la maison de Guzman; il était fils puîné d'un grand Commandeur de Léon à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Véga*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Il eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint, et suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens et modernes. Ses *ouvrages* offrent beaucoup de majesté et moins d'enflure que ceux des autres poètes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *odes* ont la douceur de celles d'Horace; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies de Garcias*. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses *notes*, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias avec ceux des poètes anciens qu'il a imités. Les *Observations de Sanctius* parurent à Naples en 1664, in-8. *Voyez* Bouterweck dans son *Histoire de la littérature espagnole*, p. 247-260.

GARCIAS LASO DE LA VEGA, natif de Cusco au Pérou, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle *du Pérou et des Incas*, écrite d'un

stile ampoulé, et traduite, l'une en latin et l'autre en français, par Beaudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4, avec figures. Cette histoire n'est qu'une espèce de roman, imaginé par ce péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentait de la faiblesse d'esprit qui caractérisait sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains français aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xérès, de Zarate, de Herrera et d'autres historiens judicieux et instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain péruvien : il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espèce, il n'ait consulté ni le vrai ni le vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Lasso, qu'on nomme ordinairement *Garcilasso;* mais le critique en combattant quelques erreurs de fait en écrit d'autres beaucoup plus graves, où les vérités de la morale, de la religion et de la bonne physique sont étrangement compromises.

GARCIAS DE LOAYSA. *Voy.* GIRON.

GARDANE (Joseph-Jacques), médecin provençal, né à La Ciotat, prit ses degrés a la faculté de Montpellier et vint exercer son art avec distinction à Paris vers le milieu du 18e siècle. Il dirigea plus particulièrement ses études sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique et avec les mœurs. Il s'appliqua d'une manière spéciale aux maladies des artisans, et publia successivement plusieurs ouvrages qui prouvent son humanité, et où l'on trouve des vues utiles, des faits exacts et bien prouvés. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Conjectures sur l'électricité médicinale*, Paris, 1768, in-12. 2° *Essais sur la putréfaction des humeurs animales*, 1769, in-12. 3° *Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes*, 1770-75, in-8. (*Voy.* ASTRUC.) 4° *Moyens de détruire le mal vénérien*, 1772, in-8. 5° *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, 1773, in-12. GARDANE-DUPORT, chirurgien, né en 1746 à Toulon et mort à Paris en 1815, en a donné une nouvelle édition, avec des améliorations, sous le titre de *Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes*, Paris, 1787, in-8. 6° *Avis au peuple sur les asphyxiés*, 1774, in-12. 7° *Traité des mauvais effets de la fumée de la litarge*, 1776, in-8. 8° *Eloge historique de M. de Bordeu*, 1777, in-8. 9° *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8. 10° Des *maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter*. Il publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

* GARDANNE (Ange), général français, natif de la Provence, habitait le département du Var. A l'époque du siége de Toulon, il se mit à la tête d'un nombre considérable de paysans qui marchèrent sur cette ville pour la détruire. Après la prise de cette ville, il vécut assez longtemps sans emploi, parce que l'on redoutait son caractère violent et emporté qui l'avait entraîné quelquefois pendant le siége à des mesures d'une grande rigueur. Se trouvant à Paris au 13 vendémiaire, il fut employé contre les sections en qualité d'adjudant-général, et peu après envoyé en Italie sous le général Buonaparte. Il se distingua particulièrement à l'attaque du Mincio et à la bataille d'Arcole, où il fut blessé. Il fut ensuite employé comme chef de brigade sur le Rhin, et il se fit remarquer par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres à la bataille de Neuwied. Il passa de nouveau en Italie (1799), et commanda la ville d'Alexandrie qu'il fut obligé de rendre après la perte de la bataille de la Trébia. De retour en France, il concourut à dissiper les rassemblemens de la Vendée. Il repassa en Italie en 1800, et sa conduite à la bataille de Marengo lui mérita un sabre d'honneur. Il commanda quelque temps dans la Ligurie et le Mantouan, et passa en Allemagne pendant les années 1806 et 1807, et mourut à Breslau le 14 août 1807, lorsqu'il revenait en France pour se reposer des fatigues de la guerre.

* GARDANNE (Gaspard-André, comte de), général de brigade, ancien aide

de camp de Buonaparte, naquit à Marseille le 11 juillet 1766 ; il entra au service comme officier de cavalerie en 1792, et obtint un avancement si rapide qu'en 1799 il était déjà général de brigade. Buonaparte le nomma son aide de camp et lui donna en 1804 la charge de gouverneur de ses pages. En 1807 l'empereur l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire, près la cour de Téhéran, afin d'engager Feth-Aly-Chah, roi de Perse, à déclarer la guerre à la Russie, et par conséquent à prendre part à ses projets contre cet empire. Le général Gardanne, dont l'aïeul avait déjà rempli une pareille mission, partit dans le mois de mai 1807, traversa l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, s'embarqua à Scutari, et ne fut inquiété nullement pendant toute sa route, excepté dans l'Arménie où il fut obligé de repousser l'attaque de quelques Courdes, peuplades de brigands qui désolent cette partie de l'Asie. En passant au pied du mont Ararat, Gardanne eut la pensée de faire graver sur le rocher le nom de son maître. Après avoir reçu partout sur son passage jusqu'à Téhéran l'accueil le plus flatteur, il se présenta devant le roi de Perse qui le reçut avec distinction, qui lui donna le titre de *Khan*, le décora de l'ordre du Soleil, et entama des négociations qui devaient avoir les plus heureux résultats dans l'intérêt de l'empereur. Mais soit que Buonaparte, occupé de tant d'autres intérêts, négligeât de témoigner sa reconnaissance à son envoyé, soit que celui-ci ne fût pas content des relations qu'il entretenait avec le ministre des affaires étrangères sans la participation duquel il était entré dans la diplomatie, il quitta la Perse sans ordres, et revint à Paris où il fut mal accueilli par l'empereur. Il perdit son titre d'aide de camp et ne fut plus gouverneur des pages. Envoyé en Espagne, il éprouva un échec lors de la retraite du Portugal en 1810 : il tomba alors dans une disgrâce complète. Lors des événemens de 1815 il commandait dans le département de la Lozère une brigade sous les ordres du général Ernouf dans l'armée qu'avait réunie le duc d'Angoulême ; mais il ne tarda pas à suivre l'entraînement général, et se réunit aux troupes impériales. Admis à la retraite en septembre 1815, il est mort en 1818.

* GARDANNE (Paul-Ange-Louis de), naquit à Marseille le 2 mars 1756 : il suivit en Perse son frère qui y avait été nommé ambassadeur de France, et partit en qualité de premier secrétaire d'ambassade. En 1808, il revint dans sa patrie et rendit compte de la mission dont le comte de Gardanne avait été chargé auprès du Schah de Perse, Feth-Ali-Chah. Et à cette occasions il publia : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie, et en Perse, fait en* 1807 *et* 1808, Marseille, 1808, in-8 : on y trouve des détails curieux, et, à la fin de l'ouvrage, un *vocabulaire italien, persan et turc* par le prince Timurat-Mirza. Gardanne mourut dans sa ville natale le 8 janvier 1822, laissant quelques ouvrages en manuscrit. On trouve de plus amples détails sur lui dans le n° 1 du tome 6 de la *Rûche provençale*, journal publié à Marseille et auquel il avait lui-même fourni plusieurs articles.

* GARDAZ (François-Marie), né a Oyonnax en Bugey vers 1777, d'une famille peu fortunée, était compatriote du fameux Santhonax, qui lui procura les moyens de faire quelques études, et de se faire recevoir avocat à Lyon. Il ne partagea pas cependant ses principes révolutionnaires, et lors de la restauration, il fut un des premiers à élever sa voix pour les descendans de saint Louis et de Henri IV. Les événemens du mois de mars 1815 l'affectèrent si vivement, qu'au mois de septembre de la même année, s'imaginant que l'usurpateur revenait une seconde fois, il tomba en démence, et mourut dans d'affreuses convulsions, après avoir avalé, dit-on, sa langue, le 27 septembre 1815. On a de lui 1° *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, 1809, in-8, ouvrage qui fut vivement critiqué, et où on l'accusa de plagiat. 2° *Vœux prophétiques et réalisés, à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de saint Louis sur le trône de France, par l'abbé Delille, suivis de quelques considérations sur les effets du fatalisme*

et de l'irréligion, 1814, in-8. 3° Divers *articles* dans les Journaux.

GARDE (Antoine ESCALIN DES AYMARES, baron de LA), et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit d'une famille obscure au village de La Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connaître à François I, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galères, et se fit une grande réputation sur mer par les belles actions. Il commandait en Provence comme lieutenant-général, lors de la sanglante exécution qui se fit contre les Vaudois de Cabrières et Merindol, en 1545. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge (*voyez* OPPÈDE). Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans, en 1578.

GARDE (Philippe BRIDARD DE LA), né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulières que Louis XV donnait dans ses appartemens. Il avait un goût singulier pour ce genre. La marquise de Pompadour fut sa bienfaitrice; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisait la partie *des spectacles* pour le Mercure de France. On a de lui *les Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-12; *Annales amusantes*, in-12; *la Rose*, opéra-comique; et d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la sagesse et les mœurs, ni même pour le bon esprit.

* GARDEIL, professeur de médecine et de mathématiques à Toulouse, et membre de l'académie des Sciences de cette ville, né vers 1725, mort, dans un âge fort avancé, le 19 avril 1808, a publié sous le voile de l'anonyme une *traduction des OEuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec, d'après Foës*, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8. Il consacra 30 ans à cet ouvrage: encore ne fit-il que les sept premières sections; il n'eut pas le temps d'achever la 8e au temps qu'il avait désigné pour la publication de cette traduction: la mort l'empêcha de la terminer. On a encore de lui une *lettre à Bernard de Jussieu sur le tripoli*, insérée dans le *Recueil de l'académie de Sciences*.

* GARDELLINI (Louis), sous-promoteur de la foi, né à Rome le 4 août 1739, mort le 8 octobre 1829, avait été choisi à l'âge de 28 ans pour l'office de sous-promoteur de la foi qu'il remplit pendant toute sa longue carrière: il fit même les fonctions de promoteur en l'absence de M. Erskine. Il était de plus assesseur de la congrégation des Rites, chanoine de Sainte-Anastasie et chapelain à Sainte-Marie-Majeure. Sa douceur, sa modestie, sa charité pour les pauvres ne recommandent pas moins sa mémoire que sa fermeté dans le malheur et sa résignation à la mort.

* GARDEN (François), magistrat et littérateur écossais, plus connu sous le nom de *lord Gardestone*, né à Edimbourg en 1721, fut reçu avocat en 1744, et se distingua dans le barreau, autant par la sagacité de son esprit que par la justesse et l'impartialité de ses opinions. En 1764, il fut nommé solliciteur du roi, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle de justicier. Ayant acquis le domaine de Johnston, près du village de Laurence-Kirk, et témoin du sort misérable des paysans, il chercha à l'adoucir, et consacra une partie de sa fortune pour y établir des manufactures. Ce village s'étant accru considérablement, il obtint en 1779 qu'il fût érigé en bourg de baronie, ayant, entre autres avantages, celui d'un magistrat particulier. La santé de lord Gardenstone exigeant un climat plus doux que celui d'Angleterre, il passa en France en 1786, et parcourut plusieurs autres parties de l'Europe, formant des collections d'objets d'histoire naturelle et d'art. Il a publié le résultat de ses remarques dans ses voyages, sous ce titre: *Souvenirs d'un voyageur*, 1792, 3 vol. in-12, écrits avec agrément et chaleur, et renfermant des anecdotes intéressantes: les deux pre-

miers vol. parurent en 1791 et 1792, le 3e ne fut publié qu'après sa mort. On a encore de lui *Mélanges en prose et en vers*, dont les meilleures pièces lui sont attribuées. Ce philanthrope mourut le 22 juillet 1793.

GARDIE (PONTUS baron de La), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemark. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son trône, La Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avait été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle La Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port de Revel. Il avait épousé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de La Gardie, qui sont des plus grands seigneurs de Suède.

GARDIE (Magnus Gabriel de La), comte d'Avensbourg, fut successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes grâces de la reine Christine, qu'il empêcha d'adbiquer autant qu'il fut en lui; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, et généralissime dans la Livonie. En 1656, il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siége. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, et eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de Charles IX, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686.

*GARDINER-DUMESNIL (Jean-Baptiste), professeur de rhétorique aux collèges de Lisieux et d'Harcourt à l'université de Paris, naquit en 1720 au village de Saint-Cyr, près de Valogne en Basse-Normandie en 1764. Après s'être distingué par son enseignement, il fut nommé directeur du collége de Louis le Grand. Un goût sûr et un talent admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, lui assurent un rang distingué parmi les maîtres les plus illustres du 18e siècle. Retiré dans son pays natal avant la révolution, il y fonda, du fruit de ses économies, une école gratuite pour les enfans des habitans. Pendant la terreur, son école fut anéantie, et il se vit forcé de se retirer dans une terre étrangère. Il rentra ensuite dans son pays où il mourut en 1802. On lui doit 1° les *Préceptes de Rhétorique tirés de Quintilien*, Paris, 1762 in-12; 2° les *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, fait sur le plan des *Synonymes français* de l'abbé Girard, 1777, in-12. Il en donna en 1788 une 2e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. M. Jannet en a publié une 3e édition, Paris, 1813, in-8, où il a ajouté un grand nombre d'exemples, et fait disparaître quelques inexactitudes de l'auteur. Delalain en a donné une nouvelle en 1815, revue et augmentée par N. L. Achantre. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Ernesti.

GARDINER (Etienne), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmond, dans le comté de Suffolk, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, et le défendit par son traité: *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4. Il ne se sépara de l'église romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Edouard VI, rétabli sous Marie; et il mourut en 1555, laissant quelques écrits de *controverse*, in-8.

* GARDINER (Guillaume), mathématicien anglais du 18e siècle, n'est connu que par ses *Tables de logarithmes*, Lon-

dres, 1742, in-fol : cet ouvrage a été réimprimé avec des additions, par les soins des Pères Pezanas, Dumas et Blanchard, Avignon, 1770, in-fol. Il n'est plus consulté depuis que les *Tables des logarithmes*, λογάριθμοι, ont paru.

GARENGEOT (René-Jacques Croissant de), né à Vitry le 30 juillet 1688, était membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Il avait beaucoup de connaissances et de dextérité. Ses ouvrages sont : 1° *La Mytomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12. 2° *Traité des instrumens de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12. 3° *Des opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12. 4° *L'Anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12. 5° *L'Opération de la taille*, 1730, in-12. Ces différens écrits sont estimés.

GARET (Jean), bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grâce en 1617, et mourut à Jumiéges en 1694, à 77 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes et judicieuses. *Voyez* l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur pages 158 et 159.

GARETIUS (Jean), né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua par son zèle, ses prédications et l'étude des saintes Lettres. On a de lui : 1° *De veritate corporis Christi in Eucharistiâ.* C'est une collection des passages des Pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'Eucharistie. La dernière édition est d'Anvers, 1569, in-8. 2° *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1564, in-16. 3° *De sacrificio missæ*, Anvers, 1561, in-12. 4° *De sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8. Ces ouvrages ont paru, traduits et commentés en français, sous le titre de *Perpétuité de la Foi*. Ceux qui les ont lus et qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole et Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571.—Son frère Henri Garétius, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des plantes qui naissent en Provence*, 1 vol. in-fol, avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHERANS ou Le Lorrans. C'est le nom du plus ancien roman que nous ayons en langue romance, ou vulgaire française. L'auteur vivait en 1150, sous le règne de Louis le Jeune, bisaïeul de saint Louis. Il y chante en vers les beaux faits de Héruis, duc de Metz, fils du duc Pierre, et père de Garin ou Guérin Le Lohérans, aussi duc de Metz et de Brabant. Le poète suppose que ces princes vivaient sous les règnes de Pepin et de Charles Martel, et en raconte beaucoup d'aventures fabuleuses. La plupart des historiens de Lorraine citent cependant ce poème comme une histoire véritable, au moins quant au fonds : car il est impossible de soutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'histoire, ni des vraies généalogies ; il pèche, à tout moment contre la chronologie et la géographie. Tout l'usage que l'on peut faire de ce roman se réduit à connaître le goût, le langage et les mœurs de ce temps-là.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion prétendue réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° L'*Adolphide*, poème épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave-Adolphe. 2° Un autre *poème* latin à la louange des cantons suisses protestans. 3° Diverses *thèses de théologie.* 4° Un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre : *De Christo mediatore.* Il mourut en 1650.

GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en

Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, et il y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont : 1° Un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne 1520, in-4. 2° Un *poème sur le mépris du monde*, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4. On le trouve aussi avec le précédent. 3° Un autre poème, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédens. 4° Un *Traité des synonymes*, et un autre *des équivoques* ou termes ambigus, Paris, 1494 ; Londres, 1505, in-4. 5° *Dictionnarium artis alchymiæ*, *cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8. On trouve en général beaucoup plus de goût et de savoir dans cet auteur, qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son temps : et c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siècles d'ignorance, que l'abbé Bérault a si bien réhabilité.

* GARNERIN (André-Jacques le Jeune), aéronaute, naquit en 1770. Avant d'exercer l'art périlleux qui a fait sa gloire, il fut chargé en 1793 par le comité de salut public, d'une mission auprès de l'armée du Nord, relative aux équipages des charrois. A son retour il fut pris par les Autrichiens à Marchiennes et renfermé dans les prisons de Bude en Hongrie où il resta trois ans. Il a publié la *relation de son voyage et de sa captivité*, et son ouvrage a eu deux éditions. C'est pendant qu'il était renfermé dans les prisons de la Hongrie, qu'en méditant sur les moyens de franchir les murs, il conçut l'idée des *parachutes*. A son retour en France, il fit l'essai de sa découverte qui lui réussit complètement ; plusieurs fois il a répété son expérience devant presque tous les princes de l'Europe, et Paris a été à plusieurs reprises témoin de ses courageux voyages. Il fut pendant quelques temps en contestation avec son frère aîné qu'il accusait de vouloir usurper son titre, et à cette occasion il publia l'ouvrage intitulé : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère etc.*, 1815, in-8. En 1816, il fit paraître le *Triomphe des Lis* : divertissement qu'il composa en l'honneur du roi. Garnerin le Jeune est mort à Paris le 18 juin 1823, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au jardin Beaujon. Il fut, après Blanchard, le meilleur aéronaute de l'Europe.

GARNET (Henri), jésuite, né à Nottingham en Angleterre, l'an 1555, après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, devint provincial de sa compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion, de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette odieuse entreprise ; il l'avait eue effectivement, mais par la voie de la confession, et avait employé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès ; le Père Garnet fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui voulait voir mourir le *Grand Jésuite*, c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestans ; les catholiques le révérèrent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du Père Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition ; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi ; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collége anglais à Liége. *Voy.* JACQUES VI, roi d'Ecosse.

GARNIER (Robert), né à La Ferté-Bernard, ville du Maine en 1534, mort au Mans en 1590, fut lieutenant-général

de cette ville, et obtint une place de conseiller au grand-conseil sous Henri IV. La lecture de Sénèque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, et dès la seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent audessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; mais les gens de goût sentaient qu'il était beaucoup au dessous de ces grecs. Les *tragédies de Garnier* furent recueillies à Lyon en 1 vol. in-12, en 1597, et à Paris, 1607. On a encore de lui l'*Hymne de la monarchie*, in-4, 1568; et d'autres poésies, qui ne valent pas mieux que son Théâtre. L'abbé Le Clerc, dans sa *Bibliothèque* du Richelet, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, et sa mort en 1601, à 56 ans.

GARNIER (Sébastien), procureur à Blois, sous le règne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593, in-4. Il y célèbre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poème en 1770, in-8, pour prouver que Voltaire y avait pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier, la *Loyssée*, Blois, 1594, in-4. Ce sont les trois premiers chants d'un poème sur l'expédition de saint Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poète contemporain de Malherbes, dont on a des *poésies* imprimées en 1609, in-12, qui sont entièrement oubliées.

GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où sa compagnie l'avait député. C'était un homme plein de piété et de savoir: les ouvrages qui nous restent de lui en sont des témoignages. Les principaux sont: 1° une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-folio, avec quantité de pièces, de notes, de dissertations *sur le pélagianisme*, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de Saint Augustin, Anvers, 1703, in-folio. 2° Une édition de *Libérat*, in-8, Paris, 1675, avec de savans commentaires. 3° Une édition du *Journal des papes* (*Liber diurnus*), 1680, in-4, accompagnée de notes historiques et de dissertations très curieuses. 4° Le *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, 1684, in-fol. 5° *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis societatis Jesu*. C'est un vol. in-4, parfaitement bien disposé, et très utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques. *Voyez* l'éloge que le Père Hardouin a fait de ce jésuite, à la tête de son *Supplément aux OEuvres de Théodoret*. Le cardinal Noris critiqua, avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques et d'autres remarques du Père Garnier, dans sa Dissertation sur les Synodes tenus à l'occasion du pélagianisme; mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du Père Garnier, il revint des préjugés qu'il avait adoptés trop légèrement contre ce savant, et dit que Garnier approchait du mérite des Pères Petau et Sirmond; il ajouta que les Dissertations sur le pélagianisme lui avaient tellement plu, que s'il les avait vues avant de faire imprimer son *Histoire pélagienne*, il ne l'aurait jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les frères Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER, aussi jésuite, né à Lyon, en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Pensées du marquis de*** *sur la religion et l'Eglise*, 1759, in-12.

GARNIER (Dom Julien), de Connerai, au diocèse du Mans, bénédictin de Saint-Maur en 1690, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignait à une grande variété de connaissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et nous font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de *Saint Basile*, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de Saint-Maur. La préface est un morceau précieux par une critique très judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables

des écrits supposés. Dom Garnier ne put en faire paraître que 2 vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrère, mit au jour le 3e en 1730. Il n'est point indigne des premiers. *Voyez* l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, p. 470.

* GARNIER (Charles-George-Thomas), avocat, né à Auxerre le 21 septembre 1746, fit ses études au collége Duplessis, et entra ensuite dans la carrière du barreau où il se distingua de très bonne heure ; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers les belles lettres auxquelles il consacra tous les momens de loisir que lui laissait l'exercice de sa profession. Dès 1770 il publia dans le *Mercure* sous la désignation pseudonyme de Mlle Raigner de Malfontaine quelques *Proverbes dramatiques* qui attirèrent l'attention de Mme de Pralay, chargée de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé. Elle les fit jouer à l'abbaye de Panthémont, par la princesse et ses compagnes, et après avoir découvert quel en était l'auteur, elle lui en demanda de nouveaux que Garnier s'empressa de lui fournir. Il publia d'abord 1° *Proverbes dramatiques*, remarquables par le naturel du dialogue, la vérité des caractères et l'heureuse invention du sujet : un précepte moral est toujours le but de chacun de ces petits drames. 2° *Nouveaux proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux théâtres de société et d'éducation, par M. G.*, Paris, 1784, in-8. 3° *Le Cabinet des fées*, ou *Collection choisie de contes de fées et autres contes merveilleux*, 1785, 41 vol. in-8 et in-12. 4° *Voyages imaginaires, songes, visions, et romans merveilleux*, Paris, 1787, 39 vol. in-8. 5° *OEuvres de Regnard avec des remarques sur chaque pièce, par M. G....*, Paris, 1789 et 1810, 6 vol. in-8. A l'époque de la révolution il fut nommé commissaire (procureur du roi) près un des tribunaux civils de Paris; il exerça ensuite les mêmes fonctions dans sa ville natale où il est mort dans le mois de février 1795.

* GARNIER (Jean-Jacques), historiographe de France, et membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Coron, bourg du Maine, le 18 mars 1729, de parens pauvres, qui lui donnèrent néanmoins une éducation au dessus de leur état. Il se rendit à Paris à 18 ans pour n'être plus à la charge de sa famille. Il ne lui restait que 24 sous, quoiqu'il eût voyagé avec beaucoup d'économie, lorsqu'il se trouva devant la porte du collége d'Harcourt, à l'heure où les élèves y entraient : il se mêla parmi eux pour pénétrer dans la cour où bientôt il resta seul, chacun étant entré dans sa classe; le sous-principal le prenant pour un élève lui ordonna d'aller dans la sienne; mais alors Garnier lui dit qu'il avait terminé ses études et qu'il cherchait à tirer parti du peu qu'il savait. Le sous-principal lui ayant fait quelques questions, prit intérêt à son sort, et lui fit donner dans cet établissement une place de sous-maître. Garnier apprit l'hébreu et dut à la protection du ministre Saint-Florentin, la place de professeur de cette langue au collége de France, dont il devint ensuite inspecteur, et il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à le rendre à sa dignité première. Lorsqu'on exigea le serment à la constitution en 1790, plus attaché à ses principes qu'à ses intérêts, il quitta le collége, aussi pauvre qu'il y fut entré. Lalande lui fit obtenir une pension de 1200 francs, dans un moment où il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut quelques années après, le 21 février 1805. On a de lui : 1° *l'Homme de lettres*, 1764, 2 vol. in-12, dans lequel il s'est peint lui-même. 2° Un *Traité de l'éducation civile*, 1765, in-12. 3° *L'Origine du gouvernement français*, 1765, in-12. 4° Une *suite* à l'*Histoire de France* de l'abbé Velly. Il a écrit la moitié du règne de Louis XI et s'est arrêté à la moitié de celui de Charles IX. Il avait achevé, dit-on, ce règne, mais il détruisit par délicatesse le manuscrit, ne voulant pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondemens. Son travail est moins estimé que celui de Velly et de Villaret. Il n'est pas cependant aussi superficiel

que *le premier*, ni déclamateur comme le second ; mais il a moins de goût, d'esprit et de talens que ces deux écrivains : il est froid, prolixe et monotone. 5° *Figures de l'histoire de France*, dessinées par Moreau le Jeune, et gravées par Le Bas, avec des explications, Paris, 1785, gr. in-4. 6° Un grand nombre de *mémoires* dans le *recueil de l'académie des Inscriptions*, qui se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. M. Barbier lui attribue *le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12; *le Bâtard légitime* ou *le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

*GARNIER-DES CHENES (Edme-Hilaire), né à Montpellier en 1727, et mort le 6 janvier 1812, fut notaire à Paris, puis administrateur de l'enregistrement et des domaines. Il a publié 1° *La Coutume de Paris mise en vers*, Paris, 1768, petit in-12, 3e édition, in-8, 1787. 2° *Traité élémentaire de géographie astronomique*, *naturelle et politique*, 1798, in-8. 3° *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8. 4° *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8. 5° *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8. 6° *Formules d'actes à joindre au Traité élémentaire*, 1812, in-4. 7° Des *Mémoires* dans *ceux de la société d'agriculture de Paris*, dont il était membre ; on y trouve aussi son éloge.

*GARNIER (Le comte Germain), pair de France, ministre d'état, né à Auxerre le 8 novembre 1754, était procureur au Châtelet, lorsqu'il obtint, en 1789, par la protection de Mme la duchesse de Narbonne, la place de secrétaire de Mme Adélaïde tante de Louis XVI. Il fut élu député suppléant de Paris aux Etats-généraux, où il ne siégea pas. Il devint ensuite membre du Directoire du département. En 1790, il s'attacha à la société monarchique, et refusa, l'année suivante, le ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1792, il se retira en Suisse où l'étude fut son unique occupation ; il rentra en France, après le 18 brumaire, fut nommé préfet de Seine-et-Oise, ensuite sénateur et comte de l'empire. Décoré du cordon de la Légion d'honneur, il fut en 1809 président du Sénat. Il vota la déchéance de Buonaparte, et fut créé pair de France avec le titre de marquis par le roi, le 4 juin 1814. Fidèle à son serment, il quitta Paris le 20 mars 1815, et rejeta les offres qui lui furent faites de reprendre les fonctions de conseiller du sceau des titres. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le 8 juillet, époque où le roi le nomma président du collège électoral de Seine-et-Oise, membre du conseil privé et ministre d'état. Il parut souvent à la tribune et fut membre de plusieurs commissions surtout des finances dont il était habituellement le rapporteur. Il est mort le 4 octobre 1821. Dans sa jeunesse il fit des vers. La chanson qu'il composa pour Mme la vicomtesse Diane de Polignac eut beaucoup de vogue dans le temps. Le comte Germain vécut dans le célibat : homme privé, il se montra avec toutes les grâces de l'esprit ; et son plus grand plaisir était de raconter quelque anecdote de l'ancienne cour, de s'entretenir de Mme de Sévigné dont il avait des lettres manuscrites, et de parler de sa vie comme si elle eût été sa contemporaine et son amie. On a de lui 1° *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792, in-12. 2° *Aventures de Caleb Williams* ou *Les choses comme elles sont*, traduites de l'anglais, 1796, 2 vol. in-8. 3° *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique*, 1796, in-12. 4° *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais d'Adam Smith, avec un grand nombre de notes et d'observations, 1802, 5 vol. in-8. C'est la meilleure traduction que nous ayons de cet ouvrage. 5° *Description géographique*, *physique et politique du département de Seine-et-Oise*. 4° Plusieurs *rapports* sur le budget, sur les finances, etc. 7° Un *Mémoire sur la valeur des monnaies de comptes chez les peuples de l'antiquité*, Paris, 1817, in-4, qu'il lut à l'*académie des Inscriptions* dont il était membre, et qui paraît présenter bien des idées paradoxales.

GAROFALO ou GAROFANO (Benvenuto Tisio, dit le), peintre, naquit à Ferrare en 1481, et mourut en 1559. Il fut long-temps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talens de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excellait à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devait qu'à lui-même, il peignait ordinairement un œillet, par allusion à son nom qui, en italien, signifie la même chose. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

*GARRAN DE COULON (Jean-Philippe), membre de l'Institut, naquit vers 1744 à Saint-Maxent (Deux-Sèvres). Il embrassa les principes de la révolution, devint successivement membre du Comité des recherches de sa commune, député à l'Assemblée législative et à la Convention. Il présenta plusieurs rapports contre la cour, appuya la proposition de supprimer les titres de *sire* et de *majesté*, et se montra fortement attaché au parti des *amis des noirs* ; mais lorsqu'il fut question du jugement de Louis XVI, il s'éleva contre la cumulation de pouvoirs que se permettait l'Assemblée, refusa de prononcer comme juge sur le sort de ce prince, et vota comme législateur la réclusion du monarque. Nommé grand-juge à la haute cour d'Orléans, il fut réélu au conseil des Cinq-cents où il défendit Santhonax, dont il justifia l'administration, vota en faveur des sociétés populaires, et déclara même qu'il était membre de celle de Paris. Après sa sortie du conseil, il remplaça Genissieux dans les fonctions de commissaire du Directoire près le tribunal de cassation, et fut élevé à la dignité de sénateur après la révolution du 18 brumaire. En mai 1804, il obtint la sénatorerie de Riom, et quoiqu'il prît part à tous les actes du Sénat contre Buonaparte, il ne fut pourtant pas du nombre des pairs nommés par le roi. Il est mort le 19 décembre 1816, à 72 ans. Il était de l'Institut, et a publié outre plusieurs *rapports* aux diverses assemblées dont il a été membre : 1° *Recherches historiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne*, 1795, in-8. 2° *Rapport sur les troubles de Saint-Domingue*, in-8 ; et autres brochures patriotiques. Il a aussi fourni de nombreux articles au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRICK (David), né à Herefort en 1716, d'un français nommé *la Garrigue*, protestant, s'est fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siècle où les hommes et les femmes consacrés à la frivolité publique, sont estimés et préconisés comme des gens qui auraient sauvé la patrie, la gloire de l'histrion anglais n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à la gloire d'acteur qu'il a osé aspirer : on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modèle. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarrassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse, à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite, sous ce dernier point de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épiglogue anglais. A la fin d'une pièce, vous êtes tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, et débiter de mémoire ou en lisant, un sermon satirique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, et fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, et avec la même pompe que lui. Si comme on l'assure, il a laissé quatre millions de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très grand homme ; mais le public, dont cette somme atteste la duperie et la balourdise, paraîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levaient sur les individus oisifs et dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*voyez* ROSCIUS) ; mais cela prouve précisément que l'espèce humaine a toujours eu du goût pour les sottises, et n'a jamais cru les payer trop cher. (Il a aussi composé près de 28 pièces, soit comé-

dies soit petits opéras. La vie de cet auteur a fourni le sujet de diverses pièces françaises. *Garrick double*, comédie-vaudeville en un acte, 1800, in-8, par MM. A. Gouffé et Duval; *Le portrait de Fiedling*, vaudeville de MM. Ségur jeune, Desfaucherets et Després, 1800; *Garrick et les comédiens français*, vaudeville de M. Radot, 1815. On peut consulter les *Mémoires de la vie de D. Garrick*, par Thomas Davie, Londres, 1780, 2 vol. in-8; la *vie de Garrick* par Arth. Murphy, ibid. 1801, 2 vol. in-8, traduite par M. de Marignia, Paris, 1801, in-12; *Garrick* ou *Les auteurs anglais*, ou *observations sur l'art dramatique* trad. de l'anglais, 1769, in-12. La collection des Mémoires sur l'art dramatique publiée à Paris en 1822 comprend des *Mémoires* sur la vie de Garrick, trad. de l'anglais par le traducteur des Œuvres de Walter-Scott.

* GARROS (Pierre-Ascension), mécanicien, dont nous ignorons le lieu et la date de naissance, est connu comme fondateur d'une manufacture pour les apprentis pauvres et orphelins, qu'il avait établie rue du faubourg Saint-Denis à Paris, et qui malheureusement n'a pu se maintenir, et comme inventeur d'une machine télégraphique à l'usage de la marine et des armées qui ne fut point adoptée. Il a publié sur les sciences, la politique et la morale plusieurs écrits anonymes dont les plus importans sont 1° *Ponts en fer indestructibles et inamovibles jetés en 2 minutes*, 1799, in-8; 2° *Projet de constitution, base fondamentale de la constitution française*, Paris, 1814, in-8; 3° de la *Sauve-garde des peuples contre les abus du pouvoir*, 1815, in-8, trad. en espagnol; 4° *Esprit de la morale universelle* ou *Manuel de tous les âges, traduit d'un manuscrit indien*, 1821, in-8. — Un autre Garros (Pierre de), poète gascon, né à Lectoure, est auteur d'un *Recueil de poésies patoises*, imprimé en 1565.

GARSAULT (François-Alexandre), petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau Parfait-Maréchal*, ou *Connaissance générale et universelle du cheval*, 7e édition in-4, 1805. Les éditions multipliées de cet ouvrage montrent qu'il a été bien accueilli, et qu'il est fort utile. Il avait auparavant donné l'*Anatomie du cheval*, traduite de l'anglais de Snap, Paris, 1737, in-4. On a encore de lui: 1° *Traité des voitures*, 1756, in-4. Il y donne entre autres la description d'une voiture inversable, dont il s'est longtemps servi. 2° *Le guide du cavalier*, 1769, in-12. 3° *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances utiles*, 1761, in-8. 4° *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12. 5° *Descriptions de plusieurs arts* dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH (Samuel), poète et médecin anglais, de la province d'York, mort le 18 janvier 1719, cultiva avec un succès égal ces deux arts différens. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres, en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensari*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations gratis, et les médecines à bas pris. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. Garth se vengea d'eux par un petite poème en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé: *le Dispensary*, dont la 6e édition a été donnée à Londres en 1706, in-8. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine; mais elle est très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, et même du savoir.

* GARVE (Christian), moraliste allemand, né à Breslaw le 7 janvier 1742, y mourut le 11 décembre 1798. Il réunissait à beaucoup d'instruction une grande connaissance du cœur humain. Ses principes de morale sont assez purs; il se montre cependant en quelques endroits admirateur de la philosophie de Kant qu'il eût désiré mettre à la portée du vulgaire. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Disser-*

tatio de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium, Halle, 1766, in-4. 2° *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, 1766. 3° *Dissertation sur l'union de la morale et de la politique*, Breslaw, 1788, in-8, en allemand, ainsi que les ouvrages suivans. Elle a été traduite en français, Berlin, 1789. 4° *Recherches sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslaw, 1792, 3 part. in-8. 5° *Tableau des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*, Breslaw, 1798, in-8. 6° *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale*, 1798, in-8. 7° Un *Traité de la patience*, qu'il dicta de son lit de mort à un de ses amis. 8° *Sur l'existence de Dieu*, Breslaw, 1802, in-8, ouvrage posthume. 9° Un grand nombre de traductions, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Ethique*, de la *Rhétorique* et de la *Politique* d'Aristote, et plusieurs ouvrages sur l'histoire, la politique et la biographie, parmi lesquels on distingue *Fragmens d'un tabelau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Fréderic II*, 1798, 2 vol. in-8.

GARZI (Louis), peintre, de Pistoie dans la Toscane, disciple d'André Sacchi, et émule de Carle Maratti dans cette école, fut chéri de son maître, et surpassa son rival. Il avait de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage supérieur à tout ce qu'il avait fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721, à 83 ans.

* GARZIA. Il y a eu en Espagne plusieurs peintres célèbres de ce nom, depuis le 17[e] siècle jusqu'au commencecement du 18[e]; ces artistes sont : — Garzia Hidalgo, dont on cite à Valence le tableau de la *Bataille de Lépante*; — Garzia de Miranda, appelé *le Manchot*, peintre de Philippe V; — Garcia Reynoso; — Garcia Salmeron. — On compte parmi les bons sculpteurs du nom de Garzia, Fernand, François, Jean, et deux frères François et Jérôme, chanoines de Saint-Sauveur de Grenade.

GARZONI (Thomas), né à Bagnacavallo, chanoine-régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il est auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4. 1° *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1586, in-16. 2° *L'Hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longueval, 1620, in-8. 3° *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8. C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle.

* GARZONI (Pierre), sénateur et historiographe de Venise, naquit en 1660. Il fut chargé de continuer l'*Histoire* de cette république, que Michel Foscarini avait conduite jusqu'en 1690, et il la publia sous le titre de *Istoria della republica di Venezia, in tempo della sacra lega contra Maometto IV e tre suoi successori*, Venise, 1705, 2 vol. in-4. Elle obtint un brillant succès et fut réimprimée pour la quatrième fois en 1719. Il mourut vers 1730.

* GASCOIGNE (Sir William), magistrat anglais, célèbre par sa vertu incorruptible et la fermeté de son caractère, naquit à Harwood vers 1350. Pendant qu'il remplissait les fonctions d'avocat du roi et de juge des plaids communs, il mit un frein aux rapines des gens de justice. La manière honorable dont il s'acquitta de cet emploi le fit élever à la dignité de grand-justicier d'Angleterre (premier juge du banc du roi), et dans ce poste éminent il se conduisit avec une énergie peu commune. L'archevêque Scrope, accusé de haute trahison, fut présenté à son tribunal avec injonction expresse de la cour de prendre connaissance de cette affaire; mais ne pouvant, sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, juger un archevêque, il pré-

féra encourir la disgrâce du monarque que de prononcer dans une cause dont la connaissance lui était interdite par la loi. Toujours inexorable dans ses fonctions, il osa condamner, en présence du jeune prince de Galles (depuis Henri V), un des compagnons de ses débauches, traduit devant son tribunal pour un crime capital, quoique le prince le prît publiquement sous sa protection, et qu'il fût venu lui-même à l'audience dans l'espoir de lui imposer; il fit même arrêter sur-le-champ, et conduire dans la prison du Banc du roi, ce prince qui, furieux de ce qu'il regardait comme un manque d'égard pour sa personne, s'oublia jusqu'au point de le frapper sur son siége. Le roi, instruit de cette action, s'écria : « Heureux le monarque qui possède un magistrat assez courageux pour faire exécuter les lois contre un tel criminel ! » mais plus heureux encore le père dont le fils peut se soumettre à une telle punition. » Cet événement a été souvent célébré par les poètes, notamment dans une pièce intitulée *The play of king Henri V*. Gascoigne fut chargé par Henri IV de plusieurs négociations importantes, et contribua beaucoup à apaiser les troubles occasionés par la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. Il mourut en 1413.

* GASMANN (Florian Léopold), célèbre compositeur allemand, né en 1729, à Brux en Bohême, mort en 1774, parcourut une partie de l'Italie, et vint se fixer à Vienne, où il rédigea le catalogue de la bibliothèque impériale de musique. Cette ville lui doit encore l'établissement d'une caisse de secours pour les veuves des musiciens, qu'il établit en 1772. Il a travaillé pour le théâtre, pour la chambre, mais plus particulièrement pour l'église. On cite, dans ce dernier genre, son *Dies iræ* et son oratorio de *Betulia liberata*. La liste de ses ouvrages se trouve *dans Gerber*.

GASPAR. *Voyez* MAGES.

* GASPARI (Christian-Adam), conseiller de collége et professeur de géographie et de statistique à l'université de Kœnigsberg, naquit le 18 novembre 1752 à Scheusinger, ville du comté de Hennerberg dans le royaume de Saxe, d'une honnête famille bourgeoise. Arrivé à l'université de Gottingue à l'âge de 23 ans, il y termina ses études, et devint ensuite gouverneur chez le comte de Moltke à Noer dans le duché de Schleswig. Il s'était occupé sérieusement d'économie politique ; il continua ses travaux sur cette science, et ne tarda pas à publier trois volumes de matériaux pour servir à la connaissance de l'histoire et de l'économie politique des royaumes du Nord. Reçu docteur de la faculté de philosophie à l'université de Kiel en 1790, il fut bientôt professeur au Gymnase d'Oldenbourg ; puis il fut chargé de la rédaction de la *Bibliothèque allemande* que Nicolaï avait abandonnée en 1792. Après avoir passé à Hambourg pendant trois ans, il se rendit à Erfurt, à Weimar, et à Iéna. Il enseigna la géographie et la statistique dans cette dernière ville. Retiré à Wandsbeck près de Hambourg, il publia un grand nombre d'ouvrages, et c'est de cette époque que date sa plus grande activité comme auteur. Après avoir fait paraître un ouvrage en deux vol. sur le *Recez de la députation de l'empire*, il donna de 1800 à 1802 les *Ephémérides de géographie générale*. Ces ouvrages le firent appeler en 1803 de la manière la plus honorable à la chaire de statistique et d'histoire de l'université de Dorpat nouvellement créée, avec le titre de conseiller aulique impérial, puis en 1810 à celle de géographie et de statistique de Kœnigsberg où il est mort le 27 mai 1830, après avoir reçu de l'empereur Alexandre et de son successeur les distinctions les plus honorables, et avoir été trois fois protecteur de l'université, et neuf fois doyen de la faculté de philosophie. Nous n'avons point indiqué tous les ouvrages de Gaspari qui fut un écrivain fécond : on en trouve la liste dans l'*Allemagne* savante de Mènsel : *Ses manuels* pour l'enseignement ont eu beaucoup d'éditions. Dans ses leçons il suivait la méthode de Busching et Gatterer. Ce savant a beaucoup contribué aux progrès qu'ont faits depuis 50 ans la géographie et la statistique.

GASPARINI, surnommé BARZIZIO ou Bazbizza, du lieu de sa naissance, Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres; le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Gasparini mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *commentaires* sur divers livres de Cicéron; des *épîtres* imprimées en Sorbonne, 1469, in-4; des *harangues* et d'autres productions. Ses lettres et ses harangues ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol.

GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parens qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclamait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, et 2 ans après on l'appela à Aix, pour y remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que « l'homme » n'est destiné à manger que du fruit, » et que l'usage de la viande, étant contraire à sa constitution, était abusif et dangereux. Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac; et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui serait une cruauté inutile et révoltante, si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes (*voyez* le Spect. de la Nature, tom. 3, p. 494). Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes; et pendant les dernières années de sa vie il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissans, tels que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. Descartes chan-

geait alors la face de la philosophie ; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui, il attaqua ses *méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie, comme on construit un roman ; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite, ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable ; mais la source était si mauvaise, qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode et le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'épicuréisme, se fit des adversaires ; et malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion ; mais cette imputation resta sans d'autre preuve, que l'analogie de son système avec celui d'Epicure ; analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Etre-Suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 25 octobre 1656, dans la 65e année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécile voulant lui faire adopter le système de la métempsycose, et lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je savais bien que, suivant Pythagore, les » âmes des hommes après leur mort entraient dans le corps des bêtes ; mais » je ne croyais pas que l'âme d'une bête » entrât dans le corps d'un homme. » Réponse applicable à nos profonds matérialistes, qui renchérissent encore sur les pythagoriciens. Gassendi avait cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atomes, il s'était beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire ; il disait, à la vérité, que *c'était un jeu*, *mais le jeu du monde le mieux inventé*. Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres : *Sapere aude ;* ce n'était pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avait donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon en 6 vol. in-fol., 1658, avec la vie de Gassendi, par Sorbière. Ils renferment : 1° La *Philosophie d'Epicure*. 2° La *Philosophie de l'auteur*. 3° Des *Œuvres astronomiques*. 4° Les *Vies de Peiresc*, *d'Epicure* (roman apologétique), *de Copernic*, *de Tycho-Brahé*, *de Peurbachius*, *etc.* 5° La *Réfutation des méditations de Descartes ;* recueil de visions philosophiques qui en combattent d'autres. 6° Divers autres *traités*. 7° Des *épîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnemens, semble affaiblir son jugement, et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certainement sur lui la supériorité du stile et du génie. Le Père Bougerel de l'Oratoire a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, et trop de minuties et de digressions étrangères à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la vie et de la philosophie de Gassendi*, par M. de Camburat. C'est une apologie du philosophe et de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles et fausses.

* GASSENDI (Jean-Jacques-Basilien), lieutenant-général d'artillerie et pair de France, né en Provence le 18 décembre 1748, appartient à la famille du célèbre savant de ce nom. En 1789, il était capitaine d'artillerie : après avoir fait les campagnes de la révolution, il parvint au grade de général de brigade qu'il avait

déjà obtenu en 1800, lorsque Buonaparte, qui avait servi sous ses ordres dans le régiment de Lafère, lui confia le soin d'organiser et de commander le parc d'artillerie du camp de l'armée de réserve formé dans les environs de Dijon. Il devint successivement en 1805 chef de la 6e division au ministère de la guerre, peu de temps après conseiller d'état, grand-officier de la légion d'honneur en 1811, candidat au sénat-conservateur, comte de l'empire, général de division, sénateur en 1813 et grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion. Il applaudit à la chute de Buonaparte, reçut le titre de pair de Louis XVIII, et fut placé sur la liste des pairs des cent-jours. Exclu sous la seconde restauration de la chambre haute, il ne tarda pas à y rentrer après avoir démontré qu'il était étranger à l'insertion de son nom dans l'ordonnance de Buonaparte. Il votait habituellement avec le côté gauche. Gassendi est mort en 1828 à Nuits (Côte-d'Or) où il avait depuis long-temps fixé son domicile. Il avait donné en 1789 un ouvrage élémentaire sur l'artillerie qui a eu beaucoup de succès, et qui a été réimprimé cinq fois; la dernière édition est de 1819, 2 vol. in-8. Il a pour titre : *Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France, attachés au service de terre*. On a de lui aussi un recueil de poésies, publié par lui-même et intitulé : *Mes loisirs par M. de G., ancien officier au régiment de Lafère*, Dijon, 1820, 1 vol. in-18. *L'almanach des Muses* renferme aussi plusieurs pièces de poésies qui appartiennent au même auteur et sont fort agréables.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, était fils d'un président au parlement de cette ville. Il servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eût récompensées, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de La Force en Lorraine. Il défit 1,400 hommes en trois petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, et d'autres places. Les années suivantes le virent paraître au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant-général de l'armée de Flandre, et continua de donner des preuves de sa valeur au siége de diverses places, surtout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de La Meilleraye. Il arriva à ce siége une anecdote singulière, qui prouve que des subalternes peuvent quelquefois oublier l'obéissance et la subordination, pour prévenir les malheurs qui naissent des passions des chefs, et que les règles les plus sacrées ont leurs exceptions. Voici comme Puységur raconte la chose dans ses Mémoires. « Lors de la prise de Gravelines en 1644, » le régiment des gardes, conduit par La » Meilleraye, entre le premier dans la » place : le premier régiment de l'armée » étant le seul qui, suivant l'usage du » temps, ait droit d'entrer dans une » ville conquise, quand il est assez fort » pour la garder. Gassion voulant y faire » entrer le régiment de Navarre, La Meil» leraye s'y oppose; et la querelle s'é» chauffant, ils mettent tous deux l'épée » à la main, l'un criant: *A moi Navarre*, » et l'autre : *A moi les gardes*. Les deux » maréchaux et les deux régimens sont » sur le point d'en venir aux mains, lors» que le marquis de Lambert arrive. Il » fait ce qu'il peut pour les apaiser; mais » voyant qu'il n'y réussit pas, il dit, d'un » ton de maître, au régiment des gardes » et à celui de Navarre : *Messieurs, vous* » *êtes les troupes du roi. Il ne faut pas* » *que la mésintelligence de deux géné*» *raux vous fasse couper la gorge. C'est* » *pourquoi je vous commande, de la* » *part du roi et de M. le duc d'Orléans,* » *de retirer vos armes, et de ne plus* » *obéir ni à M. de la Meilleraye ni à* » *M. de Gassion*. Les troupes lui obéis-

» sent; et les deux maréchaux, voyant » qu'ils ne sont plus les maîtres, se re- » tirent. Cette action, également sage » et hardie, augmenta considérablement » la réputation de Lambert. » Gassion reçut un coup de mousquet au siége de Lens, en 1647, et mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon politique et un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avait établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime *que la spéculation était merveilleuse dans le cabinet ; mais qu'il fallait nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre*. L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, écrite d'un stile languissant et diffus.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien nommé Cloesterlé, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince évêque de Ratisbonne, s'est rendu célèbre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation et l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de protestans et de catholiques ont attesté ce fait comme témoins oculaires; d'autres l'ont nié; quelques-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Journal hist. et litt.*, 15 juin 1776, p. 248; 15 décembre 1777, p. 595; 1er octobre 1784, p. 234. L'abbé Gassner était au reste un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité et de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de son traité *De miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour de la magie : ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avait d'ailleurs l'air si peu magicien ! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica eccles. germ.*, et le célèbre Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une manière à embarrasser ses adversaires.

* GAST (Jean ou John), historien irlandais, naquit à Dublin en 1716; il était fils d'un officier français, qui avait quitté Bordeaux pour cause de religion et qui s'était réfugié en Irlande, et d'une parente de Montesquieu. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord chapelain d'une congrégation française à Portalington, et en 1744 archidiacre de Glandelah, et curé de Saint-Nicolas à Dublin. En même temps il se livra à l'instruction et ouvrit chez lui une école qu'il dirigea avec beaucoup de zèle et de savoir. On a de lui 1° *Rudimens de l'histoire grecque*, en forme de dialogues, Dublin, 1754, in-8; 2° *Histoire de la Grèce, depuis l'avénement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4. Ces deux ouvrages eurent avec justice un grand succès. Le second a été traduit en français (par madame Villeroi). On le trouve dans l'*Histoire* de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais par Leuliete, Paris, 1807, 2 vol. in-8; 3° *Lettres d'un ministre de l'église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. Gast mourut en 1788.

GASTALDI (Jérôme), d'une maison célèbre, vit le jour à Gênes, au commencement du 17e siècle. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vi-

gilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste politico-legatis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDI (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il s'était fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de 40 ans la première chaire. Il avait dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connaître à cette ville combien un tel homme lui était utile. Il joignit à une probité exacte et à une conduite régulière, beaucoup de facilité à s'énoncer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont 1° *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage, et y explique celle de Descartes. 2° Plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps, et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

GASTAUD (François), d'abord père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il était exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires et à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'était un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, et qui, pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardens admirateurs du Père Quesnel. On a de Gastaud 1° un *Recueil d'homélies sur l'épître aux Romains*, 2 vol. in-12. 2° *La Politique des jésuites démasquée*, et d'autres ouvrages oubliés.

* GASTELIER DE LA TOUR (Denis-François), généalogiste, né en 1709 à Montpellier, passa toute sa vie dans un état voisin de l'indigence, refusant des places qui auraient pu le mettre dans une position plus agréable, mais dans lesquelles il n'aurait pas conservé son indépendance. Il s'occupa de bonne heure de l'art héraldique et fit la généalogie d'un grand nombre de maisons. M. A. Barbier a donné dans son *Examen critique* la liste des ouvrages de Gastelier de la Tour : ce savant nous a fait connaître aussi les circonstances qui amenèrent la mort de ce vertueux écrivain : Gastelier mourut à Paris en 1781 des suites de la commotion trop violente que lui causa la nouvelle d'une immense succession inespérée. Ses principaux ouvrages sont 1° *Dictionnaire étymologique des termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12; 2° *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, en société avec Dubuisson, Paris, 1757, 2 vol. in-12; 3° *Généalogie de la maison de Châteauneuf Randon*, 1760, in-4; 4° *Généalogie de la maison de Foix*, 1762, in-4; 5° *Description de la ville de Montpellier*, 1764, in-4; 6° *Armorial des états du Languedoc*, 1767, in-4; 7° *Généalogie de la maison de Varagne de Gardone*, 1769, in-4; 8° *Généalogie de la maison de Pressac-Desclignac*, 1770, in-4; 9° *Dictionnaire héraldique contenant tout ce qui a rapport à la science du blason*, Paris, 1774, in-8. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique et historique du Languedoc*, qui devait former plusieurs volumes in-folio, et qui n'a pas été publiée.

* GASTELIER (Réné-Georges), médecin, né le 1er octobre 1741 à Ferrières, en Gatinais, s'occupa à la fois de droit et de médecine, et devint avocat au parle-

ment et docteur de la faculté de Paris. Cependant il s'attacha plus particulièrement à l'art de guérir, devint médecin consultant du duc d'Orléans, s'occupa d'une statistique du Gatinais que lui demanda Turgot, auquel il donna en 1776 un excellent *rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens que l'on pourrait employer pour assainir cette province.* En 1780, il fut nommé maire de Montargis et réélu, suivant les formes populaires, en 1791. En 1787, il faisait partie de l'assemblée provinciale de l'Orléanais : en 1791, il fut élu député du Loiret à l'Assemblée législative où il siégea au côté droit. C'est à cette assemblée que, la même année, il fit hommage de cinq médailles d'or et de quatre-vingts jetons d'argent qu'il avait obtenus en prix de la société de médecine. Le 11 juillet, il se prononça vivement contre les pétitions dont les habitans de Paris accablaient l'Assemblée, et dit que 82 départemens n'avaient pas envoyé leurs députés que pour n'entendre que le 83me. Pendant toute cette session, il se fit remarquer par sa loyauté et par ses bonnes intentions. A l'époque de la terreur il alla chercher quelque sécurité dans la ville de Sens dont les autorités semblaient moins disposées qu'ailleurs à suivre le torrent révolutionnaire : dans les momens d'anarchie, la vertu ne saurait trouver d'asile nulle part; il fut arrêté comme suspect, subit une détention de près d'un an, et aurait, comme tant d'autres gens de bien, porté sa tête sur l'échafaud, si, le 9 thermidor, la France n'eût été délivrée du monstre qui la tyrannisa trop long-temps. Quoiqu'il fût rendu à la liberté, il ne jouit pas de la tranquillité qu'il méritait d'obtenir : il fut poursuivi par de calomnieuses imputations qu'il crut devoir repousser dans les dernières années de sa vie par un *Mémoire* justificatif sous ce titre : *A mes concitoyens.* Après avoir séjourné quelque temps à Montargis, il vint se fixer à Paris où il pratiqua son art, et où il est mort le 20 novembre 1821. En 1791 le duc d'Orléans voulant lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent d'une maison à Montargis; Gastelier s'empressa de la donner à la commune pour l'usage des habitans. Louis XVIII l'avait décoré du grand cordon de Saint-Michel en 1817. La *biographie médicale* publiée chez Panckouke donne la liste de ses ouvrages. Les principaux sont 1° *Principes de médecine de Home*, traduits du latin, auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même auteur intitulé : *Expériences et Observations de médecine*, traduites de l'anglais, Montargis, 1772, 2 vol. in-8; 2° *Avis à mes concitoyens*, ou *Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, Montargis, 1773, in-12, réimprimé avec des additions sous ces titres : *Traité de la fièvre miliaire des femmes en couche*, Montargis, 1779, in-8, et *Traité de la fièvre miliaire épidémique*, 1784, in-12; 3° *Traité des spécifiques en médecine*, Paris, 1783, in-8; 4° *Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses*, mémoire couronné par la société royale de médecine en 1785, Orléans, 1787, in-8; 5° *Dissertation sur le supplice de la guillotine*; 6° *des Maladies aiguës des femmes en couche*, Paris, 1812, in-8; 7° *Controverses médicales*, 1817, in-8; 8° *Exposé fidèle des petites véroles survenues après la vaccination, suivi d'observations sur la petite vérole naturelle, sur la petite vérole artificielle et sur la vaccine*, Paris, 1819, in-8, et plusieurs *Mémoires* couronnés par la société royale de médecine, insérés dans ses *mémoires* en 1779-1783.

GASTINAU (Nicolas), parisien, naquit en 1621. Il était curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avait brillé dans les conférences théologiques et anticonstitutionnelles, qui se tenaient chez le docteur Launoi.

GASTON III, surnommé *Phébus*, comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, et par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire

hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains pour souper. Il avait composé un livre intitulé *Phœbus, des déduys de la chasse*, in-4, sans date, réimprimé en 1529 à Paris. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son père entretenait une maîtresse, et Agnès, sa mère, fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en était roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on servirait à son père en lui faisant accroire qu'elle le guérirait de son fol amour. Cette poudre était un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut en 1382, dans une prison où son père l'avait fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne le 11 avril, jour de Pâques 1512, et y fut tué en voulant envelopper un reste d'espagnols qui se retiraient. Il n'avait que 24 ans. (Il avait été nommé *Foudre d'Italie*. Il faut lire dans Brantôme ce qu'il raconte de ce jeune héros.)

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour aller le joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. *Voyez* PLESSIS RICHELIEU (Armand). Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime et lâche. Il laissa des *mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

GASTON ou GAST, gentil homme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du 11ᵉ siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

* GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poète français, né à Rodez en 1767, d'une famille distinguée, fit ses études à Paris au collége Duplessis et entra ensuite au service. Il était déjà capitaine de cavalerie, lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1790, et servit dans l'armée de Condé. Il passa ensuite à Hambourg, puis en Russie, où il fut d'abord obligé, pour subsister, de donner des leçons de français. Le comte de Romanzoff ayant eu occasion de le connaître, lui confia la direction du *Journal littéraire* de Saint-Pétersbourg, et lui fit accorder, par l'impératrice Catherine II, une place à la bibliothèque impériale. Paul I l'honora de son estime particulière, et le créa chevalier de Malte. Il rentra en France en 1800, se fit connaître par la publication de quelques fragmens d'une *Traduction de l'Enéide* qu'il avait commencée en Russie, et quelques temps après il en publia les

quatre premiers livres. Fourcroy, son parent, chargé alors de la direction de l'instruction publique, le nomma proviseur du lycée de Limoges. Gaston continua de publier les autres livres de sa traduction qui ne fut terminée qu'en 1807. Sa santé altérée ne lui permit pas de remplir long-temps les fonctions qui lui avaient été confiés. Il mourut d'une maladie de poitrine le 14 décembre 1808. On lui doit une *Traduction de l'Enéide* en vers français, 1803-1807, 3 vol. in-8, et 1808, 4 vol. in-12, avec le texte en regard et des notes pleines d'érudition et de goût, et où l'on trouve d'excellens principes de morale. Cette traduction a obtenu un grand succès et le méritait : l'auteur sait écrire en vers; son stile a de la clarté, de la pureté, de l'harmonie; il ne se néglige point, il lutte sans cesse contre son original, et quelquefois ses efforts sont heureux; mais il n'a pas cette manière brillante, cette versification si distinguée par la variété des coupes, le jeu des phrases, l'artifice de l'harmonie, qui a placé Delille au dessus de tous les poètes de son temps; aussi la traduction de ce dernier est préférée, quoique moins fidèle et négligée en beaucoup d'endroits. Gaston a composé en outre deux *tragédies* dont une fut représentée à Saint-Pétersbourg, et l'autre a été reçue au Théâtre Français; et un poème sur *les quatre âges de la femme* dont on connait divers fragmens.

GATAKER (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1574, fut pasteur à Lincolns-Inn, et ensuite à Rotherhith, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans, sont 1° *Adversaria miscellanea.* 2° Une édition du livre de l'empereur *Marci Antonini, de Rebus suis*, Londres, 1707, in-4. 3° Une *Dissertation sur le stile du nouveau Testament*, contre Pfochen (*voyez ce mot*). 4° *Cinnus* : c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés; fruit d'une critique quelquefois juste et savante, quelquefois légère et fausse. Gataker était un homme d'érudition; mais la singularité de ses sentimens, et la bizarre affectation de son stile, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker, sous ce titre *Thomæ Gatakeri opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

* GATES (Horace), général américain, né en Angleterre en 1728, fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut ensuite envoyé en Amérique, où il servit en qualité de capitaine d'infanterie, et s'y distingua dans diverses occasions. Il revint en Angleterre en 1763; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du nouveau-monde, le détermina à vendre sa commission et à y retourner. Il acheta un domaine dans la colonie de Virginie, et il y vécut paisiblement jusqu'au moment de la guerre de l'indépendance, époque où il prit les armes pour sa patrie adoptive. Ses talens militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent bientôt aux grades supérieurs. En 1776, il fut investi du commandement en chef de l'armée américaine du Nord, et peu après il battit en plusieurs rencontres l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne, qu'il força de capituler le 13 octobre 1777 à Saratoga. Envoyé ensuite dans la Caroline septentrionale, il fut battu par Cornwallis, qui, à la tête de 1,500 hommes de troupes réglées, mit en déroute six mille hommes de milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier. Ce revers fut d'autant plus sensible au général Gates, qu'au moment où il s'occupait à le réparer, le congrès américain lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. Il se retira dans une de ses fermes dans le comté de Berkley et y mourut le 10 mars 1806, emportant avec lui l'estime publique pour ses talens militaires, et surtout pour son humanité et sa modération dans la victoire.

GATIEN (Saint), fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Evangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du 3e siècle.

GATIMOZIN. *Voyez* GUATIMOZIN.

* GATTEL (Claude-Marie), littéra-

teur et grammairien, né à Lyon le 21 avril 1743, professa la philosophie dans cette ville, ensuite au collége royal de Grenoble. Mais ce collége ayant été donné en 1786 à la congrégation de Saint-Joseph, il s'adonna entièrement à l'étude des langues. Lors de l'organisation des écoles centrales, il obtint la chaire de grammaire générale à Grenoble, et fut ensuite nommé proviseur du Lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut le 19 juin 1812. On lui doit : 1° *Nouveau dictionnaire esgagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine de chaque mot*, Lyon, 1790, 2 vol. in-8, réimprimé en 1803, en 2 vol. in-4. 2° *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2. vol. in-8, qui obtint un grand succès, et qui a été réimprimé en 1803, loin de l'auteur et à son insu, avec des additions qu'il n'appouvait pas toutes; aussi ne donna-t-il le titre de seconde édition qu'à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8. Il a été réimprimé en 1820. 3° *Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français*, 1798, 2 vol. oblongs. 4° *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. oblongs. 5° *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8. On lui a attribué : *Mémoires du marquis de Pombal*, traduits de l'italien, 1785, 4 vol. in-12. Cet ouvrage ne porte point son nom, et l'on a quelque raison de douter qu'il soit de lui.

* GATTERER (Jean-Christophe), savant professeur d'histoire, de géographie et de généalogie à Nuremberg et à Goettingue, né le 13 juillet 1727 à Lichetenau, mort le 5 avril 1789, est regardé comme un des premiers auteurs des progrès que l'étude des sciences historiques, a faits en Allemagne pendant le 18e siècle. Depuis 1770, il portait le titre de conseiller aulique de la Grande-Bretagne. On lui doit plusieurs abrégés d'histoire universelle, écrits en allemand, dont aucun n'a été achevé; ils ne se répètent nullement, et l'on y trouve des recherches savantes et des observations lumineuses. Les plus estimés sont : *Introduction à l'histoire universelle sinchronistique*, 1771, 2 vol. in-8; *Histoire du monde dans toute son étendue*, 1785-87, 2 vol. in-8; *Essai d'une histoire universelle du monde jusqu'à la découverte de l'Amérique*. On a encore de Gatterer : 1° *Historia genealogica dominorum Holzschuhérorum*, Nuremberg, 1756, in-folio. Il n'en a paru que le premier volume. 2° *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, 1790, in-4, t. I. 3° *Précis de la généalogie*, 1790, in-4. 4° *Abrégé du blason*, in-8. 5° *Blason pratique*. 6° *Elementa artis diplomaticæ universalis*, in-4. 7° *Précis de la diplomatique*, in-4, 1798. 8° *Diplomatique pratique*, 1799, in-8. 9° Un *Précis de la géographie*, 1789 et 1793, 2 vol. 10° *Bibliothèque historique universelle*, espèce de journal dont il a paru 16 vol. in-8.

GATTINARA (Mercurin ALBORIO DE), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac en 1688, mort en 1760, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connaissances astronomiques. Il était correspondant de l'académie des Sciences de Paris, membre de celle de Saint-Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin, Il était très versé dans la littérature chinoise; il envoya beaucoup de *mémoires* au Père Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Genghis-kan*, 1739, in-4; et la *traduction du Chouking*, Paris, 1771, in-4. Le Père Gaubil était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avait pu

se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King*; mais ces commentaires tenaient souvent de l'imagination : il n'est guère possible d'en faire d'autres sur les livres des Chinois. *Voyez* l'Eloge du père Gaubil dans le 31e vol. des *Lettres curieuses et édifiantes*, Paris, 1774, et le 26e de l'édit. de 1781.

GAUBIUS (Jérôme-David), né à Heidelberg, le 24 janvier 1705, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célèbre Boerhaave, auquel, quoique étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, et fut nommé médecin du stathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit : 1° *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en français, Paris, 1799, in-12. 1° *Institutiones pathologicæ*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8.

* GAUCHAT (Gabriel), abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, et prieur de Saint-André, né à Louhans en Bourgogne en 1709, fit partie pendant quelque temps, de la société des prêtres des missions étrangères. Il consacra ensuite sa plume à écrire contre les incrédules. Il maniait l'ironie avec finesse, mais il est un peu diffus; du reste il écrit avec facilité, clarté et élégance. On a de lui : 1° *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 3 vol. in-12, 1754. 2° *Lettres critiques*, ou *Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1655 *à* 1763, Paris, 19 vol. in-12. 3° *Retraite spirituelle*, 1755, in-12. 4° *Le Paraguay*, conversation morale, 1756, in-12. 5° *Catéchisme du livre de l'esprit*, in-12. 6° *Recueil de piété tiré de l'Ecriture sainte*, 3 vol. in-12. 7° *Le temple de la Vérité*, 1748, in-12. 8° *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12. 9° *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12. 10° *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12. 11° *le Philosophe du Valais*, 2 vol. in-12.

* GAUCHER (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, mort en 1804, était élève de Basan et de Lebas. Il a gravé en petit différens sujets d'histoire tirés de la galerie du Palais royal et plusieurs portraits, parmi lesquels on distingue celui de la reine, épouse de Louis XV. Il était fort instruit, et a publié : 1° une *Iconologie* ou *Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8. 2° La *collection des peintres flamands*; 3° *le couronnement de Voltaire au théâtre Français*; 4° *les adieux de Louis XVI à sa famille*, etc. 5° Un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes. 6° Plusieurs *opuscules* sur les beaux arts, imprimés dans les journaux du temps. 7° plusieurs notices sur des graveurs en taille douce, insérées dans le *Dictionnaire des artistes* de l'abbé de Fontenai. 8° un opéra-comique intitulé *l'Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (Saint), évêque de Bresse en Italie vers 387, fut élu, tandis qu'il était en Orient; et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il était un des trois évêques que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostôme. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant des travaux qu'il avait essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence; mais il paraît qu'il vivait encore l'an 410. Il laissa des *sermons* et des *lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Bresse en 1738, in-folio, avec ceux de saint Philastre et des autres évêques qui ont occupé ce siége.

* GAUDENZI (Pellegrino), poète et littérateur italien, né à Forli en 1749, mort en 1784, a laissé *la Nascita di Cristo*, Padoue, 1781, poème en 3 chants, dont la conception est singulière, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. On y admire avec raison sa description du palais du péché, le discours que Satan lui adresse, la peinture de la crèche, et surtout le chant prophétique de David sur l'histoire du Christ et celle du chris-

tianisme jusqu'à Constantin. On a encore de lui un petit poème dithyrambique, intitulé : *la Campagna*, et un *Examen critique de la vie de Cicéron, par Plutarque*, inséré dans le tome 2 des *Saggi dell' academia di Padova*, dont il était membre. Ses *œuvres* complètes ont été imprimées à Nice en 1786 avec sa vie.

* GAUDIN ou GODIN (Louis Pascal), théologien et peintre espagnol, né en 1556, à Villa-Franca, près de Barcelonne, fit ses études à l'université de Cervera et y fut reçu docteur en théologie. Il passa ensuite en Sardaigne, enseigna la théologie pendant plusieurs années à Cagliari, au bout desquelles il revint en Espagne, et entra dans la chartreuse de la *Scala Dei*, où il fit sa profession en 1595. Il avait cultivé la peinture dès sa jeunesse ; il s'y adonna alors avec ardeur, et fit plusieurs tableaux pour la grande Chartreuse, entre autres une suite de huit tableaux offrant la *vie de saint Bruno*, estimés des connaisseurs ; une excellente *Conception* ; six grands tableaux de la *vie de la Vierge*, pour le couvent de Sainte-Marie de Las Cuevas, près de Séville ; un *Saint-Pierre* et un *Saint-Paul*, qu'on voit dans l'église de Porta-Cœli à Valence. Le pape Grégoire XV le fit inviter à venir à Rome, pour travailler au palais de Monte-Cavallo et à la basilique de Saint-Pierre ; mais il tomba malade, lorsqu'il était sur le point de partir, et mourut dans son monastère le 20 août 1620. Ses tableaux se distinguent par la correction du dessin, et surtout par la noblesse de caractère dans ses figures. On lui reproche un stile un peu trop prononcé dans les ombres, ce qui empêche ses tableaux de plaire au premier coup d'œil.

* GAUDIN (Jean), jésuite, né à Poitiers en 1617, mort vers 1690, a composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvrages qui se distinguent par la clarté des définitions, des observations judicieuses et un stile pur. Les principaux sont : 1° une très bonne *Grammaire latine*, et très souvent réimprimée. 2° *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12. 3° *Trésor* ou *Dictionnaire des langues latine, et française et grecque*, Tulle, 1677, Limoges, 1709, 2 vol. in-4.

*GAUDIN (Jacques), oratorien, né aux sables d'Olonne dans la Vendée vers 1740, entra chez les pères de l'Oratoire, et devint abbé et vicaire-général de Mariana en Corse, puis conseiller clerc au conseil souverain de cette île. Entraîné par les principes philosophiques qui dominaient alors, il quitta l'habit religieux, et entreprit de justifier sa conduite dans un ouvrage intitulé : *Inconvéniens du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781. Mirabeau détermina le libraire Lejay à réimprimer cet ouvrage sous le titre de *Recherches sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8. Dans cet ouvrage, les preuves, comme on se l'imagine bien, ne sont nullement puisées dans les bonnes sources, et la plus mauvaise foi règne d'un bout à l'autre. Gaudin fut nommé en 1792, par son département, député à l'Assemblée législative. Il ne parla que pour faire un *rapport sur les congrégations religieuses* dont il demanda la suppression qui fut prononcée le 18 août 1792. Il était juge et bibliothécaire de La Rochelle, lorsqu'il mourut le 30 novembre 1810. Ses autres productions sont 1° *Traduction de différens traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12. 2° *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, traduits de l'anglais, Paris, 1768, 2 vol. in-12. 3° *Gulistan ou le jardin des roses* traduit du poème de Saadi, probablement sur la version latine de Gentius, 1789, in-8, 1791, avec un *Essai historique* sur la législation de la Perse. 4° *Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788. 5° *Avis à mon fils âgé de 7 ans*, 1805, in-12.

* GAUFFIER (Louis), peintre français, né à La Rochelle en 1767, mort à Florence le 20 octobre 1801, s'adonna de bonne heure à la peinture, et fut élève de Taraval ; après avoir remporté le premier prix de peinture en 1784, il composa plusieurs tableaux qui lui firent une grande réputation. Les principaux sont : *la Cananéenne* ; *Alexandre mettant*

son cachet sur la bouche d'Ephestion ; ce tableau, le seul qu'il ait fait de grandeur naturelle, fut son morceau de réception à l'académie de France ; sa santé faible et chancelante ne lui permettait pas d'entreprendre de grands ouvrages; *les Dames romaines faisant don de leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique; le Sacrifice de Manué; les trois Anges apparaissant à Abraham; Jacob et Rachel; Achille reconnu par Ulysse; la Vierge servie par les anges, etc.* Ses tableaux sont moins remarquables par la vigueur du dessin que par le goût de la composition. — Son épouse et son élève, Pauline CHATILLON, qui mourut trois mois avant lui (1801), avait aussi beaucoup de talent pour la peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Bartolozzi.

GAUFRIDI (Jean), fils d'un président à mortier au parlement de Provence, avait été conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé GAUFRIDI, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait paraître avec de nouveaux titres. Cette histoire est mieux écrite, et cependant moins estimée que celle de Bouche. *Voyez* ce mot.

GAUFRIDI. *Voyez* GOFRIDY.

* GAUHE (Jean-Frédéric), théologien protestant et généalogiste, naquit à Walterdorff, en Saxe, en 1681. Il a enrichi la littérature allemande des ouvrages suivans. 1° *Commentatio historica de Ecclesiæ Misnensis olim archidiaconatibus et archidiaconis, speciatim Lusatia*, insérée dans les *Fragmenta lusatica*, pag. 4, n° 3 ; et on trouve du même auteur, dans la Continuation du Recueil des affaires théologiques anciennes et modernes (en allemand, 1729) : 2° une *Biographie abrégée de Godefroy Ornold*; une *Notice de son Histoire de l'Eglise et des hérétiques* ; une autre *Notice sur le fameux apostat Juste-Paul Bœning*, etc., etc. Mais les ouvrages qui firent le plus d'honneur à Gauhe sont les deux suivans : 3° *Dictionnaire historique des héros et des héroïnes, contenant l'histoire des officiers de terre et de mer de toutes les nations, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc., Leipsick, 1716, in-8; 4° *Dictionnaire généalogique-historique de la noblesse de l'empire germanique*, etc., ibid., 1719, 1744, 3e édition, 3 vol., contenant près de dix mille articles. Cet écrivain mourut à Freyberg, en décembre 1755.

GAULI. *Voyez* BACICI.

* GAULMIER (A.), professeur de rhétorique au collége royal de Bourges, mort à l'âge de 34 ans en 1829, doit être placé à côté des Gilbert, des Malfilâtre, des Loyson, des Pichat et de tant d'autres jeunes poètes moissonnés par un trépas prématuré. Ses vers sont mélancoliques et portent habituellement l'empreinte du pressentiment de sa fin prochaine. Il avait obtenu plusieurs prix aux *Jeux Floraux*. En 1820, il concourut pour le prix que l'académie française avait promis à la meilleure ode *sur le dévouement de Malesherbes* : cette année il eut seulement une mention honorable, Paris, 1820, 8 pages in-8. L'année suivante, il concourut de nouveau sur la même question, et il eut le prix, Paris, 1821, 8 pages in-4. Cependant son âme douce et aimante inclinait vers l'élégie : aussi en 1823, il célébra dans un poème touchant le *Courage des médecins français et des sœurs de Saint-Camille* qui bravèrent l'épidémie de Barcelonne : sa pièce obtint une mention honorable; quoiqu'il n'eût pas le prix, chacun s'aperçut des progrès qu'avait faits son talent, Paris, 1823, 16 pages in-8. Ce jeune écrivain avait entrepris une traduction en vers des *Elégies de Tibulle* que des littérateurs distingués ont encouragée de leurs suffrages : il laisse aussi un *Recueil d'élégies, d'épîtres et d'autres poésies* qui passent pour être remarquables.

GAULMIN (Gilbert), de Moulins en Bourbonnais, mort en 1665, à 60 ans, conseiller d'état, était versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui, outre des *épigrammes*, des *odes*, des

hymnes, et une tragédie d'*Iphigénie* : 1° Des *notes* et des *commentaires sur l'ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons. 2° Sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les amours de Rhodante et de Dosiclès. 3° Sur le *Traité de la vie et de la mort de Moïse, par un rabbin anonyme*, 1629, in-8. 4° Des *Remarques sur le faux Callisthène*. 5° Il publia le premier, en 1618, in-8, le roman d'*Ismène et Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Ces ouvrages décèlent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

* GAULTIER ou GAUTHIER (L'abbé Louis), maître de pension, né en Italie vers 1745 d'une famille française, fut de bonne heure amené en France. Il s'est fait une certaine réputation en inventant diverses méthodes pour instruire les enfans en les amusant. Son *Cours complet de jeux instructifs*, destiné à apprendre aux enfans les élémens des sciences, se compose de 28 vol. in-12 ou in-18, avec deux atlas in-folio ; l'un pour la *grammaire*, contenant des *tableaux analytiques pour la construction des phrases* ; l'autre pour la *géographie*, avec des *cartes* écrites et non écrites, et plusieurs *cahiers* in-fol. *pour* l'écriture, *l'analyse grammaticale*, etc. Sa géographie a obtenu un très grand nombre d'éditions ; elle est cependant bien superficielle. On pourrait reprocher à ses *jeux* un peu de monotonie ; c'est dans presque tous une espèce de *loto* : néanmoins ils sont devenus populaires, et lui ont mérité le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la révolution l'obligea de quitter la France, il n'en continua pas moins la tâche qu'il avait commencée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'instituteur des enfans de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodiguait généreusement ses soins aux jeunes français que leurs familles avaient emmenés sur cette terre étrangère, où lui-même acceptait une honorable hospitalité. Après la paix d'Amiens, il rentra en France (1802), laissant à Londres le souvenir de ses vertus et de son zèle pour la jeunesse. L'abbé Gaultier était un des partisans de l'enseignement mutuel. Il est mort à Paris en 1818. Les ouvrages qui composent son cours sont : 1° *Lectures graduées pour les enfans du premier âge*, 2 vol. 2° *Lectures graduées pour les enfans du second âge*, 3 vol. 3° *Leçons de grammaire en action*, 3 vol. 4° *Leçons de grammaire et d'orthographe*, 1 vol., 9e édition, 1820. 5° *Leçons de géographie et de sphère*, 1 vol. 17e édition, 1820. 6° *Leçons de chronologie et d'histoire*, 4 vol., contenant l'*Histoire sainte*, l'*Histoire de France*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne*. 7° *Elémens d'arithmétique rendus sensibles aux yeux par des jetons coloriés*, in-12. 8° *Méthode pour analyser la pensée et pour faire des abrégés*, 1 vol. 9° *Exercices sur la construction logique des phrases et des périodes françaises*, 1 vol. 10° *Méthode pour exercer les jeunes gens sur la composition française*, 2 vol. in-12. 11° *Méthode pour entendre la langue latine sans connaître les règles de la composition*, 1 vol. 12° *Phrases latines graduées*, 1 vol. 13° *Périodes latines graduées*, 1 vol. 14° *Construction et analyse graduées des phrases et des périodes latines*, en tableaux in-folio. 15° *Application de cette méthode au premier livre des odes d'Horace*, in-fol. 16° *Méthode pour entendre et pour parler la langue italienne*, in-12. 17° *Traité de la mesure des vers français*, 1 vol. in-12. 18° *Jeu des fables, sujets choisis de La Fontaine*, 1 vol. 19° *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation*, ou *Principes de la politesse*, 1 vol. 20° *Notions de géométrie pratique nécessaires à l'exercice de la plupart des arts et métiers*, in-12. 21° *Elémens de musique*, 1 vol. 22° *Treize tableaux gravés pour l'usage de ladite méthode*, in-4. On a extrait du Cours complet de M. Gaultier un petit Cours contenant : *Syllabaire et première lecture*, 1 vol. ; *Elémens de grammaire et d'orthographe*, 1 vol. ; *Elémens de géographie*, 1 vol. On vend séparément, pour joindre à ces ouvrages, une *Boîte typographique pour apprendre à lire aux enfans* ; des *étiquettes* pour le *jeu de grammaire* en un étui ; des *étiquettes*

pour le *jeu de géographie* en un étui ; les *médaillons des rois de France* en un étui ; *cent jetons de couleur* pour les différens exercices du Cours. On a encore de lui *Méthode pour apprendre à calculer facilement et promptement*, *tirée du nouveau système de J. Lancastre*, in-12.

GAULTIER. *Voyez* GAUTHIER.

GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisait ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes donnèrent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siècle où l'astrologie était la marotte des savans, et surtout des astronomes que l'on confondait alors pour cette raison avec les astrologues et les devins. Paul III lui donna fort mal à propos l'évêché de Civita-Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1559, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses rêveries sont consignées. (Ses *œuvres* d'abord publiées séparément de 1533 à 1567 ont été recueillies à Bâle, 1575, 3 vol. in-fol : on trouve d'amples détails sur sa vie dans le tome 30 des *mémoires* de Nicéron.)

GAURIC ou plutôt GAWRI (Le comte), l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses frères, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du 16e siècle. Grégorio Lethi et d'autres protestans racontent qu'il avait conspiré contre le roi, et rapportent à ce sujet des circonstances tout à fait singulières ; mais leur récit, copié dans presque tous les dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité et sans vraisemblance, fabriqué pour affaiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime était l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amère que les ecclésiastiques persistèrent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avait conspiré contre lui.*

GAUSSEM et non GAUSSIN (Jeanne-Catherine), fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires ; elle réussissait surtout dans les rôles d'amour ; mais des motifs de religion l'engagèrent à quitter sa profession en 1763. Elle trouva dans la retraite et dans la pratique des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avait pas goûtée sur le théâtre où elle avait eu tant de succès.

* GAUTHEROT (Nicolas), célèbre compositeur, né à Is sur Tille en 1753, d'une famille pauvre qui le plaça comme enfant de chœur à la cathédrale de Dijon, où il prit les premières leçons de musique. Il montra de bonne heure un goût décidé pour cet art, et devint un des plus savans démonstrateurs pour le clavecin et la théorie musicale. Son ouvrage sur la *Théorie des sons*, publié en 1799, fit honneur à son génie et le plaça au rang des meilleurs compositeurs. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et particulièrement de *l'électricité* et du *galvanisme*, découvertes dont il cherchait à pénétrer les causes, et sur lesquelles il lut plusieurs *mémoires* à la première classe de l'Institut. (Ses *recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques ont été insérés* dans le *Journal du galvanisme* de M. le docteur Nauche, année 1803.) Il mourut à Paris le 29 novembre 1803.

* GAUTHEROT (Claude), peintre d'histoire, élève et ami du célèbre David, naquit à Paris en 1769, et y mourut en 1825 dans un état voisin de l'indigence. Il remporta d'abord quelques prix académiques ; mais il ne put obtenir le grand prix pour lequel il concourut par son tableau de *Manlius Torquatus*. Son talent ne parut pas d'abord dans tout son éclat : son *Marius à Minturne* qu'il fit en 1796 était sans doute imparfait, mais nullement sans mérite ; le *convoi d'Atala*, qu'il composa en 1800, est d'un dessin pur et correct ; cependant il ne fut pas remarqué comme il devait l'être, à cause du tableau de Girodet qui parut à la même époque, et qui traitait le même sujet. Les autres tableaux que Gautherot a faits, et qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes, sont *Pyrame et Thysbé*; *Saint-Louis pansant les malades* (1815 pour la chapelle du roi), *Saint-Louis donnant la sépulture aux soldats*

de son armée (pour l'Eglise de Sainte-Madeleine) ; le *Serment du drapeau*, et *l'empereur* (Buonaparte) *blessé devant Ratisbonne*. Gautherot a travaillé, pour la partie du dessin, à la *Galerie française* ou *Collection de portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France dans les* 16e, 17e *et* 18e *siècles*, par une société d'hommes de lettres et d'artistes, Paris, Didot, 1820, et années suivantes, 3 vol. in-4.

* GAUTHEY (Emilian-Marie), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Châlons-sur-Saône le 3 décembre 1732, fut nommé en 1758 sous-ingénieur des états de Bourgogne, et admis peu de temps après à l'académie des Sciences de Dijon. Il donna en 1767 l'idée de joindre la Saône à la Loire, projet qui fut exécuté depuis, et qui lui fit une réputation justement méritée. En 1782, il devint ingénieur en chef et directeur-général des canaux de la Bourgogne, et en 1791, il fut nommé inspecteur-général des ponts et chaussées. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de jonction de la Saône à l'Yonne, la partie du canal du Doubs à la Saône, etc. Pendant plus de 16 ans, il prit la part la plus active aux travaux du comité central, sans négliger ses tournées d'inspection. Il a publié plusieurs *mémoires* sur son art, et il s'occupait d'un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, lorsque la mort l'enleva, le 14 juillet 1806. M. Navier, son neveu, et ingénieur distingué, a publié une partie de ce travail en 1809 et 1813, 2 vol. in-4, qu'il a enrichis d'*additions* considérables, et d'un *Eloge historique* de l'auteur. M. Lefèvre a fait imprimer le *discours* qu'il a prononcés sur la tombe de M. Gauthey, Paris, 1806, in-4.

* GAUTHIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des pièces de luth sur différens modes*. Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presque entièrement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

GAUTHIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, dans le 17e siècle, était plus connu par son caractère caustique et très mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guère, en 2 vol. in-4, 1688.

GAUTHIER (Pierre), musicien, de La Ciotat en Provence, était directeur d'un opéra qui séjournait alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portait, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *duo* et de *trio*, estimés des connaisseurs. La musique instrumentale était son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J. J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du village*, dans les papiers de Gauthier, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève.

GAUTHIER ou Gaultier (Jean-Baptiste), né à Louviers, dans le diocèse d'Evreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire ; mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus ;* car par une concurrence singulière, l'impiété et la soumission à l'Eglise irritaient également son zèle. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été les plus répandues sont : 1° Le *Poëme de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'homme*), *convaincu d'impiété*, in-12, 1746. 2° *Lettres théologiques... contre le système impie et socinien des Pères Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12 : ouvrage semé de raisonnemens justes, d'un zèle amer et d'une critique outrée. 3° *Les jésuites convaincus d'ob-*

stination à permettre l'idolâtrie à la Chine, 1743, in-12. 4° Plusieurs *lettres* destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12. 5° *Critique du Ballet moral, dansé dans le collége des jésuites de Rouen*, 1756, in-12. 6° *Réfutation d'un libelle intitulé :* La Voix du sage et du peuple, 1750, in-12. 7° *Vie de Soanen*, évêque de Sénez, 1750, in-8 et in-12. 8° *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12. 9° *Histoire abrégée du parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel : « Tous ses ouvrages, dit l'auteur des » *Trois siècles*, mouraient à mesure » qu'ils voyaient le jour. Son génie ne » s'enflammait que par la fermentation » de sa bile. Ce n'est pas ainsi qu'on doit » réfuter ses adversaires. Si on n'a pas » le talent de la plaisanterie, il faut du » moins avoir le langage de l'honnêteté » et de la raison. »

GAUTHIER ou GAULTHIER (François-Louis), né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny sur Orge, par le cardinal de Noailles, en 1728, et en remplit les devoirs jusqu'en 1781 qu'il mourut. On lui doit : 1° *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*. 2° *Traité contre le luxe et la parure dans les habits*. 3° *Réflexion sur les O de l'Avent*. 4° *Explication des huit béatitudes*. 5° *Homélies sur les Evangiles*. Il s'était démis de sa cure un mois avant sa mort, pour se retirer au Val-de-Grâce, à Paris, où il est mort ; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les soupçons qu'on avait de son opposition aux décisions de l'Eglise ; ce qui est à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choses.

* GAUTHIER (Mlle), comédienne, née à Paris en 1692, particulièrement connue par sa conversion subite et presque miraculeuse, avait eu une jeunesse très dissipée ; elle avait obtenu quelque succès dans les rôles de Mme Jobin de la *Devineresse*, et de la Tante du *Mariage fait et rompu* de Dufresny. Elle venait d'atteindre sa 30e année, lorsque l'idée de renoncer au monde lui fut tout à coup inspirée pendant une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ses parens, ses amis, s'efforcèrent en vain de la faire changer de résolution ; elle persévéra héroïquement, et, après avoir obtenu sa retraite, elle se rendit à Lyon, où elle prit l'habit de carmélite et le nom de sœur *Augustine de la Miséricorde* (1723). Elle vécut 32 ans dans le fond de son cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaîté. La vivacité de son caractère s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion, qu'elle pratiqua avec la plus grande exactitude jusqu'au moment de sa mort, arrivée en décembre 1757. Elle a écrit elle-même l'*Histoire de sa conversion*, qui renferme une foule de détails curieux et attachans. On la trouve dans le premier volume des *Pièces intéressantes et peu connues*, publiées par Laplace.

* GAUTHIER DE LA PEYRONIE, littérateur, ancien commis des affaires étrangères, mort à Paris en 1804, a traduit de l'allemand les *Voyages de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale en* 1789 *et* 1793, 5 vol. in-4, et 1 vol. de planches. On a encore de lui *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*, 1794, in-8, et *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, traduit du danois, *d'Olafsen et Povelsen*, 5 vol. in-8, et atlas, terminé par M. Biornerod, Norwégien.

* GAUTHIER DE SIONNET, plus connu sous le nom de *Petit Gauthier*, mort à Paris en 1809, s'acquit une certaine célébrité au commencement de la révolution par son *Journal de la cour et de la ville*, où il semait avec esprit les plaisanteries et les sarcasmes contre les patriotes.

* GAUTIER D'AGOTY. *Voyez* D'AGOTY.

* GAUTIER DE SIBERT, de l'académie des Inscriptions et belles-lettres,

né à Tonnerre, en Bourgogne, d'une famille alliée à celle du fermier-général du même nom, fut destiné à exercer une place dans les finances; mais entraîné par son goût pour les lettres, il se rendit à Paris pour se livrer entièrement à l'étude. Il fut nommé en 1767 membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Lors de la suppression des académies, il se retira à Tonnerre où il mourut en 1798. On lui doit 1° *Variations de la monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire*, ou *Histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, 4 vol. in-12, Paris, 1765, réimprimées en 1789. Cet ouvrage, utile à ceux qui s'occupent de notre ancienne histoire, est écrit avec clarté; mais on pourrait y désirer plus de critique. 2° *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769, in-12. 3° *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de St-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Liége, 1775, in-4. 4° *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps*, 1779, in-8. 5° Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie des Inscriptions.

GAUTIER-STUART. *Voyez* STUART (Gautier).

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et à l'instruction de la jeunesse. M. Huet l'appelle *vir diffusæ eruditionis*. Il a professé pendant plus de 30 ans dans la ville de Caen, et y est mort le 30 mai 1681. On a de lui: 1° Un *Cours de philosophie et de mathématiques*. 2° *Histoire poétique*. 3° *Histoire sainte*, dont la 13e édition est de 1692, 4 vol. in-12.

GAVANTUS (Barthélemi), consulteur de la congrégation des Rites, et général des barnabites, était de Milan, et mourut à Rome vers 1640. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain*, ouvrage plein de recherches, et très propre à entretenir la dignité et la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paroissent sans doute très indifférens aux hommes du siècle, mais les ministres du Seigneur zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4, fig. Ces observations sont exactes, solides, et suppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a aussi de lui: *Manuale Episcoporum*, 1642, in-4; et un *Traité des synodes diocésains*, 1639.

* GAVARD (Hyacinthe), médecin et anatomiste, né à Montmélian l'an 1753, mort en 1802, s'était formé d'après les leçons du célèbre Desault; il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'il fut bientôt lui-même en état d'ouvrir des cours, et il s'attira un grand concours d'auditeurs par l'admirable précision qu'il mettait dans ses descriptions anatomiques, avantage inappréciable qu'il avait puisé dans les cours de son maître. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur son art: 1° *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8, 2e édition, augmentée d'un *Traité des ligamens*, Paris, 1795, 2 vol. in-8. 2° *Traité de moyologie*, Paris, 1791, in-8; 2e édition, revue et corrigée, Paris, 1802, in-8. 3° *Traité de splanchnologie*, Paris, 1800, 1802 et 1809. Gavard, entièrement occupé de la composition de ses ouvrages, vécut et mourut pauvre, à Paris, dans la force de l'âge, en 1802.

* GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur de musique, naquit en 1764, à Béziers: il entra comme enfant de chœur, dès l'âge de 7 ans, à l'église cathédrale de cette ville. Jusqu'à 17 ans il fut chargé de chanter au chœur les récits: sa voix claire et enfantine n'avait pas subi le moindre changement à cet âge: elle devint ensuite celle d'un ténor. Il avait la

passion de la musique : à 10 ans les maîtres n'avaient plus rien à lui apprendre; il lisait les morceaux les plus difficiles, à livre ouvert. Pour acquérir cette science, il n'avait pas fait rien que des efforts ordinaires; pendant que ses camarades se livraient au sommeil, il travaillait en secret avec une obstination rare. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses cours de latinité et de philosophie; mais il ne discontinua point ses travaux sur la musique. Il avait eu, pour premier maître, le célèbre organiste Combes. Il le perdit, mais il retrouva dans son professeur de latin, l'abbé Tindel, un excellent violoncelle et un amateur passionné de la musique : tous deux travaillaient ensemble : ils exécutaient, à l'aide de la basse, le *Stabat mater* et la *Serva padrona* de Pergolèze, compositions admirables qui les électrisaient tellement que le bon abbé et le jeune enfant disaient dans leur transport extatique : *quiconque n'aime pas la musique sera damné*. Gaveaux avait pris le petit collet : néanmoins son amour pour la musique l'emporta. Il songeait à aller se perfectionner à Naples sous le fameux contrapuntiste Sala : mais sa famille s'y opposa; elle l'envoya à Bordeaux où il fut admis comme *ténor* à l'église collégiale de Saint-Séverin; il eut pour maître le célèbre organiste Beck, qui avait à la même époque Garat pour élève. Les leçons de ce maître servirent à agrandir son talent, soit pour l'exécution soit pour la composition. Alors il changea de direction, et s'engagea dans la troupe du théâtre de cette ville; il y fut attaché jusqu'en 1788, époque où il joua au grand opéra de Montpellier, et vint en 1789 débuter à Paris comme ténor au théâtre de Monsieur, alors aux Tuileries. Il y fut accueilli comme le méritait son talent, fit partie du théâtre de Feydeau, puis de celui de Favart. Gaveaux se distingua comme acteur et comme auteur. Il a créé les rôles de *Roméo*, dans *Roméo et Juliette*, de *Flaresky* dans *Ladoïska*, etc. Ses principaux opéras sont l'*Amour filial* (1792); les *Deux Ermites* (1793); la *Famille indigente* (1794); le *Petit Matelot* (1795); *Lise et Colin* (1796); *Owinska* et le *Trompeur trompé*; un *Quart-d'heure de silence* (1804); *Monsieur des Chalumeaux* (1806); l'*Enfant prodigue* (1811); *Une nuit aux bois* (1818); et le *Diable couleur de rose*; le *Diable en vacances*; le *Bouffe et le Tailleur*; *Trop tôt*; le *Mariage inattendu*, *etc*. Tous ces ouvrages ont été joués à l'Opéra-comique ou sur le théâtre Montansier, et y ont attiré la foule. On a de lui un recueil d'*ariettes* italiennes et un grand nombre de *romances* françaises parmi lesquelles on remarque celle d'*Atala* dont les paroles sont de M. Vincent Daruti. On n'oubliera jamais que c'est à lui que l'on doit l'air populaire de *La pipe de tabac*, et plusieurs autres du même genre. Pendant la révolution et notamment après le 9 thermidor, il se prononça contre les hommes sanguinaires qui avaient régné sur la France pendant la terreur, et c'est lui qui a fait l'air sublime du *Réveil du peuple*: il fut le seul compositeur de musique qui ne souilla pas son talent par des chants révolutionnaires. En 1812 une aliénation mentale le força de quitter le théâtre; il recouvra la raison et reparut sur la scène : mais sa voix avait perdu son éclat, et il ne joua plus guères que dans des rôles d'utilités. C'est dans une maison de santé et dans un état déplorable de démence qu'il est mort le 5 février 1825.

GAVESTON ou GAVERSTON (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, était fils d'un gentilhomme gascon, qui avait rendu de grands services à Edouard I. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son père, donna à ce favori le comté de Cornouailles. Au bout de quelque temps, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation et l'orgueil de ce favori excitèrent la haine et l'envie des grands qui vinrent à bout de le faire exiler; mais ce ne fut que pour un temps. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Glocester; et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, et

sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il était prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avait reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

* GAVINIÈS (Pierre), compositeur de musique et l'un des plus célèbres violons de l'Europe, né à Bordeaux le 26 mai 1726, avait une exécution brillante et rapide. A l'expression la plus pathétique dans *l'adagio*, il joignait le talent de broder et de varier la musique qu'il exécutait, au point qu'on l'a entendu jouer plusieurs fois de suite le même *concerto* de manière à le rendre méconnaissable. On a de lui une fameuse *romance* qui porte son nom: *le Prétendu*, opéra en 3 actes, joué avec succès aux Italiens en 1760; des *concerto*, des *sonates*, et un recueil intitulé: *les Vingt-quatre matinées*. Il est mort le 7 septembre 1800. Il fut professeur de violon au Conservatoire de musique.

GAWRIC. *Voyez* GAURIC (Le comte de).

GAY (Jean), poète anglais, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce; mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait secrétaire de la duchesse de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comté de Clarendon; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et publia des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras* et des *fables*: celles-ci, imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8, fig., ont été traduites en français par Mme Keralio; imitées en 1785, Paris, in-8, et traduites en vers français par M. Joly de Salins, Paris, 1811, in-18. M. Amar Durivier a donné en 1802 la traduction de 28 fables de Gay dans son *Fablier anglais*, et M. de Mauroy a publié ses *fables choisies mises en vers français*, 1784, Paris, in-12. Les fables de Gay manquent d'invention et de sel; la chute n'en est pas heureuse, et les réflexions en sont trop longues. On a encore de lui: 1° des *pastorales*. On les préfère à toutes les autres productions de Gay. Les bergers ne sont ni petits-maîtres, ni courtisans, comme dans plusieurs églogues françaises. 2° Des *poésies diverses*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. Parmi les meilleures productions on cite *l'Eventail*; *Trivia* ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*; *Diane*, drame pastoral, etc. Gay était doux, affable, généreux, mais d'une indolence excessive qui tenait de l'apathie et qui mettait le désordre dans ses affaires. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyait libéralement à tous ses besoins.

* GAY DE VERNON (Léonard), évêque constitutionnel, député de la Haute-Vienne à l'Assemblée législative et à la Convention, naquit en 1748 à Saint-Léonard dans le Limousin, d'une famille noble; il embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Compreignac dans le même diocèse avant la révolution. Il se prononça bientôt pour les idées nouvelles, fit le serment demandé aux prêtres et fut nommé en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Vienne. Malgré son caractère de prêtre et l'horreur naturelle qu'il devait ressentir pour l'effusion du sang, il vota dans le procès de Louis XVI pour la mort. Bientôt il renonça à ses fonctions épiscopales. Pendant cette session on l'avait vu non-seulement sans pitié et sans justice, il avait été encore sans religion. Il avait appuyé la motion d'un député nommé Torne qui demandait que l'on proscrivît l'habit ecclésiastique; le 6 avril 1792, jour du vendredi saint, il fit plus: il déposa sur le bureau du président son anneau et sa croix d'évêque, en disant qu'il en destinait la valeur à l'équipement d'un défenseur de la patrie, et que désormais il ne porterait qu'une croix de bois. Lors qu'il eut quitté ses fonctions ecclésiastiques par une déclaration impie faite

dans la séance du 9 novembre 1793, il se maria avec une marchande de modes, et déclara qu'il n'ambitionnait plus aucun titre que celui de citoyen. Dans les assemblées qui se succédèrent, il se prononça contre les Girondins qu'il poursuivit avec un acharnement furibond, et s'il parla contre Robespierre après le 9 thermidor, il n'en continua pas moins à agir d'après ses principes, puisqu'il essaya de défendre son collègue Carrier, non-seulement au club des Jacobins, mais encore à l'Assemblée. Il fit partie de toutes les législatures jusqu'à celle des Cinq-cents, d'où il fut exclu par le Directoire. Gay-Vernon réclama contre cet arrêté, et parvint à se faire donner la place de consul à Tripoli de Syrie. N'ayant pu se rendre à sa destination, à cause de la guerre que l'on venait de déclarer à la Turquie, il séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire-général du consulat romain. Le Directoire qui l'avait déjà poursuivi, agit encore contre lui à cette époque, et le déclara déchu de sa qualité de français. Gay-Vernon vécut dans sa retraite; cependant il reparut sur la scène politique, après la journée du 30 prairial an 4, et fut nommé alors commissaire central près de l'administration départementale de la Somme. Après le 18 brumaire, il donna sa démission, se retira dans sa terre de Vernon, où il vécut obscurément jusqu'en 1816. Compris dans l'ordonnance qui bannissait les régicides (car il avait signé l'acte additionnel), il se réfugia dans les Pays-Bas, dans la petite ville de Vilvorde près de Bruxelles. Là il donna des leçons de latin dont il consacra le produit au soulagement des autres exilés. Trois ans après, il obtint du roi la permission de rentrer en France, et retourna dans sa terre de Vernon, où il passa encore quelques années. Accablé par le poids des années, des infirmités et sans doute des remords, il mourut le 20 octobre 1822, après avoir refusé les sacremens de l'Eglise; et, chose assez bizarre, son testament renfermait un assez grand nombre de legs pieux : la conduite de Gay-Vernon ne fut pas conséquente avec ses principes, puisqu'on le voyait assez souvent à l'église de sa paroisse, qu'il secourait les malheureux et qu'il écrivait à l'une de ses nièces qui est religieuse, des lettres pleines d'onction : la charité nous ordonne de croire que dans ses derniers momens, la raison l'abandonna, et que son retour à la religion, signalé par les actions que nous avons indiquées, fut sincère.

* GAY DE VERNON (Simon-François), frère du précédent, maréchal de camp, naquit en 1760 à Saint-Léonard, où il mourut en 1822, fut admis en 1780 comme élève sous-lieutenant dans l'école du génie, et parvint au grade de capitaine en 1790. Envoyé à l'armée de Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence, où il combattait sous les ordres du général Custine. Pendant la campagne d'hiver de 1792 à 1793, il fut chargé de construire la grande tête du pont de Cassel; ce qu'il parvint à faire avec sept bataillons qui protégeaient ces travaux. Dans le mois d'avril 1793, il fut nommé colonel adjudant-major, et suivit en cette qualité le général Custine à l'armée du Nord, et y resta sous les ordres du général en chef Houchard auprès duquel il remplit les fonctions de major-général. Ce fut lui qui dressa le plan de la fin de la campagne de 1793, et qui donna les moyens de délivrer Dunkerque assiégé par les Anglais, et Maubeuge attaqué par les Autrichiens; ce fut encore lui qui trouva l'ensemble et les détails des batailles de Hondscote et de Menin qui amenèrent la prise de Dunkerque, de toute l'artillerie ennemie et des approvisionnemens de siéges, ainsi que la destruction totale de l'armée hollandaise. Après ces victoires, il reçut l'ordre de se retirer dans ses foyers où il fut ensuite arrêté et conduit dans la prison de la conciergerie à Paris. Il était accusé de conserver un attachement trop vif au général Custine et d'avoir conspiré avec le général Houchard, en ne faisant pas mettre bas les armes à toute l'armée anglaise que commandait le duc d'York; il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Gay de Vernon fut un des fondateurs de l'école polytechnique, où il fut professeur en 1798, et, lorsque cette école fut organisée sur le pied

militaire, il fut nommé commandant en second et directeur des études, avec le grade de colonel du génie. Il occupa ses fonctions pendant 17 ans. En 1813, il était adjudant-commandant près du 5e corps de la grande armée; puis commandant de la place de Torgau en Saxe. Après une longue et honorable résistance, il rendit cette forteresse le 1er janvier 1814, et obtint la permission de rentrer en France sur parole. Pendant les cent jours, il refusa de faire partie du corps du général Vendamme : Louis XVIII le nomma maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis. En 1811 Buonaparte l'avait fait baron. Gay de Vernon fut mis à la retraite, comme ayant plus de 30 ans d'activité. Il est auteur d'un *Traité élémentaire d'art militaire et de fortification à l'usage des jeunes gens et des élèves des écoles militaires*, Paris, 1805, 2 vol. in-4 : cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand et dans d'autres langues; il est adopté pour l'enseignement des écoles militaires à Saint-Pétersbourg, à Ségovie et aux Etats-Unis. Il a publié aussi *Exposition abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortification, etc.*, 1802, in-4.

* GAYA (Louis de, sieur de Tréville), était capitaine au régiment de Champagne, sous le règne de Louis XIV. Il est connu par un grand nombre d'ouvrages; du reste, on ignore toutes les circonstances de sa vie. On lui doit : 1° l'*Art de la guerre*, Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12 ; 2° *Traité des armes*, 1678, in-12, fig.; 3° *Cérémonies nuptiales de toutes les nations et religions du monde*, Paris, 1680 ; la Haie, 1681 ; Cologne, 1694, in-12, rare ; trad. en italien, par Casimir Freschot, 1683, in-12.

GAYOT DE PITAVAL (François), naquit à Lyon en 1673, d'un conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour suivre l'exemple de ses deux frères qui étaient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très faiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval ce que La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il » y a des esprits, si j'ose le dire, infé» rieurs et subalternes, qui ne semblent » faits que pour être le registre ou le » magasin de toutes les productions des » autres génies. Ils sont plagiaires, » traducteurs, compilateurs : ils ne » pensent point, ils disent ce que les » autres ont pensé ; et comme le choix » des pensées est invention, ils l'ont » mauvais, peu juste. Ils rapportent beau» coup de choses, plutôt que d'excel» lentes choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : 1° *Relation des campagnes de* 1713 *et* 1714, très mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars. 2° *L'art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire. 3° *Bibliothèque des gens de la cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple. 4° Les *Causes célèbres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet, mais qui dégoûte par le stile fade, rampant, entortillé, louche du compilateur; par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée; par des hors-d'œuvre sans nombre; par le mauvais choix des matériaux : par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. M. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des causes célèbres et intéressantes*. Un M. Besdel en a donné un *abrégé* en un volume in-12, Liége, 1688. M. de La Ville, avocat, en a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal et une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné. Richer a publié depuis un *Recueil de causes célèbres*, qui a fait entièrement oublier celui de Gayot de Pitaval.

GAZA (Théodore), un de ces savans grecs qui se retirèrent en Italie, après la prise de Constantinople, était de Thes-

salonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avaient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère, « que les savans ne doi» vent pas se donner la peine d'aller à » Rome, puisque le goût y était si dé» pravé, et que les ânes les plus gras y » refusaient le meilleur grain: » invective plate et grossière, et qui donnerait une idée désavantageuse de son caractère, si elle était bien constatée ; mais il y a tout lieu de la révoquer en doute. On a de lui: 1° une *traduction* en latin *de l'Histoire des animaux* d'Aristote. C'est une des premières versions, dans laquelle on a pu connaître le génie du philosophe grec, défiguré par les Arabes et les scolastiques. 2° Une *grammaire grecque*, in-4, en 1540. 3° La *traduction de l'Histoire des plantes* de Théophraste. 4° Celle des *aphorismes* d'Hippocrate. 5° Une *version* grecque *du songe de Scipion,* et du traité *de Senectute*, de Cicéron, etc.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de Saint-Benoît de Paris, né à Toulouse le 23 mai 1717, a composé et publié les *Annales de la société des soi-disant jésuites*, 5 gros vol. in-4, 1764 et années suivantes. Ce livre parut sous le nom emprunté d'*Emmanuel-Robert de Philibert, ancien chanoine de l'église de Toulouse.* C'est un recueil de tout ce qui s'est écrit d'injurieux contre les jésuites. On prétend qu'outre ces cinq vol., Gazaignes en avait préparé trois autres qui n'étaient pas moins outrageans, mais qui n'ont point paru. Au reste, il n'épargnait rien pour que sa diatribe fût complète. Il entreprit; dit-on, plusieurs voyages, et notamment celui de Vienne, dans l'espoir de se procurer de nouvelles anecdotes dans le sens de celles qu'il avait déjà recueillies. On trouve néanmoins dans cette compilation quelques renseignemens curieux sur ce célèbre institut. L'abbé Gazaignes mourut le 29 mars 1802. Quoiqu'il fût appelant, il avait désapprouvé la constitution civile du clergé.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'opposa d'abord aux Turcs; mais voyant que Toman bey, son maître, avait été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mamelouks ; mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras sa patrie, mourut dans cette dernière ville en 1602, à 58 ans. On a de lui : 1° l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4. 2° *Vies des saints*, Reims, 1613, 2 vol. in-8, et plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, et son stile est négligé.

GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Vaast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science. Il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des *OEuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol. Leipsick, 1722, in-fol., (édition très estimée.)

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres : *Il mondo ingannato da falci medici*, Pérouse, 1716, in-18. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigna à se passer des médecins.

* GAZON-DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie-Mathurin), littérateur, né à Quimper-Corentin, s'adonna aux lettres et y obtint quelque succès. Ses différens ouvrages, sans être d'un mérite éminent, sont cependant remarquables par le bon goût qui a présidé à leur composition.

Gazon avait pris Ovide pour modèle; mais il a été loin d'atteindre à sa hauteur. On lui doit : 1° trois *Lettres* sur les tragédies d'*Aristomène*, d'*Epicharis* et de *Sémiramis*; 2° l'*Ami de la vérité* ou *Lettres impartiales sur les pièces de Voltaire*, Amsterdam, 1767, in-12; 3° *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, 1766, in-12; 4° les *Jardins*, poème traduit du latin du Père Rapin, 1772, in-12. C'est plutôt une imitation qu'une traduction fidèle. Gazon-Dourxigné mourut le 19 janv. 1784.

GÉBELIN (Antoine Court de), natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris, le 13 mai 1784, a publié : 1° *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, peu exacte et écrite d'un stile qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12. 2° *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. Cette dernière qualité n'est presque jamais celle de l'auteur : il n'avait ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir. 3° *Le monde primitif, analyse et comparé avec le monde moderne, considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*, Paris, 1773-82, 9 vol. in-4, fig.; ouvrage d'un esprit faible, crédule et chimérique; ensemble de combinaisons arbitraires et ridicules, écrit d'une manière entortillée, mystérieuse et pleine de prétentions. Des philosophes, qui ne l'entendaient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paraissait dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte et les notions reçues touchant l'âge et la création du monde; mais les vrais savans en ont fait un objet de risée : l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la manière suivante : « Nous » avouons franchement que nous ne sau» rions caractériser l'ouvrage de M. Court » de Gébelin, qui lui a fait une si grande » réputation auprès de certaines person» nes. Nous en avons lu quelque chose, » et nous avons été repoussés à la vue de » tous ces systèmes imaginaires, de ces » conjectures frivoles, de ces fatras et des » inutilités dont ce livre est rempli. Mais » peut-être est-ce notre faute, si nous » n'avons pas l'esprit de l'admirer. » 4° *Histoire naturelle de la parole*, ou *Précis de la grammaire universelle*, 1776, in-8, extrait du monde primitif, et dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent. 5° *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les origines françaises*, Paris, 1778, in-8. Le goût de Gébelin pour les idées bizarres et romanesques fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché et pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé *Mesmer*, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçait dans le nouvel art. Peu de temps avant sa mort, il avait eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la présidence d'une coterie scientifique, nommée le *Musée de la rue Dauphine*, et dépensa, pour se maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe.

Ci-gît ce pauvre Gebelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin :
Admirez tous son héroïsme,
Il fut martyr du magnétisme.

Le comte d'Albon a fait exhumer son cadavre, pour lui ériger un mausolée dans son jardin : démarche peu assortie au bon sens qui parfois règne dans les *discours* de cet économiste.

GEBER ou GIABLER (Jean), grec suivant les uns, espagnol suivant les autres, était médecin et astronome. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boërhaave en parle avec estime dans ses *Institutions chimiques*. On ne sait en quel temps il vivait; on croit que c'est vers le 9e siècle. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvait dire

sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier vol. de son *Histoire de la philosophie hermétique*. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *remède universel*, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits. Telle est celle-ci : *L'or ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il parait que ces paroles doivent se prendre dans un sens énigmatique et ridiculement mystérieux, tel que les chimistes d'alors affectaient dans leurs leçons ; et qu'il est question ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui sont les *lépreux*. On peut voir plusieurs de leurs apophtegmes et de leurs grimoires favoris dans le *Mundus subterraneus* du Père Kircher, 2ᵉ partie, p. 292. Les *traités* de Geber furent imprimés sous ce titre : *Summæ perfectiones magisterii in sua natura libri IV, cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractatuum*, à Dantzick, 1682, in-8. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions des l'alchimie et d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion, et la malléabilité des métaux, sur les sels et les eaux fortes. (Tout porte à croire que Geber était arabe, et que son véritable nom est Abou-Moussah-Djafar Al Sofi, qu'il naquit à Hauran en Mésopotamie dans le 8ᵉ siècle, qu'il s'est rendu recommandable par des découvertes importantes, par exemple, par celle du sublimé corrosif, du précipité rouge, de l'eau forte, etc.)

GEBHARD, archevêque de Saltzbourg, était d'une illustre famille de Souabe, et fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en considération de ce service, il fut honoré par Sa Sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne, que ses successeurs ont aussi pris après lui. Il fut ensuite exilé par l'empereur, et mourut en 1091, dans le château de Wersten, qu'il avait fait bâtir.

GEBHARDT (Janus ou Jean), savant humaniste, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat en 1592. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne et de la Suède pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire et de langue grecque. Il y mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui : 1° Des *notes sur Catulle, Tibulle et Properce*, Francfort, 1615, in-4. 2° Une *édition* de *Cornelius Nepos*, avec une chronologie et des commentaires, Amsterdam, 1662, in-12. 3° *Cicéron*, *Ovide*, *Quintilien*, *Rufin*, *etc.*, corrigés sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, Hanau, 1615, in-4. 4° Des *poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées. (On a une vie de Gebhardt par André son frère, Groningue, 1633, in 4.)

GÉDALIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an* 761 *de J. C.* en 2 parties, et une 3ᵉ, où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4. On a encore de lui d'autres *écrits*.

* GEDDES (Alexandre), prêtre catholique d'Ecosse, né en 1737, à Ruthven, dans le comté de Bamff, fit sa théologie à Paris au collége des Ecossais. De retour dans sa patrie il fut ordonné prêtre à Dundée, et devint chapelain du comte de Traquaire ; après avoir séjourné de nouveau quelque temps à Paris, il fut préposé à la congrégation d'Auchinhalrig, dans le comté de Bamff. S'étant lié imprudemment avec des grands seigneurs et des gens de lettres accoutumés à parler légèrement des matières de religion, il adopta auprès d'eux des sentimens qui ne convenaient guère à son état, et, comme il entendit mal les observations que son évêque lui adressa, il quitta bientôt sa congrégation, et vint à Londres où il fut obligé encore pendant quelque temps de remplir les devoirs de chapelain : mais en 1782 il quitta ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement aux lettres. Le premier fruit de sa plume fut une *traduction* des *Satires d'Horace*, qui obtint un bon accueil. Il s'occupait depuis long-temps d'une *traduction* de la Bible, et il publia successivement en 1792 à 1797 le *Pen-*

tateuque, *Josué*, *les Juges*, *Samuel*, *les Rois*. Cet ouvrage excita un violent orage contre lui, parce qu'il combattait formellement l'inspiration entière de l'Ecriture, et qu'il insinua que les écrivains sacrés rapportent quelquefois des faits contraires à la raison. Ses *Remarques critiques* qu'il donna en 1800 ne firent qu'augmenter le mécontentement public: les évêques défendirent l'usage de sa traduction. Aux censures qu'il reçut, à la suspense qui fut prononcée contre lui, il ne répondit que par des libelles: il mourut le 26 février 1802. On ne peut pas dire qu'il fût décidément incrédule; mais il avait des idées peu orthodoxes. Du reste il avait du savoir, de la littérature et des connaissances bibliques assez étendues. Il était très versé dans les langues anciennes et modernes. Il a laissé outre les ouvrages que nous avons cités: 1° *Carmen seculare pro Gallicâ gente tyrannidi aristocraticæ erepta*, 1790, in-4. 2° *Le premier livre de l'Iliade rendu littéralement en vers anglais*, *avec des notes critiques*, 1792, in-8. 3° *L'Avocat du diable*, 1792, in-4, écrit satirique contre un lord L***. 4° *Carmina secularia tria*, *pro tribus celeberrimis libertatis Gallicæ epochis*, 1793, in-4. 5° *Vert-Vert*, mis en vers anglais, 1793, in-4. 6° *La bataille de B.* (de Bangor), ou *le Triomphe de l'Eglise*, poème héroï-comique, 1797, in-8, en anglais. 7° *Bardomachia*, *poema macaronico-latinum*, 1800, in-4. 8° Divers *morceaux* dans quelques recueils périodiques.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassès, et 5e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J. C., fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité était extrême, et qui prenait d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le lendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée et la toison ne l'étant pas, Gédéon commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, et vit autour de lui en peu de temps une armée de 32 mille hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'odre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres: et ceux qui échappèrent à cette boucherie, furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, tua de sa propre main Zébée et Salmana, et délivra la terre de ces hommes féroces (*voyez* JOSUÉ). « Afin, dit un écrivain moderne, qu'on » ne puisse se méprendre sur le véritable » auteur de la victoire, ces libérateurs, » choisis pour affranchir le peuple de » Dieu, ne sont pas les plus riches ni les » plus accrédités de la nation, ni les plus » distingués par leurs talens et leur ex» périence. On n'emploie ni le nombre » ni le courage des combattans, ni la » force des armes. Partout Dieu paraît » seul; ou s'il met en œuvre quelques » moyens, ils sont si faibles, si méprisa» bles par eux-mêmes, que l'on est obligé » de reconnaître que c'est Dieu qui agit. » Si la victoire avait été remportée par » les voies ordinaires, on aurait arrêté » les yeux sur les hommes, et oubliant » Dieu qu'on ne voyait pas, on leur au» rait rapporté toute la gloire des bons » succès. Au contraire, la manière dont » tout est conduit chez ce peuple ne » laisse aucun lieu à l'équivoque, et l'on » est forcé d'y reconnaître le doigt de » Dieu. » Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, et le proclamer roi, offrant même la succession au

trône à sa postérité, mais il refusa. « Non, » dit-il, je ne régnerai pas sur vous, ni moi » ni mes enfans : ce sera le Seigneur qui » sera votre roi. » Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse et d'équité, et mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J. C., laissant 70 enfans de plusieurs femmes, outre Abimélech qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDICCUS (Simon), docteur en théologie et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendait que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Defensio sexus muliebris* de Gediccus a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haie, 1642, in-12.

* GEDIKE (Frédéric), savant professeur allemand, né le 15 janvier 1754 à Boberow, village du Brandebourg où son père était pasteur. Dépourvu de toute ressource, il fut admis dans l'hospice des orphelins de Zullichaud, et y fit ses études avec succès. Il s'adonna ensuite à la théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Toute sa vie fut consacrée à l'instruction publique : il dirigea plusieurs gymnases en Prusse, et devint membre de l'académie des sciences de Berlin et du comité chargé de perfectionner la langue allemande. Après avoir été recu docteur en théologie à la faculté de Halle (1771), il voyagea en Italie et fut nommé, à son retour, inspecteur des écoles de la Prusse méridionale et occidentale. Il fonda à Berlin un séminaire, où sont élevés huit jeunes gens qui se vouent à la haute instruction. Il mourut le 2 mai 1803. On a de lui des *traductions* allemandes des *Odes olympiques* de Pindare, Berlin, 1786, in-8 ; de quatre *Dialogues* de Platon (le *Criton*, le *Menon*, et les deux *Alcibiade*), Halle, 1780, in-8 ; du *Philoctète* de Sophocle, Berlin, 1781, in-8, et plusieurs recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiques de sa nation, qui ont obtenu un grand nombre d'éditions. Il a aussi donné des morceaux français traduits en allemand qui ont été accueillis avec la même faveur. La vie de Gedike par François Horn se trouve en tête d'un recueil de quelques-uns de ses ouvrages posthumes, publié à Berlin en 1808.

GÉDOYN (Nicolas), né à Orléans d'une famille noble en 1667, fut jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agrémens de l'homme d'esprit, il y plut, et y plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdûment, et qu'à 80 ans elle en vint aux dernières faiblesses ; mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1709, fut reçu à l'académie des Belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1716, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont : 1° Une *traduction de Quintilien*, in-4, et en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée ; la meilleure édition est celle de Paris, 1802. Ce n'est point une traduction scrupuleuse et littérale ; l'abbé Gédoyn a traité l'original avec l'assurance d'un maître qui se donne trop de liberté. M. Adry en a donné une nouvelle édition, accompagnée du texte latin, corrigée et augmentée, Paris, 1810, 6 vol. in-8. 2° Une *traduction de Pausanias*, en 2 vol. in-4, exacte, fidèle, élégante, et ornée de savantes notes. Elle a été réimprimée à Amsterdam en 1733, 4 vol. in-12, fig., et à Paris, 1794, 4 vol. in-8, fig. ; l'édition d'Amsterdam est la meilleure et la plus recherchée. 3° *OEuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. 4° Plusieurs *dissertations* curieuses, en manuscrit ; c'est un examen du *Paradis perdu* de Milton. Examen trop sévère qui paraît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

* GEER (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, né à Stockholm

en 1720, fut envoyé dès ses premières années en Hollande, commença ses études à Utrecht, les termina à l'université d'Upsal, et suivit avec assiduité les cours de Colsius, de Klingenstiern et du célèbre Linnée Héritier d'une très grande fortune, il en fit le plus noble usage en se livrant à des actes multipliés de bienfaisance, et prenant part à toutes les entreprises utiles pour son pays. Il a publié en français un grand nombre d'observations sur les insectes, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockolm, 1752-78, 7 vol. in-4, fig. Ces mémoires, rédigés avec plus de méthode que ceux de Réaumur, sont très-recherchés ; c'est un des ouvrages les plus clairs, les plus profonds et les plus riches en faits et en observations qu'on ait sur les insectes. Géer mourut le 28 mars 1778.

GEHAN-GUIR ou Djihan-Guyr, roi des Indes, commença à régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommait Kosrou et le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée ; mais il fut vaincu et fait prisonnier, avec les seigneurs qui avaient suivi son parti. Son père ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employait tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Decan, son frère aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivrait avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrètement. Après sa mort il forma le dessein de détrôner son père. Gehan-Guir marcha au devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse ; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées, et son premier ministre d'état. Souf-Kan avait donné sa fille à Kourom ; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

* GEHLER (Jean Charles), célèbre médecin-accoucheur, et professeur à l'université de Leipsick, né à Gorlitz le 17 mai 1732, fut reçu docteur en 1758, et alla voyager en Allemagne et en Suisse. De retour à Leipsick, il se livra à l'enseignement, et fut le premier qui donna dans cette université des leçons particulières sur la minéralogie. En 1762 il fut nommé professeur extraordinaire de botanique, et en 1773 professeur de physiologie. Il mourut le 6 mai 1796, après avoir publié un grand nombre de *dissertations* et *mémoires* sur différens objets relatifs aux sciences naturelles. La première a pour titre *De caracteribus fossilium externis*, 1757, in-4. On trouve l'énumération des autres dans Meusel. On a encore de lui un recueil de plusieurs *mémoires concernant l'art des accouchemens*, en allemand, Leipsick, 1798, 2 vol. in-8, et une *traduction* allemande de *la Chimie expérimentale et raisonnée* de Baumé.

* GEHLER (Jean-Samuel Traugott), physicien, frère du précédent, né à Gorlitz en 1751, s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, de la chimie, de la physique, des lettres et de la jurisprudence. Il professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, entra ensuite dans la magistrature, et fut nommé sénateur de la ville de Leipsick et assesseur de la haute cour de justice. Il n'en continua pas moins ses travaux scientifiques, et termina sa carrière en octobre 1795. On lui doit : 1° *Dissertatio historiæ logarithmorum naturalium primordia*, 1776, in-4. 2° *Dissertatio inaug. de læsione emptoris ultrà dimidium rectè computandâ*, 1777, in-4. 3° Un *Dictionnaire de physique*, en allemand, 4 vol. in-8, 1787-91. Il a traduit, en allemand, les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, par de Luc, 2 vol. in-8 ; les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par le même, 2 vol. in-8 ; la *Description des expériences faites avec les machines aérostatiques*, par Faujas de Saint-Fond,

2 vol. in-8; la *Philosophie chimique* de Fourcroy, in-8, etc.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipisck en 1614, et mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui : 1° des *commentaires* en latin sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Psaumes*. 2° Un *traité* en latin *sur le deuil des Hébreux*. 3° Plusieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, était de Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, et mourut en 1752 à Paris, à 56 ans. C'était un homme très estimable par ses vastes connaissances, et surtout par sa probité · il avait la candeur de son pays. On a de lui des *dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Belles-lettres. Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparait une nouvelle édition de ce Père de l'histoire grecque, ou si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans l'*Histoire militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de ZURLAUBEN.

GELAIS (SAINT). *Voy.* SAINT-GELAIS (Octavien et Melin de).

GELASE I (Saint), pape, africain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gélase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un catalogue des Ecritures saintes, conforme à celui que l'église catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper. Le pieux pontife mourut le 19 novembre 496, laissant entre autres écrits, un *traité contre Eutychès et Nestorius*, que nous avons; et des *lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des *hymnes*, des *préfaces* et des *oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacremens. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'église romaine*, qui contient toutes les messes de l'année, et les formules des sacremens. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux quatre-temps. Denis le Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holsténius, fait de Gélase un éloge magnifique. « Les mœurs de ce » pontife, dit un historien, honorèrent » son savoir et ses talens. Il était d'une » rare piété, donnait à la prière ou à de » saints entretiens, avec les plus dignes » serviteurs de Dieu, tout le temps qui » lui restait de ses fonctions sublimes. » Elevé à la dignité la plus éminente, il » la regardait comme le plus pesant far» deau, et comme une vraie servitude, » qui le rendait comptable envers tout le » monde. Il nourrissait tous les pauvres » qu'il pouvait découvrir, vivait lui » même en pauvre, et dans la pratique » des austérités les plus rigoureuses. » Saint Anastase II lui succéda.

GELASE II (Jean de GAÈTE), chancelier de l'église romaine et cardinal, fut élu pape en 1118, et succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, et excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite et à gauche; saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale met la consternation dans Rome, et Henri poussant sa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de

Grégoire VIII. Gélase II se retira d'abord à Gaète, où il fut sacré; puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet antipape, et celui qui l'avait fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher d'observer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes et des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux et modeste Gélase. *Voyez* Louis V, empereur. (Ce pontife avait composé quelques *vies* de saints et de martyrs.)

GELASE de Cyzique, auteur grec du 5e siècle, a écrit l'*histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes et les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très sage et orthodoxe : il parait même que l'auteur a voulu prévenir des objections, et fermer quelques échappatoires à l'erreur, et que c'est ce qui lui a fait un peu broder son histoire. C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du Saint-Esprit, quoique, selon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela suffisait; la divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissant celle du Saint-Esprit, que les ariens ne croyaient pas être inférieur au Verbe (*voyez* le *Cath. philos.* t. 3, n° 433). On la trouve dans la *Collection des conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin, Paris, 1599, in-8.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, fut d'abord chanoine régulier de l'ordre de Saint-Croix, secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'église catholique pour le luthéranisme, et surtout pour une femme, qui avait fait plus d'impression sur son cœur, que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marpurg pendant quelques années. Voulant se rendre de là à Wittemberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain, une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, et Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *ouvrages de controverse*, l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE (Claude), dit *Caude Lorrain*, né en 1600, au château de Chamagne dans le diocèse de Toul, de parens fort pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, chez lequel il n'eut pas plus de succès. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui allaient à Rome. Augustin Tassi, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, et lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. (Ce peintre mourut à Rome en 1682. Plusieurs critiques regardent ce récit comme invraisemblable : ils suivent la version de Baldinucci qui s'appuie sur le témoignage du neveu de ce grand artiste. Devenu orphelin à l'âge de 12 ans, Claude Gelée alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les premiers élémens du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail, quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Après avoir suivi pendant deux ans dans cette dernière ville les leçons d'architecture et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, il retourna à Rome où il s'attacha à Tassi. Il revint dans sa patrie où il ne resta

qu'un an, pendant lequel il peignit à Nancy l'architecture de l'église des carmélites. Dégoûté de ce genre de travail qui n'est pas sans péril, il repartit pour Rome où il mourut en 1682, après avoir formé et dirigé pendant plus de 20 ans une école d'où sont sortis des artistes distingués.) Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avait point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; on y touve la couleur et l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Le musée du Louvre possède 13 de ses tableaux. On regarde comme des chefs-d'œuvre le *sacre de David*, *le débarquement de Cléopâtre*, la *fête villageoise*, la *vue d'un port de mer au soleil couchant*.

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, réimprimé avec des augmentations, en 1656, in-8, à Paris; et d'une *traduction des OEuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen, en 1661, in-folio, avec figures.

GELIOT (Louvan), auteur du 17e siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Palliot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, in-fol., 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian FURCHTEGOTT), professeur de philosophie à Leipsick, né à Haymelen, bourg entre Freyberg et Chemnitz en 1715, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples, et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. Nous avons de lui : 1° des *fables* et des *contes*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Toussaint, et en vers par Boulanger de Rivery. On reproche à Gellert d'être quelquefois monotone et diffus, et de ne pas assez respecter les mœurs, quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres : on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des contes; si cela était, la réponse serait fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de contes. 2° Un *Recueil de cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation et de la bonne poésie; la langue allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, et déploie des richesses long-temps inconnues. 3° Des *comédies* : celle intitulée la *Dévote*, est remplie d'idées et d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable. 4° Des *poésies morales didactiques*. 5° Des *OEuvres mêlées*. 6° Des *Dissertations de littérature et de morale*. 7° Des *lettres*, traduites en français par M. Huber et par Mme de Lafite. 8° Des *leçons de morale*, publiées après sa mort par Schleger, et traduites en français par Pajon, qui y a joint des réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Leipsick, 1766, 10 vol. in-12; Berne, 1769, 10 vol. in-12; Francfort, 1770, 4 vol. grand in-8, et Leipsick, 1776 et 1784. Ces deux dernières éditions sont les plus complètes.

* GELLERT (Christlieb EHREGOTT), frère aîné du précédent, né en 1713, fit ses premières études à Meisson et les acheva à l'université de Leipsick. Il passa en Russie où il fut professeur et ensuite adjoint à l'académie de Saint-Pétersbourg. Pendant son séjour dans cette ville, il s'adonna particulièrement à l'étude de la chimie, de la physique et de la métallurgie; il revint en Saxe en 1747, et donna à Freiberg des cours de minéralogie. Il fut nommé successivement conseiller-commissionné aux mines (1753), chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fontes et de celui des minéraux de la Saxe, administrateur en chef des fonde

ries et forges à Freiberg, professeur de métallurgie à l'académie des mines établies dans la même ville, et enfin (1782) conseiller effectif des mines. Il a le premier introduit, en grand, le procédé du départ des métaux par amalgamation, non par la manière de M. de Born qui emploie le feu, mais par une méthode qui lui est propre : ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il est mort le 13 mai 1795. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : 1° *Elémens de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique, par J. A. Cramer, traduits du latin*, 1746 et 1766, in-8, fig. 2° *Elémens de la chimie métallurgique considérés sous le rapport de la théorie et de la pratique*, 1750 et 1776, in-8. 3° *Elémens de la docimasie*, ou tome 2 *de la chimie métallurgique pratique*, 1755 et 1772, in-8, fig. Il démontre dans cet ouvrage différens procédés pour essayer les métaux avec certitude. Il a été traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12; et en anglais par J. G. S., Londres, 1776, in-8.

GELLI ou GALLO (Jean-Baptiste), poète florentin, avait une condition inférieure à son esprit : il était tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornemens de l'académie *de gli Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont : 1° des *dialogues*, faits sur le modèle de ceux de Lucien ; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent assez de prix aux bons mots, pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est : *Caprici del Bottaio Fiorenza*, 1549 ou 1551, in-8. Ils ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnellier*, par Cl. de Kerquisinen, Paris, 1575, in-16. 2° *La Circé*; elle a aussi été traduite en français assez mal, en 1680, in-12. 3° Une *version italienne du Traité* latin *des couleurs* de Porzio, Florence, 1551, in-8. 4° Deux *comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS (Aulus): *Voy.* AULUGELLE.

GELMI (Jean-Antoine), poète de Véronne, florissait dans le 16e siècle. Il a publié des *sonnets* italiens et d'autres *poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisait ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils de Dinomène, s'empara de l'autorité de Syracuse, l'an 484 avant J. C., après avoir abandonné à son frère Hiéron, Gela, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avait les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himère sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, et fut élu roi, l'an 479 avant J. C. Il mourut après 7 ans de règne, pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux.

* GÉLU (Jacques), archevêque d'Embrun, naquit vers 1370, à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg, appelée Carignan, dans les Ardennes. Il vint faire ses études à l'université de Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, prit ses licences à Orléans, et, de retour dans la capitale, il obtint la chaire de théologie. Le bruit de ses talens s'étant répandu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, le nomma maître des requêtes de son hôtel, et quelque temps après, une charge de conseiller au parlement étant venue à vaquer, Gélu se présenta au concours, et obtint cette place parmi quatorze autres concurrens. Il existait alors une espèce de guerre intestine entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans ; ce dernier prince en fut la première victime, et fut assassiné à Paris, le 23 novembre 1407, par ordre de Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, oncle du roi. Gélu perdit en ce prince un protecteur et un ami ; mais Charles VI récompensa les services de Gélu, en l'attachant au service de ses trois fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin. Gélu fut en même

temps nommé président de la province de Dauphiné. Le concile de Constance, tenu en 1414, le nomma à l'archevêché de Tours; Gélu se rendit au concile, qui le chargea, conjointement avec d'autres ecclésiastiques, de la mission difficile d'aller demander à l'antipape, Pierre de Lune (connu sous le nom de Benoît XIII), son abdication. Par suite de son refus obstiné, le concile élut un autre pape, et, dans le scrutin, Gélu eut plusieurs voix en sa faveur. Il revint à Paris, en 1418; mais le duc de Bourgogne, qui haïssait Gélu, comme ancien protégé du duc d'Orléans, s'y trouvant dans ce moment, il fut obligé de se cacher pour échapper aux dangers qui le menaçaient. Ce fut par suite de la guerre déclarée (en 1419) par le duc de Bourgogne, qui venait de faire un horrible massacre des *Armagnacs* (ou partisans du duc d'Orléans), que le dauphin, depuis Charles VII, envoya Gélu en Castille demander à Jean II des secours que ce monarque accorda aux éloquentes sollicitations de cet évêque. Il fut chargé d'une autre mission non moins importante par le pape Martin V, élu au concile de Constance, et dont l'objet était de concilier les différends survenus entre le roi d'Aragon, Alphonse V, et Louis III d'Anjou, qui prétendaient à la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II. Gélu se rendit à Naples auprès de cette princesse, qu'il fit entrer dans ses vues pacifiques, mais il ne put rien obtenir des deux puissans et ambitieux rivaux. Gélu avait été chanoine à Embrun, dont il fut élu archevêque, en 1427, par le clergé de ce diocèse, qui connaissait ses talens et ses vertus. Il quitta alors la cour, et se dévoua entièrement aux devoirs de son saint ministère. Il mourut dans un âge très avancé, l'an 1432. Il a laissé 1° *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon et les ambassadeurs du concile contre l'antipape Benoît XIII*. Gélu adressa à l'Eglise universelle cet écrit, qui mérita l'approbation du concile de Constance, et servit beaucoup à détacher de Pierre de Lune, dont il fit connaître les artifices, ceux qui s'étaient déclarés ses partisans. Gélu eut ainsi l'honneur de contribuer à l'extinction du schisme. 2° *Vita Jacobi Gelu ad annum* 1421, *ab ipso conscripta*. Cette pièce curieuse, rédigée de la main de Gélu, est comme un mémoire des principaux événemens de sa vie. Il est écrit sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit du *décret de Gratien*, qu'on conserve dans les archives de l'église de Tours. A la fin de chacun des dix-huit articles que contient ce mémorial, Gélu loue et remercie Dieu des grâces qu'il en a reçues. On trouve cette pièce dans le *Thesaurus anecdotorum* de dom Martenne, page 1747. Gélu était contemporain de la célèbre Pucelle d'Orléans, dont la valeur et l'enthousiasme étaient l'objet de l'admiration générale. Charles VII, non moins surpris que les autres, voulut avoir l'avis de ce prélat, pour savoir si, en effet, la mission de Jeanne d'Arc était divine. Il lui fit à ce sujet cinq questions, auxquelles Gélu répondit par l'écrit suivant; 3° *Jacobi Gelu ministri (archiepiscopi) ebrodunensis, de Puella aurelianensi dissertatio*. Ce manuscrit sur papier vélin était dans la bibliothèque de Ducange, et se trouve actuellement dans la bibliothèque du roi, au tome 4, n° 6199; 4° *Rerum ab antecessoribus in ecclesia ebrodunensi gestarum breve compendium*. Gélu avait de profondes connaissances, particulièrement sur les matières ecclésiastiques; ce qui, dans les temps d'ignorance où il vivait, le rendait comme un oracle infaillible que l'on s'empressait de consulter. Sa piété n'était pas moindre que son savoir, et il gourverna son diocèse avec la même prudence qu'il avait montrée dans ses missions politiques. Né avec un cœur juste, il eut la douleur de voir immoler l'héroïque libératrice d'Orléans, qui fut brûlée en 1431.

*GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur célèbre, né à Naples en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué. Dévoré par la passion des voyages, il quitta la maison paternelle, après avoir obtenu le grade de docteur en droit, et parcourut l'Italie, la France, l'Angle-

terre, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Il servit comme volontaire en Hongrie en 1687, et visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Genève, dans sa patrie en 1689. Ce tour d'Europe lui fit naître le désir de faire celui du monde par terre ; des chagrins domestiques contribuèrent aussi à lui inspirer ce projet. Il quitta donc Naples le 13 juin 1693, et n'y rentra que le 31 décembre 1698. Après s'être rendu à Malte, et ensuite à Alexandrie, et avoir visité les antiquités de la haute Egypte, il avait parcouru aussi la Syrie, la Palestine, une partie des côtes de l'Asie mineure, et de la Turquie d'Europe : il revint en Asie par la mer Noire, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visita Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, passa dans l'Indostan et fut présenté au célèbre Aureng-Zeb. Peu de temps après, profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il se rendit de Goa à Macao, s'avança par Nanking jusqu'à Péking, obtint une audience de l'empereur, fit une excursion jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. De retour à Naples la même année, il s'occupa alors de rédiger la relation de son voyage, qu'il publia sous ce titre : *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699 et 1700, 6 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1708 et 1721 avec des augmentations, et traduit en français par Dubois de Saint-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12. Quoique Gemelli ne soit pas très profond observateur, son Voyage ne laisse pas que d'offrir beaucoup de choses précieuses et nouvelles, surtout sur les Philippines et le Mexique. On a encore de lui : *Viaggj di Europa*, Naples, 1701, 2 vol. in-8. Ce Voyage, divisé en lettres, n'est pas d'un grand intérêt ; on y trouve cependant des particularités assez curieuses. On ignore l'époque de sa mort. M. de Humboldt compare ce voyageur à Châteaubriant.

* GEMINIANI (François), musicien, né à Lucques en 1680, mort à Dublin en 1762, fut un des premiers violons de son temps. Il séjourna long-temps à Londres, et y publia ses ouvrages théoriques : 1° *Traité du bon goût et règles pour exécuter avec goût.* 2° *Leçons pour le clavecin.* 3° *L'art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection, etc.* Siéber fils en a donné une nouvelle édition en 1801. 4° *L'Art d'accompagnement* ou *Méthode nouvelle pour exécutèr proprement et avec goût la basse-continue sur le clavecin.* 5° *Guide* ou *Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation.* Il a été traduit en français, Paris, 1756. La Méthode de Géminiani, pour jouer du violon, a été considérablement simplifiée par les compositeurs qui lui ont succédé, et notamment par le célèbre Nardini.

GEMISTE (George), surnommé *Platon*, philosophe platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople sa patrie, par les Turcs. Il s'était trouvé au concile de Florence en 1438, et y avait brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : 1° *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8, grec et latin : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. 2° Plusieurs traités historiques, qui décèlent une vaste connaissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissemens sur Thucydide*, Venise, 1503, in-folio. 3° Un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*, Paris, 1541, in-8 : il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA (Reinier), dit *le Frison*, parce qu'il était de Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555, à 46 ans. Il passait pour un des plus habiles astronomes de son temps, et donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : 1° une *Mappemonde*, bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y

trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction. 2° *Methodus arithmeticæ*, in-8. 3° *De usu annuli astronomici, etc.*

GEMMA (Corneille), fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut en 1579. On a de lui 1° *De arte cydognomica*, Anvers, 1569, 3 vol. in-4. 2° *Cosmocritrice, seu de Naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur. 3° *De prodigiosa cometæ specie ac natura anni* 1577. C'était un homme vertueux et fortement attaché aux bons principes; ses ouvrages se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques alors universellement reçues, mais en petit nombre, et d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siècle superficiel et suffisant, où nous jugeons si sévèrement nos pères et nos maîtres. Sa latinité est en général très pure, son stile élégant et sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? *Gemmæ Gemmam* lapis an tegit, inquis?
At condi in *Gemma* debuerat potius.
Non ita : nam quævis minor illo *Gemma* fuisset,
Et posito *Gemma*, *Gemma* fit iste lapis.

GENCA. *Voyez* GENGA.

GENDRE (Louis Le), né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, et qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690; l'abbé Le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avait, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocèse de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Histoire de France, contenant : 1° l'histoire des rois jusqu'à la mort de Louis XIII; 2° les mœurs et coutumes de la nation dans les différens temps de la monarchie; 3° la généalogie de la maison royale; 4° l'histoire des grands-officiers de la couronne;* Paris, 1718, en 3 vol. in-fol. et en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'histoire de France; il est écrit d'un stile simple et un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très-difficile de rendre intéressans les premiers siècles de la monarchie française; ce sont pour ainsi dire les temps fabuleux de la nation. Les derniers volumes furent mieux accueillis. *Les mœurs et coutumes des Français, etc.*, ont été imprimées séparément à Paris en 1712 et en 1753, in-12. C'est un ouvrage curieux et estimé; Velly et Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*. 2° *Vie de François de Harlay*, in-8. C'est la reconnaissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant en louant son héros, l'auteur ne déguise pas toujours ses défauts. 3° *Essais du règne de Louis le Grand*, in-4 et in-12, dont il se fit quatre éditions en 18 mois. Si Le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infâmes détracteurs de ce grand roi, qui barbouillent sa mémoire avec les couleurs d'une philosophie infecte et virulente. 4° *Vie du cardinal d'Amboise, avec un Parallèle des cardinaux qui ont gouverné les états*, in-4, Paris, 1724, et Rouen, 2 vol. in-12 : ce sont des tableaux assommans pour les détracteurs de l'administration sacerdotale, et qui démontrent, par des faits éclatans et l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés des embarras du mariage, et n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science et le zèle du bien public, sont des anges de salut que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voyez* SAMUEL, SUGER, XIMÉNÈS, etc.

GENDRE (Gilbert-Charles Le), mar-

quis de SAINT-AUBIN, mort à Paris sa patrie, en 1746, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables : 1° *Traité de l'opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques, sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs. 2° *Antiquités de la maison de France*, in-4, Paris, 1739. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau système sur les commencemens de la maison de France ; mais quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paraître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celle des écrivains qui l'ont précédé et qui le suivront.

GENDRE (Nicolas Le), sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très médiocre : on remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de St.-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris.

GENDRE (Le) *Voy.* LEGENDRE.

GENDRON (Claude DESHAIS), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans son fils, était d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier ; il excella surtout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutait à toutes les connaissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agrémens de l'esprit et les qualités du cœur, qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu à Boileau son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il était le père, des chrétiens dont il était l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire, étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout à coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu :

> C'est ici le vrai Parnasse
> Des vrais enfans d'Apollon ;
> Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace ;
> Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Mais ce poète a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits, un entre autres sur l'*origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivans* : matière dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voyez* MUYS.

GÉNÉBRARD (Gilbert), né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluni, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, et devint professeur en langue hébraïque au collége royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, et présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avait consenti, le clergé et la noblesse y applaudissaient, mais le tiers-état s'y opposa, parce que La Robe favorisait Pibrac, frère du président, à qui cet évêché était promis depuis long-temps. Dans ces temps pénibles et difficiles, où la plupart des Français regardaient la religion catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voy.* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue et la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant était également une ligue, et une ligue armée contre le trône et l'autel ; ligue pour ligue, celle des catholiques lui parut plus légitime. En 1591, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne et de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque il avait publié un *Traité des Elections*, qui dans la suite lui causa des désagrémens. Il y soutenait les élections des évêques par le clergé et le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8. Le

parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Semur en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard était certainement un des hommes les plus savans de son siècle. Ses vertus, et surtout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. Saint François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages, sont : 1° une *Chronologie sacrée*, in-8 : ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui et où il y a bien des choses remarquables qu'on chercherait vainement ailleurs. 2° Un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8, savant et bien écrit, qui doit être mis au premier rang avec ceux de Jansénius de Gand et de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris surtout les ponctuations des rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-fol. 3° *Trois livres de la Trinité*, in-8, 4° Une *traduction de Flave Josèphe* en français en 2 vol. in-8. 5° La *traduction* de différens rabbins, in-fol. 6° Une *édition des OEuvres d'Origène*, estimée même après celle des bénédictins qui auraient très bien fait de conserver la Dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, et l'apologie de Pamphile pour Origène. 7° Quelques *écrits polémiques*.

* GENER (Jean-Baptiste), jésuite espagnol, né en 1711, professa la philosophie et la théologie dans sa patrie, et vint à Rome en 1766. Il publia une *Théologie dogmatique, éclaircie par des dissertations historiques et par les monumens de l'antiquité*, 6 vol. in-4 : ouvrage savant, qui fournit des témoignages précieux en faveur de la religion.

GÉNÉSIUS (Jean), que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien grec sous les règnes de Léon et de Constantin Porphyrogénète son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'empire grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886 ; elle parut en grec et en latin à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsick, dans la bibliothèque Pauline, à l'académie.

GENEST (Charles-Claude), naquit à Paris en 1636. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français aux enfans d'un seigneur du pays ; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pellisson, en qualité de précepteur auprès de M[lle] de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de St.-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son élève, secrétaire des commandemens du duc du Maine, membre de l'académie française ; et mourut à Paris en 1719, à 84 ans. L'abbé Genest avait des mœurs aimables et le cœur généreux. Homme de cour, simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : 1° *Principes de philosophie* ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, in-8, Paris, 1716 : ouvrage laborieux dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers ; mais si la poésie et la partie systématique sont faibles, les grandes vérités n'y sont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y soient pas également bonnes. « Un avis, dit un critique, qu'on ne saurait trop répéter, » surtout en parlant aux gens de bien, » c'est de ne jamais appuyer des choses » incontestables sur des idées particulières. » 2° Une belle *Epître en vers à M. de La Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise : morceau plein de chaleur et d'éloquence, qui ce-

pendant ne produisit aucun effet. 3° Des *pièces de poésies*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil. 4° Une petite *Dissertation sur la poésie pastorale*, in-12. 5° Plusieurs *tragédies* : celle de *Pénélope* est la plus estimée. Elle attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par le merveilleux des incidens, et par son dénoûment pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentimens de vertu, dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balancerait pas à approuver les spectacles, si l'on y donnait toujours des pièces aussi épurées : mais l'on conçoit qu'une telle supposition changerait tout l'état de l'histrionisme. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de M. Michault (tom. 1, pag. 1), une *vie* assez détaillée de l'abbé Genest, par M. l'abbé d'Olivet.

GENET (François), né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon, et ensuite évêque de Vaison, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'île de Rhé, où il passa 15 mois. Rendu à son diocèse à la prière du pape, il se noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaison, l'an 1702. On a de ce prélat la théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru suspecte à plusieurs évêques de France, ainsi qu'à l'université de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, est de 1715, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées sous le nom de *Jacques de Remonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à *l'Index* à Rome ; le zèle du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé Genet son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacremens*, 1710, in-12.

* GENET (Edme-Jacques), secrétaire, interprète de *Monsieur*, frère du roi Louis XVI, depuis Louis XVIII, est auteur des ouvrages suivans : 1° *Histoire des différens siéges de Berg-op-Zoom*, 1747 ; 2° *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'anglais, 1754, 2 vol. in-12 ; 3° la *Vérité révélée*, trad. de l'anglais, 1755, in-12 ; 4° le *Peuple instruit* ou *les alliances dans lesquelles les ministres ont engagé la nation*, traduit de l'anglais, 1756, in-12 ; 5° le *Peuple juge*, traduit de l'anglais, 1755, in-12 ; 6° *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12 ; 7° *Etat politique actuel de l'Angleterre*, ouvrage périodique, 1757, in-12 ; 8° *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, traduit de l'anglais, 1757, in-12 ; 9° *Essais historiques sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12 ; 10° *Lettres au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais, 1761, in-8 ; 11° *nouvelle Lettre au comte de Bute*, *concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*, 1762, in-8 ; 12° *Table* ou *Abrégé des 135 vol. de la Gazette de France, depuis son commencement, en* 1631, *jusqu'à la fin de l'année*, 1765, Paris, 1768, 3 vol. in-4. Plusieurs biographes lui ont attribué : *Histoire d'Eric IV, roi de Suède*, trad. du suédois, 1777, 2 vol. in-12, et *Recherches sur l'ancien peuple finois*, trad. aussi du Suédois, 1778, in-8, mais ces deux ouvrages sont de son fils. Genet est mort à Paris, en 1781.

GENÈVE (Robert de), fils d'Amédée, comte de Genève, évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Forli, le 21 septembre 1378, par 15 des cardinaux qui avaient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élec-

tion causa un schisme, qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 26 septembre 1394, à Avignon, où il avait établi son siége. *Voyez* URBAIN VI.

GENEVIÈVE (Sainte), patronne de Paris, vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 422, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie et fit connaître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris serait respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération et de confiance. Ce fut par le conseil de cette sainte que Clovis commença l'église de St.-Pierre et St.-Paul, où elle fut enterrée; et qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de sainte Geneviève était si grande, que saint Siméon stylite avait coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venaient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par saint Eloi. Sa *Vie*, écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance: les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité et l'authenticité de cette *Vie*, ne paraissent pas solidement motivés. « On voit, disent les savans bénédictins, » auteurs de la *Bibliot. litt. de la France*, » tom. 3, pag. 151, que c'était un au- » teur grave, judicieux, plein de piété, » et qui ne manquait pas d'érudition » pour le siècle où il vivait : il écrivait » cette *Vie* dix-huit ans après la mort de » la sainte, et par conséquent l'an 530. » La *Vie* de saint Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de sainte Geneviève par ce saint. Ce Constance écrivait du vivant même de sainte Geneviève (*voyez* les Bollandistes, *Acta sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple élevé à l'Eternel sous l'invocation de cette sainte vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, et que cette carcasse odieuse, pour laquelle jadis la terre avait refusé d'ouvrir son sein, fut déposée avec celles de ces complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement et avec effroi de la prophétie consignée dans la première édition de cet ouvrage, art. *Soufflot* (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er août 1791, pag. 557). — Quelques légendes font mention d'une sainte GENEVIÈVE, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultère et exilée par le duc son époux, se retira dans le désert avec son enfant, qu'une biche venait régulièrement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son fan dans la caverne de la duchesse; que le duc, ayant franchi cet asile, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, et convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singulière, que M. Le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très belle estampe, et que M. Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs sensibles que ses entrailles,
Souffrirent dans la longue nuit!
Le jour renaît : dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'aperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant;
Il presse sa douce mamelle.
Près d'eux bondit un jeune faon.

O grand Dieu! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien!
Son fils peut vivre, elle l'espère;
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

* GENEVOIS (Louis-Benoît), était avocat au commencement de la révolution, puis administrateur du département de l'Isère; il fut nommé en 1771, président du tribunal criminel de Grenoble, et en 1792, député par le département

de l'Isère, à la Convention. Il vota la mort du roi sans appel et sans sursis; du reste, il ne prit aucune part aux sanglans débats des Montagnards contre les Girondins; mais après le 9 thermidor, il se prononça contre les terroristes. Envoyé dans les départemens de la Meurthe et de la Moselle, il les poursuivit à outrance, et écrivit à la Convention qu'il cherchait à réparer les bévues du *gouvernement à bonnet rouge*. Membre du conseil des Cinq-cents, il sortit de cette assemblée en 1798, devint sous le gouvernement impérial membre du tribunal de cassation et chevalier de la Légion-d'honneur. A l'époque de la réorganisation des tribunaux par le gouvernement royal, il fut exclus de cette cour, dans laquelle Buonaparte le replaça pendant les cent jours. Atteint par la loi des régicides, il se réfugia à Genève où il est mort il y a quelques années.

GENGA et non GENCA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua surtout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le mont Impérial, près de Pésaro, et l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA (Barthélemi), fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'enviaient l'avantage de le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga était occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGHIS-KAN, ou DJENGUYZ-KHAN, fils d'un kan des Mogols, naquit à Diloun en 1163. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Kan, souverain des Tartares. Il mérita l'asile que ce prince lui accorda, par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère qui lui avait enlevé sa couronne. Genghis-Kan le rétablit sur son trône, et épousa sa fille. Le kan, oubliant ce qu'il devait à son gendre, résolut sa perte. Genghis-Kan, ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Kan et par Schokoun son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins de 22 ans, la Perse, le Cattai, une partie de la Chine, la Corée et presque toute l'Asie. Sa domination s'étendait 1800 lieues de l'orient à l'occident, et plus de mille du septentrion au midi. Il se préparait à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227, à 66 ans. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bocara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Genghis-Kan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand kan des Tartares, son 3e fils Oktai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusque vers le milieu du 14e siècle. Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbecs. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appelait Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les kans usbecs descendent de lui... Touli ou Tuli-Kan, autre fils de Genghis, eut la Perse du vivant de son père, le Korasan et une partie des Indes... Un 4e fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde septentrionale et dans le Thibet... « Si l'on a » blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses » états, on doit en louer Genghis-Kan, » dit un historien. Les états du conqué- » rant français se touchaient, et pou- » vaient être gouvernés par un seul » homme: ceux du Tartare, partagés en » régions différentes et beaucoup plus » vastes, demandaient plusieurs monar-

» ques. » L'événement n'a guère justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir faite Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté long-temps après lui ; les partages qui l'affaiblirent ne le rendirent pas méconnaissable. Celui de Gengbis-Kan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence et de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

*GENISSIEUX (J. J. V.), né vers 1750, était avocat au parlement de Grenoble, lorsque la révolution vint remuer tous les esprits et déplacer tant d'existences. Il en embrassa la cause avec chaleur, et fut nommé en 1792 député du département de l'Isère à la Convention nationale, où il vota d'abord pour l'expulsion de toute la famille royale, et ensuite pour la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis. Après la mort de ce monarque, il siégea toujours avec la Montagne, et appuya de tous ses moyens les mesures les plus révolutionnaires et les plus tyranniques. Travailleur infatigable, il fut constamment employé dans les comités, et fit souvent des rapports en leur nom, particulièrement sur la législation, la police et les mesures de sûreté intérieure. Il poursuivit avec acharnement les nobles, les prêtres et les parens d'émigrés. Cependant en septembre 1795, il parla en faveur des prêtres déportés et de leurs familles. Il fut ensuite ministre de la justice, pendant trois mois sous le Directoire, et substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. En 1798 il présida l'assemblée électorale du département de la Seine, qui le choisit pour son représentant au conseil des Cinq-cents. Il en devint président, et se déclara ouvertement contre la révolution du 18 brumaire. Par suite de cette opposition, il fut arrêté avec plusieurs de ses collègues ; mais la liberté leur fut rendue le même jour. Néanmoins cette journée acheva de détruire ses espérances ; car il ne put obtenir que la place de juge au tribunal d'appel de la Seine, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée vers la fin d'octobre 1804. On assure qu'il fut un de ceux auxquels la révolution accorda ses faveurs ; pendant qu'elle abattait tant de fortunes, elle fit celle de Genissieux.

*GENLIS (Stéphanie-Félicité DUCREST DE ST.-AUBIN, comtesse de), et depuis marquise de Sillery, naquit à Champcery près d'Autun en 1746. Elevée à Cosne sur la Loire jusqu'à 5 ans, menée à cette époque au château de St.-Aubin dont son père venait d'acheter le marquisat, elle fut bientôt conduite à Paris, puis à Etioles, près de Lyon, puis au chapitre noble d'Alix dont les chanoines comtes de Lyon examinaient les preuves, et où, reçue en qualité de chanoinesse, elle prit le nom de comtesse de Lancy qu'elle porta jusqu'à son mariage. De retour à St.-Aubin, la musique, la comédie de société, la lecture de *Clélie* et de nos anciens romans, un rôle d'Ange et un rôle d'Amour qu'elle jouait alternativement, et dont on avait adopté pour elle les bizarres costumes comme vêtement de chaque jour, développèrent en elle avec le goût des arts qu'elle conserva jusqu'à la mort, cette tendance romanesque qui a empreint toute son existence. Cependant la vie réelle commença à se révéler bien tristement à sa jeunesse par la ruine subite de son père. Forcé de vendre St.-Aubin, M. Ducrest partit pour St.-Domingue : sa fille dut se faire dans le grand monde, par ses grâces et ses talens, la position où sa fortune ne lui permettait plus d'aspirer : les plus brillans succès rendirent hommage à sa beauté, à son esprit, à cette harpe enchanteresse dont les artistes les plus renommés auraient envié les triomphes. Le hasard disposa de sa main. M. Ducrest revenait en France avec une somme considérable qu'il avait pu réaliser. Pris par les Anglais, il fut conduit à Lanceston, où il montra à M. de Genlis, autre prisonnier français, le portrait de sa fille et quelques-unes de ses lettres. La passion à distance de M. de Genlis se termina par son union avec la charmante chanoinesse de 17 ans, et dès lors il n'y eut plus rien de précaire dans le rang et la fortune de la comtesse de Genlis. Mme de Montesson, sœur de sa mère, avait depuis long-temps des rapports intimes avec le duc d'Orléans : Mme

de Genlis se trouva jetée au milieu des intrigues qui préparèrent le mariage du faible prince avec cette femme ambitieuse : l'habile négociatrice entra avec son mari au Palais-Royal, comme dame de la duchesse de Chartres. En France, en Italie où elle suivit la princesse dans un voyage, elle était partout entourée des hommages et de l'admiration de tous : jamais royauté de salon fut moins discutée : enfin en 1777 à l'âge de 31 ans, elle fit le sacrifice de ses succès du monde, et entra au couvent de Bellechasse avec les deux filles jumelles de la duchesse de Chartres, pour se vouer entièrement à leur éducation : plus tard les trois fils du duc de Chartres lui furent aussi confiés, avec le titre inusité pour une femme, de *gouverneur*. Y eut-il complaisance ou assentiment dans l'adhésion de Louis XVI à cette insigne faveur ? c'est ce que le témoignage contradictoire de Mme de Genlis et de ses biographes laissent indécis. Quoi qu'il en puisse être, des soins éclairés et assidus, des méthodes nouvelles, l'éducation du corps combinée par la gymnastique avec celle de l'esprit, des leçons ingénieusement variées, des germes de morale et de religion sagement déposés dans le cœur de ses élèves, justifièrent pleinement le choix du duc de Chartres. Un an avant l'entrée de Mme de Genlis à Bellechasse, elle avait, par une bonne action, débuté dans le monde littéraire: son *Théâtre d'éducation* publié au profit de MM. de Queissat, infortunés et intéressans captifs, eut un prodigieux succès : elle en publia la suite à Bellechasse. *Adèle et Théodore, les Veillées du château, les Annales de la vertu* parurent successivement. Mme de Genlis entreprit ensuite de compléter ce cours d'éducation par une partie théologique qui en serait comme le couronnement. *La religion considérée comme base du bonheur et de la véritable philosophie* fut composée à l'époque de la première communion de son principal élève : un second travail du même genre parut presqu'en même temps : la juste sévérité des hommes sages et religieux, l'étonnement improbateur des gens du monde qui se demandaient si les inspirations de cette théologienne d'un nouveau genre étaient dues aux boudoirs du Palais-Royal, et l'esprit de coterie des philosophes qu'elle attaquait intrépidement, se réunirent cette fois pour procurer à ses deux ouvrages l'insuccès le plus complet. Cependant la révolution marchait à grands pas. Les opinions de Mme de Genlis étaient tracées par ses intérêts et ses affections : elle embrassa avec une ardeur que la reconnaissance seule peut faire excuser, la cause Orléaniste : elle-même a imprimé qu'elle aimait la révolution avec *sincérité* : ses rapports avec Pétion sont connus : il la protégea de sa popularité et lui rendit des services personnels, lorsque l'infâme *Egalité* fut entraîné avec sa famille dans l'abîme révolutionnaire qu'il avait aidé à creuser. Pétion conduisit Mme de Genlis à Londres : elle alla s'établir à Bury dans le comté de Suffolk avec Mlle d'Orléans (aujourd'hui Mme Adélaïde) la seule élève qui fut encore confiée à ses soins. Traitée avec aussi peu de considération que d'égards par les émigrés, elle fut bientôt rappelée à Paris par le duc d'Orléans ; le fameux Shéridan la mena jusqu'à Douvres. Inscrite avec son élève sur la liste fatale des émigrés pour n'être pas rentrée à temps utile, elle quitte Paris à la hâte, se fixe à Tournay, occupé alors par Dumouriez, et y attend en vain un décret de radiation qui n'arrive pas, lorsqu'elle est décrétée d'arrestation par la Convention nationale. La fuite la plus rapide suffit à peine à sa sureté : toujours avec son élève, elle échappe à mille dangers, gagne Mons, Mayence, Schaffouse, où le duc de Chartres (aujourd'hui Louis-Philippe) la rejoint. A Zurich, à Zug, les émigrés la poursuivent : enfin le général Montesquiou retiré à Bremgarten l'y fait recevoir sous un nom supposé dans le couvent de Sainte-Claire, où elle passa le temps de la terreur. C'est là, qu'à l'âge de 16 ans, son élève fût séparée d'elle, et alla rejoindre à Fribourg la princesse de Conti sa tante. Peu après Mme de Genlis quitta la Suisse pour le nord de l'Allemagne : à son passage à Harburg elle composa pen-

dant une nuit d'auberge, *l'Épître à l'asile que j'aurai*. A Altona elle ne voulut descendre que « chez l'aubergiste qui passait pour aimer le mieux la révolution française. » Au bout de 9 mois elle abandonne Altona (avril 1795), passe quelques momens à Hambourg, y engage avec peu de bonheur un combat de satire contre le spirituel Rivarol, y marie Henriette de Sercey sa nièce à un négociant, et va s'établir à Berlin. Le roi de Prusse, donnant à son séjour une importance politique inexplicable, lui fit dire « qu'il ne l'exclurait jamais de sa bibliothèque, mais qu'il ne la souffrirait pas dans ses états. » Rétirée alors à Brével, dans une chaumière du Holstein, elle composa les *Vœux téméraires*, *les Petits émigrés*, *les Chevaliers du cigne*, et ce fameux *Précis de ma conduite*, le moins honorable de tous ses ouvrages, ignoble flagornerie du Directoire, lâche désaveu de ses affections orléanistes. Cette triste apologie est terminée par une épître au duc d'Orléans (Louis-Philippe), où elle l'exhorte à *repousser la couronne* que certes on était alors bien loin de lui offrir, et « à ne point abolir la république qui paraissait se fonder sur les bases solides de la morale et de la justice. » Cette lettre, que du reste Mme de Genlis n'a fait parvenir à son adresse que par la voie de l'impression, était aussi remplie de paternels et touchans conseils à son auguste élève sur son incapacité à régner jamais, et sur ses vertus privées qui excluaient en lui les qualités qui font les princes. Toutes les coquetteries de Mme de Genlis, envers le Directoire, ne purent lui obtenir de cet ombrageux gouvernement la permission de rentrer en France. Le premier consul lui fut plus favorable : de retour, avec l'aide de Beurnonville, elle obtint un logement à l'arsenal, la disposition des livres de la bibliothèque, et une pension de 6,000 fr. Elle assure que Buonaparte, héros assez peu larmoyant, pleura en lisant *Mlle de Clermont* et *Mme de La Vallière*, qui parurent vers cette époque. Jusqu'à la restauration Mme de Genlis eut avec l'empereur une correspondance philosophique, morale, politique et littéraire fort suivie ; sur la demande de Napoléon, elle lui envoyait tous les quinze jours par l'entremise du directeur de postes Lavalette, des extraits raisonnés des Feuilles publiques, accompagnés souvent de plans sur divers objets d'utilité ou d'éducation. Avant la révolution elle avait joui au Palais-Royal et même à Bellechasse de tout ce que les succès du grand monde mêlés aux succès littéraires peuvent avoir de plus doux : ici ressuscita pour elle la seconde période d'une existence heureuse et embellie par des hommages. Pendant neuf années, les hommes les plus remarquables dans les lettres et dans les arts remplissaient son salon de l'arsenal. Ses soirées étaient célèbres, quelquefois les fêtes de Sillery renaissaient pour elle sous une forme nouvelle. Je citerais chronologiquement la publication de *Mme de Maintenon*, du *Siége de la Rochelle*, de *Bélisaire*, d'*Alphonse*, et de tant d'autres écrits, en les accompagnant d'un léger aperçu sur chacun d'eux, si l'effrayante fécondité de Mme de Genlis ne me forçait à rejeter en une liste compacte déjà bien longue, les titres oubliés ou connus de ses innombrables volumes. Qu'il me soit permis cependant de mentionner l'un de ces ouvrages qui, par ses conséquences, fut un des plus fâcheux événemens de sa vie littéraire : je veux parler de l'*Influence des femmes dans la littérature*. Mme de Genlis s'était entendue avec les rédacteurs de la *Biographie universelle* : mais n'ayant pu y prononcer des exclusions auxquelles elle assure que des promesses formelles lui avaient donné le droit de prétendre, elle refusa de participer à une publication dont Guinguené serait l'un des principaux auteurs. Elle fit paraître alors sous le titre précité quelques articles sur des femmes célèbres préparés antérieurement pour la *biographie*. Mme Cottin et plusieurs autres y étaient rudement flagellées : d'amères critiques de Mme de Genlis contre la *Biographie universelle* furent imprimées lors de la publication successive de chaque livraison jusqu'à la quatrième. Alors une coalition

terrible s'organisa contre elle. Ses injustices en appelèrent d'autres : toute la sainte-alliance des Feuilletons l'accabla de ses traits acérés : *les Débats* surtout, à cette époque comme depuis, organe officiel de la camaraderie littéraire, s'acharnèrent contre elle avec une fureur qui ressemblait à de la vengeance. Des écrivains estimables du reste, Hoffmann, l'abbé Feletz, oublièrent totalement les égards qu'on doit toujours à un talent distingué, et surtout à une femme ; d'un autre côté, ses péchés politiques qu'elle semblait avoir reconnus bien tard lui rendaient peu favorables les hommes religieux et monarchiques : on ajoutait peu foi à cette palinodie moraliste, à cette conversion sermonneuse qui avait pris conseil des événemens. Les partisans de l'école philosophique ne pouvaient non plus lui pardonner ses sorties contre Rousseau, Voltaire, d'Alembert et tous les encyclopédistes : aussi fut-elle maltraitée par les aristarques littéraires de toute couleur : ses biographies jusqu'ici n'ont été que des pamphlets, et bien qu'en appréciant parfaitement tous ses torts, toutes les erreurs de sa conduite, et tous les défauts de ses ouvrages, nous répéterons avec elle : « Qu'elle a eu à se plaindre, pour ses écrits, » de tout le monde excepté du public. » En effet il est peu d'ouvrages de Mme de Genlis qui n'aient été accueillis par des succès. Ce qui a fait leur fortune, c'est un naturel de stile, une clarté d'expression et un ingénieux arrangement de détails qui appartiennent aujourd'hui à un bien petit nombre d'écrivains. *Mlle de Lafayette*, *Mlle de Clermont*, *Mme de La Vallière*, sont de petits chefs d'œuvre d'esprit, de facilité et de clarté. Mme de Genlis a surtout je ne dirai pas dépeint, mais au moins déteint avec une certaine habileté le siècle de Louis XIV dans plusieurs de ses nouvelles : elle avait bien compris la noblesse pleine de naturel sans pédanterie comme sans gaucherie qui caractérise la cour de cette époque. Du reste, les romans où elle a voulu rappeler des siècles plus reculés, ou des mœurs moins connues, manquent au plus haut point de la vérité locale. *Les chevaliers du Cygne*, *Bélisaire*, sont de fades décalques des habitudes et des idées actuelles encadrées dans des noms plus illustres et plus sonores : le mérite historique de ces romans est nul, et les critiques qu'elle a osé jeter à ceux de Walter-Scott sont loin d'appeler sur les siens l'indulgence. Suard, qui, comme tous les hommes de lettres du temps, a eu sa part de démêlés avec elle, a dit que son seul talent supérieur était celui de la critique : il y a dans ce mot de l'inimitié et de l'exagération : mais on ne peut nier que ce talent appliqué aux petits ridicules, aux petites finesses, aux petites indignités des hommes et des femmes de salon et de boudoir, ne lui ait valu la plus grande partie de ses succès ; c'est dans des observations de ce genre, et avec ce tact exquis qui distingue la grande dame, qu'elle a discerné toutes les nuances dont elle a composé sa palette d'artiste : tout chez elle se ressent de ces étroites habitudes et de cette expérience restreinte : on dirait qu'elle a considéré tous les temps, tous les hommes, toutes les idées, du point de vue d'un fauteuil d'une maîtresse de maison au siècle dernier : aussi les *Souvenirs de Félicie*, et les premiers volumes de ses *Mémoires* dont toutes les scènes appartiennent au grand monde, sont-ils d'une vérité et d'un intérêt qui ne se retrouvent dans aucun autre de ses écrits. Je ne terminerai pas sans dire un mot de la fameuse *Paméla*, depuis lady Fitz-Gérald, et de *Casimir* dont elle parle si souvent. Des bruits calomnieux les ont mis plus d'une fois au nombre des *ouvrages* de Madame de Genlis : rien n'est plus faux : Paméla était une jeune Anglaise nommée Naucy Syms qui fut amenée à Bellechasse pour y être élevée avec Mlle d'Orléans ; Casimir était fils d'un nommé Baëcker chez qui elle avait logé à Berlin, et qu'elle emmena avec elle dans sa monomanie d'éducation. Paméla épousa lord Fitz-Gérald qui mourut si malheureusement en Irlande. Casimir fut remarqué pour son beau talent sur la harpe. L'on assure qu'il abusait des bontés de sa bienfaitrice jusqu'au point de se faire appeler *Casimir Genlis*. Depuis la restauration, Mme de Genlis vécut du pro-

duit de ses ouvrages et d'une pension du duc d'Orléans. Elle ne cessa point d'écrire et de publier : mais, comme le bon Nestor, elle se répétait un peu. Un anglais de beaucoup d'esprit la comparait à un encrier épuisé qu'on remplit successivement avec de l'eau ; du reste, une piété sincère et exclusive avait remplacé sa mondanité d'autrefois. Combien elle dut se repentir de sa première édition des *Chevaliers du Cygne* (Hambourg 1795), où la morale n'était pas plus respectée que la vieille monarchie française, et dont Chénier a écrit : que « le caractère et » les aventures cyniques d'Armoflède re» poussent tout lecteur qui a quelque » respect pour les dames, pour la dé» cence et pour le goût. » Madame de Genlis est morte subitement le 31 décembre 1831 à l'âge de 85 ans : ses obsèques eurent lieu le 4 janvier à Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse ; ses restes ont été déposés au cimetière du mont Valérien. Madame de Genlis a publié : 1° *Les Veillées du château*, ou *Cours de morale à l'usage des enfans*, Paris, 1784, 3 vol. in-8 ; 2° *Les Jeux champêtres des enfans et de l'île des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du château*, Paris, 1821, in-12 ; 3° *Les Chevaliers du cygne*, ou *La cour de Charlemagne*, conte historique et moral pour servir de suite aux *Veillées du château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'histoire, Hambourg, 1795, 3 vol. in-8 ; 4° *Les Veillées de la chaumière*, Paris, 1823, in-8, et 2 vol. in-12 ; 5° *Discours sur l'éducation publique du peuple*, 1791, in-8 ; 6° *Discours moraux et politiques sur divers sujets*, *et particulièrement sur l'éducation*, Paris, 1791, in-8 et in-12 ; 7° *Discours sur le luxe et l'hospitalité, considérés sous leurs rapports avec les mœurs*, *et l'éducation nationale*, 1791, in-8 ; 8° *Discours sur l'éducation de Mgr. le dauphin et sur l'adoption*, Paris, 1790, in-8 ; 9° *Discours sur la suppression des couvens des religieuses, et sur l'éducation publique des femmes*, 1790, in-8 ; 10° *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragmens d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans d'Orléans*, Paris, 1791, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12 ; 11° *Les Petits émigrés* ou *Correspondance de quelques enfans* : ouvrage pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1798, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12 ; 12° *Annales de la vertu*, ou *Histoire universelle iconographique et littéraire*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des littérateurs, Paris, 1802, in-8, ou 5 vol. in-12 ; 13° *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, contenant l'explication de la méthode pour les instituteurs, des modèles de composition, Paris, an 10 (1802), in-8 et in-12 ; 14° *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, Paris, an 10 (1802), in-8 ; 15° *La Maison rustique pour servir à l'éducation de la jeunesse*, ou *Retour en France d'une famille émigrée* : ouvrage où l'on trouve les instructions nécessaires pour bâtir une maison de campagne, pour la meubler, pour y établir une chapelle, une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de plantes usuelles, etc., et tous les détails relatifs à la bâtisse d'une ferme, à l'économie domestique, et à tous les genres de culture, Paris, 1810, 3 vol. in-8, et Paris, 1826, 4 vol. in-12. 16° *Arabesques mythologiques*, ou *Les attributs de toutes les divinités*, en 78 planches, gravées d'après les dessins coloriés de Mme de Genlis. Le texte contenant l'histoire des faux dieux, de leur culte, le détail des cérémonies religieuses, etc., précédé d'un *Discours sur la mythologie en général et particulièrement sur l'influence que doit avoir le paganisme sur le caractère, les mœurs et la littérature des anciens Grecs et des Romains* : ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse, Paris, 1810, 2 vol. in-12, avec les figures coloriées d'après les dessins originaux de l'auteur. 17° La *Botanique, historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane, et des détails sur quelques plantes singulières*

ou qui portent les noms des personnages célèbres, et sur celles qui servent au culte religieux et dans les cérémonies civiles de divers peuples et des sauvages; avec les devises, les proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu; suivie d'une *nouvelle* intitulée: *les Fleurs ou les artistes*, Paris, 1810, in-8, ou 2 vol. in-12; 18° *Almanach de la jeunesse en vers et en prose*, Paris, 1819, in-8, 12 grav.; 19° *Adèle et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation*, *contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation*, Paris, 1782, 3 vol. in-8 et 3 vol. in-12. 20° *Contes, nouvelles et historiettes, par Mme la comtesse de Genlis, Mme la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, Mme Dufresnoy, M. L. C. (Labbée)*, etc. Paris, 1819, 2 vol. in-12, avec 7 gravures; 21° *Nouveaux contes moraux et nouvelles historiques*, Paris, 1802-03, 4 vol. in-8, et 6 vol. in-12; 22° *Le comte de Corke*, ou *La séduction sans artifice*, suivi de sept *nouvelles*, 4e édition, Paris, 1809, 2 vol. in-12; 23° *Nouvelles*, Paris, 1804, in-12; *six nouvelles morales et religieuses*, Paris, 1821, in-12, avec cinq jolies gravures; 24° *Les Prisonniers*, contenant *six nouvelles* et une *Notice historique sur l'amélioration des prisons:* ouvrage fait pour les personnes qui les visitent, Paris, 1824, in-8, avec 2 pl. et in-12; 25° *Alphonse* ou *Le fils naturel*, Paris, 1809, in-8 ou 2 vol. in-12; 26° *Alphonsine* ou *La tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8 ou 3 vol. in-12; 27° *Les Battuécas*, Paris, 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12; 28° *Le Dernier voyage de Nelgis*, ou *Mémoires d'un vieillard*, Paris, 1828, 2 vol. in-8; 29° *Palmire et Flaminie*, ou *Le secret*, Paris, 1811, 2 vol. in-8, et 2 vol in-12; 30° *Thérésina*, ou *L'enfant de la providence:* nouvelle écrite au profit de cette jeune personne, âgée de 12 ans, Paris, 1826, in-12 de 120 pages; 31° *Les Parvenus*, ou *Les aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, et 3 vol in-12; 32° *Sinclair*, ou *La victime des sciences et des arts:* nouvelle, Paris, 1808, in-18 de 133 pages. 33° *Les Vœux téméraires*, ou *L'enthousiasme*, Paris, 1799, 3 vol. in-12; 34° *Zuma*, ou *La découverte du quinquina*, suivie de la *Belle Paule de Zénéïde et des Roseaux du Tibre*, Paris, 1817, in-12; 35° *Les mères rivales*, ou *La calomnie*, Paris, 1800, 4 vol. in-8, et 4 vol. in-12, et Berlin et Paris, 4 vol. in-18, et 3 vol. in-8; 36° *Les Ermites des marais pontins*, Paris, 1814, in-18, de 86 pages; 37° *Le siége de la Rochelle*, ou *Le malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8, et 2 vol. in-12; 38° *Les Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, Paris, 1818, in-12; 39° *Les Athées conséquens*, ou *Mémoires du commandeur de Linanges*, Paris, 1824, in-8; 40° *Les Tableaux de M. le comte de Forbin*, ou *La mort de Pline l'ancien*, *et Inès de Castro:* nouvelles historiques, Paris, 1817, in-8, avec deux gravures; 41° *Inès de Castro, novella sacada de la historia die Portugal, ecrita en francès*, etc., *y traducta el castellano*, par D***, Paris, 1828, 2 vol. in-18; 42° *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8, ou 2 vol in-12; 43° *Les Bergères de Madian*, ou *La jeunesse de Moïse*, poëme en prose en six chants, Paris, 1812, in-12 ou in-8; 44° *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8 et 2 vol in-12; 45° *La Vie pénitente de Mme la duchesse de La Vallière*, avec des *réflexions sur la miséricorde de Dieu*, nouvelle édition, Paris, 1816, in-12, Paris, 1824, in-18, portraits, et 1825, in-12; 46° *La Duchesse de La Vallière*, Paris, 1804, in-8 et 2 vol. in-12. — 11e édit. 1823, 2 vol. in-12; 47° *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'histoire de Mme de La Vallière*, Paris, 1806, in-8, 2 vol. in-12; 48° *Mlle de Clermont*, nouvelle historique, Paris, 1802, 1811, 1813, in-18, avec un portrait et 4 gravures; 49° *Louisa de Clermont, novela historia, escrita en frances, traducida el castellano* par D. J. C. Pagès, interprète réal, Paris, 1824, 1828, in-18. — Le même sous ce titre: *La Senorita de Clermont novela historica, escrita en francès, y traducida el castillano*, par *P. Ferrer*, Bordeaux, 1825, in-18; 50° *Mlle de la Fayette* ou *La suite de Louis XIII*, Paris, 1813,

in-8, et 2 vol. in-12; 51° *Histoire de Henri le Grand*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, et 1816, 2 vol. in-12; 52° *Jeanne de France*, nouvelle historique, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12; 53° *Souvenirs de Félicie*, L***, Paris, 1804, 1 vol. — suite, Paris, 1 vol. : en tout 2 vol. in-12; 54° *Les Soupers de la maréchale de Luxembourg*, Paris, 1828, in-8; 55° *Les Dîners du baron d'Holbach, dans lesquels se trouvent rassemblés sous leurs noms, une partie des gens de la cour et des littérateurs les plus distingués*, 2 vol. in-12; 56° *Mémoires inédits sur le 18e siècle, et la révolution française, depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8; 57° *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde, etc., contenant le tableau de la cour, de la société et de la littérature au 18e siècle*, Paris, 1818, 2 vol. in-8; 58° *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, 1811, in-8, et 2 vol. in-12; 59° *Observations critiques pour servir à l'histoire littéraire du 19e siècle*, ou *Réponse* de Mme de Genlis à M. F. et N. L. etc., les critiques de son dernier ouvrage intitulé : *De l'Influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteur*, Paris, 1811, in-8 de 104 pages; 60° *De l'Emploi du temps*, Paris, 1825, in-8, et 1824, in-12; 61° *Etude du cœur humain suivie de cinq premières semaines d'un Journal écrit sur les Pyrénées*, Paris, 1805, in-12; 62° *la Feuille des gens du monde*, ou *le Journal imaginaire*, Paris, 1812, in-8; 63° *Etrennes politiques pour 1828 : Lettre au duc d'Orléans*, etc., ou *Profession de foi politique*, Paris, 1828, in-8 de 16 pages; 64° *Epître à l'asile que j'aurai, suivie de deux fables; du chant d'un jeune sauvage : de l'Épître à Henriette Sercey, ma nièce; et des réflexions d'un ami des talens et des arts*, Paris, 1796, in-8; 65° *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8 et in-12; 66° *Les monumens religieux*, ou Description critique et détaillée des monumens religieux, tableaux et statues des grands maîtres, gravures sur pierre et sur métaux, ouvrages d'orfévrerie, etc., qui se trouvent maintenant en Europe, et dans les autres parties du monde, Paris, 1805, in-8. 67° *Prières* ou *Manuel de piété, proposé à tous les fidèles, et particulièrement aux jeunes personnes et aux maisons d'éducation*, etc., nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, 1821, in-12, avec 4 figures. 68° *Nouvelles Heures à l'usage des enfans, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à 12*. Paris, 1801, 1816, et Paris, 1825, in-18. 69° *La Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. 70° *Pièces tirées de l'Ecriture sainte*, Genève, 1787, in-8. 71° *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ou *Théâtre d'éducation*. Paris, 1779-80, 4 vol. in-12; et 1795, 5 vol. in-12. 72° *Théâtre de société*, Paris, 1781, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; Suisse, 1782, 2 vol. in-8°; Genève, 1781, 2 vol. in-12; Paris, 1782, 2 vol. in-18; 73° *Le La Bruyère des domestiques, précédé de considérations sur l'état de domesticité en général, et suivi d'une Nouvelle*, Paris, 1827, in-8, et 2 vol. in-12; 74° *Manuel du voyageur contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in-8, et Leipsick, 1807, in-24; 75° *Herbier moral*, ou *Recueil de fables nouvelles ou autres poésies fugitives*. Paris, 1801, in-8, de 229 pag. et in-12; 76° *Examen critique de l'ouvrage intitulé :* Biographie universelle, Paris 1811-12, 2 parties in-8.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda l'an 458 à Anatole. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avait composé des *homélies*, et un *commentaire sur Daniel*.

GENNADE. *Voyez* SCHOLARIUS (George).

GENNADE, prêtre et non pas évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a

été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des semi-pélagiens, parce qu'il ne suivait point les sentimens de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie, la doctrine de ce Père n'étant règle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage (*voyez* AUGUSTIN, SADOLET). On a de lui : 1° un livre *des Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère. 2° Un *Traité des dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les œuvres de saint Augustin. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

* GENNARI (César), peintre, né à Bologne en 1641, s'est fait quelque réputation par ses paysages qui sont fort estimés; il peignait aussi très bien les sujets d'histoire; il continua l'école du Guerchin, son oncle. Il mourut en 1688.— Benoît GENNARI, son frère aîné, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, et devint premier peintre des rois Charles II et Jacques II. Il peignait l'histoire, et résida pendant quelque temps à la cour de Louis XIV, qui l'employa à l'embellissement de son palais. — Benoit GENNARI dit *l'Ancien* fut le maître du Guerchin : on estime surtout son tableau qui représente le *Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs*, qui est dans la galerie de Milan.

* GENNARO (Joseph-Aurèle de), célèbre avocat, né à Naples en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui appela sur lui l'attention du roi Charles III. Ce monarque le nomma magistrat de Naples, et lui confia les soins d'un travail qui avait pour objet de réunir en corps de doctrine les différentes lois qui composaient la législation napolitaine. Plus tard Gennaro devint conseiller du roi, puis professeur de droit féodal, membre du conseil supérieur du commerce, etc. Tout occupé qu'il était, il trouva encore quelques momens à consacrer aux lettres qu'il cultivait sans jamais négliger les devoirs de son état. Sa santé, affaiblie par l'excès du travail, l'obligea de se retirer dans une campagne près de Naples, où il mourut le 8 septembre 1761, à peine âgé de 60 ans. Ses *œuvres*, qui concernent toutes la jurisprudence, ont été imprimées avec luxe par les soins de M. Torrès qui y a mis une préface, en 4 vol. in-8, Naples, 1767. Le premier volume renferme une production assez ingénieuse intitulée : *Respublica jurisconsultorum*, qui avait obtenu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Naples, 1752, in-4. Le 2ᵉ vol. contient les *feriæ autumnales*, qui est en quelque sorte une suite de la *Respublica jurisconsultorum*; le 3ᵉ vol., ses *poésies latines et italiennes*, qui avaient déjà été recueillies sous le titre de *Latina carmina*, Naples, 1742, in-4. Dans le 4ᵉ vol. on trouve un traité *Delle viziose maniere del difender le cause nel foro*, que Gennaro dédia au pape Benoît XIV, et qui lui assure la reconnaissance de tous ceux qui se destinent à la carrière du barreau. C'est un recueil des préceptes les plus importans sur les défauts que doit éviter l'avocat. L'ouvrage est précédé d'une préface de l'éditeur J. A. Sergio, morceau fort curieux qui renferme une histoire du barreau chez les peuples anciens et modernes. Ce livre a été traduit en français par Royer Duval, sous le titre de *l'Ami du barreau*, Orléans, 1787, in-12.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitré en Bretagne, naquit l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *thèse* qu'il y fit soutenir *sur la grâce*, ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le Père de Gennes publia trois *lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorenci, puis à Troyes, et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1729, contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des Pères de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-

Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaise-Dieu Il mourut en 1748. *C'était*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté*. Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, et pour les prodiges des convulsions, passait les bornes d'un fanatisme ordinaire. On a de lui : 1° quelques *écrits* en faveur des miracles des convulsionnaires ; 2° un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre*; 3° un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729 : tous ouvrages qui avaient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des saltimbanques de Saint-Médard.

* GENNETÉ (N.....), physicien, né en Lorraine dans les premières années du dernier siècle, s'est fait connaître par plusieurs inventions utiles, surtout par des procédés ingénieux et assurés pour empêcher les cheminées de fumer et pour conserver la chaleur des foyers. On a de lui les ouvrages suivans dans lesquels il a exposé ses recherches et ses découvertes : *Cahier* (mémoire) *présenté à MM. de l'académie des Sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée qui garantit de la fumée, etc.*, Paris, 1759, in-8, 3e édition, sous le titre de *nouvelles Constructions de cheminées, qui garantissent du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, 1764, in-12 ; 2° *Expériences sur les cours des fleuves*, 1760, in-8 ; 3° *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy, 1767, in-8 ; 4° *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, Nancy, 1767, plusieurs fois réimprimé ; 5° *Ponts de b[illegible]s de charpente horizontale, sans piles ni chevalet, ni autre appui que ses deux culées*, 1770, in-8 ; 6° *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nancy, 1774, in-8 ; 7° *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, 1774, in-8.

GENOUILLAC. *Voyez* GOURDON.

* GENOVESI (Antoine), savant ecclésiastique, philosophe italien, né à Castiglione, près de Salerne, le 1er novembre 1712, annonça dès ses jeunes années de grandes dispositions pour une instruction très étendue; après s'être attaché à l'étude de la théologie, il embrassa d'abord l'état ecclésiastique : ordonné prêtre à 24 ans, il professa l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Jusque là il s'était borné à des études très sérieuses et surtout spéciales ; il crut devoir étendre le cercle de son instruction ; il s'adonna donc à l'histoire, à la philosophie, à l'économie politique, et dès lors il se fraya une route nouvelle au milieu des opinions erronées répandues de toutes parts dans ce siècle. Il vint à Naples où il continua de suivre les cours de droit ; ensuite il se fit recevoir avocat ; mais ne pouvant s'accoutumer à la pratique souvent fastidieuse qu'entraîne cette profession , il se livra à l'étude des langues pour se consacrer à l'enseignement public, et fut successivement professeur de métaphysique, de philosophie morale et de théologie. La hardiesse de ses leçons lui fit interdire la chaire. Il se livra alors à l'économie politique, pour laquelle il avait un vrai talent. Barthélemi Intieri fonda pour lui en 1754, avec l'autorisation du gouvernement, la première chaire d'économie politique, qui eût existé en Italie; et depuis cette époque jusqu'à ses derniers jours Genovesi continua cet enseignement. Il mourut d'hydropisie le 22 septembre 1769. Ses ouvrages sont 1° des *Élémens de métaphysique*, en latin, Naples, 1744 et années suivantes, 5 vol. in-8. 2° *Elementorum artis logico criticæ libri quinque*, 1745, in-8. Ces deux ouvrages, remplis de tous les principes qu'il avait puisés dans les écrits d'Helvétius, de d'Alembert et autres philosophes du siècle, lui causèrent beaucoup de désagrémens. 3° *Élémens de théologie*, Naples, 1751. Le cardinal Spinelli, arche-

vêque de Naples, se déclara contre cet ouvrage, qui fut la cause de son interdiction. 4° *Lezioni di commercio, o di economia civile*, Naples, 1757, 2 vol. in-8. Le succès de cet ouvrage fut étonnant : c'est le meilleur de tous ceux qu'il a publiés, quoiqu'on y trouve encore bien des imperfections. 5° *Meditazioni filosofiche*, sur la religion et sur la morale. 6° *Lettere academiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J. J. Rousseau, 1764. 7° *Logica per gli Giovanetti*, in-8, 1766. Cette logique est remplie de pensées hardies comme tous ses ouvrages qui ont rapport à la religion. 8° *Trattato di scienze metafisiche*, in-8. C'est un résumé de ses *Elémens métaphysiques*. 9° *Diceosina*, ou la science des droits et des devoirs de l'homme, 1767 : cet ouvrage est incomplet; l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. J. M. Galanti, l'un des élèves les plus distingués de Genovesi, a publié son *Eloge historique*, Venise, 1774.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine, né à Séville en 406, commença son règne en 428 par une victime signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par le crédit d'Aétius son rival, appela Genseric dans son gouvernement pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer et par le feu ; et, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la guerre à Dieu, après l'avoir » faite aux hommes. » Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve, appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genseric, gagné par ses présens, et ne cherchant qu'à se signaler, fit voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie et Placidie. (Léon I, empereur d'Orient, avait envoyé contre lui en Afrique, vers l'an 458, une flotte portant plus de cent mille hommes : les présens du barbare corrompirent Basilides, chef de cette expédition, et cette armée périt avec ses vaisseaux. Ce désastre, fruit de la trahison la plus infâme, força l'empereur à traiter avec le vandale auquel il assura la possession de l'*Afrique proconsulaire*. Carthage avait été exceptée de cette donation; mais Genseric ne s'en empara pas moins, et cette ville que l'ambition de Rome avait réunie à ses possessions 585 ans auparavant, devint la proie d'un barbare.) Le vainqueur affermi en Afrique devint redoutable à toute l'Europe, dont il désolait chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour à tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchait à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son père. Ce monstre était possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais dans les particuliers et dans les princes que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle, capable de former les plus grands projets et de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos ; habile à semer la division parmi ceux qu'il voulait affaiblir, sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

* GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux le 10 août 1758, fut d'abord avocat au parlement de cette ville. Il était parvenu à se faire une grande réputation au moment où la révolution éclata. Ce

fut à son mérite généralement reconnu, et sans doute aussi à ses principes qu'il dut sa nomination de membre du tribunal de cassation, dès la création de cette institution. Élu par la ville de Bordeaux, membre de la seconde assemblée nationale en 1790, il venait de parcourir les provinces de l'Ouest où il avait été envoyé par les comités de l'Assemblée constituante pour en étudier l'esprit et recueillir sur les opinions des habitans des renseignemens certains. Bientôt il s'unit avec ses collègues Guadet, Vergniaux, Rolland, Brissot, etc., et forma avec eux le fameux parti de la *Gironde* qui contribua tant par son éloquence et par ses talens, à la destruction de la monarchie, et qui, ne pouvant réaliser son rêve de république fédérative, tomba aussi sous les coups de la hache qui avait fait tomber les têtes royales. Le premier rapport que fit Gensonné à l'Assemblée législative, fut le compte rendu de la mission dont il avait été chargé dans les départemens de l'Ouest; il déclara avec une franchise louable que la Constitution civile du clergé ne trouvait point de partisans dans ces provinces, et que nulle part on ne reconnaissait les prêtres assermentés. En octobre 1790, il fut nommé membre du Comité diplomatique, et ce fut au nom de ce comité, que le 1er janvier suivant, il proposa un décret de proscription contre les princes émigrés et contre plusieurs personnages d'un haut rang, décret qui fut adopté à l'unanimité. Ennemi acharné de la cour et des ministres, il le fut aussi des prêtres insermentés, et de tous ces français que la fidélité ou la crainte d'un bouleversement qui ne fut que trop réel, avaient poussé hors de leur patrie. Lorsque Louis XVI, entraîné bien plus que convaincu par son conseil, se rendit le 20 avril 1791 à l'Assemblée législative pour y proposer une déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie, Gensonné fut rapporteur de cette proposition, et présenta dès le lendemain un projet de décret par lequel la guerre était déclarée à ce prince; cette proposition fut adoptée à l'unanimité moins sept voix, parmi lesquelles on est étonné de rencontrer celle du monstre qui plus tard inonda Paris de sang, et qui alors plaida la cause de l'humanité. Il faut attribuer cette singularité à la haine que Robespierre portait déjà au parti de la Gironde, et non à une conviction qu'il ne partageait pas. Dès lors il se réunit à Danton et aux autres démagogues de la même couleur; et ils formèrent ensemble ce parti de honteuse mémoire qui prit le nom de *Montagne*, parce qu'il s'était groupé dans la partie supérieure du côté gauche de la chambre. Les *Montagnards* ne cessèrent depuis cette époque d'attaquer les *Girondins* qu'ils représentaient comme des ambitieux, des ennemis des libertés publiques et des partisans de la cour. Gensonné n'en fut pas moins nommé président de l'assemblée le 17 mars 1792, et ses amis furent portés au ministère. Deux partis, tous deux ennemis de la monarchie, se disputaient le pouvoir; l'un avec adresse, l'autre avec fougue. Robespierre, chef des *Montagnards*, avait excité le peuple à un soulèvement; la journée du 20 juin eut lieu: la populace se porta aux Tuileries et força le roi de se couvrir la tête du bonnet rouge. On dit qu'après cette manifestation scandaleuse, Gensonné, qui d'abord avait blâmé à la tribune la démarche de La Fayette qui était venu demander justice des attentats de cette journée, songea dès lors à venir au secours de la monarchie. Il fit un *Mémoire* dans lequel il proposait un système d'administration qui, selon lui, devait sauver l'état; ce mémoire fut remis au roi par le peintre Boze qui se trouvait souvent seul avec lui. Cette tentative n'eut aucun résultat. La cour négociait avec ses plus implacables ennemis qu'elle croyait corrompre avec de l'argent: la journée du 10 août vint détromper ceux qui avaient été séduits par cette illusion. Le parti de Robespierre l'emporta; il recueillit tous les fruits de cette journée qu'il avait provoquée, et à laquelle les Girondins furent, dit-on, étrangers. Réélu à la Convention, Gensonné y arriva avec des idées plus modérées; cette modération lui valut l'honneur d'être accusé par les

Montagnards qui lui reprochèrent d'avoir reçu de l'argent de la cour par les mains de M. de Narbonne. Après avoir réfuté victorieusement cette imputation, il accusa à son tour les auteurs des massacres de septembre, et demanda la punition des coupables auteurs de ces crimes. A l'époque du procès de Louis XVI, les Girondins tinrent une conduite bien criminelle; ils voulaient, dit-on, épargner le roi sans renoncer à leur projet de république fédérative. Ils saisirent donc avec empressement le moyen qu'avait proposé le député Salès qui était d'en appeler au peuple : leurs efforts furent inutiles. L'on ne conçoit pas comment avec ce projet qu'on leur suppose, d'avoir voulu sauver les jours du monarque, ils votèrent ensuite sa mort de la même manière que les Montagnards, c'est-à-dire, sans sursis à l'exécution. Cependant Gensonné s'intéressa au reste de la famille royale, et demanda que les malheureux débris de cette maison auguste fussent placés hors de tous dangers, et que les *autorités de Paris fussent chargées sur leur responsabilité de répondre de la sûreté de la veuve, de la sœur et des enfans de Louis* : il ne réussit point dans sa proposition. Après la mort du roi, toutes les haines des Montagnards se reportèrent sur les Girondins : des hommes du peuple vinrent dès le 10 mars 1793 demander leurs têtes; la même demande fut renouvelée le 10 avril : Gensonné prit la parole pour se justifier. Après la défection de Dumouriez, les attaques devinrent encore plus vives : on supposa que Gensonné avait des relations avec lui. Robespierre et Drouet prononcèrent les mots de complicité et de trahison. Pour la troisième fois, on renouvela la demande de la mise en jugement des Girondins. Enfin cette même proposition, qui avait été faite isolément par des membres des trois sections, fut reproduite par les commissaires de toutes les sections réunies qui sommèrent la Convention d'exclure immédiatement et de mettre en jugement 22 de ces membres. Gensonné crut qu'il s'opposerait à ce torrent en demandant la convocation des Assemblées primaires, pour choisir une nouvelle représentaion nationale (19 avril 1793); mais sa demande fut encore rejetée. Sur ces entrefaites, le polonais Miaczinski fut condamné à mort; il compromit par ses révélations quelques Girondins à la tête desquels était Gensonné. Une commission fut nommée pour examiner cette affaire. Avant que le rapport en fût fait à l'Assemblée, la journée du 31 mai délivra la Montagne de ses ennemis. Presque tous prirent la fuite. Gensonné fut arrêté le 2 juin, avec 28 de ses collègues; il ne fut d'abord mis qu'aux arrêts chez lui : le ministre Gaat vint en secret lui offrir des moyens d'évasion, qu'il refusa d'accepter en disant qu'il *devait mourir au poste qui lui avait été assigné*. Conduit à la fin de juillet dans la prison du Luxembourg, il fut traduit au tribunal révolutionnaire en vertu d'un décret de la Convention du 5 septembre. Il parut devant ses juges dans la nuit du 30 au 31 octobre : condamné à mort, il fut exécuté le 31, avec 21 de ses collègues. Ses dernières paroles furent adressées au peuple auquel il recommandait de secouer le joug des tyrans et d'aimer la patrie. L'histoire laisse peser sur le compte des Girondins et en particulier de leur chef, une terrible responsabilité. Leurs illusions républicaines les empêchèrent de songer au salut de la monarchie, qui est en France la condition essentielle de l'ordre et du repos public.

* GENSSANE (N. de), directeur général des mines du Languedoc et concessionnaire de celles de la Franche-Comté, fut membre correspondant de l'académie des Sciences : il a fait paraître les ouvrages suivans : 1° *Description d'une planisphère, cadran, et machine pour observer les astres par le méridien*, 1736; 2° *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741; 3° *nouvelles Corrections faites aux pompes*; 4° *Corrections faites à la pompe à feu*, 1744; *Traité de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770-1776, 2 vol. in-4; 6° *la Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776,

in-8 ; 7° *Histoire naturelle de la province de Languedoc*, Montpellier, 1776-77, 2 vol. in-8 ; et des *Observations sur un météore en forme de comète*, *sur un niveau*, *sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*. Genssane est mort en 1780.

* GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, né à Bagnols le 25 juin 1726, d'une famille noble, passa dans l'Inde en 1752, avec le régiment où il venait d'être reçu enseigne. Il servit successivement sous les ordres de MM. Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et de Law de Lauriston, contribua aux succès de nos armes dans cette riche contrée, et fut aussi témoin de nos désastres. Après la ruine de nos établissemens, Gentil qui s'était élevé jusqu'au grade de colonel, voyant nos affaires absolument désespérées dans l'Inde, offrit ses services au Nabab du Bengale, qui les accepta : mais révolté de la conduite atroce et perfide avec laquelle ce prince faisait la guerre, il le quitta bientôt pour se rendre auprès du célèbre Choudjaa-ed-Doulah, Nabab d'Aoude, qui, malgré ses préventions contre les Français, l'accueillit avec empressement, et le combla de bienfaits. Le généreux Gentil consacra ses richesses à secourir ses malheureux compatriotes errans dans l'Inde, dont il réunit jusqu'à 600, et il forma une légion soldée par le Nabab ; il acheta aussi des objets d'histoire naturelle, des médailles, des manuscrits, des dessins indiens, etc., qu'il déposa généreusement, à son retour en France (1778), à la bibliothèque du roi et au cabinet d'histoire naturelle. Les Anglais lui avaient offert 300 mille francs de cette riche collection. Sa générosité et ses services militaires ne le préservèrent pas des malheureux effets de la révolution. Ayant perdu sa pension, qui constituait ses seuls moyens d'existence, il mourut dans le dénûment à Bagnols, le 15 février 1799. Il a composé une *Histoire métallique de l'Inde*, avec un grand nombre de dessins, ornée de vignettes et de portraits, un vol. in-fol avec la carte de chaque gouvernement ; *Histoire des badjahs de l'Indoustan* depuis Barth jusqu'à Pitaurah ; une *Histoire de l'empire du Mogol* ; un *Abrégé géographique de l'Inde*. Ces différens ouvrages sont restés manuscrits. Son fils a publié, en 1814, un *Précis sur J. B. J. Gentil*, *ancien colonel d'infanterie*, *etc.* in-8.

* GENTIL (André-Antoine-Pierre), religieux bernardin, savant agronome, naquit à Pesme en Franche-Comté, dans les premières années du 18e siècle, fit ses études à Dôle, et prit l'habit de St.-Bernard, à l'âge de 18 ans. Ses goûts le portèrent à l'étude de l'histoire naturelle et surtout à celle des différens procédés de l'agriculture. Nommé procureur de la maison de Clairvaux, il la fit prospérer, en augmentant tous ses revenus par les méthodes d'agriculture qu'il avait trouvées ; il accrut aussi l'aisance des habitans du voisinage qui suivirent son exemple. Ces résultats l'ayant fait connaître avantageusement, il fut nommé prieur de Fontenai dans l'Auxerrois. En 1773 il fit paraître son *Essai d'agronomie*, dans lequel il demandait aux états de Bourgogne l'établissement de *Fermes expérimentales* ou *modèles*, comme on les appelle maintenant ; il ne put les obtenir. Il fit un grand nombre de *mémoires* sur des *questions d'agriculture*, qui furent couronnés par diverses académies. La révolution le fit sortir de son cloître. Réfugié à Paris, où il espérait vivre du produit de ses livres qu'il voulait réunir en un seul sous le titre de *Petit économe*, il vécut dans la misère ; car la pension qu'on lui avait promise n'était point exactement payée. Il mourut en 1800. Il était membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés d'agriculture.

GENTILIS DE FOLIGNO ou GENTILIS *de Gentilibus*, médecin dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut de la peste à Pérouse en 1348.

GENTILIS (Albéric), de Castello-san-Genesio dans la Marche d'Ancône. Matthieu Gentilis son père qui exerçait la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraina ses deux fils dans

l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, et mourut à Londres en 1608, à 58 ans. Il est auteur 1° de trois livres *De jure belli*, Leyde, 1589, in-4, qui n'ont pas été inutiles à Grotius. 2° *De legationibus*. 3° *De juris interpretibus*. 4° *De advocatione hispanicâ*. (*Voyez* la liste de ses ouvrages dans Nicéron.)

GENTILIS (Scipion), frère du précédent, naquit en 1563. Il était encore fort jeune, lorsqu'il quitta l'Italie avec son père. Il étudia à Tubingen, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De jure publico populi romani*, 1662, in-8. 2° *De conjurationibus*, 1602, in-8. 3° *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4. 4° *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8. On voit par le stile de ses livres qu'il savait mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses OEuvres complètes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1663, in-4.

GENTILIS (Jean-Valentin), parent des précédens. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il était menacé à cause de l'impiété de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques italiens que le même sujet y avait amenés, et forma avec eux un nouvel arianisme. Leurs nouveautés donnèrent lieu au Formulaire de foi dans le Consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille; mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portait Calvin, et l'envie de dogmatiser dont il ne pouvait se guérir, il quitta cette ville contre le serment qu'il avait fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison; mais il s'échappa et s'enfuit vers George Blandrate, médecin, et Jean-Paul Alciat, milanais, ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli, qui l'avait autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'*être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père, au lieu*, disait-il, *que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils* (voyez l'*Histoire* de son supplice en latin, par Bèze, Genève, 1567, in-4). Gentilis était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon les temps : sort de tous les sectaires qui, ayant secoué le joug de la foi et l'autorité de l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir (*voy.* SERVET). Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étaient, selon lui, de l'invention des théologiens. Mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas. Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il voulait qu'on dît que le *Dieu d'Israël*, *qui reste seul vrai Dieu et le Père de N. S. Jésus-Christ*, *avait versé dans celui-ci sa divinité*. Il avançait que Calvin faisait une *Quaternité*, en admettant une Essence divine et les trois Personnes, comme si ces trois Personnes n'étaient pas l'Essence divine, ainsi que le savent et le disent tous les enfans des chrétiens. Ce chef des réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savait par lui-même que les écrits n'intimident guère un enthousiaste,

il chercha à lui faire une réponse plus décisive ; il travailla à le faire brûler ; et à son grand regret, il n'avait pas pu réussir. Cet intolérant réformateur semblait intimement convaincu qu'il avait un privilége exclusif de fronder la doctrine de l'Eglise et la croyance générale des chrétiens : dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paraissait digne du feu. *Voyez* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1776, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui 1° une *Apologie* latine *de la religion protestante,* 1588, Genève, in-8. 2° Le *Bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8., dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi. 3° *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou autre principauté... contre Nicolas Machiavel,* 1576, in-8, et 1577, in-12. 4° L'*Anti Socin*, 1612, in-4 : ce sont des ouvrages savans et sages, partout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS (George), né à Dahme dans la Basse-Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-George II, électeur de Saxe, et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont : 1° *Rosarium politicum de Persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1652 et 1654, in-fol. Nous l'avons aussi en français sous le titre de *Gulistan*, ou *l'Empire des roses, par Sadi, prince des poètes turcs et persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634 : idem, traduit par M***, Paris, 1704, in-8. 2° *Historia judaica, res judæorum ab eversa æde Hierosolymitana ad hæc ferè tempora usque, complexa ; a Salomone ben Virga, de hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4. Auguste Beyer a fait une vie de Gentius.

* GENTLEMAN (Francis), auteur et comédien anglais, naquit à Dublin en 1728, embrassa d'abord la carrière des armes à laquelle il renonça pour se faire acteur. Il débuta sur le théâtre de sa ville natale, et parut ensuite successivement sur les théâtres d'Edimbourg, de Liverpool et d'Haymarket, à Londres. Il mourut en 1784, après avoir publié des *Fables royales*, 1766, in-8 ; une *Epître* intitulée *Les caractères et le censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8. Gentleman s'est approprié quelques comédies et des tragédies, en y faisant subir plusieurs changemens qui ont contribué à leur succès sur la scène. Il a donné aussi une *édition* des *OEuvres de Shakespeare*.

* GENTY ou GENTIL (Louis), était procureur-syndic du district d'Orléans, au commencement de la révolution. Député à l'Assemblée législative et à la Convention par le département du Loiret, il s'y fit remarquer par son esprit de modération ; il combattit avec courage le parti de la Gironde et celui de la Montagne, s'opposa à plusieurs décrets qui furent votés par la majorité, notamment à celui qui fut adopté dans le mois de janvier 1792 contre les princes émigrés, et plus tard à la déclaration de guerre faite à l'Autriche. Il s'éleva avec force contre Jourdan d'Avignon, surnommé *Coupe-tête*, dont les crimes restaient impunis, et contre Pétion alors maire de Paris qu'il accusa d'être l'auteur des événemens du 20 juin 1792, et des insultes faites au roi dans cette triste circonstance. Il fut rappelé *à l'ordre* pour un discours véhément qu'il fit contre Guadet. Après la funeste journée du 10 août, il ne parut plus à la tribune : dans le procès du roi, il vota pour la détention et l'appel au peuple, et il fit entendre ces paroles remarquables : « Je ne veux pas » que mon opinion donne à la France un » Cromwel. » Après avoir fait partie du conseil des Cinq-cents, d'où il sortit en 1798, il se retira des affaires publiques, vécut dans l'obscurité et mourut ignoré.

On ne sait quelle est l'époque de sa mort.

* GENTY (Louis, l'abbé), homme de lettres, né à Senlis en 1743, fut professeur de philosophie à Orléans, vice-secrétaire de la société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'Institut pour la classe de géométrie. Il est mort en 1817, après avoir publié les ouvrages suivans: 1° *Arbor philosophica*, 1767, in-8; 2° *Discours sur le luxe*, couronné par l'académie de Besançon, 1784, in-8; 3° de l'*Influence de Fermat sur son siècle*, mémoire qui a remporté le prix double de l'académie de Toulouse, 1784, in-8, et où l'on trouve des recherches savantes, mais mal coordonnées sur l'histoire des mathématiques dans le 17e siècle; 4° l'*Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8, question qui peut être résolue de bien des manières; car tous les résultats de cette découverte n'ont point encore eu lieu, et l'on ignore encore quelle action l'Amérique est appelée, dans l'ordre de la Providence, à exercer sur l'Europe.

GEOFFRIN ou JOFRAIN (Claude), parisien, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant-général de son ordre, est plus connu sous le nom de *dom Jérôme*. Il remplit les chaires de la cour et de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal à propos des disputes qui déchiraient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de dom Jérôme était plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

* GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, épouse), l'une des femmes les plus distinguées du 18e siècle, née à Paris en 1699, morte dans la même ville en 1779, s'est fait un nom par ses liaisons avec les beaux esprits de ce siècle, qu'elle assemblait chez elle,

> Mêlant de trente plats la solide ambroisie,
> Au nectar fugitif de la philosophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne et de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginait être dû par les princes à son bel esprit. On connaît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de Mme de Tencin: *J'irai donc manger chez la Geoffrin*. D'Alembert et d'autres académiciens ont fait de grands éloges de Mme Geoffrin qui nommait les gens de lettres qui lui faisaient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de Mme de Tencin, qui les appelait *ses bêtes*. Voltaire ne parait pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenait chez elle, quand il a dit:

> Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble;
> Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
> Quinze ou vingt beaux esprits, faméliques auteurs,
> Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs;
> La maison retentit des cris de la cohue,
> Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satire intitulée: l'*Enterrement de la pie*. Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie et le bel esprit a rendu sa vie inquiète, et lui a fait chercher dans l'ostentation et le bruit, un bonheur qui, chez le sexe surtout, ne germe que dans une sagesse modeste et paisible. *Voy.* FAYETTE (LA), GRAFFIGNY, SUZE, TENCIN.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, était d'Angers, et mourut vers l'an 1130. Louis le Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *lettres*, onze *sermons*, et des *opuscules*, où l'on trouve un excellent Traité sur les investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le Père Sirmond. La *lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrauld, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité; elle se trouve dans les manuscrits de son temps. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit

justice à Robert, et devint un de ses plus ardens défenseurs.

GEOFFROI DE SAINT-OMER, fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. *V.* Hugues de Payens.

GEOFFROI DE MONMOUTH, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de Saint-Asaph, florissait vers 1152 sous le règne de Henri II. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bède, et lui donnent le titre de cardinal; mais les auteurs anglais ne sont pas de cette opinion. On a de lui 1° *De exilio ecclesiasticorum*; 2° *De corpore et sanguine Domini*; 3° *Carmina diversi generis*; 4° *Commentaria in prophetias Merlini, etc.*; mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, dans la collection des historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Possevin, Baronius, et d'autres savans l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI (Etienne-François), né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des Sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendait attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusait ses secours à personne. Une chose singulière qui lui fit du tort dans les commencemens, c'est qu'il s'affectionnait trop pour ses malades. Leur état lui donnait un air triste et alarmé qui les affligeait. On a de ce savant médecin : *De materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ virtute, delectu et usu*, 3 vol. in-8. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait eus jusqu'à présent, a été traduit en français, en 7 vol. in-12, par Bergier, médecin de Paris, né à Myon, près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ses confrères, et encore plus de ses malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint aussi une *Histoire des animaux*, 6 vol., et enfin une table générale; ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

* GEOFFROY (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1685, mort en 1752, était destiné à la médecine comme son frère à la pharmacie; et il arriva précisément le contraire de l'intention du père Geoffroi: car Claude-Joseph s'adonna particulièrement à la pharmacie pour laquelle il avait une prédilection marquée. Il suivit assidûment les leçons du célèbre Tournefort, acquit de grandes connaissances en botanique et en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, et fut admis à l'académie des Sciences dès l'âge de 22 ans. Il a publié dans le recueil de cette illustre société dont il était membre, un grand nombre de *mémoires*, où sont traités les objets de chimie et de botanique les plus curieux et en même temps les plus utiles.

* GEOFFROI (Etienne-Louis), fils d'Etienne-François, né à Paris en 1725 et mort au mois d'août 1810, montra comme son père une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. Il fut reçu docteur en 1748. Retiré depuis la révolution de 1789 dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspondant de l'Institut peu après la création de cette société savante. On lui doit 1° une *Histoire abregée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4, fig.; réimprimée en 1799, avec un supplément et des figures coloriées. On regrette de ne pas trouver, dans cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, les

noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a rempli cette lacune dans son *Entomologie parisienne*; 2° *Traité sommaire des coquilles tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid. 1767, in-12; 3° *Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8, traduit en allemand avec des notes, Leipsick, 1780, in-8 avec fig.; 4° *Hygieine, sive Ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8, trad. en prose française par le docteur de Launy, ibid., 1774, in-8; 5° *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., an IX (1801), 2 vol. in-8; ce volume est très médiocre; il se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROI (Jean-Baptiste), né à Charolles en Bourgogne, vers 1705, et mort à Semur, petite ville de la même province en 1782, a occupé pendant 22 ans à Paris, au collége de Louis le Grand, la chaire de rhétorique, rendue si célèbre par les Cossart, les Jouvency, les Porée, ses prédécesseurs. Il s'était fait la réputation d'un homme d'esprit, et même de bel esprit: ses harangues et ses plaidoyers la lui avaient acquise. Il était moins connu comme prédicateur. Cependant ses discours ont été jugés avec raison dignes d'être publiés: ce sont des sermons sur les mystères et sur la morale, qui composent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troisième. Plusieurs de ces sermons sont écrits d'un stile simple, affectueux, et presque sans nul apprêt, tandis que d'autres sont remarquables par les mouvemens oratoires et les richesses de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antithèses; et ce reproche est fondé: c'est la manière de l'auteur, et ses oraisons latines ne l'avaient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ses sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à instruire et à édifier les fidèles. On y remarque surtout la bonne et ancienne coutume, la seule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture sainte et les ouvrages des Pères pour base de l'instruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les sentences sous différens rapports, par des répétitions heureusement amenées, et propres à renforcer la première impression. Manière des Bossuet, des Bourdaloue, des Neuville, etc., et qui servira toujours de modèle aux vrais orateurs chrétiens. Ses *Harangues latines* ont été imprimées de son vivant, mais ses *Sermons* n'ont paru que quelques années après sa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI. *Voyez* JOUFFROI GROSTESTE.

* GEOFFROY (Julien-Louis), critique célèbre, né à Rennes en 1743, fit ses premières études au collége des jésuites de sa ville natale, et vint ensuite les terminer à Paris au collége de Louis-le-Grand, qui était dirigé par des membres de la même congrégation. Ses supérieurs virent en lui des dispositions heureuses pour l'enseignement, et ils se proposaient de le retenir dans leur ordre pour lui faire embrasser cette carrière, lorsque leur suppression vint changer l'avenir de ce jeune homme. Cependant, après avoir pris le petit collet, Geoffroy, privé de toute ressource, entra comme maître d'étude ou de quartier, au collége de Montaigu, qu'il quitta bientôt pour faire l'éducation des enfans d'un riche propriétaire, nommé M. Boutin. Ce fut pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations qu'il perfectionna ses études; il se fit agréger à l'université; et pendant trois ans de suite (1773-1776) il remporta le prix annuel de discours latin: ce fut à son occasion que l'on décida que le même concurrent ne pourrait être couronné plus de trois fois. Il concourut aussi pour l'académie française où il fut moins heureux: son *Eloge de Charles V* eut une mention honorable, et jamais il ne put pardonner à La Harpe qui eut le prix, de l'avoir emporté sur lui: on dit encore qu'il travailla pour le théâtre, et qu'en 1773, il présenta aux Français une tragédie intitulée: *Caton*. Le fait ne paraît pas vrai; du moins Geoffroy l'a tou-

jours nié. Plus tard, ses ennemis firent imprimer une tragédie pitoyable avec le même titre, en déclarant que Geoffroy en était l'auteur : on ajoute que c'est par modération qu'il ne poursuivit point les éditeurs. Nommé professeur de rhétorique au collége de Navare, où il eut Marie-Joseph Chénier pour élève, puis à celui de Mazarin, il fut chargé après la mort de Fréron, de la rédaction de l'*Année littéraire*. C'est dans ce journal qu'il préluda au genre polémique qu'il devait plus tard adopter exclusivement, et qu'il fit ses premières armes contre les philosophes modernes et surtout contre Voltaire qui en était le coryphée. Trois articles qu'il y publia sur le *Voyage du jeune Anacharsis* compromirent l'existence du journal et la tranquillité du rédacteur auquel l'autorité eut la faiblesse de prescrire ou le silence ou l'admiration. Pendant 15 ans il rédigea ce recueil, et tous les articles qui sortirent alors de sa plume se firent remarquer par des principes solides, un jugement sain, un goût pur et une critique exempte de passion. Plus tard, il s'attacha aussi au *Journal de Monsieur*, autre feuille périodique, dans laquelle il employa un autre ton sans changer de doctrine. La révolution survint, et Geoffroy la combattit; il la combattit dans l'*Année littéraire* qui exista encore deux ans, et dans toutes les *feuilles* où il avait accès, notamment dans l'*Ami du roi* qu'il entreprit avec l'abbé Royou. Bientôt Geoffroy ne put plus écrire ou du moins publier ses compositions. Les désordres du mois d'août 1792 le forcèrent de se cacher : on vint pour l'arrêter; mais sa femme, interrogée sur le lieu de sa retraite, refusa de répondre. Incarcérée à la Force, elle fut amenée le 2 septembre devant les bourreaux qui présidaient aux massacres des prisons : là, environnée de victimes et menacée de subir le même sort, elle persista dans son courageux refus. Cette conduite intrépide étonna ces monstres qui lui rendirent la liberté. Pendant ce temps-là, Geoffroy, inconnu dans le village qui lui servait d'asile, gagnait sa vie en donnant aux petits enfans de ce lieu des leçons de lecture et d'écriture. Il ne sortit de sa retraite qu'après le 18 brumaire. De retour à Paris, il se tint encore à l'écart et se borna pendant quelque temps au modeste rôle de professeur de rhétorique dans une maison d'éducation. Cependant ses amis lui procurèrent la rédaction des articles *Spectacles* dans le *Journal des Débats* : ce fut pour lui comme pour cette feuille un temps de prospérité et de gloire. Les *Feuilletons* de Geoffroy étaient recherchés avec l'empressement que l'on mettait naguère après des nouvelles politiques. Toutefois, nous ferons la part de l'éloge et du blâme. Dans un cadre aussi resserré, il sut embrasser toute la littérature ancienne et moderne; il sut faire briller toute son érudition littéraire : depuis longtemps il n'était question, dans aucun journal, des auteurs anciens ou modernes, et il put présenter comme une espèce de nouveauté les grandes illustrations de la Grèce et de Rome, comme celles qui ont honoré le siècle de Louis XIV, et parler des œuvres d'Homère, de Virgile, etc., de Racine, de Corneille, de Bossuet, etc., comme de compositions nouvelles dont on ne connaissait guère que les titres. Il put aussi au moment où tous les esprits, comme toutes les existences, sortaient d'un affreux chaos, combattre les erreurs politiques, morales et littéraires qui avaient survécu à cette époque de confusion et de désordre. Il n'épargna point l'école du 18ᵉ siècle, fit une guerre ouverte à tous les charlatanismes, et fut le fidèle partisan des doctrines dont une longue expérience a justifié la supériorité. On remarque dans ses articles une prodigieuse fécondité; le naturel, l'abandon, la vivacité étaient le caractère dominant de son stile. On le lisait avec entraînement; quelquefois il choquait la vérité et même la justice, souvent il blessait les préjugés : le lecteur était mécontent, mais n'était jamais ennuyé. On lui a reproché une sévérité outrée et une partialité odieuse envers des écrivains de grand talent. Un reproche plus grave lui a été fait; c'était de vendre sa plume et de poursuivre ceux qui ne la payaient

point. Talma et M[lle] Mars furent indignement maltraités par sa critique. Enfin il prodigua trop d'encens au guerrier qui avait changé son épée contre un sceptre; sa flatterie fut basse, à force d'être exagérée. Geoffroy eut beaucoup d'ennemis. Sa mordante satire les lui avait tous attirés : sans doute ils ont exagéré ses torts, et ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer encore le courageux défenseur des doctrines antiphilosophiques, l'écrivain qui sut relever avec tant de talent les fautes de tous genres que commit le Père de la philosophie moderne. Geoffroy a rédigé les feuilletons des *Débats* jusqu'à sa mort arrivée le 28 février 1814. On a recueilli les articles qu'il inséra dans cette feuille sous le titre de *Cours de littérature dramatique* ou *Recueil par ordre de matière, des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1817, 5 volumes, in-8; 2e édition, augmentée, Paris, 1825, 6 vol. in-8. Geoffroy a donné aussi une *Traduction de Théocrite*, Paris, 1801, in-8 ; elle est préférable à celle de Chabanon. Le même critique a publié en 1808 un *Commentaire sur Racine*, en 7 vol. in-8, ouvrage recommandable par les *notes* dont le texte est accompagné, mais surtout par les *excellentes Traductions* de fragmens considérables des anciens poètes grecs ou latins, et d'une *tragédie entière d'Euripide*. On lui a attribué aussi la *Vie polémique de Voltaire ;* mais c'est le *Tableau de l'esprit philosophique de Voltaire*, par l'abbé Sabbatier de Castre, reproduit sous cet autre titre.

* GEORG (Jean-Michel), écrivain allemand et directeur de la régence prussienne de Baireuth, naquit en 1740 dans un bourg de cette principauté, d'un pauvre charbonnier qui lui fit garder d'abord quelques vaches dans le bois qu'il habitait, pendant ses momens d'inaction. Elevé ensuite dans une école de charité, il y apprit à lire ; il fit de très grands progrès surtout en arithmétique, et entra à l'âge de 16 ans dans le Gymnase de Hof. Arrêté dans sa carrière par le dénùment dans lequel il se trouvait, il s'enròla dans un régiment de hussards qu'il abandonna bientôt, lorsqu'il sut que son colonel le faisait passer, par un marché honteux, dans un régiment d'infanterie. Il déserta et vint retrouver la hutte à charbonnier de son père qu'il aida pendant quelque temps dans ses travaux : telle est la première partie de la vie de Georg. Bientôt un riche propriétaire de forges appréciant ses talens et son intégrité, le mit à la tête de ses usines. Pendant tous les momens qu'il pouvait enlever à son emploi, il s'occupait de l'étude des sciences, et un curé instruit s'empressait de répondre à ses vœux en consacrant une partie de la nuit à lui en montrer les élémens. Dès que Georg se sentit en état de suivre les cours publics à une académie, il se rendit à l'université d'Erlang, où il étudia jour et nuit la médecine, la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il n'avait alors d'autres ressources pour subsister que les leçons particulières qu'il donnait; il vivait de pain et d'eau ; encore n'en avait-il pas pour satisfaire les besoins impérieux de la nature; sa santé s'altérait, lorsqu'il obtint une bourse qui lui permit d'exister d'une manière moins pénible. Un étudiant riche, dont il avait fait la connaissance, le conduisit à l'université d'Iéna où il passa cinq ans, grâce aux dons que lui faisait son jeune ami. Il revint ensuite à l'université d'Erlang, où il prit le grade de maître-ès-arts ; il ouvrit un cours de philosophie et de mathématiques qui fut suivi par un grand nombre d'élèves. En 1778, Georg fut appelé à Baireuth pour y enseigner les mathématiques et la phisyque. Cet emploi lui donna le temps de se livrer à l'étude de la jurisprudence ; il soutint de la manière la plus brillante son examen pour être avocat. Il se distingua dans le barreau comme il l'avait fait dans l'enseignement, et en peu de temps sa clientelle devint si considérable qu'il ne pouvait suffire aux demandes de ceux qui voulaient lui confier leurs intérêts. Dès lors il connut l'aisance, se maria et devint père de famille. Nommé en 1782 conseiller de régence, et obligé de renoncer à la pratique judiciaire, il

fit des recherches immenses sur l'histoire de son pays et sur son droit public. On cite parmi les questions d'histoire qu'il a éclaircies, celle qui concerne la Franconie; non-seulement il a trouvé dans les mœurs, mais encore dans l'idiôme usité dans cette province, de nombreuses traces de l'ancien établissement des Slaves dans ce pays. Il avait découvert une vieille Bible en langue Sorabe-wende, avec une concordance allemande; il fit un dictionnaire et une grammaire de cette langue, et ce fut ainsi qu'il parvint, après le travail le plus pénible, à mettre en lumière et l'histoire de la Franconie, et celle d'une grande partie du nord de l'Allemagne. Nommé conservateur des forêts et juge du tribunal des mines, il se livra plus activement à l'étude de l'histoire naturelle : la chimie, la métallurgie et toutes les parties de l'administration des mines et des forêts devinrent l'objet de ses travaux et de ses recherches actives. Enfin il fut porté à la première place de son pays, et devint chef de la régence du Margraviat de Baireuth; mais il n'en jouit qu'un an; car il mourut en 1796, consumé par le travail et les veilles. On a de Georg, en allemand : 1° *Essai d'une grammaire générale, en dialogues*, Schwabach, 1768, in-8; 2° *Histoire du tribunal aulique de Baireuth*, Baireuth, 1774, 1782, 2 vol. in-8; 3° *Dictionnaire complet de chasse*, publié après sa mort et rédigé d'après les manuscrits de l'auteur, Leipsick, 1797, 2 vol in-8; 4° *Dissertation sur des questions de physique et de jurisprudence* : indépendamment de ses ouvrages imprimés, il a laissé en *manuscrit* 60 cartons ou vol. in-fol. sur l'*histoire* et le *droit public* de Baireuth; trente autres volumes in-folio ou in-4°, *sur les mathématiques*, *la physique*, *la chimie*, *l'administration des forêts*, *des mines*, *etc.*; un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, une *Mythologie Sorabe-Wendes*. Georg est un des exemples les plus frappans de ce que peut une volonté ferme quand elle lutte contre le sort. Il vainquit l'indigence, traversa tous les rangs de la société, et arriva au premier poste de son pays. Son fils Frédéric-Adam-Georg a publié sa *Vie* en allemand à Erlang, 1798, 1 vol. in-4.

GEORGE (Saint), martyr sous Dioclétien. Son nom est très célèbre chez les chrétiens, et même chez les mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avait reçu dans sa maison. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisait un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelait *Mangalles*, et était attenante à un monastère, situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, a pris le nom de *Bras-de-Saint-George*. Ce saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient principalement en Géorgie. On voit par saint Grégoire de Tours, qu'il était fort célèbre en France dans le 6e siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce pape, et dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fut aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne vie de saint Droctovée, qu'on apporta des reliques du saint à Paris, et qu'on les déposa dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même saint, qui était à Mayence. Il résulte de ces autorités que son culte est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France. Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint George, principalement fondée sur ce que l'on disait qu'il avait été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Gènes. Les Anglais, sous leurs rois Normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à ce saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fut de précepte dans toute l'Angle-

terre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1380. Certains hérétiques avaient forgé des actes de ce saint. Le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y avait jamais eu de saint George; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monumens les plus authentiques. Jurieu, Reynolds et Echard, n'ont pas rougi de confondre ce saint avec un arien nommé George, qui usurpa le siége d'Alexandrie (*voyez* l'article suivant). Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui; mais l'ancienneté et l'universalité de son culte par toute l'Eglise ne permettent pas de douter de son existence, (*voyez* saint ROCH, sainte CATHERINE); c'est un point incontestable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis le 5e siècle jusqu'à présent. Saint George est ordinairement représenté à cheval, et ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il était le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans son livre *De la mort des persécuteurs*, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Le Père Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. *Voyez* JEAN.

GEORGE, fameux arien, devint maître du siége d'Alexandrie par intrusion. Il persécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maisons des orphelins et des veuves, traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrèrent sous le règne de Julien. On remarque dans tous les temps que les évêques intrus étaient des hommes féroces et détestables: la lâcheté qui s'unit au sacrilége dans ces âmes viles et basses, en fait des espèces de monstres, odieux à ceux même qui les mettent en action, ou qui par leur scélératesse personnelle devraient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGE, despote de Servie en 1440, suivait la religion grecque, aussi bien que ses peuples, mais il était accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran par le grand commerce qu'il avait avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'était réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, et épousa Marie sa fille; mariage nul selon les lois chrétiennes. Le sultan s'était proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse, il fit aveugler avec un fer ardent Etienne et George, fils du despote. Il préparait le même traitement à Lazare, son troisième fils; mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son père, en le détachant d'Huniade, et des intérêts communs de la chrétienté. George mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois: tant il se méprenait sur ses vrais ennemis. Il laissa la conduite de son état à Irène Cantacuzène, son épouse, et à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avait fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venait pour s'en emparer. George, qui était le cadet, se retira en Hongrie et Etienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mère, pour régner seul: mais bientôt la puissance mahométane absorba ce petit état; et vu la conduite de ceux qui le gouvernaient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGE, moine grec, florissait dans le milieu du 10e siècle, et a écrit l'*Histoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 963. C'est une suite de celle de Génésius. On la trouve dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1685.

GEORGE de Trébisonde, ainsi appelé parce qu'il était originaire de cette ville, naquit à Candie, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit : 1° une *Rhétorique*, dont la première édition sans date est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1523, in-folio ; 2° Plusieurs *traductions* de livres grecs et latins, entre autres, de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : version que le savant Petau méprisait avec raison ; 3° Des *écrits de controverse* en faveur de l'église latine contre la grecque ; dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4 ; 4° Quelques *ouvrages*, dans lesquels il fait paraître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote... George de Trébisonde était un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples ; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1484.

GEORGE SYNGELLE. *Voyez* SYNCELLE.

GEORGE ACROPOLYTE ou LOGOTHÈTE. *V.* ACROPOLITE.

GEORGE, *dit* AMIRA, savant maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldaïque*, 1596, in-4, estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1641. George Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGE, duc de Clarence, frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frère. Son procès lui fut fait ; on le condamna à être ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles et les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devait être mis en quatre quartiers ; mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de bière, et on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGE Ier (LOUIS DE BRUNSWICK), duc et électeur de Hanovre, était fils d'Ernest-Auguste de Brunswick. Il naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, George fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avait vu à cette cérémonie, l'avait fait penser au jour de la résurrection des morts*. Miladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais*. Réponse flatteuse, mais qui tombait à faux, puisque le règne d'Anne qui venait de finir était un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne : mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, et ressemble à celle de Xerxès, que saint Jérôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation anglaise continua à prospérer sous son règne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne ; la seconde croisait sur les côtes d'Espagne, et observait de près le mouvement des Espagnols ; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avaient formés. Georges I mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGE-AUGUSTE II, duc de

BRUNSWICK, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglais prospérèrent dans la guerre de 1741, que Georges II soutint avec gloire; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI; et dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractère. En 1746 il se trouvait masqué à un bal, et causait avec une dame masquée aussi, et qu'il ne connaissait pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraichir au buffet; le roi y consentit. On lui verse à boire : *A la santé du prétendant*, dit la dame. — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque : *je bois volontiers à la santé des princes malheureux*.

*GEORGE III, roi d'Angleterre et de Hanovre, l'un des souverains qui aient fourni la plus longue carrière monarchique, naquit le 4 juin 1738 de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Augusta princesse de Saxe-Gotha; né avant terme ou du moins venu au monde après que sa mère l'eût porté seulement 7 mois, il parvint à une vieillesse très avancée, et jouit toute sa vie d'une vigueur corporelle peu commune. Il perdit son père à l'âge de 12 ans : placé sous la tutelle sévère de sa mère, et sous la direction rigide de lord Bute son gouverneur, il fut élevé dans la gêne et dans tous les préjugés des cours d'Allemagne; son éducation fut faite moins dans son intérêt, que dans celui de la princesse douairière de Galles, et dans celui de son gouverneur; l'une était jalouse de l'autorité future de son fils, et l'autre avait des vues personnelles d'ambition. Un peu de musique, le français, l'allemand et l'italien, quelques parties de l'histoire de son pays et des états voisins, telles furent les seules connaissances qu'on chercha à lui donner. Rarement il lui était permis de sortir des palais où il était élevé, et il ne pouvait jamais avoir de communication avec les personnages distingués qui auraient pu lui apprendre à connaître les hommes, ou contribuer au développement de ses facultés morales. Au milieu des leçons qu'il recevait, il n'y en avait aucune qui s'adressât à son caractère, et il conserva toute sa vie une fermeté qui lui fut quelquefois nécessaire, mais qui poussée jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à l'inflexibilité, lui aliéna une grande partie de ses sujets et principalement les catholiques d'Irlande. L'Angleterre déplora long-temps la négligence avec laquelle on dirigea la jeunesse d'un prince dont l'esprit, il est vrai, avait naturellement peu d'étendue, mais qui était doué de plusieurs qualités estimables, et même de hautes vertus. A l'âge de 22 ans, il succéda à son aïeul Georges, qui mourut le 25 octobre 1760. Le premier acte de son règne fut d'annoncer au parlement britannique, qu'il était engagé dans une guerre contre la France et l'Autriche, que la croyant juste et nécessaire il la continuerait, qu'il ne devait pas seulement compter pour la faire sur la valeur de ses troupes, mais encore sur les secours en argent dont il avait un pressant besoin : jamais prince n'obtint un subside aussi considérable, 12 millions de livres sterlings (300 millions de francs) lui furent accordés. L'on ne se repentit point d'avoir fait un tel sacrifice, lorsqu'il vint annoncer à ce parlement si généreux la prise de Belle-Ile sur les côtes de Bretagne, de Pondichéry dans l'Inde; de la Martinique; de la Grenade, et de Saint-Vincent dans l'Amérique. En 1762 le roi déclara la guerre à l'Espagne, et cette puissance ne tarda pas à essuyer les pertes les plus considérables; un vaisseau évalué à 25 millions de francs, la Havane et Cuba, furent pris par les Anglais, et exaltèrent au plus haut point l'enthousiasme et l'orgueil de ce peuple. Moins heureuses sur le continent, les trou-

pes de George III essuyèrent des revers qui furent adroitement dissimulés. La paix fut conclue à Paris le 10 février 1763 : elle fut avantageuse à l'Angleterre qui obtint le Canada, tout le continent de l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi, excepté la ville de la Nouvelle-Orléans. Les îles de la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, les rives du Sénégal, Minorque, le port de la ville de Dunkerque furent placés sous l'humiliante inspection d'un commissaire anglais, comme il avait été réglé précédemment par le traité d'Aix-la-Chapelle. La France recouvra Belle-Ile, la Martinique, la Guadeloupe, Pondichéry ; et l'Espagne rentra en possession de l'île de Cuba. Qoique ce traité augmentât la puissance des Anglais dans les deux mondes, ceux-ci furent mécontens : d'un côté ils se rappelèrent les triomphes de leurs armées, de l'autre les dépenses exorbitantes qu'ils avaient faites pour ces entreprises, et ils jugaient que George n'avait point obtenu des avantages proportionnés à ces sacrifices et à ses succès. Lord Bute qui était le principal auteur du traité, fut exposé à l'animosité générale, et le roi commença à perdre sa popularité. Pour rétablir les finances, que les dernières guerres avaient mises dans un état pitoyable, George eut la malheureuse pensée d'imposer plusieurs taxes nouvelles aux habitans des Colonies de l'Amérique septentrionale. Plusieurs ministres lui firent d'inutiles représentations : ils lui prédirent les tristes conséquences d'une résolution pareille. Ce fut vers 1765 que commencèrent à se manifester dans le nord de l'Amérique, par suite de l'envoi de l'*édit du timbre*, les premiers signes du mécontentement qui amenèrent la révolution des Etats-Unis. Nous n'entrerons point dans les détails de cette guerre qui dura 8 ans, et dont le résultat fut non-seulement la séparation des Colonies d'avec la métropole ; mais encore l'affaiblissement momentané du pouvoir monarchique en Angleterre. Pendant cette lutte, la Grande-Bretagne éprouva de grandes pertes dans sa marine, par les victoires des Suffren, des d'Estaing, des Lamothe-Piquet : la France soutint de son argent et de ses armées les nouvelles républiques de l'Amérique; peut-être l'Angleterre fut-elle amplement vengée de la part que les Français prirent à cette guerre d'indépendance par les malheurs dont leur pays fut ensuite la victime, et dont une des causes les plus certaines furent les idées de liberté et de républicanisme que rapportèrent à la suite de cette expédition les compagnons de Francklin et de Washington. Pendant cette époque où l'Amérique commençait à secouer le joug de l'Europe, les esprits fermentèrent aussi en Angleterre. En 1769 la sédition éclata dans Londres même, après l'arrestation du fameux Wilkes, écrivain populaire que le gouvernement fut obligé de relâcher, qui fut ensuite nommé lord-maire de Londres, député de Westminster et qui depuis tomba dans l'oubli. Ce qui causa aussi beaucoup d'agitation en Angleterre à la même époque, ce furent les *lettres de Junius* dont l'auteur est encore inconnu, et qui attaquait de la manière la plus vive le gouvernement du roi Georges. Lord Bute avait succédé à lord Grenvile qui lui-même avait été remplacé par lord Grafton : celui-ci fut obligé de céder à l'opinion publique, et eut pour successeur lord Noth : ce fut sous ce ministère que les colons de l'Amérique septentrionale se défendirent avec tant de bravoure, et se séparèrent à jamais du gouvernement de St.-James. Aux malheurs intérieurs et extérieurs l'Angleterre pouvait opposer les succès de ses armes dans l'Inde, et la fondation de la puissance colossale que tous les jours elle y a accrue depuis. Elle avait eu à y combattre une foule de princes parmi lesquels on distingue Hyder-Aly et Tippoo-Saëb dont la mort fut pour les nouveaux conquérans de l'Asie une époque de prospérité. Dès lors ils devinrent les maîtres absolus d'une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'univers, peuplée de 50 millions d'hommes industrieux et déjà tout façonnés au pouvoir despotique. Un des événemens les plus importans du règne de Georges III, ce fut la réunion complète de l'Irlande à la Grande-Bretagne :

les deux parlemens n'en firent plus qu'un ; mais cette révolution a été suivie de tant d'actes de rébellion qui se renouvellent à chaque instant, qu'en vérité l'on ne peut dire si ce fut un événement avantageux. L'émancipation des catholiques, qui fut long-temps refusée, et à laquelle le gouvernement a enfin acquiescé, contribuera sans doute à diminuer la position fâcheuse de ces malheureux habitans. En 1789 la révolution française éclata : Georges III s'en déclara l'ennemi, et ses ministres partagèrent ses dispositions hostiles. Les novateurs de l'Assemblée constituante eurent beau vanter le système constitutionnel de l'Angleterre : les Anglais ne virent que d'hypocrites imitateurs d'un gouvernement qu'ils ne concevaient point. Cependant le ministère de St.-James fut trop adroit pour faire entrevoir ses projets ultérieurs ; il attendit pour profiter de nos discordes que la guerre civile vînt affaiblir nos forces : et en effet, sous le ministère de Pitt, la guerre fut déclarée : elle dura jusqu'au traité d'Amiens en 1801. Nous ne pouvons donner toutes les circonstances de cette lutte dans laquelle l'Angleterre fut d'un côté poussée contre les révolutionnaires par un sentiment de générosité et de justice ; mais où elle s'engagea peut-être plus encore par le désir de nuire à son éternelle rivale, que par la haine des révolutions, ou que par le besoin de replacer une famille exilée sur le trône de ses pères. Pendant ce temps la marine anglaise parvint au plus haut degré de sa gloire, par les victoires que remportèrent l'amiral Howe près des côtes de Bretagne (1er juin 1794), l'amiral Jervis près du cap St.-Vincent (14 février 1797), et l'immortel Nelson dans la rade d'Aboukir et à Trafalgar. Les armées anglaises n'avaient pas obtenu les mêmes succès ; elles avaient été battues en Allemagne, en Hollande, en Amérique et en Espagne. La paix d'Amiens ne fut pas de longue durée : les hostilités ayant été recommencées, elles eurent lieu partout où il y eut des Français et des Anglais : l'Angleterre ne fournit pas seulement ses flottes et ses troupes, elle ouvrit ses trésors. L'Espagne surtout lui doit sa restauration, et l'Europe la chute de Buonaparte. Ce fut pendant cette guerre que l'Angleterre conquit Malte, le cap de Bonne-Espérance, Corfou, etc. : tels sont les actes et les résultats de l'administration de Georges III ; la première guerre avec la France qui fut terminée par le traité de Paris, le soulèvement des Colons d'Amérique, la création des possessions anglaises dans l'Inde, la guerre faite à la révolution française, celle qui fut dirigée contre Buonaparte. Pendant cette longue administration, Georges III eut pour ministres, outre ceux que nous avons déjà désignés, le fameux Fox sous lequel fut reconnue l'indépendance des Etats-Unis ; le célèbre Pitt sous lequel eurent lieu la guerre contre la France républicaine et l'incorporation du parlement d'Irlande à celui d'Angleterre ; lord Sidmouth qui fit la paix d'Amiens ; enfin Pitt qui reparut de nouveau sur la scène, ainsi que Fox qui fut remplacé successivement par Perceval, lord Liverpool et lord Castelreagh. Dix parlemens ont été convoqués pendant ce règne de 60 ans : le premier dura sept ans : ce fut le plus long : le huitième qui fut le plus court n'en dura que 4 et fut dissout en 1806. L'autorité royale prit une grande extension sous le gouvernement de Georges III. Parmi les mesures qui furent suggérées au roi dans ce but, on doit citer l'augmentation du nombre des membres de la chambre faite à son avénement au trône : il n'existait que 181 pairs ; leur nombre fut porté à près de 500. Le pouvoir royal a fait aussi un usage fréquent de la suspension de l'*Habeas corpus* et de l'*Alien-Bill*. Chacun sait que pendant les dernières années du règne de Georges III, ce fut son fils le prince de Galles qui régna : une maladie cruelle l'avait éloigné du gouvernement depuis 1811. En 1787 il éprouva la première attaque du mal qui plus tard devait lui ôter totalement l'usage de la raison. Promptement guerri par le docteur Willis, il éprouva une seconde attaque en 1792, et elle fut assez sérieuse pour que l'on discutât au parlement la nécessité d'une régence : Pitt s'y opposa, et cette opposition fut considérée par le roi comme un bienfait

dont il lui sut gré toute sa vie et qui lui assura le pouvoir pendant si long-temps. Enfin en 1810 l'aliénation mentale devint si complète que le prince de Galles fut nommé peu après régent sans opposition. Ce vieillard vécut encore 10 ans. Quoique confié aux soins de la reine et de son second fils le duc d'York, il était digne de pitié. La perte de la vue vint se joindre à celle de la raison : quelquefois il jouait de l'instrument de musique qui dans des temps plus heureux l'avait délassé des ennuis du gouvernement; quelquefois aussi il parlait pendant des jours entiers seul, et quelques-uns de ses discours sans suite ont duré jusqu'à 36 et même 72 heures. Enfin il errait souvent dans son vaste palais de Windsor. La mort est venue le 29 janvier 1820 mettre un terme à sa déplorable existence. Ce prince était généralement chéri : cependant on essaya plusieurs fois de lui donner la mort; en 1780, il faillit être victime d'une émeute populaire; en 1787, il reçut de Marguerite Nichol un coup de couteau dont la lame plia dans ses vêtemens; en 1795 des cailloux brisèrent les glaces de sa voiture, dans le moment où il allait faire l'ouverture du parlement à Westminster : enfin le 15 mai 1800 un coup de pistolet fut tiré par un fou nommé Hathfield, au théâtre de Drury-Lane, contre sa loge, et personne ne fut blessé. Cependant il était affable et populaire, se faisait un devoir de parler à tout le monde, et questionnait chacun sur ses affaires particulières avec une bonhomie qui avait au moins l'apparence de l'intérêt. Il aimait les arts et les sciences, et il les a protégés plus que n'avaient fait ses prédécesseurs de la maison de Brunswick. On doit sans doute aux encouragemens qu'il a donnés, les découvertes qui ont illustré son règne; il a soutenu les manufactures. Il aimait l'instruction, et favorisa les méthodes qui pouvaient la multiplier dans ses états : il voulait que *le plus pauvre enfant des trois royaumes pût lire la Bible*. Il était bon époux : il s'était marié le 8 septembre 1761 avec Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz, princesse vertueuse qui lui donna 12 enfans. 1° Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles (depuis roi sous le nom de Georges IV); 2° Frédéric, duc d'York; 3° Guillaume-Henri, duc de Clarence; 4° Edouard-Auguste, duc de Kent; 5° Ernest-Auguste, duc de Cumberland; 6° Auguste-Frédéric, duc de Sussex; 7° Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge; 8° Charlotte-Auguste-Mathilde, deuxième épouse du dernier roi de Wurtemberg, et *quatre* princesses non mariées. Il était bon père, ne se livra jamais à la débauche ni à aucun excès. La paix intérieure de sa famille fut plusieurs fois troublée par les querelles du prince et de la princesse de Galles : il fit tous ses efforts pour rétablir entre eux l'harmonie : il se déclara même le protecteur de sa belle-fille. Georges III vivait dans son palais en simple particulier; il se plaisait dans l'intérieur de sa famille : le château de Windsor était son séjour de prédilection : ses ministres n'y étaient point admis; il revenait à Londres lorsque les affaires publiques exigeaient sa présence. Il faisait valoir près de ce château une grande ferme, presque entièrement expérimentale, où il travaillait comme un simple laboureur et contribuait aux progrès de l'agriculture. En un mot s'il manquait à ce prince quelques-unes des qualités qui font le grand roi, il avait toutes celles qui font estimer l'homme dans la condition privée. On peut consulter sur l'histoire de Georges III, *Recollections and reflexions personal and political*, etc. *during the reign of George III*, par Joh Nichols, Londres, 1820, in-8; *George the thierd, his court and family*, etc. Londres, 1820, 2 vol. in-8. *Annales du règne de Georges III..., jusqu'à* 1815, par le docteur Aikin, traduit en français par M. Eyriès, Paris, 1817, 2e édition, continuée jusqu'à la mort de Georges III, 1820. *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year*, 1799, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8; La *continuation de l'Histoire d'Angleterre de Humes par Aikin; l'Histoire d'Angleterre du docteur Lingard*, etc.

* GEORGES IV (Frédéric-Auguste), fils du précédent, roi d'Angleterre et de

Hanovre, naquit le 12 août 1762, et reçut peu de jours après sa naissance le titre de prince de Galles. Le docteur Markham, archevêque d'York, et le docteur Jackson furent chargés d'abord de son éducation, et depuis 1776 ce jeune prince fut confié aux soins du docteur Hurd, évêque de Worcester, et de M. Arnold orateur du collége de St.-Jean de Cambridge. Doué de dispositions heureuses, le prince de Galles devait facilement les développer sous des maîtres aussi habiles : mais on assure que sa jeunesse fut dirigée avec une grande sévérité, et qu'il regarda lui-même son émancipation comme le terme d'une sorte de captivité. Ce qu'il y a de certain, c'est que le royal élève ne fit pas tous les progrès qu'il aurait dû faire, et que s'il brilla quelquefois par son esprit, il ne fit que mettre en usage celui qu'il avait reçu naturellement. Sous le rapport moral, il ne se perfectionna nullement, et toute sa conduite postérieure annonce suffisamment qu'il ne s'était point habitué à mettre un frein à ses passions. Grand, bien fait, il possédait du reste les qualités physiques auxquelles le monde attache tant d'importance : aussi ne tarda-t-il point à avoir des aventures galantes. Dès l'âge de 19 ans, il contracta un attachement très vif, mais très court, pour mistriss Robinson : c'était une actrice dont le talent égalait la beauté. Enfermé comme prisonnier dans le château de Kew, par ordre de son père, il chargea lord Malden et le célèbre Fox de gagner le cœur de cette dame ; la loyauté de ces gentilshommes s'abaissa jusqu'à cet acte de la plus vile flatterie. Il ne tarda pas à l'abandonner pour une autre maîtresse. Mistriss Robinson a écrit un *Mémoire* sur ses relations avec lui. La fougueuse jeunesse du prince de Galles fit d'autres écarts dont il n'est nullement nécessaire de raconter les détails. D'un autre côté on le vit se lier avec Fox, Burke, Shéridan et avec tous les membres distingués du parti de l'opposition : il blâmait avec eux la marche du gouvernement de son père. Cette conduite lui donnait un grand nombre de partisans parmi le peuple ; mais elle excitait le plus grand mécontentement à la cour et même parmi la partie la plus éclairée du public. Bientôt il ne fut plus question que de sa liaison avec mistriss Fitz-Herbert, veuve plus âgée que lui, mais remarquable par sa grande beauté. On répétait qu'il s'était marié avec cette dame, et comme elle était catholique, on disait qu'en vertu de la constitution anglaise il s'était mis dans le cas de perdre la couronne. Il est vrai que l'on faisait courir aussi le bruit que cette irlandaise avait changé de religion ; mais la même constitution plaçait le prince de Galles dans une position presque aussi fâcheuse, puisqu'elle déclarait nuls tous les mariages contractés sans la permission du roi par les princes, avant qu'ils eussent atteint l'âge de 25 ans. C'était en 1786 que la malignité publique s'exerçait ainsi aux dépens d'un des membres de la famille royale. Depuis 1783 le prince de Galles était majeur : sur la proposition même du roi, le parlement lui avait alloué la somme annuelle de 50,000 livres sterlings, somme beaucoup moins forte que celles qui avaient été accordées jusqu'alors aux héritiers du trône, et 60,000 livres sterlings pour son établissement. Le prince de Galles fit des dépenses bien plus considérables, et en moins de trois ans il contracta des dettes pour plus de 300,000 livres sterlings. Il s'adressa au roi pour le prier de venir à son secours ; mais cette demande ne fut point favorablement accueillie, et, quoique Georges III se fit rendre compte des affaires de son fils, il ne voulut rien lui accorder. Dans cet état de détresse, le prince de Galles prit des moyens d'économie : il forma le projet de mettre de côté toutes les années une somme assez grande prise sur ses revenus pour satisfaire aux exigences de ses créanciers : cette belle résolution ne dura que neuf mois, après lesquels il s'adressa au parlement : cette communication, qui donnait la plus scandaleuse publicité au dérangement des affaires et aux besoins réels du prince héréditaire, fit un mauvais effet dans le public : la motion fut retirée après une entrevue que le prince eut avec Pitt, et le roi, pour éviter d'aussi pénibles discussions, déclara qu'il prenait

sur sa liste civile 10,000 livres sterlings pour les donner à son fils. La chambre des communes remercia le roi par une adresse dans laquelle elle le supplia aussi d'accorder la somme nécessaire pour acquitter les dettes du prince, et qu'elle se chargeait des moyens de la procurer. C'est sur ces entrefaites que Georges III éprouva le premier symptôme du mal qui plus tard devait lui enlever complètement la raison; le parlement fut obligé de s'occuper de la régence : tout annonçait que le prince de Galles, malgré les efforts de Fox et de l'opposition, serait exclu de l'administration; mais l'affaire ne fut pas portée aussi loin; car le roi se rétablit et gouverna lui-même. De nouvelles tentatives furent faites alors auprès du prince de Galles qui avait toujours résisté à toutes les propositions de mariage qui lui avaient été faites : enfin en 1795 il céda à des raisons d'état et aux ordres de son père qui lui promit de faire acquitter ses dettes et de lui allouer un apanage plus considérable : toutefois ce fut contre son inclination assez hautement manifestée qu'il promit de se marier avec la princesse Caroline-Amélie-Elizabeth, seconde fille du duc de Brunswick. Ce mariage, célébré le 8 avril 1796 sous d'aussi tristes auspices, fut la cause des troubles sérieux qui divisèrent la famille royale; et d'ailleurs l'on ne recueillit point les fruits que l'on attendait de cette union : à peine avait-elle été conclue, à peine ses créanciers avaient-ils été payés, que ce prince introduisit dans le sanctuaire de sa famille ses deux maîtresses favorites : c'est à elles qu'il confia le soin d'accompagner son épouse légitime, et c'est de deux femmes corrompues qu'elle devait recevoir des leçons de conduite. Bientôt poussant plus loin l'indécence, il loue un palais, et deux mois après son mariage il abandonne sa femme et va loger avec une de ses maîtresses. Mêlé à la plus mauvaise compagnie de son temps, environné de jockeys et de maquignons, il fut accusé de friponnerie. La veille d'une de ces courses si fréquentes en Angleterre, un de ses domestiques alla par ses ordres remplir la crêche et l'auge d'un cheval qui avait déjà remporté plusieurs succès, afin de lui ôter par les alimens la vigueur et la célérité que l'on n'obtient des animaux de son espèce que par une diète sévère, avant le moment consacré à cette espèce de lutte : un cheval du prince de Galles devait concourir : et un prix considérable avait été proposé. La vie du prince de Galles, depuis son mariage jusqu'en 1805, ne présente aucune circonstance intéressante : il continua à vivre loin de l'épouse qui lui avait donné une fille, la princesse Charlotte : il se livra à son penchant pour la débauche et le jeu, et était entièrement indifférent aux affaires de l'état; car on le vit très rarement assister aux débats du parlement. Il n'avait occupé dans l'armée que le rang de colonel de dragons, tandisque ses frères étaient tous généraux : le duc d'York en particulier avait déjà commandé en chef, et à cette époque il était à la tête du département de la guerre. Georges III, qui déjà plusieurs fois lui avait refusé de l'avancement, persista dans ses refus : une correspondance assez vive s'établit entre le duc d'York, le roi et son fils mécontent : celui-ci n'obtint rien. Pendant les cinq années qui précédèrent la maladie du roi, le prince de Galles vécut suivant ses habitudes ordinaires. Alors l'aliénation mentale dont Georges III fut affligé força le parlement de le remplacer dans l'administration du royaume : Pitt, qui s'était montré en 1787 l'adversaire le plus ardent du prince de Galles, était mort, en sorte que la régence fut confiée sans opposition au fils aîné du roi. Le prince régent gouverna l'Angleterre jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant près de vingt ans. On ne lui confia pas d'abord toute l'autorité royale; on le borna surtout dans le droit de nommer des pairs, et le bill de régence ne fut fait que pour un an; mais plus tard il fut continué. Depuis l'accession des princes de Hanovre au trône d'Angleterre, une habitude bizarre s'était établie, et s'est presque transformée en principe constitutif de gouvernement : chaque prince héréditaire est chef de l'opposition. Quand le prince de Galles devint régent, il aban-

donna ses anciens amis. Il conserva le ministère et sembla hériter de tous les projets de son père contre la France. Sa constitution physique, altérée par de longs excès, avait changé ; le ressort de la jeunesse avait disparu : à cette fougue effrénée avait succédé une apathie profonde. La table, le jeu et les femmes étaient pour lui une habitude et non des plaisirs : la soif des jouissances était remplacée par l'amour du repos. Le prince de Galles aimait par dessus tout ses aises : il aurait sacrifié le monde entier à ce penchant qui le dominait. Privé d'énergie morale et physique, il essaya vainement pendant les premières années de sa régence de triompher de sa paresse, et de conquérir la force nécessaire pour devenir un roi. Lord Londonderry (Castlereagh) (*voyez* ce nom) lui prêta son secours. Les six fameux actes contre la presse, contre la liberté du commerce, contre les associations populaires, contre les attroupemens, contre les pétitions et les adresses, furent proposés au parlement et adoptés. La guerre que Buonaparte faisait alors à la Russie n'était que les conséquences de la guerre avec l'Angleterre : les flottes anglaises continuèrent à parcourir l'Océan et la Méditerranée ; c'étaient des routes que l'auteur du *système continental* n'avait pu leur interdire. Wellington était à la tête d'une puissante armée avec laquelle il avait délivré le Portugal : après la victoire de Salamanque, il était entré à Madrid : s'il en fut chassé peu de temps après, il put se dédommager dans la campagne de 1813, et bientôt les alliés virent leur cause triompher par l'invasion de la France et le retour des Bourbons au milieu d'une nation qui les accueillit avec transport. Le prince de Galles reçut alors la visite du roi de Prusse et de l'empereur Alexandre (juin 1814) : il fit les honneurs de son pays avec une recherche et une magnificence extraordinaires. Les empereurs d'Autriche et de Russie lui donnèrent le grade de feld-maréchal : il se revêtit tour à tour de leurs uniformes et se couvrit de leurs cordons. Le prince de Galles avait toujours été l'ami des Bourbons ; il avait désiré leur rétablissement ; il y coopéra de tous ses efforts : aussi Louis XVIII disait-il qu'*après Dieu c'était au prince-régent qu'il devait sa couronne*. Le retour de Buonaparte de l'île d'Elbe força les souverains alliés à diriger une seconde fois leurs troupes contre la France : Wellington fut chargé du commandement des troupes anglaises destinées à l'envahir par le Nord : la bataille de Waterloo fut son ouvrage. Sans doute le sort de Buonaparte avait été fixé d'avance ; car on serait tenté d'accuser l'Angleterre d'avoir violé les droits de l'hospitalité, en faisant captif l'homme qui venait chercher un asile sur l'un de ses vaisseaux : ce fut aux Anglais que les princes alliés confièrent la garde de l'ancien empereur. A l'époque de la formation de la sainte-alliance, le prince-régent ne put s'associer à cette ligue des rois contre la démocratie : la constitution anglaise ne le permettant pas, le prince-régent crut devoir par une lettre du 6 octobre 1815, déclarer qu'il s'unissait personnellement aux monarques alliés, et qu'il adhérait autant qu'il était en lui aux principes émis dans l'acte monarchique. Pendant la régence, l'Angleterre fit au dehors d'importantes acquisitions : le cap de Bonne-Espérance, les possessions hollandaises des côtes de Ceylan, plusieurs provinces dans l'Inde, Corfou et les îles Ioniennes assurèrent la domination des Anglais dans les deux mers. Mais au dedans la misère publique se manifestait par des troubles sérieux : des réunions immenses eurent lieu à Manchester, à Londres et sur différens autres points de la Grande-Bretagne. On conspira contre les ministres ; on attenta aux jours du prince : tous ces coupables excès furent punis. L'Irlande était loin d'être tranquille ; pendant toute cette époque elle ne cessa d'offrir des scènes de brigandages, de meurtres ou de révoltes ouvertes : les supplices ne firent qu'aigrir les esprits : on eût dit que les Irlandais se moquaient des baïonnettes anglaises. Cependant, le 29 janvier 1820, le roi Georges III termina sa longue et malheureuse carrière. Son fils fut proclamé le même jour sous le nom de Geor-

GES IV. Son couronnement qui eut lieu avec la plus grande pompe fut troublé par la tentative que fit son épouse, la princesse de Galles, pour partager les honneurs de la cérémonie (19 juillet 1821). La princesse de Galles s'était présentée à six heures du matin à deux portes différentes de l'abbaye, l'entrée lui en fut refusée (*Voyez* l'article CAROLINE). On a remarqué que la moitié des pairs seulement avait assisté au sacre du roi. Dès les premiers jours de ce règne eut lieu le scandaleux procès de George IV et de son épouse, qui fut longuement discuté au parlement. Déjà en 1813, de semblables discussions faites à la suite d'une enquête avaient occupé le public. La mort de cette princesse malheureuse vint peu de temps après donner naissance à des bruits de tous genres. Ses funérailles furent l'occasion de quelques troubles au milieu desquels le sang fut répandu : alors Georges IV voyageait en Ecosse. Le ministère anglais n'a pas subi de grandes variations depuis la mort de George III : le ministère Castlereagh dirigea le gouvernement anglais jusqu'à sa mort qui eut lieu le 12 août 1822 (*voyez* l'article CASTLEREAGH). Le prince et le ministre s'entendaient ensemble sur la politique qui devait présider au gouvernement : l'un et l'autre voulaient le triomphe des idées aristocratiques : ils s'opposèrent de tous leurs efforts à l'invasion des doctrines libérales qui fermentaient en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, et ils avaient en haine les *radicaux* comme nous les *révolutionnaires*. Toutefois après la mort de Castlereagh, les destinées de la Grande-Bretagne furent confiées à lord Liverpool qui en conserva la direction jusqu'au 12 avril 1827. Alors ce fut Canning qui lui succéda jusqu'à sa mort arrivée le 8 août de la même année. Lord Liverpool avait continué le système de Castlereagh ; mais Canning donna quelques momens de triomphe aux Wighs, et ce fut sous son administration que les républiques de l'Amérique méridionale furent reconnues par l'Angleterre, et que plusieurs puissances continentales s'unirent à la Grande-Bretagne pour faire triompher la cause de la Grèce. Plus tard George IV revint aux doctrines aristocratiques, et chargea le duc de Wellington de la présidence du ministère. Ce fut le 30 mars 1829 que la chambre des communes adopta le bill pour l'émancipation des catholiques, et le 10 avril suivant la chambre des lords prit la même résolution. Nous ne pouvons dire tous les actes du règne de George IV pendant les 10 ans qu'il porta la couronne. De grands événemens se passèrent en Europe et en Amérique ; l'Angleterre ne fut étrangère à aucun : elle agit toujours avec les autres puissances continentales, et ne s'opposa jamais à tout ce qui pouvait prévenir ou réprimer les grandes révolutions que quelques peuples méditèrent alors contre les rois. Elle ne resta point indifférente à la révolution d'Espagne, à celle du Portugal, au soulèvement de la Grèce : c'est dans des vues d'ordre public que furent prises toutes les déterminations du ministère. George IV mourut le 26 juin 1830 après une maladie qui avait duré plus de 6 mois. Comme homme privé, comme époux, comme père, comme fils, George IV ne mérite point notre estime : sans respect pour son père, sans égards pour son épouse, il tint une conduite que ni les mœurs ni les bienséances ne peuvent tolérer. Sous le rapport politique, il suivit les erremens de l'ancienne administration, et se conforma aux vœux des majorités parlementaires. Peut-être sur la fin de sa vie y eut-il quelques oscillations dans sa conduite : faut-il l'attribuer aux circonstances du moment ou à la faiblesse de son esprit ?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était partisan des idées aristocratiques ; qu'il ne se laissa jamais séduire par les rêves du libéralisme anglais, et qu'il était l'ennemi des changemens politiques que certains esprits réclament, et dont il n'est pas donné à l'homme de voir les dernières conséquences.

GEORGE CADOUDAL, chef de chouans, né dans le village de Brëck, dans la Basse-Bretagne où son père était meûnier, fut élevé au collége de Vannes, et prit part à la première insurrection du

Morbihan en 1793 ; il s'était réuni comme simple cavalier aux royalistes. Ce mouvement n'ayant eu aucune suite, il se rendit la même année avec une cinquantaine de paysans bas-bretons auprès des chefs vendéens, qui venaient de passer la Loire, et étaient alors à Fougères. Il assista dès lors aux diverses opérations militaires de cette campagne, et se fit remarquer par sa force et son courage : au siége de Granville il fut nommé officier. Ayant été arrêté par un détachement républicain, alors que de concert avec le jeune Lemercier son ami, il parcourait les côtes du Morbihan, afin d'y rencontrer le parti insurgé, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quelques mois. Alors il revint dans son canton dont il fut nommé commandant : il commença aussitôt la guerre de partisan, et s'y est rendu fameux. En 1795, ce chef intrépide de royalistes protesta contre la pacification de Mabilais, et seconda les mesures qui devaient protéger le débarquement de Quiberon. Cette dernière entreprise ayant échoué, il réunit les débris de l'armée royaliste que les officiers vendéens voulaient licencier, en forma une troupe assez nombreuse, et se prépara à marcher contre les républicains. Auparavant il avait fait arrêter M. de Puisaye qu'il regardait comme l'auteur du désastre que les chouans avaient essuyé, et allait le fusiller, lorsque les prières de ce général parvinrent enfin à le fléchir. Cadoudal ne pouvait résister aux troupes nombreuses du général Hoche : dissimulant ses projets, il se résout à une apparente soumission, licencie ses soldats et s'engage à opérer leur désarmement. Ce n'était que pour gagner du temps qu'il avait eu recours à cette ruse : après de nouveaux préparatifs, les Vendéens auxquels il avait donné, en les quittant, l'ordre de se retrouver dans un lieu convenu, sont au jour fixé sous les drapeaux de leur chef ; mais c'est en vain qu'il fait les plus grands efforts pour obtenir quelques succès : sa ressource fut encore de feindre la soumission. En 1797, après le coup manqué par les royalistes au 18 fructidor, il entreprit contre le Directoire, sous les auspices du ministère anglais, une conspiration que le 18 brumaire fit échouer. Cependant son zèle ne se ralentit pas : rentré dans ses cantonnemens, il y soutint un instant les efforts du général Brune qui, à la suite des combats de Grand-Champ et d'Elven (25 et 26 janvier 1809), lui offrit une honorable capitulation. Ainsi il fut le dernier à poser les armes. Entièrement dévoué à la cause des Bourbons, il passa en Angleterre, pour y concerter les moyens de faire encore la guerre ; il fut accueilli avec distinction par le gouvernement anglais, et par Mgr. le comte d'Artois qui lui donna, au nom du roi, le cordon rouge et le grade de lieutenant-général. Il était rentré depuis quelque temps en France avec le titre de commandant-général du Morbihan, de plusieurs autres départemens que lui avait donnés le roi ; déjà il avait cherché à s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsque désigné par la voie publique comme ayant trempé dans la conspiration dite de la *machine infernale*, il repassa en Angleterre. En 1803, il revint à Paris, avec Pichegru et plusieurs autres officiers, dans l'intention de détrôner Buonaparte. Le complot ayant été révélé par quelques conjurés subalternes, la police fit rechercher George avec une activité extraordinaire. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de s'évader dans un cabriolet ; mais il fut arrêté près du Luxembourg, après avoir tué deux agens de police avec ses pistolets. Il fut condamné à mort le 11 mai 1804, avec onze de ses officiers, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul. Dans toute la procédure il montra beaucoup de courage, et en avouant qu'il était à la tête du complot pour rétablir les Bourbons, il eut grand soin de ne compromettre aucun de ses partisans. Son projet n'était point, dit-on, d'assassiner le premier consul, mais de l'attaquer publiquement et à force armée au milieu de ses propres gardes. Sa fermeté ne l'abandonna pas jusqu'au moment de son exécution qui eut lieu le 25 juin 1804. Il n'avait alors que 35 ans, il refusa

d'acheter sa grâce et celle de ses co-accusés en apposant sa signature à un placet à l'adresse de l'*empereur des Francais*.

* GEORGE XI, dernier roi de Géorgie, naquit vers 1725. Son père Héraclius II le nomma, à peine âgé de 22 ans, gouverneur des provinces du Bortchalo et de Souckhethi, au midi de la Géorgie. Cette place fournit à George l'occasion de déployer son courage dans les guerres fréquentes qu'il eut à soutenir contre les Persans. Son père étant mort le 11 janvier 1798, George monta sur le trône; mais son autorité fut bientôt troublée. Les Lezghis envahirent le royaume; et quoique battus par Jean, fils puiné de George, ils portèrent partout impunément le meurtre et la dévastation. Dans ce même temps, les Turcs pénétrèrent en Géorgie, par un autre côté, sous le commandement du pacha de Kaïs; mais David, fils aîné de George, marcha contre eux, et, après les avoir défaits, il s'empara de la forteresse de Kizil-Tchak-tchak. La paix se fit alors avec les Turcs. Le souverain de la Perse, Baba-Khan, envoya alors une ambassade au roi George, lui offrant de prendre ses états sous sa protection, à condition qu'il lui donnerait pour otage son fils aîné David. La Porte, de son côté, lui fit à peu près les mêmes offres; mais il craignit d'irriter contre lui les Russes, qui depuis long-temps convoitaient ses états. Tourmenté encore par les incursions des Lesghis, il demanda du secours aux Russes, et Paul Ier lui envoya deux régimens. Le prince Jean, avec le secours de ces troupes, battit les Lezghis sur les bords du fleuve Zori, et en délivra pour quelque temps la Géorgie. George mourut en 1800, et aussitôt après les Russes s'emparèrent de ses états. Ses enfans, au nombre de huit, trois garçons et cinq filles, renoncèrent à l'héritage de leur père. L'aîné, David, entra dans les armées de l'empereur Alexandre, avec le titre de lieutenant-général.

* GEORGEL (Jean-François) abbé, grand-vicaire, secrétaire d'ambassade, naquit à Bruyères en Lorraine le 29 janvier 1731, de parens peu riches qui le placèrent, à l'âge de 13 ans, chez les jésuites pour y terminer ses études. Ses dispositions précoces, son esprit naturel, son amour pour le travail, en un mot toutes les qualités que les jésuites aimaient à trouver chez les jeunes gens qu'ils voulaient attacher à leur société, et qu'il possédait à un haut degré, les déterminèrent à recevoir le jeune Georgel dans leur ordre, et bientôt ils l'employèrent dans plusieurs établissemens pour y enseigner la rhétorique et les mathématiques. Après avoir ainsi professé à Pont-à-Mousson, à Dijon et à Strasbourg, Georgel se retira lors de la suppression des jésuites auprès du prince Louis de Rohan qui fut depuis cardinal, et qui alors était coadjuteur du prince évêque son oncle. Ce prélat avait su apprécier le mérite de Georgel, et, lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Vienne, il fit choix de son jeune protégé pour premier secrétaire d'ambassade, et l'abbé Georgel dirigea les détails de l'ambassade pendant deux ans et demi. Ce fut pendant cette mission que s'opéra, sans la participation du cabinet de Versailles, le premier partage de la Pologne: l'abbé Georgel établit dans ses *Mémoires*, qu'à plusieurs reprises il avait écrit au duc d'Aiguillon sur les projets des cours de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin; mais ce ministre se laissa, selon Georgel, abuser par les fausses protestations des ministres de ces cours, et l'on sait qu'il était d'ailleurs trop occupé des intrigues qui pouvaient attaquer son pouvoir, pour donner une sérieuse attention aux autres objets de son administration. Lorsque cette révolution, qui fut si fatale à la Pologne, eut été entièrement consommée, il en fit retomber la faute sur quelques personnes irréprochables, notamment sur celles qui composaient l'ambassade de Vienne. Louis XV pénétra le véritable auteur de cette faute politique: mais quoiqu'il dit: *Si Choiseul avait été encore dans le Conseil, cette affaire ne se serait point passée ainsi*, le duc d'Aiguillon ne fut point disgracié, parce qu'il était trop bien soutenu par sa belle cousine, Me Dubarry. A la mort de Louis XV, le prince Louis revint à Paris:

Georgel était resté à Vienne en qualité de chargé d'affaires : lorsque par suite de l'antipathie que la nouvelle reine Marie-Antoinette avait pour le prince de Rohan, celui-ci cessa d'être ambassadeur, Georgel rentra en France ; cependant il fit passer auparavant au cabinet de Versailles des *mémoires* très importans qui lui valurent des récompenses pécuniares et la faveur du comte de Vergennes et du comte de Maurepas. Ce dernier était alors chef du ministère : le crédit dont Georgel jouit alors lui attira bien des ennuis, et en outre un procès assez fâcheux. Il fut accusé par le comte de Broglie de l'avoir desservi auprès du ministre, et, pour y parvenir, d'avoir produit une lettre qu'il lui attribuait et qu'il avait fabriquée lui-même : l'affaire fut portée devant les tribunaux ; elle fit grand bruit ; de volumineux *mémoires* furent écrits de part et d'autre ; les plaidoyers furent confiés aux meilleurs avocats ; enfin, après six grandes audiences, Georgel sortit triomphant de la lutte qu'une famille puissante lui avait suscitée. Le prince Louis de Rohan ayant été nommé successivement grand aumônier de France, évêque de Strasbourg, cardinal, abbé de Saint-Waast, proviseur de Sorbonne, et administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts, nomma à son tour l'abbé Georgel grand-vicaire de son diocèse et le chargea de tous les détails administratifs de ses nombreux emplois. La plus grande liaison existait entre le protecteur et le protégé : cependant la désapprobation que Georgel manifesta, à l'occasion des relations du prince avec Cagliostro et M[e] de La Mothe, jeta quelque ombrage dans leurs rapports. La sévérité de ses principes ne lui avait pas permis de voir avec plaisir son bienfaiteur se laisser tromper par des imposteurs, et dès lors il se tint à l'écart et borna ses communications à rendre compte de son travail, toutes les fois que les circonstances l'exigeaient. Mais lorsque l'affaire du *collier* éclata et que son malheureux protecteur eût été arrêté, il se dévoua entièrement à lui, prit sa défense ouvertement, passa ses nuits à rédiger les *mémoires* nécessaires à sa justification, consacra ses jours à faire les démarches qu'exigeait cette fâcheuse affaire. Il ne négligea aucun moyen soit auprès des juges soit auprès du public. En sa qualité de grand-vicaire du diocèse de Strasbourg, il fit plusieurs mandemens ; il en fit aussi comme vicaire de la Grande-Aumônerie : dans l'un d'eux il représenta le prince de Rohan comme un autre Saint-Pierre-aux-liens, et lui comme un nouveau Timothée disciple de l'apôtre. D'abord on se mit à rire de ce singulier rapprochement : ensuite on traita le *mémoire* d'impie, et le baron de Breteuil, alors ministre, envoya à l'abbé Georgel une *lettre close* qui l'exilait à Mortagne dans le Perche : il avait été question de le mettre à la Bastille à côté du prince de Rohan ; mais la reine s'y était opposée. L'issue de ce procès scandaleux est connue. Le cardinal fut déclaré innocent ; mais Louis XVI ne lui en retira pas moins sa place de grand-aumônier, lui redemanda le cordon bleu et l'exila dans son diocèse. L'abbé Georgel, après quelques mois d'un bannissement rigoureux, parvint à obtenir la permission de se rendre à Bruyères, sa ville natale. Il y vécut de la manière la plus agréable jusqu'en 1793, époque où le refus de prêter serment à la constitution civile du clergé, le fit déporter en Suisse. Retiré à Fribourg en Brisgau, il s'occupait déjà de mettre en ordre les matériaux qui depuis lui servirent pour la rédaction de ses *Mémoires*, lorsque en 1799 quelques chevaliers et commandeurs de Malte, eurent la singulière pensée de nommer grand-maître de leur ordre l'empereur Paul I[er], qui, comme on le sait, professait la religion schismatique grecque. Non-seulement il rédigea les instructions nécessaires au succès de cette demande ; il fut encore chargé d'accompagner en Russie la députation, et il en fut le secrétaire. Accueilli avec distinction par l'empereur de Russie, il parvint à lui faire accepter la grand-maîtrise, et reçut lui-même la croix de l'ordre avec une pension sur le prieuré d'Allemagne. Ayant obtenu en 1802 la permission de rentrer en France, il vint habiter de

nouveau sa belle campagne de Bruyères qui n'avait point été vendue. Après la publication du concordat, M. Portalis, alors ministre des cultes, lui offrit un évêché qu'il refusa, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on lui fit accepter la place de grand-vicaire de son diocèse pour le département des Vosges. Il la remplit avec zèle, malgré les infirmités de l'âge, jusqu'à sa mort arrivée le 14 novembre 1813. Il était âgé de 83 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il éprouva les douleurs les plus affreuses, par suite d'un ulcère incurable qu'il avait au visage. Depuis qu'il fut de retour en France, il s'occupa surtout de la rédaction de volumineux *Mémoires* sur l'histoire de son temps : ils ne parurent qu'après sa mort, et l'on assure que dans ses derniers jours, il éprouva quelques remords pour avoir traité avec si peu de ménagement des personnes recommandables par leurs vertus chrétiennes. On assure encore que plus d'une fois il fut tenté de jeter ses notes au feu, mais qu'il en fut détourné par ses amis. Ses *mémoires* furent saisis avec tous ses papiers, immédiatement après sa mort, par le gouvernement qui pouvait croire que parmi les pièces qui se trouvaient chez lui, il y en avait qui contenaient des secrets d'état. Ce ne fut que quelque temps après qu'un de ses héritiers obtint que les manuscrits de Georgel, qui étaient oubliés dans les cartons de la police, lui fussent rendus comme faisant partie de sa succession; mais il avait lui-même si peu de confiance dans la valeur de ces écrits, qu'il les vendit à un libraire pour la modique somme de 25 louis, tels qu'ils ont paru sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle, depuis* 1760 *jusqu'en* 1806 *publiés par M. Georgel*, neveu, Paris, 1818, 6 volumes in-8. Ils sont divisés en 6 sections dont la première traite de tout ce qui a rapport à la suppression de l'ordre des jésuites; la seconde, des dernières années du règne de Louis XV; la troisième, du règne de Louis XVI jusqu'à la première convocation des notables; la quatrième de l'affaire du *collier;* la cinquième de la révolution française; et la sixième du voyage de l'auteur en Russie. On trouve que cet ouvrage est partial : il dénigre des personnages comme le comte de Breteuil. Mais on ne peut être assuré que c'est l'opinion réelle de l'auteur; car, si nous en croyons M. Barbier (Dictionnaire des anonymes N° 11,74 8), ces *mémoires* ont été mutilés, et plusieurs hommes de lettres ont retouché le manuscrit avant et pendant l'impression. Ces *mémoires* ont eu deux éditions : ils sont remplis d'intérêt, et on les lit avec entraînement. L'abbé Georgel a composé en outre un *mémoire sur les rangs et les honneurs de la cour*, ou *Mémoires pour M. Soubise*, Paris, Le Breton, 1771, in-8. Ce mémoire avait pour but de prouver contre un écrit anonyme (de M. Gilbert) que la maison de Rohan descendait de la maison souveraine de Bretagne.

GEORGEON. *Voyez* GUICHARDIN.

* GEORGET (Jean), peintre distingué, élève de David, se livra d'abord à la miniature qu'il quitta pour entrer à Feydeau où il resta plusieurs années, et où il était chargé des emplois de *basse-taille*. Un accident le força de quitter le théâtre, et il allait reprendre la miniature; lorsqu'on lui proposa une place de peintre à la manufacture de porcelaine de Sèvres : il s'empressa de l'accepter, et il l'a occupée jusqu'à sa mort arrivée en 1823. Il a laissé deux ouvrages précieux que l'on admire; ce sont : 1° la *Copie de Charles-Quint et de François Ier visitant les tombeaux de Saint-Denis*, par M. Gros, et celle de la *Femme hydropique*, de Gérard Dow. Le premier surtout offrait de grandes difficultés à cause du grand nombre de figures qu'il renferme sur des plans très-différens. Ce bel ouvrage appartenait à la duchesse de Berry. On trouve des détails et un jugement sur cet artiste dans la *Notice sur l'exposition des produits des Manufactures royales*, 1820, et dans la *Revue encyclopédique*, tome 4, page 286, et tome 17, page 439.

* GEORGET (N....) médecin, né à Vernon en Touraine le 9 avril 1795, montra des dispositions heureuses et précoces pour la médecine, puisque ce fut

seul et de bonne heure qu'il acquit les connaissances préliminaires de cette science. Arrivé à Paris en 1812, il concourut pour divers emplois, et fut nommé d'abord élève interne à l'hôpital Saint-Louis, où il fut chargé du service des aliénés auprès de M. Esquiral, qui continuait et perfectionnait les utiles travaux commencés par l'illustre Pinel pour le traitement de la folie, puis à la Salpétrière : cette circonstance amenée par le hasard décida de l'avenir de Georget. On remarqua 1° la *thèse* qu'il présenta en 1819 pour son doctorat : elle traite du *Cours de la folie*. En 1820 il y ajouta le fruit des nouvelles recherches qu'il avait faites sur le même sujet, et publiées d'après les conseils de son maître M. Esquirol; 2° un *Traité sur la folie*, ouvrage dans lequel le stile est quelquefois fort et original, mais souvent négligé, où l'on rencontre des vues neuves et des observations curieuses. Il continua de se livrer à ses travaux sur la même question, étudia surtout les maladies nerveuses, entr'autres l'épilepsie et l'hystérie, et publia à cette occasion un travail précieux sous le titre de *Mémoires*. Ses résultats devenus de jour en jour plus étendus et plus complets, il fit paraître peu de temps après l'ouvrage suivant : *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau, suivi de recherches sur la maladie nerveuse en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'épilepsie, de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'athsme convulsif*, Paris, 1821, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage rempli d'observations exactes, de réflexions neuves, mais de conséquences hardies et hasardées; on y remarque peu d'ordre et peu de méthode, et souvent trop de métaphysique. L'auteur a cherché à rappeler deux systèmes entièrement opposés, celui de Kant et celui de Gall, c'est-à-dire le spiritualisme et le matérialisme (*voyez* Gall). Quelqu'ingénieux que soient les rapprochemens que le docteur Georget a faits dans son livre, nous croyons qu'il n'a pas atteint son but, parce qu'il y avait impossibilité de l'atteindre. Georget a inséré dans le *Nouveau dictionnaire de Médecine*, tous les articles relatifs aux maladies nerveuses et mentales, a traité les diverses questions médico-légales sur les aliénations mentales dans les *Archives générales de médecine* qu'il a dirigées pendant quelque temps. Le docteur Georget est mort d'une phthisie pulmonaire au commencement de l'année 1828. Dans la crainte que ses ouvrages sur les fonctions intellectuelles ne pussent conduire au matérialisme, il a fait une rétractation de ses opinions philosophiques et une espèce de profession de foi, qui, d'après sa volonté, a été lue sur sa tombe. M. Amédée Dupeau a inséré sur Georget une *Notice chronologique* dans le tome 3 de 1828 de la *Revue encyclopédique*.

GEORGIEVITZ (Barthélemi), hongrois, versé dans les langues, florissait dans le 16ᵉ siècle, visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : 1° *De Turcorum ritu et cæremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dom Montfaucon en faisait grand cas. 2° *Disputatio de fide christiana, etc.* Vienne, 1547. 3° *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8. 4° Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, et qui pourrait bien être une prophétie : *Prognome seu præsagium mahumetanorum, primùm de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8.

GÉRALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amélia en Ombrie. Issu d'une famille distinguée, il embrassa d'abord la carrière des armes, servit dans les armées d'Isabelle de Castille, et occupa ensuite, à la cour de cette princesse, plusieurs emplois distingués. En 1472, il se voua à l'état ecclésiastique; à cette même époque, Christophe Colomb vint offrir à la cour de Castille son projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde. Géraldini fut, avec le cardinal de Mendoza, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire agréer le projet. Cette expédition ayant obtenu un heureux résultat, Géraldini fut nommé évêque

de Saint-Domingue, après avoir rempli plusieurs missions importantes dans les différentes cours de l'Europe. Arrivé à Saint-Domingue, en 1520, il s'occupa à faire fleurir la religion dans sa nouvelle église, et mourut au milieu de ses travaux apostoliques, en 1525. On a de ce prélat un *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini*, etc.; *opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Ethiopiæ, Africæ, atlantici Oceani, Indiarumque regionum complectens*, etc. Rome, 1631, 1 vol. in-22. Cette relation est dédiée au pape Urbain VIII. L'intérieur de l'Afrique étant très peu connu du temps de Géraldini, on ne doit pas s'étonner que ce qu'il en dit manque d'exactitude; mais pour les détails sur les Antilles, ils sont vrais et curieux. On a encore de lui plusieurs *Traités de théologie*.

*GÉRALDINI (Antoine), frère du précédent, est connu par les ouvrages suivans: 1° *Eclogæ XII de mysteriis vitæ J.-C.* Salamanque, 1505, in-4.; 2° *Pœnitentialis psalmodia*, 1486, in-8. Ces écrits sont en vers latins.

GERAN (Saint). *Voy*. Guiche.

GÉRARD: c'est le nom de trois saints personnages, dont le 1er fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963: il occupa ce siége avec édification l'espace de 31 ans.. Le 2e, d'abord moine de St.-Denis, puis premier abbé de Brogne, au diocèse de Namur, mourut en 659... Le 3e, mort en 1138, était frère de saint Bernard et religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un saint Gérard, martyr, précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant et judicieux Isthuanfi: *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce saint, et nommément un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendans de l'auteur de sa mort. (On en cite un 4e qui, après avoir passé quelques années dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte, mais en traversant la Hongrie, il fut retenu par Etienne, roi de cette contrée, et reçut un évêché.)

GÉRARD. *Voyez* Gerhard.

GERARD TOM ou Tung ou Teuque, né en 1040 dans l'île de Martigues en Provence, suivant quelques écrivains, était plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur et le premier grand-maître des *frères hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem était encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du St.-Sépulcre, un monastère de bénédictins, où les pèlerins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands priviléges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'office divin et administrer les sacremens, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres: telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de St.-Jean de Jérusalem; les *frères chevaliers*, les *clercs* et les *frères servans*. Le saint fondateur mourut en 1120, et eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. *Voyez* Vertot. (La *Vie de Gérard* a été écrite par de Haitze, Aix, 1730, in-12.)

GÉRARD le Grand ou Groot, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons, naquit à Deventer en 1340, et mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les clercs-réguliers, appelés les *frères de la Vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble et se procuraient par leur travail, qui con-

sistait principalement à copier les livres des saints Pères, et à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas, dirigés par les clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns, de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis (*voyez* Standonck). Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les protestans de Hollande et d'Allemagne dans le 16e siècle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel et ailleurs. Gérard avait été chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht; mais le désir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs *livres de piété*, dont quelques-uns sont imprimés parmi les œuvres de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction et l'admirable simplicité; Cologne, 1660, in-8, tom. 3; la plupart des autres sont restés manuscrits.

GÉRARD (Balthasar), né à Villafans en Franche-Comté en 1588, ayant appris que Philippe II, roi d'Espagne, avait mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il était chargé d'exécuter cet arrêt. De fausses idées qu'il s'était faites des avantages que la religion et l'état retireraient de la mort du prince proscrit, en exaltant son imagination, achevèrent d'égarer son esprit. Un jour que le prince sortait de son palais à Delft, Gérard le tua d'un coup de pistolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on voulait apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avait résolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Il avoua que si le prince vivait, il le tuerait encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort. Elle portait qu'on lui brûlerait la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperait ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvrirait le ventre, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battrait le visage; enfin qu'on lui couperait la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, sans que le jeune homme jetât un soupir. Philippe II anoblit tous les descendans de sa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconsidérés, qui ont donné des éloges à l'action de Gérard, ni les philosophes inconséquens de ce siècle, dont plusieurs prêchent, avec Raynal, l'assassinat des rois, et parlent avec une horreur factice et hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle; qui ne se récrient pas lorsque la tête d'un prince, légitime successeur du trône, est mise à prix en Angleterre (en 1746), et qui font un crime à Philippe d'avoir proscrit un chef de rébellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens et de l'équité naturelle, c'est que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une espèce de consistance, et son chef paraissant en possession de l'indépendance, la nouvelle constitution du gouvernement étant à quelques égards affermie, la puissance législative de l'ancien souverain restait sans activité et sans force, et ne pouvait par conséquent autoriser une action qui, dans un tel état des choses, et surtout par les circonstances qui en précédèrent et accompagnèrent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un assassinat. (Trois *écrits* furent publiés dans le temps sur Gérard : l'un en français, l'autre en latin et un 3e en italien et en vers : ils ont été insérés dans *Muse Toscane di diversi nobilissimi ingegni* de Borgogno, etc., Bergame, 1594, in-8.

GÉRARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iéna avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages.

Les principaux sont : 1° Des *Lieux communs de la Théologie*. 2° La *Confession catholique*. 3° L'*Harmonie des quatre Evangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-folio. 4° Des *Commentaires sur la Genèse, sur le Deutéronome, sur les Epîtres de saint Pierre et sur l'Apocalypse.* Il mourut en 1637.

GÉRARD (Jean), savant luthérien, professeur en théologie et recteur de l'académie d'Iéna, sa patrie, mourut en 1668, à 51 ans. On a de lui : 1° une *Harmonie des langues orientales* ; 2° un *Traité de l'église cophte*, et d'autres ouvrages estimés. Jean Ernest GÉRARD, son fils, marcha sur les traces de son père.

* GÉRARD (Alexandre), ministre de l'église d'Ecosse, né en 1728, dans le comté d'Aberdeen, mort le 22 février 1795, embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la prédication et professa ensuite la philosophie naturelle et expérimentale au collége Marechal, puis la théologie au collége royal de l'université d'Aberdeen. On a de lui : 1° un *Essai sur le goût*, 3ᵉ édition, 1780, traduit en français sur la 2ᵉ édition par Eidous, qui y a ajouté trois dissertations sur le même sujet. 2° *Dissertations sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du christianisme*, Aberdeen, 1766 et 1774, in-8. 3° Un *Essai sur le génie*, ibid. 1780, in-8. 4° Des *sermons*, 1780-82, 2 vol. 5° Les *devoirs du pasteur*, publiés en 1799, par Gilbert GÉRARD son fils, et son successeur dans la chaire de théologie. On doit à ce dernier un extrait de ses leçons, qu'il a publié sous ce titre : *Institutes of biblical criticism, etc.* ouvrage plein d'érudition. Quelques-uns des écrits d'Alexandre Gérard ont été traduits dans différentes langues.

* GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine de St.-Louis du Louvre, naquit à Paris en 1737, d'une famille honnête, mais peu aisée, qui lui fit faire néanmoins ses études au collége de Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, d'une sagacité rare, il se livra avec une égale ardeur à l'étude des lettres et au monde, dont les dangereuses illusions, comme il l'avoue lui-même, l'égarèrent un moment; mais ayant eu le bonheur de connaître l'abbé le Gros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, il reconnut son erreur, et pour se consacrer entièrement et sans retour au service de Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique, dont il remplit, pendant sa longue carrière, les augustes fonctions avec autant de zèle que de succès. Il fut un des ecclésiastiques à qui l'Assemblée du clergé de 1775 décerna des honneurs et des encouragemens pour avoir pris la défense de la religion. C'était un titre pour être persécuté pendant la révolution. Il le fut effectivement, et resta long-temps en prison. Rendu à la liberté, il alla passer dans la retraite le reste de sa vie, et mourut le 24 avril 1813. On lui doit : 1° *Le comte de Valmont*, ou *Les égaremens de la raison*, qu'il publia d'abord en 3 vol. ensuite en 5; enfin en 6 vol. y compris la *Théorie du bonheur*, et qui a eu plus de 20 éditions. Cette production, d'un ordre aussi relevé que utile, en assurant à l'abbé Gérard des titres certains à la gloire d'un écrivain très distingué, lui a acquis des droits incontestables à la reconnaissance de tous les amis de la religion et des mœurs. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre, dans » une agréable fiction, les écarts d'un » jeune homme entraîné par ses passions » et par des sociétés pernicieuses, et y » établit les preuves qui ramènent tôt ou » tard à la religion un esprit droit et un » cœur vertueux. » C'est le meilleur livre qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens pour les prémunir contre la philosophie moderne. Peut-être faudrait-il désirer le retranchement de quelques passages dans lesquels les passions sont peintes de manière à amollir le cœur. 2° Les *leçons de l'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressans de l'histoire universelle*, 1786-1806, 11 vol. in-12. Les premiers volumes de cet ouvrage sont accompagnés de savantes dissertations qui offrent autant d'érudition que de critique ; les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. 3° L'*Esprit du chris-*

tianisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de conduite, Paris, 1803, in-12. 4° Des *mémoires sur sa vie*, suivis de *mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard. 5° Des *sermons pour l'avent, le carême et les principales fêtes de l'année*, Lyon, 1814-16, 4 vol. in-12. On trouve à la fin du 4e volume un *panégyrique de saint Charles*. Gérard a laissé plusieurs ouvrages inédits : le plus important de ceux-ci a été publié sous le titre suivant : *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur.

* GÉRARD (Louis), médecin et botaniste, né en 1733 à Cotignac, bourg du département du Var, travailla toute sa vie avec beaucoup d'ardeur à l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle. Ce fut lui qui le premier proclama les *affinités des plantes* dans l'ouvrage intitulé : *Ludovici Geraldi flora gallo-provincialis*, Paris, 1761, in-8 ; système dont l'idée première appartient à Bernard de Jussieu qui l'avait établi dès 1759 dans le jardin de Trianon à Versailles. On doit encore à Gérard un grand nombre de mémoires et des morceaux plus ou moins étendus, insérés dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Journal du Var*, dans les *Recueils de la société d'émulation* de ce département, dans *ceux de l'académie des Sciences*. On en trouvera la liste dans la *table du Magasin encyclopédique* par M. Sajou, t. 2. p. 245 et 246, et dans la *Bibliographie de la France*, année 1822, p. 421-422. Il avait envoyé à l'académie des *Observations sur la traduction de Pline*, par Poinsinet de Sivry qui sont restées inédites ; il a eu part aux *mémoires* de Joseph Bernard sur l'histoire naturelle de l'olivier, et a fourni au Père Papon pour son *Histoire générale de Provence* la description des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Gérard était correspondant de l'Institut : il est mort dans son lieu natal en 1819. Il fut lié d'amitié avec l'illustre Malesherbes.

* GÉRARD DE MELCY (Claude-François), ancien avocat et procureur au parlement de Paris, né en 1747 à Clermont en Argonne, n'est connu que comme auteur des ouvrages anonymes suivans : 1° *Réflexions sur les établissemens de bienfaisance, contenant des vues sur les moyens de perfectionner l'administration et la distribution des secours*, Paris, 1800, in-8 ; 2° *Abrégé méthodique des lois civiles et du droit commun de la France*, Paris, 1805, 6 vol. in-8. Gérard est mort près de Varennes en 1817.

* GERARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), employé au ministère des affaires étrangères, diplomate, naquit en 1736, et fut d'abord employé dans plusieurs missions politiques en qualité de secrétaire d'ambassade ; puis il exerça pendant 20 ans la place de chef de division au ministère des affaires extérieures. En 1783, il avait été chargé des intérêts de l'Espagne, aux conférences qui eurent lieu pour la paix faite à cette époque : la cour de Madrid lui témoigna sa reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus alors, par la décoration de l'ordre de Charles III. En 1786 il concourut au traité de commerce que la France fit avec l'Angleterre, et dans bien des occasions il prit part aux négociations les plus importantes. Il est mort à Paris après avoir publié quelques ouvrages estimés. Les principaux sont : 1° *Institution au droit public d'Allemagne*, Leipsick, 1766, in-8 ; 2° le *Partage de la Pologne en sept dialogues*, traduit de l'anglais, 1775, in-8 ; 3° *Observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres*, Paris, 1783, in-4 et in-8 ; 4° *Principes du commerce entre les nations*, traduits de l'anglais de Vaughan, Paris, 1789, in-8 ; 5° *Institution au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8 ; 6° de la *Liberté des mers*, 1811, in-8 ; 7° avec Pfeffel et Bourgoing, *Géographie universelle*, traduite de l'allemand de Busching, Strasbourg, 1768-79, 14 vol. in-8. Il a laissé en manuscrit un *Commentaire* sur Machiavel, où il s'attache, dit-on, à justifier la mémoire de cet écrivain,

en soutenant que sa politique n'a pas été bien comprise, et que ses maximes ont été mal interprétées.

* GERARDIN (Sébastien), naturaliste, né à Mirecourt en 1751, et mort en 1816, a publié : 1° un *Tableau élémentaire de botanique, où l'on trouve les systèmes de Tournefort et de Linnée, et les familles naturelles de Jussieu*, 1803, in-8, fig. 2° Un *Tableau élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux que l'on rencontre communément en France, suivie des moyens d'en former des collections*, 1801, 12 vol. in-8. et atlas. 3° Un *Essai de physiologie végétale*, Paris, 1810, 2 vol. in-8. fig. — Il ne faut pas le confondre avec René-Louis GÉRARDIN, mort vers 1808, auteur de *La composition des paysages*, ou *Moyens d'embellir la nature autour des habitations*, 1777, in-8 ; 4ᵉ édition, 1805, in-8.

GÉRASIME (Saint), solitaire de Lycie, après avoir mené long-temps une vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une maison de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles remplirent entièrement ses dernières années. L'auteur du *Pratum spirituale* dit qu'il guérit un lion qui s'était enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, et mourut de regret après avoir perdu son maître.

GÉRAUD ou GÉRARD (Saint), *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de St. Vincent de Laon, puis de St. Médard de Soissons, et enfin premier abbé de St. Sauve, près de Bordeaux, mourut le 5 avril 1095. Sa vie avait été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de S. Adalhard*, insérée dans les *Acta sanctorum*.

GÉRAUD (Saint), comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de St. Benoît, en 894, et mourut le 13 octobre 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires.

* GÉRAUD (Edmond), né à Bordeaux où il est mort le 21 mai 1831, appartenait à une famille protestante ; mais ses réflexions et ses lectures l'avaient fait changer d'avis. A mesure qu'il avança en âge, il fut de plus en plus dégoûté des doctrines et des prédications de sa secte, et peu de temps avant de mourir, il a demandé avec instance la permission de faire l'abjuration de ses erreurs pour être admis ensuite dans le sein de l'église catholique. On peut voir les circonstances de cette conversion dans le 68ᵉ volume de l'*Ami de la religion et du roi*, page 519. Géraud avait coopéré à la rédaction du *Mémorial bordelais*, de la *Ruche d'Aquitaine* et de la *Quotidienne*.

GERBAIS (Jean), né en 1626 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, mort en 1699, à 73 ans, avait un esprit vif et pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français ; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont : 1° un traité *De causis majoribus*, in-4, 1691, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenait sur les libertés de l'église gallicane, mais aussi par la manière dure dont elles étaient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'Assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral, dans son Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AURAIT DU RECEVOIR AUCUNE. Qu'en sait-il, et de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps si respectable, qui sans doute savait ce qu'il devait et ce qu'il ne devait pas au Siége de Pierre ? 2° un *Traité du pouvoir de l'église et des princes, sur les empêchemens du ma-*

riage. L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer les empêchemens dirimans (*voyez* LAUNOY). Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchemens : sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siècle, ne résiste pas à une très simple, mais invincible observation. « Il me vient en idée (écrit-il à » M. Ricci, évêque de Pistoie), que les » empereurs romains ont, sans besoin, » inondé l'Europe, l'Asie et l'Afrique du » sang de leurs meilleurs sujets, dans » l'unique vue d'extirper la religion chré- » tienne. Car une seule loi, qui, en vertu » de leur droit inhérent et notoire, eût » statué que la confession du christia- » nisme était un empêchement dirimant » le mariage, suffisait pour faire oublier, » à la fin d'une génération, le nom adoré » de Jésus-Christ, sans verser une goutte » de sang; sans opprimer tout l'univers. » Les chrétiens eussent dû renoncer au » christianisme, ou s'abstenir du mariage » qui, en vertu de la loi impériale, serait » devenu pour eux un sacrilége et une » incestueuse union. Ainsi l'Eglise, com- » posée seulement de célibataires, dont » la propagation est impossible, eût péri » dans sa naissance. Que pourriez-vous » opposer à cette difficulté? Que les em- » pereurs, dans le cours de trois siècles, » ont ignoré ce droit, ou qu'ils n'y ont » pas songé, ou qu'ils ont préféré con- » tre l'ordre des choses les persécutions » et le carnage. Mais qui sont donc les » princes auxquels Dieu a révélé ce pou- » voir qu'il leur avait donné? Comment, » entre tant d'apostats, dans l'espace de » 300 ans, ne s'en est-il pas trouvé un seul » qui, instruit de ce dogme, suggérât à » César un moyen si facile et si efficace? » Comment l'empereur Julien, élevé dans » les mêmes écoles, imbu des mêmes prin- » cipes que les Basile et les Grégoire; » Julien, si bien instruit dans la religion » à laquelle il renonça, qu'il pouvait » prendre à tâche de la combattre, même » par sa plume, et d'engager les meil- » leurs auteurs ecclésiastiques de son » temps à lui répondre; comment, dis-je, » cet empereur n'a-t-il point usé d'un » moyen si doux et si conforme à son » plan de détruire le christianisme sans » verser de sang? Supposons que tous » ceux qui professaient la religion du Ga- » liléen, fussent déclarés inhabiles à con- » tracter un mariage légitime; ce seul et » simple édit de l'apostat eût effectué » dans un moment ce que n'avait pu faire » le fer des Dioclétien et des Maximin. » Parcourez ainsi l'histoire des siècles; » appliquez cette idée aux empereurs » ariens et iconoclastes, aux protestans » d'Allemagne, au long et cruel règne » de la reine Elisabeth, et figurez-vous » quelles pertes eût pu causer au catho- » licisme une seule loi sur les mariages. » Cette évidence dont vous parlez n'est » donc qu'une chimère, et ce dogme a » été ignoré dans toute l'Eglise, jusqu'au » temps de Launoy, de Dominis; et ce » sera un dogme que Dieu aura révélé à » ces docteurs, ou qu'ils auront fabriqué. » Quoi! si Jésus-Christ eût donné aux » princes le pouvoir d'annuler les ma- » riages; pouvoir qui à chaque instant » pouvait tourner à la destruction de son » église; il s'ensuivrait qu'il a réuni dans » son plan des principes contradictoires » qui se détruisent mutuellement: car, » d'un côté, il eût voulu que nulle force » humaine ne pût faire cesser son règne » spirituel sur la terre; et d'un autre, il » eût permis que tous les souverains eus- » sent le moyen de le ruiner de fond en » comble, dès qu'ils l'auraient voulu. Il » aurait institué des sacremens dans son » Eglise, comme des sources inépuisables » de ses grâces, et il aurait dépendu de » de la volonté d'un seul homme de les » tarir tout d'un coup. Puisqu'il est donc » impossible de soupçonner même que » la Sagesse éternelle ait pu tomber dans » une absurdité si palpable, il est évi- » dent, en supposant, comme vous êtes » contraint de le faire, la perpétuité de » l'Eglise, et la nature intrinsèque du » sacrement, que Dieu ne peut avoir ac- » cordé aux princes de la terre aucun » pouvoir sur la validité du mariage. Et » il ne vous servirait de rien de dire que

» les empereurs païens ou les princes hérétiques ne pouvaient user de ce pouvoir au désavantage de la religion chrétienne ou de l'église catholique. Car » si ce droit leur appartenait en effet, » ils auraient pu s'en servir toujours (*), » si non licitement, du moins validement, » et la défense serait toujours tombée indirectement sur la validité du sacrement; » de sorte que les chrétiens, selon les » principes même de leur religion, eussent été obligés d'obéir et de préférer » une stérilité destructive à un manifeste » concubinage. » On peut voir d'autres réflexions également simples et justes dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1791, p. 250. 3° des *Lettres sur le pécule des religieux faits curés ou évêques*, 1698, in-12. 4° une *édition* des *Réglemens touchant les réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de 600 livres. Ces réglemens parurent en 1665, in-4, avec les notes du savant Hallier. On les trouve aussi dans les *Mémoires du clergé*, par Le Merre, tom. 6. 5° Quelques *écrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. Gerbais fonda par son testament deux bourses dans le collége de Reims, dont il était principal. *Voyez* TUDESCHI.

GERBEL (Nicolas), *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem.* Son principal ouvrage est une description estimée de la Grèce, sous le titre de : *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui 1° *Vita Joannis Cuspiniani;* 2° *De anabaptistarum ortu et progressu, etc.* Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifiait cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis le Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'était pour se venger de Gaucelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avaient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le Père Daniel prétend dans son *Histoire de France*, que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, et se fit ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquait avec si peu de ménagement en faveur de la doctrine de Jansénius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grâce. Le père Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtimens pussent modérer la chaleur de son zèle, pour ce qu'il appelait la bonne cause. L'on ne doutait pas qu'il ne dût mourir dans l'opposition aux décrets de l'Eglise, lorsqu'il revint à des sentimens plus catholiques. Il demanda avec empressement de signer le formulaire, ce qu'il fit le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, et témoignant beaucoup de douleur de son attachement aux opinions condamnées. On le mit

(*) Comme conservateurs de la religion de l'empire, ils ne pouvaient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux chrétiens : « Vous n'avez pas d'obligation de vous » marier, votre religion vous invite même à un état plus » élevé; eh bien! suivez ce conseil. L'empire est d'ailleurs » assez peuplé, et les populateurs n'y manquent pas. » Dès lors les chrétiens finissaient.

en liberté, et le 30 du même mois, rendu à ses frères, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ce qu'il avait fait à Vincennes. Il était temps qu'il se reconnût. A une obstination de 50 ans enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort le 25 janvier 1711, à l'âge de 82 ans, « non sans de cruels remords, dit un » historien, surtout à cause du grand » nombre d'âmes qu'il avait égarées; » mais en même temps avec une ferme » confiance dans les miséricordes du Sei» gneur, et avec une vivacité de repen» tir qui a pu en expier le délai. » On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli sont: 1° Une *Histoire générale du jansénisme*, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1703, telle qu'on devait l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet: *Annales janseniani*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *molinistes outrés*, de *disciples de Pélage*, de *semipélagiens*. 2° Plusieurs *livres de piété*, écrits avec feu. 3° Des *éditions de Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *saint Anselme* et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-folio. 4° Une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8. 5° Un *Traité historique sur la grâce*. 4° *Lettres à M. Bossuet, évêque de Meaux*. 7° La *Confiance chrétienne*. 8° Le *Chrétien désabusé*. 9° La *Règle des Mœurs, contre les fausses maximes de la morale corrompue*, in-12. 10° La *Défense de l'église romaine*. 11° L'*Histoire de la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est révérée dans l'église des religieux bénédictins d'Argenteuil*: ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects; et qui, quand même ils seraient authentiques, ne prouveraient rien. 12° Les *Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets*. Ce livre, qui corrigeait un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, et ensuite absolument. Le Père Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter. (*De la dévotion envers la sainte Vierge* dans le 2e tome des Mystères.) Le Père Gerberon avait dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisait de la peine à ses amis même; mais en même temps quelque chose de plus franc et de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti; et c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avait sacrifié ses talens et son repos, l'espace d'un demi-siècle.

GERBERT (Martin), baron de HORNAU, prélat catholique allemand, né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, mort en 1793, entra dans l'ordre de S. Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de Saint-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse et édifiante au bien de sa maison, de ses sujets et de l'église catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, et dont voici les principaux: 1° *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754. 2° *Theologia vetus et nova circa realem præsentiam Christi in Eucharistia*, Fribourg, 1753. 3° *Principia theologiæ exegeticæ; præmittuntur prolegomena theol. universæ*, Saint-Blaise, 1757. 4° *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758; 5° *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758; 6° *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758. 7° *Principia theologiæ moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758. 8° *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759. 9° *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759. 10° *Theologia liturgica*, 1759. 11° *Dissert. de recto et perverso usu theol. scholasticæ*, 1759. 12° *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipuè disputationum, cùm*

inter catholicos, tùm inter hæreticos, in rebus fidei, 1759. 13° *Demonstratio veræ religionis veræque ecclesiæ*, 1760. 14° *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761. 15° *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos ecclesiæ principes, pontificem et episcopos*, 1761. 16° *De veteri liturgia Alemannica.* 17° *De cantu et musica a prima sacra ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus.* 18° *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762. 19° *Iter Alemannicum; accedit Italicum et Gallicum*, 1765. 20° *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765. 21° *De eo quod est juris ecclesiastici et divini in sacramentis*, 1767. 22° *De peccato in Spiritum S. in hac et altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste et variée sagement dirigée et employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zèle brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connaître et estimer autant que ses profondes études. La piété et l'humilité s'étaient admirablement unies chez lui avec la science et le plus rare mérite. Il a retracé, dans un degré éminent, les utiles travaux et les vertus qui distinguaient autrefois cet ordre célèbre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de cette décadence; mais ce qui le touchait plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de religieux de différens ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgentio et les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une manière plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant et pieux abbé en parle de la manière la plus touchante dans son livre *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*; mais il espère en même temps que l'Eglise, qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est antiquitas, id de insultibus hæreticorum etiam verum fit, ecclesiam indè novum florem, decorem et amplitudinem nancisci. Id quod etiam speramus, dum jam dolentes cernimus* IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIASTICAM AUCTORITATEM PRORUENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (De leg. eccl. pot. l. 2, c. 3). Dans son *Historia Nigræ Silvæ*, 3 vol. in-4, il y a quelques préjugés contre les jésuites que sans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumière répandue par les événemens. Peut-être ne s'est-il pas assez constamment défendu contre les embûches de ce siècle, dont sa bonne foi et sa franchise ne prévoyaient pas toujours les suites, comme elles n'en devinaient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faisaient assez aisément illusion. En général, les bénédictins en Allemagne n'ont pas été assez en garde contre les nouveautés de tout genre. Du reste, les religieux de Saint-Blaise, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'est à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de sectes sont savamment et judicieusement analysées.

GERBERT. *Voyez* SYLVESTRE II.

* GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat du parlement de Paris, né à Rennes le 29 juin 1725, reçut sa première éducation de maîtres habiles que son père avait fait venir de Hollande. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut reçu avocat en 1745 et ne parut au barreau qu'à l'âge de 28 ans. Les causes les plus extraordinaires semblèrent se présenter pour lui faire une brillante réputation. Une des plus fameuses dont il fut chargé, et dans laquelle il déploya tous les talens de l'orateur, est *celle des Lionci*, négocians de Marseille, contre les jésuites. Nous citerons encore celle dans laquelle un père refusait de reconnaître deux de ses filles légitimes. Gerbier plaida avec tant de chaleur, avec tant d'éloquence que ce père présent à l'audience,

oubliant son rôle, fondit en larmes : Gerbier interrompit alors sa plaidoirie, et termina ainsi : *jurisconsultes, retirez-vous ; lois, taisez-vous ! magistrats, écoutez la voix de la nature ; voyez ces larmes, et jugez.* Peu d'orateurs ont réuni autant d'avantages que Gerbier ; il avait reçu de la nature une figure noble, un regard plein de feu, un organe sonore et flexible, une diction nette, une élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne. Il était difficile de l'entendre sans éprouver ces émotions qu'il n'appartient qu'aux grands talens de faire ressentir. Il parlait toujours sans cahier ; mais au milieu des mouvemens oratoires auxquels il se livrait, jamais il ne s'écartait du plan sage et lumineux qu'il avait tracé dans sa tête. Le caractère dominant de son éloquence était l'insinuation et le pathétique. Ceux qui ne l'ont pas entendu n'ont pu que très imparfaitement apprécier cet orateur ; car, la plume à la main, il n'avait pas les mêmes avantages qu'en parlant ; il n'écrivait pas bien, et ses *mémoires* ne donnent qu'une idée faible de son talent. Il est vrai que dans son temps les *factums* imprimés des avocats plaidans n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans lequel on n'avait ni le temps ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plutôt qu'à lui plaire. L'orateur réservait toute son éloquence pour la plaidoirie. Il fut appelé l'aigle du barreau. Pendant l'exil du Parlement sur la fin du règne de Louis XV, Gerbier alla paider devant la commission nommée par le chancelier : le Parlement ne lui pardonna pas cette défection dont il avait été un des premiers à donner l'exemple. A la même époque Linguet rayé du tableau des avocats, accusa Gerbier devant l'opinion publique d'être l'auteur de sa disgrâce, et fit contre lui des mémoires pleins d'amertume. Le chagrin dévora Gerbier depuis cette époque, et, après quelques années passées dans la tristesse, il mourut le 29 mars 1788, bâtonnier de son corps, dont il emporta l'estime et l'affection. Dans la société, il était doux, modeste et peut-être trop confiant. On dit qu'il ajouta une foi aveugle aux jongleries du magnétisme, et l'on croit qu'il en fut la victime, ayant préféré ces illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé.

GERBILLON (Jean-François), né en 1654 à Verdun sur la Meuse, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva à Pékin en 1688. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnaissance, le fit revêtir de ses habits royaux : et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le Père Gerbillon mourut à Pekin en 1707, supérieur-général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Elémens de géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède ; et une *Géométrie pratique et spéculative.* Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la *Description de l'empire de la Chine* du Père du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le Père Gerbillon : ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisi composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornemens, dont les Mémoires du Père Gerbillon avaient besoin. Le stile n'était pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome 1er des *Mélanges historiques* de M. Michault.

* GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), célèbre cardinal de la congrégation de

Saint-Paul, dite des *Barnabites*, naquit à Samoëns en Savoie, le 23 juin 1718, d'une famille estimée. Il donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves non équivoques de la supériorité des talens qui devaient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, que le jeune Gerdil continua ensuite sous les barnabites, qui dirigeaient le collége de Thonon et celui d'Annecy. A peine âgé de 15 ans, il devint le confrère de ses professeurs en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire son cours de théologie. Il cultiva en même temps les langues anciennes et modernes, et s'appliqua avec succès à l'histoire et aux sciences exactes. Il obtint l'estime générale à Bologne; mais principalement celle de Lambertini, alors cardinal archevêque de cette ville, et depuis pape sous le nom de Benoît XIV. Ce savant homme jugea parfaitement le jeune Gerdil dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses; il lui donna même une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la *Canonisation*, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits des auteurs qui devaient y être employés. Dès qu'il eut terminé son cours de théologie, il fut envoyé à Macérata, pour y enseigner la philosophie. Plusieurs ouvrages qu'il y publia le firent connaître avantageusement. Il essaya d'abord ses talens polémiques en cherchant à réfuter Locke, et ensuite à défendre Malebranche. Il passa bientôt après à Cassal de Montferrat, d'où il fut appelé à Turin pour y occuper dans l'université la chaire de philosophie, et ensuite celle de théologie morale. L'archevêque de Turin, qui ne tarda pas à connaître tout le mérite de Gerdil, l'admit dans son conseil de conscience, tandis que son ordre lui témoignait sa confiance en le nommant provincial des colléges de Savoie et de Piémont. Peu de temps après, la congrégation ayant perdu son supérieur général, il fut question de nommer Gerdil pour lui succéder; mais Benoît XIV le désigna en même temps à Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme la personne la plus capable de diriger l'éducation de son petit-fils, le prince de Piémont. Gerdil vécut à la cour comme il l'avait fait dans son collége; il s'occupa tout entier des travaux de son emploi, et il consacra le temps qu'il ne donnait pas à l'éducation du prince, à composer plusieurs ouvrages utiles. Gerdil vit ses succès récompensés par deux abbayes; mais ses revenus ne le rendirent pas plus riche : tous ses revenus étaient employés à l'éducation de ses neveux et à faire de bonnes œuvres. Le pape Clément XIV lui décerna un prix plus honorable. Dans le consistoire tenu le 26 avril 1773, le saint Père le réserva cardinal *in petto*, sous une désignation qui caractérisait en même temps et sa grande réputation et sa rare modestie : *notus orbi*, *vix notus urbi*. Cependant Clément ne put achever la nomination, elle était réservée à Pie VI. Ce vénérable pontife appela Gerdil à Rome, le nomma consulteur du saint-office, le fit sacrer évêque de Dibbon, et le proclama le 15 décembre 1777 cardinal du titre *de Sainte-Cécile*; il avait déjà été agrégé au sacré collége le 27 juin de la même année : Gerdil montra dans ce haut rang beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Nommé préfet de la Propagande, et membre de presque toutes les congrégations, il était au milieu du sacré collége comme une lumière. C'était toujours son avis qu'on suivait dans les affaires les plus délicates, et Gerdil inclinait toujours pour le parti modéré, dès que les principes ne devaient pas en souffrir : c'est dans ce sens qu'il agit dans l'affaire du concordat. Lorsqu'en 1798 les Français s'emparèrent de Rome, et en emmenèrent le souverain pontife, Gerdil s'empressa de quitter une ville livrée au désordre; et, pour subvenir aux frais de son voyage, il fut obligé de vendre ses livres. Arrivé à Sienne, il y vit l'infortuné Pie VI en proie au besoin; et, loin de pouvoir le soulager, il fut obligé lui-même, pour se rendre en Piémont, d'accepter les offres généreuses du car

dinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de monseigneur Desping, archevêque de Séville, et depuis cardinal. Resté dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se vit souvent sur le point de manquer de tout, mais il supporta ses malheurs avec la plus grande résignation. Après la mort de l'infortuné Pie VI, Gerdil se rendit au conclave convoqué à Venise. Dès les premiers scrutins, un grand nombre de suffrages se réunirent en sa faveur, et son âge très avancé fut un des plus grands obstacles à son élection. Il suivit à Rome le nouveau pape Pie VII, et y reprit ses occupations. La santé dont il jouissait dans l'âge le plus avancé faisait espérer de le conserver encore quelques années; mais il fut attaqué en 1802 d'une maladie grave à laquelle il succomba le 12 août de la même année. Il avait alors plus de 84 ans. Membre d'un grand nombre d'académies de l'Europe, il fut honoré des regrets de tous les savans. Le pape ordonna de magnifiques obsèques, et voulut lui-même faire l'absoute. Le Père Fontana, général des barnabites, et depuis cardinal, son ami, prononça son *oraison funèbre* (elle a été traduite en français par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, Rome, 1802, in-8), et lui composa l'épitaphe la plus honorable, et un *Eloge* lu le 6 janvier 1804 à l'académie des Arcades, sous le titre d'*Elogio letterario*. Ce savant et respectable prélat a composé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs furent imprimés séparément. Le Père Torelli les a recueillis et publiés, Bologne, de 1784 à 1791, 6 vol. in 4. Le Père Fontana, aidé du Père Scatti, entreprit une nouvelle édition dont les six premiers volumes parurent en 1806, et qui depuis s'est continuée. Voici les ouvrages compris dans l'une et l'autre édition : 1° *Introduction à l'étude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes touchant l'Être suprême, l'éternité*, etc.; ouvrage dédié à Benoît XIV, et auquel applaudirent non-seulement les savans catholiques, mais encore plusieurs protestans de l'académie de Berlin; 2° *Exposition des caractères de la vraie religion*, traduite de l'italien en français, par le Père Livoy, barnabite, Paris, 1770, 1 vol. in-8; 3° *Dissertation sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des substances intelligentes*, avec deux *Dissertations sur les études de la jeunesse*; 4° *Projet pour l'établissement d'un séminaire*, avec un *Essai d'instruction théologique à son usage*; 16 *Traités* de *théologie* et 4 *Dissertations sur la nécessité de la révélation*. Dans l'essai, l'auteur réfute Bayle, le Système de la nature, les défenseurs de l'antiquité du monde, etc. Ces divers écrits forment les deux premiers volumes de l'édition de Bologne, et sont en langue italienne. Les 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ vol. et une partie du 6ᵉ renferment les œuvres françaises. On y trouve : 5° un *Traité de l'immatérialité de l'âme contre Locke*, et la *Défense du Père Malebranche contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4. Locke, dans son *Traité* de l'entendement humain, avance que sans le secours de la révélation, on ne peut être assuré que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, et prétend que cela n'est point au dessus de sa puissance. Cette idée, qui favorisait les principes des nouveaux philosophes, avait été avidement saisie par eux, notamment par Voltaire. Les doutes du philosophe anglais sont réfutés solidement dans le traité du Père Gerdil. Il y prouve que tout ce que dit Locke touchant l'immatérialité de Dieu peut également s'appliquer à l'âme. Burke a fait l'éloge de cet ouvrage. Un des caractères des écrits polémiques du Père Gerdil est qu'ordinairement il puise dans les raisonnemens même de ses adversaires les argumens par lesquels il les réfute; et c'est ce qu'il fit en cette occasion. 6° *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement*, etc.; *et des preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement*; 7° *Mémoires sur l'infini absolu considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*, insérés dans le

tome 6 des *Miscellanea taurinensia*, 1771; 8° *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'âme par son intelligence*; 9° *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*; 10° *Eclaircissement sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à M. Dupuis*, Turin, 1741; 11° *Réflexion sur un mémoire de M. Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard*; 12° *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, 1 vol. in-12. Un premier travail sur cet objet avait été inséré dans le *Journal* des savans, mai 1752. L'astronome Lalande y répondit dans le même journal. A la suite de la dissertation se trouve un *Mémoire sur la cohésion*; 13° *Observations sur les* Epoques de la nature, *pour servir de suite à l'examen des systèmes sur l'antiquité du monde*, insérées dans l'Essai théologique; 14° *Traité des combats singuliers ou des duels*, Turin, 1759. Le Père Gerdil y rappelle que le métier des armes n'est pas moins sujet que les autres états aux règles de la morale, ni moins soumis pour des chrétiens aux préceptes de l'Evangile. Il montre l'absurdité, il fait sentir la férocité du prétendu point d'honneur qui fait une loi de la vengeance. Il prouve enfin que tous les duels, même ceux autorisés autrefois pour cause publique ou particulière, et à plus forte raison ceux qui ont lieu entre particuliers, de leur autorité privée, choquent la raison, blessent la religion, n'ont rien de commun avec le véritable honneur, tendent à renverser l'édifice social. 15° *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8, traduits en italien par le docteur Giudici, Lodi, 1782; 16° *De la nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnemens de M. Melon, auteur de l'*Essai politique sur le commerce en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8. Gerdil y analyse les raisonnemens des apologistes du luxe, entre autres de Montesquieu, et les réfute. Il montre que ces apologistes sont en contradiction avec eux-mêmes; il tire ses preuves des écrits qu'ils préconisent. 17° *Discours sur la divinité de la vraie religion*; 18° *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J.-J. Rousseau*, Turin, 1765, in-8. Elles se trouvent dans la nouvelle édition sous le titre de l'*Anti-Emile*. Elles sont écrites avec modération et ménagement pour l'auteur; mais rien n'y manque pour la solidité. Elles ont été traduites en anglais; et la princesse héréditaire de Brunswick fit passer dans ses états plusieurs exemplaires de cette traduction, comme un antidote aux dangers de l'ouvrage. Rousseau lui-même ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de cet écrit, et de dire que tous ceux qu'on avait oubliés contre lui, c'était le seul qu'il eût trouvé digne d'être médité. Il ajoutait néanmoins qu'il craignait que l'auteur des réflexions ne l'eût pas compris; et certes ce n'était pas le Père Gerdil qui manquait d'intelligence. 19° *Considérations sur l'empereur Julien.* C'est dans les auteurs païens que Gerdil puise ses motifs pour apprécier le caractère de ce prince; et c'est d'après leurs témoignages qu'il prouve jusqu'à quel point sont exagérés les éloges que dans ces derniers temps lui ont prodigués quelques philosophes, sans doute à cause de sa haine pour le christianisme, qu'ils partagent avec lui. Tout ce morceau du Père Gerdil est plein d'une excellente critique. 20° *Observations sur le 6e livre de l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes, par l'abbé Raynal. Gerdil écrivit ces observations rapidement, et à la lecture de ce 6e volume. Elles font regretter qu'il n'ait pas fait le même travail sur tout l'ouvrage. Quelques œuvres latines complètent le 6e volume; ce sont : 21° une harangue sur ce sujet : *Virtutem politicam ad optimum statum non minus regno quam reipublicæ necessariam esse*. L'orateur y combat Montesquieu. 22° Une autre

harangue : *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum*. Elles furent prononcées en présence de la société royale de Turin, la première en 1750, et l'autre en 1754. 23° *Disputatio de religionis virtutisque politicæ conjunctione*. 24° *Elementorum moralis prudentiæ specimen*. Tels sont les ouvrages compris dans les six premiers volumes de l'édition de Bologne. Le cardinal della Somaglia en fit imprimer un 7e à ses frais en forme de supplément et sous ce titre : *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia*, imprimé à Parme, chez Bodoni, en 1789, in-8, et réimprimé à Venise, 1790, in-8. Il contient : 35° *Confutazione di due libelli contro il breve* Auctorem fidei *di Pio VI, in cui si condanna il libro di Eybel* : Qu'est-ce que le pape ? Rome, 1789, 2 vol. in-8. 26° *Apologia del detto breve*, Rome, 1791 et 1792, in-4. Eybel était professeur de droit canon à Vienne du temps de l'empereur Joseph, et pendant la chaleur des réformes de ce prince. Il attaque dans son libelle la puissance papale, et parle avec peu de respect du pontife. Le Père Gerdil réfute sa doctrine en lui opposant les théologiens les plus attachés aux libertés de l'église gallicane, tels que Gerson, le Père Alexandre, Bossuet et Fleuri. 27° *In commentarium a Justino Febronio in suam retractationem editum animadversiones*, Rome, 1792, in-4. Gerdil croyait avoir remarqué dans la rétractation de cet évêque quelques tournures embarrassées, et y désirait des expressions plus franches. Il montre en quoi elle pèche, et c'est toujours de l'autorité des plus célèbres théologiens français qu'il s'appuie. 28° *In Notas nonnullarum propositionum synodi Pistoiensis*, Rome, 1795. Ces remarques tendaient à justifier sur quelques points le synode de Pistoie : le Père Gerdil les réfuta. 29° *Esame dei motivi dell' opposizione del vescovo di Noli* (Benoît Solari) *alla publicazione della bolla che condanna le proposizioni etratte dal sinodo di Pistoja*, Rome et Venise, 1802, in-12 ; 30° des *Lettres pastorales* adressées aux paroisses qui dépendaient de son abbaye de la Clusa, et ses *Constitutions synodales* ; 31° *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8. Il y en a deux traductions italiennes, l'une, Rome, 1800 ; l'autre, Venise, 1802, in-8 ; 32° *Notes sur le poème de la religion du cardinal de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. A la mort du cardinal Gerdil, il restait en manuscrit dans ses portefeuilles ; 33° *Osservazioni sopra una nuova lettera del vescovo di Noli*. Elles furent imprimées la même année 1802, à Venise. 340. *Confutazione del sistemi contrari all'autorità della Chiesa circa il matrimonio*. 35° *Précis des devoirs des principaux états de la société*. 36° *Instruction sur les différentes causes de la grandeur et de la destruction des états* ; 37° *Avis sur la lecture et le choix des bons livres* ; 38° *Traité d'histoire naturelle contenant les règnes minéral, végétal et animal* ; 39° *Tractatus de primatu romani pontificis, de gratia, de legibus, de actibus humanis, de mutuo* ; *Dissertatio contra Puffendorf de usura*, 5 vol.. 40° *Cursus philosophiæ moralis*. Plusieurs de ces ouvrages font partie de la nouvelle édition, composée de quinze volumes, il y a déjà quelques années, et sans doute les autres y entreront. On ne doute point que le cardinal Fontana n'ait achevé cette œuvre, le plus beau monument à élever à la gloire de son illustre confrère, pour laquelle il a déjà tant fait. On sait qu'il préparait une *Vie* de Gerdil, et l'abbé d'Auribeau de son côté se proposait de publier son *Esprit*. Au reste, les ouvrages de ce célèbre cardinal prouvent l'immense variété des connaissances de leur auteur, la fécondité de son génie, et son infatigable amour pour les travaux utiles. Il fut, de notre temps, un des hommes qui marquèrent le plus dans les sciences, qui furent le plus utiles à la religion et à l'Eglise, et firent le plus d'honneur au clergé. Sa vie entière fut consacrée à défendre l'une contre les déistes, à soutenir la doctrine de l'autre, et les jugemens du saint-Siége contre les

réfractaires ; modèle d'ailleurs admirable de modération dans ses controverses, où, tout en maintenant avec fermeté les principes, non-seulement il ne blesse pas la charité, mais il ne laisse pas même échapper la moindre expression qui puisse offenser ceux qu'il réfute.

GERHARD ou Gérarde (Ephraïm), jurisconsulte allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour et de la régence à Weimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence et de philosophie. Le principal a pour titre : *Delineatio philosophiæ rationalis* ; on trouve à la fin une excellente dissertation : *De præcipuis sapientiæ impedimentis, etc.* Il y a un grand nombre de savans du nom de Gerhard ou Gérard. *Voyez* Gerard.

GERHARD. *Voyez* Terentius (Jean Gerhard).

* GERHARD (Chrétien-Abraham), savant prussien, conseiller des finances, etc., naquit vers 1737 : il fut membre de l'académie des Sciences de Berlin et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Allemagne. Toute sa vie fut consacrée à des recherches et à des études de chimie, de médecine, de physique et d'histoire naturelle. Il s'efforça aussi de rendre ces sciences populaires et leur application générale. Ce fut dans ce but qu'il publia plusieurs ouvrages estimés dont les principaux sont : 1° *Histoire du règne minéral*, en allemand ; 2° une traduction, dans la même langue, du *Voyage métallurgique de Jars*, qu'il a enrichi de notes précieuses sur l'exploitation des mines. On trouve des détails sur cet ouvrage dans la *Revue encyclopédique*, tome 15, p. 638. Gerhard est mort à Berlin en 1821.

* GERHARDT (Marc-Adolphe-Balthasar), arithméticien célèbre, naquit à Leipsick le 4 mars 1735, et entra, dès qu'il eut terminé ses études, à la banque de Berlin où il était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut le 30 septembre 1805 : il a laissé les ouvrages suivans, tous en allemand : 1° *Table des logarithmes pour les commerçans*, Berlin, 1788, in-8 ; 2° *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, 1788, in-8 ; 3° *Mémoire sur le calcul commercial*, 1788, in-8 ; 4° le *Comptoriste universel*, 2 vol. in-4, 1791 ; 5° *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8 ; 6° *Cabinet de monnaies portatif*, 1794, in-4. Les tables pour la réduction des monnaies ont été traduites en français sous le titre de *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, 1812, in-8.

* GÉRICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de M. Guérin, naquit vers 1792 d'un père qui était avocat et avait une fortune assez considérable. Sa richesse fut la cause de sa perte. Géricault travailla peu, se livra à toutes sortes d'excès, et mourut au moment où sentant qu'il fallait sortir de ces habitudes funestes, il sentit qu'il avait des talens qui pouvaient l'illustrer. Il avait exposé au salon de 1819 le *Naufrage de la Méduse*, qui est maintenant au musée du Louvre, et qui fut à l'époque de son apparition en butte aux critiques les plus vives : ce tableau a des défauts; mais il n'en a pas moins placé son auteur au rang des peintres distingués. Géricault avait déjà fait auparavant un *chasseur à cheval*, un *cuirassier blessé*, une *forge de village*, qui avaient du mérite. Peu de temps avant de mourir, il entreprit la *traite des Nègres*, la *peste de Barcelone*, et une *descente de croix* exécutée avec toute l'élévation du stile et la sévérité de ton qui a distingué les meilleures productions de l'école lombarde. On doit encore à cet artiste plusieurs *dessins* et *lithographies*, entre autres un *épisode de la retraite de Moscou*, la *bataille de Maïpu*, celle *de Chacabuco*, 4 *planches de la vie politique et militaire de Buonaparte*, par M. V. A. Arnault, in-fol., qu'il ne put terminer. Il est mort à Paris en 1824.

GERING (Ulric), allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant



amassé de grands biens, fit des fondations très considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France étaient Martin Grantz et Michel Friburger.

GERLAC (PETRI), de Deventer, chanoine de l'ordre de saint Augustin, dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté, l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

GERLACH, pieux ermite, dont on conservait le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maëstricht (sous le règne de Joseph II, cette maison a été détruite, et les dames transportées à Ruremonde). Dans sa *Vie* imprimée en 1745, à Maëstricht, chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siècle où ce saint a vécu.

GERMAIN (Saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'Eglise. Le pélagianisme faisait alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent Germain avec saint Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations et par la sainteté de leur vie. Saint Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatans opérèrent la conversion de ce qui restait de pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne en 1448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de Saint-Marien d'Auxerre, les reliques de saint Germain, mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé Le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constant, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon ; elle se trouve dans Surius.

GERMAIN (Saint), successeur d'Eusèbe dans l'évêché de Paris, était né dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers 496. Childebert I le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand-aumônier. Germain était un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric. Don Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain*, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN (Saint), fils du patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornemens du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Constantinople ; il s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX en 1232, pour la réunion des églises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1234, et montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Nous avons cependant de saint Germain trois *lettres* sur les affaires des iconoclastes (*voyez* don Ceillier, tome 18, p. 62). Il avait fait une *Apologie de*

saint Grégoire de Nysse contre les origénistes; Photius en admirait l'élégance et la politesse. — Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3e GERMAIN, aussi patriarche de Constantinople en 1264, qui renonça à son siége, et fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN (Dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avait fait profession en 1663. Il aida le savant Mabillon dans la composition des 7e et 8e siècles des *Actes bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique :* il se chargea du traité *sur les Palais des rois*, qui contient environ la 5e partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4. L'auteur avait un grand fonds d'esprit, une imagination vive, et une mémoire heureuse.

GERMAIN (Pierre), orfévre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1682, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des *médailles* et des *jetons*, où il représenta les plus fameux événemens du règne célèbre sous lequel il vivait. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talens se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

GERMAIN (Thomas), fils du précédent, naquit à Paris en 1674. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *soleil* donné à l'église de Reims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie et le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN (Claude-Louis, comte de SAINT-), ministre de la guerre sous Louis XVI, né en 1708, au château de Vertamboz près de Lons-le-Saunier en Franche-Comté, d'une famille noble et très ancienne, entra chez les jésuites chez lesquels il embrassa la carrière de l'enseignement, et les quitta ensuite pour s'attacher au parti des armes dans un régiment dont son père était colonel. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, passa ensuite successivement au service de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemark, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et jouissant de la plus grande considération jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui ensanglanta la capitale du Danemark par la mort des comtes Struensée et Brandt. La manière dont il se conduisit dans cette affaire délicate fait un honneur infini à la droiture de son caractère. Voyant l'impossibilité de diriger les choses vers le denoûment qui lui semblait le plus conforme à la vérité et à la justice, il jugea qu'il était de son devoir de demander sa retraite. Il l'obtint sans difficulté, et les cent mille écus, stipulés dans son traité, lui furent accordés; il se hâta de quitter Copenhague, et de se retirer à Hamboug. Incertain sur le lieu où il fixerait sa demeure, et sur l'emploi qu'il ferait de son argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui devait lui en payer l'intérêt. Quelque temps après, la situation de ce banquier se dérangea; il fit banqueroute, et toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromise, qu'il n'a jamais pu en rien recouvrer. Il était déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir séjourné quelque temps, il avait enfin fixé son domicile à Lauterbach près Mulhausen, dans la Haute-Alsace, où il vivait dans la solitude et en vrai philosophe, sans ambition, et espérant de terminer ainsi sa carrière dans le repos, lorsqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux sur lui pour remplacer M. du Muy dans le ministère de la guerre. Le résultat général du ministère, court, gêné sans cesse, toujours contrarié, du comte de Saint-Germain, est le tableau d'une suite d'opérations utiles. Leur sort,

comme celui de tout ce qui est au pouvoir des hommes, a dépendu des circonstances ; mais la postérité ne pourra refuser à leur auteur les éloges que méritent une fermeté, rare dans sa place, un désintéressement plus rare encore, et le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu sa bonne volonté, jusque là souvent inefficace, devenue absolument inutile. Le comte de Saint-Germain était à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger son mérite et ses qualités sur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le comte de Saint-Germain*, Londres, 1780 ; ouvrage de passion et d'un ressentiment aussi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain, ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban (*voyez* le *Journal hist. et litt. de Luxembourg*, 15 juin 1780). Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à cet homme célèbre, et dont plus d'une fois il est convenu lui-même, c'est de n'avoir point assez approfondi le caractère des personnes qui l'approchaient, et d'avoir rencontré des écueils, qu'une triste expérience et la connaissance désespérante de la méchanceté humaine a bien moins de peine à éviter, que la franche et confiante droiture, qui se persuade aisément l'impossibilité d'une chose dont elle ne sent pas la possibilité en elle-même. Les *mémoires* que nous avons sous son nom, Amsterdam, 1779, 1 vol. in-8, sont effectivement de lui pour le fond; mais ils ont été altérés par une main infidèle, et dirigés par des principes tout opposés à ceux de M. de Saint-Germain. (M. A. R. Barbier attribue la rédaction de ses *Mémoires* à l'abbé de La Montagne. *Voyez* le *Dict. des anonymes* n° 11,519. M. le Baron de Wimpfen a publié en 1780 : *Commentaire sur les Mémoires de Saint-Germain.* Sa correspondance avec Pâris Duverney, Londres, 1789, 2 vol. in-8, est précédée de sa *vie.* Une *Notice sur Saint-Germain* par M. Dacier a été insérée dans la *Société d'émulation du Jura*, 1822.)

* GERMAIN (Auguste-Jean, comte de Montfort), pair de France, naquit à Paris en 1686 d'une famille originaire d'Avignon: son père était banquier, devint directeur de la banque, fut élu membre des Etats-généraux, et mourut en 1803. Le jeune Germain entra comme surnuméraire dans les bureaux du ministère de l'intérieur, s'attacha à la fortune de Buonaparte, et, à l'âge de 20 ans, était déjà son chambellan (1806). Nommé en même temps comte de l'empire et officier d'ordonnance, il suivit l'empereur dans plusieurs camgagnes, et notamment en Espagne (1808). En 1809 il défendit à la tête d'un corps de Bavarois le fort de Huffstein dans le Tyrol, se rendit en 1813 en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Wurtzbourg, et célébra dans la résidence de ce prince la fête de son maître avec une magnificence extraordinaire (15 août). Après les désastres de Leipsick, il revint en France, obtint dans la garde nationale parisienne le grade d'adjudant-commandant, et s'attacha de bonne heure au gouvernement royal des Bourbons. Louis XVIII le récompensa de son dévouement, en lui donnant la place de préfet du département de Saône-et-Loire, et peu de temps après lui accorda la croix de Saint-Louis. Dans le voyage que fit Monsieur en 1814 dans les départemens de l'Est, il passa par Mâcon, et donna au comte Germain la croix d'officier de la légion d'honneur. Sa fidélité ne se démentit point au 20 mars; le préfet de Saône-et-Loire redoubla d'efforts, pour faire triompher la cause de ses nouveaux maîtres. Pendant les cent jours il resta dans la retraite, et ne fut point inquiété ; le second retour des Bourbons remplit son âme de joie. Nommé préfet du département de Seine-et-Marne, il fit à l'état l'abandon de la somme qu'il avait le droit de réclamer en vertu de l'ordonnance du 27 juillet qui réglait le traitement des fonctionnaires restés inactifs pendant le règne éphémère de Buonaparte en 1815. Il conserva son emploi jusqu'à l'entrée de M. Decase au ministère. Pendant son administration il fit à plusieurs reprises preuve de talent et de capacité, notamment en 1817, lorsqu'il empêcha les séditions que

la cherté des grains fut sur le point de faire éclater ; et lorsqu'il parvint à combattre l'élection de M. de La Fayette au collége électoral de Melun ; ses efforts furent récompensés par la dignité de pair (5 mars 1819). Sa destitution de préfet le ramena à Paris, où il siéga à la chambre des Pairs, jusqu'à sa mort arrivée en 1821. Il s'était signalé comme orateur par un talent distingué, et dans plusieurs occasions il montra qu'il avait des vues politiques aussi sages que élevées. Son *éloge* a été prononcé par M. le duc de Broglie, et se trouve dans la collection des discours imprimés par ordre de la chambre, Paris, 1825, in-8. On peut aussi consulter le *Moniteur* du 9 juin 1821, qui lui a consacré une *Notice* fort intéressante. Le comte Germain épousa le 24 février 1812 l'héritière d'un nom connu, Mlle d'Houdetot. Il descendait lui-même, dit-on, du fameux orfévre Germain, dont Voltaire a fait la réputation, dans sa pièce des *Vous* et des *Tu*.

* GERMAIN (Sophie), née à Paris le 1er avril 1776, et morte le 17 juin 1831, fut une de ces femmes qui apparaissent de loin à loin dans les siècles pour montrer que l'intelligence de leur sexe ne cède en rien à celle des hommes. Le motif qui détermina sa vocation vers les mathématiques, ou mieux l'occasion où cette vocation se montra, fut des plus extraordinaires. Encore enfant, à l'âge de 13 ans, Mlle Germain fut extrêmement frappée des approches d'une révolution dont on l'entendit, dès le commencement, prédire l'étendue, et vers laquelle ses idées étaient continuellement ramenées par les conversations qui avaient lieu chez son père, membre de l'Assemblée constituante. Elle sentait qu'une occupation forte et soutenue pourrait seule faire diversion à ses craintes, quand le hasard mit sous ses yeux *l'histoire des mathématiques de Montuela*, où elle lut le récit de la mort d'Archimède, que ni la prise de Syracuse, ni les cris et le glaive levé du soldat ennemi, n'avaient pu distraire de ses méditations géométriques. Aussitôt le choix de la jeune Sophie est fixé pour une science dont elle connait à peine le nom. Sans maître, sans autre guide qu'un *Bezout* trouvé dans la bibliothèque de son père, surmontant tous les obstacles par lesquels sa famille essaya d'abord d'entraver un goût extraordinaire pour son âge, non moins que pour son sexe, se relevant la nuit par un froid tel que l'encre gela souvent dans son écritoire, travaillant enveloppée de couvertures, et à la lueur d'une lampe, quand, pour la forcer à reposer, on ôtait de sa chambre les vêtemens, le feu et les bougies. C'est ainsi qu'elle donna la première preuve d'une passion qu'on eut dès lors la sagesse de ne plus contrarier. Jamais elle ne fut plus heureuse que, lorsque, après de longs efforts, elle put se persuader qu'elle comprenait le langage de l'analyse. Après Bezout, elle étudia le *Calcul différentiel de Cousin*. C'est au milieu de ces travaux, qu'elle traversa la terreur. Après la création des écoles normale et polytecnique, elle se procura des cahiers des leçons de divers professeurs qui enseignaient dans ces deux établissemens. La *Chimie de Fourcroy* et *l'analyse de Lagrange* fixèrent spécialement son attention. A cette époque, les professeurs, à la fin de leurs cours, avaient l'excellente habitude d'engager les élèves à leur présenter des observations par écrit. Mlle Germain, sous le nom d'un élève de l'école polytechnique, fit passer les siennes à Lagrange, qui en fit l'éloge, et qui, ayant appris ensuite le véritable nom de l'auteur, vint chez elle lui témoigner son étonnement dans les termes les plus flatteurs. L'apparition d'une jeune géomètre fit beaucoup de bruit, et Mlle Germain ne tarda pas à voir chez elle des savans d'un mérite supérieur, dont les conversations fournirent un nouvel aliment à son esprit. Depuis la publication de l'ouvrage de M. Legendre sur la *théorie des nombres*, en 1798, elle se livra avec une passion constante à ce genre d'étude. Plus tard, quand parurent les *recherches arithmétiques de M. Gauss*, frappée de l'originalité des œuvres du célèbre professeur de Gœttingue, elle y trouva un nouveau stimulant vers ce genre d'analyse. Après de nombreuses recherches sur ce sujet, elle

entra, encore sous le nom supposé d'un ancien élève de l'école polytechnique, en correspondance avec l'auteur qui répondit au géomètre inconnu dans les termes les plus honorables. Cette correspondance se continua ainsi pendant plusieurs années, après lesquelles le savant de Gœttingue connut d'une manière exacte avec qui il était en relation. Jusque là Mlle Germain n'avait rien publié. Il se présenta une occasion remarquable qui la fit connaître comme auteur. Un physicien allemand, Chladni, vint à Paris répéter ses expériences curieuses sur les *vibrations des lames élastiques*. Elles firent sensation : Buonaparte devant qui elles furent répétées, s'y intéressa vivement, regretta qu'elles ne fussent point soumises au calcul, et fit proposer, à cet effet, un prix extraordinaire à l'Institut. Mais les géomètres furent tous découragés par un mot de Lagrange, qui avait dit qu'il faudrait pour la solution de cette question, un nouveau genre d'analyse. Mlle Germain, malgré l'imposante autorité du géomètre de Turin, ne désespéra point du succès. Elle étudia les phénomènes de mille manières, y appliqua l'analyse, et envoya au concours un *Mémoire* où elle donnait une équation du mouvement des surfaces élastiques. Mais la manière dont elle avait appris l'analyse en suivant son seul instinct et sans en faire jamais un cours régulier et complet, ne lui permit pas, malgré toute sa sagacité, de résoudre complètement la question. Cependant elle avait ouvert le champ aux recherches, et Lagrange tira du *Mémoire* de Mlle Germain l'équation exacte. Toutefois l'Institut reconnut que l'auteur (anonyme) avait fait preuve de beaucoup de mérite : afin de l'encourager à tenter de nouveaux efforts, on reproduisit la question pour le concours suivant. Cette fois, Mlle Germain, sans remporter encore le prix, fut plus heureuse ; elle mérita la *mention honorable*. Enfin un troisième concours fut ouvert, et alors elle fut *couronnée* (1816). Ce fut un événement important dans la science que la découverte des lois des vibrations des surfaces élastiques : l'auteur continua dans tout le cours de sa vie, à en développer les conséquences. En 1820, elle publia ses *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, où elle exposa les fondemens de son analyse, et en 1826 elle donna un nouveau *mémoire sur la nature*, *les bornes et l'étendue de la question des mêmes surfaces*. Elle poursuivait en même temps ses travaux sur la *théorie des nombres*. Elle avait cherché à démontrer le *théorème de Fermat*. Si elle n'y put parvenir, elle trouva du moins de beaux *théorèmes auxiliaires*, qui ont mérité d'être insérés par M. Legendre dans un *supplément* à la seconde édition de sa *théorie des nombres*. En 1828 elle écrivit dans les *Annales de physique et de chimie*, un *article* où elle discutait *les principes de son analyse sur les surfaces élastiques*. Quand éclata la révolution de juillet, elle se réfugia de nouveau dans son cabinet, comme elle l'avait fait lors de celle de 89 ; et ce fut pendant la semaine de la bataille que, reprenant d'anciennes idées, elle composa son *Mémoire sur la courbure des surfaces*, qui parut dans les Annales de M. Crelle à Berlin. Mais elle avait déjà ressenti depuis quelque temps les atteintes d'un mal terrible, d'un cancer qui devait la conduire au tombeau. Elle attendit et supporta la mort avec une rare constance. Sa patience et sa bonté ne se démentirent pas un seul instant pendant cette longue et affreuse maladie, dans l'intervalle des crises de laquelle elle se livrait toujours à son goût chéri de l'étude. Mlle Germain ne s'était pas seulement adonnée à la géométrie ; elle possédait encore une foule d'autres connaissances, qui eussent suffi à la réputation d'une autre femme, mais qui n'étaient que de légers fleurons à sa couronne. Elle avait appris seule le latin, non pas pour lui-même, car à ses yeux les langues n'étaient que des instrumens d'étude ; mais afin de pouvoir entendre divers ouvrages, notamment *ceux de Newton* et *d'Euler* ; l'on a trouvé en outre dans ses papiers des travaux immenses sur *l'histoire*, sur la *géographie*, notamment *celle des anciens*, et sur les *sciences na-*

turelles, et aussi des *réflexions philosophiques très fines*; car elle s'était beaucoup occupée de *métaphysique, faisant*, disait-elle, *beaucoup de cas de l'esprit métaphysique, et fort peu des divers systèmes, qu'elle nommait les* romans des intelligences supérieures. Dans tous ses travaux, sa marche fut celle du génie inspiré, de ce génie qui aperçoit du premier coup d'œil les solutions, avant d'avoir pris le temps de démêler les rapports entre les principes et les conséquences; opération secondaire de la démonstration qu'il fait ensuite, au besoin par un retour sur lui-même. Elle avait en outre les qualités les plus aimables, et l'on peut dire d'elle que ce fut un véritable prodige. Le *Journal des Débats* du 18 mai 1832 lui a consacré une *notice* dont l'auteur est M. Guillaume Libri.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12 de J. C. Auguste étant mort deux ans après, pendant que Germanicus commandait en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offraient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit Arminius, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut déclaré empereur d'Orient. Tibère, qui l'avait honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y apaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, auprès d'Antioche, par Pison, l'an 29 de J. C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avait ordonnée fut le seul qui l'apprit avec joie; il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissemens des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'était gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avait composé des *comédies* grecques, une *traduction d'Aratus*, en vers latins, et des *épigrammes* : le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de faibles; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poète de profession. Germanicus avait épousé Agrippine, dont il eut 9 enfans, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. (La *vie de Germanicus* a été écrite par de Beaufort, Leyde, 1741, in-8. Il est le héros de plusieurs tragédies.)

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, dom Mabillon et dom Constant. La *Diplomatique* du premier lui avait déplu; il prétendit y trouver plusieurs diplômes faux, et publia quelques *dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté et élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui; d'autres se déclarèrent pour le bénédictin. L'abbé Raguet, dans son *Histoire de la Diplomatique de dom Mabillon*, après avoir saisi studieusement le vrai état des controverses, se décide pour le jésuite. Le Père Germon s'engagea aussi dans les contestations concernant les cent-une propositions de Quesnel; il fit, dit-on, 2 vol. in-4 sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*, que le cardinal de Bissy, un des plus zélés adversaires de l'oratorien, adopta et publia sous son nom. *Voyez* THIARD (Henri). Nous avons encore de lui : *Lettres et Questions sur l'histoire des congrégations*

de Auxilliis *du Père Serry*, *dominicain.*

* GERNING (Jean-Chrétien), entomologiste, né à Francfort sur le Mein en 1745, fit ses études au gymnase de cette ville, puis s'adonna au commerce qu'il quitta pour se livrer à son goût pour les sciences. Il étudia l'histoire naturelle avec passion, surtout l'entomologie. Sa réputation lui mérita les récompenses qu'un sage gouvernement doit toujours au talent. Il était conseiller aulique de Saxe-Gotha, lorsqu'il mourut dans sa ville natale en 1802. Sa collection de papillons et d'insectes est la plus belle qu'aucun amateur soit parvenu à faire. Il a travaillé à plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, notamment aux *Papillons de l'Europe*, Paris, 1780-1792 : il a fourni pour ce livre un grand nombre de figures tirées de sa collection et la plus grande partie du texte.

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le 4e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui était impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

GERONDIO DE LA CAMBASAS. *Voyez* IOLA.

* GERSDORF (Adolphe TRAUGOLT Van ou de), physicien et naturaliste, né le 20 mars 1744 à Rengersdorf dans la Haute-Lusace, fonda dans cette province en 1779 la *société des Sciences* qui s'est rendue depuis recommandable par ses travaux. Il est mort en 1807 après avoir publié différens écrits dont voici les plus importans : 1° *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des géans*, Leipsick, 1772, in-4; 2° de la *Pouzzolane et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduite en français, Dresde, 1784, in-8; 3° *Précautions à observer pendant l'orage*, Gorlitz, 1798-1800, in-8; 4° *Observations sur l'électricité atmosphérique*, 1802, in-4, fig. et plusieurs *Mémoires* dans la *Feuille hebdomadaire* de Wittemberg, dans le *Journal de la Haute-Lusace* et le *Magasin géographique* de Fabri.

GERSEN, GESEN ou GESSEN (Jean), noms donnés à un abbé de Verceil, dont l'existence est un problème parmi les savans. Quelques bénédictins dans les deux derniers siècles, et M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une dissertation mise à la tête d'une édition très infidèle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, in-12, en 1758, croit prouver, 1° que l'Imitation de Jésus-Christ est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2° qu'elle était connue avant l'an 1330; 3° que Jean Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquière, célèbre bollandiste, par Eusèbe Amort, et depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente dissertation publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, et l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. *Voyez* KEMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ.

GERSON. *Voyez* CHARLIER.

* GERSTLACHER (Charles-Frédéric), célèbre publiciste allemand, né à Boblingen dans le Wurtemberg, se voua de bonne heure à l'enseignement, fut d'abord professeur extraordinaire de droit à l'université de Tubingen où il avait fait ses études, et devint ensuite assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe. Après avoir rempli ces dernières fonctions avec zèle et distinction, il fut nommé en 1789 conseiller privé effectif, et ensuite assesseur à la cour suprême de révision établie en 1791 à Bade. Il a laissé plusieurs

ouvrages en allemand et en latin dont on trouve l'énumération dans le 4e vol. du *Dictionnaire des auteurs allemands* par Meusel, Leipsick, 1804. Les plus connus sont : 1° *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipsick, 1753, in-4; 2° *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissima, antiqua et hodierna*, Francfort, 1755, in-4; 3° *Bibliothèque juristique, etc.*, Stuttgard, 1758-1762, 2 vol. grand in-8; 4° *Corpus juris germanici et privati*, Francfort et Leipsick, 1783-1789, 4 vol. grand in-8. Gerstlacher est mort à Carlsruhe en 1795.

GERTRUDE (Sainte), née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, fut abbesse de Nivelle en 647, et mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain, témoin des principaux faits qu'il rapporte. *Voyez* les *Acta sanctorum belgi*, tome 3, p. 146, 149. Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12; et en français par des Escœuvres, 1612, in-8. — Il ne faut pas la confondre avec sainte Gertrude d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastère de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de saint Benoît, qui mourut en 1292, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Le livre de ses *révélations* a été imprimé plusieurs fois. Sainte Gertrude y trace le vrai portrait de son âme. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les âmes. On distingue les éditions données par Lanspergius, chartreux, mort en 1539, et par le célèbre Blosius, abbé de Liessies. Don Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8, sous le titre d'*Insinuationes divinæ pietatis etc.* et Don Mége en a donné une autre, sous le titre de *Sanctæ Gertrudis V. et abbatissæ ord. sancti Benedicti, insinuationum divinæ pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction française de la *Vie* et des *révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1671, in-8. — Quant à sainte Gertrude qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS et PROTAIS (Saints), souffrirent la mort sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On lit dans saint Ambroise, qu'ils s'étaient long-temps préparés à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ, et les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans le lieu indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, et toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole, et de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps et à leur translation. Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints; « mais ils montraient par là, » dit saint Ambroise, qu'ils n'avaient pas » la même foi qu'eux. Autrement, conti- » nue-t-il, pourquoi auraient-ils cherché » à détruire des miracles aussi évidens? » Cette foi est confirmée par nos ancê- » tres; les démons eux-mêmes sont forcés » de rendre témoignage à une doctrine » que nient les hérétiques. » Saint Paulin de Nole et saint Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les ariens contre saint Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second discours, les impostures par lesquelles ils tâchaient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte

de l'esprit humain, Midleton a renouvelé les contes des ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces prodiges, dit-il, est suffisamment prouvée par les témoignages de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Paulin, qui étaient tous sur les lieux. Ils s'opérèrent à la face de toute la ville, et ils furent deux fois la matière des sermons de saint Ambroise. Je ne doute point que Dieu ne les ait faits pour confondre l'impiété arienne, et pour prendre hautement la défense de la doctrine catholique, qui éprouvait tant de contradictions, et qui était si violemment persécutée. » *Voyez* GAMALIEL.

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise où il est né dans le 12e siècle, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, et une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés, qui manquent de critique et d'exactitude. Il est mort en 1218.

GERVAIS CHRÉTIEN. *Voyez* CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS (Charles Hubert), intendant de la musique du duc d'Orléans, régent du royaume, et ensuite maître de la musique de la chappelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui 1° un livre de *cantates* estimées; 2° trois opéras, *Méduse*, *Hypermnestre*, et les *Amours de Protée*; 3° plusieurs *motets*.

GERVAISE (Nicolas), parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de St.-Vincent de Paule. Le jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernait les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de St.-Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : 1° *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12. 2° *Description historique du royaume de Macaçar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise était revenu en France avec deux fils du roi de Macaçar. 3° *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, in-4, pleine de recherches édifiantes et instructives; Dom Badier l'a jugé avec trop de sévérité et d'aigreur. 4° *Histoire de Boèce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, in-12, 1715 : bon livre dédié à Louis XV, Louis XIV auquel il devait faire cette dédicace étant mort avant la publication de cet ouvrage, qui est dirigé par une critique solide et judicieuse.

GERVAISE (Don Armand-François), frère du précédent, d'abord carme-déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Don Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'était point fait pour être à la tête d'une maison qui demandait un homme de paix. Il voulut faire des changemens au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devait son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le vieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événemens pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé et gouverné*

son institut, il se démit de sa place et voulut la reprendre. Don Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservait partout la manière de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame de Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : 1° Les *Vies de saint Cyprien*, in-4; *de saint Irénée*, 2 vol. in-12; *de Saint Irénée*, 2 vol. in-12; *de saint Paul*, 3 vol. in-12; *de saint Paulin, saint Epiphane*, in-4. Les matériaux ont été pris dans les Mémoires de Tillemont; mais le stile est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité, mais peu de justesse, beaucoup de négligence et d'idées singulières : voilà son caractère. 2° La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12. 3° Les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre. 4° *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuse, mais inexacte. 5° *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé le Prophète, religieux de l'ordre de Cîteaux..., où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états, et sur tous les ordres religieux*, 1745, 2 vol. in-12 (*voyez* Joachim). 6° *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4. Le premier volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du second. 7° *Jugement critique, mais équitable, des* Vies *de feu M. l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Maupeou et Marsollier*, in-12, 1744, Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une manière qui peut paraître satisfaisante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connaître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entièrement à l'esprit aigri et un peu romanesque de don Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. 8° Quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

GÉRY (André-Guillaume de), né à Reims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, et s'appliqua en même temps à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de St.-Léger à Soissons, et de St.-Irénée à Lyon, et fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitz-James à Soissons, et avec M. de Montazet à Lyon, prélats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Géry parvint à être élu supérieur-général de son ordre en 1778, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. Nous avons de lui des *sermons*, des *prônes*, et quelques *panégyriques*. Ce recueil est en 6 vol. in-12, Paris, 1788.

* GESENIUS (Guillaume), en allemand Gbelen ou Geslen, médecin, né en 1760 à Schoningen, dans le duché de Brunswick, et mort le 1er avril 1801, a exercé sa profession à Nordhausen et à Walkenried, et a publié les ouvrages suivans qui sont en allemand, et dont la plupart traitent de la science médicale : 1° *Essai d'une encyclopédie lépidopterologique*, ou *Manuel pour les personnes qui font des collections de papillons*, Erfurt, 1786, in-12; 2° *Pathématologie médico-morale*, ou *Essai sur les passions et leur influence sur les fonctions du corps*, 1786, in-8; 3° de la *Fièvre putride, bilieuse et epidémique des années 1785 et 1786*, Leipsick, 1788, in-8;

4° *Catalogue descriptif des médicamens simples tirés du règne végétal*, d'après l'ordre alphabétique des dénominations usitées dans les pharmacies, Stendal, 1790, in-folio; 5° *Manuel de matière médicale*, 1792 et 1796, in-8.

GESLEN ou GHELEN (Sigismond de), *Gelenius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposait du mérite et du talent, et mourut en 1554, après avoir traduit, du grec en latin, *Josèphe*, *Saint-Justin*, *Denis d'Halicarnasse*, *Philon*, *Appien*, et d'autres auteurs.

GESLER ou GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations et ses cruautés le soulèvement de ses peuples; mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. *Voyez* TELL.

GESNER (Conrad), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort de la peste à Bâle en 1565, à 49 ans, surmonta pour s'instruire tous les obstacles qu'apportait à son éducation la pauvreté de ses parens, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il avait lui seul toute la science » qui avait été partagée entre Pline et Varron. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand I, qui considérait Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquaient les matières qu'il avait approfondies. C'était un écu écartelé. Dans le 1er quartier, on voyait une aigle aux ailes déployées; dans le 2e, un lion armé; dans le 3e un dauphin couronné; dans le 4e un basilic entortillé. On a de lui: 1° une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-folio. C'est une espèce de dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-folio, plus estimé que l'ouvrage même. 2° *Historia animalium*, Zurich, 1551-87, 5 vol. in-folio. Cette compilation offre de grandes recherches; mais elle n'est pas toujours exacte. 3° Un *Lexicon grec et latin*, 1560, in-fol. Gesner possédait bien ces deux langues; mais comme il écrivait pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliothèque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. 4° *Opera botanica*, Nuremberg, in-folio, 1754. 5° *Historiæ plantarum fasciculi duo*, Nuremberg, 1759-70, 2 parties en 1 vol. in-folio. Ce volume fait suite au précédent. 9° *Mithridates de differentiis linguarum*: ouvrage dans lequel il compare 138 langues alors connues, et à la suite duquel il donne le vocabulaire des vagabonds connus sous le nom d'Egyptiens ou Bohémiens. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du grand *Herbier* qu'il avait entrepris, et dont il parle souvent dans ses différens écrits sur la botanique. C'est aussi à Gesner qu'on doit la naturalisation et la culture de la tulipe en France.

GESNER ou GESSNER (Salomon), poète, peintre et graveur paysagiste, né en 1730 à Zurich en Suisse, parut dans son enfance inhabile à toute autre étude qu'à celle de l'écriture et de l'arithmétique. Mais sous cette apparente incapacité il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. Il s'est fait une réputation très distinguée parmi les poètes allemands, et a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu les limites dans lesquelles s'était renfermée jusqu'ici la pastorale, en lui donnant un intérêt tout à la fois plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature, des situations plus touchantes et plus variées, avec un caractère de mœurs plus pur et plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre

par lui-même n'est pas favorable aux mœurs : la tendresse en fait le ressort et le but ; et en général ces sortes de lectures énervent toujours le cœur des jeunes lecteurs, répriment l'énergie de leur âme dans son premier essor, et étouffent les grands sentimens dans leur naissance. Rival infatigable de Klopstock, il ne se rebuta point du peu de succès de ces premières entreprises : il donna en 1755 son *Daphnis* qui le tira de l'obscurité ; et l'année suivante, il publia des *Idylles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de perfection où sa muse se montra modeste, innocente et pleine d'attraits. Enfin il s'éleva à la hauteur de l'épopée dans la *Mort d'Abel*. Ce poème qui renferme de grandes beautés est le titre le plus solide de sa gloire. Ce poète est mort à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 62 ans. Ses *OEuvres* dans lesquelles on rencontre encore son poème du *Premier navigateur*, deux drames *Eraste* et *Evandre*, et des *Lettres sur le paysage*, ont été imprimées à Reutlingen 1775, 3 vol. in-12 ; elles font partie d'une grande collection de poètes allemands, MM. Huber, Turgot, Meister et l'abbé Bruté de Loirelles, en ont publié une traduction française, en 3 vol. grand in-4 ; fig. de Le Barbier, Paris, 1786-93, depuis très souvent réimprimée en 4 et en 2 vol. in-8 ; en 3, 4 ou 6 vol. in-18. La notice placée en tête de l'édition de 1799 est de Petitain. On recherche aussi l'édition qui a été exécutée sous les yeux de l'auteur, Zurich, 1773-1777, 2 vol. in-8, avec des figures dessinées et gravées par Gesner lui-même. La *Mort d'Abel* a été traduite en vers français.

* GESNER (Jean-Jacques), professeur d'hébreu, né à Zurich en 1707, s'est principalement distingué par sa passion pour la numismatique. On lui doit : *Specimen rei nummariæ*, Zurich, 1735, 2 vol. in-fol. : le 2e vol. a pour titre : *Numismata antiqua imperatorum romanorum, latina et græca*. Cette collection, qui réunit presque toutes les médailles grecques et romaines connues au moment de sa publication, est rarement complète, et n'est pas fort estimée, parce qu'on y a admis sans critique des médailles fausses ou suspectes, et que d'ailleurs les planches sont médiocrement gravées. Gesner est mort à Zurich en 1787.

GESSÉE (Jean DE LA), né en Gascogne en 1551, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *poésies latines et françaises*, assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8, et celui des secondes, en 1583, in-8.

* GESSI (François), peintre italien, né à Bologne en 1588, fut surnommé *Guido secondo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide dont il fut l'élève. S'il ne l'égale pas toujours dans la correction du dessin et dans l'expression des affections de l'âme, il ne lui est pas inférieur pour la fermeté du pinceau et le moelleux du coloris. Il ne fallut rien moins que la dignité, la sagesse et la douceur du Guide pour fixer l'esprit volage qui caractérisa les premières années de Gessi. Son maître l'emmena avec lui à Rome. Gessi passa ensuite à Naples où ses talens excitèrent l'admiration et la jalousie. Il eut dans cette dernière ville un procès qui le réduisit à un état de détresse qui, l'obligeant de travailler pour vivre, influa sur son talent et l'entraîna à la débauche, puis à une mort malheureuse. Un de ses plus beaux ouvrages est une *sainte Vierge* avec un enfant Jésus, aux pieds duquel sont prosternés quatre saints. Ses tableaux ne sont pas tous également bons : ceux qu'il exécuta avec vitesse et par besoin d'argent sont presque sans mérite. Il mourut en 1648.

GESTEL (Corneille Van), né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis*, avec fig., La Haie, 1725, 2 vol. in-fol. Cette histoire, estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches et par l'ordre qui y règne, ne l'est guère du côté du stile.

GESVRES. *Voyez* POTIER.

GETA (Septimius), fils de l'empereur

Sévère et frère de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance ; mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère voulait faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, et que Caracalla lui conseillait d'immoler leurs enfans avec eux, Géta dit : « Ne faisons point cela ; trop » de personnes seraient fâchées de la vic» toire que nous venons de remporter » sur les rebelles. » Caracalla ne pouvait le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Géta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune qui, voulant parer les coups, fut blessée à une main l'an 212 de J. C. Géta n'avait pas encore 23 ans ; sa modération promettait au peuple romain des jours heureux et tranquilles. Ceux qui étudient l'histoire en vrais philosophes, remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, et que le temps de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de manière ou d'autre, et les monstres seuls vivent et règnent. (Une tragédie intitulée : *Géta*, a été faite par M. Petitot.)

GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liége, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimans artificiels, faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savans de Paris et de Hollande ; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimans artificiels, etc.* Venlo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en stile assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses instrumens de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc. faites au tour, mais surtout ses aimans artificiels, qui sont d'une force surprenante, sont encore très recherchés des connaisseurs.

* GEYSER (Chrétien-Théophile), habile graveur allemand, né en 1742 à Gorlitz, mourut d'une attaque d'apoplexie le 24 mars 1803. Il était professeur de dessin à l'académie de Leipsick, et membre de plusieurs sociétés de beaux arts. Ses estampes, gravées à la pointe, ont un caractère d'originalité qu'on n'a pas su imiter. On estime surtout ses paysages, avec de petites figures d'après Ferg, Wouvermann et Pynacker, et ses vignettes pour l'édition du Virgile de Heyne.

GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, Marie Stuart et Henri son époux l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avaient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. Geyssolm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste.-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque temps après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte V connaissant les grandes qualités de Geyssolm, et le cas qu'en faisait Jacques VI, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssolm, de retour à peine dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur-général de son ordre. Ce

saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siége de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie; et ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat était sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé: *Examen de la foi calviniste*.

* GEZELIUS (George), littérateur et théologien suédois, né vers 1736, mort le 24 mai 1789, embrassa l'état ecclésiastique, fut curé à Lillkyrka en Néricie, et obtint le titre d'aumônier du roi. On lui doit un *Dictionnaire biographique des hommes illustres de Suède*, Stockholm et Upsal, 1776-78, 3 vol. in-8, et un *supplément* publié en 1780. Ce dictionnaire comprend depuis l'époque de Gustave Ier (1521), jusqu'à Gustave III (1771). Plusieurs reproches ont été adressés à cet ouvrage: 1° des omissions; 2° des articles peu intéressans; 3° des inexactitudes dans la partie bibliographique; cependant on y rencontre des notices fort intéressantes qui ne laissent rien à désirer.

GHÉERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du 16e siècle, s'établit à Bruges, et excella dans les paysages. Vers 1566 il se retira en Angleterre où il mourut. On a de lui: 1° un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection. 2° Les *Fables véridiques*, ou *la Vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4, en flamand. Ce sont les fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connaisseurs; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. 3° L'*Art de l'enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN (Jacques), graveur hollandais. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui *le Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHÉNART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liége, vers l'an 1522, fut chanoine de l'église de Liége, vice-doyen, inquisiteur de la foi et professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1er mars 1595, fort regretté surtout des pauvres dont il avait été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4. On a encore de lui: *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi ss. missæ officium, juxta morem diœcesis Leodiensis; item, Hildeberti, Cenomanensis episcopi, poema de officio missæ;* Anvers, 1570, in-12.

* GHÉRARDESCA, nom d'une famille de la noblesse immédiate de Toscane.— GHÉRARDESCA (Philippe), musicien et compositeur italien, né à Pistoie en 1730, mort à Pise en janvier 1808, fut un des plus habiles élèves du célèbre Martini. On lui doit six *sonates* pour piano et violon; mais ce qui lui fit le plus d'honneur fut la *Messe de Requiem* qu'il composa en 1803, pour la mort du roi d'Etrurie, et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. Il avait composé pour les théâtres de Toscane un grand nombre d'*opéras* qui eurent beaucoup de succès. Nommé en 1770 maître de musique de la cour de Léopold, grand-duc de Toscane, il cessa dès lors de travailler pour le théâtre et enseigna la musique aux nombreux enfans du prince; plus tard il fut attaché au service de Louis de Bourbon roi d'Etrurie, puis il se retira à Pise.

* GHESQUIÈRE de RAEMSDONK (Joseph de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des auteurs du recueil des Bollandistes, et prit ensuite, dans cette vaste compilation, les vies des saints de la Belgique qu'il fit paraître sous le titre de *Acta sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4, avec des commentaires et des notes critiques, historiques, etc. Après la suppression de son ordre, il se retira

à Bruxelles ; puis à l'aproche des armées françaises (1794), il se rendit en Allemagne où il est mort en 1804. On a encore de lui des *Dissertations sur les différens genres des médailles antiques*, Nivelle, 1779 ; *sur l'auteur du livre de l'Imitation de J. C.*, 1775, in-12, publiées par l'abbé de St.-Léger qui y a joint un avertissement et des notes; un *Mémoire sur trois points intéressans de l'histoire des Pays-Bas*, etc. et plusieurs autres ouvrages sur les *dîmes* et les *monnaies*.

GHILINI (Jérôme), né à Monza, dans le Milanais, en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savans sont : 1° *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. 2° *Teatro di nomini letterati*, en 2 vol. in-4, Venise, 1647, livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI (Camille). *Voyez* FREGOSE (Baptiste).

GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, et mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabroni, et ensuite du cardinal Colligola. Il avait tout ce qu'il fallait pour ces places : une vaste littérature et la connaissanee des langues. Divers écrits en faveur du saint-Siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avait montré des sentimens trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'était acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle et pure latinité : son stile était plein de dignité et d'onction. On a de lui divers ouvrages ; les principaux sont : 1° une *traduction* latine du *Traité* de Benoît XIV, *sur les fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le sacrifice de la Messe*, Padoue, 1745. 2° Une *version* en italien *du livre de S. Jean-Chrysostôme sur le sacerdoce*. 3° *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754. 4° Les *Amours de Chéréas et Callirhoé*, traduites du grec, Rome, 1755 et 1756. 5° Une *édition* du *commentaire de Philon*, évêque de Carpasi, *sur le Cantique des cantiques*. 6° Une excellente *version* italienne *de la Bible*, imprimée après sa mort. 7° Une *traduction* des *Institutiones ecclesiasticæ* de Benoît XIV, etc. Ce prélat était un homme très laborieux. Il avait de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère ; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenait les disgrâces avec fermeté : ses manières étaient honnêtes, et il était également propre à vivre avec les grands et avec les gens de lettres.

* GIANELLA (François), jésuite, mathématicien, naquit à Milan le 13 janvier 1740. A l'âge de 16 ans, il entra chez les jésuites et fit ses études à Turin, au collége de cet ordre, et eut pour condisciple le célèbre Lagrange. Après la suppression de cette congrégation, il occupa à Pavie, et ensuite à Milan, les chaires de physique et de mathématiques, et mourut dans cette ville le 15 juillet 1810. On a de lui 1° *Miscellanea Taurinensia*, 1769, contenant plusieurs *mémoires* fournis à l'académie de Turin (fondée en 1762), dont il était membre depuis sa création ; 2° *De tensione funium* ; Milan, 1775, ouvrage très estimé des savans ; 3° *De igne*, ibid. 1772 ; 4° *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778 ; 5° *Elementi di matematica*, ib. 1781.

*GIANNETTASIO (Niccolo PARTENIO), jésuite napolitain, poète latin moderne, né en 1648, professa la philosophie dans la Calabre, et ensuite les mathématiques dans le grand collége de Naples. Malgré les travaux qu'exigeaient les chaires qu'il remplissait, et la faiblesse de sa santé, il cultiva, avec beaucoup de succès, la poésie latine, et publia successivement : 1° des *églogues*. 2° Un poème sur la navigation, en 8 livres, sous ce titre : *Ni-*

colai Parthenii Giannettasii neapolitani, societate Jesu, piscatoria et nautica. 3° *Halieuticorum libri X*, 1689, in-8, poème sur la pêche. 4° *Naumachicorum libri V*, 1690, poème sur la guerre de mer. 5° *Bellicorum libri X*, poème sur la guerre de terre. 6° une *Année savante*, divisée en 4 poèmes : *Æstates Surrentinæ*, 1697 ; *Autumnus Surrentinus*, 1698 ; *Hyemes Puteolani*, et *Ver Herculanum*, 1704. 7° une *Cosmographie* et une *géographie*. Tous ces ouvrages forment 12 volumes, réimprimés chacun plusieurs fois, et réunis à Naples en 1715, 5 vol. in-4. Sa poésie a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance ; on y trouve des détails rendus avec des couleurs poétiques, et surtout avec beaucoup de clarté; tels que la description de la boussole, l'origine des vents, leur caractère, etc. On a encore de lui : 8° *Panegyricus et carmen seculare Innocentio XII*, Naples, 1699, in-8. 9° *Panegyricus in funere Innocentii XII*, 1700. 10° *Xaverius Viator*, Naples, 1713 et 21, 3 vol. in-4 : ouvrage de sa jeunesse, qu'il n'a pas achevé. 11° Une *Histoire de Naples*, en latin et en fort bon stile, comme toutes ses productions; mais ce n'est qu'une espèce de traduction de l'histoire de Summonte. Ses poèmes didactiques sont dans le genre de Sannasar, et ses autres ouvrages méritent d'être lus. Ce savant religieux employa le produit de ses ouvrages, qui eurent un grand débit dans toute l'Europe, à faire construire une superbe église dédiée à la Vierge Marie, à laquelle il avait une dévotion particulière. Il mourut à Massa, dans le collége de sa société, le 10 septembre 1715.

* GIANNI (Francisco ou François), célèbre improvisateur italien, né à Rome vers 1760 de parens pauvres et obscurs, passa ses premières années dans la boutique d'un tailleur. Il gagnait sa vie à faire des corsets, lorsque la lecture du *Tasse* et de l'*Arioste* lui révéla son talent pour la poésie : les strophes du peintre d'Herminie et celles du chantre de Roland se représentaient sans cesse à son imagination, et plus d'une fois on le vit poser l'aiguille pour réciter avec une espèce de délire quelques-uns de leurs beaux vers. Lui-même commença à improviser, et, à travers plusieurs défauts qu'on apercevait dans ses morceaux enfantés sans travail, on remarquait des traits sublimes. Il abandonna donc son métier, et Gênes fut témoin de ses premiers essais qui furent aussi ses premiers triomphes. Il parcourut l'Italie, accompagné de son ami Perachi dont il partageait les sentimens républicains. La révolution française et bientôt la fondation de la république cisalpine enflammèrent son imagination brillante et féconde; il chanta le vainqueur de l'Italie ; Buonaparte devant lequel il improvisa à Milan, en 1796, eut l'idée d'en faire un législateur, et il le fit nommer membre du conseil des *Juniori*. Nous ignorons ce que le républicain Gianni fit dans cette assemblée politique, et s'il sut improviser de bons discours comme il improvisait de bons vers. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que son talent était déplacé. Lorsque les Russes s'emparèrent d'une partie de l'Italie, Gianni fut enfermé dans la forteresse de Cataro, d'où il ne sortit qu'en 1800. Alors il vint en France, chanta les exploits de l'empereur, et reçut de sa munificence le titre de *poète impérial*, avec une pension de 6000 francs. C'était chez M. de Corvetto, alors conseiller d'état, et depuis ministre des finances, qu'avaient lieu les plus brillantes scènes d'improvisation. Là Gianni chantait en vers, quelquefois sublimes, des morceaux que lui inspirait la reconnaissance : et cette reconnaissance n'était ni imposée ni factice; naturellement admirateur des grandes actions, il aimait un peuple chez lequel il trouvait une généreuse hospitalité. Ses *chants guerriers* sur les batailles de Marengo, d'Austerlitz, de Iéna, de Friedland, etc., sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Quelquefois aussi il improvisait des morceaux gracieux sur des sujets qui ne demandaient point les tons mâles et vigoureux que sa muse semblait employer de préférence. Plusieurs de ses chants improvisés ont été imprimés avec la traduction française en regard, et les

Journaux français et italiens en ont fait les plus grands éloges. On a aussi imprimé en 1813 les chants pleins de grâces et de sentiment qu'il fit en l'honneur de Mlle Brignole qui fut sa bienfaitrice; ils ont pour titre *Saluti del mattino e della sera*, et sont dédiés au célèbre antiquaire Visconti. Le génie de Gianni parut s'éteindre avec la puissance de Buonaparte : après avoir trouvé ses plus belles inspirations dans la fortune de ce conquérant, il fut terrassé par ses revers : cependant il ne fut point privé de sa pension; mais ayant eu le malheur de perdre Mlle Brignole en 1815, il consacra à la piété les accens plaintifs de sa muse. Plongé dans la dévotion la plus ardente, il aspirait à la perfection de la vie contemplative et croyait être en communication avec les anges : son talent ne reparut au milieu des écarts d'une imagination toujours brillante, mais désordonnée, que pour lui dicter des *sonnets* que le poète adressait à Dieu, et un *testament en vers*, dans lequel il faisait des legs à la Vierge et aux saints. Il est mort à Paris en 1823. Une partie de ses *œuvres* a été recueillie en 1807 à Milan, en 5 petits volumes in-12. Le célèbre poète Monti disait en parlant de Gianni : *Natura ha fatto di tutto per formarne un gran poeta.*

* GIANNINI (Joseph), médecin distingué, naquit en 1773 à Parabiégo près de Milan. Ses parens le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais il étudia en secret la médecine, et parvint à se faire recevoir docteur en 1796, après avoir suivi les leçons de Franck, puis de Scarpa dont il fut un des élèves les plus distingués. En 1810 il fut nommé médecin de la cour, et dut cette place à sa grande réputation. Il mourut le 18 décembre 1818. Giannini fut un des médecins qui contribuèrent le plus à l'établissement et aux progrès de la nouvelle méthode médicale italienne. Ses principaux ouvrages sont 1° *Memorie di medicina*, 1800-1802, 4 vol. in-8; 2° *Della natura della febrie del miglior metodo di curali*, Milan et Naples, 1805-1817, 2 vol. in-8, traduit en français par Heurteloup, Paris, 1808, 2 vol. in-8, et en partie par Jouerne, sous le titre suivant : de la *Goutte et du rhumatisme*, Paris, 1810, in-8 avec des *Notes* du docteur Marie de St.-Ursin.

GIANNONE (Pierre), né dans le royaume de Naples, vers 1680, s'est rendu pendant quelque temps fameux par une *Histoire de Naples*, où il avait rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la religion en général, et surtout contre le siége de Rome; c'est une compilation faite sans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaise foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'église catholique et ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il chercha un asile dans les états du roi de Sardaigne. C'était le sage Charles-Emmanuel III qui, instruit des qualités de l'auteur et de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maison où il mourut en 1748. Cette satire grossière, sous le nom d'*Histoire*, est divisée en 40 livres, et imprimée à Naples, en 4 vol. in-4, 1723. Le mépris où elle est tombée, l'a rendue assez rare. La traduction française qu'en fit un certain Desmonceaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haie, 1742, 4 vol. in-4), est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire, tout ce qui regarde la partie ecclésiastique; c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques, etc.* Excellent régal pour des sectaires, ennemis de l'église catholique et de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*OEuvres posthumes*, 1760, in-4, qui contient sa profession de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, jésuite, a solidement réfuté les erreurs et mensonges de Giannone dans ses *Reflessioni morali e teologiche*, Rome (sous le nom de Cologne), 1728, 2 vol. in-4. (L'abbé Fernando Panzini a écrit en italien, et Fabroni en latin la vie de Giannone.)

* GIARDINI (Félice), célèbre violon, né à Turin en avril 1716, mort en Russie en septembre 1796, séjourna long-temps à Londres, où son arrivée fit une époque mémorable dans l'histoire de la musique instrumentale de ce pays. Il y introduisit

le bon goût, et fonda en Angleterre une école de violon, qui a donné dans la suite d'excellens professeurs. Ce musicien s'était fait admirer en Italie, en France et en Russie. Ses *œuvres* sont pleins de goût et d'harmonie; mais on trouve que le chant est trop dominé par la partie instrumentale dans laquelle il excellait. Ce sont six œuvres de sonates, deux œuvres de quatuor, un œuvre de quintette, six sonates. Il a laissé en manuscrits deux œuvres ou *Trios de familles*, quatre sonates de violon et un œuvre de sonate d'alto avec accompagnement de guitare.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *discours* et de *tragédies* à l'usage des colléges; mais son principal ouvrage est la *traduction latine* de l'*Histoire du concile de Trente* de Pallavicin, Anvers, 1670, 3 vol. in-8.

* GIBBON (Edouard), célèbre historien anglais, né d'une famille ancienne, mais peu connue, à Pidney dans le comté de Kent, le 27 avril 1737, fit ses études d'une manière plus solide que brillante à l'université d'Oxford. Son goût pour les lectures sérieuses fut précoce. de bonne heure il s'occupa d'histoire, de philosophie et de religion. Il lisait avec prédilection l'*Histoire des variations des Eglises protestantes de Bossuet*: ce livre produisit son effet inévitable; Gibbon abjura le protestantisme, et la cérémonie eut lieu le 8 juin 1753. Envoyé à Lausanne par son père, mécontent d'un pareil changement, il fut mis à la disposition d'un ministre, M. Pavillard, qui trouva dans sa résistance des argumens auxquels il ne put répondre. Mais bientôt fatigué de ces disputes théologiques, Gibbon fit par obéissance aux ordres de sa famille, ce que jamais il n'aurait fait par conviction: il rentra dans la secte de ses pères et redevint protestant. Contrarié dans sa foi religieuse, il le fut encore dans les sentimens de son cœur · son père, qui avait blâmé sa conversion, s'opposa aussi à son union avec Mlle Churchod depuis Mme Necker, et cette fois encore il céda à l'autorité paternelle. De Lausanne il revint en Angleterre où il voulut essayer la carrière militaire. Après avoir obtenu le grade de capitaine, dans la milice de Hampshire, il renonça à cet état, vint à Paris et retourna à Lausanne, où il a séjourné un an. Il visita ensuite Rome et l'Italie. De retour en Angleterre, il perdit, vers 1770, son père qui lui laissa une fortune considérable. Il entra au parlement en 1774, où il siégea l'espace de 8 ans sans prendre une seule fois la parole. En 1783 il revint à Paris, alla ensuite à Lausanne, et ne quitta la retraite charmante qu'il avait dans cette ville qu'en 1793, environ un an avant d'aller mourir dans sa patrie, où il s'était rendu, malgré la faiblesse de sa santé, pour partager la douleur de l'époux, devenu veuf, de lady Sheffield. Tels sont les événemens de la vie de Gibbon, si l'on en excepte la partie la plus importante, la composition et la publication de ses ouvrages. Dès l'âge de 15 ans, il conçut l'idée d'une dissertation historique intitulée le *Siècle de Sémiramis*: son but était non pas seulement de célébrer ce grand personnage, mais de déterminer d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'alors l'époque où cette princesse a vécu; plus tard il fut mécontent de ce travail et il le brûla. En 1761 il fit paraître son *Essai sur l'étude de la nature*, 1 vol. in-12, écrit en français avec une pureté remarquable: il fit sensation à Paris, et lorsque l'auteur y arriva en 1763, il fut accueilli avec le plus grand empressement par tous les littérateurs et les savans de la capitale. En 1765 parut le premier livre de l'*Histoire de la liberté suisse*. Gibbon participa en même temps à la rédaction des *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*. Il n'avait encore rien publié dans sa langue maternelle. Son premier ouvrage écrit dans l'idiôme anglais est intitulé: *Observations critiques sur le sixième livre de l'Enéide*, Londres, 1770. « Ce fut à Rome, dit-il, que le 15 oc-
» tobre 1764, étant assis et rêvant au mi-
» lieu des ruines du Capitole, tandis que
» les moines déchaussés chantaient vê-
» pres dans le temple de Jupiter, je me
» sentis frappé pour la première fois
» de l'idée d'écrire l'histoire de la déca-

» dence et de la chute de cette ville. » On peut concevoir par ce passage extrait de ses mémoires dans quel esprit cet ouvrage a été fait : le christianisme succédant au paganisme, des cénobites à des augures, des vêpres à des mystères. Voilà ce qui excite son indignation et ce qui lui fait mettre la main à la plume. L'histoire de la *Décadence et de la chute de l'empire romain* a eu dans le siècle philosophique le plus grand succès. En très peu de temps elle eut trois éditions et deux contrefaçons. Le premier volume parut en 1776, le deuxième et le troisième en 1781, et les trois derniers en 1788. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues; Louis XVI en avait commencé la traduction; mais ayant remarqué les attaques continuelles que l'historien anglais ne cesse de faire au christianisme, il abandonna ce travail qui fut continué par Leclerc de Sept-Chênes, par Cantwell, Demeunier, Boulard et Marigné. Barbier (*Dict. des anonym.* n° 7489) dit que les trois premiers volumes sont du roi. La traduction entière a été refondue par M. Guizot et publiée en 1812 en 13 vol. in-8 avec une *notice sur la vie et les ouvrages* de Gibbon et des *notes* sur son *Histoire du Christianisme*. Une chose bien singulière, c'est l'acharnement avec lequel cet historien a poursuivi dans plusieurs chapitres de son premier volume, les chrétiens et leur religion : sa raison que l'éloquence de Bossuet avait ramenée au catholicisme, se trouva sous l'influence d'un septicisme qu'un séjour de trois mois à Paris lui avait inspiré : l'école des philosophes faisait alors de nombreux adeptes avec d'Alembert, Diderot, d'Holbach, Helvétius, etc. Nous l'avons vu catholique, il redevint protestant, il écrivait un jour à lord Scheffield qu'il était païen. Nous pensons qu'il voulait dire qu'occupé exclusivement de l'histoire de Rome, il s'était identifié avec les Romains de cette époque hostile au christianisme, et qu'il avait parlé comme aurait réellement parlé un Romain des premiers siècles. La vérité est que Gibbon était comme Bayle, indifférent à tous les croyances religieuses; que devenu historien de Rome ancienne, il ne vit que la capitale de l'empire païen; dès lors il raisonne, juge et parle comme un disciple de Julien. Aussi voyez-le dans ses justes regrets sur l'état déplorable où sont les monumens de la vieille Rome : son œil ne rencontre que des ruines, il n'aperçoit que des décombres, et le vatican et l'église de St-.Pierre et tous ces monumens de Rome chrétienne échappent à ses regards : il a des larmes pour les débris du Colisée; il n'a aucun cri d'admiration pour ces édifices élevés sous les Médicis, pour ces peintures de Raphaël, ces statues, que sais-je? pour toutes ces merveilles modernes qui font palpiter les cœurs autant que ces vieux restes du passé. Voyez-le encore raconter froidement les vertus des premiers chrétiens, le courage héroïque des martyrs, les prodiges qui signalaient leur mission : et un peu plus loin il s'extasie sur la valeur de Tamerlan, sur les exploits des Tartares. On dirait que tout ce qui est chrétien porte une tache originelle, une marque de proscription : c'était ainsi qu'on raisonnait dans le siècle dernier : pouvons-nous croire qu'au 19e la civilisation ait fait sous ce rapport des progrès bien grands, et n'est-ce pas encore un crime d'être chrétien? Les docteurs Watson, White, Cheisam, Witaker, Priestley, sir David, Dalrymple, etc. et dernièrement encore M. Guizot ont relevé quelques-unes de ses erreurs : il serait à souhaiter qu'ils les eussent relevées toutes, du moins celles qui peuvent nuire à la vérité religieuse. Nous signalons surtout les 15e et 16e chapitres du premier volume, comme étant ceux qui en contiennent un plus grand nombre. Ces deux chapitres ont été réfutés dans le *Spectateur français au 19e siècle*. Gibbon les a défendus dans une brochure : mais sa défense constate même encore davantage cet esprit de dénigrement qu'il aimait à répandre sur la religion chrétienne. Jamais il ne comprit ce qu'il y avait d'avenir dans le berceau de ce culte, surtout pour la civilisation : tandis que le polythéisme, sans parler de l'erreur de son origine, ne pouvait plus convenir à des esprits raisonnables : il était, il est vrai, la base fondamentale de la société

et de l'empire romain ; la base s'écroulant, l'édifice devait tomber : et pouvait-il subsister ce colosse qui menaçait le monde, que les Barbares méprisaient et qui ne pouvait plus se soutenir ; il eût péri, lors même que la religion chrétienne n'eût pas contribué à sa chute : il eût péri, et sans la religion chrétienne, le monde serait tombé dans un chaos. Ajoutons pour terminer nos critiques, que Gibbon n'avait pas cette profondeur de conception qui eût été nécessaire pour un pareil sujet ; qu'il avait une vaste érudition, mais qu'il ne s'élevait guère au dessus de ces connaissances historiques : il était doué de l'esprit philosophique qui examine, décompose et peint avec habileté tous les détails de l'histoire dont il s'occupe : mais il n'avait pas ces grandes vues de Montesquieu, et, quoiqu'on l'ait dit, son ouvrage ne fut pas le complément de l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de l'empire des Romains*. « Gibbon, moins » fort, moins profond, moins élevé que » Montesquieu, dit M. Guizot dans la pré- » face de sa traduction, s'empara du su- » jet dont celui-ci avait indiqué la richesse » et l'étendue : il suivit avec soin le long » développement et l'enchaînement pro- » gressif de ces faits, dont Montesquieu » avait rappelé quelques-uns, plutôt pour » y rattacher ses idées que pour faire » connaître au lecteur leur marche et » leur influence réciproque : l'historien » anglais, éminemment doué de cette pé- » nétration qui remonte aux causes, et » de cette sagacité qui démêle parmi les » causes vraisemblables celles qu'on peut » regarder comme vraies ; né dans un siè- » cle où les hommes éclairés étudiaient » curieusement toutes les pièces dont se » compose la machine sociale, et s'appli- » quaient à en reconnaître la liaison, le » jeu, l'utilité, les effets et l'importance ; » placé par ses études et par l'étendue de » son esprit, au niveau des lumières de » son siècle, porta dans ses recherches » sur la partie matérielle de l'histoire, » c'est-à-dire sur les faits eux-mêmes, la » critique d'un érudit judicieux ; et dans » ses vues sur la partie morale, c'est-à- » dire sur les rapports qui lient les évé- » nemens entr'eux et les acteurs aux évé- » nemens, celle d'un philosophe habile. » Lord Sheffield a donné une édition des *OEuvres diverses de Gibbon* avec ses *Mémoires*, Londres, 1814, 5 vol. in-8.

* GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et littérateur correspondant de l'Institut de France, naquit à Aix en Provence le 17 août 1739 : ses dispositions pour la peinture se manifestèrent de très bonne heure, et il résista au désir de ses parens qui voulaient le destiner au commerce ou au barreau. Ce fut Arnulfi, élève du chevalier Benedetto Lutti, célèbre peintre florentin, qui lui donna les premières leçons de son art. Il vint ensuite en Italie où il se forma à l'école des Raphaël, des Jules Romain et des Polidore de Caravage ; il étudia surtout les ouvrages de ce dernier, il apprit dans ses belles compositions la peinture à fresque, genre négligé en France alors comme aujourd'hui. Après avoir séjourné dix ans à Rome, et avoir obtenu de l'académie de Parme un prix pour son tableau *d'Achille combattant le fleuve Scamandre*, il vint en France où il s'est fait un nom distingué par ses peintures à fresque. En 1771 il fut chargé de peindre la grande salle de l'école de chirurgie, aujourd'hui l'école de médecine, dont on venait de poser les fondemens : cette composition était terminée en 1773 : elle a 72 pieds de longueur sur 18 de hauteur, elle est divisée en trois parties : dans la principale *Louis XVI sur son trône est entouré des vertus royales protectrices des sciences et des arts* : dans les deux autres parties sont d'un côté *Esculape donnant à ses disciples, une leçon d'anatomie*, et de l'autre la *fin d'une bataille et les soins donnés aux blessés par les chirurgiens*. Gibelin a exécuté pour le même édifice une figure colossale *d'Hygée* déesse de la santé, et six figures de grandeur naturelle représentant les différentes parties de la chirurgie, l'*Ostéologie*, l'*Angiologie*, etc. A l'école militaire il a décoré de peintures à fresque les frontons des deux pavillons méridionaux ; d'un côté il a placé le *Génie des sciences militaires*, et de l'autre *le dieu Mars*.

Dans l'église des capucins, rue Neuve Sainte-Croix, chaussée d'Antin, il avait peint, toujours à fresque, une *prédication de St.-François*. Telles sont les principales fresques de cet artiste qui a fait aussi des tableaux à l'huile, dont les meilleurs sont l'*Accouchement* qu'il a gravé lui-même, et la *Saignée*, qu'il fit l'une et l'autre pour l'école de chirurgie. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui; M. Beisson, le *Chagrin monte en croupe*; Parparati, la *Prêtresse compatissante*, etc. On trouve les gravures de la grande fresque de l'école de chirurgie dans la *description des écoles de chirurgie* par M. Gondoin, 1780, in-folio. Gibelin était instruit et judicieux; il écrivait avec facilité : il a composé un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : 1° *Lettres sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix en Provence, et sur les antiquités qu'elle renferme*, Aix, 1787, in-4, avec onze planches; 2° *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel-de-ville d'Aix*; 3° plusieurs *mémoires* dans ceux de l'Institut et dans la *décade*; 4° *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an 8, in-4; 5° un *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, an 3.

* GIBELIN (Jacques), médecin, frère du précédent, naquit à Aix le 16 septembre 1774, où il fit de très bonnes études. A 20 ans il était déjà reçu docteur en médecine. Il se rendit ensuite à Paris où il resta 3 ans pour y étudier l'histoire naturelle, et où il se lia avec Berthollet et Broussonnet; il alla ensuite à Londres, pour y apprendre la médecine anglaise, y séjourna pendant plusieurs années, et y fut reçu membre de la société médicale. A son retour en France, il a publié des *traductions* de différens ouvrages de médecine des plus célèbres auteurs anglais : il a fait aussi paraitre des *abrégés*, dés *mémoires* et des *articles* sur les sciences naturelles, insérés dans le *recueil des Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, depuis son origine jusqu'en 1792. Il a encore traduit et publié différens *ouvrages italiens de Fontana*. Retiré dans sa ville natale, il devint en 1791 conservateur de la bibliothèque publique. En 1809 il fut l'un des fondateurs de la société académique d'Aix dont il devint le secrétaire perpétuel : on trouve dans le 1er vol. des *Mémoires de l'académie d'Aix*, plusieurs *Notices et dissertations* de Gibelin. Il est mort le 4 février 1828. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Expériences et Observations sur différentes espèces d'air*, traduit de Priestley, 1775-1780, 9 vol. in-12; 2° *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air*, traduit du même auteur, 1782-1787, 4 vol. in-12; 3° *Observations sur les maladies syphilitiques*, traduites de Swediaur, 1784, in-8; 4° *Elémens de minéralogie*, traduits de l'anglais, de Kirwan, 1785, in-8; 5° *Observations physiques et chimiques* d'après Fontana, 1784; 6° *Histoire naturelle* extraite des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, 1784, 2 vol. in-8; et *Botanique, physique végétale, agriculture, jardinage et économie rurale, extraits des mêmes Transactions*, 1791, 2 vol. in-8; 7° *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, par Félix Fontana, traduit sur le manuscrit italien de l'auteur, son ami particulier, 1791, 2 vol. in-4; 8° *Mémoire de la vie privée de Franklin écrite par lui-même*, 1791, in-8. Il en possédait le manuscrit original. Il a aussi continué la traduction de l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine de Fergusson*. Les trois derniers vol. et la moitié du premier sont de lui, quoiqu'on attribue toute cette traduction à Demeunier. On peut consulter une *Notice sur Gibelin* par M. Emeric David, dans la *Revue encyclopédique*, tome 37, page 875 et suiv.

GIBERT (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la

retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture était simple et frugale; toutes ses actions respiraient la candeur et la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre en 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de sa savante plume sont: 1° *Mémoires concernant l'Ecriture sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Eglise*, volume in-12 qui n'eut point de suite; 2° *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*. La 2ᵉ édition augmentée d'observations importantes, puisées dans les Mémoires du Clergé, est de 1736, 2 vol. in-4; 3° *Consultations canoniques sur les sacremens en général et en particulier*, 1725, 12 vol. in-12; 4° *Tradition* ou *Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4. Il démontre par une suite non interrompue de monumens les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident, que cette matière a toujours été soumise à la juridiction de l'Eglise. Ces argumens tirés de l'autorité sont d'ailleurs exactement conformes aux lumières d'une saine raison, à toutes les notions du christianisme et aux intérêts de la société civile. « J'ai frémi, dit un » sage et savant protestant (M. de Luc), » j'ai frémi toutes les fois que j'ai en» tendu discuter philosophiquement l'ar» ticle du mariage. Que de manières de » voir, que de systèmes, que de passions en » jeu! On nous dit que c'est à la légis» lation civile d'y pourvoir; mais cette » législation n'est-elle donc pas entre les » mains des hommes dont les idées, les » principes changent ou se croisent? » Voyez les accessoires du mariage qui » sont laissés à la législation civile; étu» diez, chez les différentes nations et » dans les différens siècles, les variations, » les bizarreries, les abus qui s'y sont in» troduits, vous sentirez à quoi tiendraient » le repos des familles et celui de la so» ciété, si les législateurs humains en » étaient les maîtres absolus. Il est donc » fort heureux que, sur ce point essen» tiel, nous ayons une loi divine, supé» rieure au pouvoir des hommes. Si elle » est bonne, gardons-nous de la mettre » en danger, en lui donnant une autre » sanction que celle de la religion. Mais il » est un nombre de raisonneurs qui pré» tendent qu'elle est détestable; soit: il en » est pour le moins un aussi grand nom» bre qui soutiennent qu'elle est sage, » et auxquels on ne fera pas changer d'a» vis. Voilà donc la confirmation de ce » que j'avance; savoir, que la société se » diviserait sur ce point, selon la prépon» dérance des avis en divers lieux. Cette » prépondérance changerait par toutes les » causes qui rendent variable la législa» tion civile, et ce grand objet qui exige » l'uniformité et la constance, pour le » bonheur et le repos de la société, serait » le sujet perpétuel des disputes les plus » vives. La religion a donc rendu le plus » grand service au genre humain, en » portant sur le mariage une loi sous la» quelle la bizarrerie des hommes est » forcée de plier; et ce n'est pas là le » seul avantage que l'on retire d'un code » fondamental de morale, auquel il ne » leur est pas permis de toucher. » (*Lettres sur l'Hist. de la terre et de l'homme*, tome 1, p. 48.) *Voy.* Dominis, Espense, Gerbais, Launoy, Pothier. 5° *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore.

GIBERT (Balthazar), parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit pendant 50 ans avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris qu'il honorait par ses talens, et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la con

stitution *Unigenitus* le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Regennes, dans la maison de l'évêque en 1741, à 79 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° la *Rhétorique*, ou *les règles de l'éloquence*, in-12 : ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'*Orateur* de Cicéron et des *Institutions* oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette rhétorique. Le stile en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère. 2° *Jugemens des savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugemens* de Baillet et pour le fond et pour la forme, a eu pourtant moins de cours. 3° Des *Observations* assez justes sur le *Traité des études* de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots; Gibert répliqua : mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes, en les attachant l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT (Joseph-Balthasar), neveu de Balthasar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au parlement de Paris, membre de l'académie des Inscriptions, secrétaire de la librairie et imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui 1° *Lettres à M. Fréret sur l'histoire ancienne*, 1741, in-12. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, Paris, 1744, in-12. Don Jacques-Martin, bénédictin, a fait une critique de ces mémoires, sous le titre d'*Eclaircissemens historiques sur les origines celtiques et gauloises*. 3° *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-12. 4° *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756. 5° Grand nombre de *dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

GIBERTI (Jean-Matthieu), pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme, fut employé par les papes Léon X et Clément VII dans des affaires importantes. Il était fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocèse avec tant de sagesse, de zèle et de prudence, que saint Charles-Borromée et plusieurs autres évêques établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il était l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avait une presse dans son palais pour l'impression des Pères grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de saint Jean-Chrysostôme sur saint Paul*, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4, seconde et très belle édition.

GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, après l'an 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres, un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4. Il y enseigne des choses qui paraissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansénius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Pères grecs*, p. 148. On peut cependant assurer qu'il aimait sincèrement la vérité. Dès qu'il

sut que le saint-Siége avait condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui restèrent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux carmélites en 1649. Il était ami intime de Descartes et du Père Mersenne.

* GIBRAT (Jean-Baptiste), prêtre de la Doctrine chrétienne, né en 1722 aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes, fut chargé, par ses supérieurs, de professer les belles-lettres dans les colléges de la congrégation, et il le fit avec succès pendant 12 ans. On lui confia alors la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé par le département principal du collége de Castelnaudary. L'Assemblée constituante ayant accepté la constitution civile du clergé, il y adhéra, et exerça ses fonctions ecclésiastiques; il fut néanmoins persécuté et emprisonné. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudary en décembre 1803. On a de lui 1° une *Géographie ancienne et moderne*, 1790, 4 vol. in-12; 2° une *Géographie moderne*, qui a eu jusqu'à 7 éditions; 3° un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*; 4° un *Rituel d'Alet*; 5° un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse; 6° des *Hymnes* pour les offices de l'Eglise. Il avait composé un office pour la fête perpétuelle du rétablissement du culte décrété par les évêques constitutionnels assemblés à Paris en concile : cette fête n'a jamais été célébrée.

GIBSON (Edmond), savant anglais, né en 1669, évêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, mourut le 6 septembre 1748. Il s'est plus distingué par les traductions enrichies de notes et les éditions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit 1° *Chronicon saxonicum a Christo nato ad annum* 1154, Oxford, 1692, in-4. Cette chronique d'Angleterre, utile et curieuse, écrite en langue saxone, est traduite en latin par Gibson. 2° *OEuvres posthumes de Henri Spelman* (voyez SPELMAN). 3° *La Grande-Bretagne* de Cambden, traduite en anglais, avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol. 4° *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale*, Oxford, 1692, in-4. 5° *Codex juris ecclesiastici anglicani*, 1711, in-fol.

GIÉ (Le maréchal de). *Voyez* ROHAN.

GIEZI. *Voyez* ÉLIZÉE.

GIFFEN (Hubert), *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né vers l'an 1533, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstadt; le duc de Bavière ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague en 1604. On a de lui des *Commentaires sur la Morale et la Politique d'Aristote*, in-8, sur *Homère*, sur *Lucrèce*; et plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et surtout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, et on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvino Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit et les hugenots en furent très-mécontens.

* GIFFORT (William), poète et traducteur anglais, naquit à Ashburton dans le Dévonshire en avril 1757. Comme il le dit lui-même dans une notice sur sa vie qui se trouve au commencement de sa *traduction de Juvénal*, il était fils d'un matelot qui se fit depuis vitrier, et qui mourut de bonne heure. Privé de son père et de sa mère à l'âge de 13 ans, il fut placé par son parrain à bord d'un caboteur; mais il ne tarda pas à abandonner ce dur métier et fut mis en apprentissage chez un cordonnier : il y resta jusqu'à 20 ans. Pendant tout ce temps il avait manifesté le goût le plus vif pour

la poésie et pour les mathématiques : il avait profité de tous ses momens de loisir pour s'y livrer. Comme il manquait de papiers et de plumes, il écrivait avec un poinçon sur des lanières de cuir : quelques-unes de ses productions tombèrent entre les mains de William Cookeslay chirurgien qui les trouva bonnes, s'intéressa au sort du poète, et fit une souscription en sa faveur, dans le but de lui donner des moyens d'instruction. Les progrès de Giffort furent rapides : ils déterminèrent ses protecteurs à l'envoyer à l'université d'Oxford où il obtint la place de lecteur de la Bible au collége d'Exester. Il fit ensuite paraître plusieurs ouvrages qui donnèrent une bonne opinion de son talent : 1° la *Baviade* où il censura le mauvais goût des poètes de l'école de la *Crusca* ; 2° la *Méviade* où il tourne en ridicule le genre romanesque et l'usage des machines au théâtre : en 1813 ces deux poèmes avaient eu 9 éditions. Cependant sa critique est dure, grossière et pleine de personnalités. Parmi ses autres ouvrages on remarque sa *Traduction en vers anglais des Satires de Juvénal*, avec des *notes*, 1802, in-4 : elle était déjà terminée en 1781. Sa *Traduction de Perse* inférieure à celle de Juvénal. Il a donné des éditions annotées de plusieurs anciens poètes comiques grecs : les *Comédies de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8, etc. ; les *pièces de théâtre et Poésies* de James Shirley, etc. 7 vol. in-8. Ce poète satirique est mort au commencement de 1827 avec la réputation du plus correct écrivain qui ait paru depuis Pope en Angleterre.

GIGAULT (Bernardin), marquis de BELLEFOND, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, était fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda l'armée de Catalogne en 1684, et battit les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. — GIGAULT DE BELLEFOND (Jacques-Bonne), parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il est mort de la petite vérole en 1747.

GIGGEIUS ou GIGGET (Antoine), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du collége Ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus linguæ arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol. fort estimé. Il est encore auteur de la *traduction* latine d'un *commentaire* de trois rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4, et d'une *Grammaire chaldaïque et targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la bibliothèque de Milan.

* GIGLI (Jérôme), célèbre littérateur italien, poète dramatique, né à Sienne le 14 octobre 1660, acquit une grande réputation dès son début dans la carrière littéraire. Nommé membre de plusieurs académies de l'Italie, il fut appelé à Sienne pour y remplir la chaire de littérature toscane qui donnait alors la noblesse. Son penchant à la satire lui fit bien des ennemis : il fut disgracié et mourut à Rome le 4 janvier 1722. Ses ouvrages les plus estimés sont des drames en musique, tels que *Sainte-Geneviève*, la *Mère des Machabées*, le *Martyre de Saint-Adrien*, les *Epouses des cantiques*, etc., qu'il composa à la demande des personnes du plus haut rang pour des occasions d'éclat, et qui furent représentés avec toute la pompe que l'on donnait à ces sortes de fêtes. Sa *Geneviève* surtout obtint un si grand succès, qu'elle lui fut demandée à Rome, à Brescia et dans plusieurs autres villes, où elle ne réussit pas moins qu'à Sienne. Ces pièces ont été recueillies sous ce titre : *Scelta delle poesie drammatiche di Girolamo Gigli*, Venise, 1700, 2 vol. in-12. Sa *vie* a été publiée en Italie par le pseudonyme Oresbio Agieo-Florence, 1746, in 4.

* GIGOT D'ORCY (N.....), inspecteur des mines, et receveur général des finances, naquit en 1755. Dès l'enfance il s'adonna à l'histoire naturelle et forma instinctivement et sans maître, diverses collections d'insectes, remarquables par les soins avec lesquels ils étaient conservés. La science lui est redevable d'une édition de l'*histoire des Papillons de l'Europe* par Ernest, 6 vol. in-4, avec figures coloriées, et

de l'*Entomologie* ou *Histoire générale des insectes* par Olivier. 2 vol. in-4, avec 245 planches. Ce naturaliste est mort en 1793, laissant une bibliothèque remarquable par le nombre, le mérite et la rareté des livres sur la science dont il était enthousiaste.

GIL-DE-FRÉDÉRIC (François), dominicain, missionnaire au Tunquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, 20 mille chrétiens, qui avaient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussitôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année suivante. Son supplice fut long-temps différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'était venu au Tunquin, qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fît en son nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquait pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier: *Les autres hommes désirent de vivre, et celui-ci ne soupire qu'après la mort!* Rien n'étant capable d'ébranler la constance du Père Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT (Saint), premier abbé de Neuffontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1146. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, fonda l'abbaye de Neuffontaines en 1151. Il y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, était anglais; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laissant divers *écrits de théologie* et *de morale*.

GILBERT, surnommé l'*Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avait beaucoup voyagé, et l'avait fait utilement. Il connaissait les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Genève en 1608, in-4 et in-12.

GILBERT DE SENPRINGHAM, fondateur de l'ordre des *Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. Saint Bernard l'aimait et l'estimait.

GILBERT (Gabriel), parisien, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède, et son résident en France, fut contemporain de Rotrou et de Cornille. Il amassa peu de bien dans ses emplois. Il serait mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *tragédies*, des *opéras*, et des *poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poème, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers, mais en général ses productions sont au dessous du médiocre. Il mourut en 1675. (Racine n'a pas dédaigné d'emprunter des idées, des expressions et des passages à ce poète peu connu : Virgile se servait du fumier d'Ennius.)

GILBERT DE LA PORRÉE. *Voyez* PORRÉE.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), poète latin, né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1751, de parens honnêtes mais sans fortune, vint très jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, et de lier connaissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carrière annoncèrent un poète. A travers les inégalités de sa verve, on aperçut le vrai talent. Le *Dix-huitième siècle*, son *Apologie*, les odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, et quelques autres, justifièrent les espérances qu'il avait données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satire, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales

se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une manière ferme et vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité et les systèmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisait point de grâce aux mauvais ouvrages, et ne pouvait soutenir, dans les écrivains les plus célèbres, l'apparence même d'une erreur qui blessait la sainteté de nos dogmes. Il est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris l'an 1780 à l'âge de 29 ans, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasiona une espèce de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portaient, et de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art et de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne : tout lui faisait ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, et l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du psaume* 40, dans laquelle il exprime ses alarmes, et conjure les fantômes qui le troublaient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pièces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux : on rend enfin maintenant à Gilbert une justice que ne lui accordaient ni les philosophes ni les encyclopédistes : on lui a donné le surnom de Juvénal du 18ᵉ siècle. Ses *OEuvres* ont été plusieurs fois imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8, et 1802, 2 vol. in-8. L'édition la plus estimée est celle qui a pour titre : *OEuvres complètes* de Gilbert, publiées pour la première fois avec les corrections de l'auteur et les variantes, accompagnées de notices littéraires, historiques avec portrait, *fac simile* et gravure. Paris, 1822, un vol. in-8.

* GILBERT (François-Hilaire), savant vétérinaire, membre de l'Institut, né à Châtellerault en 1757, a puissamment contribué par ses travaux et ses écrits à des améliorations importantes dans notre système de culture. Il fut chargé, en 1794, d'organiser et de diriger les établissemens agricoles de Sceaux, de Versailles, de Rambouillet, et fut envoyé en 1797 en Espagne, pour y acheter des troupeaux de mérinos ; mais n'ayant pas reçu les fonds qui lui avaient été promis, il tomba malade de chagrin, et mourut dans un village de la Castille, le 5 septembre 1800. On lui doit : 1° un *Traité des prairies artificielles*, 1790, in-8, réimprimé en 1802 ; 2° *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir*, 1794, in-8 ; 3° *Instruction sur le claveau des moutons*, 1796, in-8 ; 4° *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8. 5° Plusieurs *mémoires* couronnés par des académies, et divers articles insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur*, *etc.*

* GILBERT (Nicolas-Pierre), médecin, né à Brest en 1751, fut nommé à l'âge de 18 ans, chirurgien-élève de la marine : ce fut en cette qualité qu'il suivit en 1770 le capitaine Trongolly dans sa campagne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour de cette expédition, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Il fut nommé plus tard médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ; en 1796, médecin en chef, professeur de l'école d'instruction de l'hôpital militaire de Paris ; en 1802, médecin en chef de l'armée expéditionnaire de St.-Domingue, et en 1806, médecin en chef de la grande armée. Dans ces diverses fonctions il fit preuve de la plus grande activité et d'un talent qu'il prouva d'ailleurs par ses nombreux ouvrages. Il se retira en 1812 du service militaire, et mourut à Paris

le 19 décembre 1814. Il a publié : 1° *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, classées par famille, précédé d'un discours sur la médecine morale*, Paris an 6, in-8 ; 2° *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne en* 1806 *et* 1807, *suivi de réflexions sur les divers modes de traitemens adoptés par les médecins français et allemands*, Berlin, 1808, in-8, traduit en allemand par le docteur Bock, avec une préface et des notes par Louis Formey, Erfurt, 1808, in-8 ; 3° *Histoire médicale de l'armée française à St.-Domingue en l'an* 10, ou *Mémoire sur la fièvrre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie*, Paris, 1803, in-8, traduit en allemand avec des notes par J. E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8 ; 4° les *Théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation*, Paris an 7, brochure in-8. Il a aussi fourni plusieurs articles de médecine légale à l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve une notice sur Gilbert dans le tome 52 du *Journal général de médecine*.

* GILBERT (Nicolas-Alain), missionnaire, né à Saint-Malo le 31 mars 1762, fut élevé à Paris dans le séminaire des missions étrangères ; la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la vocation qui l'appelait dans les pays lointains pour y prêcher l'évangile ; de retour dans son diocèse, il fut nommé successivement vicaire à Saint-Peru, puis à Dinan, et enfin à Josselin, où il remplaça dans les fonctions de curé M. Alain qui avait été élu député aux Etats-généraux. Ayant refusé le serment, il fut arrêté ; mais on le relâcha peu de temps après, et il passa aussitôt en Angleterre. Son premier soin fut d'apprendre la langue du pays, qu'il connut bientôt parfaitement : dès lors il se voua entièrement aux fonctions de son ministère, se fixa à Withby où il bâtit une église et un presbytère, et ne tarda pas à y voir s'augmenter la population catholique qui, à son arrivée, était peu considérable. Il consacra aussi les loisirs de son exil à publier différens écrits dans le but de détruire les sectes du presbytérianisme et du méthodisme qui sont si répandues en Angleterre. Lorsqu'il fut de retour en France, il se livra aux missions de l'intérieur, et fut l'un des premiers ecclésiastiques qui s'adonnèrent à ces fonctions si fatigantes, mais si utiles : toutes les villes et les villages voisins de Saint-Malo profitèrent de ses éloquentes prédications. Les communautés religieuses des diocèses de Saint-Brieux et de Quimper recevaient, par ses soins, des retraites édifiantes. Son bonheur était de ramener les pécheurs dans le sein de la religion, et c'est avec le zèle de la charité chrétienne qu'il attaquait du haut de la chaire les doctrines impies qui font le malheur de la France. Il refusa le canonicat que lui offrit l'évêque de Quimper dans le but de lui faire prendre quelque repos. Il est mort, en donnant une mission dans le diocèse de Tours le 25 septembre 1821. Il a publié en anglais : 1° *Défense de la doctrine de l'église catholique sur l'eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien*, Londres, 1800 ; 2° *Recherches sur cette question :* Si les marques de l'église véritable sont applicables aux églises presbytériennes, Berwick, 1801 ; 3° la *Doctrine catholique du baptême* prouvée par l'Ecriture et la tradition, Berwick, 1802 ; 4° *Réponse aux fausses représentations que J. Wesley a faites des doctrines catholiques*, Withby, 1811 ; Il avait aussi rédigé un *Recueil de cantiques* pour l'usage de ses missions, dernière édition 1801, et publié quelques articles dans les journaux anglais pour la religion catholique, en réponse à quelques attaques des protestans. On trouve sur lui une *notice* plus étendue dans *l'Ami de la religion et du roi*, tome 30, page 753.

* GILBERT-DE-VOISINS (Pierre), avocat-général au parlement de Paris, naquit le 16 août 1684 d'une ancienne famille de magistrats. Il suivit la même carrière, plaida comme avocat dans plu-

sieurs juridictions, devint ensuite avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement, et enfin avocat-général en 1718. Il se distingua par une éloquence mâle et sévère, par un esprit judicieux et de hautes vertus. Il se démit de sa charge en 1739 en faveur de son fils, fut nommé successivement conseiller d'état, premier président au grand-conseil et membre du conseil des dépêches. Dans ces diverses fonctions, il se fit remarquer par ses lumières, rédigea un grand nombre de mémoires, et prit part à la rédaction de tous les réglemens utiles qui furent faits à cette époque. On lui reproche toutefois d'avoir poussé trop loin son zèle pour les prérogatives du roi, zèle qui, suivant les meilleurs juges dans cette matière, l'a fait écarter des véritables principes sur l'autorité des évèques, et sur celle de la constitution *Unigenitus*. On a réclamé contre l'arrêt du Parlement du 18 janvier 1720, qu'il avait provoqué lui-même dans un réquisitoire où l'on a rencontré quelques maximes contraires à la discipline de l'Eglise, et que l'on a réfuté dans un mémoire adressé au roi. Gilbert-de-Voisins mourut le 20 avril 1769. Son épitaphe fut composée par le Beau, et placée dans l'église de Saint-Séverin de Paris. Dans les dernières années de sa vie, il composa un extrait en forme de répertoire des manuscrits de Brienne qu'il écrivit entièrement de sa main, 3 gros vol. in-4. On a aussi de lui *Mémoire sur les moyens de donner aux protestans un état civil en France composé par ordre du roi Louis XV*, etc., suivi *d'un Projet de déclaration*, aux ouvrages posthumes, publié par Pierre-Paul Gilbert de Voisins, qui fut successivement avocat du roi au Châtelet, greffier en chef du Parlement de Paris, président à Mortier : Paris, 1787, in-8. Le petit-fils de Gilbert périt sur l'échafaud révolutionnaire en septembre 1793.

* GILCHRIST (Ebenézer), médecin écossais, né à Dumfries en 1707, mort en 1774, dans la même ville, a laissé plusieurs ouvrages estimés : 1° *Dissertation sur les fièvres nerveuses*; 2° *Essais et observations médicales* ; 3° *Traité sur l'utilité des voyages sur mer dans les maladies chroniques et nerveuses*, Londres, 1756-7771, in-8 : ce dernier ouvrage a été traduit en français par Bourru, docteur régent de la faculté de médecine de Paris sous le titre que nous avons donné, Londres, 1770, in-8. On y a joint un appendix contenant des observations importantes sur l'emploi du bain dans les fièvres graves. Le traité de Gilchrist eut beaucoup de succès : mais il ne méritait pas un accueil aussi favorable ; car ses observations sont inexactes, et très souvent mal présentées.

GILDAS (Saint), surnommé *le Sage*, né à Dumbriton en Ecosse l'an 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou 571. Il reste de lui quelques *Canons de discipline*, dans le Spicilége de d'Achéri, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du 6e siècle. Il s'occupait uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le 4e siècle. Firmus, un de ses frères, s'étant révolté contre Théodose le Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avait commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la retraite des blés en Italie pour affamer cette province ; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avait contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pièces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gillengham en Dorsetshire en 1666, abandonna la religion catholique, pu-

blia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentimens plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des Déistes*, et mourut en 1723. *Voyez* BLOUNT (Charles). Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savait faire : il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer ; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

* GILIBERT (Jean-Emmanuel), célèbre médecin et naturaliste, né à Lyon le 21 juin 1741, étudia la médecine à Montpellier. Après avoir subi avec distinction les épreuves du doctorat, il se fixa à Chazay, petit village près de Lyon, et il y exerça son art. Il étudiait en même temps la botanique, et se plaisait dans cette campagne. Le ministre de Pologne ayant demandé à M. Haller un médecin pour propager dans ce pays l'étude de l'histoire naturelle et fonder une école de médecine, Gilibert fut désigné pour cet objet. Il signala son arrivée par l'établissement d'un beau jardin de botanique et par des leçons de médecine clinique, qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Il suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna ; et il y occupa les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'âpreté du climat, et quelques désagrémens qu'il eut à souffrir, le décidèrent à revenir au mois de février 1783, à Lyon où il fut élu successivement médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collége de médecine, membre de l'académie et de la société d'agriculture. Nommé en 1793, maire de Lyon, il se conduisit en magistrat vertueux et éclairé ; mais ces qualités étant des titres de proscription, il fut précipité dans un cachot. Rendu à la liberté, on le choisit pour présider la commission départementale pendant le mémorable siége de Lyon. A la reddition de cette ville, il fut obligé de fuir, et erra pendant 18 mois d'asile en asile, souvent de forêt en forêt; enfin, les temps étant devenus plus tranquilles, il revint à Lyon, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Il succomba à une maladie longue et douloureuse le 2 septembre 1814. On lui doit : 1° les *Chefs-d'œuvre de Sauvage*, ou *Recueil des dissertations de cet auteur, qui ont remporté le prix dans différentes académies, corrigés, traduits ou commentés par M. J. E. G.*, Lyon 1770, 2 vol. in-12 ; 2° *l'Anarchie médicinale*, ou *la Médecine considérée comme nuisible à la société*, Neuchâtel, 1772, 3 vol. in-12. Haller faisait beaucoup de cas de cet ouvrage ; 3° *Flora Lithuanica*, Grondo, 1781, 2 vol. in-12 ; 4° *Exercitium botanicum in schola principe universitatis Wilnensis peractum*, Wilna, 1782, in-8 ; 5° *Démonstrations élémentaires de botanique*, rédigées d'abord par Marc-Antoine-Louis *Claret* de La *Tourette* et François *Rosier*, 3e édition, considérablement augmentée, Lyon, 1789, 3 vol. in-8. Cette édition est préférée à la 4e, qu'il publia en 1796, en 4 vol. in-8. On trouva que les additions qu'il y avait faites surchargeaient un manuel destiné aux élèves, et on regarda, comme un hors-d'œuvre, les 2 vol. in-4 de planches qu'on y avait joints. 6° *Adversaria medico-practica prima, seu Annotationes clinicæ*, Lyon, 1791, in-8, traduit en allemand par Hebenstreit, Leipsick, 1792, in-8, fig. 7° *Exercitia philologica*, Lyon, 1792, 2 vol. in-8. 8° *Histoire des plantes d'Europe*, ou *Elemens de botanique pratique*, Lyon, 1798, 2 vol. in-12, et 1806, 3 vol. in-8. 8° *Abrégé du système de la nature de Linné*, Lyon, 1802, in-8. 10° *Le médecin naturaliste*, ou *Observations de médecine et d'histoire naturelle*, 1800, in-12, fig., traduit en allemand, 1807, in-8. Son éloge a été publié par le docteur E. Sainte-Marie, Lyon, 1814.

GILIMER ou GELIMER, roi des Vandales en Afrique, l'un des descendans du fameux Genseric, détrôna, en 351, Hun

neric, roi des Vandales, son cousin, et se mit la couronne sur la tête. L'empereur Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon que « les » affaires de l'Afrique ne le regardaient » point; et que s'il voulait faire la guerre, » on était tout prêt à lui faire face. » Bélisaire, général romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricameron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, et bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misère qu'il avait essuyée l'avait tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avait l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur était assis sur son trône. Se rappelant alors ce qu'il avait été, il s'écria : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!* .... Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille; il l'eût même fait patrice, s'il n'avait été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

* GIL-VICENTE, surnommé *le Plaute portugais*, naquit à Barcellos vers 1485. Il fut le créateur du théâtre portugais, et, pour ainsi dire, de celui de toute l'Europe, en le considérant comme devancier de Jodelle, Shakespear, Lope de Vega, etc. Jusqu'à son temps, excepté la comédie espagnole de *Calix et Mélibée*, on ne connaissait que des imitations de Plaute et de Térence, ou des farces irrégulières et insipides. Il était attaché à la cour de Jean III, devant laquelle il fit jouer la plupart de ses pièces, parmi lesquelles on distingue le *Juge de Beyra* et le *Fidalgo portugais*. Ses ouvrages, comprenant des *comédies* profanes et religieuses (*Autos*), des *tragi-comédies*, ses *poésies diverses*, ses *poésies dévotes*, furent publiés par son fils avec le titre de *Compilaçao*, Recueil, Lisbonne, 1562, in-fol.; 1586, in-4. Il mourut à Evora en 1557.

* GILJ (Philippe-Louis), botaniste italien, chanoine de la basilique du Vatican, et directeur de l'Observatoire fondé par Grégoire XIII, naquit à Corneto le 14 mars 1756, et employa tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques à l'étude de la physique et surtout de l'histoire naturelle. Il a légué à la bibliothèque de Lanci le magnifique musée qu'il avait formé lui-même. Gilj est mort à Rome le 15 mars 1821, après avoir publié les ouvrages suivans : 1° *Agri romani Historia naturalis*, Rome, 1781; 2° une *Dissertation sur les machines hygrométriques*, en italien, Rome, 1775; 3° un *Mémoire sur un coup de foudre tombé dans Rome*, 1782; 4° une *Physiogénographie* ou *Description des genres naturels divisés en six classes*, 1785; 6° des *Observations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome*, 1789 et 1792; 5° plusieurs *Mémoires* sur divers sujets de physique, particulièrement des observations météorologiques faites à Rome, avec des *notes* sur quelques instrumens employés à cet effet. Il a aussi donné en 1812 une édition italienne de l'*Architecture de la basilique de Saint-Pierre*, en 32 planches par Martin Ferraboschi, avec des éclaircissemens. Il a laissé en manuscrit la *Vie du célèbre Zubaglia*, un *Traité des paratonnerres* et quelques autres ouvrages.

GILLES. *Voyez* GILON.

GILLES (Saint), *Ægidius*, né à Athènes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là, dans un lieu voisin du Gard, et enfin dans une forêt au diocèse de Nîmes, où il s'occupa entièrement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la prière d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observèrent long-temps la règle de saint Benoît. On a presque toujours confondu ce saint avec un saint GILLES, que saint Césaire d'Arles créa abbé d'un monastère, près de cette ville, et qu'il envoya à Rome en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des priviléges de son église. Le Père Stilting, l'un des bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que saint Gilles, athénien de nation, vivait à la fin du 7e et

au commencement du 8e siècle ; et que l'autre florissait au commencement du 6e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

. GILLES DE ROME. *Voyez* COLONNE (Gilles).

GILLES, seigneur de Chantrocé, était fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1450 entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison, par ordre du duc François I, son frère. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les Anglais, et d'avoir violé quantité de femmes et de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, était la haine implacable qu'avait pour lui son frère aîné. On ajoute que le cordelier, qui avait confessé le prince Gilles, cita de sa part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparaître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit; et que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. *Voyez* FERDINAND L'AJOURNÉ.

GILLES (Pierre) en latin *Gyllius*, l'un des premiers qui se soient occupés en France avec succès de l'histoire naturelle, naquit à Albi en 1490. Après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, voyagea en France et en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François I, et il exhorta ce prince dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savans voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, et envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant ; mais celui-ci, n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son voyage, fut obligé, après la mort de François I, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rodez, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui 1° *De vi et natura animalium*, Lyon, 1533, in-4 : ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur. 2° *De bosphoro Thracio libri tres*, in-24; 3° *Topographia constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans *l'Imperium orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes.

GILLES-DE-CHIN, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont parfaitement semblables à ceux du chevalier Gozon (*voyez* ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, et cette ressemblance affaiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. Voyez l'*Histoire de Notre-Dame de Vasmes*, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain, l'épitaphe de Gilles-de-Chin ; mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES DE VITERBE, ermite de Saint-Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint, par ses talens, général de son ordre en 1507, patriarche de Constantinople et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, et fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome en 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. D. Martenne a donné dans sa grande Collection d'anciens monumens, plusieurs *lettres* de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, pas les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui des *commentaires* sur quelques morceaux de l'Ecriture, des *dialogues*, des *épîtres*, des *poésies*.

GILLES (Nicole ou Nicolas), secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques de France*, depuis la destruction

de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denis Sauvage, Belleforest, et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux annales de Gilles, et Gabriel Chapuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses; mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES (N.... SAINT-), sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi de France, né en 1680, mourut en 1723... dans un couvent de capucins où il s'était retiré. Ce poète parlait peu, ayant son esprit souvent occupé à combiner de petits morceaux de poésie dont il faisait part à ses amis. Son imagination était gaie, et quelquefois libertine. Il réussissait particulièrement dans des sujets obscènes, talent malheureux qui a produit ses *Contes* et ses *Chansons*. La plus grande partie de ses poésies a été imprimée en 1 vol. intitulé : *La Muse mousquetaire*. Cette muse a l'air que son titre annonce : mais peu de correction et peu de finesse. Saint-Gilles avait un frère, qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci était auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réussit point. Il rampa dans la foule obscure et nombreuse des rimeurs peu favorisés des muses.

GILLES (Jean), de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1705, à Toulouse, maître de musique de l'église de St.-Etienne. Il unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étaient. Il fut enfant de chœur avec le célèbre Campra dans la métropole d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talens. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimait particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de St.-Etienne à Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci, informé de ce qui se passait, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles : 1° de beaux *motets* et en grand nombre : on estime surtout son *Diligam te*; 2° une *Messe des morts*, son chef-d'œuvre; elle fut chantée la première fois pour son auteur.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses *traductions* des *Catilinaires* de Cicéron, et de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4, offrent de l'érudition, de la solidité, et quelquefois de la force; mais le stile est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais compté parmi les grands orateurs.

GILLET (Louis-Joachim), chanoine régulier de Ste.-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le diocèse de St-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'était un homme très estimable. Il alliait la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques pour en corriger le texte dans les endroits où il paraît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événemens qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentimens de l'auteur, et en donner une juste idée*, 4 vol. in-4, 1756, et années suivantes, à Paris, chez Chaubert et Hérissant. Cette version, plus fidèle que celle d'Arnaud d'Andilly, est restée au-dessous de la célébrité de cette dernière, quoique avec des avantages et des titres de préférence bien marqués.

GILLI (David), ministre protestant, natif de Languedoc, abjura le calvinisme en 1683, et ramena plusieurs errans au ber-

cail. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort, arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raisons qu'il eut de se réunir à l'église romaine.

* GILLI (Philippe-Sauveur), jésuite, né dans l'Etat romain, alla, comme missionnaire, dans l'Amérique méridionale où il passa 18 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la suppression de son ordre. Il a publié en italien : *Essai sur l'histoire d'Amérique*, ou *Histoire naturelle, civile et sacrée des royaumes et provinces espagnoles de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale*, Rome, 1780-84, 4 vol. in-8. avec cartes et fig. On y trouve des notions curieuses ; l'excès de crédulité de l'auteur lui fait dire cependant quelquefois des choses peu sensées. Le 3e livre du tom. 3 dans lequel on remarque des détails sur les langues de l'Orénoque a été traduit en allemand et publié avec des *notes* par Fr.-Xav. Veigl, ex-jésuite ; il fait aussi partie de la *Collection* publiée par de Murr, Nuremberg, 1685, 1 vol. in-8.

GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, était chanoine de la Ste.-Chapelle de Paris et doyen des conseillers clercs du Parlement. Sa maison était une espèce d'académie ouverte à tous les savans. Il mourut en 1619, laissant une riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12 ; et avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8. C'est dans sa maison que fut composée cette satire, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ses talens contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle causait depuis longtemps dans le royaume, et par sa rébellion formelle contre le trône et l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens et des sarcasmes des satiriques. *Voy*. DUCHAT, FÈVRE (Antoine Le), MONTGAILLARD. Ce fut Gillot qui imagina la procession burlesque rapportée dans cet ouvrage, et que les imbéciles ont prise pour une réalité : mais cette calomnie théâtrale contre les religieux et le clergé ne peut donner qu'une mauvaise opinion de l'auteur. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits d'une religion très équivoque. Nous avons encore de Gillot : 1° des *Instructions et lettres missives, concernant le concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisi, 1654, in-4 ; 2° la *Vie de Calvin*, imprimée in-4, sous le nom de Papire Masson, et qui, selon quelques-uns, est effectivement de ce dernier.

GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, où il est né en 1622, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se distingua par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Eglise par leurs talens, ou l'état par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appelait *Gillotins*, et ce nom annonçait à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avait élevés donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT (Louise-Geneviève), parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talens pour la poésie. Ses *OEuvres* consistent en *épîtres*, *églogues*, *madrigaux*, *chansons*, deux *comédies* et deux *tragédies-opéra*. Son pinceau était facile, mais faible. Outre ses *poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une nouvelle historique, très romanesque, intitulée : *Histoire de Dom Antoine, roi de Portugal*, in-12.

* GILLY (David), ingénieur-architecte, né en 1748, à Schwedt, en Brandebourg, d'une famille française réfugiée, originaire du Languedoc, a fait paraître plusieurs ouvrages, en allemand, sur l'architecture civile et hydraulique. Les prin-

cipaux sont : 1° *Elémens d'un cours d'hydraulique, avec application à la pratique*, Berlin, 1795 et 1801, in-8 ; 2° *Instruction pratique pour l'architecture hydraulique, accompagnée de planches, en société avec Eytelwein*, Berlin, 1802, 2 part. in-8.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poètes du 12e siècle. Il réunissait, dit l'abbé Le Bœuf, le goût et la fécondité. On a de lui : 1° un *poème latin*, où il chante la première croisade de 1190 ; 2° une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage *le Carolin* ; 3° la *Vie* de saint Hugues, abbé de Cluny.

* GILPIN (Bernard), ministre anglais, naquit à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, d'une famille illustre de ce comté. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Oxford, et y fit ses études avec un tel succès, qu'il fut *agrégé* du collége de la reine. Ayant appris le grec et l'hébreu, il devint le premier professeur de ces deux langues au collége de Christ, que Henri VIII venait de fonder. Gilpin avait embrassé l'état ecclésiastique, et se montrait très attaché à la religion romaine, que professait toute sa famille. Il la défendit avec autant d'éloquence que de courage, en soutenant plusieurs thèses publiques contre Jean Hooper, évêque de Worcester. Mais à cette malheureuse époque, l'hérésie, soutenue par le roi lui-même, avait déjà fait de grands progrès en Angleterre ; et le fameux Pierre Martyr ayant obtenu, après la mort d'Henri VIII, une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, y prêchait les erreurs de Luther. Gilpin, séduit par l'éloquence de l'orateur, embrassa ce qu'on appelait la *réforme*. L'évêque de Durham, oncle de Gilpin, avait composé un traité sur l'eucharistie, et envoya son neveu consulter sur cet ouvrage les plus savans théologiens de Louvain et de Paris. Leurs lumières et leur foi orthodoxe lui furent inutiles. Ce fut en vain que son oncle lui fit offrir une cure dans le diocèse de Durham ; il ne voulut point l'accepter, parce qu'il ne pouvait pas la desservir lui-même. Ayant enfin accepté la cure d'Eusinding, sa conscience fut bientôt alarmée de ce qu'à cette cure était uni le double emploi d'un archidiaconé : il la résigna donc, et fut pourvu de celle d'Honghton, qui n'avait pas cet inconvénient. Le règne de Marie, fille et successeur de Henri VIII (élevée par sa pieuse mère, Catherine d'Aragon), avait rendu à l'église catholique sa prépondérance, et l'on réprimait l'audace des protestans, qui s'agitaient de tous côtés, ou par leurs intrigues, ou par leurs prédications. Gilpin se borna à prêcher contre plusieurs abus, comme la non résidence, la pluralité des bénéfices, etc. Il fut néanmoins dénoncé à la reine Marie, et contraint de se rendre à Londres, où il s'attendait à monter sur un échafaud, dernière ressource des princes qui veulent rétablir la tranquillité dans leurs états troublés par des factieux opiniâtres. Ayant appris en route la mort de Marie, Gilpin retourna à Honghton, et le règne d'Elisabeth commença à se faire remarquer par une persécution réelle contre les catholiques, auxquels on n'épargna pas les plus mauvais traitemens. A peine montée sur le trône, la nouvelle reine remit à des prélats protestans tous les siéges épiscopaux. L'on offrit à Gilpin l'évêché de Carlisle ; mais il le refusa. Il mourut, dans sa cure d'Hongthon, en 1583, à l'âge de soixante six ans. On regrette sincèrement qu'un homme, doué de plusieurs vertus chrétiennes, soit tombé dans les erreurs d'une doctrine qui a troublé souvent et les consciences et les royaumes. Il avait établi à Houghton une école et un séminaire que lui-même dirigeait. Il y a une *Vie de Gilpin*, écrite par Cartellon, évêque de Chichester, Londres, 1636, in-18. A la fin du volume, on trouve un des sermons de Gilpin, prêché en présence d'Édouard VI, en 1552.

* GILPIN (Guillaume), parent et non descendant de Bernard, vicaire de Boldre, dans New-Forest, naquit vers l'an 1724.

Il établit d'abord à Cheam dans le Surrey une maison d'éducation, dans laquelle il eut des élèves d'un haut rang. Il dut à l'un d'eux, le Colonel Mittford, l'auteur de l'*Hist. de la Grèce*, le vicariat de Boldre, quitta son pensionnat qu'il remit à son fils, et se rendit à son nouveau poste où il s'illustra par ses vertus et surtout par sa bienfaisance. Il est particulièrement connu par son *Voyage en différentes parties de l'Angleterre*, *contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8, et 1788, 2 vol. in-8; traduit en français en 1789, par Guédon de La Berchère, et en 1800 par le baron de Blumenstein, Breslaw, 1800, 3 vol. in-8, fig. Cette dernière traduction est la plus estimée. On a encore de Gilpin: 1° *Observations sur la rivière Wye, et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, in-8, traduites en français. Ce volume se joint aux précédens. 2° *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en* 1776 *sur diverses parties de la Grande-Bretagne*, *et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse*, 1789, 2 vol. in-8; traduites en allemand, Leipsick, 1792, 2 vol. in-8. 3° *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés, avec les vues de New-Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8; trad. en allemand, Leipsick, 1800, in-8. 4° *Trois Essais sur le beau pittoresque, sur les voyages pittoresques, sur l'art d'esquisser le paysage, etc.*, in-8, 1792 et 1808; trad. en français, Breslaw, 1799. 5° *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, etc.*, 1798, in-8, fig. 6° *Observations sur les comtés de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8. Gilpin a créé en quelque sorte un nouveau genre de voyages. Il s'est attaché particulièrement à décrire les paysages, et ses descriptions, pleines de vérité et de chaleur, sont entremêlées de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts et à en guider la pratique. Il a écrit plusieurs *vies*, celles *de Bernard Gilpin, d'Hugues Latimer*, *de Jean Wiclef*, *de Thomas Cranmer, etc.*, et laissé des *sermons prêchés dans une église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons*, 1799-1803, 3 vol. in-8; *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et autres ouvrages ascétiques. Cet estimable auteur était, par sa mère, arrière-petit-neveu de Boileau.

*GIN (Pierre-Louis-Claude), un des écrivains les plus féconds du 18ᵉ siècle, né à Paris en 1726, fut successivement avocat, conseiller au parlement *Maupeou* et ensuite au grand conseil où il resta jusqu'à la suppression des cours souveraines. Il se fit remarquer par son attachement aux principes religieux et à la cause des Bourbons, dans les occasions les plus périlleuses. Le 22 décembre 1792, il adressa à Barrère un plaidoyer en faveur de Louis XVI, qui lui valut l'honneur d'être incarcéré avec sa famille à l'abbaye de Port-Royal. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais d'un autre prisonnier auquel il donnait des leçons de grec. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté (1794), on le nomma maire de Clamart, où il possédait quelques biens. Il ne crut pas pouvoir refuser; mais lorqu'un décret vint assujettir les fonctionnaires publics à prêter le serment de haine à la royauté, non-seulement il s'y refusa, mais il déclara que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Il échappa néanmoins à la persécution, et mourut à Paris de 19 décembre 1807. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages presque tous médiocres: 1° *Traité de l'éloquence du barreau*, 1767 et 1803, in-12; 2° *De la religion, par un homme du monde*, 1778, 4 vol. in-8. Il le retoucha et l'abrégea en 1806, sous ce titre: *De la religion du vrai philosophe*. On y trouve une collection complète des systèmes des philosophes, de leurs vains sophismes, et jusqu'à leurs sarcasmes. Le père Beauregard, citant cet ouvrage en 1780, dans son fameux sermon des philosophes, disait: « Ils le connaissent » ce livre; ils n'y ont pas répondu, ils » n'y répondront jamais. » L'abbé Duvoisin, alors censeur, dans l'approbation qu'il donna pour la première édition,

dit que l'on y trouve un plan vaste et bien rempli, et des vues neuves; malheureusement il s'en trouve beaucoup de communes, et le stile ne répond pas toujours au sujet. A la tête de cet ouvrage se trouve la liste de ses productions. 3° *Les vrais principes du gouvernement français*, 1778, in-8, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est écrit en faveur du gouvernement monarchique, et l'auteur y combat Montesquieu et Mably, mais avec des armes bien inégales. 4° *Analyse raisonnée du droit français, pour la comparaison des lois romaines et de celles de la coutume de Paris*, 1780, in-4, et 1803, 6 vol. in-8. 5° *OEuvres d'Homère*, 1783, 8 vol. in-12. Cette traduction, qui a obtenu trois éditions, a été effacée par celle de Bitaubé. 6° *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, 1785, in-8. 7° *OEuvres d'Hésiode*, 1786, in-8. Plusieurs éditions. 8° *Idylles de Théocrite*, 1788, in-8 et in-12. 9° *Harangues politiques de Démosthènes, avec des notes relatives aux circonstances présentes*, 1791, 2 vol. in-8. 10° *Le vicaire de Wakefield*, traduit de l'anglais, in-8, et avec le texte, 2 vol. 11° *Discours sur l'histoire universelle, faisant suite à celui de Bossuet*, 1802, 2 vol. in-12. Quoique infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite. Elle aurait eu sans doute plus de succès, sans les fautes nombreuses d'impression qui s'y trouvent, et quelques négligences de stile qu'il serait facile de faire disparaitre.

* GINGUENÉ (Pierre-Louis), littérateur célèbre, né à Rennes en 1748, et mort à Paris le 16 novembre 1816, fit d'excellentes études dans sa ville natale, et, comme il était sans fortune, il s'empressa, dès l'âge de 20 ans, de tirer parti de ses talens, et entra en qualité de précepteur dans une maison particulière à Paris, où il était venu pour terminer son éducation. Bientôt il fit circuler une petite pièce de vers d'une moralité un peu légère; j'ose même dire qu'elle était immorale *(la Confession de Zulmé)*. Comme le nom de l'auteur n'avait point été donné, quelques beaux esprits du temps permirent qu'on la leur attribuât, et ne rougirent pas d'accréditer cette erreur. Peu de temps après Ginguiné la fit imprimer dans *l'Almanach des muses* de 1779, et il y mit son nom: cette révélation causa un singulier scandale; mais personne ne réclama. Ginguené concourut plusieurs fois au prix de l'académie; mais jamais il ne put obtenir que des mentions honorables: ainsi en 1787, ce fut M. Terrasse des Marcilles qui lui enleva le prix de poésie dont le sujet était la *Mort du prince Léopold de Brunswick*, qui s'était noyé en secourant des malheureux qui se noyaient eux-mêmes; et ce fut M. Noël qui eut en 1788 le prix pour *l'Eloge de Louis XII*, auquel il avait aussi concouru. Dans la querelle fameuse entre les partisans de Gluck et ceux de Piccini, Ginguiné prit couleur, et combattit Suard et Arnaud; nous n'insistons point sur cette discussion qui est entièrement oubliée maintenant. En 1789, Ginguiné embrassa la cause de la révolution. La conformité de son caractère et de ses opinions politiques, l'ayant lié avec Champfort, il rédigea de concert avec lui la *Feuille villageoise*, dont le but était d'éclairer *les campagnes sur les bienfaits de la révolution*. Ginguené n'en fut pas moins incarcéré en 1793 à St.-Lazare; mais plus heureux que Roucher et André Chénier, ses compagnons de captivité, il fut oublié dans sa prison et recouvra la liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Nommé alors membre adjoint au comité d'instruction publique près du ministère de l'intérieur, puis membre de l'Institut lors de sa première formation, il reçut du Directoire les marques de la plus haute confiance. N'ayant point voulu accepter les fonctions de ministre de France près des villes anséatiques, il fut envoyé auprès du roi de Sardaigne en qualité d'ambassadeur. Il éprouva quelques ennuis, dès son début, d'abord pour faire admettre sa femme à la cour, et ensuite pour obtenir l'exécution complète de l'amnistie accordée aux insurgés piémontais. Il parvint toutefois, dans le mois de juin 1798, à conclure avec le roi de Sardaigne le traité qui livra la citadelle de Turin aux Fran-

çais. Rappelé peu de temps après par le Directoire, et remplacé par M. d'Eymar, il resta sans emploi jusqu'au 18 brumaire. Elu membre du Tribunat, il y resta jusqu'en 1802, époque où il fut compris dans le premier cinquième des tribuns éliminés. Il avait parlé dans plusieurs circonstances, mais sans s'être fait beaucoup remarquer : il avait reproduit dans cette assemblée ses principes philosophiques et républicains qu'il répandit si long-temps, soit *dans la Feuille villageoise*, à laquelle il travailla jusqu'en 1796, soit dans la *Décade philosophique* dont il fut le rédacteur principal pendant plusieurs années, qu'il continua sous le titre de *Revue philosophique*, et qui fut réunie en 1807 au *Mercure de France*. Dégoûté de la carrière politique, Ginguené employa ses loisirs à la rédaction de son grand ouvrage sur la littérature italienne : il le publia sous le titre d'*Histoire littéraire de l'Italie* : les 6 premiers volumes, de 1811 à 1813, sont entièrement de lui ; les 7me, 8me et 9me ont été terminés par M. Salfi dont le travail a été revu par MM. Daunou et Amaury-Duval. Cet ouvrage a été publié de nouveau en 1824 par MM. Michaud sous ce titre : *Histoire littéraire d'Italie revue et augmentée sur les manuscrits de l'auteur, ornée de son portrait et augmentée d'une notice par M. Daunou*, 9 vol. in-8 auxquels M. Salfi en a ajouté un 10e. Quoique cet ouvrage soit presque entièrement extrait des meilleurs critiques italiens, il manquait à notre littérature : chacun s'est accordé à louer le stile facile et correct de l'auteur ; nous ajoutons qu'il aurait pu être plus élégant. Une pareille composition a dû exiger des recherches immenses ; elle atteste la vaste érudition de Ginguené. En général ses jugemens sont justes, et ils ont été confirmés par les éloges des Italiens eux-mêmes. Non seulement il rend compte des ouvrages, il les analyse encore, et souvent il en traduit de longs fragmens. Malgré les nombreux défauts de cette production, c'est le plus beau titre de gloire de Ginguené. Grand admirateur de Jean-Jacques Rousseau, il publia en 1791 des *lettres* qui sont l'apologie de ses *Confessions*. En 1811 il fit paraître un recueil d'épigrammes, mises en action sous le titre de *Fables nouvelles*, et en 1822 des *fables inédites* avec d'autres poésies. On doit encore à Ginguené les *articles de musique* de l'*Encyclopédie méthodique* ; les *Tableaux de la révolution française*, 1790 et 1791 depuis la 14e jusqu'à la 25e livraison ; un grand nombre *d'articles* au *Moniteur*, à *l'Histoire littéraire de la France*, 1814-1817, et à la *Biographie universelle* à laquelle il a donné tous les auteurs italiens. Il fut l'éditeur des *OEuvres de Champfort et de Lebrun*. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, il en composa d'autres dont on peut voir la liste dans la *Bibliographie de France*, pages 92, 94 et 348, et dans la *France littéraire*, article Ginguené. Le catalogue de sa bibliothèque, rédigé en grande partie par lui-même, a été publié en 1817 ; il est précédé d'une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages par Garat : cette bibliothèque a été acquise en totalité pour une bibliothèque publique étrangère. M. Amaury Duval lui a consacré une *Notice* très détaillée dans le tome 14 de *l'Histoire littéraire de la France*.

GIOACHINO GRECO, plus connu sous le nom de *Calabrois*, vivait vers l'an 1640. C'était le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher son pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Règles du jeu d'Echecs*, qu'il aimait tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des jeux*. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de La Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus.

* GIOANNETTI (Melchior-Benoît), cardinal et archevêque de Bologne, né dans cette ville le 9 janvier 1722, d'une famille bourgeoise estimée, et de la classe dite des *citoyens nobles*. Dès son enfance il se fit remarquer par sa piété, ses dispositions et ses succès dans les sciences. A dix-sept ans, il quitta la maison paternelle, se rendit à Ravenne, où il entra dans le monastère des camaldules, dont

il prit l'habit le 29 juin 1739, et changea son prénom en celui d'Andréa. Il reçut les ordres en 1744 et se rendit à Brunoro, où il fut employé comme professeur de théologie. Il partageait son temps entre les devoirs de la chaire, ses études favorites et ses œuvres de piété. Assidu au confessionnal, il se faisait en outre un plaisir d'instruire les enfans dans le catéchisme. De retour à son monastère de Ravenne, son ancien abbé, alors archevêque de ce diocèse, le choisit pour son théologien. En 1763, il fut nommé procureur, puis abbé de ce même monastère, et eut, sous sa direction, M. Zurla, qui depuis est devenu cardinal. Tandis que le nouvel abbé faisait observer parmi ses religieux une exacte discipline, il embellissait l'église du monastère, en augmentait la bibliothèque, le cabinet de physique et de numismatique, qu'il enrichit et qu'il classa comme un homme très versé dans ces sciences. Il fit dessécher plusieurs marais, dont les exhalaisons infectaient le couvent, et, au milieu de ces travaux, il surveillait les études des novices, et dirigeait, comme père spirituel, un monastère de religieuses appelées *Favelle* de Ravenne. Dans une année de disette (1766), il ouvrit aux pauvres les greniers de sa communauté, augmenta les aumônes qu'on leur donnait journellement; et, quand les greniers et la caisse du monastère furent épuisés, il emprunta 40,000 fr. (huit mille écus romains), pour se procurer du blé dans les pays étrangers. Son ardente charité ne se borna pas à secourir les pauvres de Ravenne, elle s'étendit jusque sur les habitans de la petite république de Saint-Marin, auxquels il fit parvenir des grains à ses dépens. Ses fonctions d'abbé étant terminées dans ce monastère, en 1770, on lui conféra, trois ans après, la même dignité dans celui de Rome, situé sur le *Mont-Célio*. Il employait ses momens de loisir à former les novices dans l'art épigraphique ou lapidaire, dans les antiquités, dans la numismatique, et fit d'excellens élèves qui, par leurs connaissances dans les sciences, illustrèrent l'ordre des camaldules. Le cardinal Jean-Ange Braschi, qui fut ensuite pontife sous le nom de Pie VI, devint abbé *commendataire* du monastère gouverné par André Gioannetti. Le cardinal eut lieu d'apprécier ses talens et ses vertus, et, quand il fut élu pape, le 15 février 1775, il l'appela souvent auprès de lui pour le consulter sur les matières les plus importantes. La modestie de Gioannetti n'était pas moindre que son savoir et sa piété: aussi quand Pie VI le nomma, le 31 janvier 1776, évêque d'Inérica *in partibus* et administrateur du diocèse de Bologne, non seulement il conjura le pontife d'en choisir un autre plus digne que lui, mais il fit faire à ses religieux des prières pour obtenir de Dieu que le saint-Père renonçât à son projet. Obligé d'obéir, il se rendit à Bologne, où il publia plusieurs *mandemens* qui étaient autant de témoignages de son zèle éclairé pour la religion. Ces mandemens étaient essentiels à une époque où le jubilé venait d'être célébré. Il fit faire des processions, des prières publiques, et choisit pour prédicateur le célèbre missionnaire apostolique, le docteur Barthélemi del Monte. Rappelé à Rome, il fut nommé, le 15 décembre 1777, par Pie VI, cardinal et archevêque de Bologne. De retour dans cette ville, il y fut reçu par ses compatriotes avec des acclamations de joie. Il eut encore à exercer sa charité et son zèle apostolique dans les années 1778 et 1779, où la disette et les tremblemens de terre désolèrent la ville de Bologne. Gioannetti prodigua aux pauvres et aux habitans, victimes de ces deux fléaux, tous les secours qui étaient en son pouvoir, et souvent il se laissait manquer du nécessaire pour pouvoir les soulager. Il ordonna des prières publiques, observa lui-même un jeûne rigoureux, et le soir il allait, pieds nus, et accompagné d'un seul prêtre, visiter les églises, en habit de simple ecclésiastique. Alors l'Italie commençait, comme le reste de l'Europe, à être infestée des maximes philosophiques nées et proclamées en France. Le cardinal Gioannetti composa pour les fidèles dix-huit *Leçons pastorales*, publiées en 1784, et suivies d'un *Appendice de réflexions dogmatiques*, tirées des *Actes des apôtres*, et

ayant pour objet de défendre et de prouver la *primatie* du saint-Siége. Il tint en 1788 un synode diocésain, par lequel il établit, dans son diocèse, une pure et exacte discipline parmi tous les pasteurs. La *constitution* de ce synode est partagée en quatre livres, qui traitent, le 1er, *de la foi, de la doctrine et de toutes les vertus relatives à la religion*; le 2e, *des sacremens*; le 3e, *des prêtres, du culte* et *des biens ecclésiastiques*; le 4e est consacré à des détails de *discipline* par rapport aux *monastères*, *couvens*, *séminaires*, *établissemens pieux*, *hôpitaux*, etc., et contient un *Appendice* renfermant des *édits, décrets, lettres pastorales*, *dispositions*, *soit pontificales*, *soit diocésaines,* sur les sujets contenus dans les quatre livres que nous venons de citer. Le cardinal Gioannetti, malgré son âge et ses infirmités, faisait régulièrement la visite de tout son diocèse, et sa visite était toujours utile au culte des églises et à la morale publique. On ne saurait donner assez d'éloges à ce respectable prélat, pour le généreux et tendre accueil qu'il fit aux prêtres français émigrés. Ses moyens ne pouvant suffire à tous leurs besoins, il parlait en leur faveur; à sa voix, les couvens et les maisons de la ville s'ouvraient, et chacun s'empressait de consoler la fidélité et la vertu persécutées. Il exerçait de même sa charité active dans les prisons qui dépendaient de son autorité épiscopale et qui étaient contiguës à son palais. Il visitait souvent les prisonniers; et souvent le blasphémateur, l'incrédule, le libertin, ainsi que la femme adultère ou la fille impudique, revenaient de leurs erreurs, et, rentrés dans la société, offraient le modèle d'une sage conduite et d'une vie exemplaire. Il avait consacré une partie de ses revenus à l'achat de plusieurs lits, qu'il faisait distribuer aux pauvres femmes en couches et aux familles indigentes, afin d'empêcher que les pères et mères, forcés par la misère, ne partageassent leur couche avec leurs enfans. Les Français ayant inondé l'Italie, Bologne se montra une des villes les plus portées à suivre les innovations révolutionnaires. Dans cette occasion, le cardinal Gioannetti sut néanmoins préserver une partie de son troupeau de cette contagion funeste, et ses vertus furent respectées de ceux-là même qui se faisaient alors un jeu des choses les plus sacrées. Ne pouvant plus douter que les Bolonais, excités par les ennemis de l'ordre, ne voulussent ériger leur ville en république, il adressa, le 9 janvier 1799, une *lettre pastorale* au sénat de Bologne (qui avait toujours existé, depuis même que l'état bolonais était devenu domaine du saint-Siége), dans laquelle il plaidait avec courage en faveur des droits du saint-Siége et de l'Eglise... « L'immunité ecclésiastique, disait-il, n'est pas » une chimère, un préjugé des siècles » barbares, ni une loi faite par les prêtres; » elle fut reconnue par les princes chré» tiens; ils la défendirent, la proclamè» rent; et d'illustres martyrs, de savans » prélats bravèrent la mort pour en sou» tenir les dogmes... etc. » Cependant Pie VI, prisonnier et chassé de sa capitale, passa par Bologne, le 29 mars 1799. Le cardinal Gioannetti le vit pour la dernière fois, et quelques mois après il pleura la mort de ce pontife, arrivée à Valence en Dauphiné, le 28 août 1799. Lorsque l'église catholique fut rendue à sa liberté, Gioannetti s'empressa de rétablir les églises et les établissemens pieux de son diocèse dans leur état primitif. Après avoir assisté au conclave de Venise, il solennisa, le 26 mars, l'exaltation de Pie VII, en célébrant, en action de grâces, dans l'église de son monastère, à Murano (États vénitiens), une messe à l'issue de laquelle il chanta le *Te Deum*. Il revint à Bologne, où, attaqué d'une maladie violente, il mourut au bout de dix jours, le 8 avril 1800, âgé de 78 ans. On ne saurait mieux faire l'éloge de ce vertueux prélat, qu'en rapportant ces paroles de l'oraison funèbre que prononça, pour honorer la mémoire de Gioannetti, son ancien confrère, le cardinal Zurla: *Severioris disciplinæ acerrimus custos, omni eam cura confovit. Diurnis nocturnisque liturgiæ actibus primus assistens, semper sibi parcus, aliis profusus, omnibus carus, vere pastor, vere pater*;



vere exemplar et lucerna supereminens, cunctis effulgens.

GIOCONDO (Jean) ou mieux Fra Giovanni, *Joconde* ou *Juconde*, en latin *Jocondus* dominicain, né à Vérone, vers le milieu du 15e siècle, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connaissance des antiquités et de l'architecture. Il fut appelé en France par Louis XII, et construisit à Paris le Pont au Change et le pont Saint-Michel. Ce fut encore lui qui, pour remédier aux attérissemens causés dans les lagunes de Venise, par l'embouchure de la Brenta, qui faisait craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de les faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec Raphaël d'Urbin et Antoine Pangallo à renforcer les fondemens de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avait pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques* curieuses sur les *Commentaires de César ;* et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avait été malentendue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* et de *Frontin*. Il a publié les traités d'agriculture de Caton, Varron, Columelle et de Palladius. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris, la plupart des épîtres de Pline, que Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornait pas à l'architecture et aux antiquités, il était également versé dans la philosophie et la théologie, et fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelait *une ancienne et bonne bibliothèque de toutes les sciences.* Dès avant 1506, il avait, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très avancé, vers 1530. (Dans les nombreux voyages qu'il fit en Italie, il rassembla une collection de plus 2000 inscriptions anciennes, dont il donna le manuscrit à Laurent de Médicis son protecteur.)

* GIOENI (Joseph, le chevalier), né à Catane en 1747 d'une famille dont les membres prennent encore le titre de duc d'Anjou, fut de bonne heure disposé à étudier les sciences naturelles. Habitant aux pieds de l'Etna, il étudia ce volcan. Ses recherches ne furent point sans succès ; elles devinrent très utiles à Dolomieu et à Hamilton qui lui en ont témoigné publiquement leur reconnaissance. Il accompagna le géologue français dans son voyage aux volcans de la Sicile. Dans ses diverses courses, Gioeni avait recueilli des productions volcaniques ; il y ajouta des coquillages, de l'ambre, des sels, des métaux, des souffres, des marbres, des cristaux, des poissons, des oiseaux, des zoophytes, et se forma ainsi peu à peu et à grands frais un musée précieux dont il a donné lui-même le *catalogue*, et que les voyageurs peuvent encore visiter à Catane. Ce savant naturaliste était professeur de l'université de Catane, et gentilhomme de la chambre du roi de Naples. Il est mort le 6 octobre 1822 : il a publié en italien : 1° la *Relation d'une pluie couleur de sang* qui tomba en 1781 sur la côte méridionale de l'Etna, insérée dans les *Transactions philosophiques* de Londres ; 2° une *Relation de l'irruption de l'Etna* en 1787, in-4 ; 3° une *Lithologie vésuvienne*, 1796, in-8, qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et lui ouvrit les portes de plusieurs académies étrangères ; 4° une *Description d'un nouveau genre de testacées*, 1783, in-8.

* GIOIA (Melchior), prêtre, mathématicien et homme de lettres, né à Plaisance vers 1760, étudia au collége de St.-Lazare de cette ville et y fut ordonné prêtre. Les mathématiques l'occupèrent sérieusement jusqu'en 1796, époque de l'entrée des Français en Italie. Gioia se lança dans la carrière politique et devint républicain : ce fut dans ce sens qu'il traita la question proposée par l'académie de Milan : *Quel est celui de tous les gouvernemens libres qui convient le mieux à la félicité de l'Italie :* Gioia rem-

porta le prix. Dès lors il publia un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique. Ses idées révolutionnaires l'avaient fait mettre en prison par le duc de Parme qui lui rendit la liberté sur la prière de Buonaparte. Il vint alors s'établir à Milan où il travailla à des journaux et à des opuscules de circonstances dans le sens républicain. En 1799, quand les Français furent chassés de l'Italie, il perdit sa liberté et ne la recouvra que lorsqu'ils y rentrèrent. Quelques brochures qu'il publia pour justifier la politique de Buonaparte, notamment les *Anglais peints par eux-mêmes*, qui parut à l'époque du système continental, lui valurent le titre d'historiographe du royaume d'Italie : mais son livre sur la *Théorie du divorce* parut si hardi et si contraire aux idées religieuses que le gouvernement se crut obligé de lui retirer cette place. Protégé par le ministre de l'intérieur, il fut nommé chef de la division chargée de la statistique du royaume : il se brouilla avec le successeur du ministre et il fut renvoyé : Gioia s'en vengea par un pamphlet intitulé *Il pavero diavolo* : il reçut l'ordre de sortir du royaume et il n'y rentra que 18 mois après ; dès lors il a toujours habité Milan où il continua de s'occuper d'économie politique, de statistique et de mathématiques, jusqu'à sa mort arrivée au commencement de 1829. Il se livrait aussi à l'exploitation, d'après ses procédés, d'une mine de charbon fossile qu'il possédait à Grandino. Rien nous fait croire, qu'avant de mourir il ait reconnu ses erreurs. Outre les ouvrages dont nous avons parlé il a publié : 1° un *Traité sur le commerce des comestibles*; 2° une *Philosophie de la statistique*; 3° des *Tables statistiques*, ayant pour second titre : *Norme per descrivere, calcolare, classificare fusti gli oggetti d'administrazione privata e publica*, Milan, 1818, in-8 ; 4° *Aperçu des sciences économiques*, 6 vol. in-4; 5° *Traité d'examen général*, 2 vol.; 6° *Traité du mérite et des récompenses*, qui est une espèce de suite au fameux livre de Beccaria ; 7° *Traité sur les injures et les dommages*. L'ouvrage de Gioia qui a fait le plus de bruit est celui qui a pour titre le *Nouveau Galathée*, espèce de traité de la politesse, que l'auteur semble avoir fait pour la jeunesse, et qui fut dicté par l'indulgence la plus grande pour les vices et les désordres. Il a paru en 1824 dans les *Mémoires de religion* de Modène, tom. 6, un *examen des opinions de Gioia en faveur de la mode* ; Gioia piqué ajouta à la 4e édition de son *Galathée* une *Réponse aux Ostrogoths*, qui est loin d'être un modèle d'aménité et de politesse, et qui provoqua dans les *mémoires* une réplique qui parut dans deux *articles* sous le titre de *Galathée des gens de lettres*, tom. 14, 40e et 41e cahiers. Les prêtres comme Gioia sont bien coupables, lorsqu'ils abusent de leur talent et de leur position pour répandre de funestes maximes.

GIOJA ou GIOIA (Flavio), né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *boussole*. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le nord avec une fleur de lys, exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis long-temps, mais on sait que cette vaine nation s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens, et que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée sont toujours restées dans une espèce d'enfance sans développement et sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages auparavant étaient longs et pénibles ; on n'allait presque que le long des côtes ; mais grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait qu'une partie du littéral, et l'Amérique que l'on ne connaissait pas. *Voyez* HUGUES DE BERCY.

GIOILTO DE FERRARI (Gabriel),

célèbre imprimeur de Venise dans le 16e siècle, était originaire de Frino, ville du Monferrat, d'où Jean son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise vers 1530. Gabriel se fit, dans son art, une grande réputation qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employait, que par la correction de ses éditions : encore ne sont-elles pas toujours aussi soignées qu'on pourrait le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tirait son origine de la famille noble de Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI (Vital), né à Bitonto en 1688, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans fortune. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses desordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral lui trouvant des moyens; il lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnait cet emploi, pour se livrer à l'étude des sciences exactes. Il y fit de si grands progrès que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, et mourut en 1711, à 78 ans. Il était d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirèrent des maladies fâcheuses; il se rétablissait par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Euclide restituto*, 1686, in-fol. 2° *De componendis gravium momentis*, 1685. 3° *Fundamentum doctrinæ motus gravium*, 1686. 4° *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, in-fol., 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

* GIORDANO ou JORDANUS, plus communément appelé JORDANS. *Voyez* ce mot.

* GIORGI (Dominique), prélat, antiquaire et bibliographe italien, naquit à la Costa, près Rovigo en 1690, fut pendant quelques années secrétaire de l'évêque d'Adria; puis, s'étant rendu à Rome, il devint conservateur de la superbe bibliothèque du cardinal Imperiali. Ce prélat, digne appréciateur du mérite de Giorgi, et de son talent particulier pour les antiquités ecclésiastiques, l'introduisit à la cour de Rome, où il fut successivement employé dans des recherches scientifiques par les papes Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV. Ce dernier pontife le plaça au nombre de ses prélats domestiques; à cette dignité, Giorgi réunissait celle d'abbé de Saccolongo, qui lui avait été conférée par Benoît XIII. Giorgi mourut à Rome, le 21 juillet 1747 : il laissa ses nombreux manuscrits à la célèbre bibliothèque de la *Casanata*. On compte parmi ses principaux ouvrages : 1° *De antiquis Italiæ metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4; 2° *Traité sur les habits sacrés du saint pontife de Rome*, en italien, ibid. 1724, in-4; 3° *De origine metropolis ecclesiæ Beneventanæ*, 1725, in-4; 4° *Antiquæ inscriptionis explanatio, in qua de locatoribus scenicorum disceptatur*, Monte-Fiascone, 1727, in-8. On en trouve un extrait dans les *Mémoires* de Trévoux, 1728, page 552. 5° *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ibid. 1727, 1775, in-4; 6° *De Liturgia romani pontificis in solemni celebratione missarum*, ibid. 1731, 1743, 1744, 3 vol. in-fol; 7° *De Monogrammate Christi*, ibid. 1738. Il réfute dans ce livre une assertion de Bas-

nage. 8° *Vita Nicolai V. Pont. Max.; accedit disquisitio de Nicolai erga litteras et litteratos viros patrocinio*, ibid. 1742, in-4; 9° *Catalogo*, ou *Catalogue de la bibliothèque de Capponi*, ibid. 1747, in-4, enrichi de notes savantes; cette bibliothèque fut ensuite réunie à celle du Vatican; 10° *Elogio*, ou *Eloge historique du cardinal Corradini*, avec quatre morceaux sur les monumens antiques insérés dans la *Raccolta*, ou *Recueil du Père Calogera*; 11° *Martyrologium Adonis*, *ope codicum recognitum*, *bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, Lucques, 1745, in-fol. Il a été en outre éditeur des quatre livres de *Varietate fortunæ*. Le quatrième livre seulement avait été imprimé en 1492; il contient la relation des voyages de Nicolas Conti, traduits en italien par Ramusio, sur la version espagnole de Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo. (Séville, 1518, in-fol.) Giorgi publia également cinquante-sept *Lettres inédites* du Pogge, avec des *notes*, publiées à Paris en 1723, in-4, sous les auspices du cardinal A.-E. de Rohan. Il ajouta aussi des *notes* à la belle édition de *Barodius*, par le Père Mansi, Lucques, 1740, in-fol.

* GIORGI (Antoine-Augustin), religieux augustin, né en 1711, à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hebraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, mérita d'être souvent consulté par Benoît XIV qui l'appela à Rome au grand collége. Giorgi se fit remarquer par sa profonde érudition. Il ne profita du crédit que lui donnaient sa science et son rang de procureur-général de son ordre que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et remettre en vigueur la bonne littérature. Il exerça cet emploi pendant 22 ans. Il est mort le 4 mai 1797. On lui doit *Alphabetum Tibetanum*, *missionum apostolicarum commodo editum*, *etc.* Rome, 1762, in-4 : ouvrage savant, mais trop diffus, et pas toujours exact. On a encore de lui : *Fragmentum evangelii sancti Joannis græco-copto thebaïcum seculi IV*, 1789, in-4; un volume sur les *Actes des martyrs en langue cophte*, et plusieurs autres *dissertations* savantes sur des objets d'antiquité. On trouvera la liste de ses ouvrages avec sa *vie*, dans le *Vitæ Italorum* de Fabroni.

GIORGI (Alexandre), jésuite, naquit à Venise le 11 septembre 1747. Il était fils unique, et appartenait à une famille qui descendait d'anciens patriciens, et qui occupait un rang distingué dans la république. Ayant fait ses études chez les Pères de la compagnie de Jésus, il entra dans leur noviciat à l'âge de 17 ans. Ses talens précoces le firent nommer, deux ans après, professeur de belles-lettres à Parme; et il remplit cette chaire pendant plusieurs années. Il n'y avait que deux ans qu'il avait reçu les derniers ordres, lorsque la Société fut supprimée en Italie (1773). De retour dans son pays natal, il y donna des leçons particulières de théologie, jusqu'à ce que le marquis Bevilacqua l'appela à Ferrare, et lui confia l'éducation de ses deux neveux. Il continua de se perfectionner dans ses études, les connaissances qu'il acquit le mirent en relation avec plusieurs savans, et notamment avec le chevalier Vanneti, secrétaire de l'académie de Roveredo. Il avait publié divers ouvrages, et en préparait d'autres plus importans encore, lorsqu'un excès de travail, joint à une santé naturellement faible, lui causa des crachemens de sang répétés, et amena sa mort qui eut lieu le 14 juillet 1779, à l'âge de trente-deux ans. On a de lui : 1° *Del Modo d'insegnare*, ou *Traité sur la manière d'enseigner aux enfans les deux langues italienne et latine*, Ferrare, 1775, in-8. Ce petit traité, très estimé, montre combien l'auteur était versé dans les deux langues dont il propose une méthode aussi exacte que facile. 2° *Prodromo*, ou *Programme pour une Encyclopédie italienne*, Sienne, 1780, in-4. Le Père Giorgi avait réuni plusieurs précieux matériaux pour ce grand ouvrage,

auquel devaient contribuer les littérateurs les plus renommés. Il s'était réservé les articles les plus difficiles de la métaphysique et de la théologie ; et, afin d'offrir des modèles pour les articles à rédiger, il en inséra deux, fort remarquables, dans ce programme, savoir : 1° *Sur le péché originel*, et 2° *De la liberté naturelle ; de la grâce efficace et de son accord avec la liberté et la volonté humaine ;* 3° *Lettre*, ou *Lettres* (au nombre de trois) *adressées à M. Marc Lastri, de Florence, sur ce qui a été écrit par M. Martin Sherlock, savoir : 1° De l'état de la poésie italienne ; 2° sur l'Arioste ; 3° sur Shakespeare*, Ferrare, 1779. Le Père Giorgi se fait remarquer dans ces lettres par son goût exquis et par son instruction dans les littératures italienne et étrangère. 4° *Plusieurs Lettres* en latin, écrites à son ami le secrétaire Vanneti, et dans lesquelles l'auteur, tout en écrivant le latin avec une pureté et une élégance rares, soutenait qu'il était impossible aux modernes de s'exprimer correctement dans cette langue : c'était une erreur de sa modestie. Le chevalier Vanneti, aussitôt après la mort du Père Giorgi, publia sa *Vie* en latin, qu'il mit à la tête de leur correspondance, avec ce titre : *Clementini Vannetii equitis Commentarius, de vita Alexandri Giorgii ; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779, 1 vol. in-12.

GIORGION (George Berbarelli, dit Le), peintre célèbre, né en 1477, au bourg de Castel-Franco, quitta la musique, pour laquelle il avait du goût et du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'élève passa tout à coup, de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étaient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. Titien, ayant connu la supériorité de ses talens, le visitait fréquemment, pour lui dérober les secrets de son grand art ; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 33 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connaisseurs. Il entendait parfaitement l'art si difficile de ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connaissait alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivans, et ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN. *Voyez* Arpino.

GIOTTO (Le), ou Angiolotto, diminutif d'angiolo ou d'angelo, ange, peintre, naquit en 1276 à Vespignano, près de Florence, de parens pauvres. Le fameux Cimabué, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardait les troupeaux de son père, et qui, en les regardant paître, les dessinait sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connaisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto...* Benoît l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint-Siége. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et mourut à Florence en 1334. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et le Dante, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de mosaïque, qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre de Rome, est de lui. Les églises de Saint-François à Florence et à Pise sont rem-

plies de superbes fresques de Giotto. Le musée de Paris possède la *vision où saint François reçut les stigmates.* On appelle aussi ce peintre *di Bondone* du nom de son père, ou *di Vespignano* de celui du village où il est né.

GIOVIO (PAUL), plus connu sous le nom de Paul JOVE. *Voyez* ce mot.

GIPHANIUS. *Voyez* GIFFEN.

GIRAC (Paul-Thomas, sieur de), natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, et l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps; mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir, ne causeraient que de l'ennui. Girac paraît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

* GIRAC (François BAREAU de), évêque de Rennes, né à Angoulême en 1732, se distingua dans ses études et surtout dans sa théologie, et mérita, en recevant la prêtrise, d'être nommé doyen du chapitre de la cathédrale d'Angoulême, et vicaire-général de ce diocèse. La province ecclésiastique de Tours le députa à l'Assemblée du clergé en 1765, et il y montra un caractère de conciliation et d'aménité qui fixèrent sur lui les regards du clergé et des ministres du roi. Louis XV le nomma évêque de Saint-Brieux en 1766, puis 3 ans après, de Rennes. Lorsque la révolution éclata, l'abbé de Girac refusa son serment à la constitution civile du clergé, et motiva son refus. Fidèle à ses principes, il ne voulut point accorder la confirmation canonique à l'abbé Expilly : il publia même sa réponse, ainsi qu'une lettre qu'il adressa aux électeurs d'Ille-et-Vilaine, pour les détourner d'élire un évêque, et une autre à Claude Lecoz, qui lui faisait part de son élection, et, disait-il, *de sa perplexité :* il donna en même temps une ordonnance pour défendre de reconnaître Lecoz. Forcé de s'expatrier pour éviter la vengeance de ses ennemis, il se retira d'abord à Bruxelles, et, lorsque les événemens de la guerre l'obligèrent de s'éloigner, il accompagna le comte de Metternich, ministre autrichien, dans les Pays-Bas, et il alla avec lui en Bohême, ensuite à Vienne; enfin, il se rendit auprès du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski alors retiré à Saint-Pétersbourg, et il vécut avec ce prince dans la plus grande intimité jusqu'au moment de sa mort, où il eut le bonheur de lui prodiguer toutes les consolations de la religion. Avant le concordat, il donna la démission de son évêché, pour se conformer à la demande que le pape en avait faite à tous les évêques; mais il lui témoigna en même temps ses alarmes sur les suites de cette mesure. Il aurait désiré que les anciens évêques eussent été réunis pour délibérer sur la démission qu'on leur demandait. Après cette démarche, il ne prit aucune part aux réclamations de quelques-uns de ses collègues. Rentré en France, il refusa, dit-on, un évêché; mais il accepta un canonicat à Saint-Denis, et mourut le 29 novembre 1820, dans sa 89e année. Il était alors le doyen des évêques français. Le diocèse qu'il gouverna jusqu'au moment de la révolution lui doit la formation d'un petit séminaire, la reconstruction du grand, et plusieurs établissemens d'instruction ou de secours. Ses aumônes répondaient à ses revenus, qui étaient considérables : il possédait, outre son évêché, les abbayes de Saint-Mélaine, de Saint-Evroul et de Froidmont; mais sa bienfaisance le laissait toujours dans le besoin. On a publié à Paris en 1821 une *notice sur* M. F. B. de Girac, *évêque de Rennes*, in-8. Voyez aussi des notices fort intéressantes sur le même prélat dans le tome 26, p. 125-28, de l'*Ami de la religion et du roi*, et dans la *Quotidienne* du 7 decembre 1820.

GIRALDI (Lilio Grégorio), savant profond dans les langues, dans la connaissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Rome en 1478, et y mourut en 1552, dans la misère. Il disait ordinairement « qu'il avait eu à » combattre contre trois ennemis, la » nature, la fortune et l'injustice. » Il perdit son bien et sa bibliothèque, lors-

que l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvait pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde en 1596, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont 1° *Syntagma de diis gentium*, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie; 2° l'*Histoire des poètes grecs et latins*; 3° celle *des poètes de son temps*. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des Dieux des Gentils; 4° *Progymnasmata adversùs litteras et litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J. J. Rousseau a depuis développées sur les mauvais effets des lettres et des sciences (*Voyez* ROUSSEAU Jean-Jacques, et FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, roi de Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son temps, la plupart sages et réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens de lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, et ronge, comme les sauterelles d'Egypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure ?

GIRALDI-CINTIO (Jean-Baptiste), né à Ferrare d'une famille noble, en 1504, tint un rang distingué parmi les poètes et les littérateurs de son temps. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur : 1° neuf *tragédies*, dont la meilleure est l'*Orbèche*, qui fut mise au même rang que la *Sophonisba* de Trissino, l'*Oreste* de Ruccellai et la *Canace* de Sperai. On distinuge aussi sa *Didon* et sa *Cléopâtre*, 2° un poème en 16 chants, intitulé *l'Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4; 3° un recueil de 100 nouvelles, sous ce titre : *Hecatommiti nel Montegale, appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8 : c'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *poésies* et l'*Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 vol. in-fol.

GIRALDUS. *Voyez* GIRAUD.

GIRARD (Albert), habile géomètre hollandais, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé *Invention nouvelle en algèbre*. Il y traite des racines négatives, ou affectées du signe *moins*; et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3ᵉ degré, il y a toujours trois racines, ou deux positives et une négative, ou deux négatives et une positive. Girard entrevoyait d'autres résultats de ce genre, que Descartes développa peu de temps après.

GIRARD (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, avait été secrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna des *mémoires* pour sa vie en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entièrement à la piété et ne s'occupa plus que d'objet religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la *traduction* des œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du 17ᵉ siècle, en 10 vol. in-8, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante. Quelques biographes pensent qu'il n'a traduit que *la Guide du pécheur*, le meilleur des ouvrages de Grenade, réimprimé en 1817 en 2 vol. in-12, et que les autres écrits de ce pieux dominicain ont été traduits par un prêtre de l'Oratoire qui a gardé l'anonyme. Girard mourut en 1663, dans un âge très avancé.

GIRARD DE VILLETHIÈRI (Jean), prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'Eglise d'un grand nombre de livres de piété. Ses traités recueillis pourraient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit, par les principes de la raison, par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Le véritable pénitent*; 2° *Le Chemin du ciel*; 3° *La Vie des vierges*; 4° celle *des gens mariés*, *des veuves*, *des religieux*, *des religieuses*, *des riches et des pauvres*; 5° *La Vie des saints*; 6° *La vie des clercs*; 7° un *Traité de la vocation*; 8° *Le chrétien étranger sur la terre*; 9° un *traité de la flatterie*; 10° un autre *de la Médisance*; 11° *La Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*; 12° *Le*

chrétien dans la tribulation; 13° un *Traité des églises et des temples*; 14° un autre *du respect qui leur est dû*; 15° *La Vie de saint Jean de Dieu;* 16° un *Traité des vertus théologales;* 17° enfin *la Vie des Justes.* Ces différens ouvrages sont chacun en un ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés; il serait à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté et de précision.

GIRARD (Jean-Baptiste), jésuite, natif de Dôle, se fit un nom dans son ordre par ses talens. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction; et il exerçait ces emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion, et en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il se trouva Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônait partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases et des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance, mais sentant qu'il y avait quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le Père Girard, après avoir abusé d'elle, lui avait fait perdre son fruit; et comme par cette déclaration elle aurait été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement et de sortilége. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le Père Girard des accusations intentées contre lui, et la Cadière condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 16 décembre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le Parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connaissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvait, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'était déclaré pour la prétendue dévote. On assure d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle a subis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangères que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le Père Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dôle. Il y fut recteur, et y mourut le 4 juillet 1733, avec la réputation d'un homme zélé et vertueux; mais pas toujours assez circonspect. La fureur d'écrire est telle en France qu'on a formé 6 vol. in-12 des pièces de ce singulier procès.

GIRARD (Gabriel), aumônier de la duchesse de Berry, fille du régent, et interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, mérita une place à l'académie française par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie : 1° *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots, qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur parait sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent, par des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il aurait pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines

et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importans pour la conduite. M. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, et de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé en quelque sorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes français*, Paris, 1786, 4 vol. in-8. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite *d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, sur la richesse que la langue acquerrait par la seule explication des synonymes qui, sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées*. L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques et romanesques, qui semblent tenir à la secte des *économistes* à laquelle il était agrégé. Les Synonymes de Girard ont été réimprimés plusieurs fois avec un extrait de ceux de Roubaud, sous ce titre : *Synonymes français avec leurs différentes significations, publiés par Girard, Beauzée, Roubaud, et autres écrivains célèbres, et classés par ordre alphabétique*, 2 gros vol. in-12, Paris, 1806. Cette édition a fait tomber les *Synonymes* de l'abbé Roubaud. M. Guizot a publié un *Nouveau dictionnaire universel des synonymes*, augmenté d'une grande quantité de synonymes nouveaux, Paris, 1809, 2 parties in-8. 2° Une grammaire sous le titre de *Principes de la langue française*, 2 vol. in-12, 1747, inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme; mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'était un homme d'un esprit fin, et versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD (Gilles), curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour, dans le diocèse de Coutances, a été un des meilleurs poètes latins de son temps. Il avait perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit surtout dans l'ode alcaïque, et ne le cède en ce genre à aucun poète moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, et imprimées séparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

* GIRARD (N), ancien curé de Saint-Loup au 18e siècle, est connu comme auteur d'un livre intitulé : *Les petits prônes*, ou *Instructions familières, principalement pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1766, 8 vol. in-12, qui se relient en 4, estimés et recherchés, quoiqu'il ait paru depuis un grand nombre d'ouvrages dans le même genre. Ils ont été traduits en latin sous ce titre : *Conciones in dominicas et festa, usui parochorum*, Augsbourg, 1766, 4 vol. in-8.

* GIRARD (L'abbé), ecclésiastique distingué, naquit à Goux, village près de Pontarlier en Franche-Comté, vers 1750, vint à Paris, fit ses études au collége de Louis le Grand, et emporta le prix d'honneur. Son application et sa bonne conduite lui gagnèrent la bienveillance de M. de Cicé, alors évêque de Rhodez, qui, après que l'abbé Girard eut pris les ordres, l'emmena dans cette ville et le nomma professeur de rhétorique. Ce prélat, ayant fondé un collége dans sa ville épiscopale, en confia la direction à l'abbé Girard, sous lequel se formèrent des sujets distingués, entre autres M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Cet établissement avait obtenu une réputation méritée; l'abbé Girard s'y distingua par un zèle actif, une sage fermeté, une piété exemplaire et une indulgence paternelle. La révolution arriva, et l'abbé Girard, n'ayant pas voulu prêter le serment à la *Constitution civile* du clergé, resta caché en France chez un ami; il put ainsi, et en secret, porter à quelques fidèles des secours spirituels. Echappé à la persécution, il sortit de sa retraite, dans des temps plus calmes, et fut choisi pour directeur du collége de Figeac; mais il avait laissé de trop beaux souvenirs à Rhodez; les vœux de tous les ha-

bitans le rappelèrent, et il reprit la direction du collége de cette ville, en y apportant les mêmes vertus et les mêmes lumières qui l'avaient distingué auparavant. Quand l'université fut réorganisée, on érigea en lycée le collége de Rhodez, et l'abbé Girard en fut nommé proviseur. Pendant près de cinquante ans, il dirigea une nombreuse jeunesse, qui reçut de lui les bienfaits de l'éducation fondée sur les principes chrétiens. L'élite des habitans de ce pays le considérait comme le second père de leurs enfans, et avait pour lui un respect et une affection sans bornes. L'abbé Girard, regretté de tout le monde, et plus particulièrement encore de ses élèves et des pères de famille, est mort le 23 avril 1822, à l'âge d'environ 72 ans. On a de lui : *Préceptes de rhétorique*, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes; Rhodez, 1787, in-12. 9e édition; *ibid.* 1827, in-12. Cet ouvrage, devenu classique dans presque tous les colléges de France, est fait avec beaucoup d'ordre et de méthode. C'est l'ouvrage le meilleur pour les élémens de cet art.

* GIRARD (François-Narcisse), médecin vétérinaire, né à Paris le 29 mars 1796, mort le 22 octobre 1825, succéda en 1821 à son père dans la place de professeur d'anatomie et de physiologie à l'école d'Alfort, qu'il avait occupée avec distinction pendant 24 ans. Ce ne fut pas pour le jeune Girard un héritage de famille ou le don de la faveur; cette chaire lui fut accordée à l'issue d'un brillant concours pendant lequel ses juges témoignèrent plusieurs fois l'admiration qu'excitaient en eux l'étendue et la variété de ses connaissances. On peut dire que Girard rajeunit ce cours, et que les élèves de cette école furent dans le cas de connaître les grandes découvertes anatomiques de Bichat, et que, comme le dit un de ses biographes, la médecine vétérinaire eut dès lors son *Béclard*. Outre son enseignement, nous devons signaler les autres travaux de Girard : on trouve dans les *Archives médicales* un excellent *Mémoire sur les aponévroses abdominales*, une *analyse* savante du *traité de la clavelée* de M. Hurtrel d'Arboval. Il rédigeait depuis 1824 le *Journal de médecine vétérinaire*, annexé à la *Nouvelle bibliothèque médicale* : il fit aussi insérer quelques articles importans dans le *Bulletin universel des sciences*. Depuis plusieurs années, il travaillait à une *Physiologie* et à un *Traité élémentaire* d'anatomie générale : les matériaux de ces deux ouvrages étaient prêts quand une mort précoce l'a enlevé à la science. M. Bouley jeune, vétérinaire à Paris, a publié sur Girard une *notice* fort intéressante.

* GIRARD (Etienne), plus connu sous le nom de *Stephen Girard*, naquit à Périgueux de parens pauvres. Il partit pour les colonies, où il acquit une immense fortune : il a laissé à sa mort 100 millions de francs. Parmi ses legs, s'en trouve un de 2 millions de dollars pour l'établissement d'un grand collége dans l'état de Pensylvanie. Girard, comme bienfaiteur de l'instruction publique, méritait d'être cité dans notre Dictionnaire. Il est mort à Philadelphie le 27 décembre 1831 à l'âge de 85 ans. Il a dû à son activité, à son économie, à son intelligence dans les affaires, la réputation du plus probe et du plus riche négociant du monde.

GIRARD DU HAILLAN. *Voyez* HAILLAN.

* GIRARDET (Jean), peintre, né à Lunéville le 13 décembre 1709, et mort à Nancy le 28 septembre 1778, fit ses études de dessin sous Claude Charles, professeur distingué de Nancy, se perfectionna en Italie par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et revint enrichir sa patrie de plusieurs tableaux estimés. Le roi Stanislas se l'attacha en le nommant son premier peintre. On trouve plusieurs de ses tableaux dans presque toutes les villes de Lorraine. Sa *descente de croix*, qu'il avait faite pour une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre.

* GIRARDET (Abraham), graveur en taille-douce, né en 1764 au Locle, canton de Neuchâtel, mort à Paris le 2 janvier 1823, était venu en France à l'âge

de 18 ans. Il travailla d'abord sous Benjamin-Alphonse Nicolet. Il prit part ensuite aux plus belles entreprises, notamment à la *collection du musée* publiée par Robillard. On y remarque sa *transfiguration* qui obtint l'accessit au concours des prix décennaux. Ses principales gravures sont l'*Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, d'après Jules Romain; une *Cène*, d'après Champagne; un *Christ mort*, d'après André Del Sarto; le fameux *Camée*, dit de *la Ste.-Chapelle*, etc. On a encore de lui plusieurs statues antiques, notamment le *Centaure*, et un nombre infini de *vignettes*, parmi lesquelles il suffira de citer celles de l'*Anacréon*, de M. de St.-Victor, Paris, Nicole, 1813 et 1818, in-12 et in-8; celles de l'*Horace*, de Didot l'aîné; *des Fables de La Fontaine*, du même. Girardet donnait la dernière main à la belle gravure représentant la mort du duc de Berry, lorsqu'il a terminé sa glorieuse carrière : cette planche a été terminée par Pigeot. On remarque dans ses ouvrages une grande fermeté de dessin, un fini parfait, une fraîcheur exquise et une grande harmonie dans les teintes. Girardet a beaucoup travaillé; mais la passion du vin le réduisait presque toujours dans un état de détresse, et nuisait à la fois à son aisance, à sa réputation et à son talent.

* GIRARDIN (Jean-Baptiste), curé de Mailleroncourt, diocèse de Besançon, mort le 13 octobre 1783. On lui doit : 1° *Réflexions physiques en forme de commentaires sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset 22 jusqu'au verset* 31, Paris, 1758, ou Besançon, 1759, in-12. Le but de l'auteur est de prouver la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de l'univers. 2° *L'incrédule désabusé par la considération de l'univers, contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12; il démontre l'existence de Dieu et prouve sa sagesse par des raisons tirées de ses ouvrages; il réfute ensuite les objections présentées contre la Providence.

* GIRARDIN (René-Louis, marquis de), maréchal de camp, naquit à Paris en 1735 : il descendait d'une famille noble, originaire de Florence dont le nom était Gherardini. A l'époque des troubles de cette république deux de ses membres furent proscrits et devinrent la souche des *Fitz Gerald* d'Irlande, et des *Girardin* de Champagne. Voyez la *Toscane française* à la bibliothèque du roi. Destiné par sa naissance à l'état militaire, il entra dans un régiment de cavalerie. Il fut particulièrement attaché au roi Stanislas qui avait fixé sa résidence à Nancy. Dans la guerre de 1760, Girardin servit en France, fit partie de l'état-major de l'armée, devint colonel de dragons, puis, à son rang d'ancienneté, maréchal de camp. Pendant la paix, il voyagea dans une partie de l'Europe, puis il se retira dans sa délicieuse campagne d'Ermenonville, et s'occupa de l'art d'embellir les campagnes. C'est à ce sujet qu'il fit un ouvrage devenu classique, et traduit dans toutes les langues, sous le titre *de la Composition des paysages sur le terrain.* C'est dans cette charmante habitation qu'il reçut Jean-Jacques Rousseau dont il fut peut-être le seul ami, et auquel il confia l'éducation de son fils. Voyez l'article suivant. Le philosophe de Genève mourut le 2 juillet 1778 à Ermenonville; ses restes furent inhumés dans le jardin, et le lieu où ils furent déposés prit le nom de l'Elysée : chacun sait que par un décret de la Convention la cendre de Rousseau fut enlevée de ce séjour enchanteur, pour être conduite dans les caves de l'église Sainte-Geneviève transformée par la révolution en je ne sais quel temple appelé le Panthéon. Girardin avait embrassé les principes de la révolution; il n'en fut pas moins dénoncé dans le mois de novembre 1793; et il ne dut son salut qu'à la manifestation de ses sentimens patriotiques et aux nouvelles preuves de républicanisme qu'il donna. Sa belle terre d'Ermenonville fut dévastée par une grande inondation, et bien plus encore par les événemens désastreux qui survinrent pendant la terreur, et qui l'obligèrent de s'éloigner momentanément. Lorsqu'il put rentrer dans sa terre, il chercha à lui rendre son premier éclat. Il y mou-

rut le 20 septembre 1808. Outre l'ouvrage que nous avons cité, il fit encore un discours *sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale.*

* GIRARDIN (Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), l'un des députés les plus célèbres de l'opposition libérale, naquit à Lunéville, le 15 janvier 1768, était le fils du précédent, eut pour parrain le roi de Pologne Stanislas Leckzinski, et fut élevé par Jean-Jacques Rousseau. Entré au service militaire en 1779, il était dix ans après capitaine au régiment de Chartres-Dragons. Il se trouvait en garnison au Mans, lorsque la révolution éclata : comme son père, il en adopta les principes, devint membre du conseil municipal de cette ville, et reçut des habitans la cocarde tricolore qu'ils lui donnèrent en lui disant : *élève de Jean-Jacques, ton patriotisme te rend digne de la porter.* Nommé commandant de la garde nationale à cheval du Mans, il ne tarda pas à être élu député du tiers-état au bailliage de Senlis. Il venait de publier un écrit intitulé : *Lettre du vicomte d'Ermenonville* (c'est ainsi qu'il s'appelait alors). Cet ouvrage dans lequel il blâmait l'arrêt du conseil qui obligeait les électeurs du tiers-état à se réduire au quart avant de procéder à l'élection de leurs représentans, et l'opposition vigoureuse qu'il fit dans cette assemblée aux mesures de la cour, attirèrent sur lui une lettre de cachet qui fut la dernière qui ait été lancée par le pouvoir, et dont ses amis parvinrent à écarter l'exécution : il fut l'un des rédacteurs des cahiers de ce bailliage dans lesquels on demandait l'abolition de certains droits ou de certains usages; tels que les capitaineries, les justices seigneuriales, etc. Girardin se rendit ensuite à l'assemblée de Vitry-le-Français, comme le fondé de pouvoir du duc d'Orléans : il y apporta les fameuses instructions qui sont devenues historiques, et que l'on attribue généralement à l'abbé Sieyes. La section des Petits-Pères à Paris le nomma électeur. En 1790 il fut élu président de l'administration centrale du département de l'Aisne, fut l'année suivante président du collége électoral de l'Oise, et nommé député à l'Assemblée nationale. La conduite politique de Girardin sembla tenir pendant quelque temps une espèce de milieu entre les maximes démagogiques et les saines doctrines : tantôt il votait avec un côté, tantôt avec un autre, et en même temps qu'il professait certaines idées du jour, il se déclarait hautement contre la loi du serment imposée aux prêtres et aux émigrés, contre la confiscation de leurs biens, etc. En général il se montra le défenseur de la constitution de 1791. Cette conduite lui valut les injures de tous les partis, et le mécontentement fut porté si loin qu'au sortir de la séance orageuse du 8 avril 1792, il fut insulté et blessé avec plusieurs de ses collègues. Dans le mois de juillet 1792, Girardin fut appelé à la présidence de l'Assemblée législative où il a siégé jusqu'à son remplacement par la Convention. Deux jours avant le 10 août il fut encore maltraité par les fédérés : il s'en plaignit à la tribune et déclara que l'Assemblée n'était plus libre. Dans la terrible journée du 10 août, il contribua au décret adopté bien tardivement, qui sauva néanmoins quelques gardes suisses que la populace n'avait point encore massacrés. Après cette sanglante catastrophe il ne parla plus à la tribune : il ne tarda pas à rentrer dans la vie privée : mais pour se mettre à l'abri des poursuites des républicains, il se fit donner par l'entremise de M. Maret une mission simulée pour l'Angleterre. Il ne revint en France qu'en 1793, et il arriva à Paris le jour même où Louis XVI fut conduit au supplice, crime qu'il avait si éloquemment prophétisé dans la séance du 30 mai précédent. Après s'être tenu caché chez son père à Ermenonville, il se rendit chez son oncle le baron de Baye, à Sézanne, où il fut arrêté avec ses frères par ordre du comité de salut public, et détenu dans la petite prison de cette ville : son crime était son attachement à la constitution de 1791, qui ne convenait plus aux républicains. Pendant sa détention il apprit le métier de menuisier, établit avec ses frères un atelier de menuiserie, et se procura ainsi des moyens de subsistance. Ce ne

fut que six semaines après le 9 thermidor que Girardin et ses frères furent rendus à la liberté. Le Directoire le nomma aussitôt membre du district de Senlis sous peine d'être renvoyé en prison s'il refusait d'accepter cette place : *ramenez-moi aux Carrières*, répondit-il, *si cela vous convient : mais je vous déclare ne pouvoir accepter des fonctions qui m'obligeraient de concourir à l'exécution de lois spoliatrices et sanguinaires qui ne sont point encore rapportées.* Cette réponse hardie le força de se tenir caché pendant plusieurs années, jusqu'au moment où il fut nommé par ses concitoyens membre de l'administration du département de l'Oise; mais il n'accepta cette place que pendant quelques semaines; car il fut destitué comme royaliste par le Directoire. Retiré dans une chaumière du village d'Ermenonville, il se lia avec Joseph Buonaparte qui venait d'acquérir dans son voisinage la belle terre de Morte-Fontaine. Après le 18 brumaire les conseils le rappelèrent dans l'administration de l'Oise, et le Sénat le nomma tribun. On remarqua le rapport qu'il fit sur l'administration forestière, et la manière quelquefois éloquente avec laquelle il défendit l'institution de la légion-d'honneur. Il défendit aussi la mémoire de son maître Jean-Jacques Rousseau avec une reconnaissance toute filiale contre les attaques de Carion-Nisas. Bientôt il rentra dans l'armée avec le grade de capitaine : en 1806 il était colonel et premier écuyer de Joseph Buonaparte, qu'il accompagna dans sa conquête du royaume de Naples. En 1808 il fit la campagne d'Espagne en qualité de général de brigade. En 1809 il reprit ses fonctions législatives, et fut nommé président de la section de l'intérieur : on distingue les rapports qu'il fit alors sur la navigation intérieure et sur le projet de loi relatif aux mines : après avoir été deux fois candidat pour la présidence du Corps-législatif, et deux fois présenté pour le Sénat par le département du Calvados, il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure : place qu'il conserva sous la restauration jusqu'au 17 mai 1814, époque où il fut envoyé dans le département de Seine et Oise. Avant de quitter Rouen, il fut nommé député de ce département. Le 12 juillet 1815 Girardin fut appelé de nouveau à la préfecture de la Seine-Inférieure : arrêté en chemin au moment où il se rendait à son poste, il ne put continuer sa route qu'avec les passeports que lui procura un général anglais. Trois mois après Girardin fut destitué comme auteur d'un pamphlet distribué avec profusion, dans lequel on cherchait à prouver que de nouvelles institutions voulaient de nouvelles dynasties. Tout porte à croire que Girardin n'en était point l'auteur : peu de jours après sa destitution, l'empereur Alexandre lui envoya la croix de commandeur de l'ordre de Sainte-Anne. Le 6 avril 1816, Girardin fut nommé préfet de la Côte-d'Or, mais il ne fut pas long-temps chargé de l'administration de ce département. Le 12 novembre 1819 le département de la Seine-Inférieure le choisit pour son député, et il siégea dans la chambre pour ce département jusqu'à sa mort, arrivée le 26 février 1827. Il ne peut entrer dans le cadre de notre ouvrage de citer et encore moins d'analyser tous les discours de Girardin : il monta près de deux cents fois à la tribune : souvent il parlait avec éloquence, quelquefois avec une véhémence qui le faisait sortir des bornes de la modération, d'autres fois encore avec le ton du sarcasme le plus amer; on peut le dire, son talent se prêtait à un grand nombre de formes oratoires : les grandes circonstances dans lesquelles il a parlé sont, après l'assassinat du duc de Berri, où il s'opposa aux lois d'exceptions demandées par le gouvernement dans la séance du 5 février 1820, où il parla contre la loi des élections; dans celle du 9 janvier 1821, où il s'opposa à la guerre d'Espagne, etc. Ses discours ont été recueillis, Paris, 1828, 5 vol. in-8. Ses funérailles attirèrent une foule immense, comme celles de Foy, de Larochefoucault-Liancourt, et en général de tous ceux qui ont défendu la cause populaire.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champa-

gne, l'an 1628, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Auguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célèbres de ses ouvrages sont 1° le magnifique *mausolée du cardinal de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne; 2° la *statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval sont d'un seul jet : c'est son chef-d'œuvre; 3° dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les *groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, etc. Il mourut à Paris en 1715, à 88 ans. Il avait été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. *Voyez* CHEMIN (Catherine du).

GIRAUD (Sylvestre), *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savans de son temps. Après avoir professé dans l'université de Paris et à Oxford, il devint archidiacre et chanoine de Saint-David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avait toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1220, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia sacra* de Warton, et dans l'*Anglica* de Cambden. Sa *Description du Pays de Galles* (*Cambria*) a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8.

* GIRAUD (Jean-Baptiste), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en 1701, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie dans diverses maisons de son ordre, cultiva la poésie latine, et traduisit dans la langue de Phèdre les *fables de La Fontaine*, Rouen, 1765, in-12, nouvelle édition, 1775, 2 vol. in-8, avec le français en regard, ou 2 vol. in-12, sans le français. Cette traduction est estimée. Il avait dans les formes et le caractère un peu de la bonhomie de son modèle. Son éloge a été prononcé en 1777 à l'académie de Rouen par Haillet de Couronne, secrétaire perpétuel.

* GIRAUD (Pierre-François-Félix-Joseph), littérateur, né le 20 septembre 1764 à Bacqueville, mort à Paris le 26 février 1821, fut attaché dès sa jeunesse à l'instruction publique, puis il devint chef du burreau des journaux à la préfecture de police, et ensuite rédacteur de diverses feuilles périodiques. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, 2e année, page 1978. Nous citerons seulement les suivans : 1° *Mémoire sur la colonie de la Guyenne française*, 1804, in-8; 2° *Aristippe*, opéra, joué avec succès sur le théâtre de l'académie royale de musique; 3° *Campagne de Paris en* 1814, avec cartes, in-8; 4° *Précis des journées des* 15, 16, 17 *et* 18 *juin* 1815, ou *Fin de la vie politique de Napoléon Buonaparte*, Paris, 1815, in-8; 5° *Beautés de l'histoire d'Italie*, ou *Abrégé des annales italiennes, avec le tableau des mœurs, des sciences, etc., depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours*, 1816, 2 vol. in-12. Cette compilation, rédigée avec soin, peut être placée parmi les bons livres élémentaires; 6° *Beautés de l'histoire germanique*, in-12; 7° *Beautés de l'histoire de l'Inde*, 1821, 2 vol. in-12; 8° *Précis historique de tous les événemens qui se sont succédés depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de Louis XVIII sur le trône*, 1822, in-12; 9° *Traité des vers à soie*, in-12. Il a travaillé à la *Table du Moniteur*, 7 vol. in-4, et à la *Biographie universelle*.

* GIRAUDEAU (Pierre), de Montpellier, négociant à Marseille, a publié 1° *La banque rendue facile aux principales nations de l'Europe*, 1756, in-4,

très souvent réimprimée. La dernière édition, dégagée de plusieurs formules, que le temps a mises hors d'usage, a été considérablement augmentée et imprimée à Lyon en 1749, in-4. 2° *Le flambeau des comptoirs, contenant toutes les écritures et les opérations du commerce*, Marseille, 1764 et 1797, in-4. 3° *L'art de tenir les livres en partie double*, in-4.

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent sur Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : 1° une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751 et suivantes, 5 parties in-12; 2° *Praxis linguæ sacræ*, 1757, in-4; ouvrage très estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voyez* ce mot), lire l'hébreu sans les points massorétiques; mais avec cette différence, que partout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la première voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précède : système qui d'abord paraît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture et l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paraît résulter des sens incommodes et difficiles. 3° *Les Paraboles du Père Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse. 4° L'*Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 et en 8 vol. par les soins de M. Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avait été confié par feu M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins d'éloquence et de feu. Le stile en est pur, coulant, naturel; la manière grande et noble; les idées vastes, les réflexions profondes. C'est la philosophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. « Tout y est digne du Fils » de Dieu, dit un protestant (M. Nallat, » recteur de l'église de Saint-Pierre en » l'île de Guernesey), tout y répond à la » sublimité de sa doctrine et à l'excel- » lence de ses saints préceptes. Les ré- » flexions touchent et persuadent, tant » par leur solidité, leur beauté, que par » la manière de les exposer, qui est digne » d'elles. Tout y est méthodique, lié, » simple, instructif, et surtout onc- » tueux. » (*Lettre de M. Nallat à l'abbé Duquesne*, en date du 14 avril 1777.)

* GIRAULT (Claude-Xavier) antiquaire, né à Auxonne le 13 avril 1764, d'un père qui exerçait dans cette ville la médecine avec distinction, et qui a laissé quelques ouvrages estimés sur son art, et notamment des *Observations sur les fièvres intermittentes, et sur les maladies qui régnaient dans l'hôpital civil qu'il dirigeait*. Le jeune Girault se destina à la magistrature, fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1783, et fut pourvu quelques années après d'un office de conseiller auditeur à la chambre des comptes de Bourgogne et de Bresse. Cette place étant bien loin de lui prendre tout son temps; il employa ses loisirs à des recherches sur les antiquités de sa province. Ses travaux ne restèrent pas sans récompense; les académies de Dijon et de Besançon l'admirent dans leur sein. Retiré à Auxonne pendant nos troubles politiques, il resta sans emploi jusqu'en 1801, époque où il fut nommé maire de cette ville. Après avoir exercé ses fonctions pendant quatre ans, il devint conservateur de la bibliothèque publique qu'il venait de fonder. En 1807, il revint à Dijon, fut avocat consultant jusqu'en 1821, et obtint la place de juge de paix dans cette ville, où il mourut le 5 novembre 1823. — M. C. N. Amanton a inséré dans les nos 89-93 du *Journal de la Côte-d'Or*, 1823, une notice intéressante et complète sur la vie et les écrits de Claude-Xavier Girault : il y donne la liste des 63 ouvrages de cet infatigable auteur, et les divise en trois séries, temps anciens, moyen âge et temps modernes : cette notice a été réimprimée à part en 1823, in-8, et M. Mahul a reproduit dans son *Annuaire nécrologique*, 4e année 1823, cette longue énumération. Les écrits de Girault ont été imprimés en partie

dans le *Magasin encyclopédique*, dans l'*Annuaire*, le *Journal de la Côte-d'Or*, dans les *Mémoires* des diverses sociétés savantes dont il était membre.

* GIRAULT-DUVIVIER (C.-P.), grammairien et lexicographe distingué, est auteur de la *Grammaire des Grammaires*, 2 vol. in-8 : c'est l'analyse raisonnée des meilleurs ouvrages sur la langue française : ce livre a été approuvé par l'Institut qui lui a donné le témoignage le plus flatteur, puisqu'il en a ordonné la distribution à chacun de ses membres. Le conseil de l'université l'a également approuvé, et le public a justifié ces deux jugemens, puisque plusieurs éditions en ont été successivement épuisées. La première édition a paru en 1811 et la 6e a été publiée en 1827. Girault-Duvivier a donné dans le mois de mai 1815, un *Traité des participes*, destiné à servir de complément à sa grammaire, 4e édition, 1817, in-8. Il est mort dans le mois de mai 1832.

* GIROD (Pierre-François-Xavier), médecin, né en 1735 à Mignovillars, village de Franche-Comté près de Nozeroi, s'est rendu recommandable par son zèle pour la propagation de l'inoculation qu'il introduisit dans sa contrée. Nommé en 1763 médecin en chef des épidémies de cette province, il fit preuve d'activité et de talent : il mourut en 1783 victime de son dévouement pendant la maladie meurtrière qui s'était déclarée cette année à Chatenoy. Il était membre de la société royale de médecine. On trouve dans les *Recueils de cette académie* plusieurs mémoires de Girod sur la nature et le traitement des maladies épidémiques. Vicq-d'Azir a publié son éloge qui se trouve dans ce recueil.

* GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis), élève de David, qui l'appelait *son plus bel ouvrage*, fut un des plus grands peintres de l'école moderne. Il naquit à Montargis en 1767, perdit de bonne heure son père qui était directeur des domaines du duc d'Orléans, fut confié aux soins d'un médecin qui devint son tuteur, et qui ayant perdu plus tard son fils, reporta toutes ses affections sur le jeune Girodet et l'adopta. Girodet a immortalisé sa reconnaissance en associant dès lors son nom à celui de son bienfaiteur et de son second père. Ses premières études furent faites avec succès ; en même temps il montrait des dispositions précoces pour la peinture : à 13 ans il avait fait le portrait de son père. Il eut toutefois à combattre les intentions de ses parens qui le destinaient à la carrière militaire : mais il l'emporta, et obtint la permission d'aller travailler dans l'atelier de David dont la réputation colossale venait de s'agrandir encore par son *Tableau des Horaces*. Sous un tel maître, Girodet fit de si grands progrès qu'à 22 ans il remporta le grand prix de peinture : ce qui lui donnait le droit d'aller en Italie perfectionner son talent sous l'influence des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des inspirations du génie de Rome. Parti élève, Girodet revint maître : il fit pendant son séjour en Italie le *sommeil d'Endymion*, qui le plaça aussitôt parmi les meilleurs peintres, et qui fut suivi du tableau d'*Hippocrate refusant les présens d'Artaxerxès* : ce tableau dicté par la reconnaissance, Girodet le donna à l'école de médecine. Il avait été obligé de quitter la capitale des beaux arts plus tôt qu'il n'aurait voulu. Les événemens malheureux qui tourmentaient la France commençaient à agiter le reste de l'Europe ; l'Italie surtout fut bouleversée par la révolution française ; alors le pinceau tombait des mains des artistes au bruit des combats et des échafauds. Toutefois, avant de rentrer en France, Girodet visita plusieurs villes de cette péninsule si riche en souvenirs ; à Gênes il tomba malade, et reçut les soins empressés de Gros qui était alors officier d'état-major et qui fut depuis l'un de ses illustres émules et de ses meilleurs panégyristes. De retour à Paris, il resta pendant quelques temps sans rien offrir aux regards du public : il faisait des portraits, où il montrait bien toute la puissance de son talent, mais où le génie de l'artiste ne pouvait trouver sa place. En 1799, il exécuta le tableau satirique représentant Mlle Lange, actrice très connue : celle-ci n'ayant pas voulu recevoir son portrait

qu'elle lui avait commandé, sous prétexte qu'il n'était pas ressemblant, il se vengea de cet affront en changeant quelques détails de ce portrait où M[lle] Lange fut alors représentée en Danaé; mais au lieu de la pluie d'or qui annonce la présence prochaine de Jupiter, c'est une pluie de pièces de 5 francs et même de monnaie de cuivre. Le tableau fut exposé pendant 24 heures; chacun reconnut l'actrice: Girodet avait prouvé que son portrait était ressemblant; mais il l'avait punie d'une manière barbare. Bientôt il donna une *Scène du déluge*, tableau qui l'emporta sur les *Sabines* de David au concours du grand prix de peinture historique, mais où l'art n'a pas été assez déguisé dans les diverses combinaisons qu'il a inventées pour produire de l'effet; on lui a reproché encore d'autres défauts, par exemple l'épigramme de la bourse tenue par le vieillard, peut-être aussi le choix même du sujet (tous les membres d'une famille qui se tiennent enchaînés l'un à l'autre); sous le rapport du dessin et du coloris il a réuni tous les suffrages. Les *Funérailles d'Atala* sont un chef-d'œuvre: il y a quelque chose de touchant dans ce tableau où il sut réunir la piété angélique d'une jeune vierge, la sombre douleur d'un sauvage et la résignation sublime du prêtre chrétien. Le tableau d'*Ossian* fut moins goûté: il y a trop de détails, et d'ailleurs cet apothéose, fait d'après les idées d'Odin, ne se rapproche pas assez de nos images religieuses. On sait que son but a été de célébrer les guerriers morts en Italie, en Egypte et en Syrie. Buonaparte premier consul lui avait commandé ce beau travail dans lequel on ne peut s'empêcher d'admirer le contraste dans les physionomies, l'audace dans les expressions, la variété dans les caractères, la fierté du dessin. La *révolte du Caire* fut exécutée avec une chaleur, une verve et un élan qui ont produit, à côté de quelques défauts, des beautés du premier ordre. Nous placerons encore parmi ses beaux morceaux *Buonaparte recevant les clefs de la ville de Vienne*: c'est, dit un biographe, l'ouvrage du génie inspiré par la gloire. Enfin *Galathée et Pygmalion*, qui est le dernier fruit du pinceau de Girodet, mérite une distinction honorable, quoiqu'il soit peut-être le plus imparfait de ses ouvrages et qu'il ait essuyé beaucoup de critiques: on y remarque en effet une pureté dans les contours, une perfection de dessin, qui sont le caractère distinctif des compositions de ce grand peintre. Tels sont les principaux tableaux de Girodet: il excellait aussi dans les portraits, et parmi ceux qu'il a faits on distingue ceux de Chateaubriand, d'un Noir député à la Convention, de Cathelineau, de Bonchamps, etc.; ils sont pleins de vie et de pensée: plusieurs de ses œuvres ont été gravées. Sous Buonaparte et sous les Bourbons, Girodet a obtenu des marques de considération et de haute distinction. Membre de l'Institut, de la Légion-d'honneur, de l'ordre de St.-Michel, en 1816 il fit partie du conseil établi par Louis XVIII pour les productions de l'art. Ce prince, étant venu voir au salon de 1817 le tableau de Gerard représentant l'*entrée d'Henri IV à Paris*, dit à Girodet: *les trophées de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir: nous avons un* Marathon; *nous aurons bientôt un Salamine*, mot fin et ingénieux par lequel le monarque annonçait que le *St.-Louis en Egypte* qu'il lui avait commandé serait aussi un chef-d'œuvre. Michel-Ange faisait des vers, et ses vers étaient bons: Girodet eut la prétention d'en composer; nous voudrions pouvoir dire qu'il réussit comme le peintre de Caprèze. Sa *traduction d'Anacréon*, son poème sur *les délices de la peinture*, et d'autres compositions du même genre sont très médiocres. Le 3 mai 1818, jour anniversaire de la rentrée du roi, Girodet lut dans la séance solennelle de l'Institut un discours *sur l'originalité des arts du dessin*. Ce peintre habile est mort à Paris le 9 décembre 1824. Le roi voulut que les insignes d'officier de la Légion-d'honneur qu'il lui destinait fussent placés sur son catafalque. Plusieurs hommages poétiques et littéraires rendus à sa mémoire ont paru à cette époque. Nous citerons: *sur Girodet* par M[me] la princesse Constance de

Salm ; *Notice nécrologique sur Girodet* par M. P. A. Coupin, Paris, 1825, in-8 ; on a également publié : *Catalogue des tableaux, esquises, dessins et croquis de M. Girodet-Trioson*, rédigés par M. Pérignon son élève, Paris, 1825, in-8 ; les *Amours des dieux, recueil de compositions dessinées par Girodet, et lithographiées par ses élèves, avec un texte explicatif*, par M. P. A. Coupin, Paris, 1825-1826, 4 livraisons in-fol. ; *Anacréon, recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par M. Chatillon son élève, avec la traduction en prose des odes de ce poète, faite également par Girodet*, Paris, 1825 et 1826, in-4, 19 livraisons ; l'*Enéide*, *suite de scènes dessinées au trait par Girodet, et lithographiées par Aubry le Comte*, 1825, in-fol. On attribue à Girodet *la critique des critiques du salon* de 1806, Paris, 1806, in-8. — Girodet n'appartenait point par ses principes ni par sa conduite à l'école philosophique : sa mort comme sa vie fut celle d'un chrétien.

GIRON (don Pierre), duc d'Ossone, issu d'une famille illustre d'Espagne, fut vice-roi de Sicile et de Naples, et prit, dit-on, part à la conjuration contre Venise (*voyez* CUEVA). Les Napolitains ayant porté des plaintes contre lui, le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'aurait rien eu à se reprocher ; et ses réponses servirent presque à le justifier : cependant, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624, sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. On rapporte de lui plusieurs fades plaisanteries, qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. Grégorio Léti a écrit sa *vie* et l'a brodée à sa manière.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera en Espagne, fut appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne, son fils, et le plaça ensuite sur le siége de Tolède. Il ne l'occupa pas long-temps, car il mourut cinq ou six mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignait le roi Philippe III, successeur de Philippe II, hâta sa mort ; mais cette faiblesse n'est pas à présumer dans un homme dont le caractère montrait de la fermeté, et n'avait jamais paru asservi à l'ambition. Ce savant prélat avait publié en 1593, in-fol., une nouvelle *Collection des conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'était la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST (Jacques), jésuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher était comme son âme, simple et sans fard ; mais dans cette simplicité il était ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits, il gagnait presque toujours les cœurs. Le Père Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons*, d'abord en 3 vol. Paris, 1700 ; il y joignit en 1704, 2 vol. des *Sermons de l'avent*. On y trouve une éloquence naturelle et forte ; mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que le Père Giroust s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeait un peu trop. Peut-être croyait-il que la simplicité du stile aidait beaucoup le pathétique, donnait à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisait l'onction. Son Avent est intitulé *le Pécheur sans excuse*. C'était l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînait des répétitions fastidieuses, mettait des entraves au génie, et fatiguait l'attention des auditeurs. Le Père Giroust prêchait et agissait, ses mœurs étaient dignes de ses sermons.

* GIRTANNER (Christophe), médecin, né à Saint-Gall le 7 décembre 1760, fut reçu docteur à l'université de Gottingue et devint conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg. Il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut le 17 mai 1800. Il a laissé plusieurs *traités* en allemand sur la médecine, la chimie et la

politique. Les principaux sont 1° *Traité sur les maladies vénériennes*, Gottingue, 1788 et 1793, 3 vol. in-8. Il a été traduit en italien en 4 vol. in-8, Venise, 1801. 2° *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfans*, Gottingue, 1794, in-8, traduit en italien et augmenté d'un article sur la vaccine, Gènes, 1801, 2 vol. in-8. 3° *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine-pratique de Brown*, Gottingue, 1797, 2 vol. in-8. 4° *Exposition complète et raisonnée du système de médecine pratique de Darwin*, Gottingue, 1799, 2 vol. in-8. 5° *Elémens de chimie antiphlogistique*, Gottingue, 1792 et 1795, in-8. Il y proclama avec une sorte d'enthousiasme les travaux immortels des chimistes français Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy; mais il ne put s'empêcher d'y insérer quelques-unes des idées bizarres que l'on trouve dans ses autres ouvrages de médecine. 6° *Nouvelles historiques, et considérations politiques sur la révolution française*, Berlin, 1791-97, 13 vol. in-8. 7° *Tableaux de la vie domestique, du caractère et du gouvernement de Louis XVI*, 1793, in-8, avec le portrait du roi; 8° Une traduction allemande des *mémoires du général Dumouriez*, avec des notes, Gottingue, 1794, 2 vol. in-8.

GIRY (Louis), parisien, avocat au Parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement, et dans la république des lettres par ses *traductions*. On distingue celle de l'*Apologétique* de Tertullien, effacée par celle de l'abbé Gourcy en 1781; de l'*Histoire sacrée* de Sulpice-Sévère; de *la Cité de Dieu* de saint Augustin; des *Epîtres choisies* de ce Père; du *Dialogue des orateurs* de Cicéron, in-4. Elles eurent beaucoup de cours de son temps; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans.

GIRY (François), fils du précédent, entra dans l'ordre des Minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avait une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivait sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol. Elle est écrite avec onction; mais elle n'est pas entièrement purgée de fables. Il est à croire que les *Vies des Saints*, traduites de l'anglais par M. Godescard, 1763-1781, et dont on a donné depuis plusieurs éditions en 12 et en 14 vol. in-8, feront oublier l'ouvrage du Père Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1688, à 53 ans. Le Père Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa *vie* in-12, 1691.

GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernières années de sa vie dans le collége de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui 1° l'*Art d'élever un prince*, in-4, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*: livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant: 2° *La philosophie du prince*, Paris, 1689, in-8. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4, réimprimée in-12, à Amsterdam, 1728, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, etc. 3° *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français depuis les premières années de François Ier jusqu'au règne de Louis XIV*, manuscrit. — * Il y a eu un autre jésuite et théologien célèbre du même nom, né à Cahors et probablement de la même famille, mort en 1711, à Toulouse, où il professait la théologie, auquel on doit plusieurs ouvrages en latin; un traité *sur la Somme de saint Thomas*; l'*Idée de la théologie associée avec l'histoire ecclésiastique*; des *dissertations théologiques*; la *Science de la religion*; l'*Anti-probabilisme*. Dupin loue beaucoup ce dernier ouvrage.

GISCALA (Jean de), ainsi nommé, parce qu'il était originaire de cette ville,

en Palestine. C'était un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand sacrificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissemens étaient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui était un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent pas leurs brigandages et leurs massacres, que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le fer, le feu et la faim, que les Romains qui les assiégeaient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudrait. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légère pour un Carthaginois. Peu de temps après, l'an 309 avant J. C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISORS (Le comte de). *Voy.* FOUQUET (Charles-Louis-Auguste), à la fin de l'article.

GIULANO DE MAJANO, sculpteur et architecte florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, surtout pour l'architecture. Le roi Alfonse l'ayant appelé à Naples, il y construisit pour lui le magnifique palais de *Poggio Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices ; il fut aussi employé à Rome par le pape Paul II, et mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alfonse, qui lui fit faire de superbes obsèques.

* GIUSTINIANI (Laurent), littérateur et diplomate italien, naquit vers l'an 1760 dans le royaume de Naples, fit ses études à l'université de cette ville, où il devint plus tard conservateur de la bibliothèque royale et censeur. Il venait d'être nommé professeur de diplomatie lorsqu'il mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Dictionnaire historique du royaume de Naples*, 11 vol. in-8 ; 2° *Mémoires historiques sur les jurisconsultes du royaume de Naples*, 1787, 3 vol. in-4 ; 3° *Essai sur la topographie de Naples*, 1793 in-4 ; 4° *Bibliothèque historique et topographique du royaume de Naples*, 1793, in-4 ; 5° *Breve contezza delle academie del regno di Napolie*, 1301 in-8 ; 6° *Memorie della real bibliotheca Borbonica*, 1818, in-8.

GIUNTINO. *Voyez* JUNCTIN.

* GIUSTI, peintre italien, né à Florence en 1624, mort en 1705, excellait à peindre des animaux et des paysages.

GIVRI. *Voyez* MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER (Rodolphe ou Raoul), bénédictin de Cluni, florissait sous les règnes de Robert et de Henri Ier, rois de France. Il aima et cultiva la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables ; mais qui est, malgré ces défauts, très utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un *Mémoire* fort curieux, dont M. de La Curne a enrichi le tom. 8 des mémoires de l'académie des belles-lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans la *Collection* de Pithou, *historia Francorum*, Francfort, 1546, in-fol. et dans les *scriptores Francorum coætanorum* de Duchesne, tome 4. Il fit aussi une vie de Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, Paris, 1637, in-4, dans l'histoire de l'abbaye de Réomé par le Père Rouvière. On peut consulter la *Vie de Glaber* dans l'histoire littéraire de France, tome 7.

GLABRIO. *Voyez* ACILIUS.

GLAIN (N. de Saint-), né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue-réformée, à laquelle cependant il ne tenait qu'autant qu'elle était opposée à la seule religion véritable. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la *Gazette de Hollande*. La lecture des livres de Spinosa changea ce protestant en athée. Il traduisit en français le trop fameux *Tractatus theologico-politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparaître avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*; et enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances et d'impiétés, où Freret et d'autres savans plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur, comme si elles leur appartenaient en propre, et qu'il y eût en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP (Mathias), de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il était originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4, sous ce titre : *Glandorpi opera omnia, nunc simul collecta et plurimum emendata*. Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs traités curieux d'antiquités romaines.

GLANVILL (Joseph), né à Plimouth en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglais; les principaux sont 1° *De la vanité de dogmatiser*; livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, et combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. 2° *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques orientaux, touchant la préexistence des âmes. 3° *Scepsis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science. 4° Des *sermons*; 5° un *Essai sur l'art de prêcher*; 6° *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8; 7° le *Plus ultra*, ou les Progrès des sciences depuis Aristote; 8° divers *écrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la raison en matière de religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme, et le fanatisme de toutes les espèces.

GLAREANUS. *Voyez* Lorit.

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de chimie*, publié pour la première fois à Paris, in-8, 1688, et traduit en anglais et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact.

GLASSIUS (Salomon), théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iéna, et surintendant-général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, et mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; le principal est sa *Philologie sacrée*, Leipsick, 1705, in-4.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnaies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755, à 65 ans. On a publié en 1757 un *Recueil de ses OEuvres*, in-12, qui renferme ses harangues au palais, et ses discours académiques.

GLAUBER (Jean-Rodolphe), allemand, s'appliqua à la chimie dans le 17e siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différens *traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Toutes ses œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand, intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglais, et imprimé in-fol. à Londres

en 1689. Il est utile ; mais il le serait davantage, si l'auteur n'avait pas mêlé ses raisonnemens et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin, *Furni philosophici*, 1658, 2 vol. in-8, traduit en français en 2 vol. in-8. Glauber avait le défaut de tous les charlatans ; il vantait ses secrets, et en faisait un vil trafic.

*GLAUBER (Jean, dit Polydore), peintre de paysages, né à Utrecht en 1646, et mort en 1726, passa pour un des meilleurs paysagistes flamands. On voit au Louvre un de ses *paysages*, dans lequel les figures sont de G. Lairesse.

* GLEDITSCH (Jean-Théophile), célèbre botaniste, né à Leipsick le 5 février 1714, mort le 5 octobre 1786, a fondé en Prusse une chaire où l'on enseigne la science forestière, dans laquelle il était très versé. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui se distinguent par une grande clarté ; mais sa manière d'envisager et de traiter les objets sous tous les points de vue, rend quelquefois ses ouvrages un peu diffus. Les principaux sont : 1° *Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, Berlin, 1764, in-8. Gleditsch, qui a suivi, à quelques exceptions près, le système de Linnée, a divisé tout le règne végétal en 8 classes: les 4 premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil ; et les 4 dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide d'un microscope. 2° *Dissertations physico-botanico-économiques*, Halle, 1765-67, 3 vol. in-8. 3° *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, 1774, 2 vol. in-8. 4° *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, 1777, in-8 ; il n'en a paru qu'un volume. 5° *Introduction à la science des remèdes simples*, 1778-1781, 2 vol. in-8. 6° *Dissertations économiques et botaniques*, 1789, 3 vol. in-8.

GLEICHEN (N....), comte allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il était déjà marié ; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser, et de garder en même temps la comtesse Gleichen, sa première épouse. Mais tout ce récit n'est qu'une fable débitée par Hondorf, auteur luthérien, qui ne l'a racontée que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Hesse. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps ce seigneur vivait, ni quel est le pape qui donna cette dispense ; ni quel effet le scandale de ce double mariage produisit parmi les fidèles ; ni pourquoi tant de gens, de princes surtout, que parfois une telle dispense accommoderait très bien, ne se sont jamais avisés de la demander, à l'imitation et après le bon succès du comte de Gleichen ; ni pourquoi le landgrave de Hesse lui-même, et Luther son dispensateur, n'ont pas allégué un exemple si imposant, etc. Le fait est, que souvent les anciens chevaliers et seigneurs sont représentés sur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu successivement deux : comme on le voit dans le magnifique mausolée du comte Pierre de Mansfeld à Luxembourg ; et qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut consulter sur ce sujet : *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum est in ecclesia S. Petri, Erfordiæ*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12 ; l'auteur démontre que l'histoire du prétendu double mariage est une pure fable.

* GLEICHEN (Frédéric-Guillaume de), savant naturaliste, né à Bareuth le 14 janvier 1717, mort le 16 juin 1783, embrassa d'abord la carrière militaire et parvint aux grades supérieurs. Ayant quitté le service en 1750, il fut appelé au conseil pri-

vé. En même temps il s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique. Il a publié, en allemand : 1° *Notices de ce qu'il y a de plus nouveau dans le règne végétal*, Nuremberg, 1762, 2 parties, petit in-folio, avec gravures. Cet ouvrage a paru aussi sous le titre de *Nouvelle du règne végétal*, 1764 et 1790, petit in-folio, et a été traduit en français avec le titre de *Découvertes les plus nouvelles dans le règne végétal*, 1770, 3 part. in-fol. 2° *Histoire de la mouche commune*, 1764, in-4, fig., aussi traduite en français. 3° *Essai d'une histoire des pucerons*, 1770, in-4, fig. 4° *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, les insectes*, 1781, 6 cahiers in-4. 5° *Dissertations sur les animalcules spermatiques et infusoires*, 1778, in-4, fig., traduites en français, 1799, in-4, fig. 6° *Dissertations sur le microscope solaire et le microscope universel*, 1781, in-4. 7° *De l'origine, de la formation, de la transformation et de la destination du globe terrestre, tiré des archives de la nature et de la physique*, 1782, in-8.

* GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), célèbre poète allemand qui, dans ses œuvres, se donne souvent le nom de *Grenadier prussien*, naquit à Ermsleben, dans le pays de Halberstadt, en avril 1719. Il fut secrétaire du prince Guillaume, fils du Margrave de Brandebourg-Schwedt, le suivit dans diverses guerres, et se trouvait à ses côtés quand le jeune duc fut frappé d'un boulet en 1744. De retour à Berlin, il fut nommé en 1747 secrétaire du grand chapitre de Halberstadt, fonction qu'il exerça pendant plus de 50 ans. Il est mort le 18 janvier 1803. On a de lui : 1° *Essais de chansons badines*, Berlin, 1745, 3 vol. in-8. 2° *Recueil de chansons*, Zurich, 1745, in-8. 3° *Epîtres*, Berlin, 1746, in-8. 4° *Fables*, Berlin, 1756 et 1786, in-8. C'est ce qu'il a fait de mieux. 5° *Romances*, ibid. 1757, in-8. 6° *Chansons prussiennes pour la guerre*, 1758. 7° *Eloges de la vie champêtre*, 1764. 8° Sept petits *poèmes* dans le genre d'Anacréon, 1764. 9° *La mort d'Adam*, *tragédie de Klopstock, mise en vers*. 1766. 10° *Le meilleur des mondes*, 1771, in-8. 11° *Poésies de circonstance avant et après la mort de Louis XVI*, 1793, in-8, etc. 12° *Le grenadier à la Muse de la guerre, après la victoire de Zordnorf*, 1759, in-12. 13° *Le philosophe de Lessing, mis en vers*, Berlin, 1760, in-4; 14° Poésies dans le *genre de Pétrarque*, ibid. 1764, in-8. 14° *Epigrammes*, ibid. 1769, in-8. 15° *Odes imitées d'Horace*, 1769, in-8. 16° *Poésies nocturnes dans le printems et dans l'été*, 1802. Ce recueil renferme les derniers chants de Gleim devenu aveugle sur la fin de sa vie : il implore en vain le sommeil qui le fuit : ces pièces respirent une douce mélancolie. L'édition la plus complète de ses *œuvres* est en 7 vol. in-8, 1811. Gleim s'était affranchi des règles ordinaires, et ne suivait que les élans de son génie : ses chants guerriers sont pleins de force et d'énergie : on les a comparés à ceux de Tyrtée : ses romances et ses odes le rapprochent d'Anacréon, et il a été surnommé *l'Anacréon allemand*. Enfin ses fables, sans valoir celles de La Fontaine, sont narrées avec précision, et la morale est mise en action d'une manière fort naturelle sous les formes allégoriques.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liége vers le milieu du 16ᵉ siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8, Liége, 1601. Il est orné de 103 figures de son invention, de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

* GLEY (Gérard), ecclésiastique, aumônier de l'hôtel des Invalides, né à Gérardmer près de Saint-Dié en Lorraine en 1761, n'eut pas plutôt terminé ses études théologiques qu'il se voua à l'instruction publique. En 1791 il quitta la France, voyagea en Hollande et en Allemagne, et obtint en 1795 une chaire à l'université de Bamberg où il s'était retiré. La guerre de Prusse vint en 1806 l'enlever à ses oc-

cupations paisibles, et, comme il avait une connaissance parfaite de la langue allemande, et que sous ce rapport il pouvait être très utile à l'armée française, un ordre impérial l'attacha au 3me corps, commandé par le maréchal Davoust. Il parcourut successivement la Prusse et la Pologne, où il fut chargé de l'inspection des écoles primaires : il fut envoyé de nouveau après la paix de Tilsitt dans la principauté de Lowitz, ce qui le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués, surtout avec M. l'abbé de Pradt, contre lequel il a si souvent dirigé des plaisanteries assez piquantes, notamment dans son *Voyage en Allemagne et en Pologne, avec des notes relatives à l'ambassade de M. Pradt* à Varsovie, 1815-1816, 2 vol. in-18. Rentré en France en 1813, il fut successivement principal des colléges de St.-Dié, d'Alençon et de Tours, se retira ensuite aux missions étrangères, et devint enfin l'un des aumôniers de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupait encore lorsqu'il mourut le 11 février 1830. L'abbé Gley a publié 1° une *Grammaire* et *un Dictionnaire allemand et français*, Bamberg, 2 vol. in-8; 2° *Notice sur le monument littéraire le plus ancien que l'on connaisse dans la langue des Francs*, 1809, in-4; 3° une *Vie de Tarnowski*; 4° *Langue et littérature des anciens Francs*, 1814, 2 vol. in-8 : ouvrage qui a coûté 20 ans de recherches à l'auteur; 5° *Histoire de notre Sauveur*, 1819, in-12; 6° *Historia Franciæ*, 1819, in-12, et 3 petits vol. in-12; 7° *Philosophiæ Turonensis institutiones*, 1823, 3 vol. in-12 : le premier vol. renferme une *Histoire de la philosophie*, qui avait déjà paru l'année précédente; 8° *Essai sur les élémens de la philosophie*, latin et français. Il a été rendu compte de ces cinq derniers ouvrages dans l'*Ami de la religion et du roi*, nos 61, 526, 572, 1013 et 1409. L'abbé Gley a travaillé à la *Biographie universelle*; il avait annoncé une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, une *Histoire de Pologne*, et une *Biographie ecclésiastique* : aucun de ces ouvrages n'a été terminé. L'abbé Gley était laborieux et fécond; mais il écrivait trop vite, et ses ouvrages sont remplis d'inexactitudes. C'était du reste un ecclésiastique vertueux et estimable à tous égards.

GLICAS ou GLYCAS (Michel), historien grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique et profane, passa une partie de sa vie en Sicile. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'histoire. Il est crédule et exagérateur. Le Père Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec et latin. La traduction est de Leuclavius; mais l'éditeur l'a revue, et l'a enrichie de notes et d'une 5e partie. Cet ouvrage est une des pièces de la collection appelée *Bizantine*.

GLISSON (François), professeur royal de médecine à Cambridge, né à Rampisham au comté de Dorset en 1597, fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont : 1° *De Rachitide, seu Morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8. 2° *De ventriculo et intestinis*, Londres, 1677, in-4. 3° *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque anatomique* de Manget. Il fut professeur pendant 40 ans.

GLOSCA ou KLOSCHKA (Sophronius), pape grec, se distingua en Hongrie et en Transylvanie par un fanatisme brutal et féroce, contre les Grecs qui acceptaient l'union avec l'église romaine. Il avait inséré dans le symbole *sanctam ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, et employait tous les moyens pour faire recevoir cette addition : méprisé et chassé partout par

les catholiques et les Grecs unis, mis en prison par ordre du gouvernement, il s'échappa, et se joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques en 1784. Après des excès et des cruautés inouïes, il fut pris, exécuté avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785. *Voyez* Horiah.

* GLOVATCHEWSKY (Cyrille), peintre distingué et membre de l'académie des beaux arts de St.-Pétersbourg, né en 1756 à Korope, ville du gouvernement de Tchevnigof, bâtie par ses ancêtres à la fin du 15e siècle, fit ses études à l'académie de Kief, et vint en 1748 à St.-Pétersbourg, où sa belle voix et ses dispositions musicales le firent d'abord admettre à la chapelle de l'impératrice Elisabeth. Bientôt il quitta la musique pour la peinture, et onze ans après, c'est-à-dire en 1795, à l'époque de la fondation de l'académie des beaux arts, Elisabeth le choisit pour être l'un des professeurs de cet établissement, conjointement avec Lossenko et Sablouko. En 1765, cette académie ayant reçu une nouvelle organisation, Glovatchewsky en fut nommé bibliothécaire et trésorier. En 1771 il devint inspecteur de cette société, perdit cette place au bout de deux ans, et fut réintégré dans ses fonctions en 1783. Nous ne pouvons point citer ses tableaux; nous dirons seulement qu'il excellait dans le portrait. Un jugement sûr et un goût exquis distinguent particulièrement les créations de son pinceau. Cet habile artiste est mort à St.-Pétersbourg le 9 août 1823.

* GLOVER (Richard), célèbre poète anglais, naquit à Londres en 1712. Son père, qui était négociant, l'appliqua au commerce, sans lui interdire cependant l'étude des lettres. Le jeune Glover lui succéda dans les affaires commerciales. Très versé dans la langue grecque, il puisait dans les auteurs de cette nation, et surtout dans Homère, les beautés mâles qu'on remarque dans ses ouvrages. Il jouissait d'une grande considération, et comme littérateur et comme publiciste. Appelé à la chambre des communes, il y fut, pendant quelques années, le chef de l'opposition. Il s'y fit surtout remarquer dans les longs débats qui furent occasionés par le désordre des affaires de l'Inde. Il mourut le 25 novembre 1785. Ses ouvrages sont: 1° *Newton*, poème que l'auteur consacra, à l'âge de 16 ans, à la mémoire de cet homme célèbre, imprimé à la tête de l'*Aperçu* de la philosophie de Newton, par le docteur Pemberton, 1728, in-4. 2° *Léonidas*, poème en neuf chants, 1737, in-4, 1770, 2 vol. in-12, augmenté de trois chants, 1798, 2 vol. in-8 avec fig., 6e édition; traduit en prose française (d'après la première édition), par J. Bertrand, la Haie, 1739, in-12. Ce poème, rempli d'idées républicaines, dédié à lord Cobham, un des protecteurs de Glover, et principalement dirigé contre le ministère de sir Robert Walpole, eut dans son commencement un succès prodigieux. 3° *Hosier's ghost*, ou *L'Ombre de l'amiral Hosier* 1739. Cette ballade guerrière eut encore une grande popularité. Il la composa pour exciter le peuple à faire déclarer la guerre contre l'Espagne, dont le grand tort était de ne pas vouloir se laisser écraser. 4° *Londres*, ou *les Progrès du commerce*, poème, 1739. 5° *Athénaïde*, poème en trente chants, écrit dans le même esprit que celui de Léonidas, 1788, 3 vol. in-12, et publié par Mistriss Halsay, après la mort de l'auteur. 6° les *discours* qu'il prononça au parlement. Il composa aussi deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, qui n'eurent pas de succès. On a imprimé en 1814, in-8, ses *Mémoires*, qui s'étendent depuis la *résignation de sir Walpole*, en 1742, jusqu'à *la seconde administration de lord Chatam en* 1757. Ils ont pour titre: *Mémoires d'un homme célèbre comme littérateur et comme politique*, etc.

GLUCK (Christophe), chevalier, célèbre musicien allemand, né dans un village du haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême en 1712, annonça dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique. A l'âge de 17 ans, il passa en Italie et se fixa à Milan, où il prit des leçons de composition sous le célèbre Saint-Martin.

Ce fut là qu'il fit son *Artaxerxès;* il donna ensuite à Venise en 1742 *Démétrius*, et 3 ans après en Angleterre la *Chute des géans*. Plus de 40 autres opéras aujourd'hui presque entièrement oubliés, furent représentés en Italie dans l'espace de 18 ans : ils furent composés par Gluck avec une facilité malheureuse; et la rapidité avec laquelle ils se succédaient prouve que l'auteur n'avait deviné ni le sens de la véritable compostiion dramatique, ni celui de son génie. Il fallut que Calzabigi, que Gluck avait connu à Vienne, lui montrât la route dans laquelle il entra depuis et où il a laissé des chefs-d'œuvre ; alors il fit *Hélène et Pâris*, *Alceste* et *Orphée* : trois opéras qui ont eu à Vienne et à Paris un succès prodigieux. Peu content de la réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par sa composition, il voulut l'étendre en France (1774). Les premières pièces qu'il y donna n'eurent point de succès : ce sont *Echo et Narcisse*, le *Siége de Cythère;* le genre élégiaque ou pastoral ne lui convenait pas; il fallait à la trempe vigoureuse de son génie la terreur et les grandes passions de la tragédie : d'ailleurs il vit bien qu'il ne réussirait point à faire d'emblée une réforme dans la musique française ; il tâcha donc de l'allier avec la musique italienne, et sa musique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. La mobilité française fit qu'il enleva tous les suffrages ; il n'y avait plus que la musique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite traverser M. Gluck; comme ils étaient nouveaux, on courut à eux, et on oublia le réformateur de la musique française, qui eut beau donner de nouvelles pièces; on ne les goûta pas. Gluck se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787. C'est lui qui, le premier en France, a fait connaître le *trombone*, dont l'emploi, sagement ménagé, donne aux peintures de l'orchestre une couleur si vigoureuse. La révolution qu'il opéra dans la musique fut le signal d'une guerre très vive. Tout Paris fut ou gluckiste ou picciniste, et l'on se distribua force injures. Quoi qu'aient pu dire cependant les partisans de Piccini, ses jolis chants ne sont que de la poésie italienne. On y trouve des beautés sans doute, une harmonie brillante, des coupes heureuses, des tableaux vrais, des scènes pathétiques, mais point d'unité ; le grand mérite des compositions de Gluck au contraire est que toutes les parties sont liées entre elles, et présentent néanmoins une telle variété, que l'auditeur arrive à la fin du drame sans s'apercevoir que son attention ait été captivée. Son chant simple, naturel, n'est jamais déparé par des ornemens superflus ; son récitatif rapide et vrai est toujours noble ; ses airs de danse sont de la plus aimable fraîcheur ; mais ce qui l'élève beaucoup au dessus des autres compositeurs, c'est son inépuisable talent pour le genre pathétique. Il a saisi les inflexions même de la nature, et rapprochant à l'exemple des anciens le chant de la déclamation, il semble avoir déterminé le point où finit l'une et où l'autre commence. L'abbé le Blond, admirateur du compositeur allemand, a réuni sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution opérée dans la musique, etc.*, Paris, 1781, in-8, quelques-unes des pièces publiées pour et contre pendant la guerre musicale; et Riedel a donné en allemand, un livre intitulé : *Sur la musique du chevalier Gluck*, Vienne, 1775, in-8. (On peut étudier aussi, pour connaître ce débat, les *OEuvres de l'abbé Arnaud*, *les Variétés littéraires de Suart*, *les Mémoires de Marmontel* et *les Jugemens de La Harpe* qui furent imprimés à cette époque dans le *Mercure de France*, et qui sont recueillis dans les œuvres complètes de ce célèbre critique.)

GLYCÈRE, courtisane de Sicyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu aussi une autre courtisane du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre le Grand l'avait laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

GLYCÈRE (Flavius Glycerius), était

un homme de qualité qui avait eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présens. Il se croyait affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, et surprit Glycère sur le port de cette ville. Népos, ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycère trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverses relations touchant les provinces les moins connues de l'empire russe. Celle du vieux Gmelin (Jean George) né à Tubingen en 1709, est la plus estimée, et a passé sous le titre de *Relation d'un voyage à Kamtschatka*, imprimée à Saint-Pétersbourg, en langue russe, en 1735; en allemand, à Gottingue, en 1752; et en français par M. Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Le jeune GMELIN (Samuel), né à Tubingen en 1745, fut d'abord professeur dans cette ville, puis membre de l'académie de St.-Pétersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire russe. Il parcourut en 1768 et suivantes les bords du Don et du Volga, le Caucase, et le rivage de la mer Caspienne. Il fut arrêté dans sa course par un prince tartare, qui prétendait avoir des sujets de plaintes contre la Russie. Il fut jeté dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du mont Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. La *Relation* de son voyage a été imprimée en allemand à St.-Pétersbourg, en 1773 et 1774, 4 tomes en 3 vol. in-4. Elle a été traduite en partie en français dans un recueil intitulé *Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs*, la Haie, 1779, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8.

* GMELIN (Jean-Frédéric), physicien et médecin, parent du précédent, né à Tubingen le 8 août 1748, fut nommé professeur d'histoire naturelle, de botanique et des sciences médicales à l'université de Gottingue, et se fit une grande réputation par ses leçons et par un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, et qui prouvent une variété de connaissances peu commune; les principaux sont: 1° *Onomatologia botanica completa*, 1771-77, 9 vol. in-8; 2° *Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum*, 1772, in-8; 3° *De alcalibus et præcipitationibus chimicis ope eorum factis*, 1775, in-4; 4° *Histoire générale des poisons*, 1776, 3 vol. in-8; 5° *Introduction à la chimie, à l'usage des universités*, 1780, in-8; 6° *Introduction à la minéralogie, à l'usage des universités*, 1780, in-8; 7° *Introduction à la pharmacie*, 1781, in-8; 8° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne*, 1783, in-8; 9° *Lettres à un médecin sur les découvertes récentes et leur application en médecine*, 1784 et 1793, in-8; 10° *Principes de la chimie technique*, 1786 et 1796, in-8; 11° *Principes chimiques de la docimasie*, 1786, in-8; 12° *Élémens de chimie générale, à l'usage des universités*, 1789, 2 vol. in-8; 13° *Élémens de minéralogie*, 1790, in-8; 14° *Élémens de pharmacie*, 1792, in-8; 15° *De aeris vitiosi exploratione*, 1794, in-8; 16 *Principes chimiques de la technologie*, 1794, in-4; 17° *Apparatus medicaminum tàm simplicium quàm compositorum, in praxeos adjumentum consideratus*, 1795, 2 vol. in-8; 18° *Histoire des sciences naturelles*, 1797, 3 vol. in-8. Il est aussi l'éditeur de la 3e édition du *Systema naturæ* de Linnée, et autres *ouvrages*. Gmelin est mort le 1er novembre 1804. On trouvera des détails étendus sur les travaux de ce savant, dans l'*Hist. littér. de Gottingue* par Luther, et dans la *Souabe savante* par Gradmann.

* GMELIN (Guillaume-Frédéric),

graveur et dessinateur, né en 1745 à Badenweiller en Brisgau, mort à Rome en 1821, a publié un très grand nombre de gravures d'une grande dimension. Elles eurent beaucoup de vogue, parce qu'elles sont d'une belle exécution : mais la plupart sont d'un ton trop fort, parce qu'il les travaillait de manière à en tirer un grand nombre d'exemplaires. Il s'occupa aussi de sciences, et surtout de mécanique : les graveurs lui sont redevables de plusieurs découvertes utiles à leur art.

GNAPHÉE ou GNAPHAEUS. *Voyez* FOULON (Pierre et Guillaume).

GNIPHON (Marc-Antoine), *Gnipho*, grammairien gaulois, contemporain de Cicéron dont il fut le maître, fit ses études à l'académie de Marseille, et vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius son compatriote qui enseignait alors l'éloquence avec succès. Il y professa lui-même la rhétorique, dans la maison de Jules-César, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans. (On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages ; mais Attenis le philologue, l'un de ses élèves ne lui en donne que deux qui sont perdus et qui traitaient de la grammaire.)

GOAR (Saint), prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves ; mais le saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée à l'occasion des fréquens pèlerinages qui se faisaient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avait fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au saint, dans la basilique où il avait fait déposer ses reliques.

GOAR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura neuf ans, et y apprit à fond la croyance et la coutume des Grecs modernes. De retour à Rome, il se lia d'une étroite amitié avec tous les savans, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paraît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1644. Le principal de ses ouvrages est l'*Eucologe* ou *Rituel des Grecs*, publié en 1647, à Paris, in-folio, grec et latin. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connaître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'église grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le Père Goar publia aussi la *Chronographie* de George Syncelle, en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653, à 53 ans. (On a encore de lui : *Attestatio de communione orientalium sub specie unica*, imprimée avec le *traité* de Léon Allatius ; *De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione;* des traductions latines de la *Collection* de Matthieu Blastare et de l'*Histoire du synode de Florence* par Sylvestre Syropulo.)

GOBAT (George), jésuite, né dans le diocèse de Bâle, en 1600, et non dans le diocèse de Besançon comme l'ont avancé plusieurs auteurs Franc-Comtois, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint-Siége. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Sève, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étaient au fait de ces matières. Voyez les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4.

* GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque conventionnel de Paris, né à Thann, département du Haut-Rhin, le 1er septembre 1727, fit ses études au collége germanique à Rome, et devint ensuite chanoine de Porentrui. Il était évêque de Lydda *in partibus* et suffragant de l'évêque de Bâle pour la partie française, lorsqu'il fut député du clergé de Belfort aux Etats-généraux de 1789. Il y embrassa le parti

populaire, prêta serment de fidélité à la nouvelle constitution civile du clergé, d'abord avec de légères restrictions, puis purement et simplement. Nommé à la fois à trois évêchés, celui du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris, il préféra ce dernier siége. Le 29 février 1791, il fut un des deux prélats qui assistèrent au sacre des premiers évêques constitutionnels. Cependant il paraît qu'il n'était point tranquille. Il écrivit à Pie VI et lui demanda des conseils qu'il reçut, mais que son ambition lui défendit de suivre. Bourrelé par les remords, mais retenu par l'amour de l'argent, il essaya toutefois en 1792 de se réconcilier avec le pape; il lui fit demander, par l'intermédiaire du marquis de Spinola, ambassadeur de Gênes, une indemnité de 100,000 écus, à condition qu'il rétracterait son serment et renoncerait à ses dignités ecclésiastiques. Mais le marquis de Spinola ne voulut point se charger d'une mission pareille; en sorte que Gobel resta dans le siége de Paris. Dès lors même il se livra à tous les excès de la révolution et se jeta avec exagération dans le jacobinisme. Lié avec les plus ardens meneurs, il sembla n'être plus occupé que de servir leurs vues impies et criminelles: c'étaient Hébert, Chaumette, Anacharsis Clootz, Pereira. Non-seulement il ne montrait aucune retenue dans sa conduite, mais encore il tolérait les plus honteux scandales. Ainsi, un curé de Paris, ayant publié un ouvrage irréligieux, ne fut ni révoqué, ni interdit, ni même blâmé. Ainsi encore, Gobel permettait aux prêtres mariés de continuer leurs fonctions ecclésiastiques, et lui-même installa, le jour de l'Ascension (1797), dans l'église de St.-Augustin ou des Petits-Pères, un curé qui était marié, et sa femme assista à la cérémonie. Deux prêtres constitutionnels, Brugières et Beaulieu, réclamèrent contre un tel scandale; mais leurs voix ne furent pas entendues. Gobel fit bien plus encore: ses amis le déterminèrent à venir à la Convention avec 13 de ses vicaires; c'était le 7 novembre 1793. Il prononça ces paroles qui ont été rapportées par le *Moniteur*. « Aujourd'hui » que la révolution marche à grands pas » vers une fin heureuse; aujourd'hui qu'il » ne doit plus y avoir d'autre culte pu- » blic et national que celui de la liberté » et *de la sainte égalité*, puisque le sou- » verain le veut ainsi, conséquent dans » mes principes, je me soumets à sa vo- » lonté, et je viens vous déclarer ici hau- » tement que dès aujourd'hui je renonce » à exercer mes fonctions de ministre du » culte catholique. En conséquence, nous » vous remettons tous nos titres. » Gobel déposa sa croix et son anneau sur le bureau du président, qui le félicita de se défaire de « ces hochets gothiques de la » superstition, et *d'abjurer l'erreur*. » Il reçut alors de l'Assemblée les plus grands éloges, et les honneurs les plus distingués. Gobel s'était affublé en même tems du bonnet rouge; il survécut peu à cette scène scandaleuse; il ne s'occupait plus que de factions; revêtu du sale vêtement de sans-culottes, il était partout où il y avait du tumulte et du désordre. Son exemple avait été suivi dans toute la France, et des profanations de tous genres, de criminelles apostasies eurent lieu dans bien des endroits. Chargé d'une mission révolutionaire pour Porentrui, il fut accusé à son retonr d'avoir pillé le palais de l'évêque de Bâle et de s'être enrichi des dépouilles de ce prélat. Robespierre qui n'aimait pas les athées, parce qu'il savait assez qu'avec l'athéisme il n'y a pas de gouvernement possible, le fit arrêter avec Chaumette, l'inventeur des fêtes de la Raison, le comédien Grammont et d'autres révolutionnaires du même genre; ce procès commença le 8 avril 1794. Pendant toute sa durée, Gobel continua à affecter le langage du plus zélé patriote. Il fut condamné et exécuté le 13 avril 1794. On trouve dans le tome 3, page 466 des *Annales catholiques*, une lettre de l'abbé Lothringer l'un de ses vicaires, dans laquelle il tend à prouver que Gobel montra avant sa mort un repentir sincère.

GOBELIN (Gilles), teinturier du 16e siècle, sous la règne de François I, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce temps-là a été nommée l'*écarlate des Gobelins*.

Il demeurait au faubourg St.-Marcel à Paris, où sa maison, la manufacture royale de tapisseries, et la petite rivière qui, plus haut, conserve son nom de Bièvre, portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*.

GOBIEN (Charles Le), jésuite, de St.-Malo, fut secrétaire et procureur des missions, et mourut à Paris en 1708, à 55 ans. C'était un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractère actif, et un assez bon écrivain. Nous avons de lui : 1° L'*Histoire des îles Mariannes*, 1700, in-12. 2° Le commencement des *Lettres édifiantes*, dont il y a 34 recueilles in-12, et dont on a fait une nouvelle édition en 24 vol. Paris, 1781, qui offrent des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les jésuites ont parcourus. Le Père Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* du Père Le Comte, en 3 vol. in-12 (*voyez* Tournon). Le 3e vol. de cet ouvrage est entièrement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1697, in-8; et de l'*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, et éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET (Charles), principal du collége Duplessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né en 1613 à Saint-Quentin, instruisit pendant 43 ans la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples et par ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Instruction de la jeunesse*, in-12, 1655, très souvent réimprimée. 2° *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*, 1667, 8e édition, 1725, in-12. 3° *Instruction sur la vérité du saint-sacrement*, 1667, 1691, in-12. 4° *Instruction sur la religion*, in-12. 5° *Instruction chrétienne des jeunes filles*, 1682, 1709, in-12. 6° *Instruction sur la manière d'étudier*, 1689, 1690 in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion et au jugement de l'auteur; le stile en est quelquefois suranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique sa vie eût été très pure, un prêtre imprudent, qui l'assistait à la mort, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant !* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous !* Il expira un instant après. Rollin a célébré, dans un poème latin, ses vertus et ses longs et utiles services.

GOBRIAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages usurpateurs du trône vers l'an 521 avant J. C. Il était beau-père de Darius, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobrias conjectura que ce présent signifiait : « O » Perses! si vous ne vous envolez comme » les oiseaux, ou si vous ne vous jetez » dans les marais comme les grenouilles, » ou si vous ne vous cachez sous la terre » comme les rats, vous serez percés de » ces flèches. » L'événement fit voir que Gobrias n'avait pas mal deviné, au moins quant au résultat de son explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLENIUS (Conrard), né en 1485 à Mengeringshausen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers, fit ses études à Louvain, et fut le premier professeur de langue latine dans le collége des Trois-Langues, fondé de son temps. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1539, et se fit un nom : 1° par de savantes *Notes sur les Offices de Cicéron*, Bâle, in-4; 2° par une nouvelle *édition* de *Lucain*; 3° par une *traduction* latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des sectes des philosophes*, Louvain, 1522. Erasme, son ami intime, faisait cas de son caractère et de son érudition.

GOCLENIUS (Rodolphe), docteur en médecine, et ardent disciple de Paracelse, né à Wittemberg en 1572, et mort en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à

Marpurg. On a de lui : 1° *Uranoscopia, chiroscopia et metoposcopia*, 1608, in-12 ; et quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations superstitieuses. 2° *Tractatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12, Nuremberg, 1662, in-4. Le Père Roberti, jésuite, attaqua cet ouvrage, et prouva que ce n'était qu'un tas de faussetés, de superstitions et de sottises ; et que s'il y avait quelque chose de réel, il n'était pas dans l'ordre naturel. Le docteur Mesmer a ressuscité depuis les rêveries de Goclénius. *Voyez* Helmont (Van).

GOCLENIUS (Rodolphe), né à Colbach, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans professeur de logique à Marpurg, où il mourut en 1628. Il était poète et philosophe. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont 1° *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8. 2° *Conciliator philosophicus*, in-8. 3° *Idea philosophiæ Platonicæ*, in-8. 4° *Lexicon philosophorum*, in-fol. 5° *Physiognomicæ et chiromanciæ specialia*, in-8, etc.

GODARD (Saint), archevêque de Rouen, né à Salency en Picardie, était frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen ; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur est d'avoir contribué, avec saint Remi de Reims, à amener le roi Clovis I au christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

* GODARD (Jean-Baptiste), ancien proviseur du lycée de Bonn, naquit en 1775 à Origny Ste.-Benoîte (Aisne) : il a fait sur l'histoire *naturelle* de savantes recherches, qu'il a consignées dans l'ouvrage intitulé : *Histoire naturelle des Lépidoptères ou papillons de France*. Ce travail avait été commencé par Genouville : Godard l'a poussé jusqu'à la 71e livraison, ou jusqu'au 5e vol., et il a été complété à 8 vol. par M. Duponchel, qui a consacré une *Notice* à son prédécesseur, placé en tête du 6e volume des lépidoptères. Godard est mort à Paris le 27 juillet 1825. Son *Eloge* a été prononcé dans la *société Linnéenne* par M. le capitaine Devilliers dans la séance publique du 28 décembre 1825. Godard a publié aussi un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères diurnes exotiques* insérés dans les *Mémoires de la société linnéenne*.

* GODDARD (Jonathan), médecin et chimiste anglais, né à Greenwich en 1617, fut nommé médecin en chef de l'armée anglaise parlementaire, accompagna en cette qualité Cromwel en Irlande et en Ecosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Lorsqu'en 1563 le parlement fut dissout par Cromwel et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'état la même année. Il continua à jouir d'une grande considération auprès de Charles II, à cause des nombreux services qu'il rendit à la société royale de Londres. Il est particulièrement connu par l'invention de différentes drogues, et surtout par celle des *gouttes d'Angleterre*, connues sous le nom de *gouttes de Goddard*, autrefois fort célèbres pour les attaques d'apoplexie et d'épilepsie. Goddard mourut le 24 mars 1674. On a publié ses recettes sous le titre d'*Arcana Goddardiana*, qui ont été réimprimées dans la *Pharmacopeia bateana*. On a encore de lui *De l'abus des remèdes* ; *de la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres, etc.* Les *Transactions philosophiques* et l'*Histoire* de la société royale de Londres indiquent plusieurs autres écrits de Goddard. Il fut le premier anglais qui ait construit un télescope.

GODEAU (Antoine), né en 1605 à Dreux, d'une bonne famille, se destina d'abord au siècle ; mais une demoiselle qu'il recherchait ayant refusé de l'épouser, parce qu'il était petit et laid, il vint à Paris et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui

accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *paraphrase* en vers du cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse : *Vous m'avez donné* Benedicite, *et moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, et leurs raisons paraissent plausibles (*voyez* les *Remarques* de l'abbé Joly, sur le *Dictionnaire* de Bayle, au mot Balzac). Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *traduction des Psaumes* par la paraphrase du *Benedicite*, et ce poème, très bon pour le temps, le fit connaître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il demandait aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivait avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose, coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond sont : 1° *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du* 9° *siècle*, Paris, 1653-1678, 5 vol. in-fol., et 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, et quelques tours également surannés, son stile égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté, que plusieurs d'entre eux; moins d'inégalité et de cascades; en un mot, plus de cette grandeur unie et soutenue que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury, mais il se fait lire avec plus de plaisir. Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars çà et là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages est qu'on ne remarque pas, dans celui de Godeau, ces idées de censure et de réforme, qui dirigent si souvent les jugemens de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, etc. : les novateurs par-là en font moins de cas; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5e concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices. 2° *Paraphrases des Epîtres de saint Paul et des Epîtres canoniques*, in-4, dans le goût des Paraphrases du Père Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. 3° *Vies de saint Paul*, in-4; *de saint Augustin*, in-4; *de saint Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12. 4° *Les éloges des évêques qui dans tous les siècles de l'Eglise ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4. 4° *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. 6° *Les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le stile de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. 7° *Le nouveau Testament traduit et expliqué*, in-8 en 2 vol., 1668. 8° Plusieurs autres poésies : les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15 mille vers; le poème de *l'Assomption*; celui de *saint Paul*, de la *Madeleine*, de *saint Eustache*; des *églogues chrétiennes*, etc... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisaient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les dé-

tails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connaît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le jésuite Vavasseur : *Godellus utrùm poeta ?* Et le goût répond presque toujours : *Non.* Il disait « que le paradis » d'un auteur, c'était de composer ; le » purgatoire, de revoir et de corriger » ses ouvrages, et l'enfer, de les imprimer. » Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnaître cet *enfer*, aujourd'hui surtout que l'ignorance et la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce. 9° *Eloges historiques des Empereurs*, 1667, in-4 : ouvrage très estimé.

GODEAU (Michel), né vers 1656, professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avaient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *traduction* d'une partie des *OEuvres poétiques de Despréaux*, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connaissent en vers latins avoueront (dit un célèbre critique) que ceux du traducteur ne sont guère dignes de son original ; et cela devait être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir : ceux qui ont une idée juste des langues anciennes et des modernes, du latin et du français, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le stile, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans laquelle il est écrit, sera toujours la matière d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du 11e siècle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelle, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse Ide, le forma à la vertu et à la piété, et elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien : il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudouin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient et de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, et il ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siége devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée était alors composée de 100 mille cavaliers et de 500 mille gens de pied ; multitude mal combinée et mal assortie mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qu'il manquait d'énergie et d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la sainte lance : découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avait eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils

repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jésusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siége. On fit main-basse sur les infidèles; le massacre fut horrible: tout nageait dans le sang, les vainqueurs fatigués du carnage en avaient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égalait la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nus, et alla visiter le saint sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où Jésus-Christ avait été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *roi*, et se contenta de celui de *duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affaiblis, que de 300 mille hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattans. Godefroi la défit entièrement, et par cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *code de lois* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. Godefroi fut le modèle des héros chrétiens, et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra dès son enfance une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'office divin avec la plus tendre dévotion; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentimens de piété, et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (*Journal* » *des savans*, 1712, p. 119), l'antiquité » fabuleuse ne s'est imaginé un héros » aussi parfait en toutes choses, que la » vérité de l'histoire nous représente Go- » defroi de Bouillon. Sa naissance était » illustre, mais ce fut son mérite qui l'é- » leva au dessus des autres, et l'on peut » dire de lui que sa grandeur fut l'ou- » vrage de sa vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, et imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ equestrium ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *lettre* de Godefroi à Boémond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boémond, qui lui avait dit de se défier d'Alexis Comnène, *qu'il connaissait la malignité de cet em-*

pereur, *et qu'il en éprouvait tous les jours quelque chose*. Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du Père de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse; et dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux protestans, Regner Reineccius, professeur d'Helmstadt, et Matthieu Dresser, professeur à Leipsick, ont attaqué les croisades; mais le Père Gretzer, jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce*, *lib.* 3; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires. *Voyez* Bernard (Saint), Pierre l'Ermite, Louis VII, Louis (Saint), etc. *Voyez* le *Génie du christianisme*, et *l'Histoire des croisades de* M. Michaud. L'auteur d'un *Essai sur l'histoire générale*, prétend que Godefroi vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liége; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'était pas propriétaire du duché de Bouillon, et que ce duché formait le patrimoine d'Ide, sa mère, qui lui survécut; mais cette raison est fausse, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avait adopté pour son fils.

GODEFROI (Saint), évêque d'Amiens, mort au monastère de St.-Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connaissances.

GODEFROI de Viterbe, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paraît n'avoir pas été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avait été chapelain et secrétaire de Conrad III, Frédéric I et Henri VI; et l'esprit de cour, si l'on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume; mais ce reproche ne paraît guère fondé: l'auteur parle respectueusement des papes et rend justice à Grégoire VII. Cette chronique commence à Adam, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots: c'était le goût de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa chronique *Panthéon*: comme si ces hommes, vers de terre ainsi que tous les autres, étaient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, et en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Historiens d'Allemagne*, par Pistorius. (La première édition est de 1569 à Bâle, et la dernière est de 1726 aussi à Bâle. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi intitulé *Speculum regum*.)

GODEFROI (Denis), jurisconsulte célèbre, né en 1549 à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embrassé le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Genève; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue: 1° le *Corpus juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrières louait avec un enthousiasme qui semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vitré, 1628, et d'Elzévir, 1683, 2 vol in-fol. 2° *Notæ in quatuor libros Institutionum*. 3° *Opuscula varia juris*. 4° *Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus scriptoribus*. 5° *Index chronologicus egum et novellarum a Justiniano imperatore compositarum*. 6° *Consuetudines civitatum et provinciarum Galliæ*, *cum notis*, in-fol. 7° *Quæstiones politicæ, ex jure communi et historia desumptæ*. 8° *Dissertatio de nobilitate*. 9° *Statuta regni Galliæ cum jure communi collata*, in-fol. 10° *Synopsis statutorum municipalium*. 11° Une *édition* en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopule. 12° Des *Conjectures et diverses*

leçons sur Sénèque, avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avait attaquées. 13° Un *Recueil des anciens grammairiens latins*, *etc.* On attribue encore à Denis Godefroi : 1° *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, in-8. 2° *Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques, contre les censures, monitoires et excommunications des papes*; in-4 : ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur. 3° *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primum tabulis restituta*, 1616, in-4. Les *opuscules* de Denis Godefroi ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol. Dans ceux même dont l'objet paraît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer les préjugés de sa secte.

GODEFROI (Théodore), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion catholique que son père avait quittée, obtint une charge de conseiller d'état, et mourut en 1649, à Munster, où il était en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit 1° *Le Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4, et publié ensuite par Denis son fils, en 2 vol. in-fol. 2° *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, in-4. 3° *Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins; *de Louis XII*, par Seyssel et par d'Auton, etc.; *de Charles VIII*, par Jaligny et autres; *du Chevalier Bayard, avec le Supplément*, par Expilly, in-8; *de Jean Le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France*, in-4; *d'Artus III, duc de Bretagne*, in-4; *de Guillaume Marescot*, in-4. Godefroi n'est que l'éditeur de ces histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes et de dissertations. Denis Godefroi, son fils, né à Paris en 1615, et mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions. *Jean*, fils de Denis, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différens ouvrages. 4° *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, in-4. 5° *Généalogie des ducs de Lorraine.* 6° *L'ordre et les cérémonies observées aux mariages de France et d'Espagne*, in-4. 7° *Généalogie des comtes et ducs de Bar*, in-4. 8° *Traité touchant les droits du roi très chrétien sur plusieurs états et seigneuries voisines*, in-folio, sous le nom de Pierre Dupuy. 9° *Généalogie des rois de Portugal, issus en ligne directe masculine, de la maison de France qui règne aujourd'hui*, in-4. 10° *Entrevue de Charles IV, empereur..., et de Charles V, roi de France : plus, l'entrevue de Charles VII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, etc.*, in-4. Godefroi n'écrit ni purement, ni poliment, mais il pense juste, et n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI (Jacques), frère du précédent, né à Genève en 1587, persévéra dans le calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'était un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui 1° l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4, avec une version peu fidèle; un *appendix* et des dissertations pour l'intelligence de cet historien. 2° Le *Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pièces, et comment ces religieux y sont traités dans un temps où les calvinistes les considéraient comme les seuls ennemis redoutables de leur secte. La dernière édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8. 3° *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4. 4° *Fontes juris civilis*, 1653, in-4. 5° *De diversis regulis juris*, 1653, in-4. 6° *De famosis latronibus investigandis*, in-4. 7° *De jure præcedentiæ*, in-4. 8° *De salario*, in-4. 9° *Animadversiones juris civilis.* 10° *De suburbicariis regionibus*, in-4, Francfort, 1617. 11° *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsick, 1616, in-4.

12° *Fragmenta legum Juliæ et Papiæ*, *collecta et notis illustrata*. 13° *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol. in-fol. 14° *Vetus orbis descriptio*, *græci scriptoris sub Constantio et Constante imperatoribus*, grec et latin, avec des notes, in-4.

GODEFROI (Jacques), né à Carentan, mort en 1624, était contemporain et rival de Bérault. Il avait une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la coutume de Normandie*, joint à celui de Bérault et d'Aviron, 1684 et 1776, 2 vol. in-folio.

GODEFROI (Arnold), né à Anneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittemberg, et s'y distingua par sa sobriété, son application et ses progrès. Dégoûté de ses maîtres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les luthériens, et son penchant pour le particularisme, c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier et du choix personnel. Appelé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très peu de temps cette chaire, et publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disait-il, par sa conscience. De Giessen, il passa à Quedlinbourg, et s'y retira chez Jean-Henri Spregelius, dont il épousa la fille. Ses discours, et quelques ouvrages où il débitait ses nouveautés, occasionèrent des brouilleries, qui ne l'empêchèrent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse-douairière d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, et enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fièvre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs, furent Dippelius, que les luthériens nommaient le *bouffon bannal des piétistes;* Krazensteinius, qui fit du bruit à Quedlinbourg; Madeleine, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique; Spregelius lui-même; Karl, Schoedius, etc., et d'autres aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI. *Voyez* GEOFFROI.

* GODEGISILE, premier roi Vandale, qui à l'instigation de Stilicon, fit avec son armée une irruption dans les Gaules. Selon Procope, les Vandales, contraints par la famine, avaient quitté la Dacie et les environs des Palus-Méotides, leur ancienne demeure. Godégisile voulant passer le Rhin, fut vaincu par les Francs, et périt dans le combat en 406. Il eut pour successeur Gonderic; et les Alains et les Suèves étant venus aussitôt au secours des Vandales, passèrent le Rhin dans la même année. Cet événement eut lieu dans la douzième année du règne de l'empereur Honorius.

GODEGRAND. *Voyez* CHRODEGAND.

GODESCALC. *Voyez* GOTESCALC.

* GODESCARD (Jean-François), savant ecclésiastique, naquit en 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen. Il fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de bon Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre et chanoine de Saint-Honoré. Il était de l'académie des belles-lettres et arts de Rouen. Privé de ses bénéfices à la révolution, il se vit réduit pour vivre, à corriger des épreuves d'imprimerie; mais il sut souffrir avec courage ses privations et son dénûment. Il mourut à Paris le 20 août 1800, justement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On lui doit : 1° *Vies des pères, des martyrs, et des principaux saints tirées des actes originaux et des monumens les plus authentiques*, traduites de l'anglais d'Alban Butler (*voyez ce mot*). La dernière édition de cet ouvrage précieux a été imprimée à Versailles en 1821 : la première l'avait été à Villefranche de Rouergue en 1763, 12 vol in-8. Le grand nombre d'éditions qu'il a obtenues en fait suffisamment l'éloge. Il convient au clergé et aux simples fidèles : il est à la fois édifiant et instructif, et annonce dans l'auteur autant de piété que d'érudition, et autant de critique que de zèle. Le stile de Godescard est en général pur,



naturel, simple sans exclure l'élégance, et a le mérite d'être toujours proportionné aux divers objets qui se présentent à traiter. L'ouvrage est distribué suivant l'ordre des jours du mois; on trouve sous chaque jour la vie du principal saint, et à la fin des réflexions qui ne sont le plus souvent qu'un extrait de ses maximes, et le résultat de l'examen de ses principales vertus. A cette vie succèdent celles des saints les plus célèbres que l'Eglise honore le même jour. Un 13e vol. contenant les fêtes mobiles a été traduit librement par l'abbé Nagot et a paru en 1811 à Versailles. 2° *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissemens pieux en Angleterre*, traduits de l'anglais de Dodd, 1791, in-8. 3° *De la Mort des persécuteurs*, par Lactance, avec des notes historiques, nouvelle traduction, 1797, in-8. 4° *Réflexions sur le duel.* 5° *Abrégé de la vie des saints*, Paris, 1802, et Lyon, 1815, 4 vol. in-12. C'est l'abrégé du grand ouvrage; Godescard l'a laissé au 18 juillet; il a été terminé par l'abbé Bourdier Delpuits. 6° *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, dans les *Annales catholiques.* L'abbé Godescard a été aussi l'éditeur des des deux ouvrages suivans : 1° *H. Holden analysis fidei*, Paris, 1767 et 1786, in-12. 2° *De controversiis fidei tractatus per Adrianum et Petrum de Valemburg*, nouvelle édition, avec la vie des auteurs, 1768, in-12.

* GODET DES MARAIS (Paul), évêque de Chartres, né en 1647, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et fut pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny, dans le diocèse de Reims. En 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-Trois, et Mme de Maintenon le choisit pour confesseur à la mort de l'abbé Gobelin. Le roi le nomma à l'évêché de Chartres en 1690; mais il ne fut sacré que le 31 août 1692, à cause des différends qui existaient alors entre la cour de Rome et la France. Il se fit remarquer dans son diocèse par son austère vertu, son désintéressement, son zèle à remplir tous les devoirs de l'épiscopat. Pendant la dissette qui affligea son diocèse en 1693, il abandonna aux pauvres tous ses revenus, et vendit pour les assister le seul couvert d'argent qu'il possédât. Ce fut le même esprit qui le dirigea pendant toute sa vie. Lors des disputes du quiétisme, il contribua à faire sortir de Saint-Cyr Mme Guyon, et il travailla à prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Il publia aussi une instruction pastorale contre le livre des *Maximes des saints* de Fénélon; mais après la décision, il fut le premier à féliciter ce prélat sur sa soumission, et il fit des démarches pour renouer leur ancienne amitié. Il se déclara également contre le jansénisme, condamna le *Cas de conscience* et blâma la conduite du cardinal de Noailles; mais il ne chercha à le ramener que par les insinuations les plus douces. Il mourut dans son diocèse le 26 septembre 1709. On lui doit la fondation de plusieurs séminaires et écoles pour l'instruction de la jeunesse. Le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, parle ainsi de lui : « Ses » mœurs, sa doctrine, ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. Il ne » faisait à Paris que des voyages courts » et rares, logeait à Saint-Sulpice, et se » montrait encore plus rarement à la » cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, de » la finesse, dont il ne se servait jamais » sans vrai besoin. Son désintéressement, » sa piété, sa rare probité étaient son » seul lustre. » M. de Bausset, dans sa *Vie de Fénélon*, le fait encore mieux connaître : « En 1693 il abandonna, dit- » il, tous les revenus de son évêché aux » pauvres de son diocèse, qui souffraient » beaucoup de la disette des grains. » Toute sa vaisselle d'argent consistait » en une cuiller et une fourchette, et il » les vendit. Il prêchait souvent, et ne » plaisait pas; mais il convertissait. Ses » *lettres* à Louis XIV, au pape, au roi » d'Espagne, étaient dignes des premiers » siècles de l'église. On a imprimé long- » temps après sa mort, ses *Lettres de* » *direction à Mme de Maintenon*; et on » admire la sagesse, la mesure, l'habi-

» leté, la profonde science du monde, » avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, conduit Mme de » Maintenon dans tous les détails de sa » singulière position. »

GODIN (Louis), né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct (*voyez* CONDAMINE). Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des gardemarines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui 1° un journal sous le titre de *la Connaissance des temps*; 2° *Table des mémoires de l'académie des Sciences*, in-4; 3° *Machines approuvées par l'académie*, 6 vol. Ce savant était aussi estimable par son caractère que par son érudition et ses talens. (Voyez son *Eloge* par Fouchy dans l'*Histoire de l'académie*, ann. 1760.)

* GODINHO (Manuel), jésuite, né en 1630 à Montalvam en Portugal, a publié une relation de ses voyages en Syrie, dans l'Inde et en Perse, sous ce titre : *Relaçao do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4. On a en outre de lui *Nouvelle singulière de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane sous les murs de Vienne*, (en portugais) Lisbonne, 1684 ; et *la Vie*, les *vertus* et la *mort du sieur Antoine d'As Chagas*, Lisbonne, 1687 et 1728. Godinho a fait paraître aussi plusieurs ouvrages ascétiques. Il est mort en 1712.

GODINOT (Jean), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvait unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit en faisant le négoce du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses, semblait en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, et à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célèbre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Reims. Il mourut en 1749.

GODONNESCHE (Nicolas), garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place et fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui *les Médailles de Louis XV*, 1727-1736, in-fol., et en manuscrit *Idée du cabinet du roi pour les médailles*. Il mourut en 1761.

* GODOY ou GODOÏ (Don Manuel), duc de l'Alcudia, prince de la Paix, ministre d'état du roi d'Espagne et généralissime de ses armées, naquit à Badajoz dans le mois d'avril 1764, d'une famille noble mais sans fortune. Arrivé de bonne heure à Madrid avec son frère aîné don Louis, ils vécurent tous deux pendant quelque temps dans une très grande obscurité; tous deux avaient de grandes qualités, surtout celles qu'il faut posséder pour plaire et pour devenir des héros de romans. Ils finirent par entrer dans les gardes du corps, mais leur solde n'était par mois que de 30 piécettes ou environ 30 francs, et ils étaient dans la gêne; souvent ils furent obligés de garder le lit en attendant que le peu de linge qu'ils possédaient fût blanchi. Cependant un traiteur charitable leur donnait à dîner à crédit, ou bien ils le payaient par quelques *boléros* ou quelques *séguidilles* qu'ils lui chantaient sur la guitare. Ce fut don Louis qui se tira le premier de ce mauvais pas, et qui en tira bientôt aussi son frère. Il avait fait la connaissance d'une femme de chambre ou *cameriste* de la reine. Dans les fréquens tête-à-têtes qu'elle eut avec lui, elle avait remarqué son talent pour la musique : ce fut dans le but de divertir la reine qu'elle fit venir son virtuose dans le palais. La reine accueillit favorablement le jeune garde du corps; lorsqu'elle lui eut adressé de grands

éloges sur son talent, don Louis ajouta : *que serait-ce, si vous aviez entendu mon frère?* La reine voulut voir sur-le-champ don Manuel, et à sa vue elle ne pensa plus à don Louis, ne parla que de musique, et reçut souvent chez elle l'heureux musicien. Dès les premières visites du jeune Godoy, la reine lui témoigna une prédilection marquée ; elle la lui prouva surtout par les riches présens qu'elle lui faisait fréquemment. Marie-Louise à qui tout cédait à la cour, parla au roi des talens de Godoy : il désira l'entendre, fut enchanté de son talent, admira ses réponses, et fut frappé comme par un charme en faveur de ce jeune garde. Dès lors la fortune de Godoy fut faite : de simple officier, il devint major des gardes, poste éminent, puisque le roi ne prend que le titre de colonel de ce corps. En même temps il fût nommé conseiller d'état, et, quoiqu'il fût entièrement étranger aux affaires publiques, il trouva dans son talent pour l'intrigue, et dans les conseils de la reine, les funestes lumières dont il éclaira dès lors les délibérations les plus importantes. Cette prompte et scandaleuse élévation fut la suite d'une conversation assez futile entre la reine et la duchesse d'Albe sa dame d'honneur. Celle-ci lui reprocha de donner un mauvais exemple en admettant dans sa société intime un officier qui ne valait, disait-elle, qu'une piécette. *Eh bien!* reprit la reine, *je placerai* Godoy *si haut que les plus grands seigneurs attendront ses ordres dans son antichambre.* Nous avons vu qu'elle tint parole. Doué de beaucoup de souplesse, Godoy parvint à maîtriser le roi lui-même, qui adhérait à toutes ses demandes, et qui pensait qu'aucun emploi n'était trop élevé pour un homme de son mérite. Disons pour l'honneur de Godoy qu'il n'oublia jamais son frère qui avait été l'artisan de sa fortune, et qu'il le combla de bienfaits. Mais parcourons la vie politique de ce personnage trop fameux. A l'époque de la révolution française, il se forma une coalition des souverains contre la France : l'Espagne n'en fit point partie ; mais lorsque Louis XVI fut jeté en prison et que l'on commença l'odieux procès dont on ne prévoyait que trop l'issue, Charles IV entama des négociations avec la Convention, afin de sauver les jours de ce malheureux roi. Son intervention n'ayant été d'aucune utilité, il se décida à prendre les armes : auparavant, la question de la paix ou de la guerre avait été mise en discussion dans le conseil : les avis avaient été partagés ; le comte d'Aranda, alors ministre d'état, penchait pour la paix, le trésor et l'armée étant en mauvais état : Godoy opina pour la guerre, et ses motifs furent pris entièrement dans la politique de la France. Les deux orateurs s'échauffèrent en défendant chacun leur avis ; le comte d'Aranda lança contre lui des traits mordans qui déplurent au roi : aussi à peine le conseil fut-il terminé que ce seigneur s'empressa de s'enfuir dans ses terres de l'Arragon. Cependant le cabinet d'Espagne n'envoya pas sur-le-champ ses troupes contre la France, ce qui fut une grande faute ; car tout était favorable pour une invasion. Godoy avait été nommé ministre de la guerre, en remplacement du vieux comte d'Aranda : il avait reçu en même temps le titre de duc de l'Alcudia, avec un domaine d'un revenu de 500,000 francs. Ces faveurs extraordinaires données à un homme sans nom et sans titres, dont les précédens n'étaient connus que par quelques avantures galantes peu propres à former un homme d'état, déplurent au peuple espagnol ; et tout annonçait que le mécontentement ne tarderait pas à se manifester. Sur ces entrefaites la cour d'Espagne apprit que les négociations qu'elle avait commencées avec les chefs de la révolution française, n'avaient amené aucun résultat favorable à Louis XVI : cependant à la nouvelle des dangers plus pressans qui menaçaient ce prince, des négociations plus pressantes furent ouvertes : les lettres de Charles IV ne produisirent aucun effet. La victime illustre que la révolution réclamait fut sacrifiée, et l'Espagne ne fit que de lents et tardifs apprêts : car ce fut la France qui lui déclara la guerre (7 mars 1793). Les Espagnols se lièrent avec les Anglais : l'on ne tarda pas à en

venir aux mains; don Ricardos général espagnol battit les Français, et les repoussa jusqu'à Perpignan : ces premiers succès fermèrent la bouche aux détracteurs de Godoy : c'était lui qui avait voulu la guerre, et la guerre avait été favorable aux armées de l'Espagne. Il est vrai que l'année suivante les Français prirent leur revanche, qu'ils délivrèrent leur territoire de l'occupation des Espagnols, qu'ils poursuivirent l'ennemi jusque dans les Pyrénées, et que le comte de La Union, général en chef espagnol, périt sur le champ de bataille. Godoy s'empressa de reformer une autre armée qu'il confia au courage du général don François-Urratia qui prit aussitôt l'offensive, repoussa les républicains, et, manœuvra avec tant d'habileté qu'il fut sur le point de cerner l'armée française. Les revers qu'éprouvaient alors les Français firent applaudir de plus en plus à la conduite de Godoy, et son administration inspirait les plus hautes espérances. Mais tout à coup, au moment où l'on attendait la nouvelle d'une victoire, on apprit que la guerre était terminée par le traité de Bâle (1795). C'est encore une question de savoir si, dans les circonstances où se trouvait alors la république française, cette paix fut avantageuse à l'Espagne. Quoi qu'il en soit, Charles IV jugea la chose d'une manière favorable à son ministre, puisqu'il le nomma prince de la Paix, grand d'Espagne de première classe, chevalier de l'ordre de la toison d'or, et qu'à tous ces titres honorifiques, il ajouta un domaine qui, réuni à celui qu'il possédait déjà, produisit un revenu d'au moins 2 millions. La cour et la nation furent indignés de la conduite de Charles IV à l'égard de son favori : elles le furent encore davantage, quand elles apprirent que non-seulement l'Espagne avait renoncé à l'alliance de l'Angleterre, mais encore que le 19 août 1796, elle avait fait un traité d'alliance offensive et défensive avec le gouvernement régicide, en sorte que les Bourbons de la péninsule venaient de tendre la main aux meurtriers des Bourbons de France. Bientôt l'Espagne ressentit les effets de cette funeste convention : l'Angleterre couvrit la mer de ses flottes, et intercepta toutes les communications avec l'Amérique. Le commerce espagnol fut anéanti, les vaisseaux restèrent dans les ports, la marine fut bientôt dans un état de délabrement complet, et 5,000 matelots demandaient journellement et en vain de l'ouvrage et du pain. Les plus habiles gens de mer avaient été éloignés de la flotte, parce qu'ils n'avaient pas voulu plier sous le sceptre tyrannique d'un ministre qu'ils méprisaient. Il en était de même des généraux de terre. L'armée confiée à des chefs sans expérience, mais protégés par le ministre, se désorganisait; le trésor était vide malgré l'énormité des impôts : l'argent passait des mains des receveurs dans celles de la reine qui s'empressait d'en gratifier le favori. Celui-ci, au milieu de la misère générale, affectait un luxe scandaleux : son ameublement et sa table coûtaient des sommes immenses, et malgré ses dépenses excessives, ses caves étaient encombrées de pièces et de lingots d'or et d'argent. Godoy était insolent au point d'oublier toutes les convenances : dans son orgueil présomptueux, il n'avait de ménagement pour personne; les grands et même le prince des Asturies, maintenant Ferdinand VII, furent obligés souvent de céder aux caprices du ministre. L'on vit le jeune prince héréditaire de Parme, qui s'était rendu à Madrid pour épouser l'infante Marie-Louise, forcé de rechercher l'amitié de Godoy : et ce rejeton d'une famille illustre fut contraint de porter la flatterie jusqu'à tenir l'étrier du favori, qui recevait cet honneur avec une insouciance dédaigneuse. Godoy n'avait pas rien que des passions ambitieuses : ministre d'un roi dont les mœurs étaient austères et pures, il portait le libertinage jusqu'à la débauche. Ce n'est point dans un dictionnaire aussi grave que celui de Feller que nous oserions reproduire les turpitudes de sa conduite licencieuse : on assure qu'il fit même de sa lubricité un moyen de gouvernement, et que les places ne s'obtinrent plus pendant quelque temps que par l'entremise des femmes galantes. Outre les aventures quotidiennes que Godoy avait ainsi avec les solliciteuses qui

lui plaisaient, il avait séduit une jeune fille intéressante, M[lle] Joséphine Tudo, qui était venue avec son père, ancien militaire, pour demander le prix de ses longs services. Scandaleusement ajourné, ce vieux soldat ne pouvant obtenir une audience, on lui conseilla de la faire demander par sa fille. Il suivit cet avis, eut la permission de se présenter, et fut nommé gouverneur de la maison royale *le Buon Retiro* : cette nomination, il la devait à la beauté de sa fille qui l'accompagna dans sa visite. Le prince de la Paix alla souvent dès lors au *Retiro* ; mais la vertu de celle qu'il poursuivait par tous les genres de séduction ne céda qu'après un mariage secret. La reine, instruite des visites mystérieuses du prince de la Paix au *Retiro*, n'osa pas s'en plaindre, tant était grand le pouvoir qu'il exerçait même sur l'esprit de cette princesse, à qui il devait tout. Ainsi Godoy bravait non-seulement une nation toute entière, mais encore les princes de la famille royale ses bienfaiteurs ; il brava même le chef de l'Eglise. Pie VI avait fait remettre au gouvernement espagnol une *note officielle* par laquelle sa Sainteté réclamait la protection de S. M. C. pour la religion romaine violemment attaquée en France. Godoy lui répondit par un écrit imprimé dans lequel il employait une froide ironie ; il rappelait à sa Sainteté que c'était elle qui la première avait imprudemment violé l'armistice qu'elle avait conclu avec la France ; il l'exhortait ensuite à se dégager des biens d'ici-bas et à songer que son royaume n'est pas de ce monde : ce qui voulait dire en propres termes que s'il plaisait aux Français de de s'emparer de ses états, le pape devait ne point leur résister et pas même murmurer. Cet écrit produisit à Madrid une impression profonde d'indignation : peu s'en fallut qu'on ne se portât à des actes de violence envers le ministre qui l'avait dicté ; mais bientôt tous les exemplaires furent enlevés par les soins de Godoy, et dès lors il ne fut plus question de cette affaire. Il fallait que ce courtisan eût des querelles avec tout le monde. Ennemi du saint-office, il n'osa pourtant pas le détruire ; mais il se moqua du père inquisiteur et des juges de ce tribunal ; de sa propre autorité il rendit la liberté à des officiers qui avaient manqué à l'honneur et à la religion ; il enleva même toutes les procédures qu'il jeta au feu pour qu'il n'en restât pas vestige. Godoy était l'homme de la France : l'ambassadeur de cette puissance l'engagea à décider son maître à porter la guerre en Portugal : pour la première fois Charles IV eut une volonté : il s'opposa à cet avis, et quelque temps après Godoy quitta le ministère, se réservant néanmoins tous les droits de premier ministre. Don Salvedra lui succéda : c'était un homme probe et éclairé ; il voulut mettre quelque ordre dans l'administration et réparer les abus qui régnaient ; une maladie que l'on crut être l'effet du poison, mit ses jours en danger ; il paraît que lui-même pensa que sa vie n'était point en sûreté, car il se hâta de se retirer dans ses terres et fut remplacé par don Urquizo dont l'éducation avait été faite en Angleterre, et qui avait quelque penchant pour cette puissance. Ce ne fut pas la seule cause de sa disgrâce : il était parvenu à exercer un certain empire sur l'esprit de la reine, et s'était permis quelques plaintes contre l'ancien favori : Godoy en fut instruit ; dès lors il songea à se défaire d'un tel ennemi, et il obtint sa destitution. Le général Cevallos son ami et son parent eut alors le portefeuille. C'est sur ces entrefaites que le roi, croyant n'avoir pas assez fait pour son favori, lui accorda de nouvelles dignités : non-seulement il le nomma grand-croix de l'ordre de Charles III et de celui de Malte, il songea encore à lui faire épouser une de ses cousines. On prétendit que ce projet d'alliance n'avait été conçu par la reine que pour détacher Godoy de M[lle] Tudo, chez laquelle il se rendait toujours en secret. Quoi qu'il en soit, des généalogistes complaisans le firent descendre directement de l'empereur Montezuma, et bientôt le public sut que le petit-fils de l'empereur du Mexique allait se marier avec M[lle] de Bourbon, fille de l'infant don Louis, oncle du roi et de dona Sallabriga, demoiselle de haute

qualité, mais qui n'appartenait pas à une maison régnante. Godoy placé entre deux passions rivales, l'amour et l'ambition, avait cédé à celle-ci. Mlle Tudo avait ignoré la résolution de son époux jusqu'à la veille du jour de la cérémonie. Hors d'elle-même et tout éperdue, dès qu'elle eut appris cette triste nouvelle, elle courut au palais de Godoy, pénétra de vive force dans ses appartemens, et s'écriait : *il est mon époux! le père de mes enfans! je réclame la justice de Dieu et des hommes*. A sa voix, Godoy s'était enfui par le jardin : ne le trouvant pas, cette malheureuse femme s'évanouit, tomba dans le délire et ne put être transportée chez elle que le lendemain. Cependant les cardinaux Desping et Lorenzenna avaient refusé successivement de bénir ce mariage, soit parce qu'il leur paraissait clandestin, soit parce que Godoy était déjà marié avec Mlle Tudo: ils furent exilés à Rome. Le cardinal Setmanat, patriarche des Indes, instruit par leur exemple, consentit à marier Godoy avec la princesse qui lui était destinée et qui n'avait alors que 15 ans. Le prince de la Paix retourna au *Retiro*, et il parvint à faire comprendre à sa première épouse qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres positifs du roi ; qu'un refus aurait amené sa disgrâce et que c'était bien elle, la mère de ses trois enfans, qui était sa femme. Vers le même temps Buonaparte premier consul, envoya en Espagne son frère Lucien comme ambassadeur : celui-ci se lia avec le prince de la Paix : et bientôt leurs efforts réunis décidèrent Charles IV à porter la guerre en Portugal. Godoy fut nommé généralissime des troupes espagnoles : il fut difficile de trouver des généraux qui voulussent commander sous ses ordres : le général Urutia, qui fut un des premiers à faire connaître son refus, reçut l'ordre de partir pour la Biscaye où il mourut de chagrin. Le seul officier supérieur un peu distingué qui accepta un commandement fut le général Solano. La campagne s'ouvrit en 1800, et elle fut terminée en bien peu de temps, presque sans coup férir, par la prise du duché d'Olivenza : c'était alors la saison où les orangers, si communs en Portugal, sont couverts de fruits : pour avertir la reine qu'elle possédait une nouvelle province, Godoy lui envoya une branche d'oranger qui était aussi fraîche au moment où on la lui offrit, que lorsqu'on venait de la cueillir. Le courrier avait mis huit heures pour faire ce trajet : il avait été chargé d'un pareil présent pour Mlle Tudo. Le Portugal avait acheté la paix par de grands sacrifices : les revenus de Godoy furent considérablement augmentés. La princesse Charlotte, qui depuis a été reine de Portugal, fut dans cette circonstance obligée de donner ses diamans ; Godoy et Lucien se les partagèrent. Le prince de la Paix ajouta encore à ses nouvelles richesses le titre de généralissime des armées de terre et de mer, celui de grand-amiral de Castille ; il obtint en outre une garde d'honneur pour sa personne. Cette prospérité le rendit encore plus insolent. Il ne craignait aucune chance de disgrâce ; mais il pouvait redouter que les bontés de la reine ne se reportassent sur un autre favori. Cette princesse paraissait avoir alors quelque affection pour un garde du corps, nommé Mello, jeune homme spirituel, d'une jolie figure, instruit et entreprenant. Prévoyant tous les dangers auxquels un pareil rival pouvait l'exposer, Godoy jura sa perte, et ce fut en présence du roi qu'il osa, par la plus mortifiante allusion, forcer la reine à éloigner de la cour cet officier. Le prince de la Paix qui se montrait si sévère à l'égard de la reine, n'avait pas, malgré ses deux mariages, des mœurs bien pures. Déjà dans un voyage qu'il avait fait avec le roi et la reine dans l'Andalousie, il s'était lié avec une jeune personne de 17 ans, et pour cacher les résultats de cette liaison, il força un de ses oncles, vieil officier, âgé de 72 ans, à se marier avec sa victime qui mourut de douleur peu de mois après. Alors encore on le vit faire publiquement la cour à une danseuse française, et, pour comble de scandale, lui donner une voiture dont la reine lui avait fait présent à lui-même. Cependant l'alliance que l'Espagne avait contractée avec la France lui devenait de jour en jour plus coûteuse : les trésors de l'Amérique étaient nécessaires pour

payer les sommes considérables qu'il fallait fournir : aussi Buonaparte permit-il à Charles IV d'acheter à grands frais un traité de neutralité avec l'Angleterre ; mais les Anglais le rompirent eux-mêmes, en s'emparant de deux frégates espagnoles qui revenaient d'Amérique, chargées des gallions du Mexique. Cette violation entraîna le renouvellement des hostilités : mais comme la mauvaise administration de Godoy avait rendu la lutte impossible, cette guerre eut pour résultat l'anéantissement de la flotte espagnole à Trafalgar où périt aussi la meilleure partie de la flotte française. Au milieu des projets ambitieux de Buonaparte, se trouva de bonne heure celui d'occuper l'Espagne et d'y placer un de ses frères comme roi. C'est dans ce but qu'il demanda à Godoy quel était le nombre de troupes dont il pourrait disposer en faveur de la France. Godoy fut-il alors vraiment espagnol, et voulut-il détourner l'orage qui menaçait son pays ? ou bien ne fut-il que blessé du ton d'autorité que prenait le vainqueur des rois, ou bien enfin Buonaparte avait-il manqué à certaines promesses dont il aurait eu précédemment flatté la vanité du premier ministre. Quelle que soit la supposition que l'on fasse, ce qu'il y a de certain, c'est que Godoy fit aussitôt une proclamation dans laquelle il invitait le peuple espagnol à se mettre en garde contre un ennemi perfide qui n'était pas désigné ; tous les espagnols comprirent qu'il s'agissait de Buonaparte. Celui-ci entra en fureur : mais la colère ne l'aveugla pas au point de recourir à une vengeance intempestive ; pensant qu'il était trop tôt pour se déclarer ouvertement, il se contenta de demander des explications amicales qui trompèrent Godoy sur la nature de ses dispositions à l'égard de l'Espagne : aussi Godoy se contenta-t-il de dire que la proclamation n'avait d'autre but que de préparer les Espagnols à une guerre contre l'empereur de Maroc qui avait menacé la Péninsule d'une invasion. Buonaparte parut satisfait de cette explication, et Godoy, rassuré sur les intentions de l'empereur, mit de côté son projet d'armement, et donna même à la France 16,000 Espagnols qui furent envoyés dans le Nord sous les ordres du marquis de la Romana. Sur ces entrefaites l'épouse du prince des Asturies vint à mourir : l'ambassadeur français à Madrid, Beauharnais, s'insinua auprès de l'héritier de la couronne et l'engagea à demander en mariage une des nièces de Buonaparte. Le prince des Asturies fit sa demande ; Buonaparte ne s'en occupa point et il n'y fut donné aucune suite : mais le projet fut connu de Godoy, qui s'en plaignit au roi, et lui présenta son fils comme un prince ingrat et rebelle : il le peignit sous des couleurs si noires, que Charles IV ordonna qu'on l'arrêtât avec les personnages les plus marquans qui composaient sa maison. Cette mesure rigoureuse augmenta la haine des Espagnols contre Godoy : des lettres anonymes lui parvinrent de tous les côtés, et lui annonçaient les sentimens de la nation à son égard : Godoy trembla pour sa sûreté ; le seul parti qui lui parut convenable de prendre, ce fut de s'interposer entre le père et le fils, de jouer le rôle de médiateur entre deux princes qu'il avait désunis. De cette manière, il parvint à conjurer l'orage ; le prince obtint sa liberté : mais sa maison fut composée de gens dévoués à Godoy : plusieurs des parens du premier ministre obtinrent des titres et des places à la cour : c'étaient autant d'espions dévoués à ses intérêts. Alors le général français Duroc et don Eugène Izquierdo ambassadeur d'Espagne, signèrent un traité par lequel le Portugal était divisé entre la France et l'Espagne. Godoy reçut, par ce traité, la souveraineté des Algarves et de l'Alentejo : ce présent fut en quelque sorte le voile que Buonaparte jetait sur les yeux de ce ministre pour l'empêcher de découvrir ses projets : au reste le prince de la Paix et le roi d'Espagne avaient la vue trop bornée pour apercevoir les intentions de l'empereur rusé, qui marchait tous les jours davantage à la possession de la Péninsule : en vertu de ce traité les Français passèrent les Pyrénées sous le prétexte de faire la conquête du Portugal, mais avec l'intention réelle d'occuper l'Espagne. Alors non-seulement Godoy

ne renouvela pas sa proclamation : il engagea au contraire les Espagnols à traiter les Français comme des frères, et les Espagnols obéirent à la voix de leur premier ministre. Cependant toute la nation n'était pas assez aveugle pour ne pas redouter les suites de l'occupation des frontières et des villes fortes : Godoy traitait d'ignorans en politique ceux qui lui donnaient des conseils dictés par l'amour de la patrie. Fut-il dupe de Buonaparte? fut-il son complice? La chose n'est pas facile à décider : mais il ne faut accuser d'un crime de trahison qu'avec des preuves évidentes, et ici elles ne sont ni assez nombreuses, ni assez fortes pour faire contre Godoy une pareille accusation. Trompé par Buonaparte, il ne vit son erreur que lorsque l'ambassadeur Izquierdo arriva de Paris : on avait fait entendre à ce seigneur que Charles IV n'avait rien de mieux à faire qu'à suivre l'exemple de la maison de Bragance, qui s'était retirée en Amérique. Godoy osa donner un pareil conseil, et Charles IV y consentit. Déjà le jour du départ était fixé, lorsque le roi fit part de cette résolution à son fils : le prince des Asturies qui n'était point encore bien réconcilié avec son père, s'écria en sortant des appartemens de Charles IV : *Nous sommes perdus! mon père trompé par Godoy veut nous faire quitter l'Espagne et nous emmener en Amérique.* Ces paroles produisirent l'effet qu'il en attendait : répandues dans la ville, elles y excitèrent le mécontentement général. Il fut décidé qu'on s'opposerait à ce départ. En vain l'on répéta qu'il ne s'agissait que d'un voyage à Séville qui devait durer autant que le séjour des Français à Madrid. Dans la nuit du 16 au 17 mars 1808, les voitures royales sont arrêtées ; le roi et les princes enfermés dans leur palais ne peuvent partir. Dès le matin, le peuple se porte devant le palais du ministre qu'il regarde comme l'auteur de tous ses maux : la multitude est furieuse ; 120 gardes du prince sont massacrés : le palais est forcé, on cherche partout Godoy : Godoy, déguisé en domestique, s'était enfui par les toits, et il était alors caché dans le grenier d'une maison voisine. Après 36 heures passées sans nourriture, son domestique sortit pour lui chercher quelques alimens : reconnu et arrêté, il fut forcé de faire connaître la retraite de son maître, qui fut à l'instant même saisi par la populace : il ne s'agissait rien moins que de lui donner la mort : la multitude poussait des cris de vengeance : c'était l'expression de la haine la plus cruelle : le supplice de Godoy fut retardé parce qu'on voulait le faire mourir lentement. Ce retard donna au roi et à la reine le temps d'être informés des dangers que courait leur favori ; ils se hâtèrent d'envoyer à son secours le prince des Asturies leur fils, en faveur de qui Charles IV avait abdiqué la veille. Le nouveau roi Ferdinand se présenta au peuple : bientôt il vit l'ancien ministre de son père dans l'état le plus pitoyable : Godoy avait ses vêtemens en lambeaux et couverts de sang, ses cheveux arrachés, son visage meurtri, sa poitrine percée de deux coups d'épée : l'ancien ministre se jette à ses genoux et invoque sa clémence : *Et pourquoi*, lui répond Ferdinand, *ne t'adresses-tu pas maintenant à mon père?* puis se tournant vers la multitude, il dit : *mes amis, retirez-vous, Godoy sera mis dans un lieu de sûreté : il est dépositaire de secrets importans qu'il doit me révéler.* La foule obéit ; mais dans la même journée Godoy qui avait été conduit à la caserne des gardes du corps, fut exposé aux mêmes dangers ; la populace fit entendre de nouveau les mêmes cris de mort : elle accusait la famille royale de vouloir soustraire Godoy à la vengeance publique ; pour apaiser sa fureur, il ne fallut rien moins qu'une déclaration formelle de Ferdinand qui annonça que son intention était de poursuivre juridiquement le ministre, qui était ainsi l'objet de la haine publique, et en même temps il le fit transférer dans une prison d'état. Le domicile de Mlle Tudo avait été respecté par les ennemis de Godoy, et le gouvernement lui-même avait pris soin de la défendre en envoyant des troupes au *Retiro*. La nouvelle de la chute complète du prince de la Paix causa dans toute l'Espagne une joie difficile à décrire ; et de tous côtés on vit pleu-

voir un déluge de pamphlets contre l'ancien ministre dont on demandait la tête au nom de la justice. Cependant Buonaparte continuait à exécuter lentement les projets qu'il avait depuis long-temps sur l'Espagne. Savary et Murat répondaient parfaitement à ses intentions. Ils avaient décidé Ferdinand à venir à Bayonne où Buonaparte devait se rendre aussi, afin de terminer sous son auguste médiation les différends qui divisaient la famille royale d'Espagne. L'ancien roi et la reine avaient été invités à faire partie du même voyage; mais ils ne voulurent le promettre qu'à la condition de voir Godoy en liberté. 28 jours après avoir failli être mis en morceaux par la multitude, Godoy sortit de sa prison et vint trouver ses augustes protecteurs. Il paraît qu'il avait oublié à qui il était redevable de la vie; car à peine fut-il en présence de Charles IV, qu'il accusa Ferdinand d'avoir causé le tumulte au milieu duquel ce roi avait abdiqué. Buonaparte qui connaissait Godoy, avait aussi réclamé sa mise en liberté. Ce ministre, arrivé à Bayonne le 26 avril 1808, eut aussitôt avec l'empereur une conférence dans laquelle fut réglé le sort de la Péninsule. Godoy, alors traître à sa patrie, avait formé le projet de livrer l'Espagne à Buonaparte : poussé par la haine qu'il avait vouée à Ferdinand, peut-être aussi par les promesses de l'empereur, il ne se contenta pas de représenter à Charles IV son fils comme un usurpateur; il lui fit entendre et parvint à lui persuader qu'il n'y avait d'autre moyen de sauver l'Espagne d'une guerre sanglante qu'*en la confiant au génie du grand Napoléon* : ces événemens rappellent en quelque sorte le trop malheureux règne de Charles VI : quelle différence en effet y a-t-il entre ce prince et Charles IV, sinon que l'un était entièrement en démence et l'autre entièrement crédule ? Ce sont deux princes coupables; ce sont deux ministres qui haïssent le prince héréditaire; ce sont deux royaumes livrés à l'étranger; la seule différence c'est que Charles VII ne souscrivit pas à l'infâme traité de Troyes, tandis que Ferdinand renonça à la couronne d'Espagne par le traité du 3 juin 1808 qu'il signa le 6 du même mois. Charles IV, Marie-Louise et Godoy se rendirent ensuite à Marseille, puis à Rome. Le prince de la Paix avait dès lors terminé sa vie politique. Il avait toujours cru que Napoléon lui donnerait la souveraineté des provinces qui lui avaient été cédées par le traité de Fontainebleau, il ne s'aperçut que trop tard qu'il avait été trompé. Il ne perdit jamais l'affection de ses maîtres qu'il ne quitta point. De toute sa grandeur passée, il n'avait conservé que le désir de régner en quelque sorte dans la maison du roi, qu'il avait à cet effet remplie de gens qui lui étaient dévoués. Quoiqu'il eut perdu la plus grande partie de sa fortune à l'époque où sa maison fut pillée, il avait cependant encore d'immenses richesses. Après avoir vu mourir son frère don Louis, le roi et la reine d'Espagne, il mourut lui-même dans le mois de décembre 1824 à l'âge de 60 ans. De son mariage avec Mlle de Bourbon, il eut une fille qui porte le nom de duchesse d'Alendin; avec Mlle Tudo il eut trois enfans. On lui connaît encore deux fils, qu'il eut à Rome avec une demoiselle qu'il a fait créer comtesse de Castello-Fiel. Après la mort du roi et de la reine d'Espagne, il s'était retiré à Naples. La vie des hommes d'état est difficile à expliquer, surtout lorsqu'ils se sont trouvés à la tête d'un grand empire, au milieu d'un bouleversement social, comme celui qu'opéra la révolution française dans toute l'Europe. On ne peut en disconvenir, la passion qui dirigea Godoy fut l'ambition. Porté par un caprice de la fortune jusqu'au plus haut rang que puisse atteindre un sujet, il avait une soif que le pouvoir lui-même ne pouvait plus satisfaire : ce fut en quelque sorte l'hydropique politique :

Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.

Trompé par Buonaparte à qui les promesses ne coûtaient rien, puisqu'il ne voulait pas les réaliser, il entraîna Charles IV et l'Espagne dans une chute que la moindre habileté aurait pu prévenir : au reste il est comme Buonaparte lui-même un des exemples les plus frappans des vicissitudes du

sort. Voici l'esquisse de son caractère tel qu'il a été tracé dans l'histoire de la guerre d'Espagne par l'un de ses compatriotes. « Ce Godoy devait à la nature une belle » taille, une jolie figure, et un ensemble » séduisant. Son jugement était naturel- » lement sain et sa mémoire prodigieuse. » Cependant il ne savait d'autre langue » que la sienne, qu'il parlait même in- » correctement : ses expressions étaient » triviales, quelquefois grossières, son » stile barbare ; il ignorait les notions les » plus élémentaires des sciences, des » arts, et ne savait pas un mot d'histoire » ni de géographie. Transporté comme » par enchantement d'une caserne à l'a- » pogée du pouvoir, sa raison n'était » formée ni par l'expérience de l'âge, ni » par celle du malheur. Véritable Nar- » cisse, il donnait à sa toilette une im- » portance ridicule, il soignait son teint » comme la plus jolie femme. Parcimo- » nieux et cupide, il s'occupait des plus » petits détails de sa dépense, acceptait » les plus modiques présens, était mes- » quin dans ceux qu'il faisait lui-même, » et touchait les moindres émolumens de » ses moindres places. Il aimait à se cha- » marrer de plumes, de cordons et de » broderies. Il protégea quelques écri- » vains, courtisans et flatteurs, mais il » les protégea en homme qui préfère l'ar- » gent aux éloges. Il était petit dans son » orgueil, obscène et libertin dans ses » plaisirs, scandaleusement impie dans » sa religion ; malgré son luxe, il était » avare ; il fut lâche, quelquefois cruel ; » d'un caractère violent, mais peu san- » guinaire. La moindre contradiction lui » était insupportable : tous ceux qui l'of- » fensaient étaient aussitôt exilés de Ma- » drid ; mais il leur conservait leurs ap- » pointemens, rarement il les privait de » leur liberté, et jamais il n'en fit périr » aucun. »

GODWIN (François), évêque de Landaff ; puis d'Hereford, né en 1561 à Havington, comté de Nortampton, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et aux hommes d'église de sa patrie, entr'autres : 1° *De præsulibus Angliæ*, in-4. 2° *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI et Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils Morgan a traduit ces *Annales* en anglais, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglais, en font peu de cas ; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme et des cruautés qui l'ont cimenté.

GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, était né à Sommerset en 1587, et mourut en 1643, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : 1° *Moses et Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8, avec les notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rits ecclésiastiques et politiques des Hébreux. 2° Un bon abrégé des antiquités romaines, publié sous ce titre : *Antiquitatum romanarum compendium*, in-4.

* GODWIN (Mistriss Marie Wollstonecraft), anglaise célèbre par l'exaltation de ses idées politiques et par son enthousiasme pour la révolution française, naquit à Londres en 1759, selon les uns, et selon d'autres à Beverley en 1758. Sa mère l'ayant laissée sans fortune, elle dirigea avec ses sœurs une école, qu'elle abandonna bientôt pour aller donner ses soins à une de ses amies, tombée dangereusement malade à Lisbonne. A son retour en Angleterre, elle entra comme institutrice chez le vicomte de Kingsboroug, lord lieutenant d'Irlande, et vint résider à Londres en 1786 : elle se fit connaître l'année suivante par la publication de divers ouvrages. Une passion malheureuse qu'elle avait conçue pour un homme qui n'était pas libre, la détermina à quitter sa patrie. En 1792 elle passa en France, et se lia avec les principaux chefs des Girondins, qu'elle vit périr sous la hache révolutionnaire. Quelque temps après elle épousa M. Godwin, auteur de plusieurs romans, notamment de *Caleb Williams*, traduit par G. Garnier. Elle mourut d'un accouche-

ment pénible le 10 septembre 1797. Ses principaux ouvrages sont 1° *Pensées sur l'éducation des filles*, Londres, 1787, in-12; 2° *Défense des droits de l'homme*; 3° une *Lettre à Edmond Burke, à l'occasion de ses Réflexions sur la révolution française*, 1790, in-8; 4° *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, 1792, in-8; 5° *Histoire originale de la vie réelle, à l'usage des enfans*; 6° le *Lecteur féminin*; 7° *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norwége et en Danemarck*; 8° *Les maux de la femme*, roman traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria*, ou *le Malheur d'être femme*, 1798, in-12. On a publié *la Vie et les mémoires de mistriss Godwin* sur des matériaux fournis par son mari. Ils ont été traduits en français en 1802, 1 vol. in-12. Tous ses ouvrages sont écrits en anglais.

*GOECKINGK (N...), poète allemand, né en 1748 dans le pays d'Halberstadt, mort le 18 février 1828 à Berlin, occupa divers postes sous le règne de Frédéric II. Pendant la guerre de sept ans, il fut directeur de chancellerie; en 1786, conseiller des domaines à Magdebourg; en 1793, membre du conseil des finances à Berlin. Frédéric II l'avait anobli en 1789. Le duc de Courlande le choisit pour son chargé d'affaire dans la capitale de la Prusse, et en 1802, quand le prince d'Orange obtint les évêchés sécularisés de Foolda et Corvey, Goeckingk fut chargé d'organiser l'administration de cette principauté. Plus tard il fit partie de la commission de législation. Pendant que Burger son ami et son camarade d'études, publiait l'*Almanach des muses de Gottingue*, il fit paraître avec Woss l'*Almanach des muses de Hambourg*. Il se fit connaître par des *épîtres* dans le genre didactique où il exposait dans des vers charmans une philosophie toute *socratique*. Il s'exerça aussi dans le genre lyrique : ses *chants* sont très estimés en Allemagne. On a du même poète des *épigrammes*, des *essais satiriques en prose*, qui ont été recueillis à Francfort en 1784, et qui ont eu peu de succès. Après l'occupation de la Prusse par les Français, il se retira en Silésie dans une terre de la princesse de Courlande dont il était tuteur. Arrêté en 1813 par les vainqueurs qui avaient frappé une contribution que le pays ne pouvait payer, il fut conduit en prison à Grunberg où il devait rester jusqu'à ce que la somme fût fournie : un riche négociant satisfit à cette condition, et Goeckingk recouvra sa liberté. Après la paix il se retira et vécut d'une modeste pension que lui faisait le gouvernement. Il termina sa carrière littéraire en publiant une édition nouvelle de ses poésies. Ce poète appartenait à l'ancienne école de Wieland, et non à celle des poètes modernes.

* GOEDART (Jean), naturaliste et peintre hollandais, né à Middelbourg en 1620, mort en 1668, a publié en hollandais, *Description de l'origine, de l'espèce, des qualités et des métamorphoses des vers, chenilles, etc.*, Middelbourg, 1662, 3 part. in-8, avec 150 planches coloriées. Ce livre a été traduit en latin par J. de Mey et par M. Lister qui l'a aussi traduit en anglais. Il en existe une traduction française intitulée : *Métamorphoses naturelles*, ou *l'Histoire des insectes, etc.* Amsterdam, 1700, 3 volumes in-12. Ce livre, peu recherché, n'a de valeur que lorsque les figures sont coloriées. Il était aussi bon peintre, et il se servait de son talent pour enrichir ses descriptions de dessins coloriés qui sont très exacts.

GOERÉE ou GOEHRÉE (Guillaume), savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont 1° *les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-folio, ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour

les amener. On doit porter le même jugement du suivant : 2° *Histoire de l'église juive, tirée des écrits de Moïse*, 1700, 4 vol. in-fol., ornés d'estampes. 3° *Histoire ecclésiastique et civile*, Amsterdam, 1705, in-4, etc. 4° *Introduction à la pratique de peinture universelle*, in-8. 5° *De la connaissance de l'homme, par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8. 6° *Architecture universelle, etc.* — Il était fils de Hugues-Guillaume Goerée, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, Amsterdam, 1682, in-8. Il a aussi donné une *Continuation* de ce Traité en 2 vol., qui a encore été augmentée d'un vol., par Guillaume Outran, qui fait le 4e volume de cette collection, Amsterdam, 1705, in-12. Le tout a paru aussi en français à Amsterdam, 1705. — Guillaume Goerée eut un fils nommé *Jean*, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ (George-Henri, baron de Schlitz, autrement nommé de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande. Il échappa la première fois du milieu de six cavaliers; la seconde, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeaient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté; et pour apaiser les peuples, en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719. Il appartenait à une famille de Franconie.

GOETHALS. *Voyez* Henri de Gand.

*GOETHE (Jean-Wolfang de) naquit à Francfort-sur-le-Mein le 28 août 1749, d'une honorable famille de magistrature. Destiné de bonne heure aux études graves et sérieuses, mis au collége dans sa ville natale, rien ne frappait vivement sa jeune âme comme les vieilles constructions de l'ancienne enceinte, les portes de la cité noircies par le temps, les tours gothiques qui dominaient les fortifications. Avant même ces impressions pittoresques, un fait singulier, consigné dans ses mémoires, révèle sa vocation poétique dès l'âge de six ans. Religieux à sa manière, il range en gradins sur un pupitre, comme sur un autel, tous ses petits objets d'histoire naturelle : au milieu d'eux il dépose dans une tasse de porcelaine deux grains d'encens : et au lever du soleil, nouvel Incas, adorateur enfantin de ce bel astre, il les enflamme à l'aide d'un verre ardent. « Le sacrifice » fut consommé, ajouta-t-il, et ma piété » satisfaite. » Sa vocation particulière pour le théâtre fut déterminée par un cadeau de marionnettes que lui fit sa grand-mère; et toujours fidèle à se reproduire lui-même dans ses œuvres, il explique par une raison semblable la décision du héros d'un de ses romans (*Wilhelm Meister*), qui embrasse la profession de comédien. Dante eut ses premières amours à douze ans : Byron à peu près au même âge. Gœthe à quatorze ans fut épris des charmes naïfs et gracieux d'une jeune fille nommée Marguerite, dont il a plus tard posé la délicieuse figure entre le sourire satanique de Méphistophélès et les coupables rêves du docteur Faust. Ainsi se réalise au pied de la lettre le mot connu, que la vie d'un écrivain est dans ses ouvrages. Après un dénoûment fort désagréable pour lui de cette intrigue de jeunesse qui lui laissa de profonds souvenirs, il s'achemina, comme tout honnête *student* allemand, vers l'université. Leipsick fut choisi par son père, à son grand regret, car il y avait

plus de poètes et de poésie à Gottingue. A Leipsick, il alla se briser contre l'impassible froideur de l'ancienne école germanique : Gellert, Bœme, y menacèrent du classique éteignoir sa brillante et brûlante imagination. Un auto-da-fé de presque toutes ses compositions fut le seul feu qu'ils lui permirent. « Aussi je vis » bientôt, dit Méphistophélès dans Faust, » avec un souvenir de Leipsick, que leur » cours de philosophie ne m'apprenait rien » de nouveau. » Il prit peu de goût pour les études qu'on voulait imposer à son âme ardente, et ne trouvant rien autour de lui qui pût l'aider ou l'encourager, il se reploya sur lui-même afin d'y trouver de quoi nourrir une activité dévorante. « Je pris ainsi cette direction dont je ne » me suis point écarté pendant toute ma » vie : je m'habituai à décrire, à tourner en poème ce qui m'avait occupé, » ce qui m'avait causé une joie ou une » peine très vives. » De Leipsick, il se trouva très heureux de passer à l'université de Strasbourg, où, sous le bonnet de docteur, qu'il coiffa après tous les examens préalables, sa tête conçut fortement deux de ses principaux ouvrages poétiques, *Gœtz de Berlichingen*, et *Faust*. Cependant ces deux admirables créations n'avaient point encore acquis la perfection nécessaire pour sortir tout armées du cerveau de Jupiter : Gœthe continuait ses graves travaux. « Au mi» lieu de ces études stériles, privé de mo» bile et d'excitation, je traînais, dit-il, » une vie languissante. Il semblait que le » but de mon existence n'était pas atteint, » et mon orgueil se révoltait contre une » destinée sans rapport avec mes désirs. » Dans cette malheureuse disposition d'esprit, il caressait avec amour l'idée du suicide : il admirait la mort de l'empereur Othon : plus d'une fois il appuya sur son cœur un riche poignard antique, à l'aide duquel il voulait terminer sa vie avec l'élégance et le sang-froid qu'Othon avait mis à mourir : le courage lui faillit. Enfin, sans cesse obsédé par les mêmes fantômes, il eut l'idée de déposer ses impressions dans une œuvre poétique. Depuis quelque temps ce projet roulait vaguement dans son âme, lorsque la fin tragique du jeune Jérusalem, fils du célèbre prédicateur de ce nom, lui fournit la donnée, le cadre, les circonstances dont il avait besoin pour fixer ses idées : en quatre semaines il eut terminé les *Souffrances du jeune Werther*. Peu de jours suffirent à ce roman pour conquérir une incroyable popularité. Plus tard, de jeunes enthousiastes se firent brigands par admiration pour le *Karl Moor* de Schiller; cette fois, plus d'un suicide fut un triste hommage rendu au Werther de Gœthe. Quant à lui, l'effet en fut tout opposé : les insensés qui s'étaient donné la mort avaient transporté la fiction dans la réalité; lui, au contraire, transfusa la réalité dans la fiction, et ne fut plus importuné de cet horrible cauchemar. Pareil, comme il le dit lui-même, à un pécheur qui s'est déchargé du poids de ses fautes par une confession générale, il se sentait plein d'énergie pour une vie nouvelle. Ainsi, dans Werther, Gœthe commença à suivre cette loi qu'il s'était faite à Leipsick, dans l'isolement de ses idées, au milieu d'un ordre d'idées tout différent, de ne travailler que sur son propre cœur et sur ses propres sentimens. Telle fut, telle sera toujours la manière des écrivains vraiment originaux. Tel fut Byron, qui se mit en scène dans le Giaour, dans don Juan, dans Manfred, dans Child-Harold. Tel fut, dit-on, l'auteur de *René*, ce Werther français qui a été si évidemment inspiré par le Werther allemand. Après *Werther*, où Gœthe déposa les douleurs de sa jeunesse, parut *Gœtz de Berlichingen*, où il se plut à encadrer les souvenirs de son enfance. Là est un résumé pittoresque de ces donjons seigneuriaux des bords du Rhin, où l'imagination évoque des apparitions féodales : là vous trouverez un chevalier à la main de fer, et au cœur non moins inflexible : espèce de Don Quichotte pris en admiration et en sérieux, indigné contre le délaissement des vieilles coutumes et l'introduction des nouvelles armes à la guerre. « L'épouse de Gœtz, dit Mme de Staël, s'offre telle qu'un ancien portrait de l'école flamande, où le vêtement, le re-

gard, la tranquillité même de l'attitude annoncent une femme soumise à son époux, ne connaissant que lui, n'admirant que lui, et se croyant destinée à le servir comme il l'est à la défendre. » Le traître Weislingen et sa scélératesse profonde, une scène du formidable tribunal secret, complètent le tableau des mœurs du moyen âge, et font de cette pièce, avec ses souvenirs germaniques, ses costumes germaniques, ses vieux caractères germaniques, quelque chose d'aussi populaire en Allemagne qu'une ballade de Bürger. Les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, roman plein de peintures naïves de la vie commune, d'ingénieuses observations et de sentimens simples et vrais, étaient le livre favori de l'infortunée Louise, reine de Prusse. Le goût exquis dont cette spirituelle princesse a fait preuve dans les lettres qui nous restent d'elle ne nous permet pas d'en appeler de son jugement; mais nous doutons, malgré le talent de stile justement admiré dans cet ouvrage, qu'il soit jamais, en France surtout, autre chose qu'un recueil peu divertissant d'aventures peu remarquables. Du reste, en le comparant avec les mémoires de Gœthe, on voit qu'il a su y faire entrer, comme dans la plupart de ses œuvres, plus d'un trait de sa vie. *Egmont*, épisode des Pays-Bas sous le duc d'Albe, que Mme de Staël regarde comme la plus parfaite de ses tragédies; *Iphigénie en Tauride*, belle comme une noble et pure statue antique, *le Tasse*, plein de la *tenerezza* italienne et de la *furia* poétique du chantre des Croisés; *Hermann et Dorothée*, gracieuse idylle où la simplicité de Théocrite est unie à la coquetterie de Bion et de Moschus, nous montrent Gœthe comme l'homme le plus complet qui fût jamais, trouvant en son cœur tous les tons de l'accord, toutes les nuances de l'harmonie. Comme ces harpes éoliennes des vieux châteaux de l'Allemagne qui retentissent d'elles-mêmes au souffle du zéphir, et feraient volontiers croire à des esprits familiers, aériens artistes de ces divins instrumens, l'âme de Gœthe était ouverte à toutes les impressions, vibrait à toutes les sensations. On dirait que toutes les races capricieuses et multiformes des génies de l'air, si chéries des Allemands et si souvent chantées par Gœthe lui-même, sont venues tour à tour s'ébattre en son sein, et comme des muses passagères, lui souffler ces inspirations si diverses et si merveilleusement justes chacune dans l'ordre d'idées ou de sentimens qu'elles embrassent. La ballade fantastique dans la fiancée de Corinthe et le roi des Aulnes, l'idylle dans Hermann et Dorothée, la nature et ses rapports avec l'âme dans Werther, la passion dans Egmont, l'antiquité dans Iphigénie, le moyen âge dans Gœtz, la vie orientale dans le Divan; cet homme incroyable a tout compris. Son talent, c'est l'éclectisme dans la poésie : c'est l'universalité dans la manière de sentir et de concevoir. C'est pour rendre cette pensée plus claire que j'ai voulu avant de parler de Faust, parler de tous ses autres ouvrages. En terminant l'histoire intellectuelle de Gœthe, par quelques mots sur cette vaste et bizarre composition qui lui a coûté plus de temps qu'aucune autre, je pourrai moins difficilement caractériser son génie, et le résumer dans un aperçu aussi exact qu'il me sera permis. Je regarde Faust comme son œuvre capitale, non pas tant encore pour son admirable exécution que comme formule complète d'un génie si complet. Je ne me livrerai pas à une longue analyse de ce drame philosophico-romanesque, de crainte d'embrouiller le fil d'Ariane au milieu des épisodes et des digressions. D'ailleurs, qui n'a lu ou vu quelque traduction ou quelque ébauche telle quelle, dont le squelette, si pauvre qu'il soit, ne puisse lui en donner une idée? Attachons-nous donc seulement aux caractères, et ensuite à la variété épisodique et poétique dont toute l'œuvre est bigarrée. Le principal personnage est Faust : Faust le savant docteur; Faust, véritable Don Juan du Nord : Don Juan spiritualiste, par conséquent. Il s'est plongé dans toutes les orgies de l'esprit comme le méridional Don Juan dans toutes les orgies de la chair. *Roué* intellectuel, il n'est pas

de débauche d'imagination devant laquelle il ait reculé. Découragé, abattu, blasé, il se donne au diable qui doit le tirer de cet horrible état. — Méphistophélès paraît. — Celui-ci est un diable de bonne compagnie, un diable du bel air, un diable homme du monde, un diable en pantalon collant, en petit manteau, en chapeau à plumes. N'était l'infernal sourire qui se tord sur ses lèvres d'une oreille à l'autre, vous ne pourriez reconnaître la satanique seigneurie. Il pousse le pauvre Faust dans tous les crimes, et finit par désespérer même d'en faire autre chose qu'un demi-coquin. — Entre ces deux horribles figures, voici venir la charmante Marguerite, aux yeux bleus, aux blonds cheveux, à l'âme pieuse et sensible. Livrée à Faust par Méphistophélès, victime du génie du mal, elle perd son innocence, son honneur, sa vie.... Faust ne reverra plus que son effrayant fantôme, avec un collier de sang, dans les horreurs du Brocken, ce théâtre connu des sabbats germaniques. Imaginez maintenant des discours philosophiques, théologiques et scientifiques, dans la bouche de Faust, des conversations d'amour avec Marguerite, de douces chansons sur les lèvres de cette tendre enfant, l'intérêt d'un roman répandu sur le drame, un prologue dans le ciel, les chœurs des anges et les satires du diable, les nocturnes orgies du Brocken sur la montagne redoutée du Hartz, de naïves fêtes de village, de simples conversations bourgeoises, un duel, un office des morts, où l'infortunée Marguerite vient entendre sa sentence, dans chaque strophe du *Dies iræ*, et tout cela dominé et agité par un frisson glacial semblable à celui qui faisait dresser les cheveux de Job quand un esprit passait devant sa face : Ajoutez-y Méphistophélès souriant amèrement, endoctrinant et persifflant son adepte, chantant dans un cabaret avec des paysans, insultant Dieu dans le prologue et l'humanité dans toute la pièce, et vous pourrez vous faire une idée de cet immense pandœmonium : Le désordre de cette esquisse rapide n'en sera peut-être pas le moindre trait de ressemblance. Ballades, chansons, descriptions, passions, discussions, tous les genres, tous les rythmes sont prodigués. C'est le monde, l'âme, les hommes, les choses, les sciences, la poésie, tout ce qui est et peut être imaginé, vus à travers un kaléïdoscope tantôt infernal, tantôt divin. Je viens de tracer la biographie intellectuelle de Gœthe par rapport à lui-même, et abstraction faite de l'influence qu'il a exercée sur son siècle. C'est pour ainsi dire l'histoire de la vie privée d'un monarque qu'il faut compléter par celle de sa vie publique; car l'existence du grand homme dont je parle fut aussi un règne, et son sceptre a dirigé pendant près d'un siècle tout le mouvement littéraire de l'Allemagne. Comme je l'ai dit, il vint après la génération des Bœhme, des Gellert, des Rammler, des Rabener, dont la vieille et routinière école était déjà battue en brèche par Haller, Klopstock, Wieland, Lessing. Werther fut le coup de grâce dont elle ne put se relever. Alors arrivèrent les tendres suicides, les bavards sentimentaux qui composaient sérieusement et involontairement des parodies de l'ouvrage de Gœthe. Il en comprit tout le ridicule, s'en moqua le premier, et réagit vivement contre ce mouvement en refoulant les idées vers le moyen âge. Gœtz apparut, et un nouveau monde fut ouvert pour les investigations historiques, dramatiques et poétiques. On ne peut nier que cette audacieuse découverte n'ait créé en partie Walter-Scott, dont le coup d'essai fut la traduction du drame allemand. Cependant, la tourbe des écrivassiers vulgaires, ne voyant dans Gœthe qu'un courageux brigand, se jeta dans la littérature de caverne. Le grand Schiller lui-même ne put échapper à la contagion de la mode; il lui fallut un héros taillé sur Gœtz, mais il sut faire de l'idée trivialisée, par une ignoble circulation, quelque chose de magnifique, en l'habillant de son génie comme d'un admirable manteau. Karl Moor surgit, Karl Moor, le Gœtz des universités, le Gœtz du 18[e] siècle. Bientôt après Gœtz, l'auteur de Werther impatient de la folie de brigandage et de la fièvre de moyen âge

dont furent subitement atteints tous ceux qui suivaient comme une ornière le vaste sillon par lui tracé, remonta les siècles, oublia, comme pour désappointer ses serviles imitateurs, et les passions modernes, et les chevalereux souvenirs. Iphigénie, avec sa grâce toute antique, son élégance toute grecque; Iphigénie, belle et noble statue, neuve et originale par sa simplicité même, vint étonner l'admiration des romantiques par système, qui croyaient voir dans Gœthe le chef de leur secte. Egmont ouvrit les voies aux tragédies historiques de Schiller. J'oserai le dire, sans cette création d'un genre inouï et inconnu jusqu'alors, nous n'aurions eu ni don Carlos, ni Wallenstein. Quant à Faust, j'en ai déjà parlé; c'est un résumé de tous les genres et de tous les tons. Lord Byron, en imitant certains passages, est venu, comme sir Walter Scott, prêter foi d'homme lige à l'illustre Gœthe. Ainsi, son règne littéraire a-t-il été non-seulement germanique, mais européen : son sceptre s'est étendu sur tous les pays, comme sur tous les hommes. Une des choses que j'admire le plus en lui, c'est la noble et altière façon dont il a conduit son siècle. Loin de populariser ses idées en adoptant celles que la mode consacrait, lui-même a créé la mode : c'est par des réactions et non par des flatteries qu'il s'est emparé du pouvoir, semblable en cela à cet autre potentat de notre temps, Napoléon. Werther fut le 18 brumaire de Gœthe, en délivrant à la fois l'Allemagne des fripperies de son ancienne école et de l'anarchie intellectuelle qui lui avait succédé. Gœtz fut sa prise de possession de l'empire, Egmont, son sacre immortel. Gœthe saisit le dix-huitième siècle à l'époque où Voltaire l'avait laissé : mais n'acceptant sa succession que sous bénéfice d'inventaire, il substitua l'éclectisme au criticisme absolu, la poésie du cœur à celle de l'esprit, une tendance éminemment spiritualiste à la tendance si tristement matérialiste formulée par l'encyclopédie. Du reste, ses croyances sont peu énergiques, un doute sceptique plane sur tout ce qu'il a écrit : c'est le dix-neuvième siècle incarné, avec sa poésie philosophique, sa philosophie poétique, sa religion tantôt poétique, tantôt philosophique, rarement ferme et vraie. Il a les défauts comme les qualités de son temps, et à un plus haut degré que tous les autres hommes, parce qu'il en est le plus imposant fauteur et le plus puissant complice. Les opinions politiques de Gœthe ont aussi quelque chose de vague et de nébuleux qui caractérise merveilleusement sa nation. Pendant le demi-siècle que nous venons de traverser, rien de plus révolutionnaire et de plus tranquille tout à la fois qu'un allemand. Un libéralisme mystique, une sympathie générale et peu calculée pour tous les peuples qui entrent dans les voies nouvelles, s'alliant d'une incroyable manière avec le respect pour les vieux noms, pour les vieilles lois, pour les vieux titres, pour les vieilles constitutions féodales. L'illustre Gœthe, nommé par la Gazette de Weimar, *Monsieur le conseiller intime de Gœthe*, avec un sérieux bouffon qui rappelle, dans Kotzebue, le bourgmestre de Krawinkel : un mélange de terribles théories, adoucies par une consolante et rassurante pratique, dissemblance complète entre les idées et les actions; enfin un je ne sais quoi, qui ressemble assez, surtout lorsqu'il a pour symbole une tête blanche et vénérable comme celle de Gœthe, à ces volcans souterrains dont les feux intérieurs ne peuvent se faire jour, étouffés qu'ils sont sous les neiges éternelles et impénétrables de leurs sommets. Hélas! craignons que Gœthe ne soit, dans sa mort comme dans sa vie, l'emblème de l'ère toute paisible et toute philosophique qu'il a si glorieusement parcourue et gouvernée! Craignons qu'une nouvelle ère, l'ère politique, ne s'ouvre bientôt pour l'Allemagne! Le volcan finira par fondre ses neiges avec ses laves. L'héritage de Gœthe et des sages et solitaires philosophes, ses contemporains, sera dilapidé par d'imprudens successeurs. Les Wirth, les Fein, fanatiques rédacteurs des journaux du mouvement; Bœrne, mordant auteur des *Lettres de Paris*, vont jeter leur

patrie hors du ciel philosophique où elle gravitait sous l'impulsion des Fichte, des Kant, des Herder, des Jacobi. De la théorie, le libéralisme passera dans la pratique : la liberté de penser sera remplacée par la fureur de troubler ; et le choléra révolutionnaire qui marche en sens inverse du choléra asiatique, continuera sa route pestilentielle de l'ouest à l'est de l'Europe. Tranquille jusqu'à la fin, le vénérable Gœthe n'a point eu à étudier sur l'Allemagne cette triste clinique à laquelle le libéralisme expérimental applique, aux dépens des nations maladives, les rêves creux de ses doctrines. Se laissant donner de l'*excellence* à la cour grand-ducale, heureux de son jardin dans le parc de Weimar, de sa maison, présent de feu le grand-duc, couronnée au seuil par ce mot hospitalier *salve ;* adoré comme une châsse miraculeuse par les étudians qui font, pendant les vacances, leur pèlerinage d'automne ; visité par eux au moins une fois dans leur vie, comme le tombeau du prophète par tout dévot musulman, il s'est endormi dans la paix et dans la gloire. Ce m'est encore un doux souvenir d'avoir contemplé sa demeure à Weimar, et de pouvoir presque dire avec la vanterie comique de je ne sais quel étudiant d'une comédie de Kotzebue : « Dans » mes voyages, j'ai vu Gœthe par sa fe- » nêtre, et le tombeau de Schiller. » Aujourd'hui ces deux grands hommes sont réunis dans la même tombe. Là seulement l'étudiant enthousiaste, avec sa toque légère, ses cheveux blonds flottans, ses grands yeux bleus, sa polonaise serrée, et sa longue pipe, ce bourdon poétique dans sa trivialité même de son moderne pèlerinage, viendra s'agenouiller et s'inspirer. Là il dira un mot de religion, d'amour, de poésie : et puis il retournera à Gottingue ou à Leipsick travailler patiemment à devenir un poëte, un savant, un philosophe : tous les trois peut-être, car le génie allemand est assez vaste et assez éclectique pour abriter sous sa tente plus d'un ordre d'idées. La mort de Gœthe est le plus grand événement littéraire de l'Europe, depuis l'illustre trépas de lord Byron. Il a terminé à Weimar sa glorieuse et paisible vie, le 22 mars 1832, à 11 heures du matin, âgé de près de 83 ans. « Sa mort, dit la *Gazette de » Weimar*, a été douce et sans douleur ; » il a conservé sa présence d'esprit jus- » qu'à son dernier moment, qui fut pré- » cédé d'un assoupissement au commen- » cement duquel un mouvement machi- » nal de sa main semblait indiquer qu'il » voulait écrire. Ses restes mortels seront » déposés dans le caveau de la famille » grand-ducale, à côté du cercueil de » Schiller. » Ainsi Gœthe n'a pas eu à attendre ni à aller chercher loin son Westminster. Bien conseillée par un juste enthousiasme, la noblesse du sang et des titres associe à ses derniers honneurs l'illustration du talent. Le grand-duc, en élevant Gœthe jusqu'à la gloire de sa tombe princière, s'unit à l'immortalité du grand homme : aux noms de Gœthe et de Schiller s'attachera, par la reconnaissance de leurs admirateurs, le nom du duc de Weimar. Pendant ce temps les mercantiles et prosaïques compatriotes de Gœthe s'écrient à Francfort : « Il est » mort !... Ce n'est qu'un vieil aristocrate » de moins! » Dignes en cela de ces autres marchands, les Anglais, qui n'ont eu que de froids et officiels honneurs pour les restes de lord Byron. Les principaux ouvrages de Gœthe sont des romans ou des pièces de théâtre : parmi les premiers nous remarquons 1° *les Souffrances du jeune Werther* (*Die Leiden des jungen Werthers*) Wetzlar, 1771, 1 vol. in-12. Ce roman a été imprimé dans toutes les langues de l'Europe : Aubry, Dejaure, Sevelinges et La Bédoyère en ont donné des traductions françaises. 2° *Les Années d'apprentissage de Guillaume Maistre* (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*) imité plutôt que traduit par Sévelinges : il a été publié en français par Théodore Toussenel. 3° Les *Affinités électives*, ouvrage traduit par le même, Paris, 1802, 3 vol. in-12 : et par MM. Raymond, Serieys, Godailh, Manget et Depping, Paris, 1810, 3 vol. in-12. Le même ouvrage a paru en français sous ce titre : *Ottilie*, ou *le Pouvoir de la sympathie*, par Breton, Paris, 1810, 2 vol. in-12. Parmi les

pièces de théâtre dont il a enrichi la scène allemande, on doit citer *Goetz de Berlichengen* ou le *Chevalier à la main de fer*; *Faust*; *Iphigénie en Tauride*; *le Tasse*; *la Fille naturelle*; *Clavijo*, drame dont Beaumarchais est le héros; *Stella*; *le comte d'Egmont*, etc. Il a aussi traduit les deux tragédies de Voltaire, *Mahomet* et *Tancrède*. Son poème épique *Hermann et Dorothée* a été publié en français par Bitaubé, et plus heureusement depuis par le baron Humbold, frère aîné du célèbre voyageur de ce nom. M. Boulard en a donné aussi une traduction interlinéaire au dessous du texte. Gœthe a fait paraître les mémoires de sa vie, intitulés d'une manière bien caractéristique, *Poésie et vérité* (*Dichtung und warheit*); ouvrage traduit d'une manière incomplète par Aubert de Vitry, 1823, 2 vol. in-8. Les OEuvres complètes de Gœthe ont été publiées par livraison à Tubingen en 1806, et ses œuvres dramatiques ont été traduites par MM. Stapfer, Cavagnac et Marguеré, précédées d'une notice biographique et littéraire sur Gœthe, par Albert S.....r. (Stapfer), Paris, 1821-25, 4 vol. in-8.

* GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), savant chimiste allemand, né à Bernburg le 5 janvier 1755, fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et y enseigna avec un grand succès la chimie et la technologie. Il contribua beaucoup, par la clarté et la méthode qu'il sut mettre dans ses leçons et ses ouvrages, à répandre le goût de la nouvelle chimie en Allemagne. Ses ouvrages écrits en allemand sont très nombreux; voici les principaux : 1° *Principes élémentaires de la docimasie*, 1794, in-8; 2° *Aperçu systématique de technologie*, 1797, in-8; 3° *Manuel de chimie théorique et pratique*, 1799, 3 vol. in-8; 4° *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, 1802, in-8; 5° *l'Ami de la maison*, écrit périodique sur la physique et la chimie, 1804, 3 vol. in-8; 6° *Encyclopédie physico-chimique*, 1805, 3 vol. in-8. Goettling a coopéré à la rédaction de *l'Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens* de 1780 à 1809. Il est mort le 1er septembre 1809.

* GOETZ (Jean-Nicolas), poète allemand, né à Worms le 9 juillet 1721, mort le 4 novembre 1781, fut successivement précepteur, pasteur, surintendant des écoles luthériennes dans plusieurs villes de l'Allemagne. On a de lui 1° les *Poésies d'Anacréon* et les *Odes de Sapho*, traduites du grec, Francfort, 1746, in-8, et Carlsruhe, 1760, in-8; 2° une *traduction* en vers du *Vert-Vert* de Gresset, Carlsruhe, 1752, in-8; 3° *le Temple de Gnide*, traduit en prose du français de Montesquieu, 1748 et 1759, in-8; 4° des *élégies*, des *idylles*, des *contes* et autres poésies fugitives insérées dans des *recueils de poésies allemandes*, publiés par Schmid et par Ramler, avec une vie de l'auteur écrite par lui-même. Ses poésies se distinguent surtout par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse.

GOETZE (George-Henri), luthérien, né en 1668 à Leipsick, a publié un très grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta ex Historia litteraria*, Lubeck, 1709, in-4; et *Melethemata Annæbergensia*, ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville.

* GOETZE (Jean-Auguste-Ephraïm), célèbre naturaliste allemand, né le 28 mai 1731 à Aschersleben. Malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua aux sciences théologiques, et fut appelé à 24 ans aux fonctions de ministre protestant à Quedlimbourg. Il exerça le ministère de la chaire avec un zèle infatigable jusqu'en 1787, qu'il fut nommé premier diacre de la cour de Prusse. Il mourut le 27 juin 1793, épuisé par le travail. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont eu beaucoup de succès en Allemagne, et qui ont agrandi le domaine des sciences physiques; les principaux sont 1° *Mémoires entomolo-*

giques pour servir de supplément à la 12e édition du Système de Linnée, Leipsick, 1777-81, 4 vol. in-8. 2° *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4, avec planches. 3° *Passe-temps et enseignement des enfans de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues et lettres*, 1788 et 1788, 5 vol. in-8. 4° *Les environs du Harz, voyage de trois jours, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Leipsick, 1785-88, in-8. 5° *Mélanges instructifs tirés de la nature et de la vie commune pour toutes sortes de lecteurs*, 1785, 6 vol. in-8; 1788, 3 vol. in-8. 6° *La nature, la vie de l'homme et la Providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, 1789-92, 6 vol. in-8 : c'est une suite des *Mélanges instructifs*. 7° *Cornelius, lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, 1789-92, 3 vol. in-8. 8° *Faune européenne*, ou *Histoire naturelle des animaux d'Europe, mise en récits, et narrations amusantes, pour toutes sortes de lecteurs, et principalement pour la jeunesse*, 1791-1803, 9 vol. in-8. 9° *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune, servant de supplément au livre intitulé* : la Nature, la Vie de l'homme et la Providence, 1794, in-8. 10° *Dictionnaire des homonymes de la langue allemande*. Sa *vie* a été écrite par H. M. A. Cramer, Leipsick, 1793, in-8.

GOEZ ou GOES (Damien de), gentilhomme portugais, né à Aleuquer en 1501, d'une famille distinguée, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemark et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 Français, Goez se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut pris enfin par les assiégeans. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état ; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, et n'en fut retiré que mort et à demi brûlé. Le même accident est arrivé à l'abbé Lenglet du Fresnoy, au roi Stanislas et au dernier et pieux archevêque de Bordeaux. Ce savant historiographe possédait plusieurs langues anciennes, telles que l'éthiopien et l'arabe : il était bon poète et excellent médecin. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer : 1° *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitaniæ regem, anno* 1513, Louvain, 1532, in-8. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du prêtre Jean en Portugal. 2° *Fides, religio moresque Æthiopum*, in-4, Paris, 1544. 3° *Commentaria rerum gestarum in India a Lusitanis, anno* 1531, Louvain, 1549, in-8. 4° *Urbis Ulyssiponis descriptio*, Evora, 1544, in-4. 5° *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-folio. 4° *Chronique*, en portugais, *du prince dom Juan II*, in-fol., etc.

* GOFFIN (Hubert), maître-mineur du pays de Liége, dont nous ne connaissons ni le lieu ni la date de naissance, a rendu son nom célèbre par une action de courage digne de l'immortalité. Le 28 février 1812 une inondation ayant obstrué la mine de houille située dans la commune d'Ans à 4 lieues de Liége, Goffin et son fils Matthieu âgé de 12 ans se trouvèrent parmi les ouvriers qui faillirent être victimes de cet accident imprévu. Les eaux avaient pénétré à l'un des côtés du *serment* (digue) fait à la veine du *rosier du bure* (grand puits carré) situé à 40 mètres de celui de *Beaujonc*. Elles venaient de la *veine du rosier* après avoir passé par celle de *pestoy* et tombaient du *bure Beaujonc* dans le marais que l'on exploitait et où il y avait 127 ouvriers : leur chute était de 78 mètres. Au moment où l'on enlevait le panier rempli de houille, un ouvrier chargeur s'aperçut que l'eau tombait dans le bure dont la profondeur est 170 mètres. Ses camarades crurent que les tuyaux de la pompe à vapeur

étaient engorgés, et que l'eau, ne pouvant arriver jusqu'à la surface du terrain, tombait aussi dans le bure. Cependant l'ouvrier, qui avait donné le premier avis, fit avertir Goffin qui était le chef de l'exploitation, et qui se trouvait dans une *taille* ou *tranchée dans la veine*, à 500 mètres de distance. Il arrive promptement et reconnaît que le danger est pressant. Dans le premier moment où la nature seule parlait, il fit venir son fils qui était dans les galeries souterraines qui communiquaient au grand puits; il allait s'échapper avec lui, et déjà il avait un pied dans le panier, lorsqu'il s'aperçoit qu'il va laisser dans les entrailles de la terre la plus grande partie de ses ouvriers. Il le repousse bientôt en disant qu'il ne veut se sauver que quand ses compagnons auront été eux-mêmes mis à l'abri, et il fait mettre à sa place un ouvrier aveugle qui devait monter avec d'autres ouvriers. Deux fois le panier put remonter encore et ramener sur la terre quelques-uns de ces malheureux mineurs : une troisième fois il redescendit encore; mais les chevaux du manége avaient été lancés; le plus grand nombre des ouvriers qui s'étaient attachés à la machine retombèrent et périrent dans le bure que l'eau inondait : les galeries étaient sur le point d'être envahies. Goffin, père de sept enfans en bas âge, conserve seul sa présence d'esprit. Il fait faire une ouverture au *bure d'airage* ou l'on entretenait du feu dans une cage de fer suspendue ; il fait chercher toutes les chandelles et il en allume assez pour que les ouvriers pussent voir qu'ils ne pouvaient plus se diriger vers le grand bure. Il fait pousser en avant les mineurs du côté des *montées*. Lorsqu'il eut réuni tous ceux qui voulurent suivre ses conseils (car il y en eut quelques-uns qui s'obstinèrent à rester près du lieu où descendait le panier, et qui furent submergés par la chute de l'eau), il leur dit qu'il fallait marcher vers la *roisse*, c'est-à-dire vers la galerie qui coupe obliquement les montées, qu'ensuite ils iraient dans la direction de *Beaujonc* ou de *Mamonster*. Ces malheureux enfouis dans le sein de la terre à 70 mètres au dessous du sol, sont ainsi rassemblés dans un petit espace presque privés d'air vital, et n'ayant point d'alimens. Pendant que quelques ouvriers demeurèrent pour juger du progrès des eaux, les autres se portent sur l'*amont de pendage*, c'est-à-dire la partie élevée et inclinée, où ils arrivent dans l'état le plus déplorable. Goffin les distribue dans les différentes montées, et les plus robustes sont choisis pour entreprendre des tranchées et se frayer une issue; mais, après de longs et inutiles efforts, ils s'abandonnent au désespoir. Goffin ranime leur courage : ils font de nouvelles tentatives, elles sont toutes aussi infructueuses. Le découragement est à son comble; personne ne veut plus travailler. *Alors*, dit Goffin, *puisque vous refusez d'obeir*, *mourons*, et il presse son fils entre ses bras, et ses amis fidèles viennent l'environner pour mourir à côté de lui : tous attendent leur dernière heure. Tout à coup on entend le jeune Goffin qui dit à ceux qui l'entouraient : *vous faites comme les enfans*, *vous pleurez et vous avez peur : allons*, *obéïssez à mon père : travaillez et prouvons que nous avons eu du courage jusqu'à la mort*. Et en même temps il s'élance lui-même, chacun suit son exemple, et les travaux sont repris. Bientôt les forces des travailleurs sont épuisées, faute d'espérance et surtout de nourriture : Goffin a beau les appeler des lâches : vainement il menace d'aller se jeter avec son fils dans le bure ; ils l'arrêtent, mais ne peuvent recommencer leurs travaux : deux chandelles s'éteignent faute d'oxigène, et la dernière qui leur restait s'éteint par accident : l'obscurité aggrave encore le malheur de leur position. Goffin désespéré, force le premier qu'il rencontre de se remettre à l'ouvrage ; ils les contraint tous à travailler, et lui-même donne l'exemple. Pendant qu'ils sont ainsi à lutter contre la mort, deux d'entre eux ont une querelle et sont sur le point de se battre : *laissons-les faire*, dit un mineur, *le corps de celui qui sera tué nous servira de nourriture* : à ce propos, les deux ouvriers ne songèrent plus à vider leur différend par un combat. Tout

était bon à manger, les chandelles qui avaient été cachées furent dévorées, l'urine même avait été bue pour ne pas prendre l'eau infectée : les cadavres de leurs compagnons noyés leur avaient servi de pâture; enfin il y avait cinq jours et autant de nuits passés dans la plus cruelle perplexité, lorsqu'ils entendent à l'extérieur un bruit qui est pour eux le signe de leur prochaine délivrance: ils y répondent en continuant à travailler : les ingénieurs, MM. Matthieu et Migneron, M. Micoud préfet du département et le maire d'Ans s'étaient transportés sur les lieux, et ils avaient cherché les moyens de sauver ces victimes. Pendant quelque temps leurs efforts n'eurent aucun résultat; car l'on ignorait dans quel endroit les mineurs s'étaient retirés, et l'inondation ne permettait pas de s'orienter. Mais on entendit enfin un bruit intérieur : ce fut de ce côté que l'on dirigea dès lors tous les travaux; ils eurent pour résultat la délivrance des ouvriers : sur 127, 35 étaient remontés dans le premier moment de l'inondation, 22 avaient été noyés; 70 revirent alors le jour, après que l'on eût pris à leur égard toutes les précautions réclamées par leur situation. Goffin reçut en récompense de son courage la décoration de la Légion d'honneur avec une pension : son fils et trois de ses compagnons, qui avaient montré le plus de courage dans cette affaire, eurent chacun 300 francs. Presque tous les *théâtres* de Paris célébrèrent le dévouement de Goffin, qui devint aussi le sujet d'un prix de poésie, proposé par l'académie française et remporté par Millevoie pour la pièce intitulée : *Goffin ou le héros liégois*, Paris, 1812, in-4. Goffin fut tué le 8 juillet 1821 par un éclat de pierre qu'il reçut à la tête, par suite d'une de ces détonations occasionées par le *feu grison*, que la lampe de sir Humfry-Davy est destiné à prévenir. Goffin avait été nommé en 1814 membre de l'ordre du Lion-Belgique. Il a laissé dix enfans. Il existe plusieurs *éloges* de Goffin et un grand nombre de *pièces de vers* dans lesquelles on a célébré son courage héroïque.

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre et graveur du 17e siècle, a égalé son maître par sa touche légère et spirituelle : mais il est fort au dessous de lui pour le coloris. Ses paysages sont recherchés.

GOFRIDI ou GAUFIRDI (Louis), curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avait beaucoup de goût pour les livres de magie. A force de lire ces sortes de productions, il s'avisa de les mettre en pratique, et d'en faire servir les leçons à des amours infâmes. Ce prêtre sacrilége et abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maitresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée en 1633, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par-là et par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie et des sortiléges, ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Ecriture sainte, de l'histoire sacrée et profane, mais encore aux décisions constantes et uniformes des magistrats les plus intègres et les plus respectables.

GOGUET (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques : Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il était propre, son génie naturellement froid et tardif s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour en 1758 son savant ouvrage de l'*Origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considère la naissance et les progrès des connaissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matière, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec

beaucoup d'érudition. Son stile, en général noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, et que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avait jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre Conrart FUGÈRE, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avait beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau. Ces deux savans étaient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avaient les mêmes connaissances et les mêmes vertus. Goguet avait commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des lois*, *des arts et des sciences en France*, *depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

* GOHIER (Louis-Jérôme), membre du Directoire exécutif pendant la révolution française, naquit à Semblancay en 1746, étudia au collége des jésuites à Tours, fit ses cours de droit à Rennes, et fut reçu avocat au parlement de Bretagne. On assure qu'il fut dans sa jeunesse secrétaire de Lachalotais, auprès duquel il prit peut-être, dit l'*Ami de la religion et du roi*, le goût des idées républicaines. Une des premières causes qu'il plaida fut celle du comte Desgrès qui attaquait en calomnie le duc de Duras, affaire qui fit grand bruit, et dont Linguet a rendu compte en disant que *rien n'avait été décidé dans ce procès*, *sinon les talens de l'avocat du comte Desgrès*. Gohier depuis cette époque prit part à toutes les affaires importantes, qui se plaidèrent devant le parlement de Rennes : cette cour souveraine lui donna la marque la plus évidente de son estime et de la confiance qu'elle avait en ses talens, en le chargeant de la défense d'un des plus précieux de ses droits, la liberté des élections des députés que ce corps envoyait à la cour : le *mémoire* qu'il rédigea dans cette circonstance fut remarquable par la force du raisonnement comme par l'éloquence des sentimens que l'orateur y développa. Peu de temps après, lorsque le ministre d'état de Brienne entreprit d'établir sa *cour plénière* sur les débris des parlemens, Gohier fut encore chargé de rédiger les *mémoires* présentés au roi au nom de la commission intermédiaire, et les *protestations* énergiques de la Bretagne. En 1786 le tiers-état surchargé par des impôts exorbitans chercha à se faire exempter d'une contribution que les deux autres ordres faisaient peser sur lui, sous le titre dérisoire d'emprunt et sous le nom de *fouages extraordinaires* : il donna à Gohier sa procuration pour réclamer contre cette imposition arbitraire. Gohier fut en 1789 adjoint pour les élections des membres qui devaient composer les Etats-généraux. Bientôt après nommé membre supérieur de la Cour provisoire de la Bretagne, il en exerça les fonctions pendant toute la durée de l'Assemblée constituante. Elu par ses concitoyens député à l'Assemblée législative en 1791, il parla dans un grand nombre de circonstances, proposa des mesures révolutionnaires et ne démentit point la réputation de républicanisme que ses discours lui avaient méritée. Lors des débats sur les mesures a prendre contre les ecclésiastiques non assermentés, il soutint qu'on avait tort de vouloir les soumettre à un serment civique, mais qu'ils devaient être assujettis au serment de respecter la constitution, le gouvernement et les lois qui en émanent. Gohier termina sa carrière législative par un rapport sur les papiers trouvés dans les bureaux de la liste civile, rapport qui fut envoyé aux armées et aux 83 départemens. Il remplit ensuite successivement les fonctions de secrétaire-général du ministère de la justice, de ministre de ce département après que Garat eut passé à celui de l'intérieur (1793), de président d'un des tribunaux civils de Paris, de président du tribunal criminel de la Seine (1799), de président du tribunal de cassation et en-

fin de Directeur (1799). Il était président du Directoire au 18 brumaire. On dit que des propositions très avantageuses lui furent faites, s'il voulait consentir à se retirer ; mais il déclara qu'il céderait seulement à la force : en effet ce furent les soldats de Buonaparte qui le congédièrent. Il se retira dans la vallée de Montmorency, d'où il ne sortit que dans le mois de thermidor an 10. Jusqu'alors il avait été entièrement favorable aux jacobins dont il avait secondé les efforts dans toutes les circonstances. Après sa chute, il rentra entièrement dans les emplois subalternes ; il accepta de Buonaparte la place de consul-général de France en Hollande, où il resta jusqu'à la réunion de ce pays à la France. Nommé ensuite consul-général aux Etats-Unis, il ne put se rendre à son poste à cause de l'affaiblissement de sa santé. Il alla retrouver sa retraite d'Eaubonne qu'il ne quitta que pour venir terminer sa carrière à Paris, le 29 mai 1830 à l'âge de 85 ans. On lui attribue une petite pièce intitulée le *Couronnement d'un roi*, qui fut représentée au théâtre de Rennes avec le plus grand succès en 1775, à l'époque de l'avénement au trône de Louis XVI. On lui attribue aussi la *Mort de César* de Voltaire avec un autre dénoûment. Gohier a aussi publié des *mémoires* dans lesquels il insiste principalement sur les événemens du 18 brumaire, et dans lesquels on voit qu'il ne pardonne point à Buonaparte d'avoir renversé non la république, mais les Directeurs. Ses obsèques ont eu lieu comme celles de Barras, de Gall, de Chaussier, de Talma, etc. D'après son vœu, son corps n'a point été présenté à l'église et son convoi philosophique se dirigea vers le cimetière de l'Est, où des discours furent prononcés sur sa tombe : M. Bernard de Rennes a dit que Gohier était un *grand citoyen*, qu'il était *un des véritables représentans de notre immortelle révolution*, et il l'a proposé pour *modèle* à tous ses amis. Les *mémoires* du temps le représentent comme un homme médiocre, avide et bizarre.

GOHORRI (*Jacques*), professeur de mathématiques à Paris, parent du président Fauchet, traduisit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : 1° un petit livre singulier, intitulé : *de la Fontaine périlleuse, avec la Charte d'amours... œuvre très-excellente de poésie antique, contenant la poésie antique, contenant la sténographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8. 2° *Traité des vertus et propriétés du petun*, appelé en France l'*herbe à la reine* ou *médicée* : c'est le tabac, récemment alors découvert. Il mourut en 1576. *Voyez* NICOT.

* GOIFFON (Joseph), né à Cerdon dans le Bugey, embrassa l'état ecclésiastique, et devint principal du collége de Thoissey en Dombes, puis aumônier du duc de Maine. Il était associé de l'académie des Sciences pour la classe d'astronomie, et mourut en 1751. Il a laissé *Harmonie des deux sphères, céleste et terrestre*, ou *la Correspondance des étoiles aux parties de la terre*, Paris, 1731, 1 vol. in-12 ; 1739, 1 vol. in-4.

* GOIGOUX (Jean-Daniel), sous-chef de la direction des postes à Paris, dont nous ignorons le lieu et l'époque de la naissance, ne nous est connu que par la publication des trois ouvrages suivans : 1° un *Vocabulaire* ou *Abrégé du dictionnaire de l'académie française*, Paris, Minard et Desenne fils, 1821, in-8 ; 2° un *Dictionnaire géographique* par Vosgien, nouvelle édition entièrement refondue, 1821, in-8 ; 3° *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, Paris, 1821-1823, 30 vol. in-8. C'est une réimpression avec additions et corrections du *Dictionnaire universel, historique et critique de Prudhomme*, Paris, 1810 et années suivantes, 20 vol. in-8, qui lui-même était aussi une réimpression revue, corrigée et augmentée du *Dictionnaire historique de Chaudon*, Lyon, 1804, 13 vol. in-8. *Voyez* Prudhomme. Goigoux est mort à Paris en 1823.

GOIS (LES), bouchers de Paris sous le règne de Charles VI, vers la fin du 14e siècle et au commencement du 15e, étaient

trois frères. La France était alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, et celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Armagnacs.

* GOIS (Etienne-Pierre-Adrien), statuaire, né à Paris, eut pour père un commis-greffier du parlement, qui le destina au barreau ; mais le jeune Gois abandonna cette carrière pour suivre celle des beaux arts. Après avoir étudié la peinture et la sculpture sous la direction de Jeaurat et sous celle de N. A. Slootz, habiles statuaires, il remporta le prix de sculpture à l'âge de 27 ans : ce qui lui procura le bonheur d'aller terminer son éducation d'artiste à Rome. Lorsqu'il revint à Paris, il obtint un atelier au Louvre et devint professeur de son art en 1776. Les principaux ouvrages de Gois sont : 1° un *Aréthée pleurant la mort de ses abeilles*, statue qu'il présenta pour sa réception à l'académie (1776) ; 2° Le *chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre placée sur le grand escalier du palais des Tuileries; 3° Le *président Molé*, qui est dans une des salles du palais de l'Institut ; 4° un *saint Vincent*, dans le chœur de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois ; 5° le *serment des Nobles devant la chambre des Comptes*, au dessus d'une des arcades du palais de Justice de Paris, bas-reliefs qui passent pour des chefs-d'œuvre ; 6° *saint Jacques et saint Philippe*, qui sont aussi des bas-reliefs exécutés pour le portail de l'église de Saint-Philippe-du-Roule, et que l'on a vus dans le *musée des Petits-Augustins*. Cet artiste distingué est mort à Paris en 1823. Il était associé libre de l'académie des beaux arts.

* GOLBERY (Sylvain-Meinrad-Xavier), lieutenant-colonel, retraité à l'hôtel royal des Invalides, dont il fut bibliothécaire pendant les deux dernières années de sa vie, était né à Colmar le 24 septembre 1742 : il mourut à Paris le 13 juin 1822, à l'hôtel des Invalides où il était entré le 21 avril 1818. Il s'occupa beaucoup de statistique et de géographie, et publia les ouvrages suivans : 1° *Lettre sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8 ; 2° *Fragment d'un voyage en Afrique fait pendant les années* 1785, 86 et 87, *dans les contrées de ce continent, comprises entre le Cap-Blanc et le Cap des Palmes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, fig., traduit en anglais par Fr. W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18, et par W. Mudfort, 1803, 2 vol. in-12. Il a aussi été traduit en allemand, Leipsick, 1804, 2 vol. in-8 ; 3° *Considérations sur le département de la Roër, suivies de la notice d'Aix-la-Chapelle et de Borcette*, Aix-la-Chapelle, 1811, in-8.

GOLDAST de Haiminsfeld (Melchior), historien suisse, né le 6 janvier 1576, à Esperi près de Bischofs-Zell en Suisse, conseiller du duc de Saxe, mort en 1635, était un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. Il laissa divers ouvrages. Les principaux sont : 1° *Monarchia sancti imperii romani*, 1611, 1613, et 1614, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différens traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé sans discernement ni critique, tout ce qui paraît favorable à sa secte, et propre à donner des idées fausses de l'église catholique. 2° *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 vol. in-fol., ibid., 1730 in-fol., recueil utile pour l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne. 3° *Commentarius de Bohemiæ regno*, Francfort, 1627, in-4. 4° *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4, réimprimé à Francfort en 1627. 5° *Sybilla francica*, Ursel, 1606, in-4. C'est un recueil de différens morceaux sur la Pucelle d'Orléans ; il est rare. 6° *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4. 7° *Collectio constitutionum imperatorum*, 2 vol. in-fol. 8° *Collectio consuetudinum et legum imperialium*, in-fol. 9° *Politica imperialia*, 2 vol. in-fol. *Voy.* un recueil de lettres qui lui

furent écrites par divers savans : on l'imprima en 1688 à Francfort. (Goldast fut d'abord instituteur ; il fit ensuite le *métier* de publier des livres, qu'il tirait de la bibliothèque de St.-Gall. Nicéron dans le tome 29 de ses *Mémoires* donne la liste complète de ces publications. On a publié à Francfort *Catalogus bibliothecæ Goldastianæ* dans lequel on trouve la liste des collections inédites et des manuscrits laissés par Goldast, qui est mort à Bremen le 11 août 1635.)

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslau en 1623, et mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Elementa architecturæ militaris ;* et un autre *Traité d'architecture*, publié par Sturmius. 2° *De stylometricis.* 3° *De usu proportionarii circuli.*

GOLDONI (Charles), né à Venise en 1707, est regardé comme le *Molière de l'Italie*. (Il passa sa vie dans une agitation et des déplacemens continuels : tour à tour médecin et avocat, et tout à la fois auteur et acteur, il débuta dès l'âge de 22 ans dans la carrière qu'il a illustrée. Il avait déjà composé 120 pièces de différens genres, lorsqu'il vint à Paris en 1761); il fournit aux comédiens plusieurs pièces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre italien. Il enseigna en même temps sa langue à Mesdames de France, ensorte que les 30 dernières années de sa vie furent consacrées aux plaisirs de la cour et de la capitale. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, 3 vol. in-8. Il mourut à Paris le 8 janvier 1793, dans un dénûment absolu, ayant perdu, par l'effet de la révolution, une pension de 4000 fr. que lui faisait la cour. Il publia de son vivant le recueil de ses *pièces italiennes* en 17 vol. grand in-8, avec des gravures à chaque pièce. Elles ont été réimprimées depuis à Venise, 1788-94, 44 vol. in-8, édition l'une des plus complètes qu'on ait de ce théâtre ; à Turin en 1788, 34 vol. in-12, et 1793, 44 vol. petit in-8 ; à Livourne en 1791, 31 vol. in-8 ; à Lucques en 1788, 32 vol. petit in-8. La meilleure édition est celle imprimée dans la même ville, 1809, 26 vol. in-8. On a publié à Lyon les *Chefs d'œuvre dramatiques* de Goldoni, traduit en français par Amar-Durivier, avec le texte italien, 1801, 3 vol. in-8. Cette entreprise n'a pas été continuée. (Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français, le *Père de famille* et le *Véritable ami*, par Deleyré, et publiées par Grimm ; *Paméla* et la *Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier) ; la *Suivante généreuse*, la *Domestique généreuse* et les *Mécontens*, par Sablier ; *Paméla mariée*, par Desriaux, etc. La collection des *théâtres étrangers*, publiée chez Ladvocat, en contient plusieurs traduites par Aignan. (Il y a plusieurs éditions de ses meilleures pièces, sous le titre de *Commedie scelte di Goldoni*, in-12. Outre ses pièces italiennes, il est auteur du *Bourru bienfaisant*, comédie française qui eut beaucoup de succès. On a de Goldoni des *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de sa vie* et de celle de son théâtre, 1787, 3 vol. in-8.

* GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain anglais, né en 1728 à Pallas dans le comté de Longfort, en Irlande, s'appliqua de bonne heure à l'étude et à la pratique de la médecine. Son père ministre anglican peu fortuné l'avait d'abord destiné au commerce ; mais les heureuses dispositions qu'il annonçait l'engagèrent à faire des sacrifices pour lui donner une éducation soignée. Placé dès l'âge de 15 ans à l'université de Dublin, il prit part à une sédition formée par les élèves de cet établissement pour délivrer les prisonniers de Newgate. Il dut son pardon à l'aveu naïf de sa faute ; bientôt il éprouva le besoin de voyager : en conséquence il quitta Dublin, se rendit à Cork, trouva un vaisseau qui allait partir pour l'Amérique, paya son passage, et attendit que les vents fussent favorables au départ ; mais le capitaine du navire mit à la voile sans lui, emportant son argent et ses effets : force lui fut de revenir à Dublin : bientôt il se décida à étudier la médecine. En conséquence il se rendit à Edimbourg et com-

mença ses études médicales en 1752. Détourné de ses travaux par ses camarades, il se livra à la dissipation. Il s'était rendu caution pour l'un de ses amis, mais n'ayant pu payer dans le temps convenu, il fut obligé de quitter l'Ecosse. Arrivé en Hollande, il se rendit à Leyde, où il suivit les leçons d'anatomie d'Albinus, et celles de chimie de Gaubiers. Mais Goldsmith avait la passion du jeu : souvent elle l'avait mis dans une détresse voisine du besoin ; il se vit contraint de quitter Leyde, n'emportant pour toute ressource que sa flûte dont il jouait très bien. C'est au talent qu'il avait pour cet instrument qu'il eut recours pour vivre dans ses voyages en France et en Suisse. A Genève, il trouva un anglais qui le prit pour son gouverneur ; il parcourut avec lui une partie de l'Italie, mais il y avait entre eux une incompatibilité d'humeur qui les força à se séparer à Marseille. Goldsmith revint en Angleterre en 1756 ; il s'était fait recevoir docteur en médecine à Padoue. Il offrit ses services à des chefs d'établissement et à des apothicaires ; car il était dénué de tout. Sa mauvaise mine le fit partout rebuter, excepté chez un chimiste qui l'admit dans son laboratoire : quelque temps après il entra comme sous-inspecteur dans une école à Peckham. Enfin il vint s'établir à Londres comme médecin. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il fit paraître ses ouvrages qui ont eu un succès prodigieux. Le produit de ses travaux littéraires l'aurait mis à l'abri du besoin ; mais d'un côté il était trop prodigue, de l'autre il était très délicat : ainsi ayant reçu d'un libraire une somme de 100 guinées pour son poème du *Village abandonné*, il le força à la reprendre parce qu'il trouvait le prix trop élevé, en comparaison de l'étendue de l'ouvrage. Cet écrivain mourut d'une fièvre nerveuse le 4 avril 1774, à l'âge de 45 ans. Ses *OEuvres poétiques et dramatiques* ont été réimprimées à Londres, 1786, 2 vol. in-12. Parmi les dernières, on distingue ses deux comédies, *The good natured man*, l'Homme bon (1768), et *The Mistakes of a niht*, Les Méprises d'une nuit (1773). Ses *OEuvres mêlées* furent imprimées à Edimbourg, 1792 ; Londres, 1802, 4 vol. in-8, édition plus complète, avec un *portrait et une notice* sur l'auteur. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français, tels que : 1° *Histoire de la Grèce*, par P. F. Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-18, figures ; 2° *Histoire romaine*, par M. V. D. ibid. 1803, 2 vol. in-18 ; 3° *Abrégé de l'histoire romaine*, par Musset-Pathay, ibid. 1791 ; in-12 ; 4° *Abrégé de l'histoire grecque*, ibid., 1802, in-12 ; 5° *Le Citoyen du monde*, par Poivre, 1763, 3 vol. in-12 ; 6° *Le Vicaire de Wakefield* a été traduit pour la sixième fois par Aignan, 1803, 1 vol. in-12 ; 7° *Lettres sur l'histoire d'Angleterre* par Mme Brissot, avec le titre de *Lettres philosophiques et politiques*, etc. 1786, 2 vol. in-8 ; 8° *Contes moraux de Goldsmith*, 1805, in-8 ; 9° *Le retour du philosophe*, ou *le Village abandonné*, par Mme de Chastenay, Paris, 1797, in-8, et paraphrasé par le chevalier Rudlipge, 1772, in-8. On lui a contesté long-temps les *Lettres sur l'histoire d'Angleterre* qu'on attribuait au lord Littleton, au lord Orry, etc. ; mais elles sont réellement de Goldsmith. *Voyez* le tome 3, page 58 de la *biographie littéraire des romanciers célèbres* par sir Walter Scott, traduit en français par Charles Gosselin, 1826, et le tome 4, page 175 du *Dictionnaire des anonymes* par Barbier.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Ses armes répondaient à la grandeur de sa taille. Son casque était d'airain ; sa cuirasse, de même métal, pesait 5000 sicles, ce qui fait plus de 95 livres de notre poids. Il avait aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde était de la grosseur d'une ensuble de tisserand ; et le fer dont elle était garnie pesait 600 sicles de fer, c'est-à-dire plus de 11 livres. Horstius prétend que ses armes devaient peser au moins 272 livres de notre poids.

* GOLIKOF ou GOLIKOW (Iwan), négo-

ciant russe, né à Koursk dans la province de ce nom, en 1735, et mort à St.-Pétersbourg le 12 mars 1801, n'avait reçu qu'une éducation très commune; mais tout en s'occupant d'opérations commerciales assez étendues, il prit du goût pour l'histoire et la littérature, et réunit de nombreux documens sur la vie et le règne de Pierre le Grand. Privé de sa fortune et de sa liberté en 1780, par suite de spéculations malheureuses, il sortit de prison deux ans après, à l'occasion de la solennelle inauguration de le statue élevée par Catherine II au fondateur de Pétersbourg. Cette circonstance décida Golikof à écrire l'histoire de l'illustre czar, Pierre le Grand, sur les documens qu'il avait déjà recueillis et sur ceux qu'il put réunir encore. Il fit paraitre à Moscou de 1788 à 1790, en russe, les *Hauts faits de Pierre le Grand, le sage réformateur de la Russie, recueillis de sources authentiques, et rédigés d'après l'ordre des années*, Moscou, 1788, 12 vol. in-8, avec une continuation, de 1790 à 1797, en 18 vol. L'auteur n'étant pas lettré, ce livre est fait sans critique et sans discernement. On y trouve cependant plusieurs traits remarquables et des faits auparavant inconnus. Il fit paraître séparément les *Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand, recueillies par J. Golikof*, in-8 trad. de l'allemand, Riga et Leipsick, 1802, 1 vol. in-8. M. de Halem en a profité pour son *Histoire de Pierre le Grand*, qui a paru en allemand à Munster et Leipsick, 1803 à 1807, 3 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Il vaut infiniment mieux que celui de Voltaire. Le travail de Golikof fut récompensé : il lui valut le titre de conseiller de cour que lui conféra en 1800 l'empereur Paul Ier.

GOLIUS (Jacques), savant orientaliste, né à la Haie en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut en 1667, à 71 ans. On a de ce savant : 1° une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, en caractère arabe, Leyde, 1636, in-4, composée en arabe par Achmet Arabchah; traduite en français par Petit de la Croix, 1722, 4 vol. in-12 ; 2° une autre de l'*Histoire des Sarrasins*, par Elmacin ; 3° un *Dictionnaire persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon heptaglotton* de Castel ; 4° un *Lexicon arabe*, Leyde, 1653, in-folio, estimé pour son exactitude ; 5° Les *Elémens astronomiques* d'Alfergan, avec de savans commentaires, Amsterdam, 1669, in-4 : ouvrage peu commun. C'est Golius qui a donné et procuré à la bibliothèque de Leyde les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le N° 1er jusqu'à 211 du Catalogue de Pierre Vander Aa, page 409.

GOLIUS (Pierre), ou Célestin de Sainte-Luduvine, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme-déchaussé, et passa à Alep en qualité de missionnaire : il remplit cet emploi avec beaucoup de zèle dans toute la Syrie, et érigea un *monastère de son ordre* sur le Mont-Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Servius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des Indes ; il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : 1° une *traduction* en langue arabe *de l'Imitation de Jésus-Christ*, par Thomas à Kempis, imprimée à Rome en 1663, et réimprimée à Halle par les soins de Callenberg, 1738-1739, 4 parties in-4; 2° *Vie de sainte Thérèse*, en arabe; 3° il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles et sentences ;* 4° *De præcipuis controversiis inter catholicos et hæreticos Orientis*, et plusieurs ouvrages de piété ; 5° *Les commencemens de la mission des pères carmes, sur le Mont-Liban*, en italien.

* GOLTZ (Georges-Conrad, baron de), général prussien, né en 1704 à Parsow en Poméranie, avait embrassé

d'abord la carrière diplomatique et était au service de l'électeur de Saxe, roi de Pologne ; il devint chambellan et conseiller de légation ; des intrigues de cour lui ayant causé beaucoup d'ennuis, il donna sa démission en 1729, entra dans les troupes prussiennes et s'y distingua par sa valeur autant que par ses connaissances. Ses services, comme officier et comme négociateur, sous Frédéric-Guillaume et Frédéric II, lui valurent l'estime de ses souverains et l'affection particulière du dernier. Frédéric II lui donna en effet la plus grande marque d'attachement et de regret, puisque ce fut lui qui se chargea de composer l'*éloge du baron de Goltz* à l'époque de sa mort arrivée en 1747. Cet *éloge* fait partie des *œuvres* de ce prince. — La même famille a produit d'autres personnages très distingués parmi lesquels nous citerons seulement *Henri de Goltz* qui fut aide-de-camp du général Kalkreut à Dantzick, puis du prince Blucher pendant la campagne de 1813, et qui fut chargé, en 1814, des pleins pouvoirs de la cour de Berlin auprès de Louis XVIII. Le comte de Goltz se retira à Vienne pendant les cent jours, rejoignit le roi à Gand, reprit ses fonctions de ministre plénipotentiaire à Paris, et mourut dans cette ville en 1822.

GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1526, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° *Fasti romani, ex antiquis numismatibus et marmoribus ære expressi et illustrati*, Anvers, 1566, in-folio, ibid. 1617, 1620 et 1645, in-folio, avec des notes d'André Schot et de Louis Nonius ; 2° *Icones imperatorum romanorum ; et series austriacorum*, *Casp. Gevarsii*, in-folio. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des temps, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables ; le célèbre Eckel lui fait ce reproche : cependant Vaillant assure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter ; 3° *Julius Cæsar, seu illius vita ex numismatibus*, in-folio ; 4° *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-folio ; 5° *Sicilia et magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-folio, Anvers, 1617, avec des notes d'André Schot ; ouvrage savant et estimé ; 6° *Catalogue des consuls* ; 7° un *Trésor d'antiquités*, Anvers, 1579, in-4, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 5 vol. in-folio, sous le titre *d'Opera omnia Hub. Goltzii de re nummaria*, Bruges, 1566-1567 : et sous ceux de *Romanæ et Græcæ antiquitatis monumenta*, et de *Hub. Goltzii Opera omnia numismatica*, imprimés à Anvers en 1644 et 1645, réimprimés en 1708. On les trouve aussi dans le *Trésor des antiquités grecques et romaines*. Ce savant mourut à Bruges en 1583, à 57 ans. Il était aussi peintre et graveur en bois. Il avait une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. *Voyez* Nicéron, tome 34.

GOLTZIUS (Henri), peintre et graveur, naquit en 1558, au village de Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture ; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avait apportés d'Italie. (Les plus connues sont : *la Visitation, la Nativité, la Circoncision, l'Adoration des Rois, la Sainte Famille, un Enfant mourant sur un chien*, etc.) On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère ; mais on ne peut trop admirer la légèreté, et en même temps la fermeté de son burin. (Peut-être cependant a-t-il un peu trop de dureté ;

il y a aussi de la roideur dans les contours. Il mourut à Harlem en 1617.)

GOMAR (François), théologien calviniste, chef des *Gomaristes* ou *contre-remontrans*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, et l'occupa avec distinction. Arminius professait alors dans l'université de cette ville ; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnait à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paraissait anéantir les droits de la grâce. Il attaqua Arminius en particulier et en public. La mort de celui-ci ne termina pas les contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher (*voyez* VORSTIUS). Il y eut de longues conférences, surtout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les gomaristes voulaient soumettre les arminiens aux décrets de ce prétendu concile ; inconséquence risible dans des sectaires, qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, et ne connaissaient point de tribunal infaillible en matière de dogme. Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique jouée par le prince Maurice de Nassau, prince d'Orange, pour se défaire de quelques républicains qui lui faisaient ombrage (*voyez* BARNEVELDT). Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis, in-folio, à Amsterdam, en 1645. *Voyez* ARMINIUS et EPISCOPIUS. La secte des arminiens et celle de leurs adversaires les gomaristes subsistent encore.

GOMBAUD. *Voyez* GONDEBAUD.

GOMBAULD (Jean OGIER de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 livres, réduite depuis à 400. Son zèle pour la pureté du langage allait jusqu'au fanatisme. Il proposa un jour sérieusement aux académiciens, « de s'obliger par serment d'employer » les mots, approuvés à la pluralité des » voix dans l'assemblée. » Gombauld, si ardent pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies faibles et inégales, ni par sa prose, quelquefois légère, mais plus souvent lâche. Ses œuvres poétiques sont : 1° des *tragédies*, mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades ; 2° une pastorale, in-8, en 5 actes, intitulée *Amarante*, où les bergers et bergères parlent un peu trop le langage des courtisans ; 3° des *Sonnets*, 1646, in-4, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en comptait que deux ou trois passables ; 4° des *Épigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses sonnets, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Mainard, et on en a retenu quelques-unes ; 5° *Endymion*, in-8, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités ; 6° *Traités et lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12. Il mourut en 1666, presque nonagénaire. (Ce fut un écrivain fade et médiocre : ses madrigaux et son bel esprit étaient fort goûtés à l'hôtel de Rambouillet : c'est de lui que Boileau dit :

Et Gombauld tant loué garde encore la boutique.

GOMBERVILLE (Marin le Roi, sieur de), né en 1600 à Paris, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Chevreuse ou à Etampes, dans le diocèse de Paris, fut un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal de Richelieu forma l'académie française. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *quatrains* à l'honneur de la vieillesse : ouvrage faible, et dont on n'aurait pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *romans* ; mais ayant fait connaissance avec les solitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage

profane. Cette ferveur s'attiédit un peu sur la fin de ses jours, mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 75 ans. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont des *poésies diverses*, dans le recueil de Lomenie de Brienne. Son *Sonnet sur le St.-Sacrement*, et celui *sur la Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du second genre sont : 1° des romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8 ; la *Cythérée*, 4 vol. in-8 ; la *Jeune Alcidiane*, 1651, in-8, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; 2° *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des Français*, in-4, Paris, 1620. Ce petit ouvrage est fort rare ; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de fausses ; 3° l'édition des *Mémoires du duc de Nevers*, 2 vol. in-folio, Paris, 1665. Ces mémoires commencent en 1514, et finissent en 1595 ; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat de Henri IV ; 4° *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite d'Acunha, avec d'autres relations, et une dissertation sur cette rivière, 4 vol. in-12 ; 5° *La Doctrine des Mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours*, in-folio, en 1646-1668, in-12 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches, que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivait, pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, trois enfans, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, la prostitution et les désordres de Samarie, qui avait abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie ; et il épousa Gomer. *Voyez* Osée.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (Alvarez), poète latin, né en 1488 à Guadalaxara, dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses poésies latines. Les plus connues sont 1° Sa *Thalie chrétienne*, Alcala, 1522, in-4. 2° La *Muse Pauline*, ou *les Epîtres de saint Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8. 3° Son *poème sur la Toison d'or*, 1540, in-8 : c'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes, mais c'était l'usage du temps : sa latinité est riche et pure, sa versification facile et harmonieuse. On l'appela le *Virgile espagnol*.

GOMEZ (Louis), jurisconsulte, natif d'Orihuela, en 1484, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1545, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avait été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones juris civilis, communis et regii*, dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ DE CASTRO (Alvarez), de Sainte-Eulalie, près de Tolède, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, à Alcala de Hénarès, 1569, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en français, par Marsollier, et mieux encore par Fléchier.

GOMEZ (Madeleine-Angélique Poisson de), née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye, en 1770, était fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit et des grâces, l'épousa. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup re-

froidi, et que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont : 1° *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12. 2° *Anecdotes persannes*, 2 vol. in-12. 3° *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12. 4° *Histoire du comte d'Oxford*, avec *celle d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais*, in-12. 6° *Les cent nouvelles, Nouvelles*, 10 vol. in-12. Mme de Gomez est encore auteur de plusieurs tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. En général, la versification en est lâche et languissante : la moins mauvaise est celle d'*Habis* qui eut 25 représentations.

GOMEZ. *Voyez* PEREIRA (George).

* GOMEZ ou GOMÈS (Bernardino-Antonio), médecin portugais, connu par son beau travail sur le *Principe actif du quinquina* qu'il fut le premier à obtenir pur, et auquel on donna le nom de *Cinchonin*. Ses talens et ses services lui méritèrent la place de médecin de la marine et du roi, et l'estime des officiers français qui se trouvaient en Portugal pendant l'année 1808. Il était membre de l'académie des Sciences de Lisbonne où il est mort en 1823. On lui doit une excellente *Dissertation sur les moyens de désinfection, notamment dans les invasions pestilentielles et varioliques*. Il a publié en outre 1° un *Mémoire sur l'ipécacuanha gris du Brésil*, ou *cipo*, 1801, in-8 ; 2° *Méthode pour le traitement du typhus* ou *fièvre maligne par l'effusion de l'eau froide*, Lisbonne, 1896, in-12, où l'on trouve d'excellentes observations pratiques ; 3° *Essai dermosographique* ou *Description succinte et systématique des maladies cutanées, d'après les principes et les observations des docteurs Willan et Batman*, Lisbonne, 1820, in-8 ; 4° *Mémoire sur les moyens de diminuer l'éléphantiasis en Portugal, et de perfectionner la connaissance et le traitement des maladies cutanées*, 1821, in-8 ; 5° plusieurs *Mémoires* intéressans de botanique médicale ou de médecine chimique insérés dans le recueil de l'académie des Sciences.

* GONDAHAIRE ou GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, entra vers l'an 497 dans le pays de la Gaule qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes, et contribua ainsi, l'un des premiers au démembrement de cette partie de l'empire romain : cependant il reconnut la suprématie des empereurs : plus tard il voulut secouer ce joug et se rendre indépendant ; mais il fut vaincu par Aétius, patrice des Gaules. Aétius ayant traversé le Rhin, pénétra dans l'intérieur du pays : Gondahaire s'opposa à sa marche ; il périt l'an 451 dans le combat fameux qui fut livré dans les plaines Catalauniques à Méry-sur-Seine, contre Attila, ce chef des barbares qui avait pris le nom de *fléau de Dieu*. Il était contemporain des premiers rois francs, et notamment de Mérovée. Son royaume fut partagé entre ses trois fils Gondéric, Gondioc et Chilpéric.

GONDEBAUD ou GOMBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de Gondioc, frère et meurtrier de Chilpéric, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Emilie et la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa nièce, à Clovis qui la lui avait demandée ; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Godégisile (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui, après avoir partagé les états de son père avec ses frères, avait fait de Genève le siége de son royaume), et d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer ; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondésigile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels, dans une église d'ariens, où il s'était réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professait en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare

qu'il était, donna de très bonnes lois à son peuple. On y remarque en général un grand fond d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une profonde politique, et des vues dignes d'un chrétien. Tel est en général le caractère des premiers rois français : un mélange de barbarie et de sa sagesse. Si le christianisme ne les dépouilla pas entièrement de leurs vices et de leurs erreurs, il les éleva fort au dessus de ce qu'ils étaient avant de le connaître. Les lois de Gondebaud forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*. (Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557, dans le *codex legum antiquarum* de Frédéric Lindenbrog, et dans le *corpus juris germanici antiqui*. On trouvera des détails sur les dispositions de la loi Gombette dans la *Dissertatio Historica de Burgundia cis et trans Jurana*, Strasbourg, 1741, in-4.

GONDESIGILE ou GODEGISILE. *Voyez* l'article précédent.

GONDI. *Voy.* RETZ.

GONDRIN (Louis-Henri DE PARDAILLAN de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les jésuites qu'il interdit dans son diocèse pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansénius le regardait comme un appui; cependant Gondrin signa en 1653 la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnaissent « que les *cinq* fameuses *Propositions* » sont dans *Jansénius*, et condamnées » *au sens de Jansénius*, dans la constitution de ce pontife. » Il signa aussi le Formulaire sans distinction, ni explication; mais ensuite il parut s'en repentir, et se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il était » nécessaire de séparer la question *de* » *fait* d'avec celle *de droit*, qui étaient » confondues dans le *Formulaire*. » L'abbé Bérault l'apelle un « caméléon qui » prenait la couleur de tous les objets » intéressans qui l'environnaient, et la » quittait aussitôt qu'ils cessaient de l'intéresser. » On a de lui : 1° des *Lettres*. 2° Plusieurs *Ordonnances pastorales*. 3° On lui attribue la *traduction* des *Lettres choisies de saint Grégoire le Grand*, publiée par Jacques Boileau.

GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, mort à Béziers sa patrie, en 1681, à 65 ans, était docteur de l'université de Bordeaux, où il professa long-temps la théologie. Sa piété égalait son savoir. Nous avons de lui une théologie imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Clypeus Theologiæ Thomisticæ;* et quelques autres ouvrages de scolastique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'université de Bordeaux, où il avait professé, les *Lettres provinciales;* il ne fait pas attention que les jacobins, et une partie de la doctrine de leur école, sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet sont : *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12. 2° *Dissertatio theologica de probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGOTE (Louis), surnommé de son temps le *Prince des poètes espagnols*, naquit à Cordoue en 1561, (d'une famille noble mais pauvre, se consacra à la culture des belles-lettres, et surtout de la poésie. Après avoir terminé ses études à l'université de Salamanque et vécu long-temps dans l'obscurité, il fut chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie en 1627.) Ce poète a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais on lui reproche des figures gigantesques et des métaphores outrées. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. (Don Ramon Fernandez a publié un choix des meilleurs ouvrages de ce poète, Madrid, 1787.)

GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons en 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étaient une prédication continuelle, et la plus efficace. Ses ouvrages, fruit de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre. (1° *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701, in-12. 2° *Pratique de la vie intérieure*, ibid. 1710, in-12. 3° *Instruction sur la confession et la communion*, ibid. 1713; 4° le *Sermon de N. S. à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, ibid., 1712, in-12, etc.) Le plus connu est son *Imitation de Jésus-Christ*, 1763, in-12, traduite fidèlement et avec onction, quoiqu'infiniment inférieure à l'original, et augmentée de réflexions et de prières. (Cette traduction qui a été souvent réimprimée sous le nom de Gonnelieu n'est point de lui : il est certain qu'elle est de Jean Cusson et qu'elle a été retouchée par J. B. Cusson : le Père Gonnelieu n'y a eu d'autre part que d'avoir fourni les *prières* et *pratiques*. Voyez le N° 8559 des *Anonymes*.)

GONNELLI (Jean), surnommé l'*Aveugle de Combassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talens donnaient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la sculpture; il faisait des figures de terre cuite, qu'il conduisait à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus; il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très ressemblans, tels que ceux du pape Urbain VIII, et de Cosme I, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste mourut à Rome en 1664, sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE - FERNANDEZ DE CORDOUE, surnommé *le Grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, naquit à Montilla, petite ville près de Padoue, le 16 mars 1443, d'une des plus illustres maisons d'Espagne. Il se signala d'abord contre les Portugais en 1476. Il servit ensuite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, à l'époque de la conquête du royaume de Grenade, et il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Frédéric et Alphonse ses cousins, mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacèrent de se révolter, et tinrent au général les plus insolens propos; mais la présence d'esprit, le sang-froid et la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avait besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiége Cérignoles, afin de déterminer les Français à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, et emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richesses qu'on y avait amassées, deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignaient de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez*. Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçait de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus faible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvaient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : « J'aime mieux » trouver mon tombeau en gagnant un » pied de terre sur l'ennemi, que pro- » longer ma vie de cent années en recu- » lant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les Français à Seminara, à Cerignoles, près du Garillan (1503), finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples; dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; et on a dit

que Ferdinand ajouta foi à ces bruits; parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvait avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, et de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint long-temps avec lui. Ce héros mourut à Grenade le 2 décembre 1515, à l'âge de 62 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, et en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe : *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori*. Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisait noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le père du Poncet, jésuite, a donné l'histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12. Florian a publié une espèce de poème sous le titre de *Gonzalve de Cordoue*. Le caractère du héros est conforme à l'histoire; mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction. (On peut consulter sur la vie et les exploits de ce héros, les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et particulièrement la chronique de Fernandez del Pulgar, Alcala, 1584, in-fol.)

GONSALVE (Martin), fanatique du 14e siècle, natif de Cuença en Espagne, prétendit qu'il était l'ange saint Michel, à qui Dieu avait réservé la place de Lucifer, et qui devait combattre un jour contre l'antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévère. Il avait un disciple nommé Nicolas le Calabrois, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu, et qui assura que le Saint-Esprit devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas prêcha ses erreurs à Barcelonne, et finit comme son maître.

GONTAULT. *Voyez*. BIRON.

* GONTERY (Jean) naquit à Turin, en 1562, et entra chez les jésuites à l'âge de vingt-deux ans. Il se distingua dans la prédication, et s'occupa particulièrement de la controverse, sur laquelle il publia plusieurs ouvrages estimés de son temps, et écrits la plupart en français. Sotvel en donna une liste latine; on les trouve aussi détaillés dans d'autres catalogues, et en particulier dans l'*Examen critique des dictionnaires* par A. A. Barbier. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : 1° *Correction fraternelle faite à M. Dumoulin, ministre du Pont-Charenton*, Paris, 1607, in-12. Cet ouvrage traite du baptême et des limbes, et l'auteur se cache sous le nom de *Philotée*, bachelier. 2° *Conséquences auxquelles a été réduite la religion prétendue réformée*, Rouen et Paris, 1610, in-8; 3° *La vraie Procédure, pour terminer le différend en matière de religion*, Caen, 1607. C'est un extrait des sermons de l'auteur, fait par un nommé Julian. 4° *Lettres à M. Le Comte, gouverneur de Sedan, avec les réponses*, Sedan, 1613, in-12. Ces lettres, au nombre de dix, dont cinq sont de M. Le Comte, roulent sur diverses matières de controverse : sur l'autorité des papes et des conciles, sur le pouvoir des papes, le temporel des rois, le culte des images et de la croix; sur l'Eucharistie, le célibat des prêtres, et sur les indulgences. 5° *Du Juge des controverses*, Paris, 1616, in-8; 6° *Instruction du procès de la religion prétendue réformée*, par R. P. J. Gontery. Bedé de la Gourmandière tâcha de réfuter Gontery par l'écrit intitulé *Réponse au libelle*, etc. Il est parlé du Père Gontery dans les ouvrages suivans, savoir : 1° *Discours sur ce qui s'est passé en la conférence entre le père Gontery et les ministres de Caen*, par un anonyme, 1606, in-8; 2° *Les Trophées du Père Gontery, jésuite, avec un catéchisme pour son instruction*, par J. Caspel, Sedan, 1613, in-8; 3° *Discours sur le sujet proposé en la rencontre du père Gontery et du sieur Moulin, où il est traité de la mission des pasteurs, du*

sacrifice de la messe et de la présence réelle, par Pierre de Berulle, Paris, 1609, in-8; 4° *Lettre à mademoiselle de Sainte-Beuve, sur le décès et la louange du père Gontery, de la compagnie de Jésus*, par J. D. C., Paris, Chappelet, 1617, in-8 de 42 pages. Le père Gontery mourut à Paris en 1616, âgé de cinquante-quatre ans; il fut un des plus redoutables adversaires des soi-disant réformés; son zèle et ses lumières devinrent très utiles à la religion catholique, qui avait en lui un de ses plus ardens défenseurs.

GONTHIER, poète latin du 15e siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bâle où il mourut le 11 mars 1223. On a de lui: *Historia Constantinopolitana sub Balduino, circa annum* 1203, insérée dans les *Leçons anciennes* de Henri Canisius, Amsterdam, 1725, in-fol. à la fin du tome 4. Gonthier composa cette histoire sur la relation de son abbé Martin qui avait assisté au siége de Constantinople. 2° *De oratione, jejunio et eleemosyna libri XIII*, Bâle, 1504 et 1507, in-4. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre auteur du même nom: *Guntheri poetæ Ligurinus, sive de gestis Friderici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Ausgbourg, 1507, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ce poème dont la latinité tient de la pureté des premiers siècles, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Fréderic Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanais et dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de Saint-Amand, qui a donné: 1° *Martyrium sancti Cyriaci*, en vers; 2° *Historia miraculorum sancti Amandi*. dans les Bollandistes, févr. tom. 1. Gonthier assista à la translation du corps de saint Amand en 1107, et fut témoin des miracles arrivés à cette occasion: preuve de fait bien respectable en faveur du culte des saints et de leurs reliques. *Voy.* GAMALIEL, GERVAIS et PROTAIS.

GONTHIER (Charles), comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avait nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrens se disposaient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, 6 mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de Saint-Barthélemi, et on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier était un prince courageux et digne de l'empire.

GONTHIER. *Voyez* GUINTIER.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire I, commença à régner en 561, et établit le siége de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarède, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes: *Nous savons comme vous, que les villes armoriquaines* (Nantes et Rennes) *appartiennent de droit au fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous devons être leurs sujets...* Chilpéric, avec lequel il était alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert et Brunehaut en auraient pu tirer. Ce prince mourut après un règne de 41 ans en 595, à 60 ans, sans laisser d'enfans. L'Eglise le mit au nombre des saints; il mérita cet honneur, par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE (Louis de), en italien *Gonzaga*, d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un

grand nombre de cardinaux, était fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passarino Boniscola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'empire*, et mourut en 1361, âgé de 93 ans.—Jean-François, un de ses descendans, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, et de celles des Vénitiens contre les Milanais. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1455, et mourut en 1444. — Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat. Il mourut en 1540. — Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la postérité masculine de la branche aînée, et mourut en 1627. — Fréderic II avait un autre fils nommé Louis, qui, étant venu s'établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves. *Voy.* NEVERS. — Son fils, Charles de Gonzague, était duc de Nevers en France, losqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637. — Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne, Philippe V, fut mis au ban de l'empire et dépossédé de son duché. Il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. — Il y avait d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. Voy. *Antonii Possevini junioris*, *Gonzagarum*, *Mantuæ et Montisferrati ducum*, *historia*, Mantoue, 1628, in-4; les *Mémoires du duc de Nevers*, 1665, 2 vol. in-fol. et l'*article* GOSSELINI.

GONZAGUE (Cécile de), fille de François I de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès tellement admirables, qu'à 12 ans elle savait parfaitement le grec. Sa mère, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connaissances. Elle florissait au 15ᵉ siècle vers l'an 1460.

GONZAGUE (Eléonore-Hippolyte de), fille de François II, marquis de Mantoue, et femme de François-Marie de La Rovère, duc d'Urbin, fit paraître une constance héroïque dans l'adversité, et ne quitta pas d'un seul moment son mari dans ses disgrâces. Elle fut un modèle de chasteté. Elle ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, et leur défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut deux fils et trois filles. L'aîné fut duc d'Urbin, et le puîné fut duc de Sore et cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, et se montrèrent dignes de leur illustre mère.

GONZAGUE (Julie de), de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornemens du 16ᵉ siècle. Elle épousa Vespasien Colonne, comte de Fondi, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits que par ses vertus et son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité et peut-être les désirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberousse, roi d'Alger, et son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenait sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. Julie, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre, et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne, si constante en amour, qu'après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs, le fut moins en matière de religion. Elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *amaranthe*, que les botanistes appellent *fleur d'amour*, avec ces mots: *Non moritura*.

GONZAGUE (Lucrèce de), dame illustre du 16ᵉ siècle, se signala également par ses vertus et par ses écrits. Hortensio Lando lui dédia son *Dialogue sur la modération des passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il était brave, mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence et ne le fit point mourir, en considération de Lucrèce son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvaient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvens. Elle mourut elle-même le 2 février 1576. On recueillit ses *lettres*, in-12, 1552, à Venise, et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

GONZAGUE (Hercule), né en 1505 de François de Gonzague et d'Elisabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, et créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zèle les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnaissance des services qu'il rendait à la religion, lui adressa un bref l'an 1545, où il lui accordait une pleine autorité sur tout son clergé séculier et régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de son premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONZAGUE (Saint Louis de), fils de Ferdinand, marquis de Castiglione, de la maison de Mantoue, naquit au château de Castiglione le 9 mars 1568, entra chez les jésuites le 2 novembre 1587, et s'y sanctifia en peu de temps par l'exercice de toutes les vertus, surtout par une grande pureté de mœurs et une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au service des malades à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collége des Jésuites. Son corps a été depuis tranféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1626. Le Père d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le Père Cépario, et dans les Bollandistes.

GONZAGUE (Louise-Marie de), reine de Pologne, née vers 1612, était fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne en 1645, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Après la mort de ce prince en 1648, elle se maria par dispense du pape, à Jean-Casimir, frère de Ladislas. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par la faction des rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut d'apoplexie à Varsovie, le 10 mai 1667, sans laisser d'enfans. L'histoire de cette reine a été écrite par Jean le laboureur, Paris, 1649 in-4.

GONZAGUE. *Voyez* ANNE.

GONZALÈS. *Voyez* COQUES.

GONZALÈS DE MENDOZA. *Voy.* MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTIGLIO (Jean), augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avait fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avait converti son amant.

GONZALEZ (Thyrse), espagnol, général des jésuites, mort à Rome en 1705, a combattu la doctrine de la *probabilité*, soutenue par plusieurs casuistes, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans sa société; il prouve même qu'enseignée au 16ᵉ siècle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des Jésuites, entre autres Rebellus en 1608, Comitolus en 1609, André Blancus sous le nom de

Candidius Philalètes. Il la réfute ensuite très fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier et non général. On a encore de lui : 1° un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682. 2° *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*, Dillingen, 1689. 3° *Veritas religionis christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ (Emmanuel), professeur de droit à Salamanque en 1655, a laissé un *Commentaire sur les décrétales*, en 4 vol. in-fol. 1693.

GONZALEZ. *Voyez* GONSALVE DE CORDOUE.

GOOL (Jean van), peintre hollandais, né à la Haie en 1685, mort vers l'an 1757, avait la touche ferme et la composition agréable. Il a donné *Théâtre des peintres flamands, contenant leurs vies et leurs ouvrages*, en flamand, la Haie, 1750-1751, 2 vol. in-8. Ce n'est qu'une compilation de faits et une liste de tableaux, sans jugement sur les manières différentes des peintres.

* GORANI (Joseph comte de), né à Milan vers l'an 1740, l'un des plus grands partisans de la révolution en Italie, se distingua dans ses études par sa facilité à tout concevoir, et se livra à la composition de divers ouvrages sur l'éducation publique, l'économie politique et la philosophie, où il développa des idées très hardies, et beaucoup de projets de réforme. Il avait pris part à la rédaction du *Caffé*, journal littéraire dont les chefs étaient les Verri et Beccaria. Gorani leur survécut pour soutenir dans une autre feuille périodique les principes de la révolution française. Fidèle à ses maximes, il invoqua l'abolition de toutes les prérogatives attachées à la noblesse. Un pareil système ne pouvait que lui faire des ennemis qui saisirent la première occasion de le punir. Mais il se rendit à Paris, et présenta à l'Assemblée nationale constituante, une requête par laquelle il sollicitait le titre de *citoyen français*, qui lui fut accordé par un décret. Cette démarche lui attira les persécutions les plus violentes de la part du gouvernement de sa province. Un décret de bannissement et de prise de corps fut lancé contre lui. Ses biens furent confisqués, et son nom effacé des registres de la noblesse milanaise. En 1794 les crimes de Robespierre lui firent chercher un nouvel asile à Genève, où il vécut dans la misère jusqu'à sa mort arrivée le 12 décembre 1819, à l'âge d'environ 75. Ses ouvrages sont : 1° Un *Plan d'éducation publique*, 2 vol. in-8. 2° Un *Traité de l'impôt*. 3° Un *Traité contre le despotisme*, 2 vol. in-8. 4° Des *Recherches sur la science du gouvernement*, 2 vol. in-8. Elles ont été traduites de l'italien en français, en 1792, en 2 vol. in-8, sur un exemplaire corrigé par l'auteur. Quoique les circonstances fussent très favorables à la publication de cette traduction, elle a obtenu peu de succès, parce que les idées du comte Gorani, toutes révolutionnaires qu'elles étaient, n'étaient pas encore à la hauteur de la révolution qu'on voulait opérer. 5° Les *Éloges* de deux célèbres florentins, Saluste-Antoine Bandini, archidiacre de Sienne, et le docteur Redi, premier médecin du grand-duc de Toscane. 6° Plusieurs *Mémoires* sur différentes parties des sciences et des arts, qu'il a fournis aux différentes académies dont il était membre. 7° *Mémoires secrets et critiques des cours des gouvernemens de l'Italie*, Paris, 1793, 3 vol. in-8. 8° *Lettre d'un citoyen français au duc de Brunswick*, 1793, in-8.

GORDIEN le Père, *Marcus Antonius Gordianus Africanus Senior*, né l'an 157, était fils de Metius Marcellus, descendait par sa mère de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, et les exactions tyranniques de ses intendans, ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord ; mais voyant qu'on le menaçait de le tuer, il accepta et s'associa son fils. Le sénat instruit de cette nouvelle lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximin père et fils, ennemis

publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le père s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'était retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur, que pour son courage et son esprit. Il ressemblait beaucoup à Auguste; il en avait la voix, le geste et la taille. Il avait composé dans sa jeunesse un *Poème sur la vie des Antonin.*

GORDIEN le fils, *Marcus Antonius Gordianus Africanus Junior*, fils du précédent, naquit vers l'an 191 et fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome, et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui était resté fidèle à Maximin; mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étaient offusquées et affaiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que, dans la vigueur de l'âge, il ne lui restait plus que la faiblesse de la vieillesse. Il n'avait que 46 ans lorsqu'il fut tué, et n'avait joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN le jeune, *Marcus Antonius Gordianus Pius*, petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, en 237 à l'âge de 12 ans. A 13 il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 16ᵉ année Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, homme célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ-de-Mars. Il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries était de chaque côté une haute palissade de lauriers et de myrtes, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes. Au dessus de cette même terrasse s'élevait une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avait près de 4 ans que Gordien régnait paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui était le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venaient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les barbares, et après y avoir établi l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie-Mineure; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche; il se rendit aussi maître de Cares et de Nisibe, deux places considérables dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *tuteur de la république.* Tandis qu'il illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne : « Au divin GORDIEN, vainqueur » des Perses, des Goths et des Sarmates,

» qui a mis fin aux troubles domestiques » de l'empire, et subjugué les Germains, » mais non les Philippes... » Le Sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur postérité était exempte de tous les emplois onéreux de la république. (Plusieurs écrivains, notamment l'abbé Dubos, admettent l'existence d'un quatrième Gordien; mais ce système n'a pas prévalu. On peut consulter à cet égard l'*Histoire des quatre Gordiens*, par ce dernier, et la réfutation de cet ouvrage par Ant. Galland intitulé : *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordiens*, etc.)

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens, ayant appris de l'oracle, que celui qu'ils rencontreraient sur un char, serait leur roi, ils décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait : on citait même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre le Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et, sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avaient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Quinte-Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit.*

GORDON (Jacques-Huntlei), d'une des meilleures maisons d'Ecosse, alla à Rome, où il se fit jésuite en 1563 ; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson, et voyagea en Allemagne, en Danemark et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum christianæ fidei epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8.

GORDON (Jacques Lesmore), d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberdeen en 1552, entra chez les jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, et gouverné les colléges de Toulouse et de Bordeaux, il fut appelé à la cour pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur : 1° d'un *Commentaire* latin *sur la Bible*, en 3 vol. in-fol. 2° D'une *Chronologie*, in-fol. aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617. 3° D'une *Théologie morale*, en 2 vol. in-fol. et de quelques autres ouvrages en latin.

GORDON (Thomas), célèbre écrivain politique du 18e siècle, né dans la province de Galloway en Irlande, mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avait le génie de la politique et de la littérature. (Après avoir fait de bonnes études, il vint à Londres, se livra à l'enseignement, s'associa aux travaux littéraires de Trenchard, et publia avec lui *les Lettres de Caton*, en anglais, 1737, 4 vol. in-12, et le *Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8 : ouvrages dirigés contre l'administration de cette époque et auxquels l'esprit de parti donna de la vogue. Gordon continua seul le dernier. Après la mort de Trenchard, il se mit aux gages de sir Robert Walpole, et composa quelques brochures pour défendre les mesures de ce ministre.) Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1739 une bonne *traduction* anglaise de *Tacite*, précédée de *discours politiques* qui furent traduits en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la *traduction* anglaise de *Salluste*. Les discours politiques qu'il y joignit furent traduits en français, par Daudé, 1759, 2 vol. in-12. (Gordon fit suivre cette traduction de celle des *Catilinaires de Cicéron*. En général ses discours ont été inspirés par je ne sais quel amour de la liberté et par une haine profonde pour la royauté et le sacerdoce : de là le succès qu'ils ont obtenu dans le siècle de la philosophie.)



GORDON (Alexandre), écossais, voyagea en Italie, où il s'arrêta longtemps; passa de là en France, en Allemagne; fut secrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, et se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il était juge de paix, lorsqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui 1° *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César Borgia*, traduite en français, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et à quelques égards assez impartial; cependant poussé peut-être trop loin, selon Lenglet du Fresnoy: « La conduite de ce pape, ajoute le même » critique, a été déréglée, et on ne l'a » que trop fait savoir. » L'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol. 2° *Voyage en Ecosse*, avec 66 planches, 1726, in-fol. 3° *Supplément* à ce voyage, 1732. 4° *Essai sur les antiquités égyptiennes*, 1737 et 1739, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Alexandre d'Achintoul Gordon, son parent, qui devint major en Russie, et mourut en 1752, auquel on doit une *Histoire de Pierre I*, publiée en anglais, 3 ans après sa mort, à Aberdeen, en 2 vol. in-8. Cette histoire est précieuse par l'exactitude des faits.

* GORDON (Lord George), né à Londres le 19 décembre 1750, de Cosme George, duc de Gordon, issu d'une ancienne famille d'Ecosse, servit d'abord dans la marine pendant une partie de la guerre de l'indépendance américaine, devint ensuite membre du parlement, et se fit remarquer dans cette assemblée par son opposition au bill en faveur des catholiques, et par les sarcasmes violens qu'il se permit contre ceux qui n'étaient pas de son avis. En 1780 il se plaça à la tête du parti protestant qui paraissait alarmé des progrès de la religion catholique, depuis que l'acte de 1778 avait adouci la rigueur des lois contre ceux qui la professaient. Il se chargea des plaintes de son parti: ses représentations n'ayant pas été accueillies, il organisa un rassemblement considérable, et fut l'auteur des troubles de 1780: plus de 100 mille personnes ameutées investirent le parlement, se livrèrent aux excès les plus coupables et auraient infailliblement bouleversé l'Angleterre, si l'on n'eut pris le parti rigoureux, mais nécessaire de faire feu sur cette multitude: tout rentra dans l'ordre. Lord Gordon fut mis en jugement sous l'accusation du crime de haute trahison, mais il fut acquitté, parce que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût assemblé la foule dans de mauvaises intentions. En 1788, il fut traduit de nouveau devant la cour de justice, comme coupable d'être l'auteur d'un libelle contre la reine de France et contre l'impératrice de Russie; mais il se retira en Hollande, d'où il fut renvoyé par ordre des autorités. Il se rendit alors à Birmingham, où il fit profession de la religion juive; il y fut arrêté, conduit à Londres et enfermé dans la prison de Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Il y mourut le 1er novembre 1793, regretté de ses compagnons d'infortune à qui il faisait du bien. On a de lui sur les affaires du temps plusieurs pamphlets dont le stile est correct, vif et animé.

* GORDON (Guillaume), historien anglo-américain, pasteur d'une congrégation d'indépendans à Ipswich, était né à Hitchin dans le comté de Hersford en Angleterre. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il passa aux Etats-Unis en 1770, devint chapelain du congrès provincial de Massachusetts, et adopta avec ardeur la cause des Américains. A son retour en Angleterre, il écrivit le récit de cette guerre sous ce titre: *Histoire de l'origine, des progrès et de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, etc. Londres, 1788, 4 vol. in-8. Cet ouvrage en forme de lettres contient des documens authentiques très précieux; mais il est écrit avec partialité, sans noblesse et sans élégance. L'*Istoria della guerra dell' indipendenza dell' America*, Paris, 1810, traduite de l'italien en français par Sevelinges, 4 vol. in-8, est préférable. On doit aussi à Gordon un abrégé du traité de Jonathan Edward sur les *affections religieuses*, et quelques sermons. Il mourut à Ipswich en 1807.

GORRELLI, poète italien, natif d'Arezzo, a écrit en vers ce qui s'est passé

de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Son ouvrage est utile pour connaître l'histoire de son temps. C'est un fort mauvais *poème;* mais c'est une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans sa grande *Collection des écrivains de l'histoire d'Italie*, tome 15.

GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'Antiochus Epiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Machabée s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, et força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il était sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna moyen de se sauver.

GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il était de Léontium, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, fut envoyé par les Léontins à Athènes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant Jésus-Christ, et obtint ce qu'il demandait. On dit qu'il vécut au-delà de cent ans.

GORI ou GORIO (Antoine-François), savant antiquaire de Florence, professeur public d'histoire, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés depuis environ 1727 jusqu'en 1760; tels sont : 1° *Thesaurus veterum Diptycorum consularium et ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. in-folio; 2° *Musæum Etruscum*, Florence, 1737, 2 vol. in-folio, ornés de 200 planches avec des explications savantes; 3° *Musæi Guarnaccii antiqua monumenta etrusca, eruta e Volaterranis hypogæis;* Florence, 1744, in-folio. Ces monumens d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclairer l'histoire, la religion, les mœurs et les cérémonies des anciens Etrusques; 4° *Musæum florentinum*, Florence, 12 vol. in-folio, 1731-1766, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence; 5° *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ*, Florence, 1744, 3 vol. in-folio. Ce sont les inscriptions anciennes qui se trouvent dans la Toscane, avec des explications; 6° *Monumentum*, sive *Columbarium libertorum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum*, Florence, 1727, in-folio. C'est la description d'un monument découvert en 1726, dans la voie Appienne; 7° *Musæum Cortonense*, avec François Valesi et Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol. Gori est né à Florence le 9 novembre 1691, et y mourut en 1757.

GORIN DE SAINT-AMOUR. *Voy.* AMOUR.

* GORINI (Joseph CORIO, marquis de), poète dramatique, né à Milan vers la fin du 17e siècle, a laissé plusieurs pièces dramatiques qui eurent un succès brillant, et lui assurent un rang honorable sur le parnasse italien. On les a recueillies sous ce titre : *Teatro comico e tragico*, Venise, 1732, 1 vol. in-8, et Milan, 1745, 6 vol. in-12. La préface offre un tableau de l'origine et des progrès de l'art dramatique chez les différentes nations. Ses meilleures pièces sont *Jézabel, Hécube*, *Mahomet II*, tragédies presque toutes imitées de notre scène et souvent traduites littéralement : le *Baron Polonais*, copie du *Pourceaugnac* de Molière, le *Fripon français*, etc. On a encore de Gorini : 1° des *Eglogues* et des *poésies* diverses; 2° *Politica, diritto e religione, per ben pensare e scegliere il vero dal falso in queste importantissime materie, con la riposta*, 1742, 2 tom. in-4; ouvrage mis à l'index; 3° *L'Uomo*, *trattato fisico-morale, diviso in tre libre*, Lucques, 1756, 1 vol. in-4; 4° *Via e verità su i fondamenti de la morale cristiana soliloqui*, Milan, 1761, 2 vol. in-12.

GORION. *Voyez* JOSEPH BEN GORION.

* GORITZ (Le Père François-Antoine), ainsi nommé de Goritz ou Goritia, pays où il était né vers 1725, entra chez les Pères capucins dans la province de Styrie, et se distingua à la fois par sa doctrine, la pureté de ses mœurs et son humilité chrétienne. Il fut pendant plusieurs années, professeur de théologie dans les écoles de son ordre, et publia plusieurs savans ouvrages sur la morale,

sur les monumens profanes et sacrés. Pie VI, instruit des vertus et des connaissances du Père François-Antoine, le reçut avec beaucoup de bienveillance lors du voyage de ce pontife à Vienne, en 1782. Un des meilleurs ouvrages de ce religieux est son *Epitome theologiæ moralis in CCXXXIII tabulis* à P. F. A. a Goritia, 1795; Venise, 1805; à Paris, 1821, chez Beaucé-Rusand, et 1825 et 1829, chez Adrien Leclerc. Le Père François mourut en 1784, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. C'est un de ses confrères, le Père Jérôme de Goritz, qui l'a revu et achevé; il le dédia à Pie VI; mais ce pape était mort lorsqu'on publia l'édition de Venise. On trouve dans ce livre toute la théologie morale distribuée par tableaux qui, pour chaque question, offrent d'un coup d'œil tout ce qui se rapporte à la pratique; ces tableaux n'occupent pas plus d'une page chacun, et sont au nombre de deux cent trente-trois, distribués par divisions et subdivisions. Chaque tableau présente de suite tous les principes qui peuvent servir à résoudre les difficultés qui se présentent, soit dans les divers cas de conscience, soit dans l'administration des sacremens. L'auteur cite les autorités sur lesquelles il appuie ses décisions. Plusieurs professeurs de théologie, qui ont lu l'*Epitome*, le regardent comme un résumé exact des règles de la morale, très utile pour les pasteurs et les confesseurs; d'autant plus que l'auteur a évité les deux extrêmes, le relâchement de certains casuistes et la sévérité outrée de quelques autres. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût mieux connu en France, et qu'il obtînt le même succès qu'il a obtenu en Italie et en Allemagne. Voyez l'*Ami de la Religion et du roi*, d'où ces détails sont extraits.

GORLÉE ou GORLÆUS (Abraham), né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, était extrêmement versé dans la connaissance des médailles, des monnaies anciennes et des autres antiquités. C'était sa passion dominante. On a de lui: 1° *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, et en 1707, 2 vol. in-4. C'est un traité sur les anneaux et les sceaux des anciens; il est savant et curieux; 2° *Thesaurus numismatum familiarum romanarum*, in-folio, Leyde, 1608. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matière. 3° *Paralipomena numismatum*. On voit dans ces différens ouvrages un homme qui s'était nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS (Jean), médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine Eléonore, épouse de François I, et de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin; mais Goropius dégoûté de la cour se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça long-temps sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Maestricht en 1572, à 53 ans. C'était un homme bizarre, qui soutenait des opinions ridicules. Ses *Origines Antuerpianæ*, 1569, in-folio, sont pleines d'érudition, mais elles n'ont pas toujours été dictées par un jugement sain; il prétend que la langue flamande est celle qu'ont parlée nos premiers parens. Quelque singulières que soient ses preuves grammaticales, elles ont été adoptées et mises sous un nouveau jour, par Adrien Scriekius, 40 ans après. Stevin (*voyez* ce mot) approche aussi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reste, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choses, et où la saine critique a présidé; telle que son *Atvatica* et sa *Gigantomachia*. Dans la première, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Atvatuca*, dont parle César, n'est qu'une faute de copiste pour *Ad Varucam* (*voyez* VAROUX, dans le *Dictionnaire géographique*, 1791). Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géans n'est qu'un amas de fables (*voyez* SLOANE). On a encore de lui: *Opera Goropii hactenus non edita*, Anvers, 1588, in-folio, ouvrage comme le précé-

dent, où les paradoxes sont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieusement les Massorètes qui ont défiguré le texte hébreu de l'Ecriture par leurs points voyelles (*voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, HODY, MASCLEF). Goropius fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

* GOROUCHKIN (N...), jurisconsulte russe, né en 1747, mort en 1821 à Moscou, professa pendant 25 ans le droit pratique russe dans l'université de cette ville. On connaît en France les deux ouvrages suivans que l'on doit à cet auteur: 1° *Manuel de la législation russe*, Moscou, 1811, 4 vol. 2° *Description des actes judiciaires*, ibid. 1812, 3 vol. in-4. Ce jurisconsulte a joui pendant toute sa vie d'une grande réputation de science, et l'empereur l'avait récompensé par des pensions et des titres.

GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain, natif du Maine, mort vers 1291. Philippe le Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France, sous le nom de Philippe le Bel. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur presque toute la Bible; 2° des *Sermons*, et quelques autres ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRIS (Jean de), *Gorreus*, médecin, né à Paris en 1505, mort en 1572, était protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Il possédait assez bien le grec, et il donna une traduction latine du poète Nicandre. Ses *œuvres* furent imprimées en 1622, in-folio. (On y remarque celui qui a pour titre : *Definitionum medicarum libri XXIV*, Paris, 1564, in-folio, ibid. 1622, in-folio. Son fils nommé de même, et médecin comme lui, a laissé des opuscules, 1660, in-8.) Les ouvrages du fils et du père ne sont guère consultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs et mieux faits.

* GORSAS (Antoine-Joseph), né à Limoges en 1752, vint établir un pensionnat à Versailles, et se montra, dès le commencement de la révolution, un des plus zélés partisans des idées nouvelles. En 1790, il rédigeait le *Courrier de Versailles*, qui prêchait l'insurrection et l'anarchie : par le compte inexact qu'il rendit du repas des gardes du corps, il provoqua les malheureuses journées des 5 et 6 octobre 1789 ; cependant, lorsqu'il fut député à la Convention, il devint plus modéré. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention et l'appel au peuple. Il se lia ensuite avec les Girondins, partagea leur sort, et fut condamné et exécuté le 7 octobre 1793. Il est auteur d'un écrit satirique intitulé : *L'âne promeneur*, ou *Critès ramené par son âne*. Paris, 1786, in-8.

GORTZ. *Voyez* GOERTZ.

* GOSSEC (François-Joseph), membre de l'Institut et de la Légion-d'honneur, né à Vergnies, petit village du Hainaut, le 17 janvier 1733, la même année que Rameau débuta dans la carrière musicale par *Hippolyte et Aricie*. A l'âge de sept ans, Gossec fut conduit à Anvers par ses parens, et resta 8 ans comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. Alors les ouvrages sur la composition musicale, aussi bien que les maîtres, étaient fort rares : ce fut seul et à l'aide des partitions de Lalande, de Lulli et de Rameau qu'il apprit cet art auquel il dut toute sa gloire. Il vint à Paris en 1751, et entra chez le financier de la Popelinière, qui avait comme tous les traitans un directeur de concerts, et presque un maître de chapelle. Il passa ensuite chez le prince de Conti, où il composa plusieurs *opéras* pour ses fêtes. En 1770 Gossec fonda le concert des amateurs dont les succès furent très brillans pendant 10 années. En 1773, il prit avec d'autres artistes la direction du concert spirituel que l'intrigue lui enleva quatre ans après. En 1784, le baron de Breteuil créa l'école de chant qui plus tard a donné naissance à notre conservatoire : Gossec en avait conçu le plan, il en devint le chef. Lorsque le conservatoire fut créé par une loi de 1795, il fut l'un des inspecteurs des travaux, et on le chargea de professer la composition. On ne pourrait donner la liste de tous les bons élèves qu'il a formés dans cet établissement. Gossec a pro-

digieusement travaillé : ses *quatuor*, ses *symphonies*, les *chœurs d'Athalie*, sa *messe des morts* surtout établissent sa réputation sur des bases solides. Ses opéras ont eu des succès plus ou moins brillans. Ses *solféges* composés pour le conservatoire sont excellens, et sont encore étudiés; ils ont survécu à tous ses ouvrages, avec le motet à trois voix sans orchestre : *O Salutaris hostia!* En général ses compositions manquent d'inspiration et de goût : son stile même n'est point à la hauteur des connaissances qu'il possédait, et qu'il a transmises à ses élèves. Il composa un grand nombre d'airs pour les chansons et cérémonies républicaines ; on lui a attribué, mais à tort, la musique de la *Marseillaise*, elle appartient toute entière à Rouget de l'Isle. A l'âge de 81 ans Gossec professait la composition au conservatoire : à 90, il venait encore passer une partie de la soirée dans le foyer de Feydeau. Il est mort le 16 février 1829 à Passy, où était décédé en 1799 le célèbre Piccini.

* GOSSELIN (Charles-Robert), littérateur, naquit en 1740 à la Folie près de Caen, de parens qui n'avaient d'autre fortune qu'un petit patrimoine qu'ils cultivaient eux-mêmes. Après avoir reçu néanmoins une éducation assez distinguée que dirigea l'abbé d'Etemare, il se chargea d'une place de précepteur, et se livra tout entier à la culture des lettres. A l'époque de la révolution, il se retira à Maurecourt (Seine-et-Oise), où il avait acheté une petite propriété du fruit de ses économies. Là entièrement étranger aux affaires politiques, il partageait son temps entre les occupations agricoles et l'étude de la mythologie grecque; il est mort dans sa retraite le 26 septembre en 1820, après avoir publié les ouvrages suivans : 1° *Plan d'éducation en réponse aux académies de Marseille et de Châlons*, Amsterdam, 1785, in-8 ; 2° *Réflexions d'un citoyen adressées aux notables, sur la question proposée par un grand roi* (Frédéric II) : En quoi consiste le bonheur des peuples, et d'où vient la misère et des moyens d'y remédier? Paris, 1787, in-8; 3° l'*Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*, 4e édition, augmentée de la *chronologie de la Genèse et de la théogonie d'Hésiode, expliquée par la Genèse*, avec 2 gravures représentant les hémisphères célestes, austral et boréal, Paris, 1817, in-8. Il a laissé entre les mains de La Mardelles, l'un de ses élèves, plusieurs ouvrages en manuscrit, parmi lesquels on cite des *Réflexions critiques sur les OEuvres de J. J. Rousseau*.

GOSSELINI ou GOSELINI (Julien), né à Nice de la Paille, dans le Montferrat, ou à Rome, en 1525, fut, dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan; et eut la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Gosselini se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avait auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Gosselini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit; et Gosselini manqua d'avoir des affaires très sérieuses. Il rentra en grâce sous le marquis d'Aimonte, et sous le duc de Terranova, gouverneur du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages : 1° la *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4; 2° la *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, inférieure à celle du cardinal de Retz ; 3° l'*Histoire de la conjuration des Pazzi*; 4° un recueil de *poésies italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8, et réimprimées plusieurs fois.

* GOTER (Jean), missionnaire catholique anglais, mort en 1704, en se rendant à Lisbonne pour quelques affaires du clergé. Il a laissé la réputation d'un habile controversiste : on a de lui 29 ouvrages dont 17 de controverse ; les autres sont relatifs à la morale et à la piété ;

ils sont estimés des catholiques anglais qui distinguent, *Raison et autorité*, *la Nuée de témoins*, *la Transubstantiation défendue*, *le Catholique mal représenté*. On en trouvera la liste dans *l'Histoire de l'Eglise d'Angleterre* par Dodd, Bruxelles, 3 vol. 1737-1729 et 1742. Il avait été élevé dans la religion anglaise qu'il abandonna dès sa jeunesse.

GOTESCALC ou FULGENCE, fameux bénédictin, né en Allemagne vers l'an 806, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyait être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentimens sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière, aussi sublime qu'obscure, avec Northingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat, convaincu que le bénédictin enseignait que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avait reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce et fouetté publiquement en présence de Charles le Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevilliers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment qu'il avait essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacremens et la sépulture comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre et inconstant. C'est sous ces traits qu'on le connaissait, dit-il, dans son monastère. Flodoart, dans son *Histoire de l'église de Reims*, chapitre 12, dit « qu'il était dangereux d'avoir des con» férences particulières avec cet héréti» que, parce qu'il soutenait impudem» ment qu'on lui avait dit des choses » auxquelles on n'avait jamais pensé. » Usserius a donné son *histoire*, Dublin, 1631, in-4, Hanau, 1662, in-8. C'est le premier livre latin, imprimé en Irlande : on le trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4, et dans l'*Historia Gotescalchi prædestinatiani*, Paris, 1655, in-folio, du Père Cellot. *Voyez* aussi l'*Historia prædestinatianismi* du Père Sirmond.

GOTH ou GOTHUS (Laurent), archevêque d'Upsal en Suède, au 16e siècle, jouissait d'une si grande réputation de savoir et de piété, que le roi Jean, voulant relever le catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la Liturgie catholique. C'était l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'était assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paraître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagemens dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, *la Mémoire du pape*, le mot de *sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer, ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia Succanæ ecclesiæ*, etc., *cum præfatione et notis Laurentii Upsalsensis archiepiscopi*, in-fol. Stockholm, 1576.

* GOTTER (Frédéric-Guillaume), poète allemand, né à Gotha le 3 septembre 1746, de parens riches et considérés, étudia la littérature latine, anglaise et française. Un séjour qu'il fit à Lyon en 1774 le mit à même de se perfectionner dans notre langue, et il parvint à savoir apprécier nos chefs-d'œuvre poétiques, dont il a souvent reproduit les beautés dans ses *OEuvres*. Il avait étudié le droit à Gottingue, et fut ensuite placé dans les

archives du duc de Gotha, puis envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation. Enfin, s'étant lié avec plusieurs savans, il s'adonna particulièrement à la poésie, et composa des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras*, des *épîtres*, des *élégies*, des *contes* et des *poésies légères*. Il avait de la facilité et beaucoup d'imagination. Il mourut le 18 mars 1797. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Poésies*, Gotha, 1787, 1788, 2 vol. in-8. 2° *Opéras comiques*, 1778-1779. Ce sont les meilleures productions que l'Allemagne ait en ce genre. 3° *Drames*, Leipsick, 1795, in-8. La plupart ont été faits pour des théâtres de société. 4° *OEuvres posthumes*, Gotha, 1802, in-8. Elles forment le 3e volume des poésies de Gotter. On y remarque *Marianne*, tragédie en trois actes, sa meilleure pièce, qui est une imitation de la *Mélanie* de Labarpe; et une *Cantate* où il exprime les adieux touchans de la princesse Marie-Thérèse (Madame, duchesse d'Angoulême) à la France en 1796.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia scholastico-dogmatica*, suivant l'esprit de saint Thomas, à Rome, en 12 vol. in-4; à Venise, 1750, 3 vol. in-fol. Quoique l'auteur soit diffus, et qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours intéressantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, et toujours par les bons principes. (On estime peu sa *Défense de la rel gion chrétienne*, *Veritas religionis christianæ contra athæos*, *polythæos*, etc., Rome, 1735, 1740, 12 vol. in-4 : cependant elle est remplie d'érudition. Sa *Vie* a été publiée en latin par le Père Th. Riccini, Rome, 1742, in-4.)

GOTTSCHED, poète allemand, né le 2 février 1700, à Juditen-Kirch près de Kœnigsberg, mort à Leipsick en 1766, a publié 1° une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *traduction* en vers de l'*Art poétique d'Horace*; et il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau. 2° *Caton d'Utique*, tragédie assez mauvaise, et qui cependant a eu du succès. 3° Une *Grammaire allemande*, qui a obtenu un grand nombre d'éditions, et a été traduite en français, en hollandais, en hongrois, en russe et en latin. 4° Un *Cours de philosophie*, où les imaginations les plus creuses des systémateurs modernes sont enseignées comme des vérités éternelles. L'auteur se met en devoir de calculer et d'arranger au mieux des hypothèses, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide et des antipéristases; défaut qui lui est commun avec la plupart de nos physiographes. On en a fait jusqu'à sept éditions, dont la dernière est de Leipsick, 1762, 2 vol. in-8. Il a donné aussi une traduction allemande du livre de l'*Esprit*, Leipsick, 1760, avec des notes plus absurdes encore que l'ouvrage commenté, et digne d'un athée déclaré. Mme Gottsched, son épouse, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *comédies*, en 1759. (Sa vie a été écrite par Léonard Meister et plusieurs autres écrivains allemands.)

* GOUAN (Antoine), professeur de botanique et médecin à Montpellier, né dans cette ville en 1733, s'était appliqué dès son jeune âge à l'étude des plantes : il demeura inébranlablement attaché au système de Linnée qui l'avait honoré dans ses lettres du titre de *son correspondant le plus chéri*. Il fut également lié avec J.-J. Rousseau dont il partageait le goût pour la musique et qui parle de lui dans sa correspondance imprimée : on a trouvé dans les papiers de Gouan trois lettres de Rousseau, des 28 mai, 6 octobre et 26 décembre 1769. Le docteur Amoreux en a fait connaître le contenu dans la *Notice historique* qu'il a publiée sur Ant. Gouan, Paris, 1822, in-8, et qui a été insérée dans le 1er volume des *Mémoires de la société Linnéenne*. Ce laborieux botaniste est mort le 1er septembre 1821 : il a publié : 1° *Hortus regius Monspellensis*, Lyon, 1762, in-8. 2° *Flora Monspeliana*, 1770, in-4. 3° *Historia piscium*, Strasbourg, 1770, in-4. 4° *Illustratio-*

nes et observationes botanicæ, 1773, in-fol. 5° *Nomenclature botanique*, Montpellier, 1795, in-8. 6° *Herborisation des environs de Montpellier*, ou *Guide botanique à l'usage des élèves de l'école de médecine*, 1795, in-8.

* GOUAZ (Yves LE), graveur né à Brest en 1742, mort à Paris en 1816, fut élève de Jacques Aliamet, a laissé une collection de plus de 60 vues des différens ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin. Il a aussi gravé plusieurs sujets de marine, d'après Vernet et autres.

GOUBEAU (François), peintre d'Anvers, élève de Baur, s'est distingué par ses *bambochades*. Il mourut en 1640.

* GOUDARD (Ange), écrivain et maître de langues, naquit à Montpellier, vers 1720, d'un inspecteur général du commerce. Simon Goudard son père le destinait à cette profession ; mais le caractère du jeune Goudard était trop indépendant pour pouvoir s'y accoutumer; il quitta la maison paternelle et vint à Paris, où il fit des études assez imparfaites. Il parcourut un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique ; et, comme il était doué d'une bonne mémoire, il reproduisait dans ses livres, avec quelques légères différences, les idées qu'il avait puisées dans ceux des autres. Il paraît que le produit de ses œuvres ne suffisait pas à son existence ; il quitta donc Paris et se rendit à Londres en 1761, où il donna des leçons de langue française. Il y avait alors des différends sérieux entre le comte de Guerchy et le chevalier ou la chevalière d'Eon. Goudard fit paraître quelques pamphlets, tantôt contre le comte, tantôt contre le chevalier, ce qui le fit appeler, par ce dernier, et avec raison, *écrivain mercenaire*, *versatile* et *plagiaire*. Malgré son caractère intrigant et flatteur, sa fortune ne s'était pas améliorée en Angleterre, lorsqu'il fit la connaissance d'une mistriss Sara, veuve très jolie, et *bel esprit*. Goudard forma aussitôt son plan, lui offrit sa main, qui fut acceptée ; sa beauté était l'unique dot qu'elle apporta à son époux. Ce couple aventurier quitta Londres, voyagea dans la Hollande, traversa la France, et se rendit à Naples, où Goudard se flattait de réaliser les plus beaux projets. Arrivé dans cette ville vers 1774, il se fit d'abord connaître par une *grammaire française et italienne*, qui est encore en usage, et qui lui procura quelques élèves d'un rang distingué. Comme il avait résolu de se rendre le réformateur de tous les pays, il crut devoir donner son avis sur les vices introduits dans l'administration du royaume de Naples, en les mettant au jour dans un écrit qu'il publia. Mais cet écrit n'eut pas un grand succès. Cependant Goudard n'était pas précisément venu à Naples pour briller comme auteur économiste : connaissant les faiblesses d'un auguste personnage, il forma l'infâme projet d'en profiter. Goudard s'était déjà rendu un peu ridicule par la manière étrange dont il s'habillait, par son physique, sa pédanterie et ses sarcasmes grossiers. Aussi, dans tous les lieux publics, c'était lui que l'on remarquait le premier. Il les fréquentait avec sa femme, se plaçait sur le chemin où devait passer le roi, quand il revenait de la chasse ; et au spectacle il choisissait la loge qui se trouvait placée vis-à-vis de celle du monarque. Madame Goudard fut enfin remarquée, et c'est depuis ce moment que l'on vit son mari *mener un grand train à Naples*. « Il » avait loué un palais à la ville, et un autre » à la campagne; il avait une voiture et » donnait à manger. » Malheureusement cela ne dura pas long-temps. Quand Mme Goudard crut avoir acquis assez d'empire sur le roi, elle s'avisa de lui parler de réforme, de politique, et d'administration ; elle ne pouvait choisir un langage moins agréable et moins intelligible pour le roi, qui parut deviner les desseins de cette femme. Le jour suivant il ne reparut plus chez elle, et le lendemain la reine fit intimer à Goudard l'ordre de sortir du royaume. Ce ne fut donc pas, comme le dit une biographie, un ouvrage de Goudard *sur Naples* (qui, d'ailleurs, ne contenait aucune *description topographique*, mais roulait sur l'admi-

nistration de ce pays) qui causa son bannissement. Il est vrai qu'avant de partir il laissa une lettre imprimée, renfermant l'*apologie* de cet ouvrage, qu'il dédia au marquis Tanucci; il est vrai aussi que cette lettre donna envie à ce ministre, de lire l'ouvrage en question, et qu'ensuite il le fit brûler par la main du bourreau. Car ce livre ne traitait pas seulement de matières administratives, mais renfermait une morale relâchée, des expressions scandaleuses, dont fut révolté le marquis de Tanucci lui-même, qui, cependant n'était pas très orthodoxe, ainsi qu'il le prouva par ses démêlés avec le saint-Siége. Goudard et sa femme voyagèrent alors en Italie; mais, outre une figure grotesque, Goudard montrait partout un air suffisant, un ton pédantesque et un caractère caustique. Il passa à Rome, d'où il fut chassé; de là il se transporta à Florence, et y eut le même sort. S'étant rendu à Lucques, et voulant réformer aussi cette république, il en fut également renvoyé. Rien ne pouvant le corriger de sa manie de réforme, il voulut donner ses avis, même à la république de Venise, alors si peu endurante en matière de gouvernement. La république allait lui faire un mauvais parti, lorsque, averti à temps qu'un *fante-de-cai* devait venir l'arrêter avec sa femme, il s'embarqua avec ses effets dans une gondole, qui le transporta en terre-ferme; de là il passa à Ferrare, puis à Bologne, où il donna encore des leçons de langue française. Aussitôt que les Bolonais, naturellement gais et satiriques, eurent connu le caractère de Goudard, ses prétentions littéraires et ses moyens d'existence, ils firent pleuvoir sur lui des pamphlets de tous côtés. Il quitta Bologne, et retourna encore en Hollande, où il ne demeura pas long-temps. Les premiers symptômes de la révolution l'appelèrent à Paris; mais auparavant il crut devoir abandonner sa femme : elle n'était plus dans la première jeunesse, et sa beauté commençait à passer. Une dame italienne, madame Gibetti, et qui avait connu les Goudard à Naples, les rencontra en 1790, à Paris, où ils vivaient séparés. D'après son récit, Goudard publia quelques opuscules de circonstances, lesquels, quoique écrits d'après les maximes du jour, n'eurent qu'une existence éphémère; l'auteur ne leur survécut pas long-temps, et il paraît qu'il mourut, presque dans l'indigence, à Paris, en 1791, âgé d'environ soixante-dix ans. Ses ouvrages sont : 1° *Pensées diverses*, ou *Réflexions sur différens sujets*, Paris, 1748, 1750, in-12; 2° *Les intérêts de la France mal entendus*, 1756, 3 vol. in-12, traduits en allemand; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur, et qui a mérité quelques éloges de la part du critique Grimm; 3° *Description historique du tremblement de terre de Lisbonne*, 1756, in-12; 4° *Discours politiques sur le commerce des Anglais en Portugal*, 1756, in-12; 5° *La Paix de l'Europe ne peut s'établir qu'à la suite d'une longue trève*, Amsterdam, 1761, in-12; 6° *Débats au parlement d'Angleterre, au sujet des affaires générales de l'Europe*, traduits de l'anglais, Londres, 1758, in-12; 7° *L'Année politique pour servir à l'histoire de l'année* 1758, 1 vol. in-12; 8° *Anti Babylone*, ou *Réponse à la nouvelle Babylone* (de Monbron), Londres, 1759, in-12; 9° l'*Espion chinois*, ou l'*Envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, traduit du chinois, Cologne, 1768, 1774, 6 vol. in-12; 10° *Considérations sur les causes de l'ancienne faiblesse de l'empire de Russie et de sa nouvelle puissance*, Amsterdam, 1772; 11° *Naples; ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant*, Amsterdam (Venise), 1771, in-8; 12° *Plan de réforme*, proposé aux cinq correcteurs de Venise actuellement en charge, avec un *Sermon évangélique pour élever la république dans la crainte de Dieu*, Amsterdam (Venise), 1775, in-18; 13° *De la Mort de Ricci, général des jésuites*, 1775, in-8 (en italien); 14° *Essai sur les moyens de rétablir l'état temporel de l'Eglise*, Livourne, 1776, in-4 (en italien). Ces deux ouvrages très incorrects, remplis de gallicismes, parurent aux plus clairvoyans des pamphlets voilés, et contre les jésui-

tes, et contre l'Eglise elle-même. 15° *L'Espion français à Londres*, ou *Observations critiques sur l'Angleterre et les Anglais*, 1779-1780, 2 vol. in-8; 16° une *Grammaire française*, à l'usage des Italiens, 1770, in-8. Tous ces ouvrages, la plupart imprimés aux frais de l'auteur, et presque oubliés de nos jours, ne sont, excepté sa *grammaire* et *les intérêts de la France*, etc., que des compilations indigestes, sans ordre ni plan déterminé, reproduisant des idées mille fois rebattues, et assaisonnées d'un stile tantôt amponlé, tantôt rampant et trivial.

* GOUDARD (Sara), femme du précédent, née à Londres, vers 1764, d'une famille dont on ignore le nom. Mariée avec Goudard, elle l'accompagna dans ses voyages, et partagea avec lui, tour-à-tour, la pauvreté, l'opulence et l'exil. Mme Goudard avait reçu une assez bonne éducation, parlait italien et français, avait quelque instruction qu'elle tâchait de faire valoir par un ton pédantesque et recherché. Dans ses voyages elle fit la connaissance de plusieurs grands personnages; grâce à son mari, qui la laissait jouir d'une liberté *philosophique*. Quand celui-ci l'abandonna en Hollande, elle y demeura encore quelque temps, et vint ensuite à Paris, où elle ne fit aucune démarche pour se réunir à son époux, qui de son côté n'en fit aucune non plus pour se rapprocher d'elle. S'étant liée avec un de ces *philosophes* subalternes qui cherchaient à faire fortune à la faveur des tumultes politiques, elle vivait avec lui à un sixième étage, au faubourg Saint-Antoine. Madame Goudard mourut en 1794, sans avoir changé de situation : elle a écrit deux volumes d'*OEuvres mêlées*, 1777; le premier volume contient des *Lettres* à divers personnages sur des sujets insignifians, comme les *Divertissemens de l'automne en Toscane*; *Le Carnaval de Naples*, etc. Une de ces lettres est adressée à la *république de Lucques*; le second volume renferme douze autres *Lettres sur la musique et la danse italiennes*. Madame Goudard a publié aussi des *Remarques sur les anecdotes de madame Dubarry*, Londres, 1777, in-12.

GOUDELIN (Pierre), *Gudelinus*, jurisconsulte, né à Ath en Hainaut en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres et à l'étude des langues savantes, enseigna long-temps le droit à Louvain, où il avait été fait docteur en 1586, et mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis et publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités : 1° *De jure novissimo*. 2° *Syntagma regularum juris*. 3° *De jure feudorum*. 4° *De Testamentis : subjungitur Maximiliani Wittebort J. U. D. in auctoris obitum funebris oratio habita in exequiis 22 octobre*, 1619. Valère André en fait un grand éloge.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), le coryphée des poètes gascons, naquit en 1579 à Toulouse d'un chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorency, et aux premières personnes de sa patrie. Ce poète aurait pu s'enrichir, mais il négligea tellement la fortune, qu'il serait mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Il mourut à Toulouse en 1649, à 70 ans. Ses *ouvrages* ont été imprimés plusieurs fois in-12, à Toulouse, et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poètes gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairait beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poète, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le Père Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son *poème sur la mort de Henri IV*; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue française réprouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. On rapporte de Goudouli beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont plaisantes, et les autres très plates; et la plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes. (Ses œuvres furent traduites en espagnol et en italien.)

GOUDIMEL (Claude), musicien de



Franche-Comté, né à Besançon vers 1520, fut tué à Lyon en 1672, par quelques personnes irritées de ce qu'il avait mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze, et paraissait attaché aux nouvelles sectes qui troublaient l'état et répandaient le sang des catholiques.

* GOUDIN (Matthieu-Bernard), mathématicien et astronome, naquit à Paris le 14 janvier 1734. Les places qu'il remplit successivement à la cour des aides, au grand-conseil et au parlement, ne purent ralentir son ardeur pour les sciences. Il publia : 1° un *Mémoire sur les éclipses de soleil*, 1761, auquel il donna de nouveaux développemens dans les éditions de Paris, 1788 et 1799, in-4. 2° *Mémoire sur les usages de l'ellipse dans la trigonométrie sphérique*, Paris, 1797, in-4. 3° Différens *Mémoires* dans la *Connaissance des temps*. 4° Avec Dionis, le *Traité des courbes algébriques*, *les Recherches sur la gnomonique*, *le Traité des propriétés communes à toutes les courbes*, etc. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Goudin*, Paris, 1799, in-4. Goudin est mort à Paris en 1817 et non vers 1805 à Torcy en Brie, comme le dit la *Biographie Universelle*.

GOUFFIER (Guillaume), plus connu sous le nom de l'*amiral de Bonnivet*, était fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles du Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François I, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Fontarabie. On parlait alors de paix; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France et à l'Europe. François I l'envoya en 1523 commander l'armée en Italie, et il y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan, et le manqua ; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, et fut forcé de l'abandonner ; il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Bonnivet revenu en France conseilla à François I[er] d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très favorables la figure, l'esprit et les grâces de Bonnivet.

* GOUGES (Marie-Olympe Aubry de), née à Montauban en 1755, vint à Paris à l'âge de 18 ans : avide de gloire, elle s'adonna aux lettres, fit des *comédies*, des *drames*, des *romans*, des *opuscules*, que le public n'a pas tous lus, et qui sont restés dans l'oubli. Ce qui la rend recommandable, c'est qu'elle fut la seule femme qui brigua l'honneur de défendre Louis XVI : sans cette marque de dévouement, son nom serait probablement resté dans l'oubli. Ajoutons encore un autre titre qu'elle eut à la célébrité. Elle avait embrassé avec chaleur les principes de la révolution, et dans un grand nombre de placards affichés sur tous les murs de Paris, elle en proclama les avantages. Elle fut la fondatrice des sociétés populaires de femmes dites des *tricoteuses*. Sa plume fut non-seulement au service des novateurs, mais encore on peut dire qu'elle s'était donnée toute entière aux révolutionnaires. Elle éprouvait la passion la plus violente pour les personnages illustres de cette époque ; car l'admiration ne pouvait suffire à cette âme ardente. Robespierre et Marat détruisirent ses illusions : l'hypocrisie de l'un, et l'effronterie de l'autre, excitèrent sa haine. Elle eut même le courage de les attaquer dans une brochure fameuse intitulée : *Les trois Urnes* ou le *Salut de la patrie ;* elle eut un succès très grand : ce succès entraîna la perte de l'auteur que le *Mémoire* en faveur de Louis XVI avait déjà désignée à la proscription. Arrêtée le 25 juillet 1793, elle fut conduite à l'Abbaye, puis à la conciergerie ; elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamnée et exécutée le 4 novembre suivant. On a dit qu'elle s'était à tort déclarée enceinte : elle était veuve depuis 15 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Le Mariage de Chérubin*, comédie jouée en

1785, et qui eut beaucoup de succès ; 2° *L'homme généreux*, drame en cinq actes et en prose, 1786, in-8 ; *Molière chez Ninon*, ou *le siècle des grands hommes*, pièce épisodique en cinq actes, 1787, in-8 ; 4° l'*Esclavage des nègres*, ou l'*Heureux naufrage* : drame en trois actes, joué au théâtre-français en 1789 ; 5° *Départ de M. Necker et de Mme de Gouges*, ou *les adieux de Mme de Gouges aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8 ; 6° *Mirabeau aux Champs élisées*, drame épisodique, joué le 15 avril 1791 sur le théâtre italien, in-8 ; 7° *Le couvent* ou *les vœux forcés*, comédie en trois actes, 1792, in-8 ; 8° *Olympe de Gouges défenseur officieux de Louis Capet, au président de la Convention nationale*, 1702, in-8. Mme de Gouges a recueilli et publié en 1788, en 3 vol. les œuvres politiques et littéraires qu'elle a publiées.

* GOUGH (Richard), antiquaire anglais, surnommé le *Cambden du* 18e *siècle*, naquit à Londres en 1735. Il était fils d'un capitaine de vaisseau, membre du parlement, qui lui laissa une fortune considérable. Gough l'employa à soulager les malheureux, et à faire des recherches sur les antiquités dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Ecosse. Son éducation avait été très soignée : à l'âge de 12 ans il traduisit du français en anglais une *Histoire de la Bible*, Londres, 1747, in-fol. Cette production fut bientôt suivie de plusieurs autres, dans le même genre, notamment de la traduction des *Mœurs des Israélites*, par l'abbé Fleury. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Anecdotes de la typographie britannique*, 1768, in-4 ; 1780, 2 vol. in-4 ; 2° *Monumens funèbres de la Grande-Bretagne, appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs, des usages et des arts*, 1786-99, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage exécuté avec beaucoup de luxe est le principal titre de sa réputation. 3° *Histoire et antiquités de Pleshy dans le comté d'Essex*, 1803, in-4. 4° *Médailles des Seleucides, rois de Syrie, etc., avec des mémoires historiques sur chaque règne*, 1804, in-4. Il travailla pendant plusieurs années à l'ouvrage périodique, intitulé : *The gentleman's magazine* ; et il se montra dans ses critiques littéraires, très savant, très judicieux, et invariablement attaché à l'ordre établi. Ainsi, au commencement de la révolution française, il combattit avec beaucoup de chaleur les principes des énergumènes de son pays. Gough est mort le 20 février 1809 ; il était membre de la Société des antiquaires, de la Société royale de Londres et directeur de la Société du Temple.

* GOUIN (Nic.-L.), administrateur général des postes, naquit à Germigny-Lévèque près de Meaux en 1743. D'abord attaché au trésor de Madame, épouse de Monsieur le comte de Provence, puis agent de la ville de Marseille, il fut nommé en 1782 chef de division dans l'administration des postes, place dont il fut destitué 10 ans après, pour avoir justifié les administrateurs des postes dans un écrit imprimé en 1792 contre le ministre Calvière. Le même écrit dans lequel il n'avait pas craint de faire l'éloge de Louis XVI, le fit traduire l'année suivante devant le tribunal révolutionnaire qui l'acquitta. En 1797, Gouin sortit de France pour se soustraire à un nouveau mandat d'arrêt lancé contre lui comme impliqué dans la conspiration royaliste de la même année. Il n'est rentré dans sa patrie qu'avec les Bourbons en 1814, et fut admis la même année à faire hommage au roi du mouchoir trouvé sur Louis XVI après sa mort, et il accompagna ce triste don d'une *pièce de vers* et de la collection de ses écrits parmi lesquels on remarque le *Procès criminel de la révolution*, 1799 ; il fit depuis *Essai historique sur l'établissement des postes en France*, Paris, 1823, in-4 de 15 pages. Réintégré en 1816 dans sa place de chef de division dans les postes, il fut nommé en 1821 l'un des cinq administrateurs, et mourut à Paris le 21 décembre 1825.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de St. Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude ; il mourut dans cette ville en

1767, après avoir été quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux avaient beaucoup affaibli sa vue, et il était presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin, de Grotius, in-12; 2° *Vie des saints*, en 2 vol. in-4, qu'on relie en un. Mézengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards, très inférieure aux *Vies des saints*, traduites de l'anglais par l'abbé Godescard. 3° *Abrégé des vies des saints*, in-12; c'est l'ouvrage précédent réduit à un très gros vol. in-12. 4° *Supplément au dictionnaire de Moréri*, 1735, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749 il donna un nouveau *supplément* in-fol., en 2 vol., qui a à peu près les mêmes défauts que le précédent. 5° *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, en 3 vol. in-8, pour servir de suite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réussi. Les analyses de la plupart des écrits dont il parle sont trop diffuses. Un inconvénient encore plus grand, est de donner d'amples extraits des livres de morale, qui sont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre constamment grand admirateur des disciples de l'évêque d'Ypres. Le stile est d'ailleurs un peu négligé et trop verbeux. 6° *Discours sur le renouvellement des études depuis le 14e siècle*. On le trouve dans la continuation de *l'Histoire ecclésiastique*, par le Père Fabre, que l'auteur avait beaucoup aidé, et dont il partageait les sentimens à l'égard de la constitution *Unigenitus*. 7° *De l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, 1737, in-12. Cette dissertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ses liaisons trop connues avec les disciples de Jansénius, l'abbé Goujet aurait été associé à cette compagnie; c'est au moins ce qu'il dit dans une de ses *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïsme n'est point toujours incompatible avec la morale sévère. « Sans sollicitation de ma part » et sans m'en prévenir, elle députa, » après la mort de l'abbé de Vertot, six » de ses membres, pour demander la per- » mission de m'élire à la place du défunt. » Le cardinal de Fleury se jeta sur mes » sentimens, qui n'ont jamais été cepen- » dant autres que ceux de l'Eglise. » 8° *Bibliothèque française*, ou *Histoire de la littérature française*, 1740, en 18 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet; mais il le serait bien davantage, si, sans nous donner la liste de tant de vieux auteurs et de tant de mauvais ouvrages, il avait commencé aux beaux jours du Parnasse français; s'il avait marqué les révolutions du goût et du génie, et tracé avec un pinceau vrai, brillant et ferme, le caractère des hommes de lettres les plus distingués. En suivant ce plan, il aurait épargné beaucoup d'ennui au lecteur et beaucoup de peine à lui-même. Son ouvrage serait fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. sans pouvoir achever seulement la partie des belles-lettres. 9° Une nouvelle *édition du Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1756 avec un grand nombre d'additions et de corrections : vers le même temps, il en donna un *abrégé*, en 1 vol. in-8. 10° *L'Histoire du collège royal de France*, en 1 vol. in-4, et en 3 vol. in-12 : ouvrage plein de recherches curieuses. 11° *Histoire du Pontificat de Paul V*, en 2 vol. in-12, 1766. C'est son dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux jésuites le tribut de reconnaissance qu'ils semblaient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux. 12° Un grand nombre de *Vies* particulières : *de Nicole, de Duguet, de Singlin, du cardinal Passionei*, etc. etc. etc. Il fournit plus de deux mille corrections ou additions pour le Dictionnaire de Moréri de 1732, la plupart relatives à la secte dont il plaidait les intérêts; ce qui a changé ce volumineux dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avait rendu d'un usage général, en un ouvrage de parti, et en un répertoire de convulsionnaires. Dans la même vue, il a fourni plusieurs

dissertations au Père Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de littérature*; et un grand nombre d'articles au Père Nicéron, auteur des *Mémoires des hommes illustres*. (Voyez sur cet écrivain: *Essai sur la mort de l'abbé Goujet*, par Dagues de Clairfontaine à la suite de la *Vie de Nicole*, 1767; on trouve la liste détaillée de ses ouvrages dans les *Mémoires historiques et littéraires sur sa vie*, publiés par Barral, La Haie (Paris), 1767, in-12. Le *Dictionnaire des Anonymes* en indique 68. M. Barbier a publié dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, t. 5 et 6, une notice sur le *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque de l'abbé Goujet* au nombre de 10,000. L'éloge de l'abbé Goujet se trouve dans le *nécrologe* de 1768.)

GOUJON (Jean), sculpteur et architecte parisien, sous François I et Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples et sublimes de l'antiquité; on l'appèle le Phidias *français*. Un auteur moderne le nomme avec raison le *Corrége de la sculpture*. Goujon, ainsi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours consulté les grâces. Personne n'a été au dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa *Fontaine des Saints-Innocens*, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux est une espèce de tribune, soutenue par des cariatides gigantesques, qui est au Louvre dans la salle des Cent-Suisses. Sarasin, célèbre sculpteur n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc dans sa traduction de Vitruve. Goujon a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre, construites sous Henri II remarquable par le bel accord qui règne entre la sculpture et l'architecture. Il fut tué d'un coup d'arquebuse le jour de la St.-Barthélemi (1572), pendant qu'il travaillait aux décorations du vieux Louvre. On trouve à la suite de la traduction de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1747, un opuscule de Jean Goujon: c'est le seul écrit que l'on connaisse de cet artiste.

* GOUJON (Jean-Marie-Claude-Alexandre), né en 1766, à Bourg-en-Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres, adopta avec chaleur les principes de la révolution. Il s'était livré avec fruit à l'étude de la jurisprudence, de la politique et des belles-lettres, lorsqu'un éloge de Mirabeau qu'il prononça aux environs de Paris, dans une cérémonie funèbre célébrée par des habitans de plusieurs villages, lui ouvrit l'entrée des fonctions publiques. Nommé, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise, il fut bientôt après admis à la Convention, en qualité de député suppléant pour remplacer Hérault de Séchelles, mais il ne siégea dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Il fut membre de la commission appelée des subsistances. Envoyé à l'armée de la Moselle, il revint au moment où Robespierre venait de tomber avec tout son parti (9 thermidor). On poursuivait alors les membres de l'ancien comité de salut public, et on dévoilait tous leurs crimes. Goujon eut la maladresse d'agir en sens contraire des autres révolutionnaires; il prit avec chaleur la défense des accusés, et voulut justifier la mémoire du farouche Marat; il parlait sans cesse en faveur de ceux qu'il appelait *patriotes*, mais qu'on ne connaissait plus alors que sous le nom de *terroristes*; enfin, il fut le seul qui s'opposa au rappel des députés, et resta du parti de la Gironde, qui avait été proscrit par les Montagnards. A cette époque (1795), Paris manquait de pain; les terroristes crurent que cette détresse leur faciliterait les moyens d'organiser une insurrection. En effet, la populace des faubourgs s'ameuta, et Goujon, à la tête de cette multitude furieuse, marcha contre la Convention, avec des piques et des canons. Mais les bourgeois s'étant armés, les jacobins furent vaincus et leurs chefs proscrits, le 20 mai 1795. Goujon, qui était de ce nombre, fut transféré au château du Taureau; mais ramené bientôt à Paris, on le livra à une commission militaire qui le condamna à mort. Il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et lorsqu'il



eut entendu sa sentence, il déposa sur le bureau, avec assez de calme, son portrait, priant qu'il fût remis à sa femme. En descendant l'escalier, il se frappa de plusieurs coups de poignard, et expira quelques momens après. Il avait composé dans sa prison un *hymne* de mort, qui fut mis en musique par Laïs, acteur de l'Opéra. Il fit un *Discours sur l'influence de la morale des gouvernemens, sur celle des peuples; Damon et Pithias*, ou *Les Vertus de la liberté*, drame en trois actes et en prose; sa *Défense*, etc. Ces différens écrits sont insérés dans les *Souvenirs de la journée du 1er prairial* an 3 (1795), Paris, an 8 (1800), publiés par M. F. P. Tissot son compagnon d'étude.

* GOUJON (Alexandre-Marie), élève de l'école Polytechnique, frère du précédent, fit depuis 1797, dans l'arme de l'artillerie, les campagnes de Hollande, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pologne, de Wagram et d'Espagne. Ce fut sur le champ de bataille d'Eylau qu'il reçut la croix de la Légion-d'honneur. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il fut mis en non activité avec le rang de capitaine d'artillerie légère. Dès lors il se livra entièrement à la littérature et publia les ouvrages suivans, dans lesquels on trouve du talent, mais quelque teinte philosophique, beaucoup d'idées nouvelles en politique, et peut-être trop de souvenirs du guerrier qui récompensa si peu une vie de 16 ans passée dans les camps: 1° *Manuel des Français sous le régime de la charte*, 2e édition augmentée, Paris, 1820; 2° *Table analytique et raisonnée des matières* pour les œuvres complètes de Voltaire, édition de Desoër, 1819, 1 gros vol. in-8, formant le tome 13e de cette édition; 3° *Bulletins officiels de la grande armée*, 1820-1821, 4 vol. in-12; 4° *Pensées d'un soldat sur la sépulture de Napoléon*, 1821, brochure in-8, 5 éditions; 5° *Tablettes chronologiques de la révolution française depuis le 10 mai 1774, jour de l'avénement de Louis XVI*, Paris, 1823, in-8: il n'en a paru que 5 livraisons. Il était un des principaux collaborateurs des *Fastes civils de la France*, 1821-1822; il a aussi travaillé aux *Annales des faits et des sciences militaires*, publiées en 1817 chez Panckoucke. Il avait débuté par des *Poésies légères*, dont quelques-unes ont été mises en musique et gravées. Il est mort à Paris en 1823.

GOULART (Simon), né à Senlis, en 1543, mourut ministre à Genève, en 1628, à 85 ans. Il blâmait la manie qu'avaient les protestans de son temps de multiplier les confessions de foi, « comme si celle qui » se trouve dans le Symbole des Apôtres » n'était pas suffisante, quoiqu'elle ait » paru telle aux trois premiers siècles de » l'Eglise. » Il ne songeait pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Eglise, on est dans le cas de changer toujours de croyance, et par-là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avait commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse. Les plus connus sont: 1° Sa plate *traduction de Sénèque*. 2° *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. 3° *Recueil d'histoires mémorables de notre temps.* 4° Traduction du livre de *Lapsis* de saint Cyprien. 5° Divers *Traités de morale.* 6° Des additions et des changemens considérables au *Catalogue des témoins de la vérité* de Francowitz. Son fils Simon GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentimens des Gomaristes.

* GOULD (Thomas), missionnaire, né en 1657 à Corke en Irlande, mort en 1734, à l'abbaye de Saint-Léon de Thouars qui lui avait été donnée en récompense de son zèle, consacra toute sa vie à la propagation de la foi catholique: il se voua particulièrement à la conversion des calvinistes: sa conduite pieuse et

charitable, ses vertus héroïques, ses entretiens pleins de force et de clarté, ses sermons remplis d'une onction toute religieuse dans lesquels il savait manier à la fois le raisonnement et les passions, parler à l'esprit et plus souvent au cœur, produisirent des effets surprenans, et opérèrent des changemens qu'il était impossible de prévoir. Le roi lui accorda le titre de *missionnaire du Poitou*, et, lorsque ce vertueux ecclésiastique mourut dans un âge très avancé, il emporta les regrets universels de la province. Ce fut aussi dans le but de ramener à la foi les huguenots qu'il composa les ouvrages suivans : 1° *Lettre à un gentilhomme du Bas-Poitou*; 2° *les Preuves de la doctrine de l'Eglise fondées sur l'Ecriture sainte*; 3° *la Véritable croyance de l'église catholique*, 1720 ; 4° *Traité du sacrifice de la Messe*, 1724, in-12; 5° *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'église catholique par l'Ecriture sainte*, 1727, 6° *Abrégé des psaumes de David*; 7° *Recueil des objections que font les protestans, et les réponses des catholiques*, 1733.

GOULDMAN (François), habile grammairien anglais du 17e siècle, est connu par un *Dictionnaire latin-anglais et anglais-latin*. La 3e édition, augmentée par Robertson, in-4, 1674, est estimée.

* GOULET (Nicolas), architecte du cadastre, maire-adjoint du 6e arrondissement de Paris, chevalier de la Légion-d'honneur, membre de l'Athénée des arts et de plusieurs sociétés savantes, naquit dans la capitale en 1745; il s'est fait connaître par un grand nombre de constructions qui lui ont mérité les suffrages des gens de l'art. Il a bâti et décoré avec goût plusieurs hôtels de Paris. On lui doit aussi plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : 1° *Sur les Moyens d'éviter les incendies et d'économiser le bois dans la construction des bâtimens*; 2° *Inconvéniens des fosses d'aisance, et possibilité de les supprimer*, Yverdun et Paris, 1785, in-8. C'est dans cet écrit que l'on a puisé la première idée des *fosses mobiles inodores*; 3° *Dissertation sur les murs des quais, sur les trottoirs et sur les fontaines de Paris*. Ces trois ouvrages ont été réimprimés sous ce titre : *Observations sur les embellissemens de Paris et sur les monumens qui s'y construisent*, Paris, 1818, in-8 ; 4° *Recueil d'architecture civile, contenant les plans, coupes et élévations des châteaux, maisons de campagne, etc., situés aux environs de Paris*, 1806-1807, grand in-folio, fig. Il y a des exemplaires qui portent la date de 1812, mais c'est la même édition ; 5° la *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon*, Paris, 1810, in-8. Les planches sont de M. Krafft, architecte. On lui doit encore le texte du 3e vol. de la *Description de Paris et des édifices*, de M. Landon, Paris, 1806, 2e édition, 1818, 2 vol. in-8. Goulet a cultivé avec un succès de société la littérature légère : il a composé plusieurs *chansons* et d'autres *poésies* qui sont remplies de goût et d'esprit.

* GOULIN (Jean), médecin, né à Reims le 10 février 1728, perdit son père fort jeune et se trouva de bonne heure dans l'indigence. Néanmoins il fit de brillantes études. Obligé d'accepter une place de répétiteur chez un maître de pension, il étudiait en même temps la médecine. Quoiqu'il fût reçu docteur, sa position ne se trouva pas améliorée. Alors il fit une éducation particulière, et rédigea avec l'abbé Fontenay les *Affiches de province*. Il se trouvait dans la plus grande misère, lorsqu'il entra en 1794 au dépôt littéraire de la rue Saint-Antoine. Il avait été obligé de vendre sa bibliothèque composée de 3,600 volumes, afin de s'assurer une pension viagère de 600 francs. L'année suivante, il obtint la place de professeur d'histoire de la médecine dans l'école de Paris. Mais il ne jouit pas long-temps de l'aisance que lui procurait cet emploi. Il mourut le 28 juin 1799, après avoir donné un petit nombre de leçons. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Recherches médicales*, 1764, in-12. 2° *Table des 16 vol. de la matière médicale de Geoffroi*, in-12. 3° Le 10e *vol.* in-4. *de la*

bibliothèque de médecine. 4° *Vocabulaire français*, ou *Abrégé du diction. de l'académie française*, 1771, 2 vol. in-8. 5° *Mémoires littéraires, critiques, philosophiques, biographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 1775, 2 vol. in-4 : c'est le plus important de ses ouvrages. 6° *Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France en* 1777, in-12. Il a travaillé à l'*Encyclopédie méthodique*, à la *Gazette de santé*, et a laissé un grand nombre de manuscrits. Voyez l'intéressant *Mémoire historique, littéraire et critique sur sa vie et ses ouvrages*, par P. Sue, Paris, an 7, in-8.

GOULU (Jean), naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit feuillant à l'âge de 28 ans, et se fit connaître par la plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. L'enthousiasme pour Balzac était alors à son plus haut point. Goulu crut devoir examiner le titre de sa réputation, et publia en 1627 2 volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce temps-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, et les *lettres de Philarque* lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appelait que *gouffre d'érudition; Hercule gaulois; destructeur du tyran de l'éloquence; héros véritable, et seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur.* Le prieur Ogier et la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, et qui renchérirent sur les injures qu'il avait dites à Balzac. Ils le peignirent comme « un ivrogne, buvant nuit et jour dans » un verre plus grand que la coupe de » Nestor, et comme un gourmand qui » faisait très bonne chère en gras, quoi- » qu'il eût le teint assez frais pour ne » pas pouvoir se dispenser du maigre. » Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle aurait été poussée plus loin; mais le général Goulu la termina par sa mort, arrivée en 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui : 1° *Vindiciæ theologicæ, Ibero-politicæ*, 1628, in-8, en faveur des droits de la monarchie. 2° La *Vie de saint François de Sales*, 1624, in-4. Marsollier en a donné une meilleure. 3° Des *traductions* qu'on ne lit plus. 4° Des livres de *controverse*. *Voyez* Balzac.

* GOUPIL de Prefeln (N.), était avant la révolution juge au bailliage d'Alençon, où il était né en 1730. Député en 1789 aux Etats-généraux par le tiers état de sa province, il s'y fit remarquer par une vivacité et une énergie qui n'étaient plus de son âge. Cependant, quoiqu'il s'attachât tour à tour à différens partis, il n'était pas du nombre de ceux qui voulaient faire une révolution politique. Le 3 septembre 1789, il vota pour qu'on accordât au roi un *veto* absolu, en disant qu'il n'était pas venu pour faire une nouvelle constitution, mais pour raffermir l'ancienne. Néanmoins, par une singulière contradiction, il proposa la suppression des titres de noblesse, et provoqua une loi contre l'émigration. Lorsque les rassemblemens du Palais-Royal prirent un aspect dangereux, Goupil, dans une assemblée où l'on délibérait sur les moyens d'arrêter le désordre, demanda avec force qu'on prît contre les factieux les mesures les plus sévères; et indiquant Mirabeau comme leur chef, il s'écria : « Vous délibérez, et Catilina est » aux portes de Rome; il menace le sé- » nat. » Cette sortie ne produisit aucune effet. Goupil fut pendant la session membre de plusieurs comités et président de celui des recherches, d'après lequel on institua les comités appelés de salut public, de sûreté générale, et qui inondèrent la France de sang. Il vota la constitution civile du clergé; et, après le voyage du roi à Varennes, il demanda que les gardes fussent licenciées, tandis que, par une de ces bizarreries qui lui étaient ordinaires, il insista avec courage

pour que la personne du monarque fût inviolable et sacrée. Il fit partie du conseil des Cinq-cents, et après avoir fait placer dans la salle le buste de Montesquieu, il fit décréter, le 6 mai 1796, le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. « Cette loi est dure, disait-il, mais indis- » pensable; d'autant mieux que Fabius, au- » gure romain, nous apprend que ce » qui se fait pour le salut de la républi- » que, se fait toujours sous de bons aus- » pices. » Il attaqua ensuite le triumvirat du Directoire, qui le fit arrêter le 18 fructidor et mettre sur la liste des émigrés. Mais il en fut rayé bientôt après, et rendu à la liberté, il rentra dans l'Assemblée. En 1800, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 13 février 1801. Ce député dut à ses hésitations l'avantage d'avoir traversé l'époque de la terreur sans péril.

* GOUPILLEAU DE FONTENAY (Jean François), député de la Vendée à l'Assemblée législative et à la Convention, avait d'abord embrassé la carrière des armes qu'il abandonna pour prendre celle du barreau. Il s'était acquis une grande réputation et passait pour un excellent avocat, lorsqu'il fut nommé député : il ne justifia point la confiance des électeurs, parla peu, et, quand il parut à la tribune, ce fut pour déclamer de la manière la plus indécente contre les nobles et contre les prêtres; après avoir demandé que l'on poursuivît en général les ministres du culte catholique, il proposa de conserver le traitement à ceux qui s'étaient mariés : réélu à la Convention, il fut conséquent avec ses maximes. Dès le 6 juin il avait provoqué l'abolition de la monarchie en disant que *lorsque deux pouvoirs étaient en lutte, il fallait ou les mettre d'accord ou que l'un étouffât l'autre*. Il était en mission à l'armée du Var avec Collot-d'Herbois, lorsque la Convention osa faire le procès du plus vertueux des monarques. Goupilleau voulut s'associer au crime de ses collègues, et envoya son vote par écrit : c'était un arrêt de mort sans sursis ni appel. Rentré à la Convention, il devint membre du comité de sûreté générale, remplit une nouvelle mission dans la Vendée, et revint ensuite à Paris où il seconda Barras dans l'organisation de l'armée de l'intérieur. Il fit partie du conseil des Anciens d'où il sortit le 28 mai 1797, et ne fut point réélu. On ne peut pas assigner un rang bien distingué à ce personnage de la révolution : il montra peu de talent à la tribune, eut les passions du moment, rendit la liberté à quelques prisonniers, et montra en même temps pour les bourreaux de la France une indulgence que ses amis attribuèrent à la crainte des réactions. Lorsqu'il cessa d'être revêtu de ses fonctions législatives, il devint l'un des administrateurs du Mont-de-piété. La loi rendue le 12 janvier 1816 contre les conventionnels qui avaient accepté des fonctions pendant les cent jours, le força d'aller chercher un asile en Belgique. Il est mort à Bruxelles en 1823.

* GOURCY (N... l'abbé de), vicaire-général de Bordeaux, et membre de l'académie de Nancy, consacra sa plume à faire revivre les anciens apologistes du christianisme. Il fut l'un des ecclésiastiques que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les attaques irréligieuses des philosophes modernes. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages qui se font remarquer par la méthode, la netteté des idées et la solidité des jugemens : 1° *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8. 2° *Histoire philosophique et politique de la doctrine et de lois de Lycurgue*. Nancy, 1768, in-8. 3° *Quel fut l'état des personnes en France sous la 1re et la 2e race*, 1769 et 1789, in-12; discours remplis d'érudition, et couronnés par l'académie des Inscriptions et belles-lettres. 4° *J.-B. Rousseau vengé*, ou *Observations sur la critique qu'en a faite M. de Laharpe*, Paris, 1772, in-12. 5° *Essai sur le bonheur*, in-12. 6° *L'Apologétique et les Prescriptions de Tertullien*, nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-12. 7° *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduits et analysés; ouvrage demandé par l'assemblée du clergé, Paris, 1786, 2 vol. in-8. 8° *Des droits et des devoirs*

des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably, 1789, in-8.

GOURDAN (Simon), né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661, et y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe; mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le père Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1729, laissant: 1° des *proses* et des *hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces. 2° Des *ouvrages de piété*, pleins de lumière et d'onction. 3° Une *histoire* manuscrite *des hommes illustres de Saint-Victor*, en plusieurs vol. in-fol. 4° Le *sacrifice perpétuel de foi et d'amour au Saint Sacrement de l'Autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12, reproduit avec beaucoup de soin par l'abbé Viguier, Paris, 1815, in-12. On a publié en 1756 à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux et savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il était très zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

* GOURDIN (François-Philippe), bénédictin de St.-Maur, né à Noyon le 8 novembre 1739, mort à Rouen le 11 juillet 1825, occupa d'abord plusieurs places dans sa congrégation, et prit quelque part à la révolution, pendant laquelle il cessa ses fonctions. Compris pour une gratification de 2000 francs dans le décret de la Convention du 4 septembre 1795, il fut employé pour classer les monumens des arts déplacés pendant la révolution, et mit en ordre la bibliothèque de Rouen. Il reprit après la terreur ses fonctions ecclésiastiques, et partagea dès lors tous ses momens entre la religion et les lettres. Il avait fait paraître sous le voile de l'anonyme en 1771 des *Observations d'un théologien sur l'éloge de Fénelon par Laharpe*, où il reproche à l'auteur d'avoir peint son héros comme un philosophe et un enthousiaste et de n'avoir donné à ses vertus que des motifs étrangers à la religion; les *Nouvelles ecclésiastiques* en rendant compte de ses *observations* (30 janvier 1772) n'en parlent pas très avantageusement, et cependant il est très probable que le rédacteur de cet article connaissait l'auteur de cette brochure. Dom Gourdin a laissé plusieurs ouvrages de littérature, parmi lesquels il faut citer 1° *Après-dîner à la campagne*, imprimé à la suite de l'*Homme sociable*, et *Lettres philosophiques sur la jeunesse*, Paris, 1767 et 1772, in-12; 2° *Rhétorique française*; 3° *Recueil d'extraits des poètes allemands*, 1773; 4° *Traduction de l'Art poétique d'Horace* avec des notes; 5° *Histoire de Picardie*; 6° *Considérations philosophiques sur l'action de l'orateur, précédées de Recherches sur la mémoire*, Paris, 1772, in-12; 7° *Principes généraux et raisonnés de l'Art oratoire*, 1785, in-12; 8° *de la Traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue, et comme moyen de se former le goût*, 1789, in-12. Il fit aussi un grand nombre de *mémoires* insérés dans les *recueils de l'académie de Rouen*. On a trouvé aussi parmi ses papiers un *Traité de la prescription en matière de foi, de morale et de discipline*.

GOURDON DE GENOUILLAC (Galiotte de), ou la *mère de sainte Anne*, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, était prieure du monastère de Beaulieu. Elle naquit en 1589 d'une famille noble et considérable du Quercy, et mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avaient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer leur deuil.

GOURGUES (Dominique de), gentilhomme huguenot, natif de Mont-de-Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui avaient détruit une colonie des Français huguenots, établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne était en possession, équipa trois vais-

seaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de 800 espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les huguenots, et avec indignation par la cour, qui désapprouvait cette démarche odieuse, faite en mépris de l'autorité, et au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paraître devant lui. La reine Elisabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise qu'elle envoyait au secours de Dom Antonio roi de Portugal. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte. (Son *voyage dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudannière.)

* GOURJU (Pierre), oratorien, né en 1762 à Morestel en Dauphiné, professa à Lyon la physique et la philosophie jusqu'en 1792, que l'on supprima les congrégations enseignantes. Pendant la persécution révolutionnaire, il quitta Lyon; mais il y revint ensuite, et il y donnait des leçons de mathématiques, de littérature et de philosophie, lorsque la fondation des universités détruisit son établissement, mais en même temps il fut nommé professeur de philosophie, et doyen de la faculté des lettres à l'académie de Lyon. On lui doit la *Philosophie du 18e siècle dévoilée par elle-même : ouvrage adressé aux pères de famille et aux institutions chrétiennes, suivi d'observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les pensées de Pascal*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8. Ce livre fait honneur à ses principes; mais on voit que l'arme du ridicule ne lui était pas familière. Il réussit mieux dans le genre sérieux : le morceau qu'il a mis à la tête des réflexions sur les pensées de Pascal est digne d'éloge. Il est mort à Lyon le 5 avril 1814. Il a laissé en manuscrits des cahiers de physique, une rhétorique et une logique.

GOURLIN (Pierre-Etienne), né à Paris en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise; interdit par son archevêque, M. de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avait embrassé, et mourut le 15 avril 1775 à Paris. Le curé de la paroisse lui refusa les derniers sacremens : mais, par ordre du parlement et des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connait de lui : 1° *Instruction sur la justice chrétienne*, in-12. 2° *Mandement et instruction pastorale de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, contre le Père Berruyer*, 1760, 7 vol. in-12. 3° *Institution et instruction chrétienne*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte jansénienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, surtout dans celui de la jeunesse (*voyez* le *Jour. histor. et litt.*, 1er janvier 1789, p. 66). 4° Plusieurs écrits polémiques, contre la bulle *Unigenitus*. 5° Quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité et l'erreur, l'impiété et la foi avec une ardeur égale.

GOURNAI (Marie LE JARS de), d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566 et devint orpheline de bonne heure. Elle connut Montaigne, pour qui elle eut une admiration qui tenait du fanatisme. Cet écrivain, l'un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma *sa fille d'alliance*, et la fit héritière de ses écrits. Les langues savantes lui étaient, dit-on, familières; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle écrivait faiblement dans la sienne. Son stile, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie française voulut réformer la langue, Mlle de Gournai parla beaucoup contre cette entreprise; et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison : si on pouvait rendre les langues vivantes, invariables et incorruptibles, comme les langues mortes, ce serait un grand présent fait aux sciences et aux lettres. Son caractère impétueux se fait sentir dans deux satires, où elle laisse tout le cours à sa



mauvaise humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philosophie, quoiqu'elles soient particulièrement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence (*voyez* La Fayette, Suze, etc). Elle mourut à Paris en 1645, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4, 1635 et 1641, sous le titre d'*Avis ou Présens de Mlle de Gournai*. Elles contiennent le *Promenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance*, ibid. 1594, in-12; *Version de quelques pièces de Virgile, de Tacite* et de *Salluste*. ibid. 1619-23, in-8; l'*Egalité des hommes et des femmes*, ibid. 1622, in-8, etc. On a encore d'elle une édition *des Essais de Montaigne*, 1635, en 3 vol.

* GOURNAY (Jacques-Claude-Marie-Vincent de), intendant du commerce de St.-Malo, où il naquit en 1712, a publié plusieurs écrits sur les *sociétés commerciales*, les *traités entre compagnies*, et a traduit de l'anglais de Josias Child, un ouvrage *sur le commerce* et sur *les avantages de la réduction de l'argent*, et de Thomas Culpeber un *traité contre l'usure*. Cet économiste distingué est mort en 1759 : il mérite plus de réputation qu'il n'en a obtenu.

* GOURNÉ (Pierre-Mathias de), géographe, né à Dieppe vers 1702, embrassa l'état ecclésiastique et devint prieur de Notre-Dame de Faverny. Son goût pour les connaissances géographiques était une passion, et pendant toute sa vie on l'a vu se livrer à de nombreuses recherches dont le résultat n'a pas répondu à son attente : car ses ouvrages sont peu consultés. Ce sont : *Dissertation sur le choix des cartes de géographie*, Paris, 1730, in-12; le *Géographe méthodique*, ou *Introduction à la géographie ancienne et moderne*, 1741, 2 vol. in-12; *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, 1743, in-12; *Description géographique des provinces intérieures de la France*. En général ses ouvrages ont été vivement critiqués. Ce laborieux auteur est mort en 1770.

GOURVILLE (Jean Hérauld, sieur de), naquit à la Rochefoucauld le 11 juillet 1625. Le fameux duc de ce nom (l'auteur des *Maximes*) lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Pendant la guerre de *la Fronde*, il lui fut très utile, ainsi qu'au prince de Condé, dont il négocia le raccommodement avec la cour. Le cardinal Mazarin l'envoya ensuite, et pour le même objet, auprès du prince de Conti, qui était maître de Bordeaux. En 1684, il fut nommé intendant des vivres à l'armée de Catalogne. A son retour à Paris, le cardinal le croyant un émissaire du prince de Conti le fit mettre à la Bastille; mais Gourville recouvra bientôt sa liberté. Fouquet lui fit obtenir la recette générale des tailles en Guienne, emploi qui lui procura une fortune de 1,500,000 livres. Enveloppé dans la disgrâce de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. Il mourut en 1705. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe :

> Ci-gît, justement regretté,
> Un savant homme sans science,
> Un gentil homme sans naissance,
> Un très bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitap he disent que Gourville était tel que le satirique le représente : parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'chose; ayant un caractère et des manières, quoique d'une naissance obscure; et caressant tout le monde, sans aimer personne. On a de lui *des Mémoires depuis 1642, jusqu'en 1698*, publiés par Mlle de la Bussière en 2 vol. in-12, 1730 et 1782. Ils sont écrits d'un stile animé, naturel, mais négligé et peu correct. Voltaire a puisé dans cet ouvrage pour son *Siècle de Louis XIV*.

GOUSSAINVILLE ou Gussanvillan, *voyez* ce mot.

* GOUSSAULT (N... l'abbé), écrivain moraliste de la fin du 17e siècle, était licencié de Sorbonne. Il avait été auparavant conseiller au parlement; il a publié quelques ouvrages estimés. 1° *Raisonnemens chrétiens sur ce qui s'est passé dans le commencement du monde*, 1679, in-12. 2° *Poésies et pensées chrétiennes*, Paris, 1681, in-12. 3° *Réflexions sur*

les défauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes qualités, Paris, 1692, et Lyon, 1694, in-12, réimp. à Maestrich sous ce titre : *Réflexions sur les différens caractères des hommes*, 1714, in-12. Cet ouvrage fut maladroitement attribué à Fléchier. 4° *Le portrait d'un honnête homme*, Paris, 1693, et Lyon, 1694 et 1700, in-12, traduit en allemand par Paul-Jacob Marberger, 1692, in-12. 5° *Le portrait d'une honnête femme*, 1694; in-12. 6° *Conseils d'un père à ses enfans*. Paris, 1695, in-12, trad. en italien. 7° *Lettres choisies de divers auteurs*, Bruxelles, 1725, in-8. M. A. A. Barbier a publié le premier la liste de ses ouvrages dans son *Examen critique des Dictionnaires*.

GOUSSENCOURT (Matthieu), né à Paris en 1583, se fit célestin en 1606, s'adonna à l'étude de l'histoire, et mourut dans le monastère de son ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public : *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol. réimprimé en 1654.

GOUSSET (Jacques), théologien de la religion prétendue-réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, et sortit de cette ville à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : 1° *Commentarii linguæ Hebraicæ*: c'est un bon dictionnaire hébreu ; la meilleure édition est celle de Leipsick en 1743, in-4. 2° Une *réfutation* en latin *du Chisouck Emaunach*, ou *Bouclier de la Foi*, du rabbin Isaac, Amsterdam, 1712, in-fol. Cette production est très faible. 3° *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version*, 1698, in-12. Ce livre est contre le *Projet de Charles le Cène*. *Voyez* Cène. (4° *Causarum primæ et secundarum realis operatio*. Lewarde, 1716, in-4.)

* GOUSSIER (Louis-Jacques), physicien et professeur de mathématiques, né à Paris en 1722, a fourni à l'*Encyclopédie* quelques articles sur les arts mécaniques; il a exécuté avec beaucoup d'habileté, plusieurs machines de son invention, entr'autres un moulin à bras pour scier des planches; il est aussi inventeur d'un niveau d'eau en usage parmi les géomètres; il mourut à Paris en octobre 1799. Il a publié (avec le baron de Marivetz): 1° *Physique du monde*, 1780-87, 5 vol. in-4. 2° *Système général, physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, 1788, 2 vol. in-8.

GOUTHIER *ou* Gutthier *ou* Goutthières (Jacques), en latin *Gutherius*, antiquaire et avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un égal succès. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : 1° *De vetere jure Pontificio urbis Romæ*, in-4, 1612 : ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen romain pour lui et pour sa postérité. 2° *De officiis domus Augustæ publicæ et privatæ*. Paris, 1628, in-4 et in 8, Leipsick, 1672 : cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir. 3° *De jure Manium*, Leipsick, 1671, in-8. 4° Deux petits traités, l'un *De orbitate toleranda*, et l'autre, *Laus cæcitatis*, etc. Gouthier faisait aussi des vers latins, et les faisait bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée : *Rupella capta*, Paris, 1628, in-4 : l'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN (Gauthier van) en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, a fait des recherches sur l'histoire de sa patrie. Il a donné une nouvelle édition *des Chroniques de Hollande...... ornées de généalogies et de descriptions des villes, etc., commençant à l'an* 449, *et finissant à l'an* 1620, en flamand. On en a publié plusieurs éditions; la dernière est de la Haie, 1636, in-fol. Ce livre plein de recherches et de choses intéressantes est estimé. Il a été continué par N. de Klerk. Gouthœven est mort vers l'an 1628.

* GOUTTES (Jean-Louis), curé d'Argilliers dans le diocèse de Béziers, et député à l'Assemblée constituante, naquit à Tulle en 1740. Après avoir servi plusieurs années dans un régiment de dragons, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé d'Argilliers. Nommé alors

membre des états-généraux, il se rangea du côté des novateurs, et appuya la proposition de vendre les biens du clergé : il se déclara pour l'établissement du papier-monnaie, et vota la constitution du clergé. Il devint membre du comité des recherches, président de l'Assemblée, et fut élu en 1791, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire; mais ce fut là le terme de ses prospérités : dénoncé comme royaliste et ensuite comme fanatique, parce qu'il persistait à exercer les fonctions de son ministère après la suppression du culte, il fut arrêté par ordre du comité de salut public et transféré à la conciergerie de Paris. Après avoir été pendant long-temps exposé à toutes les horreurs de la misère et de l'abandon le plus complet, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 26 mai 1794. On a de lui : *Exposé des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8 : ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec l'*Exposition des principes* ou la déclaration que rédigea M. de Boisgelin, et qui a été réimprimée dans le 27e vol. de la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*; *Discours sur la vente des biens du clergé*; *Discours sur l'établissement du papier-monnaie*; *Théorie de l'intérêt de l'argent*, 1780 et 1782, in-12. Le fonds de cet ouvrage est de Rulié, curé de Cahors.

GOUVEST DE MAUBERT (Jean-Henri), né à Rouen en 1721, est autant connu par ses aventures que par ses ouvrages. On le vit successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne Auguste III, puis rentrer dans son ordre, en sortir ensuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries et de singularités, et finir par mourir protestant à Altona, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier qui semblait avoir approfondi tous les détours de la politique, qui observait avec finesse, mais qui écrivait avec plus de vivacité et de force, que de pureté et de précision. Les principaux sont : 1° *Le Testament politique du Cardinal Alberoni*, in-12; où il y a bien des idées sur des abus tant vrais que prétendus qui règnent en Espagne; Maubert était un juge peu sûr dans ce genre; 2° *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni; 3° *Histoire politique du siècle*, 1757, 2 vol. in-4 : livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol.; 4° Diverses brochures : l'*Illustre paysan*, l'*Ami de la fortune*, *Ephraïm justifié*, etc. 5° un *Mercure historique*.

*GOUVION (Jean-Baptiste), général français, né à Toul, entra au service dans le corps du génie, et fit avec distinction la guerre d'Amérique en qualité de capitaine. Au commencement de la révolution, il accepta la place de major-général de la garde nationale de Paris, et fut ensuite appelé à l'Assemblée législative au mois de septembre 1791, où il se fit remarquer par sa modération : il s'opposa de tous ses efforts à ce qu'on accordât les honneurs de la séance aux soldats du régiment de Château-Vieux, qui s'étaient révoltés à Nancy et avaient été condamnés aux fers, et qui n'étaient à ses yeux que les assassins de son frère. Il donna sa démission, se rendit à l'armée du Nord, et fut tué le 11 juin 1792, dans une retraite qu'il effectuait avec autant d'art que de bravoure, près du village de Grisueille, en avant de Maubeuge. Il réunissait le sang froid dans l'exécution à des vues judicieuses, et le courage à la probité. L'*Oraison funèbre* de Gouvion a été prononcée à l'église de Notre-Dame à Paris, le 21 juin 1792, par Fr. Val. Mulot, prêtre et député de Paris à l'Assemblée nationale, Paris, 1792, 24 pages in-8. Son frère Louis GOUVION, commandant de la garde nationale de Toul, a été tué le 31 août 1790 en combattant la garnison de Nancy révoltée.

*GOUVION-SAINT-CYR (Le comte Louis), maréchal de France, ancien ministre de la guerre, pair, etc., naquit à Toul le 13 avril 1764, se livra d'abord à la peinture moins par goût que par nécessité, fit de bonne heure un voyage en Italie, afin de se perfectionner par la vue des chefs-d'œuvre que ren-

ferme cette terre classique des beaux arts. De retour en France, peu de temps avant la révolution, il végéta jusqu'en 1792, époque où il s'enrôla comme simple volontaire. C'était le moment où la France était envahie par les troupes de la coalition, et où nos armées ne comptaient plus aucun de ces anciens officiers qui joignaient à une longue expérience le mérite non moins grand d'une haute position sociale. Les rangs étaient vides ; il fallait les remplir : aussi Gouvion fit-il un chemin rapide, et, dès l'année suivante (1793), il était adjudant-général à l'armée de la Moselle. Sans doute cet officier avait des talens militaires ; sa bravoure et ses connaissances stratégiques se déployèrent dans plus d'une circonstance ; ses conseils furent très utiles au général en chef de cette armée, et dirigèrent en partie les combats nombreux que les Français livrèrent aux Prussiens sur le Rhin. On cite surtout son habileté dans une circonstance difficile où il sauva un corps d'armée, composé de jeunes soldats qui n'avaient point encore été au feu, et qui étaient vivement poursuivis : toute l'armée attribua le salut de cette troupe aux sages dispositions que prit Gouvion. Après avoir passé à l'armée des Pyrénées, en qualité de général de brigade, et avoir chassé le 14 septembre 1793 les Piémontais de la Maurienne, il revint en 1795 à l'armée de Rhin et Moselle avec le grade de général de division. Plusieurs des beaux faits d'armes qui illustrèrent alors nos armées appartiennent à Gouvion : ainsi ce fut lui qui reprit la ville de Deux-Ponts sur les soldats de Clerfayt. Il commanda aussi l'attaque du centre au blocus de Mayence, les lignes de l'armée française ayant été considérablement affaiblies par Pichegru qui dès cette époque était entièrement dévoué à la cause des Bourbons, et agissait dans l'intérêt de leur cause : les Autrichiens attaquèrent nos troupes, et Gouvion-Saint-Cyr, qui leur opposa la plus intrépide résistance, fut contraint de se retirer ; mais ce mouvement fut exécuté avec tant d'art que les ennemis perdaient plus de soldats que les Français, en sorte que cette retraite ressemblait à une marche volontaire. Gouvion, après s'être distingué dans plusieurs autres occasions à l'armée d'Allemagne, sous les ordres de Moreau, fut chargé du commandement de l'armée d'Italie dans laquelle il succédait à Masséna. En 1798 il commandait à Rome: il ordonna la vente des biens mobiliers de la nouvelle république, et régla l'administration des immeubles : il divisa le territoire romain en deux parties dont Rome et Ancône étaient les chefs-lieux. Son gouvernement ne déplut pas seulement aux Romains ; le Directoire le destitua en 1799. Dans cette même année, il reprit du service et commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Novi (15 août) ; le 16 octobre il attaqua à Bosco, Govi et Novi, avec 5,000 hommes, sans cavalerie et sans canons, l'autrichien Karacksay bien supérieur en nombre et en forces militaires : il le rejeta au-delà d'Acqui et lui prit 1,500 hommes avec 7 pièces de canon. Ce succès est un des plus beaux faits d'armes que présente notre histoire militaire. Le 15 décembre, Gouvion chargé de la défense du territoire Ligurien s'y vit bientôt entouré de dangers; le gouvernement, la population et les soldats lui offraient partout des obstacles presque insurmontables; il force les premiers à l'obéissance, et pour ramener les autres au devoir il les harangue à la manière des anciens. Pressé par les Autrichiens, il profite du repentir des troupes et les lance sur le général Klenau qui, malgré l'avantage d'une position presque inexpugnable, malgré sa supériorité numérique et la protection d'une escadre anglo-russe, se fait battre, perd 3,000 hommes, et laisse Gênes au pouvoir des Français. Après avoir repoussé les Autrichiens au-delà de Marga en 1800, il passa comme général de division à l'armée du Rhin commandée par Moreau. Il commanda le centre de cette armée, passa le Rhin à Neuf-Brisac et s'empara de Fribourg. Dans la même campagne il contribua puissamment à la victoire de Hohenlinden. Alors le premier consul le nomma conseiller d'Etat, et l'envoya en Espagne où il succéda à Lucien son frère comme ambassa-

deur. Rappelé de ce poste pour aller en Italie, Gouvion prit le commandement de l'armée d'occupation qui envahit les états de Naples où il resta jusqu'en 1805, à l'époque du traité de neutralité conclu avec cette puissance. Vers la fin de cette même année il était encore en Italie sous les ordres de Masséna : il entra presque aussitôt à Venise en vertu de la capitulation d'Austerlitz, après avoir fait prisonnier un corps de 6,000 autrichiens. Ses succès lui avaient valu d'honorables récompenses : Buonaparte l'avait nommé grand-officier de la Légion-d'honneur et colonel-général des cuirassiers. Gouvion commanda les troupes qui furent retirées du royaume de Naples. Après avoir partagé les succès de Masséna dans cette campagne contre les Autrichiens, il marcha bientôt de nouveau sous le même général et avec Joseph frère de Buonaparte, contre le royaume de Naples que les Français envahirent de nouveau (30 mars 1806). Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, et avoir été quelque temps gouverneur de Varsovie, il fut envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne : il se trouva au siége de Roses en Catalogne : un mois d'attaque et 17 jours de tranchée ouverte suffirent à Gouvion pour s'emparer de cette importante place maritime (décembre 1808). A Cardedeu et Llinas près de Barcelone, il défit complètement un corps d'espagnols beaucoup plus fort en nombre : dans cette circonstance, les Français sans cartouches et sans pièces d'artillerie attaquèrent à la baïonnette et remportèrent la victoire. Plusieurs villes, Girone, St.-Félix, Equixola, Palamos, etc., tombèrent en son pouvoir à la suite de plusieurs combats sanglans : la première de ces places résista 5 mois. Pendant ces diverses campagnes Gouvion était à la gauche de l'armée ; il occupa la Catalogne. Désigné en 1812 pour faire partie de l'expédition de Russie, il commanda les Bavarrois, qui formèrent le 6e corps de la grande armée : ce fut avec eux que le 18 du mois d'août ce général gagna la bataille de Polotsk sur la Duna ; ce combat dura 2 jours : il avait été dirigé le premier jour par le maréchal Oudinot qui fut grièvement blessé, et qui n'eut aucune part aux dispositions du lendemain. Ce succès que l'on a regardé comme l'un des plus brillans que les Français aient obtenus sur les Russes, valut à Gouvion le bâton de maréchal qui lui fut donné le 27 du même mois. Vers le milieu du mois d'octobre, lorsque l'armée commença sa retraite, le maréchal Gouvion se distingua dans le même lieu ; il y fut blessé dangereusement ; mais Wittgenstein fut repoussé dans toutes ses attaques. L'année suivante, Gouvion-Saint-Cyr rétabli de sa blessure, combattit à Dresde. Après cette funeste journée dans laquelle il s'était signalé par sa valeur, il fut laissé dans cette ville avec des moyens insuffisans de défense. Obligé de capituler après avoir tenté d'effectuer sa retraite sur la France, il eut la douleur de voir le prince Schwartzemberg refuser de ratifier cette convention, et 23,000 français dont 33 généraux furent prisonniers. Rentré dans sa patrie après la première restauration, il fut créé commandeur de St.-Louis et membre de la chambre des Pairs. Lorsque Buonaparte rentra en France, il chercha à s'opposer au mouvement qui se manifestait en sa faveur à Orléans. Pendant les cent jours, il vécut dans la retraite, et ne prit aucune part à ce gouvernement éphémère. Après la seconde restauration, il fut nommé ministre de la guerre le 9 juillet 1815 : le 26 septembre il remit ce portefeuille à Clarke duc de Feltre, fut ensuite ministre d'état et membre du conseil privé, grand-croix de l'ordre de St.-Louis et gouverneur de la 5e division militaire. Nommé ministre de la marine le 23 juin 1817, il fut rappelé au ministère de la guerre après la retraite de Clarke (12 septembre de la même année) : il y resta jusqu'en 1819 où il fut remplacé par M. de Latour-Maubourg. Son administration eut lieu dans un moment de réaction libérale : elle a été par conséquent diversement jugée. C'est ce ministre qui introduisit dans les régimens des cours d'enseignement mutuel. C'est encore lui qui présenta, le 10 mars 1818, une loi relative au nouveau mode de recrutement de l'ar



mée, dont les principales dispositions furent modifiées par celle du 9 juin 1824. La loi sur les élections faites sous le ministère Decazes ayant paru à quelques amis de la royauté donner trop d'ascendant au parti démocratique, il fut décidé qu'on la changerait : cette résolution ayant trouvé un adversaire dans le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ce ministre se retira, et ne reparut plus dans les affaires publiques. Il était allé aux îles d'Hières pour rétablir sa santé ; il y est mort le 17 mars 1830, d'une goutte remontée. Un journal a répété qu'il *avait terminé sa vie avec courage en manifestant des sentimens religieux dignes de Socrate. La Gazette des cultes* du 8 avril de la même année est allée plus loin ; elle a dit : « le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a montré sur son lit de mort autant de courage d'esprit qu'il avait déployé de courage de cœur sur les champs de bataille. Les sentimens religieux qui ne l'avaient jamais abandonné pendant sa vie ont, pour ainsi dire, vivifié sa dernière heure. La pensée d'un Dieu rémunérateur des belles actions était comme empreinte dans ses yeux expirans. *Conséquent dans sa conduite, il s'est abstenu à son moment suprême des cérémonies d'un culte dont il n'avait point usé de son vivant. Il a pensé qu'aucun intermédiaire mortel ne devait se placer entre lui et son créateur ; il lui a rendu son âme dans toute sa pureté native*, et il est allé recevoir la récompense réservée au citoyen qui pratique toutes les vertus sociales, à l'homme d'état qui n'ambitionna que l'honneur et la prospérité de son pays, et au guerrier qui fut sans peur et sans reproches. » C'est dire les choses de la manière la plus claire : entre Dieu et l'homme l'intermédiaire d'un prêtre est inutile ! c'est la philosophie du 19e siècle qui l'a dit. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a composé des *Mémoires sur sa vie* : c'est un ouvrage curieux et qui jette un grand jour sur l'histoire de cette époque. L'exactitude des faits et l'intérêt de la narration font vivement regretter que la plupart des campagnes de l'armée française n'aient pas toujours eu de pareils historiens. L'auteur, après s'être livré à des considérations aussi sages que profondes, sur la dernière lutte soutenue entre la France et la Péninsule, développe avec les talens d'un habile écrivain et d'un grand capitaine, quelques-uns des épisodes de cette guerre, dont les suites ont eu et peuvent avoir encore une si grande influence sur le système politique de l'Espagne, de la France et de l'Europe.

GOUX ou GOUZ DE LA BOULAYE (François de), fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, naquit en 1610 ; il s'est fait connaître par de longues courses dans différentes parties du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère même ne voulut pas le reconnaître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du Grand-Seigneur et du Grand-Mogol. Nous avons sous ce titre : *Voyage et observations du sieur de la Boullaye le Gouz gentilhomme angevin, où sont décrits les religions, gouvernemens et situations des états et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karémanie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, Bizapour, Indes-Orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemark, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de belles figures*, Paris, 1653, in-4. La seconde édition qui est de 1657 est plus complète quoique moins belle que la première. Cet ouvrage n'est curieux que pour la partie qui concerne les Indes ; car pour le reste il n'a rien appris de nouveau. Ce voyageur est mort dans un second voyage qu'il fit en Perse en 1664 : ses obsèques furent faites à Ispahan avec la plus grande pompe.

* GOUY D'ARCY (Louis-Henri de), maréchal de camp, né à Paris en 1753, d'une famille noble de Picardie, servait déjà depuis long-temps lorsque la révolution éclata : alors il était colonel en second d'un régiment de cavalerie (Reine-dragons). Propriétaire dans les colonies,

il fut élu député aux Etats-Généraux par l'île de St.-Domingue. Il s'y montra partisan des idées nouvelles, se déclara contre la cour, et excusa les cruautés que le peuple avait commises à l'époque où la Bastille fut renversée. Partisan de toutes les absurdités jetées à la crédulité publique par Mesmer, il était en même temps attaché aux doctrines irréligieuses de la franc-maçonnerie; un esprit, qui s'était laissé ainsi séduire, devait plus facilement encore s'égarer en politique. Aussi le vit-on donner dans toutes les extravagances de cette époque de folies et de crimes : l'apologiste de Necker proposa une émission de billets nationaux pour la valeur de 500,000 francs et dans le mois d'août de l'année suivante (1792), il revint sur la même matière, et vota la création de deux milliards d'assignats qui devaient avoir cours forcé. Il osa prétendre à la tribune que le gouvernement pouvait et devait décacheter les lettres, et demanda que l'on formât une commission chargée de ce travail. Bientôt la question de l'affranchissement des Nègres fut débattue dans l'Assemblée. D'après le système qui règnait alors, ce n'était plus une question de principes; c'était une conséquence toute naturelle des maximes politiques professées par la majorité de l'Assemblée. Mais Gouy d'Arcy était colon; cet affranchissement devait nécessairement nuire à ses intérêts; aussi recula-t-il devant une pareille délibération, et il se dispensa de venir voter. Il ne reparut au milieu de ses collègues qu'après l'arrestation du roi à Varennes. Lorsque la session fut terminée, le gouvernement de cette époque le nomma maréchal de camp. Envoyé par le roi à Najac près de Noyon pour dissiper un attroupement qui avait arrêté et pillé plusieurs bateaux chargés de blés destinés à l'approvisionnement de Paris, il montra une faiblesse qui lui valut les reproches de tous les partis : sa conduite fut examinée à la Convention qui ordonna que l'on prît à son égard de plus amples informations. L'affaire en resta là; mais il fut porté sur la liste des suspects, comme lié avec la faction dite *d'Orléans*, et il fut l'une des victimes de la proscription du 5 thermidor an II (8 juillet 1794) : il s'était retiré auparavant dans sa campagne d'Arcy où il fut arrêté, et d'où on le traduisit au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 23 juillet 1794, comme complice d'une conspiration dans les prisons des Carmes où il était détenu.

GOUYE (Thomas), jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu membre de l'académie des Sciences en 1696. Cette compagnie faisait beaucoup de cas de ses lumières. Il possédait les langues anciennes et cinq langues modernes. Il mourut à Paris dans la maison professe des Jésuites, en 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations physiques et mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie et de la Géographie, envoyées de Siam à l'académie des Sciences de Paris, par les Pères Jésuites, missionnaires*, avec des réflexions et des notes, en 2 volumes dont le premier est in-8, et le second in-4. — Il ne faut pas le confondre avec son compatriote GOUYE de Longuemare, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : 1° *Dissertation sur la Chronologie des Rois Mérovingiens*, Paris, 1748 et 1756, in-12. 2° *Dissertation sur des points de l'Histoire des enfans de Clovis I*, 1744, in-12. 3° *Sur l'état du Soissonnais sous les enfans de Clotaire I*, 1745, in-12. 4° *Sur l'ancienne Histoire de France*, 1756, in-12.

*GOUZ DE GERLAND (Bénigne Le), historien, né à Dijon en 1695, d'une ancienne famille de Bourgogne, cultiva toute sa vie les sciences et chercha à en propager le goût dans sa ville natale. Après avoir fait d'excellentes études à Paris, il parcourut l'Italie pour y contempler les chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, pour réveiller et perpétuer en lui les souvenirs d'admiration qu'il éprouvait pour cette terre si féconde en grands hommes. Il visita aussi l'Angleterre dont il se proposait d'étudier les mœurs, les usages et les lois, encore plus que la littérature ou les sciences peu

appréciées alors en France. De retour dans sa patrie, Goux fit don à l'académie de Dijon d'un terrain propre à un jardin botanique, bientôt après de son riche cabinet d'histoire naturelle, et des bustes des grands hommes de la Bourgogne qu'il fit placer dans la salle des séances publiques de cette compagnie. Dijon lui doit en outre son école de peinture et de sculpture. Ce véritable patriote, cet ami réel de son pays méditait encore la création d'autres établissemens d'utilité publique, lorsqu'il mourut le 17 mars 1774. On lui doit : 1° une *Histoire de Laïs* et non l'*histoire des lois* comme le dit un *nouveau Dictionnaire*. 2° *Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4, avec une carte de l'ancienne Germanie, et une autre de l'ancien royaume de Bourgogne. On trouve dans cette histoire de l'érudition et des recherches ; mais l'auteur s'écarte souvent des opinions généralement adoptées. 3° *Dissertation sur l'origine de la ville de Dijon et sur les antiquités découvertes sous les murs bâtis par Aurélien*, 1771, in-4, avec une carte de l'ancien Dijon et 32 planches. 4° *Dissertation sur la cause physique du déluge*, qu'il attribue au choc d'une comète, et dont on trouve un extrait dans le tome 1 des *Mémoires de l'académie de Dijon*, ouvrage peu intéressant et tout systématique. 5° *Essai sur l'histoire naturelle*, inséré dans le tome 2 des mémoires ci-dessus, et plusieurs autres ouvrages manuscrits dont on trouve la notice dans son *éloge*, qui a été prononcé par le docteur Maret à l'académie de Dijon.

GOVEA ou GOUVEA (Jacques), *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du collége de Sainte-Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustre par leur savoir. — Martial GOVEA, l'aîné des trois frères, devint bon poète latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue.—Antoine GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre (*voyez* son article qui suit).—André GOVEA, le second, fut nommé principal du collége de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendes. Tous ces savans étaient très capables d'instruire la jeunesse (Buchanan n'avait pas encore fait connaître son penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Coimbre, en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer : mais ses talens pour l'éducation lui firent un nom célèbre.

GOVEA ou GOUVEA (Antoine), de la même famille que les précédens, fils d'un gentilhomme portugais, se rendit à Paris vers 1505, auprès de son oncle Jacques Govea, principal du collége de Sainte-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence, à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savans littérateurs de son siècle. Ses *ouvrages de droit* ont été recueillis par lui-même en 1 vol. in-fol. 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont : 1° Deux livres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539. 2° Des *éditions de Virgile et de Térence*, corrigées sur d'anciens manuscrits et enrichies de notes. 3° Un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8, réimprimé en 1554 avec plusieurs autres commentaires. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa préface de la belle édition des œuvres de ce père de l'éloquence romaine. 4° *Variarum lectionum libri duo*, in-fol. 1575. Tous ses ouvrages ont été publiés à Rotterdam en 2 vol. in-fol., 1766. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

GOWER (Le chevalier John), bon

jurisconsulte, né en 1320, mourut aveugle à Londres en 1402. Il passe pour le plus ancien auteur qui ait écrit en anglais. On a imprimé de lui un *Poème* anglais, *de Confessione amantis*, Londres, 1532, in-fol. La 1[re] édition est de l'an 1493. M. H. J. Tolo a publié en 1810 un vol. d'éclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Gower et de son ami Chaucer.

GOWRI. *Voyez* GAURIC (le comte de).

* GOYEN, habile peintre de paysages, né à Leyde, mort en 1656. Ses tableaux qui représentent des marines et des batailles, sont très estimés et très recherchés.

GOZON (Dieudonné), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestait l'île de Rhodes. Cet animal était, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen : il avait à sa tête de serpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait plusieurs plis et replis sur son corps. Il courait, ajoute-t-on, battant de ses aîles, et jetant le feu par les yeux avec des sifflemens horribles. Aucun chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous y avaient péri ; il était même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, et en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries ; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule et de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte, est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin (*voyez* GILLES). On sait aussi que ces dragons que les anciens sculpteurs et peintres plaçaient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie ; et que dans des temps postérieurs on a bâti sur ces vieilles statues, ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, etc. ; tout cela était représenté par l'emblème d'un serpent ou d'un dragon. Quoi qu'il en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinctor* (*l'exterminateur du Dragon*). Il était de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé Vertot, tome 2, page 192. Le père Kircher, dans son *Mund. subt.* en fait une description pittoresque et pleine d'intérêt. Le Père Schot en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ et artis.* (Thevenot qui vit à Rhodes vers le milieu du 17[e] siècle la tête du dragon terrassé par Gozon, en a donné dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665, in-4, une description qui semblerait mieux convenir à la tête d'un hippopotame qu'à celle d'un serpent. Moréri présente cette légende comme très douteuse.)

* GOZZI (Gaspard), littérateur, poète et critique vénitien, né en 1713, fut directeur de l'un des trois théâtres de sa patrie, réviseur des livres, et surintendant des impressions. Il a laissé divers ouvrages qui le placent au rang des écrivains les plus purs de l'Italie. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont : 1° *Osservatore veneto periodico*, ouvrage périodique dans le genre du *Spectateur anglais*, et dont il imite quelquefois l'art de peindre les mœurs et les caractères : réuni, il forme un vol. in-12, 1768. 2° *Lettere famigliari.* Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-8. 3° *Mundo morale*, ibid., 1760, 3 vol. in-8. La plupart des autres ouvrages de l'auteur ont été recueillis sous le titre de *Opere in versi e in prosa del conte Gasparo Gozzi.* Venise, 1759, 9 vol. in-8. Ce sont des *tragédies*, des *comédies*, des *cantates*, etc. qui n'ont guère d'autre mérite que l'élégance du stile. — Gozzi (Charles), frère puîné du précédent, s'adonna particulièrement au genre dramatique et composa plusieurs comédies, où il a cherché à se faire un genre à lui, en prenant pour but le merveilleux et même l'extravagant. On y trouve cependant des traits de vrai comique, et des scènes parfois touchantes. Nous nous contenterons de citer le *comte d'Essex*, traduit de

Corneille, et *Gustave Vasa*, de Piron. Son stile est pur et élégant. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise, en 1773, 8 vol. in-8, aussi qu'un *supplément* contenant quelques autres pièces de théâtre, 1791, 2 vol. in-8. Il publia en 1798, les *mémoires* de sa vie sous le titre de *Mémoires inutiles de la vie* de Ch. Gozzi, 1798, et mourut vers 1804.

GRAAF *ou* GRAEF (Regnier de), médecin hollandais, naquit à Schoonhaven en Hollande, l'an 1641. Son père s'était rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le fut par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'était acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savans ouvrages : 1° *De succo prancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8. 2° *De Virorum organis generationi inservientibus*. Roterdam, 1668 et 1672. 3° Un traité semblable *De mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8. Il prétend dans ces écrits, que tous les animaux tirent leur origine des œufs : avant lui, Stenon avait prétendu avoir vu ces œufs ; Graff lui disputa cet avantage ; Swammerdam revendiqua la même découverte ; mais il paraît qu'il n'y avait pas de quoi se quereller. Valisnieri en examinant ces prétendus œufs a reconnu ou cru reconnaître que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovarisme a eu de grands partisans, et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténèbres dont l'Auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matière le *Catéchisme philosophique*, tome 1, n.° 62 (*voy*. KIRCHER Athanase, LEUWENHOECK, MUYS, etc.). Tous les *ouvrages* de Graaf furent recueillis à Leyde, 1673, et à Amsterdam, 1705, in-8.

GRAAF (Nicolas de), né vers le milieu du dix-septième siècle en Hollande, s'appliqua à l'étude et à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes orientales, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4, traduit en français, Amsterdam, 1719, in-12.

GRABE (Jean-Ernest), né à Kœnisberg en Prusse, l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre suivant le rit anglican. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connaissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : 1° un *Spicilége* des écrits des Pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1700 et 1724, 3 vol. in-8 ; 2° une édition de l'*Apologie de saint Justin, martyr*, in-folio, 1700, en grec et en latin avec des *notes* ; 3° une édition de la *Bible des Septante* sur le manuscrit Alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol. réimprimé à Zurich en 1730, même format ; cette édition est plus ample, la première est plus belle. Dans cette bible le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il était, mais tel qu'on a cru qu'il devait être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, et les mots qui étaient de différens dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée ; ils ont prétendu que le manuscrit était exact, que les conjectures ou les diverses leçons avaient été rejetées dans les notes dont il était accompagné ; 4° *De forma consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe était un petit homme ardent, mélancolique, et ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique protestant, il donnait beaucoup de poids à la tradition. (*L'histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscits* par Hickes (en anglais) est en tête de son livre intitulé : *Exemple des*



fautes de M. Whiston, Londres, 1712, in-8.

GRACCHUS *(Tiberius-Sempronius)*, de l'illustre famille de Sempronia, et petit-fils du pro-consul Gracchus tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne vers 193 avant Jésus-Christ. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe : *Sardi venales*.

GRACCHUS (*Tibérius* et *Caïus*), fils de Sempronius Gracchus, qui était un autre personnage que le précédent, et qui avait épousé Cornélie, fille de Scipion l'Africain, naquirent le premier l'an de Rome 591 (avant J. C. 161), le second l'an 600 de Rome (avant J. C. 152). Ils furent très bien élevés par leur mère, et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain, dans le dessein de s'attacher la multitude. (Tibérius fit ses premières armes sous le deuxième Scipion l'Africain, et contribua puissamment à la prise de Carthage. Il accompagna comme questeur le consul C. Mancinus dans la guerre contre Numance, et inspira par ses vertus tant de confiance aux ennemis que les Numantins vainqueurs ne voulurent traiter qu'avec lui, et lui accordèrent le salut de plus 20,000 Romains.) S'étant fait élire tribun du peuple l'an 138 avant Jésus-Christ, il demanda qu'en exécution de la loi *agraire*, quiconque posséderait plus de 500 arpens de terres conquises, en fût dépossédé ; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens ; et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étaient très contraires aux intérêts du sénat et de la noblesse ; (car les patriciens possédaient la presque totalité de ces terres. Ce n'était point un nouveau partage que Tibérius demandait. La loi qu'il proposa n'était que le renouvellement de la loi *Licinia* qui était tombée en désuétude. Lorsque les Romains faisaient une conquête, ils s'emparaient d'une partie des terres : ces terres étaient divisées en deux lots, dont l'un était vendu pour subvenir aux frais de la guerre, l'autre était affermé ou devait l'être aux citoyens pauvres. Les riches avaient tellement fait monter le prix des fermes, que les pauvres ne pouvaient y atteindre, et par la suite des temps ces biens étaient devenus en quelque sorte la propriété des possesseurs. Après de grandes difficultés, la loi de Tibérius passa.) On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-père, et Caïus-Gracchus son frère, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfans, avait nommé le peuple romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvaient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans le jour même qu'ils allaient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 132 avant J. C. — * GRACCHUS, Caïus-Sempronius, frère du précédent, avait neuf ans de moins que lui. Il fut chargé, avec ce même frère, de la distribution des terres conquises en vertu de l'adoption de la loi *agraire ;* mais, après la fin malheureuse de Tibérius, il se retira des affaires, et vécut quelque temps dans la retraite. Dix ans après, il reparut en public pour défendre l'un de ses amis. A sa vue, le peuple crut reconnaître son frère, et de toutes parts il fut engagé à entrer dans les affaires publiques. Nommé questeur en Sardaigne, il sut tellement se concilier l'affection du peuple et des soldats, que le sénat craignant qu'il n'acquît une popularité semblable à celle dont avait joui Tiberius, songea dès lors à l'inquiéter. Voyant les desseins des ennemis de sa famille, Caïus sollicita le tribunat et fut élu l'an 124 avant Jésus-Christ. Aussitôt il fit revivre les lois proposées par son frère, s'attira l'attachement du peuple par de grandes largesses et sapa le pouvoir des patriciens, en faisant administrer la

justice exclusivement par les chevaliers. L'année suivante, il fut continué dans ses fonctions de tribun, et envoyé en Afrique pour reconstruire Carthage. Pendant son absence, le tribun Livius Drusus gagné par le sénat, chercha bientôt à le perdre dans l'esprit du peuple. Dès que Caïus fut sorti de charge, le consul Opimius entreprit de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Caïus excité par ses partisans résolut de s'opposer à ce dessein. Le jour où ce consul allait convoquer le peuple pour exécuter son projet, Caius se rendit au Capitole accompagné de gens armés. Là s'engagea un combat dans lequel sa troupe fut mise en déroute ; lui-même se retira dans un bois voisin, et, comme il se vit sans ressource, il se fit tuer par un esclave l'an 121 avant Jésus-Christ. Son corps fut jeté dans le Tibre. Comme on avait promis à celui qui rapporterait sa tête un poids égal d'or, le citoyen qui vint réclamer ce prix, l'avait remplie de plomb. Les Gracques ont été diversement jugés ; les uns n'ont vu en eux que des conspirateurs et des ambitieux, les autres que de véritables amis du peuple dont ils voulaient alléger les misères : ce qu'il y a de bien certain, c'est que leurs bonnes ou mauvaises intentions furent la cause de la première guerre civile qui ensanglanta Rome. Le peuple romain, inconstant comme toutes les multitudes, leur éleva plus tard des statues.

GRACCHUS (*Sempronius*), se fit exiler dans l'île de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de Tibère, qui fit mourir aussi Julie dans l'île de Pandataire, où elle avait été confinée. On croit que c'est de lui que se trouvent quelques vers dans le *corpus poetarum* de Maittaire.

*GRACE (Thomas-François de), censeur royal, naquit en 1714. La révolution le priva de sa place au moment où il allait obtenir sa pension de retraite. Il perdit la vue presque en même temps, et il serait tombé dans l'indigence, si le ministre de l'intérieur instruit de sa position, ne lui eût fait payer une pension à titre d'ancien censeur. Il mourut à Paris le 29 décembre 1799. On lui doit : 1° une nouvelle édition de l'*Introduction à l'histoire générale de Puffendorf*, continuée jusqu'en 1750, Paris, 1753-59, 8 vol. in-4. 2° L'*Almanach du bon jardinier* (commencé par Alletz en 1754), depuis 1783 jusqu'en 1796 ; 3° *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen âge, des principaux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avec un précis de la mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode*, 1789, in-12 ; 4° les tomes 1 et 3 des *Tables des mémoires de l'académie des Inscriptions*. Il a été le principal rédacteur de la *Gazette d'agriculture, commerce, arts et finances*, 1770 et années suivantes, 7 vol. in-4. Il a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Verdun* et au *Journal de médecine*.

GRACIAN (Jérôme), carme déchaussé, né à Valladolid, le 6 juin 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui occasiona beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avait intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté : quelque temps après l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut le 21 septembre 1614. Ce Père a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le Père Ribera et Don Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4.

GRACIAN (Balthasar), jésuite espagnol, né à Calataiud, dans l'Aragon en 1584, mort recteur du collége de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4, et souvent réim-

primés. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paraît (dit l'abbé des Fontaines) que » cet écrivain avait plus de mémoire et » d'imagination que de jugement. Il faut » lire quantité de choses inutiles, et quel- » quefois singulières, avant de trouver » une réflexion sage et solide. En cher- » chant toujours l'énergie et le sublime, » il devient outré et se perd dans les » nues ; mais malgré une foule de pensées » décousues, obscures, impénétrables, » Gracian a des maximes rendues avec » vivacité, avec esprit, et qui renferment » un grand sens. » Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français, sont : 1° *Le Héros*, traduit par le Père de Courbeville, jésuite, Paris, 1725 ; et Roterdam, 1729, in-12. 2° L'*Homme universel*, in-12, par le même. 3° Les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot, qui se croyait un grand politique, avait traduit cet ouvrage, sous le titre de l'*Homme de cour ;* mais cette traduction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprète l'est au moins autant. 4° *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, traduites par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le Père de Courbeville en publia une seconde version, sous ce titre : *La Politique de Don Ferdinand le catholique*, Paris, 1732, in-12. 5° *L'Homme détrompé*, ou *le Criticon*, traduit par Maunory, en 3 vol. in-12 ; beaucoup moins célèbre que l'*Homme de cour*.

GRADENIGO (Pierre), doge de Venise en 1289 à 1311, découvrit la conjuration de Bajamonte Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1311. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle a présentement. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1343. C'est de son temps qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de saint Marc l'évangéliste. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1354, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

GRAEF. *Voyez* GRAAF.

GRÆVIUS (Jean-Georges), né à Naumbourg en Saxe en 1632, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique et d'histoire en 1667. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut en 1703, à 71 ans. On doit à ses recherches : 1° *Thesaurus antiquitatum romanarum*, 1694 et années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matière. Le compilateur en a oublié plusieurs, et n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant beaucoup d'obligation d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart se trouvaient difficilement. 2° *Thesaurus antiquitatum italicarum*, 6 vol. in-fol. Leyde, 1704, orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burman jusqu'au 45e volume : c'est une suite de la collection précédente. 3° Des *éditions* de plusieurs auteurs grecs et latins, d'*Hésiode*, avec des notes judicieuses et de la plus grande érudition ; de la plus grande partie des *OEuvres* de Cicéron ; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût ; de *César*, de *Suétone*, etc., et de plusieurs auteurs des derniers siècles. 4° *Syntagma variarum dissertationum rariorum*. Utrecht, 1702, in-4. 5° Cent et vingt *Lettres* en latin,

publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius était un savant poli et aimable, sans orgueil et sans suffisance. L'illustre Huet était lié avec lui, et lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans ses dissertations sur différens sujets.

* GRAF (Antoine), célèbre peintre de portraits, né à Winterthur en Suisse en 1736, fut appelé à Dresde, en 1766, avec le titre de peintre de la cour, se fixa dans cette ville, et mourut en juin 1813. Il a été regardé long-temps comme le premier artiste en portraits de l'Allemagne, et le nombre des personnes qu'il a peintes durant sa longue carrière est immense. On a gravé plus de 120 de ses portraits qui offrent une suite des savans les plus distingués parmi ses contemporains en Allemagne. On cite entr'autres le *prince Henri de Prusse à cheval*, le *peintre Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravés par Berger, Riæter, etc.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffiis*, casuiste du 16e siècle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Cassin, et grand pénitencier de Naples. On a de lui en 2 vol. in-4, divers ouvrages *sur la morale et les cas de conscience*.

GRAFIGNY, ou GRAFFIGNY D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT (Françoise), naquit à Nancy, en 1694, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite nièce du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux finit ses jours dans une prison, où l'avait fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Mme de Graffigny vint à Paris avec Mlle de Guise, destinée en mariage à M. le maréchal de Richelieu. Plusieurs beaux esprits réunis dans une société où elle avait été admise, l'engagèrent à fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, 1 vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la *Nouvelle espagnole*, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*; bagatelle qui essuya des critiques. Quelque temps après parurent ses *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le stile en est quelquefois alambiqué, et d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paraissent pas assez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes et en prose, est un de ces petits romans qu'on appelle *comédies larmoyantes*; elle est écrite avec délicatesse, et a été mise en vers français par de Longchamps et traduite en italien par Deodati. *La fille d'Aristide*, autre pièce en 5 actes et en prose, lui est fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758, à 64 ans. Quoique modeste, elle avait un amour-propre assez vif. Une critique, une épigramme lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi, prouvant par sa douleureuse situation que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan (*voy.* LA FAYETTE, GÉOFFRIN, DES HOULIÈRES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en anglais et en italien; mais elles sont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que Mme de Graffigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, dit-il, » le premier d'un abbé, et un autre abbé » plus généreux lui donna le second. » Si l'allégation est vraie, Mme de Graffigny est moins responsable des choses qu'on a trouvées dignes de critique dans ces productions : mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement. (Les *œuvres de Mme de Graffigny* ont été réunies : l'édition la plus complète de ce recueil est celle de Paris, 1788, 4 vol. in-12. Cette même dame est auteur de l'ouvrage posthume intitulé : *Vie privée de Voltaire et de M. du Châtelet*, publiée avec notes par M. A. Dubois, Paris, 1820, in-8.

* GRAHAM (George), célèbre horloger de Londres, né à Horsgills dans le comté de Cumberland, en 1675, mort en novembre 1751, fut élève du fameux Tompion. Il a inventé l'*échappement à cylindre*, qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques, et divers instrumens d'astronomie et de mathématiques, notamment le *sec-*

teur à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes. Il fit faire sous ses yeux le grand *arc mural de Greenwich*, et fut chargé de fournir les instrumens dont devaient se servir les académiciens envoyés dans le Nord pour s'assurer de la figure de la terre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs découvertes ingénieuses et importantes, principalement en physique et en astronomie.

* GRAHAME (Jacques), avocat écossais et poète, se distinguait au barreau en 1806 ; mais il renonça à cette carrière, prit les ordres dans l'église anglicane et mourut à Glascow le 30 novembre 1811. On lui doit plusieurs poèmes dans le genre descriptif, tous en vers blancs : 1° *Le Dimanche*, 1804, in-12 ; 1805, in-8, avec des corrections et des additions. 2° *Les Oiseaux d'Ecosse*, 1806, in-8. 3° *Les Géorgiques anglaises*, 1810, in-4. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétiques les préceptes et les procédés d'agriculture qu'il recommande ; mais il a inséré dans son ouvrage des épisodes qui présentent un intérêt touchant, et quelques descriptions des sites et des mœurs de l'Ecosse, qui prouvent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle.

GRAILLY (Archambaud de). *Voyez* FOIX (Pierre de).

GRAILLY (Jean de), captal de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, fut autant ennemi de la France qu'il était brave et intrépide. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français ; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier : la 1re en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre du Guesclin ; la 2e en 1372, durant le siége de Soubise. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après beaucoup de peines, et à condition qu'il ne porterait plus les armes contre la France ; mais cette condition parut si dure au captal de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN ou GRIN (Jean LE), d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conseiller et maître des requêtes de Marie de Médicis, et mourut dans sa maison de Montgeron, près de Paris, en 1642. Son aversion contre les jésuites allait jusqu'au fanatisme ; il défendit par son testament, à ses descendans, de leur confier l'éducation de leurs enfans. On a de lui : 1° *Deux décades* : la 1re contenant l'histoire de Henri IV ; et la 2e celle de Louis XIII jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. L'une fut imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'église catholique, le saint-Siége, les religieux, le concile de Trente, etc., peut imaginer de sarcasmes et d'imputations odieuses, est accumulé dans ces prétendues histoires. 2° *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mérouée jusqu'à Louis XIII*, in-fol. 3 vol., collection mal digérée. Le Grain narre désagréablement ; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc. ; il se permet des déclamations emportées et des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si Henri III eût laissé le duc de Guise en Hongrie pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque français *le roi des turbans et le turban des rois de la terre*.

GRAINDORGE (André), né à Caen en Normandie, fit le premier, dans le 16e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le père ne représentait sur la toile que des carreaux et des fleurs ; le fils y représenta des animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le *damas* blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE (André), né en 1616

à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était un philosophe, et suivait les principes d'Epicure et de Gassendi (*voyez* ce nom). Il mourut en 1676, à 60 ans. On a de lui : 1° un *Traité de la nature du feu, de la lumière et des couleurs*, in-4. 2° Un autre *Traité*, peu commun, *de l'origine des macreuses*, Caen, 1680, in-12, ouvrage rare et curieux, réimprimé par le soin de Buchoz sous ce titre : *Traités très rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12.

GRAINDORGE (Jacques), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie : mais il y joignit celle de l'astrologie; et crut avoir trouvé, par le moyen de cette dernière, le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

* GRAINGER ou GRANGER (Jacques), médecin et poète écossais, né vers 1723 à Dunse, fut d'abord attaché en qualité de chirurgien à un régiment de l'armée anglaise, sous le commandement du comte de Stair, et se livra ensuite, mais avec peu de succès à la pratique de son art à Londres. Etant allé s'établir à l'île St.-Christophe, il y mourut en 1767, après avoir publié les ouvrages suivans : *Historia febris anomalæ Batavæ annorum*, 1746, 1747, 1748, etc. in-8; une *Ode sur la solitude*; une *Traduction en vers des élégies de Tibulle*, 1758 ou 1759, avec le texte latin et des notes savantes; *la Canne à sucre*, poème en 4 chants et en vers blancs, 1764, in-4, etc. Il a laissé : 1° une *Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution*, 1769, 4 vol. in-4, 1775, 4 vol. in-8, 4e édition, 1804. Il avait laissé d'amples matériaux pour une continuation qui a été publiée par M. Mark-Noble en 1809, en 3 vol. in-8. Le mérite principal de cette histoire consiste dans l'impartialité, l'exactitude et la concision; mais on y trouve des personnages qui ne méritaient pas cet honneur.

* GRAINGER ou GRANGER (Jacques), biographe et ministre anglais du 18e siècle, vicaire de Shiplake dans le comté d'Oxford, est mort le 14 avril 1776 d'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé au moment où il administrait la communion dans son église.

GRAINSBOROUGH, un des plus habiles peintres que l'Angleterre ait produits, était né à Sudbury, dans la province de Suffolk, en 1727, et mourut à Londres le 2 août 1788. Il excellait dans divers genres, et a laissé des tableaux que les Anglais mettent à côté de ceux de Van-Dick et de Rubens.

GRAINVILLE (Charles-Joseph de LESPINE de), conseiller au parlement de Paris, savant laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné : 1° un *Recueil d'arrêts*, rendus en la 4e chambre des enquêtes, 1750, in-4. 2° *Mémoires sur la vie de Pibrac*, 1758, in-12, curieux et exacts.

* GRAINVILLE (Pierre-Joseph de), jésuite, humaniste et antiquaire, mort en 1730, à Rouen où il était né, s'adonna à l'étude des médailles, et il était parvenu à en former une collection précieuse. Il a laissé plusieurs *lettres*, *dissertations*, *remarques*, etc., sur des médailles et autres objets d'antiquités, insérés dans les *Mémoires de Trévoux*, année 1703, 1704, 1705, 1709, 1710, 1712, 1714, 1715, 1724, dans le *Journal des savans*, années 1716 et 1718, et dans le *Mercure de France*, 1723 : Saxius en a publié la liste exacte dans le sixième volume de son *Onomasticon*; mais il donne au Père Grainville le prénom de *Nicolas* qui n'est point le sien, erreur que la *Biographie universelle* si généralement exacte a reproduite. Le Père Grainville a publié sans y mettre son nom, des éditions purgées et annotées de *Suétone*, Rouen, 1717, in-12, et de *Paterculus*, Limoge, 1714, même format : cette dernière édition a été attribuée mal à propos au Père Buffier : M. Barbier, dans son *Examen critique*

des dictionnaires, explique avec beaucoup de précision comment est venue cette erreur, et il donne en même temps de plus amples détails sur le Père Grainville.

* GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), poète et littérateur, né à Lisieux le 15 mars 1760, se destina d'abord au barreau : mais cédant à son goût pour les belles-lettres, il quitta Rouen où il était avocat pour retourner dans sa patrie. Dans la retraite qu'il avait choisie, il se livra à des travaux littéraires qui ne sont point sans mérite, et passa tranquillement sa vie qui se termina le 19 décembre 1805. Ses principaux ouvrages sont 1° le *Carnaval de Paphos*, poème, Paris, 1784; 2° *Ismène et Tarsis*, roman poétique, suivi de quelques pièces fugitives de Métastase, traduites en prose, Paris, 1785, in-12; 3° *Aventures d'une jeune Sauvage*, traduites de l'italien de l'abbé Chiati, Paris, 1789, 3 vol. in-12; 4° la *Fatalité*, roman allégorique, 1791, in-12, 5° le *Vendangeur*, poème traduit de l'italien; 6° *Hymnes de Sapho*, aussi traduits de l'italien, in-18; 7° le *Remède d'Amour*, traduit d'Ovide, in-18; 8° la *Musique*, poème traduit de l'espagnol, in-18; 9° les deux premières livraisons du texte des *Monumens inédits*, traduits de l'italien de Winckelmann, 1789, in-4, dont la révolution l'empêcha de continuer la publication. Il a rédigé pendant les années 1788 et 1789 les *Etrennes du Parnasse*, familier, in-12, et a fourni une foule d'articles littéraires et de morceaux traduits de l'italien ou de l'espagnol, dans le *Journal encyclopédique*, le *Mercure* et autres ouvrages périodiques. Il a encore laissé en manuscrit un *Poème* en prose *sur la Chasse*, des traductions de *l'Araucana*, poème espagnol d'Alonzo d'Ercilla, dont on a imprimé un fragment; de l'*Italie délivrée des Goths*, du Tressin; et des *Argonautes*, poème latin de Valerius Flaccus. On lui a attribué mal à propos quelques autres ouvrages que l'on croit être de Cousin de Grainville. Grainville était membre de plusieurs académies.

* GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier Cousin de), littérateur, né au Havre le 7 avril 1746, était allié à Bernardin de St.-Pierre par le mariage d'une de ses sœurs avec cet écrivain célèbre. Après avoir fait des études distinguées d'abord à Caen, puis au collége de Louis le Grand à Paris, il embrassa la carrière ecclésiastique où il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les meilleurs orateurs de la chaire. Il composa un discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le 18e siècle?* L'académie de Besançon qui l'avait proposée couronna cet écrit. Les principes qu'il y avait manifestés lui attirèrent quelques contradictions de la part des écrivains qu'il avait attaqués; il n'en continua pas moins à les développer dans ses sermons de la manière la plus éloquente. Cependant, soit pour donner le change à ses adversaires, soit pour satisfaire un goût naturel que son état ne lui permettait guère de suivre, il travailla pour le théâtre, et lorsque la révolution fut sur le point d'éclater, il avait déjà composé plusieurs *pièces;* il avait même fait recevoir au Théâtre Français le *Jugement de Pâris* que le cours des événemens politiques empêcha de représenter. Il cessa ses fonctions ecclésiastiques qu'il reprit toutefois à la sollicitation de l'évêque d'Amiens, mais il prêta le serment exigé; s'étant livré de nouveau à la prédication, il fut persécuté, privé de sa pension et incarcéré. Alors il renonça pour toujours à l'exercice de la prêtrise, et fut contraint, pour vivre, de donner des leçons à des enfans. Après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, il fut atteint d'une maladie mélancolique qui devint bientôt une fièvre de délire. Le 1er février 1805 il était dans un violent accès, lorsqu'il se leva à 2 heures du matin par un temps très froid et se précipita dans le canal de la Somme qui baignait les murs de son jardin. C'est pendant qu'il était ainsi accablé par le malheur qu'il travaillait à son *Dernier homme*, espèce de poème en prose, d'une touche sombre, forte et originale, et qui sera toujours considéré malgré ses défauts comme une des bonnes productions de

ce genre. Bernardin de St.-Pierre publia en 1805 cet ouvrage, 2 volumes in-12, qui ne fut point remarqué. Un savant anglais éveilla le premier, en 1810, l'attention publique sur cette production, dont M. Charles Nodier a donné une seconde édition enrichie d'*observations préliminaires*, Paris, 1811.

GRAM ou GRAMM (Jean), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemark, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol.; l'*Historia deorum ex Xenophonte*, Copenhague, 1715, in-4; *Castigationes ad scolia in Thucydidis libris*, ibid. 1721, in-4; *Disputationes VIII de veteris testamenti versionis græcæ in novo testamento allegatione*, ibid. 1722, 1733, in-4, etc. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la traduction latine et une dissertation sur ce philosophe, in-4, Copenhague. Jean Moller professeur de théologie a lu à la société Scandinave de cette ville un mémoire sur la vie et les écrits de Gram, Copenhague, 1810, in-8.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il allait passer en Espagne; mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : 1° *Africæ illustratæ libri X*, in-4, 1622. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très bons détails pour la géographie. 2° *Diarium algeriense*, Ath, 1622, in-8. L'auteur avait été malheureusement à portée de bien connaître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. 3° *Antiquitates Belgicæ*, Louvain, 1708, in-fol.; ouvrage curieux et plein de recherches. 4° *Historia Namurcensis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4; elle a été effacée par celle du Père du Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en 1 vol. in-fol. On a encore de Gramaye des vers moins estimés que ses recherches.

* GRAMMONT (NOURY dit), comédien, né à la Rochelle en 1752, n'est nullement recommandable par les talens qu'il développa comme acteur : il avait obtenu quelques succès au Théâtre Français où il débuta en 1779; mais il perdit bientôt la faveur du parterre par son insolence. Il ne fut pas plus heureux au théâtre Montansier où il avait suivi Mlle Sainval. Dans tous les cas il abandonna cette carrière pour se livrer aux excès de la révolution. Il mérita si bien de ceux qui gouvernaient alors la France, qu'après avoir quitté les tréteaux, il devint chef d'état-major de l'armée révolutionnaire. Elevé avec la terreur, il tomba avec elle; il fut guillotiné en même temps que Ronsin, Hébert et d'autres démagogues du même bord, le 13 avril 1794. La révolution employait à son service les gens de toutes les conditions; mais lorsqu'ils avaient joué leurs rôles, elle brisait bien vite ses instrumens : elle ne savait rien épargner, pas même ceux qui lui avaient donné naissance.

GRAMOND ou GRAMMOND (Gabriel, seigneur de), dont le nom était Barthélemi, président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, mort en 1654. On a de lui : 1° une *Histoire de France depuis la mort de Henri IV jusqu'en* 1629, in-fol. 1643. Gramond composa son histoire en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance, son stile est quelquefois guindé, et sa latinité n'est pas toujours pure : mais en général il écrit bien, et on le lit avec plaisir, et, ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Guy-Patin, et Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la manière dont l'auteur avait parlé de lui. Les protestans ont autant élevé l'ouvrage de de Thou, qu'ils

ont déprimé celui-ci; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter. 2° Une *Histoire des guerres de Louis XIII* contre ses sujets protestans, 1626, in-4, curieuse, intéressante. Le titre est : *Historia prostratæ à Ludovico XIII, sectariorum in Gallia religionis.*

GRAMONT (Gabriel de), cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime et l'amitié de François I. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan et d'un négociateur habile.

GRAMONT (Antoine de), de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace les deux années suivantes, et commanda en Piémont, sous le cardinal de La Vallette, en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux siéges d'Arras, de Bapaume et de La Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, et à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoyá à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; et il alla à Madrid, 2 ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Gramont son fils, qui donna ces mémoires au public. *Voyez* HAMILTON.

* GRAMONT (Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse de), née à Lunéville en 1730, fut d'abord chanoinesse de Remiremont; elle épousa en 1759 le duc de Gramont; alors gouverneur de la haute et basse Navarre et du Béarn, et qui s'intitulait *souverain de Bidoult*. Sœur du duc de Choiseul ministre, du maréchal de Stainville, elle parut avec distinction à la cour de Louis XV et de Louis XVI: et quoiqu'elle fût sans orgueil, il était facile de s'apercevoir qu'elle était flattée de voir à la tête du gouvernement un parent sur lequel elle exerçait beaucoup d'influence. Elle resta en France à l'époque où d'autres furent obligés d'aller chercher un asile dans les pays étrangers : mais ses vertus ne la protégèrent point de la proscription; traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut interrogée par le terrible Fouquier-Tainville avec Mme la duchesse du Châtelet son amie : ella osa dire, *que ma mort soit décidée, cela ne m'étonne point : j'ai en quelque sorte occupé l'attention du public; et quoique je ne me sois jamais mêlée d'aucune affaire, depuis le commencement de la révolution, mes principes et ma manière de voir sont connues. Mais*, ajouta-t-elle en montrant son amie, *pour cet ange, en quoi vous a-t-elle offensé, elle qui n'a jamais fait tort à personne et dont la vie entière n'offre qu'un tableau de vertus et de bienfaisance?* Ces paroles ne produisirent aucun effet : toutes deux furent condamnées à mort et conduites à l'échafaud le 17 avril 1794. La duchesse de Gramont subit la mort avec un sang froid et un courage au dessus de son sexe.

* GRAMONT (Antoine-Louis-Raymond-Geneviève, comte de), pair de France, né à Paris en 1787, de l'illustre famille de ce nom, entra au service militaire comme volontaire à l'âge de 22 ans dans le 30e régiment de dragons. Son père, qui était avant la révolution colo-

nel d'un régiment, émigra et combattit avec les princes ; mais il mourut à Londres en 1795. Sa mère qui appartenait à la famille de Boisgelin, et qui était la nièce du cardinal de ce nom, revint bientôt en France, et pourvut à l'éducation de son fils : lorsqu'elle eut rempli cette tâche, elle entra dans une maison religieuse avec les deux filles qu'elle avait encore. Le jeune Gramont abandonné ainsi à lui-même, se voua entier à sa profession ; et à la bataille de Roab en 1809, il gagna sa première épaulette. En 1812 il était aide-de-camp du général Grouchy, pendant la campagne de Russie ; et à la bataille de la Moskova, il obtint le grade de lieutenant avec la croix d'honneur, après avoir été blessé grièvement dans cette sanglante affaire. Pendant la retraite, il donna des preuves de sa valeur ; mais sa blessure s'étant r'ouverte, il fut obligé de rester à Paris pendant les deux dernières campagnes. Après avoir habité la capitale pendant tout ce temps, il eut l'honneur d'être envoyé à Hartevelt, pour annoncer à Louis XVIII le rétablissement de sa famille sur le trône de France, fit partie de l'escorte qui ramenait ce prince, et reçut en arrivant à Paris le grade de colonel. Entré comme sous-lieutenant dans une compagnie de gardes du corps, il fut sous les ordres de son oncle le duc de Gramont, qui avait repris le commandement de son ancienne compagnie. En 1815 il présida le collége électoral des Basses-Pyrénées qui le nomma député à l'assemblée de 1815. Il vota avec la minorité. L'année suivante il fut choisi de nouveau pour présider les élections dans le même département : nommé de nouveau sous le ministère de M. de Latour-Maubourg qui remania le personnel de l'armée, le comte de Gramont resta sans emploi en 1820. Dès lors il vint siéger à la chambre des pairs où il avait été nommé par ordonnance du 6 mars 1819 ; mais il ne tarda pas à être envoyé à la Martinique pour y commander le 49ᵉ régiment. C'est sur cette plage lointaine qu'il mourut le 27 juillet 1825, pendant la cruelle épidémie qui décima a garnison du Fort-royal, et dont il fut une des premières victimes. Son *éloge funèbre* a été prononcé à la tribune de la chambre des pairs par son oncle le *duc de Gramont*, commandant la 1ʳᵉ compagnie des gardes du corps du roi : il est imprimé dans le Nº 36 du *recueil* de la chambre, année 1826.

GRAMONT. *Voyez* GRAMMONT.

GRANADO (Jacques), jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété, et par une charité active et infatigable ; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très solennellement l'octave du Saint-Sacrement, et à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui des commentaires sur la première partie de la Somme de saint Thomas.

GRANCEY (Jacques, DE ROUXEL DE MEDAVY, comte de), d'une ancienne maison de Normandie, ayant servi avec distinction sous Louis XIII en Piémont, en Flandre, en Lorraine et ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracène ; mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. Son petit-fils, Jacques-Léonore, fut maréchal de France en 1724, et mourut en 1725, ne laissant qu'une fille.

GRANCOLAS (Jean), parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, ensuite chapelain de Saint-Benoît, mourut en 1732 avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austère et singulier. Il était la terreur des jeunes bacheliers qui voulaient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parlait bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne ; mais il écrivait assez mal en français. Quoique ses ouvrages ne soient qu'une compilation des passages des Pères, des canons, d'extraits de liturgie et d'autres monumens ecclésiastiques, ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudraient avoir des matériaux pour travailler. On a

de lui : 1° *Traité des liturgies*, in-12, 1697. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle, dans les Eglises d'Orient et d'Occident. 2° L'*Ancien Sacramentaire de l'Eglise*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacremens, chez les Grecs et chez les Latins. 2° *Commentaire historique sur le bréviaire romain*, 3 vol. in-12, 1727; un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin et imprimé à Venise, in-4, 1734. 4° *Critique des auteurs ecclésiastiques*, 2 vol. in-8. 5° *De l'antiquité des cérémonies des sacremens.* 6° *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, 2 vol. in-12, Paris, 1728 : suprimée par le ministère public, à la prière du cardinal de Noailles qui n'y était pas ménagé. 7° Des *Traductions* de quelques Pères, et des *Traités* sur des matières théologiques.

GRAND (Louis LE), né à Troyes en 1588, mort en 1664 dans cette ville, où il était conseiller, a laissé un *Commentaire* estimé *sur la coutume de Troyes*, réimprimé pour la 3e fois à Paris en 1737.

GRAND (Antoine LE), philosophe cartésien, appelé par quelques-uns l'*abréviateur de Descartes*, était de Douai, et vivait dans le 17e siècle. Ses principaux ouvrages sont 1° *Institutio philosophiæ secundum principia Cartesii*, in-4, ouvrage qui a eu le sort du système qu'il développe 2° *Curiosus naturæ arcanorum perscrutator*, in-8. Il y a des choses utiles. 3° *Historia sacra a mundo condito ad Constantinum magnum*, Londres, in-8 : c'est son meilleur ouvrage.

GRAND (Marc-Antoine LE), acteur et poète français, mort à Paris en 1728, à 59 ans, était né dans cette ville le jour que Molière mourut. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les Comédiens français, ou pour les Italiens. La plupart sont oubliées. Ses *œuvres* ont paru en 1770, 4 vol. in-12.

GRAND (Joachim LE), né en 1653 à Saint-Lo, diocèse de Coutances, entra chez les Oratoriens en 1671, quitta cette congrégation 5 ans après, se chargea de quelques éducations, et devint secrétaire d'ambassade de l'abbé d'Estrée en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence, auxquelles l'abbé Le Grand n'eût part. En 1704 il fut secrétaire des ducs et pairs de France, Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime et de confiance; il fut secrétaire du département des affaires étrangères, et mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laissant plusieurs ouvrages pleins de recherches : 1° *Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, in-8. 2° L'*Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1711, in-4. Ces deux mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur et de ses alliés : l'auteur n'y discute pas la matière en homme impartial. 3° *Traité de la succession à la couronne de France par les agnats*, c'est-à-dire, pour la succession masculine directe, 1728, in-12. Cet ouvrage, savant et curieux, est très utile pour connaître une partie du droit public de France. 4° *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12 : ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de Sanderus et la réfutation de Burnet. 5° La *Traduction* du portugais en français de la *Relation historique de l'Abyssinie* du Père Jérôme Lobo, jésuite, qu'il a ornée de quinze dissertations savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4. 6° *Traduction de l'histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé Le Grand était un homme de bien, attaché aux bons principes; il écrivait d'une manière intéressante, quoique sans art et presqu'avec négligence.

* GRAND (Louis LE), né en Bourgogne en 1711, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, où il professa ensuite avec succès. Après avoir pris ses grades en Sorbonne, il se fit remarquer par sa science théologique. Il rédigea la plupart des censures portées de son temps par la faculté de théologie contre différens livres, et notamment contre l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le Père Berruyer; contre l'*Emile de Rous-*

seau, le *Bélisaire* de Marmontel. Mais, en jugeant sévèrement les ouvrages, il montra de la modération pour les auteurs; ce qui prouve que son zèle n'avait rien d'âpre. Il mourut à Issy le 20 juillet 1780. On lui doit plusieurs traités en latin : 1° un *Traité de l'incarnation du Verbe divin*, 1750, 2 vol. sous le nom de Tournely, qui fut réimprimé en 1774 en 3 vol. 2° Une nouvelle édition des *Leçons théologiques sur Dieu et ses attributs*, composées par Lafosse, préfet des études à Saint-Sulpice, et attribuée au même Tournely. Le Grand les augmenta beaucoup, et les fit paraître en 1751 en 2 vol. in-12. 3° *Traité de l'Eglise*, 1779, in-8; il n'en a publié que le 1er vol. 4° *L'Existence de Dieu*, ouvrage posthume, 1812, in-8. Ce traité comprend deux dissertations : la première, sur l'athéisme en général; la seconde, sur la preuve de l'existence de Dieu; ce devait être le commencement d'un grand ouvrage sur la religion, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer. Il fut chargé de revoir et d'enrichir de plusieurs additions le rituel du diocèse d'Auch, publié en 1751.

* GRAND (Jacques-Guillaume LE), architecte, né à Paris le 9 mai 1743, a embelli cette ville de plusieurs beaux édifices, entre autres de la *Halle aux blés*, *de la Halle aux draps*, de *l'hôtel de Marbeuf*, etc. C'est encore à lui que l'on doit la construction de l'admirable *fontaine de Jean Goujon*, plus connue sous le nom de *Fontaine des Innocens*, et la disposition du nouveau *marché de ce nom*. Le Grand est mort à Saint-Denis le 9 novembre 1807. Il a publié : 1° *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, in-4, Paris, 1799. 2° Cinq *Mémoires* sur les monumens publics, avec Molinos, architecte. 3° *OEuvres de Jean-Baptiste et de François Piranesi, sur l'architecture et les antiquités grecques et romaines*, avec la traduction française, Paris, 1800-1802, 20 vol. in-fol. Les tomes 6 et 10 n'ont pas été publiés. 4° *Le songe de Polyphile*, traduit de l'italien de Colona, Paris, 1804, 2 vol. in-12, et Parme, 1811, in-4. 5° *Les Antiquités de la France, par Clérisseau*, le texte historique et descriptif, par Le Grand, 2 vol. in-fol. Paris, 1804. 6° *Galerie antique*, ou collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antique, in-fol. Paris, 1806. M. Molinos a publié, après sa mort, *Essai sur l'histoire générale de l'architecture, par J. G. Le Grand, pour servir de texte explicatif au recueil et parallèle des édifices en tout genre, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, leur grandeur et leur singularité, et dessinés sur une même échelle par L. N. Durand*, in-fol. Paris, 1809.

* GRAND D'AUSSY (Jean-Baptiste LE), garde et conservateur des manuscrits modernes de la bibliothèque royale, né à Amiens le 3 juin 1737, entra chez les jésuites, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique à Caen. Après la suppression de cette société, il rentra dans le monde, et se livra à des recherches sur les antiquités françaises. On a de lui : 1° *Fabliaux* ou *contes des 12e et 13e siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques*, Paris, 1779, 3 vol. in-8. 2° *Contes dévots, fables et romans anciens*, pour servir de suite aux Fabliaux, Paris, 1781, in-8 : nouvelle édition augmentée d'une dissertation sur les troubadours, 5 vol. petit in-12. 3° *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, 1782 et 1815, 3 vol. in-8; ouvrage curieux, quoique la seule partie publiée ne traite que de ce qui a rapport aux alimens. 4° *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, Paris, 1788, in-8, nouvelle édition considérablement augmentée, 1795, 3 vol. in-8. 5° La *Vie d'Apollonius de Thyane*, 1808, 2 vol. in-8. 6° Plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Institut. Le Grand d'Aussy mourut presque subitement à Paris le 5 décembre 1800.

* GRANDCHAMP (N..... l'abbé de), doyen du chapitre royal de St.-Denis, fut élevé au séminaire de St.-Sulpice, fit sa licence en Sorbonne, et, immédiatement après avoir reçu les ordres sacrés, fut

fait chanoine d'Uzerche, collégiale du diocèse de Limoges. En 1785 il obtint la place de trésorier dans la cathédrale de Tulle, qui était une des dignités du chapitre, puis celle de grand-vicaire et d'official. Retiré à Versailles pendant les orages révolutionnaires, il reçut de M. de Juigné, archevêque de Paris, des pouvoirs étendus pour la direction de cette partie du diocèse qu'il administra avec M. Emery et les autres ecclésiastiques chargés du même soin. Il s'attira l'estime des fidèles et du clergé par la rare prudence avec laquelle il se conduisit. Il parvint même à obtenir la rétractation de plusieurs prêtres assermentés, et lutta avec succès contre les progrès du schisme. Lorsque l'évêché de Versailles fut institué, il devint chanoine et ensuite vicaire-général de M. Charrier de la Roche premier évêque de ce siége. En 1816, sur la recommandation de M. de Talleyrand, il fut nommé doyen du nouveau chapitre de St.-Denis, qu'il dirigea pendant 11 ans jusqu'à sa mort arrivée au commencement de 1825. Il était âgé de 83 ans.

GRANDET (Joseph), pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, naquit dans cette ville en 1646. Sa mémoire est en bénédiction pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse: il est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur : 1° Des *Vies de M. Crêtey curé en Normandie*; 2°—*de Mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy, institutrice des hospitalières de Baugé et de Beaufort en Anjou*; 3°—*du comte de Moret, fils naturel d'Henri IV*; 4°—*de M. Dubois de La Ferté, chevalier de Malte*; 5°—*de M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire*; 6° d'une *Disertation sur l'apparition de Jésus-Chrit au Saint-Sacrement*, en la paroisse des Ulmes de Saint-Florent, près Saumur, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun 1 vol. in-12. 7° Grandet a encore laissé une *Histoire ecclésiastique d'Angers*, qu'on garde en manuscrit au séminaire de cette ville.

* GRANDI (François-Louis Guido), religieux camaldule, mathématicien, antiquaire, et biographe, né à Crémone le premier octobre 1671, d'une famille distinguée, fut professeur de philosophie, d'abord à Florence, puis à Pise; ses travaux furent récompensés par l'abbaye de St.-Michel de Pise, et par la place d'intendant-général des eaux en Toscane. Il mourut le 4 juillet 1742 après avoir publié les ouvrages suivans: 1° *Geometrica Demonstratio vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4: ouvrage qui lui valut la bienveillance du grand-duc de Toscane; 2° *Geometrica descriptio theorematum hugenianorum circà logisticam, cum epistolâ ad pat. Cævam*, Florence, 1701, in-4, où l'on trouve beaucoup de considérations curieuses et nouvelles; réimprimé dans le *recueil* d'Huygens; 3° *Quadratura circuli et hyperbolæ, per infinitas hyperbolas geometricè exhibita*, Pise, 1703, in-8; 1710, in-4, qui lui attira de vives discussions avec Marchetti, son censeur; 4° *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4. Il y démontre la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires; 5° des *Recherches sur la nature et les propriétés du son*, insérées dans les *Transactions philosophiques*, année 1709, qui lui méritèrent une place à la société royale de Londres; 6° *de infinitis infinitorum infiniteque parvorum Ordinibus*, Pise, 1720, in-4, où il prend la défense de Wallis contre Varignon, mais avec trop d'aigreur; 7° *Systema del mundo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4; 8° *Del movimento delle acque trattato geometrico*; 9° *Epistola de pandectis*, Pise, 1724, 2e édition augmentée, Florence, 1727, in-4; 10° *Flores geometrici ex rhodonearum et clæliarum curvarum descriptione resultantes, una cum novi expeditissimi Mesolabii auctario*, 1728, in-4; 11° *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1759, in-8. Grandi était aussi biographe, antiquaire et même poète. Tous ses opuscules se trouvent dans plusieurs recueils et principalement dans celui de Calogera. Ses œuvres forment 44 vol. que l'on conservait à Pise dans la biblio-

thèque des camaldules. L'on peut trouver la liste de ses ouvrages à la suite de son *éloge* par Bandini, dans les *Memoriæ italorum*, tome 4, et dans les *Vitæ italorum* de Fabroni, tome 8.

* GRANDI (Antoine-Marie), barnabite, né en 1761, à Vicence, mort à Rome en 1822, fut vicaire-général de son ordre : il était entré dans la maison de St.-Charles de Cattinari à Rome, et obtint de rester dans cette ville pour raison de santé, lorsque les étrangers en furent chassés pendant la première révolution. Il avait des connaissances très étendues, faisait partie de la religion catholique, et lut dans cette société six *mémoires* sur des matières d'érudition et de critique sacrée : il s'était proposé de répondre à plusieurs difficultés proposées par les incrédules, et il le fit avec un talent qui lui mérita la reconnaissance des gens de bien : il avait entrepris une version littérale des *psaumes*, mais il n'en a traduit que deux en vers. On a encore de lui une *notice sur le Père Marcien Fontana*, frère du cardinal de ce nom, sur lequel il avait également préparé une *notice* semblable qu'il devait placer à la tête des *œuvres* posthumes de ce savant religieux. Il a publié une *oraison funèbre du cardinal Gerdil*, Macerata, 1802, in-4, et fut l'éditeur des volumes 16-19 de la seconde édition, in-4, de la collection des *œuvres* de cet illustre cardinal, publiées en 1819. Grandi était consulteur de l'inquisition des rites, et pour la correction des livres orientaux. On trouve dans les *Mémoires de religion*, *de morale et de littérature* de l'abbé Baraldi, une *notice* très intéressante sur ce savant.

* GRANDIDIER (Philippe-André), historien ecclésiastique, savant chanoine de Strasbourg, né dans cette ville le 9 novembre 1752, mort à l'abbaye de Lucelle le 11 octobre 1787, d'une maladie inflammatoire causée par l'excès du travail. Il avait eu pour protecteur le cardinal de Rohan, et fut successivement chanoine du grand-chœur de sa ville natale et historiographe de France. Il a publié : 1° *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, 1777 et 1778, 2 vol. in-4. Il devait y avoir 8 vol. 2° *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, 1782, in-8. 3° *Vues pittoresques de l'Alsace*, 1785, in-4, sept livraisons, avec planches. 4° *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, in-4, tom. 1 : il n'a paru que ce volume ; cet ouvrage lui ayant attiré des persécutions de la part de ses confrères, il y renonça. 5° *Mémoires pour servir à l'histoire des poètes du 13e siècle, connu sous le nom de Minnesingers.* 6° Un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets curieux ou intéressans, dans les journaux de France et d'Allemagne. Il a fourni à l'abbé Godescard des notes pour une nouvelle édition des *Vies des Saints.* Il était un des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra.* Don Grappin, chanoine de Besançon, a fait son éloge historique, Strasbourg, 1788, in-8. Grandidier faisait partie de 21 académies.

GRANDIER (Urbain), né à Rovère près de Sablé, avait été nommé curé et chanoine de Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'un prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés. Urbain Grandier, fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des Ursulines, avait plus d'esprit et de feu que de religion et de mœurs. M de La Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avait condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit *à divinis* dans le diocèse pour cinq ans, et pour toujours dans la ville de Loudun, où il menait une vie scandaleuse. Il y avait quelques années qu'il entretenait une fille, assez heureuse encore dans ses déréglemens pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un *Traité contre le célibat des prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, écrit de sa main, et qu'il avoua être de lui. Ses désordres avaient extrêmement prévenu contre lui, quand les nouvelles Ursulines l'ayant reu-

voyé furent assaillies par des spectres et des fantômes qui apparaissaient dans leur convent. Grandier ne put convaincre l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusait. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque temps après, M. de Laubardemont, conseiller d'état, se trouvant à Loudun, dont il venait faire démolir le château, Mignon, directeur des Ursulines l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitans, qui avaient plus d'une raison de ne pas aimer le curé ; et pour lui faire mieux comprendre jusqu'où allait la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il était l'auteur de la *Cordonnière de Loudun* (libelle infâme contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, il se rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté et conduit à Angers. Les possessions devinrent plus violentes que jamais, et Grandier, sur le témoignage constant et uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. La procédure avait duré sept mois. Le 18 octobre 1634, on le conduisit au lieu du supplice, et il aima mieux mourir sans confession[1], que de se confesser à un des religieux de St.-François, qu'on avait nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses ennemis. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cette affaire, peuvent consulter deux ouvrages : 1° L'*Histoire des diables de Loudun*, un vol. in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, et composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande ; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle manière cette affaire est traitée. 2° L'*Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par M. de La Menardaye, prêtre, 1719, in-12 : c'est une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mésnardière a faite du livre de Duncan) Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés et difficiles à expliquer. Ce qui doit surtout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que pour adopter entièrement le récit de l'auteur calviniste, il faudrait supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition (*voyez* GOFRIDY). Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'était pas coupable de sortilége, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort ; ils ont cru que la justice divine s'était servie des passions de ses ennemis, qui lui imposèrent un crime qu'il n'avait pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres. On a de Grandier l'*oraison funèbre de Scévole de Ste.-Marthe*, Paris, 1629 ; *Factum de Grandier pour sa défense*, etc.

GRANDIN (Martin), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de théologie* en 6 vol. in-4, publié après sa mort par l'abbé d'Argentré en 1710 et 1712, et bien reçu du public. Il est intitulé : *Opera theologica*. L'abbé Grandin joignait à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir. Il parlait aisément, purement, et écrivait de même.

* GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste FAUCHARD DE), comédien français, naquit à Paris en 1737 de Pierre Fauchard, chirurgien. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1762, et se fit remarquer dans la défense de plusieurs causes, notamment dans celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille ; mais s'étant déclaré contre le parlement Maupeou, il éprouva quelques désagrémens qui le décidèrent à quitter la France. Il se retira à Bruxelles avec sa femme et il embrassa l'état de comédien, pour lequel il avait beaucoup de goût. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de province, particulièrement à Bordeaux et à Marseille, il re-

vint à Paris en 1790, et fut reçu au Théâtre-Français, où il débuta par les rôles d'*Arnolphe* de l'*Ecole des femmes*, de *Francaleu* de la *Métromanie*, du *Commandant* du *Père de famille*, fut applaudi dans les rôles à manteau, tels que ceux de l'*Avare*, de *Géronte* dans le *Dissipateur*, de *Chrysale* dans les *Femmes savantes*. En 1806, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire, et membre de la 4ᵉ classe de l'Institut. Il devint en 1816 membre de l'académie royale des beaux-arts, et mourut à Paris le 24 mai de la même année. Il était admis dans les plus brillantes sociétés de la capitale, et avait tout ce qu'il fallait pour s'y faire estimer. On a de lui le *Savetier joyeux*, opéra comique en un acte, non représenté, 1759, in-8.

* GRANDPRÉ (Frédéric-Vincent Darut de), grand-vicaire de l'évêque de Voison, naquit à Valréas le 21 janvier 1738, d'une famille distinguée du comtat Venaissin. Après avoir reçu une éducation soignée, il vint terminer ses études ecclésiastiques au séminaire de St.-Sulpice à Paris. Nommé grand-vicaire au sortir de cette maison, il occupa dès lors les loisirs que lui laissaient les affaires de son diocèse par des travaux scientifiques; il s'adonna surtout aux mathématiques, à l'histoire, à la géographie et à l'économie rurale. En 1789 on le vit embrasser les principes de la révolution française, et il présidait en 1792 l'assemblée représentative de Carpentras. Il eut bientôt à gémir des excès et des crimes qu'entraina l'application des principes auxquels il avait donné imprudemment son approbation : aussi s'empressa-t-il de se retirer de cette scène orageuse, où il avait fait entendre inutilement quelques paroles de sagesse. Dans sa retraite il continua de se livrer à ses études favorites. En 1799 il devint membre du conseil général, et président du canton de Valréas, et mourut dans son lieu natal le 11 décembre 1809. Il avait composé plusieurs *mémoires* très importans sur différens sujets d'économie politique : on y trouve des vues profondes exprimées avec clarté et précision. Parmi ses papiers on a rencontré aussi des *manuscrits* intéressans sur quelques points historiques, sur les sciences exactes et sur quelques projets d'amélioration dans le mode administratif de son canton. Il avait deux frères, François-Joseph Darut, baron de Grandpré, lieutenant-général, né à Valréas en 1726, et mort à Charleville en 1792 : il est auteur de *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire français est susceptible*, 1787, in-8, 1789, 3 vol. in-8 : un autre de ses frères est mort maréchal de camp.

GRANDVAL (Nicolas Racot de), né à Paris en 1676, mort dans cette ville en 1753, à 77 ans, est auteur de quelques *comédies* et du *poème de Cartouche*, in-8, fig., qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

* GRANDVAL (Charles-François Racot de), célèbre acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1711, débuta dans cette ville à l'âge de 18 ans par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de *Campestran*, et y obtint un succès extraordinaire. Après avoir rempli pendant quelques années les seconds rôles tragiques, il succéda à Dufresne, dans le premier emploi, avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées même par Le Kain : il jouait en même temps, dans la comédie, les petits-maîtres et les caractères avec un rare talent. Un grasseyement assez fort, mais auquel on s'habituait facilement, était le seul défaut qu'on pût reprocher à cet acteur. Laharpe parle ainsi de lui dans sa correspondance. « Bellecourt succéda à Grandval : » mais il s'en fallait de beaucoup qu'il » en approchât. Il n'en avait ni la finesse, » ni la grâce, ni les manières délicates, » ni surtout cette noblesse naturelle qui » a distingué Grandval, le seul de tous » les comédiens qui, sur la scène, ait eu » l'air d'un homme du monde. » Il renonça au théâtre à l'âge de 50 ans. Il cultivait la poésie par délassement; on lui attribue quelques pièces de société, très graveleuses : plusieurs sont insérées dans le *Théâtre de campagne*, Paris, 1758, in-8. Il mourut à Paris le 24 décembre 1784.

* GRANELLI (Jean), jésuite et célèbre prédicateur italien, né à Gênes en 1703, fut nommé professeur de théologie à Modène, et mourut le 3 mars 1770. Il a laissé : 1° *Lezioni morali*, *historiche*, *critiche e cronologiche sul Genesi*, etc. Parme, 1766; Modène, 1768 et 1770. Cette dernière édition est augmentée de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet sur l'Ecriture sainte. 2° *Carême et panégyriques en italien*, Modène, 1771, 2 vol. in-4. 3° *Discours et poésies modernes*, 1772, in-4. On y trouve quatre tragédies de l'auteur, *Sedecia*, *Manassé*, *Dione* et *Seila*, qui avaient été imprimées séparément et traduites en diverses langues. — Il ne faut pas le confondre avec Charles GRANELLI, autre jésuite italien, mort à Vienne en 1740, auquel on doit : *Appendicula ad nummos coloniarum, per A. Vaillantium editos, etc. : Appendicula ad nummos Augustorum et Cæsarum, ab urbibus græcè loquentibus cusos quos A. Vaillantius collegerat*, etc. ; *Topographia Germaniæ austriacæ;* livre estimé qui a eu plusieurs éditions. La plus complète est celle de Vienne, 1759.

GRANET (François), diacre né en 1692 à Brignolles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connaître avantageusement. Il travailla aux journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont : 1° la *traduction* de la *Chronologie de Newton*, 1728, in-4. 2° Un *Recueil de remarques sur les tragédies de Corneille et de Racine*, 2 vol. in-12. 3° Plusieurs volumes du journal intitulé : *Bibliothèque française*. 4° Plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* et des *Observations sur les écrits modernes :* feuilles périodiques, auxquelles l'avait associé l'abbé des Fontaines (*voy.* ce mot). Les défauts et les qualités des deux critiques étaient les mêmes : du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité et d'humeur. 5° L'édition des *OEuvres de Launoy*, Genève, 1731, en 10 vol. in-fol., avec la préface, la vie de l'auteur, et un *Launoyana :* morceaux curieux, et dont le stile montre que l'auteur était bon humaniste. *Voy.* LAUNOY (Jean de).

GRANET (Jean-Joseph), censeur royal, et ancien avocat au conseil, était d'Aix, et mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736, in-folio, avec figures; redonnée par l'abbé Péreau en 1756. Il avait de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avaient point nui aux études propres à son état.

* GRANET (François-Omer), conventionnel, était avant la révolution commerçant à Marseille où il est né en 1755 : il adopta les nouveaux principes avec exaltation. Marseille ayant été en 1789 le théâtre de graves désordres, une enquête fut ordonnée, et Granet fut accusé d'avoir été l'un des principaux moteurs de ces troubles. Mirabeau arrêta les suites de cette affaire qui, dans toute autre époque, auraient été très fâcheuses pour les coupables. Granet, au lieu d'être puni, fut récompensé : il devint administrateur des Bouches du Rhône et membre de l'Assemblée législative. Pendant la session de cette assemblée, il manifesta les mêmes principes, traita son collègue Blangilly de contre-révolutionnaire ; et, lorsque les fédérés de Marseille vinrent à Paris dans le but de renverser le trône, il fut un de leurs chefs et eut la part la plus active à la journée du 10 août. Chacune des actions de Granet était un gage de patriotisme aux yeux des révolutionnaires; aussi fut-il réélu à la Convention. Il y vota la mort du roi sans sursis ni appel. Adjoint au comité de salut public avec Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, il quitta ce poste pour revenir siéger au plus haut sommet de la Montagne. Là il se fit remarquer parmi les plus tenaces supports du système démagogique, par la violence de ses motions et par le cynisme de son maintien. On le vit toutefois s'élever avec indignation contre les atrocités qui souillaient le Midi, et provoqua de sévères mesures contre

Jourdan, *Coupe-tête*, qui commandait alors la gendarmerie d'Avignon. Lorsqu'après la révolution du 9 thermidor, Fréron proposa de démolir l'hôtel de ville, Granet s'écria que *les pierres de Paris n'étaient pas plus coupables que celles de Marseille; qu'il fallait punir les individus et ne rien démolir*. On assure que c'est à son influence que Marseille doit la conservation de son port qu'on voulait détruire pour punir cette ville de son insurrection contre la Convention en 1793. Ce fut vers ce temps que Barras et Fréron dénoncèrent Granet comme auteur des troubles qui agitaient le Midi : de son côté Granet accusa ses dénonciateurs de dilapidation et de concussion pendant leur mission de 1793 dans les départemens des Bouches du Rhône et du Var : ces deux accusations n'eurent pas de suite; mais le 5 avril 1795 Granet fut compris au nombre des chefs qui avaient ameuté le peuple des faubourgs et qui l'avaient conduit contre la Convention, sous prétexte de demander du pain; il ne fut décrété d'accusation qu'après la seconde insurrection du 1er prairial. L'amnistie qui termina la fin des travaux de la Convention le rendit à la liberté. De retour à Marseille, il fut maire de cette ville, et on lui doit la justice de dire qu'il remplit ces dernières fonctions avec probité : il rendit même à plusieurs émigrés d'assez importans services. Pendant les cent jours il fut nommé membre de la chambre des représentans. La loi du 12 janvier 1816 le força de quitter la France. Il s'était retiré à Bruxelles; mais après deux années d'exil, il a été rappelé par l'ordonnance royale du 25 décembre 1818. Il est mort le 10 septembre 1821 d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il fit imprimer en 1792 une brochure intitulée : *Rapport et projet de décret sur les consulats de France en pays étranger, présenté au nom du comité de marine*, Paris, in-8.

GRANGE (Jean de LA), d'une ancienne famille du Beaujolais, se fit bénédictin et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état, et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avait parlé durement du vivant du roi son père, et il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE (François de LA). *Voy.* MONTIGNY.

GRANGE (Louis-Joseph de CHANCEL DE LA), né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisait dès ses plus tendres années les poètes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune La Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite *comédie* en 3 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de 9 ans lui fit un nom. Il y avait dans cette pièce plus de satire que de talent. Mme de La Grange, devenue veuve, et espérant bien des talens de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avait apporté de Bordeaux une tragédie intitulée : *Adherbal* ou *Jugurtha*, que Racine ne dédaigna pas de corriger. Il parvint à la faire représenter; et ce drame, sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poète, qui n'avait que 16 ans. De nouvelles pièces augmentèrent sa réputation, et (La Grange-Chancel fut un de ces poètes qui brillèrent sur la scène pendant les 30 années qui s'écoulèrent depuis la mort de l'auteur *d'Athalie* jusqu'aux premiers chefs-d'œuvre de Crébillon, et cependant aucune des dix tragédies qu'il donna à cette époque n'est restée au théâtre : il en est de même de ses six opéras, et on ne lit guères davantage ses poésies diverses). Mais ce qui le fit le plus connaître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé : *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur

de ces odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir : il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier, et conduit aux îles Ste.-Marguerite. Ses talens et sa gaîté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poète, ingrat, fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une ode au duc d'Orléans, contre lequel il avait écrit ses *Philippiques*. Il y avouait sa faute et peignait son repentir. Ce prince lui accorda la permission de se promener quelquefois ; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortaient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque, qui le conduisit au port de Ville franche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes la protection du roi d'Espagne, La Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les Etats-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniat le 27 décembre 1758. Il travaillait depuis longtemps à une *histoire du Périgord*. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses *manuscrits* aux chanoines réguliers de Chancellade. On a publié les *OEuvres de La Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs opéras et des poésies diverses. « Ses plus grands succès, dit un critique, » ont été précisément dans le genre qu'il » aurait dû s'interdire. Ses *Philippiques* » sont aussi pleines d'énergie que de fiel » et d'atrocité. On a voulu l'excuser par » la vérité du tableau. Mais est-il per- » mis de tracer de tels tableaux, quelque » ressemblans qu'ils soient, quand il n'y » a que du scandale et aucun bon effet à » en attendre ? » (Les *Philippiques* ont été réimprimées plusieurs fois; les meilleures éditions sont celles de Paris, 1795, in-12, et de Bordeaux, 1795, in-8.)

GRANGE. *Voyez* RIVET DE LA (dom Antoine).

GRANGE, (N. de LA), d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin ; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la faible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses comédies, telles que les *Contre-temps*, l'*Italien marié à Paris*, et la *Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Ecossaise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs *traductions* : 1° Celle du *Roman d'Adrienne*, en 2 vol. in-12. 2° Celle d'un mauvais roman anglais, intitulé : *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. 3° Enfin il mit en vers de huit syllabes *le Phaéton renversé*, poëme allemand, où il y a des grâces et de la gaîté. La Grange travaillait facilement ; mais les malheurs qu'il amena lui-même sur sa vie l'obligèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité à Paris, en 1767.

GRANGE (N. de LA), parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parens, devint gouverneur des fils de M. le baron de Holbach, et mourut en 1775, à 37 ans. Il donna en 1768 une bonne traduction de *Lucrèce*, 2 vol. in-8 et in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition et d'une critique saine. Il travailla ensuite à une version de *Sénèque*, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à quelques endroits près, fidèle, élégante et précise. On a encore de lui une édition des *Antiquités*

de la Grèce de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

* GRANGE (J.-B.-A.), littérateur, né à Marseille le 9 février 1795, mort dans la même ville le 23 février 1826, se destina de bonne heure au notariat que son père exerçait aussi; en même temps il cultivait les muses, et en moins de deux ans son nom fut proclamé quatre fois dans les concours publics de poésie et d'éloquence : les académies de Marseille, de Lyon, et d'Aix s'empressèrent de l'associer à leurs travaux. Il publia en 1824 des *Essais littéraires*, 2 vol. in-18, et cet ouvrage qu'il destinait à ses parens et à ses amis lui valut d'honorables suffrages dans les journaux de Paris (*Revue encyclopédique*, tom. 22, p. 454, article de M. Mauveil). Sa poésie est douce; son éloquence est persuasive; son stile, tantôt brillant, tantôt gracieux est toujours éloquent et facile; on voit qu'il écrit pour le plaisir d'écrire. Le premier volume de ses *Essais* contient 16 *élégies*, 13 *épîtres*, 7 *prosopopées et odes*, la *Pudeur*, *poème*, et 4 *soirées poétiques* : le deuxième, 4 *éloges*, (de l'*abbé Féraud*, de *M. Poivre*, de *Vauvenargues*, de *Belzunce*); un *essai sur les romans*; un *essai sur le sonnet*, et son *discours de réception* à l'académie de Marseille.

* GRANGE (LA). *Voyez* LAGRANGE.

* GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), né à Bordeaux en 1750, fut d'abord avocat : il était substitut du procureur du roi dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il fut député par son département à l'Assemblée législative, et ensuite à la Convention avec Gensonné, Guadet et Vergniaud; et s'il n'y apporta pas les mêmes talens que ses collègues, il les surpassa par la démagogie et l'extravagance de ses opinions. Il débuta par demander avec Couthon que dans ses communications avec le roi, l'Assemblée supprimât la dénomination de *sa majesté*, et de *sire*; il s'attacha ensuite à persécuter les membres de la famille royale, les émigrés, les nobles, les prêtres, etc.; il osa prendre la défense de Jourdan, dit *Coupe-tête*, brigand qui avait inondé de sang la ville d'Avignon; et parla aussi en faveur des soldats suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères, pour avoir pris part à la révolte de Nancy qui causa la mort du jeune Desilles. C'est à cette époque que les jacobins, pour honorer ces galériens, qu'on avait amnistiés se coiffèrent dans leur club d'un bonnet rouge. Grangeneuve fut le premier qui eut assez d'impudence pour se montrer à l'Assemblée avec ce bonnet sur la tête; il fut, à la vérité, accueilli par des huées presque générales, mais le bonnet rouge n'en fut pas moins popularisé. Grangeneuve montra bientôt que son audace ne tenait nullement au courage; car ayant insulté son collègue Jouaneau, il en reçut des coups de bâton et des soufflets, et il s'en vengea en dénonçant lui-même sa fâcheuse aventure à l'Assemblée, qui envoya Jouaneau à l'Abbaye; mais il en sortit bientôt après. Intimement lié avec Chabot et Bazire, il forma avec eux le projet de se faire assassiner, pour augmenter la haine du peuple contre la cour, qui serait accusée de ce meurtre : ce dévouement patriotique se borna à une simple délibération. Grangeneuve contribua par ses discours à la funeste journée du 10 août; mais sa timidité l'empêcha de paraître parmi les assaillans. Les horribles scènes qui se passèrent alors firent sur lui beaucoup d'impression, et il devint tout à coup aussi modéré qu'il s'était montré fanatique et exagéré. Il le fut même plus que ses collègues, car il ne vota pas la mort de Louis XVI, et se borna à demander sa détention jusqu'à la paix. Son opinion est trop remarquable pour que nous ne la citions pas : « Quelque infinis, » dit-il, que soient nos pouvoirs, je ne puis » pas même y supposer le pouvoir extraor- » dinaire d'accuser et de condamner sou- » verainement à mort l'individu détrôné » depuis cinq mois. Je suis bien sûr au » moins que je n'ai jamais accepté cette » prétendue fonction. Je ne puis d'ail- » leurs me dissimuler qu'à ce jugement » criminel du souverain participeraient » un trop grand nombre de nos collègues » qui ont manifesté, avant le jugement, » des sentimens incompatibles avec l'im-

» partialité d'un tribunal, et qu'on a mis » en œuvre autour de nous tous les moyens » d'influence possible pour arracher à la » Convention nationale une sentence de » mort. Dans de semblables circonstan- » ces je pourrais moins que jamais accep- » ter et exercer le pouvoir criminel sou- » verain qu'on nous attribue. Réduit par » conséquent à prendre uniquement des » mesures de sûreté générale, je déclare » que s'il m'était démontré que la mort » seule de Louis pût rendre la république » florissante et libre, je voterais pour la » mort; mais comme il est au contraire » démontré à mes yeux que cet événe- » ment peut amener les plus grands » maux sans produire aucun avantage » réel; que jamais la liberté d'un peuple » n'a dépendu de la mort d'un homme, » mais bien de l'opinion publique et de » la volonté d'être libre, je ne voterai pas » pour la mort, fussé-je même du nom- » bre de ceux qui pensent qu'il y a autant » de danger à laisser vivre Louis qu'à le » faire mourir; la prudence me comman- » derait encore de rejeter les mesures ir- » réparables, pour qu'on puisse, dans » toutes les circonstances, opposer aux » projets de nos ennemis ou son existence » ou sa mort. Je suis d'avis de la déten- » tion. » Enveloppé le 31 mai 1793 dans la proscription contre les Girondins, il s'enfuit à Bordeaux; il y fut arrêté et conduit à l'échafaud, le 21 septembre de la même année; il était alors âgé de 43 ans.

GRANGER (Tourtechot), voyageur français, natif de Dijon, exerça la chirurgie dans plusieurs villes du royaume, notamment à Marseille et à Toulon, pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux espagnols qui lui offrirent la place de chirurgien major de leur hôpital. Revenu en France dans l'espoir d'être nommé chirurgien-major d'un régiment, il fut trompé dans son attente. Il accompagna le consul français au Caire, visita Candie, Chypre, la Caumanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut en revenant, à deux journées de Bassora, vers l'an 1733. Il a laissé des relations de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1745, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une *préface historique*, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANGER. *Voyez* GRAINGER.

* GRANGERET DE LA GRANGE, ancien chef de division à la préfecture de la Seine, et doyen des employés de cette administration, mort dans le mois d'août 1827 à l'âge de 70 ans. Ami des lettres qu'il cultivait avec délices, ami des arts qu'il avait pratiqués avec succès, il fut la bienfaisance en action. Employé, dès leur formation dans les administrations départementales, il se concilia la confiance de ses supérieurs. Religieux à une époque d'impiété, il favorisa de tout son pouvoir le rétablissement du culte, et fit rendre aux convois funèbres la pompe dont ils avaient été dépouillés. Dans des temps de triste mémoire, il rendit de grands services, et lorsqu'il ne pouvait point empêcher le mal, il parvenait souvent à l'adoucir. Le savoir de Grangeret était immense : il avait des connaissances universelles. Il inséra dans l'*Encyclopédie méthodique* plusieurs articles sur les arts. La scène lyrique accueillit un de ses poèmes. Sa mémoire était si facile qu'elle avait retenu tous les textes des Ecritures saintes. Il a traduit en vers un grand nombre de psaumes, et a publié quatre livres d'*odes sacrées*. — Son fils Jean-Baptiste-André Grangeret de la Grange est un de nos orientalistes les plus savans.

* GRANGIER (Pierre-Joseph), ancien avocat et subdélégué de l'intendance du Berry, né à Sancerre, en 1758, fut député du tiers état de sa province aux Etats-généraux de 1789, et il se déclara ouvertement en faveur de la religion et de la monarchie: il vota avec la minorité et en signa toutes les protestations collectives. Le jour même où le roi accepta la nouvelle constitution, il publia un écrit plein de sagesse et de modération,

où il signala les défauts du nouveau système politique, de manière à faire prévoir les malheurs qui devaient en résulter pour la France. Il vécut ensuite éloigné des affaires jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut nommé membre de l'administration du département du Cher, puis député au conseil des Cinq-cents. Au retour du roi, il fut anobli, et il reçut en 1816 la croix de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, en considération des services qu'il avait rendus au roi pendant la révolution. Il est mort en 1821.

GRANJON (Robert), célèbre graveur, et fondeur de caractères d'imprimerie, florissait vers le milieu du 16e siècle. Il exerça d'abord son talent à Paris où son père était imprimeur; il se rendit ensuite à Lyon, et grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie où il s'appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, et revint enfin à Paris où il perfectionna les caractères grecs.

GRANMONT, chef des flibustiers, était gentilhomme, et né à Paris dans le 17e siècle. Avec des qualités qui auraient pu l'élever aux premiers honneurs de la guerre, il avait tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès, la cruauté et l'irréligion jusqu'où elles peuvent aller. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville était aux Espagnols, et Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandait le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avait faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche, et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, parce qu'on se défiait de lui et qu'on était outré de sa barbarie, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de St.-Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avait armé un navire, où il mit environ 180 hommes, et avait mis en mer dans le mois d'octobre 1686; mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étaient devenus.

* GRANT (Charles), membre de la chambre des communes et président du conseil de la compagnie des Indes orientales, né en Ecosse l'an 1746, partit de bonne heure pour l'Asie où il obtint un emploi. En 1787 il fut nommé par lord Cornwallis président de la division du commerce à Calcuta, et séjourna dans les Indes pendant plus de 20 ans : mais sa santé s'étant affaiblie ainsi que celle de sa famille, il revint en Angleterre en 1790 et fut 4 ans après l'un des directeurs de la compagnie : il en devint vice-président et président pendant près de 6 ans. Nommé en 1802 membre de la chambre des communes, il y siégea jusqu'en 1819. Il mourut à Londres en 1823. Grant était religieux et philanthrope. Il fonda plus de 150 écoles primaires dans les montagnes de l'Ecosse, et faisait partie de toutes les sociétés qui ont été créées pour l'affranchissement des Noirs, pour la propagation de la religion chrétienne dans les Indes, la distribution de la Bible aux pauvres, etc. On n'a de Grant qu'un seul ouvrage intitulé : *Observation on the state of society amoneq the asiatic subjects of great Britain*, imprimé en 1797 aux frais et pour l'usage de la chambre des communes. L'éloge de Grant a été publié par le pasteur Daniel Wilson.

GRANVELLE. *Voyez* PERRENOT.

* GRANVILLE (George), baron de Landsdown, poète et homme d'état, né en 1667, s'était fait remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois élu député, il fut nommé, sous la reine Anne, secrétaire de la guerre, et peu après élevé à la dignité de pair. Il devint aussi membre du conseil privé et trésorier de la reine. Il perdit ses places sous George I, et fut mis à la Tour en 1715, pour quelques démarches imprudentes qui le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration qui tendait à favoriser la descente du prétendant



en Angleterre. Relâché un an après, il passa en France, où il séjourna plusieurs années. Il se retira ensuite dans sa famille, et mourut en 1735. Il cultivait les lettres, et a publié lui-même une collection de ses *œuvres*, 1732, 2 vol. in-4. Ses vers sont faibles ; sa prose vaut mieux. Le docteur Warten cite comme d'excellens morceaux ses *Observations sur Burnet*, et *sa Défense de la justification de sir Richard Granville.*

GRAPHÆUS ou SCHRIVER, en latin *Scribonius* (Corneille), imprimeur et bon littérateur, né à Alost, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits *poèmes* au public, à l'occasion des événemens mémorables arrivés de son temps, et des *églogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 77 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Églogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1536, in-12.

GRAS (Louise LE), fille de Louis de Marillac, frère du garde des sceaux et du maréchal de ce nom, fut infiniment plus recommandable par ses vertus, que par sa naissance. Ayant épousé Antoine Le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors que s'étant mise sous la conduite de St.-Vincent de Paule, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens qu'il fit surtout à Paris. Elle fonda conjointement avec lui la congrégation des *Filles de la charité*, dites aussi *Sœurs-grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplièrent beaucoup en peu de temps. Elles ont plus de 300 établissemens tant en France qu'en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être » n'est-il rien de plus grand sur la terre, » dit Voltaire, que le sacrifice que fait » un sexe délicat, de la beauté et de la » jeunesse, souvent de la haute naissance, » pour soulager dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, » dont la vue est si humiliante pour notre » orgueil et si révoltante pour notre dé» licatesse. » On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme, mais le même homme se trompe en ajoutant que *cette congregation si utile est la moins nombreuse*. Ce que nous venons de dire prouve le contraire. Les enfans trouvés ressentirent aussi les effets de la charité de Mme Le Gras. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor, pour servir de retraite à ces infortunés. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement en 1662, à 71 ans. On peut consulter sa *Vie*, écrite par Gobillon, in-12. Les Sœurs de la Charité ont donné des preuves éclatantes de fermeté et de religion durant la révolution de France ; elles essuyèrent en 1791 les traitemens les plus indignes et les plus cruels, plutôt que de communiquer avec les prêtres apostats et schismatiques. « Ces infortunées » filles (dit M. Burke dans la séance du par» lement d'Angleterre, le 6 juin 1791), » consacrées aux devoirs les plus subli» mes de la religion et de l'humanité » souffrante, ont été traînées dans les rues » et frappées de verges *par les souverains » de la nation française* ; et cela parce » que le prêtre, dont elles avaient reçu la » communion, ne s'était pas soumis au » *test*. Cette insulte faite aux mœurs, » qui aurait trouvé des vengeurs dans les » pays les plus barbares, n'a été ni pu» nie ni même censurée, et on nous vante » la tolérance d'un pays où l'on se souille » de pareils excès ! » *Voyez* VINCENT DE PAULE. Sa *Vie* écrite par Gobillon, 1676, a été revue et augmentée par M. Collet, Paris, 1769, in-12.

GRAS (Antoine LE), né à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talens et ses mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha surtout à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Nous avons de lui : 1° Les *Vies des grands capitaines*, traduites en français du latin de Cornélius Népos, 1729, in-12. 2° *Ouvrages des saints Pères qui ont vécu du temps des apôtres*, traduits avec des notes, 1717, in-12, et réimprimés en 1749, sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidèles. L'auteur mourut en 1751, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques LE GRAS, avocat à Rouen, sa patrie, mort vers

1600, dont on a en vers français la *traduction* de l'ouvrage d'Hésiode, qui a pour titre : *Les OEuvres et les jours*.

* GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant-général de marine, naquit en 1723. Après avoir successivement et rapidement passé par tous les grades, il fut nommé, en 1779, chef d'escadre, et partit de Brest avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates, pour aller joindre le comte d'Estaing à la Martinique. Le 6 juillet il se trouva au combat de la Grenade ; mais il n'y prit part qu'à la fin de l'action, ce qui sauva l'amiral Byron d'une entière défaite. On attribua dans le temps ce retard de la part de Grasse à une injuste jalousie de son général ; quant à lui, il en accusa les vents ; les gens impartiaux n'y virent que son impéritie. Il assista l'année suivante, aux combats du 17 avril, 15 et 19 mai que Guichen livra à l'amiral anglais Rodney. La campagne étant finie, il retourna à Brest, qu'il quitta encore le 20 mars 1781. Il était à la tête de 20 vaisseaux de ligne et de l'escadre de Suffren (qui faisait voile pour l'Inde), et en même temps il escortait plusieurs flottes marchandes dirigées vers les îles de l'Amérique. Dans sa route et près des attérages de la Martinique, Grasse rencontra l'amiral Hood avec des forces très inférieures aux siennes, et qu'il aurait pu anéantir. Le combat fut assez vif ; mais l'amiral anglais sut combattre, faire assez de mal, et se retirer avec une perte peu considérable. Le 2 de juin de la même année 1781, il contribua à la prise de Tabago, et s'étant ensuite rendu sur les côtes de l'Amérique septentrionale (à présent les Etats-Unis), il battit l'amiral Graves, qui portait à bord de son escadre des troupes pour secourir l'armée anglaise. C'est la seule victoire qui appartient exclusivement à Grasse. Le général Cornwallis s'était pendant ce temps retranché à York-Town ; mais les généraux Washinghton, Rochambeau et La Fayette, secondés par l'escadre de de Grasse, le forcèrent de capituler, et ce triomphe décida de la liberté de l'Amérique insurgée. Ayant fait voile pour les Antilles, et réparé la flotte à la Martinique, l'amiral de Grasse en partit le 5 janvier 1782 avec 6,000 hommes, commandés par Bouillé. Débarqués dans l'île de Saint-Christophe, ils attaquèrent le fort de Briens-Tom-Hill, au moment où l'amiral Hood venait au secours de l'île. Grasse, au lieu de rester à son poste pour protéger l'opération de Bouillé, leva l'ancre de la rade de Basse-Terre, et avec des forces supérieures, alla attaquer l'amiral anglais. Celui-ci, s'apercevant de la faute de son adversaire, alla par une manœuvre hardie, s'embosser dans le mouillage qu'on lui avait laissé libre si gratuitement. Grasse vint deux fois lui livrer combat, mais toujours sans succès. Par bonheur Bouillé, malgré la faute de Grasse, avait pris le fort de Briens-Tom-Hill ; mais quoique Hood se trouvât alors placé entre le feu de l'artillerie de la place, et celui de la flotte française, il réussit à se retirer en bon ordre, en causant plusieurs dommages aux marins français. On a blâmé avec raison Grasse de n'avoir pas mouillé par le travers de la flotte anglaise pour la combattre bord à bord, ou de n'avoir pas tenté ce que fit depuis Nelson à Aboukir, c'est-à-dire, couper la ligne ennemie par le milieu et doubler les ailes. Mais il s'en fallait bien que Grasse fût un Nelson. Cependant l'île de Saint-Christophe et ensuite celles de Monserrat et de Newis, furent conquises par Bouillé. En même temps, l'amiral de Grasse partit en avril 1782 du port royal de la Martinique, pour transporter des troupes françaises à l'île de Saint-Domingue, où il allait rejoindre l'escadre et des troupes espagnoles qui, conjointement avec lui, devaient conquérir la Jamaïque. La flotte anglaise de l'amiral Rodney s'étant offerte à son passage, il en attaqua l'avant-garde, favorisé par un vent propice, tandis que celui de l'ennemi étant contraire, Rodney ne put venir au secours de ses autres vaisseaux. Cependant Grasse ne sut pas tirer parti de tous ces avantages, et, satisfait de quelques faibles succès, il se mit hors de portée des Anglais. Quelques-uns de ses vaisseaux escortaient son convoi, lorsque *le Zélé* en aborda un autre pen-

dant la nuit, et se trouva *dégrée*. Il aurait suffi de le faire relâcher dans un des ports voisins, ou de le brûler, après en avoir retiré l'équipage; mais Grasse, à la vue même des Anglais, se porta avec toute sa flotte au secours d'un seul vaisseau, qu'il ne pouvait d'ailleurs sauver. Rodney le punit de son imprudence, et l'ayant poursuivi, l'attaqua de tous côtés avec des forces imposantes; après un combat (le 12 avril 1782) très long et très sanglant, où Grasse montra un grand courage, il fut contraint d'amener son pavillon, ainsi que sept autres de ses vaisseaux. Il montait la *Ville de Paris*: la moitié de son équipage avait été mise hors de combat, et le vaisseau était si maltraité, qu'il ne put aborder à aucun port. Vaincu et prisonnier, il fut conduit à Londres, où il reçut les honorables distinctions que lui avait méritées sa valeur dans le dernier combat. De retour en France, il publia sur cette affaire un *Mémoire* dans lequel il se plaignait amèrement de plusieurs de ses officiers; il est à croire que ses plaintes étaient mal fondées, puisque le gouvernement n'y fit aucune attention. Depuis lors, il ne fut plus employé, et mourut à Paris le 11 janvier 1788, âgé de 67 ans.

* GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (Jacques), littérateur, vice-consul de France en Hongrie et dans les Echelles du Levant, naquit à Montréal en Canada le 16 avril 1757, fit ses études en France, embrassa la carrière diplomatique en 1600, et mourut à Paris le 3 mai 1810. Il a publié un grand nombre d'ouvrages peu estimés. Les principaux sont : 1° *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (avec Sylv. Maréchal), 1784 et années suivantes, petit in-4, orné de 305 planches. 2° *Tableaux de la fable*, *représentés par figures*, *accompagnés d'explications* (avec le même), 1785, in-4. 3° *Tableaux cosmographiques de l'Europe*, *l'Asie*, *l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4. 4° *L'Antique Rome*, ou *Description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain dans les costumes civils*, *militaires et religieux*, *dans les mœurs publiques et privées*, *depuis Romulus jusqu'à Augustule*, 1795, in-4, en 50 tableaux. 5° *Encyclopédie des voyages*, 1795-1796, 5 vol. in-4, avec 432 planches. 6° *Fastes du peuple français*, 1796, in-4. 7° *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4. 8° *Plantes usuelles indigènes et exotiques* (avec M. Joseph Roques), 1807, 2 vol. in-4. 9° *Muséum de la jeunesse*, ou *Tableaux historiques des sciences et des arts*, 1812, in-4.

GRASSI (Pâris DE), maître de cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pésaro, a laissé un *Cérémonial* qui est bien estimé. Il fit une épitaphe, qu'il supposa que Publius Crassus avait composée pour sa mule. Les antiquaires y furent trompés.

GRASSIS (Paduanus DE), franciscain, natif de Barlette, florissait au 16ᵉ siècle, Il prêcha et écrivit avec un succès égal. On a de lui : *De republica ecclesiastica*, et *Enchiridion ecclesiasticum*, Venise, 1533, in-4, et d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL (Théodore); né à Delft, en 1600, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des Etats-généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons et des Hollandais, mourut en cette ville en 1666, à 66 ans. Il était versé dans les matières de droit, dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : 1° un livre *De jure majestatis*, 1642, in-4. 2° *De fide hæreticis et rebellibus servandâ*, 1660. 3° *Libertas veneta*, *seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4, qui lui procura le titre de chevalier de St.-Marc. 4° *Psalmorum Davidis paraphrasis*, en vers héroïques, La Haie, 1643, in-4. 5° *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi libri tres*, *carmine expressi*, Rotterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Castalion avait pris un autre biais; ce fut de changer le livre et le calviniser (*voy.* KEMPIS). Graswinckel était parent et grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célè-

bre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des Gomaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLI (Guillaume), célèbre médecin de Bergame, né en 1516, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction: mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle, où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchait de l'indigence. Il était riche à Padoue; mais il sacrifia sa fortune au calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont: 1° un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, 1553, in-12, traduit en français par Etienne Copé, Lyon, 1586, in-12; 2° un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12; 3° *De prædictione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8; 4° *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8. Grataroli voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les *marques de l'Antechrist*. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. (Le catalogue de ses ouvrages donné par Nicéron, tome 31, est moins exact que celui qui se trouve à la suite de la notice biographique: *Della vita e delle scritti di Giulelmo Grataroli*, par le comte J. B. Gallizioli, Bergame, 1788, in-8.) — Bonjean GRATAROLI, son parent, vivait à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salo, dans le Bressan, sa patrie, et par quelques bonnes tragédies, *Actée*, *Polyxène*, *Astyanax*. Le marquis Maffei jugea cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIEN, père de l'empereur Valentinien I, était de Cibale en Pannonie (aujourd'hui la Hongrie). Il fut surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, comme il portait dans sa première jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connaître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque temps après les troupes qui s'y trouvaient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur romain, naquit à Sirmich en 359. Son père Valentinien lui donna le titre d'Auguste, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratien lui succéda en 375, à l'âge de 16 ans et demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit des lois, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisaient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30 mille hommes. Son zèle pour le christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappela les exilés, et ordonna aux ariens de rendre les églises aux catholiques. Il y avait à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa et fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étaient arrogé, et que les empereurs chrétiens avaient laissé subsister sans y faire attention. Gratien supprima les privilèges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les païens avaient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisirait des terres que l'on donnerait par testament, ou à ces vierges, ou aux temples,

ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changemens irritèrent un peuple fanatique et superstitieux. Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandait. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré en 383. Ce prince aussi grand qu'infortuné n'avait alors que 24 ans, dont il en avait régné sept et 9 mois. Saint Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardait comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collègue, et qui par-là devint son successeur, aurait suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise et à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux même qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIEN, ou GRATIANUS, célèbre canoniste, né à Chiusi dans la Toscane, bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastère de SS. Félix et Nabor à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes et des conciles, qui compose la 1re partie du *Droit canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, et mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des canons discordans*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paraissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les décrétales d'Isidore Mercator (*voyez* ce mot), et de quelques autres qui l'avaient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entre autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce *traité*, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence in-folio, 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol., sont recherchées. M. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été bénédictin ni moine; il réfute les annales des camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Beauvais qui vivait un siècle entier après lui, et qui ne dit même rien de positif sur cet objet; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, monachus.*

*GRATIEN (Jean-Baptiste-Guillaume), membre de la congrégation de Saint-Lazare, et plus tard évêque constitutionnel, naquit en 1747 à Crescentino en Piémont. Pendant quelque temps il fut professeur de théologie; et il était supérieur du séminaire de Chartres à l'époque où éclata la révolution. Il fut du petit nombre de ceux qui virent avec joie l'esprit novateur s'introduire dans les affaires politiques et religieuses de la France. Non-seulement il prêta le serment à la constitution imposée au clergé, il écrivit encore en faveur de cet acte de législation. Nommé évêque constitutionnel de Rouen en remplacement de M. Charrier de la Roche, il fut sacré le 12 mars 1792. Après avoir assisté en 1797 à l'assemblée des évêques constitutionnels, il mourut en 1799 à Rouen. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons 1° un *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en latin, où il se déclare en faveur du prêt, Chartres, 1790; 2° *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8, qui fut dénoncée à l'Assemblée législative, parce que l'auteur y établit l'obligation du célibat pour le clergé, et qu'il violait, disait-on, *les droits de l'homme*, et cherchait à fanatiser le peuple; 3° la *Vérité de la religion chrétienne, démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1795, in-8; 4° *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*, et plusieurs autres ouvrages en faveur de la

constitution du clergé : tels que, *Exposition de ses sentimens sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte*; *Recueil d'autorités et de réflexious qui la favorisent*, 1791, in-8; *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII*, et de *la réformation anglicane par l'Assemblée constituante*, 1792, in-8, etc.

GRATIUS-FALISCUS ou de Faleries, poète latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poème sur *la manière de chasser avec les chiens*, dont la meilleure édition est celle de Leipsick, 1659, in-4, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a une autre d'Elzévir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4; dans le *Corpus poetarum* de Maittaire; et dans le *Recueil* des poètes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-5.

* GRATIUS ou Graes (*Ortwinus*), supérieur d'un collége à Cologne, où il mourut en 1541, était né à Holvick, diocèse de Munster. On a de lui : 1° *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques et en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol.; 2° *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la religion catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten, et de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 et 1517, in-4, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum Ortuinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparait les esprits aux nouveautés du luthéranisme. Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum virorum non prohibitæ per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8, réimprimé en 1649. Le vrai nom de ce savant était *Graës*.

* GRATTAN ou Gratham (sir Henri), membre du parlement d'Angleterre, né à Dublin en 1750 ou 1751, d'un juge assesseur de cette ville, qui possédait une grande fortune, commença ses études au collége de la Trinité, dans sa ville natale, et les termina en Angleterre. Il fut reçu au barreau en 1772, et obtint bientôt après par les soins de lord Charlemont une place dans le parlement d'Irlande : il fut dès lors le plus éloquent et le plus intrépide défenseur des libertés, des priviléges et de l'indépendance de sa patrie : il y acquit une si grande popularité par le zèle qu'il se montra pour son pays, qu'il fut surnommé le *Fox irlandais*. Le barreau de Dublin et le parlement irlandais se réunirent pour voter des récompenses au jeune et brillant orateur, au citoyen fidèle qui avait fait révoquer le statut de la sixième année de George I, par suite duquel l'Irlande devait être soumise aux décisions du parlement d'Angleterre : il fit reconnaître, par une déclaration expresse, que le roi et le parlement d'Irlande pouvaient seuls et conjointement faire des lois pour régir cette île : une somme de 50,000 livres sterlings fut votée par le parlement d'Irlande pour le récompenser de ses efforts. M. Flood, jaloux peut-être de sa popularité, présenta depuis un projet plus large : il demanda que le parlement d'Angleterre renonçât pour le présent et pour l'avenir à soumettre l'Irlande à ses lois : Grattan combattit cette proposition qui lui semblait sans doute intempestive; mais il perdit un peu la faveur populaire, qu'il regagna en 1785, en s'opposant avec la plus grande énergie à l'adoption des propositions faites par un agent du ministère, sous le nom de propositions d'ordre, et qui avaient pour but de détruire l'indépendance que le parlement d'Irlande venait d'acquérir. Depuis ce moment sa popularité ne fit qu'augmenter. A la tête du club Wigh qui le reconnaissait pour son chef, il prit la résolution avec tous ses compatriotes et ses collègues de n'accepter aucune fonction administrative jusqu'à ce que le bill eût déclaré les officiers de la couronne responsables de leurs actes, et les employés des finances déchus

du droit de voter aux élections. Il s'opposa vivement en 1800 à l'acte de réunion des deux royaumes, et quoique malade, il se fit conduire au parlement pour combattre ce projet. Dans la chambre des communes d'Angleterre où il fut appelé ensuite, il montra les mêmes talens et le même caractère ; c'est à ses démarches et à ses discours que les catholiques durent en 1810 le bill d'allégeance. En 1812 et 1817 il réclama leur émancipation avec la même énergie. Lors de la fameuse question de la paix ou de la guerre, en 1815, il se prononça en faveur des ministres, contre l'opinion des membres de l'opposition, dont il avait partagé jusqu'alors les sentimens. Sir Grattan était privé des avantages extérieurs de la nature ; mais il était doué d'une éloquence irrésistible, et possédait un rare talent pour la discussion. Il est mort à Londres le 15 mai 1820 à l'âge de 74 ans. Ses discours politiques ont été recueillis en 1 vol. in-8 ; ils avaient été imprimés séparément de 1788 à 1812, même format. M. T. Barnes a donné un jugement très sain sur les talens et le mérite de ce courageux avocat de l'émancipation des catholiques d'Irlande, dans son ouvrage intitulé : *Parlamentaries portraits*, Londres, 1815, in-8 : il en existe une traduction française par M. Ch. *Malo* Paris, 1820, 1 vol. in-8.

GRATUS, diacre de l'Eglise catholique dans le 5e siècle, vivait en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquait de grandes austérités, et s'y appliquait beaucoup à la lecture. Mais soit que ce genre de vie lui ait affaibli l'esprit, soit qu'il lui ait enflé le cœur, il s'imagina avoir des révélations, en même temps qu'il écrivait des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit Traité, dans lequel il prétendait montrer qu'il n'y avait en Jésus-Christ, Dieu et homme, qu'une seule nature, qui était la divine. C'était proprement l'*Eutychianisme*. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de fort bons avis, sur la conduite qu'il devait tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAUNT (Edouard), écrivain anglais, fut maître de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : 1° *Græcæ linguæ spicilegium* ; 2° *Institutio græcæ grammatices*. Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

GRAUNT (Jean), membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1620, se fit un nom par son ouvrage intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les bills de mortalité*. Il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. La société royale le perdit en 1674.

* GRAVANDER (Laurent-Frédéric), médecin et poète suédois, né en 1778 à Sund, près de la ville de Nora en Westhmanie, se distingua par son zèle et par sa science. Il fut nommé en 1804 médecin du district de Fahlun en Dalécarlie. Lorsque la vaccine fut introduite en Suède, il fit les plus grands efforts pour la propager, et le gouvernement lui décerna une médaille d'encouragement et une récompense de 3,000 francs. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans le district de Fahlun, il prodigua ses soins aux malheureux qui en étaient atteints ; mais il fut victime de son dévouement, et mourut le 7 mars 1815, à l'âge de 37 ans. Il a publié plusieurs *mémoires sur la vaccine* et sur *divers objets de police médicale*. L'académie suédoise couronna en 1810 sa *traduction* en vers de deux morceaux des *Métamorphoses d'Ovide* ; et en 1811 elle accorda le même honneur à son *Imitation de l'épisode de Virgile* et *de l'ode d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre*. On a encore de lui un poème d'*Hercule*, un autre intitulé la *Source de la sagesse*, et plusieurs morceaux de poésie insérés dans le *Journal de la littérature et du théâtre* qui parait à Stockholm.

* GRAVE (Pierre-Marie, marquis de), lieutenant-général et pair de France, né

le 27 septembre 1755, d'une ancienne famille du Bas-Languedoc, obtint de bonne heure le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Mestre-de-Camp (cavalerie), et ne tarda pas à être nommé capitaine dans le régiment de Royal-Piémont. Sa conduite et ses talens hâtèrent son avancement. En 1782, il était colonel en second du régiment d'Auxerrois et bientôt après il fut colonel commandant du régiment de Chartres, avec le rang et le titre de premier écuyer du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, et maintenant Louis-Philippe. Pendant nos premiers orages politiques, il suivit la conduite de ce prince, auquel il avait voué un attachement que le temps et les malheurs n'ont jamais altéré. Au commencement de la révolution, il fut élevé au grade d'officier-général : dans le mois de mars 1792, le portefeuille du ministère de la guerre lui fut confié, après la retraite de M. de Narbonne. Sans doute il n'avait pas les talens nécessaires pour des fonctions aussi difficiles; du moins on ne peut (comme l'a fait Dumouriez qui désirait le remplacer), lui reprocher les désastres de l'armée de Flandres. Deux mois après être entré au ministère il en sortit, sinon avec la réputation d'homme d'état, du moins avec celle d'un officier plein de probité. Dans le court exercice de ses fonctions, il eut le temps de prouver au roi son dévouement et sa fidélité. Décrété d'accusation après la journée du 10 août, à la suite d'un rapport fait par Cambon (27 août 1792), il passa en Angleterre, fut inscrit sur la liste des émigrés, et ne rentra en France qu'en 1804. Buonaparte le confirma dans son grade de maréchal de camp, et lui donna le commandement de l'île d'Oléron, qu'il eut jusqu'en 1814. Lorsque la famille royale fut rendue à la France, le duc d'Orléans qui obtint pour lui le grade de lieutenant-général, l'attacha à sa maison. Pendant les cent jours, le marquis de Grave retourna en Angleterre d'où il revint après la seconde restauration. Il reçut de Louis XVIII la dignité de pair de France, et fut chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Il est mort au Palais-Royal le 10 janvier 1823. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. le comte de Ségur le 27 février 1823, et a été inséré dans le *Moniteur* du 8 mars de la même année. On cite quelques compositions légères du marquis de Grave ; elles lui valurent la réputation d'homme d'esprit. M. Barbier lui attribue les opuscules intitulés : *Essais sur l'art de lire*, Twickenham, 1816, in-12, et la *Folle de Saint-Joseph*, qui eut beaucoup de vogue ; elle a été insérée dans les *Folies sentimentales*, 1787, 2 vol. in-12.

GRAVELOT (Henri-François), Bourguignon, célèbre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'île de Saint-Domingue, il revint en France et s'appliqua entièrement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 13 ans. C'est depuis son retour en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres ; plusieurs de ceux-ci ne méritaient pas cette distinction. Il mourut à Paris, en 1773. (Le Nécrologe de 1774 contient une *notice* sur Gravelot.)

GRAVEROL (François), avocat, né à Nîmes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa : 1° plusieurs *dissertations* sur diverses médailles. 2° Le médiocre *recueil* intitulé : *Sorberiana*, in-12. 3° De savantes *Observations sur les arrêts du parlement du Toulouse*, recueillies par La Roche-flavin, Toulouse, 1682, in-4. 4° *Notice* ou *Abrégé historique des vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, in-fol., ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition, et par la connaissance des monumens de l'antiquité.

* GRAVEROL (Jean), frère puîné du précédent, né à Nîmes en 1636, quitta Lyon, où il était ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694,

in-12 ; solide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia philosophica sive doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moïse, contre les explications ineptes et allégoriques de Burnet, avec autant de force de raison, que de zèle pour la bonne doctrine.

GRAVESANDE (Guillaume-Jacques S'), mathématicien et physicien célèbre, un des plus illustres disciples de Newton, naquit à Bois le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avait commencé son *Essai de perspective*. Associé en 1713 au *Journal littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations, qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique était alors assez mal enseignée dans cette académie. S'-Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachait l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aima mieux mettre sa machine en pièces. S'-Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédait cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'âme. Ses mœurs étaient douces et faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître; et sa vivacité ajouta aux agrémens de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : 1° *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure* pour le dessin. 2° *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad philosophiam newtodianam* 1720, 21, 25 ; ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Allamand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742, 2 vol. in-4. Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, en 1746 : il en existe aussi une traduction anglaise. Quoique zélé newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir : espèce de cercle vicieux très commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationum cum observationibus ; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse quis affirmabit ?* 3° *Matheseos universalis elementa*, Leyde, in-8. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les colléges. L'auteur le publia en 1727. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. 4° *Philosophiæ newtonianæ institutiones*, 1744, in-8, dans lesquelles l'auteur abrégea ses Elémens de Physique. 5° *Introductio ad philosophiam metaphysicam et logicam*, Leyde, 1736, 37, 56 Cet ouvrage fut si goûté qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit en français, 1737, in-12. (par Joncourt). (S'Gravesande eut part au *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe et autres : l'édition la plus estimée est de

1806, 2 vol. in-8. Il existe une *notice* très détaillée sur sa *vie* et ses *ouvrages* dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand.)

GRAVESON (Ignace-Hyacinthe-Amat DE), dominicain, docteur de Sorbonne, né en 1760 à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4, renferment: 1° une *Histoire de l'ancien Testament* et une *Histoire ecclésiastique jusqu'en* 1730, assez peu lues l'une et l'autre. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1752, 2 tomes in-fol., et 1762, avec des notes et une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean Dominique Mansi; 2° un *Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ*; 3° une *Histoire du brave Crillon*, in-12; 4° plusieurs *opuscules sur la grâce efficace de la prédestination*. Le Père de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles avec le saint-Siége, et à son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était d'un caractère doux et conciliant, mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulières: comme lorsqu'il s'avisa de déclarer supposée et fabriquée la fameuse lettre de saint François de Sales au Père Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvait pas dans le recueil des lettres de cet évêque; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie, pouvaient être promptement rassemblées dans un recueil complet, où aucune ne serait omise.

GRAVIER (Charles), comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, remplit avec distinction la place d'ambassadeur de France à Stockholm et à Constantinople, et fut appelé en 1774, au département des affaires étrangères. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier ministre, et jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris le 13 février 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande qu'il croyait être avantageux à la France, et qu'il entretint avec des sommes immenses, jusqu'à la paix de 1783, furent les principaux événemens de son ministère, durant lequel il donna des preuves de probité, de modération et de prudence, quoique ses vues n'aient pas toujours eu toute la solidité que l'intérêt de la chose publique semblait demander. Sa politique avait plus de finesse que de dignité, et ses moyens montraient plus de défiance et d'inquiétude, que de véritable grandeur. Il laissa enlever les barrières aux Hollandais, et leur vit paisiblement faire la guerre au sujet de l'Escaut, dans le temps même qu'il prétendait les attacher à la France par de nouveaux liens; d'un autre côté, il maintenait la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave est la guerre d'Amérique qui éclata vers la fin du ministère du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangères, il avait particulièrement coopéré, et qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile et très nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de manière à ne pouvoir se relever, par des moyens qui ont provoqué et consommé la révolution. Si le célèbre auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivait les événemens de nos jours, il ne manquerait pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France, le mal qu'elle avait fait à l'Angleterre, en prenant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphère. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même La Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution française, et le geôlier du roi captif. On a donné en 1778, le *Portrait du comte de Vergennes*, in-8. Il y a de fort bons et de fort mauvais morceaux. M. Mayer a publié sa *Vie publique et privée*, Paris, 1789, in-8; barbouillage philosophique;

l'auteur s'y embrouille de manière à ne s'entendre pas lui-même. *Voy.* le *Journ. hist. et littér.* 1er mars 1790, p. 367.

GRAVINA (Pierre), poète italien de Gravina, ville du royaume de Naples, naquit à Palerme vers 1453, et mourut en 1528, à 74 ans. On a ses *poésies* in-4, Naples, 1532. Sannazar en faisait cas.

GRAVINA (Dominique), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome, en 1643, à 70 ans. On a de lui : 1° *Stato della religione di san Domenico*, Rome, 1605, in-12 ; 2° *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tomes in-fol., et d'autres ouvrages de théologie, estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le Père GRAVINA, jésuite, auteur d'une *Théologie*, qui a eu un grand cours en Italie, et qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur a enseigné le probabilisme, avec des réserves et des règles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paraît combattre. Il écrivait vers le milieu du 18e siècle, et vivait encore en 1760.

GRAVINA (Jean-Vincent), né en 1664, à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit civil à l'université de Naples, et devint le maître, puis l'ami de Métastase. Il avait la manie des réformes ; et le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scolastique ; mais il est plus que douteux si en cela il rendait service aux sciences. L'argumentation scolastique a eu ses inconvéniens ; on l'a fait servir à des spéculations inutiles et ridicules ; mais réduite à de justes bornes, elle est la conservatrice d'une bonne logique, et prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnemens solides (*voy.* DUNS, ANSELME, SUARÈS, etc). Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poète et d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, et quelquefois paradoxal. Il donna à Métastase tous les biens qu'il avait acquis à Rome. Il fut l'un des fondateurs de *l'académie des Arcades*. On a de lui : 1° *Origines juris civilis*, Naples, 1713, où il y a beaucoup de recherches, et en même temps des vues superficielles et fausses. Cet ouvrage a été traduit en français par Requier, sous le titre d'*Esprit des lois romaines*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. 2° *De Romano imperio liber singularis*, Naples, 1712, ouvrage qui fourmille d'erreurs : mais l'auteur espérait que le peuple romain, auquel il est dédié, ne s'en apercevrait pas, et il eut raison. 3° *Della ragione poetica*, en 2 livres, espèce de poétique, traduite en français, à Paris, 1754, en 2 petits vol. in-12, sous ce titre : *Raison ou idée de la poésie*. 4° *Institutiones canonicæ;* ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8. 5° quelques *tragédies* qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8. 6° *Discours sur les fables anciennes*, et un autre *sur la tragédie*. 7° Deux drames sacrés faits dans sa vieillesse ; *Christo* et *Santo Atanasio*. On a fait une édition des *OEuvres de Gravina*, à Leipsick en 1737, in-4, avec des notes pédantesques et parasites, d'un nommé Mascovius. On a publié sa vie à Rome en 1762, sous ce titre : *De vita et scriptis Vincentii Gravinæ Commentarius ;* espèce d'éloge funèbre, fait par un M. Serray, prêtre hiéronymite. *Voyez* SERGARDI. (La *vie* de Gravina est aussi dans les *Vitæ Italorum* par Fabroni.)

* GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, né à Naples en avril 1747, était, suivant l'opinion la plus commune, fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de *duc de Gravina*. Il suivit ce monarque, lorsqu'il alla prendre possession du trône d'Espagne en 1759. Il entra dans la marine en 1773, et fit sa première campagne contre les Algériens sous l'amiral Barcelo. Il se distingua dans plusieurs expéditions sous les ordres de Cordova et de Masseredo, et surtout dans la guerre contre la France en 1793. Les Français assiégeaient Roses, place forte de la Catalogne dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne : Gravina, qui commandait trois frégates d'observation faisant partie de la flotte de l'amiral Dangarra, fit débarquer l'ar-

tillerie, et construire sur le rivage des batteries dont le feu habilement dirigé força l'ennemi à lever le siége : ainsi, il conserva par sa conduite prudente et par sa bravoure, dix mille hommes à l'Espagne, qui étaient sur le point d'être enveloppés par des forces supérieures ; ce qui lui valut le grade de contre-amiral. Lorsque la France eut conclu avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, Gravina se réunit (1805) à la flotte française, commandée par Villeneuve. Obligé de livrer bataille aux Anglais, commandés par l'amiral Nelson près du cap Trafalgar, il fit des prodiges de valeur ; mais après un combat long et opiniâtre, l'amiral français ayant abandonné la ligne, sa flotte fut entièrement dispersée. Blessé grièvement dans l'action, ainsi que l'amiral anglais, ils moururent l'un et l'autre des suites de leurs blessures, et Villeneuve, qui commandait la flotte française, fut fait prisonnier. Gravina mourut le 11 janvier 1806. Il était considéré comme un excellent amiral, même de l'avis des Anglais, et avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole.

GRAVIUS (Henri), ou plutôt *Vermolanus*, dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il était de Grave, enseigna la théologie, fut prieur à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant, surtout dans les langues. Nous avons de lui : 1° *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamélius s'est servi de ces notes pour son édition de Saint-Cyprien. 2° *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers, 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du stile de saint Jérôme, qu'à servir d'explication. 3° Une *édition* des *OEuvres de Saint-Jean Damascène*, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs. 4° Une *édition* des *OEuvres de saint Paulin*, corrigée, Cologne, 1560, in-8. *Voyez* le Père Echard, tome 2.

GRAVIUS (Henri), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant 20 ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et surtout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée, à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentimens de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les notes du 7e tome des OEuvres de saint Augustin, Anvers, 1578, sont de Gravius.

GRAVIUS. *Voyez* GREAVES.

GRAWER (Albert), théologien luthérien, né à Mescow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les sociniens, contre l'église romaine, et contre les calvinistes. Son stile était très emporté. On a de lui : 1° *Absurda absurdorum, absurdissima calvinistica*, Iéna, 1612, in-4. 2° *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4. Ce livre est contre Eilhart Lubin, qui avait renouvelé le manichéisme en l'ajustant à sa mode, et fait deux principes de Dieu et du néant. 3° *Bellum Calvini et Jesu Christi*, ibid. 1605, in-4. Il mourut en 1617, surintendant des églises du pays de Weimar.

GRAY ou GREY (Jeanne), épouse de Gilfort, fils de Jean Daudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfans, avait épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, père de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Edouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elizabeth, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre,

dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne était l'aînée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un » attentat, disait-elle, de bouleverser » l'ordre dans la succession des rois. La » couronne appartient en premier lieu » à la princesse Marie, puis à la prin- » cesse Elisabeth, à moi après elles seu- » lement; et me préserve le Ciel de pré- » venir mon rang! » Cependant cette princesse fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit son procès, et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Elle n'avait que 17 ans.

* GRAY (Thomas), poète anglais, que ses compatriotes placent au rang des premiers poètes lyriques du 18e siècle, naquit à Londres le 20 décembre 1716, fit ses premières études à Eton, et alla ensuite à l'université de Cambridge, où il s'occupa du droit, et où il obtint en 1768 une chaire d'histoire moderne. Dès l'année 1734, il avait déjà commencé sa réputation d'une manière brillante, par une pièce de vers latins intitulée : *Luna habitabilis*, qu'il inséra dans les *Musæ Actonenses* : il fit paraître successivement dans la même langue des traductions ou imitations de divers fragmens, où chacun s'accorda à remarquer un talent distingué. Mais le génie poétique de Thomas Gray se montra avec bien plus d'éclat dans ses *odes* et ses *élégies*, écrites en anglais : elles sont peu nombreuses, et cependant elles ont suffi pour immortaliser ce poète. Nous ne croyons pas qu'il existe dans aucune langue une pièce de vers qui surpasse son *Elégie écrite dans un cimetière de campagne* ; ce morceau sublime est remarquable surtout par la beauté et la plénitude des pensées, par l'énergique précision, par l'harmonie imitative, la teinte sombre, touchante et religieuse des sentimens et des images. Elle a été traduite dans toutes les langues modernes : il en existe plus de 12 traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chénier. Elle a aussi été imitée avec succès par M. de Fontanes, dans sa belle ode intitulée : *Le jour des morts*. Toutes les autres pièces du recueil ont été traduites ou imitées. En général elles sont inférieures à celles que nous venons de citer. On distingue cependant son *Ode sur le printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée ; celle que le poète fit *à la vue du collége d'Eton*, enfin son *hymne à l'adversité*. Les poésies de Gray ont été recueillies et publiées par Gilbert Wakefield, 1786, in-8, avec des *notes*, et par Th. J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4, augmentées d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées en manuscrits. La dernière édition donnée par M. John Hilford, Londres, 1816, 2 vol. in-4, renferme outre des *variantes* et des *notes critiques*, une *Vie de Gray*, un *Essai sur la poésie*, sa *correspondance*, etc. Nous possédons deux *traductions* françaises de ses poésies, l'une par Lemière, neveu, Paris, 1798, 1 vol. in-8 ; l'autre par M. Dubois, curé d'Angers. La vie privée de Gray n'offre rien de remarquable. Il fit pour sa santé différens voyages dont il rend un compte intéressant dans ses *lettres*. Il mourut le 30 juillet 1771.

GRAZIANI (Antoine-Marie), naquit en 1537, dans la petite ville del Borgo-san-Sepulchro en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Graziani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Graziani fut secrétaire de Sixte V, nonce à Venise et évêque d'Amélia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 75 ans, avec la réputation d'un très bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connaître, sont : 1° *De vita Joannis-Fran-*

cisci Commendoni, cardinalis, libri quatuor, publiés par *Roger Akakia*, in-4, en 1669; et traduits en français par le même, Paris, 1671, in-4. C'est à M. Barbier que l'on doit la connaissance de cet ouvrage qu'on disait avoir été publié par Fléchier sous le nom de Roger. 2° *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en français avec peu de succès par Le Pelletier, d'Angers, Paris, 1685, in-4, de même que le suivant. 3° *De casibus adversis illustrium virorum sui ævi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéressant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1680 (Paris, in-4), un siècle après sa composition; l'abbé Fléchier en ayant fait imprimer le manuscrit trouvé dans la bibliothèque du baron Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster.

GRAZIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, était un auteur italien du 17[e] siècle. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal dans ce dernier genre est un poème épique, sous ce titre: *Il conquisto di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée: *Il Cromvele*. Elle fut dédiée à Louis XIV et imprimée à Paris. On trouve, dans le recueil de ses *Varie prose*, quelques morceaux agréables.

GRAZIANI (Jean), professeur en philosophie à Padoue, a donné une *Histoire de Venise*, en latin, 3 vol. in-4, Padoue, 1725; elle commence à l'an 1615, et finit à l'an 1724. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événemens qui n'ont point de rapport avec cette république. Il a laissé plusieurs autres ouvrages.

GRAZZINI (Antoine-François), poète italien, surnommé *il Lasca*, mourut en 1583, âgé de 79 ans, 10 mois et 27 jours, à Florence sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de *la Crusca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est un recueil de *nouvelles* ou de *contes*, imprimé à Paris en 1756, in-8 et in-4, sous le titre de Londres, et traduit en français en 1775, 2 vol. in-8. Il est regardé en Italie comme un émule de Bocace; mais il est plus sage, plus réservé que lui, quoiqu'il ne le soit pas encore assez. Toutes ses *nouvelles* ne sont pas gaies. Il y en a de fort tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser, et qui sont propres à produire des réflexions utiles. Il a laissé encore des *stances*, des *comédies*, un *poème burlesque*, *etc.*

GREATERICK ou GREATRACKES (Valentin), empirique irlandais, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au 17[e] siècle, principalement en 1664 et 1665, par une manière singulière et inconnue de guérir diverses maladies, était né d'une bonne famille à Astane dans le comté de Waterford en Irlande le 14 février 1628. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le *Mesmer* et le *Cagliostro* de ce temps-là. Il fut appelé à Wittheal, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, et y fut plus goûté. Les uns prétendaient que ces guérisons étaient fausses, les autres disaient qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Le guérisseur se défendit, et publia une *lettre* adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très grand nombre de certificats, qui attestaient la réalité des cures qu'il avait faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de Saint-Evremont*, par Desmaiseaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une pièce intitulée *le Prophète irlandais*, insérée dans le 2[e] tome des Œuvres de Saint-Evremont; mais l'histoire de Greaterick y est fort défigurée: les deux auteurs parlent de cet irlandais d'après leurs idées et d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On serait quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer. On ignore

la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680. J.-N. Pechlin a donné de grands détails sur Greaterick, dans le 3e livre de son ouvrage intitulé : *Observationum physico-medicarum, libri III*; M. Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, le regarde comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

GREAVES (Jean), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hampshire en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le collége fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvait le mener à la connaissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses pyramides d'Egypte; et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnaies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford : mais son attachement à la famille royale, le fit chasser de l'université par les parlementaires. Greaves retiré à Londres y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : 1° *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4. 2° *De cyclis Arabum et Persarum astronomicis*, 1648, in-4. 3° *Epochæ celebriores Ulug-Bei*, 1650, in-4. 4° *Astronomia Schah-Cholgii, Persæ*, 1652, in-4. 5° une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglais, in-8, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier recueil de ses *Voyages*, in-fol. 6° *Traité de la manière de faire éclore les poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens.* 7° un savant *Discours sur le pied et le denier romain*, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8. 8° Il a publié une *Dissertation* très curieuse *du sérail*, de Robert Withers, en anglais, in-8. (Les *OEuvres mêlées de Gréaves* ont été publiées en 1737 2 vol. in-8, par le docteur Birch. La vie de ce savant se trouve dans les *Vitæ eruditissimorum virorum de Th. Smith.*)

GREBAN (Arnoul et Simon), poètes français du 15e siècle, tous deux nés à Compiègne; l'un chanoine du Mans; l'autre docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII. Ils ont composé, vers 1450, *le Mystère des Actes des apôtres à personnages*, dont il y a trois éditions différentes pour les changemens; la 1re de 1537, 2 vol. in-fol. la 2e de 1540, 2 vol. in-4; la 3e, à laquelle on a joint le *Mystère de l'Apocalypse*, de Louis Choquet, 3 vol. in-folio, toutes trois à Paris.

GRECINUS (Julius), sénateur romain, qui vivait sous l'empereur Caïus Caligula, était de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et il fut un des hommes les plus éloquens de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paraît, par Columelle, qu'il avait écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssait, quoiqu'il fût innocent; Grecinus le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ère vulgaire.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph Villart de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville en 1684, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques sermons, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un entre autres, qui n'était qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandait un homme plus grave et plus exemplaire. Il se livra donc à ses goûts, et fit des *contes* et des *épigrammes*; il les lisait dans toutes les sociétés et les lisait de façon à séduire les ju-

ges les plus sévères. Ses poésies perdaient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grécourt était un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisaient rechercher; mais sa méchanceté et son humeur satirique le faisaient craindre et quelquefois fuir. Il se piquait d'érudition, quoique très mal à propos. Il possédait tant soit peu les auteurs latins, et voulait qu'on crût qu'il connaissait le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisait souvent à confondre son ignorance; mais il payait d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite ni de caractère; et il mourut comme il avait vécu, en 1743, à 56 ans. (Plusieurs de ses poésies ont été imprimées pour la première fois dans un livre intitulé : *Recueil de poésies choisies rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1745, in-4, tirées à un petit nombre d'exemplaires. (La première édition de ses *œuvres complètes* a été publiée en 1757, en 2 vol. et réimprimées à Luxembourg en 1761 et 1764, 4 vol. petit in-12, mais enflées d'une grande quantité de pièces du même genre par différens auteurs. Elles renferment : 1° Le *Poème de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poème eut du succès parmi les partisans de Jansénius; mais les catholiques et les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le faire rejeter, c'est que les grâces du stile ne réparaient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le stile en est bas (dit Voltaire que nous » citons ici de préférence), sans dialogue » sans grâces, sans finesse, sans pureté, » sans imagination dans l'expression, et » ce n'est enfin qu'une histoire satirique » de la bulle *Unigenitus*, en vers burles» ques. » Quelque mécontens que dussent être les jésuites, d'un ouvrage rempli de basses et ordurières calomnies, l'auteur les voyait souvent à Tours, vivait et mangeait avec eux; telle était la lâcheté de son caractère. Il préparait, dit-on, un autre *poème*, où le parti opposé n'aurait pas été plus épargné; mais la Providence n'a pas permis que la vérité et la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. 2° Des *contes*, quelquefois plaisans, toujours obscènes; 3° des *épigrammes*, des *chansons*, des *fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie faible. L'abbé des Fontaines, qui l'avait beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractère : ce critique dit expressément (dans le tome 1er de ses *Jugemens*), « que sa langue « et sa plume l'avaient exclus de la » plupart des maisons de Tours. » Les efforts qu'a faits un journaliste (*Journ. Encyc.*, 15 décembre 1784, et 1er janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pièces infâmes qui n'étaient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'était faite, par ses ouvrages et sa conduite, rendait l'attribution vraisemblable.

* GRÉEN (Matthieu), poète anglais, né vers 1677, d'une famille considérée parmi les quakers, mourut à Londres en 1737. Il occupait un emploi dans l'administration des douanes et ne cultivait la poésie que comme un délassement. On recherchait sa conversation qui étincelait de saillies toujours exemptes de malignité. Son poème du *Spleen*, le plus considérable de ses ouvrages, est rempli d'une gaîté originale et franche. Il fut publié avec un essai biographique et critique, après sa mort, par Glover, son ami intime, et eut un grand succès. Il a été imprimé dans plusieurs *recueils*, et le docteur Aikin en a donné une édition en 1769, avec les autres *poésies* de Gréen.

* GRÉEN (William), dessinateur et graveur anglais, né en 1761, a publié plusieurs *recueils*, parmi lesquels on remarque : 1° *Studies from nature*, Londres, 1809, in-fol.; 2° *The Tourist's new guide, containing a description of the lakes, moutains and Scenery in Cumberland, etc., vith some account of their borde-*

ring towns and villages, ibid. 2 vol. in-8. Cet artiste est mort à Amblecide en 1823, après s'être fait une très grande réputation qu'il n'a due qu'à ses ouvrages.

*GRÉEN (Thomas), littérateur anglais, né le 12 septembre 1769 à Witby dans le comté de Suffolk, mort le 6 février 1825, exerça d'abord avec distinction la profession d'avocat; mais il renonça au barreau pour se livrer entièrement à la culture des lettres. On lui doit entr'autres ouvrages celui qui a pour titre: *Extracts from the diary of a lover litterature*, 1810 in-4: cette production lui fait infiniment d'honneur, par le talent avec lequel il a su varier ses sujets, et attacher le lecteur par des récits intéressans: c'est un livre instructif et agréable. On a publié après sa mort ses *Mémoires* dans lesquels on ne trouve de curieux que ce qui est relatif à sa personne et à ses écrits.

GRÉGOIRE I (Saint), surnommé le Grand, d'une illustre famille romaine, était fils du sénateur Gordien, et fut préteur de Rome en 573 à l'âge de 30 ans. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastère qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des sept diacres de Rome. Il l'envoya peu de temps après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibère II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avait jugé digne, se cacha; mais en vain: il fut ordonné le 3 septembre en 590. La peste ravageait alors Rome: il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de St.-Marc, appelée encore *la grande litanie*. La plus importante affaire qui occupait l'Eglise dans ce temps-là, était les *Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme (*voyez* VIGILE). Son zèle s'étendait à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenait de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenait le patriarche de Constantinople: titre que le pape même ne prenait pas, quoique chef et pasteur de l'église universelle (*voyez* PHOCAS), et cassa les actes du concile de cette ville, tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'église. Le moine saint Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France, et instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet: c'était la 62e année de son âge et la 14e de son pontificat. Il travailla avec zèle à réunir les schismatiques, et à convertir les hérétiques; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les Juifs pour les attirer au christianisme. *C'est*, disait-il, *par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et par la terreur*. Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre adopté par ses successeurs, il soutenait avec zèle l'autorité du saint-Siége. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Fébronius et d'autres ennemis du siége de Rome ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement et plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire. (*Voyez* saint LÉON, ISIDORE, LUTHER, saint PIERRE.) Il écrivait aux autres évêques avec toute

la dignité et la fermeté du chef de l'Église; il avertissait, instruisait, reprenait les rois; et ces grands de la terre l'écoutaient comme leur père. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la religion plus puissante que les lois et les armes réunit toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, et en se couvrant elle-même de gloire, faisait encore la félicité temporelle des peuples. « L'union de toutes » les églises occidentales, sous un pon» tife souverain, dit un auteur protes» tant et philosophe, facilitait le com» merce des nations, et tendait à faire de » l'Europe une vaste république; la » pompe et la splendeur du culte, qui » appartenaient à un établissement si ri» che, contribuaient en quelque sorte à » l'encouragement des beaux-arts, et » commençaient à répandre une élégance » générale de goût, en la conciliant avec » la religion. » Sa table était simple et frugale, malgré les richesses que possédait déjà l'église romaine. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit: « Vous » m'avez envoyé un mauvais cheval et » cinq bons ânes; je ne puis monter le » cheval, parce qu'il ne vaut rien, ni les » ânes, parce que ce sont des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'était pas bien magnifique. (Saint Grégoire a recueilli toutes les prières qui doivent composer la célébration de la messe et l'administration des sacremens. On lui doit le chant d'église (antiphonaire) qui porte son nom.) De tous les papes, saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont: 1° son *Pastoral*, traduit par l'abbé Prévost, Paris, 1694 et 1739, petit in-12; c'est un traité des devoirs des pasteurs: on ne saurait trop leur en recommander la lecture. (Il été traduit par J. le Clerc, Paris, 1670, in-12, par l'abbé Prévost, Paris, 1694, in-12: cette dernière traduction, publiée sous le pseudonyme Antoine de Marsilly, est préférable à la précédente; elle a été réimprimée en 1739, petit in-12.) 2° des *homélies*; elles sont au nombre de 40, et ont été traduites par le duc de Luynes, Paris, 1669, in-4; 3° des *Commentaires* ou *morales sur le livre de Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs, ce qui les a fait appeler *les Morales de saint Grégoire*; cet ouvrage a été traduit par le duc de Luynes, Paris, 1666, 3 vol. in-4; 4° des *dialogues* traduits par Bulteau, 1689, in-12, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siècle pour le merveilleux. 5° Douze *livres de lettres*, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. M. de Gondrin, archevêque de Sens, a traduit ses *épîtres choisies*, Paris, 1676, in-12. Cet illustre pape avait le génie tourné du côté de la morale, et il s'était fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimait d'une manière assez noble, et les renfermait plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, et se soutient toujours également. Il n'a rien de bien élevé et de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac et d'autres protestans ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique et déraisonnable; les allusions et les allégories dont les saints Pères se sont quelquefois occupés, n'étaient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi, conformément à l'avis de saint Paul: *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'Ecriture sainte leur était si familière, et ils prenaient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des

ouvrages de saint Grégoire, la plus ample et la plus correcte est celle que le Père Denis de Sainte Marthe, général des bénédictins de St.-Maur, et G. Bessin de la même congrégation publièrent en 1705, en 4 vol. in-fol. On y trouve la vie du saint auteur écrite 300 ans après lui par Jean le Diacre. Avant qu'on eût cette édition, on estimait celle de Pierre Gussanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris 1675, 3 vol. in-fol. La vie de saint Grégoire ou l'*Histoire de son pontificat*, a été faite par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à saint Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens : les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle et Barbeyrac, quoique très injustes envers les Pères, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée, l'auteur de l'*Histoire de l'éclectisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbéry, écrivain du 12e siècle, estimable par ses principes plus que par ses connaissances historiques, et qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événemens du 6e siècle. Avant saint Grégoire, Rome avait été saccagée deux ou trois fois par les barbares; il est impossible que sous son pontificat la bibliothèque du Mont-Palatin ait encore subsisté, et qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que saint Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignait la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressans et plus sacrés que celui-là. Montaigne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbéry : Nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montaigne, répèteront éternellement la même accusation contre saint Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien ; elle peut imposer aux ignorans, et rendre odieuse la religion, cela leur suffit : et c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique et l'histoire. S'ils étaient les maîtres d'anéantir tous les titres du christianisme, et de brûler tous nos livres, ils n'en laisseraient pas subsister un seul. (Sabinien fut le successeur de saint Grégoire le Grand.)

GRÉGOIRE II (Saint), élu pape le 11 mai 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avait rempli des commissions importantes. Il était romain, et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le monastère du Mont-Cassin; convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, et l'autre en 729 contre les iconoclastes; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zèle et ses lumières. Les historiens grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, et à lui refuser le tribut; mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrète aversion contre l'église romaine, et d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvaient exciter ces mouvemens à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disait à ce prince dans une de ses lettres (*Conc.* Labbe, tome 7), que ni les pontifes ne devaient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour conserver l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Petasius (Baronius, *Annal. ann.* 729, p. 94). Peu de temps auparavant, le même pontife s'était fortement opposé au dessein qu'avait formé l'armée romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *lib.* 6, *de Gestis Longobard*, c. 39. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe et Bellarmin, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, et les autres historiens grecs qui, selon Baronius (tom. 9, p. 63), ne méritent pas la

moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III et les évêques d'Italie lui présentèrent des requêtes où ils le reconnaissent pour leur maître légitime. On a de ce pape 17 *lettres* insérées dans la *Collection des conciles* du Père Labbe tom. 6 et 7, une dans la *Bibliotheca floriacensis* de Dubois, une autre dans *l'Italia sacra* d'Ughelli tom. 5, et un *mémoire* donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731, 35 jours après la mort de ce pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince lui promirent de la part de ce pontife, que s'il le secourait, il se soumettrait à sa domination, et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, vu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie, et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'était de la part des princes et du peuple romain, que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel : *Decreto romanorum principium... quod sese populus romanus... ad* SUAM DEFENSIONEM *et invictam clementiam confugeret*. Cette légation qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présens; mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expresse (*voyez* ETIENNE II), mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. (On a de lui sept *lettres* dans les *Collections des conciles* du Père Labbe, tome 6, et Baluze en a inséré une autre dans son appendix au traité *de Primatibus* de Marca.)

GRÉGOIRE IV, romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étaient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoriopolis*. Dans le temps des troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France à la prière de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'était là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez*, dit-il, *que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée*. N'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut en 844, après avoir occupé le saint-Siége pendant 16 ans. C'est Grégoire qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui quelques *lettres* dans la *Collection des conciles* du Père Labbe, tome 7, dans les *Miscellanea* de Baluze, etc.

GRÉGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon*, neveu de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avait protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, et de le chasser de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asile en Franconie. L'antipape qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, et excommunié par Grégoire dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet antipape ait été traité avec cruauté par Grégoire; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de*

Saint-Nil le jeune, abbé. Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le Père Clé dans les *Acta sanctorum*, tom. 7, sept., pag. 279. Grégoire ne jouit pas long-temps du pontificat, étant mort en 999. (On a de lui quelques *lettres et diplômes* dans la *Collection des conciles*, tome 9, dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. 6, dans l'*Italia*, d'Ughelli, dans le *Spécilège* de Don Luc d'Achéry.)

GRÉGOIRE VI, romain et archiprêtre de l'église romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté le souverain pontificat de Benoît IX. Ce pape trouva le temporel de son église tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avaient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome, mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'église, et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pèlerins étaient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition allait se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la *Collection des conciles* une *lettre* circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles. Le Père Papebroch montre dans une dissertation particulière, insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime et nullement simoniaque ; une des raisons qu'il allègue, c'est que Grégoire et le clergé ont cru, de bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat l'indigne Benoît IX à prix d'argent, et faire par-là cesser un très grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tàm emit quàm redemit pecuniam dando.* Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avait du doute, si son élection n'était point simoniaque, Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornemens pontificaux, et de remettre le bâton pastoral, ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse. (On ne connaît de lui qu'une lettre insérée dans *l'Italia* d'Ughelli, tom. 3.)

GRÉGOIRE VII, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, et abbé de Saint-Paul *citra muros*, à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu ; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'église, surtout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. *Cette autorité* (dit Voltaire, Annal. de l'Emp., ann. 1076) *avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait.* Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit qui lui attribuait une jurisprudence, devenue dominante dans son siècle. Il se crut maître du spirituel et du temporel, pour autant que le temporel pouvait nuire au spirituel ou le favoriser. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommodèrent et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince naturellement violent et emporté chassa ignominieusement les légats, et se vengea avec outrance, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Censius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Ste.-

Marie-Majeure, au moment où il disait la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où Censius devait l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. Henri IV convoquait en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeait de crimes inouïs et incroyables. Grégoire, de son côté, tenait un synode à Rome. Henri y fut excommunié, et, suivant la jurisprudence de ce temps-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'aurait été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, et son mépris affecté pour les droits de la religion et de l'Eglise, lui avaient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'était retiré, il fut obligé de demeurer trois jours pieds nus, et couvert d'un cilice, dans l'enceinte de cette forteresse, son humeur inconstante et son caractère faux et dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincère. Enfin, le 4e jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il serait soumis à l'Eglise et à son chef, et qu'il irait attendre son arrêt à Augsbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnaître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, quinze jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, et fit élire empereur Rodolphe, duc de Souabe, l'an 1077 : mais le nouvel empereur fut vaincu et blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avait fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, et allait le faire prisonnier, lorsque Robert Guischard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vues et la droiture de son zèle, et adressant aux assistans ces paroles : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Quelques satires que les protestans et les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri était la suite naturelle des opinions reçues dans ce temps-là. Il fallait bien que l'on crût généralement que l'Eglise avait quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvaient la troubler ou l'assister), puisque Grégoire le répétait dans toutes ses letttres. L'empereur lui-même était là-dessus dans l'opinion de son siècle. *Un souverain*, dit-il, dans une lettre adressée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi* (*voyez* MARTIN IV). Mais si les empereurs se trompaient à leur désavantage, ils s'en dédommageaient par des prétentions qui ne leur donnaient rien moins que l'univers entier. *Voyez* FRÉDÉRIC *Barberousse*, LOUIS V, NOBLE (Eustache Le). Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, Grégoire avait un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyait infectée. Il aurait voulu faire régner à leur place les vertus dont il était animé. S'il avait eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il aurait épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il voulait guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes et brochuraires du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les papes, dit-il, se sont trompés en

» croyant posséder une autorité temporelle, ils en ont pour l'ordinaire fait un usage louable et humain, en entretenant la paix entre les princes chrétiens, en les unissant contre des hordes barbares qui étendaient tous les jours leurs conquêtes sanguinaires, en réprimant la simonie, la violence, et les excès de tous les genres que des maîtres altiers et cruels commettaient contre des sujets faibles et opprimés, elle avait servi, selon la remarque d'un homme célèbre, à faire de tout le monde chrétien une seule famille, dont les différends se jugeaient par un père commun, pontife du Dieu de la concorde et de la justice. Grande et intéressante idée de l'administration la plus vaste et la plus magnifique qu'on pût imaginer » (*voyez* Boniface VIII). En 1580, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlemens en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois; et cela dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois même, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices, et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie : inconséquence que les parlemens et les rois n'ont pas tardé d'expier sévèrement. On a de Grégoire VII neuf livres de *lettres* écrites depuis 1073 jusqu'en 1082, pleines de l'énergie et de la fermeté inflexible qui animaient le courageux pontife. (Ces lettres sont insérées dans toutes les collections des conciles. On en trouve aussi plusieurs dans *Bibliotheca Floriacensis* de Jean Dubois, dans les collections de Martène, de d'Achéry, d'Ughelli, etc. Il y a parmi ces lettres, un traité intitulé : *Dictatus papæ*, qui lui a été faussement attribué, comme l'ont prouvé les meilleurs critiques, entre autres Pagi et le Père Alexandre. C'est un recueil de 27 maximes qui composent une déclaration de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain. Il y a apparence que cette pièce, singulière par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui voulait le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses, ou par un flatteur qui voulait aller à la fortune par cette bassesse. *Voyez* Henri IV, Henri V, Frédéric II, Martin IV, et la réflexion qui est à la fin de l'article Thomas de Cantorbéry. La *Vie de Grégoire VII* écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, a été publiée par Gretzer, Ingoldstadt, 1610, et insérée dans les grandes Collections de Mabillon et des Bollandistes.)

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de Mora*, était de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III, le 21 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, et mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir réconcilié cette république avec celle de Gènes, et exhorté les princes chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'etait un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires et d'un zèle vif. On a de lui trois *lettres* dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire VIII. *Voyez* Bourdin.

GRÉGOIRE IX (Ugolin), cardinal-évêque d'Ostie, succéda à Honorius III en 1227. Il était neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segui, et natif d'Anagni. Le triste état de la Terre-Sainte, l'oppression des chrétiens, et les progrès alarmans des Sarrasins, l'engagèrent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II renvoyait le voyage de Palestine autant qu'il pouvait, et paraissait oublier le serment solennel qu'il avait fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone, le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230, mais les divisions recommencèrent en 1236; le pillage des églises et d'autres violences attirèrent à Frédéric une nouvelle excommunication. Les esprits s'aigrirent de

plus en plus : Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à saint Louis pour Robert son frère, comte d'Artois. « Comment, ré- » pondit ce saint roi, le pape a-t-il osé » déposer un prince, qui n'a point été » convaincu des crimes dont on l'accuse? » S'il avait mérité d'être, déposé ce ne » pourrait être que par un concile géné- » ral. » Ces paroles prouvent quel était le droit public de ce temps-là ; et que si quelques-uns refusaient le droit de déposition au pape, ils ne doutaient pas du moins qu'il n'appartînt au concile : mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape, et si les princes se trompaient là-dessus aussi bien que les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions (*voyez* GRÉGOIRE VII, FRÉDÉRIC *Barberousse*, FRÉDÉRIC II, etc.). L'empereur brûlait d'aller se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avait témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il essayait de les amener au christianisme. On a de lui des *lettres* dans la Collection des Conciles, les *Annales* de Wadding, l'*Italia* d'Ughelli, etc. Gérard Vossius, prévôt de Tongres, a publié la *vie* et les *lettres* de ce pape en grec et en latin, avec des notes savantes, à Rome, 1587.

GRÉGOIRE X (Thibaud ou Thébalde), né à Plaisance, de l'illustre famille des Visconti, devint archidiacre de Liége, et s'éleva avec zèle contre Henri de Gueldre, évêque et prince de cette ville, qui scandalisait son peuple par sa vie irrégulière. Ayant été maltraité par ce prélat, auquel il avait fait en plein chapitre les remontrances les plus fortes, il quitta Liége pour aller consoler et encourager les croisés. Il était dans la Terre-Sainte avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquait trois principales raisons de le tenir : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte et les vices et erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, et prévoyant qu'il serait déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liége. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade ; mais ils furent sans effet : il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avait été élu à la persuasion de saint Bonaventure, qui connaissait son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seraient jusqu'à ce que l'élection fut faite ; réglement sage, qui empêcha que le saint-Siége ne fût trop long-temps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la *vie* de Grégoire X en 1711, à Rome, in-4. On a de lui 102 *lettres* dans *l'histoire ecclésiastique de Florence* par P.-M. Campi, Plaisance, 1651, 3 vol. in-fol. et dans les *Conciles* du Père Labbe.

GRÉGOIRE XI (Pierre ROGER), né au château de Maumont, dans la paroisse de Roziers (Bas-Limousin), fut élu pape le 30 décembre 1370. Il était neveu du pape Clément VI, qui l'avait fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avait donné un grand nombre de bénéfices ; abus qu'on s'efforçait de justifier, par la nécessité où étaient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui avaient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes chétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Avignon était encore la résidence des papes depuis que Clément V avait quitté Rome : mais la présence de Grégoire était très nécessaire à l'Italie. La plupart des villes de

l'état ecclésiastique s'était révoltées ; les Florentins faisaient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, et surtout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède, et sainte Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377 ; et depuis, cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains et regrettant le séjour d'Avignon; mais ne pouvant se dissimuler le bien qu'il avait fait par son retour à l'Eglise et à l'état (*voyez* Gabrini). Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractère, et par son savoir dans le droit civil et canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. (On trouve le testament de ce pape dans le *Spécilége* de d'Achery, et dans *l'Appendix* du *Museum Italic.* les *Constitutions de l'église romaine* qu'il avait rédigées étant cardinal. On a de lui des *lettres* dans Wadding, Bzovius et Ughelli. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Eglise.)

GRÉGOIRE XII, vénitien, connu sous le nom d'*Ange Corario*, avait été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avait marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses; ils devaient abandonner leur droit l'un et l'autre. Grégoire XII ne cessait de l'écrire, Benoît XIII de le dire ; et tous les deux étaient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise en 1409, dans lequel ils les déposèrent, et élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaète, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire instruit qu'elle avait été acceptée quitta la tiare et toutes les marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnaissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des cardinaux*, et de *Légat perpetuel* dans la Marche d'Ancône. Il mourut à Recanati en 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé de ces sublimes misères qui avaient rempli sa vie d'amertumes. (Wadding, Ughelli, Bzovius ont conservé quelques *lettres* de ce pape dans leurs *Collections.*)

GRÉGOIRE XIII (Hugues Buoncompagno), bolonais, successeur de Pie V, en 1572. C'était un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avait professée avec distinction, et avait paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébrait plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se serait trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissait de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa et Paul de Middelbourg (*voyez* ce mot), évêque de Fossombrone, avaient écrit sur la nécessité de la réformation du calendrier. On avait résolu d'en traiter, dans les conciles de Constance, de Bâle, et dans le 5ᵉ de Latran ; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Régio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulvéda de Cordoue, Luc Gorurie de Naples, et d'autres y travaillèrent après la première publication du concile de Trente; mais on n'y décida rien, la chose fut renvoyée au saint-Siége ; enfin Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloïsio Lilio, habile mathématicien et médecin de Rome, et l'ayant communiqué au Père Christophe Clavius, jésuite allemand, le plus grand géomètre de son temps, termina les difficultés et

acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier ; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestans d'Allemagne, de Suède, de Danemark, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venait du pape. « Comme s'il était » permis, dit Bossuet, à aucun homme » raisonnable, de ne pas recevoir la rai- » son de quelque part qu'elle vienne. » Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtrèrent à suivre l'ancien calendrier, et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux stile* pour ceux qui retenaient l'année julienne, et de *nouveau stile* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grèce, on refusa d'abord ; mais son reçut ensuite cette vérité utile, qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avaient proposée : les Anglais l'adoptèrent en 1752 ; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, et des protestans d'Allemagne en 1776, il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'église romaine. Grégoire XIII mit en même temps la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les jurisconsultes, que la réformation du calendrier l'était par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avait beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professait à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnaître l'autorité du saint-Siége : événement glorieux et consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, et dont on était redevable aux missionnaires jésuites. Grégoire mourut l'année d'après en 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettaient de son excessive douceur. Sixte V lui succéda.

GRÉGOIRE XIV (Nicolas SFONDRATE), né à Crémone, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zèle, sa prudence et ses vertus avaient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'église, était réservée à Clément VIII. Sa sobriété était si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers. Innocent XI lui succéda.

GRÉGOIRE XV (Alexandre LUDOVISIO), bolonais, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 21 ans, érigea l'évêché de Paris en métropole ; fonda la Propagande ; approuva la réforme des bénédictins de Saint-Maur ; donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne, qui soutenaient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs ; aima les pauvres et assista les malades. Il donna une constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seraient secrets et par-là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entre autres : *Epistola ad regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hegalfoni*, 1627, in-8 ; et les *Décisions de la Rote*. Ce pape canonisa quatre saints fort célèbres : S. Ignace de Loyola, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri et sainte Thérèse. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (Saint), surnommé *le Thaumaturge*,

faiseur de miracles, disciple d'Origène, fut élevé au siége de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite ; mais il fallut qu'il se rendît à la vocation divine et aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles et sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature et des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficace de sa prière, reculer une montagne qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : transi hinc illuc ; et transibit.* Lorsqu'il monta sur le siége de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de grâces !* s'écria-t-il plein de joie, *je ne laisse à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de chrétiens.* Il expira peu après, en 265, ou plus probablement 270 ou 271. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui ; mais le *Remercîment à Origène*, morceau de la plus sublime éloquence, dont M. l'abbé Guillon a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine ; un Symbole* ou *Profession de foi sur la Trinité ; l'Epître canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en un vol. in-4, par Vossius, Mayence, 1604, avec la *vie de l'auteur*, et des *scolies* etc., et en un vol. in-fol., grec et latin, en 1622, à Paris. Pour les sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de saint Proclus, disciple et successeur de saint Jean-Chrysostôme. Saint Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle : cependant elle ne comprend rien au-delà ni au dessus des symboles ordinaires ; mais elle est exacte et orthodoxe, avec une grande précision de termes : ce qui dans un temps où les disputes embrouillaient la chose, et où le langage théologique n'était pas encore formé, quoique la foi fût constante et uniforme, pouvait être précieux et pas au dessous d'une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (Saint), dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze et de sainte Nonne : l'un et l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, Alexandrie, à Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimait pas le grand monde, qu'il regardait comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvait plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affaibli par l'âge, avait signé le *Formulaire de Rimini* ; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les infidèles et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siége à un autre évêque pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances, il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans vouloir en prendre le titre. Grégoire son père mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocèse environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort

édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. On voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, et il alla se cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour gouverner l'église de Constantinople alors en proie aux ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture, l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmèrent l'évêché de Constantinople; mais voyant que son élection causait du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin retourna dans sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze : mais ces deux saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. Saint Basile avait plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de » Grégoire de Nazianze pour la solitude » (dit l'abbé Ladvocat) le rendait d'une » humeur triste, chagrine et un peu sa- » tirique.) Mais avait-il tort, reprend » un auteur judicieux, de préférer le re- » pos de la solitude aux troubles que les » ariens avaient excités dans toutes les » villes épiscopales, et aux orages qu'ils » formaient contre tous les évêques or- » thodoxes ? Il avait été en butte à leurs » persécutions; ils attentèrent plus d'une » fois à sa vie; le saint évêque n'employa » contre eux que la douceur et la patien- » ce, jamais il ne voulut implorer contre » eux le bras séculier, et il ordonnait à » ses ouailles de leur rendre le bien pour » le mal; il consentit de sortir de la so- » litude toutes les fois que le bien de l'E- » glise l'exigea; mais il aima mieux quit- » ter le siége de Constantinople que de » contester avec ses collègues. Où trouve- » ra-t-on une vertu plus pure, plus douce » et plus désintéressée ! » Il reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° 55 *sermons*, traduits en français (par l'abbé de Bellegarde), Paris, 1698, 2 vol. in-8. 2° 235 *lettres*, la plupart sur des sujets intéressans; 3° des *poésies*, au nombre de 158 pièces. Ces différentes productions ont été recueillies à Bâle en 1550, et à Paris 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, et la version de l'abbé de Billy, très versé dans la langue grecque. D. Marand, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, en avait entrepris une autre édition, dont il n'a paru que le premier volume, Paris, 1788, in-8. On trouve dans *Tollii insignia itinerarii Italici*, Utrecht, 1696, in-4, 20 poèmes de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avaient pas encore été imprimés et auxquels l'éditeur a donné le titre de *Carmina cycnea*. (Baronius a inséré dans ses *Annales le Testament de saint Grégoire*, et un autre ouvrage de ce saint, intitulé : *Invectives contre Julien* (traduit en français par l'abbé Troïa d'Assigny, avec des remarques, Lyon, 1735, in-12). Quelques autres pièces et dix *lettres* inédites ont été publiées en grec par R. Montaigu, Eton, 1610, in-4. Muratori a encore publié du même écrivain 228 épigrammes inédites dans ses *Anecdota græca*, Padoue, 1709, in-4, d'après les manuscrits de la Bibliothèque des Médicis, de la Bibliothèque Ambrosienne et de celle du roi à Paris.) On est forcé, en lisant les écrits de ce Père, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tous les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance de son stile, pour la variété des figures, pour la force des raisonnemens, pour l'élévation des pensées : malgré cette élévation il est naturel, coulant, agréable. Ses périodes sont pleines, et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Pères grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons et de certains autres ornemens, qui prodigués rendent le stile précieux et efféminé. Ses *sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de

traits d'histoire et même de mythologie. Il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères : qualité qui lui mérita le nom de *théologien* par excellence. Ses *poésies* furent, presque toutes, le fruit de sa retraite et de sa vieillesse ; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète. Son poème des *Vicissitudes de la vie* a été traduit par Le Franc de Pompignan. (M. l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque des Pères de l'église grecque et latine*, consacre un volume et demi à donner l'analyse des ouvrages de ce Père de l'Eglise, et la traduction des meilleurs morceaux qu'ils renferment. Il existe plusieurs notices sur saint Grégoire. M. Herman a écrit sa vie avec exactitude et éloquence, Paris, 1675, in-4.)

GRÉGOIRE DE NYSSE (Saint), évêque de cette ville, naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frère puiné de saint Basile le Grand, il était digne de lui par ses talens et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Il professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. Saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé ; il abandonna dès lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant admirer dans l'Eglise, qu'il l'avait été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374 par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errans et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les exilés à son avénement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme et infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il prononça l'*Oraison funèbre de saint Mélèce*, évêque de cette dernière ville. Les Pères du concile lui donnèrent les plus grands éloges, et le chargèrent des commissions les plus importantes. Cet illustre saint mourut en 396, selon les uns, et 400 suivant les autres, dans un âge fort avancé, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses *ouvrages* ont été publiés en latin et en grec en 1615, à Paris, en 2 vol. in-fol., par le Père Fronton du Duc. Il y ajouta un troisième vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638. Cette dernière édition en 3 vol. n'est pas correcte, et l'on préfère celle de 1615. Les principaux sont : 1° des *Oraisons funèbres* ; 2° des *Sermons* ; 3° des *Panégyriques de saints* ; 4° des *Commentaires sur l'Ecriture* ; 5° des *Traités dogmatiques*. (On trouve une *analyse raisonnée* de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères de l'abbé Guillon*.) Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son stile, surtout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Ennomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Ecriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre (*voyez* saint GRÉGOIRE LE GRAND). Dans son *Discours sur la mort*, il paraît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes ; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie ; ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme, y a été ajouté par les hérétiques.

GRÉGOIRE DE TOURS (Saint), le plus ancien des historiens français, évêque, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544, et non en 359 comme le dit, par erreur typographique, la

Biographie universelle. Gallus ou Gall, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, Grégoire assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin de ses jours il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritait par le pape Grégoire, et mourut en 595, à 51 ans. On a de lui : 1° une *Histoire ecclésiastique et profane*, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules, par saint Pothin, évêque de Lyon, jusqu'en 591, et divisée en 16 livres. Grégoire de Tours est le père de l'Histoire de France; mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le stile. Le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. Il ne se fait pas un scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événemens. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, en 1699, à Paris, in-fol. Dom Bouquet l'a insérée dans sa grande *Collection des Historiens de France*, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles en a donné une version, 1638, 2 vol. in-8, qui est, comme toutes les autres sorties de la même main, rampante, infidèle, etc. (Claude Bonnet l'avait traduite aussi en français, Paris, 1610, in-8. M. de Sauvigny l'a mise dans le recueil intitulé : *Essai historique sur les mœurs* des Français, Paris, 1185, 10 vol. in-8. M. Guizot l'a reproduite avec des améliorations, des notices et des notes dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*.) 2° *Huit livres sur la gloire des martyrs et des confesseurs, et les miracles des saints Julien et Martin*. Ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. On peut consulter sur cet historien le tome 3e de l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet; on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GRÉGOIRE d'*Arimini* ou de *Rimini*, général des augustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire sur le Maître des sentences*, Valence, 1500, in-folio; d'un *Traité de l'usure*, et d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui soutenaient que « Dieu peut faire » que deux propositions contradictoires » sur un même sujet, soient vraies en » même temps. » On l'a quelquefois surnommé *Tortor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenait touchant les enfans morts sans baptême.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation à Louvain, et fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité. Philippe IV, roi d'Espagne, voulut l'avoir pour enseigner cette science au jeune prince Jean d'Autriche son fils. Le Père Grégoire de Saint-Vincent n'était pas moins recommandable par son zèle que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savans ouvrages de mathématiques : 1° *Opus geometricum quadraturæ circuli; et sectionem coni, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la *quadrature du cercle*, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le père Léotaud,

jésuite, a publié une critique de cet ouvrage, Lyon, 1654, in-4. 2° *Theoremata mathematica*, Louvain, 1624, in 4. 3° *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le Père Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au dessus de Galilée et de Cavalieri du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le fameux Père Castel disait qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent, on savait tout Newton, et que le géomètre anglais s'était enrichi des dépouilles du géomètre flamand.

GRÉGOIRE (Pierre), toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui: 1° *Syntagma juris universi*, in-fol. 2° *De Republica*, in-8, et d'autres ouvrages pleins d'érudition; il s'est rendu surtout célèbre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissuasion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les bibliothèques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de Le Long, etc., et dans le 5e vol. des Œuvres de du Moulin, partout sous le nom de *Grégoire*, et pas Gringoire, comme dit de Bure.

* GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, naquit en Arcadie, dans la Morée, et dans la petite ville de Dimitzara, en 1739. Il était d'une famille riche et considérée, qui, après qu'il eut fait ses premières études dans l'école de sa ville natale, l'envoya au monastère de Monga-Spileon, sur le mont Cylène en Béotie. De là il se rendit à celui de Saint-Luc, et reçut les ordres au monastère du mont Athos. Il était connu de Procope, évêque de Smyrne, et son compatriote, qui l'admit dans son clergé, et le fit nommer son successeur lorsqu'il fut choisi pour le patriarchat de Constantinople. A la mort de celui-ci, le synode (qui, à l'instar du sacré collége de Rome, choisit le chef de son Eglise), lui donna, en 1795, la place de Procope. Les Français ayant débarqué en Egypte, et s'étant enparés d'un territoire que les Turcs considèrent comme *l'ombilic* ou le nombril de l'empire mahométan, on demanda à grands cris la tête du patriarche, par la seule raison que Grégoire était chrétien, de même que les Français. Pendant ce temps-là, des émissaires de cette nation faisaient tous leurs efforts pour porter les Grecs à prendre les armes et à faire avec eux cause commune, leur promettant de les délivrer du joug musulman. Sélim III, qui régnait alors, et qui craignait, sans doute, une guerre intestine au moment qu'il avait à combattre des ennemis du dehors, proclama l'innocence de Grégoire. Il en agit ainsi, moins peut-être par un sentiment de justice que dans la persuasion que le patriarche, lui seul, pouvait empêcher la révolte des Grecs. En effet, Grégoire publia une *encyclique*, qui enjoignait aux Grecs de demeurer tranquilles. Cette conduite du patriarche n'avait aucun mérite auprès d'un peuple fanatique et ignorant; et quand, vers la fin de 1806, la guerre éclata entre la Russie et la Porte, les Turcs demandèrent encore la tête du patriarche, par le même motif que les Russes étaient des chrétiens. Sélim III défendit de nouveau Grégoire, et les Grecs ne firent aucune démonstration hostile, en vertu d'une autre *encyclique* que ce patriarche publia. Comme les Anglais étaient aussi des chrétiens, quand leur flotte, commandée par Ducworth, parut devant Constantinople, dans la même année 1806, le patriarche courut encore de grands dangers, auxquels Sélim ne put le soustraire qu'en l'exilant au mont Athos. La Porte se trouvant enfin en paix avec le reste de l'Europe, Grégoire se livra aux soins de son ministère, surveillant de près son clergé, et punissant les abus qui s'y étaient introduits. Il rétablit l'imprimerie du patriarchat, écrivit plusieurs *sermons*, traduisit en grec moderne et commenta un *Traité sur les épîtres de saint Paul*,

qu'il fit imprimer ainsi que ses *Homélies sur la charité*. Simple et austère dans ses mœurs, il menait une vie exemplaire. Il jouit de quelque repos sous le règne de Mustapha V, successeur de Sélim; mais, en juin 1821, le prince Ypsilanti ayant appelé tous les Grecs aux armes, en arborant la croix grecque, Mahmoud, qui avait succédé à Mustapha, et le divan, firent venir le patriarche à la barre de l'*apostrophe impériale*. Après l'avoir accablé d'injures, on lui enjoignit d'ordonner aux Grecs de mettre bas les armes. Le patriarche obéit, et lança *l'anathème* contre Ypsilanti. Cette mesure arrêta, pour le moment, les progrès de l'insurrection; mais il avait toujours existé à Constantinople une faction qui depuis long-temps méditait la ruine du christianisme dans les états musulmans; cette faction prévalut dans le divan, et on y résolut la mort de l'innocent patriarche. On croyait intimider les Grecs par un exemple affreux, qui ne servit qu'à les irriter encore plus, et ne contribua pas peu à les rendre indomptables. Peu de jours après avoir adressé (la veille du jour de Pâques) une troisième *encyclique* aux archevêques, évêques, exarques, archimandrites, et à tous les fidèles de son église, pour les exhorter à rester fidèles à la Porte, Grégoire fut arrêté dans sa propre maison. On lui fit subir toutes sortes d'outrages, puis on le pendit comme un malfaiteur à la porte de la Basilique patriarchale le jour même de Pâques. Les Juifs, les plus violens ennemis des chrétiens, et envieux des richesses des Grecs de l'Orient, s'emparèrent du corps du patriarche, lui crevèrent un œil, le traînèrent dans les rues, prirent plaisir à maltraiter et à défigurer son cadavre, qu'ils jetèrent enfin dans le Bosphore. Leur froide et lâche cruauté surpassa celle des Turcs, auxquels ils s'unirent dans les excès qui suivirent la mort du patriarche. Ils massacrèrent des évêques, des moines, des prêtres. On pillait les maisons des Grecs, on les tuait dans les rues, partout où on les trouvait; les femmes furent outragées, des enfans écrasés, mutilés sur le sein maternel; les rues de Constantinople étaient couvertes du sang et des cadavres des malheureux Grecs. On avait attaché une pierre au cou du patriarche; elle se détacha, le corps revint sur l'eau, fut poussé vers un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore, et où s'était sauvé un domestique du même patriarche. Ayant reconnu son maître, il en avertit aussitôt l'équipage par ses cris et ses gémissemens. Le capitaine, ayant pris toutes ses précautions pour n'être pas aperçu des Turcs, fit jeter une natte sur le cadavre, et l'ayant fait attacher par une corde au vaisseau, les matelots le retirèrent la nuit de la mer et le transportèrent à Odessa, où se dirigeait le vaisseau. Arrivé dans le port, des commissaires furent envoyés pour examiner le cadavre, qui s'était conservé exempt de corruption. Le comte de Langeron, gouverneur de la province, expédia un courrier à la cour de Pétersbourg, pour demander des instructions sur ce qu'il devait faire en pareil cas. Pendant ce temps, l'archimandrite russe, Théophile, eut la permission, tandis que le vaisseau observait la quarantaine, de veiller le corps du patriarche, selon les rites de l'église grecque, qui sont les mêmes en Russie que dans l'Orient. Ensuite, et d'après les ordres qui arrivèrent de Pétersbourg, on fit au patriarche de magnifiques obsèques, et ses dépouilles mortelles furent couvertes du costume patriarchal, et des riches ornemens qu'avait envoyés pour cet objet le synode de Pétersbourg. On déposa son corps dans l'église grecque d'Odessa, et on lui a élevé dernièrement un monument en marbre, avec une inscription qui rappelle sa mort injuste et tragique.

*GRÉGOIRE (Le comte Henri), né à Vébo près de Lunéville, le 4 avril 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur au collége de Pont-à-Mousson, puis curé de la paroisse d'Embermesnil. Député aux Etats-généraux par le bailliage de Nancy, il prit part à la discussion qui s'éleva sur la division des trois ordres, et passa l'un des premiers au tiers-état : événement qui fit grand bruit. Lorsque le roi essaya de faire

avancer des troupes sur Paris, le 8 juillet 1789, à l'époque du renvoi de Necker, et de la prise de la Bastille, on le vit s'opposer ouvertement à la cour et aux ministres, et il ne manqua aucune occasion de se montrer un des plus ardens adversaires de la monarchie. Le 23 octobre, il monta à la tribune pour soutenir que les biens ecclésiastiques, dont le clergé n'était que dépositaire, selon lui, appartenaient non à la nation mais aux donateurs, et pour demander que les dîmes fussent remplacées par des fonds de terre, et que les cures fussent dotées toutes également. Dans la discussion sur *les droits de l'homme*, il parla pour faire décréter qu'ils tirent de Dieu leur origine et qu'ils impliquent des devoirs réciproques. Bientôt après parut la *constitution civile du clergé*, à laquelle il s'empressa, le premier de tout son ordre, de prêter le serment qu'elle exigeait, et il fut élu évêque du département de Loir-et-Cher. Après le retour du voyage de Varennes, il insista pour faire mettre Louis XVI en jugement, et demanda, avec sept de ses collègues seulement, la convocation immédiate d'une convention nationale pour prononcer sur cette affaire. Appelé à l'Assemblée législative et ensuite à la Convention par le département de Loir-et-Cher, il demanda, le 22 septembre 1792, l'abolition de la royauté proposée d'abord par Collot-d'Herbois, et s'exprima en ces termes : « Certes, personne de nous ne pro- » posera jamais de conserver en France » la race funeste des rois. Nous savons » trop que toutes les dynasties n'ont été » que des races dévorantes, qui ne vi- » vaient que de chair humaine. Les rois » sont dans l'ordre moral ce que sont » les monstres dans l'ordre physique. » Adopté par acclamation ! Le 15 novembre, il réclama la mise en jugement du roi, et parla pour l'abolition de la peine de mort, voulant que Louis XVI en profitât tout le premier, s'il était condamné : ce qui ne l'empêcha point, lorsqu'il écrivit du département du Mont-Blanc, où il avait été envoyé commissaire avec ses collègues Sagot, Hérault et Simond, d'exprimer *le vœu que ce roi parjure fût condamné sans appel au peuple*. On doit à la vérité de reconnaître qu'il ne voulut point signer la lettre de ses collègues, qui demandaient une condamnation capitale, soit parce qu'il était ecclésiastique, soit à cause de l'opinion qu'il avait émise et qu'il professait sur l'abolition de cette peine. Il ne consentit à se joindre à eux, qu'après avoir fait effacer les mots *à la mort*. Du reste, il professa, pendant toute la révolution, une horreur particulière pour les rois, et chercha par tous les moyens à l'inspirer au peuple. Il voulait aussi que les chefs de la république prissent tous les moyens de la soutenir, et répétait souvent que *frapper vite et frapper fort*, était, dans beaucoup d'occasions, surtout en temps de révolution, l'unique planche de salut. Sous l'empire il fit partie du Sénat conservateur, fut décoré du titre de comte de l'Empire, et de commandant de la Légion-d'honneur, et successivement nommé membre de l'Institut, du bureau des Longitudes et du Conservatoire des arts et métiers, qui avaient été établis et créés sur sa proposition. Dans le Sénat, on le vit allier une sorte d'indépendance avec sa haute et lucrative dignité. *Les Ruines de Port-Royal* ayant déplu à l'empereur, par les principes de liberté qui y étaient renfermés, il reçut défense de paraître aux Tuileries le jour de l'an ; mais sur une lettre soumise qu'il se hâta d'écrire au chef de l'état, la défense fut révoquée. En 1814, il se montra un des plus ardens à provoquer la déchéance de l'empereur, et en 1815, il s'inscrivit négativement contre son rétablissement. Sa vie politique se termina en 1819, lorsqu'il fut élu député par le département de l'Isère, et qu'il fut chassé de la chambre, comme régicide et comme indigne. Quant à sa conduite comme évêque constitutionnel, nous allons rappeler brièvement les faits qui le concernent. Lorsque Gobel vint avec plusieurs de ses collègues déclarer qu'il n'avait jamais été qu'un charlatan, et qu'il renonçait à ses fonctions, Grégoire se leva pour condamner leur conduite, et manifesta hautement son attachement à la religion, et à son titre d'é-

vêque. Aussi fut-il dès lors le chef et l'âme de cette église constitutionnelle, qu'il se donna tant de peine de ressusciter et de faire sortir de l'anéantissement où elle était tombée pendant le règne de la terreur. Au commencement de 1795, eut lieu à Paris le congrès dit des *évêques réunis*, composé de Royer, Saurine, Desbois et Grégoire. On tint des synodes; on créa des presbytères; on entretint de tous les côtés les correspondances les plus actives. En cette même année parurent deux lettres encycliques pour opérer la reconstruction de l'Eglise mourante. Grégoire fit la visite de son diocèse en 1796, se trouva au concile dit national ouvert à Paris le 15 août, et où fut prêté le serment de haine à la royauté. Ses écrits nombreux et ses correspondances avec Ricci, Serrao, Solari, montrent une grande animosité contre les papes. Au second concile national (1801), il fut chargé du discours d'ouverture, et il profita de la circonstance pour renouveler ses sentimens de haine à la royauté et ses opinions sur la souveraineté du peuple. Il y fut chargé du dépôt des archives constitutionnelles. Le 18 octobre 1801, il donna au pape la démission de son siége, tout en soutenant la légitimité de son titre; ce qu'il n'a pas cessé de faire depuis. Dès lors il s'occupa presque exclusivement de divers écrits et brochures, dont nous donnerons ci-dessous les titres, et il mourut enfin le 28 mai 1831. Mgr. l'archevêque de Paris ayant fait vainement plusieurs tentatives pour obtenir de lui la rétractation de ses principes constitutionnels, défendit à tous les prêtres de son diocèse de lui administrer les derniers sacremens et d'assister à ses obsèques. Toutefois M. l'abbé Guillon, par déférence, dit-on, pour la cour, crut pouvoir prendre sur lui de lui donner l'extrême-onction; mais il reconnut ensuite pleinement son erreur, et publia ses regrets par la voie des journaux. Le gouvernement de son côté, effrayé, mal-à-propos sans doute, des menaces d'un certain parti, et craignant un renouvellement des scènes douloureuses du mois de février 1831, fit ouvrir par force les portes de l'église, et gagna quelques ecclésiastiques inconnus pour réciter sur le corps du défunt les prières d'usage. Du reste l'ordre public ne fut nullement troublé. On ne saurait refuser à l'abbé Grégoire des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère ardent et même opiniâtre, un attachement prononcé pour la religion et pour l'Eglise, comme il la comprenait. Il s'était d'ailleurs constitué le défenseur des Juifs et des Noirs, et plusieurs de ses écrits, dès le commencement de sa carrière, ont eu pour objet de les faire mettre les uns et les autres sur le pied de l'égalité avec le reste des populations au milieu desquelles ils habitent. En politique, il n'a marqué, malheureusement, que par une antipathie âcre et haineuse pour la monarchie, et par un esprit d'indépendance qui allait droit à la république : disposition d'autant plus à regretter en lui, que le caractère épiscopal dont il était revêtu et dont il s'est toujours honoré, devait le rendre plus étranger à tout ce qui peut, de près ou de loin, amener des commotions dans l'ordre social. C'était bien assez, sans doute, qu'il portât l'activité et l'énergie de son âme, dans la défense et la propagation des principes de l'église constitutionnelle dont il demeura le coryphée et le patriarche jusqu'à la fin de sa vie. Deux choses contribuèrent à l'entraîner et à le retenir dans l'erreur sur cette grande question : le gallicanisme, poussé à l'excès par son esprit ferme et conséquent, et une fausse application des règles qui avaient gouverné l'ordre hiérarchique de l'Eglise dans d'autres temps. Pour l'abbé Grégoire, l'Eglise (au lieu d'être *une monarchie tempérée d'aristocratie* comme l'appelle Bellarmin), n'était qu'une vraie république où le pape n'est que président à vie et n'a que l'exécution provisoire des canons. Pour lui, ce qui s'était fait dans l'origine d'un commun accord entre les deux puissances, pouvait être rétabli par la seule puissance civile, malgré les réclamations des évêques et du souverain pontife. Sa persévérance opiniâtre à soutenir une œuvre condamnée par quatre pontifes sans réclamations des évêques de tout le monde ca-

tholique, est un fait que la bonne foi ne saurait expliquer seule dans un homme si éclairé. Voici la liste de ses principaux ouvrages. 1° *Eloge de la poésie*, discours prononcé à Nancy, 1773 ; 2° *Essai sur la régénération morale, physique et politique des juifs*, couronné à Metz, 1789 ; *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de St.-Domingue et des autres îles françaises de l'Amérique*, 1789 ; 4° *Motion en faveur des Juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre nationale* ; 4° *Légitimité du serment civique exigé des fonctionnaires ecclésiastiques* ; 6° *Essais historiques et patriotiques sur les arbres de la liberté* ; 7° nombre d'ouvrages et de brochures sur l'église constitutionnelle ; 3° *les Ruines de Port-Royal*, ouvrage qui déplut à Buonaparte, et dont la vente fut interdite ; 9° *De la littérature des Nègres, recherches sur leurs facultés intellectuelles et morales* ; 10° *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes* ; 11° *Histoire des sectes religieuses qui depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde*, 6 vol. in-8, ouvrage plein de recherches curieuses, mais rédigé avec trop peu de goût et de méthode, il n'est point achevé ; 12° *Chronique religieuse*, 6 vol. in-8 ; 13° *Recueil de lettres encycliques* ; 14° *Annales de la religion* (Journal constitutionnel), 18 vol. in-8. Ces derniers n'appartiennent à l'abbé Grégoire qu'en qualité de principal rédacteur.

* GREGORIO (Rosario ou Rosaire de), savant sicilien, naquit à Palerme en 1753. Après avoir pris les ordres sacrés, il devint professeur de théologie, puis de diplomatie à l'université de sa ville natale : sa science et sa piété lui valurent les places de chanoine de la cathédrale de cette ville et d'historiographe du roi. Il étudia les archives de sa patrie pour en tirer les matériaux d'un ouvrage sur l'histoire de la Sicile. Les premiers fruits de ses travaux furent offerts à la société littéraire de Palerme qui se réunissait dans la bibliothèque de cette ville ; il lut à cette compagnie un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire ancienne de la Sicile, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination des Normands ; il est parvenu jusqu'à un certain point à débrouiller le chaos des *origines* des premières populations siciliennes, et nous pouvons le dire, il a fait faire sous ce rapport un pas à la science. Ses principaux *Mémoires* ont été réunis en 2 vol. in-12. Ses autres ouvrages sont : 1° *Compendio della storia di Sicilia epoca favolosa* ; 2° *Delle colonie che vennero a etabilisiri in Sicilia* ; 4° *Il secolo di Gerone e di Gelone* ; 4° *De supputandis apud arabos siculos temporibus*, Palerme, 1786, in-8 ; 5° *Rerum arabicarum, quæ historiam siculam spectant ampla Collectio*, 1790, in-folio ; 6° *Bibliotheca scriptorum qui in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere*, 1791 et 1792, 2 vol. in-folio ; 7° *Introduzione allo studio dritto dublico Siciliano*, 1794, in-8 ; 8° *Considerazioni sopra la storia di Sicilia da tempi Normanni sino ai presenti*, 1806-1816, 1 vol. in-8, les derniers volumes n'ont paru qu'après sa mort ; 9° *Discorsi intorno aila Sicilia, colla relazione dello stato in cui si rinvennero le reali tombe in Palermo*, 1821, ouvrage posthume, 2 vol. in-8. De Gregorio est mort à Palerme en 1809.

GREGORAS. *Voyez* NICÉPHORE GREGORAS.

GREGORY (Jean), écrivain anglais, mort en 1646, était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui : 1° des *Notes sur le Droit civil et canonique* ; 2° des *Remarques* en anglais *sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, Oxford, 1746, in-4, et en latin, Londres, 1660, in-4. Ces ouvrages sont très médiocres.

GREGORY (Jacques), le véritable inventeur des *télescopes à réflexion*, né en 1636, à New-Aberdeen en Ecosse, donna, à l'âge de 24 ans, son *Optica promota*, ouvrage célèbre, où l'on trouve la théorie du *télescope à réflexion*, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton qui, à cette époque, n'avait que 20 ans, et n'avait encore rien publié : on l'attribuerait avec plus de

raison au Père des Chales, qui alors en avait 41, et qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 55. Grégory se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissait alors d'une grande réputation; il y fixa sa résidence pendant quelques années, et publia en 1666: *Vera circuli et hyperboles quadratura*. Dans ce traité, il fit part aux savans d'une nouvelle découverte, savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle et de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paraître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité, sous le titre de *Geometriæ pars universalis inserviens quantitatum curvarum transmutationi et mensuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la première fois, une méthode pour la transmutation des courbes. En conséquence de ces ouvrages, il fut honoré de la correspondance des mathématiciens les plus célèbres, de Newton, Huygens, Halley et Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage, intitulé: *Exercitationes geometricæ*, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'était si justement acquise. Vers ce temps, il fut élu professeur de mathématiques dans l'université de St.-André; mais au bout de six ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avait occupé cette place que pendant quelques mois, quand, au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement entier, et mourut quelques jours après, à l'âge de 39 ans.

GREGORY (David), neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, fut élu en 1683 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, et publia la même année: *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum, sive specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi*. Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Transactions philosophiques*, la résolution du problème de Florence: *De testudine veliformi quadribili*, et il continua de communiquer au public, de temps en temps, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est *Catoptricæ et dioptricæ sphericæ elementa*, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son père, que Dolland, Ramsden et le Père Keri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paraître *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, et s'engagea quelque temps après, à donner en société avec son collègue Halley, les *Coniques* d'Apollonius; mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49ᵉ année de son âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY (Jean), petit-fils de Jacques Grégory, né à Aberdeen en 1724, mourut à Edimbourg en 1773, après avoir professé la philosophie dans sa ville natale et s'être distingué dans la médecine. Vers l'an 1766, il fut nommé premier médecin du roi pour l'Ecosse et professeur de médecine pratique à l'université d'Edimbourg. Ses *OEuvres* ont été imprimées dans cette ville en 1788, 4 vol. in-8. Mˡˡᵉ de Keralio a traduit en français son ouvrage intitulé: *Vue des facultés de l'homme comparées avec celles des animaux*, sous ce titre: *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. Ce n'est qu'une ébauche d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. L'ouvrage qui lui a fait une plus grande réputation est le *Legs d'un père à ses filles*, qui n'a été publié qu'après sa mort, et qui a obtenu un grand nombre d'éditions. Ce livre, plein de sagesse, prouve autant de connaissance du cœur humain que de la société; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminue beaucoup hors de l'Angleterre. Il a été traduit en français, par Morellet, 1774 et 1800, in-12.

* GREGORY (Jacques), médecin écossais, fils du précédent, né à Aberdeen en 1753, mort en 1821, fit ses études à

l'université d'Oxford, et prit ses degrés en médecine à celle d'Edimbourg, et voyagea ensuite sur une partie du continent, notamment en Hollande, en France, et en Italie d'où il rapporta des connaissances profondes sur son art. A son retour dans sa ville natale en 1776, il fut nommé professeur de médecine théorique à l'université d'Edimbourg; en 1777, il succéda au célèbre Cullen dans la chaire de médecine pratique, fut secrétaire du collége des médecins, et ensuite président de cette même association. En 1797, lorsque sa patrie fut menacée par les Français, il ne pensa qu'aux malheurs d'une invasion, déposa la toge pour prendre l'épée, et devint capitaine dans un bataillon des volontaires d'Edimbourg. Quand le péril fut passé, il reprit ses fonctions pacifiques qu'il continua jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : 1° sa thèse, *Dissertatio de morbis cœli multatione medendis*, 1774, in-8 ; 2° *Conspectus medicinæ theoreticæ*, 1780, 2 vol. in-8, 4ᵉ édit. 1812. Cet ouvrage auquel il doit sa principale réputation est remarquable par son élégante latinité. 3° *Essais philosophiques et littéraires*, 1792, 2 vol. in-8, où l'on trouve des assertions hardies et qui lui suscitèrent un grand nombre d'ennemis; 4° *Mémoire présenté aux directeurs de l'infirmerie d'Edimbourg*, 1800, in-4 ; 5° les *Premiers élémens de la médecine pratique de Cullen* avec des notes. C'est la 7ᵉ édition de l'ouvrage original : les notes y ajoutent peu de prix. Il est encore auteur d'un écrit sur la *Théorie des verbes*, inséré dans les *Transactions philosophiques* d'Edimbourg.

*GREGORY (George), théologien et littérateur anglais, naquit en 1754, à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Après avoir terminé avec succès ses études à l'université d'Edimbourg, il entra dans les ordres en 1776 : il fut nommé en 1778 ministre à Liverpool, et ensuite à Londres, dans l'église de St.-Gilles de Cripplegate où il se fit une grande réputation comme prédicateur; mais ses idées philanthropiques, et son opposition aux vues des ministres, nuisirent quelque temps à son avancement ecclésiastique. Cependant, lorsque M. Addington fut porté au ministère, il transforma le *nouvel Annuaire* qu'il publiait en un ouvrage ministériel, et alors il obtint le riche bénéfice de Westham qui lui fut accordé en 1804, une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff et quelques autres places lucratives. Il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires, et on le vit surtout seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de l'infâme trafic des Nègres. Il mourut à Westham le 12 mars 1808. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essais historiques et moraux*, 1785, in-8, et 1788, 2 vol. in-8. 2° un volume de *sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8. 3° une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, 1795, in-8. 4° L'*Economie de la nature expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8, avec 46 planches gravées. 5° *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12. 6° *Elémens d'une éducation polie*, extraits des lettres du lord Chesterfield à son fils, 1801, in-12. 7° un *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4, qui offre plusieurs bons articles. 8° *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*, 1808, 2 vol. in-12. 9° La *vie de Th. Chatterton*, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits, et une *notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8, imprimée aussi en tête de l'édition des œuvres de Chatterton, 1803, 3 vol. in-8.

GRENADE (Louis de), né l'an 1505 en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéraient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siége de Bragen; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place le pieux dom Bar-

thélemi des martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume sont : 1° le *Guide des pécheurs*, un vol ; 2° le *Mémorial de la vie chrétienne*, 3 vol. ; 3° un *Catéchisme*, 4 vol., 1709 ; 4° un *Traité de l'Oraison*, 2 vol. Ces écrits sont en espagnol ; 5° des *sermons* latins, en 6 vol. in-8, Anvers, 1604 ; 6° *Vie de Jean d'Avila*, *etc.* Guillaume Girard a traduit en français la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol., et en 10 vol. in-8 (*voyez* GIRARD), est enrichie de la vie de l'auteur, le modèle des religieux. M. Barbier attribue cette traduction à J. Talon. Les historiens et les bibliographes ecclésiastiques le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Ils seraient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux âmes pieuses, si on en retranchait quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain » faisait plus de bien à l'Eglise que s'il » eût rendu la vie aux morts et la vue » aux aveugles. » Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zèle, et la force du discours à l'onction, produit des fruits plus étendus et plus précieux que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficace de sa prédication. (La liste des ouvrages de Grenade se trouve dans la *Bibliotheca hispana* de Nic. Antonio et dans les *Scriptores ord. Prædicat.* du Père Echard. Sa vie a été écrite par plusieurs biographes, entr'autres par L. Munos, Madrid, 1639, in-4.)

GRENAN (Benigne), poète latin, né en 1681, à Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, mort à Paris en 1723, à 42 ans, a laissé des *harangues* et des *poésies*. On remarque dans les unes et dans les autres un stile pur et élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *vers* sont en partie dans le *Selecta carmina quorumdam in universitate Parisiensi professorum*, et ses *discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie* et une *ode* très spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne sur tous les autres. — Pierre GRENAN, frère aîné de Benigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine chrétienne, est connu par une satire de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*, 1710, in-12. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'était pas assez bonne pour demander une suite.

* GRENIER (Paul, le comte), lieutenant-général, grand-officier de la Légion d'honneur, chevalier de St.-Louis, né à Sarre-Louis, le 29 janvier 1768, d'un huissier sans fortune, s'enrôla dès l'âge de 16 ans comme simple soldat dans le 96e régiment (21 décembre 1784). En 1789 il était fourrier dans le régiment de Nassau. Dans la même année 1791, il devint sergent, puis adjudant, et le 1er octobre 1792, il était capitaine après avoir passé par les emplois de sous-lieutenant et de lieutenant. Son avancement dans les grades supérieurs fut encore au moins aussi rapide : Grenier fut nommé adjudant-général le 15 octobre 1793, général de brigade le 29 avril 1794, et général de division le 16 octobre suivant. On ne concevrait pas une élévation aussi prompte, si l'on ne se rappelait pas que presque tous les militaires qui remplissaient des fonctions supérieures à l'armée, quittèrent le service à cette époque, afin de n'être plus à la disposition du gouvernement révolutionnaire. D'un autre côté, Grenier fit preuve d'un courage extraordinaire, qu'il savait joindre à beaucoup d'activité et d'intelligence. Au mois d'août 1795 il reçut le commandement d'une division de l'armée de Jourdan, et le 6 septembre suivant il fut chargé de diriger le passage du Rhin à Ordengen : opération qu'il parvint à faire avec beaucoup de talent et de succès. L'année suivante il commandait la tête

du pont de Neuwied, lorsqu'elle fut attaquée dans la nuit du 21 au 22 octobre : les bulletins de l'armée ont appris avec quelle bravoure il la défendit. Grenier continua à servir dans la même armée sous le général Hoche ; il contribua beaucoup à la prise des redoutes et du village de Bendorff, se signala au combat de Duisdorf dont le succès lui est presque entièrement dû, et reçut à cette occasion du Directoire des lettres de félicitation conçues dans les termes les plus flatteurs. Grenier fit ensuite les campagnes d'Italie. En 1799, il protégea la retraite de nos troupes forcées de rétrograder après la retraite de Schœrer. Dans cette circonstance difficile, il déploya un rare talent et une valeur digne des plus grands éloges : c'est à son habileté que, selon l'opinion de toute l'armée, l'on doit attribuer le salut des braves qui lui étaient confiés. Moreau avait apprécié le talent de Grenier : il l'envoya à Grenoble pour y organiser les corps qui s'y rendaient de l'intérieur, et le chargea de se diriger sur le Piémont, dès qu'il aurait réuni 12,000 hommes. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'il put exécuter ces ordres, ne parvint à traverser les Alpes qu'après la malheureuse affaire de Novi, se réunit à Championnet, et fit avec lui la campagne du Piémont pendant laquelle il s'illustra par la reprise du camp d'Alenzo et par la défense du col de Tende. Appelé à l'armée du Rhin, Moreau lui donna le commandement de son aile gauche ; avec deux divisions il repoussa 40,000 Autrichiens commandés par le général Kray, s'empara de Guisbourg, les força à traverser le Danube, le passa lui-même en les poursuivant jusque sous les murs d'Ingolstadt. Nous ne pouvons point citer tous les faits d'armes du général Grenier : il fit toutes les campagnes de la fin de la république et de l'empire. Disons seulement qu'à la paix il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, et en 1807, gouverneur de Mantoue, grand-officier de la Légion-d'honneur, et comte de l'empire. L'une de ses plus belles campagnes est celle de 1809 en Italie ; il se couvrit de gloire au passage de la Piave, du Tagliamento, et à la prise du fort de Malborghetta. Après s'être joint ensuite à la grande armée, il se distingua à l'attaque du pont de Carako dont il s'empara, et concourut au succès des batailles d'Arcole et de Wagram. Envoyé dans le royaume de Naples, il devint chef d'état-major-général de l'armée de Murat ; mais après les désastres de 1812, il fut rappelé à la grande armée, prit le commandement de la 35ᵉ division, et battit les Prussiens et les Russes sur la rive droite de l'Elbe près de Magdebourg (5 avril 1813). Il passa ensuite en Italie sous le commandement du prince Eugène qui le chargea de diriger les opérations militaires. Sa résistance aux généraux autrichiens Nugent et Bellegarde est admirable ; il ne cédait le terrain que pied à pied, et remportait souvent des avantages que sa position ne lui permettait pas d'espérer. A l'époque où le gouvernement impérial s'écroula, comme tant de bons esprits l'avaient prévu, Grenier fit un ordre du jour dans lequel il exhorta les soldats français à se ranger sous l'ancienne bannière des Bourbons : cette proclamation produisit de l'effet. Le comte Grenier ramena en France les troupes françaises qui étaient en Italie, fut un des premiers officiers décorés de la croix de St.-Louis, et reçut le titre d'inspecteur-général d'infanterie à Toulon et à Marseille. Pendant les cent jours, le département de la Moselle le nomma membre de la chambre des représentans dont il devint vice-président, et sur laquelle il exerça une grande influence. Après la bataille de Waterloo il fit partie de la commission chargée de se concerter avec la chambre des pairs pour aviser aux mesures de salut public réclamées par les circonstances, et lorsque Buonaparte eut abdiqué, il était membre du gouvernement provisoire. Dès lors le comte Grenier est resté sans emploi ; en 1818 il fut appelé de nouveau à la chambre des députés. Il est mort dans sa campagne de Morembert près de Gray, d'une maladie de poitrine, le 18 avril 1827. Ce fut sans contredit l'un des guerriers les plus distingués des armées républicaines et impériales.

* GRENVILLE (Georges), député au parlement d'Angleterre, né en 1702, mort en 1770, fut successivement trésorier de la marine, premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, et chancelier de l'échiquier. Il a laissé quelques brochures où il s'est attaché à faire l'éloge de son administration; mais elles amenèrent des attaques virulentes qui le forcèrent à se retirer du ministère. Parmi les différens écrits de Grenville, nous citerons : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national*, traduites en français par Manduit, sous ce titre : *Mémoire sur l'administration des finances de l'Angleterre*, Mayence (Paris), in-4, 1768. On lui attribue aussi *Tableau du commerce de l'Angleterre, relativement à son commerce et à ses finances*, traduit en français par Guyard de Troyes, Paris, 1769, in-8.

* GREPPI (Charles), poète dramatique italien, né à Bologne en 1751, abandonna la profession d'avocat à laquelle ses parens l'avaient destiné, pour se livrer uniquement à la poésie. Il embrassa ensuite la vie monastique par suite d'un désespoir amoureux; le désir du monde et de la liberté lui fit bientôt quitter le cloître. Privé des avantages de la fortune, il se vit contraint d'exister du faible produit de sa muse, et travailla pour le théâtre. Ses pièces eurent beaucoup de succès. Les principales sont : 1° *Gertrude d'Aragon*, tragédie, jouée et imprimée pour la première fois à Milan en 1785. Cette pièce a quelque ressemblance avec le *Macbeth* de Shakespeare. 2° *Teresa et Claudio*, comédie, jouée pour la première fois à Venise en 1786. 3° *Teresa Vedova*, comédie, jouée à Milan en 1787. 4° *Teresa Maritata*, comédie, représentée à Bologne à la fin de 1787. Ces trois dernières pièces, qui ne forment qu'un seul sujet, ressemblent beaucoup au *Glorieux* de Destouches. Le stile en est pur, le dialogue naturel et les caractères bien tracés. Greppi, qui avait embrassé les principes de la révolution française, joua un rôle assez brillant pendant l'existence éphémère de la république cisalpine. Il passa ensuite à Milan, où il occupa successivement divers emplois, et y mourut en janvier 1811. On a réuni ses différens ouvrages à Bologne en 1812, en 2 vol. in-8.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, d'une famille noble de Nortfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avait procurées. Il construisit à ses frais la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un collége qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord maire et par les aldermens de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie.

* GRESNICK (Antoine-Frédéric), compositeur de musique, né à Liége en 1753, fut élève du célèbre Sola qui était alors professeur du Conservatoire de Naples. Il composa en italien plusieurs *opéras* peu connus en France. S'étant rendu à Londres, il en publia quatre qui eurent beaucoup de succès. Le prince de Galles le retint même pendant quelques années comme directeur de sa musique à Londres. Gresnick vint aussi en France, séjourna quelque temps à Lyon, où il fut chef d'orchestre du grand théâtre, et mourut le 16 octobre 1799 à l'âge de 47 ans, à Paris, où il s'était fixé depuis 5 ans. Ses principaux opéras sont : 1° les *Faux mendians*, en un acte; 2° *L'extravagance de la vieillesse*, en un acte; 3° le *Baiser donné et rendu*, en un acte; 4° *Les petits commissionnaires*, en un acte; 5° *Le savoir faire*, en deux actes; 6° *Le rêve*, en un acte; 7° *Eponine et Sabinus*, en trois actes; 8° *L'heureux procès*, ou *Alphonse et Eléonore*; 9° la *Tourterelle dans les bois*; 10° la *Grotte des Cévennes*; 11° les *Faux monnoyeurs*; 12° *Léonidas*; 13° *La forêt de Brama*. Ce dernier opéra n'ayant été reçu qu'à *correction*, il en ressentit un chagrin si vif qu'il en mourut. La musique de Gres-

nick se fait remarquer par une méthode facile, une composition pure et correcte. Son harmonie est simple, sa mélodie douce et chantante. Il excellait surtout dans le genre gracieux.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), écuyer, chevalier de Saint-Michel, historiographe de l'ordre de St.-Lazare, l'un des quarante de l'académie française, né en 1709, à Amiens, est mort dans cette ville le 16 juin 1777, à 68 ans, sans laisser d'enfans de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir et estimer de tous ses concitoyens, et lui avaient mérité les grâces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, et Monsieur, depuis Louis XVIII, le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare dont ce prince était grand-maître. Le maire d'Amiens et le corps municipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent, Veneresque pudicæ;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avait été jésuite; car il était entré dans cet ordre à l'âge de 16 ans, et il fut obligé d'en sortir à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poëme : nous parlons de *Ver-Vert*, ouvrage plein de sel, de facilité et de grâces, et dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offrait moins de ressources; mais ce qui le rend peu digne d'éloge, c'est le ridicule qu'il jette sur les religieuses. L'auteur avait fait un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir*, où l'on trouvait, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans sa dernière maladie : quoi que les choses en elles-mêmes ne se prêtassent à aucune mauvaise conséquence, il craignait que la frivolité ou la corruption du siècle, n'abusât d'un badinage ingénieux, innocent et honnête, pour déroger aux honneurs et au respect dus à la vertu. *Ver-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie aimable, une harmonie douce, et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe : La Harpe a eu tort de mettre ce poëme au dessus de *Ver-Vert*. L'*Epître au Père Bougeant*, et les *Ombres* qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. L'*Epître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grostesque, est traité avec toute la gaîté d'une imagination facile et quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie; mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le stile plus froid encore. A quelques vers près, sa diction est pénible, ampoulée et incorrecte. *Sidney*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun. Le *Méchant* fut joué avec un grand succès en 1747 : (on y admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes : mais l'on y désire plus d'action et plus de force comique. La religion et les conseils du pieux évêque d'Amiens, M. La Motte, l'enlevèrent au théâtre, et le déterminèrent à brûler plusieurs autres comédies qu'il avait dans son portefeuille.) Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, et rompit absolument avec tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport; on peut voir les raisons chrétiennes et vraiment philosophiques qu'il donna lui-même de cette résolution, dans une lettre insérée à la fin du 2e tome des *Lettres sur les spectacles*, par M. Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *traduction* en vers *des Eglogues de Virgile*, et un *discours sur l'harmonie*, en prose, où l'on désirerait moins d'emphase et plus de choses. (On a trouvé dans ses papiers un poëme intitulé le *Gazetin*, imprimé à Paris en 1810, qui n'ajouta rien à la réputation de son auteur, et un autre poëme satirique en 10 chants, qui a pour titre le *Parrain magnifique*. Après avoir renoncé au genre dramatique, Gresset revint dans sa patrie, et y

vécut oublié, mais heureux, jusqu'en 1774, où en qualité de directeur de l'académie, il reparut dans la capitale pour répondre au discours de réception de M. Suard. La sévérité des principes qu'il professa dans cette circonstance lui attira quelques sarcasmes du genre de ceux que Voltaire avait fait pleuvoir sur le discours de réception de Le Franc de Pompignan. Ses *OEuvres*, plusieurs fois réimprimées, sont en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de M. Fayolle en 1803; M. Campenon a publié une édition des *œuvres choisies* de ce poète, 1822, in-8, avec une *notice* sur sa *vie* et ses *ouvrages*.

* GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), l'un des plus célèbres compositeurs de la musique française, naquit à Liége le 11 février 1741, d'un père qui était lui-même musicien. Il fut d'abord enfant de chœur dans la collégiale de St.-Denis de sa ville natale, où il apprit les premiers élémens de son art. On raconte qu'il était encore très jeune, lorsqu'une solive du poids de 3 ou 400 livres lui tomba sur la tête et lui enfonça deux os du crâne; cet événement qui faillit lui coûter la vie, contribua à changer son caractère, et à donner plus de netteté à ses idées et plus de force à ses facultés : du moins c'est lui qui en jugea ainsi et qui raconta ce fait. Son goût pour la musique, déjà très vif alors fut encore augmenté par la présence d'une troupe de Bouffes italiens qui se fixa pendant quelque temps à Liége. Grétry avait alors 18 ans; il se rendit à Rome, et y suivit assidûment les savantes leçons du célèbre Casali. Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Piccini, notamment dans les deux intermèdes intitulés : *Le Vendemiatrici* (les vendangeuses) que le directeur du théâtre d'Alberti l'avait chargé de mettre en musique, et qui furent représentés pendant le carnaval de 1765, il fut rappelé par ses parens à Liége où la place de maître de chapelle était vacante : il l'obtint au concours, mais ne partit point encore. Ce ne fut qu'après la lecture d'une partition de la musique de *Rose et Colas* que la pensée lui vint de travailler pour le théâtre français. Il quitta donc Rome dans le mois de janvier 1767, et s'arrêta pendant quelque temps à Genève où il mit en musique le petit opéra d'*Isabelle et Gertrude* de Favard. Sa composition fut vivement applaudie, et Voltaire, qui l'avait entendu et qui le voyait souvent à Ferney, l'engagea à se rendre à Paris où il lui prédit des succès certains. Cependant Grétry eut beaucoup de peine à trouver l'occasion de se faire connaître. Arrivé dans cette capitale en 1769, il passa quelques mois au milieu de mille désagrémens : le découragement s'emparait déjà de lui, lorsque Marmontel lui confia son poème du *Huron* dont le succès, comme œuvre musicale, fut immense. La roue de la fortune avait tourné pour Grétry, et le musicien que l'on avait abreuvé de dégoûts, fut assailli par une foule de poètes qui le priaient instamment d'associer son travail au leur pour le succès de leurs pièces. Depuis cette époque (1769) jusqu'en 1800, c'est-à-dire pendant 30 années, il composa pour l'Opéra-comique ou pour le grand Opéra, 44 ouvrages qui, tous, à l'exception d'*Amphitrion* et d'*Andromaque*, ajoutèrent à sa réputation. Nous croyons inutile de donner ici la liste de ses pièces, dont plus de 20, malgré les révolutions qu'a subies la musique, sont restées et resteront éternellement au répertoire. Presque toutes traduites en italien et en allemand, ont été représentées sur divers théâtres d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, en sorte que l'on peut dire que la musique de Grétry a fait le tour de l'Europe. Ce musicien dut cet avantage à un mérite rare que lui-même a caractérisé en ces termes dans un ouvrage intitulé la *Vérité* : *Ma musique dit juste les paroles, suivant leur déclamation locale. Je n'ai point exalté les têtes par un superlatif tragique, mais j'ai révélé l'accent de la vérité que j'ai enfoncé dans le cœur des hommes*. Grétry a tout sacrifié à la *mélodie*, la partie la plus difficile de l'art, parce qu'elle seule suppose le génie de l'invention. Cependant il a prouvé dans plusieurs pièces, entre autres dans *Richard* et dans *Eliska*

qu'il savait, au besoin, être un profond *harmoniste*. Ses ouvrages ne sont pas écrits avec la plus grande pureté ; mais en revanche, ils possèdent un charme que la science ne fait pas trouver et qui vaut mieux qu'elle : lui-même semble avoir péché par calcul ; car il disait : *je sais que je fais quelquefois des fautes, mais je veux les faire*. Il introduisit l'*opéra de genre*, après s'être essayé avec honneur dans la *tragédie lyrique*. On a dit que Grétry avait été le *Molière* de son art ; il en a le piquant, la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie ; il en a même l'incorrection. Cet habile musicien était membre de la Légion-d'honneur et de l'Institut. Il est mort à Montmorency le 24 septembre 1813. On a frappé une médaille en son honneur ; la ville de Liége a voulu avoir son cœur, mais une décision judiciaire a déclaré qu'il était la propriété de sa famille. Le jour de sa mort, on exécuta à l'Opéra-comique une espèce d'*apothéose*. La peinture, la sculpture et la gravure se sont empressées de reproduire ses traits. Sa statue décore le vestibule de l'Opéra-comique. Ce célèbre compositeur a publié 1° une *Méthode pour apprendre à préluder en peu de temps, avec toutes les ressources de l'harmonie*, 1802. 2° *Mémoires* ou *Essais sur la musique*, un vol. in-8, 1789, réimprimés en 1797 avec deux nouveaux volumes qui sont d'un intérêt moins général que le premier, mais qui contiennent de bonnes observations sur la partie dramatique de la musique. La Harpe lui reproche de s'écarter quelquefois de son sujet, et de se jeter dans des théories générales sur l'homme. « Alors, dit-il, il » n'a plus qu'un esprit d'emprunt, puisé » dans les plus mauvaises sources ; il ré- » pète tous les paradoxes de J. J. Rous- » seau, avec cette sorte de crédulité pas- » sionnée, qui fait voir seulement que » l'imagination est dupe, et que la raison » n'a rien examiné. » Grétry voulut aussi s'essayer comme écrivain politique. Il donna en 1801, *La vérité*, ou *Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 3 vol. in-8. « Cet » ouvrage, dit le *Spectateur français au* » *19e siècle*, est également mauvais et » pour la forme et pour le fond ; l'auteur » ne s'entend point lui-même, et ne se » fait point entendre à ses lecteurs ; l'ob- » scurité, la diffusion, le désordre de sa » diction égalent la fausseté et la bizarre- » rie de ses pensées : c'est un ramas de » tout ce que la philosophie révolution- » naire a imaginé de plus absurde et de » plus ridicule ; c'est une production es- » sentiellement empreinte du caractère » de la démence, sans aucune trace de » talent. Il y fait preuve seulement de » beaucoup d'orgueil. » Grétry a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé *Réflexions d'un solitaire* que ses héritiers ont jugé à propos de ne pas donner au public. Cet artiste était sans contredit un homme d'esprit ; mais il ne parlait, ne jugeait et n'écrivait raisonnablement que de son art.

GRETSER (Jacques), jésuite né en 1561 à Mackdorf en Souabe, professa longtemps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1625, à 64 ans. Egalement versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie, il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il serait au rang des savans du premier ordre, si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, et s'il en eût écarté tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. Gretser était non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivait avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a composés ou traduits forment un recueil de 17 vol. in-folio, imprimés à Ratisbonne en 1734 et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus : *De Cruce*, 3 tom. in-4, et un vol. in-fol. Il y a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques

contre les Annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlète très exercé dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretser a fait ou publié, soit historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Gretser sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. *Voy.* JOUVENCY, SANTAREL.

* GREUZE (Jean-Baptiste), célèbre peintre français, né à Tournus en 1726, mort le 21 mars 1805, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin : il reçut les premiers élémens de son art d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry. Après avoir suivi son maître à Paris, il travailla quelque temps en silence : tout à coup il fixa l'attention par son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfans*. La fraîcheur du coloris et la vérité de l'expression sont les caractères distinctifs de ses ouvrages. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes, et il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. Ses tableaux sont très nombreux. On admire particulièrement *sainte Marie égyptienne*, *le Père paralytique*, *la Malédiction paternelle*, *la Bonne mère*, *le Père dénaturé abandonné de sa famille*, sa *Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté, *le Retour du chasseur*, *la Dame de charité*, *l'Accordée de village*, *la Bénédiction paternelle*, *l'Enfant pleurant la mort de sa mère*, *etc.* On lui reproche de répéter dans presque tous ses tableaux les mêmes caractères de tête; ses draperies sont en général de mauvais goût, et sa couleur tire un peu trop sur le violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès. Il a laissé deux filles qui ont hérité d'une partie de ses talens. Madame de Valory a donné une *notice* sur Greuze et sur ses ouvrages, à la tête de *Greuze*, ou *l'Accordée de village*, comédie-vaudeville, en un acte, 1813, in-8.

GREVENBROECK, peintre flamand, excellait dans les *marines*. Il se signala surtout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différens plans, les jours et les ombres; en un mot, la vérité des objets. Il vivait dans le 17e siècle.

GREVILLE (Foulques, lord BROOKE), né dans le comté de Warwick en 1554, était chevalier du Bain, et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en prose et en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies : *Alaham* et *Mustapha*, faites sur le modèle des anciens, en sont une preuve. Son *Histoire du règne de Jacques I* est peu exacte, et comme on devait s'y attendre, fort louangeuse, puisque ce prince l'avait fait chancelier de l'échiquier, membre du conseil-privé, et lui avait donné le château de Warwick. On a encore de lui : 1° *Vie de Philippe Sidney*, 1652, in-8. 2° *OEuvres posthumes*, 1670, in-8; ce sont des poésies. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, et se tua lui-même sur-le-champ.

GREVIN (Jacques), poète français et latin, né à Clermont en Beauvoisis, l'an 1540, a mis au jour une tragédie, deux comédies et une pastorale, imprimées en 1561, in-8, par Robert Etienne, sous le titre de *Théâtre de Jacques Grévin* (La Harpe parle avec éloge de la tragédie de *César* de Grévin, et place ce poète fort au dessus de Jodelle.) Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, imprimé par le même Robert Etienne en 1561, in-8. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin en 1570, n'ayant pas encore 32 ans. Il était calviniste, et il se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrétien, pour travailler à la pièce intitulée : *Le Temple*; satyre contre Ronsard, qui avait, dans son discours sur les misères du temps, parlé défavorablement de la nouvelle secte. Grévin se mêlait aussi de médecine; et un de ses ouvrages contre l'antimoine, publié en 1566, in-4, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, con-

vaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des venins*, Anvers, 1567, in-4, qu'on a traduit en latin; et une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8. M. de Thou parle très avantageusement de ses talens et de son caractère; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge quand il s'agit des calvinistes.

GRÉVIUS. *Voyez* GRÆVIUS.

GREW (Néhémie), médecin de Londres, né à Coventry en 1628, et mort subitement en 1711, s'occupa le premier en Angleterre de la physiologie végétale; il est connu par plusieurs écrits: 1° *Anatomie des Plantes*, en anglais, Londres, 1682, in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12. 2° *Description du cabinet de la société royale de Londres*, 1675, in-folio., fig. 3° *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-folio. Il fait en celui-ci de très bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Ecriture sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GREY. *Voyez* GRAY.

GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste VAQUETTE DE), lieutenant-général des armées de France, premier inspecteur du corps-royal de l'artillerie, né à Amiens le 4 décembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, et en 1735, fut fait officier pointeur. Son goût pour l'étude et l'application le fit attacher particulièrement à la partie des mines, et en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignemens sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères, attachées aux régimens d'infanterie, venait d'être introduit. Gribeauval remplit cette commission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressans, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontières et fortifications qu'il avait visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée autrichienne en qualité de général de bataille, et commandant l'artillerie, le génie et les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siége de Glatz, et qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne, le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappela en France, où il vint prendre le grade de maréchal-de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, et commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siége que de campagne, que Gribeauval n'ait recréée ou réformée, et à laquelle son nom ne puisse être appliqué. (Le système d'artillerie qui avait été jusqu'ici en usage, et que l'on appelle le système de Gribeauval, a été modifié en 1830. (La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789.) M. de Passac a publié un *Précis sur M. de Gribeauval*, 1816, in-8 de 15 pages. (M. de Puységur, colonel d'artillerie, avait déjà fait insérer dans le *Journal de Paris*, N° du 8 juillet 1789, une *notice* sur le même officier-général.)

GRIBNER (Michel-Henri) naquit à Leipsick en 1682, fut fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde et enfin à Leipsick, où il avait été appelé pour succéder au célèbre Mencke, son beau-père. Il mourut en 1734. C'était un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *ouvrages de jurisprudence* en latin.

GRIENPERGER (Christophe), jésuite, natif du Tyrol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, et en différens colléges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, et quelques autres ouvrages.



* GRIESBACH (Jean-Jacques), célèbre théologien allemand, né en 1745 à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, devint successivement professeur de théologie à Halle, puis à Iéna, et enfin conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. Il a beaucoup contribué à contenir dans de certaines bornes une foule de novateurs allemands, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser ce qu'il y a de plus positif en religion, en morale et en politique. Il a laissé un grand nombre de savantes *dissertations* sur plusieurs points importans du nouveau Testament et de l'Histoire ecclésiastique; et une *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a obtenu plusieurs éditions en Allemagne. On a encore de lui une édition grecque du *Nouveau Testament*, imprimée à Leipsick en 1807, où il a supprimé le célèbre passage de saint Jean sur les trois témoins, si décisif pour établir la consubstantialité du Verbe; ce qui ferait présumer qu'il était enclin au socinianisme. Malgré ses grandes occupations, il fut un des directeurs de la *Gazette d'Iéna*, et collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques, tels que le *Répertoire* pour la littérature biblique et orientale, la *Bibliothèque générale allemande*, etc. L'excès du travail lui occasiona de bonne heure des infirmités qui le conduisirent au tombeau, le 24 mars 1812. On trouve dans le n° 8 des *Annales philologiques de Heidelberg* de 1812, un tableau fidèle de ses qualités morales, et un jugement raisonné sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne.

GRIFFET (Henri), jésuite, professeur de belles-lettres au collége de Louis le Grand, puis prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnais, l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'était retiré après la destruction de sa société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnèrent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : 1° une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du Père Daniel, Paris, 1756, 17 vol. in-4, avec des *dissertations* savantes et curieuses. Les tomes 13, 14 et 15 contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. (Le 16e comprend le *Journal du règne de* Louis XIV qui appartient, ainsi que les 3 vol. précédens, à l'éditeur.) 2° *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liége, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connaître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. 3° Des *sermons*, Liége, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté et du naturel; mais l'éloquence du Père Griffet manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide dans certains discours. 4° Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12. 5° Des *poésies latines*, in-8 : on eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritaient guère l'impression. On estime les *hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées. 6° Une bonne édition des *Mémoires du Père d'Avrigny pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles. 7° *Insuffisance de la religion naturelle*, Liége, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avait dans son portefeuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont aucun rapport. 8° Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liége, 1769, 5 vol. in-12. (Dans l'affaire des jésuites, il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette société. Son *Eloge* se trouve dans l'*Année littéraire*, 1771, tome 2.)

GRIFFIER (Jean), peintre, connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam, en 1658, et mourut à Londres. Il s'attacha particulièrement à représenter les plus belles vues de la Tamise, et y réussit. Il excellait dans le paysage. Robert GRIFFER, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

GRIFFITH (Michel), connu aussi sous les noms d'*Alford* et de Jean *Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 33 ans, et mourut à St.-Omer en 1652. Nous avons de lui : 1° *Annales ecclesiæ Britannicæ*, etc., Liége, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius ; les Annales sont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup servi au Père Serein Cressy, bénédictin anglais, pour son Histoire ecclésiastique. 2° *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4, enrichie de dissertations sur la Pâque des Bretons, le mariage des clercs, etc.

GRIGNAN. *Voyez* SÉVIGNÉ.

* GRILLET (Jean-Louis), savant écrivain, chanoine de la Roche en Savoie, né dans cette ville le 16 décembre 1756, fit ses études théologiques au séminaire d'Annecy. Il n'exerça que pendant quatre mois les fonctions du ministère pastoral, ayant été nommé après ce temps chanoine-procureur de la collégiale de la Roche. La cour de Turin, ayant voulu peupler rapidement la ville de Carouge, chargea Grillet de rédiger un plan de collége dans lequel on pût admettre des élèves de toutes les religions, sans compromettre les intérêts du christianisme. Le Père Grillet réussit au delà de l'attente du prince, qui lui confia la direction de cet établissement avec la chaire de professeur de rhétorique. La révolution l'ayant obligé de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de deux jeunes seigneurs, et fit avec eux le voyage de Rome et de l'Italie méridionale. Rentré en Savoie après 13 ans d'exil, on le nomma directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéry en 1806, et professeur de philosophie en 1807. Trois ans après il fut appelé aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble, puis à celles de principal du collége d'Annecy ; mais le délabrement de sa santé ne lui permit pas de conserver cette dernière place : il donna sa démission dans le mois d'août 1811. Il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 11 mars 1812, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité élémentaire de géographie et de chronologie, adapté à l'Histoire de Savoie*, Chambéry, 1788, in-8. Cet ouvrage fut enseigné dans les colléges du pays par ordre des magistrats lors de la réforme des études ; 2° *Histoire de la ville de la Roche*, depuis sa fondation en l'an 1000, jusqu'en 1790, Genève, 1790, in-8 ; 3° *Dictionnaire historique, littéraire et statistique de la Savoie*, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8. Malgré les critiques qu'a éprouvées cet ouvrage, l'auteur n'en a pas moins rendu un service signalé à ceux qui voudront écrire après lui l'histoire de la Savoie. On y trouve un recueil précieux de choses intéressantes, qu'on chercherait vainement ailleurs. 4° *Observations sur quelques branches d'agriculture ;* 5° *Essai sur l'histoire des zodiaques, et notamment sur celui découvert dernièrement en Egypte*, etc. Ces deux ouvrages sont en italien, ainsi que 6° *Eloge* de Saussure ; 7° une *Histoire de la maison de Sales ;* 8° des *Mémoires sur le diocèse de Genève*. On peut consulter la *Notice nécrologique* de cet écrivain insérée par M. G.-M. Raymond dans le *Journal du Mont-Blanc*, 1812, n° 30.

GRIMALDI, famille illustre de Gènes dont les membres d'abord seigneurs, puis princes de Monaco, depuis l'an 980 jusqu'au milieu du 14e siècle, ont été ainsi que les Fiesques, les chefs du parti Guelphe ou pontifical. — GRIMALDI (Dominique), archevêque et vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lez-Arles, etc., était fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldéo, et chevalier de la Toison d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commissaire-général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat Venaissin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. On y avait besoin d'un homme de tête et d'expérience,

pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zèle contre les hérétiques, et mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de *lettres* qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI (Jérôme), noble génois, né en 1597, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte Pincio*, archevèque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, était fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII l'an 1643. Par le décès du cardinal Fachinetti, il était devenu doyen du sacré collége; mais l'attachement qu'il avait pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI (Jean-François), surnommé *le Bolognèse*, parce qu'il était de Bologne, naquit en 1606. Elève et parent des Carraches, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX l'honorèrent de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de St.-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avaient fait autant d'amis, que ses talens lui avaient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser apercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnaissance. Le Bolognèse le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excellait dans le paysage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses dessins, ainsi que ses gravures, sont très goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680. (Il existe au Musée des tableaux de cet artiste : ce sont des paysages.)

GRIMALDI (François-Marie), né à Bologne en 1613 d'une famille illustre, entra chez les jésuites à l'âge de 15 ans, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il se distingua surtout dans la physique et l'astronomie. Son traité, *De lumine et coloribus iridis*, a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière (*voyez* DOMINIS). NEWTON en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le Père Grimaldi avait cru reconnaître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier nom, et par des expériences qui paraissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière, c'est-à-dire que la lumière ne pouvait pas passer près d'un corps, sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla long-temps avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 350 étoiles le catalogue de Kepler, et mourut en 1663, âgé de 50 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvait pas décemment l'y placer lui-même.

* GRIMALDI (François-Antoine), mort à Naples en 1784, est principalement connu par les ouvrages suivans : 1° *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-52, in-4. 2° *Annali del regno di Napoli, epoca I*, Naples, 1781, 6 vol. in-8. 3° *Annali del regno di Napoli, epoca II*, Naples, 1783-86, 10 vol. in-8. Cestari, son ami, a publié les quatre derniers volumes.

* GRIMALDI (Joseph-Marie), archevêque de Verceil en Piémont, naquit à Moncalier le 3 janvier 1753, fut sacré évêque de Pignerol le 6 août 1787, donna en 1803 sa démission sur la demande du

pape, lorsque l'on fit une nouvelle délimitation des diocèses du Piémont. Peu après il fut transféré à Ivrée où il resta jusqu'en 1817, époque où l'on rétablit les églises du Piémont et où il fut nommé au siége de Verceil, qui fut érigé en archevêché. En 1811 il assista au concile de Pavie, fit partie de la commission chargée de répondre au message impérial, vota toujours avec la majorité des évêques, et cependant ne fut point disgracié. Il est mort à Turin le 1er janvier 1830, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

GRIMAREST (Jean-Léonor LE GALLOIS de), maître de langues à Paris, mort en 1720, dans un âge avancé, a donné au public: 1° *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince, par Voltaire. 2° *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques*, (des Cévennes), 1708, in-8. 3° *Vie de Molière*, à la tête des anciennes éditions de ce poète comique. 4° *Traité du récitatif*, 1707, in-12. 5° *Eclaircissemens sur la langue française*, 1712.

* GRIMAUD (Jean-Charles-Marguerite-Guillaume de), célèbre professeur de médecine à l'université de Montpellier, naquit à Nantes en 1750, et mourut dans la même ville le 5 août 1789. Il a laissé un petit nombre d'ouvrages très remarquables: 1° une thèse savante sur l'*Irritabilité*; 2° deux *mémoires sur la nutrition*, 1787-89, 2 vol. in-8, remplis de considérations nouvelles et d'aperçus ingénieux sur divers points de physiologie, entre autres sur les mouvemens des humeurs dans le tissu cellulaire; ils ont été mentionnés honorablement par l'académie de Pétersbourg à qui ils avaient été présentés; 2° un *Cours complet* ou *Traité des fièvres*, qui ne parut qu'après sa mort en 1791, et dont on fit deux éditions la même année; l'une en 3 vol. in-8, l'autre en 4 vol. in-8. La première, faite sur une copie mutilée, n'obtint aucun succès; la seconde, due aux soins du professeur Dumas, fut bien accueillie et bientôt épuisée: elle a été imprimée à Montpellier en 1815. Ce livre décèle une grande érudition; on y trouve l'histoire assez complète des causes, des phénomènes et des accidens qui compliquent les fièvres; mais la partie la plus remarquable de ce traité est celle qui est relative à la description et au traitement de ces affections. On regrette toutefois que l'auteur, enlevé trop tôt aux sciences, n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à cet ouvrage; il en aurait vraisemblablement fait disparaître des théories abstraites et spéculatives, dont son génie éclairé par l'observation eût infailliblement fait justice. Il avait rédigé un *Cours complet de physiologie* qui était le fruit de ses leçons, et où l'on avait remarqué beaucoup d'idées neuves et ingénieuses; mais il n'a jamais été imprimé. Bichad et Richerand, qui lui ont emprunté de grandes pensées, n'ont pas manqué de rendre un éclatant hommage à la sagacité de l'auteur.

GRIMAUDET (François), avocat à Anvers sa patrie, en 1558, conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *OEuvres*, imprimées à Amiens, 1660, in-fol. sont consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN. *Voy.* ALBERT (Joseph de LUYNES).

* GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), littérateur et philosophe, naquit à Ratisbonne en Bavière d'une famille pauvre et obscure. Néanmoins il reçut une éducation assez bonne pour qu'elle lui servît dans la suite et qu'elle contribuât même à sa fortune. Il était encore très jeune lorsqu'il débuta dans l'art dramatique par une tragédie intitulée *Banise* qui fut sifflée à la représentation, et dont plusieurs critiques et entre autres Lessing, ont montré les défauts. Cet échec ne le découragea point; on peut même dire qu'il l'enflamma d'émulation. Il eût bien désiré venir à Paris pour terminer ses études, mais il n'avait pas les moyens de faire une pareille dépense. Une circonstance favorable vint servir son projet: le comte de Schomberg lui confia la conduite de ses enfans qu'il envoyait dans la capitale de la France. Ce fut là que Grimm acheva d'acquérir

les connaissances qui lui manquaient encore. Devenu lecteur du duc de Saxe-Gotha, il entra ensuite en qualité de secrétaire chez le comte Fries, parent du comte de Schomberg. Alors il fit la connaissance de Jean-Jacques Rousseau qui l'introduisit chez Mme d'Epinay et dans la société des Diderot, Helvétius, d'Alembert, d'Holbach, etc., qui dominaient alors la littérature et les littérateurs. Il paraît que Rousseau ne fût point satisfait d'avoir ainsi lancé le jeune allemand : car il lui reproche dans le livre huitième de ses *Confessions* d'avoir payé par une ingratitude inexcusable ce service important. C'était le goût de la musique qui avait lié Grimm avec Jean-Jacques : alors les bouffons italiens vinrent pour la première fois chanter sur le théâtre de Paris. Comme le philosophe de Genève, Grimm prit parti pour la musique et publia contre les ennemis de ce genre nouveau un pamphlet intitulé : *le petit prophète de Bochmischbroda*, brochure ingénieuse et plaisante, la seule dont on ait conservé le souvenir (1753). Après la mort du duc de Fries, Grimm fut presque aussitôt nommé secrétaire des commandemens du duc d'Orléans, grand-père du roi actuel. En même temps il fut chargé par plusieurs princes d'Allemagne d'entretenir avec eux une correspondance littéraire : ce qui lui donna une certaine importance. Grimm et Diderot son ami, étaient en relation suivie avec la duchesse de Saxe-Gotha ; ils transmirent en même temps des copies de leurs épitres nombreuses à l'impératrice de Russie, à la reine de Suède, au roi de Pologne Stanislas, au duc de Deux-Ponts, à la princesse et au prince de Hesse-d'Armstadt et à la princesse de Nassau-Sarraruck. Le duc de Saxe-Gotha le nomma en 1776 son ministre plénipotentiaire près la cour de France. Cette mission diplomatique qu'il remplit selon les désirs de son souverain ne l'empêcha pas de se livrer à ses occupations favorites. A l'époque de la révolution, Grimm retourna auprès du prince dont il était l'envoyé. Il avait reçu des témoignages très distingués de Frédéric, de Gustave III et de Catherine II. En 1795 cette princesse le nomma baron, et lui confia les fonctions de ministre plénipotentiaire de Russie en Basse-Saxe. Sous Paul Ier qui succéda à cette impératrice, il conserva le même titre. Mais au commencement du 19e siècle une maladie grave qui lui enleva un œil, et les infirmités nombreuses que ses 80 ans lui avaient apportées, l'obligèrent à se retirer à Gotha, où il mourut le 19 décembre 1807 dans sa 84e année. On a de ce littérateur 1° *Lettres à l'auteur du Mercure sur la littérature allemande* ; 2° *Le petit prophète de Bochmischbroda*, 1770 ; 3° *Du poème lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie*, et qu'on regarde comme un traité complet sur ce genre de poésie. 4° *Lettres à Frédéric, roi de Prusse.* 5° *Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8. Elle comprend l'histoire de la littérature française depuis 1753 jusqu'à 1790. Malgré sa prédilection pour les philosophes, il se permet quelquefois de critiquer leurs écrits, même ceux de Voltaire, qu'il appelle presque toujours le *Patriarche de Ferney*. Il ne dissimule point plusieurs de ses torts et de ses défauts. Il avoue que cet homme célèbre n'était pas né pour écrire l'histoire ; parmi ses divers ouvrages il blâme le *rabâchage* des uns, le *persiflage* des autres, et va jusqu'à traiter l'auteur de *pantalon*, dénomination un peu dure, mais qu'il s'efforce d'adoucir en y ajoutant l'épithète de sublime. Il apprécie avec assez de bonne foi Helvétius, Raynal, le baron d'Holbach et les autres écrivains fameux de cette école, et ne cache point le peu de cas qu'il fait de la plupart des écrits philosophiques. En parlant des nombreux ouvrages de ce genre qui sortaient des presses d'Amsterdam, il disait franchement : « Je » ne lis point les drogues de ce magasin, » parce que j'en redoute l'ennui. » On a remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait moins tranchant et moins exagéré dans ses opinions philosophiques. Dès 1774 il ne paraissait pas persuadé *que ce fût une chose désirable*

d'être d'un siècle de philosophes, et il convient que la philosophie a nui à la religion et aux mœurs, qu'elle a fait tort à nos plaisirs et à notre bonheur. On sait que quelques philosophes ne veulent pas avouer qu'il y ait eu une réunion de vues et d'efforts, ou pour mieux dire un complot pour établir des idées nouvelles et renverser la religion; on ne peut en douter d'après sa correspondance qui paraît digne de foi. Comme il n'écrivait pas pour le public, il se gênait beaucoup moins que plusieurs de ses amis, et il parle très franchement de ces réunions, de la *cohorte philosophique*, du *petit troupeau*, ce sont ses propres expressions. « *Le* » *vendredi*, dit-il, *est le jour ordinaire* » *du bureau philosophique chez Mme* » *Necker.* » Enfin il parle toujours des philosophes comme faisant une classe à part, et comme s'entendant et se soutenant fort bien entre eux. Il était peut-être de tous celui qui mettait le plus de franchise dans ses jugemens. « On ne peut se » dissimuler, dit-il (tome 4, année 1777), » que la philosophie et les philosophes » n'aient perdu beaucoup dans l'opinion » publique depuis quelque temps, soit » que ces messieurs aient compromis, » dans plusieurs circonstances, leur pro» tection et leur dignité, soit qu'ils se » soient avilis eux-mêmes par des intri» gues et des querelles scandaleuses... Ce » qui pourrait avoir nui plus sérieusement » encore à la considération de nos philo» sophes, c'est la publication du *Système* » *de la nature;* sans compter que cet » ouvrage a révolté le plus grand nombre » des lecteurs... il paraît qu'il a gâté à » jamais le métier de philosophe. C'est » un charlatan qui dit son secret. Il se » ruine lui-même et ses confrères avec » lui. D'ailleurs cet excès d'audace a don» né à toute la secte un caractère dont » beaucoup d'honnêtes gens craignent de » porter l'affiche. » De pareils aveux doivent étonner dans la bouche d'un philosophe; mais la franchise n'est pas le seul mérite de Grimm; sa *Correspondance* annonce encore du goût, de la finesse et du tact. Le stile en est agréable et piquant, les détails variés, les jugemens sur les matières littéraires généralement sains. On y trouve même des aperçus neufs et des vues étendues. Tout n'y est cependant pas également intéressant. L'auteur s'y livre de temps en temps à des discussions, parmi lesquelles il y en a quelques-unes sur des sujets qu'il connaissait fort mal. Là il combat la liberté de l'homme; ici il veut tracer l'origine et les progrès du christianisme, et il s'abandonne à des idées systématiques, qui ne sont appuyées sur aucun fait positif, et démenties même par l'histoire. En général cette correspondance, est une véritable histoire littéraire de France pendant la dernière moitié du 18e siècle (1753-1790), n'était pas destinée à la publicité; les jugemens nombreux que l'on y va chercher aujourd'hui sur les ouvrages du temps sont rédigés avec franchise et une sagacité très remarquable, toutes les fois que l'auteur n'est point animé par quelques préventions injustes. Cette Correspondance est divisée en trois parties: la première de 1753 à 1770 a été publiée par MM. Michaud aîné et Chéron; la seconde de 1771 à 1782, par M. Salgues; la troisième de 1783 à 1797, par Suard. Il a paru en 1814 un 17e volume intitulé *Supplément;* on y trouve les *Opuscules* de Grimm, 13 lettres à Frédéric II, plusieurs *morceaux de correspondance* qui manquent au 16e volume et des *Remarques* sur ces 16 volumes par M. A.-A. Barbier. Il y a une lacune importante dans la *Correspondance;* les parties conservées auraient besoin d'être mises en meilleur ordre, et d'être même abrégées. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* de Goldoni (traduit par Deleyre), et du *Véritable ami* du même (traduit par le même), Avignon (Paris), 1758, in-8. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des blés*, par Galbani, 1770, in-8.

* GRIMM (Jean-Frédéric-Charles), médecin et botaniste distingué, né à Eisenach le 5 février 1737, mort le 18 octobre 1821, exerça la médecine dans sa ville natale jusqu'en 1768, devint ensuite médecin ordinaire de Frédéric III duc de Gotha, puis inspecteur des eaux

minérales de Ronnebourg. Il voyagea beaucoup dans l'intérêt de la science; dans ses courses scientifiques, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Italie. Il avait recueilli un herbier très précieux qu'il a donné à l'académie de Munich dont il était membre. Ses principaux ouvrages sont 1° *Dissertatio de visu*, Gœttingue, 1758, in-4; 2° *Lettre sur l'épidémie qui a régné à Eisenach* en 1767; 3° *Mémoire sur les eaux minérales de Ronnebourg*, 1770, in-8; 4° *Observations d'un voyage en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande*, Altembourg, 1775, 3 vol. in-8. Il a traduit du grec en allemand, le traité d'*Hippocrate sur le régime dans les maladies aiguës*, et les *OEuvres complètes du médecin de Cos*. Il a aussi donné plusieurs articles dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 639; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, et maire du palais du roi Dagobert II; il fut assassiné en 711. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputaient la couronne; Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671.

* GRIMOARD (Ph. H., comte de), général, littérateur français, issu d'une famille très ancienne du comtat d'Avignon qui donna à l'Eglise le pape Urbain V, avait servi dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major. Il était profondément instruit dans la politique, dans l'art militaire, et fut chargé par Louis XVI d'une négociation en Hollande. On le regarde comme l'auteur des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792. Dumouriez qui avait eu connaissance de ces plans et qui les avait suivis en partie, notamment dans ses opérations en Champagne, n'a point parlé de leur auteur dans ses *Mémoires*. Au commencement de la révolution, il se montra partisan du gouvernement représentatif, et l'on croit qu'il aurait été élevé au ministère sans la mort de Louis XVI. Grimoard continua de s'occuper dans ses dernières années de l'art militaire, de la politique et de la littérature. Il mourut en 1815. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: 1° *Essai théorique et pratique sur les batailles*, avec un atlas, 1775, in-4. 2° *Collection des lettres et mémoires de M. le maréchal de Turenne*, 1782, in-folio. La censure y fit beaucoup de suppressions, et M. de Grimoard en fut si mécontent qu'il supprima son nom de l'ouvrage, et y substitua celui de Beaurain fils, qui en avait gravé les cartes et les plans. 3° *Conquêtes de Gustave Adolphe en Allemagne*, 1782, 11 livraisons in-8. 4° *Collections de pièces originales, inconnues et intéressantes sur l'expédition de Minorque et de Mahon en* 1756, Paris, 1798, in-8, rare. 5° *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1808. Il n'en a paru que 3 vol. in-4, l'ouvrage ayant été arrêté par ordre du gouvernement de Buonaparte. 6° *Traité sur le service de l'état-major-général des armées*, Paris, 1809, in-8. 7° *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant les campagnes de la Belgique*, Paris, 1793, in-8. Le général Grimoard est l'éditeur de la *Correspondance de Richelieu*, des *lettres de Bolingbroke*, *du baron de Vioménil*, des *œuvres de Louis XIV*, *des mémoires du maréchal du Tessé*, de *H. de Campion*, des *lettres de Mme de Sévigné* (en société avec Grouvelle), 8 vol. in-8.

* GRIMOU (Alexis), peintre français, né vers 1740, excellait dans le portrait par la franchise de son coloris et par la vigueur de son pinceau; mais ennemi de la contrainte, il ne travaillait que par caprice, et ce qu'il gagnait était dépensé en débauches; aussi devait-il à tout le monde et ses créanciers ve-

naient l'assaillir dans les tavernes où l passait toute sa vie, et se faisaient payer en petits sujets qu'il improvisait sur le lieu même. Il avait l'habitude d'employer ses couleurs si épaisses, qu'il en résultait presque des reliefs, et que dans l'obscurité on distinguait au toucher, le nez, les yeux, les oreilles. Maxime de Redon et Pasqueur ont fait de Grimou le principal personnage d'un vaudeville joué à Paris en 1805, in-8.

GRINGONNEUR (Jacquemin), parisien, peintre du 14e siècle, n'est connu que par l'invention des *cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina, dit-on, ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démence; fournissant par-là une ressource au désœuvrement des oisifs, et un aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. (Il lui donna *trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs de plusieurs devises*, etc : Le trésorier Ch. Poupard le cite pour avoir fait cette fourniture.) L'abbé Rive prétend que les cartes furent inventées en Espagne vers 1730 ; mais Bullet et plusieurs autres savans croient qu'elles furent imaginées en France dans les dernières années du règne de Charles V vers 1376. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable. (On lui attribue un portrait de Juvénal des Ursins, regardé comme la plus ancienne production de l'école française.)

GRINGORE (Pierre), héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, est auteur de plusieurs moralités en vers, qui ne sont pas communes, telles que *la Chasse du cerf des cerfs ; les Menus propos de la mère Sotte ; les Fantaisies de la mère Sotte, etc.* On ne peut guère soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent, pour satisfaire la manie des choses rares.

GRIS (LE). *Voyez* LEGRIS.

GRISLER. *Voyez* GESLER.

* GRISOT, ancien directeur du séminaire de Besançon, recommandable par son zèle, sa piété et sa vie laborieuse. Il mourut en 1772, à 60 ans, des suites d'un gros rhume qu'il prit en sortant de prêcher dans une mission qu'on donnait au collége, pour le régiment du roi qui était en garnison dans cette ville. On lui doit : 1° *Lettre à un ministre protestant sur une abjuration*, 1755 ; 2° *Lettre à un protestant sur la scène*, 1769, 3° *Jésus-Christ modèle des chrétiens* ; 4° *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ*, 1769 ; 5° *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ*, 1765 ; 6° *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 1770 ; 7° *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ* ; 7° *Projets de prônes pour tous les dimanches de l'année*, publiés en 1772 dans les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral, adressées par Mgr. l'évêque comte de Toul au clergé de son diocèse*, et dont ils forment les tomes 3, 4 et 5. La bonté de l'ouvrage le fit bientôt répandre dans tous les autres diocèses. Les tomes 1 et 2 traitent du gouvernement des paroisses et de la méthode de direction. Ces deux premiers vol. ont été retouchés et améliorés par M. Pochard, supérieur du séminaire de Besançon ; et très souvent réimprimés sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 v. in-12. On a donné à Besançon, en 1819, une nouvelle édition des *Projets de prônes* avec des additions de quelques autres sujets importans qu'on a retrouvés du même auteur. Ces deux ouvrages remplacent avantageusement les *Instructions de Toul*, dont le grand succès prouve le mérite. M. Grisot n'a pas prétendu, comme le titre l'annonce, assez, fournir aux pasteurs des prônes achevés ; il en trace le plan, les divisions, les pensées principales, et il indique les développemens dont chaque sujet est susceptible. Ces Projets de prônes sont d'ailleurs assez étendus ; il y en a plusieurs pour chaque dimanche : ce qui offre un plan général d'instructions pour toute l'année. L'ouvrage a plusieurs titres pour inspirer la confiance : il est le fruit du travail d'un prêtre justement estimé pour ses vertus ;

il a été approuvé et recommandé par un évêque zélé pour le bien de son diocèse ; et il a pour lui la sanction du temps et les suffrages d'un grand nombre d'ecclésiastiques, qui y ont trouvé des secours pour les soulager dans leurs laborieuses, mais honorables fonctions. M. Guillet, directeur du séminaire de Chambéry, mort vers 1815, a publié dans le même genre, *Projet pour un cours complet d'instructions familières à l'usage des ecclésiastiques*, 2e édition, Lyon, 1819, 4 vol. in-12 : cet ouvrage a été très bien accueilli, et il méritait de l'être. Il convient également à ceux qui ont les Projets de prônes de Grisot, l'auteur n'ayant pas traité les mêmes sujets, et s'étant attaché à expliquer le catéchisme, les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les sept péchés mortels, les sacremens et les divers temps et fêtes de l'année.

* GRIVAUD DE LA VINCELLE (Claude-Madeleine), antiquaire et littérateur, né à Châlons-sur-Saône en septembre 1762, d'un père passionné pour les sciences, puisa auprès de lui les mêmes goûts. Mais il ne put les suivre aussitôt qu'il voulut. Après avoir fait de brillantes études, il entra contre son penchant, dans une maison de commerce à Lyon. S'étant fait connaître par ses opinions contraires à la révolution, il fut obligé de se retirer dans sa famille. Il se rendit ensuite à Paris, malgré les dangers qu'il savait qu'il avait à courir, pour plaider la cause d'un bénédictin, ami de sa famille, qui avait été mis en prison, et dont la vie était menacée : il eut le bonheur de le sauver. Dénoncé pour ce fait peu de temps après, il se décida à entrer dans la comptabilité des armes et poudres ; mais après la chute de Robespierre, il se démit de son emploi qu'il n'avait accepté que comme un moyen de se soustraire aux persécutions de l'époque de la terreur. Dès lors il s'occupa uniquement des sciences, et fut nommé historiographe de la chambre de Paris : il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est mort en 1829, âgé de 60 ans. On lui doit : 1° *Antiquités gauloises et romaines, recueillies dans les jardins du palais du Sénat, pendant les travaux d'embellissemens qui y ont été exécutés*, Paris, 1807, in-4, et atlas in-fol. 2° *Recueil de monumens antiques, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, Paris, 1817, 2 vol. in-4, avec 40 planches. Il publiait au moment de sa mort, par livraisons in-fol., *Arts et métiers des anciens représentés par les monumens*.

GRIVE (Jean DE LA), géographe de la ville de Paris, né à Sedan, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare. Il la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il mourut en 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée, qu'on devait avoir, par ce moyen, toutes les dimensions de cette vaste capitale. M. Hugnin, élève de l'abbé de La Grive, a publié quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célèbre géographe 1° un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de La Grive mécontent du graveur, brisa les planches et résolut de graver lui-même ses ouvrages. 2° Les *Environs de Paris*; 3° le *Plan de Versailles*; 4° les *Jardins de Marly*; 5° le *Terrier du domaine du roi aux environs de Paris*; 6° un *Manuel de trigonométrie sphérique*, publié en 1754 ; 7° *Cours de la rivière de la Seine, depuis sa source jusqu'à son embouchure*. Il travailla avec M. Cassini à déterminer la méridienne de Paris.

GRIVEL (Jean), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, le 15 mars 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les décisions du parlement de Dôle, dont il avait été conseiller, sous le titre de *Decisiones senatus Dolani*, Dijon, 1731, in-folio.

* GRIVEL (Guillaume), avocat et littérateur, né à Uzerche dans le Limousin, le 16 janvier 1735, exerça quelque temps la profession d'avocat à Bordeaux, et vint ensuite à Paris, où il se fit connaître par différens ouvrages écrits d'un stile agréable. A l'époque de la création des écoles centrales, il y fut attaché comme

professeur de législation, et mourut à Paris le 17 octobre 1810. On lui doit : 1° l'*Ami des jeunes gens*, Lille, 1764, 2 vol. in-12. 2° *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique, tirée des* Ana, Lille, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite, s'il avait réussi. 3° *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776 et 1784, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en allemand, Breslaw, 1777, in-8. 4° *L'Ile inconnue*, ou *Mémoire du chevalier de Gastines*, Paris, 1783, 6 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée et traduite en allemand. « Les aventures » qu'il décrit, dit La Harpe, sont atta- » chantes ; les principes ne sont pas mau- » vais, et le stile, quoique négligé, est » naturel et facile. » 5° *Principes de politique, de finances, d'agriculture, de législation et autres branches d'administration*, 1789, 2 vol. in-8. Il a encore travaillé à la partie de l'*Economie politique* de l'Encyclopédie méthodique. M. A.-A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*, 1802, in-8.

GROBENDONQUE (Charles), né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême, qui dans les affaires difficiles le consultait comme un homme consommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fausse ; entre autres : 1° *De ortu et progressu spiritus politici, et quo ille, nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Prague, 1666, in-fol. 2° *Apologeticus pro societate Jesu, politicismi a pluribus insimulata*, ibid., 1666, in-fol. 3° *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventûs*, ibid., 1660, in-4. 4° *Modus transigendi tempus intra et Quadragesimam*, ibid., 1661, in-12. 5° *Modus transigendi tempus sanctæ Quadragesimæ*, ibid., 1661, in-12. 6° *Modus transigendi tempus à Paschâ usque ad Corpus Christi*, ibid., 1662, in-12. 7° *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ Virginis Mariæ*, ibid., 1669, in-12.

* GRODDECK (Gabriel), philologue allemand, né à Dantzick en 1672, mort dans la même ville en 1709, professa les langues orientales à Leipsick et dans sa patrie. Il avait voyagé avec succès en France, en Italie et en Angleterre. Il a publié un grand nombre de dissertations dont les plus remarquables sont : 1° *De scriptoribus historiæ polonicæ schediasma*, Dantzick, 1707, in-4 ; 2° *De cæremonia palmarum apud judæos*, etc. ; 3° *Pseudonymorum hebraicum hexacontas ; De rebellione Burdigalensi, anno* 1675, etc.

* GRODDECK (Benjamin), de la famille du précédent, né à Dantzick en 1728, mort dans la même ville en 1778, y professa les langues grecque et orientales, et fit paraître un grand nombre de *dissertations* sur l'objet de son enseignement, entre autres : *De linguæ hebraicæ antiquitate*, Dantzick, 1750, in-4. On a aussi de lui : *De vero originum hebræorum fonte et utilitate*, Wittemberg, 1747, in-4.

* GRODDECK (Ernest-Godefroi), philologue allemand, né à Dantzick en 1762, mort à Wilna le 14 avril 1825, avait à peine 25 ans, lorsque le prince Adams-Casimir lui confia l'éducation de ses enfans. Quand il eut terminé cette tâche difficile, il se chargea des mêmes fonctions dans la maison des princes Lubomirski. En 1804, lorsque l'académie de Wilna devint université, il y obtint la chaire de langue et de littérature grecque, fut bibliothécaire de cet établissement, étendit au loin sa réputation de savant par les cours de littérature latine, d'archéologie et de numismatique qu'il institua et qu'il fit avec la plus grande distinction. L'empereur Alexandre lui donna, pour le récompenser de ses travaux, la décoration de St.-Wladimir. On lui doit 1° le texte grec du *Philoctète* et des *Trachiniennes*, tragédies de Sophocle, avec une préface et des notes ; 2° une *Dissertation sur les théâtres de l'antiquité* ;

3° *Initia historiæ Græcorum litterariæ*, 2e édition, 1821, ouvrage regardé comme supérieur à celui de Shœll; 4° *Grammatica græca Bulmaniana*, et plusieurs éditions classiques. Il a laissé un grand nombre de manuscrits. — Il y a plusieurs philologues de ce nom et du même pays.

GRODICIUS (Stanislas), jésuite polonais de Posnanie, docteur et professeur en théologie à Vilna, recteur du collége de Cracovie, mort en 1613 à Posnanie, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *sermons latins* pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année, et divers ouvrages polémiques, ascétiques, en polonais.

GROESBECK (Gérard de), d'une illustre famille du duché de Gueldre, fut élevé sur le siége épiscopal de Liége, l'an 1564. Il gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles, avec prudence, et surtout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui était confié, de la contagion des nouvelles hérésies qui faisaient tant de progrès dans les environs. Par un discours qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique, que le salut de la patrie dépendait d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent d'une voix commune, qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissé séduire par les artifices des sectaires, et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantaient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendait à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger, sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverser Liége. Groesbeck assembla les états, leur représenta de quelle conséquence il était de recevoir dans une ville ecclésiastique, un prince qui n'avait pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion : en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas long-temps, il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avait signalé les commencemens de son gouvernement par un recueil de *Statuts et ordonnances*, *touchant la manière de procéder*, qui est encore aujourd'hui en usage.

* GROHMANN (Jean-Godefroi), auteur, traducteur et compilateur allemand, né à Gusswitz, dans la haute Lusace, le 13 juillet 1763, professa la philosophie à l'université de Leipsick, depuis 1794, et y mourut le 12 mars 1805. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand; plusieurs ont été très bien accueillis en Allemagne, surtout ceux qui traitent des objets d'agrément et de goût. Les principaux sont : 1° *Magasin d'idées pour les amateurs des jardins*, *des plantations anglaises*, *etc.*, *pour embellir les jardins et les sites champêtres dans le goût anglais*, *gothique et chinois*, en allemand et en français, Leipsick, 1796-1804, 43 cahiers avec fig. 2° *Nouveau Dictionnaire historico-biographique*, Leipsick, 1796-99, 7 vol. in-8; ouvrage souvent inexact, mais utile pour les recherches historiques. On y trouve des articles qu'on chercherait vainement ailleurs. Fuhrmann avait entrepris un supplément à ce dictionnaire, sous ce titre : *Les personnages les plus remarquables dans les temps anciens et modernes*, Leipsick, 1805-1808, 3 vol. in-8, où il rectifiait beaucoup d'erreurs et d'omissions échappées à Grohmann; mais il n'a continué son travail que jusqu'à la syllabe *fisch*. 3° *Petit magasin d'idées pour les amateurs des jardins*, ou *Recueil de projets d'embellissement des jardins*, *qu'on peut exécuter à peu de frais*, 1799-1805, 8 cahiers. M. Baumgaertner a publié une continuation à cet ouvrage. 4° *Recueil de plusieurs*

serres, d'après Guillaume Robertson, 1799, in-fol. 5° *Collection de tous les jeux que l'on peut établir à la campagne et dans les jardins*, 1799, in-4. 6° *Proportions des plus belles statues de l'antiquité, à l'usage des artistes*, 1800, in-4, avec 20 planches. 7° *Mœurs et coutumes des Chinois, et leurs costumes en couleur*, avec le texte français et allemand, Leipsick, 1800-1803, 12 cahiers in 4, avec 60 planches. 8° *Dictionnaire d'architecture civile et de théorie des jardins*, 1804, 2 vol. in-8, fig. Il a fait un grand nombre d'articles pour le *Dictionnaire abrégé des beaux-arts*, rédigé par une société d'hommes de lettres, 1794-95, 2 vol. in-8.

GROLLIER DE SERVIÈRE (Nicolas), savant ingénieur, mort à Lyon, en 1686, à 63 ans, avait fait un cabinet de machines très curieuses, dont la *Description* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4.

* GROMÉTI (N....) général, commandant de la légion d'honneur, mort à Paris le 30 octobre 1831, était entré au service en 1792, âgé de 16 ans, dans les bataillons du Var. Il était capitaine d'infanterie à l'armée du Rhin en 1800. Ce fut lui qui, au mémorable passage du Rhin par le général Moreau, traversa le fleuve à la tête d'une compagnie de 90 nageurs : ce fait d'armes est l'un des plus connus de notre histoire militaire pendant la révolution. L'intrépide Grométi, arrivé sur la rive gauche, se jeta sur l'ennemi à la tête de ses 90 braves, sans leur donner le temps de reprendre leurs habits. L'ennemi qui était en force, effrayé d'une audace si nouvelle, se retira en tuant et blessant quelques hommes ; et, pendant ce temps, on jetait un pont sur lequel le gros de l'armée effectua le passage, qui éprouva peu de résistance. Le général Moreau choisit Grométi pour aller présenter au gouvernement les drapeaux pris sur les Autrichiens pendant la campagne. Chef de bataillon au siége de Lubeck, il était commandé pour livrer l'assaut, à la tête de son bataillon, aux ouvrages avancés de la place : ses tambours étant tous tués ou blessés par un coup de mitraille, il prit la caisse de l'un d'eux, battit la charge, et entra le premier dans les retranchemens. Napoléon le nomma colonel au 41e de ligne, en 1811, et l'appela en 1813 au commandement d'un des régimens de sa garde. Le général Grométi fut mis en non-activité après le licenciement de l'armée de la Loire avec le grade de colonel. En 1819, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr entreprit de faire rentrer dans l'armée quelques-uns des officiers mis de côté lors de la restauration ; il chargea le général Grométi de la formation de la légion *bis* du Nord, devenue peu après le 29e régiment, au sein duquel se forma, à ce qu'il paraît, la conspiration de Belfort à la fin de 1820. Cette affaire entraîna sa disgrâce dans laquelle il est resté jusqu'à la révolution de juillet, époque où il avait repris du service avec son ancien grade.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric Gronov, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg le 10 septembre 1611, parcourut presque toute l'Europe, devint professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, et mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulugelle*, de *Tacite*, des *tragédies de Sénèque*, etc. Ces éditions font presque toutes partie de la collection des *Variorum*. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui un in-4, Leyde, 1691, sous ce titre : *De sestertiis, seu subsecivorum pecuniæ veteris et romanæ lib. IV* ; et une édition du traité *De jure belli et pacis* de Grotius, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8. Il n'était pas seulement savant dans les belles-lettres, il était aussi habile jurisconsulte. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour

aller occuper celle de son père à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvait le contredire, même sur des points indifférens, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr, que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : 1° Le *Trésor des antiquités grecques* (*Thesaurus antiquitatum græcarum*), compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol., rédigée sur le plan de celle de Grævius, ou *Antiquités romaines*, 12 vol. in-fol., dont on accompagne ordinairement ce recueil, ainsi que des *Antiquités* de Sallengre, 3 vol. in-fol., du *Dictionnaire* de Pitiscus, 3 vol. in-fol., des *Supplémens* de Polenus, Venise, 1757, 5 vol. in-fol., des *Inscriptions* de Gruter, 4 vol. in-fol., des *Antiquités d'Italie* de Grævius et de Burman, 45 vol. 2° Une infinité d'éditions d'auteurs grecs et latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevé par son père; de *Pomponius Méla*, d'*Aulugelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phèdre*, etc. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol. avec des corrections et des notes. Il y a cependant, selon Nicéron, des fautes grossières ; d'ailleurs il semble que Gronovius y ait répandu tout le fiel dont il était rempli. Il prodigua les injures les plus grossières aux savans les plus célèbres, tels que Henri-Etienne, Holstenius, Vossius, Saumaise, Grœvius, etc. 3° *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4, recueil estimé ; 4° des *Dissertations sur différens sujets*, chargées d'érudition ; 6° plusieurs *écrits polémiques* : monumens du fiel qui rongeait son cœur. On trouve la liste de tous ses ouvrages dans Nicéron, tom. 2 et 10 : ils sont au nombre de 46. Klefeker a donné une liste semblable dans sa *Bibliotheca Eruditorum*. L'éloge de Gronovius est dans les *Acta eruditorum* de 1727.

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), échevin et conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connaître par divers écrits et par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixait l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1778.

GROOT. *Voyez* Gérard le Grand.

GROPPER ou Cropper (Jean), savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de Saint-Géréon à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs pères, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des catholiques, ni des luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques catholiques, entre autres, Eckius ; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer et Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux protestans ; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol., et plus encore par sa manière d'agir. En 1545 il fut député à la diète de Worms, et y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposé par l'autorité du pape et de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schauembourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zèle qu'il montrait contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine, mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre, et en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entre autres choses : *Nequaquam Gropperum amisimus, sed ad Deum præmisimus.* Gropper était profondément instruit dans l'histoire et la discipline de l'Eglise ; personne peut-être de son temps ne l'a surpassé dans la théologie dogmatique, et



dans la science de la tradition. Il fut l'âme des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549, imprimés plusieurs fois, et que l'on trouve dans les *conciles* du Père Labbe, tome 14. On a de lui : 1° *Enchiridion christianæ religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'*index donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'était pas assez clairement énoncé sur certains points. 2° *De la présence véritable... du corps et du sang de Jésus-Christ*, Cologne, 1646, in-fol. en allemand. Karbachi en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très exacte, Cologne, 1560, in-4. Cet ouvrage est l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, et le premier où la matière de l'eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs autres ouvrages polémiques et dogmatiques. Son amour pour la pureté était extrême, et allait jusqu'à des singularités plaisantes; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la réprimanda vivement, et fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspard GROPPER, son frère, qui fut nonce à Cologne et rendit de grands services à la religion catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entre autres choses, ces paroles remarquables : *Christus, Pastor Pastorum, reverendam vestram paternitatem ac gratiam diutissime conservet, ad nominis sui gloriam, ecclesiæ catholicæ exaltationem, et utriusque Germaniæ ab hæresibus et scandalis expurgationem.*

GROS (Nicolas LE), docteur en théologie de l'université de Reims, né dans cette ville en 1675, de parens obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des anti-constitutionnaires. Après avoir été chargé par l'archevêque de Reims, Le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques, il devint ensuite chanoine de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au successeur de Le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. Le soi-disant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort, emploi qu'il remplit avec tout le zèle d'un enthousiaste jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik, près d'Utrecht, le 4 décembre 1751, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du temps, ou sur quelques disputes particulières qui y avaient rapport. Les principaux sont : 1° *La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8. La même a été publiée par M. Rondet, en 6 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée. 2° *Manuel du chrétien*, contenant l'ordinaire de la messe, les psaumes, le nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ, traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-18 et in-12. 3° *Méditations sur la concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1730; *Méditations sur l'épître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12; *Méditations sur les Epîtres canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé Le Gros faisait au séminaire d'Amersfort. 4° *Motifs invincibles d'attachement à l'église romaine pour les catholiques, ou de réunion pour les prétendus réformés*. Ces mêmes motifs auraient dû faire changer de sentiment à M. Le Gros. 5° *Discours sur les nouvelles ecclésiastiques*, in-4 et in-12, 1735. 6° *Les Entretiens du prêtre Eusèbe et de l'avocat Théophile, sur la part que les laïques doivent prendre à l'affaire de la constitution*, in-12. 7° *Lettres théologiques contre le Traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, in-4. 8° *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur l'usure, in-4, et des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4.

M. Barckman, archevêque de la petite église, et M. Petitpied ont eu part à cet ouvrage. 9° *Du renversement des libertés de l'église gallicane dans l'affaire de la constitution* Unigenitus, 1716, 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Richer et de Marc-Antoine de Dominis, et fait consister les libertés gallicanes dans une anarchie complète. On y lit (tom. 1, p. 346) que *tous les pasteurs et tous les peuples fidèles possèdent en tout temps le fonds et la propriété des clefs*. 10° *Mémoire sur les droits du second ordre du clergé*, 1718, in-4 : ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été proscrit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande, troupeau faible, qui dépérit tous les jours.

* GROS (Charles-François LE), docteur en théologie, prévôt de Saint-Louis du Louvre et abbé d'Acheuil, né à Paris, fut membre de l'assemblée du clergé de 1760, et député aux Etats-généraux de 1789. L'abbé Gérard qui lui était redevable de sa conversion, le cite comme un homme plein d'esprit, doué d'un caractère aimable et rempli des connaissances les plus profondes. Il mourut en 1790. On a de lui l'analyse et la critique de plusieurs écrits philosophiques qu'il a publiés sous le nom d'un solitaire : 1° une *Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de Gébelin*, 1785 ; 2° *Analyse et examen de l'Antiquité dévoilée, du despotisme oriental et du Christianisme dévoilé*, 1788; 3° *Analyse et examen du Système des philosophes économistes*, 1787 ; 4° un *Mémoire pour prouver que l'évêque de Soissons* (M. de Fitz-James) *a passé les bornes de l'enseignement épiscopal.*

GROS-GUILLAUME. *Voyez* GUÉRIN.

* GROSE (François), antiquaire anglais, né en 1731, mort à Dublin le 12 mai 1791, d'une attaque d'apoplexie, à 60 ans, était membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Les Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, 4 vol. in-4. La seconde édition est partagée en 8 vol. Il y a aussi une édition de 1783 en 8 vol. gr. in-8, et une imprimée en 1811 en 8 part. in-4, peu recherchée, parce que les gravures sont usées. 2° *Antiquités de l'Ecosse*; 1789 et 1797, 2 vol. in-4 et in-8. 3° *Antiquités de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4 et in-8. 4° *Antiquités militaires*, ou *Histoire de l'armée anglaise depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, 1790 et 1801, 2 vol. in-4. 5° *Traité sur les armes et armures anciennes*, in-4, 1786. Ces 5 articles faisant suite les uns aux autres doivent être réunis. 6° *Principes de caricatures, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8. Il a été traduit en français en 1802.

* GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), ancien jésuite, né à Saint-Omer, le 17 mars 1743, entra chez les Pères de la compagnie, peu de mois avant la suppression de leur ordre, et finit ses études à Pont-à-Mousson. L'abbé Grosier se fit d'abord connaître par des articles insérés dans l'*Année littéraire*, journal redigé par le célèbre Fréron, qu'il seconda dans ses attaques contre les philosophes, et surtout contre Voltaire. Ce journal, qui formait déjà 290 volumes in-12, cessa de paraître en 1790. A la mort de Fréron, arrivée en 1776, M. Grosier le continua, et s'associa les abbés Geoffroy et Royou. Vers 1778, il quitta cette feuille, et, l'année suivante, il entreprit la continuation du journal de *Trévoux*, établi par les jésuites, et qui, depuis leur destruction, avait passé en d'autres mains. Il lui donna le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*, et y travailla jusqu'en 1782. L'abbé Grosier fut ensuite un des éditeurs de l'*Histoire de la Chine*, traduite à Pékin par le Père de Mailla, sur les originaux chinois. Le prospectus de cet ouvrage estimé mérita à son auteur les éloges de tous les savans de l'époque. A peu près vers le même temps il fut nommé chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, place que la révolution lui fit bientôt perdre. Il avait fait paraître des *Mémoires d'une société célèbre* (les jésuites),

considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle, Paris, 1702, vol. in-8, qui n'étaient qu'un extrait des Mémoires de Trévoux. Il en avait donné 3 volumes; mais les troubles politiques l'empêchèrent de publier les trois autres, et il vécut ignoré pendant les persécutions contre l'Eglise. Il reparut dans des temps moins fâcheux, travailla au *Magasin encyclopédique*, et donna à la *Biographie universelle* plusieurs articles, entre autres celui de *Confucius*. Lors de la restauration, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, place devenue vacante par la mort de M. Treneuil, auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*. L'abbé Grosier mourut à Paris, le 10 décembre 1823, âgé de 80 ans. On a de lui : 1° *Histoire générale de la Chine*, ou *Les grandes Annales de l'empire*, traduites du texte chinois, par feu le Père de Mailla, 1779 et années suivantes, 12 vol. in-4 ; 2° *Description générale de la Chine*, formant le 13e volume de l'ouvrage précédent, 1787, in-4, 2 vol. in-8 ; 3° *Quatre critiques sur le voyage* de M. de Guignes en Chine ; 4° *Mémoires d'une société célèbre, etc.*, ou *Mémoires des jésuites sur les sciences, les belles-lettres et les arts*, 1792, 3 vol. in-8 ; 5° *Antidote de l'athéisme*, ou *Examen critique du Dictionnaire des athées*, et *Réfutation du livre de Silvain Maréchal*, 1801 ; 6° *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre*, t. 10, chez Drouet, 1809. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à l'abbé Grosier, et par le stile et par l'énergie avec laquelle il combat l'impiété.

GROSLEY (Pierre-Jean), connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes et de mauvaises observations, est mort le 4 novembre 1785, à Troyes en Champagne, où il était né en 1718. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom de *deux gentilshommes suédois*, Londres, 1764, 4 vol. in-12. Il y a inséré une très bonne *dissertation*, publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une chimère, comme Naudé et Capriata l'avaient dit avant lui. Il a paru un *Supplément* à ce *Voyage*, 1 vol. in-12, où la relation d'un M. Sharp et ses fausses vues sur l'Italie et les Italiens sont très bien refutées. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue : 1° La *Vie de Pierre Pithou*, magistrat célèbre, mais dont les catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contens; Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; 2° *Recherches pour l'histoire du droit français*, 1752, in-12, livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine ; 3° *Londres*, 3 vol. in-12, Neuchâtel, 1770, et en 4 vol. Lausanne, 1744. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre; mais très souvent on y rencontre toute autre chose. Ce que l'auteur dit (t. 1. p. 495, ou t. 2, p. 91), sur la vanité, l'orgueil et l'humilité, prouve assez qu'il n'avait pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire et des vices qu'il proscrit. Il est aisé de voir qu'il se piquait de singularité, et que les paradoxes avaient pour lui des attraits pressans. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 livres pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnauld, comme à *un parfait anachorète, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, et détaché des vues qui ont formé les recrues de tous les partis.* 4° (*Mémoires de l'académie des Sciences, Inscriptions, Belles-lettres et Beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-12 ; 1756, 2 tom. en 1 vol. in-12, 1768, in-12 ; 5° *Supplément aux Mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, très rare ; 6° *Dissertation sur cette question : Si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs ?* 1751, in-12, insérée dans le Mercure de la même année. Ce discours obtint l'accessit de l'académie de Dijon. Le prix fut décerné à J.-J. Rousseau. Ses *œuvres inédites* ont été publiées par M. Patris-Debreuil, 1812, 3 vol. in-8. (Sa *vie*, par Maydieu, chanoine de Troyes, est remplie de pué-

rilités et de niaiseries ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même ; il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, et surtout de sa gouvernante.

GROSSEN (Chrétien), théologien luthérien, né à Wittemberg en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, et surintendant général des églises de la Poméranie en 1661. On a de lui un *Traité contre la primauté du pape*, et d'autres ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on n'aurait jamais dû lire.

GROSSE-TESTE (Robert). *Voyez* ROBERT.

* GROSSMANN (Gustave-Frédéric-Guillaume), auteur dramatique et acteur célèbre, né à Berlin le 30 novembre 1746, mort à Hanovre le 23 avril 1795, il prit successivement la direction des théâtres de Bonn, de Mayence, de Francfort, de Hanovre et de Brême, et il opéra dans l'art dramatique en Allemagne des changemens avantageux. Il a été appelé le *Shakespeare allemand*; mais ses opinions en faveur de la révolution française lui attirèrent des désagrémens. Il a composé 13 pièces de théâtre ; les plus estimées sont : 1° *Henriette*, ou *Elle est déjà mariée*, comédie en 5 actes, Leipsick, 1783, in-8. 2° *Pas plus de six plats*, tableau de famille, en 5 actes, Bonn, 1780, in-8, et Leipsick, 1785, traduit en italien, en danois, en russe, en hollandais et en français. Il fut aussi un des rédacteurs de la *Gazette du théâtre*, Clèves, 1755, in-8, et du *Magasin historique*, Halle, 1773, 3 vol. in-8.

GROSTESTE (Martin), seigneur des Mahis, né à Paris en décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue réformée ; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de temps après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entr'autres son père, sa mère et un de ses frères. Des Mahis devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui : 1° *Considérations sur le schisme des protestans* ; *Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1685. 3° *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'Ecriture sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713 en 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715. Des Mahis avait un autre frère, Claude GROSTESTE, sieur de La Mothe, qui se retira à Londres en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, Amsterdam, 1695; plusieurs *sermons*, et d'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestans.

GROTIUS ou GROOT, le Grand (Hugues), savant hollandais, né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut pour père un bourgmestre de cette ville qui était en même temps curateur de l'université de Leyde. Il reçut une excellente éducation, à laquelle il répondit d'une manière distinguée. On conserve encore des vers latins qu'il fit à huit ans. A 15 ans, en 1598, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. Il publia en l'honneur de ce prince une pièce intitulée *Triumphus Gallicus*, *parodia Catalliana*. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-fiscal-général à 24. Il fut aussi nommé en 1601 historiographe des Etats de Hollande. Rotterdam souhaitait de jouir de ses talens : il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des *remontrans* et des *contre-remontrans* agitaient alors la Hollande. Barneveldt était le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de cet homme célèbre, son ami, le soutint par ses

écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, et Grotius fut enfermé dans le château de Lowenstein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre ; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique ; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage » qu'il eût de passer d'un parti faible » qui l'avait maltraité, à un parti fort » qui le recevrait à bras ouverts, il n'é» tait pas tenté de le faire.... Et puisque » j'ai eu, ajoutait-il, assez de courage » pour supporter la prison, je n'en man» querai point, j'espère, pour souffrir » l'exil et la pauvreté. » Louis XIII lui fit une pension, mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, et passa en Suède, où il fut très bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine, et mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, en 1645, à 63 ans. Son corps a été transporté à Delft, et on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant, en 1777. Grotius était d'une figure agréable. Il avait des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition était très modérée. Il écrivait à son père tandis qu'il était ambassadeur : « Je suis rassasié d'honneurs. J'aime la » vie tranquille, et je serais fort aise de » ne plus m'occuper que de Dieu et d'ou» vrages utiles à la postérité. » Il était à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poète et bel esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° un excellent traité *De jure belli et pacis, cum notis variorum*, en latin, 1712, in-8, traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe. Il a été traduit en français et enrichi de remarques par Barbeyrac, Amsterdam, 1724, et Leyde, 1759, 2 vol. in-4 ; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le stile soit un peu dur (*voyez* BARBEYRAC). Ant. de Courtin l'avait traduit auparavant en français, Paris, 1688, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1703, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre ; et malgré la foule des livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition ; les passages y étouffent les raisonnemens. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, etc., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude ; et c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome. Les meilleures éditions du texte sont celles en 3 vol. in-fol., 1696-1704, avec les commentaires de van der Meulen, et celles de 1744-1748, avec les commentaires de Coccéius, réimprimés à Lausanne, 1751, 5 vol. in-4. 2° *De veritate religionis christianæ liber*, 1636. Elzévir, 1662, petit in-12, plusieurs fois réimprimé. Il y en a plusieurs traductions françaises ; les plus connues sont celles du Père Le Jeune, Utrecht, 1692, ou Amsterdam, 1728, et une autre avec des notes par Goujet, Paris, 1754, 2 tom. en 1 vol. in-12. Et. Courcelles, Mezeray (*voyez* le N° 18731 des *Anonymes*), et Talon l'ont traduit aussi. Il existe des traductions de cet ouvrage dans presque toutes les langues. Composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, il a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan, en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues et des raisonnemens pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Le sixième et dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme. 3° Des *OEuvres théo-*

logiques, qui renferment des *commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres traités, recueillis à Amsterdam, par les soins de son fils P. Grotius en 1679, en 4 vol. in-fol. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme ; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées ; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y est, que ce que le commentateur voulait y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ces commentaires paraissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliothèque polonaise*, une de ses lettres au fameux socinien Crellius, qui, si elle n'a pas été altérée par ses sectaires, donne de violens soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin, en soutenant la préexistence du Verbe ; mais il parait se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, surtout vers la fin de sa vie, pour la religion catholique ; mais peut-être avait-il quitté ses sentimens. Ses variations et ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même, étaient propres à ramener à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyait que tout cela découlait naturellement de l'*esprit privé* des protestans et du droit d'interprêter l'Ecriture à sa mode (*voyez* Servet). Le Père Petau qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, était persuadé que la mort avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suède, et dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la messe pour lui. 4° Des *poésies*, 1617 et 1622, in-8. Il y en a quelques-unes d'heureuses ; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique. 5° *De imperio summarum potestatum circa sacra*, La Haie, 1661, in-12, traduit en français en 1751, in-12, sous ce titre : *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*. Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur était protestant. Il avait du reste des sentimens très raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté et l'autorité du pontife romain, comme on le voit dans ses notes sur Cassandre et Rivet (*voyez* Melanchthon). 6° *Annales et historia de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni* 1609. L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales ; il est comme lui énergique et concis ; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été témoin. 7° *Historia Gothorum*, in-8, inférieure à la précédente pour le stile, mais très utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne et sur celle de la décadence de l'empire romain. 8° *De antiquitate reipublicæ bataviæ*, in-24, plein d'érudition. 9° Des *tragédies* peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragœdiæ*, etc., 1635, in-4. Ses tragédies latines sont, *Adamus exul*, *Sophompaneas* (Le sauveur du monde ; c'est de Joseph qu'il veut parler), etc. 10° *De origine gentium Americanarum dissert. duæ*, 1642 et 1643, 2 vol. in-8. 11° *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, Paris, 1626, in-4. 12° *Philosophorum sententiæ de fato*, Paris, 1648, in-4. 13° Des *lettres*, publiées en 1687, in-fol. 14° *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri*. 15° *Rivetiani apologetici discussio* : c'est surtout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'était pas éloigné de revenir à la religion de ses pères. 16° *Mare liberum*, 1609, contre Selden (*voyez* ce mot et Bonaert). Le stile de Grotius est aisé, coulant, noble et ferme. Son latin est assez pur et supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse et d'érudition. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *vie* par M. de Burigny, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est faiblement et froidement écrit, d'une

manière lâche et verbiageuse, comme tout ce que nous a donné M. de Burigny. (M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, a publié dans cette même ville *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8, ouvrage couronné à l'académie des sciences de Stockholm en 1795, et inséré dans les *Mémoires* de cette société savante.) On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appelé *le phénix de la patrie*, *l'oracle de Delft*, *le grand esprit*, *la lumière qui éclaire la terre*.

* GROU (Jean), ecclésiastique français, né au diocèse de Boulogne le 24 novembre 1731, entra dans le collége des jésuites, et fut admis dans leur noviciat à l'âge de 15 ans; à 17, il fit ses premiers vœux, et fut ensuite employé dans l'enseignement, suivant l'usage de la société. C'est alors que son goût pour la littérature se développa. Il affectionnait surtout Platon, et publia à Paris, en 1762, une *traduction* de sa *République*, en 2 vol. in-12, qui fut très bien accueillie des savans, et réimprimée l'année suivante à Amsterdam. Cette traduction fut suivie de celle des *Lois*, du même auteur, et ensuite de celle des *Dialogues*. L'une et l'autre virent le jour à Amsterdam en 1769 et 1770. Il paraît douteux néanmoins que le Père Grou soit allé en Hollande, comme l'avance un biographe moderne. Il habita plusieurs années Pont-à-Mousson, et il y fit ses derniers vœux, à une époque où les jésuites étaient déjà supprimés en France. La mort de Stanislas les ayant aussi fait renvoyer de la Lorraine, le Père Grou vint à Paris, où il prit le nom de *Le Clair*, et où il mena une vie fort retirée, partageant son temps entre l'étude, les exercices de piété et les soins du ministère. M. de Beaumont l'employa quelque temps à écrire sur diverses matières de religion; il lui fit même une pension, qui ensuite lui fut ôtée. Un de ses anciens confrères, l'abbé Guérin du Rocher, lui procura la connaissance d'une sainte religieuse appelée la mère Pélagie, du monastère de Saint-Thomas de Villeneuve, situé dans la rue de Sèvres. Cette religieuse lui inspira la plus grande confiance. Ayant obtenu une pension du roi, il publia des ouvrages utiles à la religion, et menait une vie paisible, lorsque survint la révolution. Un de ses premiers actes fut une guerre permanente qu'elle déclara aux prêtres fidèles à leurs sermens. L'abbé Grou aurait désiré rester à Paris, et y exercer en secret son ministère; mais la mère Pélagie, qui avait été forcée de quitter son couvent, et vivait dans une profonde retraite, lui écrivit pour lui conseiller de passer en Angleterre. Il suivit ce conseil, et se retira auprès d'un de ses confrères, chapelain d'un riche catholique anglais, qui, édifié de sa vie exemplaire, le choisit pour son directeur, ainsi que toute sa maison. Le Père Grou observait, autant qu'il le pouvait, la règle des jésuites : tous les jours il se levait à quatre heures du matin, sans lumière et sans feu, faisait une heure d'oraison, et se préparait pour la messe, qu'il n'a jamais manqué de dire jusqu'à sa dernière maladie. Il pratiquait la pauvreté, n'ayant rien à lui, et demandait avec simplicité des livres ou des vêtemens quand il en avait besoin. Il possédait une âme toujours tranquille, joignait à la plus grande humilité beaucoup de candeur et de zèle, et faisait profession d'une dévotion particulière à la sainte Vierge. Deux ans avant sa mort, il fut attaqué d'un asthme très pénible, mais qui n'interrompit pas ses pieux exercices. Il pratiquait tout ce qu'il enseignait, et sa vie formait le meilleur complément de ses conseils. Il expira le 13 décembre 1803. On lui doit, outre les ouvrages que nous avons cités : 1° *la Morale tirée de saint Augustin*, Paris, 1780, 2 vol. in-12, ouvrage qu'il entreprit pour opposer la morale chrétienne aux systèmes des incrédules. Il prend un certain nombre des maximes du saint docteur, et il les développe avec beaucoup d'abondance et d'onction; 2° *les Caractères de la vraie dévotion*, Paris, 1788, in-18. Ce petit ouvrage a obtenu plusieurs éditions. L'auteur y définit la dévotion et en assigne les motifs, l'objet et les moyens. 3° *Les Maximes de la vie spirituelle*, Paris, 1789, in-12. Il y a en tout 24 maximes,

dont chacune est renfermée dans un quatrain, et développée ensuite dans une explication en prose. Il s'éleva contre ce livre quelques plaintes, quoique le Père Grou eut, dans un préambule placé à la tête de l'ouvrage, prévenu ses lecteurs de la droiture de ses intentions. 4° *La Science du crucifix*; 5° des *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu*, avec un petit écrit *sur le don de soi-même à Dieu*, Londres, 1796, petit in-12. Quelques théologiens crurent trouver dans cet ouvrage des idées favorables au quiétisme; cependant un évêque l'approuva et en jugea la doctrine saine. Ce volume est assez rare en France; 4° l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, ouvrage qui ne parut que long-temps après sa mort, et fut publié à Paris en 1814, en 2 vol. in-12, d'après ses manuscrits. Il avait composé en France plusieurs autres petits traités de piété qui n'ont pas été publiés. L'un d'eux a été traduit en anglais sous ce titre : *School of Christ* (l'Ecole du Christ), par un de ses confrères, qui a traduit aussi en anglais *la Morale de Saint Augustin*, et les *Caractères de la vraie dévotion*. Pendant qu'il était à Paris, il avait rédigé un *Traité dogmatique sur la religion*. Mais, ayant quitté Paris à la hâte, il avait confié les matériaux de cet ouvrage à une dame dont il connaissait la discrétion. Cette dame ayant été arrêtée sous le régime de la *terreur*, ses domestiques, de crainte de compromettre leur maîtresse, brûlèrent le manuscrit; ce qui prouve que M. B. se trompe quand il suppose que l'abbé Bergier, ecclésiastique très estimable, s'étant emparé de ses matériaux, les augmenta, et en composa l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Traité dogmatique de la vraie religion*. L'abbé Grou, quand il eut appris que son manuscrit, qui lui avait coûté 14 ans de travail, avait été livré aux flammes, dit avec calme et résignation : « Si Dieu avait voulu tirer sa » gloire de cet ouvrage, il l'aurait con- » servé. »

GROUCHI, *Gruchius*, (Nicolas de), d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à La Rochelle où l'on voulait établir un collége. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont une *traduction* de l'*Histoire des Indes*, de F. L. de Castagneda, Paris, 1554; un traité *De comitiis Romanorum*, et des *écrits* contre Sigonius, in-folio. Ce savant craignait Grouchi, et ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort : lâcheté impardonnable.

* GROUVEL ou GROUVELLE (Philippe-Antoine), littérateur, né à Paris en 1758, entra chez un notaire qui le renvoya pour avoir fait imprimer des vers dans l'*Almanach des Muses*. Il fut ensuite reçu chez Champfort en qualité de copiste, et devint peu après secrétaire des commandemens du prince de Condé (1789). Il sut se rendre agréable à Chantilly, où il fit jouer son petit *opéra* des *Prunes* qui eut un grand succès. Avant embrassé les principes de la révolution, qu'il chercha à propager par ses écrits, il fut mis à la retraite. Dégagé de toute contrainte, il figura alors dans le club de 1789, rédigea la *Feuille villageoise* avec Cérutti, et fut, au 10 août 1792, nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire. En cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier suivant, et *lut à son souverain le décret de la Convention qui le condamnait à mort*. Il ne put cependant remplir cette mission, dit Cléri, que *d'une voix faible et tremblante*. Au mois de juin de 1793, il fut envoyé comme ministre de France en Danemark; il en fut rappelé en mars 1794, et y retourna en février 1796. Il entra au Corps législatif en 1800, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. Mme Rolland a dit de lui : « Elève de Cérutti, dont il n'apprit » qu'à faire de petites phrases, où il met » sa philosophie, il est médiocre, froid » et vain, et fut le dernier rédacteur de » la Feuille villageoise, devenue aussi » nulle que lui. » Ses ouvrages sont : 1° *l'Epreuve délicate*, comédie en 3 actes et en vers, qu'il fit représenter au Théâtre-

Français le 20 juin 1785, et qui n'eut qu'une représentation; 2° *Le duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12; 3° plusieurs écrits en faveur de la révolution, tels que la *Satire universelle dédiée à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8, qu'il publia de concert avec Cérutti; 3° *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, etc. 4° *Réponse à tous, petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté littéralement par le professeur* Taciturnus Mémoriosus, et traduit librement par un sans-culotte, 1793, in-8; 5° *Mémoires historiques sur les templiers*, 1805, in-8; 6° une nouvelle *édition* des *Lettres de Mme de Sévigné*, publiée en société avec le général Grimoard, 8 vol. in-8, ou 11 vol. in-12, 1806, mise en ordre pour la première fois, augmentée de lettres inédites et de *notes* et *dissertations* où il a empreint l'esprit philosophique et révolutionnaire du temps. Il a même voulu classer cette femme célèbre parmi les philosophes, disant qu'elle ne croyait à rien du tout, et qu'elle eût été digne du siècle des L'Espinasse et des Geoffrin, quoiqu'il soit prouvé qu'elle remplissait ses devoirs de chrétienne assez exactement. Mais c'était la manie des philosophes du siècle, de vouloir transcrire les noms les plus fameux sur les registres de la philosophie, et de chercher à les associer à leur ligue, en dénaturant les caractères, falsifiant les faits et altérant les écrits. 7° *OEuvres de Louis XIV, accompagnées d'explications historiques et de notes*, Paris, 1806, 6 vol. in-8, où il paraît n'avoir cherché à recueillir les écrits de ce puissant monarque que pour saisir l'occasion d'attaquer sa mémoire et de ternir sa renommée. Ces OEuvres ne sont autre chose que des *instructions pour le dauphin*, travail d'un père et d'un roi qui jette ses observations sur le papier, sans penser que la fureur mercantile s'en emparerait un jour pour les publier. Grouvelle essuya au sujet de cet ouvrage une sévère critique, dans un journal qui lui rappela sa mission au Temple. Il paraît que le chagrin qu'il en éprouva avança ses jours.

* GROZELIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune le 29 août 1692, enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différens colléges. Il se délassait de ses travaux en cultivant la poésie. Il mourut le 19 juin 1778. On a de lui : 1° *Prose sur la résurrection de Jésus-Christ*, par Voisin, traduit en vers français, Paris, 1742, in-12; 2° *Pastorale sur le mariage du dauphin*, 1747, in-12; 3° *Recueil de fables*, en vers français, 1759, in-12; 4° *Nouveau recueil de fables*, divisé en 6 livres, in-12, 1768. « Ces fables, dit » Philippon de la Madeleine, se lisent » avec plus de plaisir que celles de La » Mothe, et autres faibles imitateurs de » La Fontaine. » 5° *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique*, Paris, 1719, 1771, 4 vol. in-12, et d'autres ouvrages dont on trouvera la liste dans l'*Histoire de la ville de Beaune*, par Gandelot.

GRUBENMANN (Jean-Ulric), natif de Tuffen dans le canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, et surtout par les ponts nommés *Hœngwerch*, ouvrages pendans, tels que celui de Schaffhouse qui n'a que deux arches, et qui n'en aurait qu'une si on avait laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frère, Jean GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux frères construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hœngwerck* ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Ces ingénieurs charpentiers sont morts vers 1798, et un an après leur ouvrage était renversé par les armées françaises.

GRUDÉ. *Voyez* CROIX DU MAINE (La).

GRUDIUS (Nicolas NICOLAÏ, dit), trésorier du Brabant, fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui des *poésies profanes*, en latin, Leyde, 1612, in-8, avec celles de ses frè-

res Adrien Marius et Jean Second, et des *poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8. *Voyez* Second (Jean).

GRUE (Thomas), littérateur français, mort vers la fin du 17e siècle, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages anglais. Les principales sont : 1° *les Religions du monde*, de Rose, in-4 ; 2° *la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme*, d'Abraham Roger, in-4. On l'estime pour la connaissance qu'il donne des mœurs des brames asiatiques.

GRUET (Jacques), génevois, fameux libertin, débitait ses impiétés vers le milieu du 16e siècle. Il était aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la véritable religion, parce qu'il n'en professait aucune. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffrait impatiemment les hauteurs des calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher des placards en 1547, dans lesquels il accusait les réformés de la ville de Genève d'être des esprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, voulaient dominer sur toutes les consciences. Tout cela était très vrai ; mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Génevois, était d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avait peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET (Claude), littérateur, né à Paris, vivait au 16e siècle ; il s'est fait connaître par des *traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol, et par l'édition de l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, 1560, in-4. Il est mort en la même année.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme allemand, excita en 1552 une guerre civile en Saxe, et porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville et y commit toutes sortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'empire, et tous ceux qui suivaient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha et la citadelle de Grimmestein, où Grumbach s'était retiré, sous la protection du duc Jean-Frédéric, fils de ce Jean-Frédéric que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siége, prit Grumbach et ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Frédéric fut conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états furent donnés à Jean-Guillaume son frère. (Il existe plusieurs ouvrages relatifs à la sédition de Grumbach : mais ces pièces sont rares : la liste s'en trouve dans le *catalogue* de Voigt, sous ce titre : *Grumbachianorum motuum acta.*)

* GRUNER (Théophile-Sigismond), savant naturaliste suisse et avocat au grand-conseil du canton de Berne, mourut en 1778, a laissé plusieurs ouvrages en allemand sur *l'histoire naturelle de la Suisse*, qui sont fort estimés : on remarque 1° une *Description des glaciers de la Suisse*, Berne, 1660, 3 vol. in-8, fig. Kéralio en a publié une traduction libre en français, Paris, 1770, in-4 ; 2° *Recueil de mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture*, traduit du suédois, Bâle, 1763, 2 vol. in-8, précédé d'une excellente préface de Haller ; 3° *Histoire naturelle de l'Helvétie*, Berne, 1773, in-8, traduite en français, par Dulon, Neuchâtel, 1776, in-12 ; 4° *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, Berne, 1775, in-8 ; 5° *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables, de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8.

* GRUNER (Jean-Gérard), savant publiciste saxon, né à Cobourg en 1734, fut d'abord avocat de la cour, ensuite conseiller intime et président de la chambre de cette principauté. Les princes de la maison de Saxe le consultaient dans toutes

les affaires importantes. Il mourut le 1er juillet 1790. On lui doit une *Description historique et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld*, 1783-93, 4 vol. in-4 ; l'histoire de *Jean Casimir duc de Saxe*, 1787, in-8 ; des Biographies et des *notices* sur les ducs de Saxe, Albert III, Frédéric-Guillaume I et Frédéric-Guillaume II, 1788-89-91. Il a enrichi les journaux intitulés *le Nouveau Collecteur* et *l'Homme*, de beaucoup de bons articles en vers et en prose.

* GRUNER (Christian-Godefroi), médecin allemand, né le 8 octobre 1744 à Sagan en Silésie, exerça d'abord la profession de médecin avec beaucoup de talent et de succès, et fut ensuite appelé en 1773 à l'université d'Iéna, où il devint professeur de médecine. Sa grande réputation lui valut en 1776 la place de conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, et en 1791 celle de conseiller intime du duc de Saxe-Cobourg dont il fut médecin ordinaire. Il publia un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : 1° *Bibliothèque des médecins anciens*, contenant des traductions et des extraits, Leipsick, 1780-82, 2 vol.; 2° *Semioticc physiologicam et pathologicam complexa*, Halle, 1775, reproduit en allemand à Iéna en 1794 ; 3° *Système des sciences du domaine de la médecine légale*, commencé par J. D. Metzger, Kœnisberg, 1814. Les ouvrages de Gruner traitent de toutes les parties de la médecine; ils sont fort estimés en Allemagne. On en trouve la liste dans l'*Almanach de l'université d'Iéna* pour 1816, et dans la biographie médicale. Ce savant professeur est mort le 4 décembre 1815.

* GRUNER (Charles-Justus de) conseiller d'état prussien, né à Osnabruck, le 28 février 1777, fut d'abord employé dans le département des colonies de la Prusse méridionale, puis conseiller fiscal dans la principauté de la Franconie prussienne. La manière dont il s'acquitta de ces deux emplois, lui valut en 1805 la place de directeur de l'administration de la guerre et des domaines à Posen. L'invasion de l'armée française le força de se retirer à Kœnisberg, où il vécut pendant quelque temps entièrement ignoré ; mais, lorsque les Français eurent évacué cet état, il coopéra avec le ministre Stein à sa réorganisation. Nommé en 1809, président de la police de Berlin, il donna sa démission en 1811, et fut chargé des affaires de la police du conseil d'état. Ce fut avec peine qu'il vit l'alliance de ses compatriotes avec Buonaparte : ne pouvant l'empêcher, il forma le projet de se porter sur les derrières de l'armée française, d'incendier tous ses magasins et d'exciter une insurrection générale en Allemagne ; mais il fut dénoncé et arrêté avant d'avoir pu commencer l'exécution de son plan. Il ne recouvra la liberté que lorsque l'Autriche se décida, en 1813, à s'allier avec la Prusse et la Russie contre la France. Alors il fut chargé par le ministre Stein de l'administration générale des provinces du Bas-Rhin, et ensuite de celles du Rhin moyen. C'est dans ses fonctions qu'il se fit remarquer par les proclamations qu'il répandit dans toute l'Allemagne pour animer ses compatriotes, et les exciter à la guerre nationale dirigée contre Buonaparte. Son zèle fut récompensé par le gouvernement-général du duché de Berg qui lui fut accordé (juin 1814), et par la croix de Ste.-Anne de première classe, que lui envoya l'empereur Alexandre. Lors du débarquement de Buonaparte en 1815, il adressa aux habitans du duché de Berg, une proclamation dans laquelle il leur annonçait cette nouvelle, et les appelait tous aux armes. Lui-même voulut prendre part à la guerre, suivit les armées jusqu'à Paris, et fut commandant de place dans cette capitale. Pour le récompenser des services qu'il avait rendus à la cause européenne, le roi de Prusse lui accorda le titre de baron. Le baron Gruner fut aussi nommé ambassadeur à Dresde, puis en Suisse. La mort presque subite d'un fils qu'il chérissait tendrement, lui causa tant de douleur qu'il se vit forcé de quitter les affaires. Il mourut le 8 février 1820, à Wisbaden où il s'était retiré. Ce fut sans contredit l'un des hommes qui, par leur activité et leur talent, ont contribué

le plus à exciter l'enthousiasme de l'Allemagne, et à soulever une ligue générale contre Buonaparte. Outre ses proclamations il a encore publié : 1° *Essai sur les peines*, 1799, auquel il avait joint des renseignemens sur le code pénal et les prisons de Pensylvanie; 2° *Pèlerinage vers la tranquillité et l'espérance*, 1803, 2 vol., remarquable par la justesse des observations et l'énergie du stile.

GRUNSKLÉE (Jean), né à Luditz en Bohême en 1655, entra chez les jésuites en 1671, et y enseigna diverses sciences. On a de lui des éloges funèbres et quelques oraisons académiques où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue parmi ces pièces l'*Eloge de Charles de Lichtenstein*, *évêque d'Olmutz*, Olmutz, 1695; celui *d'Eléonore d'Autriche*, *reine de Pologne*, imprimé sous le titre *Virtus post fata perennans*, Prague, 1698; et une harangue intitulée *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les Etats de Bohême en 1686.

GRUTER (Jean), en latin *Janus* GRUTERUS, et dont le véritable nom était GRUYTÈRE, né à Anvers en 1560, reçut au baptême le nom de Jean, qu'il changea ridiculement en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son père, et sa mère qui était anglaise. Le protestantisme les avait fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avait donné une chaire d'histoire, et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut à Eidelberg en 1627, à 66 ans. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles; les principaux sont : 1° *Inscriptiones antiquæ*, en un gros vol. in-folio, Eidelberg, 1601. L'auteur avait beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilége général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des priviléges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinait aussi la dignité de comte de l'empire; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le recueil de Gruter, et en a fait 4 gros vol. in-fol. imprimés à Amsterdam, 1707. 2° *Lampas*, *seu Fax artium; hoc est*, *Thesaurus criticus*, en 6 vol. in-8, Francfort, 1602-1612, et Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, composés par les plus excellens critiques du 16e siècle, et que l'on aurait peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Jean-Philippe Pareus y a ajouté en 1623, un 7e vol. qui n'est presque qu'une violente diatribe contre Gruter. 3° *Deliciæ poetarum gallorum*, 3 vol. in-12; *Italorum* 2 vol.; *Belgarum*, 4 vol. On a donné à l'imitation de Gruter : *Deliciæ poetarum germanorum*, 6 vol.; *hungaricorum*, 1 vol.; *scotorum*, 2 vol.; *danorum*, 2 vol. 4° *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol. *et cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. 5° *Chronicon chronicorum*, etc., Francfort, 1614, 2 vol. in-8. Cette chronique commence à la naissance de Jésus-Christ, et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. 6° *M. T. Ciceronis opera*, *cum notis*, Hambourg, 5 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimait beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des *éditions*, avec des notes, d'*Ovide*, de *Plaute*, de *Florus*, de *Sénèque*, de *Tite-Live*, de *Velleïus-Paterculus*, de *Salluste*, et quantité d'autres ouvrages. Gruter était un homme fort laborieux, qui étudiait tout le jour, et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il était plein de suffisance, et ne répondait à ses critiques, que par un langage qui le déshonorait, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avait aussi bien maltraité. (Nicéron donne de grands dé-

tails sur cet auteur dans le tome 9 de ses *mémoires.*)

GRYLLUS. *Voyez* XÉNOPHON.

GRYNÉE ou GRYNÆUS (Simon), ami de Luther et de Mélanchthon, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolémée en grec. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GRYNÉE, professeur à Eidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs *écrits*, principalement sur l'Ecriture sainte. La néphrétique, la mort de ses enfans, et d'un de ses gendres qu'il aimait comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

GRYPHIUS ou GRYPHE (Sébastien), de Reuthlingen en Souabe, vint s'établir à Lyon, où il excerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que Jean Vouté de Reims disait que « Robert Etienne corrigeait » parfaitement les livres, que Colines les » imprimait très bien; mais que Gryphius » réunissait les deux talens et de corri- » ger et d'imprimer. »

> Inter tot norunt libros qui cudere tres sunt
> Insignes : languet cætera turba fame.
> Castigat Stephanus, sculpit Colinæus ; utrumque
> Gryphius edocta mente manuque facit.

Gryphius méritait cet éloge : il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur : l'*enfer*, dont parle M. Godeau (*voyez* ce mot), devenait un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimaient chez lui. Il mourut en 1556, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingua sa *Bible* latine de 1550, 3 vol. Il y employa le plus gros caractère qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées; et en particulier de l'édition du *Trésor de la langue sainte* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. Antoine GRYPHIUS ou GRYPHE, son fils, soutint dignement la réputation de son père. Ils avaient pour enseigne un *griphon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHIUS ou GRYPHE, frère de Sébastien, se distingua aussi par la beauté de ses caractères et de ses éditions.

GRYPHIUS (André), né à Glogaw en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogaw, tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poètes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *farces*, et une *critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes. Les meilleures éditions de ses *poésies* sont celles de Breslau en 1657 et 1663, in-8.

GRYPHIUS (Chrétien), fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslau, puis principal du collége de la Madeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente pièce de poésie de sa façon, qu'il avait fait mettre en musique, *sur les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans*. Ses ouvrages sont : 1° l'*Histoire des ordres de chevalerie*, en allemand, 1709, in-8. 2° *Poésies allemandes*, entre autres des *pastorales* in-8. 3° *La langue allemande formée peu à peu*, ou *Traité de l'origine et des progrès de cette langue*, in-8, en allemand; 4° *Dissertatio de scriptoribus historiam sæculi XVII illustrantibus*, in-8.

* GUA DE MALVES (Jean-Paul DE), né à Carcassonne en 1712, d'un père ruiné par le système de Law, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra particulièrement à l'étude des mathématiques. Il obtint la chaire de philosophie dans le collége de France, mais il ne la conserva que pendant quelques années. En 1740, il fut nommé membre de l'académie des Sciences. L'activité de son esprit l'engagea dans plusieurs entreprises qui nuisirent à sa fortune et à sa santé. En 1764, il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, et se chargea du premier essai, qui ne réussit pas. Il tomba de cheval, et resta incommodé le reste de ses jours. Il adressa ensuite au ministère un plan d'emprunt qu'il ne put faire adopter. Un procès qu'il eut avec sa famille acheva de le ruiner. Il mourut dans un état voisin

de l'indigence en 1786. L'abbé de Gua était invariable dans ses opinions et trop entêté de ses systèmes; mais il montra toujours une probité sévère, l'envie d'obliger et le désir de contribuer au bien public. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Usage de l'analyse de Descartes, pour découvrir, sans le secours du calcul différentiel, les propriétés des lignes géométriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12, où l'on trouve des théories simples et générales, présentées d'une manière nouvelle, et rendues piquantes par des rapprochemens singuliers et inattendus. 2° *Dialogue d'Hylas et Philonoüs sur l'entendement humain*, traduit de l'anglais; 3° le *Voyage d'Anson autour du monde*, traduit en français, 1750, in-4 ou 4 vol. in-12; 4° *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, 1757, 2 vol. in-12. *Discours pour et contre la réduction naturelle de l'argent*, 1757, in-12, traduit de l'anglais. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le vaste plan de l'*Encyclopédie universelle*, dont il aurait donné l'idée à Diderot. Cet écrivain était membre de la Société royale de Londres et de l'académie de Bordeaux.

GUADAGNOLI ou GUARAGNOLO (Philippe), savant ecclésiastique italien, né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collége de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas, et Pierre Golius ou Célestin de Saint-Léduvine, carme. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse* aux objections d'Ahmed-Ben-Zin-Ulabedin, docteur mahométan, 1631, in-4. On a encore de lui une *Grammaire arabe*, imprimée in-fol. à Rome, 1642.

* GUADET (Marguerite-Elie), député aux Assemblées législative et conventionnelle, et l'un des députés les plus célèbres du parti de la *Gironde*, naquit en 1768 à St.-Emilion, reçut une éducation distinguée : il exerçait la profession d'avocat à Bordeaux, lorsqu'eurent lieu les élections pour les Etats-généraux. Déjà dans cette circonstance un grand nombre de suffrages lui furent donnés : son extrême jeunesse empêcha seule son élection; deux ans après il fut nommé. Arrivé à l'Assemblée législative, Guadet se distingua dès son début parmi les orateurs du plus grand mérite. Il avait adopté les principes de la révolution. Son but était de renverser le trône pour le remplacer par une république. Aussi poursuivit-il de sa caustique et véhémente éloquence les antagonistes de son parti. Il se prononça contre les ministres, les prêtres qui n'avaient pas fait le serment, les émigrés et tous les autres ennemis de la révolution. Le 28 octobre 1791, on le vit appuyer la proposition faite par un de ses collègues, qui demandait que l'ordre fût donné aux princes de rentrer en France, et que cet ordre leur fût intimé par une proclamation affichée dans tous les quartiers de Paris. Peu de temps après, il parla en faveur de la loi qui regardait comme suspects de conjuration et de révolte les émigrés qui étaient réunis sur les bords de la frontière, s'ils n'étaient pas rentrés dans le royaume au premier février 1792. Ce fut encore lui qui fit décréter que tous les Français ou les autres habitans du territoire, qui chercheraient à détruire la constitution, seraient regardés comme coupables du crime de lèze-nation, et comme tels punis de mort. Le 2 janvier 1792, il vota pour le décret d'accusation prononcé contre les princes, proposition qu'il avait fait ajourner quelque temps auparavant. Nommé président le 22 du même mois, il parla plus tard en faveur des sociétés populaires. Nous ne pouvons le suivre que difficilement dans les nombreuses circonstances où il prit la parole. Il s'était déclaré contre les ennemis de la révolution; il se déclara ensuite contre les terroristes : le 3 mai 1792 il fit rendre un décret d'accusation contre Marat, rédacteur du journal *l'Ami du peuple*, et contre l'abbé Royou rédacteur de *l'Ami du roi*, prétendant que l'un et l'autre

étaient soudoyés par les mêmes ennemis de la nation, l'un en prêchant la guerre civile, l'autre la contre-révolution. Il vota le licenciement de la garde du roi, et l'arrestation du duc de Brissac qui en avait le commandement. La position des *Girondins* n'était point encore bien déterminée : il y avait je ne sais quelle alliance entre eux et les Jacobins : il est vrai que ceux-ci n'avaient pas encore pris le caractère barbare qui les distingua depuis. Le 14 avril, Guadet trompé sans doute sur les crimes commis à la glacière d'Avignon, invoqua une amnistie politique en faveur de leurs auteurs : ainsi le même homme qui avait déjà défendu les soldats révoltés du régiment de Château-Vieux, défendit encore les brigands du Midi. Cependant le parti de la Montagne se formait : Danton et ses amis étaient déjà menaçans. Les Girondins éprouvèrent quelque crainte pour le succès de leur projet, et ce fut dans le but de les arrêter et de les vaincre, que renonçant pour quelque temps à leur plan de république, ils se rapprochèrent de la cour : sans doute qu'ils voulaient alors se servir du pouvoir royal contre les terroristes, afin que, délivré d'un ennemi puissant, ils pussent ensuite facilement renverser l'obstacle monarchique qu'ils auraient seul rencontré. Les *Girondins* firent une grande faute en mettant leurs services à un trop haut prix, et peut-être la cour en fit-elle une aussi, en refusant les secours d'un parti aussi puissant. Quoi qu'il en soit, les Girondins reprirent alors leur attitude révolutionnaire. Après la terrible journée du 20 juin, pendant laquelle la populace avait souillé le palais de ses souverains et avait mis en danger les jours de la famille royale, Guadet obtint que cette foule de factieux défilât dans la salle des députés, et cette bizarre cérémonie eut lieu aux grands applaudissemens des démagogues. Lafayette avait demandé au nom de son armée la répression des Jacobins. Sa lettre datée du 16 juin fut violemment attaquée par Guadet qui soutint qu'elle n'était point du général, qu'il appelait le *fils aîné de la liberté*. Lafayette vint lui-même se présenter à la barre de l'Assemblée et déclarer que c'était bien lui qui l'avait écrite, et lorsque rappelant en peu de mots les motifs qui l'avaient dictée, il se fût élevé contre les rassemblemens populaires du 20 juin, alors Guadet irrité d'une inculpation qui le frappait personnellement, s'élança à la tribune, et improvisa un discours plein de force, et remarquable par l'amère ironie sous laquelle il voilait son indignation : il attaqua Lafayette à découvert, et demanda que le ministre de la guerre fût interpellé, pour savoir s'il lui avait accordé la permission de quitter son armée en présence de l'ennemi. Lafayette fut défendu par Romond, qui fut sans doute moins éloquent, mais qui parvint non-seulement à justifier celui dont il avait pris la défense, mais encore à faire décider que la demande du général Lafayette serait renvoyée aux comités qui auraient à proposer les moyens de remédier aux causes de désorganisation signalées par ce général. L'Assemblée s'occupait en même temps d'une proposition d'accusation contre Lafayette ; mais ses ennemis ne purent prévaloir, et il fut passé à l'ordre du jour. Le lendemain de cette déclaration, Rœderer vint annoncer à l'Assemblée les mouvemens qui se préparaient pour le jour suivant (10 août) : Guadet empêcha que l'on prît des mesures contre les projets des *fédérés*. Cette triste et sanglante journée eut lieu : ce fut un des crimes politiques de Guadet, qui, comme les autres Girondins, n'y prit aucune part, mais ne put ou ne voulut prévenir cette catastrophe. Peu de temps après il demanda la dissolution de la commune qui s'était formée alors : cette proposition qui n'eut aucune suite, aurait pû empêcher les sanglantes journées de septembre : elle attira sur Guadet la haine des membres de cette assemblée illégale, et ce fut là le seul résultat de sa demande. Après la session pendant laquelle la conduite du parti, dont Guadet était le chef avait tenu une conduite si équivoque, on procéda à de nouvelles élections. Guadet fut réélu. La Convention qui se réunit bientôt après, compta cet orateur parmi ceux qui se

présentèrent le plus souvent à la tribune. La première fois qu'il parla dans cette assemblée, ce fut le 25 septembre, pour repousser une accusation de Marat qui venait déclarer à la tribune que Guadet ne songeait nullement à se faire dictateur; dans cette circonstance il déploya contre ce lâche accusateur les traits du sarcasme le plus cruel et du mépris le plus profond. La république avait été constituée : Guadet la fit déclarer *une et indivisible*. Le parti de la Gironde fut attaqué dans la personne de son chef : on l'accusa d'avoir eu des relations avec la cour : on prétendit que son nom avait été trouvé dans l'armoire de fer; plusieurs autres dénonciations furent dirigées contre lui; elles étaient moins graves par leur imposture que par le système qu'elles commençaient à établir contre le parti de la Gironde. Une guerre à mort s'organisait entre les deux factions républicaines qui avaient déjà détruit la royauté, et qui allaient porter une main régicide sur le monarque. Dans le procès de Louis XVI, on assura que les Girondins voulaient sauver le roi, et que leur but était seulement de prononcer la déchéance : ce qu'il y a de certain, c'est que Guadet vota la mort avec sursis, et qu'il se déclara pour l'appel au peuple. Quoique les Girondins eussent donné un gage assez grand à la révolution en accordant aux terroristes le sang d'un roi, cependant ceux-ci poursuivirent de leur haine et de leur fureur Guadet et ses amis : les accusations contre les chefs du parti de la Gironde se multipliaient d'une manière effrayante. On affirme que Robespierre avait décidé contre l'avis de Danton qu'il fallait en finir avec eux, et il avait résolu de les faire assassiner dans la nuit du 9 au 10 mars 1793, soit à leur propre domicile, soit à la Convention, s'ils y venaient : ce projet horrible ne fut point exécuté. Les terroristes voulurent du moins parvenir au même résultat par des voies légales en apparence : ils demandèrent l'institution d'un tribunal extraordinaire par lequel les proscripteurs de la Convention et de la commune devaient assassiner les plus illustres citoyens et leurs collègues de la minorité. Guadet et plusieurs de ses collègues luttèrent en vain contre la formation de ce tribunal; ils obtinrent toutefois que les prévenus n'y comparaîtraient qu'en vertu d'un décret d'accusation et qu'ils seraient jugés par un jury. Le 10 mars le tribunal révolutionnaire fut installé, et le jour même on vint demander à la barre de la Convention la tête de Guadet, Gensonné et Vergniaud. Cette demande fut renouvelée de plusieurs manières. Guadet sentait son courage s'agrandir à mesure que le danger devenait plus pressant. La société populaire de Marseille ayant présenté une adresse par laquelle la Convention était priée de proscrire les Girondins, Guadet monte à la tribune et foudroye la *Montagne* par son éloquence terrible. Il n'avait pu être interrompu par les vociférations et les trépignemens de ceux qu'il signalait sans les nommer. Robespierre avait juré sa perte : des nouvelles sinistres de l'armée du Nord venaient d'être reçues, il accuse Guadet d'être le complice de Dumouriez. Guadet se justifie dans un discours qui dura deux heures; il fit plus, il accusa ses accusateurs et les présenta comme les instrumens de l'odieuse faction d'Orléans : c'était par son éloquence que le parti des Girondins se soutenait encore contre la haine toute puissante des Montagnards. Le 4 avril, des commissaires des 48 sections de Paris et les membres de la commune demandèrent l'expulsion de Guadet et de 21 de ses collègues, et le 1er juin une bande de pétitionnaires, véritable horde de brigands, arrivèrent en armes à la barre de l'Assemblée, qui se tenait alors non plus au Manége, mais aux Tuileries, demandèrent l'arrestation de Guadet et des autres Girondins. Guadet mis en arrestation dans son domicile ne douta plus du sort qui lui était réservé. Déguisé en garçon tapissier, il se réfugia à Evreux; puis il se rendit à Caen avec quelques-uns de ses collègues. Accueilli dans tout le département du Calvados, ils furent protégés par le général Wimpfem qui avait repoussé les Prussiens à Thionville. Mais les habitans de la Normandie étaient royalistes, et les Girondins continuaient d'être

attachés à leur république ; néanmoins une petite armée royaliste se forme en leur faveur, elle fut repoussée facilement par les troupes républicaines. Guadet prend de nouveau la fuite et se réfugie à Bordeaux, d'où il est encore obligé de s'enfuir avec Salles et Barbaroux : ils se cachent dans les grottes qui avoisinent St.-Emilion et Libourne : c'est là qu'ils passèrent 10 mois. Guadet fut arrêté le 15 juillet 1794 : on avait suivi les traces d'un domestique qui lui portait des vivres. Il avait été mis hors la loi depuis un an : il suffisait de constater son indentité. On le conduisit à Bordeaux : lorsque le président lui demanda quel était son nom, il dit : *je suis Guadet : bourreaux, faites votre office ; allez, ma tête à la main, demander votre salaire aux tyrans de ma patrie : ils ne la virent jamais sans pâlir : en la voyant abattue, ils pâliront encore.* Il fut exécuté à Bordeaux le 17 juillet 1794 à l'âge de 35 ans. Lorsqu'il fut sur l'échafaud, il voulut haranguer le peuple : on ne put entendre que ces paroles : *Peuple ! voilà l'unique ressource des tyrans ; ils étouffent la voix des hommes libres pour commettre leurs attentats.* La mort de Guadet entraîna celle de son père âgé de 70 ans, de son frère adjudant-général âgé d'environ 30 ans, d'une tante qui avait 65 ans : alors les parens d'un proscrit étaient coupables. Les *discours* de Guadet sont des monumens très remarquables de cette éloquence énergique, qui caractérisent les orateurs de cette époque. De grands talens oratoires, une éloquence persuasive, une logique serrée et pressante avait placé Guadet à la tête des républicains de la Gironde ; que de maux ce parti n'eût-il pas prévenus si, au lieu de rêver une république qui ne pourra jamais s'établir en France qu'avec la terreur, ils se fussent rattachés aux amis de la royauté ?

GUAGNIN (Alexandre), né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, etc., avec distinction ; Sigismond Auguste l'anoblit et le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé : *Sarmatiæ Europææ descriptio*, Spire, 1581, in-fol. On a encore de lui : *Rerum polonicarum Scriptores*, 1584, 3 vol. in-8, Francfort ; et un *Compendium chronicorum Poloniæ* : cet abrégé forme le 1er vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT (Saint Jean-), fondateur de la congrégation de Vallombreuse, était de Florence. Outre des moines, il reçut des laïques, qui menaient la même vie que ceux-là, et ne différaient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de frères lais ou convers, distingués par état, des moines de chœur, qui dès lors étaient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut en 1073 à Passignano. On suit dans son ordre la règle de St.-Benoit selon son austérité primitive. *Voyez* sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Mélanisius, général du même ordre, et publiée avec de longues notes par le Père Cuper, dans les *Acta sanctorum.*

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), mort à Vicence, sa patrie, en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable ; les principaux sont : 1° l'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-fol. ; 2° celle *des troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, et continuée ; 3° celle *du ministère du cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en français. 4° l'*Histoire de l'empereur Léopold*, Venise, 1670, 3 vol. in-folio, avec fig. Tous ses écrits sont en italien, et ce dernier est le plus recherché.

GUALTERUS (Rodolphe), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1519, succéda à Bullinger, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. On lit dans le Dictionnaire de Placcius, que Gualterus est auteur de la *version de la Bible* attribuée à Vatable ; mais rien de

plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur, est une déclamation fanatique contre le pape, sous ce titre : *Anti-Christus*, *id est*, *Homiliæ quibus probatur pontificem romanum vere esse Anti-Christum*, Zurich, 1546, in-8. Il peut servir de règle pour apprécier le jugement qui règne dans les autres ouvrages de ce zuinglien.

GUALTHER ou GAUTHIER DE CHATILLON, natif de Lille en Flandre, vivait au commencement du 13e siècle ; il est auteur d'un poème latin, intitulé : *Alexandreida*, ou Histoire d'Alexandre, Ulm, 1559, in-12, Lyon, 1558, in-4, en caractère italique. Quelques-uns, entre autres Valère André, disent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce siége épiscopal a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1536), et ils l'appellent *Philippe Gualther de Châtillon* ; mais Casimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque, et qu'on ne le nommait pas *Philippe*.

GUARAGNOLO. *Voyez* GUADAGNOLO.

GUARIN (Pierre), bénédictin de St.-Maur, né dans le diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés à Paris, en 1729, à 51 ans, professa avec distinction les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savait inspirer l'amour et le respect pour leur maître. On a de lui 1° une *Grammaire hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4, 1724 et 1726 ; 2° un *Lexicon hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4. L'auteur avait laissé cet ouvrage imparfait, il ne l'avait poussé que jusqu'à la lettre M ; mais il a été achevé par M. Le Tournois. D. Guarin était un adversaire de Masclef, et n'approuvait pas son système sur les voyelles hébraïques (*voyez* MASCLEF). L'abbé de La Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, ou plutôt GUARINO, issu d'une illustre famille de Vérone, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. Il mourut en 1460, laissant, outre un *Compendium grammaticæ græcæ ab Emm. Chrysolora digestæ*, Ferrare, 1509, in-8, diverses *traductions* et *notes* sur des auteurs anciens. — L'un de ses fils, Baptiste GUARINI, professait les belles-lettres à Ferrare depuis 33 ans, en 1494. Il a publié des *poésies latines*, Modène, 1496, in-folio : *De secta Epicuri ; De ordine docendi et studendi*, Iéna, 1704, in-8. Il était grand-oncle du suivant.

GUARINI ou mieux GUARINO (Jean-Baptiste), naquit à Ferrare le 10 décembre 1537. C'était alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini, ses aïeux, avaient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talens du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent et de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane et du duc d'Urbin. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent ; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4 ; Amsterdam, par Winghendorp, 1654, in-24, Elzévir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc; Vérone, 1735, et Amsterdam, 1736, in-4 ; Glascow, 1763, in-8 ; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. M. Pecquet en a donné une traduction, dont il a paru une édition italienne et française en 2 vol. in-12. Elle fut traduite en presque toutes les langues modernes, eut quarante éditions du vivant de l'auteur et fut représentée dans toutes les cours de l'Italie. Outre un grand

nombre de *Poésies lyriques*, Guarini publia aussi une comédie, l'*Idropica*, en cinq actes et en prose. A l'âge de vingt ans, il professa les humanités à Padoue. Il remplit des charges honorables, à la cour des souverains qui le protégeaient. Réconcilié avec le duc de Ferrare, il fut chargé, en 1603, d'une ambassade auprès du pape Paul V, et connut à la cour de Ferrare, le Tasse plus jeune que lui de 7 ans. Toutes ses *OEuvres* sont imprimées à Vérone en 1737, 4 vol. in-4. Sa *vie* a été écrite par Apostolo Zeno, par Alexandre Guarini son fils, et par le docteur Bardotti dans l'histoire des écrivains Ferrarais.

GUARINI (Camille GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, était architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais et églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talens : on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. (Dans cette dernière ville, il fit l'église de Ste.-Anne et la maison des Théatins.) Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connaisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornemens. Cet artiste au reste avait étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. : on peut s'en convaincre en lisant son *Architecture civile*, ouvrage posthume, publié à Turin en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût? On a encore de lui plusieurs ouvrages, tant sur l'architecture que sur les sciences et la littérature. On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tom. 2, et la *Bibliot. Moden.*, par Tiraboschi, tom. 3. (Outre l'emploi d'architecte ordinaire du duc de Savoie, le Père Guarini remplissait près de ce prince celui de lecteur pour la théologie et les mathématiques. Il publia divers ouvrages sur cette dernière science et sur la *sphère céleste*. On a de lui la *Pietà trionfante*, tragi-comédie morale, Messine, 1660, in-12. *Placita philosophica*, Paris, 1665, in-fol., où il combat les erreurs qu'on enseignait dans les écoles.)

*GUARNACCI (Mario), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, devint prélat-domestique de Clément XII, chanoine de St.-Jean de Latran, etc. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tome 3 des *OEuvres* de Muratori. On a de ce prélat 1° une continuation des *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium* d'Alfonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoît XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1751, 2 vol. in-fol. 2° Un Recueil de *poésies*, entre lesquelles on distingue une *poétique* en vers italiens, et qui ont été publiées sous le nom de Zelalgo Arassiano, Lucques, 1769, in-4; 3° une *Traduction italienne* de l'Hécube d'Euripide. 4° *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1768, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3e vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du traité *Des premiers habitans de l'Italie*, attribué au Père Bardetti. Philippe Ferroni a publié son *éloge funèbre*, Florence, 1785, in-4. Il est enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embellissemens à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS. *Voyez* IRNERIUS.

GUASCO (Octavien de), chanoine de Tournai, né à Pignerol en 1712, se fixa pendant quelque temps à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, et se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel

évangile en Allemagne, ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut à Vérone en 1781, après avoir publié : 1° *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles et de fausses. 2° *De l'usage des statues chez les anciens*, Bruxelles, 1768, in-4. fig. Il y a de l'érudition, de la bonne critique et des bévues; 3° quelques *dissertations* couronnées par l'académie des Inscriptions; 4° l'*Esprit des lois*, traduit en italien. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il s'était lié avec Montesquieu et avait passé plusieurs années dans l'intimité de cet écrivain célèbre. 5° l'*Histoire de l'empire Ottoman*, de Démétrius Cantemir, en italien; 6° les *Satires* d'Antiochus Cantemir, traduites en français, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur-panégyriste, 1750, 2 vol. in-12; 7° l'*Economie de la vie humaine*, traduite en français, 1755, in-8. 8° *Histoire du pape Clément V*, dont il lut le premier livre en 1747 à l'académie des Inscriptions dont il était membre. On remarque, dans presque tout ce qui est de lui, le ton leste et tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, et qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage.

GUASPRE-DUGHET, élève et beau-frère du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talens pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse qu'il aimait passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourrasques. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST (DU). *Voyez* AVALOS (Alfonse).

GUATIMOZIN ou QUAUHTEMOTZIN, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort du Cuitlahuetsi, l'an 1520, époque où le pays était à moitié envahi par les Espagnols. Après quelques succès, il fut vaincu et pris par Cortez. Les soldats espagnols, furieux de ne pas trouver à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étaient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons ardens pour les lui faire découvrir; Cortez l'arracha de leurs mains. Accusé quelque temps après de trahison et d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. Il fut pendu à un arbre la tête en bas, en 1522; il n'avait alors que 25 ans. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses lettres ne dit rien de cette catastrophe. *V.* CORTEZ, MONTEZUMA.

GUAY-TROUIN (René DU), lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son père était un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune du Guay-Trouin fit sa première campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la rivière de Lymerick, où il prit un brulôt, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais quelque temps après il fut pris et mené à Plymouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, le combattit et enleva le vaisseau qu'il commandait, avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697, de la marine marchande à la marine

royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit en 1707, quatre vaisseaux qu'il commandait, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avait pris » plus de 300 navires marchands et 20 » vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très bons conseils au prince, tant sur l'administration générale, que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV, instruit des services de du Guay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de St.-Louis et lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Du Guay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740 à Paris, en un vol. in-4, par les soins de M. de La Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où du Guay-Trouin les avait finis. Il ont aussi été imprimés en 1 et en 2 vol. in-12. On en avait donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avait retranché ou changé tout ce qui avait paru exagéré ou contraire aux relations hollandaises.

GUAZZI ou GUAZZO (Etienne), bel-esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, était de Casal, et mourut à Pavie en 1563. On a de lui : 1° des *poésies*; 2° un traité en italien, qui a pour titre ; *La civile conversazione*, Brescia, 1574, in-4. 3° *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps.

GUAZZI ou GUAZZO (Marc), natif de Padoue, se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont : 1° une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12; 2° une *Histoire de son temps*, 1553, in-fol. 3° un *Abrégé de la guerre des Turcs avec les Vénitiens*, in-8 ; 4° diverses *poésies*, entre autres, *Astolso Borioso*, poème en 3 chants, 1523, in-4, etc.

* GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérateur, né à Paris le 6 juin 1738, était fils d'un orfévre ou horloger distingué dans son art. Sa mère, restée veuve fort jeune, l'envoya faire ses études à Genève. Il en rapporta un goût bien décidé pour la poésie, et composa successivement plusieurs *tragédies*, dont le peu de succès le dégoûta du théâtre. Partisan des réformes, mais ennemi de la licence, il se retira à la campagne dans les temps les plus orageux de la révolution; le danger passé, il revint à Paris, et y mourut le 26 février 1812. Il a laissé : 1° *Lothaire et Valrade*, ou *le Royaume mis en interdit*, tragédie en 5 actes et en vers, Genève, 1767-1777, in-8, et Paris, 1801. Elle fut brûlée à Rome en 1768, par décret de l'inquisition. 2° *Coriolan*, trag. en 5 actes, Paris, 1776, représentée la même année, mais en 4 actes seulement. Les deux pièces qu'il avait données précédemment, *Clytemnestes ou la mort d'Agamemnon*, et *Hugues le Grand* ne furent point jouées. Coriolan éprouva une chute complète. 3° *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, et Lausanne, 1777, 2 vol. in-8. L'introduction de cet ouvrage en France fut défendue par la police. 4° *Discours en vers sur l'abolition de la servitude*, Paris, 1781, in-8. 5° *Supplément à la manière d'écrire l'histoire*, Kell, 1784, in-12. C'est une critique d'un ouvrage de l'abbé de Mably, qui aurait pu, dit Grimm, être plus piquante et plus polie ; on y trouve cependant des observations importantes

et des anecdotes curieuses. 6° *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des états-généraux de France, et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8. 7° *Supplément au Contrat Social*, Paris, 1790, 91 et 92, in-12. Il a été traduit en allemand par Hubner. L'auteur y démontre que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France. 8° *La conquête de Naples par Charles VIII*, Paris, 1801, 3 vol. in-8, poème héroïque qui n'a eu aucun succès en France, mais il est, dit-on, fort connu en Allemagne. 9° *l'Astronomie*, poème, Paris, 1801 et 1811, in-8, avec de savantes notes. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de France* qui formait 35 vol. in-8; elle lui avait coûté 40 ans de travail, et s'étendait jusqu'à Louis XV. Il est aussi éditeur des *OEuvres complètes de Beaumarchais*, Paris, 1809, 7 vol. in-8. Il était très lié avec cet écrivain qui l'engagea à continuer la carrière des lettres dont sa mère et Voltaire surtout, le détournèrent. Gudin était correspondant de l'Institut, membre des académies de Marseille, de Lyon et d'Auxerre. On peut lui reprocher un grand nombre de productions licencieuses, et un acharnement non dissimulé contre la religion catholique. Il en voulait surtout à la cour de Rome, contre laquelle il a débité mille calomnies absurdes, désapprouvées même par les gens les moins orthodoxes. Sa veuve a publié une *notice* sur M. Gudin de la Brenellerie, Paris, 1812, in-8. Dupont de Nemours en a fait insérer une autre dans le *Mercure* de mars 1812.

GUDVER (N...), curé de St.-Pierre-le-Vieux, à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1737, après avoir renouvelé son appel au futur concile, et publié des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur : 1° de la *Constitution, avec des remarques et des notes;* 2° des *Entretiens sur les miracles de M. Pâris.* (3° Il publia sous le voile de l'anonyme et sans date l'ouvrage infâme: *Jésus-Christ sous l'anathème*, in-12, qui fut brûlé par la main du bourreau en 1734.)

* GUEAU DE REVERSEAUX (Jacques-Etienne), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, embrassa la profession d'avocat pour laquelle il avait un goût décidé, et obtint au parlement de Paris une réputation dont les jurisconsultes ont long-temps gardé le souvenir. Il avait reçu du duc d'Orléans la place de conseiller dans tous ses conseils. Il fit imprimer plusieurs bons *mémoires* que l'on regrette de ne pas voir réunis. Il mourut en 1753. — Jacques-Philippe-Etienne GUEAU DE REVERSEAUX son fils, né en 1739, fut intendant de Moulins, puis de la Rochelle; il s'était retiré dans sa terre de Beaumont près de Nogent le Rotrou, d'où il entretenait avec les princes une active correspondance, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Paris : il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté en 1794.

GUÉBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France et gouverneur d'Auxone, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, le 2 février 1602. Il fit ses premières armes en Hollande, et après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandait, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympatisant pas avec Guébriant, les choses allèrent mal, et le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque temps après, Guébriant vola au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort, il légua ses armes à Guébriant, qui avait déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général français fut vainqueur à Wolffenbutel, au combat de Clopenstal, et l'année d'après, à celui d'Ordingen, près de Cologne. Lamboi, général des impériaux, y fut fait prisonnier avec Merci. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quem-

pen qu'il assiégea et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuait à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siége de Rotweil, petite ville de Souabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, et y expira le 7 novembre 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie*, avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité. L'oraison funèbre de ce maréchal, prononcée par M. Grillié, évêque d'Uzès, a été imprimée à Paris en 1645.

GUEDEVILLE. *Voyez* GUEUDEVILLE.

GUEDIER DE SAINT-AUBIN (Henri-Michel), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournai en Brai, diocèse de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus et par ses lumières. Il savait le grec, l'hébreu, l'anglais, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit : 1° l'*Histoire sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, 1741 : ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du stile; mais écrit d'une manière plus digne de la sublime simplicité des livres saints. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages et de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse ; 2° plusieurs *traités de théologie*, manuscrits ; 3° un grand nombre de *décisions de cas de conscience*. L'auteur les avait résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'extrême sévérité et le relâchement.

GUELFE. *Voyez* BAVIÈRE (Guelfe duc de).

GUELFES (Les). *Voyez* CONRAD III.

GUELLETTE. *Voyez* GUEULLETTE.

* GUÉLON-MARC (P.-P.), commissaire de police à Troyes, où il est né, est connu par son attachement à la personne de Louis XVI, et par son courageux dévouement à toute la famille des Bourbons. Dans le mois d'août 1791 il se proposa pour otage du roi, et transmit à cet effet le 16 décembre 1792, au président de la Convention, une lettre énergique dans laquelle il exposait tous les maux qui pouvaient résulter de la condamnation de Louis XVI : « Acceptez, disait-il, » une victime fière de se dévouer ; que » le sang d'un fidèle sujet soit versé ; » j'offre ma tête pour celle du meilleur » des rois. Que 25 millions d'hommes, » dont il fit le bonheur, ne soient point » orphelins ; mais que pour un crime » imaginaire on se contente de la vie » d'un citoyen qui saura mourir, parce » que l'échafaud peut être un lit d'hon- » neur. » Et il ajoutait : « étranger à sa » cour je n'ai jamais eu de rapports avec » Louis XVI; je n'ai sollicité ni sa faveur, » ni celle de sa maison, ni celle des » dépositaires du pouvoir. Je le chéris, » je le révère, parce que je suis français, » et qu'il serait le plus infortuné des » hommes, s'il n'en était pas le plus ver- » tueux. » Le 27 décembre il reçut de M. de Malesherbes des félicitations au nom du roi qui avait été instruit de cette action courageuse. Dans le mois de septembre 1795, Guélon-Marc sollicita avec le même zèle la mise en liberté de Mme d'Angoulême. Depuis cette époque jusqu'en 1814, il vécut ignoré loin de toute espèce de fonctions publiques. Il fut l'un des premiers qui signèrent l'adresse présentée à l'empereur Alexandre pour le supplier de rétablir les Bourbons. Il avait échappé aux fureurs de la révolution, il faillit être victime de cette nouvelle marque de fidélité donnée à une famille qu'il avait toujours portée dans son cœur. Lorsque les troupes alliées furent obligées de quitter Troyes, ce royaliste courageux fut sur le point d'être arrêté; il ne dut son salut qu'à la loyauté du colonel Nillis qui avait reçu l'ordre de s'assurer de sa personne, et de le traduire devant une commission militaire : ce brave officier l'avait fait prévenir, et il ne se mit en mesure d'exécuter cet ordre que lorsqu'il sut que Guélon était en lieu de sûreté. Lorsque l'empereur Alexandre vint à Troyes, il voulut voir l'otage de Louis XVI,

et comme il apprit que Guélon avait perdu la principale partie de sa fortune en servant la cause royale, il voulait frapper la ville et les environs de Troyes d'une forte contribution de guerre pour lui donner des moyens d'existence. Guélon s'y opposa de toutes ses forces, et déclara qu'il aimerait mieux mourir de faim que d'aggraver la position de ses compatriotes. Plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, il parut satisfait de l'estime publique; ce ne fut qu'après la seconde restauration qu'il reçut la place de commissaire de police à Troyes, qu'il remplit avec zèle et intégrité jusqu'à sa mort arrivée en 1822. Quand les alliés vinrent pour la seconde fois en France, ils accueillirent avec des transports de joie et d'admiration l'homme qui s'était dévoué à la cause des Bourbons d'une manière si héroïque. Ses concitoyens lui ont élevé un monument funèbre, et le comte de Valory a célébré son courage dans une *Ode* publiée dans la *Gazette de France* à la même époque. Pendant la révolution, Guélon avait eu le courage d'envoyer une adresse énergique aux députés pour leur exprimer son indignation contre les attentats du 20 juin 1792, et dans le mois d'octobre suivant il sauva du massacre 80 ecclésiastiques condamnés à la déportation.

* GUÉNARD (Antoine), jésuite, naquit à Damblin, près Bourmont, en Lorraine, le 15 décembre 1726. Après avoir fait ses premières études, il entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, où il se perfectionna, devint très savant dans les langues anciennes et dans la littérature sacrée et profane. Il se livrait à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsque l'académie française proposa, pour sujet du prix d'éloquence, la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* Guénard, qui n'avait pas alors trente ans, se présenta au concours, et remporta le prix dans la séance publique du 25 août 1755 : dans ce discours, modèle parfait de sagesse, de bon goût et d'éloquence, il s'éloignait du système suivi par d'autres auteurs couronnés avant lui, dont les discours, chargés de tropes et de figures, étaient vides de choses, et d'un stile faible et ampoulé. Guénard ouvrit une carrière nouvelle, et mérita justement les éloges de d'Alembert et de La Harpe, qui, dans son *Cours de littérature*, appelle ce discours un chef-d'œuvre. Dans la première partie, voici comment est défini l'esprit philosophique : « Un esprit vaste et profond, » qui voit les choses dans leurs causes » et leurs principes ; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne » de penser d'après les autres ; un esprit » observateur, qui découvre des vérités » partout, et les développe par une ré- » flexion continuelle : telles sont les » qualités du sublime talent de penser, » tels sont les grands caractères qui dis- » tinguent l'esprit philosophique de toute » autre sorte d'esprit. » Puis, et en se fondant sur les paroles de l'apôtre saint Paul, *non plus sapere quam oportet sapere*, il dit : « Quelles sont donc, en ma- » tière de religion, les bornes où doit se » renfermer l'esprit philosophique ? Il est » aisé de le dire : la nature elle-même » l'avertit à tout moment de sa faiblesse, » et lui marque, en ce genre, les étroites » bornes de son intelligence. Ne sent-il » pas à chaque instant, quand il veut » avancer trop avant, ses yeux s'obscur- » cir, et son flambeau s'éteindre ? C'est » là qu'il faut s'arrêter ; la foi lui laisse » tout ce qu'il peut comprendre, elle ne » lui ôte que les mystères et les objets » impénétrables. Ce partage doit-il irriter » la raison ? les chaînes qu'on lui donne » ici sont aisées à porter, et ne doivent » paraître trop pesantes qu'aux esprits » vains et légers. Je dirai donc aux phi- » losophes : Ne vous agitez point contre » ces mystères que la raison ne saurait » percer, attachez-vous à l'examen de ces » vérités qui se laissent approcher, qui » se laissent en quelque sorte toucher et » manier, et qui vous répondent de » toutes les autres ; ces vérités sont des » faits éclatans et sensibles dont la reli- » gion s'est comme enveloppée tout en- » tière, afin de frapper également les

» esprits grossiers et les esprits subtils. » On livre ces faits à votre curiosité, voilà » les fondemens de la religion : creusez » autour de ces fondemens, essayez de » les ébranler, descendez avec le flambleau de la philosophie jusqu'à cette » pierre antique, tant de fois rejetée par » les incrédules, et qui les a tous écrasés. » Mais lorsque, arrivés à une certaine » profondeur, vous aurez trouvé la main » du Tout-Puissant, qui soutient, depuis » l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par » les orages et le torrent même des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez » pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne » saurait vous mener plus loin sans vous » égarer : vous entrez dans les abîmes de » l'infini; elle doit ici se voiler les yeux » comme le peuple, adorer sans voir, et » remettre l'homme avec confiance entre » les mains de la foi. » Que les philosophes n'ont-ils suivi ces sages conseils! ils nous auraient épargné bien des maux. « Téméraire philosophe, continue-t-il, pourquoi vouloir atteindre les objets plus élevés au dessus de toi que le » ciel ne l'est au dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir » comprendre l'infini? Ce grain de sable » que je foule aux pieds est un abîme » que tu ne peux sonder; et tu voudrais » mesurer la hauteur et la profondeur de » la sagesse éternelle! et tu voudrais » forcer l'Être qui renferme tous les êtres » à se faire assez petit pour se laisser » embrasser tout entier par cette pensée » trop étroite pour embrasser un atome! » Plus bas, il s'élève ainsi contre l'orgueil de la prétendue philosophie : « Elle s'érige en juge souverain, dit-il, et, en » citant à son tribunal Dieu même et » toutes ses vertus adorables qui furent » apportées du ciel, elle prétend, comme » dit l'apôtre, avec les principes et les » élémens grossiers du siècle présent, » juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir : il faudrait que » Dieu, pour se conformer à son goût, » eût soumis tous les mystères au calcul, » et qu'il eût réduit en géométrie une » religion touchante. dans ses preuves » comme dans sa morale, qu'il voulait, » pour ainsi dire, faire entrer dans » l'âme par tous les sens. » Après le succès mérité de ce discours, on attendait du Père Guénard d'autres ouvrages non moins remarquables, mais c'est tout ce que l'on connaît de lui. La compagnie de Jésus fut ensuite supprimée; un des amis du Père Guénard lui demanda pourquoi, après son brillant début à l'académie, il gardait un silence dont La Harpe lui-même paraissait étonné. « *J'avais consacré mes veilles*, répondit-il, *à la gloire de mon ordre : ce corps venant d'être détruit, il n'y a plus de gloire pour moi à acquérir; je veux mener une vie obscure et ignorée.* » Cette résolution était noble et généreuse; il paraît cependant que le Père Guénard changea d'avis, et ce fut en faveur de la religion. il se proposa d'attaquer l'*Encyclopédie*, et de préparer un travail à ce sujet. Dans ces entrefaites, la révolution força l'abbé Guénard de quitter Paris. Il trouva un refuge auprès de madame de Bauveau-Desarmoises, qui demeurait dans son château de Fleville près Nancy, et qui le nomma son chapelain. C'est dans ce château qu'il composa sa *Réfutation de l'Encyclopédie*; elle était faite, lorsque le règne de la *terreur* étant venu, l'auteur crut prudent de brûler son manuscrit. Quand on lui demandait la communication de quelques fragmens de son ouvrage, qui lui avait coûté trente ans de travail, il ne répondait que par une larme et un soupir. A des connaissances variées, l'abbé Guénard réunissait une piété fervente et sincère. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de l'ordre auquel il devait ses vertus et ses lumières, et qu'il avait tant regretté. Il mourut, au commencement de 1806, à l'âge de quatre-vingts ans.

* GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), né en 1720 à Semur en Auxois, mourut dans cette ville le 28 novembre 1785. Elève de Buffon, il devint son coopérateur dans l'*Histoire naturelle*, et fit *celle des oiseaux* avec un tel succès d'imitation, que le public qui n'était pas dans le secret, crut lire encore Buffon

lui-même ; et c'est en effet la même manière, à quelques nuances près. Au fond, le maître a plus de grandeur ; mais le disciple est au moins aussi riche et aussi orné : il est cependant quelquefois de mauvais goût, et d'ailleurs faible comme naturaliste. Buffon, qui aurait pu être blessé de la méprise du public, eut alors un amour-propre mieux entendu : il s'applaudit tout haut du choix qu'il avait fait, et goûta le plaisir d'avoir procuré de la gloire à un ami qui s'était illustré en lui ressemblant. Lorsque la partie *des oiseaux* fut achevée, Montbeillard s'occupa de celle *des insectes* qu'il n'eut pas le temps de terminer. Les matériaux qu'il a laissés ont servi en partie à l'*insectologie* de l'*Encyclopédie méthodique*. On a encore de lui : 1° *Abrégé de l'histoire et des mémoires de l'académie royale des Sciences*, contenant l'histoire générale et particulière, la physique, la chimie, la médecine et toutes les sciences naturelles, 1770, 4 vol. in-4 ; 2° une *suite* à la *Collection académique* de Dijon par Berryat. On remarque à la tête du 3e vol. un discours rempli de vues sages et profondes. 3° Deux *discours*, l'un, *sur la peine de mort* ; l'autre, *sur l'inoculation*.

GUÉNEBEAUD (Jean), médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé *le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4. C'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avait trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut vers 1630.

* GUÉNÉE (Antoine), chanoine d'Amiens, membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, naquit à Etampes le 23 novembre 1717, de parens pauvres, qui cependant s'imposèrent les plus grands sacrifices pour lui donner une éducation soignée. Le jeune Guénée fit même ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit agréger à l'Université. Après la mort de Rollin, arrivée en 1741, il fut nommé à la chaire de rhétorique du collége Duplessis que ce modèle des professeurs avait occupée autrefois. Guénée s'efforça de marcher sur ses traces, et pendant 20 ans qu'il consacra à l'enseignement, il s'efforça comme lui, d'inspirer à ses élèves l'amour des vertus chrétiennes et le goût des bonnes études. Il possédait la connaissance des langues grecque et hébraïque ; il voulut y joindre celle des langues modernes, et mit à profit dans ce but les voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne et en Angleterre avec des jeunes gens dont l'éducation lui avait été confiée, et bientôt il fut dans le cas de comprendre facilement les ouvrages anglais, allemands et italiens. Déjà dans les loisirs que lui avaient laissés les travaux de l'enseignement, il avait dirigé ses études vers la religion. Lorsqu'il eut obtenu sa retraite après ses vingt années d'exercice, il se mit entièrement à travailler pour la polémique religieuse. C'était l'époque où Voltaire publiait sur la bible et les juifs des ouvrages plus spirituels que profonds, dans lesquels les traditions sacrées sont encore moins respectées que les mœurs. L'abbé Guénée publia ses *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais* à M. de Voltaire, 1769, 1 vol. in-8. L'ouvrage a été porté depuis à 4 vol., et a eu un grand nombre d'éditions. Ces lettres obtinrent un succès complet et n'ont pas cessé depuis d'être regardées comme un des meilleurs ouvrages dirigés contre la philosophie de Voltaire. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition, ses preuves sont solides et faciles, et la critique est très fine. Il se sert contre Voltaire de l'arme de la plaisanterie si redoutable entre les mains du philosophe de Ferney, et il s'en sert avec avantage. Il lui prodigue des éloges flatteurs dont l'ironie est tellement ménagée, qu'il est impossible de s'en fâcher. Aussi Voltaire vaincu dans un genre d'escrime où il n'avait pas encore trouvé d'égal, ne put s'empêcher de rendre justice au talent et au mérite de son adversaire. « Le secrétaire juif, écrivait-il à d'Alembert, n'est pas sans esprit et sans » connaissances ; mais il est malin com» me un singe, il mord jusqu'au sang » en faisant semblant de baiser la main. » Les *Lettres* de l'abbé Guénée lui attirèrent la considération qu'il méritait.

L'évêque d'Amiens, le vertueux de la Motte, lui donna un canonicat dans sa cathédrale; le grand aumônier de France l'attacha à la chapelle de Versailles, et plus tard le comte d'Artois, depuis Charles X, lui donna la place de sous-précepteur de ses enfans conjointement avec l'abbé Marie. Quoiqu'il vécût alors à la cour, il ne changea en rien sa manière de vivre : il ne s'occupa que des devoirs de sa place et de ses études favorites. Mentionné honorablement dans les assemblées du clergé de 1775 et de 1780, il fut admis à l'académie des Inscriptions en 1778. Nommé en 1785 à l'abbaye de Loroy, dans le diocèse de Bourges, il ne jouit pas longtemps de ce bénéfice. Lorsque la révolution survint, il acheta un petit domaine près de Fontainebleau, l'exploita lui-même, ne réussit pas dans son entreprise, revendit cette propriété et se retira dans cette ville, où la nouvelle de la mort de l'abbé Marie hâta la sienne. Après avoir reçu avec une pieuse résignation les consolations et les encouragemens que la religion donne avec tant de sublimité dans les derniers momens de la vie, l'abbé Guénée mourut à Fontainebleau le 27 novembre 1803. Les *Lettres* de l'abbé Guénée sont sans contredit son principal titre de gloire. La sixième édition a paru en 1805, Paris, 3 vol. in-8; et 4 vol. in-12; elle est précédée d'une notice (par M. de Sainte-Croix) : on remarque l'édition de M. Beuchot qui a été publiée sous le titre : *Lettres*, etc. *à M. de Voltaire avec un petit commentaire extrait d'un plus grand, à l'usage de ceux qui lisent ses œuvres et Mémoires sur la fertilité de la Judée*, par l'abbé Guénée, 8e édition, revue, corrigée avec soin et augmentée de *notes* qui mettent les *Lettres de quelques Juifs* en rapport avec les éditions de Voltaire faites à Kehl ou leurs réimpressions, et une *table alphabétique des matières*, Versailles, 1817, un vol. in-8. Guénée avait lu le 4 mai 1779 un *mémoire sur la Judée* dans le but de réfuter ce que Voltaire et plusieurs autres écrivains ont avancé sur la prétendue stérilité de ce pays afin d'attaquer la véracité des livres saints : dans ce premier travail il se borna à la période qui s'étend depuis la captivité de Babylone jusqu'à l'expédition d'Adrien contre les juifs. Trois autres *mémoires* sur le même sujet furent destinés à suivre la question depuis Adrien jusqu'à Sélim. Ces *mémoires* sont imprimés dans les dernières éditions des *Lettres*. On doit encore à ce laborieux et savant écrivain : 1° *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, in-12, 1754, traduite de l'anglais de lord Lytleton, et suivie de deux *dissertations sur l'excellence de l'Ecriture sainte*, traduites de Seed; 2° *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, in-12, 1757, traduites de l'anglais du chevalier West; 3° une *édition* de l'écrit de Sherlock contre Woolston, traduit par Le Moine, sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés suivant les règles du barreau*. Ces trois ouvrages ont été réunis et réimprimés en 1821.

* GUENIN (Marc-Claude), plus connu sous le nom d'*abbé de Saint-Marc*, naquit à Tarbes en 1730. Elevé au séminaire d'Auxerre, devenu, sous M. de Caylus, l'asile des opposans des autres diocèses, il y embrassa les opinions de ce prélat, à la mort duquel il se retira en Hollande, où il termina ses études. Il fut ensuite appelé à Paris pour continuer les *Nouvelles ecclésiastiques* après Fontaine, et cette feuille ne fut entre ses mains ni plus modérée ni plus respectueuse envers le saint-Siége. Il la continua jusqu'en 1793, sous le nom de l'*abbé de Saint-Marc*, et fut aidé dans son travail par Larrière et Hautefage. Comme il ne passait pas pour un habile théologien, Gourlin, Maultrot et l'abbé Mey étaient chargés de revoir la partie théologique. Les rédacteurs de cette feuille, qui cependant avaient défendu toutes les innovations, jugèrent à propos de la faire imprimer à Utrecht où elle parut sous la direction de l'abbé Mouton jusqu'en 1803, dans le même sens comme dans le même format. L'abbé de Saint-Marc travailla après la terreur aux *Annales de la religion* de Desbois, dignes de succéder aux *Nouvelles*. Il

mourut à Paris le 12 avril 1807. Il paraît qu'il n'était pas dans les ordres sacrés, ou que tout au plus il avait reçu le sous-diaconat.

GUENOIS (Pierre), lieutenant particulier à Issoudun, dans le 16e siècle, a donné : 1° une *Conférence des ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol.; 2° une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

* GUER (Jean-Antoine), avocat et littérateur, né à Sallanches le 19 octobre 1713, et mort à Paris en 1764, a publié : 1° *Histoire, mœurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil, militaire et politique, avec un abrégé de l'histoire ottomane*, Paris, 1746, 2 vol. in-4, fig. 2° *Histoire critique de l'âme des bêtes, contenant le sentiment des philosophes anciens et modernes sur cette matière*, Paris, 1749, 2 vol. in-8, fig. 3° *Telliamed*, ou *Entretiens d'un philosophe indien sur la diminution de la mer, la formation de la terre et l'origine de l'homme*, Amsterdam, 1748, 2 vol. in-8; ouvrage rempli de rêveries, qu'il rédigea avec l'abbé Mascrier sur des mémoires manuscrits délaissés par M. de Maillet, consul de France. 4° *Pinolet* ou *l'aveugle parvenu*, 1755, 4 vol. in-12.

GUÉRARD (Dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bresse, pour avoir pris part au livre intitulé *l'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé : *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires en Europe. Il l'envoya aux éditeurs des œuvres de ce Père, avec lesquels il avait travaillé avant son exil. D'Ambournay, dom Guérard fut envoyé à Fécamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707. Il est en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissemens tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des *prolégomènes*, 3 vol. in-8.

* GUERCHEVILLE (Antoinette de Pons, marquise de), dame d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, veuve de Henri de Sully, était devenue l'objet des hommages de Henri IV. C'est elle qui répondit à ce prince « Je ne suis peut-» être pas d'assez bonne maison pour » être votre femme, et j'ai le cœur trop » noble pour être votre maîtresse. » Le monarque ayant épousé Marie de Médicis, dit à la marquise : « Puisque vous » êtes réellement dame d'honneur, vous » le serez de la reine ma femme. » Ce fut la marquise de Guercheville qui introduisit l'abbé depuis cardinal de Richelieu, auprès de cette princesse, et elle commença la fortune de ce prélat dont les sermons l'avaient charmée. Elle mourut en 1632.

GUERCHIN ou Guercino (François Barbieri de Cento, dit le), ainsi nommé parce qu'il était louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans, et tira de son génie les premiers principes de son art : il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache. Une académie qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main, *pour toucher*, disait-elle, *celle qui avait produit tant de chefs-d'œuvre*. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre ; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortait jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivaient comme leur maître et le respectaient comme leur père. Le Guerchin les assistait, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à

Reggio, à Milan, à Paris. Il rendait certains objets avec beaucoup de vérité; la force du coloris et la correction du dessin ont placé Guerchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Cet artiste se livra à la nature, et donna plus de force et de fierté à ses tableaux, qu'en mettant son génie dans les entraves de l'imitation. Bartsch a gravé pour la première fois d'après ce maître 40 estampes qui ont été réunies en 1808 à la *Chalcographie* de Piranesi. On connaît du Guerchin, 106 tableaux d'autel, et 140 pièces de chevalet. Des religieux voulaient avoir d'un jour à l'autre, pour le maître-autel de leur église, un tableau représentant le *Père éternel*. Guerchin peignit ce grand ouvrage dans l'espace d'une nuit à la clarté des flambeaux. Ses chefs-d'œuvre sont les tableaux suivans: *Sainte Pétronille; Saint Pierre ressuscitant Tabite;* un *Saint Antoine de Padoue; Coriolan et Véturie; Saint Jean-Baptiste;* une *Vierge apparaissant à trois religieux; La présentation au temple; Daniel et Abigaïl; Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, etc. Ce dernier tableau et douze autres du même maître se trouvent au Musée de Paris. Guerchin peignit, en outre, un grand nombre de *fresques;* et on a aussi de lui plusieurs gravures.

GUERET (Jean), jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté et banni en 1595, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le Père Gueret, ni aucun jésuite n'avait aucune part à son crime. Dans quelques ouvrages du temps, le Père Gueret est nommé *Quirel*. *Voyez* Chatel (Jean).

GUERET (Gabriel), né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations. Il mourut à Paris en 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages: 1° le *Parnasse réformé;* 2° la *Guerre des auteurs;* c'est une suite de l'ouvrage précédent. Gueret était indigné des intrigues et des cabales littéraires de son temps, qui n'étaient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. 3° *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles; 4° la *Carte de la cour*, 1663, in-12: c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé;* 5° la *Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les auteurs;* ils sont très bien assaisonnés; 6° le *Journal du palais*, conjointement avec Brodeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlemens de France, publié d'abord en 2 vol. in-4, et ensuite en 2 vol. in-fol., 1737; 7° une édition des *Arrêts notables du parlement*, recueillis par Le Prêtre, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses.

GUERET (Louis-Gabriel), docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rhodez, né à Paris, mort le 9 septembre 1759, âgé de 80 ans, était fils du précédent. Il s'est fait connaître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, et des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rébellion. Il avait un frère, curé de St.-Paul, qui mourut en 1773. M. Barbier attribue à Guéret l'*Eloge de Bernard Couet*.

* GUERIC, chanoine de Tournay, où il naquit vers 1100. Amené à Clairvaux par la réputation de saint Bernard, il devint un de ses premiers disciples, et se distingua surtout dans la prédication, où il s'approche souvent de l'onction et de l'éloquence de son illustre maître. En 1138, il succéda au pieux Humbert, dans l'abbaye d'Igny, et mourut en 1157. Ses *Sermons* furent publiés par F. de Gagny, et par ordre de François Ier, sous le titre de *D. Guerici Abbatis Ignatiensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8; Anvers, 1546, avec la traduction en français; Paris, 1547; *ibid.*, 1563; Lyon, 1630. *Voyez* les grandes *Bibliothèques* des Pères de Cologne et de Lyon.

GUERICK (Othon de), physicien allemand, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg, naquit dans cette ville en 1602, et mou-

rut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *machine pneumatique* : les *deux bassins de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvaient séparer en tirant, le *marmouset de verre*, qui descendait dans un tuyau quand le temps était pluvieux, et en sortait quand il devait être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, surtout depuis que Huygens et Amontons eurent donné les leurs. Les expériences de Guérick sur le vide ont été imprimées en 1672, in-fol. en latin, sous le titre d'*Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*.

GUÉRIN (Guillaume), avocat-général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévère contre les Vaudois de Cabrières et de Mérindol (1545). Il se chargea de le faire exécuter, et il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le père avait ordonné cette exécution (*voyez* OPPÈDE), permit, par une inconséquence ordinaire dans des gouvernemens faibles, aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens, et en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé; mais pour *plusieurs faussetés*, *calomnies*, *prévarications*, *abus et malversations ès deniers du roi et d'autres particuliers*, et la sentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence n'étaient qu'un prétexte, et que la mort de Guérin était l'ouvrage des partisans secrets de ces sectaires : la justification du président Oppède leur paraît être en même temps celle de l'avocat-général.

GUÉRIN. *Voyez* TENCIN.

GUÉRIN (François), professeur au collége de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, était de Loches en Tourraine. On a de lui 1° les *Annales de Tacite*, traduites en français, 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, et trop peu de tout cela dans son traducteur. 2° une *traduction* de *Tite-Live*, plus exacte et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on a réimprimée avec des corrections, chez Barbou, à Paris, en 10 vol. in-12.

* GUÉRIN (Nicolas-François), ancien recteur de l'université de Paris, né à Nancy en 1711, et mort en avril 1782, a publié un poëme latin intitulé : *Perambulatio poetica* : c'est une description de Paris; des *hymnes* à l'usage de divers diocèses; l'*Oraison funèbre du dauphin*, un *discours sur l'émulation*, etc.

* GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), né en 1731 dans un village près de Falaise, passa plusieurs années chez les jésuites et resta dans leur société jusqu'à la suppression de cet ordre. Il continua ensuite à se livrer à son goût pour les lettres et pour les recherches d'érudition. Il avait une connaissance profonde des langues orientales et des historiens de la plus haute antiquité. En 1777 il fit paraitre l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8. On joint ordinairement à cet ouvrage l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, *confirmée par la critique qu'on en a faite*, 1779, in-8, par l'abbé Chapelle; et *Hérodote*, *historien du peuple hébreu* (*voy*. BONNAUD. Guérin montre dans son *Histoire* que l'*Écriture sainte* a fourni la matière des anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible, ou pour mieux dire Guérin avait cru apercevoir dans tout ce que disent les historiens anciens des époques reculées, une image figurée des faits qu'on lit dans l'Ecriture sainte. Il lui semblait qu'il était impossible de ne pas voir une grande ressemblance entre l'histoire des Egyptiens, telle qu'on la trouve dans Manéthon etc, et celle des Hébreux : d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient eu connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce canevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses dynasties. Si ces observa-

tions sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochemens et des parallèles tout-à-fait frappans. Les philosophes, que cette manière de voir n'accommodait pas, se sont élevés contre un ouvrage qui ruinait de fond en comble plus d'une spéculation. M. de La Harpe y a d'abord opposé une critique légère, que les savans ont regardée comme une turlupinade, et qu'ils ont dédaignée (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 octobre 1777, pag. 237). Voltaire, de Guignes, Anquetil et du Voisin l'ont attaqué plus sérieusement ; mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de M. du Voisin surtout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre qu'en faisant saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (Ibid. 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage qui devait être porté à 12 vol., n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété et l'exercice des saintes œuvres l'ayant invinciblement tourné vers d'autres objets. Il était entièrement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction et de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792. Voyez *Bergier*, *Bonnaud*, etc. — * François GUÉRIN DU ROCHER, son frère, aussi jésuite, et massacré avec lui, est auteur d'un poème intitulé *Architecturæ leges seu prima principia*, imprimé pour la première fois dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813.

GUÉRINIÈRE (François ROBICHON DE LA), écuyer du roi Louis XV, est auteur de deux ouvrages estimés : 1° l'*Ecole de cavalerie*, plusieurs fois imprimée, et dont la plus belle édition est de 1733, in-fol. avec fig. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8 ; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-folio. La dernière édition est de Metz, 1802. 2° Les *Elémens de cavalerie*, en 2 vol. in-12, souvent réimprimés. Il y a une édition de La Haie, 1742, sous le titre de *Manuel du cavalier*. L'auteur mourut en 1751.

* GUERNON (Roger-François-Barnabé, comte de), père du ministre de ce nom, naquit en 1749, entra fort jeune encore dans les mousquetaires noirs de la maison du Roi, et obtint, après le licenciement de ce corps, le grade de capitaine dans la légion de cavalerie que le comte de Maillebois leva, avec l'autorisation du Roi, pour le service de la république de Hollande. Jeté par nos orages politiques sur la terre étrangère, le comte de Guernon fit avec distinction les campagnes de l'armée des princes, dans le corps des mousquetaires réorganisés par le comte de Montboissier. Après 12 ans d'exil il rentra en France, où il s'occupa dès lors de l'éducation de ses enfans. C'est le second qui est parvenu au ministère, et qui maintenant gémit dans les fers dont l'a chargé la révolution de 1830. Le comte de Guernon est mort le 18 octobre 1829. Il était l'un des doyens de l'ordre de Saint-Louis.

GUÉROALD (Guillaume) vivait au commencement du 16ᵉ siècle, et publia à Caen un *commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Æmilius Macer, orné de 77 planches en bois très mauvaises, sans date, in-8 et in-4, pour l'instruction des jeunes médecins.

* GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), célèbre professeur de l'ancienne et de la nouvelle université de Paris, né à Rouen en 1745, a consacré toute sa vie à l'enseignement de la jeunesse. Après avoir professé la rhétorique pendant plusieurs années au collége d'Harcourt, il fut désigné pour remplir une chaire dans l'école normale, à l'époque de la fondation de cet établissement. Nommé proviseur du lycée Charlemagne, il créa cette institution. Il devint ensuite conseiller titulaire de l'université, et enfin directeur de la nouvelle école normale à l'époque de sa fondation. Au mois de juillet 1815, il obtint sa retraite après 60 ans de services non interrompus, et mourut en novembre 1821. On a de lui : 1° *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8 ; nouvelle édition, 1809, 2 vol. in-8, avec le texte en regard. Cet ouvrage est très propre, dit La Harpe, à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et

qui n'est guères étudié que par les gens de lettres. On y trouve les morceaux les plus curieux de ce naturaliste, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage a toujours été estimé et souvent réimprimé ; 2° *La Journée de Marathon*, ou *le Triomphe de la liberté*, pièce historique en 4 actes et en prose, 1792, in-8, abrégée en allemand dans le journal d'Archenholz, 1792 ; 3° *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8 ; 4° *Méthode nouvelle pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8, souvent réimprimée. On reproche à cette grammaire de n'être pas assez à la portée des enfans ; toutefois elle a été adoptée par la commission classique des livres de l'université, mais elle est peu suivie. 5° *Histoire naturelle des animaux de Pline*, 1802, 3 vol. in-8 ; 6° *Grammaire française*, 1806, in-12, souvent réimprimée. Il a publié avec Demeunier, Clément, et Pierre-Remy-Antoine-Guillaume Gueroult (son frère cadet, professeur d'éloquence latine au collége de France, mort le 14 décembre 1816), *OEuvres de Cicéron*, traduction nouvelle, Paris, 1783-89, 8 vol. in-12 et 3 vol. in-4. Cette traduction n'a pas été continuée. C'est ce dernier Gueroult qui a publié un *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8, et qui avait présenté à l'Assemblée législative un *Plan d'éducation nationale*, et fait hommage à la Convention d'une pièce dramatique intitulée : *Origine de la république une et indivisible*.

GUERRE. *Voyez* Jacquet.

GUERRE (Martin), né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnaud du Thil, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnaud du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il était son mari ; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu et brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve, avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de plusieurs événemens » fort étranges arrivés de nos jours (dit » l'évêque de Boulogne dans une Inst. » past. de 1767), et si surprenans, si con» traires aux vraisemblances, que jamais » on ne s'y serait attendu, et que les » âges suivans auront peine à les croire ; » combien les siècles passés ne fourni» sent-ils pas d'exemples de faits très sin» guliers, très étonnans, dans lesquels » le faux s'est trouvé beaucoup plus vrai» semblable que le vrai ? Qu'y avait-il de » plus apparent, que le mensonge du » faux Martin Guerre, qui fut reconnu » pour être le véritable mari de Ber» trande de Rols, par les quatre sœurs » et l'oncle du mari, par les parens de » la femme et par elle-même, avec des » circonstances si plausibles, qu'elles » firent long-temps balancer les juges, » même après l'arrivée du véritable Mar» tin Guerre ? Il ne faut donc pas juger » les choses par leurs apparences ou » leurs vraisemblances ; et si on doit » suivre cette maxime dans l'histoire pro» fane, à plus forte raison dans l'histoire » sacrée, dont les récits ont la sanction » et la garantie de Dieu. » Sur 150 témoins qui furent entendus, 40 prirent du Thil pour Martin Guerre, et 60 n'osèrent prononcer. *Voyez les causes célèbres.*

GUERRICKE. *Voyez* Guerick.

* GUERRIERI-GONZAGA, cardinal, né le 2 mars 1749 à Mantoue, d'une famille illustre, vint de bonne heure à Rome, et fit ses études au collége Clémentin. Pie VI le nomma prélat de sa maison ; Pie VII lui conféra la place de commandeur de l'hôpital de Saint-Esprit, puis celle de trésorier-général. En 1819 le même Pontife le fit entrer dans le sacré

Collége avec le titre de diaconat de Saint-Adrien. Ce cardinal jouissait d'une grande et juste réputation d'intégrité et de capacité dans le maniement des affaires. Il est mort à Rome le 6 février 1832 ; deux jours après le cardinal Mazio (*voyez* Mazio), et huit jours après le cardinal Gazzola, évêque de Montefiascone, né à Plaisance le 21 avril 1744, et ancien religieux de l'ordre des Mineurs de l'observance réformée.

GUERSANS ou GUERSENS (Jules ou Julien), poète et jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *pièces de théâtre ;* diverses *poésies*, les unes en latin, les autres en français. Les vers de Guersans sont mauvais ; le ton, l'air et l'accent qu'il leur donnait en les prononçant, leur prêtait un mérite qu'ils perdaient à la lecture.

GUESCLIN (Bertrand DU), connétable de France, né en Bretagne l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligèrent extrêmement son éducation ; il ne sut jamais ni lire ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès sa plus tendre enfance, il ne respirait que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère ; *il est toujours blessé*, *le visage déchiré*, *toujours battant ou battu*. On l'a dépeint d'une taille forte et épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étaient petits, mais vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avait rien d'agréable. *Je suis fort laid*, disait-il étant jeune, *jamais je ne serai bien venu des dames ; mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi.* Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 15 ans, il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y était allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meûnier. Depuis, il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume. Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V, ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritaient, et n'en fut que mieux servi. Du Guesclin, ayant porté du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avait pris le titre de roi de Castille, contre Pierre le Cruel, possesseur de ce royaume, fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus partout. Du Guesclin, devenu connétable de France (*voyez* ETIENNE), tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes après les autres, et prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Baïonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf de Randon, en 1380. Il fut enterré à St.-Denis, auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans, du Guesclin les pria *de ne point oublier ce qu'il leur avait dit mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis.* On peut consulter Monstrelet, du Tillet et Chastelet qui publia en 1666, in-folio, l'*Histoire* de cet illustre capitaine ; et encore l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; et les *Mémoires* de M. de La Curne de Sainte-Palaye, *sur l'ancienne chevalerie.*

GUESLE (Jacques DE LA), procureur-

général au parlement de Bourgogne, mort en 1612, a donné : 1° des *Remontrances*, gros in-4 ; 2° un *Traité* in-4 *sur le comté de Saint-Pol* ; 3° une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de Biron.*

GUESNAY (Jean-Baptiste), jésuite, né à Aix en Provence, mort en 1658, a publié : 1° des *Annales de Marseille*, Lyon, 1657, in-folio, en latin. Ce n'est qu'une compilation mal digérée et sans critique. 1° *Magdalena Massiliensis advena*, Lyon, 1643, in-4. 3° *Sanctus Joannes Cassianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4.

GUET (DU). *Voyez* DUGUET.

GUETTARD (Jean-Etienne), né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connaissances le firent admettre à l'académie des Sciences, et lui procurèrent la place de médecin-botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de système entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints, opinion attaquée par M. le comte de Rangouse, défendue par M. Le Grand d'Aussi (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1786, p. 251 ; 1er août 1788, p. 501). Il s'était étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévère, et avait dans son extérieur et ses discours quelque chose de commandé, qui rendait sa société un peu embarrassante. Buffon le cite souvent dans les *Epoques de la nature* : mais plusieurs de ses observations sont péremptoirement contraires aux systèmes du Pline français. On lui doit : 1° des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 1768 et années suiv., 5 vol. in-4, collection estimée. 2° *Observations sur les plantes*, 1747, 2 vol. in-12. 3° *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, 1765, in-4, 1766, in-12. 4° *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779, 2 vol. in-4. 5° *Atlas et description minéralogique de la France*, Paris, 1780, petit in-fol. Il n'a pas été terminé. 6° Des *Lettres et dissertations* dans les *Journaux économiques* et *de médecine*. (Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres productions végétales.)

GUEUDEVILLE (Nicolas), fils d'un médecin de Rouen, bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, et se fixa à La Haie, où il mourut de misère vers 1720. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont : 1° l'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y était souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, par un homme qui n'avait jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre. 2° *Critique générale du Télémaque*, in-12, en 2 parties. La 1re est moins mauvaise que la seconde ; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'emportement sans goût et sans correction. 3° L'*Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement et platement. 4° La *traduction* de *l'Eloge de la folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente ; 5° celle de la *Variété des sciences d'Agrippa*, en 2 vol. in-12 ; 6° celle des *comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le stile du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tous sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux ; elles assommeraient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes et des infamies. 9° Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim et la soif avec autant d'inexactitude que de précipitation.



GUEULLETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de la compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guère survécu ; tels que les *Mille et un quarts d'heure*, en 3 vol. in-12; les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, etc. : fruits d'une plume plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives, que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. Il a donné plusieurs *pièces* au théâtre italien, et présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUEVARA (Antoine de), évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, et fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa piété et ses talens. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui : 1° *L'Horloge des princes*, ou *la Vie de Marc-Aurèle et de Faustine sa femme*, in-8 : ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disait avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque, mais ces sortes de contes typographiques sont si communs et si connus, qu'ils ne trompent personne, et par-là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesberai des Essars, qui l'a traduit en français, disserte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa Traduction a paru en 1588. Les Italiens en avaient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, et l'ont enrichi de notes, scolies, aphorismes, etc. ; 2° des *Epîtres dorées*, in-8 ; 4° *Vies des empereurs romains* ; 4° le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8 ; 5° *Du mépris de la cour*, in-8.

GUEVARA (Antoine de), prieur de Saint-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, était neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires* latins *sur Habacuc* et *sur les Psaumes*, in-4 et in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUEVARA (Louis Velez de LAS DUENASY), dramatiste et romancier espagnol, né à Ecija, dans l'Andalousie, mort en 1646, a laissé plusieurs *comédies*, imprimées en diverses villes d'Espagne ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est une pièce facétieuse, intitulée ; *El Diablo cojuelo*, qui a servi de canevas à Le Sage, pour composer son *El Diablo cojuelo* ou *Diable boiteux* qui a été traduit en français et en italien. L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, et l'a inséré dans sa 1re partie, à peu près tel qu'il se lit en espagnol. L'imagination de Guévara ne lui présentait que des idées singulières et plaisantes. Il imprimait un caractère de gaîté aux sujets même les plus graves : on peut le nommer le *Scarron d'Espagne*. Avant d'être connu comme auteur, Guévara exerçait à Madrid la profession d'avocat, et un jour, en défendant un criminel, il lui échappa une plaisanterie qui déconcerta la gravité des juges, et sauva son client. Le procureur du roi appela du jugement, et fit condamner à l'amende l'avocat, qui plaida alors contre les juges et le procureur. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guévara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit grâce de l'amende, et commua en un exil la peine que méritait le criminel sauvé par Guévara. Dès lors celui-ci fut admis parmi les beaux-esprits qui faisaient leur cour au roi, *bel-esprit* lui même.

*GUFFROY (Armand-Benoit-Joseph), avocat à Arras, né dans cette ville en 1740, fut député par les états d'Artois auprès du roi Louis XVI, en 1787, et se montra ensuite un des plus chauds partisans de la révolution par diverses brochures incendiaires qu'il publia successivement. En 1790 il fut nommé juge de paix à Arras, et en 1792, député du département du Pas-de-Calais à la Conven-

tion nationale, où il vota la mort de Louis XVI et contre le sursis. Il rédigeait à cette époque un *journal* sous le nom de *Rougyff* (son anagramme) et sous le titre de la *France en Védette*: cette feuille était rédigée avec toute l'exagération et la grossièreté du stile de cette époque; il y professait les principes les plus atroces. « Abattons, disait-il, tous les nobles; » tant pis pour les bons, s'il y en a. » — Que la guillotine soit en permanence » dans toute la république : la France » aura assez de cinq millions d'habitans. » Cependant ce même journal fut dénoncé quelque temps après *comme infecté du poison le plus aristocratique*; lui-même fut accusé d'avoir des relations avec le marquis de Travanet, et de protéger un serrurier de Louis XVI. Sur ces dénonciations, Robespierre, qui le méprisait, le fit exclure de la société des Jacobins. Dès ce moment il devint un de ses ennemis les plus implacables, et fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'énergie et qui contibuèrent le plus à le renverser. Il se plaça dans le parti des thermidoriens et dénonça plusieurs de ses collègues, notamment Joseph Lebon, son élève et son ami; ce qui lui attira le mépris et la haine de ses amis. Après la session il retourna dans son pays natal; mais il revint bientôt à Paris, où il obtint une place de chef-adjoint au ministère de la justice. Il mourut en 1800. On lui doit plusieurs écrits, entr'autres : *Sanction Royale examinée par un français*, 1789, in-8; la *Queue de Robespierre*, 1794, in-8. et d'autres ouvrages révolutionnaires.

* GUGLIELMI (Pierre), célèbre compositeur italien, né à Massa-Carrara en mai 1727, fut élevé au conservatoire de Naples, dirigé alors par le fameux Durante; il composa à Turin son premier *opéra*, qui eut le plus grand succès (1755). Il parcourut ensuite l'Italie, où il obtint les distinctions les plus flatteuses. De là il se rendit à Vienne, à Dresde, à Brunswick, et fut engagé pour Londres, où il demeura 5 ans. De retour à Naples, avec une fortune considérable, et précédé d'une grande réputation, il eut à lutter un moment contre une cabale puissante; mais l'enthousiasme qu'excita sa musique prévalut; on le porta chez lui en triomphe. Depuis lors il partagea les honneurs de la scène avec Paesiello et Cimarosa, les auteurs de la cabale, avec lesquels il se réconcilia par l'entremise d'un grand seigneur, qui les réunit dans un magnifique repas. On dit même que ces trois maîtres convinrent ensemble, comme ils se reconnaissaient pour les premiers compositeurs de l'Italie, d'exiger individuellement un même prix pour chacun de leurs opéras qu'ils n'entreprenaient pas à moins de 600 ducats. Guglielmi, qui avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, fut nommé, en 1793, par Pie VI, maître de la chapelle de Saint-Pierre, et depuis il ne s'occupa plus que de ses nouvelles fonctions, et mourut le 19 novembre 1804, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune dans la débauche. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les plus renommés sont : dans les opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea e Lavinia*; dans les oratorio, *la morte d'Oloferne*, *Debora e Sisara*; parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in mergellina*, *le duc Gemelle*, *la Serva innomorata*, *la Pastorella nobile*, *la bella Pescatrice*, etc. Tous ses ouvrages se font remarquer par la pureté, la précision, la simplicité et l'exactitude; mais il brille surtout dans ses morceaux d'ensemble qui sont pleins de verve et d'originalité.

GUGLIELMINI (Dominique) naquit à Bologne en 1655, et fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et fort méthodique, lui valut en 1694 une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des Sciences de Paris se l'était associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son

chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 55 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences et des savans : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avait fait passer, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui : 1° le traité *Della natura de fiumi*, dont nous venons de parler, et dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1739, in-4, avec les notes de Manfredi. 2° *De cometarum natura et ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'a pas éclairci plus que les autres la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelait *Splendidum enigma nunquam solvendum* (*voyez* CLAIRAUT, HÉVÉLIUS). 3° *De sanguinis natura et constitutione*. Il était aussi habile médecin, que bon mathématicien. 4° Deux *lettres hydrostatiques*, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *Hydrostatique*. Tous ses ouvrages furent imprimés à Genève en 1719, 2 vol. in-4.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenait en ce temps-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que Gui aurait la France, et Bérenger l'Italie ; mais Gui, ayant différé trop long-temps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avait décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolette. Gui travaillait à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talens, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frère de Humbert. *Voy.* MOLAY.

GUI DE CRÊME, cardinal, fut élu antipape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Pascal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Frédéric I, il continua le schisme contre le pape légitime Alexandre III ; mais après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

GUI DE BOULOGNE ou D'AUVERGNE, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, et enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le Jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y apaisèrent une sédition, que l'intérêt y avait fait émouvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie et en Espagne. On l'employa encore en France, et Grégoire XI l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille et de Portugal qui étaient en guerre. Il en vint heureusement à bout ; mais à son retour il mourut à Lérida le 25 novembre 1373. Son corps fut porté en France, et enterré dans l'abbaye du Val-Luisant, dite du Bouchet, en Auvergne, où était le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'AUVERGNE, fils de Robert VI et d'Eléonore de Baffi, évêque de Tournay et de Cambray, vers l'an 1285 ; ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI DE FOULQUES. *Voyez* CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN. *Voy.* LUZIGNAN.

GUI DE PERPIGNAN, fut ainsi nommé, parce qu'il était de cette ville. Il fut général des carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elme vers 1330, et mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De concordia evangelistarum*, 1631, in-fol. 2° *Correctorium decreti* ; 3° une *Somme des hérésies, avec leur réfutation*, Paris, 1528 ; 4° des *Statuts synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca hispanica*, etc. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI-PAPE, *Guido-Papa*, jurisconsulte du 15ᵉ siècle, né à St.-Symphorien d'Ozon, devint conseiller au parlement du Dauphiné, et fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones gratianopolitanæ*, La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève en 1643, in-fol., avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape* avec une vie de l'auteur, Lyon, 1692, in-4. On a d'autres livres de droit de cet écrivain ; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Nicéron en donne la liste dans le tom. 36 de ses mémoires. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous Philippe le Bel. Il se disait l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répondit en extravagant. On le condamna au feu ; il devint plus sage, selon quelques-uns, abjura son fanatisme, et fut enfermé vers l'an 1310 dans une étroite prison : d'autres le font mourir sur l'échafaud, victime de son obstination.

GUIARD (Antoine), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun en 1692, mort en 1760, a publié : 1° *Entretiens d'une dame avec son directeur sur les modes du siècle*, in-12. 2° *Réflexions politiques sur la régie des bénéfices*. 3° *Dissertation sur l'honoraire des messes*, 1748, in-8, et 1757, in-12, qui a paru sévère à bien du monde, parce que l'auteur ramène tout à l'antiquité : règle qui renverserait bien des choses raisonnablement établies ; aussi a-t-il essuyé des critiques fondées. *Voyez* Collet, *Traité des saints mystères*, chap. 18.

GUIARD. *Voyez* GUYARD.

* GUIBAUD (Eustache), de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières le 20 septembre 1711, était, par sa mère, petit-cousin de Massillon, qui chercha à l'attirer dans son diocèse ; mais Guibaud, élevé dans d'autres principes, refusa de se rendre auprès de ce prélat. Il ne voulut pas même prendre la prêtrise, pour ne pas signer le formulaire. Après avoir professé les humanités et la philosophie à Pézénas et à Condom, il fut appelé à Soissons par M. de Fitz-James, et il y rédigea, avec Valla et Chabot, le *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié sous le nom de *Barral*. Il passa ensuite à Lyon sous M. de Montazet, et devint préfet des études au collége de l'Oratoire. Après la mort de cet archevêque, il fut accusé de jansénisme et chassé du diocèse à l'âge de 77 ans : il se retira dans la maison de repos de Marseille qui appartenait à son ordre, et il fit le serment. Il mourut à Hières, dans sa famille, en 1794. Il était ami de l'abbé de Bellegarde, et fort ardent pour répandre les livres de son parti. Ses ouvrages sont : 1° *Explication du nouveau Testament, à l'usage principalement des colléges*, 1785, 8 tomes en 5 vol. in-12. Il y a fait entrer beaucoup de passages des *Réflexions morales*. 2° *Gémissemens d'une âme pénitente*, in-18, souvent réimprimé. La 3ᵉ édition a été augmentée *de Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion*. Ce livre a été traduit en italien. 3° *La Morale en action*, ou *Elite de faits mémorables, etc.*, contenant *le Manuel de la jeunesse française*, 1787, in-12, ouvrage destiné à faire suite au livre publié par Bérenger, sous le même titre, mais qui n'a pas eu le même succès. Il a aussi rédigé les *Heures du collége de Lyon*, et publié une nouvelle édition du *Catéchisme de Naples*.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siége archiépiscopal de Ravenne, ensuite sur le saint-Siége de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. « Ce sont toujours, dit un historien, des » gens de cette espèce, que l'orgueil ou » la vengeance des princes du siècle em» ploient contre la religion, et qu'ils ne » trouvent, hélas ! que trop parmi ceux » même qui ont reçu l'onction du sacer» doce. » Il prit le nom de Clément III, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une

vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterrés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, et jetés dans la rivière.

GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Coucy, de l'ordre de St.-Benoît, au diocèse de Laon, né d'une famille distinguée à Clermont en Beauvoisis, l'an 1053, gouverna pendant 20 ans son monastère et y mourut en 1124. Sa vie avait été entièrement consacrée à la piété et au travail. Don Luc d'Achéry a publié ses ouvrages en 1651, in-fol. Les principaux sont : 1° une *Histoire des premières croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux; 2° un *Traité des reliques des saints*, dans lequel il rejette une dent de Jésus-Christ, conservée à Saint-Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de de ce genre ne méritent aucune croyance; 3° un *Traité de l'Incarnation* contre les juifs; et plusieurs autres *traités* utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 10 de l'*Histoire littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre et » qu'une figure, nous sommes tombés » des ombres de l'ancienne loi en des » ombres encore plus vides. »

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte DE), né le 12 novembre 1743, entra très jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son père était major. Il fit sa première campagne dans la guerre de 1757, à l'âge de 13 ans et demi; et dans les trois dernières campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son père avait été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, et se distingua au combat de Ponte-Nuovo, qui soumit cette île à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion corse, et colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal de camp en 1788, et inspecteur-général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, et mourut à Paris, le 16 mai 1790. Son *Essai de tactique*, Paris, 1773, in-4 et 2 vol. in-8, lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles et qui décèlent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une épître qui est une des meilleures poésies légères de ce poète (*voyez* le *Journal hist. et littér.* de février 1774, p. 93). On a encore de lui : 1° trois *tragédies*, où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse et de la chaleur, mais trop peu de cette connaissance de l'art et de cette correction dans le stile, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique; 2° les *Eloges de Catinat*, *de L'Hospital*, *de Thomas*, *de Mlle L'Espinasse et du roi de Prusse*. On comprend aisément que ces éloges ne sont que des panégyriques; on y trouve de plus les principes de la philosophie du jour, et l'on est surtout surpris d'entendre, dans le dernier, M. Guibert parler de la guerre, de ses tristes et inutiles trophées (car il ne s'agissait pas de guerres défensives et nécessaires), comme d'une source de félicité et de gloire. On ne reconnait pas là la philosophie dont il prétendait suivre les maximes. Il avait oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avait adressés dans l'épître dont nous venons de parler :

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avouerai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais;
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint Pierre.

3° *Défense du système de guerre moderne*, ou *Réfutation complète du système de M. de Mesnil Durand*, Neuchâtel, 1779, 2 vol. in-8; 4° une *Lettre de l'assemblée nationale*, pleine de maximes fausses et impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal : supercherie qui n'a pas

tardé à être découverte et qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyaient M. de Guibert au dessus de ces petits moyens; 5° un *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées et romanesques. 6° *Journal d'un voyage en Allemagne, fait en 1773 par Guibert*, Paris, 1803, 2 vol. in-8, précédé d'une Notice sur sa Vie, par Toulongeon; 7° *Voyage de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse*, en 1775, 1778, 1784 et 1785, ouvrage posthume, Paris, 1806, in-8, où l'on trouve quelques morceaux curieux et bien soignés, déparés malheureusement par de vaines déclamations, de froides apostrophes, un ton chagrin et réformateur, et des détails trop minutieux sur la personne de l'auteur, qui ne sont d'aucun intérêt pour le lecteur. Ses *OEuvres militaires* ont été publiées par sa veuve, Paris, 1803, 5 vol. in-8. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avait eu une grande part aux changemens considérables que ce conseil avait faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, et il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquaient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étaient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles soulevèrent presque toute l'armée. Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux Etats-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires, qui lui attirèrent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son âme ardente et toujours occupée du désir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire qui a précédé sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination; il répétait souvent : *On me connaîtra, on me rendra justice* : espèce d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guère de ces jugemens rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matière qui en fait l'objet, et qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. Son *éloge* a été écrit par Mme la baronne de Stael-Golstein, 1790. Il était fils de Charles Benoît, comte de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS (Pierre), plus connu sous le nom de *père Anselme*. Voyez ANSELME et FOURNY.

GUICHARD (Claude de), seigneur d'Arandas et de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugey, où il s'illustra par la fondation du collége du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connaître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, et l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *traduction* de *Tite-Live*, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son stile suranné; en voici le titre : *Funérailles et diverses manières des anciens d'ensevelir*, in-4, Lyon, de Tournes, 1581.

* GUICHARD (Jean-François), poète, né à Chartrette près de Melun, le 5 mai 1731, se disait élève de Piron, vécut pauvre comme lui, ne fut point académicien, chercha sa fortune dans les lettres, ne l'obtint point, se fit connaître par quelques médiocres poésies érotiques, et alla mourir dans le lieu où il était né le 23 février 1811. Parmi ses pièces les plus remarquables, on cite une *Ode sur la paix de* 1748, des *fables*, des *contes* et autres *poésies*, suivies de quelques morceaux de prose imprimés en 2 vol., 1803, ou insérés dans la *France littéraire* de 1769. Il a aussi composé l'*Amant statue*, opéra-comique en un acte, 1759; *les Apprêts de noces*, idem; le *Bûcheron* ou *les trois souhaits*, comédie en un acte mêlée d'ariettes, musique de Felidor, 1763; les *Réunions*, ou *le bon Père de famille*, intermède fait à l'occasion de la paix de 1763. Ce poète avait tellement pris les manières de son maître, qu'il voulait faire

paraître ses *OEuvres* en 1780 sous le titre de *Sottisier*; l'édition fut faite, mais son libraire n'ayant pas voulu vendre cet ouvrage intitulé de cette manière, il le produisit en 1808 sous un autre titre et en mettant sur le frontispice, seconde édition.

GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI (François), célèbre historien, naquit à Florence, en 1482, d'une famille noble et ancienne. Après avoir professé le droit à 23 ans, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Arragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, *des principaux événemens arrivés depuis* 1494 *jusqu'en* 1530. La meilleure édition et la plus complète est celle de Fribourg, 1775-76, 4 vol. in-4. Elle a été traduite en plusieurs langues. La traduction française a été donnée par Favre, Paris, 1738, 3 vol. in-4; elle est revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. On reproche à Guichardin d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes et des Français, contre lesquels il paraît quelquefois un peu passionné. Il avait d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité et de zèle pour le bien public. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Il est encore auteur d'*Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-4, traduits en français, Paris, 1577, in-8.

GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent, laissa: 1° une *Description des Pays-Bas*, in-folio, 1587, en italien; et traduite en français par Belleforêt, avec un grand nombre de figures; et en latin, avec des corrections par Regner Vitellius de Ziriczée. Elle est savante et curieuse. La version française fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 et en 1660, à Amsterdam. 2° *Hore di recreazione*, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en français, 1576, in-16; 3° des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-8, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerckhove de Dunkerque, Anvers, 1566, in-8. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avait pas moins raison, du moins à l'égard du dixième, impôt absurde et tyrannique; et peut-être le seul excès de pouvoir, absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Guichardin était né à Florence vers l'an 1523, et il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE (Jean-François DE LA), comte de LA PALICE, seigneur de Saint-Géran et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à La Palice en Bourbonnais en 1632, à 63 ans. Il était neveu de Philibert DE LA GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui à la journée d'Ivri fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de La Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux siéges qui se firent en 1621 et 1622. Il passait pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard DE LA GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant-général, et avait été chargé de plusieurs ambassades.

* GUICHEN (Luc-Urbain DU BOUEXIC, comte DE), commandant de la marine de Brest, né en Bretagne en 1712, se voua

de bonne heure au service maritime, et fut fait capitaine de vaisseau en 1756. L'année suivante il obtint le commandement de l'*Atalante*, et se signala par la prise de quatre corsaires et de neuf bâtimens marchands. En 1778 il fut nommé chef d'escadre et prit part au combat d'Ouessant. Peu de temps après il obtint le grade de lieutenant-général et le commandement de la marine de Brest. Il fut employé en plusieurs occasions, et fit preuve de beaucoup de talent et de valeur. Le roi l'avait nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1778, grand-croix en 1781, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784. Il mourut en 1790.

GUICHENON (Samuel), avocat à Bourg en Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégans, mais des plus judicieux du 17e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui : 1° L'*Histoire généalogique de la maison de Savoie*, in-folio, Lyon, 1660, 2 vol. enrichie de figures, réimprimée à Turin, 5 vol. in-fol. L'édition de Lyon est préférée ; 2° l'*Histoire de Bresse et du Bugey*, in-fol. Lyon, 1650, avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770. 3° *Bibliotheca Sebusiana*, in-4, 1660. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et de Bugey.

GUIDE (LE), ou GUIDO RENI, peintre bolonais, né en 1575, était fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin ; mais la musique avait moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez Denis Calvart, peintre flamand. Il passa ensuite dans l'école des Carrache, et ne fut pas longtemps sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse et une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaine d'or, de sa médaille et de 60 pistoles, pour une tête d'Hercule qu'il avait peinte en moins de deux heures. Sa facilité était prodigieuse : il aurait fini ses jours comblé de biens et d'honneurs ; mais le jeu le détournait du travail, et lui enlevait dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connaisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. (Parmi ses meilleurs ouvrages on remarque l'*Apothéose de saint Dominique*, le *Massacre des Innocens*, le *Crucifiement de saint Pierre*, *saint Michel*, le *martyre de saint André*, *Orphée et Eurydice*, etc.) Ses principaux tableaux sont en Italie; il y en a plusieurs en France, dans le cabinet du roi et au Palais-Royal. On y remarque un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (Charles-Alexandre), le réformateur de la poésie lyrique en Italie, né à Pavie en 1650, mort à Frascati en 1712, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède, applaudirent à ses talens et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avénement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle voulait faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avait pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure ; mais sa laideur était compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il était ennemi de la satire, et le jugement présidait à ses discours. On a de lui : 1° les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre,

et il fallait qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. 2° Plusieurs *poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4, très estimées pour la douceur et la facilité de la versification. 3° La pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa *Vie*, par Crescimbeni, in-12. (4° *Amalasonta*, tragédie lyrique; 5° *Daphnis*, pastorale qu'il dédia à son protecteur le cardinal Albani.)

GUIDI (Louis), prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zèle le parti des *convulsionnaires*, en travaillant à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique* (*voyez* ROCHE [Jacques FONTAINE DE LA]), et fut même l'avocat des calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un évêque et un curé, sur les mariages des protestans*, 1775, ouvrage superficiel et déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés dans *Les protestans déboutés de leurs prétentions par les principes, et les paroles mêmes du curé, leur apologiste*, Liége, 1776, in-12. Guidi fit une *suite* à son *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent questions d'un paroissien*, Liége, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *la Tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique*, ou *Lettres d'un patriote au soi-disant curé, sur son Dialogue au sujet des protestans*, Fribourg, 1784, in-12 (*voyez* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER, etc.). On a encore de Guidi : 1° *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12. 2° *Lettres à l'auteur de l'écrit intitulé* : la Légitimité et la nécessité de la loi du silence, 1759, in-12. 3° *Jugement d'un philosophe chrétien, sur les écrits pour et contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12. 4° *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol.; 5° l'*Ame des bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICCIONE (Jean), né à Lucques, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccione était déjà évêque de Fossombrone; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles-Quint, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche d'Ancône. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa 61e année. On a de lui : 1° *Orazione alla republica di Lucca*, Florence, 1558, in-8, citée comme un modèle d'éloquence et de pureté. 2° *Lettere*. 3° *Rime*, Bergame, 1753, in-8; ces poésies sont estimées.

GUIDO *de Monte Rocherii*, est connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus curatorum*, écrit l'an 1333. C'est une instruction pour les néophytes. La première édition parut à Paris en 1473. Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. Guido était français et professeur en théologie.

GUIDOTTI (Paul), bon peintre, sculpteur passable, et médiocre architecte, né à Lucques en 1559, et mort en 1629, avait reçu de la nature un génie ardent, et insatiable de connaissances. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étaient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça, et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée. *Voyez* DANTE (Jean-Baptiste), et OLIVIER DE MALMELMURI.

GUIELME ou GUILLELME (Jean), jeune homme d'une grande érudition, né à Lubeck en 1555, mourut à Bourges en 1584, où il était allé pour entendre Cujas. On a de lui : *Quæstiones Plautinæ*, et d'autres ouvrages, dont Juste-Lipse, de Thou et les autres savans font de grands éloges.

GUIET. *Voyez* GUYET.

GUIGNARD (Jean), que quelques-uns nomment *Briquarel*, jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collége de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1596, par le parlement de Paris, « parce que l'on trouva, » dit le continuateur de Fleury, un pa-

» pier écrit de sa main dans le temps » qu'on assassina Henri III. C'était de » ces libelles que les troubles avaient en- » fantés, et qu'une curiosité indiscrète » faisait garder. » Il protesta et soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avait été fait avant la réduction de Paris, et avant le pardon général que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avait accordé à tous ceux qui étaient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut, peut-être, qu'il avait négligé de brûler ce papier; mais combien d'autres auraient été enveloppés dans cette condamnation, si on avait fait la recherche des cabinets et des bibliothèques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés? M. de Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les jésuites, sans observer les règles ordinaires de la justice, et sans même les entendre : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 132. On trouve dans les *Mémoires d'Estat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni et chancelier de France, le passage suivant touchant ce jésuite « Il soutint qu'il avait » toujours été d'avis de prier Dieu pour » sa majesté. Il ne voulut jamais crier » merci au roi, disant que depuis qu'il » s'était converti, il ne l'avait jamais ou- » blié au *Memento* de la messe. Etant » venu au lieu du supplice, il pro- » testa de son innocence, et néanmoins » ne laissa d'exhorter le peuple à l'obéis- » sance au roi et révérence au magistrat, » même fit une prière tout haut pour sa » majesté, à ce qu'il plût à Dieu lui donner » son Saint-Esprit .. puis pria le peuple » de prier Dieu pour les jésuites, et n'a- » jouter foi légèrement aux faux rapports » qu'on faisait courir d'eux; qu'ils n'é- » taient point assassins des rois comme » on voulait leur faire entendre, ni fau- » teurs de tels gens qu'ils détestaient, et » que jamais les jésuites n'avaient pro- » curé ni approuvé la mort du roi quel- » conque. » *Voyez* CHATEL (Jean).

* GUIGNES (Joseph de), orientaliste célèbre et interprète du roi, naquit à Pontoise le 19 octobre 1721, et fut placé par son cousin M. Levaillant auprès du savant Fourmont. Sous un maître aussi habile, de Guignes ne tarda pas à acquérir une connaissance profonde de la langue chinoise et les principaux idiômes de l'Orient. Il n'avait que 24 ans lorsqu'en 1745 il fut jugé digne de lui succéder à la bibliothèque royale dans l'emploi de secrétaire interprète des langues orientales. En 1741 il avait déjà été nommé interprète du roi : en 1745 une pension lui fut accordée. La même année il publia son *Mémoire sur l'origine des Huns et des Turcs*. Membre de la société royale de Lyon en 1752, il fut admis à l'académie des Belles-lettres en 1753. Attaché la même année au *Journal des savans* en qualité de censeur royal, il obtint la chaire de syriaque en 1757, fut nommé garde des antiques du Louvre en 1769, et enfin pensionnaire de l'académie des Belles-lettres en 1775. Lorsque la révolution survint, de Guignes perdit toutes ses places et par conséquent toutes ses ressources : il n'en conserva pas moins son indépendance, et ne se livra qu'avec plus d'ardeur à ses travaux de prédilection. C'est ainsi qu'il termina sa carrière le 19 mars 1800 à Paris. Ce savant écrivain a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous remarquons *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, avec la *notice* de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4; 2° *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux avant et depuis J. C. jusqu'à présent*, précédée d'une *Introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie*, Paris, 1756 et 1758, 5 vol. in-4. Cet ouvrage a été traduit en allemand. On y trouve les renseignemens les plus précieux sur l'histoire des califes, sur celle des croisades et des princes chrétiens qui ont gouverné dans la Syrie : c'est à proprement parler l'histoire des Tartares occidentaux à laquelle se trouve mêlée celle des autres peuples; mais seulement dans leurs rapports avec ces Tartares. Cet ouvrage a été l'objet de beaucoup de critiques : il a occasioné surtout une longue lutte entre les journalistes de Trévoux, et l'auteur qui

a fini par renvoyer ses adversaires aux *Annales chinoises*. On reproche à de Guignes un stile incorrect, des inexactitudes dans les dates, des répétitions et même des contradictions; on lui reproche aussi d'avoir admis trop facilement plusieurs fables orientales, et en général d'avoir négligé la partie philosophique et critique de cette histoire, et par conséquent de n'avoir fait aucune de ces réflexions ou de ces rapprochemens qui lui donnaient si facilement les moyens de rendre son travail intéressant. Il y a sans contredit beaucoup de vérité dans ces reproches; mais ce qu'il y a de plus certain encore, c'est que cet ouvrage, puisé dans une foule de manuscrits composés en langues orientales, chinoises, dans les différens idiômes du moyen âge, est le fruit de connaissances profondes et étendues, et qu'il a servi à éclaircir la cause des grands changemens arrivés dans l'Europe et dans l'Asie par suite des invasions des peuples du Nord. Cet ouvrage avait été précédé d'un *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, Paris, 1748, in-12, qui le fit admettre à la société royale de Londres et dont nous avons déjà parlé. 4° *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759 et 1760, in-12. Ce Mémoire, où l'auteur se fonde dans son assertion sur la ressemblance des caractères chinois avec les lettres phéniciennes, fut vivement combattu par Paw, mais surtout par Deshauterayes, élève comme lui du célèbre Fourmont, et très versé dans la connaissance des Chinois et des langues orientales. La dispute dura quelque temps; mais aujourd'hui les savans considèrent le système de Guignes comme le rêve ingénieux d'un homme d'esprit. 5° une *Edition* corrigée de *Chou-King*, livre sacré des Chinois, traduit par le Père Gaubil, 1770, in-4; 6° une édition de l'*Art militaire des Chinois*, 1771; 7° l'*Eloge de Moukden*, déjà traduit par Amiot, mais corrigé, 1770; 8° 28 *mémoires insérés dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions*, dont quelques-uns servent à éclaircir son *Histoire des Huns*; les autres sont relatifs à la *littérature*, à la *philosophie* et à la *navigation des Chinois*; au *commerce des Français dans le levant avant les Croisades*; au *Zodiaque oriental*; à l'*origine des Indiens et la Géographie de leur pays d'après Pline*. 9° Un grand nombre d'*articles* insérés dans le *Journal des savans*. Il a laissé aussi en manuscrits plusieurs ouvrages importans. De Guignes n'était pas seulement recommandable par sa science : il l'était encore plus par la noblesse de son caractère. Etranger à toute espèce d'intrigues, il ne travaillait que dans l'intérêt des sciences. Rien ne l'honora davantage et n'a d'ailleurs été mieux mérité que l'éloge qu'a fait de lui dans son testament Grosley avec qui il était d'ailleurs peu lié : « *Edi-* » *fié*, dit-il, *de la manière dont M. de* » *Guignes*, *mon confrère à l'académie* » *des Belles-lettres*, *cultive les lettres*, » *sans forfanterie*, *sans intrigues*, *sans* » *prétention à la fortune*, je lègue à lui » et à ses enfans, s'il me prédécédait, la » somme de 3000 francs. » — Il a laissé un fils, Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, né le 25 août 1759, très versé dans la langue chinoise, et consul pendant 17 ans en Chine; c'est l'auteur du *Dictionnaire chinois-français et latin*, grand in-fol., Paris, 1813.

* GUIGNON (Jean-Pierre), habile violoniste, né à Turin en 1702, mort à Versailles le 30 janvier 1774, vint de bonne heure en France et fut attaché à la musique de la chapelle du roi en 1733. Huit ans après il fut nommé par ses confrères chef ou *roi des ménétriers*, mais les musiciens de l'opéra ayant été affranchis de l'autorité de ce chef, la confrérie, déjà en désuétude depuis 56 ans, fut supprimée par édit du mois de mars 1773. Guignon devint, en peu d'années, l'émule du fameux Leclair pour le violon. Son coup d'archet était, dit-on, admirable. Il tirait de son instrument les sons les plus flatteurs, et personne ne conduisait un orchestre avec plus d'intelligence et de précision. Il a laissé quelques *sonates* et des *concerto* estimés de son temps. Il acquit une fortune qui lui permit de donner gratuitement des soins aux

jeunes gens qui annonçaient des dispositions heureuses.

GUIGUES, dit *Duchastel*, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro novo*, 5e général des chartreux, naquit dans le 11e siècle (1083), au château de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avait pris son surnom. Il entra dans l'Institut de St.-Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des livres saints et des plus beaux monumens de l'antiquité. Elu supérieur de la grande Chartreuse, il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquit une grande réputation; elle était le prix d'une haute piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre et à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble, son contemporain, et grand protecteur des chartreux. Il profita des lumières qu'il avait puisées dans l'étude des lettres divines, de l'autorité qu'il avait acquise parmi ses religieux, et de la condescendance qu'il devait à saint Hugues, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage imprimé à Bâle en 1510, in-folio, et réimprimé en 1703, aussi in-folio, est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la 5e qui renferme les priviléges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé : *Statuta ordinis Carthusiensis*. Guigues a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

GUIJON (Jacques), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *OEuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères (André, Hugues et Jean), par M. de La Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4. Son frère André, né en 1547, était mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, et Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa *traduction* en vers latins de l'ouvrage de Denys le Periégète ou de Carax (*voyez* Denys de Carax). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT (Pierre), né à Paris en 1697, clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, 3e partie, de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; et la 1re partie du même, depuis l'origine jusqu'en 1632, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2e n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti (*voyez* Clémencet, Racine). On a encore de lui 1° *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16; 2° la *traduction de l'Amour pénitent*, 3 vol. in-12; 3° une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO (Melchior), médecin, né à Kœnigsberg en Prusse, fit des voyages en Asie et en Afrique, pour satisfaire sa curiosité et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et mené à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre : *Papyrus*. C'est un commentaire savant et plein de recherches des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

* GUILLARD (Nicolas-François), auteur dramatique, né à Chartres le 16 janvier 1752, montra fort jeune des dispositions pour la poésie. Dès l'âge de 19 ans il s'était fait connaître par une épître qui était bien au dessus du médiocre. Il vint à Paris, fut présenté au duc et à la duchesse de Choiseul par l'abbé Barthélemi; plus tard il fut admis dans la société littéraire que la marquise de Turpin avait fondée sous le nom de *Table-Ronde*, et où se réunissaient les littérateurs à la mode, Favart, Voisenon, Boufflers, etc. Guillard se consacra au genre tragi-lyrique. Il a donné un grand nombre d'*opéras*, dont plusieurs ont été joués avec beaucoup de succès, principalement *Iphigénie en Tauride*, musique de Gluck : *Electre*, 1782, musique de Lemoine; *Chimène*, 1784; *Dardanus*, ibid.; les *Horaces*, 1786, musique de Salieri; *OEdipe*

à Colonne, son chef-d'œuvre, musique de Sacchini, 1787; *Arvire* et *Evelina*, 1788, musique de Sacchini et de Rey, *Louis IX* (avec M. Andrieux), musique de Lemoine, 1790; *Miltiade à Marathon*, 1793, musique de Lemoine; *Olympie*, musique de Kalkbreuner, 1798; la *Mort d'Adam*, musique de Lesueur, 1809, etc. Il est mort à Paris le 26 décembre, 1814, après avoir reçu de M. de Lubersac, ancien évêque de Chartres, et de M. l'abbé Frayssinous, les consolations de la religion.

GUILLAUD (Claude), natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mort vers 1553. On a de lui : 1° *Commentaire sur les évangiles selon saint Matthieu et saint Jean*, Paris, 1556 et 1562; 2° *Conférences sur les Epîtres de saint Paul et les Epîtres canoniques*, Paris, 1544 et 1548; 3° *Homélies pour le carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Epîtres, etc.*, furent condamnées en 1545 par la faculté dont il était membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine et de haine pour l'erreur.

GUILLAUME (Saint), nommé aussi *Gellone*, duc d'Aquitaine, était fils du comte Thierri. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours en 812, dans le monastère de Gellone, diocèse de Lodève, qu'il avait fondé. Ce monastère est connu aujourd'hui sous le nom de *St.-Guilhelm du Désert*.

GUILLAUME D'HIRSAUGE (Saint), le restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fut tiré en 1069 de l'abbaye de St.-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. Il donna à son monastère une règle puisée dans les Coutumes de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux. On a de lui quelques ouvrages de *philosophie* et d'*astronomie*, Bâle, 1531, in-4, dont le mérite est très mince.

GUILLAUME (Saint), fondateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *mont Virginien*. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastère. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME DE MALAVALLE ou DE MALEVAD (Saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, confessa ses fautes au pape Eugène et fit le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, il se renferma dans l'ermitage de Malavalle, au territoire de Sienne. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, et y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe. Elle avait une maison à Paris sous le nom de *Blancs-Manteaux*, ainsi nommée parce que les religieux portaient un grand manteau blanc. Il y en avait aussi une à Mont-Rouge près de Paris.

GUILLAUME (Saint), pieux et savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avait été l'ornement, et aux pauvres dont il avait été le père. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les huguenots brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier. Sa *vie* a été écrite par plusieurs auteurs.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine, de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout semblait lui promettre l'impunité. Lorsque l'anti-pape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya saint Bernard

en 1135, qui se rendit auprès de lui à Partenai en Poitou, et qui le trouva très opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc était à la porte d'une église où Bernard disait la messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zèle, tenant en main le corps de Jésus-Christ : *Voici*, dit il à Guillaume, *votre Dieu et votre juge; oserez-vous le mépriser?* Il le menace de la colère du ciel, et le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné et effrayé, promit tout. Le lendemain il veut éluder sa promesse, mais les menaces du saint commencent à avoir leur effet. L'évêque, que le duc avait intrus sur le siége de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête et meurt. Celui que l'on avait intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, et dans un accès de fièvre, se coupe la gorge avec un rasoir. « Aventure particulière» ment remarquable, est-il dit dans un » ouvrage très récent, par ses rapports » avec celle de l'évêque constitutionnel » de cette même ville de Poitiers, frappé » de mort en 1791, au moment qu'envi» ronné de son clergé schismatique, il » allait chanter la première grand'-messe. » Le grand saint Hilaire se permettrait-il » cette vengeance sainte, contre les usur» pateurs de son antique siége? » Il n'en fallait pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renonça sincèrement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines et observant leurs règles. Etant allé en pèlerinage à St.-Jacques en Gallice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit le *Jeune*. Voyez ELÉONORE.

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, IIe de ce nom, était fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, le prit après six mois de siége, et y fut couronné le jour de la Toussaint. Il était alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, et Henri duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint Siége, le confirma dans la possession de l'empire, que l'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands et fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'était un prince d'un bon naturel, et qui donnait les plus belles espérances d'un règne heureux. Sa *vie* a été écrite en hollandais par J. de Meermann, La Haie, 1783.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnaître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin et le Contentin. Riulfe, comte de Contentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avait enlevée. L'an 942, s'étant rendu à Pequigny sur Somme, pour une entrevue que ce comte lui avait demandée, il fut assassiné, sous la foi des sermens, par les gens de ce dernier.

* GUILLAUME Ier *le Conquérant*, autrement dit *le Bâtard*, fils unique, mais naturel, de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommé Harlotte, dont les parens étaient pelletiers, naquit dans cette ville en

1027. Son père, avant de mourir, l'ayant institué héritier de tous ses états, il lui succéda en 1035. Il régnait en Normandie après avoir disputé son héritage à ses oncles et parens paternels, lorsque saint Edouard, roi d'Angleterre, qui par sa mère, Emma, était petit-fils de Richard *sans peur*, et par conséquent cousin de Guillaume, appela celui-ci au trône d'Angleterre, soit par son testament, suivant quelques historiens, ou seulement en le désignant son successeur de vive voix, au préjudice d'Edgard Atheling, neveu d'Edouard, mais qui n'était alors qu'un enfant. A la mort d'Edouard, Guillaume ayant équipé une flotte de 300 vaisseaux, et rassemblé une armée de 60,000 hommes, fit voile pour l'Angleterre le 30 septembre 1066. Les Anglais avaient déféré la couronne à Harald ou Harod, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings, qu'ils se livrèrent le 14 octobre suivant, et qui dura près de 12 heures, décida du sort des deux concurrens. Harald y fut tué avec ses deux frères et 50,000 Anglais. Edgard Atheling fut ensuite proclamé roi, mais ce jeune prince, préférant les douceurs de la vie privée à une couronne qu'il lui eût fallu défendre à la pointe de l'épée, vint se rendre à Guillaume, qui lui assura une existence honorable, et le combla d'égards. Le vainqueur fut ensuite couronné solennellement à Londres, et prit le surnom de *Conquérant*. Guillaume montra d'abord qu'il savait gouverner comme il avait su combattre, il rendit plusieurs lois très sages, et se fit aimer de ses nouveaux sujets, qui d'ailleurs étaient éblouis de sa gloire militaire. Mais dans la suite il fut obligé de retourner en Normandie et de confier le gouvernement de l'Angleterre à des régens; ceux-ci abusèrent de leur autorité, ce qui causa grand nombre de révoltes. Guillaume revint alors à son véritable caractère, et pensa que la rigueur était le seul moyen de dompter les rebelles. Il anéantit donc les priviléges des Anglo-Saxons, il s'appropria leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avaient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'était un idiôme barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avait encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit vingt-six villages, et autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc et y renfermer des bêtes fauves. Les habitans du Northumberland, soutenus par les Danois de Malcolm, roi d'Ecosse, s'étant revoltés, Guillaume gagna par ses présens le général danois; les chefs des insurgés, se fiant aux fausses promesses de Guillaume, se soumirent, mais le roi ne leur pardonna pas leur rébellion, il mit tout à feu et à sang, et le Nortumberland devint une vaste solitude. Cependant Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différens endroits; la tour de Londres commencée par son ordre, fut achevée en 1078, et dans toutes les guerres qu'il entreprit il fut presque toujours victorieux. Robert, son fils aîné, auquel il avait promis de lui donner de son vivant le duché de Normandie, ne pouvant l'obtenir, se révolta. Guillaume vint l'assiéger à Gerberoy; dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et le blessa. Au cri que jeta Guillaume, Robert le reconnut et se jeta à ses genoux, en lui demandant pardon. Mais Guillaume irrité le maudit, et fut plusieurs années sans vouloir lui permettre de revenir à sa cour, quoique Robert, depuis ce moment, se fût montré soumis et repentant. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il était à Rouen, tâchant de se décharger, par les remèdes et l'exercice, de la graisse qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe Ier, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses

couches. Le Normand lui fit répondre, « que cela ne tarderait pas, et qu'au jour » de sa sortie il irait lui rendre visite » avec dix mille lances en forme de chan- » delles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes, vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage; mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, auprès de Mantes, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de sa selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen et ensuite au château d'Hermentruville, où il mourut le 9 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans et l'Angleterre 21; regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère et quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, et qu'il eût fondé un grand nombre de monastères, il n'épargnait dans sa fureur ni le sacré ni le profane. Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils : Robert, qui était l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Herluin de Conteville furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère Saint-Etienne, qu'il avait fondé. (*Voy.* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot Asselin, bourgeois de Caen). On trouve des détails très intéressans sur ce conquérant dans les *Historiæ Normanorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, et dans son histoire par l'abbé Prévost. Le Père le Lelong a donné un catalogue très étendu des autres biographes de ce prince. *Voy. Hist. de la conquête par les Normands*, par Aug. Thierry.

GUILLAUME II le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, dur et fier comme lui, fut destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auraient renversé. Il fut couronné en 1087, 17 jours après la mort de son père. Il fit de belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'était pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier; il exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita pas mieux Anselme son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolm, roi d'Ecosse, et le tua avec son fils Edouard; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de La Flèche, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, et d'un tyran avare. Il n'avait point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV, en 1165, hérita de son amour pour la religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint long-temps renfermé dans la tour de Falaise en Normandie. Ce prince ayant recouvré sa liberté, rétablit son royaume dans l'indépendance, et régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'âme dans l'adversité fut égale à sa modération dans la prospérité. Ces dispositions étaient une suite de sa haute piété. Ce prince mourut à Sterling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendorik, sous l'invocation de la sainte Vierge, celle d'Aberbrock ou Arbroth, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il rebâtit la ville de Perth, qui avait été presque entièrement détruite par une inondation, et fonda, de concert avec sa mère, un monastère de cisterciennes à Haddington.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, qui jeta les fondemens de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son père fut Guillaume l'aîné, comte de Nassau, et sa mère Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans sa jeunesse il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, et ensuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenait souvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, et lorsqu'il donnait audience à des ministres étrangers, il n'y avait très souvent que Guillaume de Nassau, à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la succession de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appelèrent *le Riche*. A peine avait-il 22 ans, lorsque Charles-Quint, en 1556, le choisit pour porter à son frère Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer. Il fut aussi envoyé auprès du collége électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma aussi généralissime de ses troupes et gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Philippe II le traita avec la distinction qui était due à un prince qu'il regardait comme son premier vassal, et le combla de bienfaits et de marques d'estime : mais Guillaume obéissait, et il voulait régner. Il espéra monter au rang suprême, en excitant des révolutions en Flandre; et il avait effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est indubitable qu'ils allaient être couronnés en Hollande et en Zélande des plus heureux succès. Il suscita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, et appela aux Pays-Bas plusieurs armées de protestans allemands qui, joints aux sectaires qui s'étaient déja multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouïs. Philippe l'ayant proscrit et mis sa tête à prix, un bourguignon, nommé Balthasar Gérard (*voyez* ce mot), s'imagina faire une action méritoire, en exécutant cet arrêt, et assassina le prince à Delft en 1584. Guillaume était né pour acquérir une vraie gloire, si, content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvemens de la plus vaste ambition. Il réunissait l'application, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connaissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace et à l'avidité. Personne ne sut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques et les négociations particulières. Aussi estimait-on beaucoup plus sa capacité dans le maniement des affaires d'état que ses talens pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il était de ses intérêts de suivre. Il naquit luthérien en Allemagne; il embrassa la religion catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisait toutes les nouvelles sectes, sans en embrasser aucune; et si en dernier lieu il parut se décider pour le calvinisme, c'est que ses erreurs étaient les plus opposées à la doctrine de l'église romaine, dont le roi d'Espagne avait pris la défense.

GUILLAUME III, DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haie, en 1650, de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il était arrière petit-fils de ce Guillaume assassiné par Balthasar Gérard (*voyez* ce mot). Elu stathouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère; son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste : né avec une opiniâtreté flegmatique, faite

pour combattre l'adversité ; aimant les affaires et la guerre. Tel était le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignait alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étaient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état ; il fit percer les digues, et couvrit d'eau les chemins par où les Français pouvaient pénétrer dans le pays ; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et *de mourir*, disait-il, *dans le dernier retranchement*. Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue en 1678. On venait de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pouvoir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit, que la mort de 2,000 Hollandais et d'autant de Français. La paix de Nimègue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guère honorable. Le prince d'Orange avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. Le zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement, il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de sa maison et de son trône, et s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de La Boine en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande ; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerque et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disait de lui qu'*avec de grandes armées, il faisait admirablement la petite guerre, comme Turenne avait fait supérieurement la grande avec de petites armées*. Il fit des retraites qui valaient des victoires, prit Namur, et tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait toute l'Europe pour affaiblir la France. Il devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stathouder. Il se déplaisait en Angleterre, où il essuyait continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régimens formés de réfugiés français, qu'il s'était attachés. Il passait très souvent à La Haie, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnait à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, qu'*il n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande*. Les Anglais cessèrent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne prévenaient pas en sa faveur ; il les avait fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parlait peu et sans agrément. Sa dissimulation tenait trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avait plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV, le fit l'âme d'une puissante ligue, et lui attacha tous les ennemis de la France. La *Vie de Guillaume III* a été écrite par Samson, La Haie, 1703, 3 vol. in-12, et par quelques autres écrivains obscurs peu dignes d'être lus; la moins mauvaise est celle imprimée à Amsterdam en 1703, chez P. Brunel, en 2 vol. in-12.

* GUILLAUME V, prince d'Orange et stathouder de Hollande, né le 8 mars

1748, succéda à son père le 22 octobre 1751, et épousa en 1767 la sœur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Dès le commencement de son règne, il indisposa ses sujets en donnant plus de soins à l'armée de terre qu'à la marine, parce que la première pouvait agrandir et assurer son autorité, et que la seconde n'était utile qu'au commerce. De nouveaux efforts qu'il fit pour accroître son influence, amenèrent la guerre de 1783, dans laquelle il pensa perdre sa puissance, et qui ne fut terminée qu'en 1787, par l'arrivée du duc de Brunswick à la tête de 20 mille Prussiens. Depuis lors il gouverna la Hollande assez paisiblement, jusqu'au moment où les Français s'en emparèrent en 1794 et 1795. Il se réfugia alors en Angleterre, où il resta plusieurs années. Le duc d'York prit en son nom une partie de la Hollande. Guillaume obtint alors les principautés de Nassau-Dietz et de Fulde. Il mourut en 1806.

GUILLAUME, abbé de St.-Thierry, près de Reims, de 1119 à 1135, naquit d'une famille noble vers la fin du 11[e] siècle. Il fut étroitement lié d'amitié avec saint Bernard. Il abdiqua l'abbatialité pour finir ses jours tranquillement et saintement dans le monastère de Signi, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1140. Saint Bernard témoignait bien le cas qu'il faisait de sa doctrine, en lui dédiant son *Traité de la grâce et du libre arbitre*, et le soumettant à sa censure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux: 1° des *Méditations* insérées dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, tom. 22. 2° *De natura et dignitate amoris* dans les dernières éditions de saint Bernard. 3° Des *Commentaires sur les Cantiques des cantiques*, insérés dans la *Bibliothèque de Cîteaux*, tome 4. 4° Le premier livre de la *Vie de saint Bernard*, qu'on voit dans Surius et dans les *Acta sanctorum*, au 20 d'août. 5° Plusieurs ouvrages de *controverse* et autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, était, selon Vossius, de la Syrie, d'autres le font Germain; et quelques-uns Français. (Il vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie, ayant gagné la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem, il fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui depuis régna sous le nom de Baudouin IV. A la même époque, il fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission; il en remplit plusieurs autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archevêque de Tyr.) Il assista au concile de Latran de l'an 1179, en dressa les actes, et mourut à Rome vers 1184 (empoisonné, dit-on, par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance ainsi que d'autres archevêques et évêques.) On a de lui une *Histoire des croisades* sous ce titre: *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in oriente gestis*, en 32 livres, qui commence à l'an 1180 et finit à l'an 1184. Son stile est simple et naturel, l'auteur est prudent, judicieux, modeste et savant pour le temps auquel il écrivait. Cette histoire a été publiée à Bâle en 1549, in-folio. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Amplissima collectio* de Martenne. Jean-Hérold en avait fait une 2[e] continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Histoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel de Préau l'a traduite en français, Paris, 1575, in-fol. (Cette histoire qui a été mise au jour par Philibert Poyssenot, a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1275 et par Helmode jusqu'en 1321. Guillaume de Tyr avait aussi écrit une *histoire orientale* qui ne nous est pas parvenue.) — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste les *épîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, surnommé *Calculus*, parce qu'il était sujet à la maladie de la pierre, moine de Jumiége, vivait dans le 11[e] siècle sous Guillaume le Conquérant; il est mort l'an 1090. On a de lui

une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans le recueil de Cambden, 1603, et dans celui de Duchesne, 1619, tous deux in-fol. Le stile de cet auteur est passable pour le siècle où il vivait ; mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains. Cette histoire a été continuée par un anonyme jusqu'en 1135.

GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne, surnommé *Armoricus* ou *Brito armoricus*, naquit vers l'an 1111. Il fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : 1° une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin nommé *Rigord* ; 2° un poème intitulé *Philippide*, qui est une espèce de gazette. Ces deux ouvrages sont utiles pour l'histoire de son temps. Ils ont été imprimés à Zuickaw en 1657, in-4, et dans la *Collection des Historiens de France*.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré sur le siége de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1223, après avoir saintement gouverné ces diocèses. Il est auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé : *De officiis ecclesiasticis* ; mais il ne l'est pas, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, in-fol., 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivait dans le même temps que lui, et mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avait été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3e GUILLAUME D'AUXERRE, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, et dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. *Voyez* les *Mémoires de Littérature* du Père des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, etc.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il fut évêque de cette ville, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1249. C'est à ce prélat que saint Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, et dit qu'il voulait faire le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de lui des *sermons* et des *traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Feron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les psaumes*, *les livres sapientiaux*, et quelques divers *traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le stile de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, et moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'était pas une petite témérité dans son siècle. Il savait très bien l'Écriture sainte et les écrivains profanes, mais il avait peu lu les Pères.

GUILLAUME DE SAINT AMOUR. *Voyez* AMOUR (SAINT).

GUILLAUME DE LYNDWOODE, jurisconsulte anglais et évêque de St-David, dont on a un recueil des constitutions des archevêques de Cantorbery, sous le titre de *Provinciale*, *seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1679, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, et célèbre historien du 12e siècle. Henris Savil fit imprimer à Londres, en 1596, in-fol. les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le stile soit sans ornemens.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du 15e siècle, de l'ordre des Frères-Mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le Maître des sentences*, et un *Abrégé des questions de théolo-*

gie, intitulé : *Vade mecum*, in-folio.

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux dominicain, chapelain de St.-Louis qu'il avait accompagné en Palestine, et qu'il assista dans ses derniers momens devant Tyr, rapporta avec le dominicain Geoffroi de Beaulieu les ossemens de ce prince en France. Lui-même mourut vers l'an 1280 ou 1281 ; il continua l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avait pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5ᵉ tome de la *Collection de Duchesne*, contient plusieurs faits qui méritent d'être connus ; mais elle est écrite d'un stile guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE. *Voyez* LITLE.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de St.-Denis en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de saint Louis*, et de son fils *Philippe le Hardi*, et de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301 ; elle est écrite avec clarté et d'un latin passable. On la trouve dans le 5ᵉ vol. de la *Collection de Duchesne*. Ella a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paraît homme d'esprit ; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de temps.

GUILLAUME, né à Conches en 1180, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du 12ᵉ siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de naturis*, 1474, 2 vol. in-folio, aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

GUILLAUME DE PASTRINGO, Véronais, fut employé par les L'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, et lui communiquait les livres de sa riche bibliothèque. Nous avons de lui : *Liber de originibus rerum, in quo agitur de scripturis virorum illustrium, ordine litterarum ; de fundatoribus urbium, etc.*, Venise, 1547, in-16. Il était syndic de Vérone en 1537.

GUILLAUME (Jacquette), dame auteur d'un livre intitulé : *les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genre le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à Mˡˡᵉ d'Alençon. C'est un fatras de raisonnemens en vers et en prose, mal digérés et mal conçus ; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son temps, et les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

* GUILLAUMOT (Charles AXEL), architecte, né à Stockholm en 1730, de parens français, fit ses études à Hambourg, et vint à Paris à l'âge de 15 ans, pour y étudier l'architecture sous les plus habiles maîtres. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, pour se perfectionner dans son art. Il remporta à Rome le premier prix d'architecture, et revint à Paris en 1754. Ses talens le firent bientôt remarquer de M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, qui le chargea, quoique très jeune, de la construction des casernes de Ruel, de St.-Denis et de Courbevoie. En 1761, il fut nommé ingénieur en chef de la généralité de Paris, à la place de Le Blanc son beau-père, qui venait de mourir ; et en 1777 il fut pourvu des places d'inspecteur des carrières et de contrôleur des bâtimens du roi. On doit mettre au premier rang de ses travaux les fouilles longues et périlleuses qu'il fit alors exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine. Il en fut nommé intendant-général en 1780, et il obtint en 1789 la direction de la manufacture des Gobelins. Il montra dans ces divers emplois un talent et une activité dignes des plus grands éloges. Pendant la terreur il fut destitué, et resta long-temps incarcéré. On lui rendit cependant ses places d'inspecteur des carrières et de

directeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1807. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art : 1° *Remarques critiques sur les Observations de M. Laugier sur l'architecture*, 1768, in-8 ; 2° *Lettre à M. Grosley sur l'administration des corvées*, 1773, in-8 ; 3° *Notice sur la manufacture nationale des Gobelins*, 1799, in-12 ; 4° *Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monumens importans*, 1802, in-8 ; 5° *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture*, 1802, in-8 ; 6° *Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un architecte, pour exercer son art avec distinction*, in-8 ; 7° plusieurs *mémoires* sur les carrières etc.

GUILLEBAUD. *Voy*. PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME. *Voyez* GUIELME.

* GUILLEMAIN (Charles-Jacob), né à Paris le 23 août 1750, a donné au théâtre du Vaudeville et ailleurs plus de 400 pièces dont il serait difficile de donner les titres : *l'Auberge isolée*, *Encore des bonnes gens*, *les Emigrés à Spa*, *le Nègre aubergiste*, et un très grand nombre de pièces aux théâtres de la Foire et des boulevards, dont on porte le nombre à 368, qui ont eu presque toutes du succès. Les plus connues sont *Annette et Basile*, qui a eu plus de cent représentations : elle a été reproduite en 1793 sous le titre du *Nid d'oiseau* ; *l'Enrôlement supposé*, *le Nouveau Parvenu*, *Boniface Pointu et sa famille*, *Churchill amoureux*, ou *la Jeunesse de Marlborough*, *le Mariage de Janot*, *le Vanier et son Seigneur*, *les Cent Ecus*, *Alexis et Rosette*. Quoiqu'il se soit adonné à un genre si futile, il avait, dit-on, beaucoup d'instruction, savait onze langues, possédait l'histoire, la géographie, l'astronomie, et néanmoins il vécut dans la médiocrité, soutenant ses sœurs par son travail ; il mourut dans l'indigence le 25 décembre 1799.

* GUILLEMARDET (Ferdinand-Pierre-Marie-Dorothée), médecin, né à Autun en 1746, embrassa les principes de la révolution avec chaleur, et fut nommé administrateur de Saône et Loire, puis député à la Convention, où il vota la mort du roi. Après la chute de Robespierre, il changea de système, et se rangeant parmi les *thermidoriens*, il poursuivit avec acharnement les terroristes dans les départemens de Saône-et-Loire, de l'Yonne et de la Nièvre, où il avait été envoyé. Dans ce dernier département, les membres du comité révolutionnaire avaient pris des noms grecs et romains. Il les fit rassembler comme pour leur demander des renseignemens, et les interrogea d'abord sur leurs noms et prénoms. L'un répondit : Je me nomme *Brutus* ; l'autre, *Caton* ; un troisième, *Scévola*. Se tournant alors vers la force armée, dont il s'était fait accompagner, « gendarmes, » dit-il, en vertu de la loi du....., arrê» tez tous ces étrangers-là ; » et effectivement, ils furent arrêtés. Après la session il embrassa le parti du Directoire, et entra au conseil des Anciens, où il attaqua violemment les membres du nouveau tiers, notamment les généraux Pichegru et Wilmot. Il contribua beaucoup à la catastrophe du 18 fructidor, et fut nommé, en récompense de ses services, en 1798, ambassadeur en Espagne. Sa conduite peu convenable dans un poste qui exige de la représentation, le fit bientôt rappeler. Cependant lors de l'établissement des préfectures, il obtint celle de la Charente-Inférieure, d'où il fut transféré en 1806 à celle de l'Allier. Une passion honteuse, et un duel qui en fut la suite, lui attirèrent beaucoup de désagrémens. Il devint fou, et mourut en cet état en 1807, étant âgé d'environ 50 ans.

GUILLEMEAU (Jacques), né à Orléans en 1550, et mort en 1613, fut chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV. Il avait été l'un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étaient familières : elles lui firent connaître les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, le rendirent l'un des plus habiles hom-

mes de son temps. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : 1° la *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite du français en latin, avec autant de fidélité que d'élégance ; 2° des *Tables anatomiques*, avec fig. ; 3° un *Traité des opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse. Il mourut à Paris le 13 mars 1613.

GUILLEMETTE ou GUILLEMINE DE BOÈME, fille fanatique du 13e siècle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenaient qu'elle était le St.-Esprit incarné sous le sexe féminin, qu'elle était envoyée de Dieu pour racheter les péchés des hommes, et d'autres extravagances ridicules et sacriléges. L'antre où cette nouvelle sibylle rendait ses oracles à Milan, était éclairé d'une seule lampe; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait : un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (George), premier historiographe de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mourut à Paris en 1705. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frère Guilletière. 1° *Histoire de Mahomet II*, 2 vol. in-12. 2° *La Vie de Castrucio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'historique romanesque que Machiavel a fait de ce brigand, dont il aurait bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a solidement réfutée. 3° *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12. 4° *Lacédémone ancienne et nouvelle*, Paris, 1676, 2 vol. in-12. Spon a vivement attaqué cet ouvrage. M. de Châteaubriand dit « qu'il est rempli de bévues énormes sur les localités de Sparte : l'auteur veut absolument que Misitra soit Lacédémone, et c'est lui qui a généralement accrédité cette erreur. » 5° *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. M. de Châteaubriand regarde ce livre comme un roman, et Spon y a relevé cent douze erreurs plus ou moins grossières. Le livre de Guillet n'est cependant pas tout à fait à dédaigner pour la connaissance des antiquités de l'Attique. On lit au commencement du livre 3 la description d'une école grecque où la méthode d'enseignement ressemble beaucoup à celle appelée aujourd'hui méthode de Lancastre.

* GUILLET (Benoît), ecclésiastique et chanoine de la cathédrale de Chambéry, né le 2 juin 1759, mort le 7 novembre 1822, fut de bonne heure chargé de la direction du séminaire d'Annecy, qu'il administra jusqu'à l'époque de l'invasion de la Savoie par les Français. Retiré d'abord à Turin, il fut pendant quelque temps précepteur dans une maison honorable ; mais le désir de se rendre utile à ses compatriotes, privés des secours de la religion, le détermina à revenir en Savoie où il ne tarda pas à être arrêté. Conduit à Chambéry et de là à l'île de Rhé, il parvint à s'évader. De retour dans les environs de sa ville natale, il réunit quelques jeunes gens à St.-Ombre, et les prépara à l'état ecclésiastique. En 1803, Guillet fut nommé supérieur du séminaire de Chambéry, il concourut quelques années après à l'établissement du petit séminaire de Rumilly, et fonda à ses propres frais celui de St.-Louis-Dumont. On lui doit : *Projets pour un cours d'instructions familières, à l'usage des ecclésiastiques*, ou *Explication du catéchisme*, 3e édition, Lyon, 1821, 4 vol. in-12. L'auteur se proposait de faire sur les Evangiles des dimanches et des fêtes le même travail, et de donner aussi un plan d'un abrégé de morale. La mort l'a empêché d'exécuter ces ouvrages. On a encore de lui un petit *Règlement de vie à la portée des gens de la campagne*, in-12. On trouve une notice plus détaillée dans l'*Annuaire ecclésiastique de Savoie, année* 1822.

GUILLEVILLE (Guillaume de), bernardin de l'abbaye de Chalis, naquit à Paris vers 1295, devint prieur de son ab-

baye et mourut en 1360. Il est auteur d'un *roman* en vers, intitulé : *Les trois pélerinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'Ame séparée du corps* et celui *de Jésus-Christ ;* Paris, in-4, sans date, ni lieu d'impression, mais il est de la fin du 15e siècle.

GUILLIAUD (Claude), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Ecriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du 16e siècle. On a de lui 1° des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol.; sur saint Jean, in-fol., et sur les Epîtres de saint Paul, in-8; 2° des *Homélies* pour le carême.

GUILLIMANN, ou Willemann, ou Vuillemain (François), né à Romond, canton de Fribourg, fut professeur d'histoire dans la ville de ce nom, et se rendit célèbre en Allemagne : 1° par son livre *de Rebus Helvetiorum libri V*, Fribourg, 1697, in-4, et avec les *Annales Boïorum*, d'Aventin, Leipsick, 1710, in-fol.; 2° par son *Histoire des évêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4, ouvrage curieux et peu commun, qui va jusqu'en 1607 ; par une *Histoire des comtes de Hapsbourg*, Milan, 1605, in-4, estimée; 4° par des *Poésies latines*. Quelques biographes placent sa mort en 1612, d'autres en 1623.

* GUILLORÉ (François), jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 29 juin 1684, fut supérieur de la maison de son ordre à Nantes, et avait la réputation d'un bon prédicateur. Il a laissé quelques ouvrages, dont le stile a vieilli, mais qui sont encore d'un grand intérêt pour la solidité et la profondeur des pensées. Ils justifient l'idée qu'en avaient ses contemporains, qui le regardaient comme un mystique profond, comme un homme intérieur : les principaux sont : 1° *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes, également utiles aux directeurs et aux pénitens*, Paris, 1670, 2 vol. in-12. 2° Les *Secrets spirituels*, 1 vol. 3° *Les progrès spirituels*, Paris, 1675, in-12. 4° Les *Conférences spirituelles*, 1683, 2 vol. in-12. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions et ont été recueillis en un vol. in-folio. On en a cité quelques passages qui sembleraient tendre au *quiétisme ;* mais il faut remarquer que ce sont des propositions éparses çà et là, qui ne font pas un corps de doctrine, et que d'ailleurs il écrivait avant la condamnation de Molinos.

* GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes en 1783, fit sa première éducation chez les jésuites, chez lesquels il se proposait de rester. Il professa même pendant quelque tems au collége des Irlandais à Bordeaux ; mais il quitta cette carrière, vint à Paris, fut élève d'Antoine Petit, et ne tarda pas à être nommé docteur régent. Ses talens et son zèle lui méritèrent bientôt une grande réputation : il passait pour l'un des premiers médecins de Paris. A l'époque où Mesmer vint apporter sa doctrine singulière dans la capitale, il fit partie de la commission nommée par Louis XVI pour examiner le système du magnétisme animal. Les diverses expériences qu'il fit, contribuèrent à désenchanter le public, qui avait été saisi d'admiration pour cette nouveauté. Partisan de l'inoculation, et plus tard de la vaccine, il fut l'un des propagateurs les plus zélés de ces deux méthodes. En 1787, il était sur le point d'aller former un établissement sur les bords du fleuve Ohio ; mais il en fut empêché par des obstacles indépendans de sa volonté. Au commencement de la révolution, il publia une *Pétition des citoyens domiciliés de Paris* dans laquelle ils demandaient entre autres choses que la représentation du tiers-état fût au moins en nombre égal à celle des deux autres ordres privilégiés réunis. En général, ses principes étaient hardis : le parlement les regarda comme répréhensibles, et appela l'auteur à sa barre. Il n'en résulta rien de fâcheux pour Guillotin : si même il avait l'âme assez petite pour faire quelques cas des applaudissemens de la tourbe, il eut la satisfaction de se voir porter en triomphe. Il avait aussi publié le 27 décembre 1788 : *Résultat du Conseil d'Etat du Roi et très humble adresse de remercîmens, présentés au roi par les six corps de la ville*

de Paris. Ces trois ouvrages formèrent une brochure de 35 pages in-8. Ce sont les premiers pamphlets que l'on remarqua au commencement de la révolution. Nommé par le tiers-état électeur de Paris, puis secrétaire de l'assemblée électorale, il fut élu député aux Etats-généraux. Guillotin s'y conduisit avec modération ; cependant il suivit le torrent révolutionnaire. Si d'un côté on le vit placé à la tête de la commission nommée pour rechercher ce qui tenait à l'état sanitaire de l'assemblée, dont les séances avaient lieu dans un local trop peu vaste pour la réunion d'un si grand nombre de membres ; si pendant les années 1790 et 1791 il présida la commission chargée de proposer la meilleure organisation des écoles de médecine, de chirurgie et de pharmacie, et s'il doit être considéré comme le fondateur de l'Ecole de médecine de Paris, d'un autre côté il prit part à la déclaration *des droits de l'homme* et à la constitution qui la suivit. Lorsque l'Assemblée nationale s'occupa d'un code criminel, Guillotin proposa le 1er décembre 1789 six articles dont l'objet principal était d'infliger les mêmes peines aux coupables, quels que fussent leur rang et leur état, et de faire établir que le plus grand châtiment serait la décollation. Ce fut dans des vues d'humanité qu'il indiqua comme instrument du supplice une machine déjà connue dans d'autres parties de l'Europe, et que l'Assemblée constituante adopta le 3 juin 1791. Du nom de son auteur on l'appela *guillotine*. Comme M. Louis, secrétaire de l'académie des Sciences, avait apporté à l'instrument primitif quelques modifications, par exemple l'inclinaison du couteau, on lui avait déjà donné le nom de *petite Louison ;* mais celui de guillotine a prévalu. Les puissans de l'époque voulurent, comme dans les sciences naturelles, ne pas priver l'auteur de la gloire d'avoir fourni à la révolution les moyens d'expédier ses victimes. Ce fut contre son gré que l'on accrédita cette dénomination, et ce ne fut pas pour lui une peine d'un jour que de voir son nom devenu celui d'un instrument qui dans une seule année donna la mort dans Paris à plus de 4,000 victimes. La guillotine fut placée pour la première fois sur la place Louis XV : elle fut transportée ensuite à la Bastille, et enfin à la barrière du Trône. Elle devint un article de mode pour parure : on en portait en or aux doigts ou aux oreilles, et il arriva chez plus d'un homme du jour qu'elle devint un meuble de table, et toutes les volailles qui étaient servies n'étaient découpées qu'après avoir subi la décollation aux applaudissemens de tous les convives. La révolution ne fut pas satisfaite de cette machine expéditive, on présenta un instrument à neuf tranchans ; mais il ne réussit pas : l'expérience en fut faite à Bicêtre. Nous avons dit que la guillotine était déja connue en Europe : elle l'était notamment en Italie sous le nom de *Mannaia*. On peut consulter à ce sujet les *Symbolic. quæstion.* d'Achile Bocchi, 1555, in-4, où cette machine est déjà gravée, les *Voyages du Père Labat en Italie* et la *Gazette nationale ou Moniteur* N° 82, an 1792, page 337. Guillotin faillit devenir l'une des victimes de cette sanglante époque ; enfermé sous le régime de la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Dès lors il vécut ignoré, s'occupant exclusivement de médecine pratique, et ne recevant d'aucun gouvernement la moindre distinction. Il est mort le 26 mai 1814, à l'âge de 76 ans. Son ami M. Bourru a fait son éloge funèbre, qui a été publié à Paris, 1814, in-4.

* GUILLOU (Réné-Marie), chanoine honoraire, ancien curé de Martigné-Fer-Chaud, naquit le 15 mai 1747 à Château-Giron près de Rennes, fit la plus grande partie de ses études sous les jésuites, entra au séminaire de Rennes, alors dirigé par les Eudistes, et fut ordonné prêtre en 1771. Nommé successivement vicaire dans une campagne, puis à Rennes dans l'église de St.-Germain et enfin recteur de Martigné, l'une des paroisses les plus importantes et les plus riches du diocèse, il n'avait pas 30 ans lorsqu'il fut pourvu de ce bénéfice. En 1789 il fut élu député aux Etats-généraux par le clergé du diocèse ; mais quand cette assemblée eut décidé qu'elle était Constituante, lors-

qu'il vit quelle direction prenaient les affaires publiques', il se retira avec beaucoup d'autres députés et retourna dans sa paroisse. D'après une pareille conduite, il est à peine nécessaire de dire qu'il refusa le serment. Il ne sortit de sa paroisse que lorsqu'il en fut chassé par la force. Quelque temps auparavant on lui avait proposé l'archevêché constitutionnel de Rennes, et il avait repoussé avec indignation une proposition semblable. Retiré à Rennes, puis à Paris, il se vit contraint de passer à l'étranger. Il était d'abord allé à Londres; mais la mauvaise santé de son frère qui depuis long-temps était son compagnon inséparable et avait été son vicaire quoique son aîné, l'obligea à se rendre en Allemagne. Il passa un an chez le curé de Quéquen près de Clèves, puis il se rendit dans un couvent de chartreux en Westphalie. A l'approche des armées françaises, il se réfugia pour le même motif à Berlin, et ensuite en Pologne. Dans ce dernier pays il soignait l'éducation des enfans d'un seigneur près de Posen, et son frère remplissait les mêmes fonctions dans un château voisin. Ces deux vénérables ecclésiastiques revinrent en France de bonne heure, se rendirent à Martigné, et y restèrent jusqu'en 1821, toujours occupés de faire le bien, et édifiant leurs paroissiens par une si belle union et par l'exercice de toutes les vertus. Les deux abbés Guillou vinrent à Rennes, et l'aîné y mourut il y a neuf ans: le cadet qui est l'objet particulier de cet article, arriva jusquà l'âge de 85 ans sans avoir la plus légère infirmité. Il est mort après 12 jours d'une fièvre extrêmement violente le 13 février 1832. Ses derniers momens ont été dignes d'une vie aussi chrétienne: Après avoir reçu les sacremens de la mort, il ne cessa de prier et récita peu de temps avant d'expirer le *Memorare* tout entier.

GUIEMNIUS. *Voyez* Moya.

GUIMOND ou Guitmond, bénédictin, évêque d'Averse en 1080, était de Normandie. On lui doit un *Traité de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1561, in-8. Trithème et Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir et de sa piété. Il mourut en 1084, dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut agrégé au collége des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUIMOND. *Voyez* Guymont.

GUINTIER ou Gonthier (Jean), né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les nouvelles erreurs, il y professa le grec qu'il avait déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancréas* au corps glanduleux attaché au péritoine; qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités* latins *sur la peste*, in-8, *sur les femmes grosses et les enfans*, in-8, etc. Les traductions et les autres ouvrages de Guintier auraient été lus davantage, sans la dureté de son stile, et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION. *Voyez* Guyon.

* GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), littérateur, né à Alais en 1745, de parens protestans, manifesta dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les sciences, les lettres et la poésie. Devenu lecteur de Madame, il ne s'attacha point à la cour malgré les bienfaits qu'il en avait reçus. En 1790 il fut nommé par la ville d'Alais membre de l'Assemblée constituante, devint l'ami de Condorcet, de La Rochefoucault, de M.-J. Chénier et surtout de Mirabeau, qui l'aida souvent de sa plume. Il fut successivement secrétaire en chef de la mairie de Paris, secrétaire-général du ministère de la marine, puis des affaires étrangères sous le Directoire, et après le 18 brumaire préfet du département de la Côte-d'Or. Guiraudet mourut à Dijon le 5 février 1804. Il était membre de l'académie de cette ville, et de celle de Cassel. On a de lui plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, dont voici les principaux: 1° *Contes en*

vers, suivis d'une épître sur les bergeries, Amsterdam, 1780, in-12, sans nom d'auteur; 2° *Erreur des économistes sur l'impôt*, 1790, in-8; 3° *Examen rapide d'un mode d'organisation pour la garde nationale*, 1790, in-8; 3° *Explication de quelques mots importans de notre langue politique, pour servir à la théorie de nos lois*, 1792, in-8; 4° *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8: 6° *De la famille considérée comme élément des sociétés*, 1797, in-18; 7° *Discours sur Machiavel*, 8° *OEuvres de Machiavel, traduction nouvelle*, 1799, 9 vol. in-8. Cette édition est incomplète et peu estimée; on n'y trouve ni les contes, ni les pièces de théâtre de cet auteur italien. 10° *Doctrine sur l'impôt*, lue à l'Institut national, 1800, in-8; 10° *Mémoire sur les forges du département de la Côte-d'Or*; 1802, in-8.

GUISARD (Pierre) naquit en 1700 à La Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Le fils embrassa la profession de son père; mais il abandonna le calvinisme pour la religion catholique. Il vint à Paris, en 1742, et il s'y fit estimer; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissemens. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des personnes de l'art: 1° *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies*, réimprimée pour la troisième fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée, pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. 2° *Essai sur les maladies vénériennes*, in-8, Avignon, sous le titre de La Haie, en 1741. L'auteur proscrit les méthodes violentes, et en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD ou GUISCHARD (Robert), fondateur du royaume de Naples, né vers l'an 1015, était normand, et fils de Tancrède de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses 3 aînés (Guillaume-*Bras-de-fer*, Dragon et Humphroy) en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou aventuriers ayant réussi, appelèrent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère Roger, et fit la conquête de cette île sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageaient alors avec eux. Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa et leur prit Salerne. Ils se réfugièrent dans la Campagne de Rome, et se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppresseur qui s'empara de tout le Béneventin, que l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, avait donné au saint-Siége. Robert travailla à se réconcilier avec le pontife, et y réussit; il lui restitua Bénévent, et lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remontent l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siége; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief et en se reconnaissant vassal du pape (*voyez* CHARLES DE FRANCE). Robert maria sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'était en ce temps-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avait été chassé du trône par Nicéphore, surnommé Botoniate; et Constantin, gendre de Robert, avait été fait eunuque: enfin, Alexis Comnène avait pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avançait vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur grec, il prit un moine dans un couvent, et l'engagea à se dire Michel déposé par Nicéphore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés

par les promesses et par les présens d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, et si Alexis eût temporisé, il aurait péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avait porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et quelques échecs, il mourut en 1085, à 80 ans. Guiscard avait de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifiait tout. *L'histoire de Guiscard* a été écrite par Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra.

GUISCHARD (Antoine de, plus connu sous le nom d'Abbé de). *Voyez* BOURLIE.

GUISCHARD (Charles-Théophile), né d'une famille de réfugiés français à Magdebourg en 1724, fut colonel au service du roi de Prusse. Il maniait également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire était *Quintus Icilius*, avait servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la dernière main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, dont la dernière édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8, ou 2 vol. in-4. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur. Il mourut à Berlin le 25 mai 1775.

GUISE (Claude DE LORRAINE, duc de), chef de la maison de Guise, était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Il naquit le 20 octobre 1496 : après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine, son frère, cimentèrent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il laissa sept fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse. — De ses sept fils, l'un fut : 1° François (*voyez* FRANÇOIS DE LORRAINE). 2° Charles, cardinal (*voyez* CHARLES DE LORRAINE, archevêque de Reims). 3° Claude, duc d'Aumale (*voyez* AUMALE). 4° Louis, cardinal, archevêque de Sens, né en 1522, mort en 1578. 5° Pierre, mort jeune. 6° François, grand-prieur et général des galères, mort en 1563. 7° René, marquis d'Elbœuf (*voyez* ELBOEUF).

GUISE (François de Lorraine duc de). *Voyez* FRANÇOIS.

GUISE (Charles). *V.* CHARLES (après les ducs de Lorraine).

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc de), fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, roi de France, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierri, le fit surnommer *le Balafré*; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui promettait. Il se mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les protestans. Ce fut le commencement de l'association appelée la *ligue*, projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défense de la religion*, *du roi et*

de la liberté de l'état. Le duc de Guise anime les catholiques, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois au faible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissait tous les priviléges des huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paraître à Paris ; le duc y vient malgré sa défense. De là la *journée des Barricades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des royalistes. Son autorité était si grande, que les corps de garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands voulait leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc ; mais cette paix fut un piége. L'ayant fait appeler au château de Blois, il posta des assassins qui se jetèrent sur lui et le percèrent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588 : il avait alors 38 ans. Le cardinal de Guise, Louis, son frère, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent Henri III exécrable aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venait de faire mourir étaient adorés, le duc surtout. Auprès de lui, tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, et surtout son grand attachement à la religion catholique, qui était dans le plus grand danger, et que le gros de la nation réclamait comme sa plus précieuse possession. (La mort du duc de Guise a fourni le sujet de plusieurs *tragédies* parmi lesquelles nous citerons celle des *États de Blois*, par M. Raynouard, 1814, in-8 ; celle qu'a donnée Himbert de Flegny sous le titre de *Mort de Henri de Guise*. On trouve dans la *Bibliothèque historique de France* tom. 2 et 4, la liste de 105 ouvrages publiés dans le temps pour la justification des Guises. Il laissa deux fils, Charles (*voyez* l'article suivant), et Louis, deuxième cardinal de cette maison.)

GUISE (Charles de Lorraine, duc de), fils aîné de Henri *le Balafré* (*voyez* l'article précédent), naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auraient élu roi, sans le duc de Mayenne son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquérait sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII ; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. Il laissa plusieurs enfans de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri. *Voyez* l'article suivant.

GUISE (Henri II de Lorraine, duc de), petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il aurait pu y vivre tranquille ; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire

revivre la fortune de ses ancêtres dont il avait le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu et la France. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se ligua contre elle. Les Napolitains, ayant pour chef le fameux Masaniello (*voy.* ce nom), s'étaient révoltés en 1647 contre Philippe IV, y étant excités par les intrigues du cardinal Mazarin, qui à tout prix cherchait à rendre la France maîtresse d'une province de la domination d'Espagne, pour la rendre ensuite en échange contre les Pays-Bas (*voyez* PHILIPPE IV). Au bout de dix jours, Masaniello fut abandonné par ses partisans, et mis à mort; le duc de Guise, qui, en attendant l'événement, se tenait à Rome, se porta aussitôt à Naples, fut nommé par les rebelles leur généralissime, et eut d'abord quelques succès; mais à son tour, il éprouva l'inconstance de la fortune, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola par des plaisirs bruyans et frivoles, du peu de succès de son entreprise. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de Condé était chef des Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes : *Voilà les héros de l'histoire et de la fable.* Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 vol. in-4, et in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étaient de son secrétaire Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les journalistes de Trévoux au volume de décembre 1703. Ils sont intitulés : *Mémoire de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples jusqu'à sa prison*, Paris, 1668, in-4, et 1681, in-22 : traduit en anglais, Londres, 1669, en allemand, Francfort, 1670; en italien, Cologne, 1673. On a aussi une *Relation de sa deuxième expédition à Naples*, imprimée dans le recueil historique de Cologne, 1666, in-12.

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de), était fils de François, duc de Guise, tué au siége d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frère, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. *Voyez* ci-dessus GUISE (Henri).

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de), avait les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois par ordre de Henri III, et comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg au siége de St.-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 22 juin 1621, n'étant que sous-diacre. Il avait eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, et il aurait voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa plusieurs enfans (entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avait eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688, un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avait épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, et elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. (Le Père André Chavineau,

minime, a publié : *La mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1723, in-12.) — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier était frère de François de Lorraine, duc de Guise, et fils de Claude de Lorraine (*V.* CHARLES, après les ducs de Lorraine). Le second était neveu de Henri de Lorraine, et fils de François, duc de Guise, tué au siége d'Orléans par Poltrot. (*Voy.* GUISE Louis, cardinal de.)

GUISE (Dom Claude de), né à Dijon vers 1540, fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de St.-Nicaise et ensuite de Cluni, et mourut en 1612. On ferait beaucoup de tort à ses vertus et à sa vie exemplaire, si on s'en rapportait à une satire grossière, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8. Ce libelle était très rare avant d'avoir été réimprimé dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à Gilbert Regnault, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avait voulu le déposer, à la sollicitation de D. Claude; mais il s'était fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUISE. *Voyez* GUYSE.

GUITMOND. *Voyez* GUIMOND.

GUITON (Jean) se signala à La Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea en 1627 ce boulevard du calvinisme. Les Rochelois élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine et leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, il prit un poignard, et dit en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, puisque vous » le voulez, à condition qu'il me sera » permis d'enfoncer ce poignard dans le » sein du premier qui parlera de se ren» dre. Je consens qu'on en use de même » envers moi, dès que je proposerai de » capituler; et je demande que ce poi» gnard demeure tout exprès sur la table » de la chambre où nous nous assemblons » dans la maison de ville. » Son fanatisme arrêta long-temps les succès des assiégeans, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITTONE D'AREZZO, un des premiers poètes italiens, né en Toscane, florissait vers 1250. On trouve ses *poésies* dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, Florence, 1527, in-8. Il se distingua d'abord comme guerrier contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens : dans cette dernière expedition, il fut nommé *Condotière* ou général, par la république florentine. Ayant reçu plusieurs blessures, il se consacra à la piété, entra en 1267 dans l'ordre à la fois monastique et militaire des frères *Gaudenti*, d'où il lui vint le nom de *Fra Guittone*. Il fonda à Florence le *Monastère des Anges*, pour l'ordre des camaldules, et mourut en 1294. Fra Guittone peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue *toscane*; il était né trente-cinq ans avant le Dante, et quatre-vingts ans avant Boccace. Il a laissé 40 *canzoni* et plus de 100 sonnets.

* GUIZOT (Elisabeth-Charlotte-Pauline de MEULAN, épouse), l'une des femmes les plus remarquables par leurs talens, née le 2 novembre 1777, descendait d'une famille distinguée, et d'un père qui avait occupé dans les finances une place importante : sa mère Anne de St.-Chamont, femme spirituelle, avait pris un soin particulier de son éducation. Mlle de Meulan perdit à la révolution et son père (1790) et sa fortune. Sa jeunesse continua donc à l'école du malheur, et elle dut aux calamités publiques dont elle fut le témoin, le développement de ses facultés, et selon elle-même, celui de son esprit. Pendant long-temps elle avait pris l'habitude de déposer sur le papier ses réflexions et ses souvenirs. Encouragée par les conseils d'amis éclairés, elle se hasarda à écrire pour le public : consultant moins son goût que la nécessité, elle publia un roman qui eut dans le temps plus de succès qu'il n'a laissé de souvenirs : il a pour titre les *Contradictions*, Paris, 1799, in-12 : son second ou-

vrage fut la *Chapelle d'Ayton*, 5 vol. in-12 ; 2e édition, 4 vol. in-12. C'était un roman qu'elle traduisait de l'anglais ; mais en le traduisant elle le trouva si faible, qu'elle forma le projet de le refaire : elle réussit à en composer un livre attachant. En même temps elle travaillait dans le *Publiciste*, feuille indépendante dirigée par Suart depuis 1797. On peut assurer que ses articles qui roulaient tous sur les théâtres, les livres et les mœurs ont beaucoup contribué au succès de ce journal : quelques-uns d'entr'eux ont été recueillis sous le titre d'*Essais de littérature et de morale* : un recueil plus complet ne ferait qu'ajouter encore à la réputation de cette femme d'esprit. Ses articles étaient signés d'un P. C'est ainsi qu'avec sa plume elle soutint jusqu'en 1812 sa mère et sa sœur. Vers 1807 des chagrins domestiques altérèrent sa santé, et l'obligèrent de renoncer au travail. Son travail était cependant l'unique ressource de sa famille : elle s'inquiétait d'une situation qui pouvait s'aggraver tous les jours, lorsqu'elle reçut une lettre d'une inconnue qui lui proposa d'écrire pour elle dans le publiciste : touchée de cette proposition, elle ne crut pas devoir cependant l'accepter, et ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'elle donna son consentement. Dès lors elle reçut tous les jours sur les matières qu'elle avait l'habitude de traiter des articles qui pouvaient être placés impunément à côté des siens. L'auteur gardait toujours l'anonyme : on formait mille conjectures, on faisait de toutes parts des recherches, on n'arrivait pas même à un soupçon. Mlle de Meulan ordonna à son mystérieux correspondant de se nommer. C'était M. Guizot, qui n'avait que 20 ans, et qui préludait alors par des études sérieuses aux travaux qui ont depuis fait sa réputation, et contribué à la haute position sociale qu'il occupe. M. Guizot devint l'époux de Mlle de Meulan, et le mariage se fit en 1812. Bientôt après, M. Guizot entreprit la publication d'un recueil périodique sous le titre d'*Annales de l'éducation* : Mme Guizot enrichit ce recueil de nombreux articles, parmi lesquels on doit remarquer le *Journal d'une mère*. Elle publia aussi à la même époque deux vol. de *Contes* intitulés les *Enfans*, Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; 2e édition, 1827. Elle réussit dans cette sorte de composition plus difficile que brillante, et sut réunir dans ses récits comme dans ses réflexions un ton naïf sans puérilité, un stile spirituel sans recherche, et une morale élevée quoique familière. L'entrée de son mari aux affaires en 1814, lui sembla devoir être l'époque d'un repos nécessaire à sa tranquillité ; car le travail la fatiguait et nuisait même à sa santé. Elle ne fit rien pour le public jusqu'en 1820, époque où M. Guizot cessa d'être employé par le gouvernement. Alors le travail devint une honorable nécessité. Elle avait un enfant dont l'avenir devait être assuré, ou du moins dont elle devait soigner l'éducation. Dès 1821, elle publia *l'Ecolier* ou *Raoul et Victor*, Paris, 4 vol. in-12 ; 2e édition 1827, roman d'éducation que l'académie française a couronné comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs. On y trouve une morale prise dans la nature et dans la raison, et présentée dans une action intéressante, soit par le récit, soit par des caractères naturels et variés : mais plusieurs mères auraient voulu que certains épisodes peu faits pour l'enfance en eussent été retranchés. En 1823 elle donna de nouveaux *Contes*, 2 vol. in-12 ; 2e édition, 1824, qui ont le même mérite que ses autres ouvrages, et qui peut-être l'emportent encore sur ceux qu'elle publia d'abord : il y règne en effet une fiction plus agréable et plus naturelle : nous citerons surtout *Nadir* qui est le chef-d'œuvre de Mme Guizot. Toutes ces publications avaient pour but de développer des principes d'éducation : ce n'étaient en quelque sorte que des fragmens d'un grand système : ce fut en 1826 que Mme Guizot donna l'ensemble de ses idées sur cet important objet, dans les *Lettres de famille sur l'éducation domestique* ; Paris, 1826, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage qui fut pour elle le chant du cygne, elle a traité toutes les grandes questions de philosophie morale,

et a cherché à les faire passer dans la raison des enfans par des exemples, des détails et des digressions ingénieuses. Ses principes sont sévères; ils ne sont point appuyés sur de vaines conventions ou sur de fausses convenances; rien n'y flatte les caprices de la faiblesse ou de l'imagination; rien n'y ressent l'influence de cette indulgence sentimentale que l'on rencontre si souvent dans les romans de morale. Ce livre fut également couronné par l'académie française, mais après la mort de l'auteur qui eut lieu le 1er août 1827. Les autres ouvrages de Mme Guizot sont: *Conseils de morale*, ou *Essais sur l'homme*, *les mœurs*, *les caractères*, *le monde*, *les femmes*, *l'éducation*, etc., Paris, 1828, 2 vol. in-8, publiés après la mort de Mme Guizot, et où l'on trouve en tête une notice très étendue sur sa vie, écrite par M. Charles de Rémuzat le 12 juin 1828; une *Famille*, *suivie de nouveaux contes moraux*, ouvrage posthume, à l'usage de la jeunesse, précédé d'une préface par M. Guizot, 2 vol. in-12, fig., 1828. On y trouve le tableau le plus animé et le plus doux de la vie domestique. Ce nouvel ouvrage nous a paru digne de ses autres contes. Mme Guizot a fourni des articles signés P. aux *Mélanges de Suart*, et signé E. H. aux *Archives littéraires de l'Europe*, Paris, 1804-1808, 17 vol. in-8. Mme Guizot a encore coopéré aux *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, publiées par MM. Royer-Collard et Guizot, Paris, 1817, 5 vol in-8. Ses derniers momens méritent d'être connus. Après avoir fait à sa famille de tendres et tranquilles adieux, elle pria son mari de lui faire quelque lecture; il lui lut une lettre de Fénélon pour une personne malade: il commença ensuite le Sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme: au milieu de ce sermon elle expira. Elle avait demandé à être enterrée selon le rit protestant, quoiqu'elle fût catholique. Disons toutefois que ses mœurs aimables et douces la firent chérir de tous ceux qui l'entouraient. On éprouve un véritable plaisir à la lecture de ses ouvrages : seulement on aurait voulu que dans un siècle dont le caractère principal est sans contredit l'indifférence en matière religieuse, elle eût adressé les préceptes de la morale moins à la raison qu'au cœur, et qu'elle eût invoqué plus souvent ce *sentiment religieux* dont nous sentons tous l'existence en nous-mêmes, mais que nous étouffons sous la foule d'idées mondaines et de sentimens terrestres dont nous sommes assiégés.

*GULDENSTAEDT (Jean-Antoine), médecin et naturaliste russe, né à Riga le 26 avril 1745, fut appelé à St.-Pétersbourg, pour faire partie de l'expédition savante, ordonnée par Catherine II. Il partit en 1768 et ne revint que le 2 mars 1775, après avoir parcouru le Nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase, et fait partout de riches découvertes en objets d'histoire naturelle. Les langues des peuplades de la Tartarie et de la Géorgie lui étaient connues. Il fut nommé professeur d'histoire naturelle et président de la société économique de St.-Pétersbourg. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans son voyage, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui régnait alors dans cette ville, et dont il venait de guérir sept malades. Il y succomba le 23 mars 1780. On a de lui plusieurs *mémoires* en latin sur l'histoire naturelle et la botanique, insérés dans les *Mémoires de l'académie de St.-Pétersbourg*; et un *Mémoire* en français *sur les produits de la Russie*, *propres à tenir la balance du commerce toujours favorable*, 1777, in-4. Ce mémoire a été traduit en allemand et en russe. On a publié après la mort de Guldenstaedt, ses *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase*, écrits en allemand, St.-Pétersbourg, 1787-91, 2 vol. in-4. Cette relation est très intéressante, surtout le premier volume, qui contient la description du Caucase; mais malheureusement il s'y est glissé beaucoup de fautes. M. Jul. de Klaproth, qui a eu l'occasion de consulter le manuscrit original de l'auteur, a publié en français une partie de ce voyage sous ce titre : *Voyage en Géorgie et en Imirette*, *par Guldenstaedt*, *revu et cor-*

rigé d'après ses papiers, Berlin, 1815, in-8. C'est un service signalé qu'il a rendu à la géographie. Il annonce qu'il donnera aussi la *Description du Caucase*, de Guldenstaedt.

GUNDLING (Nicolas-Jérôme) naquit près de Nuremberg en 1671, d'un ministre, auteur d'une *Dissertation sur le concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique, où il y a du savoir, des choses solides et bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses et vaines. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Nouveaux entretiens*, in-8 ; 2° *Projet d'un cours d'histoire littéraire*; 3° *Historia philosophiæ moralis*, in-8 ; 4° *Otia*, ou *Recueil de discours sur divers sujets de physique, de morale, de politique et d'histoire*, 3 vol. in-8, 1706, 1707. 5° *De jure oppignorati territorii*, in-4 ; 6° *Status naturalis Hobbesii, in corpore juris civilis defensus et defendendus*, in-4 ; 7° *De statu reipublicæ Germanicæ sub Conrado I*, in-4. Ludwig a réfuté cet ouvrage ; 8° *Gundlingiana*, en allemand ; 9° *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4 ; 10° *Via ad veritatem*, ou *Cours de philosophie*, 3 vol. in-8. 11° *Mémoire historique sur le comté de Neuchâtel*. La modestie et la modération de Gundling n'égalaient pas son érudition ; il était caustique, tranchant et très décisif dans des matières douteuses, et même dans celles où il avait certainement tort.

* GUNNERUS (Jean-Ernest), évêque de Drontheim, très versé dans les langues orientales et l'histoire naturelle, né le 16 février 1718, à Christiania, mort le 23 septembre 1773, à Christiansund, en visitant son diocèse qu'il parcourait régulièrement toutes les années, et où il répandait les lumières, les consolations et les bonnes œuvres. C'est lui qui a fondé la société royale des sciences de Norwége, dont il était un des membres les plus actifs. Il cultiva avec soin la science de l'histoire naturelle. Il a laissé 1° *Flora Norwegica*, 1766-72, 2 part. in-fol. Il y décrit indistinctement, comme elles se sont présentées dans ses recherches, plus de 1,100 plantes : à part le manque d'ordre, ce livre est très bien fait. 2° Plusieurs *Discours et Mémoires*, en danois, dans les transactions de la société de Norwége. 3° Des *Sermons*, en danois. 4° Des ouvrages théologiques et philosophiques, en latin. (Linnée a donné le nom de *Gunnera* à l'une des plantes de son système végétal.)

GUNTHER ou GUNTER (Edmond), savant anglais, né en 1581, dans le comté d'Héresford, fut un excellent ingénieur et mathématicien : il professa en 1619 l'astronomie au collége de Gresham et y mourut en 1626, avec une grande réputation, que ses leçons et ses écrits lui avaient acquise. On lui doit l'invention de plusieurs instrumens géométriques qui sont encore aujourd'hui en usage, tels que le *secteur*, à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; *l'échelle*, dite de *Gunter* ou règle logarithmique adoptée généralement pour simplifier les opérations du calcul. On a de lui : *Canon triangulorum seu tabula tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8, etc. Les *œuvres* de Gunther contenant les observations astronomiques et la description de ses découvertes ont été plusieurs fois réimprimées : la 5e édition donnée par Leybourn en 1673, in-4, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER, poète allemand, né en 1695, à Striegau, en Basse-Silésie, eut des talens qui firent son malheur. Un poète jaloux mêla dans la boisson de Gunther des drogues qui l'enivrèrent, au moment qu'on devait le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer qu'il en mourut, le 15 mars 1723, à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de *poésies*, dans lesquels on remarque du génie naturel et des grâces, mais peu de correction. On cite surtout son *ode* sur

la victoire que le prince Eugène remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau. Ses poésies n'ont été imprimées qu'après sa mort, sous ce titre : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J. C. Gunther de Silésie*, Breslaw, 1723, 6e édition, 1764, in-8.

* GUNTHER (Jean-Arnold), sénateur de Hambourg, né dans cette ville en 1755, a publié des *Recherches sur l'usure, sur les lois qui s'y opposent et sur les moyens de la réprimer sans le secours des lois pénales* ; plusieurs *Traités scientifiques*, insérés dans la *Gazette littéraire d'Iéna*, et dans d'autres *recueils* de l'Allemagne; plusieurs ouvrages estimés *sur l'économie politique*. Indépendamment de ces différentes productions, il en a laissé d'autres en manuscrits. Toute sa vie fut consacrée au bien public : sa fortune ainsi que ses talens avaient reçu la même destination. Ainsi la société patriotique de Hambourg a reçu de sa munificence sa bibliothèque qui était composée de plus de 8,000 vol. Ce généreux ami de l'humanité est mort en 1805 emportant les regrets d'une immense population qu'il avait comblée de bienfaits.

GUNTHERUS. *Voyez* GONTHIER.

* GUNZ (Juste-Godefroi), médecin saxon, le plus habile anatomiste de son temps, naquit à Kœnigstein en 1714, fut professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsick, et a laissé un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il a éclairé plusieurs points d'anatomie descriptive et pathologique, et quelques parties de la chirurgie et de la médecine, principalement celles qui se rapportent à l'opération de la taille, aux hernies, aux vaisseaux lymphatiques, aux abcès des sinus maxillaires, etc. Nous citerons seulement 1° *de Derivatione puris ex pectore in bronchiis*, 1738, in-4; 2° *de calculum curandi viis*, 1740, in-8; 3° *Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus*, 1744, in-4; 4° *Observationes ad ozœnam maxillarem ac dentium ulcus*, 1753, in-4. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et un cabinet d'anatomie contenant plus de 2,000 pièces réunies par ses soins, dont on a publié la description. Gunz est mort à Dresde en 1754 : il était membre associé de l'académie des Sciences de Paris, et premier médecin de l'électeur de Saxe. Son éloge se trouve dans les *Opuscula oratoria* de J. A. Ernesti.

GUNZEL (Jean), né à Commotau en Bohême, entra chez les jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal et de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année. On a de lui deux relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savans que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile : *Description de l'auteur à Bahia, et des nations sauvages vers lesquelles il est envoyé*, 1694; *Notices touchant sa mission au Brésil et les mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations l'appellent quelquefois *Guinzol.*

* GURLITT (Jean-Geoffroi), théologien distingué par sa science, et grand orientaliste, naquit à Leipsick le 13 mars 1754, et a publié : 1° *Oratio de usu librorum sacrorum* ; 2° une *Histoire de la philosophie* ; 3° une *Traduction de Pindare* avec des notes nombreuses ; 4° un *Traité sur Ossian* et plusieurs autres ouvrages. Il est mort à Hambourg le 14 juillet 1827.

GURTLER (Nicolas), théologien protestant, naquit à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Lexicon linguæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ*, 1702; 2° *Historia Templariorum*, 1702, in-4; 3° *Origines mundi*, in-4, 1708 : ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines et d'idées ridicules sur la mythologie ; 4° *Institutiones theologicæ*, 1721, in-4, etc. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestans.

* GUSMAO (Barthélemy de), jésuite portugais, premier inventeur des aéros-

tats, naquit à Lisbonne, en 1677. Il entra fort jeune chez les Pères de la compagnie de Jésus, fit ses études avec succès, et se livra particulièrement aux sciences physiques. Ayant été envoyé par ses supérieurs à Rio-Janeiro, il y obtint une chaire de philosophie, qu'il occupa pendant quinze années. Le Père Gusmao, doué d'une imagination vive et pénétrante, était propre aux découvertes, ou, pour mieux dire, à rectifier celles que l'on doit le plus souvent au hasard. On dit que, s'étant mis un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin du monastère, il vit un corps sphérique, léger et concave, s'élever et flotter dans les airs; c'était peut-être une coquille d'œuf, ou une écorce très sèche de citron, ou de fine orange, que l'air, moins léger que la matière, soulevait du sol. Cette découverte le frappa, et désirant d'en tirer parti, il s'aperçut qu'il ne pourrait parvenir à son but qu'en fabriquant une machine concave, qui présentât à l'atmosphère une assez grande surface avec le poids le plus léger. Plusieurs essais le conduisirent enfin à construire un ballon de toile, un peu ouvert circulairement dans sa partie inférieure, au dessous duquel il mit un petit brasier flamboyant. Son expérience ayant réussi, il voulut que les religieux de son couvent fussent témoins de la seconde, qui eut lieu dans le jardin. Elle obtint le même succès; alors le Père Gusmao choisit pour une nouvelle expérience un théâtre plus vaste. La nouvelle de sa découverte faisait le sujet des conversations de la ville de Lisbonne, lorsqu'il y arriva. Il obtint facilement de Jean V la permission de fabriquer un ballon aérostatique d'une grande dimension; il le fit lancer dans la place contiguë au palais du roi, qui assista à cette expérience avec sa famille, et au milieu d'une foule immense. Le courageux Gusmao monta sur la machine, qui était retenue par des cordes, et s'éleva dans les airs, au grand étonnement des spectateurs. Il était parvenu jusqu'à la hauteur de la corniche du faîte du palais, quand la négligence de ceux qui tenaient les cordes fit frapper fortement le ballon contre la corniche, où il se rompit. La machine commença alors à tomber, mais assez doucement, et de manière qu'il n'arriva aucun mal à l'aéronaute. Cette expérience eut lieu en 1720, et elle fit donner au Père Gusmao le surnom de *Voador* (homme volant). Ce succès l'encouragea, et il promit d'essayer de monter sur un ballon sans le secours des cordes. Il se flattait de pouvoir un jour donner une direction fixe à l'aérostat, afin que sa découverte devînt utile. Mais elle lui fit de puissans ennemis, qui, en calomniant et sa découverte et ses intentions, ameutèrent le peuple et ne cessèrent leurs poursuites que jusqu'à ce que le Père Gusmao fût traîné dans un cachot. Ce coup était dirigé contre lui par des ennemis secrets des jésuites. Ces religieux ne tardèrent pas à obtenir la liberté de leur collègue, qu'ils firent partir pour l'Espagne, où il mourut de chagrin en 1724. On trouve ces détails insérés dans le *Journal de Murcie*, et dans divers *Mémoires* du temps. Ils ont été reproduits ensuite par les *Notizie letterarie di Cremona*, 1784, n° 17; et par le *Journal des Savans*, en octobre 1784, qui dit que la machine du Père Gusmao avait la forme d'un oiseau avec sa queue et ses ailes; il ajoute encore que des savans anglais et français s'étant rendus à Lisbonne pour vérifier les faits, ils en recueillirent les détails d'un frère du Père Gusmao, religieux dans le couvent des carmes, et auquel le premier avait légué ses manuscrits sur l'art de construire des *machines volantes*. Nul doute que plusieurs physiciens, avant même le XVIIe siècle, avaient imaginé des moyens différens pour s'élever dans les airs; mais c'est le Père Gusmao qui réalisa ces projets, auquel on doit la première expérience du ballon aérostatique, que Montgolfier a renouvelée soixante-quatre ans après. — Alexandre GUSMAO, autre jésuite portugais, né à Porto en 1704, et mort vers 1781, fut auteur de plusieurs ouvrages théologiques et d'un *Compendium perfectionis religiosæ, opus posthumum*, Lisbonne, 1783, in-fol., publié

par son confrère le Père Manuel de Azevedo.

GUSSANVILLAN ou GOUSSAINVILLE (Pierre), natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *OEuvres de saint Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-folio. C'était la meilleure avant celle des bénédictins de la congrégation de St.-Maur, donnée en 1705, 4 vol.

* GUSTA (François), jésuite, naquit à Barcelone le 7 janvier 1744, et entra dans la compagnie, dans la province d'Aragon, à l'âge de quinze ans (1759). Il occupa plusieurs chaires dans les couvens de son ordre en Espagne, et lors de sa suppression il passa en Italie, demeura long-temps à Naples, et se rendit ensuite à Palerme, où il enseignait la théologie en 1814. Il écrivait avec pureté et élégance l'italien, et a laissé les ouvrages suivans, tous en cette langue : 1° *Sur les catéchismes modernes; Essai critique et théologique*, Foligno, 1793, deuxième édition. Cet essai, qui mérita l'approbation du pape Pie VI, combat particulièrement le catéchisme des jansénistes. 2° *Mémoires historiques sur l'arrivée à Ferrare du Pontife Pie VI, à son retour de Vienne*, Ferrare, 1782, in-8; 3° *Etat malheureux de la Calabre et de Messine après le tremblement de terre, au mois de février* 1783, Florence, 1783, in-8; 4° *Doutes critiques et théologiques sur le baptême supposé du juif Bianchini*, Bologne, 1786, in-4; 5° *Réforme de l'Alkoran de Séich Mansur*, Florence, 1787, in-12; 6° *Courte Réfutation du parallèle du livre intitulé* : *J.-C. sous l'anathème*, Ferrare, 1782, in-8; 7° *Testament politique de Voltaire*, traduit du français, Florence, 1783; 8° *Vie du marquis de Pombal*, Yverdun, 1782, 4 vol. in-4 : cet ouvrage, très estimé, a été traduit en français et en allemand; 9° *Courte Instruction à un théologien, pour savoir si le probabilisme a été condamné*, Florence, 1782, in-8; 10° *Voyages entrepris par des papes*, Florence, 1782, in-8. L'auteur y a inséré le *Voyage de Pie VI à Vienne*. 11° *Vie de Constantin le Grand*, Foligno, 1786, Venise, 1790; 12° *Essai critique sur les Croisades..., et si elles peuvent avoir lieu actuellement contre la France* : cet ouvrage, sans nom d'auteur, de lieu ni d'année, doit cependant avoir paru au commencement de 1793, et après la mort de Louis XVI; 13° *Des Erreurs de Pierre Tamburini*, dans ses leçons de *Morale chrétienne*, Foligno, 1791; 14° *Mémoires sur la révolution française, soit politique, soit ecclésiastique, et de la part qu'y ont eue les jansénistes*, Assise, 1793, in-8. Le même ouvrage fut reproduit corrigé et augmenté sous le titre de, 15° *L'Influence des jansénistes sur la révolution française*, Ferrare, 1794, in-8; 16° *Défense du catéchisme du cardinal Bellarmin*, Ferrare, 1787, 1789, in-8; 17° *De la Conduite de l'Eglise catholique dans l'élection de son chef visible, le pontife romain* (Pie VII), Venise, 1799, in-8; 18° *L'Esprit du XVIIIe siècle*, etc., Ferrare, 1792, in-8; ouvrage excellent et parfaitement écrit; 19° *Réponse à la question sur le jugement qu'on doit porter sur les personnes qui, en des pays catholiques, prennent la défense du serment exigé* (des prêtres) *par l'Assemblée nationale de France*, Ferrare, 1793; 20° l'ancien projet de *Bourg-Fontaine*, continué et accompli par les jansénistes modernes; nouvelle édition, corrigée et augmentée, Venise, 1800, in-8; 21° *Souvenirs politiques, religieux et affectueux, d'un père de famille à son fils, à la fin du XVIIIe siècle*, Venise, 1800, in-8; 22° *Réponse d'un curé aux réflexions démocratiques du docteur Jean Tumiati*, Venise, 1799, in-8; 23° *De succi imperii sub Gustavo III mutatione Commentarius*, Palerme, 1790. Il avait fait une magnifique édition de cet ouvrage, qu'il dédiait à Gustave, roi de Suède, mais ce monarque fut assassiné au moment où l'ouvrage allait paraître. 24° *De vita et scriptis Joann. Andreæ Barotti Commentarius*, Macerata, 1779, in-8. Ce savant jésuite est mort à Palerme, en

1816, à l'âge de 72 ans. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dignes d'être mis au jour, tels que les suivans : *Sur l'église russe*; des *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique*, une *Notice des jésuites* qui, après l'abolition de leur ordre, ont publié des ouvrages. Cette notice tomba dans les mains d'un illustre confrère du Père Gusta, le Père Andrès, qui l'a communiquée à l'auteur du *Supplément* à la biographie des écrivains jésuites, imprimée à Rome en 1814.

GUSTAVE I, roi de Suède, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, était fils d'Eric Johan de Wasa, duc de Gripsholm. Il naquit en 1490 au château de Ludholm. Christiern II, roi de Danemark, s'étant emparé de la Suède en 1512, fit enfermer Gustave dans les prisons de Copenhague. Gustave, parvint à se sauver; il erra long-temps dans les montagnes de la Dalécardie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, et établit le luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvemens que firent les Dalécarliens, en faveur de la religion catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire, aux états de Westeras, en 1544, et mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, surtout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la religion catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses et des hommes, par les succès d'une entreprise, n'en ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Bérault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravalait son âme au manége de la » feinte et de la fourberie, à de basses » chicanes, à des oppressions manifestes, » à des manœuvres indignes d'une pro» bité même vulgaire, etc. » Il s'était servi des paysans dalécarliens pour satisfaire ses vues ambitieuses, et il les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne religion. La considération que donna pour le moment à la Suède une révolution d'éclat, ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disait « qu'elle n'avait » pas plus d'égard pour ce monarque, » que pour un roi de Suède ou de » Chypre. » L'*Histoire de Gustave* a été publiée en allemand, par le capitaine Archenholtz, Tubingen, 1801, 2 vol. in-8, et traduite en français par M. Gérard de Propiac, 1803, 2 vol. in-8. Cette traduction n'a obtenu aucun succès et ne le méritait guère. Le livre d'Archenholtz n'a d'autre but que de justifier Gustave-Wasa d'avoir renversé la religion catholique qui était celle de son pays, et d'y avoir introduit le luthéranisme. Son histoire est d'ailleurs écrite sans agrément comme sans profondeur. On n'y trouve ni cet esprit qui sait animer la narration, ni ce jugement qui sait éclairer les faits par des réflexions pleines de sens. L'ouvrage suédois sur le même sujet, par l'évêque Olaus Celsius, est bien préférable: mais ce que nous avons de mieux sur Gustave-Wasa, c'est l'*Histoire des révolutions de Suède*, par l'abbé de Vertot. Si on ne rencontre pas en lui l'historien profond, on y trouve au moins l'écrivain attachant et le grand peintre.

GUSTAVE-ADOLPHE ou GUSTAVE II, dit LE GRAND, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père Charles en 1611, après avoir été élevé d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemark, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette

guerre, il fit alliance avec les protestans d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques qui s'étaient joints à lui pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave et les protestans. Ceux-ci encouragés présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquait d'argent. *Mes armées*, leur répondit-il, *ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi*, *qui payera mes troupes*. Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen, et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitans, il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime était, que *pour se rendre maître des places*, *la clémence ne vaut pas moins que la force*.... Gustave parcourut en moins de deux ans et demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander; l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipsick le 17 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée; mais la discipline suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohème, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'archevêché de Mayence. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient pas connus ailleurs, et c'est la grande raison de ses succès. Tilli vaincu devant Leipsick, le fut encore au passage du Lech en 1632. Gustave entreprit le siége d'Ingolstad. Il va reconnaître une fortification qu'il veut faire attaquer: les canonniers de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siége. L'année suivante (18 novembre 1633) Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Walstein, autre général de l'empereur. La victoire fut longtemps disputée. Les Suédois la remportèrent; mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée, (quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnaître l'ennemi). Gustave paraissait avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les protestans accourir en foule au devant de lui avec de grandes démonstrations de joie et d'admiration, il dit « qu'il craignait bien que Dieu offensé de leurs » acclamations, ne leur apprît bientôt » que celui qu'ils révéraient comme un » dieu, n'était qu'un homme mortel. » Il disait ordinairement « qu'il n'y avait » point d'hommes plus heureux que ceux » qui mouraient en faisant leur métier; » il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui; mais il était tranquille en Suède, l'empereur ne songeait pas à lui, et il ne paraît pas que les sujets mécontens d'un empire étranger aient pu lui présenter des titres assez imposans, pour légitimer une agression hostile contre un monarque qui ne l'avait lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis, mais les maux infinis qu'il fit à la religion catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettait à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouïes qui se commettaient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces, mais surtout en Bavière. Ses amis lui reprochaient deux défauts, l'emportement et la témérité. Il se justifiait par deux maxi-

mes, moins vraies qu'il ne pensait. « Puisque je supporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent aussi excuser la promptitude et la vivacité de mon tempérament. » C'est ainsi qu'il répondait au premier reproche : voici comment il rejetait le second : « Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il porte, lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de se battre comme un simple soldat. » Gustave, qui donnait des soins très suivis aux exercices militaires, avait le même zèle pour tout ce qui intéressait sa religion. Il paraît qu'il était luthérien de bonne foi, et que son zèle pour cette secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux catholiques. Il composa lui-même des prières qu'on récitait tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avait coutume de dire que *les meilleurs chrétiens étaient les meilleurs soldats*. Sous sa tente, au milieu des armes, il donnait quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres sacrés, » dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice. *Voyez* FÉNÉLON (Gabriel). « Les personnes de mon rang ne sont responsables de leurs actions qu'à Dieu, et cette indépendance donne occasion à l'ennemi de notre salut de nous tendre des piéges dangereux, contre lesquels nous ne pouvons être assez sur nos gardes.... » On l'avertit que deux officiers allaient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur-le-champ celui qui survivrait à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier! On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avait besoin de sa vie. Une lettre trouvée dans les archives de Suède, explique de toute autre manière cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, et adressée par M. André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suède, à M. Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur : « Lorsque j'étais en Saxe, en 1686, je découvris par un heureux hasard les circonstances de la fin déplorable du roi Gustave-Adolphe. Ce prince était sorti, sans autre suite que celle d'un valet, pour aller à la découverte de l'ennemi. Un brouillard épais qu'il faisait ce jour-là, l'empêcha d'apercevoir un détachement de troupes autrichiennes, qui firent feu sur lui, et le blessèrent sans le tuer. Le valet qui aidait le roi à retourner à son camp, l'acheva d'un coup de pistolet, et s'empara d'une paire de lunettes, dont ce prince, qui avait la vue fort basse, se servait constamment. J'achetai ces lunettes du doyen de Naumbourg. Lors de mon séjour en Saxe, le meurtrier du roi était fort vieux et tirait vers sa fin. Les remords qu'une action aussi atroce devait naturellement lui occasioner, ne lui laissaient pas un moment de repos. Il envoya chercher le doyen dont je viens de parler, et lui fit l'aveu de son crime. J'ai appris ces détails de la bouche même du doyen, dont j'achetai les lunettes, que j'ai déposées dans les archives de Suède. » (Gustave avait écrit des *Mémoires* historiques que l'on conservait en manuscrit au palais de Stockholm, mais qui ont été consumés en partie dans l'incendie de cet édifice à la fin du 17ᵉ siècle : le reste a été publié avec des remarques par Benoît Bergius.) Puffendorf a écrit sa vie en latin, in-fol. Il a paru une nouvelle *Histoire* de Gustave-Adolphe, en français par Mauvinon, Amsterdam, 1764, in-4 ou 4 vol. in-12. (L'histoire de Gustave a été écrite en anglais par Harte, en suédois par Hallemberg. Le général Grimoard a publié les conquêtes de Gustave-Adolphe, 1782, onze livraisons in-fol.) Gustave laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à

l'âge de cinq ans. *Voyez* CHRISTINE.

*GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm le 24 janvier 1746. Il reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, et succéda à son père en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme du gouvernement qui était aristocratique; et de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Puissamment secondé dans ce projet par le duc de Sudermanie son frère, par le comte de Vergennes alors ministre de France en Suède, par les régimens de sa garde et par ses autres troupes, il fit arrêter et déposer quelques sénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étaient dévoués, et laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermit réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. En 1780, il conclut avec la Russie et le Danemark le fameux traité de neutralité armée qui fut si utile au commerce du Nord. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, et joui des plaisirs qu'un prince jeune et puissant peut recueillir sur les chemins de ce monde, il fut plus sérieusement occupé en 1788, lorsqu'à la sollicitation de la Prusse, il entreprit la guerre contre la Russie pour faire diversion en faveur de la Porte. Il marchait sur Pétersbourg, lorsque plusieurs officiers formèrent un complot pour arrêter sa marche. S'étant échappé de la tente où les conjurés le tenaient comme prisonnier, il alla réclamer l'aide des Dalécarliens, qui avaient déjà frayé à Gustave-Wasa le chemin du trône. Ceux-ci prirent sa défense, et avec leur secours, il fit lever aux Danois le siége de Gothembourg, et conclut ensuite la paix avec eux. Dans cette même année, 1788, il convoqua les états, où la noblesse s'étant montrée fort exigeante, le sénat fut définitivement supprimé. Gustave continuait toujours à faire la guerre à la Russie. Il y eut diverses actions par mer et par terre, peu décisives et dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte suédoise fut totalement défaite, perdit sept vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et 5,000 hommes. Cependant la flotte légère des Russes ayant été détruite peu de temps après, Gustave trouva le moyen de faire, le 14 août 1790, une paix honorable, et acquit quelques districts de la Finlande, qui fixèrent les bornes des deux empires d'une manière plus tranchante. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla en 1792 une diète à Gèfle, dont les principaux membres n'approuvèrent pas sa résolution. Il y eut des représentations très fortes que le roi supprima. Les mécontentemens s'accrurent par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéras, moyens souvent employés pour distraire le peuple et lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais au milieu d'un de ces divertissemens le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut le 29 (*voyez* ANKARSTROEM). Prince actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paraître ennemi de la liberté; ami des catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestans; employant la persuasion, et déployant en même temps tous les ressorts de la puissance armée; affable et populaire envers les petits, autant que sérieux, quelquefois dur avec les grands; il eut cet ensemble de qualités, en quelque sorte disparates, que la politique humaine sait réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il aimait les lettres et les arts. Ses loisirs étaient principalement consacrés à la lecture, au dessin, et à la composition de pièces de théâtre, dont il prenait le sujet dans l'histoire de son pays. Celles qu'il a laissées, les lettres qu'il a écrites, et les discours qu'il a prononcés aux diètes et dans d'autres circonstances, ont été recueillis et publiés à Stockholm. Il en a paru une traduction française par M. Dechaux, sous le titre d'*OEuvres politiques, littéraires et dra-*

matiques de Gustave III, Stockholm et Paris, 1803-11, 5 vol. in-8. (M. Barbier lui attribue les *Réflexions* sur la nécessité d'affranchir l'habillement suédois des modes étrangères, publiées à La Haie, 1778, in-12.) La *vie* de Gustave III a été écrite en allemand par Posselt, Strasbourg, 1793, in-8, et traduit en français, 1807, in-8. On a en outre une histoire de la révolution de 1772 par Michelessi, en italien, et par Sheridan en anglais, ainsi qu'une histoire du règne de Gustave III par le chevalier d'Aquila, Paris, 1807, 2 vol. in-8. (Il avait épousé en 1776 Sophie-Madeleine, fille de Frédéric V, roi de Danemark, dont il eut Gustave-Adolphe, qui lui succéda.

GUTHIER. *Voyez* GOUTHIER.

* GUTHRIE (William), écrivain écossais, naquit en 1708 à Brichen dans le comté d'Angus. Sa mauvaise conduite l'ayant obligé de s'expatrier, il se rendit à Londres, où il exerça pendant quelque temps la profession de maître d'école. L'exercice de quelques talens littéraires lui procura ensuite une ressource pour subsister : il se mit aux gages des libraires et du gouvernement. Comme il travaillait à la hâte, ses ouvrages sont déparés par beaucoup de négligences et même d'erreurs; cependant ils eurent un moment de vogue, et la rapidité de sa plume ne pouvait plus suffire aux demandes qui lui étaient faites par les libraires; il finit par mettre son nom à une foule de compilations littéraires. Ses principaux ouvrages sont, une *Histoire de la pairie anglaise*; une *Histoire générale du monde*; une *Histoire d'Angleterre*, la moins mauvaise de ses productions historiques; une *Histoire d'Ecosse*; enfin, une *Géographie historique, industrielle et commerciale*, dont la partie astronomique est due à James Fergusson. Elle a obtenu un grand nombre d'éditions successivement beaucoup augmentées; la 21e est de 1810, Londres, gros in-8; on l'attribue au libraire Knox. Elle a été traduite en français par MM. François Noël et Soulès, 4e édition, 8 vol. in-8 et atlas. On en a donné un abrégé très souvent réimprimé, 1 gros vol. in-8; 10e édition, 1823, 2 vol. in-8. On doit encore à Guthrie des traductions de différens ouvrages de Cicéron et une traduction entière de Quintilien.

GUTTEMBERG (Jean GENFLEISCH, surnommé), l'un de ceux qui passent pour avoir inventé l'imprimerie, naquit en 1400, à Mayence, d'une famille noble du nom de Sorgenloch, dont les différentes branches avaient des surnoms pris des enseignes qui distinguaient les maisons qu'elles habitaient, tels que celui de Guttemberg, qui était le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documens tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiées en 1760, par Schœpflin, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographicæ*, qu'avant 1440 Guttemberg avait commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais ne furent pas faits avec des caractères de bois mobiles, comme le veut Schœpflin; mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célèbre graveur de caractères, auquel Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'imprimerie* (Strasbourg, 1761), a répondu d'une manière peu satisfaisante en interprétant à sa manière un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg (*voyez* le *Journ. hist. et lit.*, premier juill. 1791, p. 327). Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ses essais lui avaient coûté, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fust, orfévre et artiste habile. Schœffer, écrivain et homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très probable qu'une *Bible sans date* et sans aucune indication du nouvel art qui l'avait produite, dont le 2e vol. seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère sculpté en bois et mobile, atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue que Fust et Schœffer imprimèrent l'an 1462 en caractères de fonte; il est très probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs tra-

vaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer (*voyez* ce que nous avons dit là-dessus à l'article FUST). Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monumens du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointemens annuels, et qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. *Voyez* COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL. Il faut consulter *l'Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie* par M. Daunou, 1803, in-8, et *l'origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van Spraet*, etc., par M. Lambinet 2 vol. in-8, 1810.

GUTWIRTH (Melchior), né à Budweiss en Bohême, l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1651, in-8; *De virtutibus XIV Cæsarum Austriacorum*, Olmutz, 1659, in-8; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4, etc.

GUY. *Voyez* GUI.

* GUY (Erard-Louis, comte de Chastenay-Lanty), maréchal-de-camp, naquit en 1748 à Essarois, près de Châtillon-sur-Seine, d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Bourgogne. Sa jeunesse fut consacrée à des études sérieuses et à des voyages instructifs. Son goût pour les sciences lui fit rechercher la société des savans; il connut tous ceux de ses compatriotes qui ont honoré leur pays par leurs connaissances scientifiques. La noblesse du bailliage de La Montagne le nomma aux Etats-généraux : il y apporta des idées sages, des principes de modération, des vues utiles. Retiré après la session, dans sa solitude héréditaire, il ne tarda pas à voir les persécutions dirigées contre les prêtres qui avaient été fidèles à la voix de leur conscience et qui avaient refusé le serment : il prit leur défense, et cet acte de courage devint l'année suivante un sujet d'accusation. Arrêté dans sa campagne, traîné dans les prisons du tribunal révolutionnaire, il resta détenu deux mois après le 9 thermidor. Il fut même mis en jugement: un grand nombre d'habitans d'Essarois et de Châtillon se rendirent à Paris pour témoigner de son innocence et redire ses vertus : le tribunal céda devant cette éloquente plaidoierie, et Chastenay fut absout (20 septembre 1794, ou 7e jour complémentaire de l'an 2). Jusqu'en 1811, il resta étranger aux affaires publiques : nommé alors membre du Corps législatif, il s'y concilia l'estime générale. Depuis la restauration il est resté dans le repos de la vie privée, ne discontinuant point ses bienfaits et acquérant tous les jours de nouveaux titres à la reconnaissance publique. Il est mort à Paris le 21 avril 1830, à l'âge de 82 ans.

GUYARD (Bernard), né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris, le 19 juillet 1674. Il est auteur : 1° de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, 1634, in-8; 2° *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, 1655, in-4; 3° *la Fatalité de St.-Cloud*, in-fol. et in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain qui a tué Henri III : on lui a opposé *la véritable Fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de

Henri III. Le Père Steill et Dalmans ont aussi soutenu l'opinion du Père Guyard. *Voyez* Clément. (Voyez sur cet écrivain la *Bibliothec. Prædicatorum* du Père Echard, tom. 1, et les *Mémoires* de Nicéron, tome 38.)

GUYARD DE BERVILLE (N.), né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et il traîna une vie obscure, qu'il finit en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avait forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une manière diffuse, avec peu de choix dans les détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très communes, souvent plates et fausses. Il a un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD. *Voyez* Guiard.

* GUYARD (Laurent), habile statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bassigny, fut élève de Bouchardon fils; il remporta en 1750 le grand prix de sculpture, et fit un modèle pour la statue équestre de Louis XV, qu'on voulait élever à Paris, et qui faillit l'emporter sur celui de son maître qni avait été choisi pour ce travail. Cette espèce de lutte lui ayant attiré quelques désagrémens, il se retira auprès du duc de Parme, qui l'avait invité à venir se fixer dans ses états. Il mourut à Carrare en 1788, lorsqu'il s'occupait d'élever un monument à saint Bernard, dans l'abbaye de Clervaux. Le caractère du talent de cet artiste est le sentiment et l'expression plutôt que la correction et la pureté des contours. Sa manière tient un peu de celle du Puget. On cite de lui un *groupe d'Enée et d'Anchise*, qui a appartenu au grand Frédéric, des *copies* de l'Apollon du Belvédère, du *gladiateur*; *Mars désarmé*; *le mausolée de la princesse de Gotha*.

* GUYARD (Adélaïde, Labille, en dernier lieu femme Vincent, mais plus connue sous le nom de Madame), membre de l'ancienne académie de peinture, née à Paris en 1749, fut l'élève de Fr.-Elie Vincent, peintre en miniature et père de l'artiste distingué qui devint son époux. S'étant bornée à la miniature, elle fit de très grands progrès dans ce genre, et déjà en 1770 quelques ouvrages en pastel lui ouvrirent les portes de l'académie de St.-Luc. Les conseils du fameux peintre en pastel, Latour la déterminèrent à entreprendre des travaux plus considérables que ceux auxquels elle s'était livrée jusqu'alors, et plusieurs tableaux pleins d'expression, de grâces et de fraîcheur sortirent alors de son crayon. Adélaïde Labille ambitionnait la gloire : pour y arriver elle ne reculait devant aucun travail; elle acquit bientôt, dans l'étude de l'anatomie et de la perspective, qui sont si essentielles à l'art qu'elle pratiquait, et qui cependant étaient alors si négligées, des connaissances très étendues qui la placèrent au rang des premiers maîtres de l'école française. En 1782, elle présenta au concours de l'académie les portraits de plusieurs des membres de cette compagnie, entre autres ceux de Vien, Bachelier, Ducis et Brizart : ils étaient au pastel et de grandeur naturelle. Cependant l'usage de l'académie exigeait que les candidats présentassent des tableaux à l'huile : elle fit, pour s'y conformer, le portrait du sculpteur Gois; quoique ce fût son coup d'essai, il lui mérita l'honneur d'entrer à l'académie le 31 mai 1783. Mlle Labille continua de travailler à l'huile, et dans les salons de 1783 et 1784, elle exposa quelques portraits que le public accueillit avec la plus grande faveur. Parmi ceux que l'on remarqua en 1784, ce fut son propre portrait qui est d'une ressemblance frappante. Plus tard elle donna successivement les portraits en grand de *Mesdames de France*, qui lui valurent le titre de peintre de Monsieur, celui de l'infante d'Espagne princesse de Parme, un tableau de famille et le portrait de Vincent, son époux. Elle forma un grand nombre d'élèves pour qui elle fut toujours une véritable mère : elle aimait la jeunesse, et c'était en faveur de la jeunesse pauvre qu'elle avait adressé un *mémoire* à l'Assemblée nationale, dans le but de provoquer une institution qui pût procurer aux jeunes filles sans fortune des moyens de subsister par le produit de leur travail. M. de Talleyrand en a rendu un compte

avantageux dans son *Rapport sur l'instruction publique*; néanmoins son projet resta sans effet. Attachée à la famille royale par les sentimens de la plus affectueuse reconnaissance, Mme Guyard ne put voir sans chagrin nos orages politiques : ils empoisonnèrent ses dernières années. Elle avait été chargée d'exécuter un grand tableau qui devait représenter la *réception d'un chevalier de St.-Lazare*, par Monsieur, grand-maître de cet ordre. Elle venait de le terminer après plusieurs années de travail; elle y attachait son principal titre de célébrité, lorsqu'il fut anéanti par la grossière brutalité de quelques sicaires. Ce fut pour elle un chagrin violent : sa vie fut dès lors languissante et elle mourut en 1803. Le naturel des poses, la douceur de l'expression et la grâce des figures sont le principal mérite de ses ouvrages. M. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux arts de l'Institut, lui a consacré une *notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 9e année, tome 1er, pag. 405 et suivantes.

GUYAUX (Jean-Joseph), théologien, né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur d'Ecriture sainte en 1723, docteur en théologie et chanoine de St. Pierre en 1727, président du collége du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, et enfin doyen de St.-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus et à sa science; rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition, que les intrigues, la souplesse et la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, et laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur des pauvres étudians. On a de lui : 1° *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur *l'Exposition de l'Apocalypse* de Bossuet, et quant aux explications mystiques, sur les *Commentaires du docteur Froidmond*. Le stile de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. 2° *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1740, in-4. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, qui, en sa qualité d'Affighem, avait retiré en 1748 aux religieux de ce monastère, une dispense pour manger gras, qui y avait subsisté pendant 46 ans. 3° *Prælectiones de sancto Jesu-Christi Evangelio, deque actis et epistolis apostolorum*. M. Gérard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 vol. in-8. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voyez* ce mot), 1740.

GUYET (François), poète latin et philologue, né en 1575 à Angers, mort vers 1655, fut précepteur du cardinal de La Valette, prieur de St.-André, près de Bordeaux, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au collége de Bourgogne. Il a donné des éditions d'*Hésiode*, *Hésychius*, *Phèdre*, *Térence*, *etc.*, avec des remarques critiques.

GUYET (Charles), jésuite à Tours, né en 1600, mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut un gros in-folio, intitulé : *Heortologia, sive de festis propriis locorum*, Paris, 1657, in-fol., réimprimé à Urbin, 1728, et à Venise, 1729, in-fol. Ce livre est plein d'érudition et de bonne critique; on y trouve des choses intéressantes non-seulement pour l'hagiographie et l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

GUYMIER (Côme), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, était un magistrat plein d'intégrité et de lumières. Il mourut l'an 1503. Il était chanoine de St.-Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de St.-Julien de Laon. Il composa, vers l'an 1486, un *Commentaire sur la pragmatique-sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition est celle qu'en donna Pinson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYMONT. *Voyez* TOUCHE (Claude Guymont de la), et GUIMOND.

GUYON (Symphorien), né vers 1595 à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque temps après, avec le Père Bourgoing, à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit, en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : l'*Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Olréans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *Entrée solennelle des évêques à Orléans*, 1666, in-8, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbène. — Il y avait eu auparavant un autre GUYON (Louis), dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

GUYON (Jeanne-Marie BOUVIER DE LA MOTHE), née à Montargis en 1648, de Claude Bouvier, seigneur de Lamothe-Vergonville, maître des requêtes. Elle se destinait au cloître; mais cédant aux instances de ses parens, elle épousa, à l'âge de 14 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singulière, où l'on crut reconnaître les traces du *quiétisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris, la mit à même de lier connaissance avec d'Arenthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avait alors dans cette contrée un Lacombe, barnabite savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à Mme Guyon, et tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'était, en suivant la nouvelle doctrine, qu'*une anticipation de l'autre*, qu'*une extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisaient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un et l'autre. Ils passèrent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, et enfin à Paris; et partout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins achevèrent d'affaiblir leur cerveau. Mme Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de Mme Maintenon, elle parut à Versailles et à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfans de France, se fit un plaisir de former un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. Mme Guyon, fière et sûre de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques: elle les répandit surtout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Des Marais, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formait; Mme Guyon crut le dissiper, en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice, et Fénélon, assemblés à Issy, dressèrent 34 articles. On voulait par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Mme Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de navoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincenne, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. L'affaire de Mme Guyon produi-

sit la dispute sur le quiétisme entre Fénélon et Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, Mme Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de La Bletterie a écrit trois *lettres*, estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite Lacombe à son élève, et de l'élève à son maître, très tendres et très vives, les gens sensés regardèrent toujours Lacombe et Mme Guyon, comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étaient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit quelques âmes à lui, s'égarèrent, au moins dans le langage et dans la manière d'énoncer des choses qu'il faut abandonner tout uniment au secret de Dieu (*voyez* la fin de l'article ARMELLE). Les principaux ouvrages de cette femme célèbre, sont : 1° les *Torrens spirituels*, le *Moyen court et très facile de faire oraison*, et le *Cantique des cantiques expliqué*, in-8 ; 2° sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de Mme Guyon, c'est la moins commune ; 3° *Discours chrétiens*, 2 vol. ; 4° *l'Ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions*, 20 vol. in-8 ; 5° des *Lettres spirituelles*, en 4 vol. in-8; 6° des *Cantiques Spirituels* et des *Vers mystiques*. On remarque dans tous ces écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, et encore plus d'extravagance, surtout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paraît qu'à l'égard des mystiques, cette espèce de critique littérale ne peut avoir lieu sans que les Taulère, les Rusbroch, les Blosius, et d'autres auteurs reconnus comme très sages et parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras (*voyez* RUSBROCH). Il est cependant impossible de justifier Mme Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent est effectivement d'elle ; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, et où, après avoir fait sa profession de foi de la manière le plus entière et la plus touchante, elle ajoute : « Je dois à la vérité » et pour ma justification, protester avec » serment, qu'on a rendu de faux té» moignages contre moi, ajoutant à mes » écrits, me faisant dire et penser ce à » quoi je n'avais jamais pensé et dont » j'étais infiniment éloignée ; qu'on a » contrefait mon écriture diverses fois ; » qu'on a joint la calomnie à la fausseté, » me faisant des interrogatoires captieux, » ne voulant pas écrire ce qui me justi» fiait, et ajoutant à mes réponses, met» tant ce que je ne disais pas, suppri» mant les faits véritables : je ne dis rien » des autres choses, parce que je pardon» ne tout, et de tout mon cœur, ne vou» lant pas même en conserver le souve» nir. » *Voyez* FÉNÉLON. Elle eut de son mari cinq enfans dont deux moururent en bas âge ; les trois autres furent confiés à des mains étrangères, lorsqu'elle voulut embrasser le quiétisme. Elle leur abandonna la presque totalité de sa fortune. Sa fille devint par un premier mariage comtesse de Vaux, et par un second duchesse de Sully. Les *œuvres* de Mme Guyon ont été publiées par Poiret, Cologne (Amsterdam), 1715, 39 vol. in-4, et par Du Toit-Mambrini, 1790, 40 vol. in-8.

GUYON (Claude-Marie), né le 13 janvier 1669, à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les *feuilles* de l'abbé Des Fontaines, qui, en reconnaissance, retoucha le stile de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris an 1771, âgé d'environ 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° la continuation de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, Paris, 1736 et années suiv., 10 vol. in-12. C'est

une espèce d'histoire du Bas-Empire, dit un auteur, d'un stile digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le stile est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, et en général cet abrégé est estimable. 2° *Histoire des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à J. C.*, 1736, 12 vol. in-12, traduit en anglais avec des corrections. Cet ouvrage, qui semblait être une espèce d'imitation, et qui devait effacer l'*Histoire ancienne* de Rollin, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches et d'ensemble, mais le ton en est froid, et tout le résultat d'un faible effet : le désordre et la négligence de Rollin plaisent davantage. 3° *Histoire des Amazones*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1741, in-8, curieuse. 4° *Histoire des Indes*, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui n'avait voyagé que dans son cabinet, et qui n'avait pas toujours consulté les meilleurs auteurs. 5° *Oracle des nouveaux philosophes*, 2 vol. in-8. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs et les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, et de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. 6° *Bibliothèque ecclésiastique*, en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas le meilleur. 7° *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, 1762, in-8, assez bon, quoique un peu superficiel.

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est *Traité* ou *Dissertations sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit, que pour le pays coutumier, en 6 vol. in-4. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs ; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec assez peu d'ordre. On y a joint des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse, aux honneurs dans l'église*, etc., 1751, in-4.

* GUYOT (Edme-Gilles), géographe, né à Paris en 1706, mort en 1786, a publié : 1° *Dictionnaire des Postes*, Paris, 1754, in-4 ; 2° *Etrennes des Postes*, ibid. 1763, in-4 ; *Dictionnaire géographique et portatif de la France*, Paris, 1765, 4 vol. in-8.

* GUYOT (Guillaume-Germain), mathématicien, né à Orléans en 1724, est connu par ses *Récréations mathématiques et physiques*, 1769, 4 vol. in-8, 1786, 3 vol. in-8, avec beaucoup de figures, et par un *Essai sur la construction des ballons*, 1784, in-8. On ne sait quand il est mort.

* GUYOT-DE-MAICHE (François-Xavier-Joseph, marquis), né d'une famille de Franche-Comté, illustrée depuis long-temps dans les armes, suivit aussi la carrière militaire, et était à l'âge de 20 ans capitaine dans le régiment de Bourbon. De Maiche était passionné pour la musique, et tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires, étaient consacrés à l'étude de cet art qui fit le charme de sa vie. Pendant la révolution, il parcourut l'Allemagne et l'Italie, vit les plus grands maîtres de ces contrées, écouta leurs leçons et suivit leurs conseils ; il parvint à acquérir une grande habileté dans l'exécution, surtout avec le violon. De retour en France, il vécut dans la retraite. Il était membre de l'académie de Besançon et du conseil-général du département du Doubs, lorsqu'il mourut le 24 novembre 1824. Il a composé plusieurs morceaux de musique : on a gravé d'après lui 40 canons à 3 et 5 voix, avec accompagnement de lyre ou de guitare, et différens airs détachés ; la plus grande partie de ses œuvres est resté inédit : il a laissé en manuscrit une *Méthode élémentaire de musique*, et un *Traité de la composition musicale* ; mais ces deux ouvrages ne sont pas achevés.

* GUYOT (Henri-Daniel), professeur honoraire à l'université de Groningue, où il est né en 1752, fondateur, président, directeur et instituteur en chef d'un établissement de sourds-muets, qu'il fonda dans cette ville en 1790, a consacré 40 ans de sa vie à la prospérité et au perfectionnement de cet institut. Sur le bruit des services que l'on rendait aux sourds-muets en France, Guyot vint à Paris, devint l'élève de l'abbé de l'Epée, et fonda à ses propres frais un établissement pareil dans sa patrie. En 1814, lorsque les Pays-Bas devinrent un royaume, cette maison fut protégée par le gouvernement. Son zèle était infatigable : il en était récompensé par les plus heureux résultats et par la reconnaissance publique. Il est mort à Groningue le 10 janvier 1828. Quelque incomplet que soit cet article sur ce vertueux et charitable instituteur, nous devions un souvenir à l'émule des abbés de l'Epée et Picard.

GUYOT DE MERVILLE. *Voyez* MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES. *Voyez* FONTAINES.

* GUYS (Joseph), prêtre de l'Oratoire, missionnaire, né à La Ciotat en 1611, se rendit recommandable par ses vertus, ses bonnes œuvres et surtout par les missions qu'il fit dans le diocèse d'Arles, où il eut le bonheur d'opérer beaucoup de conversions. Il mourut en odeur de sainteté le 30 janvier 1694. On lui doit une *Description des Arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1675, in-4, avec fig., regardée comme la meilleure que nous ayons sur cet ancien monument des Romains.

* GUYS (Pierre-Augustin), négociant à Constantinople et à Smyrne, puis à Marseille, sa patrie, naquit en 1722 et mourut en 1801 à Zante, l'une des îles de la mer Ionienne, où il s'était retiré dans ses dernières années. Il a écrit la relation de ses divers voyages. Le plus important, celui qui a fait sa réputation est son *Voyage littéraire en Grèce*, 1771, 2 vol. in-12 et in-8, dernière édition, 1783, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-8. On a encore de lui *Marseille ancienne et moderne*, 1786, in-8, un *mémoire* sur le commerce d'Angora; *Relation abrégée de Voyages en Italie et dans le Nord*, 1782, in-8; *Poésies fugitives et traductions en vers*. Guys était membre correspondant de l'Institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes.

GUYSE (Jacques DE), né à Mons, se fit cordelier, et mourut à Valenciennes en 1399. Il avait travaillé sur l'*Histoire du Hainaut* en latin, dont on a donné un extrait en français sous ce titre : *Illustrations de la Grande Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol. — NICOLAS DE GUYSE, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambray, est auteur d'une *Histoire de la ville de Mons, avec une chronologie des comtes de Hainaut jusqu'à Philippe II*, Cambray, 1621, in-4, insérée dans *Antiquitates Belgicæ* de J. B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette Histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique ni d'ordre.

GUYSE ou GUISE (Guillaume), théologien anglais, né près de Glocester en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1683, comme il préparait une édition de la *Géographie* d'Abulféda. On a de lui une *traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4.

* GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard, baron), ancien avocat-général au parlement de Dijon, savant chimiste, membre de plusieurs législatures, de l'Institut de France, de la société royale de Londres, naquit à Dijon le 4 janvier 1737. Son père (Antoine Guyton), qui était professeur en droit, lui fit embrasser la carrière de la magistrature. Après avoir fait ses études de droit d'une manière distinguée, le jeune Guyton fut nommé à l'âge de 18 ans avocat-général au parlement de Dijon; mais il n'entra en exercice, que lorsqu'il eut reçu ses dispenses d'âge, et il continua à remplir cette place pendant 27 ans, avec une sa-

gesse et une intégrité qui ne sont pas restées dans l'oubli. Toutefois les fonctions judiciaires qu'il remplissait avec tant d'exactitude ne l'occupaient pas exclusivement : tous ses loisirs étaient consacrés à l'étude des sciences pour lesquelles il avait de grandes dispositions, je dirais presque une vocation décidée. Parmi les sciences, il s'attacha particulièrement à la physique et à la chimie. En 1774, il obtint des états de Bourgogne la permission de fonder un cours public de chimie, qu'il fit lui-même pendant 13 ans avec le plus grand succès. C'était pour la première fois que l'on voyait un magistrat prendre la toge modeste du professeur, et, sans nuire aux travaux que lui imposait sa charge, contribuer à propager des connaissances utiles dans sa province. Déjà dès l'an 1772 il fit paraître en 1 vol. in-12 ses *Digressions académiques* dans lesquelles il proposait et soutenait par des expériences nombreuses ses idées sur le *phlogistique* et sur la *cristallisation* que les progrès de la science ont quelque peu modifiés depuis. Ce fut en 1773 qu'il fit l'importante découverte qui a immortalisé son nom ; c'est celle du *pouvoir des fumigations acides contre les miasmes contagieux*. Dans cette même année sa ville natale put faire l'épreuve de ce procédé si avantageux : un caveau de la cathédrale de Dijon ayant été ouvert sans précaution, il en résulta un typhus dont l'action fut aussi prompte que funeste : Guyton de Morveau arrêta l'épidemie par l'acide muriatique oxigéné. Depuis il ajouta de nouveaux perfectionnemens à son appareil de désinfection, qui, dès lors fut mis en usage pour la purification de l'air dans les prisons et dans les hôpitaux, partout où une trop grande accumulation d'individus vivans produit des émanations contagieuses. En 1801, il publia la *Description complète de ses procédés de désinfection*. La France lui est redevable d'avoir été délivrée en peu de temps de la maladie épidémique qui régna en 1813, 1814 et 1815, et que nous avaient apportée les armées françaises et étrangères. Quelques tracasseries excitées par la jalousie de ses confrères du parlement le déterminèrent à donner sa démission. Devenu avocat-général honoraire, il continua avec ardeur ses études scientifiques. Il avait proposé aux savans un *Plan de nomenclature pour la chimie*, qui fut inséré dans le *Journal de physique* du mois de mai 1782 : il ne l'avait d'abord appliqué qu'à la théorie de Sthal. S'étant réuni à Lavoisier et à plusieurs autres chimistes et physiciens distingués, il créa avec eux une nomenclature appropriée à la théorie pneumatique, qui dès lors fut répandue dans toute l'Europe. En 1786, Guyton fit paraître le premier volume du *Dictionnaire de chimie* de *l'Encyclopédie méthodique*, où il avait rassemblé avec autant d'érudition que de goût tout ce que les savans étrangers avaient publié jusqu'alors de plus exact : on remarqua surout l'article *acide*. L'académie des sciences regarda ce dictionnaire comme l'ouvrage le plus utile, et lui décerna à l'unanimité le prix qu'elle donnait toutes les années à ce titre. Il fut en outre traduit en allemand, en anglais et en espagnol. Guyton fit de nombreuses recherches pour seconder le génie de la guerre par celui des sciences : en 1794, il était à l'armée du Nord ; il voulut alors répéter quelques expériences aérostatiques qu'il avait déjà tentées à plusieurs reprises, mais avec peu de succès, à Dijon, en 1783 et 1784 : il organisa une troupe pour le service des ballons qu'il destinait en temps de guerre à reconnaître les positions de l'ennemi. A la bataille de Fleurus que gagnèrent les Français, il monta lui-même dans un de ses ballons; mais le résultat ne répondit point aux espérances de l'auteur. De retour à Paris, Guyton de Morveau contribua à l'établissement de l'*Ecole polythecnique*, où il professa pendant 11 ans. Il travailla aussi au perfectionnement du système monétaire, et fut un des administrateurs de la monnaie, place qu'il perdit à la rentrée des Bourbons. Le roi, qui savait apprécier tous les genres de mérite, récompensa ses travaux scientifiques par une pension. Il mourut le 16 janvier 1816, à l'âge de 79 ans. Il avait été nommé membre de l'Institut dès l'époque de sa

réorganisation : il faisait partie de la société royale de Londres : Buonaparte lui avait donné la croix d'officier de la Légion d'honneur et le titre de baron. Guyton composa un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous remarquons : 1° *Élémens de chimie théorique et pratique* (avec Maret et Durand), Dijon, 1776-1777, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en espagnol. 2° *Dictionnaire de chimie*, 1786, 1 vol. où l'on remarque l'article *acide*, qui passe pour un chef-d'œuvre ; 3° *Description de l'aérostat de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux de mines*, 1784, in-8 ; 4° *Défense de la volatilité du Phlogistique* 1773, in-8 ; 5° *Instruction sur le mortier de Loriot*, 1775, in-8 ; 6° *Mémoires sur l'utilité d'un cours de chimie dans la ville de Dijon*, 1773, in-4 ; 7° *Traité des moyens de désinfecter l'air*, 1801, 1802, 1803, in-8, etc. Guyton de Morveau fut l'un des principaux rédacteurs des *Annales de chimie*, qu'il a enrichies d'un grand nombre d'articles, et où il a consigné particulièrement ses expériences sur la *Combustion du diamant*, sur les *Cimens propres à bâtir sous l'eau*, sur les *Affinités et la composition des sels*, sur la *Composition de certains gaz*, sur son *Pyromètre*, sur la *Découverte d'un minéral composé uniquement de magnésie et d'acide carbonique*, sur la *Fabrication du rouge à polir les glaces*. Guyton de Morveau s'occupait aussi de littérature : il publia lui-même en 1775 3 vol. de *vers*, de *discours* et *d'éloges*. En 1775, il donna ses *plaidoyers* et autres *discours* prononcés dans des circonstances remarquables, et il y inséra des *dissertations* importantes où il traitait avec un talent supérieur des questions de *législature*, de *haute morale*, et *d'instruction publique*. Nous voudrions pouvoir passer sous silence la vie politique de Guyton de Morveau. Nommé dans le mois de septembre 1791 par le département de la Côte-d'Or à l'Assemblée législative, il fut renvoyé par le même département à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI : il fit aussi partie du conseil des Cinq-cents d'où il sortit en 1797. On prétend que malgré tous les travaux de Guyton, il ne s'est point élevé à un haut rang parmi les chimistes : ce jugement nous paraît rigoureux, et il ne nous convient pas de le reproduire. On tâchera d'oublier qu'il fut régicide, et l'on placera toujours parmi les bienfaiteurs de l'humanité l'auteur des *Procédés de désinfection par les acides*.

*GUZMAN (Alphonse-Pérez de), fameux capitaine espagnol, né à Valladolid en 1258, s'acquit d'abord beaucoup de gloire dans plusieurs combats contre les infidèles ; mais l'infant dom Sanche s'étant révolté contre son père Alphonse X, dit le Sage, Guzman, pour ne pas se mêler de ces querelles, s'exila de sa patrie, et s'attacha au service du roi de Navarre, avec lequel son pays était alors en paix. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il revint en Castille, où il donna commencement à la maison des ducs de Medina-Sidonia. A la mort d'Alphonse X, Guzman prêta serment à son successeur don Sanche, et le servit avec honneur dans la guerre que lui déclara son frère l'infant don Jean. Il était gouverneur de Tariffa, lorsque cette ville fut assiégée par don Jean. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendait la place qu'il défendait. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt de commettre une trahison, il lui donnerait lui-même de quoi » égorger son fils ; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étaient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts ; mais ayant appris de quoi il s'agissait : *Ce n'est rien*, dit-il, *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans mar-

quer aucun trouble, et sans en rien témoigner à Marie Coronel, sa femme. (Lopez de Véga a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendans de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paraît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise : *Mas pesa el rei que el sangre* : « Je préfère l'intérêt du roi à celui du sang. » Ce héros mourut couvert de lauriers en mai 1327.)

GYÉ (Le maréchal de). *Voyez* ROHAN.

* GYLEMBORG (Gustave-Frédéric, comte de), poète suédois, né vers 1729, d'une famille illustre qui compta plus d'un sénateur parmi ses membres, obtint lui-même de bonne heure des emplois très distingués, et parvint jusqu'à la dignité de conseiller de la chancellerie royale. Mais plus occupé de poésie que de littérature, il s'est fait un nom parmi les écrivains les plus célèbres de la Suède. Il fut l'un des premiers membres de l'académie des sciences et des belles-lettres de Stockholm, à l'époque de sa création, en 1786 : Gustave III voulut ainsi récompenser le poète qui avait le plus concouru à la gloire littéraire de la Suède. Parmi les ouvrages de Gylemborg, on cite un poème sur le *Passage du Belty*; *l'hiver*; *le printemps*; *le plaisir* et *les misères de l'homme*; des *tragédies*, des *odes* des *satires*, des *élégies*, des *fables*, etc. On a aussi de lui des *discours* sur divers sujets de littérature et de morale. En général on lui reproche des longueurs et des répétitions ; mais ces défauts ne déparent que très légèrement ses élégantes productions. Il était très versé dans la littérature française.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, né à Sparte, environ 450 avant J. C., fut envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthène. (Ce général vivait environ 80 ans avant l'orateur de ce nom.) Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle ; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J. C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avait recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montait à 1,500 talens, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avaient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par dessous, et après en avoir tiré 300 talens, il les recousit fort adroitement ; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant partout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

H

* HAAS (Jean-Mathias), géographe allemand, né à Augsbourg, le 14 janvier 1684, mort à Wittemberg le 24 septembre 1742. On lui doit 1° *Regni Davidici et Salomonis descriptio geographica et historica*, Nuremberg, Homann, 1739, in-fol, avec cartes color. ; ouvrage rempli d'érudition, et nécessaire, dit Lenglet Dufresnoy, pour l'étude de l'histoire sainte. On en trouve un bon extrait dans les *Acta erudit. lipsens. ann.* 1740. 2° *Phosphorus historiarum vel prodromus theatri summorum imperiorum*, Leipsick, 1742, in-fol. 3° *historiæ universalis politicæ idea*, *tractationem summorum imperiorum exhibens*, Nuremberg, 1743, in-4, avec cartes. Cet ouvrage a été publié par les soins de

M. Franz et d'Auguste Gottlob Boehm. Les cartes du professeur Haas sont bien supérieures à toutes celles qu'on avait gravées jusqu'alors en Allemagne.

* HAAS (Guillaume), célèbre graveur et fondeur en caractères, imprimeur et géographe, né à Bâle le 23 août 1741. Il essaya de donner aux caractères une forme plus agréable, et inventa une nouvelle presse à laquelle il appliqua le balancier ; il en a donné une description (en allemand et en français), Bâle, 1790, in-4. La géographie lui doit le perfectionnement de l'art de composer les cartes géographiques en caractères mobiles. Il a publié, par le moyen de ce nouveau procédé, une *Carte du canton de Bâle*, une de la *Suisse* et deux de la *France*, qui sont très estimées ; on lui est redevable aussi des interlignes proportionnelles et progressives, qui sont d'usage fréquent dans les compositions de tableaux. Haas a suivi avec gloire la carrière du génie militaire, et a fait les campagnes de la Suisse orientale sous les ordres du maréchal Masséna. Il mourut dans l'abbaye de St.-Urbain, dans le canton de Lucerne, le 8 juin 1800. Guillaume Haas, son fils, a publié plusieurs cartes dans le même genre.

HABACUC, le 8e des douze petits prophètes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophète est l'Habacuc qu'un ange emporta par les cheveux à Babilone pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse aux lions. Ses *prophéties* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des juifs par Cyrus, et celle du genre humain par Jésus-Christ. L'oraison qui termine ses prophéties, et qui commence *Domine audivi auditionem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchans cantiques de l'Ecriture sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentimens vifs et profonds. Les grecs font la fête d'Habacuc. (Agellius et Antoine Guévara ont commenté ce prophète.)

HABERKORN (Pierre), théologien luthérien, né en 1604 à Butzbach en Véteravie, fut surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques tenus au sujet de la religion. Son principal ouvrage est intitulé : *Heptas disputationum Anti-Wallemburgicarum*, 1650, 1652, 2 vol. in-8. Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est un recueil de tout ce que les protestans ont dit pour justifier leur schisme. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joseph Haberkorn de Haberfels, né à Kœnigswarthen en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breslau, 1780-1781. Il y a des vues solides, des divisions justes et tranchantes, une diction pure, sans être affectée, comme l'est aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands ; mais le développement est souvent embarrassé, les preuves en désordre, et remplacées quelquefois par une verbosité qui déroge au prix des choses. Il vivait encore en 1786.

HABERT (François), surnommé le *Banni de Lyesse*, poète français du second âge de notre poésie, naquit à Issoudun en Berri, vers l'an 1520. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas de ses *Trois nouvelles déesses*, petit poème, imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour son temps. Après Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages qui sont nombreux. C'est dans les *épîtres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines et de philosophiques. La manie de cette vaine et folle philosophie qui cherchait à faire de l'or, gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. (Il traduisit aussi en vers français, par ordre d'Henri III, les *Métamorphoses d'Ovide*, et en fut récompensé par une pension. On peut consulter sur ce poète les *Annales poétiques*, tome 5. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, dans les *Mémoires* de Nicéron, et la *Bibliothèque française* etc., la liste de ses nombreuses productions.) — Pierre Habert, son

frère, n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX et Henri III. (On cite de lui *Traité du bien*, et *Utilité de la paix et des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in 8; le *Miroir de vertu* et *Chemin de bien vivre*, Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16.) Il fut le père d'Isaac HABERT, qui s'adonna aussi à la littérature; mais dont les productions sont ignorées.

HABERT (Isaac), fils d'Isaac Habert, dont nous venons deparler, fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évèque de Vabres en 1645, et mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par le zèle avec lequel il s'éleva contre Arnauld, et les autres disciples de Jansénius. C'était un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connaissances. On a de lui: Une *Traduction* latine *du Pontifical des Grecs*, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. 2° Des *Vers* latins, des *Sylves* et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de saint Louis, dans le bréviaire de Paris. Les muses latines lui étaient favorables. 3° *De Consensu hierarchiæ et monarchiæ, adversus Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4. Plusieurs *Ecrits contre Jansénius et contre Arnauld*. Quoiqu'il fût fort opposé aux jansénistes, il n'adoptait pas les sentimens des jésuites, et combattait ceux de Molina, de Vasquez, de Lessius, etc.: il rend cependant justice à ce dernier, maltraité par les universités de Louvain et de Douai, et convient que le pape Sixte V lui fut favorable; que les propositions censurées furent bien recueillies à Rome, et reconnues *sanæ doctrinæ articuli*. Il est encore auteur de la *Lettre* contre Jansénius, que signèrent presque tous les évèques de France, et qu'ils envoyèrent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI (Germain), abbé de Saint-Vigor de Cerisi, au diocèse de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie française dès sa création, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. Parmi ses *poésies* il en est de chrétiennes, et quelques autres qui sont décemment galantes. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, 1639, in-8, fut vantée de son temps comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poète une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique boursoufflé, in-4, Paris, 1646, et une *oraison funèbre* du cardinal de Richelieu.

HABERT (Philippe), littérateur, né à Paris en 1605, frère du précédent, académicien comme lui, fut nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie: il se signala en diverses expéditions et plusieurs batailles, et il mourut en 1637, à 32 ans, au siége d'Emmerick dans le Hainault, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. Son poème intitulé: *Le temple de la mort*, Paris, 1637, in-8, offre de beaux vers, et des tableaux d'une philosophie sombre et douce, pleins d'avis utiles qu'on trouve, selon l'expression de l'Ecriture sainte, dans une maison de deuil plutôt que dans celle des noces (*voyez* HERWEY, MONTFLEURY).

HABERT (Henri-Louis), seigneur de Montmort, conseiller au parlement, puis doyen des maîtres-des-requêtes, mort en 1679, était membre de l'académie française. C'est lui qui donna en 1658, en 6 vol. in-fol., les *OEuvres de Gassendi*, dont il avait été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine, bien écrite On a encore de Montmort 3 ou 4 *épigrammes*, et quelques autres petites *pièces de poésie*, imprimées dans les *recueils* de son temps. Huet, dans ses Mémoires latins, dit de Montmort, qu'il était *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus*: mais son zèle pour le système de Gassendi ne donne pas une idee aussi favorable de son jugement.

HABERT (Louis), docteur de la so-

ciété de Sorbonne, né en 1635 à Blois, fut successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des Livres jansénistes*, l'appelle *un janséniste radouci, qui, par des routes obliques, revient toujours au système jansénien.* On a de lui : 1° un *Corps complet de théologie*, Lyon, 1709, en 7 vol. in-12 : le dernier vol. parut en 1712. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision ; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique (Fénélon dans une *instruction* pastorale du 1er mars 1711, le censura avec sévérité.) 2° *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste l'appelle *Pratique impraticable.* Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, et qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit et les sentimens d'une vraie pénitence deviennent rares (*voyez* CONCINA). Habert mourut à Paris en 1718, à 83 ans.

HABERT (Suzanne), tante d'Isaac Habert, évêque de Vabres, et femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, et même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastère de Notre-Dame de Grâce, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, où elle s'était retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en aurait pas sans doute privé le public, s'ils avaient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT (Nicolas), chirurgien de Bonny en Gâtinais, fut employé à la suite des armées et à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monumens de son habileté. On estime surtout son *Traité de la peste.* On trouva en 1613, près le château Langon en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Teutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéologie*, ou *Discours des os d'un géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour et contre ; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. *Voyez* RIOLAN, SLOANE.

HABINGTON (Guillaume), poète anglais, né à Hindlip, dans le comté de Worcester en 1605, d'une famille catholique, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I, roi d'Angleterre*, Londres, 1640, in-fol. et d'*Edouard IV*, 1648, l'une et l'autre en anglais. (Il a aussi laissé des *poésies* estimées, la *Reine d'Arragon* tragi-comédie, et un recueil intitulé *Castara*, nom que ce poète donnait à sa femme, Londres, 1635, in-8.) Il mourut en 1654.

* HACHETTE (Jeanne), femme illustre de Beauvais, se rendit célèbre par le courage qu'elle déploya à la défense de cette ville assiégée par le duc de Bourgogne. En 1472, elle se mit à la tête des autres femmes de cette place pour combattre les Bourguignons. Déjà un soldat ennemi avait planté son drapeau sur le rempart, lorsque Jeanne Hachette paraît une petite hache ou *hachette* à la main, et le précipite en bas des murailles. Les habitans animés par son exemple forcèrent le duc de Bourgogne à lever le siége. Louis XI, en mémoire de cette belle action, accorda aux femmes de Beauvais, par lettres-patentes datées d'Amboise, 1473, le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande le jour de sainte Agadrène, patronne de cette ville. On n'est pas d'accord sur le véritable nom de l'héroïne de Beauvais. Philippe de Commines l'appelle *Jeanne Fourquet.* P. Matthieu, dans son histoire de Louis XI, la désigne sous le nom de *Jeanne Fouquet.* Antoine Loisel, dans ses *Mémoires de Beauvoisis*, et les au-

teurs de l'*Art de vérifier les dates* l'appellent *Jeanne Lainé*. Ce n'est que par une ancienne tradition qu'on l'appelle *Jeanne Hachette*, et ce nom a prévalu. Il existe à la bibliothèque du roi, une tragédie manuscrite d'un sieur de Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe, Jeanne Hachette*, ou *le Siége de Beauvais*. Il y a encore sur cette héroïne une autre pièce intitulée le *Siége de Beauvais*, Paris, 1766.

HACKEMBACH. *Voyez* HAGEMBACH.

* HACKERT (Philippe), célèbre paysagiste, né en 1734 à Prentzlau dans la Marche-Uckraine, fils et petit-fils de peintres, commença ses études sous la direction de son père, et alla se perfectionner à Berlin sous N.-B. Lesueur, alors directeur de l'académie de peinture de cette ville. Il se rendit ensuite à Paris où son talent lui donna d'utiles protecteurs. D'après les conseils de ses maîtres, il s'était livré exclusivement au paysage : ses charmantes *gouaches* furent très recherchées des amateurs, et ne tardèrent pas à lui donner une honnête aisance. S'étant rendu à Rome, il y fut chargé par l'impératrice Catherine de six tableaux de batailles dans lesquels il se surpassa, et qui sont le fondement de la grande réputation dont il jouit ensuite. En 1775, il voyagea en Suisse, d'où il revint en Italie. En 1782, il alla s'établir à Naples, où il vécut dans le palais du roi jusqu'à l'invasion des Français dans ce royaume. Hackbert se retira alors à Florence où il mourut d'une attaque d'apoplexie en 1805. Ce peintre excellait surtout dans la perspective : les vues de Tivoli, de Naples et de Rome sont des chefs-d'œuvre en ce genre. On cite parmi ses compositions *six vues prises dans le royaume de Naples*, *six vues prises en Suède*, *six vues de Normandie*, des *études d'arbres*, et d'autres sujets gravés à l'eau forte et à la pointe. Il s'était aussi occupé de la restauration des tableaux, ainsi qu'on peut le voir dans son composé ouvrage en forme de lettres adressées au chevalier d'Hamilton et qui a pour titre : *Sull' uso della vernice nella pittura*, 1778, traduit en allemand par M. Riebel, inspecteur de la galerie de Dresde, 1801. On lui doit aussi des *Fragmens sur la peinture du paysage*, qui sont estimés par les connaisseurs.

HACKET ou HAGUET (Guillaume), fanatique anglais, au 16e siècle, s'érigea en prophète, et attira dans son parti deux personnes qui avaient quelque savoir, Edmond Coppinger et Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète, comparable à Jésus-Christ. Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu; Coppinger se laissa mourir dans la prison, et Arthington obtint sa grâce. (Ces trois imposteurs se donnaient le titre de prophètes de la miséricorde et du jugement.)

HACKSPAN (Théodore), orientaliste et théologien luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, et fut le premier qui les professa à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut en 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : 1° *Miscellaneorum sacrorum libri duo*. 2° *Notæ philologico-theologicæ in variora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8. 3° *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4. 4° *Specimen theologiæ thalmudicæ*. 5° *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1663, in-4. 6° *Lucubrationes franktallenses in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1685, in-8.

* HACQUET (Balthasar), naturaliste, né en 1740 au Conquet en Bretagne, était très jeune lorsqu'il passa dans les états autrichiens, et devint successivement professeur de chirurgie au lycée de Laybach en Carniole, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture et des arts de cette ville, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lamberg (1788), et membre du conseil des mines à Vienne, où il mourut le 10 janvier 1815. Il avait parcouru à pied toutes les parties de la

monarchie autrichienne. Le slavon et l'allemand lui étaient familiers, et plusieurs de ses ouvrages sont écrits dans cette dernière langue. On lui doit *Oryctographia Carniolica*, ou *Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipsick, 1778-1781, 1784-1789, 4 vol. in-4, cartes et figures. On y trouve des recherches curieuses sur la nation slave. 2° *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en* 1781 *et* 1783, Leipsick, 1785-87, 4 vol. in-8, figures et cartes. 3° *Voyage dans les Alpes noriques, relatif à la physique*, etc., fait de 1784 à 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8. 4° *Nouveau voyage physico-politique, fait en* 1788 *et* 1789 *dans les monts carpathes, daces ou septentrionaux*, Nuremberg, 1790, 1791, 1794, 1796, 4 vol. in-8, fig. 5° *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglon en Carniole, au mont Glockner en Tyrol, fait en* 1779 et 1781, 2e édition, Vienne, 1784, in-8. 6° Un grand nombre de *mémoires* dans des recueils de sociétés savantes et dans des journaux. Hacquet ayant visité lui-même presque tous les pays qu'il décrit, ses voyages fournissent des renseignemens précieux. On regrette qu'il n'en ait pas paru au moins un extrait en français.

HADDIGK (André, comte de), général autrichien d'un grand mérite, naquit en 1710 à Fuback en Hongrie. L'empereur, pour récompenser ses services, le nomma successivement son intime conseiller, président du conseil de guerre, et gouverneur de la Transilvanie et de la Galicie. Lors de la guerre contre les Turcs, en 1789, il commanda l'armée, mais son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues de cette campagne, et il mourut au bout de quelques mois, à Vienne, le 12 mars 1790, avec la réputation que lui avaient méritée ses actions brillantes. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité et de résolution. Il se distingua particulièrement dans celle de sept ans, et s'empara de Berlin en 1757. Frédéric II l'estima, et c'est un des généraux autrichiens qui traversèrent le plus constamment les plans de cet infatigable monarque.

* HADLEY (Sir John), astronome anglais du 18e siècle, est connu par l'invention d'un instrument à l'aide duquel on peut observer des astres en mer et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau : cet instrument s'appelle *Octant* ou *Quartier de réflexion*. Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* les mémoires suivans, 1° *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1731 ; 2° *Observations faites à bord du Châtam en* 1732 ; 3° *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à un quart de cercle*, 1773 ; 4° *Traité sur la cause des vents alisés*, 1735, etc. Nous ne connaissons ni le lieu ni l'époque de sa mort.

* HADOT (Marie-Adélaïde RICHARD, veuve Barthélemy), institutrice et auteur, née en 1769, a publié un grand nombre de *romans* médiocres, de *mélodrames* très faibles, et quelques livres d'éducation peu connus ; c'est surtout sous le rapport du stile que les ouvrages de cette dame sont en défaut. M. Mahul a recueilli dans le tome 2 de son *Annuaire nécrologique*, les titres de ses ouvrages qui sont au nombre de 38, sans compter ceux qui alors étaient inédits, nous citerons entre autres, 1° *L'Homme mystérieux*, mélodrame en 3 actes, 1806, in 8 ; 2° *Clotilde de Hapsbourg*, ou *le Tribunal de Newstadt*, roman, 1810, 2e édit. 1817, 4 vol. ; 3° *Stanislas Zamoski* ou *les illustres Polonais*, ibid. 1810, 2e édit., 1818, 4 vol. ; 4° *les Loisirs d'une bonne mère*, ou *le Décameron de l'adolescence*, 1811, 2 vol. ; 5° *les Mines de Mazzara*, ou *les Trois sœurs*, ib. 3e édition, 1820 ; 6° *Anne de Russie et Catherine d'Autriche*, ibid. 1813, 1819, 3 vol. in-12 ; 7° *les Soirées de famille*, ou *un Hiver à Paris*, 1813, 3 vol. ; 8° *Jacques I, roi d'Écosse*, ou *les Prisonniers de la Tour de Londres*, 1814, 2e édit., 1819, 4 vol. ; 9° *la Tour du Louvre*, ou *le Héros de Bouvines*, 2e édit. 1818 ; 10° *Isabelle de Pologne* ou *la Famille fugitive*, 1817, 4 vol. ; 11° *Atel-*

wood et Clara, ou *la Montagne de fer*, 1818, 4 vol.; 12° *Ernest et Vendôme*, ou *le Prisonnier de Vincennes*, 1818, 4 vol.; 13° *Fernand d'Alcantara*, ou *la Vallée de Roncevaux*, 1818, 4 vol.; 14° *Arabelle et Mathilde*, ou *les Normands en Italie*, 1819, 4 vol.; 15° *la Vierge de l'Indostan*, 1816, 1821, 4 vol. in-12; 16° *Les deux Walladomir*, mélodrame en 3 actes (avec M. Victor Ducange), ibid. 1816, in-8; 17° *Mlle de Montdidier*, ou *la cour de Louis XI*, ibid. 1821, 5 vol. in-12; 18° *les Brigands anglais*, 1821, 4 vol., ouvrage posthume, etc. Mme Hadot est morte le 19 février 1821, à 52 ans.

HADRIEN. *Voyez* ADRIEN; cependant il faut observer que Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

* HAEBERLIN (François-Dominique), savant publiciste et professeur d'histoire et de droit à Helmstadt, né le 31 janvier 1720, à Grimmelfingen, près d'Ulm, mourut le 20 avril 1787. Il avait été conseiller intime de justice et bibliothécaire à l'université d'Helmstadt. L'Allemagne le compte parmi ses meilleurs historiens. Son stile ne brille pas par l'élégance, mais il réunit une exacte précision à l'érudition la plus profonde et la plus étendue. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De familia augusta Wilhelmi Conquestoris, regis Angliæ diplomatibus et optimis scriptoribus innixa*, Gottingue, 1745, in-4. 2° *De austrægis generatim necnon de jure austrægarum* S. R. I. *liberæ civit. Ulmanæ speciatim*, Helmstadt, 1759, in-4. 3° *Analecta medii ævi ad illustranda jura et res germanicas edidit, præfatus est, et notulas adspersit*, Nuremberg et Leipsick, 1764, in-8. 4° *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement de la guerre de Smalkalden jusqu'à nos jours*, Halle, 1775-91, 21 vol. in-8. 5° *Recueil de mémoires succincts sur différens sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'empire germanique*, 1775-78, 4 parties in-8. Il est à regretter que cet excellent ouvrage n'ait pas encore trouvé de continuateur.

* HAEBERLIN (Charles-Frédéric), né à Helmstadt en 1756, se livra à l'étude du droit, et devint l'un des professeurs les plus distingués de droit public. Il enseignait cette science à Herlang où il avait été appelé; puis il occupa la chaire de jurisprudence dans sa ville natale. Il ne dut pas seulement sa gloire à son enseignement, mais encore aux différens ouvrages qu'il publia de bonne heure sur l'objet de ses études. Il fit paraître d'abord son *Répertoire sur le droit public allemand, et du droit féodal*, puis son *Manuel sur le droit allemand*, et enfin ses *Annonces politiques*. Appelé à la diète de Rastadt par le duc de Brunswick; il fut ensuite membre de la commission législative des états du nouveau royaume de Westphalie. Obligé de retourner à Cassel par suite d'une maladie grave, il y mourut dans le sein de sa famille, peu de jours après son retour.

HAECX (David), né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique, et se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1656. On a de lui *Dictionarium malaico-latinum, et latino-malaicum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4. Il a été traduit en hollandais et imprimé à Batavia en 1707.

HAEFTENIUS ou HAEFTEN (Jacques van), né à Utrecht en 1588, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye d'Affleghem, dans le Brabant; il y introduisit les constitutions de la congrégation des SS. Viton et Hidulte (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du saint-Siége). Il mourut le 31 juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié plusieurs pieux et savans ouvrages; entre autres : *Disquisitiones monasticæ*, Anvers, 1643, in-fol., très estimées; *Venatio sacra, sive de arte quærendi Deum*, lib. XII, ibid. 1650; *Via regia sanctæ crucis*; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 6 livres, 1634, etc.

HAEN (Antoine de), conseiller-aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, né a La Haie en 1704, mort à Vienne le 3 septembre 1776, est connu dans la république des lettres comme

l'un des plus savans et des plus habiles médecins de l'Europe. (Il fut appelé à Vienne en 1754 pour y faire un cours de clinique, et devint professeur de médecine pratique.) Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité et de l'inconsistance des esprits de ce siècle, Haen ne se réglait que sur des principes reconnus, et sur la grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a successivement publiés sous le titre de *Ratio medendi in nosocomio practico*, forment 17 vol. in-8, dont le dernier a paru à Vienne, 1757-1774. On a encore de lui plusieurs autres dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *De magia*, Vienne, 1774, et Venise, 1775, un vol. in-8. De Haen y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient conformément à l'Ecriture sainte, aux saints Pères, et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, et ses adversaires s'en sont servis pour affaiblir sa réputation. « On sent assez que dans le temps » où nous sommes, on est mal reçu à » parler d'agens surnaturels; mais est-ce » précisément sur les opinions reçues ou » rejetées dans ce siècle, qu'il faut juger » les notions humaines, généralement » adoptées dans les siècles précédens? » Ne serait-il pas raisonnable que l'im» partiale postérité prononçât sur les dif» férends élevés entre notre philosophie » et celle de nos ancêtres? Les contesta» tions des siècles ressemblent à celles » des individus contemporains; chacun » se croit le mieux fondé, chacun prétend » avoir pour soi les droits et les honneurs » de la raison; il leur faut un juge qui » ne soit pas partie. » Voilà ce que nous écrivions en 1782, lors de la première édition de ce *Dictionnaire*: depuis cette époque, ces observations ont paru acquérir de la considération et de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquent Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, Archenholtz dans son *Tableau de l'Angleterre*, etc. Les *Mémoires* de S. Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisait son étude. Nous lisons dans d'autres *mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique? Que de grosses perruques et de cordons bleus ou rouges, qui ne croyaient pas en Dieu, allaient se repaître de ces farces nécromantiques, et souper avec Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc! Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenaient ce qu'ils cherchaient; ils le cherchaient, cela suffit; ils croyaient de plus qu'ils l'avaient obtenu, et sortaient de là tout ébahis (*voyez* FAUSTUS). On trouve l'analyse et la défense du traité *De magia*, dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1776, p. 390; 15 mai 1776, p. 92. *Voyez* DELRIO, MAFFÉE, LE BRUN, SPÉ. (Un an après avoir publié cet ouvrage *de magia*, de Haen en fit paraître un autre qui a pour titre *De miraculis*, Vienne, 1775; in-8. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Paris, Didot, 1761-1774, 11 vol. in-8.

* HAENDEL (George-Frédéric), célèbre compositeur allemand, surnommé en Italie *il sassone*, *le saxon*, né à Halle, dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684. Dès sa plus tendre jeunesse il fit des progrès surprenans dans l'art musical. A l'âge de 10 ans, il avait composé une suite de sonates qui sont aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Angleterre. Il se rendit d'abord à Hambourg, où il donna son premier opéra (l'*Almeria*). Après en avoir composé deux autres; il passa en Italie, d'où il se rendit dans le Hanovre, où il fut maître de chapelle de l'Electeur; enfin il se fixa à Londres, où il composa son opéra de *Renaud*, qui fait les délices de la nation anglaise. Depuis cette époque, il ne cessa de travailler pour le théâtre, malgré les désagrémens qu'il eut à éprouver de la part des directeurs. Il mourut le 17 avril 1759, étant aveugle

depuis 8 ans. Les Anglais lui rendirent de très grands honneurs après sa mort : ils lui ont élevé un monument dans l'église de Westminster. On a publié par souscription à Londres, en 1786, la *Collection de ses œuvres*. On y distingue 45 opéras, 26 oratorio, 8 volumes de motets, 4 de cantates, et beaucoup d'autre musique d'église; des pièces d'orgue, de clavecin, des fugues regardées comme classiques, et des sonates pour divers instrumens. Ce sont surtout ses oratorio qui ont établi sa réputation. On compte jusqu'à onze *vies* ou *notices biographiques* de ce grand musicien ; mais la meilleure est celle que Eschenburg a insérée dans sa traduction allemande de l'*Histoire* de Burney.

HAER (Florent Van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et donna au public : 1° *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe ; elle est écrite avec beaucoup de fidélité, et peut-être avec trop d'élégance. 2° *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douai, 1605, in-8. Il y donne deux explications de chaque messe *de Tempore* ; la première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte ; la seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivait, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par don Martenne et par le Père le Brun. 3° *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, des comtes anciens de Flandre, et une description de l'ancien estat de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611 : ouvrage écrit sur de bons mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire et la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN (Frédéric de), poète allemand, a fleuri dans le 18e siècle. Il est né à Hambourg, le 23 avril 1708, et il est mort en 1754, après avoir célébré tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Il a imité plusieurs *fables* et plusieurs *contes* de La Fontaine. Les principaux ouvrages de ce poète sont : 1° *Le Sage*, poème, 1741 ; 2° *La Prière universelle*, 1742 ; 3° la *Félicité*, poème célèbre, 1743 ; 4° *Réflexions sur les attribus de la Divinité*, 1744 ; 5° *L'Amitié*, poème, 1748 ; 6° *Le Savant*, item, 1740; 7° *Le Babillard*, satire. Dans toutes ses compositions, on remarque de la simplicité, de la facilité et de l'harmonie. Eschenburg, Meister, et plusieurs autres littérateurs ont écrit la *Vie* du poète Hagedorn. — On doit à Chrétien-Louis de Hagedorn, son frère, des *Réflexions sur la peinture*, ouvrage classique en Allemagne, dont M. Huber a donné une bonne traduction française, Leipsick, 1775, 2 vol. in-8.

HAGEMBACH (Pierre de), chevalier, conseiller et maître-d'hôtel de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrete, de Sundgaw, de Brisgaw et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ces gouvernemens, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, le svilles de Strasbourg, de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura long-temps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

HAGUENBOT. *Voyez* CORNARIUS.

HAHN (Simon-Frédéric), publiciste et historien allemand, né en 1692 à Kloster-Bergen, près de Magdebourg, dans la Basse Saxe, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, de la géographie, des mathématiques. A 12 ans, il connaissait plusieurs langues vivantes, et improvisait en latin dans les discussions savantes. Après avoir fait son droit à l'université de Halle, il

en donna, pendant quelques années, des leçons publiques dans la même ville; et il devint ensuite professeur d'histoire à Helmstadt. Plus tard il obtint les titres de conseiller, d'historiographe, et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° Les 4 premiers volumes d'une *Histoire de l'empire*, exacte, mais pesamment écrite. 2° *Collectio monumentorum veterum et recentiorum ineditorum*; 2 vol. in-8. Il avait commencé à se faire connaître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du cloître de Bergen*: c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon bergense* par Henri Meibomius, et des *Dissertations* sur divers sujets. (La vie de ce savant a été écrite en latin par son frère J.-F.-C. HAHN, Magdebourg, 1730, in-4.)

* HAHN (Louis-Philippe), poète allemand, né à Trippstadt dans le Palatinat en 1746, fut secrétaire des finances, et référendaire des comptes à Deux-Ponts. Il mourut en 1787. Il a laissé plusieurs *tragédies*, qui, malgré l'irrégularité des plans, lui ont acquis une réputation par l'énergie du stile, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées. 1° *La rébellion de Pise*, tragédie en 5 actes, Ulm, 1776, in-8. 2° *Le comte Charles d'Adelsberg*, tragédie en 5 actes, Leipsick, 1776. 3° *Robert de Hohenecken*, Leipsick, 1778, in-8. *Walrad et Eve*, opéra-comique, Deux-Ponts, 1783, in-8; *Poésies lyriques*, ibid. 1786, in-8.

* HAHN (Philippe-Matthieu), mécanicien allemand, né en 1739, à Scharnhausen près de Stuttgard, d'un père qui était ministre protestant. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra un goût décidé pour la peinture et l'astronomie; à l'âge de dix ans, sans avoir reçu aucune leçon, il avait appris au moyen d'un planisphère qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de son père, à connaître les étoiles fixes, et savait parfaitement quelle était l'heure de leur lever et de leur coucher. Il faisait aussi des cadrans solaires au moyen d'un traité de Gnomonique que le hasard lui avait procuré. En même temps il s'occupait seul et sans maître, de la peinture, dans laquelle il fit des progrès étonnans. Le peu de fortune de son père, qui avait une nombreuse famille, ne lui permit pas de seconder les heureuses dispositions de son fils. Comme il lui fallait un état pour vivre, il le destina à la carrière ecclésiastique. Le jeune Hahn fut envoyé en conséquence à l'âge de 17 ans à l'université de Tubingen, pour étudier la théologie. Mais tout en s'occupant de cette science, il ne négligea point celle pour laquelle il avait tant de goût, et tous ses momens de loisir étaient consacrés soit à fabriquer des instrumens, ou à copier dans les bibliothèques publiques les ouvrages qu'il n'avait pas le moyen d'acheter. Sa passion pour tout ce qui tenait à l'astronomie, était si forte, qu'il se condamna à ne vivre que de pain et d'eau, afin d'économiser quelque argent pour acheter une montre. Il paraît qu'il avait rêvé la possibilité de trouver le mouvement perpétuel, et l'on assure que, poursuivant son idée avec une tenacité au dessus de toute croyance, il passa trois semaines sans dormir. Cependant toutes ses pensées n'étaient pas des rêves chimériques; il parvint à inventer un instrument par lequel on pouvait en pleine mer connaître les latitudes, et un char qu'une machine à vapeur faisait mouvoir. Au milieu de ses occupations scientifiques, il ne mettait point de côté les études desquelles dépendait son avenir: la théologie n'était point sa science de prédilection; mais il aurait cru être coupable, s'il avait négligé de lui consacrer tout le temps que réclamaient ses maîtres: ensorte que, pour concilier ses devoirs avec ses plaisirs, il donnait le jour à ses études théologiques et la nuit à ses autres occupations. Nommé pasteur d'Ousmettengen en 1764, il continua le même genre de vie, mit en première ligne ses fonctions ecclésiastiques, et ne donnait que le reste du temps à ses travaux de prédilection. En 1761, il considérait le ciel pendant une belle nuit: alors il lui vint dans la pensée de construire une ma-

chine qui représentât le mouvement des corps célestes : il ne perdit point de vue cette idée, et, lorsqu'il fut dans sa cure, il s'empressa de charger un tisserand qui faisait bien les pendules de bois, d'exécuter d'après son plan, une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel on voyait le lever et le coucher du soleil, de la lune et des principales étoiles fixes, pendant toute l'année, aux heures indiquées par les observations astronomiques. Il fit ensuite une autre machine astronomique qui avait pour base un socle cubique sur les côtés duquel étaient diverses sortes de cadrans : on y voyait aussi une sphère droite et un calendrier fait pour 8,000 ans; dans la partie supérieure se trouvait un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient tous les mouvemens apparens des planètes et des étoiles fixes. La réputation de Hahn s'étendit bientôt au loin; Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, gratifia généreusement l'auteur de cette invention ingénieuse, qui lui avait été offerte. Hahn refusa une place de professeur, et se contenta d'accepter un bénéfice plus avantageux que celui dont il jouissait. Infatigable dans ses entreprises, il fit une machine arithmétique dont il donna lui-même la description dans le *Mercure allemand* de 1774 ; de petites machines peu coûteuses pour additionner en très peu de temps les sommes les plus considérables : ce fut surtout à l'horlogerie qu'il apporta les plus grands perfectionnemens. Epuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie lente dont il mourut le 2 mai 1790. Son cabinet fut vendu après sa mort à Londres, et on en retira un prix considérable. Sans contredit, c'est un des hommes qui ont fait le plus d'honneur au duché de Wurtemberg. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : 1° *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechengen*, Coutance, 1769, in-4 ; 2° *Notice de ces machines fabriquées par ses ouvriers depuis six ans*, 1774, 3 numéros; 3° *Tabula chronologica qua ætas mundi septem chronis distincta sistitur*, 1774; 4° *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8. Il a aussi publié des *Mélanges théologiques*, en 4 vol. in-8, des *Sermons*, 2 vol. in-8, et le *Nouveau Testament traduit en allemand et commenté*, Winterthur, 2 vol. in-12.

HAIDEN (Jean), né à Hradischt en Moravie, en 1716, se fit jésuite en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'était un des hommes les plus érudits de ce siècle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivait encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui : 1° *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4. 2° *De instituto Ecclesiæ infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta confirmationis et eucharistiæ dissertatio*, 1758, in-4. 3° *De Eugenii IV decreto pro Armenis : num tanquam pars Synodi œcumenicæ Florentinæ sit respiciendum?* 1759, in-4. 4° *De Prudentii Marani opinione, Homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4. 5° *Animadversiones criticæ in chronologiam*, 1760, in-8. 6° *Exercitationes chronologicæ de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati et morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi accommodatæ*, 1761, in-8; 8° *Appendix ad exercitationes chronologicas de profectionis romanæ sedis, et obitûs Principis apostolorum Petri annis*, 1761, in-8.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il était calviniste; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris en 1610, dans sa 76e année. On a de lui : 1° une *Histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII*, en plusieurs vol. in-8, 1576, 1584 et 1627, 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en français, mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que

des faits, et mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le stile simple et naturel. Du Haillan parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie et la morgue. 2° *De l'état et succès des affaires de France*, in-8, 1613 : livre qui offre des choses singulières, parmi lesquelles plusieurs sont hasardées. 3° *Regum gallorum icones versibus expressæ*, in-4. 4° *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8. 5° Un poème intitulé : *Le Tombeau du roi très chrétien Henri II*, in-8. 6° *L'union des princes*, autre poème, in-8. Il existe de du Haillan plusieurs autres écrits dont on peut trouver la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 14. Sa vie a été écrite par le Père Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de France*, tom. 3. Bayle lui a consacré aussi dans son *Dictionnaire* un article curieux.

* HAILLY (Charles-François le PRUD'HOMME D'), vicomte de Nieuport, issu d'une ancienne famille de Flandre, naquit le 13 février 1746, à Paris, où ses parens avaient été amenés par suite d'événemens politiques Après avoir fait ses cours de mathématiques, il entra dans l'arme du génie qu'il abandonna pour aller à Malte, où il entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La révolution le priva des revenus de sa commanderie de Vaillampont, près de Nivelles; mais elle le ramena à l'étude et la lui rendit plus chère. Il continua de suivre son penchant pour les mathématiques, et joignit bientôt au titre de membre de l'ancienne Académie de Bruxelles, fondée par Marie-Thérèse, celui de correspondant de l'Institut de France. Le roi des Pays-Bas lui donna la croix de Lion-belgique avec la clef de chambellan. Ses concitoyens le députèrent aux Etats-généraux de Belgique. Dans cette assemblée politique d'Hailly fit preuve de sagesse : il s'opposa de toutes ses facultés à l'envahissement des idées de liberté sorties de nos époques de despotisme et de commotions révolutionnaires. Il mourut le 20 août 1828. On peut voir la liste de ses ouvrages scientifiques dans les *nouveaux Mémoires de l'acad. de Bruxelles*, tom. IV. D'Hailly avait une prévention singulière contre les lettres; cependant il étudia tout en les méprisant : il croyait que rien n'était bon que les chiffres. Il apprit le grec à l'âge où Caton commença la même étude.

HAIMON. *Voyez* AIMON.

* HAINERS (N....) directeur de la société royale des sciences de Gottingue et professeur à l'université de cette ville, a publié en allemand un ouvrage estimé et qui a pour titre : *De la décadence des sciences en Grèce*; des *Lettres sur la Suisse*, et différens *Mémoires* lus à la société royale dont il faisait partie. L'institut de France le nomma son correspondant. Hainers mourut en 1810, à Gottingue.

HAITON, prince arménien, seigneur de Curchi, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305; dans le monastère de l'ordre des Prémontrés, nommé *Episcopia*, dans l'île de Chypre. En 1307, il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades; il y donna des instructions pour cette entreprise, et y récita une *histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays; Nicolas Salcon, interprète du pape, la traduisit en latin. On la trouve dans la plupart des collections de voyages, particulièrement avec assez d'exactitude, en latin, dans celle de Grypæus; en italien dans celle de Ramusio; en français, dans celle de Bergeron.

HAKEM (BIAMRALLAH-ABOU-ALY-MANSOUR), 3e calife de la race des Fatimites, commença à régner à l'âge de 11 ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J. C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il voulait passer pour dieu, et fit faire un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnaissaient pour tel. Il fit lu-

ler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par les soldats. Il obligea les juifs et les chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pèlerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, et les cinq prières par jour. « Tels sont, » dit un auteur, les caprices du despo- » tisme, du pouvoir blasé par ses excès, » et qui ne sait plus comment assouvir la » passion de commander. » Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur : on conspira contre lui, et on le fit mourir l'an 1021. (*Voyez* sur ce calife des détails précieux dans le tome 2 de la *Chrestomathie* de M. Sylvestre de Sacy.

* HAKLUYT (Richard), géographe et historien anglais, né vers 1553 à Eyton ou Yeton, dans le Herefordshire, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1606, et mourut le 23 octobre 1616. Il avait consacré sa vie aux recherches historiques et surtout à celles qui regardent les découvertes et les expéditions maritimes. On lui doit : 1° *Les principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise, par terre et par mer, aux pays de la terre les plus éloignés et les plus reculés, faits dans une période de 1600 ans, divisés en 3 vol., suivant la position des pays vers lesquels ils ont été dirigés*, Londres, 1589, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol.; recueil estimé, où l'on trouve une foule de morceaux curieux qui se seraient probablement perdus. On trouve dans le 2e tome un passage remarquable de la part d'un protestant touchant saint François-Xavier (*voy.* cet article). Cet ouvrage est très rare, surtout lorsqu'il est complet. Le 1er vol. doit contenir 620 pages, et c'est à quoi il faut prendre garde, parce qu'il y a des exemplaires avec un nouveau titre, daté de 1599, où on a supprimé les pages 607 à 620, qui renferment le récit de l'expédition de Cadix, parce que le comte d'Essex tomba dans la disgrâce de la reine. 2° Une traduction de l'*Histoire des découvertes de Galvam*, in-4. 3° Une traduction de l'histoire de la Virginie, sous ce titre : *La Virginie richement appréciée par la description du continent de la Floride, sa prochaine voisine*, Londres, 1609. Ces ouvrages sont en anglais.

HALBAUER (Frédéric), théologien luthérien, naquit à Alstadt en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence sacrée et de poésie en 1713, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques; un grand nombre de *Dissertations* académiques; des *Lettres*; des *Recueils*; de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT (Christian de Brunswick), connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il était administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une âme féroce et sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, et il se nommait lui-même *l'ami de Dieu et l'ennemi des prêtres.* Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tombait en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paraître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisait servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues; et, après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisait égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, surtout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Schenk. Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, regardé comme une bête féroce, et détesté même par les protestans. Nous remarquerons que dans ce siècle, où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot

des atrocités aussi réelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siècle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule religion véritable.

HALDE (Jean-Baptiste du), jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avait été secrétaire, pendant quelque temps, du Père Le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et savant religieux, sont : 1° *Description historique géographique et physique de l'empire de la Chine, et de la Tartarie chinoise*, en 4 vol. in-fol. 1735. Cette date dément ce que dit le lexicographe critique, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à La Haie en 1736, en 4 vol. in-4, avec quelques additions; et en anglais, à Londres, 1739, en 4 vol. in-8, avec divers retranchemens. Cette description du vaste empire de la Chine est la plus ample et la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le stile en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le Père du Halde flatte trop la nation dont il parle; mais, s'il trompe en cela quelques fois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes (*voyez* LE COMTE, MAILLA). Ce serait un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation et de l'empire. Le Père du Halde nous apprend qu'on payerait bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce serait s'attirer les châtimens les plus graves : « Ni l'un ni l'autre de ces fameux écri- » vains (*Echuhi* et *Sema-Ouenkong*) » n'a pensé à retrancher les trois pre- » mières familles, ni même à insinuer » que les empereurs nommés dans le » *Chu-King*, n'aient pas réellement » existé, et ne soient que des person- » nages feints et allégoriques. Si quel- » qu'un à la Chine s'avisait de leur attri- » buer une pareille opinion, peut-être » que sa témérité lui coûterait cher. » Description de la Chine, tome 1, préf. p. 14.... Si la *témérité* d'attribuer à un historien chinois, une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, coûterait si cher; que fera-t-on du *téméraire* auteur qui professerait lui-même une telle opinion, qui oserait ravaler les Chinois au-dessous des Egyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple! Le charitable Père du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la page 264. « Cette opinion » est si bien établie parmi les historiens » de la Chine, que si quelqu'un s'avisait » de rapprocher davantage de nos temps » l'origine de leur empire, il serait re- » gardé comme l'inventeur d'une doc- » trine erronée, et exposé à de grandes » peines. » Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine et ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, et que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles et les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers et intraitables; de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légèrement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires et très conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères et de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que sera-ce donc des erreurs affermies par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des lois sévères et cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard et vain, qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il

affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, etc.? 2° *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des missions étrangères, depuis le 9e siècle jusqu'au 16e. Cette collection offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. 3° Des *Harangues* et des *poésies* latines, in-4.

HALDREN. *Voyez* VESEL (Arnold).

HALE ou HALÈS (Matthieu ou sir Matthew), naquit en 1609, à Alderley, dans le comté de Glocester, d'un marchand drapier. Il fut d'abord avocat et conseiller de Charles Ier, puis il exerça la charge de chef-de-justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Ce monarque le créa baron de l'Échiquier. Il avait été élevé dans la secte des Puritains; cependant il ne voulut jamais reconnaitre Cromwel. L'usurpateur respecta cette fermeté, le força d'accepter la place de juge au tribunal du commun-banc, et lui dit « que puisqu'il ne connaissait pas la lé» galité de son droit, tout ce qu'il de» mandait de lui, était de distribuer cette » justice sans laquelle aucune société ne » peut subsister, d'une manière digne » de ses sentimens et de sa réputation; » que ce n'était pas son gouvernement » personnel, mais l'ordre public et social » qu'il le priait de maintenir en qualité » de juge. » (A la mort de Cromwell, il refusa de porter son deuil, et le comté de Leicester le nomma son représentant de 1660.) Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. Gilbert Burnet a écrit sa *Vie*. On a de lui: 1° *De l'origine de l'homme*, 1677, in-fol. 2° *Contemplations morales et divines*, 1679, in-8. 3° *Observations sur les expériences de Toricelli*. 4° *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8. 5° *Observations sur les principes des mouvemens naturels, et surtout de la raréfaction et de la condensation*, 1677, in-8. 6° *Histoire des ordonnances royales*, 1668. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*Œuvres morales et religieuses*, et publiés avec sa *vie* par Burnet, par Th. Thirlwall, 1805, 2 vol. in-8. La vie de Hale, publiée par Burnet a été traduite en français par Louis Dumesnil, Amsterdam, 1688.

* HALEM (G.-A. de), jurisconsulte et poète allemand, né à Oldembourg en 1752, fit ses premières études à Francfort-sur-l'Oder, et prit à Copenhague le grade de docteur en droit, pour lequel il fit une thèse, *de jure elimitorum*, que l'on cite encore en Allemagne. Nommé conseiller de régence au tribunal de sa ville natale, il apporta des réformes utiles dans l'administration civile et judiciaire. Il fonda en 1783 dans la même ville une société littéraire qui y existe encore; il y lut plusieurs morceaux de poésie, et il en fit insérer d'autres dans l'*Almanach des Muses* de Woss, dans le *Musée allemand* et dans plusieurs autres *Recueils littéraires*. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Histoire de la maison d'Oldebourg*; 2° *Vie de Pierre le Grand*, 3 vol. in-8; 3° *Le comte Munich*; 4° *Coup-d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1791, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est un des plus intéressans qui ait paru sur ces pays à cette époque; 5° *Recueil des principaux documens sur l'histoire moderne*, avec *un aperçu chronologique des événemens les plus remarquables*, Oldembourg, 1806 et 1807; on y trouve des documens sur la réforme politique occasionée en Europe par la révolution française. La *Biographie universelle classique* lui attribue encore un ouvrage intitulé *Jésus*, qu'elle dit être excellent. Halem mourut à Oldembourg le 4 janvier 1819.

HALES. *Voyez* ALÈS.

HALES (Jean), né à Bath en 1584, professeur de langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques I en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles I, bouleversèrent la fortune de Hales, fidèle à son prince et zélé pour l'église anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé

de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avait été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* et des *Opuscules théologiques*, sous le titre de *relique d'or*, etc. 1659 et 1673 avec additions, publiés après sa mort sous le titre de *Traités divers*, 1677, 1716, in-12. Le principal est son *Traité du schisme et des schismatiques*, dont les principes déplurent généralement.

HALES (Etienne), docteur en théologie, recteur de Teddingthon, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677, à Beckebourn dans le comté de Kent. Son *Ventilateur*, sa *Statique des animaux* (traduite en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4), sa *Statique* par *des végétaux*, et l'*Analyse de l'air*, (traduite en 1735, in-4, par Buffon), sont remplis d'idées neuves et profondes. Il obtint en 1739 le prix fondé par le chevalier Coplez, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui méritèrent. Nous avons encore de lui : *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français, in-12: et plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron ; sur les injections utiles aux hydropiques : sur les tremblemens de tête ; sur l'électricité; sur la manière de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille; sur le moyen de conserver les approvisionnemens dans les vaisseaux; sur les abus des liqueurs fortes, etc. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761, à 84 ans.

HALI ou plutôt ALI-BACHA, gendre de Sélim II, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571, après avoir ravagé plusieurs îles de la république de Venise, combattit dans le golfe de Lépante contre l'armée chrétienne, qui venait à pleines voiles sur sa flotte. Don Juan d'Autriche, ayant vigoureusement attaqué la capitane, Halî tomba mort d'un coup de mousquet; et les Espagnols y montèrent aussitôt, en arrachèrent l'étendard, et s'en rendirent les maîtres. Don Juan fit en même temps crier *Victoire!* Les Chrétiens ayant gagné la bataille, firent prisonniers les deux fils de Hali, et les conduisirent à Rome, où l'un d'eux mourut, et l'autre fut renvoyé à la princesse sa mère, qui avait fait de magnifiques présens à Don Juan, pour obtenir sa liberté.

HALI ou ALI-BEIG, premier drogman, ou interprète du grand-sultan, fut amené de Pologne à Constantinople par les Tartares qui l'avaient fait esclave. Il fut élevé dans le sérail. Il savait 10 langues; le français, l'anglais, l'allemand lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Son principal ouvrage est un *Traité de la liturgie des Turcs, de leurs pèlerinages à la Mecque, de leur circoncision, et de la manière dont ils visitent les malades*. Ce traité curieux fut inséré par Smith, qui le traduisit en latin, dans l'*Appendix* de l'*Itinera mundi* d'Abraham Perit-Sol, Oxford, 1691, in-4. Hali-Beig pensait sérieusement à quitter le mahométisme pour le christianisme, dans lequel il avait été élevé, lorsqu'il mourut en 1675.

*HALIFAX (sir George, SAVILLE, marquis d'), célèbre homme d'état d'Angleterre, né dans le comté d'York vers 1630, eut beaucoup de part aux affaires publiques de son temps, et remplit des fonctions éminentes sous les règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume III. Charles II le créa pair; il tint les sceaux du conseil privé sous Jacques II et sous le prince d'Orange, et mourut au mois d'avril 1695. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec facilité et élégance. 1° *Portrait d'un modéré*. 2° *Conseils d'un père à sa fille*. Ils ont été trad. en français par Mme d'Arconville, Paris, 1756, in-12. 3° L'*Anatomie d'un équivalent*, imprimé avec quelques autres ouvrages de l'auteur après sa mort. La 3e édit. est de 1717, in-8. 4° *Observations historiques sur les règnes d'Edouard I, II, III, et de Richard II, avec des remarques sur leurs fidèles conseillers et leurs traîtres*

favoris, 1689. 5° *Portrait de Charles II, suivi de maximes d'état*, 1750, in-8. 6° *Portrait de l'évêque Burnet*, imprimé à la fin de l'hist. de son temps.

HALITGAR, évêque de Cambray en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Reims, dans sa mission du Nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6e concile de Paris, en 829, et mourut l'an 830. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum et ordine pœtinentiæ*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 14.

HALITGARIUS. *Voyez* RABAN.

HALL (Joseph) naquit à Ashbi, dans le comté de Leicester, en 1574. Après avoir professé à Cambridge l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwel ; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ses ouvrages, imprimés in-fol., à Londres, 1662, un stile pur, simple et clair, et, ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération et de sagesse. Son livre *Mundus alter et idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Ses *œuvres complètes* ont été revues par M. Josias Pratt, et publiées à Londres, en 1810, avec un ample *index*, en 10 vol. in 8. Plusieurs des écrits de ce prélat ont été *traduits en français* par Jacquemot, entr'autres ses *Lettres*, Genève, 1627, in-12.

HALLÉ (Pierre), né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Seguier étant allé à Caen pour apaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collége d'Harcourt, puis lecteur en grec au collége royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris, en 1689, à 78 ans. C'était un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : 1° Des *Poésies* et des *harangues* latines, recueillies ensemble en 1655, in-8. 2° Des *Ouvrages de jurisprudence*.

HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des meilleurs poètes latins de son siècle, était de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs *Pièces de poésie*, in-8 ; et quelques *Traités sur la grammaire latine*.

HALLÉ (Claude-Guy), peintre, né en 1651, mort en 1736 à Paris, sa patrie, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, et se concilia l'estime des connaisseurs par ses talens, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. Hallé ne vit jamais l'Italie, et il peignit cependant dans le bon goût italien, en étudiant assidûment les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avait une douceur de mœurs singulière. On le nomma un jour arbitre, au sujet d'un tableau qu'on ne voulait pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avait commandé, s'en était mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, et termina le différend au contentement de toutes les parties. Ce maître disposait heureusement son sujet ; ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses ; son dessin est correct, son coloris frais, sa touche facile, et le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On remarque parmi ses tableaux qui sont surtout dans les églises de Paris, une *Annonciation* qui est à Notre-Dame, et un *Saint-Paul*, rue Saint André des Arts. On a gravé d'après lui.— Il laissa un fils (Noël) qui s'est rendu digne de son père, et une fille mariée au fameux Restout (Jean). *Voyez* ce nom.

* HALLÉ (Jean-Noël), habile médecin français, naquit à Paris le 6 janvier 1754, d'une famille qui s'était distinguée dans les arts, les lettres, la médecine et la jurisprudence. Son aïeul Claude Hallé et

son père Noël étaient de bons peintres. Il avait pour oncles maternels Paul et Charles Lorry, jurisconsultes célèbres : il était parent des deux Restout, de Jouvenet, peintre renommé au service de Louis XIV, et enfin de la Fosse, auteur de *Manlius* et de plusieurs autres bonnes tragédies. Après avoir fini ses premières études, il accompagna son père à Rome, où il avait été nommé directeur de notre académie de peinture. Le jeune Hallé fut sur le point de se livrer à cet art, mais les conseils et la réputation de son oncle Lorry l'en détournèrent aussitôt. De retour à Paris, il fit ses cours de médecine, et reçut le bonnet de docteur en 1778. Il avait été nommé, depuis 1776, professeur à la faculté royale de médecine; peu après, il fut élu membre de la société royale de médecine, et il se signala, dès son entrée dans cette compagnie, par d'utiles travaux. Sincèrement attaché à la religion et à ses princes légitimes, la divergence des opinions politiques qui divisaient la faculté de médecine le força de quitter l'enseignement. Quelques années après (1795), il devint membre de la commission des livres élémentaires, du bureau consultatif des arts et métiers, puis professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé; et, en 1804, il remplaça M. Corvisart dans la chaire de médecine au collége de France. Il était médecin ordinaire de Napoléon ; mais jamais il n'a fléchi les genoux d'un courtisan devant cet idole du jour. Il vit avec une véritable satisfaction le retour des Bourbons. Monsieur, comte d'Artois (depuis Charles X), le nomma son médecin en 1815. Cinq ans après, il fut nommé membre titulaire de l'académie royale de médecine, ensuite président de cette académie. Il était membre de l'Institut depuis sa création, et avait déjà la croix de la Légion-d'honneur, lorsque Louis XVIII le décora de l'ordre de Saint-Michel. Tourmenté depuis plusieurs mois par des graviers, il voulut, malgré l'avis de M. Dubois, subir l'opération, et y succomba le 11 février 1822, à l'âge de 68 ans. Ses obsèques ont eu lieu le 13, en présence d'une députation de chacune des académies de l'Institut, du collége royal de France, de la faculté de médecine, du conseil de l'instruction publique, de presque tous les médecins de la capitale, et d'un nombreux concours d'élèves des principales écoles de Paris. La vive et profonde douleur dont tous les assistans étaient pénétrés, donnait à cette cérémonie un appareil solennel, imposant et lugubre, et la perte d'un seul homme présentait l'apparence d'un malheur et d'un deuil public : tant la vertu unie au savoir inspire de regrets et d'intérêt! M. Percy, au nom de l'académie des Sciences, et M. Ledoux, doyen et interprète de la faculté de médecine, ont célébré en lui un savant du premier ordre, le créateur de l'art d'enseigner l'hygiène, le médecin désintéressé, le bon citoyen, l'homme religieux et le bienfaiteur des pauvres. Cet éloge n'est pas exagéré. Il quittait le palais de nos rois pour visiter le toit de l'indigent. A la cour, il savait s'attirer l'estime et le respect; chez tous ses malades, il recueillait des bénédictions. Entièrement voué à sa famille et à ses amis, il ne trouvait de bonheur que dans celui des autres : il est un des hommes dont les lumières et les travaux ont le plus contribué aux progrès que les sciences médicales ont faits depuis la fin du dernier siècle. M. Desgenettes a prononcé son *éloge* dans la séance d'ouverture de la faculté de médecine, en novembre 1822. C'est à l'occasion des louanges données aux sentimens religieux de Hallé par son panégyriste, qu'éclatèrent parmi les élèves de la faculté de médecine de Paris, ces troubles fâcheux qui amenèrent la suppression momentanée de l'école, et qui se sont renouvelés d'une manière si grave et si fréquente depuis cette époque. Hallé a laissé : 1° *Recherches sur la nature et les effets du méphytisme des fosses d'aisance, imprimées par ordre du gouvernement*, Paris, 1785, in-8; 2° *De la Connexion de la vie avec la respiration, traduit de l'anglais*, 1798, in-8; 3° *Rapport suivi de soixante-quatre expériences sur le remède de Pradier*, 1811, in-8. Il a publié un grand nombre de *rapports* et de *mé-*

moires, savoir (pour la société de médecine) : *Sur les effets du camphre, etc., et sur sa propriété d'être le curatif de la pierre ; sur les fièvres secondaires, etc., sur le traitement de la manie atrabilaire.* (Pour l'Institut), *Rapport sur le galvanisme*, *Rapport sur la vaccine*, *Rapport sur les réglemens de la société d'instruction médicale ; Mémoire sur la distinction des tempéramens.* Hallé a, en outre, fourni plusieurs excellens articles à l'*Encyclopédie méthodique*, et au *Dictionnaire des sciences médicales*. La *Biographie des hommes vivans* cite un ouvrage inédit de M. Hallé, intitulé : *Histoire de l'expérience et de l'observation en médecine, pour établir les fondemens de la véritable théorie.* On a, d'après les leçons de ce savant médecin, publié l'*Hygiène, ou l'art de conserver la santé.* Hallé a été l'éditeur de l'ouvrage intitulé *De præcipuis morborum mutationibus et connexionibus, tentamen medicum, auctore A.-C. Lorry, edente* J.-N. Hallé, 1784, in-12 ; il a été aussi éditeur des *OEuvres complètes de Tissot*, Paris, 1803, 1813, 11 vol. in-8.

HALLER (Albert de), savant et célèbre médecin de Berne, botaniste et poète allemand, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conseil souverain de ce canton, et chevalier de *l'étoile polaire*, a fait honneur à son siècle par ses connaissances. Dès l'âge de quatre ans, il expliquait, les jours de fêtes, aux domestiques de son père, des passages de l'Ecriture sainte ; à neuf ans il écrivit un discours en grec, afin d'être admis dans les écoles supérieures ; à dix ans il se forma pour son usage des vocabulaires grec et hébraïque, et des grammaires hébraïque et chaldéenne ; à quinze ans il avait déjà fait des tragédies et un poème épique de 4,000 vers. La plupart de ses productions en ce genre sont traduites en français, et parurent en 1775, in-8 : S'étant consacré à la botanique et à la médecine, il étudia sous Boerhaave, à Leyde. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il vint à Paris, et assista aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, d'Antoine et Bernard de Jussieu. George II, roi d'Angleterre, ayant fondé l'université de Gottingue en 1736, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Haller y fonda le théâtre anatomique, et le jardin des plantes. Il refusa d'aller à Berlin où l'appelait Frédéric II, et préféra de retourner dans sa patrie, où il fut nommé gouverneur de l'hôtel du sénat, et directeur des salines. L'empereur François Ier le créa chevalier, et Gustave III, roi de Suède, lui conféra l'ordre de l'*Etoile polaire*. Joseph II, en passant par Berne, l'honora d'une visite, au moment qu'il venait de refuser d'en faire une à Voltaire qui demeurait près de Genève. Haller possédait plusieurs langues vivantes. A quarante ans il apprit le suédois, et il écrivit le français avec pureté et élégance. Ses propres ouvrages, et ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui, en français, la *Formation du poulet*, in-12 ; des *Lettres contre les incrédules*, 2 vol. in-8. Ses autres écrits sont en latin. 1° *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*, Gottingue, 1740, 2 tom. en un vol. in-fol. ; et Berne, 1768, 3 tom. en 2 vol. in-fol. Vicat a extrait de cet ouvrage une matière médicale, en français, Berne 1776, 2 vol. petit in-8, qui a reparu en 1781, sans nom d'auteur, sous le titre de : *Histoire des plantes suisses*, ou *matière médicale*, etc., *par Albert de Haller.* 2° *Icones plantarum Helvetiæ*, *denuo recusæ*, Berne, 1705, in-fol. 3° *Opuscula sua botanica prius edita*, Gottingue, 1749, petit in-8. 4° *Artis medicæ principia*, *edente Albert Hallero*, Lausanne, 1769-74, 11 vol. in-8. Ce recueil qui contient Hippocrate, 4 vol. ; Celse, 2 vol. ; Aurélianus, 2 vol. ; Aretæus, 1 vol. ; Alexander Trallianus, 2 vol, le tout en latin, est estimé. 5° *Opera minora*, Lausanne, 1762-68, 3 vol. in-4. C'est le recueil de ses écrits particuliers d'anatomie et de physiologie. 6° *Elementa physiologiæ corporis humani*, Lausanne et Berne, 1757-66, 8 vol. in-4. C'est son ouvrage le plus important ; il a obtenu plusieurs éditions également bonnes. On y ajoute

ordinairement le vol. intitulé : *Auctarium ad Halleri elementa physiologiæ*, Lausanne, 1782, in-4. L'auteur avait entrepris une nouvelle édition retouchée de cette physiologie, sous le titre : *De partium corporis humani præcipuarum fabrica et functionibus*, qui devait avoir 16 vol. in-8 ; mais il n'a publié que les 8 premiers. 7° *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*, Lausanne, 1757-60, 7 vol. in-4. 8° *Iconum anatomicarum fasciculi octo*, 1743, in-fol. Ouvrage recherché et peu commun. 9° *Disputationum anatom. select. volumina septem*, 1751, in-4. 10° *Disputationes chirurgicæ selectæ*, Lausanne, 1755, 5 vol. in-4. 11° *Bibliotheca botanica*, 1771-72, 2 vol. in-4. 12° *Bibliotheca medicinæ practicæ*, Berne, 1776-88, 4 vol. in-4. 13° *Bibliotheca anatomica*, 1774-77, 2 vol. in-4. 14° *Bibliotheca chirurgica*, 1774-75, 2 vol. in-4. De Murr a publié à Erlang en 1805 un supplément aux quatre bibliothèques de Haller, sous ce titre: *Adnotationes ad bibliothecas hallerianas*, in-4. On a traduit en français plusieurs des ouvrages de Haller: son *Discours sur l'irréligion*, Lausanne, 1660, petit in-8 ; ses *Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion*, Lausanne, 1772, in-8 ; celles contre Voltaire, Berne, 1780, 2 vol. in-8 ; *deux Mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée*, Lausanne, 1756, petit in-8 ; *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, Lausanne, 1753, petit in-8 ; *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, Lausanne, 1756-60, 4 vol. in-12 ; *deux Mémoires sur la formation des os*, 1756, in-12 ; *sur la formation du cœur dans le poulet*, etc., *avec un Mémoire sur plusieurs phénomènes de la respiration*, 1758, 2 vol. in-12 ; *Collection de thèses médico-chirurgicales*, abrégées du latin par Macquart, Paris, 1757-60, 5 vol. in-12, etc. On peut consulter le catalogue des écrits de Haller à la fin des *Epistolæ ab eruditis viris ad Hallerum scriptæ*, 6 vol. in-8, Berne, 1773-75. Haller paraît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, et méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractère même ne donne pas toujours ; mais Haller en a joui. Il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre, en quelque genre que ce soit. M. Biœrnsthal, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire et de Haller, fait le parallèle suivant de ces deux personnages : « L'un » est superficiel, et l'autre solide ; l'un » fait des vers sur toutes sortes de sujets, » et verse sur tous la couleur de ses fic» tions ; l'autre, poète et philosophe, » aime sur toutes choses la vérité et » la vertu. L'un ne parle que de toléran» ce, et ne veut rien souffrir ni de Dieu, » ni des hommes ; l'autre pratique la mo» rale et l'Evangile. L'un détruit, l'autre » édifie. Enfin l'un augmente la masse » des erreurs, et l'autre celle des vérités. » Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance et de persévérance qu'on avait lieu d'attendre de la solidité de son jugement et de ses vues. Son *Epître à M. Stæhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satire amère de tous les principes de religion et de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi les Israélites, adorateurs inconséquens du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la faiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paraît que l'on doit regarder cette *Epître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les incrédules*.

* HALLER (Théophile-Emmanuel de), fils aîné du précédent, né à Berne en 1735, mort en 1786, embrassa d'abord la carrière de la médecine dans laquelle il s'était déjà distingué par plusieurs mémoires inté-

ressans, lorsqu'il changea d'état et entra dans la magistrature. Ses études médicales et ses travaux judiciaires ne l'empêchèrent pas de se livrer à des recherches d'histoire et d'antiquité. On a de lui : 1° *Cabinet des monnaies et médailles Suisses*, 1780, 2 vol.; 2° *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, 1785-1787, Berne, 6 vol. in-8, et une table générale, 1788, 1 vol. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Haller (Albert DE), son frère cadet, cultiva avec succès les sciences naturelles et particulièrement la botanique. Il a laissé plusieurs manuscrits qui seraient utiles, dit-on, pour la composition d'une *Flore helvétique*. Il est mort à Berne le 1er mars 1823, âgé de 65 ans.

* HALLERSTEIN (Augustin), né en Autriche d'une famille illustre, se fit jésuite, et se consacra aux missions étrangères. Envoyé à la Chine, il succéda au Père Kœgler dans la place de président du tribunal des mathématiques, et mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment qu'il apprit la suppression de la société. Ses *Observations* ont été publiées par le Père Hell avec celles du Père Kœgler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4. — Il avait un frère très distingué par ses vertus et ses lumières, qui fut long-temps confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et mourut vers 1780.

HALLES. *Voyez* HALES.

HALLEY (Edmond), célèbre astronome anglais, né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème, par lequel il détermina les asphélies et l'excentricité des planètes. On put dès lors pressentir quelle marche nouvelle son génie allait imposer à la science. Le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Sainte-Hélène, voyage où il passa une année toute entière; et, sous ce ciel nouveau, il parvint à faire plusieurs observations astronomiques très importantes; il fixa la position exacte de plus de 300 étoiles australes. (A son retour de Ste.-Hélène, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France, et fut recherché des personnages les plus illustres avec lesquels il conserva des relations scientifiques et amicales. Les *Transactions philosophiques* de 1683 à 1697 renferment un grand nombre de *mémoires* dans lesquels Halley signalait ses nouvelles découvertes astronomiques. En 1698, il entreprit par les ordres du gouvernement un nouveau voyage qui avait pour but d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les différentes températures et les divers degrés de latitude. Après cette expédition où il fut à même de vérifier par la pratique la théorie du phénomène qu'il avait annoncé, Halley fut chargé en 1701 de lever une carte de la Manche. En 1686, il s'était lié avec Newton, qu'il avait décidé à livrer au public son livre des *Principes*. Guidé par la méthode de ce philosophe, Halley annonça le retour des comètes, observation confirmée depuis par l'expérience. On lui doit encore les *Tables de la lune*, fruit de 40 années d'observations et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et D. Cassini, Halley a déterminé la précession des équinoxes : ce qui le conduisit à établir que les étoiles sont sujettes au mouvement, et par induction qu'elles sont habitées.) Cet astronome célèbre succéda à Wallis en 1703, dans la place de professeur de géométrie, et à Flamstéed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres et l'académie des Sciences de Paris se l'associèrent : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Gréenwich le 25 janvier 1742, à 86 ans. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Il était franc et décidé dans ses jugemens, égal et réglé dans ses

mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et surtout désintéressé. Il a vécu et il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'âme et de lumières dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : 1° *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678 et 1679, in-4. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer, avec la traduction française à côté et un planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* et à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avait été dressé d'après les observations que l'auteur avait faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination (*voyez* FLAMSTÉED). 2° *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo, ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, in-8. 3° *Apollonii Pergæi Conicorum libri octo, et Sereni Antissensis, de sectione Cylindri et Coni libri duo*, Oxford, 1710, in-fol. : édition magnifique, et qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, et a suppléé, etc. 4° *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4. Elles ont été traduites en français par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8, 1754, et par M. de la Lande, 1759, in-8 : cette dernière traduction est la plus estimée. 5° *Abrégé de l'Astronomie des Comètes*. On sait que c'est surtout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des comètes, supposé par Newton, et sur lequel les astronomes ont fait et font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particulièrement par les comètes, annoncées par divers astronomes pour ces dernières années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caractères indiqués. Quelques systèmes récens, tels que ceux du Père Berthier, de MM. Goussier et Marivetz etc., qui représentent les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires ; et l'on sent assez que dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux comètes une apparition périodique et géométriquement régulière, sont parfaitement vains. (*Voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). 6° *Théorie sur les variations de la boussole*, dans les mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de physique de Muschenbroëk*, publié à Leyde en 1739. 7° *Méthode directe et géométrique* pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes. 8° Un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant. 9° Plusieurs autres *Mémoires* sur différens points de physique et d'astronomie. 10° Quelques *vers latins*.

HALLIER (François), né à Chartres vers 1595, docteur et professeur de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas long-temps ce siége, étant mort en 1658, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avait su, jusqu'à l'oraison dominicale. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et partout il fit admirer ses talens. Urbain VIII l'aurait fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avaient fait passer le chapeau qui lui était destiné, sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et obtint la condamnation. De là tout le mal que les jansénistes ont dit de lui, ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnaître dans ses ouvrages, de la force dans les raisonnemens, et de l'éruditon dans les recherches. Les principaux sont : 1° un savant *Traité de la Hiérarchie* (V. CELLOT). 2° Des *Commentaires sur les réglemens du Clergé de France, touchant les Réguliers*, qui l'engagèrent dans des disputes avec les Jésuites, et divers autres religieux. etc. 3° Un *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. C'est son chef-d'œu-

vre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France, il est clair et méthodique. 4° Des *Ecrits polémiques* contre les Jansénistes et contre les réguliers. Tous ces ouvrages sont en latin.

HALLIFAX. *Voyez* MONTAGUE.

HALLMANN (Jean-Chrétien), poète allemand, travailla pour le théâtre, et donna plusieurs pièces accueillies par ses compatriotes. Il était protestant, mais il abandonna les erreurs de Luther pour embrasser la religion catholique. Il mourut à Breslaw en 1704.

HALLOIX (Pierre), savant jésuite, né à Liége en 1572, possédait les langues savantes, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1656. On a de lui : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12. 2° *Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douai, 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'église d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de saint Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces saints ont trouvé place dans les *Acta Sanctorum*. 3° *Origenes defensus*, Liége, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALYATES. *Voyez* ALYATES.

HAMAL (Jean-Noël), ecclésiastique et contrepointiste distingué, naquit à Liége en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738 à son père dans cet emploi, y porta ses talens et sa réputation, et se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, et les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuèrent beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des règles, et on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixèrent l'admiration des connaisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux et habilement assorti au sujet. Ses oratorio de *Judith* et de *Jonathas*, et le psaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; son neveu Henri Hamal lui a succédé dans la place de maître de musique de la cathédrale de Liége.

* HAMANN (Jean-Georges), écrivain allemand, né en 1730, à Kœnisberg en Prusse, mort le 21 juillet 1788 à Dusseldorf, était fils d'un habile chirurgien qui le destina d'abord à l'état ecclésiastique. Après avoir suivi quelques cours de théologie, le jeune Hamann abandonna cette carrière pour embrasser celle du barreau; mais il se dégoûta aussi facilement des leçons de jurisprudence que de celles de théologie, Pendant cinq ans, il s'occupa entièrement de poésie et de belles-lettres. La profession littéraire n'est guère lucrative: Hamann fut obligé de faire quelques éducations particulières pour vivre; aussi inconstant alors qu'il l'avait été auparavant, il prit le goût des sciences industrielles et économiques, en étudia la théorie pendant quelque temps, et en fit l'application dans plusieurs voyages qu'il entreprit pour le compte d'une maison de commerce. De retour dans sa patrie, en 1767, il obtint la place d'administrateur de l'entrepôt des douanes qu'il occupa jusqu'en 1787, époque où il se retira avec une pension considérable dont il ne jouit que peu de temps. Les avis sont partagés sur le mérite de Hamann : ses admirateurs le comparent à Winckelmann, et les plus grands écrivains de l'Allemagne s'accordent à le placer au premier rang: ses ennemis le regardent comme un auteur obscur et inintelligible, parce que ses citations et ses allusions ne sont pas à la portée de tous les lecteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il possédait de vastes connaissances en théologie, juris-

prudence, littérature ancienne et moderne, dans les langues orientales et dans l'économie politique. On l'a surnommé le *Mage du Nord*. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : 1° *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public, par un amateur de l'ennui*, Amsterdam (Kœnisberg), 1759, in-8; 2° *les Nuées*, comédies supplémentaires aux mémoires socratiques, Altona, 1761, in-8 ; 3° *Nouvelle apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; 4° *Dictionnaire de phrases poétiques* Leipsick, 1755, in-8. Hamann l'a publié en français ; 5° *Essai à la Mosaïque*, 1762, in-8, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens et une Glose philippique*, Miltau, 1762, in-8 ; 6° le *Kermès du nord*, ou *la cochenille de Pologne*, 1774, in-4. L'ouvrage intitulé : *Observations sur les avantages et les désavantages de la France sur la Grande-Bretagne, sous le rapport du commerce et des autres sources de la puissance des états*, Miltau et Leipsick, 1756, in-8, que, suivant quelques auteurs, il aurait publié sous le pseudonyme de Dangueil, est attribué par M. A. A. Barbier et autres savans à R. J. de Plumard Dauguel.

HAMAYDE (Ignace-François), savant légiste, docteur et professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultait de toutes parts et sur toutes les matières. Sa piété égalait son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux et avec avantage.

HAMBERGER (George-Albrecht), professeur de physique et de mathématiques à Iéna, né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iéna en 1716. On a de lui divers *traités* sur ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : 1° *De Iride diluvii*. 2° *De opticis oculorum vitris*. 3° *De Hydraulicâ, de frigore*. 4° *De basi Computi ecclesiastici*, etc. Il y règne un savoir réel et utile, et en même temps modeste et circonspect. Le recueil de ses dissertations a été publié à Iéna, 1708, en 1 vol. in-4, et 1750, 1 vol. in-fol.—Il y a eu plusieurs autres savans du même nom.

HAMEL (Jean-Baptiste DU), né en 1624, à Vire en Normandie, d'un père avocat, entra chez les Pères de l'Oratoire à 19 ans, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilli-sur-Marne. En 1663, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des Sciences. Deux ans après, Colbert de Croissi, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres, il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très petits bénéfices, et il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : 1° *Astronomia physica*, et un traité *De Meteoris et Fossilibus*, imprimés l'un et l'autre, en 1660, in-4. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modèle ; mais on le reconnait encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matière. 2° *De corporum affectionibus*. 3° *De mente humana*. 4° *De corpore animato* : tous les trois profonds, fruits de la réflexion et de l'expérience. 5° *De consensu veteris et novæ philoso-*

phiæ, in-4, Rouen, 1675. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, et rentrent dans le résultat des plus modernes. 6° L'*Histoire de l'Académie des Sciences*, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4. 7° *Opera philosophica et astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4. 8° *Philosophia vetus et nova*, *ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. 9° *Theologia speculatrix* et *practica*, 1691, 7 vol. in-8. en très beau latin. 10° *Theologiæ clericorum seminariis accommodatæ summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté et corrigé. 11° *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena*, *una cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., et Louvain, 1740, in-fol., et avec des notes, dont une partie par M. Guyaux. Richard Simon et Dom Calmet en font peu de cas, mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétens en cette matière. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant et de neuf; mais la Bible n'est pas un fonds sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nouveauté; il serait à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du Hamel, curé de Saint-Méry à Paris, prétendu saint du parti janséniste, dont M. Treuvé (*voyez* ce mot) nous a donné la *Vie*.

HAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis du), né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et a écrit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles et curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Ses talens l'élevèrent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la fabrique des manœuvres pour les vaisseaux*, *ou l'Art de la corderie perfectionné*, 1747, in-4. 2° *Elémens d'Architecture navale*, *ou Traité pratique de la construction des vaisseaux*, 1758, in-4. 3° *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*, *avec la manière de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12. 4° *Traité général des pêches maritimes*, *des rivières et des étangs*, in-fol. avec fig. 5° *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12. 6° *Traité de la culture des terres*, *suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglais, 1750 et suiv., 6 vol. in-12. 7° *Traité de la conservation des grains et en particulier du froment*, 1753 et 1768, in-12... et *Supplément* à ce Traité, in-12. 8° *La Physique des arbres*, *où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale*, 1758, 2 vol. in-4. 9° *Traité des arbres et des arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4, traduit en allemand par OElhafen, Nuremberg, 1762, in-4. 10° *Des Semis et plantations des arbres*, *et de leur culture*, 1760, in-4, 11° *De l'exploitation des bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4, avec fig. 12° *Du transport*, *de la conservation et de la force des bois*, in-4. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, etc. 13° *Traité des arbres fruitiers*, 2 vol. in-4, ornés de près de 200 planches bien gravées d'après nature. 14° *Traité de la garance et de sa culture*, in-12. 15° *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois*, *avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier*; de l'*Epinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4; du *Cirier*, du *Cartier*, 1762; de la *Forge des en-*

clumes, avec l'*Art d'adoucir le fer fondu* de Réaumur, 1763, in-folio; de *raffiner le sucre*, 1764, in-folio; de la *Draperie*, 1764, in-folio; de *friser et raffiner les étoffes de laine*, 1765, in-folio; du *Couvreur*, 1765; de *faire des tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio; de la *Forge des ancres*; du *Serrurier*, 1767. *L'Art du potier de terre; Fabrique de l'amidon*; l'*Art du Savonnier*; l'*Art de faire des pipes à fumer*; de *faire de la colle forte*; du *Charbonnier*, ou *Manière de faire le charbon de bois*, 1766, in-fol., etc., dans les descriptions des arts, données par l'académie des Sciences.

HAMELMANN (Herman), missionnaire protestant, né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bilefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin il devint surintendant-général du comté d'Oldenbourg en 1593, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont: 1 *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol. 2° *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, Lemgow, 1711, in-4, estimé. 3° *Chronicon Oldenburgicum*, Oldenbourg, 1599, in-fol., en allemand. Cette Chronique des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode et d'agrément.

HAMILTON (Antoine, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passait souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laie, en 1720, à 74 ans. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante. On lui reproche son penchant pour la satire. Ses ouvrages recueillis en 1749, en 6 vol. petit in-12, renferment: 1° *des Poésies* d'un mérite peu saillant; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé Des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. 2° Des *Contes de féerie*. 3° Les *Mémoires du comte de Grammont* (*Philibert*), qui occupent 2 vol. de cette édition, et qu'on a imprimés séparément. Ces mémoires, dont le fond est très mince, n'ont que le mérite d'un stile vif et gai. On a publié en 1776 un 7° vol. des *OEuvres d'Hamilton*, à Paris, chez le Jai, qui peut servir de supplément aux six autres. La dernière et la meilleure édition des *OEuvres d'Hamilton* est en 4 vol. in-8, Paris, 1812, ou 5 vol. in-8, avec une notice biographique par Auger.

* HAMILTON (Georges d'), général anglais et comte d'Orkney, naquit vers 1680, en Ecosse. Il était fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk. Celui-ci ayant épousé Anne, duchesse d'Hamilton, seule descendante héritière directe des ducs d'Hamilton, il fut stipulé, dans le contrat de mariage, que tous les enfans qui naîtraient de cette union porteraient le titre maternel. Douglas lui-même fut créé duc d'Hamilton, en 1660. Ce duc, qui contribua beaucoup ensuite à faire reconnaître en Ecosse l'autorité de la maison d'Orange, montée sur le trône d'Angleterre, après les malheurs de Jacques II, mourut en 1694. Georges, qui forme le sujet de cet article, était le cinquième fils de Guillaume; il se distingua dans la carrière des armes, et surtout aux batailles de Boyne, où manqua de périr l'infortuné Jacques II, à Autrim, à Steinkerke, aux sièges d'Althone, etc.; mais lord Hamilton avait tort de combattre pour un usurpateur, et contre son roi légitime. Ce dévouement, ou, pour mieux dire, cette rébellion lui valut, de la part du roi Guillaume III, la dignité de pair d'Ecosse, et le titre de comte d'Orkney.

Il contribua, dans les guerres de succession, aux brillans succès du fameux Marlborough, et reçut du roi de nouveaux honneurs. Il fut successivement nommé général d'infanterie, gouverneur du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydestale. Il mourut à Londres, en 1737, âgé de 57 ans. On a remarqué qu'avec la ligne masculine des Hamilton, s'était comme éteinte l'inébranlable fidélité de cette famille pour leurs rois légitimes, les Stuart. — Il y a eu plusieurs personnages du nom d'Hamilton, — savoir; PATRICK HAMILTON, premier auteur de la prétendue réforme en Ecosse, et condamné, pour ses erreurs, au dernier supplice, en 1526. — JACQUES HAMILTON, comte d'Arrau, duc de Châtellerault, bisaïeul paternel du comte Antoine, auteur des *Mémoires de Grammont*. Le duc Jacques fut pendant quelques mois régent du royaume d'Ecosse, du temps de la minorité de Marie Stuart. Il avait embrassé la réforme, mais ensuite il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et mourut en 1576. — JACQUES I, DUC D'HAMILTON, né en 1606, était très attaché à la maison des Stuart, et rival en pouvoir du fameux Monrose. Il combattit l'usurpateur Cromwel, qui le fit enfin prisonnier, et le condamna à mort en 1649.

* HAMILTON (Sir William), frère de lait de George IV, roi d'Angleterre, savant écossais, né en 1730, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie, montra de bonne heure un goût très vif pour l'étude, et particulièrement pour l'histoire naturelle et les arts du dessin. Un mariage avantageux qu'il contracta en 1755, le mit en état de figurer d'une manière digne de sa naissance; et l'ambassade de Naples, qu'il obtint en 1764, lui donna la facilité de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. Il visita plusieurs fois le mont Vésuve et l'Etna, et recueillit des matières volcaniques qu'il ajouta à la riche collection de curiosités qu'il avait déjà formée. Il avait réuni une société de savans et d'artistes, dont il encourageait les travaux. Il paraît cependant que la protection qu'il accordait aux arts n'était pas tout-à-fait désintéressée; ce qui fit dire à un ambassadeur français à la cour de Naples: « Cet anglais s'affiche pour protéger les » arts, et ce sont les arts qui le protégent, car ils l'enrichissent. » Le trait suivant prouve qu'il ne se trompait pas. Ayant fait peindre sa seconde femme par Mme Le Brun, il céda ce portrait, sans hésiter, à un amateur qui lui en offrit deux cents guinées de gain. En 1766, il fit l'acquisition de la maison sénatoriale de Corvinari à Naples, qui renfermait une superbe collection de vases grecs. Voulant les envoyer en Angleterre, et craignant qu'ils ne fussent endommagés par le transport, il chargea auparavant l'artiste d'Hancarville d'en prendre des dessins destinés à être gravés, qui parurent dans un ouvrage publié sous les auspices du roi d'Angleterre, et intitulé: *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, 4 volumes in-folio, en anglais et en français. Cet ouvrage précieux a été reproduit en français seulement par David, Paris, 1787, 5 vol. in-4 et in-8, et en français et en anglais, Florence, 1801-1808, 4 vol in-folio. Hamilton fit un voyage en Angleterre en 1784 pour empêcher, dit-on, son neveu de contracter un mariage avec une femme perdue de mœurs et de la plus basse extraction (Miss Harte); mais elle sut si bien gagner ses bonnes grâces, qu'il l'épousa lui-même: il ne la reconnut cependant pour sa femme qu'en 1791, où elle prit le nom de lady *Hamilton*. Lorsque les Français s'emparèrent du territoire napolitain, il suivit le roi à Palerme. Son gouvernement le rappela en 1800, et il mourut à Londres le 6 avril 1803, ne laissant que 700 livres de rente à cette femme, pour les désordres de laquelle il avait montré encore, depuis son mariage, une complaisance honteuse. On a reproché à Hamilton une avarice sordide. Il a publié: 1° *Obervations sur le mont Vésuve, le mont Etna et d'autres volcans*, Londres, 1772, in-8, avec planches. 2° *Campi phlegræi*: Observations sur les volcans des Deux-Siciles en anglais et en français, Naples, 1766,

2 vol. in-fol. fig. 3° *Supplément*, ou *Relation de la grande éruption du Vésuve arrivée au mois d'août* 1777, Naples, 1779, in-fol. fig. en couleurs; ouvrage curieux et bien exécuté. Il a été réimprimé à Paris en 1799. 4° un *Mémoire* sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre, en 1782 et 1783, inséré dans les *Transactions philosophiques*. 5° Un *Mémoire* sur les découvertes faites à Pompéïa, avec 13 planches dans le 4e volume de l'*Archæologia*. On a publié à Londres en 1806 : *Gravures aux traits d'après les tableaux, bordures et ornemens de vases étrusques, grecs et romains, recueillis par feu sir William Hamilton, avec des bordures gravées*, dessiné et gravé par feu M. Kirk, in-4.

* HAMILTON (Emma Lydie ou Harte, depuis lady), femme célèbre par ses intrigues et son inconduite, née, à ce que l'on croit, dans le comté de Chester, était fille naturelle d'une pauvre domestique nommée *Harte*. Sa mère l'emmena dans la principauté de Galles, où, à l'âge de 13 ans, Emma fut placée en qualité de gouvernante d'enfans chez un M. Thomas, beau-frère du célèbre graveur Boydell. Elle se rendit trois ans après à Londres, où elle entra au service d'un mercier du marché de St.-James, puis devint femme de chambre d'une dame de bon ton; en se livrant dans les heures de loisir, à la lecture de romans et de pièces de théâtre, elle se forma au rôle qu'elle joua si bien dans la suite. Ayant été congédiée, et se trouvant de nouveau sans ressource, elle fut obligée d'entrer, comme servante, dans une taverne qui était le rendez-vous des acteurs, des musiciens, des peintres, et au milieu desquels Emma, si l'on en croit ses *mémoires*, conserva toute sa sagesse. Mais elle ne devait pas tarder à entrer dans la carrière du vice. Ayant appris qu'un jeune marin, son parent, avait été mis en prison, elle court demander sa grâce à l'amiral sir John Willet Payne, alors capitaine, qui, touché de sa beauté, pardonne au condamné, et fait d'Emma sa maîtresse. Epris de plus en plus, le capitaine lui donne des instituteurs pour cultiver ses dispositions. Emma acquit en peu de temps beaucoup d'instruction, et n'en devint que plus dangereuse. Quelque temps après, John Willet, d'après un usage assez commun en Angleterre, céda sa maîtresso à un chevalier Featherstonhangh, qui la conduisit à une superbe terre dans le Sussex. Mais au bout d'un mois, il rompit avec elle, et Emma, sans appui et sans moyens, parcourut les rues de la capitale, s'abandonnant à tous les excès. Elle était réduite à ce degré de misère et d'avilissement, lorsqu'elle fixa l'attention d'un fameux charlatan, le docteur Graham, connu dans toute l'Angleterre par son lit élastique, appelé *lit d'Apollon*, et par sa *mégalanthropogénésie*. Il s'empara de la belle Emma, et l'exposa sur ses tréteaux, aux yeux du public, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom d'*Hygie*, déesse de la santé. Les peintres, les sculpteurs, attirés comme les autres, s'empressèrent de peindre et de sculpter la nouvelle divinité; et parmi eux, le célèbre Rommey, qui la présenta sous toutes les formes, en devint éperdûment passionné. Mais Emma portait son ambition plus haut : elle parvint bientôt à faire une conquête qui flattait davantage sa vanité; celle d'un homme connu par son esprit et son instruction, Charles Greville, de l'antique famille des Warwich. Il se laissa tellement aveugler par sa passion, qu'il avait résolu de l'épouser; et il l'aurait exécuté, sans l'obstacle que son oncle, sir William Hamilton, mit à ce mariage. En 1789, Greville, ruiné et privé de toutes ses places, envoya Emma auprès de son oncle à Naples, où il était ambassadeur, pour en obtenir des secours pécuniaires. Dès que ce dernier eût vu Emma, il conçut pour elle une passion encore plus vive que celle de son neveu. Il oublia aussitôt le mépris qu'il avait fait de cette femme, et il s'ensuivit une union nouvelle, dont les principales clauses étaient que Greville renoncerait à tous les droits qu'il avait sur Emma, tandis que l'oncle paierait les dettes de son neveu. Il ne paraît pas qu'Emma éprouvât une grande peine de se séparer d'un homme qui avait fait pour

elle tant de sacrifices. Elle s'efforça de regagner alors, autant qu'il était possible, l'estime publique. La maison de sir William était le rendez-vous des artistes et des savans ; ils lui firent une cour assidue, et la noblesse de Naples, qui avait d'abord refusé de voir la maîtresse de sir Hamilton, commença peu à peu à la visiter. Habile dans l'art de plaire, elle relevait son extrême beauté par les agrémens du costume, qu'elle savait varier d'une manière étonnante. Elle imitait avec la même grâce une *bayadère* de l'Indostan et une *almé* d'Egypte, Aspasie, Hélène ou Didon. Elle brillait surtout dans la danse, et inventa celle trop voluptueuse du *schall*, qu'on a reproduite ensuite sur les théâtres. Ces qualités frivoles, mais séduisantes, aveuglaient de plus en plus Hamilton, qui se détermina à l'épouser. Ayant fait en 1798 un voyage en Angleterre, le mariage fut conclu ; et lorsqu'il revint à Naples, il présenta aussitôt à la cour sa nouvelle épouse. La reine Marie-Caroline lui fit l'accueil le plus aimable, et lui donna bientôt sa confiance. Elle l'appela à ses soupers secrets : et la déesse *Hygie* du docteur Graham fut admise plusieurs fois à partager le lit d'une souveraine. C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance du célèbre amiral Nelson, alors capitaine du vaisseau *l'Agamemnon*. On prétend que l'ambassadeur et son épouse conçurent pour lui, en le voyant, la plus vive amitié. Celle de William devint même si forte, que, malgré l'amour qu'il avait toujours pour sa femme, il fit semblant de ne pas s'apercevoir de l'union, plus qu'amicale, qui régnait entre elle et Nelson. L'Espagne se trouvait dans ce moment placée entre l'Angleterre, qui pouvait ruiner son commerce, et la France, qui la menaçait tous les jours d'une invasion. Dans cette dangereuse position, Charles IV avait écrit à son frère le roi de Naples, une lettre confidentielle, où il se plaignait de quelques procédés de la Grande-Bretagne à son égard. La reine, à qui Ferdinand VI fit part de cette lettre, n'eut rien de plus empressé que de la communiquer à sa digne confidente ; et celle-ci en fit connaître le texte, mot pour mot, au cabinet de Londres. L'Angleterre, sans aucune déclaration de guerre, attaqua sur mer les Espagnols ; et la confidence de la reine de Naples coûta à l'Espagne deux frégates, quatre millions de dollards et cinq cents hommes tués ou blessés. Pendant que Nelson était à Naples auprès de lady Hamilton, Buonaparte, en allant en Egypte, s'emparait de Malte. Pour réparer une perte qu'il n'avait pas su prévenir, il se mit à la recherche de la flotte française, qu'il détruisit, après un terrible combat, dans la rade d'Aboukir. Il revint à Naples, et son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe ; le peuple se porta en foule sur le pont pour le recevoir, et lady Hamilton se plaça à côté de l'amiral comme pour partager sa gloire. Dès ce moment, ce ne furent plus que des fêtes et des réjouissances, pendant lesquelles sir William sembla plus que jamais donner une entière approbation à l'intimité qui régnait entre son épouse et l'amiral. Mais pendant que la cour et le peuple ne pensaient qu'aux fêtes et aux réjouissances, les Français étaient arrivés aux portes de Naples. La joie fit alors place à la consternation ; le peuple s'opposa au départ de la famille royale pour la Sicile ; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle put se rendre, pendant la nuit, sur le vaisseau amiral de Nelson, qui la conduisit à Palerme le 24 décembre 1798. Sir William et son épouse l'y accompagnèrent. Lorsque, par les efforts combinés des Russes et des Autrichiens, les Français furent obligés d'évacuer le territoire de la nouvelle république cisalpine, la cour revint à Naples avec la flotte anglaise. Elle punit avec justice, mais peut-être avec trop de sévérité, ceux de ses sujets qui avaient pris le parti des républicains français ; et l'on prétend que ce fut surtout à l'instigation de lady Hamilton, qui voulait profiter de ce moment pour perdre ses ennemis, que l'on doit attribuer les nombreuses exécutions qui signalèrent le retour du roi à Naples : du moins l'a-t-on accusée avec assez de fondement du genre de mort qu'on donna au

prince Caraccioli, qu'elle détestait particulièrement, parce qu'il n'était pas au nombre de ses admirateurs. Ce vieillard, le meilleur officier de la marine napolitaine, ayant été pris sur mer les armes à la main, fut pendu à la grande vergue d'une frégate. Nelson signala la condamnation, pour complaire sans doute à lady Hamilton, qui, de son côté, voulut goûter le plaisir d'assister à cette cruelle exécution. Le prince Caraccioli avait mérité sans doute son châtiment; mais on ne devait pas le déshonorer pour complaire à une femme qui n'avait plus d'honneur. Lorsqu'on eut sévèrement puni les rebelles, les fêtes recommencèrent, et l'amiral Nelson suivit de nouveau Emma dans le tourbillon des plaisirs. Lady Hamilton partagea son temps entre l'amiral et les affaires diplomatiques, qu'elle gérait toute seule, tandis que son mari spéculait sur les objets relatifs aux arts. Cependant le gouvernement britannique rappela tout à coup son ambassadeur et Nelson. Lady Hamilton revint avec son mari en Angleterre, où son intimité avec Nelson, marié à une femme estimable, fut hautement blâmée. Elle devint bientôt un objet de mépris général, qui augmenta encore lorsqu'elle accoucha d'une fille à qui on donna le nom de miss Nelson. Ayant perdu son époux en 1803, lady Hamilton se retira à Merton-Place, maison que lui avait donnée Nelson; mais après la mort de cet amiral à la bataille de Trafalgar, elle se livra, sans aucune pudeur, à ses goûts dépravés, et eut bientôt dissipé tout ce que lui avaient laissé sir William et la générosité du père de sa fille. Elle quitta l'Angleterre en 1810, et vint s'établir avec miss Nelson sur le continent, dans une ferme à quelques lieues de Calais; et c'est là qu'elle mourut le 16 janvier 1815. Lady Hamilton possédait à un suprême degré l'art de l'intrigue et de la séduction; et sans avoir beaucoup d'instruction, elle avait acquis dans le commerce de la cour un esprit qui rendait sa conversation très agréable. Il a paru en anglais : *Mémoires de lady Hamilton*, 1 vol. in-8, dont on a publié un extrait en français, avec le portrait de l'héroïne, Paris, 1816, in-8.

* HAMILTON (Elisabeth), née à Belfast en Irlande, au milieu du siècle dernier, tourna ses inclinations vers la carrière de l'instruction, et fut chargée de l'éducation des filles d'un gentilhomme écossais. Elle mourut le 23 juillet 1816 à Karrowgate, à la suite d'une maladie très douloureuse. On a d'elle : 1° *Lettres d'un Rajah-hindou*, 1796, 2 vol. in-8, 5e édition, 1811. 2° *Les philosophes modernes*, 1800, 3 vol. in-8. 3° *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1802, 2 vol. in-8. Elles ont été traduites en français par Chéron, 1804, 2 vol. in-8. 4° Une *Vie d'Agrippine*, 1804, 3 vol. in-8. 5° Des *Lettres sur la formation des principes religieux et moraux*, 1806, 2 vol. in-8. 6° *Les Paysans de Glenburnie*, 1808, in-8, roman qui peint des mœurs locales et qui a eu un grand succès en Ecosse, en Angletterre et en Irlande. 7° Un petit ouvrage sur la *Pratique des devoirs religieux*, 1809, in-12. 8° Un *Recueil d'essais populaires*, 1813, 2 vol. in-8. On a publié, dans un journal irlandais, une notice bien écrite sur la vie littéraire de miss Hamilton, où l'on porte des jugemens très favorables sur ses ouvrages. Cette notice est attribuée à miss Edgeworth.

* HAMILTON (Gavin), peintre célèbre, né en Ecosse, vint à Rome, où il fut élève d'Auguste Massuchi. Parmi les tableaux qu'il a composés, on cite *Achile s'attachant au corps de Patrocle et repoussant les consolations des chefs de l'armée grecque* : on distingue aussi celui *d'Hélène et Pâris*, et celui *d'Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Ce fut lui qui dirigea les fouilles de Rome et de Tivoli, et qui fit la découverte de plusieurs monumens antiques très précieux. On a de lui un ouvrage intitulé : *Scola italica picturæ*, qui fait partie de la belle *collection de Piranesi*. Cet artiste est mort à Rome en 1797. Le célèbre Cunego a gravé presque tous ses tableaux.

* HAMILTON (Robert), médecin écossais, né en 1621 à Edimbourg, a inventé plusieurs appareils de chirurgie qui

sont très estimés en Angleterre. Il est aussi l'auteur d'un *Traité sur les écrouelles*, 1771, et *d'Observations sur la fièvre de marais, rémittante*, 1801, in-8, avec une *Notice sur sa vie*.

* HAMILTON (William), médecin anglais, né en 1764, a laissé des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine, l'hydropisie, la fièvre scarlatine, etc.* Londres, 1807, in-8. Ce médecin est mort à Saint-Edmond'sbury en 1808.

* HAMILTON (Guillaume ou William-Gérard), homme d'état du 18e siècle, était fils de Guillaume Hamilton, avocat célèbre de l'Ecosse : il naquit en 1729 à Londres, où son père était venu s'établir, fit d'excellentes études à Winchester et ensuite à Oxford, eut d'abord du goût pour la poésie dans laquelle il obtint quelques succès; mais il fut emporté par la politique, pour laquelle il avait une passion dominante. Nommé membre de la chambre des communes, il n'y parla qu'une seule fois, et fut à cause de cette circonstance surnommé *l'homme à un seul discours* (*Single speech*): il avait été dans cette occasion d'une éloquence très grande ; ce qui lui valut la place de lord du commerce, à laquelle il parvint en 1756. Il occupait cet emploi depuis 5 ans, lorsque le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, le choisit pour premier secrétaire d'état de ce royaume. Dans le parlement de Dublin, Hamilton prononça un second discours qui lui attira les plus grands éloges, et lui mérita de nouveau la réputation de grand orateur qu'il s'était faite à la chambre des communes à Londres. Quelques débats qu'il eut avec le comte de Northumberland, successeur du comte d'Olifax, le déterminèrent à quitter ses fonctions. Revenu en Angleterre en 1765, il fut pendant 33 ans membre du parlement, et pendant ce long espace de temps il ne prononça pas un seul discours. Nommé chancelier de l'échiquier en Irlande, il revint à Londres en 1784, et y mourut le 16 juillet 1796, à l'âge de 67 ans. Une partie de ses *œuvres* a été recueillie par M. Malone qui les a publiées sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres, 1808, un vol. in-8. Quelques personnes avec lesquelles il était très lié ont cru retrouver son stile dans les *Lettres de Junius* ; mais tout nous porte à croire qu'il y fut étranger. Voyez au reste le *Dictionnaire des anonymes*, tome 4, page 323.

* HAMILTON (Guillaume), poète, écossais, né à Bangor en 1704, défendit avec valeur la cause de Charles-Edouard, et chanta les succès passagers des armes de ce prince. Après la défaite de Culloden, il vint chercher un asile en France, retourna en Ecosse, et n'ayant pu y rester, il revint en France, se fixa à Lyon, et y mourut en 1754. Outre quelques *poésies érotiques*, et des *traductions* estimées, il a laissé des *chants guerriers* qui sont écrits avec verve, et lui assignent un rang distingué parmi les *Tyrtée* des temps modernes. Ses *OEuvres* ont été réunies et ont paru à Glascow, 1748, et à Edimbourg, 1760, in-8.

HAMMOND (Henri), docteur en théologie d'Oxford, naquit en 1605 à Chersey, dans la province de Surrey, et mourut en 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devait être évêque. (Il montra un grand dévouement à la cause de Charles I dont il partagea la prison en qualité de chapelain.) Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue ceux-ci : 1° un *Catéchisme pratique* ; c'est un abrégé de la morale chrétienne. 2° Un *Commentaire sur le nouveau Testament*, traduit en latin par Le Clerc, qui l'enrichit, ou pour mieux dire, le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1697, 2 vol. in-folio. 3° Un *Commentaire sur les Psaumes*, etc. M. Peck a donné en 1739 la *collection de ses lettres* au nombre de 19. Sa *Vie* a été écrite par Jean Fell, évêque d'Oxford.

HAMON (Pierre), natif de Blois, était maître d'écriture, lorsqu'il fut chargé de donner des leçons à Charles IX ; il devint ensuite son secrétaire. Il entreprit de

faire connaître au public quelques essais des différentes manières d'écrire, dont on s'était servi dans les siècles précédens, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de St.-Denis et de St.-Germain-des-Prés, à Paris; mais il abusa de son talent, et ayant été convaincu d'avoir supposé de fausses pièces, et d'avoir contrefait la signature du roi, ou, suivant d'autres, de professer des doctrines hérétiques, il fut pendu à Paris le 15 mars 1569. Ce malheureux était huguenot.

HAMON (Jean), docteur en médecine, de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687, à 69 ans. Il était depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont: 1° des *Soliloques* en latin, traduits en français par M. l'abbé Goujet, sous ce titre: *Gémissemens d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume CXVIII*, Paris, 1731, in-12. 2° Un *Recueil de divers traités de piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12, et deux autres *Recueils*, 1689, 2 vol. in-8. 3° La *Pratique de la prière continuelle, ou sentimens d'une âme vivement touchée de Dieu*, in-12. 4° *Explication du Cantique des cantiques*, avec une longue préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12; et quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, et où il y a des maximes étrangement propres à obstiner les esprits dans la rébellion contre l'Eglise, en faisant regarder comme méritoire et profitable la privation des sacremens et autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mère commune des fidèles. (Boileau a célébré les vertus de Hamon dans un *sixain* imprimé dans ses *OEuvres*.)

HAMPDEN (Jean), né à Londres en 1594, était cousin-germain de Cromwel. Il se distingua dans le parti qui se qualifiait de républicain, sous le malheureux règne de Charles I, roi d'Angleterre. Ayant refusé de payer la taxe de mer imposée par Charles Ier, il eut à soutenir, à ce sujet, un procès qu'il perdit, et dès lors il prit les armes contre le roi et servit sous le comte d'Essex. Clarendon fait de lui beaucoup d'éloges, et dit, qu'il avait « un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader, et un bras pour tout exécuter. » C'était un homme de bien qui avait des mœurs, de l'éloquence et de la valeur. Il croyait avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zèle pour le bien public, il n'est point coupable envers ses concitoyens, pour avoir compromis la monarchie et la constitution? Il est vrai que si Cromwel avait eu des fils semblables à lui, c'en était fait pour long-temps de la liberté anglaise. Mais si Hampden eut des torts (et assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite et ténébreux Cromwel parût en vainqueur sur la scène. « Mais l'erreur de Hampden, » dit le même historien, est une grande » leçon pour les gens de bien qui, dans » des temps de troubles, seraient tentés » de prendre parti contre l'ordre établi: » ne pouvant prévoir toutes les suites » d'une révolution, ni calculer tous les » effets du nouveau pouvoir, ils doivent » se tenir en garde contre tout ce qui » tend à renverser un état de choses » éprouvé par une longue expérience. » Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires. Charles I lui-même l'estimait tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien; mais la blessure était mortelle, et emporta Hampden quelques jours après.

HAMZA, docteur mahométan, vivait vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'alcoran toute la considération qu'on lui portait, il jugea qu'il fallait opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre

intitulé : *Le livre des témoignages des mystères de l'unité.* Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en français par l'ordre de M. de Ponchartrain, dit qu'on peut l'appeler *la crème de l'élégance arabique.* Mais tout élégant qu'il était, il ne produisit rien ; et l'éloquence barbare de l'alcoran fit toujours la même impression sur les barbares qui professaient le mahométhisme.

HANAPES (Nicolas), né près d'Aubenton, dans la Thierache, se fit dominicain, et devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materias morales*, etc., imprimé à Prague et à Würtsbourg, 1753, ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

* HANCARVILLE (Pierre-François-Hugues d'), savant antiquaire, né à Nancy le 1er janvier 1729, était membre des académies de Londres et de Berlin : il mourut à Rome en 1800, après avoir publié les ouvrages suivans : 1° *Essai de politique et de morale calculée*, 1759, 3 vol. in-8 ; 2° *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirés du cabinet de M. Hamilton*, en anglais et en français, Naples, 1766-67, 4 vol. gros in-folio, figures coloriées, ouvrage précieux exécuté avec luxe ; cet ouvrage a été fait en société avec Maréchal. Il en a paru une nouvelle édition, Florence, 1801 - 1808, 4 vol. in-folio, moins bien exécutée que la précédente ; 3° *Recherches sur l'origine, l'esprit, et les progrès des arts dans la Grèce*, Londres, 1785, 3 vol. gr. in-4 : ouvrage estimé, dont les exemplaires sont peu communs.

HANCKIUS. *Voyez* HANKIUS.

HANDEL. *Voy.* HAENDEL.

HANGEST (Jérôme de), docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'Eglise du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des académies* contre Luther. Il défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés ; il justifie la bonne théologie scolastique, et fait voir que cette méthode d'enseigner est très bonne, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme ; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts : elle n'accommode point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste (*voy.* ST. ANSELME, DUNS, SUARÈS, ST. THOMAS, etc.). On a encore de lui : 1° Un traité de controverse, intitulé : *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie.* 2° Un autre *De libero arbitrio, etc.*

HANKIUS ou HANCKIUS, ou HANKE (Martin), savant philologue allemand, naquit à Born près de Breslaw, en 1633. Il fut nommé professeur d'histoire, de politique et d'éloquence, en 1661, bibliothécaire de la bibliothèque d'Elisabeth dans la même ville, en 1670, protecteur du collége de ce nom en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays en 1688. Il mourut à Breslaw, en 1709, à 76 ans, dont il en avait employé 50 à professer. Il fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèque impériale de Vienne, travail immense dont il fut récompensé par une somme très considérable. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : 1° *De Bysantinarum rerum scriptoribus liber*, in-4, 1667 ; ouvrage érudit et méthodique. 2° *De Romanarum rerum scriptoribus*, 1669 et 1675, 2 vol. in-4. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire bysantine ; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différens jugemens qu'on en a portés. 3° Plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates silesiacæ ad annum* 1170, 2 vol. in-4, 1707 ; et *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4, 1702 et 1705. 4° Des *Harangues*, des *Comédies* et des

Poésies. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque. Il existe sur cet écrivain une *notice* dans le tome 38 des Mémoires de Nicéron.

HANNEKEN (Memnon), théologien luthérien, né à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marburg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : 1° une *Grammaire hébraïque*. 2° *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marburg, 1631, in-4. — Philippe-Louis HANNEKEN, son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers *ouvrages* peu connus *sur l'Ecriture*, in-4 et in-12.

HANNIBAL. *Voyez* ANNIBAL.

HANNIBALIEN (*Flavius Claudius Hannibalianus*), né à Toulouse et élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser en 335 sa fille aînée Constantine. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par Constance son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bythinie, où était la sépulture du fameux Annibal, et c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenait le titre *Roi des rois*. Ces qualités empêchèrent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avénement à la couronne, n'étaient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avait invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert ; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendait en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains et le roi des Maures ; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, et elle fut exterminée avec lui vers l'an 336 avant J. C.

HANNON, voyageur célèbre et général carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, ou suivant M. Gosselin vers l'an 1000, avant l'ère chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Il parcourut environ 214 lieues marines, et alla jusqu'au cap Bodajor. Quelques savans ont prétendu qu'il était parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie ; mais ce sentiment n'est pas fondé. En général les auteurs anciens et modernes, les géographes, les antiquaires, les historiens les plus estimés ont beaucoup parlé de Hannon, sans être d'accord sur l'époque où il a vécu ni sur les lieux qu'il a visités. Pline et Plutarque rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étaient jaloux de leur liberté. Il avait tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servait pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginèrent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendrait à bout de tout ce qu'il entreprendrait, et qu'ainsi ils avaient lieu de craindre qu'il ne se rendît maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilèrent pour le reste de ses jours. On a sous son nom une *Relation de voyages* connue sous le

nom de *Périple d'Hannon*, que plusieurs savans croient n'être pas de lui; elle était écrite en langue punique, et a paru pour le premièrefoisen grec en 1533, à Bâle. Conrad Gesnerla traduite en latin. Henri Boekler en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698. M. Thomas Falconer en a publié une nouvelle édition sous ce titre : *The voyage of Hanno translated*, etc. Londres, 1797, in-8. On peut consulter sur Hannon les *recherches de Bougainville* dans le *recueil de l'académie* des Inscriptions, etbelles-lettres, tom. 26 pag. 10, et t. 28 p. 260; et les *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, par M. Gosselin. M. de Chateaubriand a traduit le *Périple d'Hannon* dans un chapitre de son *Essai historique politique et moral sur les révolutions*. Londres, première partie, ch. 26, 1797, in-8, Londres, 1814, 2 vol. in-8; Leipsick, 1816, 2 vol. in-18, Paris, 1826, nouvelle édition de ses œuvres, etc. Il a paru récemment une traduction portugaise de cet ouvrage, avec le texte grec en regard.

HANSITZ, ou Hunsiz (Marc), jésuite, né à Cologne, l'an 1682, a donné *Germania sacra*, Augsbourg, 1727, 2 vol. in-fol., et le *Prodromus* du troisième, consistant dans une ample et savante dissertation sur l'évêché de Ratisbonne, Vienne, 1755, in-fol. Il serait à désirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition et la même sagesse : on aurait une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle serait très nécessaire dans un temps où une foule d'écrivains ignorans et hétérodoxes travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie et du mensonge. On lui doit aussi : *Trois dissertations sur l'antiquité et les priviléges de l'abbaye de St.-Emmeran à Ratisbonne*, Vienne, 1755 et 1756, in-4; *Analecta seu Collectanea pro historia Carinthiæ concinnanda, opus posthum., pars prima*, Clayenfurt, 1782, in-8; Nuremberg, 1793, in-8, etc. Le Père Hansitz mourut à Vienne en 1766, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHSE ou Hannsacks, c'est-à-dire Jean Sachs, poète allemand, né en 1494 à Nuremberg. Il exerça longtemps le métier de cordonnier, se fit ensuite maître d'école, et séjourna dans plusieurs villes d'Allemagne. Ayant pris quelques leçons de poésie d'un *Meistersænger* ou *Maître poète*, il fut reçu dans ce corps de gens de métier qui avaient imaginé d'assujétir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette espèce de confrérie (qui avait pris naissance au commencement du 14[e] siècle) accordait la permission de faire des vers; et pour rimer en paix, il fallait se faire inscrire sur les registres du corps, qui était divisé en *Garçons* poètes, *Compagnons* poètes, et *Maîtres* poètes. Les licences s'expédiaient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maitres. Hans-Sachse en devint le doyen. Les brevets de célébrité et autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachse. Il a laissé 5 gros vol. in-fol. de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-1579, où l'on voit briller cependant quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses et grossièretés. Ces poésies sont des traductions des *Proverbes de Salomon*; de l'*Ecclésiaste*; du livre de la *Sagesse*, des *Psaumes*, des *Evangiles*, etc., outre 26 comédies, 27 tragédies spirituelles; des comédies et des tragédies profanes; des *Poèmes*, des *Contes*, etc. Il faut croire que Hans-Sachse avait des talens pour ce temps d'ignorance, puisque l'auteur de la *Littérature allemande* fait éloge de l'harmonie, de la facilité de ses vers. Hans-Sachse fut un des chauds partisans de Luther. Il mourut en 1576, à 81 ans.

* HANWAY (Jonas), négociant anglais, né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie et plus tard visita la Perse. De retour à Londres en 1750, il fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762. C'est principalement à ses écrits et

à ses efforts, que l'Angleterre doit l'institution de la société de marine pour la formation des jeunes matelots tirés de la classe indigente ; l'établissement des écoles appelées *écoles du dimanche* (sunday-shools), si répandues aujourd'hui en Angleterre ; et la fondation d'une maison de refuge pour les jeunes personnes abandonnées. (Magdalen-Christy.) Il s'occupa aussi du sort des petits ramoneurs, des incendiés, des domestiques, des nègres, et quoique sa fortune fût très modique, il entrait dans tous les projets de bienfaisance. Il mourut le 5 septembre 1786, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. La reconnaissance publique lui éleva un monument. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Tableau historique du commerce anglais dans la mer caspienne, avec le journal d'un voyage de Londres dans la Perse par la Russie, et retour par la Russie, l'Allemagne et la Hollande*, Londres, 1753, 2 vol. in-4, réimprimé en 1754. Cette relation, qui est le résultat d'un voyage qu'il fit dans la Perse, est une des plus intéressantes qui aient paru sur cette contrée. 2° *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston sur la Tamise, avec un essai sur le thé*, 1756, 2 vol. in-8 ; deuxième édition, 1757. 3° *Réflexions, essais et méditations sur le monde et la religion, avec un recueil de proverbes, et des lettres sur différens sujets*, 1761, 2 vol. in-8. 4° *La vertu dans les classes inférieures, contenant des réflexions sur les devoirs réciproques du riche et du pauvre, du maître et du domestique*, 1774, 2 vol. in-8, réimprimé en 2 vol. in-4. J. Pugh a publié *Circonstances remarquables de la vie de Jonas Hanway*, in-8, comprenant un extrait de ses voyages en Russie et en Perse, réimprimé pour la seconde fois en 1788, in-8.

HARÆUS ou Verhaer (François), né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne et l'Italie, fit connaissance du Père Antoine Possevin, et l'accompagna dans les voyages que ce Père entreprit par ordre de Grégoire XIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de St.-Jacques à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui 1° *Annales ducum seu principum Brabantiæ totiusque Belgii*. Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties ; la première regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisième les troubles des Pays-Bas jusqu'à la trève de 1609. Le tout est enrichi de portraits. Ces annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes et fidèles. 2° *Concordia Historiæ sacræ et profanæ, per olimpiades et fastos, à Roma condita usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol. 3° *De vitis sanctorum omnium nationum et temporum*, Cologne, 1605, in-fol. C'est un abrégé de Surius. 4° *Biblia sacra cum expositionibus priscorum Patrum litteralibus et mysticis*, Anvers, 1630, 2 vol. in-folio. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD. *Voyez* Harold.

HARBARD (Burchard), professeur de théologie à Leipsick, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont : 1° *Doctrina de conjugio : De confessione : De magistratu politico*. 2° *Theses de Smalkaldinæ confessionis articulis : De lege divina*, etc. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de la secte.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'). *Voy.* Henri.

HARCOURT (Henri d'), maréchal de France, né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Il se distingua aux combats de Sentsheim, de Saint-François et de Turkeim ; aux siéges de Valenciennes, de Cambrai, de Fribourg ; eut le commandement de la province de Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi, au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Nerwinde. Il fut envoyé en 1697 ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi

érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. (Lorsque Philippe V alla prendre possession du trône d'Espagne, le duc d'Harcourt l'y conduisit, et y resta de nouveau comme ambassadeur jusqu'à ce que sa santé l'obligeât de rentrer en France.) Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeler celle de France. Il mourut en 1718, à 94 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1705, et le collier des ordres du roi en 1705. Il eut entr'autres enfans de Marie-Anne Claude de Brûlard, son épouse : 1° François, duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, capitaine des gardes du corps, mort en 1750, à 61 ans. 2° Louis-Abraham, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans. 3° Henri-Claude, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris. 4° Et Anne-Pierre, aussi maréchal de France en 1775, et gouverneur de la province de Normandie.

* HARDENBERG (Charles-Auguste, prince d'), ministre d'état en Prusse, et chancelier de ce royaume, naquit le 3 mai 1750. Il étudia à l'université de Gottingue, et se rendit ensuite en Angleterre, où il perfectionna ses connaissances, et fit une étude approfondie des lois et du gouvernement de ce pays ; le ministère anglais l'envoya à Hanovre. Il fut employé dans l'administration ; mais il n'y resta pas long-temps agent. Il eut de sérieux différends avec un gentilhomme anglais, qui avait des amis puissans, ce qui l'obligea de quitter l'électorat. S'étant rendu à Brunswick, le duc le reçut favorablement, et le choisit, en 1787, pour porter à Berlin le testament de Frédéric II, déposé dans la première de ces villes. Cette mission ayant eu pour lui des résultats assez favorables, il passa au service du margrave d'Anspach et de Bareuth, qui l'éleva au poste de ministre. Cette place lui ouvrit le chemin aux grandes dignités. Le margrave, pour des raisons politiques, céda ses états, en 1792, au roi de Prusse, qui lui assigna en échange une pension viagère. Hardenberg fut alors chargé, par Frédéric-Guillaume, de recevoir le serment des nouveaux sujets de ce monarque, qui le nomma gouverneur d'Anspach et de Bareuth. En 1793, il reçut le titre de ministre du cabinet prussien, et fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, lors de la guerre entre la Prusse et la France républicaine. Chargé de l'approvisionnement de l'armée, il remplit ses fonctions avec désintéressement et exactitude. Lord Malmesbury et l'amiral Kinkel ayant proposé un traité de paix générale, Hardenberg en examina les articles, en qualité de commissaire nommé par le roi de Prusse. Ce traité n'eut pas lieu, et la guerre continua jusqu'au mois de mars 1795. Alors de nouvelles négociations s'entamèrent à Bâle, auxquelles assistait le comte de Goltz, qui fut remplacé par Hardenberg ; et celui-ci signa, au nom de son souverain, la paix conclue le 5 avril de la même année. Hardenberg s'acquitta de cette mission en habile diplomate, et reçut en récompense l'ordre de l'Aigle Noir, le premier des ordres prussiens. Retourné à Anspach, il y termina l'organisation de ce pays et de celui de Bareuth ; il fit, pour la Franconie, des réglemens utiles qui simplifièrent et améliorèrent l'administration de cette province. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III, il y eut plusieurs changemens dans le ministère, mais ils n'influèrent nullement sur le crédit de M. Hardenberg ; il continua toujours à gouverner Anspach et Bareuth, et ensuite les départemens de Magdebourg, de Halberstadt, de Westphalie et de Neuchâtel. Quand le comte de Haugwitz se démit du ministère des affaires étrangères, il eut pour successeur Hardenberg, qui conserva en même temps l'administration de pluiseurs provinces. La Prusse était alors en paix avec la France où, après le consulat, Buonaparte avait pris le titre d'empereur. Cette paix n'était pas du goût de Hardenberg, attaché d'ailleurs à

l'Angleterre, et par une longue demeure dans ce royaume et parce qu'il y avait commencé sa carrière administrative. En juillet 1805, M. Laforêt, ambassadeur de France à Berlin, fut averti, par une note, qu'il se préparait une rupture entre cet état et la Prusse; que Hardenberg avait signé un traité secret avec la Russie, et que ce ministre désirait embrasser en tout le système hostile de la Grande-Bretagne. Quoi qu'il en fût, le cabinet prussien avait des griefs bien justes contre celui de Paris. Les troupes de Buonaparte avaient exercé et exerçaient encore dans la Prusse, comme dans tous les pays qu'elles occupaient, leur despotisme militaire; des corps français ayant inopinément traversé la principauté d'Anspach, le ministre de Prusse s'en plaignit au maréchal Duroc dans la note suivante, du 14 octobre, et que nous transcrivons comme renfermant un aperçu du système de la France impériale.... « Sa majesté, y » était-il dit, ne sait de quoi elle doit s'é» tonner le plus, *ou des violences que » les armées françaises se sont permises » dans les provinces*, ou des argumens » incompréhensibles par lesquels on pré» tend les justifier. S. M., jalouse avec » raison d'une considération qui est due » autant à sa puissance qu'à son caractère, » a vu, avec une sensation qu'elle es» saierait en vain de cacher, la dépêche » justificative qui a été remise par la léga» tion française à son cabinet. On s'ap» puie sur l'exemple de la dernière » guerre, et sur la parité des circon» stances, comme si les exceptions que l'on » permit alors n'avaient pas été fondées » sur des traités précis qui ont cessé à la » paix; comme si l'empereur Napoléon » s'était souvenu de ces traités lorsqu'il » prit possession du pays de Hanovre, » d'un pays qui, par ces mêmes traités, » était depuis longues années sous la pro» tection de la Prusse. *On prétexte l'igno» rance de nos vues*, comme si les vues » ne se montraient pas ici dans le fait » même, et comme si la nature des choses » pouvait changer de face avant qu'on ait » stipulé le contraire; comme si les pro» testations solennelles des magistrats de » la province et des ministres de S. M. » près l'électeur de Bavière n'avaient pas » suffisamment publié ce qui n'avait pas » besoin de l'être, et comme si je n'avais » pas déclaré moi-même, la carte à la » main, long-temps auparavant, dans » mes conférences avec S. E. le maré» chal Duroc et M. Laforêt, l'impossibilité » de permettre aucune marche de troupes » dans le margraviat... Arrêté de tous » côtés dans ses nobles vues, le roi ne » peut prendre encore d'autres soins que » ceux de veiller à la sûreté de ses peu» ples; mais il se regarde dès à présent » comme affranchi de tous les engage» mens qu'il a pris, et il se voit obligé de » faire prendre à ses armées les posi» tions nécessaires à la défense de l'E» tat.... » Cette note, qui contenait de justes plaintes sur des griefs véritables, n'eut, pour le moment, aucun résultat décisif; et Napoléon sut encore empêcher Frédéric-Guillaume de se joindre à Alexandre et à François, dans la guerre contre la France. Cependant Hardenberg avait attiré à Berlin l'empereur de Russie, sous les yeux duquel il dicta la convention par laquelle la Prusse s'engageait d'unir ses armes à celles de la Russie, de l'Angleterre et de l'Autriche, en cas que Buonaparte n'acceptât pas les conditions de paix que lui offrait le cabinet prussien. Presque en même temps, Hardenberg adressa, le 22 décembre 1810, une note à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, où Frédéric-Guillaume s'engageait à seconder les Anglais dans le Hanovre, si leur roi promettait de son côté de secourir la Prusse contre les Français. La guerre continua néanmoins, et Buonaparte dut, en grande partie, la victoire d'Austerlitz à l'incompréhensible inaction de la Prusse, qui, d'un seul mouvement, aurait pu mettre en défaut tous les calculs et la science militaire de Buonaparte. Pendant que Hardenberg traitait avec l'Angleterre contre la France, le comte de Haugwitz signait à Vienne un traité d'alliance entre la Prusse et Napoléon. En considérant les fautes commises par les divers gouvernemens de l'Europe (l'anglais excepté), les contradictions étranges, les jalousies

mal entendues qui existaient entre eux, on ne s'étonne plus de la prépondérance qu'avait obtenue Napoléon sur toute l'Europe. Ayant appris les dispositions secrètes que prenait contre lui le cabinet de Berlin, il l'accusa de duplicité. Hardenberg quitta le ministère, administra pendant quelques mois les provinces de Magdebourg et de Halsberstald, et se retira ensuite dans sa terre de Rempelberg. Eloigné des affaires, il ne prit aucune part aux conférences de Charlottembourg; mais il avait jeté les germes de la guerre qui eut lieu entre la France et la Prusse (en 1806), terminée par la bataille d'Iéna, si funeste à ce dernier pays. M. de Hardenberg quitta alors sa retraite, et revint auprès du roi, qui lui fit accepter le portefeuille des affaires étrangères, dont le général Zastrow s'était démis volontairement. Il assista aux conférences de Kœnigsberg, où il se montra habile diplomate. Mais la France ne pouvait voir siéger au ministère prussien un homme qu'elle reconnaissait pour être son secret ennemi; et par l'influence qu'elle exerçait de nouveau sur la Prusse, elle fit disgracier Hardenberg après la bataille de Friedlan. Comme l'empereur de Russie lui avait toujours témoigné beaucoup d'estime et d'affection, il résolut de fixer son domicile dans ses états. Il demeura à Riga jusqu'en 1812, et, après les désastres de la campagne de Moscou, il retourna en Prusse, reprit les affaires, et coopéra à la fameuse coalition de 1813 contre Buonaparte. Dans cette campagne et la suivante, il fut toujours auprès du roi, entra dans Paris avec les souverains alliés, et signa, au nom du roi de Prusse, le traité de paix conclu dans cette capitale. Hardenberg, ayant pour lui et ses talens et son ancienne haine contre Buonaparte, à la déchéance duquel il avait puissamment contribué, ne pouvait donc pas manquer de mériter l'estime de tous les souverains, et chacun d'eux le décora d'un de ses ordres. Le roi de Prusse l'éleva à la dignité de prince. Il suivit ce monarque et l'empereur de Russie à Londres; et ensuite il déploya, au congrès de Vienne, les talens d'un profond diplomate. Le retour de Buonaparte en France, en 1815, occasiona de nouveau une guerre générale, qui amena la seconde restauration de Louis XVIII. Le prince de Hardenberg prit part à toutes les conférences et à tous les traités qui eurent lieu à cette époque, et s'y montra toujours digne de la confiance de son souverain. De retour à Berlin, il conserva sa place de ministre, et s'occupa très particulièrement à former une alliance, qui jusqu'alors avait paru très difficile, entre la Prusse et l'Autriche. Il donna au cabinet de Berlin une marche plus imposante, plus suivie, et devint le chef de tous les conseils et de tous les ministères. Tant de zèle et de services lui méritèrent une preuve éclatante d'estime et d'amitié de la part de son royal maître. Frédéric-Guillaume, le 3 mai, jour de la naissance de son ministre, fit placer, à son insu, et dans l'appartement du prince du Hardenberg, le portrait de sa personne auguste, fait d'après celui du célèbre Girard, et lui écrivit, de sa propre main, un billet des plus flatteurs. Les révolutions du Piémont et de Naples, excitées par les *Carbonari*, et apaisées ensuite par l'intervention des souverains, qui se réunirent à Vérone, y amenèrent, en 1822, le prince d'Hardenberg, qui accompagna le roi de Prusse. Pendant les opérations, il passa, pour des raisons de santé, à Gênes, afin d'y prendre des bains de mer. Il mourut dans cette ville, le 26 novembre de la même année, à l'âge de soixante-douze ans, regretté de toute la Prusse, et plus particulièrement encore de son souverain.

HARDER (Jean-Jacques), habile médecin, né à Bâle en 1656, mort l'an 1711 ou 1718, a été successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine-pratique à Bâle, et enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. (L'empereur Léopold II lui donna le titre de comte Palatin). On a de lui: 1° *Prodromus physiologicus*. 2° *Exercitationes anatomicæ et medicæ familiares*. 3° *Apiarium, observationibus medicis centum refertum*. Il était de l'académie des *Cu*o-

vrati à Padoue, et de celle des *Curieux de la nature*.

HARDERWICK (Gérard), né dans la Gueldre, enseigna la philosophie à Cologne, y fut curé de Ste.-Colombe, et y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* sur Aristote, sur quelques ouvrages d'Albert le Grand, et sur les livres de philosophie du pape Jean XXI, qui ont été imprimés, 1486-1504, en plusieurs volumes in-folio.

HARDION (Jacques), né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, et se dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des Inscriptions, en qualité d'élève, il fut associé en 1713 et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *dissertations* que l'on peut consulter dans les *Mémoires* de cette compagnie. En 1730 il fut élu membre de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avait publié sur cette matière douze *dissertations*, lorsque le roi le chargea de donner des leçons à Mesdames de France filles de Louis XV. Ce fut pour l'usage de ses illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec un *Traité de la poésie française et de la rhétorique*, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12., ouvrage estimé et utile, quoique le jugement et la saine critique n'y aient pas toujours présidé. M. Linguet y a ajouté deux volumes; déclamation verbiageuse, hérissée de pointes et de mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire qu'au stile qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, et les caractères défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, et les monstres comme des grands hommes; où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies; où des faussetés palpables sont données pour des maximes; où la haine contre la religion et ses ministres est montée au même point que dans son *Essai sur le monachisme*. Quand on réfléchit que cette manière affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale; que les annales du genre humain sont devenues un dépôt de corruption; que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions et la scélératesse des écrivains, on préfère de lire les fictions de la fable et les contes des bonnes (*voyez la fin de l'article* Louis XV). Hardion mourut à Paris, au mois de septembre 1766.

* HARDOIN DE LA REYNERIE (Louis-Eugène), avocat au parlement de Paris, né à Joigny en Champagne le 20 décembre 1748, avait toutes les qualités qui font l'orateur célèbre; il commençait à se faire une grande réputation dans la plaidoirie, lorsque la mort l'enleva le 27 février 1789. Il a laissé plusieurs *Mémoires* et *Plaidoyers* imprimés, remarquables par un stile pur, précis et élégant; il approfondissait long-temps les matières qu'il avait à traiter : aussi sa discussion était-elle toujours complète. Sa *Consultation pour la Compagnie des Indes*, Paris, 1788, in-4, l'un des derniers ouvrages sortis de sa plume, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il combattait des écrivains en réputation et des opinions en crédit.

HARDOUIN (Jean), né à Quimper en 1646, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les Jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étaient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'*Histoire naturelle* de Pline, des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, et des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un bénédictin du treizième siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de St. Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très peu, et en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier : par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une

plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non, mon » Père, lui dit-il un jour, il n'y a pas » une seule médaille ancienne qui n'ait » été frappée par les Bénédictins : je le » prouve ; ces lettres C. O. N. O. B. qui se » trouvent sur plusieurs médailles, et » que les antiquaires ont la bêtise d'expli- » quer par CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM, » signifient évidemment : CUSI OMNES » NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. » Cette interprétation ironique ébranla le Père Hardouin, mais elle ne le changea pas. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le Père Hardouin lui répondit brusquement : « Hé ! croyez-vous donc » que je me serai levé toute ma vie à » quatre heures du matin, pour ne dire » que ce que d'autres avaient déjà dit » avant moi ? » Son ami lui répliqua : « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant » si matin, on compose sans être bien » éveillé, et qu'on débite les rêveries » d'une mauvaise nuit pour des vérités » démontrées. » Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délires ; il la donna, et n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité ; cependant il était plein de vertu et de religion. Il disait *que Dieu lui avait ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine*. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entre autres le fameux Père Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : 1° une édition de *Pline le naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4 ; réimprimée en 1723, en 3 vol. in-fol. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. 2° *La Chronologie rétablie par les médailles*, en 2 vol. in-4. Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. 3° Une édition des *Conciles* : travail auquel le clergé de France l'avait engagé, et pour lequel il lui faisait une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensait que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étaient tout autant de chimères : *Si cela est, mon Père*, dit un jour le Père le Brun de l'Oratoire au jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles ? — Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1715, à grands frais, en 12 vol. in-fol., et dont on estime la table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut que cette compilation renfermait plusieurs maximes contraires à celles de l'église gallicane, et que le compilateur avait écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du Père Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avaient pas encore été imprimés. La raison en est, que le Père Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du Père Labbe. 4° Un *Commentaire sur le Nouveau Testament*, in-fol., publié à Amsterdam et à La Haie en 1741 : ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J. C. et les apôtres prêchaient en latin. 5° Une savante édition des *Harangues* de Thémistius. 6° *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol. 7° *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens. Ils furent publiés après sa mort en 1733, in-fol., à Amsterdam, chez du Sauzet, par un littérateur très connu, à qui le Père Hardouin, son ami, avait confié plusieurs manu-

scrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célèbres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non seulement que Dieu était la vérité, mais que la vérité était Dieu : ce qui, suivant le Père Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. 8° Quelques autres ouvrages imprimés sur la *dernière Pâque de J. C.*, 1693, in-4 ; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12 ; et plusieurs manuscrits déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avait confiés. En 1766 il a paru à Londres un volume in-8, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum scriptorum, Prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. (On peut pour plus de détails consulter les *lettres* du Père Belingem, réimprimée dans la *bibliothèque française*, tom. 30.) Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connaissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Genève.

In expectatione Judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatus,
Natione Gallus, religione Romanus,
Orbis litterati portentum ;
Venerandæ antiquitatis cultor et destructor,
Docte febricitans.
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit.
Scepticum piè egit.
Credulitate puer, audacia juvenis, deliriis senex.

On l'a traduite ainsi en français :

Dans l'attente du jugement,
Ci-gît un prodige étonnant.
Enfant de l'Église romaine,
La France lui donna le jour:
L'esprit inconstant qui l'entraîne
Soutient et détruit tour à tour,
Dans les accès de sa docte folie,
La vénérable antiquité:
Il songe, il rêve, et nous publie
Les vains fruits de son insomnie
Sur le ton de la vérité ;
Par des nœuds secrets il allié
Le scepticisme avec la piété.
En trois mots c'est tout dire :
Enfant par sa crédulité,
Dans l'âge bouillonnant par sa témérité,
Vieillard par son délire.

* HARDOUIN (Jean-Etienne), littérateur, né en 1735, à Paris, où il est mort le 25 juin 1817, n'est connu que pour avoir donné une *Version rimée des Nuits d'Young*, traduite de l'anglais par Letourneur, Paris, 1792, 4 vol. in-12 ; une *Version* dans le même genre *de Télémaque*, 1792-1793, 6 volumes in-12 avec le *texte* en regard des *vers*, et des *notes* prises dans l'édition de Hambourg, où se trouvent indiqués les passages imités des poètes grecs et latins ; enfin un *Recueil des poésies d'Anacréon et de Théocrite*, Paris, 1812, in-12.

* HARDOUINEAU (N..., le vicomte d'), maréchal de camp, servait avant la révolution dans les gardes du corps ; il émigra et s'attacha au comte d'Avaray, qui était, comme on sait, dans l'intimité de Louis XVIII. Tous deux suivirent ce prince dans ses différens exils ; ils étaient avec lui à Mittau, lorsqu'il fut obligé d'en partir précipitamment malgré les rigueurs de l'hiver (1801). Ce fut lui qui donna les matériaux dont se servit M. Adrien Leclerc, gérant de *l'Ami de la religion et du roi*, pour faire la *Relation de ce voyage*, qui parut dans le n° 312, tome 12 de cet estimable ouvrage périodique. Le vicomte d'Hardouineau ne revint en France qu'en 1802, après en avoir toutefois obtenu la permission du roi. A l'époque de la restauration, il reçut de la famille royale les plus grandes marques de bienveillance et d'estime. C'était un sujet fidèle, un militaire plein d'honneur ; il était en outre attaché à la religion chrétienne, et se faisait gloire de son attachement au culte de ses aïeux, et de sa fidélité à en suivre les pratiques. Les sentimens de la foi l'ont consolé dans la longue maladie qui l'a enlevé à Orléans à l'âge de 80 ans, le 19 juin 1832. Tout porte à croire qu'il avait des manuscrits intéressans de la main de Louis XVIII. *L'Ami de la religion* lui a consacré une petite *notice* dans le n° 1964, 28 juin 1832, tome 72, page 410.

* HARDT (Hermann van der), orien-

taliste distingué, né en 1660, à Melle en Westphalie, se distingua par ses succès dans les universités d'Iéna et de Leipsick, professa les langues orientales à celle d'Helmstadt, fut recteur du Gymnase de Marienbourg, dès l'an 1709, et mourut dans cette ville l'an 1745. Parmi ses ouvrages on remarque : 1° *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno* 1517 *ad annum* 1546, *etc.*, Brunswick, 1690, 1691, Helmstadt, 1693, 3 vol. in-8; 2° *Mag. Constantiense concil. de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-folio, 1700-1742, 6 vol. in-folio ; 3° *Histor. litteraria reformationis*, Francfort, 1717, 5 parties in-folio qui se relient en un volume ; 4° *Enigmata prisci orbis, etc.*, Helmstadt, 1723, in-folio ; 5° *Tom. primus in Jobum, historiam populi Israelis in assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto illustrans*, Helmstadt, 1728, in-folio, etc. — Richard van Der, son frère, est connu par des *Lettres latines*, 1703-1707, in-4 ; et par une *Holmia litterata*, 2e édition, Stockholm, 1707, in-4.

* HARDUIN (Alexandre-Xavier), avocat et secrétaire perpétuel de l'académie d'Arras, sa patrie, naquit le 9 octobre 1718, et exerça avec honneur les charges municipales qui lui furent confiées ; aussi ses compatriotes lui donnèrent-ils les marques les plus honorables de confiance et d'estime. Six fois il fut élu député des états d'Artois à la cour, et il s'y fit remarquer par la pureté, la sagesse de ses principes, et par son amour pour son roi. Il employait ses loisirs à cultiver la poésie ; il s'occupait aussi de l'étude de la grammaire, et particulièrement du mécanisme de la parole. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on reconnaît l'habileté d'un homme consommé dans sa langue. 1° *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe, contenant un traité des sons*, in-12, 1757. 2° *Dissertations sur les voyelles et les consonnes*, in-12, 1760. 3° *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue française*, in-12, 1762. 4° *Mémoire pour servir à l'histoire d'Artois, et principalement de la ville d'Arras*, in-12, 1763. 5° *Ode sur la santé*, des *Epîtres*, des *Contes*, des *Epigrammes*, et un assez grand nombre d'*Imitations* ou *Traductions d'odes d'Horace*, qu'il avait lues à l'académie d'Arras. Il mourut le 4 septembre 1785.

* HARDWICKE (Philippe Yorke, comte de), politique anglais, né en 1720, était fils du grand chancelier du même nom. En 1738, il fut nommé un des rapporteurs de l'échiquier. Il se fit connaître de bonne heure comme législateur au parlement, où il entra en 1741. Il devint grand intendant de l'université de Cambridge, et occupa en 1765 une place dans le conseil, pendant la courte administration dont le lord Rockingham fut le chef ; mais le mauvais état de sa santé et son goût pour la littérature le détournèrent depuis du théâtre de la politique : il mourut en 1790. Il a publié : 1° *La correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux Etats-généraux pendant le règne de Jacques Ier*, précédée d'une préface historique, 2e édition, 1775, traduit en français par Gaspard-Ides Monod, sous le titre de *Lettres, mémoires et négociations*, La Haie, 1759, 3 vol. in-12. 2° *Mélanges d'écrits politiques*, de 1507 à 1726, recueil intéressant en 2 vol. in-4. 3° *Les Lettres athéniennes*, ou *Correspondance épistolaire d'un agent du roi de Prusse résidant à Athènes, durant la guerre du Péloponèse*, fait en société avec onze de ses élèves, 1741, 1743, in-4, 1782, in-4, 1798, 2 vol. in-4, ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemi, et dont cet écrivain faisait beaucoup de cas. Il a été traduit en français par Villeterque, 1801, 3 vol. in-8, et 1803, 4 vol. in-12 ; et par M. Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poète français, né à Paris, et mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le théâtre. (Il vivait sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et obtint le titre de *poète du roi*, sans cependant sortir de la misère. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être

merveilleuse. Ni les vers ni la disposition de ses pièces ne lui ont coûté beaucoup : il faisait jusqu'à six pièces par mois. Tout sujet lui était bon ; la mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt c'est une courtisane, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt c'est une femme mariée qui donne des rendez-vous à quelque jeune homme, et tout cela se passe sur la scène, et on n'en épargne aux spectateurs que le moins que l'on peut. « C'est » exactement, dit un auteur moderne, » où nous en sommes revenus dans ces » dernières années. Figaro et presque » toutes les nouvelles pièces sont précisément dans ce goût-là. Mais il s'en » faut bien que les pièces de Hardy fus» sent courues comme les nôtres. Il était » obligé d'aller de ville en ville, comme » un baladin de foire, pour ne pas mou» rir de faim avec sa troupe. » On remarque cependant dans les pièces de cet auteur quelques situations intéressantes, quelques scènes filées avec art. *Mariamne* est sa meilleure tragédie. Les caractères en sont bien soutenus, et l'on est étonné de trouver autant de régularité dans le drame de cette pièce. Ses ouvrages composés de plus de 600 pièces, toutes en vers héroïques forment six gros volumes in-8. Sa tragédie de *Mariamne* a servi de modèle à Tristan pour sa pièce qui porte le même titre.

* HARDY (Joseph), général de division, né en 1763 à Mouzon en Lorraine, entra au service militaire à 21 ans comme simple soldat. La révolution hâta son avancement. En 1792, il fut nommé chef du 7e bataillon de Paris, et, après avoir fait les premières campagnes et s'être signalé dans différens combats qui eurent lieu aux environs de Givet et de Philippeville, il fut promu au grade de général de brigade (1794). Il avait été d'abord employé à l'armée des Ardennes, d'où il passa en 1796 à celle de Sambre et Meuse. Sa bravoure le fit distinguer dans un grand nombre d'occasions, et son nom fut honorablement cité dans les affaires de Nider, Ulm, Olier, Nideringelheim, à la prise de Saint-Wendel, de Kairserslautern, de Bingen, de la Montagne - Saint - Roch. A l'affaire de Mont-Tonnerre (26 novembre 1797), il fut blessé grièvement. Dans le mois de février suivant, il fut accusé d'avoir fait dans les environs de Mayence de trop fortes réquisitions : le Directoire le destitua ; mais ayant bientôt reconnu son innocence, il le réintégra dans sa place au mois d'avril de la même année, et le chargea du commandement de l'expédition d'Irlande. Le vaisseau le *Hoche* étant tombé au pouvoir de l'ennemi dans le combat du 11 octobre, Hardy fut fait prisonnier. De retour en France, il reçut le grade de chef de division, 1799, fut employé à l'armée du Rhin, et reçut une blessure assez grave au combat d'Ampfielegg. Après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions d'inspecteur en chef aux revues, il reçut l'ordre d'aller comme général de division à Saint-Domingue où était alors le général Leclerc. Sa division chassa Christophe dans le mois de décembre 1801 du poste important d'Emery, qu'il occupait. Après avoir contribué ainsi aux premiers succès de cette expédition, Hardy mourut le 6 juin 1802, à 39 ans, atteint par la maladie cruelle qui fit périr tant de soldats français avec leurs chefs sur les plages dévorantes de Saint-Domingue. Ce général avait de grandes connaissances en topographie : il a publié une bonne *carte du Hunsdruck*.

* HARDY (Antoine-François) médecin de Rouen, exerçait sa profession dans cette ville, lorsqu'en 1792 le département de Seine-Inférieure le nomma député à la Convention. Attaché au parti de la Gironde, il vota dans le procès du roi en faveur de l'appel au peuple, dans le cas où la majorité condamnerait à la peine capitale, et contre cet appel si l'Assemblée ne prononçait que les dispositions portées par l'acte constitutionnel. Lorsque la peine de mort eût été prononcée, il demanda le sursis à l'exécution, la détention jusqu'à la paix et le bannissement : c'étaient là des opinions très hardies et très

courageuses : elles devaient lui attirer la haine des Montagnards. Aussi fut-il décrété d'accusation après la journée du 31 mai 1793, et mis hors la loi le 28 juillet suivant : mais il parvint à se soustraire au jugement, et après le 9 thermidor il reprit ses fonctions législatives. La proscription dont il avait été menacé l'avait singulièrement aigri : il apporta dès lors dans toutes les discussions une véhémence extrême ; trop souvent il perdit de vue le personnage qu'il avait à remplir, et ne mettait aucune dignité dans sa conduite parlementaire. En 1795, lorsqu'une disette générale affligeait la France, il proposa de déclarer d'avance toute la récolte prochaine *propriété nationale*, et manda que l'on prononçât la peine de mort contre quiconque refuserait de donner des grains pour des assignats : cette proposition fut accueillie par une improbation générale, et rejetée à la presque unanimité. Hardy fit partie dès le 1[er] septembre du comité de sûreté générale, dans lequel il se déclara contre les sections de Paris. A l'époque de l'organisation de l'an 3, il fut réélu membre du conseil des Cinq-cents, où il poursuivit avec acharnement le parti de *Clichy* ou royaliste. Nommé secrétaire de l'assemblée le 21 novembre 1796, il continua à se montrer l'un des plus zélés défenseurs du Directoire, à provoquer de nouveau des mesures violentes contre les prêtres et les émigrés. Néanmoins il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et entra sous le gouvernement consulaire qui en fut la suite, dans le nouveau Corps législatif. Il en sortit en 1803, et fut alors nommé directeur des droits réunis dans le département de l'Ardèche ; mais il perdit cet emploi à la restauration. Il rentra alors dans la vie privée, reprit son ancien état de médecin, et mourut à Paris le 25 novembre 1823.

HARÉE. *Voyez* HARÆUS.

* HAREL (Marie-Maximilien), docteur en théologie et vicaire de St.-Germain-des-Prés, à Paris, naquit à Rouen, le 24 février 1749, prit l'habit des pénitens du tiers-ordre de St.-François, et y prononça ses vœux sous le nom de *Père Elie*. Ayant reçu, à Paris, le bonnet de docteur en théologie, il fut nommé gardien du couvent de Nazareth, dans la rue du Temple. Il se distingua à la fois par la prédication et par les ouvrages qu'il publia. La révolution qui éclata, et déclara bientôt la guerre à l'Eglise, et surtout aux ordres monastiques, obligea le Père Harel de quitter son couvent et la France. Il erra pendant dix ans en pays étrangers, parcourut l'Italie, et demeura quelque temps à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des *Arcades*. S'étant rendu en Piémont, on lui confia l'administration d'une paroisse située au milieu des Alpes, et il passa trois ans au milieu des glaces de ces montagnes solitaires. Il rentra en France en 1802, et fut nommé vicaire dans la paroisse de St.-Germain-des-Prés, à laquelle il rendit de grands services. Animé d'un zèle infatigable, il prêchait non-seulement dans son église paroissiale, mais dans plusieurs autres de Paris. Son affabilité, ses vertus, ses discours pleins d'onction, et sa persuasion intime des vérités de la foi catholique, convertirent plusieurs protestans, qui commencèrent par l'admirer, et finirent par céder à la conviction de sa doctrine. Ce zélé pasteur semblait se multiplier : on le trouvait partout où il pouvait faire une bonne œuvre ; dans plusieurs communautés religieuses, aux hôpitaux, etc. Son zèle suppléait à la force que diminuaient tous les jours en lui ses infirmités et son âge. Les éditions de Voltaire étant devenues nombreuses en 1817, Harel ajouta, sur le mandement des grands-vicaires de Paris, de sages réflexions, qu'il publia dans son ouvrage de l'*Esprit du sacerdoce*, dont nous parlerons ci-après. Le 13 octobre 1822, il célébra, dans la paroisse de St.-Germain-des-Prés, sa cinquantième année de sacerdoce. Attaqué d'une infirmité douloureuse, il eut ensuite à subir l'opération de la pierre, qui eut des conséquences fâcheuses. Sa maladie empira, et ce vertueux ecclésiastique mourut en février 1823, âgé de 74 ans. Il a laissé : 1° *Voltaire, particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1783, in-8, réimprimé

en 1817 et traduit en allemand. 2° *La vraie philosophie*, 1783, in-8, opuscule de 274 pages. Il est divisé en trois parties qui traitent, 1° de *Dieu*; 2° de l'*Eglise*; 3° de l'*Incrédulité*, et renferme de très bonnes réflexions. 3° *Les Causes du désordre public par un vrai citoyen*, 1784, in-12; 4° *Vie de Benoît-Joseph Labre*, mort à Rome, en 1784, en odeur de sainteté; 5° *Esprit du sacerdoce*, ou *Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est essentiellement utile aux ecclésiastiques, « M. Harel leur remet devant les yeux » (dit l'*Ami de la religion et du roi*, » tom. 18, n° 454) ce qu'il y a de plus » grave et de plus effrayant dans la reli» gion, en dirigeant toujours ses ré» flexions et ses exhortations sur ce qui » est relatif aux prêtres. Ainsi, il traite » successivement de la vocation à l'état » ecclésiastique, de la grandeur et de la » dignité du sacerdoce, des qualités es» sentielles aux ecclésiastiques, du zèle, » du bon exemple, de la vigilance, du » mépris du monde, etc. Mais c'est sur» tout lorsqu'il s'agit des fautes où peu» vent tomber les prêtres, qu'il s'anime » d'une nouvelle ardeur. Il montre com» bien ce qui est simplement répréhen» sible dans un laïque devient souvent » scandaleux dans un prêtre, et il tonne » contre l'oisiveté, l'avarice et les autres » péchés auxquels les prêtres se laisse» raient entraîner.... Nous n'avons garde » (poursuit le même rédacteur) de blâ» mer le zèle de M. Harel pour l'honneur » du sacerdoce; nous ne savons seule» ment s'il n'eût pas été à propos d'adou» cir quelquefois certaines peintures, et » d'éviter certains détails. Il y a aussi, » sur l'article des bénéfices, des choses » qui sont maintenant sans application... » A ces remarques près, l'*Esprit du sa» cerdoce* nous a paru un excellent livre. » Il est nourri des passages de l'Ecriture » et des Pères qui donnent une nouvelle » force aux maximes et aux réflexions de » l'auteur. Il y règne un ton de simplicité » et de piété et un esprit tout-à-fait sa» cerdotal. M. Harel ne craint point de » s'accuser lui-même de n'avoir pas assez » compris d'abord combien les médita» tions sont nécessaires à un ecclésiasti» que. Ce sont les méditations faites dans » la solitude des Alpes, qui remplissent » ces deux volumes. Elles sont divisées » en quarante chapitres, et adressées » principalement aux ecclésiastiques qui » n'auraient pas bien connu les obliga» tions de leur état, ou qui auraient eu » le malheur de s'en écarter. »

* HAREMBERG (Jean-Christophe), orientaliste et théologien protestant, né en 1696 à Langenholzen, près d'Hildesheim, montra dès son enfance de grandes dispositions pour les sciences; il étudia la théologie, l'histoire et les belles-lettres, et professa ensuite les élémens des langues orientales à l'université d'Helmstadt. Il fut nommé en 1720 recteur de l'école du chapitre de Gandersheim, et en 1733 inspecteur-général des écoles dans le duché de Wolfenbuttel. En 1745 il enseigna l'histoire ecclésiastique et la géographie pratique au collége *Carolinum* de Brunswick. Il était depuis plusieurs années prévôt du monastère de St.-Laurent près de Schœningen, lorsqu'il y mourut le 12 novembre 1774. Il mit en ordre les titres du chapitre de Gandersheim, lorsqu'il était recteur de l'école qui y est établie. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur lesquels on peut consulter le cinquième volume de l'histoire des *auteurs vivans* par Rathlef, p. 94 en 144, et l'*histoire de l'érudition*, par Strodtmann, tome 5, page 230-253, etc. Nous ne citerons de ses ouvrages que les principaux qui sont: 1° *Introduction succinte à la théologie ancienne et moderne de l'Ethiopie*, et *surtout de l'Abyssinie*, publiée en allemand, sous le nom d'*Adolphe Windhorn*, Helmstadt, 1719, in-4; 2° *De lenitate frigoris hiberni in Germania sensim crescente*, Goslar, 1721, in-4; 3° *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*, Hidelsheim, 1721, in-4; 5° *Jura Israelitarum in Palestina*, Hildesheim, 1724, in-4; 5° *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*, Hanovre, 1734, in-folio, avec 43 planches, Haremberg répondit aux critiques qu'on

fit de cet ouvrage en publiant ; 6° *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort et Leipsick, 1739, in-4 ; 7° *Histoire pragmatique de l'ordre des jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle et Helmstadt, 1760, 2 vol. in-8 ; 8° *Explication de l'Apocalypse*, Brunswick, 1759, in-8.

* HARGRAVE (Francis), jurisconsulte anglais, né en 1740, mort en 1821, fut conseiller du roi et juge assesseur du tribunal de Liverpool, puis greffier ou garde des archives (*Recorder*) dans la même ville. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Affaires de James Sommerset, nègre, devant la cour du banc du roi*, 1772, in-8, 3e édition, 1783, in-4 ; 2° *Défense de la propriété littéraire*, 1774, in-8 ; 3° *Collection d'affaires d'état*, 1781, 11 vol. in-folio ; 3° *Collection de discours sur les lois d'Angleterre*, traité extrait des manuscrits, 1787, in-4 ; 5° *Juridiction de la chambre des lords du parlement examinée par le lord chef de justice*, Halle, 1796, in-4, nouvelle édition, 1810 ; 6° *Argumens et collections juridiques*, 1797-1799, 2 vol. in-4 ; 7° *Adresse au grand jury, aux sessions de Liverpool, sur la crise des affaires présentes*, 1804, in-8 ; 8° *Questions de droit.* Cet ouvrage commencé en 1811 devait former 6 volumes.

HARIOT ou HARRIOT (Thomas), mathématicien anglais, né à Oxford en 1560, mort à Londres le 2 juillet 1621, fit un voyage à la Virginie en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduit de l'anglais en latin, avec figures, à Francfort, 1590, in-fol., on a de lui la *Pratique de l'art analytique pour réduire les équations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631 ; ouvrage qui apprend à dégager les termes algébriques, et à donner aux équations une forme plus commode pour les opérations ; il montre combien une équation peut contenir de racines fausses et de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglais prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algèbre.

HARLAY (Achille de), né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président-à-mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président après la mort de Christophe de Thou, son beau-père (1582). La ligue protestante et la ligue catholique partageaient alors la France : Harlay ne voulut être ni de l'une ni de l'autre. Il eut le courage de dire au duc de Guise, après que le départ du roi eut laissé ce chef des ligueurs maître de la capitale : *C'est grand pitié, monsieur, quand le valet chasse le maître : au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi ; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchans qui désolent ce royaume.* Bussi-le-Clerc chef des Seize, le retint quelque temps prisonnier à la Bastille, et il ne lui permit d'en sortir qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice et faire fleurir les lois. Il mourut en 1616, à 80 ans. On a de lui une *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583.

HARLAY (Nicolas de), de Sancy, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Cent Suisses, premier maître-d'hôtel et surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10,000 hommes à Henri III, et se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa la satire intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal de Henri III*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4. On y voit bien des particularités sur les règnes de Henri III et Henri IV. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis. Les finances d'Henri IV se trouvant épuisées, Harlay de Sancy alla mettre en gage chez les Juifs de Metz un très beau diamant. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par diverses mains, fut enfin acheté par le régent, Philippe d'Orléans, et qui est au nombre des bijoux de la couronne, sous le nom de Régent.

HARLAY de Champvallon (François de), archevêque de Rouen et ensuite de Paris, naquit dans cette dernière ville en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Champvallon. Son zèle pour la conversion des protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des réglemens salutaires, publia des mandemens, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparait un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 6 août 1694, à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé le Gendre a écrit sa *Vie*, in-4, en latin (*voyez* l'article de cet historien). On trouve encore le portrait de ce prélat tracé avec autant de justesse que de mesure dans *l'Histoire* de Fénélon par M. de Bausset, 2e édition, tome 1er, page 51, 52 et 327; tome 2, page 444. Il avait succédé dans le siége de Rouen à François de Harlay, son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des *Observations sur l'Epître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8; et *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4, peu estimé.

* HARLES (Théophile-Christophe), philologue allemand, né à Culmbach en 1738, mort en 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au Gymnase de Cobourg; il enseigna la philosophie et l'éloquence à Erlang, et fut bibliothécaire du séminaire théologique de cette dernière ville. On a de lui de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : 1° *De præconum apud Græcos officio*, 1774; 2° *De pedantismo philologico, de galantismo æsthetico et philologico*, Cobourg, 1765-68; 3° Les *Vies* latines des philologues, seconde édition, Brême, 1770-1772, cette seconde édition est estimée. Cet ouvrage offre un intérêt véritable : on y voit des biographies, en général exactes et soignées des professeurs les plus distingués de cette époque; 5° *Opuscula varii argumenti*, Halle, 1773; 5° une édition fort estimée de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, Hambourg, 1790-1812; 6° une *Anthologie grecque poétique*; 7° des *Dissertations sur la bibliothèque académique d'Erlang*, 1800-1809. On a encore de Harles des édit. de *Cornélius Népos*; de *Goluthus* joint au *Plutus d'Aristophane*, de *Valérius Flaccus*, des *Verrines de Cicéron*, et de ses *Dialogues* de oratore, *de Moschus*, *de Bion et de Théocrite*. On trouve dans ce dernier quelques notes de botanique qui sont assez utiles; 8° des *Dissertations* sur la bibliothèque d'Erlang, 1800-1809; 9° plusieurs *Dissertations* insérées dans la *Bibliotheca Bremensis*, où il explique plusieurs passages difficiles de l'Ecriture-Sainte. Quoique son discernement ne soit pas toujours sûr, son érudition est vaste et profonde.

* HARMAND (Jean-Baptiste, le baron), député à la Convention, naquit en 1756, à Bar-sur-Ornain; il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé membre de la Convention par le département de la Meuse. Dans cette assemblée où tant de passions se trouvaient en présence, Harmand fit preuve d'une modération qui pouvait le compromettre. Dans le procès du roi il se prononça contre la peine de mort, pour le sursis à l'exécution, et pour l'appel au peuple. Pendant la lutte des *Girondins* et des *Montagnards*, il resta silencieux, et ne prit aucune part à des débats qui n'avaient point pour objet le salut de la monarchie. Caché dans les rangs de la *Plaine*, il devint membre du comité de sûreté générale après la chute de Robespierre, parla sur la nécessité d'organiser la police, se prononça assez mal adroitement contre la réunion de la Belgique à la France, sous le prétexte qu'à l'époque de la retraite de Dumouriez les Belges avaient montré peu d'affection pour les Français (1795). Après avoir fait partie de toutes les législatures qui se succédèrent depuis cette époque jusqu'à l'établissement du Corps législatif, il fut secrétaire du conseil des Anciens, accusa les députés de la Convention qui avaient été envoyés en mission dans les départemens du Haut et Bas-Rhin, se déclara en général contre les mesures révo-

lutionnaires, sembla toutefois se rallier à la cause du Directoire, et devint après le 18 brumaire préfet du département du Haut-Rhin, puis du département de la Mayenne. Il reçut la croix d'honneur en 1804. Ayant perdu sa place, il est mort en 1816 dans un état de misère qui avait dû hâter sa fin. Il a laissé deux ouvrages qui sont intitulés : *Anecdotes relatives à quelques personnages et à plusieurs événemens remarquables de la révolution*, 1814, in-8; 2° *Catéchisme de morale pour l'éducation de la jeunesse*, 1791, in-8.

HARNEY (Martin), né à Amsterdam, le 6 mai 1634, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les Dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importans, fit trois fois le voyage de Rome, et mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes et des cardinaux, et de la confiance du célèbre Humbert de Précipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connaissances pour combattre l'hérésie jansénienne qui troublait alors l'église belgique, et composa différens ouvrages en faveur des décrets émanés du saint-Siége. Un des plus connus est son traité de l'*Obéissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A.* (Antoine Arnaud) *dans son Traité de la lecture de l'Ecriture sainte; avec quelques pièces authentiques, relatives à la matière*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposèrent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione gallicæ translationis Novi Testamenti, Montibus impressâ*, etc.; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationabile obsequium Belgii catholici*, 1692, in-12. Les jansénistes continuèrent à l'attaquer, mais les gens sensés jugèrent que cette controverse était décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, et une multitude d'événemens que présente l'histoire ecclésiastique. Les philosophes même et les protestans conviennent aujourd'hui de la sagesse des règles établies à ce sujet chez les catholiques. « Je trouve très « sage, dit J. J. Rousseau, la circons» pection de l'église romaine sur les tra» ductions de l'Ecriture en langue vul» gaire : et comme il n'est pas nécessaire » de proposer toujours au peuple les » images allégoriques du *Cantique des* » *Cantiques*, ni les malédictions de David » contre ses ennemis, ni les raisonne» mens de saint Paul sur la grâce, il est » dangereux de lui proposer la sublime » morale de l'Evangile dans des termes » qui ne rendent pas exactement le sens » de l'auteur : car, pour peu qu'on s'en » écarte, on prend une autre route, on » va très loin. » David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture sainte, à cause des conséquences qui en résultaient, et du fanatisme que cette lecture entretenait. « Dans aucune école de philosophie, » dit un auteur judicieux, on ne s'est » avisé d'instruire les élèves en leur met» tant seulement à la main les écrits du » fondateur de la secte; on n'espéra jamais » former des jurisconsultes par la simple » inspection des lois, des médecins par » la seule lecture d'Hippocrate, ni des » géomètres sans autres secours que les » élémens d'Euclide. On sent que tout » livre quelconque a besoin d'explica» tion, surtout pour les commençans; » que les instructions de vive voix apla» nissent le chemin, et préviennent les » méprises. Si quelques génies supé» rieurs se sont instruits par les livres » sans le secours d'aucuns maîtres, ces » exemples très rares ne font pas règle » pour tous les hommes. » *Voyez* ARCADEI. Thomas, EUSTOCHIUM, PRODICUS.

HARO (Don Louis de) naquit à Valladolid dans le mois de février 1598. Héritier du célèbre comte, duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de

Philippe IV, il lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Il fut un des plus grands ministres qu'ait eus l'Espagne. Quand il prit les rènes du gouvernement ce royaume était en guerre avec la France, le Portugal et la Hollande. La Catalogne révoltée est envahie par les Français, les Milanais murmuraient; les Napolitains allaient secouer le joug espagnol, presqu'au même moment que la bataille de Rocroi (1643) menaçait la Péninsule d'une prochaine dissolution. Don Louis répara tous ces désastres, leva une puissante armée, et une forte escadre avec lesquelles il repoussa les Français, contint les Portugais et les Hollandais, et pacifia les pays révoltés. Ce furent ces sages mesures qui amenèrent la paix générale conclue en 1659, et le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse sa tante. Haro et Mazarin se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit Voltaire, était la finesse; celle de Don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, et celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre; celui de l'espagnol était d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper*. Pour le prix de la paix que Don Louis avait conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom *de la Paix*. Ce ministre mourut en 1661, à 63 ans. C'était un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite.

HAROLD I ou Harald, roi d'Angleterre, que son extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot* ou *pied de lièvre*, était fils naturel de Canut le Grand auquel il succéda, en 1036, au préjudice de Hardi-Canut, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Edouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piége : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après : Edouard repassa en Normandie, et la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfans en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin qui avait été 1er ministre de Harold I, se fit élire roi, après la mort de saint Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Toston son frère, et Guillaume le Conquérant, lui disputèrent la couronne; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066. A sa mort finit la domination des rois anglo-saxons, qui régnaient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne,

HARPAGE, seigneur mède, l'un des principaux officiers d'Astyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner Astyages. *Voyez* ce mot.

HARPALUS, célèbre astronome grec, vers l'an 480 avant J.-C., corrigea le cycle de 8 années que Cléostrate avait inventé. Il proposa celui de 9 ans; mais ce nouveau cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Méton. *Voyez* ce mot.

HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, et lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendrait plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités. Le héros re-

vint ; et le gouverneur pour échapper à sa colère, ramassa 5,000 talens, leva 6,000 hommes, et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes qui ne voulait point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J.-C. en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutait une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs, ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPOCRATION (Valérius), rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexicon* curieux *sur dix orateurs de la Grèce*. Il s'y montre un auteur très poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. Alde l'imprima en 1503 et 1527. Philippe de Maussac en donna une édition grecque et latine, avec de savantes *notes*, à Paris, en 1614, in-4. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, in-4, 1683, et 1696. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocration. On a supposé avec peu de vraisemblance qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Verus.

HARRINGTON (Jean), poète anglais sous Elisabeth et Jacques I, naquit vers 1561, à Kelston, dans le comté de Sommerset. Il s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, et par une bonne traduction en anglais du *Roland le furieux* de l'Arioste. Thomas Park a donné en 1804, en 2 vol. in-8, une nouvelle édition des *œuvres de Jean Harrington*, considérablement augmentée et enrichie de notes et de mémoires biographiques sur l'auteur. (Il avait aussi écrit un livre *contre le mariage des évêques*, qui parut à Londres, 1653, et qui excita de violentes clameurs parmi les anglicans. Il mourut en 1612.)

HARRINGTON (James), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles I dans sa première expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce bon et malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes qui commettaient de telles horreurs, et ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, ensuite à l'île de St.-Nicolas, et de là à Plimouth. Le comte de Bath obtint sa liberté. Il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages rassemblés par Jean Toland ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choses à reprendre. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, et des projets chimériques. Une foule de critiques s'élevèrent ; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Le docteur Birch en a publié, en 1737, une édition plus complète ; une 3ᵉ parut en 1747 : l'*Oceana* a été traduit en français, Paris, 1795, 3 vol. in-8 ; les *œuvres politiques* l'ont été par Henry, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et les *aphorismes*, par Aubin avec une *notice* sur l'auteur, Paris, 1795, in-12.

HARRIOT. *Voyez* HARIOT.

HARRIS ou HARRIES (Gauthier ou Walter), médecin du roi Guillaume, né à Glocester, vers l'an 1641, était membre du collége royal de Londres. Il exerça sa profession avec beaucoup de réputation, et vécut jusqu'en 1725. Il renonça au protestantisme pour embrasser la foi catholique, et revint ensuite à sa première croyance. Nous avons de lui un traité fort estimé : *De morbis acutis infantium*, 1689, in-8, qu'il mit au jour à la prière de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *médecin des enfans* ; (il a été plusieurs fois réimprimé et traduit en anglais par Cockburn, en 1693 et par Martin en 1742. Il en existe une traduction française due à J. Devaux, 1738, in-12. Ses autres ouvrages sont : *A Farewel to Popery* ; 1679, in-4. ; *Pharmacologia anti-empirica*, Londres, 1683, in-8.

* HARRIS (Jacques), métaphysicien et grammairien anglais, né à Salisbury en 1709, fut membre du parlement, commissaire de l'amirauté et ensuite secrétaire et trésorier de la reine; il mourut le 22 décembre 1780. On lui doit plusieurs ouvrages : 1° *Hermès* ou *Recherches philosophiques sur la grandeur universelle*, avec des notes, 1751, in-8, souvent réimprimé, et récemment dans les *collectanea critica*, Londres, 1816, traduit en français par ordre du gouvernement, 1796, in-8, avec des remarques sur les théories grammaticales modernes, dont Harris n'avait pu parler, et un discours contenant l'histoire littéraire des grammairiens qui ont précédé Harris, par M. Thurot. 2° *Philosophical arrangement*, 1775, in-8. 3° *Trois traités* ou *dialogues*; le premier sur l'art en général; le second, *sur la musique, la peinture et la poésie*; le troisième, *sur le bonheur*, 1744, in-8, dernière édition, 1780. 4° *Recherches philosophiques* sur l'origine et les principes de la critique, sur les plus célèbres écrivains en ce genre, tant anciens que modernes, avec un essai sur le goût et la littérature du moyen âge, 2 vol. in-18. Cette dernière partie a été traduite en français, par M. Boulard, Paris, 1786, in-12. Toutes les *œuvres* de Harris ont été réunies et publiées en 1783 en 4 vol. in-8. Son fils lord Malmesbury en a donné une magnifique édition avec une *notice* sur la vie et le caractère de l'auteur, Londres, 1801, 2 vol. in-4.

HARRISSON (John), général des parlementaires, et complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles I, fut pendu publiquement l'an 1670. (Son corps fut divisé en plusieurs parts qui furent exposées sur différentes places de Londres, et envoyées ensuite dans les quatre principales villes du royaume.)

HARRISSON (Jean), habile mécanicien anglais, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York, d'un père qui, avec son métier de charpentier, se mêlait de raccommoder des horloges et des montres. Le jeune Harrisson hérita du goût de son père pour la mécanique, et se rendit célèbre par sa *montre marine*, destinée à déterminer la longitude en mer. Après des essais qui n'obtinrent pas l'assentiment des connaisseurs, il réussit pour la quatrième fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 liv. sterl. promis pour cet objet par un acte du règne de la reine Anne. Il fit une cinquième montre de cette espèce qu'il tâcha encore de perfectionner. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différens degrés de chaleur, des différens parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger anglais, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement; mais il n'a pas mieux réussi. Avant Harrisson, Huygens avait prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. (On doit aux découvertes de cet habile artiste le *compensateur* ou pendule composée de divers métaux tellement alliés ensemble que les variations de la température dans un voyage d'un long cours perdent presque entièrement leur influence sur la pendule.) Comme la plupart des mécaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrisson avait peine à rendre ses idées par écrit, ainsi qu'on peut le voir par sa *Description du mécanisme*, *propre à donner une mesure du temps*, 1775, in-8; ouvrage écrit sans méthode et sans stile. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans. (Les *Principes de la montre de Harrisson*, *avec les planches*, furent publiées en Angleterre par ordre du Bureau des Longitudes, Londres, 1767; cet ouvrage a été traduit en français par le Père Pezenas, Avignon (Paris), 1767, in-4.)

* HARTIG (François de Paul, comte de), écrivain allemand, né à Prague en 1758; fut ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche à la cour de Dresde, où il résida depuis 1787 jusqu'en 1790. Son souverain le nomma à son retour chambellan et conseiller intime effectif. La société royale des sciences à Prague le choisit pour son président perpétuel

en 1794, et il mourut le premier mai 1797, âgé seulement de 39 ans. Il a publié : 1° *Essai sur les avantages que retirent les femmes de la culture des sciences et des arts*, Prague, 1775, in-8. Nous ne savons pas assez si ces avantages, du côté des femmes, ne s'acquièrent pas aux dépens d'autres plus réels, ceux qui résultent de l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. 2° *Observations historiques sur le perfectionnement et la décadence de l'agriculture chez les différens peuples*, Prague, 1786, in-8, traduit en français, par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8. 3° *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, in-8. 4° *Mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8. Ces trois derniers ouvrages se font remarquer par la justesse des observations, la beauté du stile, et par l'élégance et la facilité des vers.

HARTKNOCH (Christophe), savant historien allemand, fut professeur à Thorn, puis à Kœnigsberg, et mourut en 1687. On a de lui : 1° *De republica Polonica, libri II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8. Il traite dans le premier livre, de l'histoire de Pologne : dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit sans ornement et sans grâce. 2° *Description et histoire de la Prusse* en allemand, Francfort, 1684, in-fol., avec fig. 3° *Histoire ecclésiastique de la Prusse*, Francfort, 1686, in-4, en allemand. 4° *De originibus Pomeranicis*. 5° *Chronicon Prussiæ*, de Duisbourg, enrichies de *notes* savantes, Iéna, 1779, in-4.

* HARTLEBEN (François-Joseph), né à Dusseldordf en 1740, mort à Vienne en 1808, fut professeur de droit à l'université de Mayence, puis conseiller à la cour de cassation : il occupa encore d'autres places qu'il remplit avec distinction. On a de lui des *Médit. Pandect.*, ouvrage classique en Allemagne, et une *Bibliothèque universelle du droit*, 1784-1792.

HARTMAN (Jean-Adolphe), naquit à Munster en 1680, de parens catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1715, et devint peu après professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait en 1722 professeur d'histoire et d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : 1° *Historia mæssiaca*, 1741-46, 3 vol. 2° *Etat des sciences dans la messe*, en allemand. 3° Les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apostat ne les a pas traités de la meilleure manière possible. 4° *Præcepta eloquentiæ rationalis*, etc.

HARTMAN (George), mathématicien allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus*. Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris, en 1556, in-4.

HARTMAN (Wolfgang), composa les *Annales d'Augsbourg*, Bâle, 1596, in-fol. : compilation où l'on trouve bien des choses qui tiennent à l'histoire générale de l'Allemagne.

HARTMAN (Sigismond), jésuite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connaissances dans les mathématiques, et en astronomie, et mourut à Prague en 1681, après avoir publié *Observatio cometæ*, 1664. — *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis item de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-fol.

HARTSOEKER (Nicolas), astronome, géomètre et physicien hollandais, né à Gonda en Hollande, l'an 1656, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles lettres, aux langues, et s'attacha surtout à la physique et aux mathématiques. L'académie des Sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui ; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Pour reconnaitre cette préférence, on lui fit dresser aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand minoir ardent, composé de pièces rapportées, selon le dessin qu'il en avait vu dans la *catoptrique* de Kircher (*voyez* ARCHIMÈDE). Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie

dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1725, à l'âge de 69 ans. Il était vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abusèrent souvent. Il aima mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictait quelquefois ses observations et ses découvertes, comme lorsqu'il vit distinctement une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisaient. On a de lui : 1° un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science, La Haie, in-4, 1730. 2° Une foule d'opuscules, parmi lesquels il y en a peu d'intéressans.

HARTUNG (Jean), né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg, dans le Brisgaw, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les trois premiers livres de l'*Odyssée* ; et une *Version* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui est peu exacte.

HARTZHEIM (Joseph), vertueux et savant jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à Milan pour y étudier la théologie, et eut en même temps la chaire de grec et d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, et dans les principales ville d'Italie, il lia amitié avec des savans célèbres, et particulièrement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut 10 ans interprète de l'Ecriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées et recherchées des savans, sans préjudicier aux fonctions de la chaire et du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. M. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'*Histoire de Worms* ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles* de l'église d'Allemagne, amassa des matériaux qui le conduisaient depuis le quatrième siècle jusqu'au treizième. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le Père Hartzeim, à la sollicitation de M. de Manderscheit, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paraître. Par ses connaissances et ses correspondances avec les savans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avait achevé le cinquième, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut trois jours après, en 1763. Le Père Herman Scholl, son confrère, se chargea de continuer cet ouvrage, et publia les 5, 6, 7 et 8e volumes. Sa santé qui était fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de 3 mois, en 1768. Le Père Gilles Neissen lui succéda, et a publié le 9e et le 10e vol. Enfin A. Hesselman a donné l'*Index* de cet ouvrage, Cologne, 1790, in-fol. L'édition de Cologne, qui est in-fol., est en beau papier et beaux caractères. On trouve au commencement du cinquième vol. la liste des ouvrages du Père Hartzeim, qui sont les suivans : 1° *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato* 1718, Luxembourg, in-18. 2° *De initio Metropoleos Coloniæ, etc., disquisitio*, Cologne, 1732, in-4. 3° *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ explanatio,* Cologne, 1745, in-4. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Hersel, village du pays de Cologne, dont les habitans étaient les *Ubi*, quand les Romains vinrent s'y établir. 4° *Bibliotheca scriptorum Coloniensium*, Cologne, 1747, in-fol. 5° *Dissertationes X historico-criticæ in sacram scripturam*, in-fol. 6° *Catalogus historico-criticus codicum MSS. Bibliothecæ Ecclesiæ Metropolitanæ Coloniensis*, Cologne, 1752, in-4. 7° *Historia rei nummariæ Coloniensis, et Dissertationes de eadem* : Cologne, 1754, in-4. 8° *Prodromus historiæ Universitatis Coloniensis cum synopsi actorum, et scriptorum à facultate theologica pro ecclesia catholica et repub.*, Cologne, 1759, in-4. Le Père Hartzeim a encore laissé les manuscrits suivans, qu'il n'a pas eu le loisir de retoucher. 1° *Eifflia occidentalis illustrata, opus à Schannat cæptum, ab Hartzeim ad finem perductum, figuris ornatum et codice diplomatico auctum.* 2° *Vi-*

ta S. Annonis diplomatica. 3° *Historia Collegii Tricoronati.* 4° *Historia litteraria Germaniæ.* 5° *Concionum germanicarum tomi plures.* 6° *Exercitiorum S. Ignatii tomi aliquot.* 7° *Collectio diplomatum pro Archidiæcesis Coloniensis, ducatuumque Montensis et Juliacensis historia.*

HARTZHEIM (Gaspard), né à Cologne, se fit jésuite, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différens colléges, et mourut dans sa ville natale vers 1735. On a de lui : 1° *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1754, et Padoue, 1731, in-8. 2° *Nicolai de Cusa cardinalis vita*, Trèves, 1730, in-8. 3° Plusieurs livres de piété en latin.

HARVÉE ou HARVEY (Guillaume), *Harveus*, né à Folkston dans le comté de Kent, le 2 avril 1578, mort le 3 juin 1658, à 80 ans, fut médecin de Jacques I et de Charles I, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. (Il avait fait une étude approfondie de l'anatomie, et alla perfectionner ses connaissances auprès des professeurs les plus savans de l'Europe, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, revint en Angleterre, et fut nommé en 1604, membre du collége de médecine de Londres, et médecin de l'hôpital St.-Barthélemy.) C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Cesalpin l'enseigna long-temps avant lui, et que le jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvée lui fût tombé entre les mains ; (il est certain aussi qu'Aristote, Galien, Servit, Colombo, etc. avaient frayé la route, mais jusque là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir.) Harvée a mis cette découverte dans tout son jour, et l'a prouvée par des expériences multipliées. (En 1642, Harvey, attaché à Charles I, partagea les malheurs de son roi, l'accompagna dans sa fuite. En 1645, il fut nommé président du collége de médecine à Oxfort : mais les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. On a de cet illustre médecin, des ouvrages estimables. Les principaux sont : 1° *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, Leyde, 1639, c'est la meilleure édition : Glascow, 1751, in-4, 2° Un traité *De circulatione sanguinis*, Rotterdam, 1649. 3° Un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4. 4° Un autre *De ovo* (voyez GRAAF Reinier). 5° Un livre en anglais, intitulé : *Nouveaux Principes de Philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1666, in-4. On a publié en 1795, dans le *Magasin encyclopédique*, une excellente notice sur Harvey, traduite de l'anglais de M. Aikin, extraite du *biographical essays of Surgery*.

HARVÉE (Gédéon), habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, est connu principalement par deux traités curieux, et qui ne sont pas communs : 1° *Ars curandi morbos expectatione.* Schal lui opposa *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nuda expectatione.* 2° *De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum* ; ces deux ouvrages recherchés, ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1695. Il publia d'autres écrits en anglais, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré, et substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges.

* HARWOOD (Edward), littérateur et savant ministre anglais non-conformiste, naquit en 1729 dans le comté de Lancaster, se livra spécialement à l'étude de la langue grecque, dans laquelle il fit de grands progrès, et qu'il enseigna avec beaucoup de distinction. Sa science lui valut en 1765 la place de directeur d'une congrégation à Bristol ; mais l'immoralité de sa conduite lui attira la haine du peuple qu'il avait d'ailleurs provoquée par la réimpression d'un écrit qu'on avait cru entaché d'arianisme. Il fut obligé de quitter cette ville et d'aller reprendre ses fonctions d'instituteur à Londres, où il mourut dans la misère le 14 janvier

1795. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les meilleurs qui sont : 1° *Introduction à l'étude du nouveau Testament*, 1767, in-8, traduit en différentes langues ainsi que l'ouvrage suivant : 2° *Examen des diverses éditions des classiques grecs et romains*, 1775, in-8, 4ᵉ édition, 1790, in-12, traduit en italien par Maffeo Pinelli, sous ce titre : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici*, etc. Venise, 1780, in-8. Cette édition est recherchée, surtout celle de Venise 1793, 2 vol. in-12, considérablement augmentée par Mauro Boni et Bart. Gamba. On a encore de lui : *Biographia classica* ou *Vies et caractères des classiques grecs et romains, revus et augmentés de plusieurs notices biographiques*, Londres, 1778, 2 vol. in-12.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Edward HARVOOD, antiquaire anglais qui n'a pas fait preuve d'exactitude et de discernement par la publication de l'ouvrage suivant : *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære*, etc. Londres, 1818, in-4.

* HARWOOD (Sir Busik), médecin anglais, né à Newmarket vers le milieu du 18ᵉ siècle, embrassa la carrière médicale et alla exercer sa profession dans les Indes Orientales, où il acquit à la fois une grande réputation et une fortune considérable : il revint en Angleterre en 1785, fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Cambridge et membre de la société des antiquaires et de la société royale ; en 1800, il fut choisi pour enseigner la médecine pratique ou domestique au collége Downing. Il mourut en 1814, après avoir publié en anglais : 1° *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie*, 1786, in-8 ; 2° *Système d'anatomie et de physiologie comparées*, 1ʳᵉ livraison, 1796, in-4 : ce dernier ouvrage est resté incomplet.

* HASCHE (Leopold), le Nestor des poètes allemands, professeur émérite et bibliothécaire de l'université de Vienne, se distingua plus particulièrement dans le genre de l'ode. On n'a pas encore le recueil de ses œuvres dispersées; mais on a lieu de croire que ses poésies seront bientôt réunies et publiées par M. Deinharstein, son ami et son successeur. Hasche était l'un des membres de la belle association poétique qui comptait Blumaüer, Denis, Mastalier, parmi ses plus célèbres appuis. Kant, Wieland, Herder et Klopstock ont été liés avec lui de correspondance et d'amitié. Il mourut en 1828, à l'âge de 81 ans.

HASE (Théodore de) naquit à Brême en 1682, parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société royale de Berlin, en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8 de *Dissertations*, pleines d'érudition. Il travaillait avec Lampe à un journal, commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica* ; et continué sous celui de *Musæum historico-philologico-theologicum*.

HASECH (Antoine), ecclésiastique du diocèse de Liége, devint célèbre par son grand âge, et les moyens qui l'y firent parvenir. Son évêque l'ayant interrogé comment il avait conservé ses forces et sa santé beaucoup au-delà d'un siècle, il répondit qu'il s'était constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis et iracundiæ* (voyez LEONICENUS). Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulick ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, et selon d'autres, de Gelick ou Geule, près Maëstricht. Son portrait qui a été gravé, devient fort rare.

* HASELBAUR (François), jésuite et savant orientaliste, naquit en 1677 à Frauemberg en Bohême, et mourut à Prague en 1756, après avoir enseigné l'hébreu pendant 20 ans à l'université de cette ville, et y avoir exercé pendant 45 ans les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraïque. Il a publié entre autres écrits importans : 1° *Idée exacte du christianisme*, en allemand, Prague, 1719-1722, 2 vol. in-8 ; 2° la *Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, en

allemand, Prague, 1727, in-4; 3° *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions, pour ceux des enfans d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, 1730, in-8; 4° *Prières chrétiennes*, 1731, in-8; 5° *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum linguarum orientalium, scilicet hebraicæ et chaldaicæ; cum appendice de idiotismo germanico judæorum*, 1742, in-8, 1753, in-8; 6° *Lexicon hebraico-chaldaicum, una cum capitibus dictorum seu abbreviaturis in libris et scriptis judæorum passim occurentibus, nova methodo ad investigandum thema seu radicem facillima*, Prague, 1743, in-folio; 7° *Les quatre évangiles publiés en hébreu et en latin à Rome en* 1668, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraïques, avec une *traduction* allemande, Prague, 1746, in-fol.

* HASENCLEVER (Pierre), négociant allemand et célèbre économiste, né en 1716 à Reimsched, dans le duché de Berg, d'une ancienne famille de commerçans, prit à l'exemple de ses parens le goût d'une vie active et industrieuse. Après avoir travaillé comme simple ouvrier dans la maison paternelle, il fit plusieurs voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne et la Russie, séjourna long-temps dans le Nord de l'Europe où il créa plusieurs établissemens industriels, visita ensuite l'Espagne, le Portugal et revint à Aix-la-Chapelle. Jusque là il n'avait travaillé que comme l'associé de l'un de ses oncles : celui-ci rompit la société, ensorte que le jeune Hasenclever fut obligé de recommencer ses voyages pour renouer ses rapports commerciaux. Après s'être établi à Cadix, il passa en Angleterre, puis revint en Espagne vers l'an 1750. Personne alors ne connaissait mieux que lui l'état de l'industrie et du commerce en Europe : il avait déjà acquis une grande réputation lorsque le roi de Prusse Frédéric II voulut le consulter pour un traité de commerce qu'il se proposait de conclure avec l'Espagne : Hasenclever l'en dissuada en lui prouvant qu'il n'en retirerait aucun avantage. C'était d'après ses avis que l'on avait changé en Westphalie et en Silésie le mode de fabrication des toiles pour adopter celui qui est usité en Bretagne. Malgré les difficultés qu'il eut à surmonter, plusieurs de ses établissemens lui procurèrent des bénéfices considérables. Ces succès l'engagèrent à étendre son commerce : en 1764, il forma une maison à Londres et y reçut le droit de cité. Il obtint aussi l'approbation du gouvernement pour aller établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges et des exploitations de chanvre, de potasse et d'autres productions. Tout allait au gré de ses désirs; mais les folles dépenses du gérant de la maison de Londres le forcèrent à revenir dans cette ville; il sacrifia plus d'un million de sa fortune particulière pour soutenir cet établissement; mais la mauvaise foi de ses associés le perdit entièrement, et il abandonna à ses créanciers toute la fortune qu'il avait acquise en Europe et en Amérique. Après s'être retiré à Schmiedeberg en Silésie, où il ouvrit de nouvelles sources de richesses pour cette province, et après avoir eu la satisfaction de voir son nom réhabilité par le grand chancelier d'Angleterre, il mourut le 13 juillet 1793. *L'exposé de sa situation envers ses co-propriétaires anglais des établissemens industriels qu'il avait créés dans l'Amérique septentrionale, adressé au roi et au parlement d'Angleterre*, a été publié à Londres en 1773, in-8, et traduit en danois et en allemand. Hasenclever fit aussi plusieurs *Mémoires* fort intéressans sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique : ils sont insérés dans les *Cahiers pour le commerce*, publiés par Sinapius, dans la *Correspondance de Schlœzer*, dans le *Journal politique*, 1781, 82 et 83, et les *Feuilles provinciales silésiennes*. Sa vie a été insérée dans le tome 2 du *Nécrologe* de Schlichtegroll et dans la *Galerie historique du 18e siècle*, par Baur. Elle a été aussi publiée séparément à Landshut, 1794, in-8.

HASSAN-BACHA ou GAZI-HASSAN, grand-visir de l'empire Ottoman, né en Afrique, prit d'abord du service dans la marine d'Alger. Ses succès ayant excité la

jalousie des envieux, il se forma contre lui un parti, à la tête duquel se trouvait un parent du bey. Voyant sa vie menacée, il se retira en Espagne, où Charles III lui fit un bon accueil, et le recommanda à son fils Ferdinand IV, roi de Naples. De cette ville, il passa à Constantinople; mais la régence d'Alger le réclama. Cependant les instances du ministre napolitain lui firent rendre la liberté, et il rentra alors au service du sultan. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitemens doux et humains qu'il avait constamment éprouvés de la part des chrétiens, pendant sa captivité, lui avaient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Francs. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avait proposé un moyen extrême, c'était d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu et de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet; Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral ou capitan-Bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et surtout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa et d'Acre, où le fameux Daher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte et en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la mer-Noire, et généralissime des troupes qui devaient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczakow ayant perdu par-là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avaient essuyé des malheurs de tous les côtés pendant cette campagne. Le grand-visir avait été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes; Orseva était bloqué, Bender s'était rendu aux Russes. La Porte dans cette extrémité le nomma grand-visir; mais il ne répondit point à l'attente du public, et donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Son armée était composée de recrues qui ne purent résister à des troupes aguerries: Hassan fut disgracié. Un capidji lui apporta, à Schiumla, l'ordre de rendre le sceau de l'empire: il s'y refusa, et il fut tué en mars 1790. Il était âgé de 87 ans.

* HASSE (Jean-Adolphe), célèbre compositeur allemand, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1699, est connu en Italie sous le nom de *il Sassoni*. Il entra en 1718 comme ténor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick: ayant appris la composition d'un musicien alors célèbre, nommé Keiser, et étant fort sur le clavecin, il fit exécuter à Brunswick son premier opéra, *Antigone*, qui obtint quelque succès. Hasse n'avait que 18 ans: sentant combien il lui manquait encore dans la science de l'harmonie, il se rendit en Italie en 1724, et y connut la célèbre Faustina née Bordani qui devint depuis son épouse. Il étudia à Naples sous Porpora et suivit ensuite les leçons du célèbre Scarlatti. En 1727, il fut nommé

maître de chapelle du conservatoire des Incurables à Venise, et composa plusieurs opéras dans cette ville. La cour de Pologne l'appela à Dresde, en 1731, et pour le fixer dans cette ville, lui fit un traitement de 12,000 thalers pour lui et pour Faustina. Hasse passa en Angleterre, revint à Dresde en 1740, y resta jusqu'en 1763, époque où il fut mis à la pension ainsi que son épouse, il se rendit à Vienne où il composa encore quelques opéras et alla mourir à Venise le 22 décembre 1783. Il a composé plusieurs opéras et beaucoup de musique de chambre et d'église. Dans ce dernier genre, on cite de lui particulièrement un *Miserere*, que l'on regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la musique sacrée, des *Litanies* qui seront toujours goûtées. Ses ouvrages tiennent le premier rang dans la musique italienne. Il s'attachait surtout à l'expression des paroles : aussi, rien n'égale la douceur, la pureté, le naturel de sa mélodie. On trouve la liste de ses compositions dans le dictionnaire de *Gerber*.

* HASSENCAMP (Jean-Matthieu), mathématicien et orientaliste allemand, naquit en 1743 à Marburg, petite ville du cercle d'Autriche, dans la Basse-Styrie. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Gottingue, il parcourut pour s'instruire, les provinces allemandes, la Hollande, la France et l'Angleterre; de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales, et bibliothécaire à l'université de Rinteln; quelque temps après, le duc de Hesse Cassel lui donna la place de conseiller du consistoire protestant. Il mourut le 6 octobre 1797, après avoir employé toute sa vie à l'étude et à l'enseignement des sciences exactes, des langues de l'Orient et de l'Ecriture sainte. On lui doit : 1° *Commentatio de Pentateucho LXX interpretum græco*, 1765, in-4; 2° *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, 1764, in-8, 2ᵉ édition, 1774, in-4; 3° *De la grande utilité des paratonnerres et de la manière de les établir pour protéger les villes entières*, 1784, in-4; 4° *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique moderne*, 1789-96, 8 années, in-8, et un grand nombre d'articles dans la *Gazette littéraire de Halle*, et dans les *Mémoires de la société des antiquités de Cassel;* il est aussi l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, 1791, 2 vol. in-8, avec cartes. Sa vie a été publiée par Wachler dans les *Annales de la littérature*, 1797.

* HASSENFRATZ (Jean-Hippolyte, ou Henri, selon d'autres), né à Paris le 20 octobre 1755, fit très jeune un voyage à la Martinique : il revint promptement dans sa ville natale où il se livra à l'exécution pratique des arts. D'abord coloriste dans une fabrique d'indiennes à St.-Denis, puis charpentier, il acquit de la réputation dans ce dernier état, enseigna l'art du trait et gagna sa maîtrise. A l'âge de 22 ans, il sentit qu'il était fait pour une instruction plus élevée : ce fut dans ce but qu'il employa le fruit de ses épargnes pour étudier les mathématiques, sous le célèbre Monge dont il se concilia l'estime et l'amitié. Employé chez le chevalier de Bauvin, géographe du roi, à la confection des plans des campagnes de Turin, il se distingua dans ce travail. Ce fut alors qu'il se lia avec les deux enfans du duc de Sérent à la famille desquels il se voua tout entier. Il fut employé au camp de St.-Omer en 1780, et chargé comme ingénieur géographe de relever et de dessiner les manœuvres et les combats qui s'y exécutaient. Reçu élève des mines en 1782, il fut envoyé l'année suivante par le gouvernement dans la Styrie et la Carinthie, pour y étudier et rapporter en France l'art de fabriquer le fer et l'acier de ces pays : il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie pour y apprendre l'art pratique des mines. De retour en France, il fut nommé sous-inspecteur des mines, et Lavoisier le chargea de la direction de son laboratoire. Quelques savans croyant, après la prise de la Bastille, que cet événement devait contribuer singulièrement aux progrès des lumières, établirent un club qui ne devait être formé que dans l'intérêt des sciences : bientôt

les membres se divisèrent, les uns restèrent dans le local primitif, les autres allèrent avec Sieyes en chercher un autre. Hassenfratz se jeta dans le tourbillon révolutionnaire où il fut entraîné par l'ardeur de son caractère impétueux. Il paraît que ce fut sur les instances de Baudin des Ardennes son beau-frère, qui était menacé d'être compris dans les proscriptions que l'on méditait, que Hassenfratz sollicita dans sa section une place dans la commune à laquelle il fut nommé par acclamation. S'étant aperçu que les craintes de Baudin étaient fondées, il avertit Vergniaux des projets que l'on méditait contre son parti, et il empêcha par les lenteurs qu'il apporta, l'exécution des massacres qui devaient avoir lieu dans la nuit du 29 au 30 mai 1793. Les conspirateurs n'ayant pas réussi, ils firent une pétition dans laquelle ils demandaient la mort de 32 membres de la Convention, et sur cette liste se trouvait le nom de Baudin, mais Hassenfratz parvint à le faire effacer. Les membres de la commune ayant conçu quelques soupçons sur le patriotisme de leur collègue, le chargèrent de porter cette pétition à la Convention. Telle était la composition de cette députation que Hassenfratz fut le seul qui pût en faire la lecture; ce fut en vertu de cette dénonciation, que Vergniaux et ses collègues furent décrétés d'accusation. Avant cette époque, Hassenfratz avait été appelé (7 septembre 1792) par le ministre Servan pour diriger le matériel du ministère de la guerre. Entre Dumouriez et lui s'établit alors une lutte très vive dans laquelle l'un et l'autre se dénoncèrent réciproquement à la Convention. Après 7 mois d'un travail extraordinaire, il donna sa démission le 4 février 1793, et se retira pauvre d'une place où il avait disposé de plusieurs millions. En 1794, une commission de quatre membres ayant été nommée par le comité de salut public pour subvenir aux besoins de l'armée, Hassenfratz y fut chargé des fusils et des canons. Peu de temps après, il prit part à la réorganisation du corps des mines dans lequel il se contenta de son ancien grade. Il contribua aussi à la création de l'école polytechnique, appelée alors l'*école de Mars*, qu'il dirigea d'abord, et dont les succès déterminèrent le comité de salut public à adopter définitivement cette institution due entièrement à Monge (20 août 1794), Hassenfratz se chargea de l'enseignement de la physique qu'il conserva jusqu'en 1814. Il fut décrété d'accusation le 24 mai 1795; mais il parvint à se sauver dans les Ardennes et fut rappelé sur la demande des comités de salut public, d'instruction publique et de sûreté générale réunis. Cependant il ne put recouvrer sa liberté qu'après le 3 brumaire. Depuis cette époque il continua de se livrer aux sciences, et devint membre de l'Institut. En 1814 il perdit sa place de l'école polytechnique; mais on lui conserva ses appointemens qui lui furent retirés après les cent-jours, sans doute à cause de la part qu'il avait prise à ce gouvernement éphémère. Il est mort à Paris le 26 février 1827. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Ecole d'exercice* ou *Manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationale*, 1790, in-12, nouvelle édition sous le titre de *Catéchisme militaire* ou *Manuel du garde national*, 1792, in-12; 2° *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, 1792, in-12, 5e édition, 1809; 3° *Cours révolutionnaire d'administration militaire*, 1794, in-4; 4° *Cours de physique céleste*, 1802, in-8; 5° *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; 6° *Sidérotechnie* ou *l'Art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier*, 1812, 2 vol. in-4. L'Institut regarde cet ouvrage comme le plus riche et le plus complet, à tous égards, qui ait été fait en ce genre; 7° *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie par ordre de matières*, 1816-21, 4 vol. in-4; 8° *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de cimens, bétons, etc., soit à bras d'hommes, soit à l'aide de machine*, Paris, 1825, in-4, planches. Hassenfratz a aussi donné des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société royale de Londres, etc.*

* HASTINGS (Warren), gouverneur général du Bengale, naquit en 1733 à Daysterford-House, dans le comté d'Oxford, d'un pauvre recteur de Churchill. Le jeune Hastings dut son éducation à un oncle maternel, qui le fit entrer aux écoles de Wesminster, et lui laissa, après sa mort, quelque argent, insuffisant néanmoins pour s'ouvrir une carrière dans le monde. L'exécuteur testamentaire de son oncle l'ayant pris en amitié, et se trouvant être un des directeurs de la compagnie des Indes orientales, lui fit avoir un emploi dans une factorerie de Bengale (1749). Désirant s'instruire, il obtint la permission d'être employé dans l'intérieur du pays, où il apprit la langue persane, et acquit les connaissances les plus étendues sur tout ce qui pouvait avoir du rapport aux intérêts de la compagnie. La ville de Calcutta ayant été prise, en 1756, par le nabad Surajh-Doula, tous les Anglais qui se trouvaient dans cette ville furent faits prisonniers. Hastings fut de ce nombre; mais il possédait cette souplesse de caractère, ces manières insinuantes, qui ouvrent souvent le chemin à la fortune, et qui cachaient en lui une âme aussi ambitieuse qu'avide. Il se fit des protecteurs parmi les vainqueurs, qui adoucirent sa captivité, et dont il obtint la permission de demeurer à Mouxadabad, capitale du Surajah-Doula. On lui permit ensuite de passer à Calcapore, dans une factorerie hollandaise, où il connut le colonel Clive, sous lequel il s'enrôla comme volontaire. Il se trouva à la reprise de Calcutta, rentra dans ses fonctions, et y ayant déployé des talens rares pour les affaires, on le nomma ministre de la compagnie près du successeur de Surajah-Doula, qui avait été déposé à cause de son caractère violent. En 1761, il devint membre du gouvernement du Bengale, et s'y distingua encore par ses talens. Il retourna en Angleterre en 1765, se livra à l'étude, et fréquenta les savans les plus renommés, qui devinrent bientôt ses amis et ses protecteurs. L'année suivante, il sollicita du gouvernement qu'on établît, en sa faveur, une chaire de persan à Oxford, et l'eût obtenu si une circonstance particulière ne l'eût tout à coup transporté au faîte des grandeurs. Dans cette même année, 1766, la chambre des communes désirant avoir des détails particuliers sur la compagnie des Indes, on indiqua pour cet objet Hastings, qui fut mandé à la barre de cette assemblée. Il y parla avec assurance et une connaissance approfondie sur le sujet en question, de sorte qu'il fixa l'attention de la chambre et celle de la compagnie elle-même, qui le nomma membre du conseil de Madras. Elle lui accorda en même temps une provision pour prendre le gouvernement de cette présidence. Sa fortune ne devait pas s'arrêter là; et le fils du pauvre recteur, l'humble commis d'une factorerie, devint, en 1771, à l'âge de 30 ans, gouverneur du Bengale, et deux ans après gouverneur-général, pour cinq ans, de toutes les possessions anglaises. Cette nomination fut confirmée par le parlement, qui prolongea ensuite la durée du gouvernement d'Hastings. Parvenu à ce poste éminent, régulateur absolu d'une riche et vaste contrée, Hastings se proposa deux seuls buts; celui d'accroître la puissance et les revenus de la compagnie, et celui de se former, à lui-même, une fortune colossale. Il n'épargna rien, il ne respecta rien pour atteindre ces buts. Incapable de pitié, il fut le principal auteur des scènes sanglantes qui se renouvelèrent sous les règnes de Hyder-Ali et de Tipoo-Saëb, où les Anglais semblèrent vouloir surpasser, dans leurs triomphes destructeurs, ceux des Espagnols dans les Indes occidentales, que leurs historiens ont si hautement dénoncés. Hastings avait pour principe, contraire au droit des gens et au dogme de la religion qu'il professait, « que les peuples » assujettis ne sont nés que pour tra- » vailler ou mourir pour leurs maîtres. » Il viola les droits les plus sacrés: le sol de l'Indostan fut encombré de cadavres, des nations entières disparurent; le prince et l'esclave, les hommes, les femmes, l'enfant et le vieillard, tous furent indistinctement moissonnés par le glaive anglais, dirigé par Hastings. Les nations

indiennes opprimées se soulevèrent enfin, et les Français se disposèrent à attaquer les possessions anglaises. Dans le conseil même du gouverneur-général, quelques gens équitables se déclarèrent contre les vexations qui pesaient sur l'Inde; l'influence et l'audacieuse politique d'Hastings triomphèrent de tous ses ennemis. On repoussa les Français, les princes indiens furent battus, égorgés, ou rendus tributaires de l'Angleterre; et on imposa silence au conseil. Tandis que le gouverneur-général remplissait ses coffres de richesses si mal acquises, les revenus de la compagnie furent augmentés de 5 millions de livres sterlings, qui refluaient sur la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle voyait son pouvoir augmenter dans les Indes. Eblouies de ces avantages, acquis par des fleuves de sang, la cour de Saint-James, la chambre-haute et celles des communes semblaient approuver les mesures tyranniques d'Hastings. Burke, Fox et Shéridan, furent les seuls qui s'élevèrent contre lui, et parvinrent à faire adopter par cette dernière chambre la résolution suivante: « Warren » Hastings, écuyer, gouverneur-général » du Bengale, et Williams Hornby, » écuyer, président du conseil de Bom» bay, ayant dans plusieurs circonstances » agi d'une manière contraire à l'hon» neur et à la politique de la nation; et, » en outre, ayant fait naître de grandes » calamités dans l'Inde, il est du devoir » de cette compagnie d'employer tous » les moyens légaux et efficaces pour éloi» gner de leurs fonctions lesdits gouver» neur-général et président, et les rap» peler en Angleterre....» Cependant le plus grand nombre des actionnaires de la compagnie voulurent démentir quelques assertions de la résolution de la chambre, et s'opposèrent au retour d'Hastings. Ne pouvant l'éviter, celui-ci quitta l'Inde, et arriva en Angleterre, le 20 juin 1785. Pendant ce temps-là, Burke préparait une dénonciation contre le gouverneur-général, et la présenta le 4 avril 1786: elle formait un volume in-8, en vingt-deux articles. Voici les principaux chefs d'accusations, savoir « que Hastings avait commis des actes d'injustice et de cruauté, qu'il avait violé le droit des nations en se servant de forces anglaises pour anéantir les habitans de Nohillas, *peuple innocent et hors d'état de se défendre*; qu'abusant de l'autorité qui lui était confiée, il avait exercé des cruautés envers Cham-Alem, empereur de l'Indostan; qu'il lui avait enlevé un pays considérable, et l'avait frustré d'un tribut que la compagnie lui payait d'après un traité; qu'il s'était rendu coupable de plusieurs extorsions envers le rajah de Bénarès; qu'il avait opprimé d'une manière barbare le roi d'Oude et sa famille; qu'il avait ruiné la province de Farrukabad, pays riche et fertile, *en y opérant consécutivement six révolutions différentes*; qu'il avait dépeuplé et changé en un désert le royaume d'Oude, un des plus riches, des plus beaux et des plus fertiles de l'Inde; qu'il s'était servi arbitrairement de son autorité en détruisant d'anciens établissemens, en faisant des transactions frauduleuses, et en exigeant des sommes qui ne lui étaient pas dues; qu'il avait employé à des choses injustes et nuisibles l'argent qu'il avait reçu contre la volonté et contre les ordres de ses commettans, contre l'acte du parlement, et contre ses propres engagemens; qu'il avait mis en usage, pour conserver son emploi, des moyens détournés, en résignant par procureur, et n'ayant pas répondu en personne, comme l'exigeait son devoir; qu'il avait pris sous sa sauvegarde Monzafer-Zing, et *s'était ensuite montré perfide envers ce prince*; qu'il avait enfin enrichi ses créatures en corrompant des contrats, et fait des dépenses aussi énormes qu'extravagantes....» Une grande partie de ces accusations entraînait avec elle la peine capitale; mais Hastings avait beaucoup d'amis, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs que ses vexations dans l'Inde avaient enrichis. D'une autre part, le cabinet anglais avait retiré des avantages considérables de ces mêmes vexations, et la compagnie y avait prodigieusement gagné: aussi négligeait-on ce fameux procès, qui excitait le mécontente-

ment général. L'affaire traîna en longeur dès son commencement, et malgré les instances de Shéridan, Fox et Burke, l'acte d'accusation ne fut voté que le 10 avril 1787 (c'est-à-dire 22 mois après le retour d'Hastings en Angleterre), et les débats ne s'ouvrirent que le 13 février 1788. Les entraves dont les amis d'Hastings entourèrent ce procès sont incalculables : il dura sept ans. Pendant ce procès, il arriva une chose assez peu commune. Un certain M. Gentil, colonel français, qui avait été expulsé de l'Inde par l'ordre du gouverneur-général, eut la générosité de prendre publiquement sa défense; mais l'accusé en avait déjà une sûre dans plusieurs membres de la chambre haute qui le protégeaient, et cette chambre enfin le déclara *non coupable*, le 13 avril 1795. Les frais à la charge du gouvernement montèrent à 100,000 livres sterling, somme légère en comparaison des millions qu'il avait retirés de l'Inde sous le gouvernement d'Hastings, qui dépensa lui-même pour ce procès 60,000 livres sterling. Cependant l'opinion publique ne se trompa pas : elle rendit à Hastings la justice que son avide tyrannie méritait, et les puissans amis du proconsul ne purent jamais la faire changer. La compagnie des Indes, qui avait puissamment contribué à l'acquittement de son gouverneur, lui fit une pension de 4,000 livres sterling, et voulut que sa pension remontât à vingt-huit ans, savoir à l'année 1766, époque où il fut nommé par elle membre du conseil de Madras; ce qui produisit un arriéré de 114,000 livres sterling, ou près de 3 millions de francs. Néanmoins, la pension de 4 mille livres n'avait été assurée que jusqu'à l'année 1813; mais alors la compagnie la convertit en rente viagère. Hastings, assez riche pour vivre dans l'opulence, se retira des affaires, s'occupa de littérature et d'architecture, qu'il connaissait parfaitement; il passait même pour être un excellent ingénieur. Il mourut en 1820, âgé de 88 ans. Il a composé quelques poésies, et a laissé des écrits *Sur l'Insurrection de Bénarès*; 1782, in-4; *Sur l'état du Bengale*; 1786, in-8; *Sur l'état de l'Inde*, 1788, in-8; des *Lettres aux directeurs de la compagnie*; *des poésies fugitives*, etc.

HATON ou HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicéphore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Haton se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement en 836. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilége* de dom Luc d'Acheri. Il est encore auteur d'une *Relation de la vision de Wetin*, dans le tome 5e des *Actes de Saint-Benoît de Mabillon*.

HATTON. *Voyez* OTHON.

* HAUBER (Eberhard-David), historien et géographe allemand, né en 1715 à Hohenhasbach, obtint la place de surintendant et de conseiller du consistoire à Stadthagen qu'il remplit avec zèle, et dans laquelle il eut le bonheur de faire cesser les querelles scandaleuses qui existaient depuis long-temps entre les luthériens et les calvinistes. En 1746, il fut nommé pasteur de St.-Pierre à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1765. On connaît de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique : nous nous bornerons à citer : 1° *Introduction à la géographie, contenant une notice tirée des meilleurs écrivains, sur l'état physique, politique, et la religion de tous les pays connus, et principalement de l'Allemagne*; un *Traité particulier sur la prononciation des diverses langues*, etc., Ulm, 1721, in-8; 2° *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une notice historique de celles de Souabe*, Ulm, 1724, in-8; 3° *Discours sur l'état actuel de la géographie surtout en Allemagne*, Ulm, 1727, in-8; 4° *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur aut alibi obviæ emendantur*, Wolfenbuttel, 1728, deux parties, in-8;

5° *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique*, 1730, in-8; 6° *Harmonie des quatre évangélistes*, Lemgow, 1732, in-8; 7° *Bibliotheca acta et scripta magica continens*, ou *Notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de Satan, sur les corps*, Lemgow, 1738-1745, 3 vol., chacun de 12 numéros, in-8; 8° *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'Ecriture sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague et Leipsick, 1750, in-8; 9° la *Chronologie de la Bible, établie d'après le texte*, Copenhague, 1753, in-8; 10° *Notices sur des médailles judaïques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, Copenhague, 1767, in-8, figures.

* HAUBOLD (Christian-Gottlieb), publiciste allemand, né dans la Saxe le 4 novembre 1766, fut professeur de droit à Leipsick pendant 38 ans : dès l'année 1803, il avait enseigné tour à tour le droit romain et le droit saxon; il avait fait connaître surtout à son nombreux auditoire les sources du droit romain, et n'avait pas négligé, à l'époque de leurs découvertes, les *Institutes de Gaïus* que M. Jourdan a publiés en France : Haubold s'était associé aussi aux travaux de la nouvelle école historique qui a fait tant de progrès en Allemagne pendant ces dernières années. Il fut nommé doyen de la faculté de droit de Leipsick et mourut dans cette ville le 24 mars 1824. Ce savant professeur était versé non seulement dans les sciences de droit mais encore dans la connaissance des auteurs anciens : il avait une grande érudition littéraire, comme on peut s'en convaincre par ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : 1° *De consistorio principum*; 2° une nouvelle édition de l'*Epitome de Gaius* d'après le *Breviarium*, 1792; 3° *De origine juris*, fragment de Pomponius, 1792; 4° *Institutiones juris romani litterariæ et dogmaticæ*, 1819, in-4; 5° *Manuale basilicorum*, 1819, in-4; 6° *Doctrinæ pandectarum lineamentum, cum locis classicis*, 1820; 7° *Institutionum juris romani privi historico dogmaticarum denuo recognitarum epitome*, etc., 1821. On a publié après sa mort, *Christ.-Gott. Haubold opuscula academica, ad exempla à defuncto recognita, partim emendavit, partim auxit, orationesque selectas nondum editas adjecit Car. Frid. Christ. Wenck, Lipsiæ, Barth*, 1825, tome 1, in-8. Haubold a fourni en outre plusieurs articles au Magasin du droit civil; il a préféré dans ses écrits la langue latine à la langue allemande.

* HAUGWITZ (Chrétien-Henri-Charles, comte de), ministre d'état prussien, naquit dans la Silésie prussienne en 1758, d'une famille noble et très riche. Après avoir obtenu dans sa jeunesse des succès qu'il dut attribuer à l'élégance de ses formes extérieures et à la beauté de sa figure, et avoir donné cours à l'inconstance de ses goûts, et à la turbulence de ses passions, il fut rappelé ensuite au devoir; mais tombant d'un excès dans un autre, il donna dans tous les écarts d'une inconcevable mysticité. Il n'avait pu faire que d'assez médiocres études et avait acquis par le scandale de sa conduite une sorte de célébrité. La jeune sœur du général Tauonzien parut le fixer un moment; il l'épousa; mais incapable d'aucun sentiment durable, il accabla bientôt sa femme de mauvais procédés, et cette union malheureuse se termina par un divorce. Haugwitz se rendit alors en Suisse près de Lavater, qui crut d'abord démêler dans ses traits quelque ressemblance avec ceux d'une tête de Christ qu'il possédait; mais bientôt il s'aperçut de l'immoralité de ce jeune seigneur et rompit entièrement avec lui. Haugwitz ne tarda pas à s'adonner à la théosophie et à la magie; ce qui le fit admettre dans l'intimité du roi Frédéric-Guillaume II, dont l'imagination vive et exaltée s'occupait d'illusions et l'entraînait vers tout ce qui avait l'apparence du merveilleux. Séduit par la physionomie aimable, par l'esprit du jeune courtisan, le monarque le crut propre aux affaires diplomatiques : en conséquence il le choisit pour son ministre plénipotentiaire près la cour de Vienne, place pour laquelle Haugwitz ne

voulut accepter aucun traitement : ce qui contribua encore à la lui faire accorder (1791). Vers la fin de 1792, il fut rappelé à Berlin et mis à la tête des affaires étrangères, et un mois après il remplaça le comte de Schulembourg au ministère du cabinet, qu'il partagea avec le comte de Finkenstein et le comte d'Alvensleben. L'un des instrumens de la fortune de ce ministre fut la favorite du roi, la comtesse de Lichtenau, qui lui fit accorder la décoration de l'Aigle rouge et la propriété de terres considérables dans la Prusse méridionale dont la valeur fut estimée, dit-on, à plus de 200,000 écus prussiens. Haugwitz fut envoyé en 1794 à La Haie, pour négocier un traité de subsides avec l'Angleterre et la Hollande, et il s'acquitta si bien de cette mission qu'il reçut entre autres faveurs, la décoration de l'Aigle noir. Ce fut encore le même favori, que le roi de Prusse, qui voulait établir un cordon de neutralité en Westphalie afin de couvrir le nord de l'Allemagne, chargea de conclure un traité à ce sujet avec l'ambassadeur de la république française, M. Caillard; le ministre prussien fut encore très heureux dans cette négociation. A la mort de Frédéric-Guillaume, Haugwitz abandonna entièrement sa protectrice, la comtesse de Lichtenau, et parvint par ce lâche abandon qui plut au nouveau roi, à se maintenir à la cour; il resta même au cabinet qu'il dirigea avec le comte d'Alvensleben. On ne sait trop quelle conduite il tint en 1800 dans les affaires avec la France : la Prusse garda la neutralité; mais quelques historiens prétendent que Haugwitz avait cherché à déterminer Frédéric-Guillaume III à s'allier avec l'Autriche et à entrer dans la coalition contre la France. S'il en était ainsi, nous ne pourrions concevoir comment en 1801 ce ministre parvint à la plus haute faveur à laquelle un sujet puisse s'élever. Dans le mois de septembre de cette année une médaille fut frappée en son honneur : l'empereur de Russie le décora des ordres de St.-André-Newski et de Ste.-Anne. Son souverain lui accorda en 1802 une terre valant 100,000 écus, qu'il reçut en récompense des services rendus pendant les négociations qui eurent pour résultat l'agrandissement du territoire prussien. Il obtint aussi de l'Electeur de Bavière la décoration de Saint-Hubert. Jusqu'en 1804 il jouit de la même faveur; mais alors son indolence, sa paresse pour les affaires, son goût pour les plaisirs, surtout pour la table et le jeu, le forcèrent à céder aux plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre lui et à quitter momentanément le portefeuille. Cependant il conserva les bonnes grâces du roi, qui voulut cacher cette espèce d'affront sous les dehors d'un congé, et qui lui donna seulement une dispense de service. Frédéric-Guillaume déclara d'ailleurs que s'il avait besoin de ce ministre, il le rappellerait; et en effet en 1805, il l'envoya à Vienne où il était chargé d'une mission importante auprès de Buonaparte. Haugwitz se laissa influencer par le ministre français, et l'on peut assurer que sa faiblesse nuisit beaucoup aux intérêts de la Prusse; on affirme qu'il porta l'impudeur et l'abandon de sa patrie jusqu'au point de dire, après la bataille d'Austerlitz, *Dieu merci! nous voilà sauvés*. En janvier 1806, il fut encore envoyé à Paris pour concourir à la pacification générale; de retour à Berlin il rentra au ministère, où il remplaça le prince de Hardemberg, qui lui-même lui avait succédé; la France avait dicté ce choix. Haugwitz changea entièrement de système : jusqu'à ce jour il s'était opposé à toutes espèces d'hostilités contre la France : il se prononça fortement pour la guerre qui fut déclarée. La Prusse n'était point dans des circonstances favorables : aussi les événemens ne répondirent-ils point à l'attente et aux désirs des Prussiens; et Buonaparte, après la bataille d'Iéna, fut en quelque sorte maître de ce royaume. Haugwitz avait suivi son roi dans cette triste campagne. Voyant son crédit sensiblement diminué, il prit alors le parti de renoncer une seconde fois à la direction des affaires, et se retira dans sa belle terre de Krappitz où il resta sans emploi jusqu'en 1811, où il fut nommé curateur de l'université de Berlin. Dans les dernières années de sa vie il

perdit la vue, et mourut au commencement de 1828. Haugwitz a été jugé très sévèrement surtout par l'auteur d'un *mémoire* adressé à Frédéric Guillaume III, qui assure que ce ministre passa toute sa vie dans l'extravagance et dans le vice. Le comte d'Entraigues qui avait élevé publiquement la voix contre ce ministre, dans son *Fragment du 18e livre de Polybe*, l'a dépeint d'une manière bien odieuse. « Le comte de Haugwitz, dit-il, » a été partagé toute sa vie entre l'extra» vagance et le vice; il fit des études » superficielles et peu solides à l'univer» sité où il passait pour un homme sans » caractère; il fut, il y a trente ans, un » de ces écervelés en Allemagne qui » jouaient le génie. Il ambitionna ensuite » pendant quelque temps d'être en odeur » de sainteté, et se distingua comme » théosophe et magicien. Participant, » après cette époque aux orgies de la » comtesse de Lichtenau (maîtresse de » Frédéric-Guillaume II), il perdit son » temps au jeu, et se ruina par des dé» bauches de toute espèce; enfin traître » envers ses amis, intrigant, perfide, » voluptueux, lâche et malhonnête, il » est depuis long-temps couvert d'une » infamie ineffaçable. » On ne peut disconvenir que la conduite du comte de Haugwitz ne mérite de graves reproches; mais ce jugement paraît bien rigoureux, et on doit peut-être l'imputer à la mauvaise humeur du comte d'Entraigues, qui ne partageait point ses opinions politiques.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (François), vivait sur la fin du 17e siècle, temps auquel il fit paraître : 1° *L'Art de la verrerie*, Paris, 1697, in-12. 2° *Recherches sur l'ordre du Saint-Esprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12. 3° *Le Nobiliaire de Picardie*, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité : il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717.

* HAUKSBÉE (François), physicien anglais du 17e siècle, a rendu son nom recommandable par les découvertes qu'il a faites dans la théorie et l'application de l'électricité : ainsi, c'est à lui que l'on doit l'usage d'employer dans les expériences sur les phénomènes électriques le *verre* à la place du *souffre* dont Guérick et les autres physiciens se servaient avant lui. Parmi les autres découvertes importantes que l'on doit à Hauksbée, nous citerons celle du *phosphore électrique*. Ce savant anglais s'est aussi beaucoup occupé de la *lumière*. On trouve le détail de ses expériences dans les *Transactions philosophiques*, nos 308 et 309. On a publié après sa mort ses *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, in-4 : elles ont été traduites en italien et en français : la traduction française faite par de Brémond a été revue par Desmarets, 1754, 2 vol. in-12.

HAULTIN (Jean-Baptiste), conseiller au Châtelet et antiquaire, né à Paris en 1580, préparait un *Recueil de médailles* (*J. B. Attini numismata non antea antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol. très rare), qui n'avaient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la bibliothèque du roi ce qu'il y en avait de gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures et empreintes des monnaies de France*, 1619, in-4, rare.

* HAUNOLD (Jean-Sigismond de) numismate et naturaliste allemand, naquit à Breslau en 1634 et mourut en 1711. Il avait reçu le titre de conseiller impérial et royal, et faisait partie du sénat de sa ville natale. Ce savant silésien a laissé des *manuscrits* précieux que l'on conserve à la bibliothèque du Gymnase de Ste.-Elisabeth de Breslau; les principaux sont : 1° *Theatrum monetarium*, 8 vol. in-folio; 2° *muriosa artis et naturæ;* 3° *Regnum animale minerale et vegetabile;* 4° *Recreatio mentis et oculi;* 5° *Botanica*, en 2 vol.

HAUSEN (Guillaume), né à Dillingen en Souabe, l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelaient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schrat-

tenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisaient dans son diocèse, et des troubles qui menaçaient l'état vers 1763, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances, et contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichstadt en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une instruction solide, et d'une véritable piété; et, en latin, *Sanctitas sacerdotalis in Petro apostolorum ac sacerdotum principe proposita*, Dillingen, 1769, in-8.

* HAUSSMANN (Jean-Michel), habile fabricant, né à Colmar, en 1749, mort à Strasbourg le 16 octobre 1824, appliqua la chimie aux différentes opérations employées dans les manufactures d'indiennes, et rendit un grand service à l'art qu'il exerçait et dont ses connaissances lui permirent de multiplier les procédés économiques. Il s'était d'abord destiné à l'état de pharmacien qu'exerçait son père, et c'était dans ce but qu'il était allé d'abord à Genève, puis à Paris, où il travailla dans les laboratoires des pharmaciens les plus distingués. Mais bientôt il ne s'occupa que de la chimie; et ensuite des applications de cette science aux arts, et surtout aux manufactures. Ses premiers essais se dirigèrent vers la teinture, et, comme il réussit dans les différentes tentatives qu'il fit, il forma un établissement à Rouen, que ses soins ne tardèrent pas à faire prospérer. Il se rendit ensuite auprès de ses frères et établit avec eux une manufacture d'indiennes à Logelbach près de Colmar (1775). En peu de temps il la porta à un haut degré de prospérité. C'est par l'emploi de procédés nouveaux qu'il parvint à faire réussir cet établissement. Ainsi il simplifia les mordans, en régla la composition à l'aide d'une théorie claire et méthodique, et, par l'art raisonné de la teinture, il obtint des nuances charmantes qui étaient jusqu'alors inconnues; il perfectionna et étendit considérablement le système des *couleurs directes* dites *d'application*, et introduisit en France le *bleu anglais*, dit *fayencé*; c'est encore lui qui a trouvé le moyen de fixer le *prussiate de fer*, sur les toiles de coton ou de lin, et qui le premier a employé des couleurs solides, pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et indiennes. Enfin, il a obtenu le plus beau rouge écarlate sur laine *au moyen de la garance*: innovation heureuse qui a permis au gouvernement français de faire de grandes économies sur l'habillement des soldats, en leur donnant des pantalons teints à l'aide de cette substance. Depuis cette époque, la garance a été cultivée en abondance et avec succès dans nos provinces méridionales. Haussmann a fourni sur la plupart de ses procédés nouveaux des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Annales de chimie* et dans le *Journal de physique*, publié par De Lamétrie, 1799. En 1817, Hausmann quitta les affaires et donna son établissement à ses enfans. Il n'abandonna point ses recherches scientifiques; et deux ans avant sa mort il faisait des recherches sur la *formation des diamans, et sur les moyens que l'art pourrait employer pour les produire*. Il envoya à ce sujet un mémoire à M. Gay-Lussac. M. J. J. Beck pasteur à Strasbourg a fait imprimer un *discours prononcé à la mémoire de J. M Haussman*, Strasbourg, 1824, in-8, 12 pages.

*HAUTEFAGE (Jean), ecclésiastique, né à Puy-Morin en 1735, mort en 1816, a composé les ouvrages suivans qui sont estimés: *Abrégé de l'institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1735, in-12; *Tables des nouvelles ecclésiastiques*, 3e partie (1761 à 1790), un vol. in-4. Il a été aussi l'éditeur des *OEuvres de Ant. Arnauld*, 1775 et années suivantes, 42 vol. in-4.

HAUTEFEUILLE (Jean de), habile physicien et mécanicien, né à Orléans le 20 mars 1647, était fils d'un boulanger qui fournissait du pain à Sourdis chez lequel demeurait Mme de Bouillon, exilée dans cette ville: les éloges qu'il faisait de son fils excitèrent la curiosité de la duchesse qui voulut le voir, lui fit continuer ses études et fournit à toutes les

dépenses de son instruction ecclésiastique. L'abbé Hautefeuille la suivit en Italie, en Angleterre, et obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. L'abbé Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort spiral d'acier, dont on a fait depuis un usage fréquent (*voyez* Hook). L'académie des Sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huyghens s'attribua faussement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans en 1724, à 77 ans. C'était un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales traitent des constructions nouvelles de trois montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très petites; d'un *gnomon* spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres; et d'un instrument qui devait donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, etc. Il publia plus de trente ouvrages, qui ont rapport en grande partie aux *pendules*, *aux montres*, *aux porte-voix*, *aux échos*, *aux lunettes*, à l'*hydraulique*, *aux instrumens de mer*, *aux longitudes*, *etc*. Son ouvrage intitulé l'*Art de respirer sous l'eau*, 1692, in-4, a donné ensuite lieu à l'invention du *Respirateur antiméphitique*, de Pilâtre du Rosier, rendue publique en 1786.

HAUTEFORT (Marie de), née en 1616 de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la maison de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame-d'atours. Sa vertu, ses grâces et la douceur de son caractère lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur Louis XIII; mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimait que comme un prince pieux peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsqu'Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais son opposition au cardinal Mazarin lui fit perdre les bonnes grâces de sa maîtresse. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfans, et mourut en 1691, à 75 ans. (La maison de Hautefort, qui est une branche de celle de Gontaut-Byron, subsiste toujours.)

HAUTEMER (Guillaume de), seigneur de Fervaques, était le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de Henri IV. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maître de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passaient pas pour gens de bien; et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion, et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers en 1583: journée qui fut aussi glorieuse aux habitans, que funeste aux Français; ils y perdirent plus de 300 gentilshommes et 1200 soldats, massacrés par les bourgeois (*voyez* François de France). Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595; il se signala au siége d'Amiens en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans.

* HAUTERIVE (Alexandre-Maurice Blanc d'), conseiller d'état et directeur des archives aux affaires étrangères, naquit dans le Dauphiné en 1754, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il resta jusqu'en 1783 comme simple confrère et sans prendre les ordres: pendant son séjour dans cette société, il fut professeur au collége de

Tours. Après avoir suivi M. de Choiseul-Gouffier dans son voyage à Constantinople et avoir été chargé d'une mission à Jassy, il revint en France en 1787 et fut envoyé en 1792 aux Etats-Unis comme consul. Destitué en 1793, il revint dans son pays sous le Directoire, et M. de Talleyrand l'attacha au ministère des relations extérieures. Il fut nommé plus tard garde des archives et conseiller d'état, place qu'il a conservée sous la restauration et jusqu'à sa mort arrivée le 27 juillet 1830. Le désordre qui régnait alors dans Paris, à l'occasion des *glorieuses journées*, ne permit pas de lui rendre les honneurs funèbres ; il a été enterré dans le jardin de son hôtel. A l'époque de la première invasion des alliés en 1814, il avait eu la précaution de faire transporter dans les catacombes quelques caisses contenant des papiers de la plus grande importance pour le gouvernement. Il a publié plusieurs écrits estimés, entre autres : *De l'état de la France à la fin de l'an* 8 ; *des élémens d'économie politique*, 1817, et un grand nombre de *rapports sur les tontines*, sur *les compagnies d'assurances et les hospices*. Il a laissé en manuscrits plusieurs autres ouvrages qui pourraient être utiles à ceux qui se destinent à parcourir la carrière diplomatique. Plusieurs fois il fut chargé par *intérim* du protefeuille des affaires étrangères.

HAUTEROCHE (Noël le Breton, sieur de), acteur et poète dramatique, né à Paris en 1617, débuta au Théâtre-Français, et y joua jusqu'en 1680. Il est mort à Paris en 1707, à 90 ans. Il est auteur d'un *Recueil de comédies*, imprimé à Paris en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher dans ses ouvrages, ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger ; car chez lui le comique va jusqu'à la farce et à l'indécence. Les seules de ses pièces qui soient restées au théâtre, sont : le *Deuil* ; *l'esprit follet* ou *la Dame invisible* ; *Crispin*, *médecin*. On a encore de lui plusieurs *historiettes*, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités. Son théâtre a été imprimé plusieurs fois à Paris, 3 vol. in-12.

* HAUTEROCHE (Louis-Allier de), numismate distingué, né à Lyon en 1766, appartenait à une famille noble : il fut jeté à Constantinople par la tourmente révolutionnaire. Pendant son séjour dans cette ville, il s'occupa du soin de réunir des médailles grecques qu'il augmenta ensuite dans ses voyages dans l'Attique et en Egypte. Revenu en France en 1800, et désirant retourner au Levant pour y compléter sa collection, il fut successivement nommé consul à Héraclée dans la mer Noire, et à Cos dans l'Archipel, attaché au consulat-général de Smyrne et enfin à l'inspection générale du Levant. C'est en cette dernière qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour son ami, dans la tournée que cet inspecteur-général fit en 1817 dans tous les établissemens français en Turquie, et qui fut pour ce numismate d'un très grand produit. On trouvait dans sa collection le *Persée* et le *Démétrius-Poliorcète*, qu'il a légués au gouvernement. C'est au moment où il mettait de l'ordre dans ses trésors, et qu'il faisait graver ses médailles, qu'il est mort sur la fin de 1827. Le chevalier de Hauteroche était membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit : 1° *Essai sur l'explication d'une teyssère antique portant deux dates, et conjectures sur l'ère de la ville de Béryte en Phénicie*, 1820, in-4 ; 2° *Notice sur la courtisane Sapho née à Eresos dans l'île de Lesbos*, lue à la société asiatique, 1822, in-8. On lui doit encore un grand nombre d'articles littéraires, biographiques, et quelques mémoires sur les antiquités insérés dans divers recueils, entr'autres un *Mémoire sur une Médaille anecdote de Polemon Ier roi de Pont*, inséré dans le recueil de la société d'Emulation de Cambridge, année 1825. Hauteroche était chevalier des ordres de St.-Jean de Jérusalem et du St-Sépulcre.

HAUTE-SERRE ou ALTE-SERRA (Antoine Dadin de), professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles

jurisconsultes de France. On a de lui 1° Un *Traité des ascétiques*, ou *De l'origine de l'état monastique*. 2° Des *Notes*, pleines d'érudition, *sur les Vies des papes* par Anastase. 3° Un *Commentaire sur les décrétales* d'Innocent III, 1556, in-fol. 4° Un traité *De ducibus et comitibus Galliæ provincialibus*, en trois livres, réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Estor. 5° *Gesta regum et ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4. etc. 6° *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4. C'est une réfutation du *Traité de l'abus* de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans par ordre du clergé. 7° Un traité en latin des *Origines des fiefs*, que Schilterianus fit imprimer dans son *Commentaire sur le droit féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise et les libertés gallicanes plus à fond que lui, et ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE. *Voyez* TANCRÈDE DE HAUTEVILLE.

HAUTEVILLE (Jean de), normand, et moine de St.-Alban en Angleterre, florissait à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poème moral contre les vices du genre humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur) en 9 livres, Paris, 1517, in-4. L'auteur prend lui-même le nom de son poème, *Archi-Trenius*, comme qui dirait *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très rare.

* HAUTEVILLE (Nicolas), docteur de la faculté de théologie, né, à ce que l'on croit, en Auvergne, florissait dans le 17ᵉ siècle. On lui doit plusieurs ouvrages qui prouvent sinon une grande justesse de jugement, au moins une certaine facilité dans l'esprit, et des connaissances profondes dans les sciences ecclésiastiques: 1° *Explication du traité de saint Thomas, des attributs de Dieu, pour former l'idée d'un chrétien savant et spirituel*. 2° *L'art de bien discourir, suivi de l'Esprit de Raymond Lulle*, 1666, 1 vol. in-12, divisé en deux parties, dont la première est employée à donner des leçons aux orateurs de la chaire et du barreau, et la seconde offre une *Vie de Raymond Lulle*, avec l'apologie de sa doctrine et la liste de ses ouvrages. *L'art de prêcher, ou l'idée d'un parfait prédicateur*, Paris, 1683, in-12. 4° *L'examen des esprits, ou les entretiens de Philon et de Polyalte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux-esprits*, Paris, 1666, in-4, et 1672, in-12. 5° *Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*, Paris, 1667, in-4. 6° *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur de saint François de Sales*, Lyon, 1661, in-8. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers, et présente la vie intérieure et extérieure du saint. 7° *Actions de saint François de Sales ou les plus beaux traits de sa vie*, en 9 panégyriques, 1668, in-8. 8° *Origine de la maison de Sales*, 1669, in-4, réimprimé la même année à Clermont, sous le titre d'*Histoire de la vie de saint François de Sales*, in-4. 9° *Théologie angélique*, 1658, dédiée à l'évêque de Genève. Ce prélat voulant attacher l'abbé Hauteville à son diocèse, lui donna l'année suivante un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut en Savoie en 1660.

* HAUTEPOUL-SALETTE (Jean-Joseph d'), général français, né le 13 mai 1754, d'une famille très ancienne de Languedoc, était capitaine dans le régiment des chasseurs de ce nom, lorsque la révolution éclata. Il mérita par sa belle conduite, au siége de Maubeuge, le grade de colonel dans le même corps. Peu de temps après, il fut nommé général de brigade, et enfin général de division. Il se fit remarquer en différentes circonstances, et reçut des éloges publics du général Hoche. Employé par Moreau, il contribua à ses succès, et obtint, après la paix de Campo-Formio, la place d'inspecteur-général de la cavalerie, en récompense de ses services. En 1803 et 1804, il commandait la cavalerie du camp de Boulogne sous les ordres du maréchal Soult; et, dans la campagne d'Autriche de 1805, il se trouva sous le commande-

ment de Murat. Il se distingua principalement à Austerlitz, où il commandait un corps nombreux de cavalerie, qui fit dans cette bataille la plus brillante charge de cavalerie dont il soit question dans les annales militaires. Le 19 mars 1806, il devint sénateur; mais il n'en continua pas moins son service. Il fut blessé mortel lement à la bataille d'Eylau, après avoir fait différentes charges, à la tête de la cavalerie, avec une impétuosité sans exemple, et ne survécut que cinq jours à sa blessure. M. Bergas a composé son *Eloge historique*, Paris, 1807, in-8. Napoléon avait ordonné qu'une partie des canons pris à Eylau fût employée à la fonte d'une statue représentant le général d'Hautpoul, revêtu de l'uniforme de cuirassier.

* HAUY (Réné-Just), minéralogiste célèbre, né le 28 février 1743, à Saint-Just dans le département de l'Oise, fit ses études au collége de Navarre à Paris. Ce fut par un singulier hasard qu'il fut appelé à recevoir une éducation que la position de ses parens ne lui permettait pas d'espérer : il était enfant de chœur lorsque le sage et vertueux Lhomond professeur, ayant remarqué l'assiduité et la dévotion du jeune Hauy, le prit sous sa protection et lui fit faire ses humanités. Hauy profita des leçons d'un aussi bon maître, et à l'âge de 21 ans, il fut employé comme régent de sixième. Bientôt agrégé à l'ancienne université, il fut professeur de quatrième au collége de Navarre, puis de seconde au collége du Cardinal Lemoine. En même temps qu'il enseignait les langues anciennes, il étudiait les sciences par goût et même avec passion. Il s'adonna d'abord à la botanique, puis à la minéralogie. Parmi les personnes avec lesquelles il aimait s'entretenir d'histoire naturelle, était un financier, M. France de Croissel, qui possédait un beau *cabinet de conchyliologie* et *de minéralogie*. Un jour qu'il examinait dans ce cabinet une belle cristallisation, il vint à la laisser tomber, et elle se brisa, Hauy désolé demandait pardon de sa maladresse, et ramassait avec le plus grand soin les débris de ce morceau cristallisé, lorsque M. France le pria de ne pas prendre cette peine, et donna ordre à un domestique de les enlever : *Puisque vous n'y attachez aucune valeur*, lui dit le jeune savant, *laissez-moi les emporter : la conformité de ces diverses couches avec le prisme qui leur sert de noyau, me révèle un secret que je veux approfondir.* Ce secret, il parvint à le découvrir, et c'est son plus beau titre de gloire, puisqu'il sert de base au système de cristallographie qu'il a établi avec tant de talent, et démontré d'une manière si complète. Pour le développer, il se vit obligé de se livrer à des études accessoires, à la géométrie, à la physique, etc., et il se distingua dans ces différentes sciences avec autant de supériorité qu'il en obtenait tous les jours dans la science dont il était en quelque sorte le créateur. Dès l'année 1783, il fut admis à l'académie des Sciences. Devenu professeur émérite à l'époque de la révolution, il ne fut pas astreint au serment que l'on imposait à tous les prêtres en fonction ; car Hauy était ecclésiastique, et il se glorifiait de ce caractère à une époque où il y avait du péril à s'en vanter. Toutefois l'abbé Hauy qui continuait à résoudre ses problèmes fut arrêté comme prêtre. En 1792, le gouvernement l'avait mis en réquisition pour un travail d'utilité publique, et Hauy avait obéi. Cette déférence aux volontés de la république n'avait point satisfait les chefs de la révolution qui continuaient à voir en lui un prêtre, c'est-à-dire un homme compris dans les proscriptions générales. C'était quelques jours avant les journées de septembre : conduit à St.-Firmin, il aurait probablement partagé le sort des malheureux ecclésiastiques avec lesquels il était renfermé, si un marchand de vin, commissaire de la section dans laquelle il demeurait, n'eût pris sa défense et obtenu l'ordre de le mettre en liberté. On lui en porta la nouvelle la veille de l'Assomption à dix heures du soir ; mais Hauy ne voulut sortir de sa prison que le lendemain, après avoir entendu la messe, faveur qu'il obtint après l'avoir demandée avec instance. Rendu à la liberté, il osa tenter auprès

du comité de salut public de généreuses démarches en faveur de ses confrères. Tout autre que lui aurait été victime de ce dévouement : les juges du tribunal révolutionnaire se contentèrent de ne point s'occuper de sa demande, tant était grand l'ascendant de la science d'Hauy sur ces monstres qui ne respectèrent pas Lavoisier. Hauy resta étranger aux discussions de la politique révolutionnaire : les places de conservateur des collections minéralogiques de l'école des mines, de professeur aux écoles normales lors de leur création, de membre et de secrétaire de la commission des poids et mesures, et enfin de membre de l'Institut formé par le Directoire, lui furent données par les gouvernemens qui se succédèrent en France jusqu'au 18 brumaire. Il ne fut pas moins bien traité par les consuls, puisque le 27 frimaire an 10 il fut nommé professeur de minéralogie au muséum d'histoire naturelle, et que sous l'empire il fut professeur de la faculté des Sciences de l'académie de Paris. Il a continué à remplir ces deux chaires jusqu'à sa mort arrivée le 22 juin 1822. Toute sa vie avait été une longue maladie, dont il avait cherché à se distraire par le travail. Déjà lorsqu'il avait été nommé professeur de quatrième au collége de Navarre, il entendit son médecin dire de lui : *voilà un homme qui ne passera pas l'année*. Buonaparte qui avait distingué ce savant modeste, disait un jour à ses médecins: *il faut que vous guérissiez Hauy*. Il lui avait commandé en 1803 un *Traité de physique* en 2 volumes, et, pour ce travail dont il est facile concevoir la difficulté il ne lui avait donné que six mois. Hauy lui présenta le premier exemplaire de cet ouvrage avant ce délai. Buonaparte voulut le récompenser: interrogé sur ce qui pourrait être l'objet de ses désirs, il ne demanda rien pour lui, seulement il sollicita une place pour son neveu ; la place fut accordée ; mais Hauy reçut aussi une pension de six mille francs, que les besoins du trésor forçèrent sous le gouvernement royal à réduire de moitié. Buonaparte avait emporté à l'île d'Elbe le *Traité de physique* d'Hauy ; comme il visitait en 1815 le muséum d'histoire naturelle, il dit à Hauy qu'il *avait relu son ouvrage avec le plus grand intérêt*, et en même temps lui accorda la décoration d'officier de la Légion d'honneur, qui ne lui fut pas maintenue sous la seconde restauration. La réputation d'Hauy était européenne : elle lui valut les témoignages les plus flatteurs des personnages de cette époque, et la visite du roi de Prusse, de l'empereur de Russie, des grands-ducs Michel et Nicolas, et d'un grand nombre d'autres princes dont quelques-uns suivirent même ses leçons. Au mérite de savoir, l'abbé Hauy joignait celui d'enseigner : ses élèves devenaient ses amis, et il se conduisait à leur égard avec tous les sentimens d'un père. Il était en relation avec tous les savans, et était regardé comme un des premiers physiciens de son temps. Lui seul ne paraissait pas se douter de son mérite ; plein de douceur et de modestie, il joignait le caractère le plus aimable aux connaissances les plus étendues. Il était chanoine honoraire de Notre-Dame, et a terminé ses jours dans les sentimens de piété qui l'avaient toujours animé, après avoir reçu les sacremens avec beaucoup d'édification. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai sur la théorie et la structure des cristaux*, 1784, in-8 ; 2° *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. Æpinus*, Paris, 1787, in-8, traduit en allemand par M. Murhard avec des notes, Altembourg, 1808, in-8 ; 3° *De la structure considérée comme caractère distinctif des minéraux*, 1793, in-8 ; 4° *Exposition abrégée de la théorie de la structure des cristaux*, 1793, in-8 ; 5° *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre, et sur les calculs relatifs à leur division décimale* (anonyme), Paris, 1794, in-8. C'est pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, souvent réimprimé, que Hauy fut incarcéré ; 6° *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie, publié par le conseil des mines*, 1797 ; 7° *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8, et atlas, in-4, deuxième édition, corrigée et augmentée,

Paris, 1822, 1823, 6 vol. in-8 (posthume et traduit en allemand par Karsten); 8° *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique relativement à la classification des minéraux*, Paris, 1802, in-8; 9° *Traité élementaire de physique*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, deuxième édition, 1806, 2 vol. in-8. (Il a eu deux traductions en allemand, par Blumhof, Weimar, 1804, et par G. S. Weiss, 1804, Leipsick, 2 vol. in-8); *Traité des caractères physiques des pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*, Paris, 1817, in-8; 11° *des Mémoires et des articles dans les journaux des savans, d'histoire naturelle, de physique, des mines, au Magasin encyclopédique*, etc. Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de l'excellent *Eloge* que fit M. Cuvier du digne abbé Hauy, dans le discours qu'il prononça le 2 juin 1823 à l'académie des Sciences. « Ces objets mêmes qu'il » étudiait sans cesse, ces pierreries, » qu'une aveugle fureur va chercher si » loin au prix de tant de fatigues, et » quelquefois au prix de tant de sang, » ce qu'elles ont de précieux pour le vul- » gaire était précisément ce qui lui de- » meurait étranger. Un nouvel angle dans » le plus commun des cristaux l'aurait » intéressé plus que tous les trésors des » deux Indes. Ces joyaux si chers à la va- » nité, ces diamans dont les rois eux- » mêmes sont fiers de parer leur cou- » ronne, passaient journellement dans » son humble réduit, sans l'émouvoir, » au milieu de sa simplicité. Que dis-je? » tout le fracas d'un monde extérieur » ne le laissait pas moins impassible; il » n'a pas été ébranlé par les menaces des » hommes farouches qui en voulurent un » instant à sa vie, ni par les hommages » qu'à d'autres époques des hommes en » pouvoir se firent un honneur de lui » rendre... Mais ce que ses nombreux » élèves trouvaient encore en lui de su- » périeur à ses dons et même à ses leçons, » c'était l'aspect de cette douceur inal- » térable, à chaque instant récompensée » par le tendre dévouement de sa famille, » *celui de cette piété simple, que les spé-* » *culations les plus savantes ne détour-* » *naient cependant d'aucun de ses exer-* » *cices*; le spectacle enfin d'une vie si » pleine, si calme, si considérée, dont » ce que le monde et la science ont de » plus illustre s'est efforcé d'adoucir les » dernières souffrances, etc. » Qu'il est beau de réunir ainsi la religion à la science, la faveur du monde à la modestie d'un véritable chrétien, et de ne jamais mettre en contradiction le savant applaudi avec le pieux ecclésiastique! Voyez le *Moniteur* du 4 juin 1822, ou le tome 14, page 661 de la *Revue encyclopédique*. Voyez aussi l'*Annuaire nécrologique* de Mahul de 1822, page 119.

* HAUY (Valentin), frère du précédent, fondateur de l'institution des jeunes aveugles, naquit à Saint-Juste en Picardie le 13 novembre 1746; il manifesta dès sa jeunesse beaucoup de dispositions et de talens dans l'art de l'écriture qu'il enseigna avec succès pendant plusieurs années, soit dans les maisons particulières où il était appelé, soit au musée de Paris, soit enfin dans une école de calligraphie qu'il avait fondée dans la rue Coquillière. Il raconta lui-même dans une brochure qu'il fit paraître en 1784, de quelle manière il fut conduit à changer d'état, et à diriger toute son attention sur les moyens d'arracher les aveugles-nés à l'ignorance dans laquelle la plupart d'entre eux croupissaient jusqu'alors. M[lle] Paradis, célèbre pianiste de Vienne, était venue à Paris en 1783: le talent de cette virtuose était d'autant plus remarquable, qu'elle était aveugle: elle lisait rapidement par le moyen d'épingles placées en forme de lettres sur de grandes pelottes; elle expliquait même très bien la géographie à l'aide de cartes en relief imaginées par Wyssembourg, aveugle de Manheim. Touché de ce spectacle, Hauy chercha les moyens de propager l'enseignement des aveugles: il sentit en lui-même quelque chose qui lui disait qu'il pourrait réussir dans cette œuvre de bienfaisance. Un jour il passait sur les boulevards, lorsqu'il vit quelques jeunes aveugles faire une grotesque musique, en

feignant, une paire de lunettes sur le nez, de lire leurs cahiers. Il s'adressa à eux et leur demanda s'ils n'aimeraient pas mieux lire réellement la musique que de faire une farce qui les rendait le jouet des passans. Quoiqu'il n'obtînt d'eux aucune réponse satisfaisante, il ne désespéra point de parvenir un jour à son but généreux. Bientôt il rencontra à la porte de l'église de Saint-Germain-des-Prés un jeune aveugle qui demandait l'aumône pour secourir sa vieille mère. Il crut reconnaître en lui d'heureuses dispositions; il l'emmena chez lui, se chargea à la fois de l'instruire et de prendre soin de sa famille. Après quelques semaines, il trouva son élève digne d'être présenté à la société philanthropique, qui fut satisfaite de cet essai, et accorda à Hauy une maison et des fonds pour commencer l'œuvre de bienfaisance qu'il avait méditée depuis long-temps. L'élève d'Hauy s'appelait Lesueur : il fut le *Massieu* des aveugles; 12 enfans privés aussi de la vue devaient être admis dans l'établissement nouveau qui venait d'être fondé dans la rue Notre-Dame des Victoires, n° 18. Hauy mit tant de zèle pour les instruire, que dès le mois d'octobre de la même année 1784, il put les présenter à Versailles devant le roi et les principaux seigneurs de la cour, qui encouragèrent ses efforts par des récompenses de tous genres. Les nouvelles ressources qu'il obtint servirent à augmenter son institut et par conséquent le nombre de ses élèves. Louis XVI le nomma interprète de l'amirauté, puis professeur au bureau académique d'écriture pour la vérification des écritures anciennes et étrangères, et enfin secrétaire du roi. En 1786, Hauy offrit à ce monarque son *Essai sur l'éducation des aveugles*, imprimé en relief par les enfans aveugles, sous la direction de M. Clousier, et traduit en anglais par Blackloc aveugle, à la suite de ses *poëmes*, 1793, in-4. En 1790, le duc la Rochefoucault demanda et obtint au Directoire du département de Paris, la réunion des deux écoles de sourds-muets et d'aveugles : cette réunion n'eut aucun résultat avantageux : au contraire elle fut la cause d'une mésintelligence très grande qui s'éleva non-seulement entre les chefs, mais encore entre les élèves des deux institutions. En 1791, l'Assemblée constituante ordonna que les deux écoles des sourds-muets et des aveugles seraient entretenues aux frais de l'état, et que le nombre des élèves serait porté à 86, c'est-à-dire un par département. Le désordre ne diminua point, on peut même dire qu'il ne fit que s'accroître. Après la révolution du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), les deux institutions furent enfin séparées; celle des sourds-muets fut placée au séminaire de Saint-Magloire, rue du Faubourg Saint-Jacques, où elle est encore maintenant sous la direction de l'estimable et vertueux M. Désiré Ordinaire de Besançon, ancien recteur de l'académie de Strasbourg; et celle des aveugles à la Maison Sainte-Catherine, rue des Lombards. Cette dernière maison ne prospéra point, et l'on doit sans doute attribuer une partie du désordre qui y régna, à une idée bien extravagante d'Hauy, qui avait cru rendre ses aveugles plus heureux en les mariant, et s'était imaginé que la paix pouvait être conservée dans un établissement composé d'hommes mariés et de célibataires confondus ensemble. Lui-même, comme s'il eût voulu donner l'exemple, épousa en secondes noces une jeune fille du peuple, sans éducation, près de laquelle il ne put jamais trouver le bonheur, et dont l'incapacité hâta la désorganisation de cet établissement. Hauy avait d'ailleurs adopté toutes les idées révolutionnaires : membre du *Portique républicain*, il fut aussi l'un des chefs de la société des *philanthropes* à laquelle il conduisait ses élèves. Le 4 nivose an 9, le gouvernement consulaire confina les aveugles-travailleurs à l'hospice des Quinze-Vingts, où ils demeurèrent pendant 14 ans. Retiré avec une pension de 2,000 fr., Hauy forma dans la rue Saint-Avoie un pensionnat qu'il appela le *Musée des aveugles*, et qui ne prospéra point. L'année suivante, accablé d'inquiétude et de chagrins domestiques, il partit avec sa femme pour Saint-Pétersbourg, où il était appelé pour former un établissement d'aveugles sous les aus-

pices de l'impératrice mère: Fournier, son élève, l'accompagna dans ce voyage. Cette maison n'ayant point obtenu le succès qu'on en attendait, Hauy auquel l'empereur conféra cependant l'ordre de St.-Wladimir, se rendit à Berlin où il essaya encore de créer un établissement d'aveugles. Enfin il revint en France en 1806, et se retira chez son frère près duquel il a demeuré jusqu'à sa mort arrivée le 19 mars 1822, peu de jours avant celle de ce savant minéralogiste. Quelques aveugles, ses élèves, chantèrent à la cérémonie de ses funérailles, une messe de *Requiem* que l'un d'eux avait composée. Hauy mérite des éloges pour avoir créé en France une institution utile, et avoir inventé des procédés ingénieux pour l'instruction des aveugles. A ce titre, son nom doit être placé à côté de ceux de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard. Une imagination exaltée, un esprit enthousiaste, souvent peu de réflexion, l'ont empêché de donner à ses idées la maturité nécessaire. Un ménage malheureux, des chagrins domestiques de tout genre, la part qu'il prit aux événemens politiques du temps, lui ont causé beaucoup de désagrément. Il n'a pu perfectionner le bel ouvrage de sa création. M. Guillier a rétabli la maison des aveugles en 1815, et les succès qu'il a obtenus attestent son zèle, ses efforts et ses talens. Outre *l'Essai sur l'éducation des aveugles*, qu'il a publié en 1786, in-4, Hauy a fait paraître un *Nouveau syllabaire*, 1800, in-12, et *Mém. hist. abrégés sur les télégraphes*, etc., suivis de *notes* curieuses et intéressantes sur *l'Instruction des aveugles et celle des sourds-muets*, dédié à l'empereur de Russie, Saint-Pétersbourg, 1810, in-8 : cet ouvrage est très rare en France.

HAVENSIUS (Arnaud), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement. Après avoir passé vingt-sept ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude, et se fit chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société; fut prieur de plusieurs couvens, visiteur de la province, et mourut à Gand, l'an 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages : 1° *De auctoritate sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8 : ce n'est qu'une harangue. 2° *De erectione novorum episcopatuum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4. 3° *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8, ouvrage plein de choses, écrit avec élégance et intérêt.

HAVERCAMP (Sigebert), professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, né à Utrecht en 1683, mourut en 1742, à 58 ans. Il s'était acquis une grande réputation par son savoir. Il possédait supérieurement la science des médailles. Entr'autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins : d'*Eutrope*, in-8, 1729; de *Josèphe*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-folio, avec des notes très savantes, mais trop étendues; de l'*Apologétique* de Tertullien. On lui doit encore : 1° Les *Médailles de grand et de moyen bronze, du cabinet de la reine Christine de Suède*, en latin, La Haie, 1742, in-fol., avec des commentaires, et en français dans le même format. 2° *Imperatorum romanorum numismata aurea à Julio Cæsare ad Heraclium, ex museo principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamelarius, et une description du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Havercamp, Amsterdam, 1738, in-4. 3° Et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge scriptorum qui de græcæ linguæ recta pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4.

* HAVERMANN (Marguerite), dame qui s'est adonnée avec succès à la peinture, naquit à Amsterdam en 1720, étudia son art d'abord sous son père, puis sous le célèbre Van Huysum ; ses succès furent rapides : elle excellait surtout dans le genre des fleurs et des fruits. Une passion malheureuse la détermina à quitter son pays et l'amena à Paris, où elle se distingua bientôt par des ouvrages qui sont encore recherchés par les amateurs. Elle

est morte dans cette ville à la fin du 18e siècle.

HAVERMANS (Macaire), né à Bréda le 30 septembre 1644, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, était né avec un génie prématuré, vif, pénétrant: mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Tyrocinium theologiæ moralis*, Anvers, 1675, 2 vol. in-8. 2° La *Défense* de ce livre, Cologne, 1676. 3° *Lettre apologétique au pape Innocent XI*. 4° *Disquisition théologique sur l'amour du prochain*. 5° *Disquisition*, où il examine : *Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence*. Tous ces ouvrages sont en latin. « C'était, dit Foppens, dans la » *Bibliothèque belgique*, un homme sa- » vant, mais auquel quelques critiques » crurent trouver une teinte de jansé- » nisme. »

HAVERS (Clopton), médecin anglais, publia en 1691 un *Traité d'ostéologie*. L'année suivante, il fut traduit de l'anglais en latin. La dernière impression est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre : *Novæ quædam observationes de ossibus*. in-8. Havers a bien écrit sur les os ; il a fait quelques découvertes sur le périoste et sur la moëlle ; il a cru en avoir fait encore quelques autres ; mais elles avaient été faites avant lui.

* HAVESTADT (Bernard), jésuite, né à Cologne vers 1715, travailla d'abord aux missions dans l'évêché de Munster, et passa ensuite, en 1746, à celles du Chili. Arrivé à Rio-Janeiro, il passa à Buénos-Ayres, où il prononça ses derniers vœux le 2 février 1748. De là il partit pour San-Yago, et fut obligé, pour y arriver, de traverser avec les plus grandes difficultés les plaines appelées *las Pampas*, et la chaîne des Andes. A peine fut-il à San-Yago, qu'on l'envoya à la Conception. Il demeura pendant vingt ans dans ces contrées éloignées, et les parcourut dans un espace de plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39e degré de latitude australe. Lorsque les jésuites furent expulsés des états espagnols, le Père Havestadt fut arrêté avec ses confrères, le 29 juin 1768, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit, et embarqué pour Panama, sur un bâtiment qui fit naufrage. Enfin il put arriver en Espagne, d'où il revint en Allemagne par l'Italie, et se fixa au sein de sa famille. Il mourut à Munster en 1780. Il publia un ouvrage intitulé : *Chilidugu, sive res Chilienses, vel descriptio status, sumptibus periculisque Bernardi Havestadt*, Munster, 1772, 2 vol. in-12, avec une carte. On y trouve une grammaire du Chili, une traduction en chilien de l'*Indiculus universalis* du Père Pomey, et un itinéraire de ses courses, mais qui n'offre qu'une description très imparfaite de cette partie du globe ; et la carte qui l'accompagne ne peut pas servir beaucoup la géographie.

* HAVET (Armand-Etienne-Maurice), médecin et botaniste, né en 1795 à Rouen, mort le 1er juillet 1820 à Madagascar, fit de brillantes études en médecine ; mais il s'adonna surtout à la botanique pour laquelle il était passionné. En 1819, il fut nommé naturaliste-voyageur du gouvernement et partit pour Madagascar le 27 janvier 1820. Arrivé à Bourbon, le commandant de cette île l'envoya auprès d'un des principaux souverains de Madagascar ; la fièvre l'atteignit pendant la route, et il mourut avant d'avoir pu remplir sa mission. Quoique enlevé très jeune à la science, il a laissé : 1° des articles intéressans dans le *Dictionnaire des sciences médicales* ; 2° le *Moniteur médical*, 1820, in-12 ; 3° (avec M. Lanein) le *Dictionnaire des ménages* ou *Recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique*, 1820, in-8, 2e édition corrigée et augmentée par Steph. Robinet et madame Gacon-Dufour, 1822, in-8. On a publié une notice nécrologique sur A. E. M. Havet, par le docteur A. L. Marquis, Paris, Guiraudet et Gallet, 1822.

HAVIEL (Thomas), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il était fort attaché au calvi-

nisme; et, à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rébellion. Il engagea dans son parti la princesse Elisabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que *si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisait aux Anglais, elle choisirait un autre mari qui fût à leur gré*, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettait les armes bas : trait qui réfute suffisamment le caractère que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensait à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE. *Voyez* PHILIPPE de Bonne-Espérance.

* HAWARDEN (Edouard), prêtre catholique anglais, vulgairement appelé *Harden*, naquit dans le comté de Lancaster, et fut envoyé au collége anglais de Douai, où il fit ses études d'une manière brillante. Appelé ensuite dans cet établissement pour s'y livrer à l'enseignement, il fut nommé successivement professeur d'humanités, de philosophie et de théologie. Après avoir rempli avec succès ces divers emplois, il retourna dans sa patrie, en qualité de missionnaire, et il exerça long-temps ce ministère dans le nord de l'Angleterre; il vint ensuite se fixer à Londres, où il mourut le 23 avril 1735. On lui doit plusieurs ouvrages consacrés au triomphe de la religion, qu'il honora autant par ses vertus que par ses talens : 1° *La charité et la vérité*, où il s'attache à prouver qu'on ne blesse pas la charité en soutenant qu'il n'y a point de salut hors le sein de l'Eglise catholique. 2° *Fondemens de la foi catholique*, où il démontre d'une manière sommaire et raisonnable, l'inaltérable orthodoxie de l'église catholique. 3° *La véritable église de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture sainte et de la tradition primitive*, en trois parties : ouvrage destiné à réfuter le docteur Lesley. 4° *Réponse au docteur Clarke et à M. Whiston, touchant la dignité du Fils de Dieu et celle du Saint-Esprit.* 5° *Entretiens sur la Religion entre un ministre de l'église anglicane et un laïque, habitant de la campagne.* L'auteur y traite les points qui sont controversés entre l'église romaine et l'église anglicane. 6° La *Règle de la foi exposée suivant une méthode neuve et facile.* 7° Un *Cours de théologie*, resté manuscrit au collége anglais de Douai; 8° Un *Traité de l'usure*, aussi inédit.

* HAWES (William), médecin anglais, né à Islington en 1736, fit ses études dans des écoles particulières, et, lorsqu'il eut reçu l'instruction nécessaire à la profession qu'il voulait embrasser, il vint se fixer à Londres en 1759. La société fondée à Amsterdam pour rappeler les noyés à la vie, ayant publié cette même année des *Mémoires* qui fixèrent l'attention de Hawes, ce médecin philanthrope ne songea plus qu'à faire dans son pays l'application de ces procédés. Son généreux dessein fut contrarié de mille manières; mais enfin il vainquit tous les obstacles, en promettant une récompense pécuniaire à quiconque sauverait un noyé par les moyens qu'il prescrivait. Plus tard sa bienfaisance s'étendit sur un autre objet non moins important : il publia son *Adresse au public sur les morts et sur les inhumations précipitées*; il offrit une guinée à chaque nourrice ou garde dont les soins auraient rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fût certifié. En 1764 il fonda la *Société d'humanité* de Londres, en fut sous-secrétaire, puis secrétaire : il était membre honoraire de plusieurs sociétés du même genre en Amérique et en Angleterre. Cet ami de l'humanité mourut à Londres en 1808, laissant entre autres écrits, 1° *Examen*

de la médecine primitive du rév. John Wesley, 1776-1780 ; 2° *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité, et adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la vie des habitans, et la régularisation des bills de mortalité*, 1781 ; 3° *Transactions de la société royale d'humanité* de 1774 à 1784-1796, in-8.

HAWKE (Edouard), chevalier du Bain, se distingua par plusieurs actions éclatantes sous le règne de Georges II, qui de son propre mouvement, le créa amiral pour récompenser la conduite sage qu'il tint dans la fameuse bataille navale de 1744, sous les amiraux Matthews et Lestock. La victoire qu'il remporta en 1759 sur le maréchal de Conflans, acheva de détruire la marine française dans cette guerre. Georges III l'éleva à la pairie le 14 mai 1776. Il mourut le 17 octobre 1781, à sa maison de Fanbury, dans un âge fort avancé.

* HAWKESWORTH (Jean), célèbre écrivain anglais, né à Londres en 1715 ou 1719, apprit d'abord l'état d'horloger qu'il quitta pour suivre la carrière du barreau. Après avoir été pendant quelque temps clerc de procureur, il abandonna encore la nouvelle profession dans laquelle il s'était engagé, et s'adonna entièrement à la culture des lettres. Quelques *écrits polémiques*, des *articles de journaux* et plusieurs *pièces de vers*, furent ses premiers débuts dans le monde littéraire. Il rédigea aussi les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*, et fut un des créateurs du journal l'*Adventurer* dans lequel il inséra des articles qui lui firent une grande réputation : l'abbé Blavet en a traduit une partie sous le titre de *Contes*, 1774, 2 vol. in-12. Cet écrivain dut à son talent la prospérité de sa fortune. Il avait reçu le titre de docteur en droit, et l'an 1773 il fut nommé directeur de la compagnie des Indes. Sa santé délicate ne lui permit pas de prendre une part très active aux affaires de cette compagnie : il mourut le 17 novembre de la même année. Outre ses articles de journaux et les autres productions dont nous avons déjà parlé, il a laissé 1° une espèce de pièce à féerie intitulée : *Edgard et Emmeline*, qu'il fit représenter en 1761, et qui eut un grand succès ; 2° *Almoran et Hamet*, roman oriental qui a été traduit en français par l'abbé Prévost ; 3° une édition des *OEuvres de Swift*, 1765, avec une *notice sur la vie de l'auteur* et un *commentaire* ; 4° *Lettres inédites du même*, avec des notes explicatives, 3 vol. in-8, 1768 ; 5° une bonne *Traduction* anglaise de Télémaque, 1768, in-4 ; 6° *Relation des voyages de Cook*, Londres, 1773, in-4, traduit par Suard et Demeunier, 1774, 4 vol. in-4 ; la publication de cet ouvrage avait été confiée à Hawkesworth par le gouvernement, et une somme de 120,000 livres lui avait été accordée pour ce travail, qui ne répondit point à l'attente générale. Dès qu'il parut, il fut lu avec empressement et loué d'abord par les journaux littéraires ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que sa préface renfermait des idées opposées aux principes de la religion, et que ce voyage contenait beaucoup de descriptions sur les mœurs des sauvages, aussi contraires à la vérité qu'à la décence ; on l'accusa de plus, d'avoir dénaturé en plusieurs points les documens qui avaient été mis entre ses mains, et on lui reprocha beaucoup de bévues scientifiques. Des épigrammes, des chansons, des satires furent faites contre lui, et il eut la honte de se voir associé à ces écrivains infâmes qui consacrent leur plume à corrompre et à dégrader l'espèce humaine. Il eut encore le chagrin de voir paraître sous son nom, un recueil de planches qui répondait à la licence de ses récits.

* HAWKINS (Sir John), navigateur anglais, né en 1520 à Plimouth, d'un marin distingué, fut destiné dès son bas âge à suivre la carrière de son père. Après plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries, il entreprit un commerce infâme, plus tard encouragé par le gouvernement. Il fut en effet l'un des premiers anglais qui introduisirent le trafic sur les nègres : ce qui devint une branche nouvelle de commerce pour l'Angleterre.

La reine Elisabeth, pour le récompenser des avantages commerciaux que lui devait l'Angleterre, lui permit d'orner le cimier de ses armoiries d'un maure. En 1588, il fut nommé contre-amiral à bord de la *Victoire*, pour combattre la fameuse Armada. La bravoure et les talens qu'il montra en cette occasion lui valurent des éloges d'Elisabeth, et le titre de chevalier. En 1595, il proposa une expédition contre les possessions espagnoles, mais elle ne fut pas heureuse. Il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut le 22 novembre 1595. Sa bravoure, sa grande connaissance de l'art nautique, ont rendu sa mémoire chère aux Anglais. (Il a fondé à Chatam un hôpital pour les invalides-marins. Hakluyt a inséré dans son Recueil la *relation des voyages* d'Hawkins.) Cette famille a produit plusieurs autres marins distingués.

* HAWKINS (Sir John), magistrat et écrivain anglais de la famille du précédent, naquit en 1719, et fut créé chevalier en 1772 pour avoir apaisé, par sa conduite sage, deux révoltes à Brentford et à Moorfields. Il consacra pendant tout le cours de sa carrière judiciaire les honoraires de ses causes au soulagement des pauvres. Il mourut à Spa le 14 mai 1789. On lui doit une *Histoire générale de la science et de la pratique de la musique*, 5 vol. in-4, où l'on trouve des recherches, mais peu de goût, et des anecdotes insipides et quelquefois obscènes. 2° Une édition du *parfait pêcheur à la ligne*, de Walton, avec des notes, 1760, in-8. 3° Des *Notes* dans les éditions de Shakespeare, publiées en 1773 et 1778, en 10 vol. in-8.

* HAWLEY (Gédéon), prédicateur et missionnaire anglo-américain, né en 1727 au Connecticut, mourut en 1807 dans le même lieu, après y avoir exercé pendant plus de 50 ans le ministère évangélique. On lui doit plusieurs écrits qui ont été insérés dans les *Recueils de la société historique de Massachusett* : on remarque surtout ses *anecdotes biographiques et topographiques sur le Sandwick et le Marshpée*, et un *récit de son voyage à Onohoghgwage*.

HAY. *Voyez* Cheron (Elisabeth-Sophie) et Chatelel.

HAY (Jean), jésuite, né à Dalket, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes, une édition de la *Bibliothèque sainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., et *De rebus japonicis*, *indicis et peruanis*, *epistolæ*, Anvers, 1605.

* HAY (George), vicaire apostolique en Ecosse, né en 1729 de parens presbytériens, étudia d'abord la médecine, et l'exerça même dans l'armée du prétendant lors de la campagne de 1745. Après la défaite de ce parti, il fut arrêté et interrogé sur ceux qui avaient porté les armes, mais il ne compromit personne. Etant tombé sur des livres de controverse, il fut si frappé des preuves de la religion catholique, qu'il se décida à l'embrasser, et il se rendit à Rome pour y faire ses études théologiques et prendre les ordres. Il retourna ensuite en Ecosse pour se livrer aux travaux des missions. Sa piété, son courage et ses talens le firent bientôt distinguer, et en 1768 on le nomma coadjuteur de Jacques Grand, évêque de Sina et vicaire apostolique de la plaine d'Ecosse. Il le remplaça quelques années après, et mourut en 1811, après avoir rendu de grands services aux catholiques d'Ecosse. Il a laissé quelques ouvrages. 1° *Le Chrétien sincère dans la foi de J.-C.*, 2 vol. 2° *Le Chrétien dévot*, 2 vol. 3° *Le Chrétien pieux*, 1 vol. 4° Un *Catéchisme*. 5° *La fidélité des catholiques démontrée et la doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, contre Hume et Middleton, 2 vol. Ce dernier ouvrage a été traduit en français et publié à Paris en 1808, 3 vol. in-12.

* HAY ou Hai (William), écrivain anglais, naquit à Clymbourn, au comté de Sussex, en 1695. Il étudiait les lois, lorsque la petite vérole, tout en rendant son

visage difforme, affaiblit tellement sa vue qu'il fut contraint d'abandonner ses études. Il parcourut l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Allemagne : à son retour en 1734, il fut élu, membre du parlement, où il siégea pendant trente ans. Après avoir été nommé juge de paix du comté de Sussex, charge qu'il exerça aussi pendant trente années, il obtint, en 1753, l'emploi de gardien des papiers ou archives du greffe de la tour de Londres. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 juin 1755. Il y avait six mois qu'il pleurait la perte d'un de ses fils qu'il aimait tendrement. Huit ans après, son autre fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, périt dans l'Inde, assasiné par ordre de Mier-Cossim, auprès duquel il restait comme ôtage. Hay eut en outre deux filles, et laissa les ouvrages suivans écrits en anglais : 1° *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour améliorer leur sort*, 1735 ; deuxième édition, 1751 ; dans cette édition, l'auteur y ajouta les décisions de la chambre des communes sur cet objet important. 2° *Essai sur le gouvernement civil*, 1728. 3° *Mont Caburn*, 1730, poème où il célèbre les beautés champêtres du pays qui l'a vu naître. 4° *La religion du philosophe*, 1753. 5° *Essai sur la laideur*, 1754 ; dans cet écrit Hay plaisante avec beaucoup de gaîté sur sa propre figure, remercie ses collègues du parlement de n'avoir jamais rien *allégué* contre elle ; et, en réfléchissant que, sur cinq cent cinquante-huit individus composant la chambre des communes, il n'y avait que lui seul qui portât une *vilaine figure*, il en conclut que la difformité corporelle est fort rare, et la beauté bien plus commune. 6° Une *traduction* du poème latin *l'immortalité de l'âme*, par Hawkins, Browne, 1754. 7° des *traductions* ou imitations de plusieurs *épigrammes de Martial*, 1755. Les ouvrages de Hay ont été recueillis et publiés en 1794, 2 vol. in-4, aux frais de ses deux filles, et par les soins du docteur Tutte, qui les a fait précéder d'une *vie* de Hay. Hay écrivait avec beaucoup de grâce et d'élégance, en prose comme en vers, et était généralement estimé pour sa probité et sa sage conduite.

* HAYDN (François-Joseph), célèbre compositeur de musique, né le 31 mars 1731, au village de Rohrau, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie. Il était fils d'un pauvre charron qui possédait une vieille harpe, sur laquelle il s'amusait le dimanche à jouer quelques vieux airs nationaux. C'est en l'entendant que le petit Joseph conçut pour la musique un goût déterminé. Dès l'âge de cinq ans, il se plaçait à côté de ses parens, cherchait à figurer un violon avec une petite planche et une baguette, et feignait d'accompagner son père. Un maître d'école de la petite ville de Haimbourg, survenant un jour à un de ses concerts, remarqua que Joseph observait parfaitement la mesure. Il s'offrit de le prendre chez lui pour le former dans son école. C'est là que Haydn apprit à lire et à écrire, et qu'on lui enseigna le chant, le violon, les timbales et autres instrumens de musique. Au bout de deux ans, le maître de chapelle de la métropole de Saint-Etienne de Vienne, étant venu rendre visite au doyen de Haimbourg, vit le jeune Joseph, et, frappé de la beauté de sa voix, le prit pour remplacer un des enfans de chœur de la maîtrise de Saint-Etienne. Haydn fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de dix ans il composait des morceaux à six ou huit parties. A l'âge de 16 ans il fut réformé, et renvoyé assez inhumainement, dans une nuit d'hiver, sans une obole, par le second maître, parce qu'il avait perdu sa belle voix. Livré à lui-même, sans protection, il n'avait pour asile qu'un galetas, et il lui était presque impossible de pourvoir à sa subsistance ; enfin il fut assez heureux pour faire la connaissance d'une demoiselle Martines, à qui il enseignait le chant et le clavecin, et qui en récompense lui donnait la table et le logement. Cette demoiselle était liée à Métastase, et c'est alors que la même maison posséda dans deux chambres placées l'une au-dessus de l'autre ces deux hommes célèbres, dont l'un vivait au sein de l'opulence, tandis que l'autre n'était pas à l'abri de la misère.

Haydn apprit de Métastase la langue italienne, et l'on prétend que le riche poète aida aussi de sa bourse le pauvre musicien. Mais mademoiselle Martinez quitta Vienne, et Haydn retomba dans le dénûment. Il se retira au faubourg dit *Leopoldstadt*, où un perruquier, touché de son sort, lui donna asile dans sa maison, mais ce séjour lui devint funeste; car épris d'une des filles de son hôte, il l'épousa, et se donna une compagne acariâtre, qui empoisonna le reste de sa vie, et justifia ainsi l'opinion de ceux qui prétendent que les hommes d'un grand talent n'ont jamais formé que des unions mal assorties. Il était réduit au gain modique de dix-sept kreutzers (quinze sous) qu'il retirait en jouant de l'orgue, lorsqu'il eut le bonheur de faire la connaissance de Porpora. Ce célèbre compositeur le présenta au prince Antoine Esterhazy qui récompensa généreusement son talent, et son successeur, le prince Nicolas s'attacha tout-à-fait Haydn, en le faisant maître de sa chapelle. Là, il acheva de se perfectionner par les conseils et les leçons de Werner, premier maître de chapelle : après sa mort, il le remplaça. Ce fut alors qu'il composa la plupart des *symphonies* et des *concerto* qui ont si justement établi sa réputation. En 1790 et 1794, il entreprit deux voyages en Angleterre, où il reçut l'accueil le plus flatteur : son séjour dans ce pays lui procura en grande partie l'aisance dont il jouit dans sa vieillesse. A son retour, il se retira à Gumpendorf pour composer l'œuvre intitulé *la Création* : il avait alors 65 ans : il ne sortit de cette retraite que pour entendre à Vienne cet *oratorio* exécuté par 300 musiciens. Il faillit expirer de plaisir et d'attendrissement, et l'on fut obligé de l'emmener avant la fin du concert. Il mourut deux mois après, le 31 mai 1809. Le prince Esterhazy lui fit rendre des honneurs funèbres, et tous les savans s'empressèrent de faire son éloge. Haydn resta toujours fidèle aux bonnes mœurs et à la religion. Quoiqu'avec un si grand talent, il fut insensible à tout sentiment de l'orgueil, et ne parla jamais de lui-même qu'avec la plus rare modestie. Quelqu'un lui demandant son avis sur Mozart. « Je ne suis pas en état » d'en juger, répondit-il ; tout ce que je » sais, c'est que Mozart est incontestablement le premier compositeur du » monde. » Et lorsque ce célèbre musicien alla à Prague donner la *Clemenza di Tito* pour le couronnement de Leopold II, Haydn, sollicité de composer aussi une pièce de musique pour cette cérémonie, « Non, non, répondit-il, » où Mozart paraît, Haydn ne doit pas » se montrer. » Peu de musiciens furent plus féconds que lui. Il a laissé 118 symphonies, un grand nombre de concerto, de sonates, de quatuor, 42 duo italiens, 20 opéra ; plus de 500 pièces pour divers instrumens ; des oratorio, 15 messes, un *Stabat*, un *Te Deum*, et plusieurs autres morceaux d'église. Le nombre de ses productions est prodigieux : il s'élève à plus de 900, il en a lui-même donné une liste intitulée : *Catalogue de toutes les compositions musicales dont il m'est possible de me souvenir depuis ma* 18e *jusqu'à ma* 63e *année*, Vienne, 4 décembre 1805. C'est dans le genre sacré, surtout qu'il a surpassé, ou au moins égalé les compositeurs les plus célèbres. Il excellait aussi dans les quatuor, de toutes les compositions instrumentales, celle que les maîtres de l'art comme la plus difficile, et dans les symphonies. Il est le premier de tous les compositeurs en ce genre, et un véritable modèle pour toutes les parties de l'art musical. Du motif le plus simple et souvent le plus commun, il fait sortir le chant le plus élégant et le plus majestueux. Ses sujets sont toujours clairement exposés, habilement développés, et chaque morceau offre un poème en action, auquel il ne manque que la parole. L'emploi des instrumens à vent y est admirable. Grétry, à cet égard, lui rendait la plus grande justice. « La musique d'Haydn, » dit-il (dans ses *Essais*), peut être re» gardée comme un modèle dans le genre » instrumental, soit pour la fécondité » des motifs du chant, ou celle des mo» dulations. » Ce célèbre compositeur n'avait pas moins de vertu que de génie. Il respecta toujours les mœurs et la reli-

gion : et, malgré son rare talent, il possédait cette douceur, cette affabilité qui accompagnent ordinairement le vrai mérite. On a publié une *notice* sur Haydn, par Framery 1810.

HAYE (Jean de la), baron de Coulteaux, lieutenant-général en la sénéchaussée de Poitou, fut tué en 1575. Il s'est fait connaître par *les Mémoires et recherches de France et de la Gaule aquitanique*, Paris, 1581, in-8, et avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette histoire est fort abrégée, surtout dans le commencement. Du Chesne prétend qu'elle est farcie de titres falsifiés.

HAYE (Jean de la), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit le 20 mars 1593, et mourut le 15 octobre 1661. Il est fort connu par deux ouvrages : l'un intitulé, *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., contient les commentaires de Gagnæus, d'Estius, de Tirin, et de plusieurs autres : compilation utile et assez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1669, 19 vol. in-fol. est un recueil peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition ; mais elle est mal distribuée et souvent mal choisie : ce livre est peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de la HAYE, jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie évangélique*, en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages ; ni avec un autre Jean de la HAYE, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses poésies. *Voy.* MARGUERITE.

HAYE (Gilbert de la), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère. Quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces pour éclaircir l'histoire des couvens et des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits ; 1° *Compendium historiæ provinciæ Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*. Le Père Richard en a profité dans l'*Histoire du couvent des dominicains de Lille*, 1781, où l'on voit une très bonne réfutation de la dernière histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. 2° *Bibliotheca belgodominicana*. Le Père Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prædicatorum* du Père Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON (Pierre le), né à Alençon en 1603, du procureur du roi, au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est intitulé : *Les palmes de Louis le Juste, poème historique, divisé en IX livres, où par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très chrétien et très victorieux monarque Louis XIII*, etc., Paris, 1635, in-4. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivait et rimait encore en 1678. Outre le poème dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*épîtres*, *odes*, *sonnets*, etc. ; il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entr'autres, l'*Histoire de l'empereur Charles V*, par J. Antoine de Vera, Paris, 1662, in-4.

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sar-Louis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athlètes chrétiens, qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1758, 2 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité, et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités et des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un stile clair, net et facile. 2° *La règle de foi vengée des calomnies des protestans*, 1761, 3 vol. in-12. 3° *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12. 4° *Traité de*

l'existence de Dieu, in-12. 5° L'*Utilité temporelle de la Religion chrétienne*, 1774, in-12. 6° *La charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (*voyez* BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zèle, et ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentimens.

HAYES (Charles), savant médecin anglais, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique; après sa dissolution, il revint en Angleterre et se retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, in-fol. et *Chronographia Asiatica et Ægyptiaca*, 1759, in-8, curieux et estimé.

* HAYLEY (William), poète et littérateur anglais, né à Chichester en 1745, fit ses premières études dans sa ville natale, et termina son éducation à Cambridge. Dès son enfance, il avait montré du goût pour la poésie : il débuta par un *chant lyrique sur la naissance du prince de Galles*, qui fut accueilli avec la plus grande faveur, malgré sa médiocrité. Le jeune poète s'aperçut qu'il lui manquait encore beaucoup de connaissances pour atteindre à la perfection qu'il désirait : il étudia donc pendant plusieurs années les ouvrages les plus estimés des poètes et des orateurs de l'antiquité, et chercha à saisir leurs manières et surtout leur stile; il s'occupa ensuite avec la même application de la littérature moderne, et apprit parfaitement les langues française et italienne. Après avoir épousé en 1769 miss Ball, il séjourna quelque temps à Londres qu'il quitta en 1774 pour s'établir dans une belle campagne dans le comté de Sussex. C'est dans cette charmante retraite qu'il composa ses nombreux écrits. En 1778 il fit paraître un poème intitulé *Essai sur la peinture*, ouvrage remarquable qui annonça les connaissances que l'auteur possédait sur les beaux arts, en même temps qu'il prouvait de la manière la plus heureuse les progrès immenses qu'avait faits son talent poétique. Dès lors il continua à publier ses compositions dont la liste exacte se trouve dans l'*Annuaire nécrologique de M. Mahul* (deuxième année, p. 361 62), et dont les principaux sont : 1° *Epître en vers à un peintre célèbre* (*M. Romney*), 1778, in-4 : ouvrage où il fit preuve d'une connaissance approfondie de l'art de la peinture. Sa diction est en général appropriée au sujet; mais il a peu de variété et de chaleur, et c'est le défaut général des autres productions de l'auteur. 2° *Epître à l'amiral Keppel*, 1778, in-4. 3° *Elegie dans le genre grec antique*, 1779, in-4; 4° *Epître à un ami sur la mort de Jean Thornton*, 1780, in-4. 5° *Essai sur l'histoire*, en 3 épîtres adressées à Gibbon, 1780, in-4. C'est une de ses meilleures productions poétiques. On y trouve plus de chaleur, d'imagination et de pensées que dans ses autres poésies. 6° *Les Triomphes du caractère*, poème, 1781, in-4. Il y a peut-être encore plus de talent poétique que dans l'ouvrage précédent; mais on y désirerait un stile plus simple et moins d'allégories. 7° *Ode à John Oward*, 1781, in-4; 8° *Essai sur la poésie épique*, 1782, in-4; 9° *Comédies*, 1784, in-4. 10° *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles*, 1785, 3 vol in-8; 11° *Dialogue contenant un tableau comparatif des vies, des caractères et des écrits de lord Chesterfield et du docteur Johnson*, 1789, in-4; 12° *Elégie sur la mort de sir John*, 1795, in-4; 13° *Vie de Milton*, 1796, in-4, placée d'abord en tête de la magnifique édition de ses *OEuvres poétiques* par Boydell, Londres, 1794-97, 3 vol. gros in-folio, avec figures. 14° *Essai poétique sur la sculpture*, 1800, in-4; 15° *Vie et ouvrages posthumes de W. Cowper*, Londres, 1803-6, 3 vol. in-4, 2e édition, 1809, 4 vol. in-8; 16° *Le triomphe de la musique*, 1805, in-4; 17° *Ballades fondées sur des anecdotes curieuses et originales, relatives à l'instinct, à la sagacité des animaux*, 1805, in-8; 18° *Vie de George Romney, peintre*, 1809,

in-4, fig.; 19° *Poèmes latins et italiens de Milton*, traduits en vers anglais, 1808, in-4, 2e édition, 1810, 4 vol. in-8; 20° *Poèmes choisis par feu John Davies Morgan*, de Bristol, 1810, in-8; 21° trois *comédies* avec une *préface contenant des observations dramatiques sur feu le lieutenant-général Burgoyne*, 1811, in-8. On a encore de lui des *traductions* estimées de l'*Enfer* du Dante, et de l'*Araucana* d'Ercilla. Ses premiers ouvrages ont été réunis et publiés en 1805, en 6 vol. in-8. Il avait été lié très intimement avec G. Cowper et eut part à sa traduction de l'Illiade. Il était membre du parlement pour la ville de Chichester et mourut à Felpham le 11 novembre 1820.

HAYMON. *Voyez* AIMON.

HAYMON, anglais de naissance, entra dans l'ordre de Saint-François, enseigna avec réputation la théologie à Paris, dans le 13e siècle, et devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, et le chargea de la révision du bréviaire et des rubriques de l'eglise romaine.

* HAYNE ou HEYNE (Chrétien-Gottlob), savant distingué de l'Allemagne et un des plus illustres interprètes de Virgile, naquit à Chamnits, en Saxe, le 26 septembre 1729. Son père était tisserand, et si pauvre, que Hayne, encore enfant, voyait souvent couler les larmes de sa mère, parce qu'elle ne pouvait lui donner du pain. Ayant montré des dispositions pour l'étude, des voisins charitables se chargèrent de payer, chacun à leur tour, trois sous par semaine, pour qu'il fût admis dans une école où il apprit le latin. Heureusement Hayne avait selon l'usage d'Allemagne, de nombreux parrains, dont l'un, riche ecclésiastique, le fit entrer au collége, et le pourvut, comme écolier, du *manteau blanc*. Afin de perfectionner ses études, il passa à l'université de Leipsick, n'ayant pour toute ressource que deux florins et les promesses de son parrain, qui le laissait souvent manquer du nécessaire. L'amour des sciences et le désir de se tirer de l'état de misère où il se trouvait continuellement redoublaient son application pour l'étude. Il ne donnait au sommeil que deux jours par semaine. Souvent, faute de livres, il était contraint de copier ceux des autres; et il était si pauvre, qu'il se nourrissait du pain de la charité. Le professeur Christins s'aperçut de l'extrême détresse de Hayne, et lui proposa une place de précepteur à Magdebourg: Hayne eut alors à choisir, ou de vivre dans une certaine aisance et d'interrompre ses études, ou de les continuer, en vivant dans la misère. Il préféra ce dernier parti, et fut récompensé de cette action généreuse, car Christins lui fit obtenir la même place chez un français, domicilié à Leipsick. Il suivit les cours d'Ernesti pour l'interprétation des auteurs classiques, dans laquelle il acquit ensuite tant de renom. Une *élégie* latine, qu'il composa à la mort du ministre de l'église française réformée, le fit connaître avantageusement, et sa réputation parvint aux oreilles du comte de Bruhl, ministre de l'électeur de Saxe, qui voulut en connaître l'auteur; mais, après de vaines promesses, Hayne n'obtint qu'un emploi de copiste de la bibliothèque du ministre, avec les modiques appointemens de cent écus: une aussi légère somme ne pouvant pas suffire à son existence, il fut contraint de vendre ses livres; cette ressource ayant été épuisée, il traduisit en allemand un mauvais roman français, *le Soldat parvenu*, qu'il vendit pour vingt écus (environ quatre-vingts francs.) Il fit ensuite une autre traduction plus analogue à ses études, celle du roman grec de *Chariton*, qui lui valut cent écus ou 400 francs. Son *Epictète* parut peu après. C'est dans la bibliothèque où il n'était que copiste qu'il connut le célèbre Winckelmann, aussi pauvre que lui, avec lequel il se lia d'une éternelle amitié, et dont, en des temps plus heureux, il devint un zélé protecteur. Lors de la guerre de sept ans, Hayne fut obligé de quitter Dresde, et de se rendre à Wittemberg. Accueilli dans une famille estimable, il y fit la connaissance d'une demoiselle qui l'accepta pour époux, et

devint ainsi sa compagne d'infortune. De retour à Dresde, il fut témoin du bombardement et de l'incendie de cette ville, qui consuma le peu d'effets qu'il possédait. Des amis lui procurèrent un asile dans la Lusace, chez un M. Léoben. Il demeurait dans le château de ce propriétaire avec son épouse, plus occupé d'en administrer les biens que de continuer ses études favorites. La guerre le poursuivit même dans cette retraite : le château fut investi par les Prussiens, mais la présence d'esprit de la femme de Hayne sauva des effets précieux, cachés dans sa chambre, et que M. de Léoben lui avait confiés. Ce fut là le terme des malheurs de Hayne, contre lesquels il luttait depuis plus de dix ans. Le savant Lippert le rappela à Dresde, et le chargea de rédiger le texte latin de sa *Dactyliothèque*. Gessner, professeur d'éloquence à l'université de Gottingue, étant mort en 1761, le baron de Munckhausen, premier ministre de Hanovre, confia cette chaire et les autres emplois qu'exerçait Gessner à divers professeurs, jusqu'à ce qu'il eût un homme digne de le remplacer. Ruhnkenius, professeur à Leyde, proposa Hayne, qui fut accepté. Il partit pour Gottingue, en 1763, et, en peu de temps, il succéda à toutes les places qu'occupait Gessner, comme celles de président du séminaire philosophique, de bibliothécaire et de membre de la société royale. Hayne obtint, depuis cette époque, la plus grande considération, qui alla toujours en augmentant. On l'appela à Cassel, pour être inspecteur du musée ; puis à Berlin, où il devait occuper une place à la fois honorable et lucrative; mais il refusa tout afin de ne pas quiter l'université de Gottingue. Il y mourut, le 14 juillet 1812, âgé de 83 ans. On a de lui 1° *Le manuel d'Epictète*, 1756 ; 2° *Poésies de Tibulle*, 1757 ; ces deux ouvrages ont été traduits par Hayne en allemand ; 3° une *édition* de *Virgile*, où il a surpassé tous ses devanciers; il y ajouta des notes et une notice raisonnée des éditions de Virgile : cette notice a été reproduite avec des remarques et des additions de M. A. A. Barbier dans le t. 7, p. 457 du Virgile de la collection des classiques latins de M. Lemaire : M. Amar s'est servi avec succès et avec goût du travail de Hayne, pour son édition de Virgile, 1814, 5 vol. in-12, dans les classiques de Gosselin, in-4. 4° Une *édition de Pindare ;* 5° une *édition d'Homère*, qui est aussi un chef-d'œuvre; 6° une *édition de Diodore de Sicile*, 1 vol. in-8 ; 7° un grand nombre de *Mémoires*, à l'académie de Gottingue : 8° une *Traduction*, ou plutôt une entière refonte de *l'Histoire universelle de Guthrie et Gray*, etc. Les ouvrages de ce savant sont si nombreux, qu'il serait trop long d'en donner la liste. Leur examen n'en serait pas moins prolixe, et nous nous bornerons à dire qu'il fut à la fois professeur célèbre, savant antiquaire et littérateur distingué. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, et on évalue sa *Correspondance* à mille lettres par an. Hayne fut le premier qui s'éloigna de la routine des commentateurs qui l'avaient précédé, et qui semblaient travailler uniquement pour les philosophes. Hayne commença par l'étude des poètes de l'antiquité. Ayant étudié les auteurs plutôt sous le rapport du génie et du goût que sous celui de la langue gammaticale, il aima mieux faire ressortir la beauté de leurs écrits que d'offrir des difficultés à discuter. Il ne négligea cependant pas l'érudition, mais elle avait aussi son côté poétique. Dans la mythologie des poètes et dans les divers *mythes*, il trouva la tradition des différentes peuplades; et, en séparant les fables des idées symboliques, il établit des faits *historiques*. Avant les temps désignés par ce nom, il rencontra des traces de révolutions, et, sous le voile de l'allégorie, il découvrit des événemens réels. De ces recherches, il résulta une série de faits précieux pour l'histoire, et jusqu'alors inconnus. Sa nouvelle doctrine est plus particulièrement développée dans son *Apollodore*. Il combattit, rectifia les opinions de son ami Winkelmann, *sur les époques de l'art*, et montra que les causes que cet auteur donnait aux progrès du génie des Grecs était purement imaginaires. Ses tra-

vaux sur les *antiquités étrusques* sont aussi dignes d'éloges; et si l'abbé Lanzi l'a surpassé dans la suite, Hayne eut le mérite d'avoir été le premier qui ait répandu des lumières sur la religion et sur la mythologie des anciens Etrusques. Il n'eut jamais de goût pour les subtilités métaphysiques, car son esprit n'aimait pas à errer dans le *vide*; aussi ne fût-il jamais séduit, dans sa jeunesse, par le système de Wolf, ni dans sa vieillesse par l'*Idéologie* encore plus subtile de Kant : de cette sorte, ses travaux furent utiles et nullement dangereux. On peut consulter, pour les divers écrits de Hayne, la liste qu'en ont donnée Meusel et les autres bibliographes allemands.

HAYS (Jean de), poète français du 16ᵉ siècle, était conseiller et avocat du roi au bailliage et siége présidial de Rouen. Il a fait quelques pièces de théâtre, dont l'une, intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Ce qui n'est rien en comparaison de la *Mort de Gustave Adolphe*, composée par un dramatiste espagnol, en 24 actes, et jouée devant Philippe IV, trois jours de suite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS (Gilles le), sieur de la Fosse, poète latin, natif du village d'Amayé, à 2 lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les colléges Duplessis, du cardinal le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques.

HAYS (Jean-Baptiste des), peintre. *Voyez* DESHAYS.

HAYWARD (Sir John), historien anglais du 17ᵉ siècle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivait avec une liberté qui tenait de la licence. On a de lui en anglais, *Les vies des trois rois Normands* (Guillaume Iᵉʳ, Guillaume II et Henri Iᵉʳ), 1613, in-4; celle du roi *Henri IV*, 1599, in-4; *Le règne d'Edouard VI*, 1630, in-4, etc. Ses écrits lui attirèrent des désagrémens bien mérités. Dans ses ouvrages, il veut à tout propos faire le théologien : son stile est facile, mais trop dramatique. (S'il a pensé d'après Tacite, il a écrit bien plus encore sur le modèle de Tite-Live; et sa petite *Vie de Henri IV* est presque remplie, d'un bout à l'autre, par les longs discours qu'il prête à ses héros. On a encore de lui un autre ouvrage, intitulé : *De la suprématie en matière de religion*, 1624.)

HAZAEL, officier de Benadad I, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, et régna en sa place, vers l'an 889 avant J. C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siége de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple et de ses coffres, selon la prédiction du prophète Elisée. Il se retira et mourut, laissant la couronne à son fils Benadad II.

* HAZZLITT (William), écrivain distingué, mort à Londres le 19 septembre 1830, s'est fait un nom en littérature par un grand nombre d'ouvrages et par une foule d'articles insérés dans les *Revues*, ainsi que dans les journaux politiques et littéraires de l'Angleterre. Jeune, il étudia la peinture dans laquelle il se serait distingué, s'il n'eût trouvé trop long ce chemin de la gloire : il prit la voie des lettres. En politique, il professait des opinions exaltées, était du parti radical, et tenait pour la réforme de la constitution anglaise. Son stile était acerbe et sa manière tranchante. Quelquefois il y avait dans ses remarques de la verve et de l'originalité, mais plus souvent de l'esprit satirique. Il était, disait-il, en guerre avec tout le monde : il traitait en effet tout le monde avec ironie et malveillance, et on le lui rendait avec usure. Il fut désappointé dans ses ambitions politiques et littéraires, ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai sur les principes de la nature humaine*; 2° *De l'Eloquence du sénat britannique, depuis le règne de Charles I*, avec des notes, 2 vol. in-8; 3° Une *grammaire anglaise*; 4° *La table ronde* (avec Leigh Hunt) :

5° Une *collection d'Essais sur la littérature, les hommes, les mœurs*; 6° *Caractères des pièces de Shakespeare*; 7° Un *tableau du Théâtre anglais*, contenant une suite d'articles de critique dramatique; 8° *Cours ou lectures sur les poètes anglais*; 6° *Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres*; 10° *Lettre à William Gifford*; 11° *Littérature du siècle d'Elisabeth*; 12° *Les conversations de James Nordcote*, Londres, 1830, ouvrage sur lequel la *Revue Encyclopédique* a fait un article intéressant, 1830, tom. 4, p. 134-135.

HEARNE (Thomas), écrivain anglais, distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, par les bonnes éditions des anciens auteurs qu'il a données, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque Bodléene. Il perdit sa place de bibliothécaire pour n'avoir point voulu prêter serment au nouveau gouvernement, à l'époque de l'expulsion des Stuart. Il mourut en 1735, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mît sur sa tombe que cette épitaphe : *Ci-gît Thomas Hearne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités*. On estime particulièrement *le Système de l'Histoire universelle*, Londres, 1724, 2 vol. in-8, en anglais. (Ses ouvrages, très nombreux, n'ont jamais été recueillis en entier. La *Vie de Hearne*, composée par Huddesford, a été publiée en 1772, avec celles de Leland et de Wood, en 2 vol. in-8.)

* HEATCOTE ou HEATHCOTE (Ralph), ecclésiastique et magistrat anglais, né dans le comté de Leicester le 16 décembre 1721, fut à la fois juge de paix, vicaire de Sleby, prébendier et premier vicaire de l'Eglise collégiale de Southwell; il mourut le 28 mai 1795. On lui doit : 1° *Historia astronomiæ sive de ortu et progressu astronomiæ*. Cambridge, 1746, in-8; 2° *Esquisse de la philosophie du lord Bolingbroke*, 1775; 3° *L'usage de la raison, établi en matière de religion*. 1775; 4° Plusieurs articles dans le *Dictionnaire biographique anglais*, en 11 vol. in-8; 5° Un *manuel du juge de paix*, plusieurs fois réimprimé. 6° *Lettre à Horace Walpole touchant la querelle entre M. Hume et Rousseau*, 1767. Il paraît qu'il était entaché de philosophisme.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles I, et fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consomption en 1664. On a de lui : 1° *Histoire des guerres civiles des îles Britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol., en anglais. Dans cette édition il y a un supplément qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean-Philippe; 2° *Vie de Cromwel*, Londres, 1663, in-8, en anglais. 3° *Des poésies*.

HEAUVILLE. *Voy*. BOURGEOIS (Louis de).

HEBBD-JESU. *Voy* EBED.

* HÉBEL (Jean-Pierre), poète allemand, naquit le 11 mai 1760, dans le grand-duché de Bade. Sa famille était d'une condition humble. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé par sa mère, femme tendre et pieuse, qui lui inspira des sentimens nobles et forma son âme aux douces impressions de la nature. Obligé de travailler pendant les dernières années de son enfance dans les mines de fer, il fut plus tard envoyé au collége de Bâle par sa mère, qu'il perdit aussi peu après : mais il eut le bonheur de trouver un asile chez le brigadier Isselin, et ensuite un père adoptif dans un prélat Badois qui lui fit achever ses études de collége et d'université. Hébel embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord vicaire d'un pasteur, puis précepteur de ses enfans. Ses connaissances philologiques le firent bientôt appeler au collége de Lœrrach, à deux lieues de Bâle; depuis 1791, il fut attaché à l'instruction publique et à l'église de Carlsruhe où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 22 septembre 1826. Dans cette double carrière, il s'éleva en titres et en dignités; il fut prélat, docteur en théologie, conseiller ecclésiastique etc. : mais son talent prit un plus grand développement. Ses écrits appartiennent à divers genres : il composa pour l'éducation religieuse de la jeunesse une *Histoire de la Bible*, Stuttgard et Tubingen, 1822, 2e édit., 1824; ce livre est

destiné aux gens de la campagne ; il a déjà fait beaucoup de bien en Allemagne, et en ferait davantage, s'il était écrit avec moins d'affectation. 2° L'*Almanach populaire Badois*, Carlsruhe, 1808-1811, qu'il fit encore pour l'éducation du peuple : il en rédigeait la partie qui devait servir de lecture et d'amusement : là, sous des formes tour à tour plaisantes et sérieuses et toujours agréables, il popularisa une foule de connaissances utiles du domaine des sciences naturelles, de l'économie politique, de la morale et de la religion. Il y a dans tous ses articles quelque chose d'attrayant qui n'appartient à aucun autre écrivain. Ils ont été réunis en 1818 sous le titre de *Trésor extrait de l'Ami des familles pour les bords du Rhin*, Tubingen, in-8. Comme poète, Hébel mérite l'immortalité : on n'a cependant de lui qu'un vol. de *Poésies* sous le titre de *Poésies allémanniques, pour les amis de la nature et des mœurs champêtres*, 1803. Six éditions en ont été publiées jusqu'en 1821. C'est la peinture des habitudes des champs en dialecte de son pays, qu'il a su rendre gracieux : mœurs, croyance, industrie, tournure d'esprit, localités ; en d'autres termes : sujet, forme et théâtre, il a pris tout dans son pays ; et sous les dehors de la vie simple et vulgaire, il a eu le talent de placer les grands intérêts de l'humanité, les sentimens les plus touchans que puisse inspirer le christianisme. Hébel avait une foi vive, et dans toutes les relations de la vie il a montré la noblesse et la pureté de ses sentimens : c'est le restaurateur de la poésie bucolique en Allemagne.

HEBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J. C. et mourut âgé de 464 ans. Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, le vénérable Bède, saint Isidore et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion et la première langue, nommée de son nom *Hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savans les contredisent ; Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Héber*, c'est-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étaient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

* HÉBERT (François-Louis), coadjuteur du supérieur général des prêtres de la congrégation des Eudistes, et confesseur de Louis XVI, né d'une famille honnête, vers 1738, dans la commune de Croust, aux environs de Vi-Moutier, diocèse de Lisieux, fit ses études à Caen, et entra dans la respectable congrégation des Eudistes, spécialement dévouée à l'instruction et à l'éducation des clercs. Il fut d'abord professeur de philosophie, puis de théologie à Dromfront, et devint ensuite préfet d'un séminaire à Caen. Appelé à Paris, en 1774, il s'y vit bientôt porté aux premières dignités, et il s'y concilia la considération et l'amitié de tout ce qui l'entourait ; mais de toutes les vertus qui le distinguèrent, il n'en fut pas une qui le signalât autant au respect et à l'admiration des peuples, que son inépuisable et inconcevable charité. Louis XVI le nomma son confesseur, après que l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache, eut prêté le serment. Ce vénérable ecclésiastique accepta sans balancer ce dangereux honneur. Il paraît que ce fut de concert avec lui que le roi fit, en 1792, le projet d'un vœu et d'une prière imprimés depuis la restauration, et où respire la plus vive piété, pour demander à Dieu de prendre pitié de la France. Louis XVI avait en lui une si grande confiance, qu'au commencement du mois d'août 1792, il lui écrivait. « Je n'attends plus » rien des hommes ; je vous prie d'im» plorer pour moi les consolations du » ciel. » L'abbé Hébert ne quitta pas son auguste pénitent pendant la nuit du 9 au 10 août, et il n'échappa que par miracle aux massacres de ce jour. Découvert dans la maison des Récolettes, rue du Bac, où il s'était retiré, il fut traîné dans la prison des Carmes et massacré un des premiers, le 2 septembre, avec plusieurs de ses confrères. Ses vertus et sa science lui avaient attiré l'estime et la confiance de tout le clergé.

* HÉBERT (Jacques-Réné), procu-

reur-général de la commune de Paris, l'un des plus furieux révolutionnaires, naquit à Alençon vers 1755. Il eut d'abord plusieurs emplois subalternes. Il était venu à Paris pour y trouver quelques moyens de fortune : contrôleur des billets de l'un des petits spectacles de la capitale, il ne tarda pas à être renvoyé pour cause d'infidélité. Dans la détresse où il se trouva, il se fit laquais ; mais il ne put conserver cette dernière ressource, et son indélicatesse le fit honteusement chasser. Sur ces entrefaites la révolution vint lui ouvrir une carrière digne de lui ; il put dès lors donner essor à ses talens pour l'astuce, et s'abandonner à toute la perversité de son âme. Aussi ne tarda-t-il pas à être l'un des agens les plus actifs du parti ultra-démagogique. En même temps que Marat publiait son *Ami du peuple*, et Fréron *l'Orateur du peuple*, Hébert faisait aussi paraître un journal qu'il intitula *le Père Duchêne*. Dans cette feuille dont le souvenir suffit pour inspirer le dégoût, Hébert exposa dans le stile le plus trivial à la fois et le plus cynique, les doctrines de la révolution, maximes qui ont eu bientôt leur conséquence par la subversion de la société et le règne de la terreur. Elle était lue avec avidité par la plus vile populace, et ce fut ainsi que Hébert exerça une horrible influence sur les événemens de cette époque : aussi son nom se rattache à tous les crimes du temps. Ce n'est point porter atteinte à sa mémoire que de répéter ce qui a été dit dans le temps, qu'il fut l'un des assassins de la princesse de Lamballe, et qu'il prit part aux massacres de septembre ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut nommé membre de la commune de Paris, qui s'installa dans la nuit du 9 au 10 août, et qu'il contribua aux événemens affreux de la journée suivante. Hébert crut qu'il avait une puissance assez grande sur la population de Paris, pour pouvoir avec son aide placer la commune au-dessus de la Convention. Le projet fut formé d'assassiner tous les députés qui ne partageaient pas les opinions extravagantes des démagogues, et de gouverner ensuite avec les autres membres de cette assemblée. Mais ce complot ayant été dévoilé ne réussit pas ; les différens partis qui divisaient la Convention se rapprochèrent un instant pour défendre la représentation nationale menacée par la commune usurpatrice : une commission de 12 membres fut même chargée de faire une enquête sur les auteurs de cette conjuration. Hébert fut arrêté avec l'un de ses complices ; mais aussitôt la populace des sections prenant la défense de son chef, vint dénoncer à la Convention la commission des 12, et demanda impérieusement qu'on lui rendît Hébert : en même temps la société des Jacobins et des Cordeliers, ainsi que la Commune, s'étaient constituées en permanence jusqu'à ce que Hébert eût recouvré la liberté : la Convention, déjà tourmentée par les factions, se vit contrainte de céder : Hébert reparut triomphant à la commune. Il sembla que cette arrestation eût été un instant pour lui une leçon ; il parut être plus modéré, c'est-à-dire moins furieux qu'il ne l'avait été jusqu'alors : il voulut s'opposer aux vengeances que méditaient ses partisans : il alla même jusqu'à dire que quiconque réclamait du sang était un mauvais citoyen. Il ne s'était reposé que pour agir plus tard avec plus de violence. Il chercha lui-même avec un zèle et une activité inconcevables, les occasions de faire en quelque sorte parade de ses vices et de sa cruauté ; ainsi dans le procès de la reine Marie-Antoinette, il fut chargé d'interroger les malheureux enfans de Louis XVI. En présence de ses collègues, il fit au jeune dauphin des questions d'une dépravation telle que ceux-ci en rougirent, et que l'enfant infortuné ne put les comprendre. C'est d'après les réponses que ce monstre lui dicta et que ce prince signa sans en connaître le sens, que fut basée une accusation tellement atroce que les juges du tribunal révolutionnaire en furent révoltés, et n'osèrent en faire usage, quoique Fouquier-Tinville eût l'impudence d'en charger, ou pour mieux dire d'en salir son acte d'accusation. Bientôt les chefs du parti démagogique de la Convention s'expliquèrent hautement sur le compte d'Hébert, et l'on entendit Robespierre lui-même s'écrier avec

colère : *Ce n'était donc pas assez pour ce scélérat d'en avoir fait une Messaline, il fallait qu'il en fît une Agrippine.* Dès lors il y eut une lutte entre la Commune et la Montagne. Dans la crainte de se voir terrassé par les conventionnels, Hébert chercha à s'attacher de plus en plus la populace : ce fut dans ce but qu'il institua les *fêtes de la Raison.* Mais ce furent de véritables farces qui ajoutèrent le ridicule à l'horreur qu'inpirait son parti. Hébert, après avoir contribué à la chute des Girondins, eut la folle présomption d'attaquer les chefs de la *Montagne*, les Fabre d'Englantine, les Bazire, les Chabot, les Danton. Il succomba dans cette guerre où les forces étaient inégales. Dénoncé par Robespierre à la tribune de la Convention, il fut arrêté sur un ordre de Fouquier-Tinville : il ne fit aucune résistance. Son procès fut instruit en peu de temps : Hébert parut devant le tribunal qui, peu de temps auparavant, ne jugeait que d'après ses désirs, et qui alors le reçut avec les marques du plus profond mépris ; on affecta même dans le réquisitoire de rappeler sa vie privée, et de le flétrir comme un vil escroc, comme un voleur public. Hébert ne montra aucun courage ; sa lâche pusillanimité était si grande, qu'il tomba plusieurs fois en défaillance, soit en prison, soit devant le tribunal, et qu'il était presque mourant en arrivant sur l'échafaud. Le peuple insulta la victime du jour; il répétait les propos du *Père Duchêne ; va*, lui disait-il, comme l'avait dit tant de fois Hébert à ceux que l'on conduisait au supplice, *va, coquin, va mettre ta tête à la fenêtre ; va éternuer dans le sac*, etc. : c'était le 24 mars 1794. Outre le *Père Duchêne*, il a rédigé un autre journal intitulé le *Petit carême de l'abbé Maury*, 12 n^{os} in-8. On a publié *la Vie privée et publique de J. R. Hébert, auteur du Père Duchêne*, Paris, an 2, in-8. On a encore aussi réimprimé le *Procès instruit et jugé au tribunal révolutionnaire contre Hébert et consorts*, Paris, an 2, in-8.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron appelée aussi Arbée. Abraham avait acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de Sara et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Absalon se fit sacrer roi, du vivant de son père David.

HECHT (Chrétien), né en 1696, à Halle (Saxe), fut ministre d'Esens en Ostfrise. Il est mort en 1748, âgé de 52 ans, et a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans. Les principaux sont : 1° *Commentatio philologicocritico exegetica de secta Scribarum.* 2° *Antiquitas Haræorum inter Judæos in Poloniæ et Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta et vindicata.* 3° Plusieurs écrits en allemand, etc. — Il est différent de Godefroi HECHT, recteur de Lucaw en basse Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines etc., en assez grand nombre : il mourut en 1721.

HECQUET (Philippe), célèbre et pieux médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui demandaient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livrait à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent, et l'esprit de pénitence dont il était animé, l'engagèrent à se retirer en 1727, chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres, dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisait toujours maigre, et ne buvait que de l'eau. Ce vertueux et habile médecin mourut en 1737, à 76 ans. On raconte qu'en visitant les malades opulens, il allait souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disait-il, » je vous dois de la reconnaissance, pour » tous les bons services que vous nous » rendez, à nous autres médecins : sans » vous, sans votre art empoisonneur, la » faculté irait bientôt à l'hôpital. » Tous

ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond, mais un savoir quelquefois mal digéré : son stile est fort négligé. Il était très attaché à ses sentimens, et les défendait avec vivacité. On a de lui : 1° *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, 1708, in-12. M. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, montre en abrégé les raisons que M. Hecquet avait exposées avec plus de prolixité ; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, et de cette rigide sévérité de mœurs, qui n'avait pas même imaginé le nom d'*accoucheur*, lequel ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La » principale raison, dit-il, qui ne per» mettait pas aux anciens de penser que » la fonction d'aider l'accouchement pût » convenir à d'autres personnes qu'à des » femmes, excepté dans les cas très rares » où touf cède à un pressant danger, c'est » le grand intérêt des mœurs. C'est un ob» jet que les anciens gouvernemens ne » perdaient jamais de vue : ils savaient » qu'elles sont la base de toute législa» tion, et qu'en vain ferait-on de bonnes » lois, si de bonnes mœurs n'en assuraient » l'exécution. La cruauté des opérations » chirurgicales d'Archagathus fit chasser » les médecins de Rome : elle bannit » aussi de son sein les sophistes et les » orateurs grecs qu'on accusait d'y avoir » introduit et d'y nourrir le goût des arts » et des vices de la Grèce : vraisembla» blement elle n'y eût pas laissé subsis» ter long-temps un art qui, exercé par » des hommes, aurait été, sous une ap» parence d'utilité, menacer le sanc» tuaire du mariage, et qui, en portant » atteinte à la principale sauvegarde des » familles, eût bientôt attaqué les ressorts » de l'état ; un art, qui à force d'alar» mer la pudeur des femmes, les eût » bientôt accoutumées à ne plus rougir » de rien, et leur eût peut-être fait per» dre jusqu'au souvenir de cette vertu » sévère, qui leur avait mérité l'estime et » la vénération des Romains, et qui avait » été jadis le principe des plus gran» des révolutions ». M. Roussel remarque que ces raisons puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, « qu'il serait impossible de les résoudre » à se faire accoucher par des hommes. » on ne dit pas dans les lieux où cet em» ploi est confié aux femmes, mais dans » les villes où les accoucheurs sont le » plus en vogue. » On a vu des mères mourir avec leur fruit (et le nombre n'en est pas petit), précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, et surtout par l'impudence des accoucheurs. *Voyez* Hiérophile. 2° *Traité des dispenses de carême*, 2 vol. in-12, 1708 et 1715. 3° *De la digestion, des alimens et des maladies de l'estomac*, 2 vol. in-12. 4° *Traité de la peste*, in-12. 5° *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12. 6° *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12. 7° *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12. 8° *De purganda Medicina a curarum sordibus*, in-12. 9° *Observations sur la saignée du pied*, in-12. 10° *Vertus de l'eau commune*, in-12. 11° *Abus des purgatifs*, in-12. 12° *Le brigandage de la Médecine*, etc. 3 part. in-12. 13° *La Médecine, la Chirurgie, et la Pharmacie des pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol. 14° *Le Naturalisme des convulsions*, 1733, 3 part. in-12. Il ne voyait dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée. D'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnaître des miracles (*voyez* Montgeron). M. le Fèvre de St. Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle eût été aussi édifiante pour les chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art, si Hecquet eût été plus soumis aux décisions de l'Eglise.

HEDELIN (François), abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris le 4 août 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par

deux abbayes. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur et romancier. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, Mlle de Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui : 1° *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8, et Paris, in-4 ; pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie : c'est, dit La Harpe, un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote fait par un pédant sans esprit et sans jugement. 2° *Térence justifié ;* livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. 3° Une mauvaise *Apologie des spectacles*. 4° *Zénobie*, 1647, in-4, tragédie en prose, composée suivant les régles prescrites dans sa *Pratique du théâtre ;* elle fut sifflée. Le prince de Condé disait : « Je sais bon gré à l'ab» bé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les » règles d'Aristote ; mais je ne pardonne » point aux règles d'Aristote d'avoir fait » faire à l'abbé d'Aubignac une si mé» chante tragédie. » Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie*. 5° *Macarise, ou la Reine des îles Fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8. 6° *Conseil d'Ariste à Célimène*, in-12. 7° *Histoire du temps, ou Relation du royaume de coquetterie*, in-12. L'auteur du Dictionnaire typographique, et le continuateur de Ladvocat, lui attribuent encore un *traité* curieux et peu commun, *Des satyres, brutes, monstres*, etc, Paris, 1627, in-8 ; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien *Hedelin ;* mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hedelin son père, dont on a des *poésies* latines et françaises, dans un recueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément les *Héroïdes* d'Ovide. (On trouve sur l'abbé Hedelin un article curieux dans les *Mém. de Sallengre*).

HEDERIC *ou* plutôt HEDERICH (Benjamin), savant philologue et instituteur allemand, né à Geithen en Misnie, en 1675, fut recteur de l'école de Grossenhayn. Il publia un *Lexicon manuale græcum*, plusieurs fois réimprimé, dont les premières éditions sont remplies de fautes grossières. La seule édition qui soit restée, et qui est encore le meilleur manuel que nous ayons en ce genre est celle de J. A. Ernesti, Leipsick, 1766, in-8. On a encore de Hederic : 1° *Notitia auctorum antiqua et media*, 1714, in-8 ; 2° *Reales Schul Lexicon*, 1717, in-8 ; 3° *Lexicon mythologicum*, 1724 ; 4° *Lexicon Archæologicum*, 1743, in-8. Il mourut en 1748, à 73 ans.

HEDIBIE. *Voyez* ALGASIE.

HEDINGER (Jean Reinhard), né à Stutgard en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les psaumes et sur le nouveau Testament* en allemand. Il a donné aussi une *édition de la Bible*, avec des changemens qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1764.

* HEDOIN et non HÉDOUIN (Jean-Baptiste), chanoine régulier de l'abbaye de Prémontré, né à Reims en 1749, fit ses premières études dans cette ville et s'appliqua avec succès aux mathématiques. Il vint à Paris pour s'y perfectionner ; mais il conçut bientôt le projet de vivre dans la retraite. Il entra en conséquence dans la congrégation de Sainte Geneviève ; mais il la quitta pour l'ordre de Prémontré où il prononça ses vœux en 1774. Après avoir fait son cours de théologie, il forma le projet de rédiger un extrait de l'Histoire philosophique de Raynal, sous le nom d'*Esprit de Raynal*. Après avoir terminé cet ouvrage, il le montra à son prieur, qui lui en fit sentir le peu de convenance, et lui conseilla de le supprimer. Mais il ne tint pas compte de ces avis, et l'*Esprit de Raynal* parut. Il eut bientôt lieu de s'en repentir, car le garde-des-sceaux ordonna aussitôt des

recherches sur l'auteur et l'imprimeur de cet ouvrage. Dans son embarras, le jeune religieux, qui, outre la rigueur des lois, avait à craindre l'animadversion de ses supérieurs, s'adressa à un de ses parens, nommé Hédouin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, détenu alors au château de Ham pour quelque étourderie, et le pria de vouloir bien encore se charger de celle-là. Le capitaine eut cette complaisance, en envoya sa déclaration au censeur de la police, Pidansat de Mairobest, afin qu'il fît cesser toutes les recherches. Hédoin commit sans doute une faute, mais il la répara bien par sa conduite et les services qu'il rendit à son ordre en s'y livrant avec zèle à l'enseignement de ses jeunes confrères. Il enseigna les belles-lettres dans son abbaye, et fut nommé vers 1785 au prieuré-cure de Rethonvilliers, où il remplit les fonctions de curé jusqu'à la promulgation de la constitution civile du clergé. Il avait tellement gagné l'estime et la confiance des habitans, qu'ils voulurent qu'il fût en même temps leur maire. Il mourut en octobre 1792. Ses ouvrages sont : 1° *Esprit et génie de Raynal*, Paris, 1777, in-8, et Londres (Paris), 1782, in-18 ; Genève, 1782, in-8. 2° *Principes de l'éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Ecriture sainte, dans les saints Pères*, etc. Soissons, 1787, in-12. L'évêque de Nantes (M. Duvoisin) s'était muni de quelques exemplaires de cet ouvrage pour son séminaire, et en faisait assez de cas pour témoigner le désir qu'on le réimprimât, et qu'on le mît entre les mains des aspirans à l'état ecclésiastique. 4° *Fragmens historiques et critiques sur la révolution* ; ils sont restés inédits. Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, n° 1835, *et le tome* 4, *page* 224. Voyez aussi *Mémoires secrets*, 16 juin 1777.

*HÉDOUVILLE (Gabriel-Théodore-Joseph, comte de), lieutenant-général, pair de France, etc., né à Laon, département de l'Aisne, en 1755. Sa famille, noble, mais peu fortunée, le plaça comme page auprès de la reine Marie-Antoinette ; il devint ensuite sous-lieutenant en 1780, et lieutenant en 1789, époque de la révolution française, qui était celle des avancemens militaires ; aussi, dès 1793, il était général de brigade, et passa en cette qualité en Hollande, où il obtint de grands succès dans plusieurs affaires, et notamment aux batailles de Warwick, de Cammines et de Menin. Le comité de salut public, dont les membres ignoraient les premiers élémens de la guerre, avait donné un plan d'attaque auquel les généraux Houchard et Hédouville ne purent se conformer. Traduits devant le tribunal révolutionnaire, le premier fut condamné à mort, et le second, plus heureux, fut acquitté. En janvier 1794, il fut réinstallé dans ses fonctions, et servit dans la Vendée en qualité de chef-d'état-major sous le général Hoche, qu'il remplaça dans le commandement après l'affaire de Quiberon. Le général Hédouville était à la tête des 1re et 16e divisions militaires (Flandre et Picardie), lorsqu'en 1798 il fut envoyé avec 4,000 hommes à Saint-Domingue, pour combattre Toussaint-Louverture. Tous ses efforts étant devenus inutiles pour s'opposer à la révolte, Hédouville fut rappelé en France, et repartit pour la Vendée, chargé moins de combattre que de pacifier. Il parvint à conclure un armistice avec plusieurs chefs royalistes. Sur ces entrefaites, le général Brune vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest ; le général Hédouville, loin de céder à une basse jalousie, consentit à rester dans l'armée comme chef d'état-major. Il seconda toutes les mesures de Brune, et contribua à la pacification générale. Il paraît que le général Hédouville se comporta avec beaucoup de modération et même d'humanité ; aussi, se trouvant au théâtre d'Angers, le 20 janvier 1800, les habitans lui décernèrent une couronne civique. L'année suivante (1801), et sous le consulat de Buonaparte, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, à Pétersbourg. Il revint en France en 1804. Napoléon, devenu empereur, le nomma chambellan, membre du Sénat, grand-officier de la Légion-d'honneur ; et

en juin 1805, il l'envoya à Piombino prendre possession de cette principauté. Après avoir ensuite rempli plusieurs missions en Allemagne, il obtint le titre de comte, servit dans la courte guerre de Prusse en 1806, dans le corps d'armée westphalien sous Jérôme Buonaparte, et signa la capitulation qui cédait à la France la place de Breslau. Il demeura quelque temps comme chef d'état-major à la cour de Westphalie. La paix de Tilsitt ayant été conclue, il revint à Francfort comme ministre plénipotentiaire. Lors de l'entrée des alliés à Paris, il adhéra à la déchéance de Napoléon, le 1er avril 1814, vota pour un gouvernement provisoire, et prêta ensuite serment au roi Louis XVIII; ce monarque le nomma, le 4 juin 1814, pair de France, et le 27 du même mois, le décora de la croix de Saint-Louis. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le général Hédouville ne prit aucune part aux affaires politiques, se tint à l'écart, et à la seconde restauration, en 1815, il conserva sa dignité de pair. Il est mort au mois de mars 1825, âgé de soixante-dix ans, au château de la Fontaine près d'Arpajon. Son éloge a été prononcé à la chambre des pairs le 10 juin, par M. le comte de Bourmont qui avait été son adversaire dans les guerres de la Vendée. Voyez le *Moniteur* du 16 juin 1825.

* HEDWIG (Jean), médecin allemand et professeur de botanique à Leipsick, naquit à Cronstadt en Transylvanie en 1730, et mourut le 7 février 1799. Il a établi sur de nouvelles bases l'histoire naturelle des cryptogames et laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Epistola de præcipitantiæ in addiscenda medicina noxis*, Leipsick, 1755, in-4. 2° *Fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum*, 1782-83, 2 part. in-4. fig. 3° *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi*, 1784 et 1798, in-4, 4° *Stirpes cryptogamicæ*, Leipsick, 1785-95, 4 vol. in-folio, en latin et en allemand. M. Deleuze a donné une *notice* intéressante sur la vie et les ouvrages d'Hedwig dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1803, tome 2.

HEDWIGE (Sainte), nommée aussi sainte Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266. L'Eglise célèbre sa fête le 17 octobre.

HEDWIGE, à qui Chromer et les autres historiens polonais donnent le titre de *sainte*, était fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse, devenue par élection reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité et par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême, et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399. (Mme la comtesse de Choiseul-Gouffier, née en Pologne, a fait une *Histoire* sur l'événement qui est le sujet de cet article, Paris, 1823.)

HEEM (Jean-David de), né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instrumens de musique, et aux tapis de Turquie. Il rendait ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement était d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légèreté singulière. Les insectes paraissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Corneille de Heem) qui hérita d'une partie de ses talens.

HEEMSKERCK (Martin van), dont le véritable nom est Van-Veen, surnommé de son temps *le Raphaël de Hollande*, naquit en 1498, au village de Heemskerck, dont il prit le nom, et mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. (Il était fils d'un maçon et destiné à suivre la profession de son père; mais son goût pour

le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous le célèbre G. Schorel, fit d'étonnans progrès et partit ensuite pour Rome où il travailla d'après les chefs-d'œuvre anciens et les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il travailla à l'enrichir de ses productions, lorsqu'en 1572 les Espagnols s'étant emparés de Harlem, ravagèrent cette ville. Ses tableaux nombreux furent la proie des flammes ou des pillards. Deux ans après, il mourut ne laissant que quelques compositions; telles que *saint Luc occupé à peindre la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, etc). Son dessin est correct; il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament par lequel il légua une somme considérable, pour marier chaque année un certain nombre de filles, leur imposant, pour toute condition, *de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui serait mise sur son tombeau*. On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les protestans, pour servir de titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On en a gravé plusieurs.

HEEREBOORD (Adrien), professeur de philosophie à Leyde, adopta des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de Descartes, et osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont 1° *Melethemata philosophica*. 2° *Philosophia naturalis, moralis et rationalis*, etc.

HÉGÉSIPPE, juif, le plus ancien historien ecclésiastique, quitta la religion de ses pères pour embrasser le christianisme, alla à Rome l'an 157, et y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J. C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques *fragmens* dans Eusèbe, qui ont été publiés avec de savantes *notes* par le Père Pierre Halloix et Jean-Ernest Grabe. Cet ouvrage était écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il voulait, dit saint » Jérôme, imiter le stile de ceux dont il » écrivait la vie. » On ne saurait trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montrait la suite de la tradition, et y faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par J. C. avait été conservé précieusement jusqu'à son temps. Son témoignage avait d'autant plus de force, qu'il avait visité toutes les principales églises de l'Orient et de l'Occident. Les cinq livres *De la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères et séparément, Cologne, 1559, in-8, sont d'un autre *Hégésippe*, qui vivait avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand. *Voyez* Mabillon, *Mus. Italic.* t. 1, p. 14; et Cave, *Hist. littér.*, t. 1, p. 265.

HEIDANUS (Abraham), professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, et mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4, 1686; et l'*Examen du Catéchisme des Remontrans*, in-4.

HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien protestant, naquit à Ursivellen, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont 1° *Historia sacra Patriarcharum*, 1667 et 1729, 2 vol. in-4. 2° *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8. 3° *Tumulus Concilii Tridentini*, Zurich, 1690, 2 vol. in-4. *Historia papatus*, 1684 cet ouvrage a été traduit en français par Aubert de Verzé. 4° Une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur. Heidegger a lui-même écrit sa *vie* qui a paru après sa mort, par les soins du professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4.

HEIDMAN (Christophe), luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Palestina, sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4. Il y a de l'érudition.

* HEIM ou HEYM (Jean), savant lexicographe allemand, naturalisé en Russie, naquit à Braunscheich, en Saxe, en 1759. Il étudia dans les universités de Helmchted et de Gottingue, et se rendit en Russie, en 1773. Il était versé dans l'histoire, la géographie, la statistique, dans la littérature ancienne et moderne, dans la littérature orientale, et connaissait presque toutes les langues de l'Europe. A Moscou, il commença d'abord par donner des leçons particulières ; mais son mérite ayant été enfin reconnu, il fut nommé, en 1796, professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université de Moscou. En 1804, il eut la chaire d'histoire, de statistique et de la science du commerce, et fut, en 1816, nommé professeur de géographie des élèves du *corps de Guides*, qu'avait fondé, et que dirigeait le général Mouravief. Il avait été élu quatre fois recteur de l'université de Moscou, lorsque la mort le surprit, le 28 octobre 1821, à l'âge de soixante-deux ans. Outre une *grammaire allemande-russe et plusieurs dictionnaires des langues russe, française et allemande*, il a laissé (en allemand) : 1° *Essai d'une Encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe, par ordre alphabétique*, Gottingue, 1776, in-8 ; 2° *Sur l'état des sciences en Russie, sous Paul Ier* ; 3° *Manuel de la science du commerce*, Moscou, 1804, in-8 ; 4° *Livre de lectures russes*, ou *Choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes*, Riga, 1805, in-8 ; 5° *Esquisse de géographie universelle*, Moscou, 1811, in-8 ; 6° *Statistique des royaumes de la Grande-Bretagne*, Moscou, 1811, in-8 ; 7° *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, Moscou, 1813, in-8 ; 8° *Essai des statistiques des principaux états*, savoir : de la Russie, de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, t. 1er, 1821, in-8. La mort empêcha l'auteur de terminer cet ouvrage intéressant. M. Mahul a donné en 1821 dans son *Annuaire nécrologique*, partie étrangère, les titres des nombreux ouvrages de Heim.

* HEIM (Jean-Louis), géologue et minéralogiste allemand, naquit à Salz le 29 juin 1741 ; il a publié 1° *Essai géologique sur la formation des vallées par les courans*, Weimar, 1791, in-8 ; 2° *Description des montagnes de la Thuringe*, 1796-1812, 6 vol., dont sa fille a dessiné les planches. Ce savant est mort le 19 janvier 1819.

HEIN (Pierre), vulgairement appelé en hollandais *Pit Hein*, naquit à Delftshaven en 1570, d'un pauvre matelot ; il s'éleva du rang de mousse, par son courage et sa grande habileté, à la dignité de vice-amiral de la flotte hollandaise des Indes occidentales, et trois ans après il devint amiral. Il défit la flotte d'Espagne en 1626 sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux et fit un butin considérable, qu'il emmena l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montait à près de 12 millions. Pour récompenser ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629 ; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS ou HEINECKE (Jean Gotlieb), jurisconsulte allemand, né à Eisemberg, dans la principauté d'Altembourg, le 21 septembre 1681, devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les états de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1733, que le roi de Prusse le força, en quelque sorte, d'aller professer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque ger-*

manique tom. 2, et dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4 : il faut y joindre un volume de supplément imprimé en 1771. Cette collection a été réimprimée en 1765 en 9 vol. in-4. Les principaux sont : 1° *Antiquitatum Romanarum jurisprudentium illustrantium syntagma*, Halle, 1718 in-8; 1741, 2 vol. in-8. Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. 2° *Elementa juris civilis secundùm ordinem Institutionum et Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'église catholique. Elles roulent sur des objets si connus, qu'ayant de la peine à supposer que le docteur allemand les a ignorés, on est tenté de suspecter sa bonne foi. L'auteur des notes se contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit*. Ces notes qui sont en petit nombre et faiblement prononcées pouvaient être très multipliées, et d'une vigueur mesurée sur la grossièreté des injures et des calomnies du professeur saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il est raisonnable d'y mettre au moins cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique religion est dans toute vigueur et honneur, on veuille réduire la jeunesse à blasphémer sa foi, pour apprendre tant bien que mal, quelques froids principes de jurisme ? Qu'on nous montre une université protestante, où l'on emploie pour livres élémentaires les ouvrages des catholiques, dans lesquels les erreurs des protestans sont dévoilées et réfutées. La lâcheté et l'imprudence seront-elles donc toujours le partage des enfans de lumière, et les enfans du siècle seront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione sua ?* Ajoutons que les honnêtes gens, les esprits solides parmi les protestans, sont eux-mêmes scandalisés d'une telle inconséquence. « Ou soyez » protestans franchement et de bonne » foi, disent-ils, ou si vous voulez rester » catholiques, n'apprenez pas à vos en» fans, à vos élèves, à haïr la religion » dans laquelle vous prétendez les éle» ver. » 3° *Fundamenta styli cultioris, una cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8; Leipsick, 1761, 1766, 1792, in-8. Ce sont des leçons pour se former au stile latin. 4° *Elementa philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est historica philosophica*. C'est un bon abrégé de logique et de morale. 5° *Historia juris civilis romani ac germanici*. 6° *Elementa juris naturæ et gentium*. 7° Plusieurs *Dissertations académiques* sur divers sujets. (On peut consulter sur cet auteur la *Bibliothèque germanique*, et surtout la *Memoria Joh. Gottl. Heineccii*, suivie du catalogue de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Elementa juris civilis* donnée à Breslau en 1765, par son fils, J.-Chr. Gottl. Heineccius.)

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort le 27 juin 1725, fut le prodige de son âge. A dix mois il parlait; à un an il savait les principaux événemens du Pentateuque, à treize mois ceux de l'ancien Testament, et à quatorze ceux du Nouveau, à deux ans et demi il répondait à plusieurs questions de géographie et d'histoire. A trois ans il parla le latin et le français avec assez de facilité. Avant le commencement de sa quatrième année, il connaissait les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemark, et fut présenté au roi et à toute sa cour à qui il fit une harangue, et qui admirèrent tant de connaissances dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, il se préparait à commencer une carrière qu'on croyait devoir être illustre, et apprenait à écrire, quand il tomba malade. Il était d'un tempérament délicat et infirme, et haïssait tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionée par une complication de maladies. Résigné comme un sage des anciens temps, il exhortait sa famille à ne pas se lamenter. *Voyez* la *Dissertation* de M. Martini, publiée à Lubeck en 1730, où il tâche d'expliquer par des causes naturelles la capacité éton-

nante de ce *grand homme manqué*. Il est à croire que s'il avait vécu, son savoir, son jugement surtout, n'aurait pas répondu à ses premiers progrès ; ces progrès même faits contre l'ordre et le vœu de la nature avaient altéré non-seulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui servent aux facultés intellectuelles. *Voyez* BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC. (La *vie* de cet enfant extraordinaire a été écrite par Christ de Schoneich, son précepteur. Voyez les *journaux* du temps, les *mémoires de Trévoux*, janvier 1731, et le tome 17 de la *Bibliothèque germanique*.)

* HEINECKEN (Charles-Henri de), frère aîné du précédent, né à Lubeck en 1706, se distingua par son grand amour pour les arts, et fut attaché au comte de Brühl, qui lui confia plusieurs missions importantes. Il obtint, en reconnaissance de ses services, des lettres de noblesse et le titre de conseiller intime de Pologne et de Saxe. Après avoir occupé dans la diplomatie et l'administration des places importantes, il mourut le 5 décembre 1791. C'est à lui que l'on doit le magnifique ouvrage intitulé : *La galerie royale de Dresde*, 2 vol. in-folio, qu'il entreprit à ses frais, et qui aurait entraîné la ruine totale de sa fortune, si le roi de Saxe ne fût venu à son secours. On a encore de lui plusieurs ouvrages, soit en français, soit en allemand. 1° *Traité du sublime, par Longin, en grec et en allemand, avec sa vie ; une notice sur ses écrits*, etc. Dresde, 1737, in-8, ibid. 1742. 2° *Les devoirs de l'homme*, ou *résumé de toute la morale*, 1738, in-8. 3° *Notices sur quelques artistes et objets d'art*, 1768, 2 vol. in-8. 4° *Idée générale d'une collection complète d'estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure, et sur les premiers livres d'image* (en français), Leipsick, 1770, in-8 : ouvrage estimé et recherché. 5° *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes*, Leipsick, 1778, 4 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé. Le 4e vol. se termine à la syllabe *diz*. 6° *Nouvelles notices sur des artistes et des objets d'art*, 1786, in-8. 7° Plusieurs articles dans la *Bibliothèque des belles-lettres*, publiée à Leipsick. La *vie* de ce savant a été écrite par Schlichtegroll, dans son *Nécrologe*, année 1791, tome 1, et dans la *Bibliothèque des belles-lettres* publiée à Leipsick, tom. 26, année 1791.

* HEINICKE (Samuel), instituteur des sourds-muets à Leipsick, né en 1725 à Nauschutz près de Weissenfels, dans la Saxe, est l'un des premiers qui se soit occupé de l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne ; sa méthode a été généralement adoptée dans cette partie de l'Europe. Entré dans les gardes du corps de l'électeur, il quitta le service en 1757 pour se livrer exclusivement à l'étude, et passa quelque temps à l'université d'Iéna. Après avoir fait l'éducation des enfans du comte de Schimelmann, auprès desquels il resta 10 ans, il essaya sur un jeune sourd-muet, les procédés d'instruction dont il s'était occupé depuis long-temps. Il prit avec lui un sourd-muet de naissance qu'il rencontra dans le village d'Eppendorf où il avait été nommé chantre. Les succès qu'il obtint lui firent la plus honorable réputation. Bientôt un grand nombre d'élèves lui fut confié, et l'électeur de Saxe se détermina à créer à Leipsick une école de sourds-muets qu'il plaça sous la direction d'Heinicke (1778). Les étrangers mettent sa méthode au-dessus de celle de l'abbé de l'Epée : cependant, à en juger par les résultats, l'instituteur français dut avoir plus de mérite, puisque son école a servi de modèle à presque toutes les autres du même genre. Il y eut aussi de la part de l'abbé de l'Epée de la douceur, et presque de l'amour filial dans ses relations avec ses élèves, tandis que le maître allemand les traitait avec dureté et brusquerie. Cet estimable auteur a laissé plusieurs ouvrages qu'il composa pour les jeunes malheureux à l'amélioration desquels il s'était voué tout entier. Les principaux sont : 1° *Histoire sainte de l'ancien Testament*, Hambourg, 1755, in-8 ; 2° *Observations sur les muets et sur la parole*, 1778, in-8 ; 3° *de la Manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, Leipsick, 1780, in-8 ; *Découvertes importantes en psy-*

chologie et sur le langage humain, 1783, in-8. Heinicke est mort le 30 avril 1790. On trouve dans le Chronologue de Werkhrlin, n° 6, une *notice* assez détaillée sur sa *vie* et sa *méthode*.

* HEINITZ (Antoine-Frédéric, baron de), ministre prussien, né en 1724, s'occupa d'abord de minéralogie, fonda une école des mines à Freyberg, et fut appelé par Frédéric II, comme ministre d'état, pour diriger le département des mines et des usines. Malgré ses études scientifiques, il avait occupé plusieurs places administratives; mais en 1774 il fut obligé de renoncer à ses emplois, sa santé s'affaiblissant tous les jours de plus en plus, et ne lui permettant pas de suivre deux carrières à la fois. En 1776, il fit un voyage en France et en Angleterre, qui ne resta pas sans profit ni pour lui, ni pour la science. Il mourut en 1802, après avoir été directeur de l'académie des arts et membre de l'académie des sciences de Berlin. Il faisait aussi partie de plusieurs sociétés étrangères. Il a publié en français un ouvrage estimé qui a pour titre *Essai d'économie politique*.

HEINSIUS (Daniel), né à Gand en 1580, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire en 1605, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, devint bibliothécaire de l'académie de Leyde, reçut de la république de Venise la décoration de chevalier de l'ordre de St.-Marc, devint historiographe de Gustave-Adolphe roi de Suède et des états de Hollande, fut secrétaire du synode de Dordrecht, et mourut en 1655 à Leyde. On a de lui : 1° des *Traductions* assez fidèles, en particulier de *Maxime de Tyr*; de la *Poétique* d'Aristote, à laquelle il a joint un *Traité de la tragédie*; d'*Hésiode*, auquel il a ajouté des *notes*; de *Théocrite*; de *Moschus*, de *Bion*;.. de *Clément d'Alexandrie*. 2° Des *Remarques sur le nouveau Testament*, 1641, in-fol. 3° *Laus asini et alia ejusdem generis*, Leyde, Elzevir, 1729, in-24. 4° Un recueil de ses *harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4. 5° Des vers grecs et latins, parmi lesquels on distingue son poème *De contemptu mortis*, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce et chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentimens solides et profonds. On y admire surtout ces vers sur le sentiment intime du *moi* :

Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra,
Immensi terga oceani, terramque polumque,
Cum rerum obduxit species obnubilus aer,
Nec fragor impulsas aut vox allabitur aures;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In sese, et vires intra se colligit omnes?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa,
Totam intus!......
Ut gaudet sibi juncta, sibique intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longeque patentem!

6° Des éditions d'*Horace* avec des notes, de Térence, des *tragédies* de Sénèque. Il avait en effet beaucoup de savoir; et il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à La Haie en 1681. (Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie; toutes les bibliothèques de l'Europe lui furent ouvertes, et il y puisa abondamment.) De retour en Hollande, il fut nommé résidant à la cour de Suède, et y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France et en Italie, pour lui faire une collection de livres manuscrits et d'antiquités. (Il mit, dit-on, tant de désintéressement dans cette mission, qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances.) La mort de son père l'ayant fait revenir en Hollande en 1655, on lui offrit plusieurs emplois diplomatiques qu'il refusa. Forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinction, revint dans son pays natal en 1671, et résida dès lors à La Haie. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° des *poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666,

in-12. 2° Des *lettres*, assez curieuses et purement écrites, publiées par Burman dans sa collection en 5 vol. des *Lettres des savans illustres*. (3° Une bonne *édition de Claudien*, avec des notes, Leyde, 1650, in-12, et Amsterdam, 1665, in-8; d'*Ovide* avec des *notes*, ibid. 1652, 1661, 1668, 3 vol. in-12; de *Virgile*, Amsterdam, 1676, et Utrecht, 1704, in-12; de *Valerius Flaccus*, ibid. 1680, in-12, et avec des *notes*, 1702, in-12, Leyde, 1722, in-4.)

* HEINZELMAN, graveur habile, né à Augsbourg, mort vers le milieu du 17e siècle, a laissé un grand nombre d'estampes parmi lesquelles on distingue une *sainte famille*.

HEISS (Jean de), seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur Palatin, mourut à Paris, l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol in-4; il en a paru une autre édition à Paris, en 1731, 3 vol. in-4 et in-8., avec des notes historiques et politiques, et continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage serait bon si la première partie, qui contient l'histoire d'Allemagne, était plus exacte et plus étendue; si la seconde, qui présente un état de l'Allemagne, était plus juste et plus précise; et si la troisième, qui comprend des actes et des preuves, était moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'ennuyante et très défectueuse *histoire* du Père Barre, et surtout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, et dont on nous a donné fort mal à propos une traduction française.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, le 21 septembre 1683, fut professeur à Altorf, en 1710. Il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre I voulut l'attirer en Russie, mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont: 1° *Compendium anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, et qui a été traduit en français par M. Senac et augmenté par Goulin, Paris, 1753, 5 vol. in-12; il a paru aussi en anglais et en allemand. L'anatomie de Verheyen, qui était généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne. 2° *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4, publié ensuite en français, à Paris. 3° *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 3 parties en 2 vol. in-4, avec figures. Il a été traduit en espagnol, en anglais, et en dernier lieu en français, par M. Paul, Paris, 1771, 2 vol. in-4, ou 5 vol. in-8. Il y a un vol. de supplément imprimé en 1773. 4° *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siége de la cataracte est dans le crystallin: c'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils Elie-Frédéric, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençait à se distinguer par son savoir. On lui doit: 1° une *traduction* en latin, du traité en anglais de Dougles, *Sur le péritoine*. 2° *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général Heister qui se signala au service de la maison d'Autriche, et fut tué dans un combat contre les mécontens de Hongrie, au commencement du 18e siècle.

* HELD (Willehold), abbé de Roth en Souabe, de l'ordre de Prémontré, et en cette qualité prélat immédiat de l'empire, naquit à Erolzeim le 6 septembre 1724, y étudia avec succès la théologie

et le droit, et enseigna ensuite avec distinction ces deux sciences dans son ordre : il devint en 1760, abbé de Roth en Souabe; il mourut très regretté le 30 octobre 1789, laissant plusieurs ouvrages. 1° *Nemesis norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares præmontratenses*, Augsbourg, 1757, in-8. 2° *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano, germanico tam publico quam privato, feudali et criminali collecta*, lib. V. 1768-73. 3° *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du saint Empire*, Kempten, 1782-85, sans nom d'auteur. On doit aussi à ses soins l'impression d'un ouvrage plein de recherches, fruit des veilles de Benoît Stadelhofer, son prédécesseur, intitulé : *Historia imperialis et exempti collegii rothensis in Suevia ex monumentis domesticis et externis, potissimam partem ineditis, eruta*, Augsbourg, in-4.

HELDING (Michel), de la Souabe, surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Helding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons*, dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; un *Catéchisme*, etc. C'était un prélat savant et studieux, qui donnait à son cabinet le temps qu'il pouvait justement enlever à ses fonctions pastorales. (Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par un anonyme. On la trouve dans le tome 1 des *Observationes Hallenses*, sous ce titre : *Michaelis Sidonii episcosi Martisburgensis Vita.*)

HELE (Thomas d'), écuyer, mort le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Glocester d'une famille distinguée, servit pendant quelque temps dans les troupes anglaises, vint à Paris en 1770, et travailla avec succès pour la comédie italienne. On a de lui : *Le Jugement de Midas, les Evénemens imprévus, et l'Amant jaloux.*

HÉLÈNE (Sainte), mère de l'empereur Constantin, naquit vers l'an 247 au bourg de Drépane en Bythinie, dans une condition obscure d'où elle se tira par les charmes de son esprit et de sa figure; elle fut d'abord hôtellière. Constance Chlore alors garde prétorien l'épousa ; mais il la répudia, lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César (292). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dûs à la mère d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairait, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit, que pour le bien de l'Eglise, et pour le soulagement des misérables. Vers l'an 316, elle visita les lieux saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jéus-Christ avait souffert. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contens d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple de Vénus, et profané le lieu où s'est accompli le mystère de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitans de Jérusalem, et tous ceux dont elle espérait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle voulait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instrumens de son supplice. La pieuse impératrice fit aussitôt démolir et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin on trouva le saint sépulcre; il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur,

et le *titre* qui avait été attaché au haut de sa croix; mais on ne savait pas comment les distinguer, le titre étant séparé et ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, saint Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité; et s'étant ensuite adressé à Dieu par une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade qui, n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eût touché la troisième. Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomène, Théodoret et Rufin, qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avait été trouvée, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom *de la Sainte-Croix de Jérusalem*, et fit en même temps présent à cette église, du *titre* de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boite de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus* et *Judæorum* sont effacés. La planche a 9 pouces de long, mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que sainte Hélène trouva le bois sacré, la 21e année du règne de l'empereur Constantin, et dans la 13e du pontificat de saint Silvestre. Elle mourut entre les bras de Constantin, l'an 328, à 80 ans. L'amour qu'elle avait pour l'empereur son fils, ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes : elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HÉLÈNE (*Flavia Julia Helena*), fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusébie. Elle mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien *Auguste*, à la fin de l'année 360, et la 5e de son mariage.

* HELGAUD (HELGALDUS ou *Helgaudus*), moine français du 11e siècle, religieux de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, florissait l'an 1004. Il a composé un *Abrégé de la vie du roi Robert* qui a été imprimé pour la première fois en 1577 avec la *Vie de Louis IX par Guillaume de Nangis*, puis dans la *Collection de Pithou*, tome 1er, et dans *celle de Duchène* tome 4. Sans cette *Histoire* d'Helgaud qui est bien incomplète et bien obscure, nous n'aurions aucun document sur les révolutions qui changèrent l'ordre de succession au trône, à cette époque où la famille carlovingienne fut à plusieurs reprises éloignée du trône. On lui doit aussi l'*Histoire de la fondation de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire au 7e siècle.* Helgaud mourut le 28 ou le 29 août 1048.

HÉLI. *Voyez* JOACHIM.

HÉLI, grand-prêtre des Juifs, descendant d'Ithamar, 2e fils d'Aaron, fut le septième grand-sacrificateur et le successeur d'Achibol. Comme il avait trop de faiblesse pour ses enfans, Ophni et Phinées, qui dans les fonctions de juges s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, et dépouillaient le peuple, un prophète l'avertit au nom du Seigneur, que pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrificature sortirait de sa famille; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrième génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinées, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni et Phinées ayant été tués dans une bataille, et l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba de son siége et mourut l'an 1157 avant Jésus-Christ; (il était âgé de 98 ans, et avait été juge d'Israël pendant 40 années. Le prophète Samuel lui succéda dans toutes ses dignités.)

HÉLINAND. *Voyez* ELINAND.

HÉLIODORE, l'un des courtisans de Seleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple

de Jérusalem, l'an 276 avant J.-C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquaient le secours du Seigneur contre ce sacrilége, Héliodore voulut entrer dans le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand-prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes anges qui l'avaient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, évêque de Trica, bel-esprit d'Emèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils; il composa dans sa jeunesse le roman intitulé : *Ethiopiques* ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, Paris, 1619, in-8; nouvelle édition de Paris, 1804, 2 vol. in-8 (par M. Coray), et de Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8 (par Mitscherlich): cet ouvrage forme le 2 et le 3e de la *Collection des romans grecs*. C'est un livre où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, et où la perte du temps est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs (*voyez* Amyot). Héliodore avait publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Trica en Thessalie; et on a dit qu'il avait été déposé, parce qu'il n'avait voulu ni le supprimer, ni le désavouer; mais cela n'est pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si, devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore est en grec; il a été traduit dans presque toutes les langues, et en français par Amyot, par Montlyard et par M. Guenneville. (L'édition de la traduction d'Amyot par Paul-Louis Courrier est estimée; elle est dans la collection des romans grecs traduits en français, publiée par Merlin, Paris, 1822. On trouve de curieux détails sur les différentes éditions des traductions d'Héliodore, dans le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 7288.)

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, a laissé 2 *livres d'optique*. Erasme Bartolin les fit imprimer en grec et en latin, Paris, 1657, in-4.

HÉLIOGABALE ou Elagabale (Varus Antoninus), empereur romain, surnommé le *Sardanapale de Rome*, naquit à Antioche en 204, de Varius-Marcellus, ou selon d'autres, du commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sœmias. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. Mœsa son aïeule, et Sœmias sa mère, furent honorées du même titre. Héliogabale joignait à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnait des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avait de plus infâme dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens composaient la cour de ce scélérat imbécile, qu'on appelait empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochait ses débauches. Une des folies d'Héliogabale était de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfans de la première

distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'était un sacrilége parmi les *Romains*, il répondait à ceux qui le lui reprochaient : *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale*. Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il était femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais donnait des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardait comme les enfans regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisait à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisait asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversaient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissaient. Quelquefois il invitait à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Caprices, folies et » cruautés, dit un sage politique, qui se » reproduiront toujours sous le règne du » despotisme, quand le despote sera un » homme violent ou corrompu. » Ses soldats se soulevèrent : il voulut les apaiser; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrimes du camp : à l'instar de tous les tyrans, bas, lâches et poltrons, dès que leur sceptre de fer et de boue se brise entre les mains des peuples irrités. On le découvrit avec sa mère Sœmias, qui le tenait embrassé, et on leur trancha la tête en mars 222. Il n'avait que 18 ans, dont il en avait régné 3 ans, 9 mois et 4 jours; mais il était fameux en fait de crimes et d'extravagances, il en avait commis un si grand nombre, qu'on les prendrait pour le résultat de l'histoire d'un siècle. Sa *vie* a été écrite par Æl. Lampride, et par Antoine de Guevara : cette dernière a été traduite en français ou plutôt imitée par Allègre. On peut consulter aussi *Héliogabale* ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par P. Chaussard, Paris, 1802, in-8.

HELISENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François I les quatre premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avait traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*; ses *Epîtres et invectives*, Paris, 1560, in-16.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très grand pouvoir sur l'esprit de Néron son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grèce, l'an 67 de J. C., le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, et la puissance de faire mourir les sénateurs mêmes sans lui en écrire. « Tel est, dit un historien, le génie des » tyrans. Ne pouvant en personne tourmenter tous les individus ni toutes les » provinces d'un grand empire, ils déposent leur pouvoir entre des mains où » ils savent qu'il produira les mêmes » effets. » Helius exerça les dernières violences, secondé de Polyclète, autre affrachi, aussi digne que lui de servir Néron. Mais comme leurs cruautés tyranniques semblaient préparer un soulèvement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, et alla lui-même en Grèce pour hâter son retour. Hélius fut puni depuis par Galba.

* HELL (Maximilien), astronome de l'empereur et directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans la capitale de l'Autriche, le 14 avril 1792. Né à Schenitz en Hongrie le 15 mai 1720, il entra chez les jésuites, et fit en peu de temps des progrès étonnans dans les mathématiques, auxquelles son âme paisible et calme le rendait particulièrement propre. Dès l'an 1755, il fut nommé astronome de la cour, et, depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un recueil d'observations, faites avec soin et accompagnées de notes savantes, de sorte qu'à

sa mort, ce recueil allait à 35 volumes. En 1768, il fit un voyage en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil; il rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéressans sur la géographie, l'histoire, la politique, les mœurs et surtout sur l'astronomie. On a de lui 1° *Elementa arithmeticæ numericæ et litteralis*, Vienne, 1761. 2° *De satellite Veneris*, Vienne, 1765. On voit, dans cette dissertation, combien ce grand astronome était éloigné des visions et découvertes illusoires de plusieurs de ses collègues. 3° *De parallaxi solis*, 1772. 4° *Observatio transitus Veneris ante discum solis, die* 13 *junii* 1799. Il avait été appelé pour cette observation par le roi de Danemark, et s'était rendu à cet effet à Wardhus en Laponie. 5° Un recueil des *Observations* des Pères Hallerstein et Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4. Sa manière d'observer et de calculer n'était pas des plus promptes, mais elle était sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisait avec lui la même observation, le Père Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut surpris: mais ayant comparé les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien était défectueux. Il était en correspondance avec les plus célèbres astronomes de l'Europe, qui le consultaient et l'écoutaient, sans que jamais il se soit prévalu de cette confiance. Les grands hommes sont à la hauteur de leurs succès et de leur réputation; les petites âmes ne tiennent pas contre la splendeur, souvent factice et folâtre, qui les environne. Visité et admiré par les plus illustres voyageurs, il eut toujours cette simplicité que l'on conserve sans peine, quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre, et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation et d'instruction: il n'y vit pas, comme Lalande et d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace. Dans cette immense *cité du grand Roi* (1), il contemplait la merveille de l'ordre et de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable et plus frappant (2). Cette multitude de corps brillans était pour lui comme pour saint Jean-Chrysostôme, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son désintéressement fut tel qu'après la suppression de la société, il ne voulut recevoir aucun bénéfice, quelque utile et honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Thérèse: tout ce qu'il avait, passait de ses mains dans celles des pauvres, et à sa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi payer les frais occasionés par sa dernière maladie. On trouve une notice très détaillée sur ce savant astronome, dans le *Nécrologe* donné par Schlictegroll, année 1791, vol. 1.

HELLANICUS de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodote, l'an 494 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragmens, recueillis par M. F.G. Startz, Leipsick, 1787, in-8, sous le titre de *Hollanici Lesbii fragmenta*: (il en a paru en 1826 une 2e édition précédée d'une savante dissertation sur les savans personnages du nom d'Hellanicus, cités par les anciens, et suivie d'une autre dissertation de Canter sur la *manière d'épurer les auteurs grecs*.)

HELLOT (Jean), chimiste, né en 1685 à Paris, mort dans la même ville, en 1766, à 80 ans, se distingua dans la chimie. Il était de l'académie des Sciences de Paris, et de la société royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministère, du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; elle a été imprimée à Paris en 1750 et 1753, en 2 vol. in-4. On a

(1) Civitas Regis magni. *Ps.* 47.

(2) Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriose, in verbis Sancti stabunt ad judicium, et non deficient in vigiliis suis. *Eccli.* 43.

(3) Prædicatione perpetua sui loquuntur majestatem authoris, *Chrysost.* — *Voyez* les Observ. philos. n° 196.

encore de lui : 1° l'*Art de la teinture des laines et étoffes de laine*, 1750 et 1772, in-12. 2° Des *Dissertations* recueillies dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*. 3° Quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédens. Hellot avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, mais un livre de chimie qu'il trouva par hasard le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie et son caractère obligeant, lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER (Théodore), peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, et mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médicis le reçurent dans leur palais. Ses mœurs, sa religion et sa charité compatissante, relevaient beaucoup ses talens. Ce maître excellait à peindre en petit des sujets de caprice.

* HELME (Mistriss Elisabeth), anglaise, morte en 1816, a laissé divers ouvrages d'éducation, et quelques romans, qui ont eu du succès. Les principaux sont : 1° *Louise*, ou *la chaumière dans les marais*, 7e édition, 1801, trad. en français, 1787, 1 vol. in-12 et 2 vol. in-18. 2° *Promenades instructives dans Londres et les villages adjacens*, 1798, 2 vol. in-18, et 1800, 1 vol. in-12. 3° *Instruction maternelle*, ou *conversation de famille sur des sujets moraux et intéressans*, 1802, 2 vol. in-18, 3e édition, 1810, in-12. 4° *St.-Clair-des-îles*, ou *les exilés à l'île de Barra*, traduction écossaise, 1804, 4 vol., trad. en français par Mme de Montolieu, 1809, 4 vol. in-12. 5° *Histoire d'Angleterre*, racontée par un père à ses enfans. 6° *Histoire d'Ecosse*, 1806, 2 vol. in-12. 7° *Les temps modernes*, ou *le siècle où nous vivons*, 1815, 3 vol. in-12.

* HELMERS (Jean-Frédéric), poète hollandais, né à Amsterdam en 1767, se livra d'abord à l'étude des langues modernes et parvint à connaître parfaitement le français, l'anglais et l'allemand. L'admiration qu'il éprouvait pour les chefs-d'œuvre composés dans chacune de ces langues, lui fit naître le désir de les imiter, et, à l'âge de 19 ans il fit paraître deux *odes*, la *Nuit* et le *Poète*, pièces pleines de verve et d'images poétiques qui ravirent tous les suffrages. Plusieurs autres *poésies fugitives* furent en même temps accueillies avec distinction. Dans ces diverses productions de Helmers on remarquait une chaleur entraînante, d'heureuses inspirations et un stile élégant et soutenu. Toutefois elles n'étaient que le prélude d'ouvrages plus considérables que préparait la muse plus exercée de ce poète : en 1790, il publia un poème en 3 chants intitulé : *Socrate*, et en 1798 la tragédie de *Dinomaque*, ou *la délivrance d'Athènes*. Le premier de ses ouvrages accrut sa réputation, le second n'obtint qu'un médiocre succès, malgré plusieurs passages où de nobles sentimens sont exprimés en beaux vers. L'auteur s'aperçut lui-même des défauts de sa pièce qui n'est point restée au théâtre. Il commença ensuite à rédiger une feuille spécialement consacrée à la critique théâtrale dont ne s'occupaient point les autres journaux hollandais, et il lui donna pour titre : *Théâtre national d'Amsterdam* ; mais ses compatriotes, peu habitués alors à ce genre de littérature, ne lui donnèrent aucun encouragement, et il ne parut que 6 numéros de ce journal littéraire. Helmers composa dès lors quelques *poésies fugitives* qui ont été réunies dans un *recueil* publié en 1809 et 1810 sous le titre *Gedichten*, Amsterdam, 2 vol. in-8. Mais le plus beau titre de gloire de ce poète est *La Nation hollandaise*, poème en 6 chants, Amsterdam, 1812, in-8 : c'est le chef-d'œuvre de la poésie hollandaise. Après sa mort arrivée le 26 février 1813, on trouva dans son portefeuille plusieurs *pièces* de poésies fugitives qui ont été réunies et publiées à Harlem, en 2 vol. in-8, 1814-1815, et réimprimées à Amsterdam sous le titre de *Nalezing van Gedichten*, en 2 vol. in-8 : le premier volume de cette édition contient le portrait de Helmers, peint par J. Smies et gravé par van Senus.

HELMONT (Jean-Baptiste van), gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnerum curatione*, et dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étaient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses opinions, soumit tous ses écrits au jugement de l'église romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, et mourut après avoir reçu les derniers sacremens avec beaucoup de piété, le 30 décembre 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la réquisition de sa douairière, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles, le 24 octobre 1646. Van-Helmont n'était guère au dessus d'un empyrique, et donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnaît dans leurs idées communes, le *Mesmérisme* et le *Cagliostrocisme* de ces derniers temps. Son *remède universel* était une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. Il avait d'ailleurs la vanité d'un noble allemand, comme Paracelse. Croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Le célèbre Elzévir fut chargé de l'impression du recueil des *œuvres* de Van Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinæ, id est initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, 1652, in-4; Venise, 1651, in-fol. Cette même collection des *OEuvres* de Van Helmont a depuis été souvent réimprimée, sous le titre d'*Opera omnia*. Ces ouvrages ont été aussi traduits en hollandais, en français et en anglais, in-fol. : ils ont été réimprimés Leyde, 1667, et Francfort, 1707. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guère celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison; le manuscrit avait été abandonné à l'imprimeur sans avoir été revu : mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont : 1° *De magnetica vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8. 2° *Febrium doctrina inaudita*. 3° *Ortus medicinæ*. 4° *Supplementum de aquis spadanis*, Liége, 1624, in-8, etc. Henri de Heers, médecin des princes de Liége, Erneste et Ferdinand, réfuta ce traité par son *Deplementum supplementi de spadanis fontibus*, Liége, 1624, in-8. *Voyez* PARACELSE et GOCLENIUS.

HELMONT (François-Mercure van), fils du précédent, né à Vilvorde en 1618, s'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcourut diverses provinces. On le soupçonna d'avoir trouvé la *pierre philosophale*, parce qu'avec peu de revenus, il faisait beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : 1° *Alphabeti verè naturalis hebraïci delineatio*. 2° *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8. 3° *De attributis divinis*. 4° *De inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'était un esprit singulier et paradoxal. Il croyait à la métempsycose. (Le baron Helmont connaissait les procédés de presque tous les arts libéraux et de tous les métiers, même les plus opposés : il savait, par exemple, peindre et faire des souliers. Ayant tenu en Italie quelques propos indiscrets, il fut mis en prison pendant plusieurs mois, et passa ensuite en Allemagne.) Il fut pendant une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, et mourut peu de temps après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célèbre Leibnitz lui fit une épitaphe, qui, malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste et d'un visionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes:
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit
Elæusque, parat qui sua cuncta sibi.

— Il y a eu un baron de Van-Helmont, qui était un vrai illuminé, et qui finit par se faire quaker.

HÉLOISE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit et par ses amours, mourut le 17 mai 1164 (*voyez* son histoire dans l'art. ABAILARD). Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale cause de la célébrité d'Abailard, de celle surtout dont il jouit dans ce siècle, où ses amours sont à peu près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque » mérite qu'Abailard ait eu du côté de » l'esprit et du côté de la science, dit un » écrivain judicieux, on parlerait moins » de lui sans l'intrigue galante qu'il a » eue avec la belle et savante Héloïse. » La beauté singulière de cette fille, l'é» tendue de son génie, la connaissance » de l'hébreu, du grec et du latin, sa pé» nétration dans les secrets les plus su» blimes de l'Ecriture et de la théologie, » la haute noblesse des Montmorenci, » dont on prétend qu'elle tirait son ori» gine : tout cela donnait du relief à un » homme pour qui elle s'était déclarée... » J'avance même hardiment que les ou» vrages de l'écolière ont donné le prix » à ceux du maître. Qu'on en croie ce » qu'on voudra, je suis persuadé que si, » en réimprimant les ouvrages d'Abai» lard, on retranchait les lettres de cette » héroïne, le libraire pourrait bien se » trouver chargé du poids fâcheux de l'é» dition : car on ne peut nier que ce phi» losophe n'ait distillé sur ce qu'il a » écrit, tout ce que la métaphysique a » de plus subtil et de plus embarrassé. » On ne voit pas toujours ce qu'il veut » nous apprendre ; il fatigue, il ennuie ; » ses livres tourmentent un lecteur. » Nous avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'âme et d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1616, in-4, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8, et à Paris, en latin et en français, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, et par différens poètes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin. (Elles ont été aussi traduites en vers dans les langues espagnole et allemande.)

HELSHAM (Richard), professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

HELVÉTIUS ou mieux SCHWEITZER, dont Helvetius est la traduction latine (Jean Adrien), médecin hollandais, né vers 1661, était fils de Jean-Frédéric, médecin des Etats-généraux et du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, est mort l'an 1709. Adrien vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de ce petit monde, et pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil ou de l'*ipécacuanha*, qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvétius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, et après avoir éprouvé l'efficacité de son remède contre la dyssenterie, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de cette maladie s'adressaient à lui, et il les guérissait tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisait des effets si merveilleux : il déclara que c'était l'ipécacuanha, et reçut mille louis de gratification. Il devint ensuite inspecteur-général des hôpitaux de la Flandre française, et médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, 2 vol. in-8, 1724, dont il s'est fait plusieurs éditions. (Bien que l'ipécacuanha eût été apporté en France dès l'an 1672, il est reconnu que Helvétius est le premier qui en ait indiqué l'usage. Le spécifique d'Helvetius n'était que la combinaison de deux parties d'alun et d'une de sang-dragon ; il est connu dans la pharmacie sous la désignation d'alun teint de Mynsicht ou de pillules d'Helvétius.)

HELVÉTIUS (Jean Claude-Adrien), fils du précédent, conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur-général des hôpitaux militaires, naquit à Paris le 18 juillet 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville, et mourut le 17 juillet 1755, à 70 ans. Ce médecin était aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son âme, étaient peintes sur son visage. Il répandait, avec un plaisir égal, ses lumières et ses revenus. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque, que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Nous avons de lui : 1° *Idée générale de l'économie animale*, in-8, Paris, 1722, et en Angleterre, 1723, in-8. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très étendues sur le traitement de la petite vérole. 2° *Principia physico-medica, in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8; et plusieurs autres ouvrages estimés sur la médecine.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né à Paris en janvier 1715, était fils du précédent. Il fit ses études au collége de Louis le Grand, sous le célèbre Père Porée, qui, trouvant dans les compositions de ce jeune élève, plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, soigna particulièrement son éducation : mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits; il s'abandonna entièrement à ce système aussi absurde que désolant, et publia en 1758 son livre de l'*Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut en 1772. Il avait été fermier-général, et il remplit cette place avec dignité, honneur et désintéressement. Ses ouvrages sont : 1° *De l'Esprit*, 1758, in-4, et 3 vol. in-12. (Cet ouvrage est composé de quatre *Discours*, dont on peut réduire la substance à ces trois points principaux : 1° Que toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique, et que nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure; 2° que notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir, ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugemens, de nos actions et de nos affections; qu'il n'existe pas de liberté; et que les notions du juste et de l'injuste varient selon les coutumes; 3° que tous les hommes sont susceptibles, au même degré, des mêmes passions, que l'éducation seule développe plus ou moins. On peut voir par là tout le matérialisme et le poison de la doctrine d'Helvétius. Le désir de la réputation l'entraîna à faire un corps de doctrine des opinions qu'il avait recueillies dans les coteries philosophiques. Cet ouvrage, qu'il osa présenter à la cour et à la famille royale, excita d'abord l'indignation publique : le 10 août le conseil d'état en révoqua par un arrêt le privilége accordé le 12 mai, sur l'approbation du censeur Terrier. Effrayé de l'orage qui se préparait contre lui, Helvétius fit plusieurs rétractations qui furent jugées insuffisantes, et son ouvrage, condamné par M. de Beaumont, archevêque de Paris, par une lettre apostolique du pape Clément XIII, et par la faculté de théologie de Paris, fut brûlé par arrêt du parlement, le 10 février 1759. Helvétius a été réfuté par la Sorbonne qui, dans sa censure divisée en 4 parties, de l'âme, de la morale, de la religion, du gouvernement, rapporte sous chacun de ces titres tout ce que cet auteur a avancé de condamnable.) On y trouve quelques morceaux éloquens, mais en même temps tous les délires du matérialisme : il manque de méthode, et est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avait pas. Du reste cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la raison et la sagesse, la » supériorité de l'homme, viennent *uniquement de ce qu'il a des mains*, et

» non des pattes, tandis qu'il pouvait » dire, ce qui est bien plus vrai, que si » l'homme a des mains, c'est parce qu'un » être ingénieux et raisonnable devait » être pourvu d'instrumens propres à » exercer son industrie. » Une autre erreur d'Helvétius, et qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, opinion prise d'Epicure, et réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur romain (*Acad. Quæst.*, *l.* 2, *n*° 131, *de Amic. n*° 30-31, etc). 2° *Le Bonheur*, poème en six chants, in-8, 1772, avec des fragmens de quelques *épîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systèmes que saint Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvétius a choisi le plus mauvais. (Cet ouvrage posthume et non achevé n'offre que de faibles lueurs d'inspiration poétique. La fiction en est nulle, la marche traînante, les vers sans couleur; le poète y déclame contre tous les cultes, et place le bonheur dans la réunion de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous. Quelques mois avant sa mort, il retoucha ce poème abandonné depuis 25 ans. St.-Lambert le corrigea et le fit paraître.) 3° *De l'Homme*, 2 vol. in-8 : ouvrage posthume et publié par le prince Galitzin. Il est non moins révoltant que le livre de l'*Esprit*, dont il est le commentaire indigeste, divisé en 10 sections. L'auteur était maître d'hôtel de la reine, et il avait été, comme nous l'avons dit, fermier-général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvétius avait des mœurs douces, et son caractère, porté à la bienfaisance et à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisait profession non-seulement d'être sincèrement attaché au christianisme, mais il en pratiquait les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivait le 13 novembre 1775 une personne très digne de foi, et qui était à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été temoin de la perversion du pauvre Helvétius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V...., qui de pieux qu'était M. Helvétius au point d'inquiéter sa famille, quoique les plus gens de bien, en fit un athée en un an de temps. Ce fut la métromanie qui le gagna, qui occasiona cette funeste connaissance. J'en gémis tous les jours depuis sa mort, et j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il serait à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce* 13 *novembre* 1775, *de S. P.* L'original de cette lettre était entre les mains de l'homme respectable auquel elle a été écrite. (Cependant Grimm dans la deuxième partie de sa *Correspondance* nous apprend que l'amour de la réputation surprit Helvétius au milieu de sa *vie voluptueuse*, et il redit l'opinion de cet écrivain sur les femmes qu'il jugeait d'après celles qu'il avait vues. Un philosophe (le marquis d'Argens), qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvétius et de celle de Moïse, le parallèle suivant. « Elle n'est point, dit-il, cette » philosophie (celle de Moïse) aride et » sèche, dont la subtilité s'évapore en » raisonnemens, et dont les forces s'é» puisent en recherches inutiles au bon» heur des hommes; cette philosophie » désastreuse qui, la hache à la main, le » bandeau sur les yeux, abat, renverse, » détruit tout et n'élève rien; qui, dans » son délire impie, fait son dieu de la » matière, ne distingue l'homme d'avec » la brute que par les doigts, et pour » le perfectionner, le renvoie disputer » aux animaux le gland dans les forêts. » Pour compléter cet article, nous ajouterons le jugement de l'auteur des *Trois siècles de la littérature française*. « S'il » nous est permis, dit ce critique, de » faire quelques réflexions sur le carac» tère d'Helvétius, nous serons autorisés » à dire que l'amour de la célébrité et » trop de penchant à se laisser séduire » par des insinuations artificieuses, ont » été la vraie cause de l'abus qu'il a fait » de ses talens, propres d'ailleurs à le » faire estimer. La candeur, la bienfai» sance, et les autres vertus de son âme, » faisaient pardonner, par ceux dont il

» était connu, les illusions de sa philo- » sophie. Nous pouvons assurer, d'après » nos propres observations, qu'elle était » dans lui une espèce de manie invo- » lontaire, fruit de ses premières liai- » sons, plutôt qu'une morgue arrogante » et systématique. Aussi M. Helvétius n'a- » dopta-t-il jamais les intrigues et les pro- » cédés de la cabale qui avait su se l'at- » tacher, d'abord par adresse, et le con- » server ensuite par la juste crainte qu'il » avait d'en devenir la victime. Il con- » naissait trop bien le *stylum philoso-* » *phicum*, pour ne pas s'attendre à se » voir accablé de sarcasmes, pour peu » qu'il eût paru se détacher de l'éten- » dard sous lequel on le retenait captif. » Il se contentait de gémir dans le sein » de l'amitié, de l'extravagance et des » excès de tant de maniaques, qui se fai- » saient gloire de l'avoir pour confrère. » On ne peut donc que le plaindre d'a- » voir eu le courage de paraître philoso- » phe avec tant de risques, et la fai- » blesse de n'oser cesser de l'être, avec » tant de moyens d'assurer sa gloire par » d'autres bons ouvrages qu'il était ca- » pable de donner. » La Harpe juge de même Helvétius. « C'était, dit-il, un » homme de mœurs douces, d'une so- » ciété aimable et d'un caractère bien- » faisant; il semblait faire une sorte de » contraste avec son livre (de l'Esprit); » et ce contraste, dont tout le monde » fut frappé, fait demander ce qui a pu » engager un honnête homme, un homme » d'esprit et de talent, à débiter avec » tant de confiance une foule de para- » doxes, où le faux des raisonnemens est » aussi facile à démontrer que l'odieux des » conséquences. Il est impossible d'en as- » signer d'autre cause que l'ambition de » la célébrité. » Voyez La Harpe, dans sa *Philosophie du* 18[e] *siècle*, il y réfute plusieurs des paradoxes d'Helvétius. Avant lui, d'autres écrivains l'avaient vivement attaqué, entre autres, Gauchet et l'abbé de Lignac. Grimm et Voltaire lui-même faisaient peu de cas des productions de ce philosophe, dont ils parlent dans leur correspondance comme d'un *fatras ennuyeux*. Il est encore plus maltraité dans les œuvres posthumes du roi de Prusse, tome 2. Ce prince dit, à l'occasion du livre de *l'Homme et de son éducation*, « J'ai lu Helvétius, et j'ai été » fâché, pour l'amour de lui, qu'on l'ait » imprimé; il n'y a que des paradoxes » dans son livre, des folies complètes.... » Bayle l'aurait envoyé à l'école pour » étudier les rudimens de la logique, et » cela s'appelle des philosophes? Oui! à » la manière de ceux que Lucien a per- » sifflés : notre pauvre siècle est d'une » stérilité affreuse en grands hommes » comme en bons ouvrages. Du siècle de » Louis XIV, qui fait honneur à l'esprit » humain, il ne nous reste que la lie, » et dans peu il n'y aura rien du tout. » Les *œuvres* d'Helvétius ont été souvent réimprimées, Liége, 1774, 4 vol. in-8. Londres, 1777 (il y a dans cette édition le morceau sur *le Progrès de la raison*, qui ne lui appartient pas), 4 vol. in-4; Paris, Didot, 1795, 14 vol. in-18 (par l'abbé Lefebvre de La Roche), 3 vol. in-8. Paris, 1818, et 1827, 2 vol. in-8. Le marquis de Chastellux a publié l'*Eloge de M. Helvétius*, in-8 de 28 pages, sans date, sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu. M. Lemontey a inséré dans la *Revue encyclopédique* une *notice* sur Helvétius, tom 19, pag. 283.

* HELVÉTIUS (Madame), femme du fermier-général de ce nom, était fille du comte de Ligneville, alliée à la maison de Lorraine et nièce de M[me] de Graffigny, auteur des *Lettres d'une Péruvienne*. Née en 1759 au château de Ligneville, en Lorraine, elle devint l'épouse d'Helvétius auquel elle survécut. Comblée de toutes les faveurs de la fortune, elle mit son bonheur à prodiguer ses soins aux pauvres malades. Accompagnée d'un médecin et d'une sœur de la Charité, elle visitait les chaumières et y répandait d'abondans secours. Après la mort de son mari, elle se retira à Auteuil, qui devint bientôt le rendez-vous de toutes les célébrités de l'époque. Un jour qu'elle se promenait avec Buonaparte, alors premier consul, prévoyant sans doute les projets ambitieux du futur empereur, elle lui dit: *vous ne voyez pas combien on peut trou-*

ver de bonheur dans trois arpens de terre. A ces mots Buonaparte sourit : sa conduite prouva qu'il n'avait point été persuadé. Il eût été difficile que les derniers momens de Mme Helvétius fussent autres que ceux des philosophes qu'elle fréquentait : aussi fut-elle enterrée, d'après ses désirs, sans pompe et dans son jardin. (Lorsque la religion n'anime point la charité, ce n'est le plus souvent qu'une vaine ostentation : ce n'est point le cœur qui donne, c'est un système que l'on suit. M. Roussel a publié une *Notice sur la veuve d'Helvétius*, Paris, 1800, in-8.)

HELVICUS (Christophe), écrivain allemand, né à Sprindlingen en 1581, mort à la fleur de son âge en 1617, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont : 1° *Théâtre historique et chronologique*, in-fol., Francfort, 1666. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs et compilateurs. 2° *Synopsis historiæ universalis ad annum* 1612, in-4, 1637. (On trouve une liste exacte de ses ouvrages, dans le *Theatrum* du Père Freher.)

HELVIDIUS PRISCUS, philosophe stoïcien, causa des troubles à Rome sous l'empire de Vespasien, et fut banni avec ses complices. *Voyez* VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivait la virginité de Marie, et soutenait, qu'après la naissance de J.-C., la Sainte Vierge avait eu des enfans de saint Joseph. C'était un enthousiaste. Il vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme l'a réfuté.

HELYOT (Pierre), religieux Picpus, connu sous le nom de Père Hippolyte, né à Paris en 1630, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidèles de leurs habillemens, 1714-19, en 8 vol. in-4. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avaient précédé. Son stile, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimait le cinquième volume de cette histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, le 5 janvier 1716, à 56 ans, après avoir occupé différens emplois dans son ordre. (Les 3 derniers vol. sont du Père Maximilien Bullot, l'un des confrères du Père Helyot. Une nouvelle édit. de l'ouvrage entier a été faite en 1829, et une suite sous les auspices d'une réunion d'ecclésiastiques ou plutôt du chevalier de Roujoux.) Il en a paru une espèce d'*Abrégé*, à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8, pour les religieux, et autant pour les militaires. Cet abrégé est fort inexact, et n'est recherché que pour les figures. Le Père Helyot était aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, 1705, in-12.

HEMELAERS ou HÉMÉLARD (Jean), antiquaire, né à La Haie vers l'an 1580, de parens calvinistes, rentra dans le sein de l'église catholique dans un âge peu avancé. Ses études finies, il se rendit à Rome, où après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Anvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante et sincère, et rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Numismata imperatorum Romanorum a Julio Cæsare ad Heraclium, e Musæo Arschotano, brevi et historico commentario explicata*, Anvers, 1615 et 1624, in-4, 1654, in-fol.; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4, (*voyez* HAVERCAM). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des *poésies* et des *harangues*.

HEMERÉ (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, né à St.-Quentin, dans le 16e siècle, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : 1° *De Academia parisiensi, qualis primo fuit in insula et Episcoporum scholis*, 1637, in-4. 2° *De*

scholis publicis, 1633, in-8. 3° *Augusta Veromanduorum*, Paris, 1643, in-4. Il mourut à Saint-Quentin, dont il était chanoine, l'an 1650, âgé d'environ 70 ans.

* HEMERT (Paul van), l'un des philosophes les plus connus et des meilleurs écrivains de la Hollande, naquit à Amsterdam en 1756, commença ses études dans cette ville, et les acheva dans les universités de Leyde et d'Utrecht. Après avoir reçu dans cette dernière ville le grade de docteur en théologie, il remplit à Baarn les fonctions de prédicateur protestant, et fut appelé 4 ans après à Wick-By-Duurstede, où il fut accusé d'hétérodoxie par quelques confrères. Ayant refusé de se soumettre au jugement du consistoire, il écrivit trois *lettres* à Gisbert Bonnet, professeur de théologie à Utrecht, pour justifier sa doctrine qui consistait à prendre toujours en matière religieuse, la raison comme juge de toutes les questions que l'on peut avoir à résoudre. Bonnet répondit aux deux premières et laissa la troisième sans réponse : le public se prononça pour Hemert qui alla s'établir à Amsterdam, et renonça à toutes fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement à la culture des lettres et des sciences. La société Teyler à Harlem ayant proposé un prix sur une question philosophique qui avait pour objet de démontrer : *que tout homme doué de jugement n'est pas seulement autorisé, mais encore obligé de juger par lui-même en matière de religion*, il remporta le prix : son *mémoire* fut lu avec avidité en Hollande et traduit aussitôt en allemand. Deux autres prix qu'il remporta peu de temps après, sur des questions du même genre, ajoutèrent encore à la réputation qu'il avait acquise comme écrivain et comme philosophe. En 1797, il publia sous le nom de *Paulus Samosatenus* (Paul de Samosate) une brochure, *sur les opinions des premiers chrétiens et Pères de l'Église, relativement à la personne du Christ*. En 1790 il refusa la chaire de professeur de philosophie qu'avait occupée le célèbre Wittembach. Tout entier à ses études favorites, il se proposa de faire connaître les opinions du système de Kant, et publia dans ce but en 1795 ses *Elémens de la philosophie de Kant*, 3 vol. in-8. Cette doctrine ayant été attaquée en Hollande comme en Allemagne, il chercha à la justifier et fit paraître en 1799 et années suivantes son *Magasin critique*, 6 vol. in-8, que le professeur Wittembach réfuta dans sa *Bibliotheca critica*. Hemert lui répondit à son tour par une brochure latine intitulée : *Pauli Van Hemert epistola ad Danielem Wittembachium*, dans lequel il rend justice au talent et aux connaissances de son adversaire, mais où il l'accuse de n'avoir pas compris la doctrine du philosophe allemand. Wittembach, dont l'ouvrage avait été accueilli même par les partisans de Kant répondit ; mais cette nouvelle réponse qu'il intitula *Philomathia*, fut écrite sans retenue ni ménagement. Cette querelle entre ces philosophes distingués se termina par une réplique de Hemert qui parut en 1810 sous le titre de *Trias epistolarum*. Elle ne fut point entièrement finie pour Hémert ; car M. Mahne, ancien élève de son antagoniste et alors professeur à l'université de Gand, prit la plume et publia en 1813 un ouvrage intitulé : *Epistolæ sodalium socraticorum philomathiæ*, auquel Hémert ne répondit que par une *satire* en forme de dialogue qui ôta à son jeune adversaire le dessein de continuer le combat. Cette pièce dont on admira la correcte et élégante latinité, avait pour titre *Strenna Pauli Van Hemert ad Danielem Wittembachium, missa ipsis kalendis januariis* 1814. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Hémert publia un discours hollandais sur *le sublime*, et en 1807, 11 volumes de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* sous ce titre : *Lectuur by het ontby en de the-tafel*. Ce dernier ouvrage est devenu classique en Hollande. Nommé professeur de philosophie à La Haie, il y développa les principes de la doctrine de Kant. Les soins des malheureux et les travaux de secrétaire de la commission permanente de la société de bienfaisance établie dans cette ville, occupèrent ses dernières années. Il mourut dans cette ville le 10 février 1825. Il

était membre de l'Institut des Pays-Bas.

* HEMEY D'AUBERIVE (Nicolas-Philibert), ecclésiastique, docteur de Sorbonne, né à Châlons-sur-Marne, en 1739, mort à Paris le 10 octobre 1815, avait fait ses études chez les jésuites de sa ville natale, et ses efforts, poussés souvent jusqu'à l'excès, avaient été récompensés par les succès les plus brillans. Ce fut de la même manière qu'il fit son cours de théologie chez les Robertins à Paris. Nommé bientôt grand-vicaire de M. Noé, évêque de Lescar, il s'attacha ensuite à M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Ce prélat avait en lui la plus grande confiance; non-seulement il le nomma son vicaire-général, chanoine, premier archidiacre; il se reposait même sur lui du soin de la direction de son diocèse; il l'employait aussi dans l'administration des Etats de Bourgogne dont il était président-né. L'abbé Hémey s'acquitta de toutes ses fonctions de la manière la plus distinguée, et malgré le grand nombre et souvent la difficulté des affaires, il trouvait encore le temps de travailler sur d'autres matières, et ne resta nullement étranger aux progrès des sciences et de la critique historique. En 1767, M. de Marbeuf fut chargé de la feuille des bénéfices: l'abbé Hémey le suivit à Paris, mais toutes les années il venait faire un long séjour à Autun, et presque toute l'administration de ce diocèse était confiée à ses lumières et à sa sagesse. En 1780 l'abbaye d'Ebreuil lui fut donnée pour récompenser son zèle. Le roi le nomma en 1784 à l'évêché de Digne; mais il refusa le périlleux honneur de l'épiscopat, et aima mieux travailler sous les auspices de son protecteur, que de prendre la responsabilité d'une charge dont cependant il était digne. M. de Marbeuf ayant été promu à l'archevêché de Lyon en 1788, ce fut encore l'abbé Hémey que ce prélat envoya dans son diocèse, pour y rétablir l'ordre que le jansénisme y avait compromis, et il parvint autant qu'il était en lui à ce but en éloignant les plus ardens, et faisant signer le formulaire aux ecclésiastiques qui ne s'étaient point prononcés, et enfin en faisant cesser l'enseignement de la théologie du Père Valla. Actif et courageux, l'abbé Hémey lutta pendant les premiers temps contre les progrès de la révolution: obligé de s'enfuir, il se retira dans son abbaye d'Ebreuil, où il n'était connu que par ses bienfaits, et où par conséquent la reconnaissance devait lui servir de rempart contre les attaques des ennemis de la religion. Il fut encore contraint de se retirer, et même de se cacher chez un ami qu'il avait dans la Bresse. La crainte qu'il avait de le compromettre l'engagea à passer à Genève afin de rejoindre M. de Marbeuf; mais il ne put exécuter son projet et revint à Paris. Il y vécut pendant tout le temps de la terreur, visitant les bibliothèques publiques, et consacrant tout son temps à l'étude et à la prière. Lorsqu'il avait quitté l'abbaye d'Ebreuil, il avait confié ses effets et ses papiers à une famille dont la fidélité lui paraissait être sûre; non seulement il perdit tout son mobilier, mais il eut encore à déplorer la perte d'une malle qui contenait le résultat de toutes ses recherches, et le fruit de 30 années de travail. C'est dans le but de réparer ce malheur qu'il étudia avec tant d'activité, cherchant d'ailleurs dans ses occupations littéraires quelques distractions aux malheurs de la religion et de son pays. Il se lia d'amitié avec l'abbé Emery qui l'aida dans la publication du *Christianisme de Bâcon*, *des pensées de Leibnitz* et des *Pensées de Descartes*. A l'époque où le concordat fut promulgué, Buonaparte qu'il avait conduit lui-même à l'école de Brienne, et qu'il avait vu chez M. de Marbeuf, lui offrit les évêchés de Digne et d'Agen: l'abbé Hémey refusa non seulement tous les honneurs qu'on lui offrait, mais encore la pension que le gouvernement accordait à tous les ecclésiastiques. Dès-lors il continua de vivre dans la retraite, se livrant toujours à ses recherches laborieuses. On lui doit: 1° une édition de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, ouvrage composé par Hay, vicaire apostolique en Ecosse, traduit en français par M. Nagot de Saint-Sulpice, auquel il a ajouté des *observations et additions* sur différens sujets; 2° une édi-

tion des *OEuvres de Bossuet*, Lebel, à Versailles; il n'a publié que les 4 premiers volumes, et a laissé quelques *notes* pour les autres. 3° *Anecdotes sur les décapités*, 1793, in-8. Il a laissé en manuscrit des *Recherches sur la magie*, et une *Histoire de l'art de la verrerie chez les anciens*, dont il n'y a qu'une partie de terminée. Il a aussi fourni plusieurs articles à l'*Ami de la religion et du roi*, qui a publié sur lui une *notice* assez étendue, d'où nous avons emprunté ces détails, tome 5, p. 308, et tome 6, p. 49. On trouve aussi sur l'abbé Hémey une notice fort intéressante dans le *Mémorial religieux, politique et littéraire*, 1816, n° du 19 octobre. Ses manuscrits se trouvent dans la bibliothèque du cabinet du roi.

* HEMMELINEK (Jean), peintre flamand, né à Damme près de Bruges, en 1450, se livra de bonne heure et avec passion à la peinture, et devint l'un des premiers chefs de l'école flamande. Parmi les tableaux qu'il a laissés on remarque la *Nativité de Jésus-Christ*, composée pour l'hôpital St.-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *Châsse de Ste.-Ursule*, et *saint Christophe portant l'enfant Jésus*.

HEMMERLINUS (*Félix*), appelé aussi *Malleolus*, chanoine et chantre de Zurich en 1428, dont il existe des *Opuscules* en deux parties, très rares; l'une et l'autre in-folio, sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques. La première est plus rare que la deuxième. Dans celle-là on trouve : *Dialogus de nobilitate et rusticitate*, etc. Dans l'autre : *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos et Beghinos, monachos*, etc., pleins de plaisanteries sans finesse et sans goût, comme sans logique et sans raison. L'auteur de l'*Ami des hommes* a très bien prouvé que les moines mendians étaient une grande décharge et aisance pour la société; et qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissaient et enrichissaient le champ abandonné à leurs concitoyens. Hemmerlinus était un esprit inquiet et tracassier, tant en matière de religion qu'en matière civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état; il avait tout l'esprit des nouvelles sectes, et doit être regardé comme un avant-coureur de Luther et de Calvin, comme un disciple de Wiclef et de Hus. Il mourut en 1456.

HEMMINGA. *Voyez* SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINCIUS (Nicolas) naquit en 1513, dans l'île de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchton, dont il acquit l'esprit et l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgrâces de la part des luthériens, qui lui reprochaient son penchant pour le calvinisme. Il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on a fait cas chez les calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMRICOURT (Jacques de), gentilhomme liégeois, chevalier de S. Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), né en 1333, mort le 18 décembre 1403, à l'âge de 70 ans, a donné *Le Miroir des nobles de Hasbaye*, avec fig., Bruxelles, 1673, in-fol.; on en a fait une nouvelle édition, Liége, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure et barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise et de probité, devenus bien rares dans des siècles plus policés et plus élégans. Il a laissé un autre ouvrage qui a pour titre : *Abrégé des guerres d'Awans et de Warour*. On trouve une *Notice* sur cet auteur dans l'*Esprit des Journaux*, 1786. Cet écrivain n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la manière dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

* HEMSTERHUYS (Tibère), savant philologue et helléniste, né à Groningue en 1685, mort le 1er avril 1766 à Amsterdam, fit des études brillantes, entra

à l'âge de 14 ans à l'université de sa ville natale, et fut l'un des élèves les plus distingués de Jean Bernouilli. Ses travaux s'étaient portés particulièrement sur la littérature, les langues savantes et les mathématiques. Ses succès avaient été si grands que l'athénée d'Amsterdam lui offrit à l'âge de 20 ans la chaire de mathématiques et de philosophie. Juste-Lipse avait dit que *la connaissance du grec faisait honneur à un savant, mais ne lui était pas nécessaire* : tandis que les littérateurs hollandais semblaient avoir pris cette maxime pour guide de leur conduite, Hemsterhuys suivit une route opposée ; il se livra avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue grecque, et son exemple produisit une heureuse révolution parmi les savans du nord de l'Europe. Il introduisit aussi dans l'étude du grec une méthode nouvelle qui fut adoptée dans toutes les écoles de son pays, mais qui fut froidement accueillie en France, et vivement critiquée en Allemagne : cette méthode consiste dans l'application de certains principes d'analogie, qui, depuis cette époque ont souvent servi de guide à ceux qui étudient les langues anciennes. Ce savant a laissé : 1° la *Continuation du Pollux de Léderlin* : 2° *Un choix de dialogues de Lucien*, 1708 ; 3° *Une édition de Lucien avec des commentaires*, terminée par Retz et Gesner, 1720-1737 ; le *Plutus d'Aristophane avec des notes*, 1744 ; 5° *Harangues latines*, 1784 ; 6° des *Notes sur Xénophon d'Ephèse*, imprimées d'abord dans les observations mêlées d'Amsterdam, et réimprimées par extrait dans l'édition que le baron de Locelle a donnée de ce romancier ; 7° la *Traduction latine des Oiseaux d'Aristophane*, dans l'édition de Kester. Son éloge a été écrit en latin par le savant Runhnkenius.

* HEMSTERHUYS (François), fils du précédent, né à Groningue, au commencement du 18e siècle, se consacra aux sciences philosophiques et s'acquit une brillante réputation par les différens ouvrages qu'il a publiés en allemand, et qui ont été traduits en français en 1773, sous le titre *OEuvres philosophiques d'Hemsterhuys* : elles ont eu une seconde édition en 1808, 2 volumes in-8. Elle contient : *Lettre sur la sculpture*, Amsterdam, 1669, in-4 ; *Lettres sur les désirs*, 1770 ; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773 ; *Sophyle* ou *la Philosophie*, dialogue. 1786 ; *Aristée* ou *la Divinité*, dialogue, 1779 ; *Alexis* ou *de l'Age d'or*, idem, Riga, 1787 ; *Simon* ou *les facultés de l'âme*, Riga, 1787. Dans les différens écrits de ce philosophe, on remarque une grande force d'imagination, beaucoup de zèle pour le christianisme, et une haine profonde pour les athées et les matérialistes. La science ne détourna point entièrement Hemsterhuys des intérêts de sa fortune. Il était parvenu à la place de commis de la secrétairerie d'état du conseil des provinces unies des Pays-Bas, et il la conserva jusqu'à sa mort arrivée à La Haie en 1790.

HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque, né à Valladolid en 1611, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704 ; il fut recteur de l'université de Salamanque. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-fol. en latin ; les 2 premiers traitent du *Ciel empyrée* ; le 3e, de *l'Eucharistie* ; les trois suivans, du *Sacrifice de la messe* ; les 7e, 8e et 9e de la *Science moyenne* ; et les deux derniers, des *antiquités de la Biscaye*, sous le titre : *Biscaïa illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite, qui était savant, et compilait avec choix.

HENAULT (Charles Jean-François), historien, membre de l'académie française et de celle des Inscriptions, président honoraire aux enquêtes et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris, le 8 février 1685, mourut dans cette ville, le 24 novembre 1770. Il était fils d'un fermier-général, et avait été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française, en 1707, par son poème, intitulé : *L'homme inutile*. (Henault connut Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut

lié avec Voltaire, eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi.) On a de lui 1° *le nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1744, 1746, 1749; la meilleure édition est de 1768, 2 vol. in-4, et en 2 et 3 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défauts : des préjugés nationaux et d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration et à la justesse des réflexions; mais il est si supérieur à la manière dont on écrit aujourd'hui l'histoire que l'on aurait grand tort de le juger sévèrement. L'abbé Fantin-Desodoarts en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle. « C'est un abbé, vicaire-» général, dit un critique, qui a entrepris » de faire, de cette continuation, un pe-» tit dépôt de la philosophie moderne, » qui insulte le siècle de Louis XIV, » pour n'avoir pas produit un *Diction-» naire tel que celui de l'Encyclopédie*, » qui trouve les mœurs actuelles beau-» coup plus pures et plus saintes que » tout ce que l'on a jamais vu, et qui en-» fin s'est livré à des bavardages si faux » et si ridicules que les philosophistes mê-» mes n'ont pu s'empêcher de regarder » son ouvrage comme le fruit du délire : » mais rien ne doit étonner dans un siècle, » où la continuation des livres estimés est » un des moyens favoris de répandre » l'erreur, et surtout de corrompre l'his-» toire. On a fait à des ouvrages célèbres » une suite qu'on fait envisager comme » un appendice nécessaire, et l'on ente » ainsi sur un arbre sain une branche pa-» rasite et venimeuse. » M. Walkenaer a aussi donné une édition de l'histoire de France d'Hénault. On a avancé à tort que cet ouvrage était de Boudot : cet abbé avait été seulement chargé de faire à la bibliothèque royale les recherches nécessaires. 2° *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759, 1765, 2 vol. in-8. 3° *Histoire critique de l'Etablissement des Français dans les Gaules*, ouvrage inédit, imprimé en 1801, par les soins d'Ant. Serieys qui a aussi publié ses *OEuvres inédites*, avec une notice sur sa *vie* et ses *ouvrages*, Paris, 1806, in-8; 4° *François II*, tragédie historique en prose; c'est un tableau de ce temps orageux. 5° *Le réveil d'Epiménide*, comédie; elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces, 1760, 2 vol. in-12. 6° *Les Chimères*, divertissement d'un acte, représenté en société. Le président Hénault est connu encore par quelques *poésies fugitives*, qui sont remplies de grâces. On peut en juger par le quatrain que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet : « Devinez la main qui » vous souhaite ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse les vers suivans :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

(On trouve une *Notice* sur la vie et les ouvrages du président Hénault à la tête du recueil de ses œuvres inédites. Voltaire faisait beaucoup d'éloges de ses ouvrages. Le président lui écrivit, à l'âge de 80 ans, une lettre fort touchante, afin de le faire revenir de ses erreurs sur la religion; et de son côté, Voltaire avait plusieurs fois essayé d'attirer le président dans son parti; mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leur but.)

HÉNAUT ou HESNAULT (Jean), fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connaître du surintendant Foucquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poète lança contre celui-ci un sonnet, qui, quoique dur, offre de très bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion (*voyez* son article). Hénaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son sonnet; mais la satire se répandait trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Hénaut est non seulement connu comme poète, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla

exprès en Hollande pour voir Spinosa, et que celui-ci le méprisa : mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Hénaut était un homme de plaisir, qui cherchait à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passait de l'irréligion à la dévotion ; mais cette dévotion, née subitement, se dissipait de même. Il mourut dans des dispositions très chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment : 1° plusieurs *sonnets*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Avorton*, qui fit beaucoup de bruit dans son temps, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, et qu'enfin il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. 2° Des *Lettres* en vers et en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté. 3° Une *Imitation* en vers des actes 2ᵉ et 4ᵉ de la *Troade* de Sénèque. Il avait quelque talent pour ce genre de travail. 4° On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du *poème de Lucrèce*, qu'on trouve dans le *Fureteriana*, et ailleurs. Il avait poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Hénaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, surtout si la suite répondait au commencement. « Hénaut, dit La Monnaye, était » l'un des hommes de son temps qui » tournait le mieux un vers. Despréaux, » si délicat là-dessus, ne le niait pas ; » et quand on lui demandait pourquoi » dans le troisième chant de son lutrin, » et dans sa neuvième satire, il en avait » parlé avec mépris, il répondait qu'au » lieu de Hénault, il avait mis Boursault, » ensuite Perrault, mais que, s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur avait » substitué Hénault, qui, étant mort en » 1682, était hors d'état de former aucune » plainte. » Cette réflexion de La Monnaie devrait, pour la gloire de Boileau, se trouver en note dans les œuvres de ce poète.

HENICHIUS (Jean), professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, et mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des luthériens avec les calvinistes ; mais ses efforts pour cette réunion ne lui attirèrent de la part des deux partis, que des injures et de mauvais procédés. Le projet dans le fond était déraisonnable. Comment réunir deux sectes, qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre doctrine? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader, après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi et de la morale des chrétiens ? On a de Hénichius divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4 et in-8, estimables pour la modération qu'ils respirent : persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuie que faiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont : 1° *Compendium sacræ theologiæ*, in-8. 2° *De veritate religionis christianæ*, in-12. 3° *Institutiones theologicæ*, in-4. 4° *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4.

* HENKE (Henri-Philippe-Conrad), fameux théologien protestant, le 3 août 1752 à Hehlen, dans le duché de Brunswick, était fils de l'aumônier de la garnison d'Helmstadt. Ayant perdu son père à l'âge de dix ans, il fut élevé à l'université de sa ville natale. Après avoir enseigné quelques années la théologie, il fut nommé abbé du couvent de Konigslutter, et fait vice-président du consistoire de Helmstadt. Le professeur Schirach l'avait associé à la rédaction de son journal latin, mais Henke y coopéra peu. Il laissa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : 1° une *Histoire de l'Eglise*, 5 vol. in-8, plusieurs fois réimprimée, dont il avait fait un abrégé qu'il a laissé incomplet, et qui a été terminé et publié par J.-S. Vater, en 1810, in-8. 2° *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstadt, 1793, in-8. Dans la préface de cet ouvrage, il s'éleva contre ce qu'il appelle la *christolâtrie* ou l'adoration superstitieuse de J.-C., et contre la *bibliolâtrie*, ou le respect exagéré pour les livres saints; comme si on pouvait avoir trop de vénération à l'égard d'un livre qu'on reconnait pour divin, et où l'on puise les règles de la foi. Il paraît aussi

qu'il écarte de la théologie chrétienne tout ce qui ne tient pas à la religion rationnelle, établissant ainsi la raison pour guide de la foi. Henke avait aussi travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que : *Le Musée pour la science et la religion ; L'Exégèse et l'Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1793-1801 ; les *Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-1799; *Annales de la religion*, 1800-1802 ; *Eusebia*, Helmstadt, 1796-1800. Il mourut le 2 mai 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris en qualité de député des états de Brunswick. On trouve sa *Vie*, qu'il a écrite lui-même, dans le *Magasin* pour les ministres de l'Evangile, par J.-R.-G. Beyer, tome 10, pag. 106-112. Henke possédait les langues anciennes, et avait un grand esprit de critique.

* HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freyberg en Saxe, devint conseiller des mines du roi Auguste II. La manufacture de porcelaine de Meissen doit aux procédés chimiques qu'il y introduisit la grande réputation dont elle jouit. La riche collection de fossiles et de minéraux qu'il avait réunis, a été transportée à St.-Pétersbourg. Ce savant distingué est mort le 26 janvier 1744, laissant plusieurs ouvrages qui se font remarquer par un grand esprit d'observation. 1° *Flora saturnizans* ou *l'affinité du règne végétal et du règne minéral avec un appendix sur le kali géniculatum*, et une couleur qu'on en prépare et qui ressemble à l'outremer, Leipsick, 1722, in-8 avec neuf planches, 2e édition, 1755; 2° *Pyritologia* ou *Histoire naturelle de la pyrite, avec une préface sur l'utilité de l'exploitation des mines, surtout dans la Saxe électorale*, 1725, in-8, avec trois planches, 2e édition, 1754. Cet ouvrage a été traduit en français avec le précédent, par le baron d'Holbach, Ad. Hen. Charas, Paris, 1760, 2 parties, in-4 ; 3° *Bethesda portuosa* ou *les eaux salutaires à la conservation d'une longue vie, surtout les eaux minérales de Lauchstaedt et celles de Freyberg, avec de nouvelles découvertes d'après l'histoire, la chimie et la médecine*, Freyberg, 1726, in-8, ouvrage estimé ; 4° *Opuscules minéralogiques et chimiques, avec une préface sur la science des mines, au profit de l'état, et avec des notes*, publiés par Zimmermann ; 5° *Henkelius in mineralogia redivivus*, ou *Introduction à la minéralogie*, publié par Stephani après la mort de l'auteur, Dresde, 1747 et 1759, in-8, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENNEPIN (Louis), récollet, d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Québec, et exerça cet emploi pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, et découvrit en 1680 le fleuve Missisipi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704. celle-ci est plus complète. Ses autres ouvrages sont : 1° *Description de la Louisiane nouvellement découverte, etc., avec la carte du pays et les mœurs des sauvages*. Cette relation, traduite en plusieurs langues, avait été dédiée par l'auteur à Louis XIV. 2° *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale*, Utrecht, 1697, 1 vol. in-12. Ce livre eut cinq éditions, et l'auteur en donna une suite sous le titre de *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, etc., Utrecht, 1698, dédiée à Guillaume III, roi d'Angleterre. Le Père Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du 18e siècle.

* HENNERT (Charles-Guillaume), né à Berlin en 1739, mort en 1800, entra d'abord au service militaire et fit la guerre de sept ans; il devint ensuite conseiller privé de l'administration des forêts, place qui lui a procuré l'occasion d'apporter de grandes améliorations dans cette partie de l'économie politique. Les connaissances qu'il avait acquises dans les deux carrières qu'il parcourut d'une manière si honorable, lui permirent de publier plusieurs *ouvrages sur l'art militaire et sur les forêts* ; les principaux sont :

1° *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les récits d'Homère*, Berlin, 1774, in-8; 2° *Mémoire sur la science forestière, déduits de la géométrie appliquée*, 1783, in-8, avec onze planches; 3° *Indication succincte de quelques inventions géométriques dont l'application peut servir en différentes occasions aux forestiers, chargés de l'administration des forêts mises en coupes réglées*, 1789, in-8, avec gravures; 4° *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la maison de Brandebourg sous l'électeur Frédéric III*, 1790, in-4

HENNINGES (Jérôme), laborieux historien allemand, né à Lunébourg dans le 16e siècle, mort en 1597, a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg; la 6e partie de cet ouvrage est la plus rare : elle est intitulée : *Genealogiæ aliquot familiarum nobilium in Saxonia*, in-fol. Hambourg, 1596. — Il est différent de Jean Henninges, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des livres saints, et d'une *Version* en vers latins du prophète Jonas. Il était pasteur et professeur de théologie à Helmstadt.

HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, né en 1597, à St.-Quentin ou dans le diocèse de Laon, mort en 1578, à l'âge de 81 ans, avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, et d'un nouveau complot que la cour croyait avoir découvert(*V*. Coligni et Charles IX). L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritait; et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains. Ce fait a été nié par la *Biographie Universelle*, qui s'appuie sur des raisons qui ont paru frivoles à l'écrivain qui a soigné la 7e édition du *Dictionnaire historique de Feller*. L'estimable et savant rédacteur de l'*Ami de la Religion* en a jugé autrement. *Voyez* le tom. 55, page 320 : voici ce qu'il dit en rendant compte de la 4e livraison de la 7e édition de ce Dictionnaire. « L'auteur de l'article de la *Biographie* remarque que lès historiens contemporains n'ont rien dit du refus d'Hennuyer, » que son épitaphe n'en parle point, que » les registres de l'Hôtel-de-ville de Lisieux n'en font aucune mention, qu'aucun écrit ne l'atteste dans cette ville; » que l'anecdote est citée pour la première fois dans un livre publié en 1643, » que les auteurs du *Gallia christiana* » ne l'ont point admise, etc. Tout cela, » ce me semble, autorise quelques doutes sur le fait en question. » Quoiqu'il en soit, L.-S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque; c'est un drame en 3 actes et en prose, imprimé à Paris, 1772-1775, in-8.

HENOCH. *Voyez* Enoch.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

HENRI I fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire, le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui, les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entr'eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion fut l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, et une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des lois, encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne et la Saxe manquaient de villes fortifiées; ni la noblesse, ni le peuple n'aimaient à s'enfermer: de là cette facilité qu'avaient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. Henri fit construire des villes, et environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et

des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la 9e partie des habitans de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des priviléges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. De là les familles patriciennes issues des nobles, qui passèrent dans les villes. Les autres gentilshommes conçurent contre ceux-ci une haine qui règne encore, et qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avaient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, vilains. A le bien prendre, la bonne raison était de leur côté; mais cette opération de Henri était nécessitée par les circonstances: la sécurité de l'empire l'exigeait; mais si la politique l'a approuvé, le droit sacré de propriété personnelle et réelle, et l'état des mœurs en ont souffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohêmes, les Esclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine sur Charles le Simple, et remporta à Mersburg une seconde victoire sur les Hongrois, en 934. Tous ces succès ne lui enflèrent point le cœur: modeste sous les lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, son fils aîné, lui succéda. Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne, étaient ses deux autres enfans. Sa vie a été écrite par un anonyme, et insérée dans le *Thesaurus* de Canisius, tome 3. (Ditmar, Wittikind et Jean-Conrad Dieterich ont aussi raconté les événemens de ce règne. On a *de Henrico aucupe liber singularis, par N.-H. Gundling*, Halle, 1711, in-4, et *Henricus auceps, historia anceps*, ibid., 1713, in-4.)

HENRI II (Saint), dit le *Boiteux* ou le *Saint*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Henri le Jeune, duc de Bavière, naquit en 972, dans le château d'Abude, sur le Danube, et fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hezeson, duc de Bavière, rétablit le pape Benoît VIII sur son siége, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. C'est dans une de ces dernières expéditions, que coupé et pris par les ennemis, il se sauva par un saut périlleux, dont il ressentit les suites et d'où lui resta le nom de *Boiteux*: cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occasionée par ses grandes fatigues. Il mourut saintement le 14 juillet 1024, à 52 ans. (L'Eglise célèbre sa fête le 14 juillet.) C'est peut-être, de tous les empereurs allemands celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses; cependant sa puissance n'en fut pas affaiblie, son peuple fut heureux, et ses finances furent en bon ordre. Il avait voulut se faire bénédictin à Verdun et ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification et de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, et dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit, à l'entrée de l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre et la couronne et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est: « L'empereur est venu » ici pour vivre dans l'obéissance, et il » pratique cette vertu en régnant. » On prétend que dans son couronnement à Rome, on se servit pour la première fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demanda: *Voulez-vous garder, à moi et à mes successeurs, la fidélité en toutes choses?* et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avait épousé la ver-

reuse Cunégonde (*voy.* ce mot), et la laissa vierge; ils ont été canonisés l'un et l'autre. C'était un prince sage, prudent, courageux, magnanime et magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, et le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait entre mille autres, de l'influence de la religion sur le bonheur des peuples et la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politique son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire était électif, et que la mort des empereurs qui laissaient une postérité nombreuse, occasionnait souvent autant d'intrigues et de troubles, que s'ils n'avaient pas eu d'enfans. Sa vie, attribuée à Adebold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monumentorum* de Canisius, avec des *notes* de Basnage, et réimprimée dans les *Acta Sanctorum*, vol. de juillet, avec une introduction et un appendix. (On peut consulter sur le règne de Henri II, les historiens cités dans l'article précédent.)

HENRI III, le *Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnait à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, et réussit à la donner au siége pontifical par l'élection de Clément II. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, le 5 octobre 1056, à 39 ans, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il eut une entrevue avec Henri I, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédait injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel; mais le monarque français le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payait tous les ans au saint Siége.

HENRI IV, le *Vieil*, ou le *Vieux*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de six ans. Agnès sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de 13 ans, Henri régna par lui-même, et montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et surtout contre les Saxons. Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs* : droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, et d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta ses plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avaient fait menacer l'empereur de donner son sceptre à un autre, s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidait avec sa femme, et s'il ne quittait de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formaient des demandes qui ne l'étaient pas. Henri IV croyait que les foudres du Vatican produiraient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étaient pas sans fondement. Les empereurs jouissaient depuis long-temps en Allemagne du droit d'investiture, fondé sur ce qu'ils avaient doté les évêchés et les abbayes, ou en avaient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) nom-

» maient aux évêchés, et Henri IV les » vendait. Grégoire s'opposa à cet abus. » (*Annales de l'Empire*, tom. 1, ann. 1076). Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome en 1078 et 1080, où il abolit la formule des investitures qui paraissait supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. Henri assemble une diète à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires et ridicules, l'accuse de sortilége et de sacrilége, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébrait la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avait déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siècles, et voulant donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux et violent, pensaient à déposer Henri. Ce monarque, qui, dans son âme, rendait hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain Pontife à Canose, forteresse appartenant à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, pieds nus, et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyait pas à la sincérité et à la durée de cette pénitence, et ne jugeait pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte : l'événement fit voir qu'il ne se trompait pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide et faible jusqu'à la bassesse ; tyran dans ses succès, esclave et poltron dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer par les princes d'Empire dans la diète de Forcheim, et fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déposé bat son compétiteur dans plusieurs rencontres; et enfin lui donne la mort à la journée de Volckseim. Henri fit déposer en même temps le pontife dans un synode de Brissen, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siége pontifical par ses armes. Il s'empara de Rome après un siége de deux ans, et se fait couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis du père, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV et son fils; elle devait avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare et dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liége, assembla une armée; mais, après quelques succès heureux, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église ; lui représentant qu'ayant étudié et sachant chanter, il y ferait l'office de lecteur, ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Tel est le sort des hommes dominés par la passion de la colère et de l'orgueil ; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, et ne font que l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentimens et la bizarrerie de leurs ressources. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liége lui donnât un asile. « Laissez-moi, lui

» disait-il dans cette lettre, rester à » Liége, sinon en empereur, du moins » en réfugié : qu'il ne soit pas dit à ma » honte, ou plutôt à la vôtre, que je » suis obligé de chercher de nouveaux » asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liége, déterré ensuite, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avait de l'esprit et du courage ; il fit des lois pour maintenir la paix de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportemens, sa perfidie et sa cruauté, ternirent son règne, et furent la source de ses malheurs. *Voyez* GRÉGOIRE VII. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs, entr'autres par Jean Aventinus (Augsbourg, 1518, in-4, qui publia à la suite un choix de ses *lettres*.)

HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, déposséda son père Henri IV ou le Vieux en 1106, et lui succéda à l'âge de 25 ans (voyez l'article précédent). Il fit bientôt connaître que la révolte des sujets contre leur souverain, et la barbarie d'un fils contre son père, ne sont point inspirées par un amour sincère de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avaient donné lieu à sa rébellion. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, et le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 et l'an 1116, la concession à laquelle il avait été forcé ; renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques, données par des laïques, et excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie, et après la mort de Paschal II et l'élection de Gélase II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, et l'accabler de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathème, et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms en 1122, pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse et l'anneau ; mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il ferait la cérémonie de les investir. Les terres du saint-Siége furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture et de régale : mais ses successeurs réclamèrent contre cette renonciation, et le feu de la discorde allait se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le concordat germanique qu'il fit en 1448 avec Frédéric III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absout de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guère à cet événement ; une maladie contagieuse désolait l'Europe : il en mourut à Utrecht le 22 mai 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchaient à s'assurer, et que les empereurs voulaient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences et la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui divisèrent l'empire. Gerhard, abbé de Reichersberg, a écrit la *Vie de Henri V*, elle a été publiée, avec celle de son père, par Gretzer, Ingolstadt, 1615, in-4.

HENRI VI, le *Sévère*, fils de Frédéric Barberousse, succéda à son père en 1190, âgé de 25 ans. Il avait été élu et

couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avait plus d'un siècle que la coutume était établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvait être le désir qu'avaient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; et comme sous le bas empire les empereurs faisaient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui était dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains* : imitant peut-être en cela ce qui était en effet arrivé à Charlemagne, qui avait été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains* : toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, et de désigner, par un titre qu'ils savaient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancrède, bâtard de Roger, s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrède, et par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On renferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère et le Cruel*. Sa cruauté le perdit, sa propre femme Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, et le fit empoisonner à Messine, où il mourut le 28 septembre 1197, âgé de 32 ans. (Il eut pour successeur son fils Frédéric II.)

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre et même pendant fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II, dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avait été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg*, *roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins.* « On voit par-là, dit un historien, que » l'Eglise romaine, son extension, sa » splendeur, sa sécurité, faisaient le grand

» objet de la puissance et de la protec-» tion des empereurs, dans un temps » que nous appelons de barbarie, et où » cependant on savait si bien que la re-» ligion était le fondement solide des » empires, le seul garant de la félicité » des rois et des peuples. » Le premier acte d'autorité de Henri VII fut de faire punir les assassins d'Albert I[er], son prédécesseur. Jean, duc de Souabe, instigateur de ce crime, fut mis au ban de l'empire, et l'un de ses complices, Rodolphe de Varth, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri VII passa en Italie après avoir créé, vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie était alors déchirée par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle était pareillement divisée en deux partis : les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenaient presque toute la ville; les Colonnes, qui étaient *Gibelins*, n'avaient pu conserver que le Capitole. Henri VII il entra d'abord dans Milan en vainqueur, et força l'archevêque de le couronner roi d'Italie, en suppléant par une couronne d'acier qu'il fit faire, à celle de fer des rois Lombards qu'on avait cachée. Une révolte générale ayant éclaté, Henri l'arrêta par de terribles châtimens, et fit brûler vif son chancelier Turriani, qui en était le chef. Il commit des cruautés inouïes dans les villes qui lui avaient résisté. Contraint d'assiéger Rome, et s'étant rendu maître d'un de ses quartiers, ce fut au milieu du tumulte qu'il se fit couronner dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il se préparait à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne le 24 août 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avait donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'était formée peu à peu, et son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusait. L'*histoire* de Henri VII a été écrite en latin par Albertin Mursati, ministre de cet empereur, Venise, 1636, in-fol., rare.

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

HENRI I, roi de France en juillet 1031, était fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles dans le lieu appelé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessures. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençait à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste : mais cette équité ne s'étendait point à des établissemens utiles, à la réforme des abus; le siècle de Henri I ne se prêtait pas à ces sortes de changemens qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa première femme, Henri en envoya chercher une seconde jusqu'à Moscou, Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On pré-

tend que la sévérité des canons le détermina à ce mariage : on ne pouvait alors épouser sa parente au 7e degré. « Tant » était vigilante, dit un auteur, l'attention de l'Eglise sur les mœurs ; et si l'on » trouve aujourd'hui que ses lois à cet » égard étaient trop austères, on doit » remarquer aussi, pour l'honneur de ce » temps-là, que personne ne s'en plaignit. » La veuve de Henri se remaria au comte de Crepi ; et après la mort de son second époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avait eu du roi, Philippe et Hugues. Henri, qui sans doute la connaissait bien, ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge. Ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avait point eu d'enfans de sa première femme nommé Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avait fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laie le 31 mars 1518, de François I et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre. Henri II, qui s'était signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550 par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant 400,000 écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la ligue, pour la défense des protestans d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Il prit en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligués contre lui, Henri II resta seul de la ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer ; mais ce prince prit ensuite Térouane, et la détruisit de fond en comble. Le monarque français, pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambresis, et parut avoir quelque succès contre les impériaux en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siége. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trève de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de son siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris, les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes, le connétable de Montmorenci, et presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers ; le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558 ; il prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenait en même temps Charlemont ; le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Venox. Henri conclut le 3 avril 1559, une paix, qui fut nommée depuis *la malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'était pas. Calais restait à la France : il est vrai que ce n'était que pour 8 ans ; mais on savait bien qu'avant ce temps on aurait trouvé des raisons de ne pas le rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France excepté les 3 importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui restèrent aux Français. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elizabeth,

fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage, furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en joûtant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommeri (*voyez* ce nom). Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un règne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues de son règne. Il était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernaient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on aurait pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives, que par des ouvrages solides. La galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, était le premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Ce prince, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, et commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnaie. Il fit des ordonnances très sévères contre les calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté; il prévoyait sans doute tout le mal qu'ils feraient un jour au royaume, et qu'après avoir fait une brèche fatale à l'Eglise, ils ébranleraient l'état. Des 4 fils qu'il avait eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, se mit dans la suite à la tête des rebelles des Pays-Bas ; et sa fille Marguerite épousa Henri IV. Mlle de Lussan a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12 ; et l'abbé Lambert son *Histoire*, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France et de Pologne, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'était acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Montcontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avait déterminé les Polonais à l'élire. Henri avait pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frère ; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des Etats tenue à Blois en 1576 ; mais ce parti étant déjà trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étaient mariés, et on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille : mais c'était un feu couvert sous la cendre, et Henri III ne faisait rien pour prévenir l'incendie. Au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion, pour lui-même, Henri se livrait avec ses favoris à des débauches abominables, en même temps que pour étouffer les remords, il exerçait des pratiques de religion. Il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages ; il se donnait la discipline. Il institua des confréries de pénitens, et se donnait en spectacle sous leur habit.

On ne l'appelait que *frère Henri*. Ces momeries, loin de masquer ses vices, ne faisaient que leur donner plus d'éclat. Il vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver ses belles mains; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par dessus. Cependant les troubles recommencèrent en France. L'édit de pacification avait mécontenté les catholiques et renforcé l'audace des huguenots. On craignait que le calvinisme ne devînt la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierri en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela *la guerre des trois Henri* : celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise; celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *politiques* ou des *royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait être. Il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnaissait coupable, et où il conjurait les mécontens de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, et s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les priviléges des protestans furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, et confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française et une puissante armée, que Henri de Navarre défit à Contras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise venait de battre à Vimori et à Anneau les Allemands et les Suisses, qui allaient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III, toujours faible et inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avait entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat : et ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots et les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les Etats-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communièrent ensemble : l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait la mort de Guise, et le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frère. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré, en 1589, *lieutenant-général de l'état royal et couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardait plus que comme un assassin et un parjure, tel qu'il était en effet. Le pape l'excommunia. Soixante

et dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarèrent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. La faction des Seize, composée des plus ardens ligueurs, emprisonne à la Bastille les membres du parlement attachés à Henri. La veuve du duc de Guise vint demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conseillers, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne*. Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait Sancy négocier des soldats chez les Suisses, et il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyait en même temps à Rome demander l'absolution des censures encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le pontife romain ni les Parisiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena son armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'investir, et marcha ensuite sur Paris. Mais tout changea de face par l'assassinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voyez* ce mot), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, et sans avoir eu d'enfans de sa femme, Louise de Lorraine, qui mourut au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche des Valois, qui avait régné 261 ans, et qui donna 13 rois à la France. Tous ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la France, prirent leur source dans son caractère faible, mobile et inconséquent, et surtout du peu de connaissance qu'il avait du génie des sectaires, et particulièrement des calvinistes. « Ce prince, dit un écrivain qui en » parle avec impartialité, fut la proie des » factieux ; il voulut les apaiser par des » condescendances ; il caressa leurs fu» reurs, au lieu de les réprimer ; il s'as» socia avec elles ; et les malheurs de la » France croissant de jour en jour, la me» nacèrent de la plus terrible décaden» ce. » C'est ce prince qui institua l'ordre du *Saint-Esprit* en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable, institué par Louis I, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, *le Grand*, roi de France et de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, son père, prince faible, plutôt indolent que paisible, était chef de la branche de Bourbon, ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, était fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *La Gaucherie*, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mère, qui avait embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla toujours tête nue. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens du même âge ; il grimpait avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps. Elevé dans le calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère : on l'en déclara le chef à La Rochelle en 1569, et le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, et s'y distingua par sa précoce valeur. Après la paix de St.-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. On le maria deux ans après avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IV. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de la mort ou de la religion, se fait catholique, et reste près de trois ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues et courant tous

les risques d'une guerre civile et d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'apercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, il leur crie, *A quartier, je vous prie; ne m'offusquez pas, je veux paraître*. Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée; il les dédaigne en disant : « Il ne convient qu'à des comédiens de » tirer vanité des riches habits qu'ils por- » tent. Le véritable ornement d'un géné- » ral, c'est le courage, la présence d'es- » prit dans une bataille, et la clémence » après la victoire. » On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portait le titre de *roi de Navarre*, depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appelait au trône de France, mais sa religion l'en excluait par une loi que les catholiques regardaient comme tout autrement sacrée et inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très philosophique (M. l'abbé Fauchet) a justifié la ligue. « Ce » n'est pas une question, dit-il, c'est un » fait. Les Gaulois n'avaient point d'autre » religion à l'époque de la conquête; les » Francs l'adoptèrent. Les deux nations » divisées d'abord par les traces sanglan- » tes de la victoire, confondues ensuite » par les bienfaits du temps et de la na- » ture, et plus redevables qu'on ne le » pense, de cette coalition aux liens d'u- » nité, que la religion catholique tend à » resserrer toujours par l'essence même » des vrais principes, y ont été constam- » ment attachées. Dans toutes les assem- » blées générales, si fréquentes sous les » deux premières dynasties, la catholi- » cité était la loi première et la plus in- » violable. Sous la troisième race, mal- » gré les lois odieuses du gouvernement » féodal, cette grande loi restait entière. » C'est l'unique loi depuis l'existence de » la monarchie, qui n'ait jamais éprouvé » de variété dans sa sanction publique. » On a dérogé plusieurs fois à ce qu'on » appelle *la loi salique*, dans son objet » le plus important, jamais à la loi na- » tionale de la catholicité. » (*voyez* Pharamond, Clovis). Henri gagna deux batailles sur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, et celle d'Ivri en 1590. Il continua ensuite la guerre avec différens succès, et mit le siége devant Paris. On a dit que pendant qu'il pressait cette grande ville, les ecclésiastiques et les religieux faisaient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main; mais c'est un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate et grossière plaisanterie des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables, craignant pour la conservation de l'ancienne religion, faisaient serment, en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Cependant la disette dégénérait en famine universelle. Le pain se vendait un écu la livre; on avait été obligé d'en faire avec des os du charnier des Saints-Innocens : on l'appela *le pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en avait loué l'invention. Quelque citoyens, chassés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des assiégeans : action que quelques historiens ont traitée de *piété héroïque*, mais que le célèbre orateur anglais, M. Burke, a jugée plus froidement. « Il est vrai, dit-il, que pen- » dant que Henri tenait la capitale étroi- » tement assiégée, il soulagea et il pro- » tégea les malheureuses familles qui al- » laient, au péril de leur vie, récolter » quelques mesures de blé sous les murs » de cette même capitale. J'approuve » ceci; mais je ne vais pas jusqu'à une » admiration enthousiaste. Il aurait pres- » que été un monstre de cruauté, et un » idiot en politique, s'il eût fait autre- » ment. Mais tandis qu'il était si compa- » tissant pour une poignée de gens mou- » rans de faim, on ne peut pas oublier » que c'était lui qui affamait les Français

» par centaines et par milliers, avant de » pouvoir être en position de traiter avec » cette compassion quelques individus » séparés. Certainement il ne fit qu'user » du droit de la guerre en affamant Pa- » ris; mais c'est un droit dont il s'est » prévalu dans toute sa plénitude. » Le duc de Parme, arrivé des Pays-Bas avec une armée espagnole, ravitailla Paris et en fit lever le siége. Henri voyant que sa religion était le seul obstacle à son élévation au trône, consentit d'autant plus volontiers à se faire instruire, que son attachement à la secte de Calvin n'était qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenait très faiblement. Il se tint une conférence entre les catholiques de son parti et les ligueurs. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à St.-Denis, en 1593, et de son sacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût sincère; Henri parut constamment très décidé catholique, et son caractère ne lui permettait point une longue dissimulation. La conduite qu'il tint envers les jésuites, les plus zélés ennemis du protestantisme, est encore une preuve de son dévouement à la foi romaine. On sait avec quelle bonté il rappela ces religieux exilés par le parlement, qu'il se fit lui-même leur avocat, leur donna son palais de La Flèche, et leur légua son cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ses portes; et les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardaient la religion catholique comme une condition plus essentielle à la succession au trône, que celle que prescrit la loi salique, étant enfin satisfaits, tous les troubles cessèrent. Le duc de Mayenne avait fait son accommodement en 1596; le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne, à qui Henri avait déclaré la guerre en 1595; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordait aux protestans des libertés et des priviléges dont ils abusèrent fréquemment, et que Louis XIV crut devoir révoquer (*voyez* son article). Les convulsions de l'état étaient calmées; mais le levain n'était pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrère*, porta ses mains parricides sur le roi; il fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595, un tapissier en 1596, un malheureux qui était ou qui contrefaisait l'insensé, méditèrent le même assassinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il était sur le point d'entrer avec une puissante armée aux Pays-Bas et dans l'Allemagne, expédition dont les motifs et le but ne sont pas bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie : opinion que quelques passages des mémoires de Sully (*voyez* ce mot) semblent favoriser, et que M. Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790. « Un terrible exemple, dit-il, du » danger de laisser le droit de déclarer » la guerre aux rois, qui peuvent la faire » pour leurs passions personnelles, c'est » l'exemple de Henri IV, qui, au moment » où il tomba sous le poignard d'un » assassin, se préparait à une guerre » qui allait embraser l'Europe, pour con- » quérir, non pas des empires, mais la » princesse de Condé. » Ce monarque mourut dans la 57e année de son âge, et dans la 22e de son règne, laissant trois fils et cinq filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Henri IV ne fut cher à la nation, que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avait qu'il tenait encore au

calvinisme, souleva contre lui beaucoup de catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle satire, qui attaqua ses mœurs et sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avait mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'*il voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches;* expression triviale, mais sentiment paternel, quoique inefficace, que Louis XVI se plaisait à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser; ce qui a donné lieu à ces vers si connus:

Du grand et bon Henri j'admire le bon mot;
Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot.

Paris fut augmenté et embelli : il ne songeait pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissait un gouffre, où la substance du royaume irait s'abîmer avec les mœurs et les principes. Il favorisa la rébellion des Hollandais, et ne servit pas peu à les faire reconnaître libres et indépendans. Exemple funeste à Louis XVI, qui ayant fait la même chose à l'égard des colonies anglaises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante; et au courage d'un soldat un fonds d'humanité inépuisable : *Je ne puis*, disait-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étaient encore à Paris : « Partez en diligence; donnez-y ordre; vous m'en répondrez. Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi... » Henri rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et surtout des adversaires dignes de lui. L'activité était sa qualité dominante. Le duc de Parme disait que *les autres généraux faisaient la guerre en lion ou en sangliers, mais que Henri la faisait en aigle.* Ses sentimens sur la royauté étaient grands et sublimes. « Mon royaume, disait-il, est incontestablement le royaume de Dieu. Il lui appartient en propre, il n'a fait que me le confier. Je dois donc faire tous mes efforts pour que Dieu y règne, pour que mes commandemens soient subordonnés aux siens, pour que mes lois fassent respecter ses lois. » Son respect pour la religion était sincère, ferme et sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'émancipaient, il leur dit : « Soyons tant bons compagnons que nous voudrons; mais il faut que l'honneur de Dieu marche devant tout, et quand il y va de son respect, il faut mettre bas toute risée et gausserie. » Un docteur célèbre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos pères;* Henri reprit aussitôt : *Nous tenons la foi de Dieu, et nous l'apprenons de nos pères.* Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne saurait même, dit Mézerai, leur donner le nom de galanterie. » On ne lui connut d'affection un peu constante que pour la fameuse Gabrielle d'Estrée, qui, à son tour, lui était infidèle. Cependant l'aveuglement de Henri IV était tel qu'il l'aurait épousée, si la mort prématurée de cette dame ne l'en eût empêché. Pour satisfaire ses désirs, il ne se faisait pas de peine d'avilir la dignité royale, et d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'a-t-il pas hésité de dire « *qu'il n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.* » Au siége d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publique-

ent d'avoir amené sa maîtresse ; il lui dit ie ce scandale faisait murmurer les solts et les rendait moins ardens à le serr. « Je ne veux certainement pas, dit l'auteur des *Annales politiques*, contredire la vénération publique, ni la sorte de tendresse que semble encore inspirer le nom de ce roi ; je crois même qu'il n'est pas mal de la conserver. Autant vaut ce nom-là qu'un autre, pour y attacher une idée de bonté, d'humanité, de popularité, jointe à la possession d'une couronne. Mais quel triste apanage pour le diadème, quand on considère philosophiquement les œuvres de ce bon roi. Les *Mémoires* de Sully seuls sont un terrible texte. » Cependant au milieu de s désordres il conservait des sentimens honneur et de religion, qui le renient docile et sensible aux impressions : la vertu. Etant encore protestant et en 'oie à toute la fougue des passions dans fleur de l'âge, il se laissait reprendre fortement réprimander par les minises et les chefs de son parti. « Quelque temps avant la bataille de Coutras, dit un historien, le roi de Navarre, au milieu de tant d'agitations, de fatigues et de périls, toujours entraîné par son goût dominant pour les femmes, avait noué une intrigue galante avec la fille d'un magistrat de La Rochelle ; un fils qui fut le fruit de ses amours, rendit le scandale public : les gens de bien parmi les huguenots gémissaient sur la vie licencieuse de leur chef. Les ministres ne lui épargnaient pas les remontrances ; ils l'exhortaient surtout vivement à une réparation publique de sa faute devant tous ses frères : Bourbon ne pouvait s'y résoudre : enfin Mornay se joignit aux ministres ; et, tirant le roi de Navarre en particulier, il lui représenta qu'à la veille de combattre le duc de Joyeuse, il ne pouvait se dispenser de s'humilier devant le Dieu des armées ; quels reproches il n'aurait pas à se faire, si, par son impénitence, il attirait la colère du ciel sur son parti, et s'il faisait périr tant d'honnêtes gens victimes de ses dé» sordres : cette idée toucha Bourbon, il » consentit à faire l'humble aveu de sa » faute en présence des chefs de son ar» mée, dans le temple de Pons ; et le » ministre Chandieu, après l'avoir bien » prêché, lui fit promettre de renou» veler sa pénitence publique à La Ro» chelle, où il avait donné le scandale : » il se soumit à tout ; mais les jeunes sei» gneurs qui l'environnaient étaient in» dignés de la dureté des ministres, et » lui reprochaient de se laisser traiter » comme un chrétien de la populace. » *Vous avez tort*, leur répondit le roi » de Navarre, *on ne saurait trop s'humi-* » *lier devant Dieu, et trop braver les* » *hommes*. » Dans une autre occasion il dit ces paroles remarquables et pleines d'un grand sens : *Les rois doivent avoir pour Dieu un cœur d'enfant, et pour leurs sujets un cœur de père.* L'abbé Lenglet du Fresnoy a publié 59 *lettres* de ce monarque, dans le tome 4e de sa nouvelle édition du *Journal de Henri III*. On en trouve aussi plusieurs dans les *Mercures de France*. On y remarque du feu, de l'esprit, de l'imagination, et surtout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. (On a aussi 1° *Correspondance politique et militaire de Henri le Grand avec Jean Roussat, maire de Langres*, publiée par MM. Guyot de Saint-Michel et de Verseilles 1816, in-8. 2° *Lettres de Henri IV à Corisandre d'Ardoins*, 1788, 1 vol. in-12. 3° *Lettres de Henri à Mme de Grammont*, publiée par N. L. P. (Pissot) 1814, in-12. 4° *Journal militaire de Henri IV depuis son départ de la Navarre*, par M. le comte de Valois, 1821, 1 vol. in-8. Dans sa première jeunesse Henri IV avait traduit les cinq premiers livres des commentaires de César : il nous reste de lui quelques chansons, ainsi que d'autres poésies réunies à la suite des *Amours du grand Alcandre*.) Il a paru un recueil, non moins intéressant et non moins agréable, des bons mots et actions de clémence de ce prince, sous le titre d'*Esprit de Henri IV*, in-12, Paris, 1769. Péréfixe nous a laissé une bonne *Histoire de sa vie* en 1 vol. in-12, très

souvent réimprimée. Cet ouvrage a été répandu en 1820, avec une profusion qui honore les sentimens et la reconnaissance des Français ; aucun souverain, en effet, n'a mieux mérité de ses sujets : l'armée l'appela le *roi des braves* ; l'Europe lui donna le surnom de *Grand* ; et, ce qui vaut mieux encore, le peuple a coutume de le nommer le *bon Henri*. Quoiqu'il ait tout fait pour rendre son peuple heureux, en diminuant les charges et les impôts, et en réparant, par une sage administration, les maux de la guerre, il ne laissa pas, malgré sa sévère économie, de favoriser les arts et les lettres. On ne ferait qu'effleurer la vie et les bienfaits de ce prince, en disant qu'il remit l'ordre dans les finances, réprima les concussions des grands, supprima les taxes militaires, fit succéder des administrateurs pleins de vigilance et d'activité à des usuriers italiens, auxquels toutes les branches de revenu du trésor royal étaient déléguées ; d'année en année, il améliora les biens des fermes de l'état, adoucit la gabelle, et remit à son peuple plusieurs millions sur les tailles. Il favorisa l'agriculture, et se fit seconder dans ses vues par le célèbre Olivier de Serres, le meilleur maître qu'ait encore eu l'agriculture. Des routes dévastées par quarante années de guerres civiles furent réparées; de nouvelles furent construites, et plantées d'ormes et d'arbes fruitiers. Henri conçoit et exécute bientôt la fameuse entreprise du canal de Briare; il introduit dans le royaume la culture du mûrier, prépare ainsi l'établissement de nos grandes soieries, et établit la manufacture des Gobelins; sous son règne, deux colonies françaises s'établissent, l'une au Canada, l'autre dans la Guyane; les travaux du Pont-Neuf, commencés par Catherine de Médicis, sont terminés; le château de Saint-Germain est construit, Fontainebleau embelli, le Louvre continué, et la galerie qui joint ce palais aux Tuileries, commencée. Henri augmente la bibliothèque des rois, qu'il rend publique ; rétablit le collége de France, donne aux professeurs des pensions honorables, et cherche à attirer en France les génies les plus célèbres de son temps. Saint François de Sales n'échappe qu'avec peine aux pressantes sollicitations de ce prince, qui lui fait offrir le chapeau de cardinal, tandis que Juste-Lipse s'étonne de recevoir en Hollande une pension de 600 écus d'or de Henri. Malgré tous ces soins, ce génie protecteur garnit son arsenal, fortifie ses places, et les couvre de la plus puissante artillerie qui fût alors. Quel usage fait-il d'un si grand pouvoir ? Il se rend médiateur entre tous les états de l'Europe, et reprend, à cet égard, le noble rôle de saint Louis. Il termine la longue guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies, et assure l'indépendance d'une république qui, dans ses malheurs, lui avait procuré de généreux secours. Ce fut lui qui réconcilia le pape avec la république de Venise, et prévint une guerre qui eût pu être fatale au saint-Siége, et entraîner de grands désordres. Au milieu de tous ses travaux, Henri conservait cette gaîté de caractère et cette joyeuseté qui, du plus grand et du meilleur des rois, en ont fait le plus loyal et le plus aimable des chevaliers français. Tous les *mémoires* du temps et tous les *recueils* contiennent une foule de bons mots, de saillies piquantes, de réponses touchantes et gracieuses qui échappaient à chaque instant de sa bouche et de son cœur ; mais aucun historien ne l'a mieux fait connaître que Sully, son confident et son ami, dans ses *Mémoires* si connus. Legouvé a mis sur la scène la *Mort de Henri IV* ; mais Collé a encore mieux peint et fait parler le bon roi dans sa *Partie de chasse*. On peut voir dans la *Bibliothèque historique* la liste des nombreux écrivains qui nous ont retracé l'histoire de ce monarque ; nous renvoyons également à la *Bibliographie de la France*, 1825, pag. 628 et suiv., et pag. 928-29, même année, où l'on trouvera la *liste des pièces de théâtre français dans lesquelles figure Henri IV ou qui ont trait à ce monarque* par M. Beuchot. Un grand nombre d'orateurs et de poètes ont écrit son *éloge* ; mais rien ne le fait mieux que ce qui arriva au mo-

ment de sa mort. La France entière parut plongée dans le deuil ; le commerce fut suspendu ; les travaux de toute espèce cessèrent ; les gens de la campagne se transportèrent par troupes sur les grands chemins pour avoir des nouvelles, et quand ils ne purent plus douter de leur malheur, ils s'écrièrent en sanglottant : *Nous avons perdu notre père*. Ils lui rendaient ainsi en regrets la tendresse qu'il avait toujours montrée pour cette partie précieuse de ses sujets. Ce bon prince s'entretenait volontiers avec eux, s'informait du prix des denrées, de leurs gains, de leurs pertes, de leurs ressources. Les courtisans et les ministres blâmaient cette popularité ; mais il leur répondait : « Les rois mes prédécesseurs » tenaient à déshonneur de savoir combien valait un teston ; mais quant à » moi, je voudrais savoir ce que vaut » une pite, et combien de peines ont les » pauvres gens pour l'acquérir, afin » qu'ils ne soient chargés que selon leur » portée : » sentimens paternels qui lui assurent à jamais l'amour et la vénération des Français : encore maintenant le nom de Henri IV présente à l'esprit l'idée d'un roi clément, doux, affable, bienfaisant, plus recommandable même par la bonté de son cœur, que par ses qualités héroïques.

HENRI DUC DE BOURGOGNE, surnommé *le Grand*, frère de Huges Capet, fut le premier duc qui gouverna cette province en propriété. Elle avait d'abord été conquise par les Bourguignons, qui, vers l'an 413, y avaient fondé un royaume. Les enfans de Clovis s'emparèrent de cet état que leur père avait rendu tributaire, et le royaume de Bourgogne fut alors partagé en duché de Bourgogne, proprement dit, et en comté de Bourgogne. Ils furent réunis l'un et l'autre sous l'empire de Charlemagne. La Bourgogne fut alors gouvernée par des ducs bénéficiaires, jusqu'en 987, que Hugues Capet, devenu roi de France, la céda en toute propriété à son frère Henri le Grand. Les auteurs contemporains, et surtout la chronique de saint Bénigne, font l'éloge de la piété et des mœurs de ce dernier, et le représentent comme uniquement occupé de rendre ses sujets heureux. Ce prince mourut l'an 1002, à son château de Pouillé-sur-Saône. Il ne laissa pas d'enfans de sa femme Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards ; mais il adopta le fils de cette princesse, né du premier mariage, nommé Otto-Guillaume, et auquel le roi Robert enleva la Bourgogne après une guerre de 18 ans. Otto-Guillaume, par un accommodement qu'il fit ensuite avec Robert, obtint la Bourgogne supérieure, avec le titre de comte de Dijon.

* HENRI DE BOURGOGNE, tige de la première branche des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I[er] duc de Bourgogne ; il naquit en 1035, probablement à Besançon dont il fut comte dans sa jeunesse : il était neveu de Henri I[er] roi de France. Attiré par la renommé du Cid, il partit vers l'an 1060 pour l'Espagne où il voulait aussi combattre les Maures. Après avoir signalé sa valeur dans plusieurs combats, il reçut pour récompense de ses services, d'Alphonse roi de Castille, la main de Dona-Thérésa, sa fille naturelle, et obtint par ce mariage, à titre de comte, le gouvernement de Porto et du pays entre Douro et Minho qu'il avait conquis sur les musulmans. Après avoir donné tous ses soins à l'administration de son état nouveau, et avoir fait un pèlerinage à Jérusalem, il mourut au siége d'Astorga en 1112 : il avait gagné 17 batailles rangées sur les Maures. Ses exploits ont été célébrés dans l'*Henriqueida* du comte d'Erceira. Son fils Alphonse a été le premier roi de Portugal (Porto-Cale).

ROIS D'ANGLETERRE.

HENRI I, roi d'Angleterre et duc de Normandie, 3[e] fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-Cuisse, son aîné, qui était pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes ; mais il le lui abandonna

pour une pension de 3,000 marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec saint Anselme, touchant les investitures, et mourut d'un excès de lamproies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile et un roi juste. Il abolit la loi du *couvre-feu* ; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures ; il signa surtout une charte remplie de priviléges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il avait épousé Aleyde ou Adélaïde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui se retira et mourut à l'abbaye d'Affilghem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, et le bâtiment qu'elle occupait, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre*. (Henri I[er] eut pour successeur Etienne de Blois son neveu.)

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou et de Mathilde, fille de Henri I, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne de Blois, neveu de Henri, qui avait usurpé le trône à la princesse Mathilde. Henri II profita de la faute que fit Louis VI roi de France, en faisant casser son mariage avec Eléonore d'Aquitaine (*voyez* ce nom) : il épousa cette princesse, qui lui apporta en dot la Guienne, la Gascogne, le Poitou, une grande partie de l'Auvergne et de la Saintonge, et il y ajouta la Normandie, du droit de sa mère, l'Anjou et la Touraine qu'il tenait de son père, la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître ; ce qui le rendit le plus puissant roi de son temps, mais non pas le plus heureux ; car l'ambition démesurée de ses fils, qui n'étaient pas satisfaits des apanages qu'il leur donnait, troubla presque toute sa vie. Son règne est célèbre par le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il occasiona en 1170 par une parole inconsidérée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat, qu'il avait néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles, que la divine justice puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le comte de Flandre attaquèrent ses provinces, en deçà de la mer : Louis pénétra au sein de la Normandie, et forma le siége de la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprit que le roi d'Ecosse, avec un grand nombre d'anglais, avait déjà pénétré dans le royaume, et ravageait le Northumberland. Il laissa la Normandie, et vola où le revers pouvait devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbéry ; et laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, et se rend pieds nus et en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sans tapis sur le pavé ; puis, les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvait présent et les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour inespéré de sa première fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri le lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr ; à l'heure même qu'on la célébrait le roi de d'Ecosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais, qui lui étaient demeurés fidèles. Aussitôt après, le siége de Rouen fut levé, la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il se vit aussi puissant qu'il n'avait jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans la Terre-Sainte, il se disposait à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de se voir abandonné de ses enfans dans

une circonstance si pénible et si critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard *Cœur de lion*, lui succéda. La *vie* de Henri II a été écrite par lord Lyttelton. (*Voyez* aussi l'excellente notice que M. Pastout a faite sur ce prince dans le tome 14 de l'*Histoire littéraire de France*.)

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son père, en 1216 à l'âge de 9 ans. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et surtout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restait que la partie de la Guienne, qui est au delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avait d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des communes, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante 1265, le comte de Glocester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : Leicester, le Catilina anglais, fut défait et tué avec Henri son fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III et son fils Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'était, dit du Tertre, un prince d'un petit génie, sans habileté pour le gouvernement, esclave de ses ministres, ne sachant jamais prendre son parti selon les circonstances : montrant de la faiblesse, lorsqu'il fallait de la fermeté ; et de la hauteur, lorsqu'il était nécessaire de plier et de s'accommoder au temps. Il était d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs : en un mot, ce prince eut les vertus qu'on loue dans un particulier, et ne posséda presque aucune des qualités qu'on admire dans un souverain. »

HENRI IV, roi d'Angleterre, le treizième depuis la conquête des Normands et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, était fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III : il s'empara du trône en 1399. Il se distingua dans sa jeunesse, en Lithuanie, contre les idolâtres ; à son retour une querelle qu'il eut avec le duc de Norfolk le fit exiler en France. Il y demanda la main de la fille du duc de Berri, oncle de Charles VI, mais le roi d'Angleterre, Richard II, cousin-germain de Henri, s'opposa à ce mariage, et fit confisquer le duché de Lancastre. Henri revint incognito en Angleterre, se forma une armée de 60,000 hommes, tandis que celle de Richard, qui était en Irlande, abandonna ce malheureux prince. Henri s'étant rendu maître, par surprise, de la personne du roi, le conduisit à Londres, le fit déposer, puis enfermer dans la tour de la ville, où il mourut dans les tourmens de la faim. Henri fut proclamé roi. La couronne appartenait par les droits du sang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès lors entre la maison d'York et celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la Rose blanche et de la Rose rouge. L'usurpateur mourut de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une étrangère, contre les Ecossais et contre la France. Il n'eut ni des vices éclatans, ni de grandes vertus. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours *avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.* (Quelques traits de la vie de ce monarque ont fourni à Shakespeare le sujet de l'une de ses tragédies.)

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50,000 hommes, prit et saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, et près de 1400 gentilshommes qu'il avait faits prisonniers. Trois ans après il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissaient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du Dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portaient : que Henri V épouserait Catherine de France, qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et que dès lors il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Le Dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou ; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il aurait perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre le 31 août 1422, dans la 34[e] année de son âge. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à St.-Denis comme un roi de France. A de grands talens pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On aurait souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point existé), ni des traitemens qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les Français dans ce temps là n'agissaient pas toujours avec plus de générosité ; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, 15[e] roi d'Angleterre depuis la conquête, fils et successeur de Henri V, à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur ni son mérite. Il régna comme son père en France, sous la tutelle du duc de Bedfort, et en Angleterre sous celle du duc de Glocester. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouveroi ; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes des Anglais (*voyez* Jeanne d'Arc, Charles VII) ; et les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'York, parent par sa mère d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et femme bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'York à la bataille de Vakefield en 1460, et délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. Henri avait fui en France ; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de Glocester. C'était un prince faible, mais vertueux, et digne de compassion dans ses malheurs. (Edouard IV qui lui succéda fit mourir le fils unique de Henri VI pour régner sans obstacle.)

HENRI VII, 19[e] roi d'Angleterre, fils d'Edmond, comte de Richemont, et de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur Richard III, et se fit installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il était en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre et d'York en sa personne, par son mariage avec

Elisabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un juif converti, nommé Perkin Waërbec, l'un neveu, à ce qu'il disait, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de prince (*voyez* Edouard Plantagenet). Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque anglais avait su vaincre ses ennemis et dompter les rebelles; il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla et qu'il ménagea, firent de sages lois : la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances, lui fit une nécessité de l'économie; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, et d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut le 22 avril 1509, à 52 ans. Ses vertus et la protection qu'il accorda aux savans, lui méritèrent les titres de *prince pieux et ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de 2 millions de livres sterlings : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien et le pape Jules II avaient fait une ligue contre Louis XII. Le monarque anglais y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Eperons*, prit Térouane et Tournay; et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptait le chevalier Bayard. Dans le même temps Jacques IV, roi d'Ecosse, entrait en Angleterre : Henri le défit et le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie; mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençaient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venaient d'éclater. Le monarque, aidé par Wolsey, Gardiner et Morus, réfuta l'hérésiarque dans un ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre était entièrement de la composition du célèbre Fisher). Ce pape l'honora lui et ses successeurs, du titre de *défenseur de la foi*, titre qu'il sollicitait depuis 5 ans, et qu'il ne mérita pas long-temps. Il y avait alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de grâces, dont Henri devint éperdûment amoureux. Elle s'appelait Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les désirs du roi, et lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne serait pas sa femme. Henri était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce? Il faut savoir que Catherine avait d'abord épousé le prince Artur, frère aîné de Henri VIII qui lui avait donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensait pas qu'un tel mariage pût être incestueux; mais dès que le monarque anglais eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain, qu'il disait ordinairement *le roi et moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux désirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux lois divines, que de déplaire à Charles-Quint qui voulait épargner cet outrage à

sa tante, tâchait de gagner du temps, croyant que la réflexion ramènerait Henri à des sentimens plus raisonnables (*voyez* CLÉMENT VII). Celui-ci désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *Protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre*. Le parlement lui confia ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres; on ne l'appela plus que *l'évêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropria leurs biens, dont le revenu rendait, suivant Salomon, 183,707 livres sterlings, et des dépouilles des couvens acheta des plaisirs, qui s'évanouirent avec les trésors qui les avaient achetés. Henri accoutumé à recourir au clergé et aux monastères pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situations qui lui firent *regretter la poule qui pondait des œufs d'or*, comme s'exprimait Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération fut l'extrême misère où se trouvèrent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monastères entretenaient. Sous le règne d'Elisabeth on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour les faire subsister; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avaient pas fourni d'exemples (*voyez* LUTHER). C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman intitulé : *Fatalité des sacriléges*, qu'il faut voir et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ces rapines impies, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissipèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce, confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'église catholique : c'était bien s'en éloigner assez, que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changemens : mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Il avait été séduit par le portrait de cette princesse: mais il trouva l'original si différent, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolck, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avait eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui serait » instruit d'une galanterie de la reine, » doit l'accuser, sous peine de haute » trahison... Et : Que toute fille qui » épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est » pas vierge, doit le déclarer sous la même » peine. » Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernières années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'était ligué avec Charles-Quint contre François I, ensuite avec François I contre Charles-Quint, et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque français. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix en 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étaient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la re-*

nommée, *la conscience et le ciel*. Quelques auteurs ont nié cette anecdote; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvait tenir de plus vrai. Il appela au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour; et après lui, Marie, fille de Catherine d'Aragon, et Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtardes par le parlement, et incapables de succéder à la couronne. « Tous » ceux qui ont étudié Henri avec quel- » que soin, dit l'abbé Raynal, n'ont vu » en lui qu'un ami faible, un allié in- » constant, un amant grossier, un mari » jaloux, un père barbare, un maître » impérieux, un roi despotique et cruel. » Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort qu'*il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine*, *ni l'honneur d'une femme à ses désirs*. Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il aurait pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts : l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes; et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'est sous le règne de ce prince que la *suette*, maladie dangereuse, infesta tout ce royaume. On connaîtra plus particulièrement ce tyran, en lisant l'exacte et élégante *Histoire du cardinal Polus*, *par Thomas Philips*. L'*Histoire de Henri VIII* a été écrite par lord Herbert, in-fol. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et pour cela doit être suspect aux Français et aux catholiques. L'abbé Raynal a publié, en 1768, l'Histoire de son divorce. 1 volume in-12. On a de ce prince ses *Lettres à Anne de Boulen*, précédées d'une notice historique sur Anne de Boulen, 1826, in-8.

ROIS D'ESPAGNE.

HENRI I, fils d'Alphonse III, fut roi en 1214, occupa le trône 3 ans et mourut sans enfans, en 1217. Il eut pour successeur saint Ferdinand, IIIe du nom.

HENRI II, roi de Castille. *Voy*. TRANSTAMARE.

* HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'infirme*, naquit à Burgos en 1379, monta sur le trône le 10 octobre 1390, après la mort de son père Jean Ier. Environné pendant sa minorité de ministres et de parens ambitieux, qui abusèrent de leur puissance et le retinrent en quelque sorte prisonnier dans son palais, il fut réduit à vendre ses meubles et ses bijoux pour pouvoir se procurer le nécessaire. L'archevêque de Tolède son premier ministre, le duc de Bénavente et le comte de Gijon, ses deux grands oncles ainsi que sa tante l'infante Dona Léonore vivaient pendant ce temps-là dans l'abondance. Enfin las d'un joug que depuis long-temps il supportait avec peine, il les réunit dans un festin et les menaça de la prison et même de la mort s'ils ne le déclaraient pas à l'instant même majeur. Ils obéirent à cette injonction; mais ils devinrent dès lors ses ennemis les plus acharnés. Henri les vainquit et leur pardonna deux fois. Voyant que sa clémence ne faisait que les rendre plus insolens, il fit enfermer le duc de Bénavente dans la tour de Ségovie, relégua le comte Gijon, d'après l'arbitrage de Charles VI roi de France, dans un de ses domaines, et força Dona Léonore de retourner auprès de son époux qui était roi de Navarre; l'archevêque de Tolède s'était réconcilié de bonne heure avec le roi. Le royaume de Castille fut troublé ensuite par les querelles de Benoît XIII et de Boniface IV qui prétendaient tous deux au saint-Siége. Henri s'était déclaré d'abord pour Boniface; mais ayant été excommunié par ce pape qui était mécontent de ce qu'en sa qualité de roi de Castille, il avait voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son royaume, il prit le parti de Benoît XIII. Son règne se termina par une guerre avec les Portugais qui s'étaient emparés de Badajos, par surprise et quoique les deux pays fussent en paix : Henri les vainquit sur terre et sur mer,

et les força à demander la paix. Après avoir vu son royaume désolé par la peste, il mourut le 25 décembre 1406, regretté de ses peuples. C'est à lui que l'on doit le palais de Madrid, et celui du Prado : ce fut un roi ami de la justice et des arts.

HENRI IV, dit l'*Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devait appeler plutôt le *Prodigue*, était fils de Jean II, roi de Castille, auquel il succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avait épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui voulait avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, dont le sort était d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et déposèrent ce simulacre de roi, en 1465. Dans un acte solennel, on dépouilla son effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à son frère Alfonse. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuissant, et sa fille Jeanne, bâtarde et née d'adultère. Plusieurs grands prétendaient à la royauté ; mais les mécontens résolurent de reconnaître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put sortir de tant de troubles qu'en reconnaissant sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, à l'exclusion de Jeanne ; et on lui laissa le nom de *roi* à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité ; le trône resta à Isabelle ; comme effectivement la justice le lui assignait. Henriquez del Castillo, le Père de la Croix, et Alfonse de Palerme, ont écrit la *Chronique de Henri IV*, mais leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés.

HENRI DE LORRAINE, comte d'Harcourt, d'Armagnac et de Brione, vicomte de Marsan, grand écuyer de France, était fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il se distingua aux siéges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle. En 1629, il se signala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importans. Un des plus considérables fut de reprendre en 1637 les îles de Lérins sur les Espagnols, contre lesquels il commandait une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1639, le 3[e] secours de Casal, le siége de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit à la bataille de Liorens les Espagnols. Peu de temps après il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siége de Lérida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon et son bagage, et fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile, qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, et mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il était le père des soldats ; et au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades et aux blessés.

HENRI DE LORRAINE, duc de Guise. *Voyez* GUISE.

HENRI *le Lion*, duc de Bavière et de Saxe, étendit sa domination en Allema-

gne depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg, et détruisit presque entièrement les Hénètes. Frédéric Barberousse, son cousin-germain, suspecta sa fidélité, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-père, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg. Il mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

* HENRI (Frédéric-Louis), prince DE PRUSSE, né à Berlin le 18 janvier 1726, était fils de Frédéric-Guillaume I. Il montra dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps et de l'esprit. Il se livra de bonne heure à l'étude de la tactique militaire, et fit ses premières armes dans la guerre de 1742, avec le grade de colonel. La paix bientôt conclue ne lui permit pas d'acquérir une grande expérience; mais il continua ses études théoriques avec beaucoup d'ardeur. Dans la guerre de 1744 il servit aux côtés de Frédéric II, son frère, comme l'un de ses aides-de-camp, et il se distingua à la bataille de Hohen-Friedberg. En 1752 il épousa la princesse de Hesse-Cassel, et on lui donna pour résidence le château de Reinsberg, qu'il rendit depuis si célèbre par les hommes à talens qu'il y attira. Il ne s'en livra pas moins sans relâche à l'étude de l'art militaire, et il se couvrit de gloire dans la fameuse guerre de sept ans, pendant laquelle il commanda différens corps, et où il développa autant de valeur que de prudence, autant d'art que de sang froid. L'habileté de ses manœuvres excita même la jalousie du grand Frédéric, qui lui donna des sujets de mécontentemens, tels qu'il quitta l'armée, sous prétexte de maladie, et resta plusieurs mois dans l'inaction. Cependant l'état fâcheux des affaires de son frère l'appela de nouveau à la tête des troupes, et il remporta une victoire éclatante sur les impériaux à Freyberg, le 29 octobre 1762, qui amena la paix. Frédéric lui témoigna alors plus d'égards; et montra en plusieurs occasions qu'il avait pour lui beaucoup de considération et d'estime; mais en même temps il avait une attention continuelle à le tenir à une distance respectueuse, qui lui ôtait toute influence et toute espèce de faveur capable d'entraver l'exercice de son autorité, qu'il voulait conserver sans dépendance et sans partage. Il le consultait néanmoins dans les affaires délicates; mais il ne l'employait que rarement et dans les circonstances les plus difficiles. Craignant une rupture avec la Russie, il l'envoya à St.-Pétersbourg, et le prince Henri montra dans cette négociation la même habileté que dans la conduite des armées. Non seulement il éloigna de Catherine II toute idée de guerre, mais il détermina encore, avec cette princesse, les bases du premier partage de la Pologne. A l'époque de la guerre de la succession de la Bavière, il eut le commandement de l'armée prussienne, et pénétra en Bohême, où il parvint à faire vivre son armée, pendant toute la campagne, aux dépens de l'ennemi. Quelque temps après il fut chargé d'une mission auprès de la cour de Versailles, et il y fut reçu de la manière la plus honorable; mais il n'emporta que de belles promesses qui ne se réalisèrent point. Frédéric mourut bientôt après; le prince Henri se rendit auprès de son neveu, dans l'espoir de s'emparer du timon de l'état; mais le jeune roi, jaloux de conserver son autorité, ne répondit aux empressemens de son oncle que par des égards respectueux, qui ne consolèrent point l'ambition déjouée dans ses projets de puissance. Son château de Reinsberg devint alors le refuge des mécontens, et il disait ouvertement que « son neveu » était un gros imbécille qui ne respec- » tait pas leurs mœurs, qui se laissait » tour à tour subjuguer par des femmes, » par des favoris et par des charlatans, » qui abhorrait le travail, et qui grossi- » rait la tourbe des rois fainéans. » Ces propos lui attirèrent des désagrémens. Cependant le roi de Prusse, effrayé des progrès de l'armée française, se rapprocha du prince Henri et le chargea de tra-

vailler à la paix qui fut conclue à Bâle. Frédéric-Guillaume ne survécut pas long-temps à cet événement. Son successeur montra beaucoup d'égards et de déférence pour le prince Henri ; mais il se contenta de ses respects, et revenu des projets ambitieux, il passa les cinq dernières années de sa vie dans la retraite. Ami des arts et surtout de la musique, il eut toujours près de lui des artistes célèbres en ce genre. Il mourut à Reinsberg le 3 août 1802. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs allemands, et il en a paru une en français sous le titre de *Vie privée*, *politique et militaire du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, in-8.

HENRI, ermite du 12e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il niait que le baptême fût utile aux enfans, il condamnait l'usage des églises et des temples, rejetait le culte de la croix, défendait de célébrer la messe, et enseignait qu'il ne fallait point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avait employée pour établir sa doctrine ne lui avait pas réussi : il avait été brûlé à St.-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation et de le singularité. Il était encore jeune, il avait les cheveux courts et la barbe rase ; il était grand et mal habillé, il marchait tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse. Il avait l'œil ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter. La réputation de Henri se répandit dans le diocèse du Mans ; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et sut se faire autoriser à prêcher et à enseigner dans ce diocèse, pendant que l'évêque, le pieux Hildebert, était allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni (ce qu'il n'obtint pas). On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, et le clergé exhortait le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendait pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire et défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusait de rien vendre à leurs domestiques ; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent traînés dans la boue et battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage ; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence, furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau ; mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture, et l'obligea de quitter son diocèse. Il avait été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. S. Bernard s'y rendit en même temps, pour garantir les peuples des erreurs et du fanatisme qui désolaient ces contrées. Henri prit la fuite ; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et ils y donnèrent des scènes scandaleuses.

HENRI DE BAVIÈRE. *Voyez* BAVIÈRE.

HENRI LE BON, instituteur des Frères-Cordonniers, etc. *Voyez* BUCHE.

HENRI DE HUNTINGTON, historien anglais du 12e siècle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui : 1° une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum anglicarum scriptores* ; 2° un petit traité *du Mépris du monde*, etc. ;

ces productions sont en latin et médiocrement bien écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé dans son temps *la Source et la splendeur du droit*, était cardinal et évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avait été archevêque d'Embrun, et il mourut en 1271. On a de lui une somme du droit canonique et civil, connue sous le nom de *Somme dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tomes in-fol. en un seul vol., Bâle, 1576, et Lyon, 1597. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI SUZON, dominicain du 14e siècle, dont nous avons divers *ouvrages mystiques*, traduits en français en 2 vol. in-12. C'était un homme pieux, qui mourut en 1366.

HENRI DE GUELDRE, fils de Henri IV, comte de Gueldre et de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siége épiscopal de Liége, qu'il déshonora par sa vie licencieuse et par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevait contre ses débauches, et l'obligea de quitter le pays (*voyez* GRÉGOIRE X). Privé de son siége au concile de Lyon, il continua à scandaliser les peuples, et mourut en 1284.

HENRI DE GAND, était de cette ville, et son nom de famille était *Goëthal*. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut en 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor solemnis*. On a de lui : 1° *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de S. Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, in-fol., Paris, 1518 et 1519; Anvers, 1639, in-fol., avec des notes d'Aubert Le Mire ; 2° une *Théologie quodlibétique*, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal à propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des Servites. (Cette famille de Goëthals, établie dans la ville de Gand, depuis environ 700 ans, est une des plus honorable de la Flandre. Elle a fourni d'excellens sujets à l'Eglise, à la magistrature, et à la république des lettres. Elle est connue dans l'histoire sous les dénominations diverses de *Gredals*, *Gottals*, *Algoethus*, *Eucolus*, *Eutracheleus et Panagathus*.)

HENRI DE HERVORDE, ainsi appelé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de Saint-Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De fastis illustribus*, Helmstadt, 1620, in-4. Elle remonte au commencement du monde, et finit à l'an 1325. Il mourut à Minden en Saxe, le 9 octobre 1370.

HENRI BOICH, jurisconsulte du 14e siècle, natif de St.-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol., et très peu consulté.

HENRI D'URIMARIA, théologien du 14e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des Ermites de St.-Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPIUS, pieux cordelier, ainsi nommé, parce qu'il était de Herph, village de Brabant, fit paraître un zèle éminent dans la direction des âmes, et mourut à Malines en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, et traduits en latin et en français. Sa *Théologie mystique* a été traduite en français par La Motte-Romancour, Paris, 1617, in-4.

HENRI D'ÉCOSSE. *Voyez* SCHRINGER.

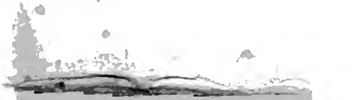
HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé, parce qu'il était de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, et fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : 1° *De ceremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4. 2° *De celebritate festorum*. 3° *Conclusiones et concordantiæ Bibliorum ac Canonum in libros Magistri sententiarum*, Venise, 1506, in-fol. ; 4° un *Traité des superstitions*, inséré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI (Matthieu), ministre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues savantes, pour mieux comprendre l'Ecriture sainte, ou plutôt pour trouver, comme tous les sectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes versions. Il mourut à Chester en 1714, après avoir donné plusieurs ouvrages, entre lesquels ceux de sa secte distinguent : 1° *Exposition de la Bible*, 5 vol. in-fol. 2° *Discours sur la nature du schisme*, 1689. 3° *Vie de Philippe Henri*, 1696. C'est la vie de son père, un des fondateurs du presbytérianisme en Angleterre, appelé par ses sectateurs le *bon* Henri : mais les opérations de la secte n'ont pas répondu à cette épithète.

HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI; et mourut à la Cavée, maison des carmes, près de Liége, vers 1720, dans un âge très avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liége, 1709, en 3 vol in-fol. Il y a des choses que des théologiens n'ont pas trouvées exactes; il a été prohibé à Rome en 1714 et 1722. On a encore de lui : 1° un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liége, 1677, in-fol. 2° *Molinismus profligatus*, Liége, 1715, 2 vol. in-8. 3° *Artes jesuiticæ in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717. 4° *Tuba magna mirum clangens sonum... De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum*. C'est un recueil de pièces, pleines d'animosités et peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti estiment l'édition de 1617, en 2 gros vol. in-12. Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentimens de M. Arnauld et du Père Quesnel.

HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au collége royal en 1723, mort à Paris de la chute d'un entablement en 1752, a donné une édition estimée de la *Bible de Vatable*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1729 et 1745. Elle est enrichie de notes de différens interprètes, et contient deux versions : l'ancienne, qui est la Vulgate, et la nouvelle, qui est celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle n'est pas à l'abri de toute censure. Il est encore auteur d'une *Grammaire hébraïque*.

HENRI (Pierre-Joseph), né à Châtelet, au pays de Liége, le 12 décembre 1711, fit son cours de théologie à l'université de Louvain, et fut nommé à la cure de Surice, qu'il administra pendant 46 ans. Il y remplit dignement les devoirs d'un pasteur vigilant et zélé pour le salut de son troupeau. Sa charité industrieuse à prévenir les désordres de la jeunesse, lui faisait réunir souvent celle de son village dans quelque lieu particulier, et il y présidait lui-même aux divertissemens innocens que l'on y prenait. Son principal soin était que ses paroissiens fussent parfaitement instruits des vérités de la religion; il ne négligeait rien pour entretenir dans ceux d'un âge avancé les connaissances salutaires dont ses catéchismes avaient si bien éclairé leur enfance. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1791, à Namur, où il s'était retiré accablé d'infirmités. On a de lui : 1° *De doctrina sacra*, Louvain, 1771, petit in-12; 2° *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liége, Cambrai et Namur*, dont la 4e édition a paru à Liége en 1780, 4 vol. in-12; 3° *Instruction familière dogmatique et morale sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, Rouen, 1785, et Liége, 1786, 4 vol. in-12; 4° *Discours familiers sur divers sujets de morale*, in-12, Liége, 1786, Rouen, 1787. Ce dernier volume se joint aux quatre précédens pour former un recueil de discours et d'instructions sur toutes les vérités de la foi, très bien appropriés à l'intelligence du peuple. Il en a paru une édition, où quel-



ques expressions vieillies ont été changées, Lille, 1828, 5 vol.

HENRIET (Protais), savant récollet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des notes littérales et morales, et d'autres ouvrages connus.

* HENRIET (Israël), graveur et marchand d'estampes, né à Nancy en 1608, reçut les premières leçons de dessin de Claude Henriet son père, habile peintre sur vitraux. Il étudia ensuite sous Antoine Tempeste en Italie, et enfin sous Callot. Il fut choisi pour enseigner le dessin au roi Louis XIV. Il mourut à Paris en 1661. Lié d'amitié avec Callot, il chercha à l'imiter, et a réussi au point qu'on distingue à peine ses copies des originaux. On cite parmi ses ouvrages l'*Histoire de l'Enfant prodigue*, suite de dessins gravés qu'on a attribués à Callot.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1625 à Charles I, roi d'Angleterre. Les amertumes qui suivirent les premières douceurs de son état, furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuait à Charles I pour la religion catholique, et on se déchaîna avec fureur; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : *Il faut*, disait-elle, *que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité, qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent?* Elle ne voulait pas même qu'on lui dît les noms de quelques personnes qui la rendaient odieuse aux principaux de la cour. « Je vous le défends, disait-elle; s'ils me » haïssent, leur haine ne durera peut-» être pas toujours, et s'il leur reste » quelque sentiment d'honneur, ils au-» ront honte de tourmenter une femme, » qui prend si peu de précaution pour » se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale, avaient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses meubles et ses pierreries, et achète des vivres et des munitions, dont elle chargea plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandais par son intrépidité et son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyaient pas* (*reines* ou *raines* se disaient alors pour grenouilles, *ranæ.*) Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle aurait accordés à ses infortunes; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disait elle-même, de *demander une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroît de douleur; mais elle eut en 1660 la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre; et après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. Son corps fut transporté à St.-Denis par ordre de Louis XIV. Bossuet prononça son oraison funèbre en présence de Monsieur et de Madame. Elle a été souvent réimprimée avec des notices sur Henriette de France, dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce grand orateur. On a une *histoire* de Henriette-Marie avec un *journal de sa vie* par C. C. Paris, 1690, 1693, in-8.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfans de Charles I, roi d'Angleterre, et de Henriette de France (voyez l'article précédent). Elle naquit à Exeter en 1644, dans le temps que le roi son père était aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine, sa mère, accoucha d'elle dans un camp, au milieu

des ennemis qui la poursuivaient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière, quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agrémens qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661 ; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui se plaisait beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié et de bel-esprit. Il lui donnait souvent des fêtes; il lui envoyait des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avait sur Charles II, son frère, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à St.-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation, que le genre de mort augmentait; car Henriette s'était crue empoisonnée, et elle l'était en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord ; mais si l'on en croit le duc de Saint-Simon, par le chevalier de Lorraine. Celui-ci avait succédé au comte de Guiche dans la bienveillance de Monsieur. Il gouvernait despotiquement ce prince, et, par de faux rapports, entretenait sa froideur envers Madame, qui s'en plaignit au roi; le chevalier fut exilé. On raconte que, dans son dépit, il dépêcha de Rome un certain Morelli pourvu d'un poison subtil qu'il remit à deux amis du chevalier, de la maison de Monsieur. L'un de ces scélérats jeta le poison dans un verre d'eau de chicorée, que Madame prenait assez ordinairement le matin. Le jour de sa mort, Madame en avait bu, et aussitôt après elle éprouva à l'estomac des douleurs aigües, et s'écria qu'elle était empoisonnée. Bossuet a fait son *oraison funèbre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Ecriture : *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur*. A ces paroles : « O nuit désas» treuse, nuit effroyable! où retentit » tout à coup, comme un éclat de ton» nerre, cette étonnante nouvelle : Ma» dame se meurt ! Madame est morte ! », tout le monde fondit en larmes. (Mme de La Fayette a écrit l'*Histoire* de cette princesse, 1 vol. ; il ne faut y chercher l'exactitude de l'histoire que dans les détails de la fin de la princesse. L'abbé Feuillet qui assista la princesse dans ses derniers momens a publié un *discours funèbre* précédé de la *relation de sa mort*, Paris, 1686, in-12.)

* HENRION (Denis), mathématicien et ingénieur du prince d'Orange, né vers la fin du 16e siècle, mort vers 1640, enseigna long-temps les mathématiques à Paris, et fut un des premiers traducteurs d'Euclide. Il a fait connaître en France la *théorie des logarithmes*, inventée par le baron écossais Neper, et a publié plusieurs ouvrages sur les mathématiques, estimés de son temps. Les principaux sont : 1° *Mémoires de mathématiques recueillis en faveur de la noblesse française*, 1612, in-4 ; 1623-27, in-8 ; 2° les *quinze livres d'Euclide*, 1615 et 1621, in-8, réimprimés avec les *Elémens et les Données d'Euclide* sous le titre d'*Elémens géométriques d'Euclide*, Rouen, 1649, et Paris, 1683, 2 vol. in-8 ; 3° *Cosmographie*, 1620 et 1626, in-8 ; 4° l'*Usage des compas de proportion*, Paris, 1631, in-8, qui a obtenu un grand nombre d'éditions.

HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas), premier président de la cour de cassation, naquit le 28 mars, et selon les registres de la cour de cassation, le 22 avril 1742 à Tréveray, près de Ligny, en Lorraine, d'un magistrat de cette province. Après avoir fait son droit à Pont-à-Mousson, il vint en 1762 à Paris, où il

fut reçu avocat l'année suivante. Inscrit sur le tableau en 1767 après quatre années de stage, il resta dans la plus profonde obscurité jusqu'en 1773. Néanmoins pendant cet intervalle, il avait publié plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, et qui commencèrent seulement à le faire connaître. Peu occupé des affaires de plaidoierie ou de consultation, il eut le temps de se livrer à son goût pour l'étude : il s'occupa surtout de la législation féodale. L'*éloge* de *Dumoulin* qui avait traité cette matière avec tant d'érudition, *celui de Matthieu Molé* qu'il prononça à la rentrée des parlemens, enfin le *plaidoyer* qu'il soutint devant la table de marbre de l'amirauté en faveur d'un nègre qui réclamait sa liberté en vertu de ce principe de notre droit public : *celui-là est libre qui met le pied en France* (1770), firent sortir Henrion de l'état où il se trouvait, et le placèrent parmi les bons orateurs et les bons avocats du 18e siècle : la science et le talent littéraire se trouvaient réunis dans ces trois écrits inspirés par une sage philosophie. L'un de ses plus remarquables plaidoyers fut dans l'affaire de Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, qui avait fait jouer une pièce dont le succès lui donnait, selon l'usage, le droit d'exiger la lecture d'une autre pièce : les comédiens s'y étant refusés, Henrion les attaqua et fit prévaloir l'équité en faveur de son client : son *Mémoire* a mérité d'être cité avec distinction par La Harpe. Ce ne fut toutefois que pendant un instant qu'il parut ainsi sur la scène : le rayon d'espérance qui avait lui à ses yeux s'évanouit bientôt : Henrion retomba dans l'obscurité d'où il n'était parvenu à sortir qu'après des efforts incroyables de patience et de talent. Sans appui, sans protecteur, il se voyait arrêté dans une carrière qu'il devait parcourir un jour avec tant de gloire : rebuté et sur le point de quitter le barreau, il fit un dernier essai. Il hasarda la publication de son *Traité des fiefs de Dumoulin analysé et conféré avec d'autres feudistes*, 1773, in-4. Ce savant ouvrage exécuté avec une profondeur digne de Dumoulin fit sa réputation. L'auteur l'avait dédié à M. Molé de Champlatreux, fils du premier président du parlement exilé. Le chancelier Meaupeou vit dans cet hommage rendu à un homme disgracié une nouvelle protestation contre le coup d'état dont il était l'instigateur. Le censeur refusa d'approuver la dédicace et le lieutenant de police en ordonna la suppression. Cette affaire fit du bruit : on s'arracha le petit nombre d'exemplaires, de l'épître dédicatoire qui avait échappé aux recherches de l'autorité ; on lut et on médita l'ouvrage d'Henrion. Dans d'autres circonstances, il eût été regardé comme un excellent commentaire d'un excellent traité ; la persécution dont il avait été l'objet le rendit plus précieux : on y trouva peut-être plus de mérite qu'il n'en contenait, et l'auteur devint en quelque sorte l'avocat obligé de toutes les causes importantes, de telle façon qu'à l'âge de 33 ans il était arrivé à la plus haute réputation que puisse atteindre un jurisconsulte. Surchargé d'affaires, il vit son cabinet fréquenté par les personnages du plus grand mérite et de la naissance la plus distinguée. Henrion avait renoncé à la plaidoierie, pour se borner aux consultations ; il donnait aussi ses soins aux travaux qu'il avait entrepris sur la féodalité, et dont le développement lui paraissait nécessaire dans l'intérêt de la science et dans celui de son livre : ce fut dans ce but qu'il inséra des articles nombreux dans le *Répertoire universel de jurisprudence*. Il était sur le point de compléter son *Traité des fiefs* par ses *Dissertations féodales* dont deux volumes avaient déjà paru, lorsque la révolution éclata et détruisit la féodalité : les autres volumes ne furent point publiés ; mais l'ouvrage d'Henrion, tel qu'il existe maintenant, n'en est pas moins un livre précieux que les jurisconsultes étudieront toujours avec fruit ; la partie historique est très importante : elle fait connaître l'origine, les progrès, les avantages, les abus de cette institution trop peu connue, contre laquelle on s'est récrié parce qu'on n'y a vu que les vexations auxquelles se sont injustement livrés quelques seigneurs ignorans et cruels, mais que l'on n'appré-

cie pas assez dans l'histoire du développement de l'esprit humain, dont on n'a point voulu admirer l'ordre hiérarchique établi à une époque d'anarchie, et que l'on n'a jamais considérée comme la transition forcée de la civilisation romaine à la civilisation moderne. Voyez M. Guizot dans ses *Essais sur l'hist. de France*, pag. 88 et suiv. Alors Henrion quitta Paris, il se retira dans son domaine de Pansey, près de Joinville, et y resta pendant tout le temps de la terreur. Sous le gouvernement directorial, il accepta les fonctions d'administrateur du département de la Haute-Marne, qu'il remplit avec une grande probité politique. L'impartialité et la modération furent ses guides; et, malgré les difficultés dont les circonstances entravaient la marche de l'administration, il sut diriger les affaires publiques avec sagesse, et mérita les suffrages de ses compatriotes. Cependant il revint à ses chères occupations de jurisprudence, et accepta la chaire de législation à l'école centrale de Chaumont. Ses leçons et ses conférences étaient suivies par une foule d'élèves et même par d'anciens membres du barreau. Après le 18 brumaire, les consuls recherchèrent Henrion et le nommèrent (an 8, 1800), l'un des premiers membres de la cour de cassation, dont il devint l'un des présidens dans le mois de février 1809. Ce fut alors que parurent successivement ses traités *De la compétence des juges de paix*, 9ᵉ édition, ouvrage devenu classique en France, et traduit en italien et en allemand: *De l'autorité judiciaire dans les gouvernemens monarchiques*, le plus profond ouvrage que l'on ait écrit sur cette matière dans notre siècle. Les services que Henrion rendait à la cour de cassation par la direction que son talent donnait aux arrêts, et dans les écoles par les livres utiles qu'il publiait, éveillèrent l'attention de Buonaparte, qui eut le souverain mérite de connaître les hommes et de les attacher à sa cause ou à la cause publique, en les plaçant où les appelait leur génie particulier. Il nomma Henrion conseiller d'état, et il se plaisait à écouter ses avis toujours dictés par l'amour de la vérité, et éclairés par une science exempte de préjugés. Le diplôme de baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur lui furent accordés à titre de récompense. Le gouvernement provisoire de 1814 qui fut établi entre la chute de Buonaparte et la proclamation du gouvernement royal, confia à Henrion le département de la justice. Pendant sa courte administration il proposa à l'autorité des mesures dictées par l'équité et par la sagesse; il demanda qu'on ouvrît les prisons et les bagnes à ceux que le despotisme impérial y avait jetés, qu'on supprimât les cours prévôtales et les tribunaux spéciaux des douanes, et que l'on réparât l'injustice à l'égard de MM. Lecombe et Clavier conseillers à la cour d'appel, dont la conduite avait été si honorable à l'époque du procès de Moreau: Louis XVIII le maintint à la cour de cassation. Henrion y resta pendant les cent jours; mais il fut placé à la seconde restauration, sur la liste des conseillers d'état en service extraordinaire. Lorsque la mort de M. Desèze (3 mai 1828), eut rendu vacante la place de premier président de la cour de cassation, Henrion de Pansey fut appelé par le vœu unanime de la magistrature à ce haut emploi (17 mai), qu'il n'occupa que pendant fort peu de temps: il est mort à Paris dans la 88ᵉ année de son âge, le 23 avril 1829. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit encore: *Des Biens communaux et de la police rurale et forestière*, Paris, 2ᵉ édit. 1825, in-8. En 1827, l'auteur y ajouta un supplément sous ce titre: *Du régime des bois communaux selon le nouveau code forestier*, 1827, in-8; *Du pouvoir municipal et de la police intérieure des communes*, 2ᵉ édit., Paris, 1824, in-8; *Des assemblées nationales en France, depuis l'établissement de la monarchie* jusqu'en 1814, 1 vol. in-8, Paris 1827, 2ᵉ édit. 1829, 2 vol. in-8; *Des pairs de France et de l'ancienne constitution française*, Paris, 1816, in-8. Ces deux ouvrages ont paru sans nom d'auteur; attribués à Henrion de Pansey, ils n'ont jamais été désavoués. Quelques-uns de ses *Mémoires* ont été imprimés dans les *Annales du barreau* tome 6, 2ᵉ partie. On a publié

en 1825 un *Choix des mémoires et plaidoyers de MM. Henrion de Pansey et Henrion de St.-Armand*, Paris, in-8. Henrion de Pansey a joui jusqu'à ses derniers momens de toutes ses facultés, et dans les instans où il ne souffrait pas, il pensait encore à ses ouvrages : il rassemblait ses souvenirs, et cherchait à perfectionner ses premiers travaux. Le jour même de sa mort, il dictait avec netteté des corrections pour une nouvelle édition de son *Précis des assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, imprimé pour la première fois en 1826. La *Revue encyclopédique* (tom 3, 1829) lui a consacré une notice intéressante.

* HENRIOT (François), né en 1761 à Nanterre, près de Paris, fut un de ces brigands, sortis de la fange, qui firent gémir la France sous le poids de leurs crimes. Il fut d'abord domestique ; mais sa mauvaise conduite le fit renvoyer de chez presque tous ses maîtres. L'un d'eux, procureur au parlement, chez lequel il avait commis un vol assez important, pouvait le conduire au supplice : mais, par une coupable indulgence, il se borna à le chasser de chez lui. Alors il obtint une place aux barrières, et lorsque la révolution éclata, il fut un des premiers à y mettre le feu (13 juillet 1789). Depuis ce moment il fut à la tête de tous les mouvemens séditieux. C'est lui qui dirigea les massacres des 2 et 3 septembre, surtout dans l'église des Carmes, où il y avait une foule d'ecclésiastiques, et qui fit délivrer dans la section des Jardins du roi, dite des sans-culottes, sur la caisse de la commune des mandats pour le paiement des assassins qui avaient massacré les prêtres renfermés dans le séminaire de Saint-Firmin. La formule de ces mandats dévoile toute la férocité du monstre qui les dictait. « Je demande, » disait-il, qu'il soit délivré des mandats » pour les sommes de.... aux citoyens.... » qui dans la journée du 2 septembre, » ont *travaillé* au décès des prêtres de » Saint-Firmin. » Ces exploits lui acquirent un grand ascendant, et il se trouva placé naturellement à la tête de tous les rassemblemens séditieux. Il parvint à faire rendre les honneurs funèbres à un de ses dignes satellites, le polonais Lazouski, qui, le 10 août, s'était fait remarquer par son audace et sa férocité, et qui ensuite avait été un des principaux assassins des prisonniers d'Orléans, massacrés à Versailles. Il était tellement sanguinaire, qu'il traitait de modérés les hommes les plus féroces. Carrier, cet affreux proconsul, dont le nom sera toujours prononcé avec effroi sur les rives de la Loire, n'était pas selon lui à la hauteur des circonstances, parce qu'il avait envoyé à Paris, au lieu de les faire fusiller, 94 Nantais, regardés comme partisans des Girondins, mais qui avaient eu une grande part à la défense de Nantes contre l'armée vendéenne. Henriot était devenu par ses crimes un homme redoutable et important : il fut nommé chef de la force armée et ensuite commandant provisoire de la garde nationale, ou plutôt des rassemblemens populaires auxquels on donnait ce nom. Les Montagnards poursuivaient depuis long-temps avec le plus grand acharnement le parti de la Gironde ; mais leurs efforts avaient été vains. L'éloquence de Guadet et de Gensonné avait triomphé de toutes leurs attaques. Henriot se chargea à lui seul d'exécuter cette terrible révolution, et employa ses moyens ordinaires, la force et la violence. C'est lui qui se chargea, le 31 mai, de diriger les rassemblemens armés contre la Convention, pour la forcer de proscrire le parti de la Gironde, que tous les efforts de leurs ennemis n'avaient pu renverser. En vain le président, à la tête de l'assemblée, essaya-t-il de sortir pour calmer la multitude. « Le peuple ne s'est pas levé, » répondit Henriot, pour entendre des » phrases, il veut des victimes. Allons, » canonniers, à vos pièces. » La Convention effrayée de son audace rentra dans la salle, et signa la proscription de 22 de ses membres. La commune de Paris, pour récompenser ses services, le fit nommer commandant de la garde nationale, malgré plusieurs voix qui eurent le courage de s'opposer à cette élection. Entiè-

rement dévoué à Robespierre, il le servit jusqu'à la fin, et l'aida à proscrire Danton, Hébert et tous ceux qui lui étaient opposés. Le 9 thermidor encore, lorsqu'une révolution nouvelle s'opérait, il conduisit à l'échafaud 40 à 50 victimes, et malgré les réclamations qui, sur le chemin du supplice, s'élevaient en leur faveur, il les fit exécuter. De retour de cette expédition sanglante, il courut au secours de Robespierre, déjà proscrit, que ses partisans avaient enlevé et conduit à la commune; mais tous ses efforts et ses cris *aux armes*, *vive Robespierre!* ne purent armer la multitude. Abandonné à lui-même, il fut arrêté par cinq gendarmes, et bientôt après délivré par Coffinhal, un des présidens du tribunal révolutionnaire, qui, étant parvenu jusqu'à lui, coupa les cordes dont il était lié et le fit évader. Henriot libre, sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, et, rencontrant une compagnie de canonniers, il leur ordonna de pointer leurs pièces contre la Convention: mais il n'osa leur ordonner de tirer, croyant s'apercevoir qu'ils n'étaient pas disposés à lui obéir. Un parti plus puissant que le sien, qui s'était élevé rapidement, marchait contre lui. La terreur le saisit à son tour. Il se retira à la commune, mais soit qu'il fût ivre, soit qu'il eût perdu la tête, il ne prit aucune des mesures qui pouvaient sauver son parti. Coffinhal, indigné, le saisit au milieu du corps et le jeta dans l'égoût de l'hôtel de ville, où il fut ramassé, et conduit à l'échafaud avec Robespierre, le 28 juillet 1794. Il avait alors 33 ans.

* HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, et l'un des premiers compagnons de saint Ignace, né vers l'an 1520 à Villa-Viciosa, dans l'Allentijo; il était déjà diacre lorsqu'il entra dans la société à l'âge de 25 ans. Ayant été ordonné prêtre, il fut envoyé aux Indes vers l'an 1560, pour y travailler à la conversion des infidèles, et prêcha la foi sur la côte de la Pêcherie pendant 43 ans, et il le fit avec tant de zèle et de succès, qu'il fut surnommé l'*Apôtre de la presqu'île*. Il mourut à Tutucurin, l'an 1600, à l'âge de 80 ans. En 1553, la ville qu'il habitait avait été prise, et il tomba au pouvoir des vainqueurs qui lui firent supporter toutes sortes de mauvais traitemens. Il avait fait bâtir plusieurs églises et deux hôpitaux. Il avait acquis une si grande connaissance des langues des différens pays où le porta son zèle apostolique, qu'il pouvait prêcher facilement dans l'idiôme de la contrée et même disputer avec les brachmanes; il a publié des *grammaires* de la langue Malabarre et des *vocabulaires* bons à consulter. On a encore de lui: 1° des *Vies des saints*, et particulièrement une *Vie de la sainte Vierge*, dont on conserve précieusement un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican; 2° *Contra fabulas ethnicorum* (contre les fables des païens), ouvrage rempli d'érudition, quoiqu'il n'ait eu d'autres secours que sa seule mémoire; 3° plusieurs *notices* sur ce qu'il avait vu de curieux dans les Indes.

HENRIQUEZ (Henri), né à Porto en Portugal, fut admis dans la société des jésuites par saint Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, et ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de saint Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de saint Ignace. Il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant: 1° *De fine hominis*, qu'il avait composé l'an 1594: il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques; 2° une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise, 1600, in-folio; 3° un traité *De clavibus ecclesiæ*.

HENRIQUEZ (Jean-Chrysostôme), laborieux écrivain de l'ordre de Citeaux, né d'une famille noble de Madrid en 1595, fut commissaire-général des religieux irlandais de son ordre, grand-prieur de l'ordre de Calatrava, et historiographe-général de la congrégation des bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain le 2? octobre 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entre autres: 1° *Menolo-*

gium Cisterciense, *cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in. fol. 2° *Fasciculus sanctorum ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623, in-fol. 3° *Lilia Cisterciensia*, Douai, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Citeaux* de Charles Visch, et dans la *Bibliothèque espagnole* de Nicolas Antoine.

HENRY. *Voyez* HENRI.

* HENRY (Robert), théologien et historien, écossais, né dans le comté de Sterling en 1708, mourut en novembre 1790. On lui doit une *Histoire de la Grande-Bretagne*, Londres, 1771-1793, 6 vol. in-4; et 1799, 12 vol. in-8. Elle est rédigée sur un plan nouveau, et l'auteur y traite non-seulement de l'histoire civile de chaque époque, mais encore de la religion, de la constitution du gouvernement, des cours de Justice, du commerce, de la marine, des mœurs, etc. Cette histoire, remplie de recherches savantes, a été continuée jusqu'au règne de Jacques I, par Petit Andrews. La continuation a été imprimée en 1796, 1 vol. in-4, et 2 vol. in-8. MM. Boulard et Cantwel en ont donné une traduction française, Paris, 1789-96, 6 vol. in-8, sans la continuation.

* HENRY (David), écrivain et imprimeur écossais, né près d'Aberden en 1710, vint de bonne heure à Londres, et fut un des rédacteurs du *Gentlemen's magazine*, ouvrage périodique précieux pour la littérature anglaise, et surtout pour la biographie. On a encore de lui : 1° vingt *Discours abrégés de Tillotson*, imprimés pour la 4e fois en 1779; 2° *le Parfait fermier anglais*, ou *Système pratique d'agriculture*, 1772, plusieurs fois réimprimé; traduit en français par M. de Fréville en tête du *Voyage agronomique* d'Arthur Young, Paris, 1774, 2 vol. in-8. 3° *Tableau historique de tous les voyages autour du monde*, 1774 et années suiv., 6 vol. in-4. Les 2 derniers comprennent les voyages du capitaine Cook. Henry mourut le 5 juin 1792.

HENRYS (Claude), avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, mort en 1662 dans un âge assez avancé, était très versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. (Il fut avocat de roi au bailliage de Forez en 1639.) Il était souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égalaient ses lumières. On a de lui : 1° un excellent *Recueil d'arrêts*, en 2 vol. in-fol. 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles et agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit, et dans les autres il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des additions et des notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces additions et ces notes ont été imprimées dans l'édition de 1738 et de 1772, en 4 vol. in-fol. 2° *L'Homme-Dieu* ou *le Parallèle des actions divines et humaines de Jésus-Christ*.

HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite flamand, né à Venrad, dans la Gueldre, le 21 janvier 1600, travailla pendant long-temps avec succès à l'immense compilation des *Actes des saints*, avec Bollandus, qui avait été son régent, et ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux et quelquefois ridicules, dont les écrivains des siècles d'ignorance les avaient remplis. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta sanctorum* des mois de janvier et février, il donna avec le Père Papebroch, les *Vies des saints* des mois de mars et avril. Il donna aussi *Brevis notitia Galliarum et Belgii*, Anvers, 1658, in-8; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4, ouvrage curieux et savant; *Exegesis historica seu diatriba de episcopatu Tongrensi et Trajectensi*, Anvers, 1655, in-4; où il soutient que le siége épiscopal de Tongres a été transféré à Maëstricht. Il mourut à Anvers le 12 septembre 1681. Le Père Paperoch a écrit sa *Vie*, et l'a insérée dans le 7e vol. des *Acta sanctorum* du mois de mai. On peut consulter la *Bibliotheca Belgica* de Foppen pour voir les titres de ses nombreuses dissertations.

* HENSLER (Philippe-Gabriel), médecin habile, né à Oldenswort dans le duché de Sleswick, le 11 décembre 1733, fut nommé premier médecin du roi de Danemarck en 1775, et il enseigna depuis 1789 la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 21 décembre 1805. Il contribua beaucoup à propager l'inoculation de la petite vérole. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Tentaminum et observationum de morbo varioloso satura*, Gottingue, 1762, in-4 ; 2° *Lettres sur l'inoculation*, dédiées au parlement de Paris, Altona, 1765-1766, 2 vol. in-8 ; 3° *Indication des principaux secours dans les cas de mort apparente*, Altona, 1770 et 1780, in-8 ; 4° *Sur des établissemens pour les malades*, Hambourg, 1785, in-4 ; 5° *De la lèpre qui, dans le moyen âge, régnait dans l'Occident*, 1790 et 1794, in-8.

HENTEN (Jean), de Naline, près de Thouin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible et de lui rendre la pureté de l'ancien texte ; il y travailla avec assiduité, et montra qu'il était digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première *Bible* nommée *de Louvain*, en 1547, et Anvers, 1570, avec des figures (*voyez* le Père Le Long, tome 1, p. 263). Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail et les austérités. On a encore de lui : 1° les *Commentaires* d'Euthymius *sur les Evangiles* ; 2° ceux d'OEcuménius *sur saint Paul* ; 3° d'Aréthas *sur l'Apocalypse*, etc. *Voyez* le *Belgium dominicanum* du Père Jonghe, p. 152.

HÉPHESTION. *Voyez* EPHESTION.

HÉPHESTION, grammairien grec, d'Alexandrie, du temps de l'empereur Vérus, dont il nous reste *Enchiridion de metris et poemate*, grec et latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4. (On recherche l'édition de Paris, 1553, in-4, et celle d'Oxford, 1810, in-8.)

HÉRACLAS, frère de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec lui durant la persécution de Sévère. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origène, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siége d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HÉRACLÉON, hérétique du 3e siècle, adopta le système de Valentin (*voyez* ce nom). Il fit pourtant quelques changemens, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Evangile, dans les *Commentaires* très étendus *sur les Evangiles de saint Jean et de saint Luc*. Ces commentaires ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires, et souvent ridicules. Héracléon, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de chrétiens le système de Valentin, et forma la secte des *Héracléonites*. Origène a réfuté les Commentaires d'Héracléon, et c'est d'Origène que Grabbe a extrait les *fragmens* que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HÉRACLÉONAS, 4e fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Héraclius Constantin son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Héraclius Constantin, étant mort 4 mois après, empoisonné à ce que l'on croit, par Martine, Héracléonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avaient inspirée, devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracléonas, et Constant, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels était une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-temps. Le sénat ayant fait arrêter Héracléonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la

mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Héracléonas avait régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HÉRACLÉOTÈS (Denis), philosophe d'Héraclée, d'abord stoïcien, pensait ou plutôt disait, comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal*. Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aigües, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J.-C. Il quitta les stoïciens pour les épicuriens, qui plaçaient le bonheur dans le plaisir, selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Héracléotès composa divers *Traités de philosophie*, et quelques *pièces de poésie* : Héraclide en cite une de lui, qui était attribuée à Sophocle.

HÉRACLIDE DE PONT ou LE PONTIQUE, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe et d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il était monté au ciel. Il pria un de ses amis *de mettre un serpent dans son lit* à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avaient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort pour se montrer ; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie d'Héraclide. Il vivait vers l'an 336 avant J.-C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope* d'Alde, 1505, in-folio. (Les *fragmens* de ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta De rebus publicis, edidit D. Kœhler, avec une version allemande*, Halle, 1804, in-8.)

HÉRACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour récompense de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidèle à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avait envoyées ; il tua même un certain Constantin qui les conduisait. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir ; élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violens de Sabinus, qui, de son domestique, était devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avait coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale, composée de 3,700 navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, et le mit en fuite. Alors Héraclien monta sur un seul vaisseau qui lui restait, et passa à Carthage, où il fut tué.

HÉRACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il était mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleurait sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspirait à la célébrité, jointe à son stile énigmatique le firent appeler le *philosophe ténébreux* et *le pleureur*. (Sans doute on a exagéré son humeur chagrine. Cependant son nom est resté comme le type de la secte des pessimistes.) Il composa divers *traités*, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignait que tout est animé par un esprit ; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini, qu'il a été formé par le feu, et qu'après divers changemens il retournerait en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il avait compris de ce livre, lui avait paru bon ; et qu'il ne doutait point que ce qu'il n'avait pas pu entendre, ne fût de même ; » comme si des choses inintelligibles dans un ouvrage de philosophie, pouvaient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où il serait plus considéré qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisait qu'irriter son humeur chagrine; il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne,

pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux ?* Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humeur qui était chez lui en trop grande abondance ; mais comme ce remède ne le guérissait point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnaient de le voir jouer aux osselets avec des enfans, « qu'il aimait encore mieux s'a» muser ainsi, que de se mêler dans leurs » affaires. » Il avait pour maximes, « qu'il » fallait étouffer les querelles dans leur » naissance, comme on étouffe une in» cendie » ; et que « les peuples doivent » combattre pour leurs lois comme pour » leurs murailles. » Il croyait que « la » nature de l'âme était une chose impé» nétrable. » Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous le titre de *Poesis philosophica*, 1573, in-8. Une édition de ces fragmens a été aussi publiée par Richard Lubin avec une version latine, Rostock, 1601, in-8. (Voyez aussi *De principio rerum naturalium ex mente Heracliti physici exercitatio*, Leipsick, 1697, et *De rerum naturalium genesi ex mente Heracliti physici dissertatio*, Leipsick, 1702.)

HÉRACLITE, Sicynien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De incredibilibus*. Il l'avait tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle. — (On compte dans l'antiquité plusieurs autres Héraclites, parmi lesquels il y a des philosophes, et un écrivain chrétien cité par Eusèbe.)

HÉRACLIUS, empereur romain, né vers l'an 575 d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisait ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi !* lui dit-il, *tu n'avais usurpé l'empire que pour faire tant de maux au peuple !* — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux*. Le nouvel empereur profita de cet avis. Les onze premières années du règne d'Héraclius furent extrêmement malheureuses : la peste, la famine, des tremblemens de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces d'Asie. Les Perses, en Orient ; les Arabes, les Bulgares, les Esclavons en Occident, couvrirent ces pays de ruines. A cela vint se joindre une maladie inconnue, que l'on croit être la *petite vérole*, et que les Abyssins avaient apportée en Orient ; de là les Lombards la répandirent dans l'Occident. Les Perses vinrent camper sous les murs de Chalcédoine en face de Constantinople. Héraclius fit la revue de ses troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses et de vierges massacrées, les chrétiens vendus aux juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accorderait pas la » paix à l'empereur et à ses peuples, qu'à » condition qu'ils renonceront à Jésus» Christ et qu'ils adoreront le soleil, la » divinité des Perses (1). » Héraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroès, le défit en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusques dans ses états, y trouva Syroès son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter, les armes à la main. Syroès l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le

(1) Quelques savans modernes ont nié ce fait, et Voltaire entre autres : on devine bien pourquoi.

dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout à coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avait été mené captif par ordre de Chosroès, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, et dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra comme un jour de fête, celui où cet instrument de salut avait été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébré par les Grecs et les Latins le 14 septembre: fête qui est en même temps la célébration du triomphe général de la croix, sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise, « où, comme s'exprime un historien, les empereurs si long-temps » acharnés contre la croix s'avouèrent » à la fin vaincus, déposèrent les armes, » et devinrent les défenseurs et les adorateurs de cette même croix. Ce changement ne fut point l'ouvrage des hommes; il ne put se faire que par un miracle de la toute-puissance divine » (*voyez* CONSTANTIN LE GRAND). Héraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais s'étant laissé séduire par les partisans du monothélisme qui infectait alors l'empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthèse*, c'est-à-dire, exposition: comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit, formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife que cet édit n'était point de lui; que le patriarche Sergius l'avait composé, et l'avait engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouait, puisqu'il causait tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparaient de l'Egypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. Héraclius était hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans, après 30 ans de règne. « On » ne sait, dit l'abbé Guyon, quel rang » lui assigner parmi les princes. Sur la » fin de son règne, il donna plutôt des » marques de timidité que de courage. La » sagesse, l'activité, la valeur qu'il avait » fait éclater pendant la guerre persique, » sont dignes d'admiration; mais dans » les derniers temps, on ne trouve plus » le vainqueur de Chosroès. C'est un con» troversite, qui paraît aussi peu touché » des affaires de l'empire, qu'il est em» pressé de décider celles de la religion. » Il abandonna les devoirs d'un monar» que, pour faire les fonctions d'un évê» que. »

HÉRACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, naquit à Constantinople en 612, et succéda à son père en 641. Il partagea le trône impérial avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernières volontés d'Héraclius. Mais ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea, dit-on, en l'empoisonnant; mais ce fut un bruit populaire, destitué de preuve. Comme il se vit frappé à mort, il distribua le trésor qu'il avait volé aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le sceptre 3 mois et 23 jours. L'enlèvement d'un dépôt sacré par le testament de son père, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long règne eût été consacré à la sagesse et à la justice. (Cet empereur est le dernier qui ait pris le titre de consul.)

*HÉRAULD (Didier), *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célèbre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition, avait rempli d'abord une

chaire de grec au collége de Sedan, lorsqu'il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. Outre différentes éditions d'anciens auteurs auxquelles il a joint des préfaces ou des annotations curieuses, on lui doit un assez grand nombre de dissertations anonymes. Il a fait 1° des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobe*, sur *Martial;* 2° un ouvrage *contre Saumaise*, Paris, 1699, in-8 ; 3° Plusieurs livres *de droit*. Ce savant mourut en 1659. L'étude des belles-lettres occupa la plus grande partie de son temps; et ce fut surtout dans les écrits des anciens, qu'il puisa ce fonds de savoir qui le distinguait.—Hérauld, son fils, né à Sedan vers 1604, exerça d'abord son ministère à Alençon, puis il fut pasteur de l'église wallone à Londres, enfin chanoine de Cantorbéry, après avoir quitté l'Angleterre à cause de son attachement à Charles I, et y être revenu après la restauration. On a de lui: *le Pacifique royal en deuil*, compris en 12 sermons, etc. Saumur, 1649, in-8 contre la mort de Charles I, roi d'Angleterre. C'est un recueil de sermons, qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de 20 autres sermons, publiés sous le titre de *Pacifique royal en joie* Amsterdam, 1665, in-8. Herauld mourut vers 1675.

* HÉRAULT de Sechelles (Marie-Jean), petit-fils de Hérault, qui fut successivement avocat au châtelet de Paris, intendant de Tours, lieutenant-général de police, intendant de la capitale et conseiller d'état, naquit dans cette dernière ville en 1760. Son père, colonel du régiment de Rouergue, périt glorieusement à la bataille de Minden. Doué de tous les avantages que donne une jolie figure et de tous ceux que procure un esprit vif et enjoué, il avait en outre une fortune indépendante. Une ambition sans bornes et peu de moyens pour la satisfaire le conduisirent à sa perte. Recommandé à la duchesse de Polignac, il fut présenté à la reine Marie-Antoinette qui devint dès lors sa protectrice. Il était avocat du roi au Châtelet : il remplit cette place avec honneur, et chacun applaudit aux succès qu'il obtint, lorsqu'il combattit devant ce tribunal l'ingratitude d'un élève envers son précepteur, et qu'il rappela les droits sacrés de la nature en soutenant la cause d'une mère pauvre contre une fille opulente. Il devint avocat-général ; il occupait encore cet emploi lorsque la révolution vint proclamer ses idées de réforme. Hérault ne fut pas seulement ami des changemens politiques que désiraient certains esprits plus ou moins systématiques, il fut encore partisan de l'anarchie. Dès le 14 juillet 1789 il figura parmi les ennemis de la royauté : il contribua à la prise de la Bastille en se trouvant au milieu de la foule qui attaquait cette place : deux hommes furent, dit-on, tués à ses côtés. Cet exploit lui valut, à l'époque de la réorganisation des tribunaux, la place de commissaire du roi près le tribunal de cassation. Elu en 1791 membre de l'Assemblée législative par la ville de Paris, il fut réélu à la Convention. Ce fut dans cette assemblée qu'il proposa la création d'un tribunal extraordinaire qui fut, l'année suivante, remplacé par le trop fameux tribunal révolutionnaire. Après avoir été président de l'Assemblée législative, puis de la Convention, il fut envoyé en mission dans le département du Mont-Blanc avec deux de ses collègues, sous le prétexte d'en examiner l'administration, mais dans le but réel d'ouvrir des négociations pour la paix avec les puissances étrangères : ainsi il était absent à l'époque du procès du roi; mais il voulut s'associer au crime de ses collègues, et écrivit pour envoyer son vote de condamnation. De retour à Paris il se rangea du côté de la *Montagne*, eut une part très grande à la journée du 31 mai, fit casser la commission des *douze* qui était chargée de rechercher les auteurs du complot tramé contre la Convention, et poursuivit les Girondins. Nommé à plusieurs reprises président de la Convention, il rédigea en partie la constitution de 93, et le 10 août il présida la cérémonie où elle fut jurée publiquement sur la place de la Bastille. Les honneurs populaires qu'il reçut dans cette circonstance excitèrent la jalousie

de Robespierre qui jura sa perte. Cependant Hérault de Séchelles était membre du comité de salut public, et il y déploya toute l'exagération de ses principes révolutionnaires. Dans le mois de septembre 1793, il avait été de nouveau envoyé en mission dans le département du Mont-Blanc et du Haut-Rhin; *il sema sur son chemin un assez grand nombre de guillotines*, *qui*, selon ses expressions, *produisirent un excellent effet*. Néanmoins Robespierre continua à le poursuivre; Bourdon le dénonça comme noble, et comme ayant des relations avec des émigrés; quelques-uns de ses amis le défendirent; il revint lui-même pour se justifier; mais sa perte était jurée, et il fut bientôt après enfermé dans le Luxembourg, comme coupable d'avoir caché un émigré. Robespierre craignant que cette accusation ne fût point assez forte pour le faire condamner, l'impliqua dans la conspiration de Danton. Amené devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit avec insouciance et entendit son arrêt avec l'indifférence avec laquelle il envoyait auparavant les autres à l'échafaud. En allant au supplice, il saluait les personnes qu'il reconnaissait dans la foule. Arrivé au bas de la guillotine, il voulut embrasser Danton: celui-ci le repoussa en lui disant de sang froid ces paroles qui font frémir: *Montez donc, nos têtes auront le temps de se baiser dans le panier!....* C'était le 5 avril 1794: Hérault n'avait que 34 ans. Il avait publié 1° *Eloge de Suger abbé de St.-Denis*, 1799, in-8; 2° *Visite à Buffon*, 1785, in-8, 2e édition, 1802, avec des *notes* et sous le titre de *Voyage à Montbard*; elle renferme d'autres *opuscules* de l'auteur; 3° *Eloge d'Athanase Auger*, prononcé le 25 mars 1790; 4° *Pensées et anecdotes*; 5° *Détails sur la société d'Olten*, 1790, in-8; 6° *Rapport sur la constitution de* 1793; 7° *Théorie de l'ambition*, 1802, in-8, publiée par M. J. B. Salgues, sur le seul exemplaire qui échappa, de la première édition qui avait été livrée aux flammes par Hérault de Séchelles lui-même; c'est le plus remarquable de ses ouvrages, mais il ne lui fait pas beaucoup d'honneur. Il avait coutume de dire: *la force du peuple et la raison, c'est la même chose!....*

HERBELOT (Barthélemi D'), savant orientaliste, né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût et de talent pour les langues de l'Asie. Il le fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étaient alors Luc Holsténius et Léon Allatius, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelait. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1,500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1695, à 70 ans. C'était un homme d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connaissances; il ne parlait jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égalait son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle était fondée sur un grand fonds de religion. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont: 1° La *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-folio, La Haie, 1777, 1779 et 1782, 4 vol. in-4; Maestricht, in-fol. 1778; et Paris, 1782, 6 vol. in-8. composée d'abord en arabe, mise ensuite en français pour la rendre d'un plus grand usage, et publiée par M. Galand, qui a ajouté une préface. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connaître les langues, le génie de l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient; 2° un *Dictionnaire turc*, et d'autres *traités* curieux qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliothèque orientale* devenant tous les jours plus rare et plus chère, a été réimprimée à Maestricht, 1776, in-folio. Il faut y joindre un *supplément* (par Visdlou), Maestricht, 1780. Cet ouvrage a été réimprimé avec des corrections et additions par Schultens, et le supplément de Visdlou, La Haie, 1777-82, 4 vol.

in-4. L'édition publiée à Paris, 6 vol. in-8, 1782, offre seulement un abrégé de l'ouvrage. Au reste, cette collection n'étant qu'un amas de matériaux indigestes, est souvent très défectueuse.

HERBERAY DES ESSARTS (Nicolas d'), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortait d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des *traductions* d'*Amadis des Gaules*, 1540-1548, entreprise par ordre de François I; du premier *livre de la Chronique du très vaillant et redouté Don Flora de Grèce*, 1552, in-fol; des *sept livres de Flavius Josèphe*, 1557, in-fol.; de l'*Orloge des princes*, etc. Il avait pris pour devise, suivant l'usage de son temps, ces mots espagnols : ACUERDO OLVIDO, c'est-à-dire, *souvenir* et *oublier*. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron D'), seigneur de distinction de la Basse Styrie, né en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le 16e siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, en Russie, en Danemark, à Constantinople. Il a profité de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1556, in-fol. avec des figures et des cartes, ibid. 1571, in-fol. Anvers, 1557, in-8. Il a été traduit du latin en allemand, Vienne, 1557, etc, et en italien, Venise, 1558. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum scriptores varii*, Francfort, 1700. Herberstein mourut en 1559.

HERBERSTEIN (Ferdinand-Ernest, comte D'), né à Vienne en Autriche, et mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adversus umbratiles Poireti impetus propugnata*, Prague, 1709, et plusieurs autres *traités* de philosophie et de mathématiques.

* HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, dans la Carniole, naquit en 1722, et fut élevé à l'épiscopat en 1773. Ce prélat fut un de ceux qui secondèrent le plus les efforts que fit Joseph II pour introduire des réformes ecclésiastiques en Allemagne. Il approuva les livres des théologiens qui établissaient une doctrine conforme aux vues de l'empereur, et qui tendaient à changer l'enseignement religieux en Allemagne. Il favorisa de toutes ses forces l'exécution des nombreux édits de Joseph, même lorsqu'ils étaient le plus contraires à la discipline de l'Église catholique, lorsque, par exemple, le gouvernement établissait des séminaires qu'il soustrayait ensuite à la surveillance des évêques, et où il forçait les maisons religieuses d'envoyer leurs jeunes profès; lorsque, empiétant sur les droits épiscopaux, il cassait ou réformait les jugemens des évêques, faisait sortir les religieux de leur cloître, et les sécularisait de sa propre autorité. Une telle conduite ne put qu'être improuvée par le plus grand nombre de ses collègues, mais l'empereur s'empressa de lui donner un témoignage de sa satisfaction par un décret du 27 novembre 1781, où il déclara que ce prélat n'avait agi que d'après ses intentions; et, en louant son zèle pour la religion, il le proposa aux autres évêques comme un modèle à suivre. Ces éloges encouragèrent M. d'Herberstein. Il crut ne pouvoir faire assez pour les mériter. Il publia donc en 1782 une lettre pastorale, où il prétendit exposer, d'après la tradition de l'Eglise, les droits des princes, des évêques et du pape. La part du pape, que pour cette raison il plaçait la dernière, était fort mince, mais en revanche celle du prince était fort grande. Il exaltait ensuite la sagesse des décrets de Joseph, particulièrement ceux qui déprimaient les ordres religieux, il applaudissait à la suppression des monastères dont il prétendait démontrer l'inutilité; et cet évêque, instruisant son peuple, parlait de ces maisons de retraite qui depuis 16 siècles ont donné tant d'exemples de vertu et de sainteté, comme en auraient parlé des protestans et des incrédules. Cette doctrine mécontenta tous ceux qui comme lui ne se prêtaient pas aux vues de Joseph. Ses collègues le blâmèrent, et le pape Pie VI, dans son voyage à Vienne, lui en témoigna son mécontentement. Mais l'empe-

reur ne cessa pas de le protéger, et M. d'Herberstein continua à mériter la confiance et les éloges de ce prince par son ardeur à le seconder. Joseph, pour lui témoigner de plus en plus sa bienveillance, ou uniquement poussé par la manie de faire des changemens, pria le pape d'ériger en métropole le siége de Laybach. Le saint-père ne se refusa pas à la mesure en elle-même, mais il crut devoir la différer, pour ne pas avoir l'air de favoriser un prélat qui le méritait si peu. Pie VI s'en expliqua dans un bref du 7 janvier 1786, adressé à Joseph II. L'empereur insista, et l'évêque de Laybach répondit au bref du saint-père par un *Mémoire apologétique*. Mais la mort de l'évêque vint mettre fin à la négociation. Il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui l'enleva le 7 octobre 1787. L'empereur protégea encore sa mémoire ; la Gazette de la cour fit l'éloge de ses vertus et de son zèle. Il publia en 1786 une *Version* du nouveau Testament en langue vulgaire, qui n'obtint pas une approbation générale. Il ne paraît pas qu'il en fût l'auteur. On lui reproche d'avoir introduit dans les provinces autrichiennes les écrits des appelans français, et d'autres ouvrages favorables aux nouvelles réformes. Il fit les pauvres ses légataires, concurremment avec l'école normale de Laybach.

HERBERT (Edouard), plus connu sous le nom de *lord Herbert de Chirbury*, né au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques I en ambassade vers Louis XIII. Il servit sous Maurice de Nassau contre les Espagnols, et se distingua autant par ses talens militaires que par sa bravoure; et il aurait laissé une mémoire honorable, s'il avait voulu se contenter de la réputation qu'il s'était acquise comme guerrier et comme diplomate; mais il voulut écrire, et il ne mérita que celle d'un auteur impie et sans jugement. Malgré les faveurs dont il avait été comblé par Jacques Ier, il se montra ingrat, en prenant parti contre Charles Ier, son fils et son successeur. Nous avons de lui : 1° une *Histoire de Henri VIII*, in-folio; 2° *De religione gentilium, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8 : ouvrage plein d'erreurs et qui ne prouve ni le jugement, ni la sagesse de l'auteur. 3° *De religione laïci*. 4° *De veritate*, Londres, 1645, in-4. L'auteur a répandu dans ces différens écrits, des principes de déisme et de naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent Spinosa et Hobbes. Il avait fait imprimer en 1639, in 4, une traduction de son traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux ;* titre qui seul prouve la singularité et le désordre des idées de l'auteur. Gassendi en a réfuté les principes. 5° *De expeditione Buckingham ducis in Ream insulam*, Londres, 1658. Le lord Herbert mourut en 1648. Un savant allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4, une *Dissertation sur les trois imposteurs de son siècle : Spinosa, Hobbes, et Herbert*. (La vie de Lord Herbert écrite par lui-même, publiée pour la première fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimprimée par Dodsley, 1770, in-4.)

HERBERT (Georges), célèbre poète anglais de la même famille, né en 1597, laissa des poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le temple*, et *le Ministre de la Campagne*. Il mourut curé de Bemmerson, près Salisbury, en 1635.

HERBERT (Thomas), écrivain anglais, né dans le 17e siècle à York, de la famille des comtes de Pembrock, voyagea en Asie et en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des parlementaires contre Charles I. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet-de-chambre. Le sort du monarque le toucha ; il le servit avec beaucoup d'attention, et écrivit l'histoire des derniers momens de ce prince, qu'il publia sous le titre de *Threnodia Carolina*, après le rétablissement de Charles II, et que Wood a insérée dans *Athenæ Oxonienses :* cet ouvrage a été réimprimé en 1816. Il fut créé baronnet, et mourut fort âgé le

1er mars 1681, à York. Il avait aussi publié la relation de ses voyages que Wicquefort a traduite en français, sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, fait par Herbert en* 1626 *et* 1627, Paris, 1663, in-4. On en a donné une édition en anglais en 1638.

* HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste distingué, né à Paris en 1783, mort prématurément le 30 décembre 1806, fut élève de l'école des langues orientales; il fit tant de progrès qu'à l'âge de 16 ans il composa une grammaire arabe, qui n'est pas un chef-d'œuvre, il est vrai, car elle pèche sous le rapport de l'exactitude et de l'ordre du plan, mais qui est recommandable à bien des titres, et peut être considérée comme le fruit d'un esprit judicieux et instruit. Cette grammaire parut sous le titre de *Développemens des principes de la langue arabe moderne, suivie d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires, de proverbes arabes, et d'un Essai de calligraphie orientale*, Paris, 1 vol. in-4 avec 11 planches. On a remarqué dans cet ouvrage cette dernière partie; l'auteur avait acquis dans cet art une grande habileté : non seulement il avait dessiné le modèle des planches de sa grammaire et il en avait entièrement dirigé le travail, mais encore il fut obligé souvent de graver des caractères pour empêcher l'irrégularité de l'exécution. Cette grammaire devait être suivie d'un *Dictionnaire arabe-français, et français-arabe*, et *différens fragmens des Mille et une nuits;* mais la mort l'a arrêté avant d'avoir terminé ce travail. Il avait fait paraître en 1806 in-12, une *Notice sur Hafiz de Chyrâz* l'un des plus célèbres poètes persans, avec une imitation en vers de quelques *odes* de cet aimable auteur, surnommé l'*Anacréon de Chyrâz*. C'est Herbin lui-même qui a imprimé cette brochure avec une presse portative : il l'a distribuée seulement à ses amis et elle est devenue fort rare. Le *Journal de Paris*, qui a publié sur Herbin une notice fort intéressante, a fait connaître aussi la liste de ses ouvrages manuscrits qui sont : 1° le *Dictionnaire arabe* dont nous avons parlé; 2° *Blanche de Rossi*, ou *fidélité conjugale*, traduit du toscan; 3° *Beder-Eddin*, roman oriental destiné à faire suite aux *Mille et une nuits*; 4° *La Journée villageoise*, poème en trois chants traduit en vers sur l'original italien; 5° *Essai sur les synonymes arabes*, contenant 218 mots; 6° *Fragmens sur l'Indostan*; 3° *Dissertation sur la manière de simplifier les caractères chinois*; 8° *Histoire des poètes persans*; 9° *Traité sur la musique des arabes*.

HERBINIUS (Jean), savant luthérien, né en 1633 à Bitschen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter des secours auprès des églises luthériennes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvait avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre qu'au-dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso, de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, earumque principio*, Amsterdam, 1678, in-4. Ce livre n'est pas commun et est recherché; il est plein d'une physique approfondie, et qui ne se roule pas sur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, et autres de Kircher, mais qui eux-mêmes sont écrits dans cet esprit et sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : 1° *Kiovia subterranea*, 1675, in-8. 2° *De statu ecclesiarum Augustanæ confessionis in Polonia*, Copenhague, 1670, in-4. 3° *Terræ motus et quietis examen*, in-12. 4° *Tragicomædia et Ludi innocui de Juliano imperatore apostata, ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4. On voit dans cet ouvrage qu'il connaissait mieux le fameux Julien, que les philosophes modernes, qui en feraient presque un héros. 5° *Examen controversiæ famosæ de solis vel telluris motu, theologico-philosophicum*, Utrecht, 1655, in-12; 6° *Disputationes duæ de feminarum illustrium eruditione*, Wit-

temberg, 1657, in-4. Il mourut à Graudentz, en 1676, à 44 ans.

* HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste allemand, et ministre protestant, né le 1er novembre 1743, à Petershagen, dans la principauté de Minden, fut d'abord instituteur à Berlin, ensuite aumônier d'un régiment d'infanterie prussienne. Il se distingua dans le ministère de la chaire, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. Il est mort le 5 novembre 1807, et a laissé, outre plusieurs recueils de *sermons* qui ont été publiés, divers ouvrages sur l'histoire naturelle, qui jouissent d'une réputation méritée : 1° *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-4, avec gravures coloriées; 2° *Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784, 1787, 3 vol. in-8, avec 144 gravures coloriées; 3° *Introduction succincte à la connaissance des vers*, Berlin, 1787, 1789, 2 vol. in-8, avec 81 fig. coloriées; 4° *Système naturel des scarabées*, 1783, 1795, 6 vol. in-8, avec 109 gravures coloriées. Il n'est auteur que des cinq derniers volumes; le 1er est de C. G. Jablonski; 5° *Système naturel des papillons*, 1783, 1795, 7 vol. in-8, avec 180 gravures en couleur; 6° *Système naturel des insectes aptères*, 1797-1800, 4 cahiers, in-4. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Système naturel* de tous les insectes connus, tant indigènes que exotiques, Berlin, 1783-1804, in-8. avec figures.

* HERDER (Jean-Godefroi de), célèbre écrivain allemand, surnommé le *Fénélon de l'Allemagne*, né à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, d'un pauvre maitre d'école, homme pieux, mais ignorant, qui ne lui permettait d'autre lecture que celle de la Bible et de livres de chant usités à l'église. Son goût pour l'étude se manifesta de bonne heure; il se procurait des livres en secret, grimpait sur un arbre pour les lire sans être aperçu, et afin de les étudier avec plus de tranquillité, il se liait aux branches avec une courroie et passait des heures entières dans cette position. Ayant acquis une assez belle écriture, un prédicateur, nommé Trescho, se l'attacha comme copiste; mais, ayant aperçu bientôt en lui des dispositions très heureuses, il lui donna ensuite, avec ses enfans, des leçons de latin et de grec, et le jeune Herder fit des progrès très rapides. Un médecin russe qui logeait chez Trescho, l'emmena avec lui pour lui faire apprendre la chirurgie à Saint-Pétersbourg. Ils partirent ensemble; arrivé à Kœnisberg, il trouva des amis et des savans qui le retinrent et le conservèrent dans sa patrie. Ils le firent entrer dans le collége de cette ville. Après avoir terminé ses cours, il embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie, et entra dans le collége Frédéric, où il se chargea de l'éducation de quelques pensionnaires et remplit les chaires vacantes; il suivait en même temps les cours de l'université, et devint le disciple de Kant, dont il devait être un jour l'adversaire. Il avait à peine 19 ans, lorsque son *Chant à Cyrus*, publié à l'occasion de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître. Il avait déjà parcouru, avec une ardeur infatigable, presque toutes les branches des connaissances humaines. En même temps qu'on voyait revivre en lui un disciple de Platon, il se disposait à devenir l'émule des Mendelshon et des Lessing. Plusieurs *fragmens* scientifiques ayant répandu son nom dans l'Allemagne, on l'appela à Riga en qualité d'instituteur de l'école de la cathédrale et de prédicateur. Dans la chaire évangélique il captiva tous les cœurs par son éloquence; au milieu de ses élèves, il savait leur communiquer le mouvement dont il était lui-même entraîné. Brûlant du désir de voyager et de connaître les hommes, il accepta l'offre qui lui fut faite d'accompagner en Allemagne et en France le jeune prince de Holstein-Eutin. Il partit en 1768, et il rencontra à Strasbourg Goëthe, avec lequel il se lia d'une amitié intime. A son retour en Allemagne, en 1770, le comte Guillaume de Schawembourg-Lippe le nomma prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consis-

torial à Buckebourg. Ayant obtenu en 1775 une chaire de théologie à Gottingue, il se rendit dans cette ville; il y aurait éprouvé quelques désagrémens, parce ce que sa nomination n'avait pas été sanctionnée par le roi, si le duc de Saxe-Weimar ne l'eût tiré de cet embarras, en le nommant surintendant général, conseiller consistorial, et prédicateur de sa cour. C'est dans cet asile des sciences que Herder composa et perfectionna ses nombreux ouvrages. Il s'était marié, et dirigeait lui-même l'éducation de ses enfans, sans que ce soin l'empêchât de vaquer aux devoirs de ses divers emplois et à ses études. Herder contribua beaucoup à former d'utiles établissemens dans les états de son protecteur. Il y fonda un séminaire d'instituteurs, perfectionna l'éducation publique, opéra plusieurs réformes dans la liturgie, et composa lui-même un nouveau catéchisme. Il avait été élu, en 1789, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique; trois ans après, l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse pour lui et ses descendans. Estimé des savans, chéri de ses amis, et digne de la confiance que lui accordaient le duc et toute la cour, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher, il tourna toutes ses pensées vers l'éternité, et composa un *hymne à Dieu*, qu'il ne put achever; l'on trouva sa plume à côté d'un vers non fini, et que vint interrompre sa mort, arrivée le 18 décembre 1803, à l'âge de 59 ans. Herder s'était souvent attiré le blâme des théologiens, en ce que, dans ses interprétations, il s'est éloigné quelquefois de l'exactitude de la tradition, et du dogme; mais il a su relever le mérite littéraire des ouvrages consacrés par la religion. Les érudits peuvent aussi lui reprocher d'avoir, dans les recherches sur les antiquités, fait usage souvent d'hypothèses et de métaphores brillantes. Cependant Herder a eu le mérite de ramener sans cesse la philosophie aux inspirations de la vertu. Il représente l'histoire, non comme la date des divers événemens, mais comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine, comme un témoignage de notre destinée et une révélation lumineuse de notre avenir. Il est à regretter qu'un homme d'un tel mérite n'ait pas été éclairé par les lumières de la véritable religion. Heyne, conjointement avec Jean et Georges de Muller, ont été les éditeurs des *OEuvres de Herder*, qu'ils publièrent après sa mort. Ils les ont partagées en 28 vol. in-8, et trois parties principales, imprimées à Tubingen, chez Cotta, en 1805 et années suivantes. La première partie est composée de dix volumes in-8, savoir: 1° *Sur la langue allemande, ses caractères et son perfectionnement*; 2° *Sur les Rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux et des Grecs*; 3° *Sur l'emploi et l'Imitation de la littérature latine dans les productions modernes de l'Allemagne*; 4° *Sur l'Histoire du Cid, d'après les romances espagnoles*, accompagnées de diverses légendes; 5° *Sur la Théorie du beau dans les arts*; 6° *Des Scènes tragiques* en vers imités du grec; 7° *Sur l'Histoire de la critique, de la poésie, et des arts du dessin*, précédé d'une *Dissertation sur les causes de la décadence du goût chez les différens peuples* (Mémoire couronné en 1773, par l'académie de Berlin); 8° *Sur les anciens Chants populaires des différens peuples*, ou *Recueil en vers allemands des chants des peuples du Nord et du Midi de l'Angleterre et de l'Allemagne, et des nations sauvages*. 9° *Sur la Littérature orientale*, avec deux *Disertations* couronnées par l'académie de Berlin. L'une traite *de l'influence de l'étude des belles-lettres et des beaux-arts, à l'égard des progrès des sciences*; l'autre parle *des effets qu'a produits la poésie, relativement aux mœurs des peuples*; 10° *Imitations de fragmens d'anthologie grecque*, avec des *Dissertations et des remarques*, etc. La deuxième partie contient les *OEuvres de philosophie et d'histoire*, en 8 vol. in-8; 1° *L'Antiquité*, ou *Lettres sur les monumens de Persépolis*; 2° *Des Dissertations préliminaires sur l'his-*

toire de l'humanité. L'une d'entre elles traite de l'*origine des langues*, et remporta, en 1770, le prix de l'académie de Berlin. Les 3, 4, 5 et 6e volumes renferment les chefs-d'œuvre de Herder, ou *ses idées sur l'histoire de l'humanité*; 7° *Maximes et Dialogues sur l'immortalité de l'âme*. Ce volume est comme un supplément aux quatre qui le précèdent, et que termine une *Dissertation de l'influence du gouvernement sur les sciences*, couronnée par l'académie de Berlin, en 1779; 8° *des Dialogues sur Dieu et sur l'âme, propres à rectifier certains points de la doctrine de Spinosa*. La troisième partie, en 10 volumes, comprend des écrits *sur la religion et la théologie*, *des recherches sur la poésie hébraïque*, *des Sermons*, *des Homélies*, *des Commentaires sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse; des éclaircissemens sur le nouveau Testament*, d'après les récentes découvertes faites dans les traductions orientales. *Des conseils*, ou *lettres relatives aux prédicateurs*, *aux élèves en théologie*, etc. Le tout formant 24 volumes, qui avaient eu plusieurs éditions du vivant de l'auteur, ainsi que les ouvrages suivans : 25° *Therpsicore*, Lubeck, 1765, 1796. C'est une imitation des poésies lyriques latines du jésuite Baldi, publiées au 17e siècle, accompagnées de recherches sur ce genre de composition. 26° *Raison et expérience*, Leipsick, 1799, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur attaque la doctrine de Kant, et surtout ses conséquences. 27° *Calligonne*, Leipsick, 1800, 1 vol. in-8. C'est également une critique contre Kant, sur *l'œsthétique* 28° *Adrastea* Leipsick, 1801 à 1803, 5 vol. in-8; ouvrage périodique, présentant des mélanges sur la littérature, la morale et la philosophie en général. 29° *Lettres sur les progrès de l'humanité*, Riga (dix cahiers), 1793 à 1797. Cet ouvrage peut servir de suite et de commentaire à son *Histoire sur l'humanité*. Herder écrivait aussi purement en vers qu'en prose, et acquit à juste titre la réputation d'écrivain élégant, de bon poète, de sage philosophe, de théologien profond, d'éloquent prédicateur et de savant presque universel. 30° Sa *Correspondance avec Lessing* (*Voyez* ce nom), est imprimée dans le 29e volume des œuvres de ce dernier, qui avait pour Herder autant d'amitié que de vénération. Son ouvrage intitulé *Idées sur la philosophie de l'histoire* a été traduit par Edgar Luinet, 1826-27, 3 vol. in-8, et les *Paramytes* ont été imitées par le Baron L. F. de Bilderbeck. Le fils aîné de Herder Guillaume Godefroy se voua à la médecine, et notamment à l'art des accouchemens. Il a publié, en 1797, une *Dissertation* latine sur ce sujet, et un autre *ouvrage* sur la même matière, écrit en allemand; Weimar, 1803. Il est mort en 1816.

HERDTRIC (Chrétien), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia dans le 17e siècle, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, seu scientia Sinensis*. Il fut imprimé à Paris, in-fol. en 1687. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philosophe chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, et de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. *Voyez* CONFUCIUS, COUPLET.

HERENNIEN, fils aîné de l'empereur Odenat et de Zénobie, fut honoré du nom d'*Auguste* l'an 264, lorsque Gallien donna le même rang à Odenat et à sa famille. Zénobie lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. Hérennien, élevé dans les mœurs et les usages des Romains par le philosophe Longin, ne parlait que latin en public et dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses frères pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut faits prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mère.

HÉRENTALS (Pierre de), ainsi nommé, parce qu'il était né à Hérentals, bourg de la Campine, dans le diocèse d'Anvers, vers l'an 1320, chanoine ré-

gulier de l'ordre des Prémontrés, mort le 12 janvier 1390, est auteur : 1° d'un *Commentaire sur les psaumes*, Cologne, 1483, et Rouen, 1504 ; ce n'est guère qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix. 2° *Chronica ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les *vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII*, qu'il a insérées dans ses *Vies des papes d'Avignon*, par cet auteur, Paris, 1693, in-4. On conserve plusieurs autres ouvrages manuscrits de Hérentals dans l'abbaye de Floresse, diocèse de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HÉRESBACH (Conrad), surnommé le *Columelle* de l'Allemagne, né à Héresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius et Mélancthon, et mourut le 14 octobre 1576. On a de lui : 1° l'*Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8 ; 2° *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8. (Il publia aussi plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins. *Voyez* la liste de ses écrits dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 37.) Cet auteur possédait plusieurs langues mortes et vivantes.

HÉRI ou HÉRY (Thierri de), chirurgien de Paris, fut envoyé par François I, en Italie, où il avait alors des troupes. Héri s'y appliqua surtout aux maladies vénériennes, qu'il avait beaucoup étudiées. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de St.-Jacques le Majeur ; il revint ensuite à Paris, et y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité sur ces maladies, imprimé à Paris, d'abord en 1552, et ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son temps. On assure que Héri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche et la honte de l'humanité ; maladie dont les progrès immenses menacent d'infecter ou d'abolir les sources de la génération, en même temps qu'elle est un châtiment direct ; présent vaste et terrible de la perte générale des mœurs, et une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas.

HÉRIBERT, clerc d'Orléans, hérétique manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venait d'Italie, et qui était imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoïus* : et comme ils étaient tous deux des plus nobles et des plus savans du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter ; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer, dans un champ près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HÉRICOURT (Louis de), savant jurisconsulte, né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au *Journal des Savans*. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur qui passait pour le meilleur canoniste français. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la première fois en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-folio, lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent : on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, et que quelques-uns de ses principes pourraient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui : 1° un *Traité de la vente des immeubles par décret*, in-4, 1727 ; 2° un *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du Père Thomassin, in-4 ; 3° des *OEuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4. Cet habile homme mourut en 1753, aussi regretté pour son savoir que pour sa probité. — Julien de HÉRICOURT, son grand-père, mort en 1704, occasiona l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenait chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en

latin élégant, en 1688, à Montauban, in-8.

HÉRIGÈRE, moine de Lobbes, célèbre par ses vertus et sa science, fut élu unanimement abbé de ce monastère l'an 990. Il jouissait de la plus intime confiance de Notger, évêque de Liége; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liége*, insérée dans les *Gesta pontificum Leodiensium* de Chapeauville. Aubert Le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, mais Valère André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux et savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur : 1° de la *Vie de S. Ursmar* en vers, publiée par le Père Henschenius dans les *Acta sanctorum*; 2° de la *Vie de S. Landoalde*; 3° de *la Discorde de l'Eglise* et de *l'Avènement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HÉRINCK (Guillaume), né à Helmont, se fit récollet, fut élevé sur le siége épiscopal d'Ypres, l'an 1677, et mourut l'année suivante, à 58 ans. On a de lui un *Cours de théologie scolastique et morale*.

HÉRISSANT (François-David), né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des Sciences en 1748, et mourut le 21 août 1771, ou, selon Gilbert, en 1773. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), médecin et littérateur, né à Paris le 27 juillet 1745, de Jean-Thomas Hérissant, célèbre imprimeur, s'appliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et la rare satisfaction que donne un attachement constant et sincère à la vertu. On a de lui : 1° l'*Eloge de Guintier* ou *Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris; 2° l'*Eloge de du Cange*, qui a eu l'accessit; 3° un *poème sur l'Imprimerie*, en latin; 4° *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8. Elle a été achevée et publiée par Coquereau, docteur régent de la faculté de Paris. — Théodore, son frère, littérateur distingué, a publié un grand nombre d'opuscules, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, ou dans l'article biographique que Coquereau a inséré sur Théodore Hérissant, dans le *Magasin encyclopédique*, in-12.

* HERISSANT DES-CARRIÈRES (Jean-Thomas), professeur de langue française, naquit à Paris en 1742, passa de bonne heure en Angleterre, et y donna pendant près d'un demi siècle des leçons de langue et de littérature française. Il est mort en 1820 à Croydon, près de Londres. Il a composé un grand nombre d'ouvrages dont M. Mahul a donné la liste dans la seconde année de son *Annuaire nécrologique*. Les principaux sont : 1° une *Grammaire anglaise*, à l'usage des anglais, Londres, 1793, in-12; 2° *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent*, en français et en anglais, 1792, 2 vol. in-8; 3° une édition de la *Grammaire anglaise* de Chambaud; 4° une édition du *Dictionnaire anglais* de Boyer déjà revu par Chambaud; 5° *Petit Parnasse français* ou *Recueil de morceaux choisis dans tous les différens genres de poésie française à l'usage de la jeunesse*, Londres, 1796, in-8. On lui doit encore une *traduction française de l'histoire d'Angleterre*, par O. Goldsmith, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

HÉRITIER (Nicolas L'), poète tragique, était neveu du célèbre garde des sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes françaises, obtint un brevet d'*Historiographe de France*, et mourut en 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames : *Hercule furieux* et *Clovis*, pièces faibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : 1° *Tableau historique des principaux événemens de la monarchie française*;

ouvrage d'un stile diffus, surchargé de détails inutiles. 2° *Traduction* du *Traité de la paix et de la guerre* de Grotius.

HÉRITIER DE VILLANDON (Marie-Jeanne L'), née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son père pour les lettres. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose et de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entre autres, une *traduction* des *épîtres d'Ovide*, dont il y en a 16 en vers; *le Tombeau de M. le duc de Bourgogne*; *l'Avare puni*, nouvelle en vers; *la Tour ténébreuse*, conte anglais, in-12. Elle mourut à Paris en 1734. (Le *Journal des savans* de cette année contient un éloge plein de grâce et de délicatesse de Mlle l'Héritier.)

* HÉRITIER DE BRUTELLE (Charles-Louis L'), conseiller à la cour des aides, né à Paris en 1746, se fit connaître par son goût pour l'histoire naturelle, et surtout par sa belle et riche bibliothèque. C'était, suivant M. Cuvier, la plus complète qui existât en Europe pour la botanique. Le *catalogue* en a été publié par M. Debure, Paris, 1802, in-8. Il était un des commandans de la garde nationale de Versailles en 1789, et il eut le bonheur d'arracher d'entre les mains de la populace onze gardes du corps, qu'elle allait mettre en pièce. Il se les fit livrer pour les conduire à Paris, et il leur procura des habits bourgeois, à la faveur desquels ils purent s'évader. La diminution de sa fortune l'obligea d'accepter les places qu'on s'empressa de lui offrir. Il fut employé quelque temps au ministère de la justice, et nommé deux fois juge au tribunal civil de Paris. Il fut assassiné, près de son domicile, le 16 avril 1800. On a de lui : 1° *Stirpes novæ aut minus cognitæ descript. illustratæ*, Paris, 1784, in-folio : ouvrage non terminé; 2° *Cornus specimen botanicum sistens descriptiones et icones specierum corni minus cognitarum*, 1788, in-fol. C'est l'histoire des cornouillers; 3° *Geraniologia seu erodii, pelargonii, etc. Historia iconibus illustrata*, 1787, in-folio; 4° *Sertum anglicum seu plantæ rariores quæ in hortis juxta Londinum, imprimis in horto regio Kewensi excoluntur*, 1788, in-folio.

HERLICIUS (David), médecin et astrologue, naquit à Zeitz en Misnie le 28 décembre 1557, et mourut à Stutgard en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêlait de tirer des horoscopes, et faisait en même temps des almanachs. Il prédit, dans son *Anticurcicus miles*, que l'empire des Turcs serait bientôt détruit : mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : 1° des *poésies*; 2° des *harangues*. Les unes et les autres oubliées.

* HERLUISON (Pierre-Grégoire), né à Troyes le 4 novembre 1759, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur à l'école militaire de Brienne. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes. Herluison revint dans la suite à des idées plus saines, et fut persécuté pour avoir osé, dans un discours public qu'il fut chargé de prononcer sur la journée du 9 thermidor, rappeler ses concitoyens aux anciens principes de la morale, de la politique et de la religion. Il mourut le 19 janvier 1811 à St.-Martin-ès-Vignes près de Troyes. Il lut à la société littéraire de cette ville, dont il faisait partie, quelques ouvrages de sa composition, entre autres, quelques dissertations sur le *charlatanisme*, *la routine*, etc.; un *Éloge de Grosley*, et un autre du savant *Pierre Pithou*, ses compatriotes; un *Discours sur la bonne et mauvaise humeur*. Ces divers écrits sont peu remarquables du côté du stile, mais on trouve de la sagesse dans les vues et de la correction. Quoiqu'il fût d'une santé fort délicate, il se chargea de classer la Bibliothèque de l'Aube, qui devait être composée de plus de 70,000 volumes. Il a laissé : 1° *La Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, 1 vol. in-12, 2e édition, Paris, Leclère, 2 vol. in-12. Il cherchait à y établir, d'après les Pères, le droit des nations de se choisir le gouvernement qui leur convient, ou, ce qui revient au même, *la souveraineté du peuple*. Cet ouvrage

donna lieu à Maultrot de publier un écrit intitulé : *Lettre d'un homme de loi à M***, réconciliateur de la théologie et du patriotisme.* Ce légiste, dans un autre ouvrage, intitulé : *Origine et étendue de la puissance royale*, 1789 et 1790, soutient que tous les droits résident dans le peuple, dont les rois ne sont que les délégués. On sait aujourd'hui quels tristes résultats ont eus ces principes. 2° *Le Fanatisme du libertinage confondu*, ou *Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise*, 1 vol. in-8; 3° *Cours développé de rhétorique*, resté manuscrit; 4° un *Traité sur la religion*, publié après la mort de l'auteur, par M. Boulage, sous ce titre : *De la religion révélée*, ou *De la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, 1813, in-8. Il y a aussi d'Herluison quelques poésies latines, insérées dans l'*Anthologia poetica* de Thévenot, Paris, 1811, 2 vol. in-8. Elles sont médiocres, et, dit-on, au-dessous de sa prose.

HERMAN ou Hermann, moine de Richenou en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avait eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, à l'âge de 41 ans, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une chronique *De sex ætatibus mundi*, qu'il nous a laissée, et qui a été continuée par Berthold de Constance, Bâle, 1529 et 1536, Saint-Blaise, 1790, 2 vol. in-4, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, et quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infiniment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction et de sentiment, écrit d'un stile simple, naturel et touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard du Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II, dans l'armée des croisés, et mort en 1098 (*voyez* Monteil). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette prière l'*antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, hollandais hérétique, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration ; mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à La Haie, en 1512. Il enseignait que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'âme n'est pas immortelle ; il niait qu'il y eût un enfer, et voulait que la matière des élémens fût éternelle ; il rejetait l'Ecriture sainte, la loi ancienne et nouvelle : enfin tous les caprices de l'erreur et du sophisme présidaient à ses jugemens, et décidaient de ce qu'il admettrait ou n'admettrait pas.

HERMAN DE WIED, appelé ordinairement de Weiden, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il était seigneur, archevêque de Cologne, était un prince faible et inconséquent. Il signala d'abord son zèle contre les nouvelles hérésies ; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne sapait pas par les fondemens la catholicité ; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer, prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchton et à d'autres protestans. Les théologiens de Cologne publièrent, contre la nouvelle doctrine et contre le *livre de la réforme*, un *Antididagma*, ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, et s'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawenbourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'église de Cologne trente ans après, sous Gebhard Truchsès (*voyez* ce mot). Un moine apostat, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin.

HERMAN (Paul), célèbre botaniste, né en 1646 à Hall en Saxe, voyagea en

Italie, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur de botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages : 1° *Catalogue des plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, et 1720, in-8; 2° *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1710 et 1726, 2 vol. in-4. Boecler donna une continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4. 3° *Lugduno-Batavæ Flores*, 1690, in-8; 4° *Paradisus Batavus*, Leyde, 1698 et 1705, in-4; 5° *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8. Linnée en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4, avec fig., où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Herman était généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMAN, peintre. *Voyez* Suanefeld.

HERMANN (Jacques), professeur du droit naturel et de morale à Bâle, où il était né le 16 janvier 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin, et de celle des Sciences de Paris. Dès son enfance il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique luthérien. Appelé à St.-Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre I, pour y former une académie des sciences, il y enseigna les mathématiques jusqu'en 1727, époque où il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1733, à 55 ans. On a de lui : 1° *Responsio ad considerationes..... circa principia calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt. 2° *De phoronomia*, in-4, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces et des mouvemens des corps solides et fluides. Il avait projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique*, ou *les Pensées de Leibnitz sur la science des forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein; 3° un traité *De nova accelerationis lege, qua gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti*; 4° *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum*; 5° *Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis*; 6° une *Dissertation* particulière *sur les lois de la nature, touchant les forces des corps, et leur vraie mesure, etc.* (Le *Mercure suisse* donne la liste de ses ouvrages avec son éloge. On la trouve aussi dans le dictionnaire de Chauffepié et dans les *Athenæ Rauricæ.*)

HERMANN (George), né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les jésuites en 1710, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très estimés, intitulés : *De Deo sciente*, Ingolstadt, 1737, in-8; *De Deo volente*, ibid. 1739, in-8. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, et mourut à Ratisbonne en 1766.

* HERMANN (Jean), naturaliste, naquit à Barr, près de Strasbourg, le 31 décembre 1638. Il étudia la médecine, s'appliqua plus particulièrement à la botanique, à la chimie, et eut pour maître le célèbre Spielman. Ce chimiste le fit nommer professeur extraordinaire de médecine, à l'université de Strasbourg; il y obtint ensuite et successivement la chaire de physiologie, celle de pathologie, en 1782; et enfin, en 1784, il eut celle de médecine, de chimie et de matière médicale. En 1763, il avait fait un voyage à Paris, où il s'était lié avec plusieurs savans; il fut nommé professeur à l'école centrale du Bas-Rhin, et à l'école de médecine de Strasbourg; l'année suivante, l'Institut le choisit pour son correspondant dans la section de zoologie. Il a laissé différens *Mémoires* sur le *Renard volant* d'Aristote ou *grand Ecureuil volant* de Buffon, sur le *Platagens* d'Elien, ou le *Pangolin* de Buffon; sur les dents des animaux, sur *leurs affinités*, sur les *vertus médicales de certains reptiles*, sur les *insectes qui dévorent les livres*; ce *Mémoire* fut cou-

ronné, en 1773, à Gottingue. On a encore de lui un *Mémoire sur les Insectes sans ailes*, couronné à Paris en 1770; un autre imprimé par M. Hommer sous le titre de *Mémoire aptérologique*, 1805, 1 vol. in-fol., et enfin un ouvrage *sur les rapports des animaux*, à la suite d'une thèse qu'il avait soutenue et à laquelle il donna le titre de *Tabula affinitatum animalium uberiore commentario illustrata*, Strasbourg, 1783, in-4 : c'est l'ouvrage le plus important d'Hermann. Quoique la révolution ne l'eût pas beaucoup maltraité, et que dans ses crises il eût conservé ses places et leurs émolumens, il l'avait en horreur, et lança contre elle plusieurs épigrammes, dont celle-ci n'est pas la moins mordante :

Quis nolis nunc esse neget Saturnia regna
Nonne vorat natos Gallia dura suos.

Hermann mourut à Strasbourg, le 4 octobre, 1800, âgé de soixante-deux ans. La vie de Jean Hermann a été publiée en latin par M. Lauth, Strasbourg, 1801, in-8: on y trouve la liste complète des écrits de ce savant.

* HERMANN (Christian-Gottlieb), professeur de l'université d'Erfurt, né en 1765 dans cette ville où il mourut en 1823, a publié en allemand : 1° *Comparaison des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis*, Erfurt, 1792, in-8; 2° *Livre élémentaire de la religion chrétienne, à l'usage des classes supérieures du Gymnase*, 1796, in-8, et plusieurs *Mémoires* et *Dissertations*. Il a aussi dirigé les *Annales scientifiques d'Erfurt*, depuis 1798 jusqu'en 1800.

HERMANT (Godefroi), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déraisonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penser le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur stile noble, arrondi, et quelquefois un peu enflé et verbeux. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux sont : 1° *les Vies de saint Athanase*, 2 vol. in-4; *de saint Basile* et *de saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in-4; *de saint Chrysostôme*, in-4, sous le nom de *Menart; de saint Ambroise*, in-4. Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps; 2° une *traduction* en français du *Traité de la Providence* de saint Chrysostôme, in-12, 1658; 3° une autre des *Ascétiques* de saint Basile, in-8, 1673; 4° *Index universalis totius juris ecclesiastici*, in-fol., Lille, 1693, avec des notes indignes de l'auteur; 5° divers *écrits polémiques* contre les jésuites. *Voyez* sa *Vie*, in-12, par Baillet.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1650, et mourut en 1725. Il est principalement connu par quatre ouvrages très médiocres : 1° *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; 2° *Histoire de l'établissement des ordres religieux*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; 3° *Histoire des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, ibid. 1698, 2 vol. in-12; 4° *Histoire des hérésies*, ibid. 1717, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur par une réticence aussi singulière que suspecte, n'avait pas parlé des opinions erronées de Jansénius et de Quesnel. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un stile incorrect et boursoufflé.

HERMAS (Saint), romain, d'une famille distinguée, le même que saint Paul salue dans son Epître aux Romains. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur;* mais il est plus vraisemblable que ce livre a été composé par un autre Hermas, avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il est rejeté par la plupart des anciens et par tous les modernes, qui l'ont considéré seulement

comme un ouvrage propre à l'édification des fidèles, écrit avec plus de simplicité que de discernement. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Saci, 1742, 2 vol. in-12; et en anglais par Wake. Il est divisé en 3 parties: 1° les *Visions*; 2° les *Préceptes*; 3° les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. Le Martyrologe romain marque au 9 mai la fête de saint Hermas. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

* HERMELIN (Samuel Gustave), baron, minéralogiste et voyageur suédois, né à Stockholm en 1744, mort en 1820, appartenait à une famille noble. Son père homme recommandable par ses talens, était parvenu à la dignité de sénateur du royaume. Le jeune Hermelin s'adonna de bonne heure à l'étude des mines qui sont si abondantes dans son pays, et qui contribueront d'autant plus à la prospérité de la Suède, qu'elles seront étudiées avec plus de soin. Après avoir visité les mines de cuivre de Fahlun, l'une des plus riches et des plus importantes de cette contrée, et avoir contribué à y fonder une fabrique de vitriol, de soufre et de colcotar, il étudia la mine d'or d'Aldelfors. Il parcourut aussi la Suède dans différens sens, et toujours dans le but d'en étudier la minéralogie; et obtint ensuite la permission de visiter les pays étrangers. L'Allemagne, les Pays-Bas et la France furent les contrées dans lesquelles il s'arrêta. Chargé d'une mission politique pour les Etats-Unis, il profita de son séjour en Amérique pour y étendre ses connaissances. Il revint en Suède par l'Angleterre en 1784. A peine fut-il de retour dans sa patrie qu'il se proposa de faire connaître la géographie de la Suède, qui jusqu'alors n'avait été présentée que d'une manière fort incomplète. Bientôt il publia la *Carte* de la Westro-Bothnie et de la Laponie. Il continua cette grande entreprise, et y consacra pendant 15 ans son temps et sa fortune: lorsqu'il eut fait paraître les 26 premières cartes, il se trouva sans ressources pour continuer cette publication, et se vit contraint de remettre cette affaire entre les mains d'une compagnie qui fut assez clairvoyante pour le charger de la direction principale. Hermelin eut la satisfaction de voir ce grand *Atlas de Suède*, entièrement achevé. Ce n'était point à ces seules occupations que se bornaient ses travaux: il contribua encore à la prospérité des habitans des provinces septentrionales de la Suède, en établissant des fourneaux et des forges, en ouvrant des routes nouvelles, en perfectionnant les moyens de transport par eau, et surtout en faisant défricher, sur les frontières de la Laponie, un terrain dont la surface est, dit-on, égale à celle du royaume de Portugal. Mal secondé dans cette entreprise importante, contrarié d'ailleurs par des circonstances qu'il n'avait pu prévoir, il épuisa tous ses moyens et fut contraint d'abandonner sa fortune à ses créanciers. Le collége des nobles fit frapper en 1800 une médaille en son honneur avec cette légende en suédois: *Offert à Hermelin par ses concitoyens et amis, pour avoir mieux fait connaître notre patrie, et pour avoir enrichi et peuplé des déserts.* Les entreprises particulières d'Hermelin ne nuisirent point à ses fonctions publiques; pendant 54 ans il occupa les emplois les plus éminens dans l'administration des mines. On trouvera sur les travaux de ce savant estimable, de plus amples détails dans son *Eloge* imprimé dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, année 1821, p. 409. M. le baron de Férussac a en inséré un extrait dans le *Bulletin des annonces et nouvelles scientifiques*, pag. 167. En 1815, Hermelin quitta le service des mines, le gouvernement lui conserva ses appointemens auxquels les états du royaume ajoutèrent une pension de 6,000 rixdallers. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockholm, 1766; 2° *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières en Suède*, 1771; 3° *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773; 4° *Tableau de la population et de l'industrie de la Westro-Bothnie*, Stockholm, 1801, etc.

HERMENFROI, l'un des fils de Basin, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrît la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison. *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *votre table ne doit être servie qu'à moitié...* Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-temps de sa conquête, car Thierri, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, et contraignit Almaberge à se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, dans la condition d'une personne privée : par là même bien plus heureuse si elle avait eu le bon esprit de le comprendre; mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMIAS, était de Galatie, et vivait dans le 2e siècle. Il adopta l'erreur d'Hermogène sur l'éternité du monde, et crut que Dieu lui-même était matériel, mais qu'il était une matière animée, plus déliée que les élémens du corps. Le sentiment d'Hermias n'était que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyait comme les stoïciens, que les âmes humaines étaient composées de feu et d'esprit. Il rejetait le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit que Jésus-Christ baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde était, selon Hermias, l'enfer; et la naissance continuelle des enfans était la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendit concilier les dogmes de la religion avec les principes du stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*hermiatites*. Ils étaient dans la Galatie, où ils avaient l'adresse de faire des prosélytes.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une *Raillerie des philosophes païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la religion chrétienne. Guillaume Wort en a donné une bonne édition, à Oxford, in-8, en 1700, avec des dissertations et des notes. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*.

HERMILLY (N. VAQUETTE D'), censeur royal à Paris, né en 1708 dans cette ville, d'une famille originaire d'Amiens, mort en 1778, servit long-temps en Espagne, fut ensuite censeur royal, et se distingua dans la carrière des lettres : il est auteur : 1° de l'*Histoire de Majorque et de Minorque*, 1777, in-4. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferréras; 2° de la *Bibliographie parisienne*, avec M. Hurtaut, c'est un catalogue des différens ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, etc., en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en français, l'*Histoire générale d'Espagne* de Ferréras, 1742, et années suivantes, 10 vol. in-4; *le Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12, ouvrage d'un bénédictin espagnol (le Père Feyjoo), à peu près dans le goût du *Spectateur anglais*; (la *Lusiade* de Camoëns, 1776, 2 vol. in-8, qui parut sous le nom de La Harpe qui en avait seulement retouché le stile. Voyez une *lettre* sur d'Hermilly dans l'*Année littéraire*, 1784, tom. 7, page 142.)

HERMINIER (Nicolas L'), docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort dans un âge avancé en 1735, se fit respecter par ses vertus et ses lumières. Il est auteur d'une *Théologie scolastique* en latin, en 7 vol. in-8, 1709. Le *Traité de la grâce*, qui y est contenu, fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 *sur les sacremens*.

HERMITE. *Voyez* PIERRE l'ermite, et TRISTAN l'ermite.

HERMOGÈNE, architecte grec, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus dans la ville de Tros. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur cet art un livre qui n'est pas venu jusqu'à nous. (Il est l'inventeur de l'ordonnance *pseudodyptère*, ou de celle des temples qui ont huit colonnes à leurs faces et quinze à leurs côtés sur un seul rang.)

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, naquit à Tarse en Cilicie. Il enseignait dès l'âge de 15 ans, et écrivit avec succès dans le 2ᵉ siècle de l'Eglise. Nous avons de lui des *livres en grec sur la rhétorique*, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-fol. (Il a paru une édition des œuvres d'Hermogène à Genève, 1570, in-8. Ces œuvres ont été traduites en latin et publiées avec des commentaires de Gaspard Auber, Genève, 1614, in-8. Les *Exercices de Rhétorique* ont paru à Nuremberg, 1812, avec les notes de M. G. Veesenmeyer. Ils avaient été imprimés pour la première fois dans le recueil de M. Heeren (*Bibl. der alten Litterat.*) sous le titre de *Progymnasmata.*) On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiste disait de lui, *qu'il avait été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse.*

HERMOGÈNE, hérétique du 2ᵉ siècle, réfuté par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme. Il prétendait que la matière était coéternelle à Dieu, et que le Créateur en avait tiré toutes les créatures. C'était à cette matière qu'il attribuait toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGÈNES ou HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du 4ᵉ siècle, vivait sous les règnes d'Honorius et de Théodose le Jeune : il est auteur d'un *Abrégé du droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des lois de l'empire sous Honorius et Théodose* ; ouvrages nécessaires au complément du Corps de Droit. (On trouve des fragmens de ses ouvrages dans le *recueil* du Père Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprudentia vetus ante-Justiniana*, par Schulting, 1717, in-4.)

HERMOLAUS BARBARUS. *Voyez* BARBARO.

HERMONDANVILLE (Henri de), premier médecin de Philippe le Bel, professa son art à Montpellier et à Paris, et laissa en manuscrit un cours de chirurgie divisé en 5 traités, intitulé : *Chirurgia et antidotarium.* Il est de l'an 1306. On en conserve des copies dans la bibliothèque du roi de France.

HERNANDEZ (François), médecin de Philippe II, (fut chargé par ce prince de parcourir les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste et l'époque de sa mort.) Il a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en latin, Mexico, 1615, et Rome, 1651, 2 vol. in-folio, estimée et rare. Il avait passé une partie de sa vie dans ce pays. Ses *œuvres* ont été imprimées en 1790 avec quelques ouvrages inédits.

HERODE LE GRAND ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il était d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 71 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, juif iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il suivit d'abord le parti de Brutus et Cassius ; mais après leur mort, il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande-sacrificature ; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J.-C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité pussent le garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sobème pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer si Auguste l'eût condamné ; et l'an 28 avant J.-C.

il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême : telle est la fin ordinaire des amours violentes, surtout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime et devint comme frénétique ; jusque-là que souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent ; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet, pour soulager la misère publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J.-C. ; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faisant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle romaine, sur ce saint édifice ; en faisant brûler vif Judas, fils de Sariphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre ; en construisant un théâtre et un amphithéâtre, où, de cinq en cinq ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur y fut si sensible, que dans son second voyage en Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété ; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. Auguste lui accorda tout, et quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, il eut la permission de les punir, s'ils étaient coupables. Ce monstre, altéré du sang de ses propres enfans, les fit étrangler l'un et l'autre. On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'*il valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode* ; mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste a eu lieu à l'occasion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le massacre des Innocens : exécution horrible, où ce barbare signala sa cruauté et sa féroce ambition. Le Messie venait de naître à Bethléem ; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui seraient au-dessous de deux ans. La mesure était au comble. Hérode mourut rongé des vers, deux ou trois ans après la naissance de J.-C., à 71 ans, dont il avait régné plus de 40. Comme il savait que le jour de sa mort devait être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on renfermât dans l'Hyppodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser ; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant ne fut pas exécuté. Croirait-on que ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes ? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbécilles, qu'ils le prirent pour le Messie ; c'est ce qui donna lieu à la secte des *hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondemens de la république judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affaiblit le pontificat qu'il rendit arbitraire, et énerva l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périssent les nations et les empires. Mais quand les despotes et les tyrans osent l'entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres causes. (Il faut consulter pour le règne d'Hérode qui a exercé la critique d'un grand nombre de savans, le *Mémoire de Fréret* inséré dans le tome 22 du *Recueil de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*. Cellarius a publié une *Histoire d'Hérode* en latin, Leipsick, 1712, in-8.)

HÉRODE ANTIPATER ou Antipas, fils d'Hérode le Grand, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père. Il avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes ; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite était une puni-

tion du ciel à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimait pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui Jésus-Christ fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA. *Voy.* AGRIPPA.

HERODE ATTICUS. *Voyez* ATTICUS.

HÉRODIADE ou HÉRODIAS, sœur du roi Agrippa, et femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand, quitta son mari pour épouser Hérode Antipas son beau-frère. C'est cette femme qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste, parce que le saint précurseur lui reprochait son adultère. Elle fut exilée à Lyon avec Hérode, et y mourut vers l'an 40 de J.-C.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien était d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père qui l'aimait passionnément, lui donna ce qu'il avait trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, marâtre d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderait à Odenat, au préjudice des trois fils qu'elle avait eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le père et le fils. Hérodien avait porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commode jusqu'à celui du 3e Gordien (2e siècle de l'ère chrétienne). Nous avons de lui une *Histoire* en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin (de l'an 180 à l'an 238 de l'ère chrétienne; cette époque est de 58 ans.) Son stile est élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin et trop peu à Alexandre Sévère. Capitolin ne fait ordinairement que copier son histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin (Rome et Bologne, 1493, in-fol. Il n'était pas encore imprimé en original.) L'abbé Mongault nous en a donné une version élégante en français, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12. (La première édition grecque est celle des Alde, Venise, 1503, in-fol. Henri Etienne publia à Paris en 1581, in-4, une édition grecque et latine qui a servi de base pour le texte, à toutes les éditions subséquentes. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699, in-8, ou d'Edimbourg, 1704, in-12 : elle est grecque et latine, et enrichie de notes. (T. G. Irmisch en a donné une, *cum notis variorum*, Leipsick, 1789-1805, 5 vol. in-8.) On a encore de lui une espèce de grammaire : *De numeris*, qui se trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien historien grec dont les écrits nous soient parvenus, naquit à Halicarnasse, dans la Carie l'an 484 avant J. C. (Il éprouva de bonne heure le désir de s'instruire : la direction donnée à ses premières études, la lecture des auteurs grecs, et l'exemple de plusieurs de ses parens le fortifièrent dans la résolution qu'il avait prise, jeune encore, de visiter les pays voisins de la Grèce. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye jusqu'aux Colonnes d'Hercule, puis revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa chez les Gètes, les Thraces, les Macédoniens, descendit par l'Epire dans la Grèce et revint dans sa patrie.) Elle était en proie à la tyrannie : il la quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie et dans toute la Grèce. Plus tard il revint à Halicarnasse, il fit chasser le tyran Lygdamis; mais ce service, qui ne devait inspirer que de la

reconnaissance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de passer dans la Grèce. (Il y arriva au moment où l'on célébrait la 81e olympiade.) Pour s'y faire connaître, il se présenta aux jeux olympiques, et y lut quelques parties de son *Histoire*. Elle fut tellement applaudie, qu'on donna le nom des *neuf muses* aux 9 livres qui la composent. (12 ans après il renouvela dans la fête des Panathènes, de l'an 444 avant l'ère chrétienne, la lecture de son ouvrage, probablement terminé alors. Les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de dix talens attiques (154 mille francs). Hérodote se joignit ensuite à la colonie qu'Athènes envoyait en Italie. Il se fixa à Thurium et y mourut dans un âge très avancé.) Cet ouvrage contient, outre l'*Histoire des guerres des Perses contre les Grecs*, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xerxès, celle de la plupart des autres nations, chez lesquelles il avait voyagé. Son stile est plein de grâces, de douceur et de noblesse ; mais les faits ne sont pas toujours ni bien choisis, ni vrais (*voyez* Ctésias). Il rapporte des fables ridicules, des exagérations et des faussetés de tous les genres (*voyez* les *Impostures de l'histoire ancienne*, par Lancelotti ; l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, etc.). Il est, aux yeux des philosophes, autant le père des mensonges, que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-fol. : par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol. ; par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol., et Glascow, 1761, 9 vol. in-8 ; par Jean Shweighaeuser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-12. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12, (ainsi que M. J. B. Gail, Paris, 2 vol. in-8, 1821.) Le président Bouhier a donné des *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4. En 1790, on a publié à Liége, *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, ouvrage plein de recherches et de rapprochemens très curieux. *Voyez* le *Journ. hist. et littér.* 1er décembre 1790, p. 518. Le savant M. Larcher a donné une nouvelle *traduction d'Hérodote*, accompagnée de notes critiques et philologiques qui éclaircissent heureusement plusieurs difficultés du texte original, (d'une *table géographique*, et d'une *chronologie complète* d'Hérodote.) La première édition a paru en 1786, 7 vol. in-8 ; et la seconde en 1802, 9 vol., avec des rectifications importantes, relatives à la chronologie d'Hérodote. (Elle a été réimprimée par les soins de M. Miot et avec des observations de M. Letronne, 1822, 3 vol. in-8. M. Gail a publié une géographie d'Hérodote, 1823, 2 vol. in-8 avec atlas. Outre l'histoire d'Hérodote, on a encore sous son nom une *vie d'Homère* que les critiques modernes se refusent d'attribuer à cet écrivain. M. Larcher l'a traduite à la suite de son Hérodote.)

HÉROET ou Herouet (Antoine), parent du chancelier Olivier, était né à Paris. Ses talens pour la poésie française le firent connaître de François I, qui lui donna l'évêché de Digne en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de calvinisme. On a de lui quelques pièces sur l'amour, imprimées à Paris, 1544, et avec les *poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1547, in-8.

HEROLD (Jean-Basile), né à Hoochstod en 1511, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Basilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : 1° *Hæreseologia, seu Collectio theologorum ad confutationem hæreseon*, Bâle, 1556, in-folio ; 2° une *Continuation* de l'Histoire de Guillaume de Tyr, imprimée à la suite ; 3° *Originum et antiquitatum Germanicarum libri ; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamanorum*, etc., Bâle, 1557, in-fol., et dans le recueil des anciennes lois, par Frédéric Lindenbroge, Francfort, 1613, in-fol. 4° *Chronique de Mayence*, Francfort, 1551, in-fol., en allemand ; 5° des *Notes sur Eugippius* ; 6° une *traduction* de l'*Histoire* de Diodore de Sicile, et de celle de Dictis ; 7° *Hori Apollinis Bildschrifft* ; c'est une traduction des *Hiéroglyphiques de Hor-Apollon* ; 8° une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont

été imprimés ensemble, chez Pétréius, à Bâle, 1554, in-fol. Il avait la réputation de bien écrire en allemand. (On trouvera la liste de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gessner.)

HÉRON, nom de deux mathématiciens grecs : l'un surnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le premier florissait vers l'an 100 avant J. C. et était disciple de Ctésibius. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques ; il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin sous ce titre : *Spiralium liber*, 1575, in-4. — Héron le *Jeune* est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin, en 1572, par Baronius. On trouve ces ouvrages parmi les *anciens mathématiciens*, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivait.

* HÉRON (Robert), littérateur écossais, né vers 1745, fit ses études à l'université d'Edimbourg. Sa pauvreté le força pendant quelque temps, pour fournir à son existence, de répéter les leçons de ses condisciples, mais le docteur Blair ayant distingué ses talens, il en reçut des bienfaits, au moyen desquels il put continuer plus librement ses études. Bientôt il publia quelques ouvrages qui le firent connaître ; et les offres avantageuses d'un libraire le déterminèrent à passer à Londres en 1799. Il y fut attaché à plusieurs journaux, spécialement pour la partie politique, genre de travail où il excellait. Il travailla en 1804 à la rédaction d'un journal français, et l'année suivante à celle du *British Neptune*. Il abandonna ces deux journaux en 1806 pour en entreprendre un nouveau ; mais il ne réussit pas, et il eut à supporter de sévères critiques à l'occasion d'une *Lettre à W. Wilberforce*, où il se déclarait l'apologiste de la traite des Nègres. Héron travaillait en même temps à ses ouvrages particuliers ; mais le produit qu'il en retirait, joint à celui de ses journaux, ne le mettait pas toujours à l'abri de la misère. Poursuivi par ses créanciers, il fut mis en prison, et il tâcha d'adoucir sa captivité par la composition d'un ouvrage intitulé *The Comforts of life* (Consolations de la vie). Cette production eut le plus grand succès. Deux éditions furent épuisées en moins de deux semaines. Mais un travail assidu et pénible avait ruiné sa santé. Attaqué d'une dangereuse maladie, il adressa de sa prison aux directeurs du *fonds littéraire* une lettre bien propre à émouvoir la pitié et l'intérêt, et que M. Israëli inséra dans ses *Calamities of authors*. Héron fut transporté dans un hospice de fiévreux, où il mourut le 13 avril 1807. Outre les écrits déjà cités, on a de cet auteur : 1° *Observations faites pendant un voyage en Ecosse*, 1793, 2 vol. in-8 ; 1799, même format ; 2° *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1748, Perth, 6 vol., dont le dernier parut en 1799; 3° les *Douceurs de la vie*, opuscule publié en 1807, lorsqu'il était en prison pour dettes. Il a traduit du français les *Contes arabes*, 1792, 1 vol. in-8, la *Chimie de Fourcroy*, la *Philosophie chimique*, Londres, 1800, in-8 ; *Lettres de Savary sur la Grèce*, des *Lettres de Dumouriez à Pache*, etc. On lui doit aussi une édition des *Lettres* de Junius.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, né à Chalcédoine en Bithynie, selon quelques-uns, et d'après Galien, à Carthage, vers l'an 344 avant J. C. Il obtint la liberté de disséquer les corps encore vivans, des criminels condamnés à mort, et s'amusa long-temps de cette cruelle et barbare occupation. Dans ce siècle de philosophie, on a vu se reproduire cette manie atroce, et s'acharner sur des enfans, des vieillards et des étrangers. Le médecin Cocchi, dans une dissertation imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Hérophile de ce reproche, et prétend qu'il n'a opéré que sur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du pouls, jusqu'alors négligée : « En » quoi, dit un physicien, il a rendu plus » de services qu'avec ses études anato» miques ; et plus encore que ceux qui » ont découvert la circulation du sang » (*voyez* Harvée). Excepté l'ostéologie,

» que la nature a mise à découvert dans » chaque squelette, et qui est réellement » de la plus grande importance, on peut » douter que l'anatomie ait beaucoup » perfectionné la médecine. Nous ne » voyons pas qu'aujourd'hui celle-ci soit » en général plus efficace et plus heu- » reuse que dans les temps les plus re- » culés. C'est sans doute là une des rai- » sons, qui rendait J. J. Rousseau si » contraire à l'anatomie. Il allait jusqu'à » la croire contraire au vœu de la nature. » *Comme ils sont voilés*, disait-il (les » ressorts de la machine humaine), *c'est* » *pour n'être pas aperçus.* » (Les physiologistes lui doivent la connaissance exacte des muscles du cerveau. Il était de la secte des dogmatistes, et faisait un emploi immodéré des médicamens.) Pline et Plutarque parlent d'Hérophile avec éloge. (Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'anatomie : ils ont été conservés jusqu'au 2[e] siècle de l'ère chrétienne. On n'en a plus que des *fragmens* conservés par Sextus Empiricus.)

HÉROPHILE, maréchal-ferrant, imposteur qui parut à Rome du temps de Jules-César, se disait petit-fils de C. Marius, et sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel ; mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer le sénat, qui le fit tuer dans la prison où on l'avait enfermé.

* HEROUVILLE DE CLAYE (Antoine de Ricouart comte d'), lieutenant-général des armées françaises, naquit à Paris en 1713. Il ne se distingua pas seulement dans les armées, mais encore dans la carrière des sciences et des lettres qu'il parcourut avec succès. On trouve dans la première *Encyclopédie* des mémoires très curieux de ce général sur la *Minéralogie*, et lui-même en a publié d'autres sur le *colzat*, la *garance*, etc. C'est à lui que l'on doit le *Traité des légions* publié sous le non du maréchal de Saxe : le fait est que le véritable auteur est Herouville qui avait communiqué son manuscrit à ce grand capitaine, et que ce manuscrit, ayant été trouvé parmi les papiers de ce général, fut imprimé comme ouvrage posthume du maréchal de Saxe. La 4[e] édition de ce traité, Paris, 1757, petit in-12, a été revue avec soin sur un manuscrit du véritable auteur et a paru sous son nom. Le comte d'Hérouville s'était aussi beaucoup occupé d'une *Histoire générale des guerres*, comme on peut s'en convaincre dans la *Correspondance de Grimm*, seconde partie, tome 2, page 439 et suivantes. Ce savant général est mort en 1782.

HERREBOW. *Voyez* Horrebow.

HERREGONTS, peintre d'histoire, né à Malines vers 1666. Il a décoré les principales villes des Pays-Bas de ses tableaux qui sont estimés.

HERRERA (Antonio de Tordesillas, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1559, fut d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. Il publia une *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol ; ibid. 1729-30, 5 vol. in-fol. : cet ouvrage, très détaillé et très curieux, est assez exact et vrai ; dans quelques endroits, on croit s'apercevoir que l'auteur aimait le merveilleux et l'extraordinaire ; mais il en est dans toutes les histoires : et quel droit aurait un écrivain de le taire, s'il est bien constaté ? Nicolas de La Coste en a traduit une partie en français, en 3 vol. in-4. (Elle l'a été en anglais par J. Stewens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8.) Herréra a fait aussi en espagnol une *Description des Indes Occidentales*, Madrid, 1601, in-fol. avec cartes ; trad. en franç., Amsterdam et Paris, 1622, in-fol. et une *Histoire générale de son temps*, depuis 1554 jusqu'en 1558. Elle est en 3 vol. in-folio, également estimée, du moins par les nations qui n'ont pas eu de démêlés avec l'Espagne. Herréra mourut en 1625, à 66 ans.

HERRERA (Ferdinand de), poète de

Séville, sut joindre l'élégance du stile à la facilité de la versification dans ses *Poésies lyriques et héroïques*, publiées en 1582, et réimprimées en 1619, à Séville, in-4. On a de lui quelques ouvrages en prose : 1° la *Vie de Thomas Morus ;* 2° une *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante ;* 3° des *Notes sur Garcias Lasso de la Vega.*

*HERRGOTT (Le Père Marquard), dont le véritable nom était JEAN-JACQUET, bénédictin célèbre par ses connaissances profondes en diplomatie, naquit à Fribourg en Brisgaw le 9 octobre 1694. Son érudition lui mérita les bonnes grâces de l'empereur Charles VI et de Marie-Thérèse. En 1736 il fut nommé conseiller impérial et historiographe, et on lui fournit tous les secours nécessaires pour ses savantes recherches sur les monumens historiques de la maison de Habsbourg. Il mourut à Vienne le 9 octobre 1762, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés, d'une grande importance pour la maison d'Autriche : 1° *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ, qua continentur vera gentis hujus exordia, antiquitates, etc.*, Vienne, 1737, 2 tomes en 3 vol. in-folio, fig. 2° *Monumenta augustæ domus Austriacæ ex tabulariis aliisque locis eruta*, Vienne et Fribourg, 1750-72, 4 vol. in-folio, fig. (3° *Vetus disciplina monastica, seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti maximam partem ineditorum*, etc. Paris, 1726, in-4.)

*HERRLIBERGER (David), graveur suisse, né à Zurich en 1797, fut élève de Bernard Picard pour lequel il travailla beaucoup, notamment pour les *planches* de son ouvrage sur les *cérémonies religieuses* dont il a donné une nouvelle édition. On lui doit un grand ouvrage intitulé : *Nouvelle description topographique de la Suisse*, Zurich, 1754, 1773, 55 cahiers ou 3 vol. in-4, contenant 323 planches. Il eut pour cet ouvrage plusieurs coopérateurs d'un mérite très inégal : ce qui le rend moins précieux et le fait moins rechercher. Il a publié aussi une *Topographie particulière des Alpes*, 1774 ; c'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, augmentée d'une section ; mais elle n'a point été terminée. Parmi ses différentes autres productions, nous devons citer quelques *cahiers d'un Panthéon suisse*, qui renferme les portraits et les notices d'un grand nombre de personnages distingués de son pays, les *Cartes de Zurich et de Bâle*, et un grand nombre d'autres *gravures* estimées. Cet artiste estimable est mort à Zurich en 1777.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur d'humanités et de rhétorique au collége Duplessis, et ensuite d'éloquence au collége royal à Paris, naquit à Compiègne en 1652 et fut l'ami de *Rollin* dont il *avait été le maître*. Après s'être signalé dans ces places par le talent de saisir les beaux endroits des auteurs et de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiègne, sa patrie, où il fonda un collége, auquel il présidait souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui : 1° l'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en beau latin, traduite en français par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons ; 2° des *pièces de poésie*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût et une latinité pure ; 3° des *Pensées édifiantes sur la mort ;* 4° le *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique*, inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son *Traité des études.*

* HERSCHELL (Guillaume), célèbre astronome, naquit à Hanovre, en 1738. Son père musicien de profession enseigna son art à ses quatre fils. Guillaume, qui était le second, reçut une éducation un peu plus soignée que ses trois autres frères ; il apprit quelques élémens de philosophie, et la langue française. Sa famille étant pauvre, il fut contraint d'entrer, très jeune encore, comme hautbois, dans la musique du régiment des gardes hanovriennes (1753). Il suivit,

accompagné de son père, ce régiment en Angleterre : mais ennuyé de la dépendance où il vivait, il quitta le régiment, et se rendit à Londres en 1760. Il fit la connaissance du comte de Dowington, qui le chargea de l'instruction de la milice du comté de Durham. Dégoûté encore de cet emploi, il pourvut, pendant plusieurs années, à sa subsistance, en donnant des leçons de musique et des concerts. Il voyagea en Italie, mais ses moyens pécuniaires étaient si modiques, qu'en revenant de Naples à Gênes, il n'avait pas de quoi payer son passage pour l'Angleterre. Un Français nommé Langlé, qui l'avait connu dans la première de ces villes, ayant vu l'embarras où il se trouvait, lui conseilla de donner un concert; et, à cet effet, il lui céda la salle *du Concert des nobles*, dont il était directeur. Herschell, ce même homme dont le nom occupe aujourd'hui un rang si distingué parmi les savans, se présenta dans cette salle, comme ces musiciens *ambulans* qui parcourent les rues des grandes capitales. Il y exécuta à lui seul un quatuor, de la manière suivante. Il se fit attacher au cou un hautbois, un cor à chacune des épaules, et plaça une harpe entre ses genoux. Cette nouveauté singulière eut un grand succès, et lui produisit beaucoup d'argent. En exerçant la musique, Herschell voulut connaître la théorie de cet art, et il étudia, à cet effet, le savant ouvrage du docteur Smith *sur l'harmonie*. Les connaissances qu'il acquit dans ce livre l'engagèrent à savoir plus à fond la science des nombres, et il s'appliqua à l'étude des mathématiques. Mais, dépourvu des biens de la fortune, il fut obligé d'accepter la place d'organiste à la *Chapelle octogone* de Bath (1766), et il réunit un grand nombre d'élèves. En 1783, il inséra, dans le *Journal des dames* une dissertation profonde, en réponse à une question difficile *sur les vibrations de la corde musicale chargée, vers le milieu, d'un poids léger*. Cependant l'étude des mathématiques lui fit désirer de connaître l'astronomie et l'optique. Il les apprit en peu de temps; et, ayant emprunté d'un ami un télescope de deux pieds, il examina pour la première fois les corps célestes. Depuis lors, cette occupation devint pour lui comme exclusive, et souvent, au milieu des leçons qu'il donnait, il quittait brusquement ses élèves pour aller contempler les cieux. Le prix d'un télescope qu'il avait voulu commander à Londres se trouvant au-dessus de ses facultés, il construisit lui-même, en 1774, un réflecteur newtonien de cinq pieds, au moyen duquel il aperçut la planète de Saturne. Ce succès l'encouragea à fabriquer des télescopes d'une plus grande dimension que ceux connus jusqu'alors. Il réussit dans cette entreprise, et parvint à en construire de sept, dix, et même de vingt pieds anglais de longueur. Il commença peu à peu à réduire le nombre de ses élèves de musique. En 1779, il fit avec un réflecteur de sept pieds, et pendant huit mois, la revue générale des cieux, et découvrit qu'une étoile, qui avait paru *fixe* aux astronomes Bode et Mayer, était mouvante. Après plusieurs observations, il reconnut, dans la nuit du 13 mars 1781, que cette étoile mouvante était *une planète* non encore observée, et il parvint à déterminer son disque planétaire et les lois de son mouvement. L'importante découverte d'Herschell lui mérita de la société royale de Londres la médaille d'or annuelle, et l'honneur d'être reçu parmi les membres de ce corps savant. Il désigna d'abord la nouvelle planète par le nom de *Georgium Sidus*, en l'honneur de Georges III, roi d'Angleterre : les astronomes du continent lui donnèrent le nom de son inventeur; et enfin on lui imposa le nom d'*Uranus*, comme le plus conforme avec la nomenclature des autres astres. Appelé à Londres par Georges III, Herschell reçut une pension de ce prince, qui lui céda une maison située à Slingh près Windsor, où le roi demeurait ordinairement, et dans laquelle Herschell se livra entièrement à son étude favorite. Il y entreprit la construction d'un télescope de quarante pieds, auquel il travailla trois ans (de 1784 à 1787). Cet énorme instrument, qui avait plusieurs irrégula-

rités dans le *miroir*, a toujours été considéré comme inexact pour des opérations suivies. Il est donc démontré que Herschell, pour ses observations des satellites de Saturne, ne s'est servi que d'instrumens de dix à vingt pieds, qui grossissent les objets de soixante à trois cents fois. Mais le meilleur instrument de cet astronome fut son infatigable persévérance, dans les observations et dans les laborieux calculs, où il fut secondé par sa sœur, Miss Caroline, qui avait une rare capacité dans des sciences très difficiles pour ceux-là même qui s'y exercent depuis long-temps. Herschell inséra la description de son grand télescope dans les *Philosophical Transactions*, de 1795. On la trouve en français dans la *Bibliothèque britannique* (t. 1, *des sciences et des arts*), et dans l'*Histoire de l'Astronomie*, par Lalande (année 1806). Cependant Herschell lui-même, dans un *Mémoire* qu'il communiqua à la société royale, sur le pouvoir des télescopes, pour rendre visibles des objets privés de lumière, avoue que la dimension la plus utile dans ces instrumens est de vingt à vingt-six pieds. Il présenta à la même société, en 1802, un *Catalogue* de cinq cens nouvelles étoiles, planètes nébuleuses, ou groupes d'étoiles qu'il avait découverts, et fit précéder ce catalogue d'un *Coup d'œil* sur les *globes sidéraux* composant l'univers, dans lesquels il distingua douze catégories d'étoiles, de grandeurs différentes. Lancé dans l'espace, Herschell ne sut plus s'arrêter, et dès 1783, il annonça la découverte d'une montagne volcanique dans la lune, et en 1787, celle de deux autres volcans dans la même planète, et qui paraissaient en état d'éruption. Mais, si les plus grands télescopes utiles ne grossissent les objets célestes que de trois cens fois; alors, et en supposant que ces montagnes n'eussent qu'une dimension ou un volume trois cens fois moindre que la planète où elles se trouvaient, elles ne pouvaient donc être visibles à l'œil le plus pénétrant, puisque leur moindre dimension de trois cents fois détruirait l'action du télescope, qui ne grossit que de trois cens fois, au plus, de l'aveu même de Herschell. Loin de nous de vouloir porter atteinte aux talens distingués de cet astronome, mais il ne faut pas confondre la science avec les rêveries des savans. Plusieurs *Mémoires* d'Herschell ont été publiés par la société royale de Londres, depuis 1783 jusqu'en 1818. Parmi ces *Mémoires*, le plus curieux est celui qui est relatif aux *étoiles nébuleuses*, et que cet astronome croit être des étoiles ou des *systèmes solaires* d'un éloignement prodigieux, et tels que leur lumière, pour parvenir jusqu'à nous, doit employer deux millions d'années. Nous laissons juger aux savans si cette opinion est plausible et exempte d'exagération. Herschell fabriqua, sur les instances de divers souverains, des télescopes de grandes dimensions, et servant pour les observations des astronomes de presque toute l'Europe, où son nom devint célèbre. Il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur ès-lois, faveur insigne, et qu'elle accorde difficilement à ceux-là même qui étudient dans ses écoles. Le roi Georges IV, alors prince régent, lui conféra, en 1816, l'ordre des Guelfes. Il était, en outre, président de la société royale de Londres, correspondant de l'Institut de France, et membre d'autres académies savantes. Herschell savait les langues italienne et française, parlait et écrivait savamment l'anglais, et par son étude et sa patience, se vit comblé d'honneurs, et vécut dans l'aisance. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Upton, dans le comté de Berks, où il continuait ses observations astronomiques, qu'il n'interrompit que peu de jours avant sa mort, arrivée le 23 août 1822; il était âgé de 83 ans. Il a été inhumé dans l'église paroissiale d'Upton. Le secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, M. Fourier, prononça l'éloge d'Herschell dans la séance du 7 juin 1824. Sa sœur, miss Caroline, née en 1750, s'appliqua avec succès à l'astronomie, et eut part aux travaux de son frère, avec lequel elle a coopéré à l'ouvrage, *A Catalogue of stars*, ou *Catalogue des étoiles*, *reconnues d'après les observations de Flamsteed*, et *non insérées dans le*

Catalogue anglais, par W. Herschell, avec une *Collection d'Errata*, observés par Caroline Herschell, Londres, 1798, in-fol. Cette même dame a découvert, de 1786 à 1791, cinq comètes; et elle a communiqué plusieurs observations intéressantes à la société royale de Londres. Herschell a laissé un fils, qui suit avec honneur les traces de son père, et qui est membre de l'université de Cambridge. Il a publié plusieurs ouvrages, et entre autres, une traduction en anglais des *Elémens du calcul différentiel* de M. Lacroix.

HERSENT ou HERSAN (Charles), parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu qui paraissait vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'église gallicane, fut condamné par eux et par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise et l'état. « L'auteur violent, dit » l'abbé Bérault, et déclamateur de son » naturel qui l'avait réduit à sortir de la » congrégation de l'Oratoire, pouvait » avoir des torts dans les tours et les sail» lies de sa chaude éloquence; mais ses » alarmes à l'égard du schisme n'étaient » pas tout-à-fait imaginaires. Le prince » de Condé, qui, tout attaché qu'il était » à la foi et à l'unité catholique, n'avait » assurément pas l'imagination vision» naire, parlait de ce schisme redouté » comme d'un malheur presque inévita» ble, dans la situation où étaient les » choses. » Le Père Rabardeau (*voyez* ce mot) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, et réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son traité *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ses conjonctures. Le patriarcat français descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avait pu se flatter de le tirer. Hersent passa à Rome, et son génie bouillant et emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panégyrique de S. Louis*, et y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, et, comme il refusa de comparaître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, en 1660. On a de lui des *oraisons funèbres*, des *sermons*, quelques *libelles* contre la congrégation qu'il avait quittée; une *traduction* française du *Mars gallicus* de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8.

HERT ou HERTIUS (Jean-Nicolas), professeur de droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit dans le voisinage de cette ville, et mourut en 1710, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont: 1° *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4. C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux; 2° *Commentationes et opuscula ad historiam et geographiam Germanæ antiquæ spectantia*, 1713, in-4, etc.

HERTZBERG (Ewald-Frédéric, comte de), célèbre ministre d'état de Frédéric II, roi de Prusse, naquit en 1725 à Poltin en Poméranie, d'une famille noble et ancienne, mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès à Stettin et à Halle, il fut employé au ministère des relations extérieures à Berlin, et dans les archives secrètes. Frédéric qui avait remarqué en lui beaucoup d'intelligence, l'employa à prendre des extraits de plusieurs titres dont il avait besoin pour ses *Mémoires de Brandebourg*, et il fut si satisfait de son travail, qu'il le récompensa par une place de conseiller de légation à Vienne. Il rendit depuis des services essentiels à son souverain, et fut nommé en 1757 premier conseiller intime et secrétaire d'état au département des affaires étrangères; enfin il succéda, en 1765, au comte de Podewils, dans la place de ministre des relations exté-

rieures. Il développa dans ces diverses fonctions beaucoup de talent et une énergie peu commune. Frédéric ne dédaignait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former ses plans de campagne, et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale; mais il n'approuva pas ce partage. Il l'appela auprès de lui dans ses derniers momens, et Frédéric-Guillaume II, en montant sur le trône, le combla de marques de faveur et de bienveillance. Il l'éleva même à la dignité de comte, en le décorant de l'ordre de l'Aigle noir. Hertzberg continua à servir son prince avec beaucoup de zèle, et influa puissamment sur le maintien de l'équilibre de l'Europe. Ses conseils n'ayant été suivis qu'en partie dans le congrès de Richenbach (1791), il demanda sa démission, ou du moins la faculté d'être débarrassé entièrement des soins du ministre. Le roi ne lui accorda que cette dernière partie de sa demande. Il continua à assister aux séances du conseil d'état, mais il ne prit aucune part aux affaires, et s'occupa uniquement des travaux de l'académie et de l'économie rurale, qu'il améliora par plusieurs essais. Il mourut le 27 mai 1795. Il réunissait à une érudition profonde, une facilité extraordinaire dans les affaires; mais ces qualités étaient ternies par son extrême susceptibilité, sa vanité et son entêtement. L'instruction publique fut perfectionnée par ses soins; et, malgré sa prédilection pour la nation française, la littérature allemande trouva en lui un zélé protecteur. On a de lui : 1° plusieurs mémoires politiques recueillis sous ce titre : *Recueil des déductions manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics qui ont été rédigés et publiés pour la cour de Prusse par le ministre d'état, comte de Hertzberg*, Hambourg, 1789-95, 3 vol. in-8; et sous le titre d'*OEuvres politiques*; Paris, 1795, 3 vol. in-8. On a réuni également ses discours académiques sous ce titre : *Huit dissertations que M. le comte Hertzberg a lues dans les assemblées publiques de l'académie royale des sciences de Berlin*, 1787, in-8. La vie de ce ministre a été écrite par plusieurs auteurs. La meilleure est celle publiée par Posselt, en allemand, Tubingen, 1798, in-8.

HERTZIG (François), jésuite, né à Muglitz en Moravie, en 1674, mort à Breslaw en 1732, publia plusieurs ouvrages contre les jansénistes, les bohémistes, les schwenkfeldistes et autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre : *Calvinus Cornelii Jansenii Iprensis episcopi, sanctæ scripturæ, pontificibus, conciliis et sanctis Patribus, præprimis Augustino, e diametro oppositus*, Breslaw, 1716, in-12.

HERVART. *V.* HERWART.

HERVÉ, fut sacré archevêque de Reims le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un concile composé de plusieurs évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers autres conciles avec ses suffragans, le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle. Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité et par son amour pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les *actes* du concile de Trosley, on a encore de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les dernières éditions *des conciles*.

HERVÉ, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire sur Isaïe*, et un autre sur *les Épîtres*

de St.-Paul, imprimé avec les *OEuvres le saint Anselme*, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ (Natalis ou Noël), surnommé *le Breton*, parce qu'il était natif de a Basse-Bretagne, fut le 14ᵉ général de 'ordre de St.-Dominique, en 1318, et l'un es plus zélés défenseurs de la doctrine e saint Thomas. Il mourut à Narbonne n 1323. On a de lui 1° des *Commenaires sur le Maître des sentences*; 2° un *'raité de la puissance du pape*; 3° une *pologie pour les frères prêcheurs*, et lusieurs autres ouvrages en latin, sans, mais assez mal écrits. C'était un omme d'une vertu rare et d'une prunce consommée. Il fit plusieurs statuts ur entretenir dans son ordre la paix ie quelques faux mystiques commenient à troubler.

HERVET (Gentian), docteur de rbonne, né à Olivet, près d'Orléans, 1499, fut appelé à Rome par le carnal Polus, pour travailler à la traducn latine des auteurs grecs. Son rare voir, et la douceur de sa conversation acquirent l'amitié de ce cardinal, et tous les hommes illustres d'Italie. Après oir paru avec éclat au concile de Trente, evint en France, où il fut fait grandaire de Noyon et d'Orléans, et ensuite mmé à un canonicat de Reims. Il moudans cette ville en 1584, à 85 ans. rvet avait plus d'application que de nt, et plus de savoir que de goût. a de lui une foule d'ouvrages : 1° ıx *discours* en latin, prononcés au con- de Trente. Dans le premier, il insiste la nécessité de rétablir la discipline lésiastique; dans le second, il traite mariages clandestins; 2° *Discours des ubles de l'année 1552, en France*; 3° *livres de controverse*, et des *traducs* des Pères; 4° une mauvaise *traduc- du concile de Trente*. Ses versions ıçaises ne peuvent plus se lire, parce le langage a vieilli; mais les latines conservé leur prix.

IERVEY (James), fils d'un pas- anglican, et pasteur lui-même dans rovince de Northampton en Anglee, né à Hardingstone dans le comté de Northampton en 1714, mort en 1758, âgé de 45 ans, à Weston Fawell où il était curé, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par son poème *des Tombeaux*, et ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduit par MM. Peyron et Le Tourneur. Mᵐᵉ Thiroux d'Arconville les a aussi traduits, Paris, 1771, in-12. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage et salutaire qui, sans corrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'âme d'une vie plus heureuse et plus durable. On leur trouve un rapport sensible avec les *nuits d'Young*. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre : en 1781, ils étaient déjà à la 21ᵉ édition. On les a déjà imprimés en 1808, avec plusieurs autres de ses ouvrages, en 3 vol. in-8, ornés de 17 jolies gravures. M. Baour-Lormian a mis avec succès en vers français plusieurs morceaux des *Méditations d'Hervey*. Ce pasteur chantre et ami de la bienfaisance chrétienne fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion, à laquelle on prétend qu'il était attaché en secret; mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa *Vie* très détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui : *Remarques sur les lettres de Bolyngbrocke*, 1753, in-8; *Dialogues et lettres sur différens sujets*, 1755, 3 vol. in-8, des *sermons*, imprimés après sa mort, pour la troisième fois en 1759.

* HERVILLY (Louis-Charles comte d'), officier général français, né à Paris en 1755, embrassa de bonne heure le parti des armes. Il servit, en 1779, en Amérique, comme sous-lieutenant dans le régiment de la marine. Il se distingua, dans cette campagne, et obtint, peu après son retour, le régiment de Rohan-Soubise, dont il défendit courageusement le drapeau contre les révolutionnaires, qui voulurent s'en emparer en 1789. L'année suivante, il fut nommé colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et ensuite maréchal-de-camp. Cette dignité lui fournit l'occasion de déployer son zèle et son activité pour la défense de

son souverain. Le 20 juin 1792, il veilla avec le maréchal de Mouchy à la sûreté de Louis XVI, et à la funeste journée du 10 août, il voulut encore avoir le même honneur ; il ne le quitta pas un instant ; ce fut lui qui fut chargé par le roi de porter aux Suisses l'ordre de cesser leur feu. Lorsqu'il vit son souverain renfermé dans les prisons du Temple, d'Hervilly passa en Angleterre, où il leva en 1794 un régiment français. En 1795, il débarqua en Bretagne le 27 juin, à la tête de la première division du corps d'émigrés, s'empara du village de Carnac, et ensuite du fort Penthièvre, dont la garnison se rangea sous ses drapeaux. Mais il ne put s'entendre avec M. de la Puisaye, autre commandant de l'expédition de Bretagne, et refusa de marcher en avant pour ne pas s'éloigner de la protection de l'escadre. Le 5 juin, il abandonna Carnac, et se retira dans la presqu'île de Quiberon, où il fut presque aussitôt bloqué par le général Hoche. On annonça un convoi de mille hommes amené par M. de Sombreuil; mais d'Hervilly, par un motif inconnu, s'opposa au débarquement de cette division. On a prétendu que ce fut pour avoir tout seul l'honneur de la bataille qu'il allait livrer aux républicains. D'après les explications qu'il donna avant de mourir, il ne brusqua son attaque, et refusa d'attendre le renfort, que dans l'espoir de surprendre l'ennemi. Le général Hoche occupait les hauteurs de Sainte-Barbe ; M. de Vauban qui avait débarqué dans l'un des ports de Quiberon, devait à la tête des chouans, prendre les républicains par derrière, tandis que d'Hervilly les attaquerait de front : mais M. de Vauban fut obligé de faire un grand détour ; les signaux qu'il donna ne furent pas compris par d'Hervilly, et celui-ci eut à soutenir seul tout l'effort de l'armée républicaine. Ses troupes furent battues avec une grande perte, et fut lui-même blessé mortellement. Cependant il montra le plus grand courage, et ne quitta le camp que lorsqu'il vit les restes de son armée effectuer la retraite en bon ordre. Il fut transporté à bord d'une frégate anglaise, qui le conduisit en Angleterre. Il mourut à Londres le 14 novembre 179[illegible] On doit lui reprocher d'avoir conduit son expédition avec beaucoup d'imprudence et de présomption ; mais on ne saurait assez louer sa loyauté et son dévouement à la cause sacrée qu'il défendit jusqu'à son dernier soupir.

HERWART (Jean-George), chancelier de Bavière au commencement du 17e siècle, était issu d'une famille patricienne d'Augsbourg. C'était un savant bizarre, qui adoptait les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenait avec plus d'érudition que de raison. On a de lui : 1° *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 part. in-4 ; 2° *Admiranda ethnicæ theologicæ mysteria propalata*, 16[illegible], in-4. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux. 3° Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Bavière, contre les injures de Bzovius.

HESBURN (Jacques), comte de Bothwel en Ecosse, eut part, selon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnlei, qui avait épousé Marie, reine d'Ecosse, et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar et de l'obliger à l'épouser. Appelé en jugement, il aurait été probablement convaincu du meurtre de Henri, si l'infame Murray ne l'avait fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, et le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemark, où il mourut en 1577. Hume, Robertson et d'autres auteurs protestans ou philosophistes ont voulu associer la reine au crime de Bothwel, mais Cambden (quoique ami d'Elisabeth et passionné contre les catholiques) et tous les écrivains impartiaux et instruits ont rendu témoignage à son innocence. *Voyez* MARIE STUART, Murray.

HESHUSIUS, théologien de la confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wesel au pays de Clèves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet. [illegible]

lent et séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires sur les psaumes*, in-folio; 2° *sur Isaïe*, in-folio ; 3° *sur toutes les Epîtres de saint Paul*, in-8; 4° un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-fol. 5° *Errores quos romana Ecclesia furenter defendit*. Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8. Il a laissé d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre et encore moins de jugement.

HÉSICHIUS. *Voyez* Hésychius.

HÉSIODE, poète grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du Mont-Hélicon et que ce bourg s'appelait Ascra en Béotie ; il était contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune ; mais les savans ne sont pas d'accord sur l'époque où il vécut. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Des nombreux ouvrages attribués à ce poète, trois seulement nous sont parvenus, *les Ouvrages et les Jours*, poèmes qu'il intitula ainsi, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode, plus poète que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode sont : *la Théogonie* ou *la Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule* ; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de poème sans art, sans invention, et sans autre agrément, que celui qui peut convenir à un pareil sujet ; car en ce genre là, Hésiode tenait le premier rang, *Datur ei palma in medio dicendi genere* (Quintil. liv. 1, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Le troisième ouvrage du poète grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poète rapporte une aventure particulière. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère ; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. (Cet écrivain a mérité d'être loué par Isocrate, Denis d'Halicarnasse et Quintilien, et a été célébré par Manilius, Ovide et Virgile. Les *Travaux* ont été publiés pour la première fois à Milan, 1493, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle ; la *Théogonie* et le *Bouclier* le furent deux ans après par Alde Manuce, Venise, 1495. La première édition où la critique du texte ait été faite est celle de Henri-Etienne, Paris, 1566, in-fol.) Les éditions d'Hésiode, Amsterdam, 1667, in-8, et 1701, 2 vol. in-8, qui se joignent aux auteurs, *cum notis variorum*, sont estimables, mais la meilleure est celle d'Oxford, 1737, in-8, qui a encore été surpassée par Lœsner, Leipsick, 1778, in-8. On trouve aussi ce poète dans les *Poetæ græci minores*, Cambridge, 1684, in-8. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une *traduction* élégante et fidèle. (Gin et Coupé ont aussi traduit les *Œuvres d'Hésiode*, 1785, in-8. M. H. Patin a publié quelques morceaux d'une traduction nouvelle qui donne les espérances les plus grandes de son travail : ils se trouvent dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, tome 15, page 227. Le Franc de Pompignan a traduit en vers les *Travaux*, et Voltaire a donné une élégante imitation de *la Boîte de Pandore*. Hésiode écrivit aussi d'autres poèmes dont il ne reste que des fragmens et les titres, comme de l'*Année astronomique*, des *Héroïdes*, le *Tour de la terre*, l'*Epithalame de Thétis et de Pélée*, etc., etc.)

* HESPELLE (Augustin), ecclésiastique laborieux, né à Neuville-Saint-Vaast près d'Arras le 9 décembre 1731, fut chapelain des Quinze-vingts avant la révolution. Obligé de quitter la France, il se retira dans les Pays-Bas où il consacra

les loisirs de son exil à la publication de quelques ouvrages utiles. Les principaux sont : 1° le *Chemin du ciel* ou la *Vie du chrétien sanctifiée par la prière*, Paris, 1773, in-12 ; 2° la *Théotrescie*, ou la *Véritable religion démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires*, 1774, 2 vol. in-12, nouvelle édition, 1780, 3 vol. in-12 ; 3° *Recueil de prières, dédié aux carmélites de Saint-Denis* ; 4° l'*Aurore du fiat lux*, 1797 ; 5° le *Dédale des aberrations du chaos français, il n'y a plus ni activité, ni énergie, ni foi, ni loi, où l'on démontre* (contre M. de Beausset) *qu'on ne peut ratifier par un serment* la soumission des lois, *aux caprices d'un individu, sans saper tout principe de morale*, etc., Malines (vers 1797, in-8 ; 6° le *Fiat lux du chaos français, où l'on voit la déviation de tout principe, de toute vérité et de toute tradition*, etc., Bruxelles, sans date (1799). On lui attribue le *Jansénisme demontré et condamné*. On ignore l'année de sa mort.

HESNAULT. *Voyez* Hénaut.

* HESS (Louis), peintre, né à Zurich en 1760, exerça d'abord la profession de boucher comme son père, et s'adonna ensuite au paysage ; dans lequel il a excellé. Ses tableaux, qui sont très nombreux et recherchés, se font remarquer par la vérité du dessin, le choix et le goût qui règnent dans la composition, l'harmonie et la variété des sites, la beauté du coloris, et surtout la transparence et le ton des eaux qui sont délicieux dans tous ses ouvrages. Hess mourut dans sa patrie en 1800. (M. Meyer a écrit la *vie* de ce peintre.)

* HESS (Jean-Louis de), littérateur allemand, né en 1760 à Stralsund dans la Poméranie suédoise, mort à Hambourg en 1823, suivit d'abord avec distinction la carrière des armes ; mais entraîné par son goût pour les sciences, il quitta le service, et se retira à Hambourg, publia d'abord quelques articles dans la *Minerve* qui était la feuille d'Archencholtz, et fonda ensuite lui-même le *Journal des journaux*, qui parut de 1788 à 1790. Depuis cette époque Hess partagea son temps entre les plaisirs de l'étude et la pratique gratuite de la médecine : il avait été reçu docteur à l'université de Kœnisberg. Les ouvrages qu'il fit publier alors sont écrits en allemand : on remarque : 1° *Essai de voir*, Hambourg, 1796 et 1800 ; 2° *Voyage par l'Allemagne, les Pays-Bas et la France*, 7 vol. in-8, 3ᵉ édition, 1802 ; 3° *Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg*, 2ᵉ édition, 1812, 3 vol. in-8, avec cartes. Indépendamment des services qu'il rendit à son pays comme médecin et comme littérateur, Hess se signala par son courage et par son patriotisme à l'époque où expira le pouvoir colossal de Bonaparte. Lorsque les Français évacuèrent pour la première fois Hambourg en 1813, le courage qu'il déploya dans cette circonstance lui valut l'honneur de commander la garde bourgeoise que le général russe Tettenborn l'avait chargé de former, et cette nomination lui fut accordée par le choix unanime des habitans et du sénat de cette ville. Les moyens de défense que les circonstances lui permirent de prendre ayant été insuffisans, Davoust rentra à Hambourg, et comme Hess avait joué un rôle très important dans ce soulèvement national, il fut du nombre des vingt-huit citoyens exceptés de l'amnistie : alors il voyagea en Angleterre et en Danemark, et, à son retour en 1815, il publia une brochure intitulée *Agonie de la république de Hambourg en* 1813 : cet ouvrage fit la plus grande sensation dans cette ville et dans toute l'Allemagne : il y accusait plusieurs sénateurs d'avoir autorisé le commandant danois de la ville d'Altona à traiter secrètement avec les généraux Davoust et Vandamme pour la reddition de Hambourg. Nous ne sachions pas que cette accusation de trahison ait été repoussée par ceux que le patriotisme éclairé de Hess signalait à la haine de ses concitoyens.

* HESSE (Guillaume iv, landgrave de), dit *le Sage*, gouverna dès l'an 1567 ses sujets avec prudence et douceur, sut les maintenir dans la paix, et favorisa leur goût pour les sciences et les arts. Il cultiva lui-même l'astronomie avec zèle.

Il mourut le 25 août 1592, à l'âge de 60 ans. Snellius a publié le résultat de ses travaux astronomiques sous ce titre : *Cœli et siderum in eo errantium observationes hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4.

HESSE-CASSEL (Amélie-Elisabeth DE HANAU, veuve de Guillaume V le Constant, landgrave de), se ligua avec la France, contre la maison d'Autriche, et fit rentrer Guillaume VI, son fils, dans les biens de ses ancêtres. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1651.

HESSE-CASSEL. *Voyez* FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel.

* HESSE CASSEL, Georges-Guillaume (électeur de), né le 3 juin 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse. S'étant marié le 1er septembre 1764 à l'électrice Wilhelmine-Caroline fille de Frédéric V, roi de Danemark, il régna sur le comté de Hanau en 1764 et sur toute la Hesse le 31 octobre 1785. En 1792 il entra dans la coalition contre la France et conclut l'année suivante un traité de subsides avec l'Angleterre pour le compte de laquelle il fournit 8,000 hommes : lui-même se mit à la tête des troupes hessoises qu'il avait réunies à l'armée prussienne. En 1794 les princes d'Allemagne ayant fait une espèce de croisade pour la défense de la religion et de la constitution germanique, le landgrave de Hesse-Cassel en fit d'abord partie ; mais il refusa l'année suivante sa part des sommes destinées à l'entretien des troupes et l'antique tribut connu sous le nom de *mois romain* ; il signa même la paix avec le Directoire. Ayant envoyé à Paris un plénipotentiaire qui régla les conditions du traité, il vécut en bonne intelligence avec le gouvernement français jusqu'en 1805 : le traité des indemnités du 22 avril 1803 avait élevé ce landgrave à la dignité d'électeur du saint-Empire romain. A l'époque de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, il abandonna le système de neutralité qu'il avait suivi pendant quelque temps, et, quoiqu'il reçût alors avec une apparence d'amitié le maréchal Bernadotte qui ramenait du Hanovre l'armée française, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait d'immenses préparatifs de guerre. Le roi de Prusse le nomma même commandant de son armée en Westphalie ; l'électeur se rendit en conséquence à Berlin, où se trouvait en même temps l'empereur de Russie : des conférences eurent lieu entre ces princes ; ce fut à la suite des différentes entrevues qu'ils eurent ensemble que l'électeur vint commander à Cassel une armée qui prit encore le nom d'*armée de neutralité*. Cependant des troupes prussiennes ayant franchi les frontières de l'électorat, Buonaparte, vainqueur d'Iéna, prétexta de cette violation pour déposséder l'électeur de toutes ses propriétés de Hanau et de Hesse-Cassel ; ses états formèrent en partie le royaume de Westphalie donné à Jérôme Buonaparte. Georges-Guillaume fut pendant 7 ans privé de sa souveraineté qu'il ne recouvra qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort. Ces sept années d'exil, il les avait passées en partie dans le Danemarck chez son beau-frère, et en partie dans les états autrichiens. Dans le mois de juin 1815 un acte du congrès de Vienne ayant donné à la Prusse le grand-duché de Westphalie, la Hesse électorale reçut en échange sur la rive gauche du Rhin, dans l'ancien département du Mont-Tonnerre, un terrain qui contient une population d'environ 140,000 habitans : on lui concéda aussi la propriété des mines de Kreutsnach. En rentrant dans ses états, l'électeur rétablit l'ancien ordre de choses : il a considéré comme non avenu tout ce qui s'était passé pendant son absence : en sorte que les acquéreurs des propriétés vendues par les autorités françaises ont été dépouillés sans indemnités. Le gouvernement prussien a protesté contre cette résolution, prétendant qu'elle était contraire aux stipulations convenues entre les puissances alliées : l'affaire a été portée devant la diète de Francfort en 1816 ; mais l'électeur de Hesse-Cassel en

a décliné la compétence. Dans les autres parties de l'administration il s'est efforcé, avec une constance remarquable, de rétablir tous les anciens usages et priviléges. Il est mort d'une attaque d'apoplexie à Cassel le 27 février 1821, laissant deux filles et un fils qui lui a succédé sous le nom de Guillaume,

* HESSELING (Gérard), théologien anabaptiste, né à Groningue en 1755, fit de bonnes études théologiques, et fut reçu en 1778, à l'âge de 22 ans, docteur en philosophie. Il acheva son instruction ecclésiastique au séminaire des protestans *mennonites* (anabaptistes) d'Amsterdam, fut prédicateur pendant 5 ans à Bolswaard dans la Frise, et fut rappelé en 1786 au séminaire d'Amsterdam pour y remplir la chaire de professeur de théologie, puis celle de philosophie qui lui fut donnée en 1800. Hesseling occupa cette dernière place de la manière la plus brillante jusqu'à sa mort arrivée dans le mois de novembre 1811. Outre des *thèses* et des *dissertations* très importantes, dont l'une traite *De montibus ignivomis ac terræ motibus eorumque cognatione*, et une autre qui a pour titre : *Oratio causas exponens cur doctrina evangelica, præstantia longe eminens, luculentissimisque miraculis minuta, a plurimis quidem licet protinus recepta, à multis tamen, tam ex judæis quam gentibus rejecta fuerit*. Il a encore publié 1° *Dictionnaire herméneutique (ou exégétique) du nouveau Testament*, 2 vol. in-8, qui a eu deux éditions; 2° *Mémoire sur le rapport qui existe entre la religion naturelle, la religion judaïque et la religion chrétienne*; 3° *Mémoire sur le septicisme et l'inconvenance d'une décision magistrale dans les affaires de religion*; 4° *Mémoire sur l'influence du gouvernement sur la religion*. Ces trois mémoires furent couronnés par la société Teyler de Harlem; 5° *Mémoire sur le sacerdoce de J. C., tel qu'il est représenté dans l'épître de Saint Paul aux Hébreux*, couronné par la société théologique de La Haie; 6° *Mémoire hydrostatique, contenant des observations sur la thèse qui établit que les fluides pèsent dans les fluides de même nature*; 7° *Mémoire sur le rhythme et la prosodie des anciens*; 8° *Eloge de Poot*; 9° *Divers mémoires sur la physique, l'histoire naturelle, la littérature*, etc., insérés dans les recueils de différentes sociétés savantes. M. R. Koopmans a publié en 1812, une notice sous le titre d'*Hommage à G. Hesseling*.

HESSELS (Jean), docteur et professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé par Philippe II avec Baïus au concile de Trente. De retour à Louvain sa patrie, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il est célèbre : 1° par un grand nombre d'ouvrages *de controverse*; 2° par des *Commentaires sur Saint Matthieu*, in-8; la 1re *à Timothée*; la 2e *de Saint Pierre*, et la 1re *de Saint Jean*, in-8; 3° par un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1695, in-4, qui n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Pères, et principalement dans Saint Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentait le baïanisme. L'auteur ne brillait pas par son éloquence; mais son jugement était solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait.

HESYCHIUS, grammairien et lexicographe grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hésychius patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec*, dont la première édition a paru à Alde en 1514, reproduite heureusement par Jean Alberti et de Ruhnkenius en 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. (M. Schow, savant danois en a publié une 3e, collationnée sur le seul manuscrit que l'on connaisse qui est conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc, Leipsick, 1792, in-8.) C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec Hesychius de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-12; et *De*

originibus Constantinopolitanis, publiés par Meursius, 1613.

HETZER (Louis), bavarois, fameux socinien du 15e siècle, qui traduisit la Bible en allemand. Il s'aida dans ce travail de Jean Denck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-folio.

HEURNIUS ou VAN HEURN (Jean), médecin célèbre, naquit à Utrecht en 1543. Après avoir puisé les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, il quitta secrètement l'Italie, peut-être parce qu'il y avait donné quelque preuve de calvinisme, et revint dans sa patrie, où il ne tarda pas de se déclarer pour cette secte. En 1581, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601 de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont : 1° *Praxis medicinæ nova*, Leyde, 1590, in-4 ; 2° des *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12 ; 3° *Traité des fièvres*, Leyde, 1598, in-4 ; 4° *Traité de la peste*, Leyde, 1600, in-4 ; 5° *Commentaires sur Hippocrate*, in-4. Heurnius avait lu si souvent Hippocrate, qu'il le savait tout par cœur. Il passait pour un homme également savant et poli, qui joignait à une connaissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1658, in-fol. — Son fils OTHON, né à Utrecht en 1577, remplaça son père dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1652. On a de lui *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples et nombreux passages des anciens.

* HEURTAULT DE LA MERVILLE (Jean-Marie, ou Louis), ancien officier, député aux Etats-généraux en 1789, et au conseil des Cinq-cents en 1796, naquit en 1740 à Rouen. Il quitta la carrière militaire pour s'adonner exclusivement à l'agriculture. Il fut un des premiers à concevoir et à exécuter le projet d'acclimater en France la race des mérinos, et mourut dans sa propriété près Dun sur Aurone le 18 décembre 1810. Il a laissé : 1° l'*Impôt territorial continue avec les principes de l'administration de Sully et de Colbert*, 1788, in-4 ; 2° *Opinion de Heurtault de La Merville, sur le partage des biens communaux* ; 3° *Observations pratiques sur les bêtes à laine*. Il a été un des collaborateurs du *Cours complet d'agriculture pratique, etc.*, Paris, 1809, 6 vol. in-8.

* HEURTELOUP (Nicolas), célèbre chirurgien militaire, naquit à Tours le 26 novembre 1750. Ses parens étant pauvres, plusieurs personnes bienfaisantes se chargèrent de pourvoir aux frais de son éducation. Parmi ces personnes, celle à laquelle il dut sa fortune et sa réputation, fut une sœur de la charité, très instruite dans les matières chirurgicales, nommée Agathe Boissy ; elle lui enseigna les élémens de cet art, lui apprit à extraire les dents, à saigner et à connaître les plantes. Cette sœur l'ayant rendu capable, en peu de temps, d'être reçu chirurgien élève, il partit en cette qualité pour la Corse en 1770. Sans oublier les études de son état, Heurteloup s'appliqua dans ce pays à la langue, la littérature et la musique italiennes, qui furent un délassement de ses travaux. En 1782, il obtint l'emploi de chirurgien-major des hôpitaux de Corse, et passa quatre ans après et avec le même grade à l'hôpital militaire de Toulon. Nommé en 1792 chirurgien consultant des armées du midi et des côtes, il fut, l'année suivante, élu membre du conseil de santé où il a toujours siégé depuis. C'est dans cette place, que

se montrant à la fois chirurgien habile, sage administrateur, et ami éclairé de l'humanité, il reçut le brevet de premier chirurgien des armées françaises qu'on lui accorda en septembre 1800. Appelé à la grande armée en 1808, pour remplacer M. Percy, il se montra digne de ce choix et marcha sur les mêmes traces que son prédécesseur. Buonaparte qui ne pouvait ignorer combien les talens d'un homme tel que Heurteloup étaient utiles aux armées, lui donna la croix de la Légion-d'honneur, et lui conféra ensuite le titre de baron. Heurteloup reçut une récompense peut-être encore plus flatteuse. Les chirurgiens militaires de tout grade qui se trouvaient à Vienne en Autriche, se réunirent par députation pour faire frapper une médaille qui conservât à la postérité le souvenir des vertus et des talens de leur chef. Dans un des courts intervalles de paix qui avaient lieu à cette *belligérante* époque, Heurteloup vint à Paris, où il fut frappé d'une attaque de paralysie qui le conduisit au tombeau, le 27 mars 1812. M. Heurteloup a laissé : 1° *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8; 2° *Rapport de la commission médico-chirurgicale, établie à Milan*, ou *Résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1802, in-8, traduit de l'italien, avec des notes. Cet ouvrage est enrichi de réflexions savantes du traducteur, et il le dédia, comme un hommage à sa reconnaissance, à la respectable sœur Agathe Boissy. 3° *De la nature des fièvres, et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien du docteur Gianvini, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Le traducteur y a ajouté des observations précieuses sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire. 4° *Notice sur Mannes* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, opuscule in-8. Il a été éditeur de l'ouvrage suivant, auquel il a joint une préface et des notes. 5° *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave, sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop*, par C.-J. Archard; traduit de l'allemand, par Copin, Paris, 1812, in-8. fig. Heurteloup a donné des articles à plusieurs recueils périodiques, notamment au *Journal de Médecine*. Il était collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, et a laissé en manuscrit un *Traité complet des tumeurs*, etc.

* HEURTIER (N....), ancien architecte du roi, né à Paris en 1739, fut d'abord employé dans les armées et fit deux campagnes, la première comme dessinateur de plans et de fortifications, la seconde comme aide de camp du marquis de Thiboutaut. Après la paix il reprit ses études d'architecture que la guerre lui avait fait interrompre, obtint le grand prix en 1764, et alla passer à Rome comme pensionnaire du gouvernement les 4 ans qui sont accordés à tous les lauréats. Pendant toute sa vie, cet architecte ne fut guère occupé que du soin de restaurer les monumens de Versailles : il devint inspecteur du château, architecte du roi et inspecteur de tous les bâtimens royaux. Le principal titre de célébrité de cet artiste habile est la construction du théâtre de la place Favart qui fut érigé en 1782 et qui a été jugé avec beaucoup de sévérité. Après la révolution, Heurtier fut attaché à la grande voierie de Paris et devint membre du conseil des bâtimens. Il faisait aussi partie de l'Institut (section d'architecture). Il est mort à Versailles en 1823. *L'éloge de Heurtier* a été prononcé à l'académie des beaux-arts dans la séance du 2 octobre 1824 par M. Quatremère de Quincy. Voyez la *Collection des éloges de l'Institut*, année 1824.

HEUSSEN (Hugues-François VAN), pro-vicaire d'Utrecht, né en 1654, à La Haie, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentimens peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite église, demeura caché jusqu'à peu de temps avant sa mort. M. de Néercassel avait désigné Van Heussen qu'il appelait son Timothée, pour lui succéder; mais

cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, et déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rébellion contre le saint-Siége. Il mourut le 14 février 1729. On a de lui : 1° *Historia episcoporum Fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig. 2° *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi dans les provinces belgiques, ou qui l'ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8, avec fig. Van Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandais.

HEUTERUS (Pontus), historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville : interrogé sur sa religion, il parut chanceler, et donna par ses réponses, quelques espérances aux hérétiques, qu'il se laisserait gagner. Il échappa par ce moyen à leur fureur. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, et persévéra dans la foi de ses pères jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Deventer, puis curé de l'hôpital Saint-Jean à Bruxelles, et enfin curé et chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : 1° *Rerum Burgundicarum lib. IV*; Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et le stile aisé et coulant, la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. 2° *Rerum Belgicarum lib. XV*, Anvers, 1598, in-4. Cette Histoire est faite sur de bons mémoires; elle commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas, sur les monnaies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avait presque aucune connaissance de la langue teutonique, et enfin une espèce d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait grand honneur; sa naissance pourrait bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public sous le titre de *Opera historica*, etc., Louvain, 1651, in-folio.

*HEUTZEL, ou selon d'autres HEUZET (Jean), célèbre professeur de l'université de Paris, né, vers 1644 ou 1630, à Saint-Quentin. Selon ce que nous apprend Gautier, ce fut Rollin qui plaça Heutzel au collége de Beauvais, célèbre par les conférences qu'y tenaient les hommes les plus habiles de cette époque, tels que Rollin, l'abbé Asfeld, Crévier, auquel nous devons l'excellente édition de *Tite-Live*, en 6 volumes, publiée en 1735 et années suivantes. Heutzel assistait à ces conférences, dont le principal but était d'expliquer les passages les plus difficiles de cet historien latin. Une des preuves les plus éclatantes du mérite d'Heutzel est l'éloge qu'en fait Crévier dans sa préface du Tite-Live, où on lit le passage suivant... « Je ne puis m'empêcher de parler de M. Jean Heutzel, » que tous les gens de bien doivent regretter; une triste mort me l'a enlevé » au moment où je mettais la dernière » main à ce travail; il était connu par » son érudition, par son zèle, par la patience inépuisable avec laquelle il s'attachait à examiner, à éclaircir toutes les » les difficultés : c'est en vain que je lui » donne ces louanges, car son savoir et » ses excellens opuscules le recommandent assez à l'estime publique. » Louis XV accorda, le 8 août 1720, à l'université de Paris, un privilége de 50 ans, pour faire imprimer les livres nécessaires pour les classes, avec des notes, ou sans notes; et spécialement une suite d'auteurs grecs et latins, en entier ou en partie, avec des *Notes* et un *Index*, afin d'en faciliter l'intelligence. On choisit Heutzel pour travailler à ces éditions, et il s'en acquitta si bien, qu'elles augmen-

tèrent sa réputation, déjà bien établie. Les éditions latines devaient être suivies par celles d'auteurs grecs, mais Heutzel ne put s'en occuper; Rollin lui avait fourni en 1725, le plan des deux *Selectæ*, dont la jeunesse avait grand besoin pour bien étudier l'histoire sacrée et l'histoire profane. Heutzel se consacra à ce travail, et mourut peu de temps après la publication du *Selectæ è profanis*, le 14 février 1728. Sa bibliothèque était si bien composée, qu'un de ses confrères, pour en faire l'acquisition, ne balança pas à se charger d'une pension viagère de 400 francs, somme assez considérable à cette époque. On a de Heutzel : 1° *Quinti-Curtii Rufi de rebus Alexandri magni historiarum libri decem*, *ad usum scholarum universitatis parisiensis*, *Parisiis*, J. Quillau, L. Coffin et J. Desaint, 1720, in-12 de 479 pages, sans l'*Index*, qui a 9 pages. Cette édition a été imprimée plusieurs fois. La plupart des *Notes* sont tirées du *Quinte-Curce ad usum delphini*. Nous ferons remarquer que la petite édition qui a remplacé, depuis 1770, dans les classes, celle de l'université, et qui porte le nom de l'abbé Velart, n'offre que les notes de Heutzel, desquelles le nouvel éditeur a retranché celles qu'il a cru devoir omettre. L'*Index* est le même que celui de Heutzel. Dans son édition d'Homère, M. Velart fait également usage des remarques contenues dans une *Lettre* du célèbre helléniste Mackland. 2° *Orationes ex Sallustii*, *Curtii et Taciti historiis*, *collectæ*, *ad usum scholarum universitatis parisiensis*, *Parisiis*. Plusieurs recueils du même genre avaient déjà précédé celui de Heutzel, savoir : le bénédictin dom Joachim Perionius avait publié, en 1542, 193 *Discours* tirés de Tite-Live. Le célèbre imprimeur Henri-Etienne publia, en 1570, les mêmes *Discours*, auxquels il avait ajouté les plus belles *harangues* des historiens latins et grecs; et Job Veratius en donna aussi une édition vers 1570, qui fut, dans le 17ᵉ siècle, réimprimée plusieurs fois à Paris et en Hollande. Heutzel, chargé par l'université de revoir ces modèles de l'ancienne éloquence, en refit presque tous les *sommaires*, et revit le texte sur les meilleures éditions; celle de Heutzel fit oublier les anciennes. Quelques-uns des éditeurs qui lui ont succédé ont changé en partie l'*Avertissement* de Heutzel, mais on leur doit, en revanche, une *Table générale et alphabétique* des discours, comme dans l'édition stéréotype de Herhan, Paris, 1810, 3° *Selectæ è veteri Testamento historiæ*, *ad usum eorum qui linguæ latinæ rudimentis imbuuntur*, *Parisiis*, J. Etienne, 1726, 2 part. in-12; trad. en français, Paris, 1764, in-12. 4° *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, *quibus admista sunt varia honeste vivendi præcepta ex scriptoribus iisdem deprompta*, *Parisiis*, J. Etienne, 1727, 2 part. in-12. Heutzel avait corrigé, avant de mourir, cet ouvrage, qui fut réimprimé en 1729 et 1732. Cependant ces éditions ont un grand défaut : sous prétexte d'une plus grande clarté, les textes originaux sont abrégés, dérangés, changés, affaiblis et altérés. C'est le juste reproche que fait aux éditeurs le savant Gauthier, dans son *Térence* et son *Cicéron*. Jean Echard Kappius, professeur à Leipsick, rétablit, dès 1728, dans une réimpression du *Selectæ è profanis*, les passages *originaux*. Son édition fut publiée avec des améliorations à Leipsick, en 1734, in-12, avec un *index*, puis en 1765-1777-1784. Toutes ces éditions sont très recherchées. Dans celle de Heutzel, reproduite par le libraire Merlin, Paris, 1805, on trouve une *Table historique des personnages cités dans cet ouvrage*, par M. Bérard, ancien censeur d'études au lycée de Poitiers. Il parut une traduction française, sous le titre de *Selectæ è profanis*, *avec des notes morales et historiques*, *tirées en grande partie de l'histoire de France*, par Charles Simon, maître-ès-arts à l'université de Paris, 1752-54, 3 vol. in-12. Cette traduction, quoique peu correcte, a été jointe ensemble à Lyon, en 1775 et suivantes, 2 vol. in-12. La meilleure *traduction* française du recueil de Heutzel, est celle de M. Barrett; Paris, Barbou, 1781, in-12. Quel que fût le talent de

Heutzel, talent que nous sommes bien éloignés de lui disputer, il eut toujours tort de faire des changemens et d'altérer dans les *Selectæ* le texte original, d'autant plus que c'était un livre d'étude pour la jeunesse. On peut se permettre quelques *licences* dans une traduction pour éclaircir l'original; mais, en reproduisant les auteurs classiques dans leur propre langue, il n'est pas permis d'en altérer le texte; on court alors le risque de nuire à l'avancement de l'élève, et d'être taxé de pédant. Sans doute Heutzel n'a été conduit à ces *variantes* que par un excès de zèle; mais il faut aussi convenir que ce zèle mal entendu ne répondait pas au but qu'on s'était proposé, qui était non-seulement de faire bien connaîtres les *pensées*, mais le stile et surtout la langue des classiques latins. M. Barbier le premier a réuni des documens biographiques sur ce savant professeur; (voyez *le Magasin encyclopédique*, 1815, tom. 2 p. 1771, et son *Examen critique*, qui fait connaître fort en détail les ouvrages publiés par Jean Heuzet.)

HÉVELKE (Jean), *Hevelius*, échevin et sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1688, à 67 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma *le firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Gassendi, Bouilland, le Père Mersenne, Wallis furent ses amis, et Louis XIV et Colbert ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable, et lui donna ensuite une pension. Hévelke n'était pas seulement astronome, il savait peindre et dessiner, et possédait en outre plusieurs arts mécaniques. Il construisit lui-même la plupart de ses instrumens astronomiques. Sa femme qui était son élève, l'aidait souvent dans ses calculs et dans ses observations. Il avait chez lui une imprimerie qui lui servait à publier ses ouvrages. Elle fut brûlée dans un incendie avec plusieurs de ses écrits qui n'avaient pas encore paru. Malgré ses études, il remplit avec exactitude ses emplois civils. Il fut dix fois consul et orateur, six fois préteur, et aucun de ses jugemens ne fut réformé. On a de cet illustre astronome : 1° *Selenographia*, 1673, in-fol. C'est une description de la lune, où il a divisé cette planète en provinces; il avait voulu donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célèbres; craignant ensuite une guerre civile parmi les sages qui auraient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie : mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. 2° *Machina cœlestis*, 1673, in-fol. Hévelke a donné sous ce titre la description des instrumens dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol., est très rare. 3° *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol. Il y soutient que les comètes sont le produit des exhalaisons du soleil et des planètes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit solide et consistant, au lieu que les anciens regardaient les comètes comme des exhalaisons passagères. Argoli, Képler, Bacon, Galilée, de La Hire, etc., sont du même sentiment. Le Père Berthier de l'Oratoire, MM. de Marivetz et Goussier approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères : opinion appuyée par ces comètes qui paraissent dans des régions si basses, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle est celle que le célèbre Janellus Turrianus observa en Espagne du temps de Charles-Quint (*voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). 4° *Uranographia*, 1698, in-fol. 5° *De naturâ Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à son honneur, et deux rois de Pologne honorèrent son observatoire de leur présence. (On peut consulter pour plus de détails un opuscule en allemand par Char.-Bens. Lengnich, sous ce titre : *Hévélius ou anecdotes et notices sur l'histoire d'Hevelke*, Dantzick, 1780, in-8.

HÉVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes, en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et

dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : 1° *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, in-4, Rennes, 1743, 3e édition, 1736 et 1743; 2° *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

* HÉVIN (Prudent), célèbre chirurgien, né à Paris le 19 janvier 1715, professa avec distinction la thérapeutique aux écoles de chirurgie, et mourut le 3 décembre 1789. On a de lui : 1° un *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*, qu'il rédigea sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami, dont il donna une nouvelle édition en 1793, 2 vol. in-8, avec des augmentations considérables; 2° plusieurs *Mémoires* rédigés avec beaucoup de méthode, insérés pour la plupart dans la collection des *Mémoires de l'académie royale de chirurgie*.

HEYENDAL (Nicolas), religieux augustin, né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658. Après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, il alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de quatre ans parmi eux, dans l'île de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisait faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. Il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Geneviève, où après s'être distingué par la régularité et la douceur de ses mœurs, y enseigna la théologie et l'Ecriture sainte, fut fait abbé en 1711, et mourut le 5 mai 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1° *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liége, 1703, in-12. 2° *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Rolduc*, etc., en latin et en français; et quelques autres *Ecrits* en latin sur les matières de la grâce, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714; 3° quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur des affaires politiques et de juridiction.

HEYLLEN (Pierre), chanoine et sous doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Heresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et accompagna ce prince à son couronnement, comme sous doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63e année de son âge. Il a laissé : 1° une *Cosmographie*, 1703, in-fol.; une *Exposition historique du Symbole des apôtres*, 1654, in-fol.; 3° la *Vie de l'évêque de Laud*, in-fol.; 4° la *Réformation de l'église d'Angleterre*, 1674, in-fol.; 5° l'*Histoire du Sabbat*, in-4; 6° celle des *Presbytériens*, in-fol.; 7° l'*Histoire des dîmes*, in-4; et d'autres ouvrages en anglais.

* HEYM (Jean), savant lexicographe allemand, né à Braunscheich dans la Basse-Saxe en 1759, se rendit de bonne heure en Russie où il fut naturalisé. Après y avoir donné long-temps des leçons dans des maisons particulières, il fut nommé à l'université de Moscou, en 1796 professeur de langue allemande et d'antiquités, et en 1804 d'histoire de statistique et de la science du commerce. En 1816 il enseigna la géographie aux élèves du *corps des guides*, fondé à Moscou par le général Mouravief. Il fut aussi chargé d'inspecter plusieurs colléges et instituts, et les fonctions rectorales lui furent confiées quatre fois de suite dans l'université à même. Heym connaissait presque toutes les langues de l'Europe et était versé dans celle des peuples anciens et des nations orientales. Il a publié tant en allemand qu'en français et en russe un assez grand nom-

bre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, 1822, partie étrangère. Les principaux sont : 1° *Essai d'une encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe, par ordre alphabétique*, 1796, in-3; 2° *Nouveau dictionnaire complet*, ou *Dictionnaire allemand, russe et français*, Moscou, 1796-97, 2 vol. in-4 ; 3° *Dictionnaire complet russe, français et allemand, composé d'après celui de l'académie russe*, Moscou, 1799-1802, 3 vol. in-4, réimprimé à Calcutta où l'on s'en sert pour l'étude de la langue russe ; 4° *Discours prononcé dans une séance de l'université en* 1799 ; 5° *Sur l'état des sciences en Russie sous Paul I*; 6° *Grammaire allemande*, Moscou, 1802, in-8 ; 7° *Dictionnaire contenant les mots les plus usités et les plus nécessaires dans la vie sociale, en allemand, en français et en russe*, Moscou, 1803 et 1819, in-8; 8° *Dictionnaire de poche, russe-français et allemand*, Riga, 1804, 2 vol. in-16 ; 9° *Manuel de la science du commerce*, Moscou, 1804, in-8, 10° *Grammaire russe à l'usage des allemands*, Leipsick, 1798, 3ᵉ édition, 1818; 11° *Livre de lectures russes* ou *choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes*, Riga, 1805, in-8; 12° *Dictionnaire portatif français-russe et allemand*, 1805, in-16; 13° *Dictionnaire de poche, allemand-russe-français*, 1805, in-16 ; 14° *Livre de lectures allemandes à l'usage des écoles*, Moscou, 1808, in-8; 15° *Dictionnaire français et russe, composé d'après les meilleurs dictionnaires français*, Moscou, 1809, in-8 ; 16° *Esquisse de géographie universelle*, Moscou, 1811, in-8, *d'après la nouvelle division des états*, 1817 ; 17° *Statistique des royaumes de la Grande-Bretagne*, 1811, in-8 ; 18° *Dictionnaire français-russe-allemand*, 1811 et 1817, 2 vol. in-8; 19° *Dictionnaire russe-français-allemand*, St. Pétersbourg, 1813, 2 vol. in-8; 20° *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, Moscou, 1813, in-8; 21° *Essai de statistique des principaux états*, 1821, in-8, tome 1. Il a aussi rédigé la *Gazette de Moscou*, depuis le mois de janvier 1811, jusqu'au mois de septembre 1812.

FIN DU TOME SIXIÈME.

SOUS PRESSE.

THEOLOGIA
MORALIS
BEATI A.-M. DE LIGORIO.

9 VOL. IN-8. — 9 VOL. IN-12.

ÉDITION
REVUE PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES
ET DÉDIÉE A SON ÉM. MGR. LE CARDINAL DE ROHAN-CHABOT.

JUSTIFICATION
DE
LA THÉOLOGIE MORALE
DU BIENHEUREUX ALPHONSE-MARIE DE LIGORIO
PAR L'ABBÉ TH. GOUSSET,
VICAIRE-GÉNÉRAL DE SON ÉMINENCE MGR. LE CARDINAL DE ROHAN-CHABOT, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

1 VOL. IN-8.

L'ouvrage de M. Gousset a obtenu les suffrages des docteurs de Rome [illegible] comme un complément indispensable de la Théologie de [illegible]

